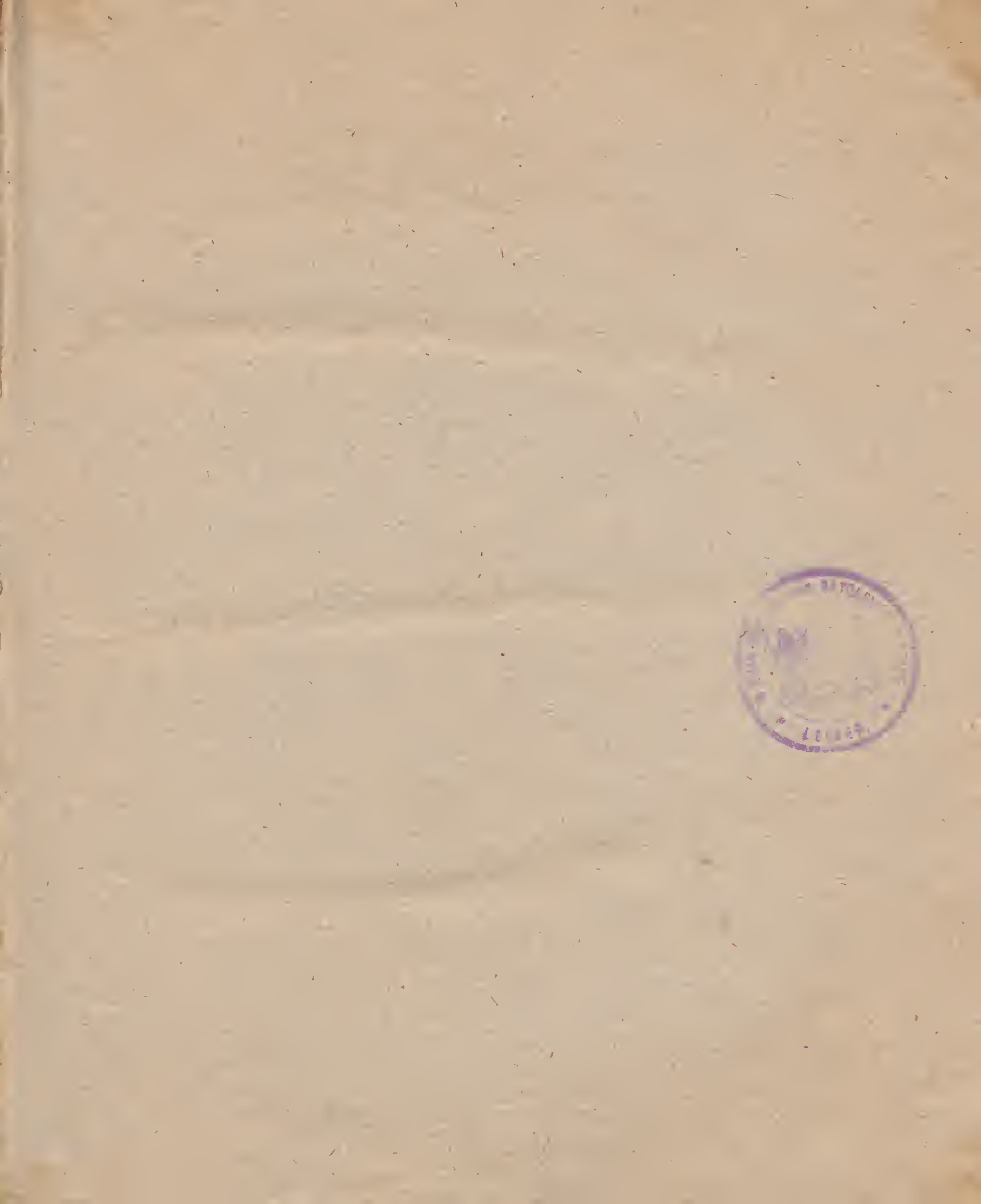




HISTOIRE NATURELLE

DES

QUADRUPÈDES OVIPARES

ET DES

SERPENS.

PAR M. LE COMTE DE LA CÉPÈDE,

Garde du Cabinet du Roi; des Académies & Sociétés Royales de Dyon, Lyon, Bordeaux, Toulouſe, Metz, Agen, Stockolm, Heſſe-Hombourg, Heſſe-Caſſel, Munich, &c.

TOME PREMIER.

NOUVELLE ÉDITION.



A DORDRECHT,
CHEZ A. BLUSSÉ & FILS.
MDCCXCIX.

AVERTISSEMENT.

M. le Comte de Buffon travaillant, dans ce moment, à compléter l'Hiſtoire des Quadrupèdes Vivipares & des Oiſeaux, deſirant de voir terminer l'Hiſtoire Naturelle générale & particulière, & ſa ſanté ne lui permettant pas de s'occuper de tous les détails de cet Ouvrage immenſe dont ſon génie a conçu le vaſte enſemble d'une manière ſi ſublime, & exécuté les principales parties avec tant de gloire, il a bien voulu me charger de travailler à l'Hiſtoire Naturelle des Quadrupèdes Ovipares & des Serpens, que je publie aujourd'hui.

EXTRAIT DES REGISTRES DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES,

Du 25 Juillet 1787.

NOUS avons été nommés Commiſſaires, M. Fougeroux, M. Brouſſonnet, & moi, par l'Académie, pour lui faire le rapport d'un Ouvrage, qui a pour titre: *Hiſtoire Naturelle des Quadrupèdes ovipares*, par M. le Comte de la Cepède.

L'Auteur préſente, au fin de ce volume, une table méthodique de tous les Quadrupèdes ovipares dont il traite: il a choiſi pour la compoſer des caractères ſaillans, que les changemens de température, ou divers accidens, ne peuvent faire varier, qui ſe trouvent dans le mâle, comme dans la femelle, dans les jeunes animaux, comme dans les adultes, & qu'il a reconnus en examinant & en comparant attentivement un grand nombre d'individus de différentes eſpèces de Quadrupèdes ovipares, & les deſcriptions d'un grand nombre d'Auteurs

M. le Comte de la Cepède a diviſé l'ordre entier des Quadrupèdes ovipares en deux grandes *claſſes;* il a placé dans la première tous les Quadrupèdes ovipares qui ont une queue, & dans la ſeconde ceux qui n'en ont point.

Il a établi deux genres dans la première claſſe, celui des Tortues, & celui des Lézards, qui diffèrent l'un de l'autre, en ce que les premiers ont le corps couvert d'une carapace oſſeuſe & ſolide, que l'on ne trouve ſur aucun des ſeconds.

Le genre des Tortues renfermant des eſpèces dont la conformation & les habitudes préſentent des différences très ſenſibles, & M. le Comte de la Cepède, donnant la deſcription de pluſieurs eſpèces nouvelles de ces animaux, il a cru devoir partager ce genre en deux diviſions, pour leſquelles il a aſſigné des caractères conſtans, aiſés à ſaiſir, & d'après leſquels on pourra diſtinguer les eſpèces d'une diviſion d'avec celles d'une autre, même en ne voyant que le carapace & le plaſtron.

Dans la première diviſion, qui comprend les tortues marines, ſont placées ſix eſpèces, dont deux n'avoient encore été que légèrement indiquées par les Voyageurs, M. de la Cepède a cru devoir les appeller l'*Écaille verte*, & la *Naſicorne*. Dans la ſeconde diviſion, ſont les Tortues d'eau douce & de terre, au nombre de dix huit eſpèces, dont quatre étoient encore inconnues, & ont été nommées par l'Auteur, la *Jaune*, la *Chagrinée*, la *Rouſſâtre*, & la *Noirâtre*.

Le genre des Lézards étant beaucoup plus nombreux que celui des Tortues, & leur conformation, ainſi que leurs habitudes, préſentant plus de différences, l'Auteur a cru devoir former huit diviſions dans ce genre. La première, comprend le Crocodile, proprement dit, le Crocodile noir, le Gavial, ou Crocodile du Gange, qui étoit à peine connu, & dont M. de la Cepède montre les rapports de grandeur & de conformation avec les autres Crocodiles, ainſi que huit autres eſpèces de Lézards. La ſeconde diviſion renferme l'Iguane, le Baſilic, & trois autres eſpèces. Dans la troiſième diviſion, ſont rangés le *Lézard gris*, le *Lézard vert*, & ſix autres eſpèces de Lézards. Dans la quatrième, l'on trouve le Caméléon, & vingt autres eſpèces, dont deux n'étoient point connues des Naturaliſtes. M. de la Cepède leur a conſervé les noms de Mabouya & de Roquet, qu'on leur a donnés en Amérique. L'Auteur a placé dans la cinquième diviſion trois eſpèces de Lézards, dont une étoit encore inconnue, & a été appellée, par M. de la Cepède, *Lézard à tête plate*. La ſixième diviſion comprend le Seps & le Chalcide. L'Auteur a cru devoir donner ce dernier nom à un Lézard remarquable par ſa conformation, & qui n'avoit été décrit, ni même indiqué par aucun Naturaliſte. Dans la ſeptième diviſion eſt placé le Dragon; & enfin les Salamandres, au nombre de ſix, forment la huitième diviſion. M. de la Cepède fait connoître deux eſpèces de ces Salamandres, dont perſonne n'avoit encore parlé.

M. de la Cepède paſſe enſuite à la ſeconde claſſe des Quadrupèdes ovipares, c'eſt-à-dire, à ceux qui n'ont point de queue. Il les diviſe en trois genres, pour leſquels il aſſigne des caractères extérieurs, faciles à reconnoître, conſtans, & qu'il a trouvés en comparant attentivement la conformation de ces animaux avec ce qu'il a pu connoître de la différence de leurs habitudes.

Le premier genre, uniquement compoſé des Grenouilles, en contient douze eſpèces: le ſecond genre, qui comprend la Raine-verte d'Europe, & toutes les autres Raines, préſente ſept eſpèces; & dans le troiſième genre, qui termine l'hiſtoire des Quadrupèdes ovipares, ſont placées quatorze eſpèces de crapauds.

L'Auteur ne s'eſt pas contenté d'avoir obſervé pluſieurs Quadrupèdes ovipares vivans, & d'avoir examiné avec ſoin pluſieurs individus de la plupart des eſpèces dont il traite; il a recueilli les principales obſervations des divers Auteurs qui ont parlé des Quadrupèdes ovipares; il a d'ailleurs fait uſage d'un grand nombre de notes manuſcrites, qui lui ont été communiquées par pluſieurs Naturaliſtes de divers pays, & dont la plupart avoient voyagé dans les contrées où les Quadrupèdes ovipares ſont le plus communs.

M. le Comte de la Cepède fait connoître près de vingt eſpèces, dont aucun Auteur n'avoit fait mention, ou qui n'avoient été ni claſſées, ni comparées avec ſoin. Il préſente en tout la deſcription de cent-treize eſpèces de Quadrupèdes ovipares.

Mais il paroît s'être attaché principalement à ſimplifier la ſcience, & à diminuer le nombre des eſpèces arbitraires que l'on avoit admiſes; il a cherché avec ſoin l'influence du climat, de l'âge, du ſexe & de la ſaiſon ſur les diverſes eſpèces, pour ne regarder que comme des variétés les individus dont les différences ne ſont pas aſſez grandes, ou aſſez permanentes, pour conſtituer une eſpèce;

& il est tel article où l'Auteur a rapporté à la même espèce cinq ou six individus, considérés par certains Naturalistes comme autant d'espèces distinctes.

Chaque article comprend la liste, non-seulement des noms vulgaires attribués à l'animal dans les divers pays, & par les différens Voyageurs, mais encore des noms méthodiques qui lui ont été donnés par les Naturalistes.

On trouve, dans l'Ouvrage de M. de la Cepède, la mesure & les proportions des diverses parties du corps, pour un grand nombre de Quadrupèdes ovipares. Il a tâché, de plus, de joindre à la description de chaque espèce, l'histoire de ses habitudes; il traite de l'endroit où on la trouve, du tems de l'accouplement, de celui de la ponte, du nombre & de la forme des œufs, de la durée de l'accroissement, de la longueur de la vie, de la manière de se nourrir, de se défendre, &c.; & pour faire mieux connoître les Quadrupèdes ovipares, il montre les rapports de forme & d'habitudes que les diverses espèces ont les unes avec les autres, & même avec des animaux d'ordres plus ou moins différens. Mais, pour éviter les répétitions, il ne traite d'une manière étendue que des principales espèces de chaque division, & il ne parle que des différences que les autres présentent.

Ce qui concerne chaque genre est précédé de l'exposition des traits généraux qui le caractérisent, & l'Ouvrage commence par un Discours, où la conformation extérieure, les principaux points de la conformation intérieure, & les habitudes communes à tous les Quadrupèdes ovipares, sont présentés & comparés avec ceux des autres animaux: c'est le résultat général des observations faites ou recueillies par M. de la Cepède, & le tableau de leurs rapports.

A la suite de l'histoire des Qaudrupèdes ovipares, M. de la Cepède donne la description de deux animaux, qu'il nomme *Reptiles* bipèdes, qui n'ont en effet que deux jambes, au lieu de quatre, & que l'Auteur croit devoir placer entre les Quadrupèdes ovipares & les Serpens, dont il se propose de présenter incessamment l'histoire à l'Académie. Le premier de ces deux animaux n'a encore été indiqué par aucun Auteur; on l'a envoyé du Mexique; le second a été décrit par M. Pallas. M. de la Cepède fait voir qu'on ne peut pas regarder ces animaux comme des monstres, puisqu'ils sont en très-grand nombre dans les pays où on les trouve. D'ailleurs l'Auteur, en comparant la conformation du Reptile bipède, qu'il a reçu du Mexique, avec celle des Lézards & des Serpens, montre qu'il diffère, par la forme de sa queue, ainsi que par l'arrangement & la figure de ses écailles, de tous les lézards, & particulièrement du *Seps* & du *Chalcide*, avec lesquels il a le plus de rapports; & par conséquent il ne croit pas devoir le regarder comme un monstre par défaut, ou comme un lézard qui auroit perdu deux de ses jambes. Il ne croit pas non plus devoir la considérer comme un monstre par excès, ou comme un Serpent, qui, par une sorte de monstruosité, seroit né avec deux jambes, parce que les jambes du Bipède du Mexique, ses pieds, ses doigts, les écailles qui les recouvrent, ses ongles, &c. présentent la symmétrie la plus régulière, & parce que ce Bipède diffère de tous les Serpens connus par l'arrangement de ses écailles. M. Pallas a aussi prouvé que le Bipède, dont il a donné la description dans les Mémoires de Péterſbourg, ne pouvoit être regardé, ni comme un Lézard, ni comme un Serpent monstrueux.

M. le Comte de la Cepède fait voir, dans l'article où il traite des Bipèdes, qu'excepté celui que M. Pallas a décrit, & celui qu'il a reçu du Mexique, tous les Reptiles bipèdes, mentionnés jusqu'à présent par les Naturalistes, ne sont que des larves de Salamandres, ou de Lézards, tels que le *Seps* & le *Chalcide*, nés monstrueux, ou privés de deux pattes par quelqu'accident.

L'Auteur a joint à son Ouvrage, le dessin des principales espèces de chaque division, & sur-tout de celles qui ne sont pas encore connues, ou qui ne le sont qu'imparfaitement.

Quant à l'existence des Reptiles bipèdes, nous ne porterons aucun Jugement à ce sujet. Nous croyons que, pour admettre ces animaux comme des espèces constantes, il faudroit avoir des observations & des preuves plus multipliées.

L'Ouvrage de M. le Comte de la Cepède, nous a paru fait avec autant de soin que d'intelligence. Il y a de la clairté & de la précision dans les descriptions; les caractères des classes, des genres & des espèces, sont bien contrastés; la partie historique, est faite avec discernement. L'Auteur n'a pas négligé de rendre son style agréable, pour donner quelqu'attrait à des détails fastidieux, & souvent dégoûtans, par la nature de leur objet.

Nous pensons que cette Histoire Naturelle des Quadrupèdes ovipares mérite d'être approuvée par l'Académie, & imprimée sous son Privilége.

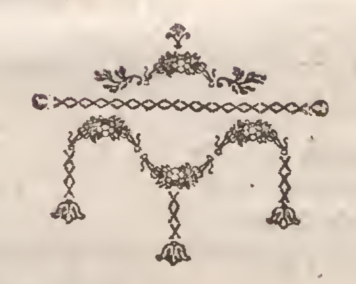
Fait au Louvre, le 25 Juillet 1787, D'AUBENTON, FOUGEROUX DE BONDAROY, BROUSSONNET.

Je certifie le présent Extrait conforme à l'original, & au jugement de l'Académie. A Paris, le 29 Juillet 1787.

Signé, Le Marquis DE CONDORCET.

TABLE DES ARTICLES

Contenus dans ce Volume.



Explication de quelques Planches de ce Volume.

LA TORTUE FRANCHE.

Planche première, page 23.

Le dessein a été fait d'après une très-jeune Tortue, très-bien conservée, à laquelle on a supposé une longueur de six pieds, pour donner une idée de la grandeur de l'animal adulte dont la tête est moins grosse en proportion du corps que dans la figure, & dont le disque présente communément une ou deux écailles de plus que celui des très-jeunes Tortues.

LA TORTUE ROUSSATRE.

Planche douzième, page 69.

La Tortue est représentée sans queue, parce que cette partie n'avoit pas été conservée dans l'individu que nous avons fait dessiner.

L' A M É I V A.

Planche 21, page 130

On a représenté à part le dessous de la tête & d'une partie du corps, pour montrer le défaut de grandes écailles au-dessous du cou.

LE SPUTATEUR.

Planche 28, page 162.

On peut voir dans cette Planche, la figure du Lézard envoyé de Saint-Eustache avec le Sputateur, & que nous regardons comme une variété de cette espèce.

LE GECKO.

Planche 29, page 164.

On a représenté à part & de grandeur de nature (dans le format in 4to.) le dessous des cuisses, de l'origine de la queue & des pieds, ainsi que la partie antérieure de la langue.

LA TETE-PLATE.

Planche 30, page 168.

On a représenté de grandeur de nature (dans le format in 4to.) un des pieds de devant du Lézard dont on a montré aussi la tête de face.

LE SEPS.

Planche 31, page 173.

On a dessiné de grandeur de nature (dans le format in 4to.) un tronçon de Seps vu par-dessus pour montrer la disposition des couleurs que présente le dos.



HISTOIRE NATURELLE
DES
QUADRUPÈDES OVIPARES.

DISCOURS

Sur la nature des Quadrupèdes ovipares.

LORSQU'ON jette les yeux ſur le nombre immenſe des êtres organiſés & vivans qui peuplent & animent le globe, les premiers objets qui attirent les regards, ſont les diverſes eſpèces des Quadrupèdes vivipares, & des oiſeaux, dont les formes, les qualités & les mœurs ont été repréſentées par le Génie dans un ouvrage immortel; parmi les ſeconds objets qui arrêtent l'attention, ſe trouvent les Quadrupèdes ovipares, qui approchent de très-près des plus nobles & des premiers des animaux, par leur organiſation, le nombre de leurs ſens, la chaleur qui les pénètre, & les habitudes auxquelles ils ſont ſoumis. Leur nom ſeul, en indiquant que leurs petits viennent d'un œuf, déſigne la propriété remarquable qui les diſtingue des vivipares: ils diffèrent d'ailleurs de ces derniers, en ce qu'ils n'ont pas de mamelles; en ce qu'au lieu d'être cou-

verts de poil, ils ſont revêtus d'une croûte oſſeuſe, de plaques dures, d'écailles aigues, de tubercules plus ou moins ſaillans, ou d'une peau une & enduite d'une liqueur viſqueuſe. Au lieu d'étendre leurs pattes comme les vivipares, ils les plient & les écartent de manière à être très-peu élevés au-deſſus de la terre, ſur laquelle ils paroiſſent devoir plutôt *ramper* que *marcher*. C'eſt ce qui les a fait comprendre ſous la dénomination générale de *reptiles*, que nous ne leur donnerons cependant pas, & qui ne doit appartenir qu'aux ſerpens & aux animaux qui, preſqu'entièrement dépourvus de pieds, ne changent de place qu'en appliquant leur corps même à la terre *(a)*.

Leurs eſpèces ne ſont pas à beaucoup près en auſſi grand nombre que celles des autres Quadrupèdes. Nous en connoiſſons à la vérité cent treize; mais MM. le Comte de Buffon & d'Aubenton ont donné l'hiſtoire & la deſcription de plus de trois cens Quadrupèdes vivipares. Il eſt cependant difficile de les compter toutes, & plus difficile encore de ne compter que celles qui exiſtent réellement. Il n'eſt peut-être en effet aucune claſſe d'animaux à laquelle les Voyageurs aient fait moins d'attention qu'à celles des Quadrupèdes ovipares: c'eſt ordinairement d'après des rapports vagues, ou un coup-d'œil rapide, qu'ils ſe ſont permis de leur impoſer des noms mal conçus: n'ayant preſque jamais eu recours à des informations ſûres, ils ont le plus ſouvent donné le même nom à divers objets, & divers noms aux mêmes animaux: & combien de fables abſurdes n'ont pas été accréditées touchant ces Quadrupèdes, parce qu'on les a vus preſque toujours de loin, parce qu'on ne les a communément recherchés que pour des propriétés chimériques ou exagérées, parce qu'ils préſentent des qualités peu ordinaires, & parce que tous les objets rares ou éloignés paſſent aiſément ſous l'empire de l'imagination qui les embellit ou les dénature *(b)*! Les Voyageurs ont-ils toujours reconnu, d'ailleurs, les caractères particuliers & les traits principaux de chaque eſpèce, & n'ont-ils pas, le plus ſouvent, négligé de réunir à une deſcription exacte de la forme, l'énumération des qualités & l'hiſtoire des habitudes?

Lors donc que nous avons voulu répandre quelque jour ſur l'Hiſtoire naturelle des Quadrupèdes ovipares, il ne nous a pas ſuffi d'examiner avec attention & de décrire avec ſoin un grand nombre d'eſpèces de ces Quadrupèdes, qui ſont partie de la collection du Cabinet du Roi, ou que l'on a bien voulu nous procurer, & dont pluſieurs ſont encore inconnues aux Naturaliſtes; ce n'a pas été aſſez de recueillir enſuite preſque toutes les obſervations qui ont été publiées ſur ces animaux juſqu'à nos jours, & d'y joindre les obſervations particulières que l'on nous a communiquées, ou que nous avons été à portée de faire nous-mêmes ſur des individus vivans; nous avons dû encore examiner les rapports de ces obſervations, avec la conformation de ces divers Quadrupèdes, avec leurs propriétés bien reconnues, avec l'influence du climat, &

(a) Voyez à ce ſujet l'excellent Ouvrage ſur les Quadrupèdes ovipares & ſur les ſerpens, compoſé par M. d'Aubenton, & dont ce grand Naturaliſte a enrichi l'Encyclopédie méthodique. Nous ſaiſiſſons, avec empreſſement, cette première occaſion de lui témoigner publiquement notre reconnoiſſance, pour les ſecours que nous avons trouvés dans ſes lumières & dans ſon amitié.

(b) On trouvera particulièrement dans *Conrad Geſner, de Quadrup. ovip.* l'énumération de toutes les propriétés vraies ou abſurdes attribuées à ces animaux.

ſur-tout avec les grandes loix phyſiques, que la Nature ne révoque jamais: ce n'eſt que d'après cette comparaiſon que nous avons pu décider de la vérité de pluſieurs de ces faits, & déterminer s'il falloit les regarder comme des réſultats conſtans de l'organiſation d'une eſpèce entière, ou comme des produits paſſagers d'un inſtinct individuel, perfectionné ou affoibli par des cauſes accidentelles.

Mais, avant de nous occuper en détail des faits particuliers aux diverſes eſpèces, conſidérons ſous les mêmes points de vue tous les Quadrupèdes ovipares; repréſentons-nous ces climats favoriſés du ſoleil, où les plus grands de ces animaux ſont animés par toute la chaleur de l'atmoſphère, qui leur eſt néceſſaire. Jetons les yeux ſur l'antique Egypte, périodiquement arroſée par les eaux d'un fleuve immenſe, dont les rivages couverts au loin d'un limon humide, préſentent un ſéjour ſi analogue aux habitudes & à la nature de ces Quadrupèdes: ſes arbres, ſes forêts, ſes monumens, tout, juſqu'à ſes orgueilleuſes pyramides, nous en montreront quelques eſpèces. Parcourons les côtes brûlantes de l'Afrique, les bords ardens du Sénégal, de la Gambie; les rivages noyés du nouveau monde, ces ſolitudes profondes, où les Quadrupèdes ovipares jouiſſent de la chaleur, de l'humidité & de la paix; voyons ces belles contrées de l'Orient, que la Nature paroît avoir enrichies de toutes ſes productions; n'oublions aucune des Iſles baignées par les eaux chaudes des mers voiſines de la zone torride; appellons, par la penſée, tous les Quadrupèdes ovipares qui en peuplent les diverſes plages, & réuniſſons-les autour de nous pour les mieux connoître en les comparant.

Obſervons d'abord les diverſes eſpèces de tortues, comme plus ſemblables aux vivipares par leur organiſation interne; conſidérons celles qui habitent les bords des mers, celles qui préfèrent les eaux douces, & celles qui demeurent au milieu des bois ſur les terres élevées; voyons enſuite les énormes crocodiles qui peuplent les eaux des grands fleuves, & qui paroiſſent comme des géans démeſurés à la tête des diverſes légions de lézards; jetons les yeux ſur les différentes eſpèces de ces animaux, qui réuniſſent tant de nuances dans leurs couleurs, à tant de diverſités dans leurs organes, & qui préſentent tous les degrés de la grandeur depuis une longueur de quelques pouces, juſqu'à celle de vingt-cinq ou trente pieds; portons enfin nos regards ſur des eſpèces plus petites; conſidérons les Quadrupèdes ovipares, que la Nature paroît avoir confinés dans la fange des marais, afin d'imprimer par-tout l'image du mouvement & de la vie: malgré la diverſité de leur conformation, tous ces Quadrupèdes ſe reſſemblent entre eux, & diffèrent de tous les autres animaux par des caractères & des qualités remarquables: examinons ces caractères diſtinctifs, & voyons d'abord quel degré de vie & d'activité a été départi à ces Quadrupèdes.

Les animaux diffèrent des végétaux, & ſur-tout de la matière brute, en proportion du nombre & de l'activité des ſens dont ils ont été pourvus, & qui, en les rendant plus ou moins ſenſibles aux impreſſions des objets extérieurs, les font communiquer avec ces mêmes objets d'une manière plus ou moins intime. Pour déterminer la place qu'occupent les Quadrupèdes ovipares dans la chaîne immenſe des êtres, connoiſſons donc le nombre & la force de leurs ſens. Ils ont tous reçu celui de la vue. Le plus grand nombre de ces animaux ont même des yeux aſſez ſaillans & aſſez gros relativement au volu-

me de leur corps. Habitant la plupart les rivages des mers, & les bords des fleuves de la zone torride, où le ſoleil n'eſt preſque jamais voilé par les nuages, & où les rayons lumineux ſont réfléchis par les lames d'eau & le ſable des rives, il faut que leurs yeux ſoient aſſez forts pour n'être pas altérés & bientôt détruits par les flots de lumière qui les inondent. L'organe de la vue doit donc être aſſez actif dans les Quadrupèdes ovipares: on obſerve en effet qu'ils apperçoivent les objets de très-loin; d'ailleurs nous remarquerons, dans les yeux de pluſieurs de ces animaux, une conformation particulière, qui annonce un organe délicat & ſenſible: ils ont preſque tous, les yeux garnis d'une membrane clignotante, comme ceux des oiſeaux; & la plupart de ces animaux, tels que les crocodiles, & les autres lézards, jouiſſent, ainſi que les chats, de la faculté de contracter & de dilater leur prunelle de manière à recevoir la quantité de lumière qui leur eſt néceſſaire, ou à empêcher celle qui leur ſeroit nuiſible d'entrer dans leurs yeux (c). Par-là, ils diſtinguent les objets au milieu de l'obſcurité des nuits, & lorſque le ſoleil le plus brillant répand ſes rayons: leur organe eſt très-exercé, & d'autant plus délicat qu'il n'eſt jamais ébloui par une clarté trop vive.

Si nous trouvions dans chacun des ſens des Quadrupèdes ovipares, la même force que dans celui de la vue, nous pourrions attribuer à ces animaux une grande ſenſibilité, mais celui de l'ouïe doit être plus foible dans ces Quadrupèdes que dans les vivipares & dans les oiſeaux. En effet, leur oreille intérieure n'eſt pas compoſée de toutes les parties qui ſervent à la perception des ſons dans les animaux les mieux organiſés (d); & l'on ne peut pas dire que la ſimplicité de cet organe eſt compenſée par ſa ſenſibilité, puiſqu'il eſt en général peu étendu & peu développé. D'ailleurs cette délicateſſe pourroit-elle ſuppléer au défaut des conques extérieures qui ramaſſent les rayons ſonores, comme les miroirs ardens réuniſſent les rayons lumineux, & qui augmentent par-là le nombre de ceux qui parviennent juſqu'au véritable ſiège de l'ouïe (e)? Les Quadrupèdes ovipares n'ont reçu à la place de ces conques que de petites ouvertures, qui ne peuvent donner entrée qu'à un très petit nombre de rayons ſonores. On peut donc imaginer que l'organe de l'ouïe eſt moins actif dans ces Quadrupèdes que dans les vivipares: d'ailleurs la plupart de ces animaux ſont preſque toujours muets, ou ne font entendre que des ſons rauques, déſagréables & confus; il eſt donc à préſumer qu'ils ne reçoivent pas d'impreſſions bien nettes des divers corps ſonores; car l'habitude d'entendre diſtinctement, donne bientôt celle de s'exprimer de même (f).

(c) Voyez l'Hiſtoire Naturelle & la deſcription du chat, par MM. le Comte de Buffon & d'Aubenton.

(d) Voyez dans les Mémoires de l'Académie, de 1778, celui de M. Vicq-d'Azyr ſur l'organe de l'ouïe des animaux.

(e) Voyez Muſchenbroëck. *Eſſais de phyſique.*

(f) On objectera peut-être que dans le plus grand nombre de ces animaux, l'organe de la voix n'eſt point compoſé des parties qui paroiſſent les plus néceſſaires pour former des ſons, & qu'il ſe refuſe entièrement à des tons diſtincts & à une ſorte de langage nettement prononcé; mais c'eſt une preuve de plus de la foibleſſe de leur ouïe; quelque ſenſible qu'elle pût être par elle-même, elle ſe reſſentiroit de l'imperfection de l'organe de leur voix. *Voyez à ce ſujet un Mémoire de M. Vicq-d'Azyr ſur la voix des animaux, inſéré dans ceux de l'Académie de* 1779.

On ne doit pas non plus regarder leur odorat comme très-fin. Les animaux dans lesquels il est le plus fort, ont en général le plus de peine à supporter les odeurs très vives; & lorsqu'ils demeurent trop long-tems exposés aux impressions de ces odeurs exaltées, leur organe s'endurcit, pour ainsi dire, & perd de sa sensibilité. Or le plus grand nombre des Quadrupèdes ovipares vivent au milieu de l'odeur infecte des rivages vaseux, & des marais remplis de corps organisés en putréfaction; quelques-uns de ces Quadrupèdes répandent même une odeur, qui devient très-forte lorsqu'ils sont rassemblés en troupes. Le siège de l'odorat est aussi très-peu apparent dans ces animaux, excepté dans le crocodile; leurs narines sont très-peu ouvertes; cependant, comme elles sont les parties extérieures les plus sensibles de ces animaux, & comme les nerfs qui y aboutissent sont d'une grandeur extraordinaire dans plusieurs de ces Quadrupèdes (g), nous regardons l'odorat comme le second de leurs sens. Celui du goût doit en effet être bien plus foible dans ces animaux: il est en raison de la sensibilité de l'organe, qui en est le siège; & nous verrons dans les détails relatifs aux divers Quadrupèdes ovipares, qu'en général leur langue est petite ou enduite d'une humeur visqueuse, & conformée de manière à ne transmettre que difficilement les impressions des corps savoureux.

A l'égard du toucher, on doit le regarder comme bien obtus dans ces animaux. Presque tous recouverts d'écailles dures, enveloppés dans une couverture osseuse, ou cachés sous des boucliers solides, ils doivent recevoir bien peu d'impressions distinctes par le toucher. Plusieurs ont les doigts réunis de manière à ne pouvoir être appliqués qu'avec peine à la surface des corps, & si quelques lézards ont des doigts très-longs & très-séparés les uns des autres, le dessous même de ces doigts est le plus souvent garni d'écailles assez épaisses pour ôter presque toute sensibilité à cette partie.

Les Quadrupèdes ovipares présentent donc, à la vérité, un aussi grand nombre de sens, que les animaux les mieux conformés. Mais, à l'exception de celui de la vue, tous leurs sens sont si foibles, en comparaison de ceux des vivipares, qu'ils doivent recevoir un bien plus petit nombre de sensations, communiquer moins souvent & moins parfaitement avec les objets extérieurs, être intérieurement émus avec moins de force & de fréquence; & c'est ce qui produit cette froideur d'affections, cette espèce d'apathie, cet instinct confus, ces intentions peu décidées, que l'on remarque souvent dans plusieurs de ces animaux.

La foiblesse de leurs sens suffit peut-être pour modifier leur organisation intérieure, pour y modérer la rapidité des mouvemens, pour y ralentir le cours des humeurs, pour y diminuer la force des frottemens, & par conséquent pour faire décroître cette chaleur interne, qui, née du mouvement & de la vie, les entretient à son tour; peut-être au contraire cette foiblesse de leurs sens est-elle un effet du peu de chaleur qui anime ces animaux: quoi qu'il en soit, leur sang est moins chaud que celui des vivipares: on n'a pas encore fait, à la vérité, d'observations exactes sur la chaleur naturelle des crocodiles, des grandes tortues, & des autres Quadrupèdes ovipares des pays éloignés; le de-

(g) *Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle des animaux. art. de la Tortue de terre de Coromandel.*

gré de cette chaleur doit d'ailleurs varier suivant les espèces, puisqu'elles subsistent à différentes latitudes; mais on est bien assuré qu'elle est dans tous les Quadrupèdes ovipares inférieure de beaucoup à celle des autres Quadrupèdes, & sur-tout à celle des oiseaux; sans cela ils ne tomberoient point dans un état de torpeur à un degré de froid qui n'engourdit ni les oiseaux, ni les vivipares. Leur sang est d'ailleurs bien moins abondant (*h*). Il peut circuler longtems sans passer par les poumons, puisqu'on a vu une tortue vivre pendant quatre jours, quoique ses poumons fussent ouverts & coupés en plusieurs endroits, & qu'on eût lié l'artère qui va du cœur à cet organe. Ces poumons paroissent d'ailleurs ne recevoir jamais d'autre sang que celui qui est nécessaire à leur nourriture (*i*). Ainsi celui des Quadrupèdes ovipares étant moins souvent animé, renouvellé, revivifié, pour ainsi dire, par l'air atmosphérique qui pénètre dans les poumons, il est plus épais; il ne reçoit & ne communique que des mouvemens plus lents, & souvent presque insensibles; & il y a longtems qu'on a reconnu que le sang ne coule pas aussi vîte dans certains Quadrupèdes ovipares, & par exemple dans les grenouilles, que dans les autres Quadrupèdes & dans les oiseaux. Les causes internes se réunissent donc aux causes externes pour diminuer l'activité intérieure des Quadrupèdes ovipares.

Si l'on considère d'ailleurs leur charpente osseuse, on verra qu'elle est plus simple que celle des vivipares; plusieurs familles de ces animaux, tels que la plupart des salamandres, les grenouilles, les crapauds & les raines, sont dépourvues de côtes; les tortues ont, à la vérité, huit vertèbres du cou; mais, excepté les crocodiles qui en ont sept, presque tous les lézards n'en ont jamais au-dessus de quatre, & tous les Quadrupèdes ovipares sans queue en sont privés, tandis que parmi les oiseaux on en compte toujours au moins onze, & que l'on en trouve sept dans toutes les espèces des Quadrupèdes vivipares (*k*). Leur conduit intestinal est bien moins long, bien plus uniforme dans sa grosseur, bien moins replié sur lui-même; leurs excrémens, tant liquides que solides, aboutissent à une espèce de cloaque commun (*l*); & il est assez remarquable de trouver dans ces Quadrupèdes ce nouveau rapport, non-seulement avec les castors, qui passent une très-grande partie de leur vie dans l'eau, mais encore avec les oiseaux qui s'élancent dans les airs & s'élèvent jusqu'au-dessus des nuées.

Le cœur est petit dans tous les Quadrupèdes ovipares, & n'a qu'un seul

(*h*) Hasselquist, qui a disséqué un crocodile au Caire en 1751, rapporte que le sang *fleuri* & appauvri, ne coula pas en grande quantité de la grande artère, lorsqu'elle fut coupée. D'ailleurs, continue ce Voyageur naturaliste, „ les vaisseaux des poumons, ceux des muscles, & „ les autres vaisseaux étoient presque vides de sang. La quantité de ce fluide n'est donc pas „ en proportion aussi grande dans le crocodile, que dans les Quadrupèdes: il en est de même „ dans tous les Amphibies." (Hasselquist comprend tous les Quadrupèdes ovipares sous cette dénomination.) *Voyage en Palestine de Frédéric Hasselquist de l'Académie des Sciences de Stockolm, page* 346.

(*i*) *Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle des animaux, art. de la Tortue de Coromandel.*

(*k*) Les observations que j'ai faites à ce sujet sur les squelettes des Quadrupèdes ovipares, du Cabinet du Roi, s'accordent avec celles que M. Camper a bien voulu me communiquer par une lettre que ce célèbre Anatomiste m'a écrite le 29 Août 1786.

(*l*) Les lézards, les grenouilles, les crapauds, ni les raines, n'ont point de vessie proprement dite.

ventricule, tandis que dans l'homme, dans les Quadrupèdes vivipares, dans les cétacées & dans les oiseaux, il est formé de deux. Leur cerveau est très-peu étendu, en comparaison de celui des vivipares: leurs mouvemens d'inspiration & d'expiration, bien loin d'être fréquens & réguliers, sont souvent suspendus pendant très-long-tems, & par des intervalles très-inégaux (m). Si l'on observe donc les divers principes de leur mouvement vital, on trouvera une plus grande simplicité, tant dans ces premiers moteurs, que dans les effets qu'ils font naître: on verra les différens ressorts moins multipliés (n); on remarquera même, à certains égards, moins de dépendance entre les différentes parties: aussi l'action des unes sur les autres est-elle moindre; les communications sont-elles moins parfaites; les mouvemens plus lents; les frottemens moins forts. Et voilà un bien grand nombre de causes pour rendre ces machines plus uniformes & moins sujettes à se déranger, c'est-à-dire, pour qu'il soit plus difficile d'arrêter dans ces animaux le mouvement vital, dont le principe répandu, en quelque sorte, dans un espace plus étendu, ne peut être détruit que lorsqu'il est attaqué dans plusieurs points à-la-fois.

Cette organisation particulière des Quadrupèdes ovipares, doit encore être comptée parmi les causes de leur peu de sensibilité; & cette espèce de froideur de tempérament n'est-elle pas augmentée par le rapport de leur substance avec l'eau? Non-seulement, en effet, ils recherchent la lumière active du soleil, par défaut de chaleur intérieure, mais encore ils se plaisent au milieu des terreins fangeux & d'une humidité chaude par analogie de nature. Bien loin de leur être contraire, cette humidité, aidée de la chaleur, sert à leur développement; elle ajoute à leur volume, en s'introduisant dans leur organisation, & en devenant portion de leur substance; & ce qui prouve que cette humeur aqueuse, dont ils sont pénétrés, n'est pas une vaine bouffissure, un gonflement nuisible, & une cause de dépérissement plutôt que d'un accroissement véritable; c'est que bien loin de perdre quelqu'une de leurs propriétés, lorsque leur substance est, pour ainsi dire, imbibée de l'humidité abondante dans laquelle ils sont plongés, la faculté de se reproduire paroît s'accroître dans ces animaux à mesure qu'ils sont remplis de cette humidité chaude, si analogue à la nature de leurs corps.

Cette convenance de leur nature avec l'humidité, montre combien leur mouvement vital tient, pour ainsi dire, à plusieurs ressorts assez indépendans les uns des autres: en effet, cette surabondance d'eau est avantageuse aux êtres dans lesquels les mouvemens intérieurs peuvent être ralentis sans être arrêtés, dans lesquels la mollesse des substances peut diminuer sans inconvénient la communication des forces, & dont les divers membres ont plus besoin de parties grossières & de molécules qui occupent une place, que de principes

(m) *Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle des animaux, art. de la Tortue de terre de Coromandel.*

(n) „ Dans plusieurs Quadrupèdes ovipares, il paroît qu'il manque quelques parties dans „ les organes destinés aux sécrétions, & que ces dernières doivent y être opérées d'une „ manière plus simple." *Observations anatomiques de Gérard Blasius, page 65. Voyez d'ailleurs les Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle des animaux, articles de la Tortue de terre, du Crocodile, du Caméléon, du Tokai (Gecko) & de la Salamandre.*

actifs & de portions délicatement organisées. Elle cause, au contraire, le dépérissement des êtres pleinement doués de vie, qui existent par une grande rapidité des mouvemens intérieurs, par une grande élasticité des diverses parties, par une communication prompte de toutes les impressions, & qui ont moins besoin, en quelque sorte, d'être nourris que mis en mouvement, d'être animés. Voilà pourquoi les espèces des animaux les plus nobles dégénèrent bientôt sur ces rivages nouveaux, où d'immenses forêts arrêtent & condensent les vapeurs de l'air, où des amas énormes de plantes basses & rampantes retiennent sur une vase bourbeuse une humidité que les vents ne peuvent dissiper, & où le soleil n'élève par sa chaleur une partie de ses vapeurs humides, que pour en imprégner davantage l'atmosphère, la répandre au loin, & en multiplier les pernicieux effets. Les insectes, au contraire, craignent si peu l'humidité, que c'est précisément sur les bords fangeux, à peine abandonnés par la mer & toujours plongés dans des flots de vapeurs & de brouillards épais, qu'ils acquièrent le plus grand volume, & sont parés des couleurs les plus vives.

Mais, quoique les Quadrupèdes ovipares paroissent être peu favorisés à certains égards, ils sont cependant bien supérieurs à de grands ordres d'animaux; & nous devons les considérer avec d'autant plus d'attention, que leur nature, pour ainsi dire, mi-partie entre celle des plus hautes & des plus basses classes des êtres vivans & organisés, montre les relations d'un grand nombre de faits importans qui ne paroissoient pas analogues, & dont on pourra entrevoir la cause, par sela seul qu'on rapprochera ces faits, & qu'on découvrira les rapports qui les lient.

Le séjour de tous ces Quadrupèdes n'est pas fixé au milieu des eaux. Plusieurs de ces animaux préfèrent les terreins secs & élevés; d'autres habitent dans des creux de rochers; ceux-ci vivent au milieu des bois & grimpent avec vîtesse jusqu'à l'extrémité des branches les plus hautes: mais presque tous nagent & plongent avec facilité, & c'est en partie ce qui les a fait comprendre par plusieurs Naturalistes sous la dénomination générale d'*amphibies*. Il n'est cependant aucun de ces Quadrupèdes qui n'ait besoin de venir de tems en tems à la surface de l'eau, dans laquelle il aime à se tenir plongé. Tous les animaux qui ont du sang doivent respirer l'air de l'atmosphère, & si les poissons peuvent demeurer très-long-tems au fond des mers & des rivières, c'est qu'ils ont un organe particulier qui sépare de l'eau tout l'air qu'elle peut contenir, & le fait parvenir jusques à leurs vaisseaux sanguins. Les Quadrupèdes ovipares sont donc forcés de respirer de tems en tems; l'air pénètre ainsi jusques dans leurs poumons; il parvient jusqu'à leur sang; il le revivifie, quoique moins fréquemment que celui des Quadrupèdes vivipares, ainsi que nous l'avons dit; il diminue la trop grande épaisseur de ce fluide & entretient sa circulation. Les Quadrupèdes ovipares périssent donc faute d'air, lorsqu'ils demeurent trop de tems sous l'eau; ce n'est que dans leur état de torpeur qu'ils paroissent pouvoir se passer pendant très-long-tems de respirer, une grande fluidité n'étant pas nécessaire pour le foible mouvement que leur sang doit conserver pendant leur engourdissement.

Les Quadrupèdes ovipares, moins sensibles que les autres, moins animés par des

des paſſions vives, moins agités au-dedans, moins agiſſans à l'extérieur, ſont en général beaucoup plus à l'abri des dangers : ils s'y expoſent moins, parce qu'ils ont moins d'appétits violens ; & d'ailleurs les accidens ſont pour eux moins à craindre. Ils peuvent être privés de parties aſſez conſidérables, telles que leur queue & leurs pattes, ſans cependant perdre la vie (*o*) ; quelques-uns d'eux les recouvrent (*p*), ſur-tout lorſque la chaleur de l'atmoſphère en favoriſe la reproduction ; & ce qui paroîtra plus ſurprenant à ceux qui ne jugent que d'après ce qu'ils ont communément ſous les yeux, il eſt des Quadrupèdes ovipares qui peuvent ſe mouvoir long-tems après qu'on leur a enlevé la partie de leur corps qui paroît la plus néceſſaire à la vie ; les tortues vivent pluſieurs jours après qu'on leur a coupé la tête (*q*) ; les grenouilles ne meurent pas tout de ſuite, quoiqu'on leur ait arraché le cœur ; &, dès le tems d'Ariſtote, on ſavoit que quelques momens après qu'on avoit diſſéqué un caméléon, ſon cœur palpitoit encore (*r*). Ce grand phénomène ne ſuffiroit-il pas pour démontrer combien les différentes parties des Quadrupèdes ovipares dépendent peu les unes des autres ? Il prouve non-ſeulement que leur ſyſtême nerveux n'eſt pas auſſi lié que celui des autres Quadrupèdes, puiſqu'on peut ſéparer les nerfs de la tête de ceux qui prennent racine dans la moëlle épinière, ſans que l'animal meure tout de ſuite, ni même paroiſſe beaucoup ſouffrir dans les premiers momens, mais ne démontre-t-il pas encore que leurs vaiſſeaux ſanguins ne communiquent pas entre eux autant que ceux des autres Quadrupèdes, puiſque ſans cela tout le ſang s'échapperoit par les endroits où les artères auroient été coupées ; & l'animal reſteroit ſans mouvement & ſans vie ? Ceci s'accorde très-bien avec la lenteur & la froideur du ſang des Quadrupèdes ovipares ; & il ne faut pas être étonné que non-ſeulement ils ne perdent pas la vie au moment que leur tête eſt ſéparée de leur corps, mais encore qu'ils vivent pluſieurs jours ſans l'organe qui leur eſt néceſſaire pour prendre leurs alimens. Ils peuvent ſe paſſer de manger pendant un tems très-long ; on a vu même des tortues & des crocodiles demeurer plus d'un an privés de toute nourriture (*s*). La plupart de ces animaux ſont revêtus d'écailles ou d'enveloppes oſſeuſes, qui ne laiſſent paſſer la tranſpiration que dans un petit nombre de points : ayant d'ailleurs le ſang plus froid, ils perdent moins de leur ſubſtance, & par conſéquent ils doivent moins la réparer. Animés par une moindre chaleur, ils n'éprouvent pas cette grande deſſication, qui devient une ſoif ardente dans certains animaux ; ils n'ont pas beſoin de rafraîchir, par une boiſſon très-abon-

(*o*) *Pline*, *Livre II*, *Chap. III.* — Voyez auſſi l'article des Salamandres à queue plate.

L'on conſerve au Cabinet du Roi un grand lézard, de l'eſpèce appellée *Dragonne*, auquel il manque une patte ; il paroît qu'il l'avoit perdue par quelqu'accident, lorſqu'il étoit déjà aſſez gros ; car la cicatrice qui s'eſt formée eſt conſidérable. C'eſt M. de la Borde, Médecin du Roi à Cayenne, & correſpondant du Cabinet du Roi, qui l'a envoyé. Il a rencontré, dans l'Amérique méridionale, un lézard d'une autre eſpèce, & n'ayant également que trois pattes. Il en fait mention dans un recueil d'obſervations nouvelles & très-intéreſſantes, qu'il ſe propoſe de publier ſur l'Hiſtoire naturelle de l'Amérique méridionale.

(*p*) Voyez deux Mémoires de M. Bonnet, publiés dans le Journal de Phyſique, l'un en Novembre 1777, & l'autre en Janvier 1779.

(*q*) Voyez l'article de la Tortue, appellée la Grecque.

(*r*) *Conrad Geſner*, *Hiſt. des animaux*, *Liv. II. des Quadrup. ovip. page* 5, *édit. de* 1554.

(*s*) Voyez les articles particuliers de leur hiſtoire.

dante, des vaiſſeaux intérieurs, qui ne ſont jamais trop échauffés. Pline, & les Anciens, avoient reconnu que les animaux qui ne ſuent point, & qui ne poſſèdent pas une grande chaleur intérieure, mangent très-peu. En effet, la perte des forces n'eſt-elle pas toujours proportionnée aux réſiſtances? les réſiſtances ne le ſont-elles pas aux frottemens; les frottemens à la rapidité des mouvemens; & cette rapidité ne l'eſt-elle pas toujours à la chaleur intérieure?

Mais ſi les Quadrupèdes ovipares réſiſtent avec facilité à des coups qui ne portent que ſur certains points de leur corps, à des chocs locaux, à des léſions particulières, ils ſuccombent bientôt aux efforts des cauſes extérieures, énergiques & conſtantes qui les attaquent dans tout leur enſemble; ils ne peuvent point leur oppoſer des forces intérieures aſſez actives: & comme la cauſe la plus contraire à une foible chaleur interne, eſt un froid extérieur plus ou moins rigoureux, il n'eſt pas ſurprenant que les Quadrupèdes ovipares ne puiſſent réſiſter aux effets d'une atmoſphère plutôt froide que tempérée. Voilà pourquoi on ne rencontre la plupart des tortues de mer, les crocodiles, & les autres grandes eſpèces de Quadrupèdes ovipares, que près des zones torrides, ou du moins à des latitudes peu élevées, tant dans l'ancien que dans le nouveau Continent; & non-ſeulement ces grandes eſpèces ſont confinées aux environs de la zone torride, mais encore à meſure que les individus & les variétés d'une même eſpèce habitent un pays plus éloigné de l'équateur, plus élevé ou plus humide, & par conſéquent plus froid, leurs dimenſions ſont beaucoup plus petites (t). Les crocodiles des contrées les plus chaudes l'emportent ſur les autres par leur grandeur & par leur nombre; & ſi ceux qui vivent très-près de la ligne, ſont quelquefois moins grands que ceux que l'on trouve à des latitudes plus élevées, comme on le remarque en Amérique, c'eſt qu'ils ſont dans des pays plus peuplés, où on leur fait une guerre plus cruelle, & où ils ne trouvent ni la paix ni la nourriture, ſans leſquelles ils ne peuvent parvenir à leur entier accroiſſement.

La chaleur de l'atmoſphère eſt même ſi néceſſaire aux Quadrupèdes ovipares, que lorſque le retour des ſaiſons réduit les pays voiſins des zones torrides, à la froide température des contrées beaucoup plus élevées en latitude, les Quadrupèdes ovipares perdent leur activité; leurs ſens s'émouſſent; la chaleur de leur ſang diminue; leurs forces s'affoibliſſent; ils s'empreſſent de gagner des retraites obſcures, des antres dans les rochers, des trous dans la vaſe, ou des abris dans les joncs & les autres végétaux qui bordent les grands fleuves. Ils cherchent à y jouir d'une température moins froide, & à y conſerver, pendant quelques momens, un reſte de chaleur prêt à leur échapper. Mais le froid croiſſant toujours, & gagnant de proche en proche, ſe fait bientôt ſentir dans leurs retraites, qu'ils paroiſſent choiſir au milieu de bois écartés, ou ſur des bords inacceſſibles, pour ſe dérober aux recherches & à la voracité de leurs ennemis pendant le tems de leur ſopeur, où ils ne leur offriroient qu'une maſſe ſans défenſe & un appas ſans danger. Ils s'endorment d'un ſommeil profond; ils tombent dans un état de mort apparente; & cette torpeur eſt ſi grande, qu'ils ne peuvent être

(t) Les plus gros crocodiles, & le plus grand nombre de ces animaux, habitent la zone torride. *Catesby*, *Hiſtoire naturelle de la Caroline*, *volume II*, *page 63*.

réveillés par aucun bruit, par aucune secousse, ni même par des blessures: ils passent inertement la saison de l'hiver dans cette espèce d'insensibilité absolue où ils ne conservent de l'animal que la forme, & seulement assez de mouvement intérieur pour éviter la décomposition à laquelle sont soumises toutes les substances organisées réduites à un repos absolu. Ils ne donnent que quelques foibles marques du mouvement qui reste encore à leur sang, mais qui est d'autant plus lent, que souvent il n'est animé par aucune expiration ni inspiration. Ce qui le prouve, c'est qu'on trouve presque toujours les Quadrupèdes ovipares engourdis dans la vase, & cachés dans des creux de long des rivages où les eaux les gagnent & les surmontent souvent, où ils sont par conséquent beaucoup de tems sans pouvoir respirer, & où ils reviennent cependant à la vie dès que la chaleur du printems se fait de nouveau ressentir.

Les Quadrupèdes ovipares ne sont par les seuls animaux qui s'engourdissent pendant l'hiver aux latitudes un peu élevées: les serpens, les crustacées, sont également sujets à s'engourdir; des animaux bien plus parfaits tombent aussi dans une torpeur annuelle, tels que les marmottes, les loirs, les chauves-souris, les hérissons, &c. Mais ces derniers animaux ne doivent pas éprouver une sopeur aussi profonde. Plus sensibles que les Quadrupèdes ovipares, que les serpens & les crustacées, ils doivent conserver plus de vie intérieure; quelqu'engourdis qu'ils soient, ils ne cessent de respirer, & cette action, quoiqu'affoiblie, n'augmente-t-elle pas toujours leurs mouvemens intérieurs?

Si, pendant l'hiver, il survient un peu de chaleur, les Quadrupèdes ovipares sont plus ou moins tirés de leur état de sopeur (*u*); & voilà pourquoi des Voyageurs, qui pendant des journées douces de l'hiver ont rencontré dans certains pays des crocodiles, & d'autres Quadrupèdes ovipares, doués de presque toute leur activité ordinaire, ont assuré, quoiqu'à tort, qu'ils ne s'y engourdissoient point. Ils peuvent aussi être préservés quelquefois de cet engourdissement annuel par la nature de leurs alimens. Une nourriture plus échauffante & plus substantielle augmente la force de leurs solides, la quantité de leur sang, l'activité de leurs humeurs, & leur donne ainsi assez de chaleur interne pour compenser le défaut de chaleur extérieure. Il arrive souvent que les Quadrupèdes ovipares sont dans cet état de mort apparente pendant près de six mois, & même davantage: ce long tems n'empêche pas que leurs facultés suspendues ne reprennent leur activité. Nous verrons dans l'histoire des salamandres aquatiques qu'on a quelquefois trouvé de ces animaux engourdis dans des morceaux de glace tirés des glacières pendant l'été, & dans lesquels ils étoient enfermes depuis plusiéurs mois; lorsque la glace étoit fondue, & que les salamandres étoient pénétrées d'une douce chaleur, elles revenoient à la vie.

Mais, comme tout a un terme dans la nature, si le froid devenoit trop rigoureux ou duroit trop long-tems, les Quadrupèdes ovipares engourdis périroient: la machine animale ne peut en effet conserver qu'un certain tems les mouvemens intérieurs qui lui ont été communiqués. Non-seulement une nou-

(*u*) *Observations sur le crocodile de la Louisiane, par M. de la Coudrenière. Journal de Physique* 1782.

velle nourriture doit réparer la perte de la ſubſtance qui ſe diſſipe; mais ne faut-il pas encore que le mouvement intérieur ſoit renouvellé, pour ainſi dire, par des ſecouſſes extérieures, & que des ſenſations nouvelles remontent tous les reſſorts?

La maſſe totale du corps des Quadrupèdes ovipares ne perd aucune partie très-ſenſible de ſubſtance pendant leur longue torpeur (*v*): mais les portions les plus extérieures, plus ſoumiſes à l'action deſſéchante du froid, & plus éloignées du centre du foible mouvement interne qui reſte alors aux Quadrupèdes ovipares, ſubiſſent une ſorte d'altération dans la plupart de ces animaux. Lorſque cette couverture la plus extérieure de ces Quadrupèdes n'eſt pas une partie oſſeuſe & très-ſolide, comme dans les tortues & dans les crocodiles, elle ſe deſſèche, perd ſon organiſation, ne peut plus être unie avec le reſte du corps organiſé, & ne participe plus ni à ſes mouvemens internes, ni à ſa nourriture. Lors donc que le printems redonne le mouvement aux Quadrupèdes ovipares, la première peau, ſoit nue, ſoit garnie d'écailles, ne fait plus partie en quelque ſorte du corps animé; elle n'eſt plus pour ce corps qu'une ſubſtance étrangère; elle eſt repouſſée, pour ainſi dire, par des mouvemens intérieurs qu'elle ne partage plus. La nourriture qui en entretenoit la ſubſtance ſe porte cependant comme à l'ordinaire vers la ſurface du corps; mais au lieu de réparer une peau qui n'a preſque plus de communication avec l'intérieur, elle en forme une nouvelle qui ne ceſſe de s'accroître au-deſſous de l'ancienne. Tous ces efforts détachent peu-à-peu cette vieille peau du corps de l'animal, achèvent d'ôter toute liaiſon entre les parties intérieures & cette peau altérée, qui, de plus en plus privée de toute réparation, devient plus ſoumiſe aux cauſes étrangères qui tendent à la décompoſer. Attaquée ainſi des deux côtés, elle cède, ſe fend; & l'animal revêtu d'une peau nouvelle ſort de cette eſpèce de fourreau, qui n'étoit plus pour lui qu'un corps embarraſſant.

(*v*) „ Le 7 Octobre 1651, M. le Chevalier Georges Ent peſa exactement une tortue terreſtre, avant qu'elle ne ſe cachât ſous terre. Son poids étoit de quatre livres trois onces & trois drachmes. Le 8 Octobre 1651, ayant tiré la tortue de la terre où elle s'étoit enfouie la veille, il trouva qu'elle peſoit quatre livres ſix onces & une drachme. Le 16 Mars 1653, la tortue ſortit d'elle-même de ſa retraite: elle peſoit alors quatre livres quatre onces. Le 4 Octobre 1653, la tortue, qui avoit été quelques jours ſans manger, fut retirée du trou où elle s'étoit enterrée; ſon poids étoit de quatre livres cinq onces. Les yeux, qu'elle avoit eus long-tems fermés, étoient dans ce moment ouverts & fort humides. Le 18 Mars 1654, la tortue ſortit de ſon trou, & miſe dans la balance, peſoit quatre livres quatre onces & deux drachmes. Le 6 Octobre 1654, étant ſur le point d'hiverner, elle peſoit quatre livres neuf onces & trois drachmes. Le dernier Février 1655, jour auquel la tortue avoit abandonné ſa retraite, ſon poids étoit de quatre livres ſept onces & ſix drachmes. Ainſi, elle avoit perdu de ſon ancien poids une once & cinq drachmes. Le 2 Octobre 1655, la tortue, avant de ſe retirer dans ſon trou pour y paſſer l'hiver, peſoit quatre livres neuf onces. Elle avoit déja paſſé un peu de tems ſans prendre de nourriture. Le 25 Mars 1656, la tortue, au ſortir de ſon trou, peſoit quatre livres ſept onces & deux drachmes. Le 30 Septembre 1656, la tortue, ſur le point de ſe retirer dans la terre, peſoit quatre livres douze onces & quatre drachmes. Enfin, le 5 Mars 1657, la tortue, de retour ſur la terre, peſoit quatre livres onze onces & deux drachmes & demie. On peut juger, par ces obſervations, combien cet animal, ainſi que tous ceux qui ſe cachent ſous terre, pour ſe garantir des froids de l'hiver, perdent peu de leur ſubſtance par la tranſpiration, pendant un jeûne abſolu de pluſieurs mois." (*Collection académique, Tome VII, pages* 120 & 121.

C'eſt ainſi que le dépouillement annuel des Quadrupèdes ovipares nous paroît devoir s'opérer; mais il n'eſt pas ſeulement produit par l'engourdiſſement. Ils quittent également leur première peau dans les pays où une température plus chaude les garantit du ſommeil de l'hiver. Quelques-uns la quittent auſſi pluſieurs fois pendant l'été des contrées tempérées; le même effet eſt produit par des cauſes oppoſées; la chaleur de l'atmoſphère équivaut au froid & au défaut de mouvement; elle deſſèche également la peau, en dérange le tiſſu, & en détruit l'organiſation (*x*).

Des animaux d'ordres très-différens des Quadrupèdes ovipares éprouvent auſſi chaque année, & même à pluſieurs époques, une eſpèce de dépouillement: ils perdent quelques-unes de leurs parties extérieures; on peut particulièrement le remarquer dans les ſerpens, dans certains animaux à poils, & dans les oiſeaux; les inſectes & les végétaux ne ſont-ils pas ſujets auſſi à une ſorte de mue? Dans quelques êtres qu'on remarque ces grands changemens, on doit les rapporter à la même cauſe générale. Il faut toujours les attribuer au défaut d'équilibre entre les mouvemens intérieurs & les cauſes externes: lorſque ces dernières ſont ſupérieures, elles altèrent & dépouillent; & lorſque le principe vital l'emporte, il répare & nouvelle. Mais cet équilibre peut être rompu de mille & mille manières, & les effets qui en réſultent ſont diverſifiés ſuivant la nature des êtres organiſés qui les éprouvent.

Il en eſt donc de cette propriété de ſe dépouiller, ainſi que de toutes les autres propriétés & de toutes les formes que la Nature diſtribue aux différentes eſpèces, & combine de toutes les manières, comme ſi elle vouloit en tout épuiſer toutes les modifications. C'eſt ſouvent parce que nos connoiſſances ſont bornées, que l'imagination la plus bizarre nous paroît allier des qualités & des formes qui ne doivent pas ſe trouver enſemble. En étudiant avec ſoin la Nature, non-ſeulement dans ſes grandes productions, mais encore dans cette foule immenſe de petits êtres, où il ſemble que la diverſité des figures extérieures ou internes, & par conſéquent celle des habitudes ont pu

(*x*) La note ſuivante m'a été communiquée par M. de Tourchy, Ecuyer, de la Société royale des Sciences de Montpellier, &c. elle eſt extraite d'un ouvrage que ce Naturaliſte ſe propoſe de publier, & qui ſera intitulé: *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des fonctions de l'économie animale des oiſeaux.* „ Je pris, le 4 Mai 1785, dit M. de Tourchy, un lézard vert à taches „ jaunes & bleuâtres, & de dix pouces de long: je le mis vivant dans une bouteille couverte „ d'une toile à jour, & poſée ſur une table de marbre dans une ſalle fraîche au rez-de-chauſſée; ce lézard vécut deux mois dans cette eſpèce de priſon, ſans prendre aucune nourriture. „ Les premiers jours, il fit des efforts pour en ſortir, mais il fut aſſez tranquille le reſte du „ tems. Vers le quarante-cinquième jour, je m'apperçus qu'il ſe diſpoſoit à changer de peau, „ & ſucceſſivement je vis cette peau ſe ſécher, ſe racornir, ſe détacher par parties fanées & „ décolorées, pendant que la nouvelle peau qui ſe découvroit avoit une belle couleur verte „ avec des taches bien nettes. Il mourut le ſoixante-troiſième jour, ſans avoir achevé de muer, „ la vieille peau étant encore attachée ſur la tête, les pattes & la queue. Pendant le tems „ de la mue, & celui qui le précéda, il ne fut jamais dans un état de torpeur; il marchoit „ dans ſa bouteille, lorſqu'on la prenoit dans les mains, & même ſans cela & de lui-même; „ je lui vis quelquefois les yeux fermés; mais il les rouvroit bientôt, & avec vivacité. Il „ étoit à demi-arrondi dans cette bouteille, dont le cul un peu relevé devoit ajouter à la gêne „ de ſa poſition. Il avoit certainement mué avant d'être pris, comme font tous les lézards & „ les ſerpens, lorſque la chaleur du printems les fait ſortir de leurs retraites. La fraîcheur de „ ſes couleurs & la délicateſſe de ſa peau me l'avoient prouvé lorſque je le pris."

être plus facilement imprimées à des masses moins considérables, l'on trouveroit des êtres naturels, dont les produits de l'imagination ne seroient souvent que des copies. Il y aura cependant toujours une grande différence entre les originaux & ces copies plus ou moins fidèles : l'imagination, en assemblant des formes & des qualités disparates, ne prépare pas à cette réunion extraordinaire; elle n'emploie pas cette dégradation successive de nuances diversifiées à l'infini qui peuvent rapprocher les objets les plus éloignés, & qui en décelant la vraie puissance créatrice, sont le sceau dont la Nature marque ses ouvrages durables, & les distingue des productions passagères de la vaine imagination.

Lorsque les Quadrupèdes ovipares quittent leurs vieilles couvertures, leur nouvelle peau est souvent encore assez molle pour les rendre plus sensibles au choc des objets extérieurs : aussi sont-ils plus timides, plus réservés, pour ainsi dire, dans leur démarche, & se tiennent-ils cachés autant qu'ils le peuvent, jusqu'à que cette nouvelle peau ait été fortifiée par de nouveaux sucs nourriciers & endurcie par les impressions de l'atmosphére.

Les habitudes des Quadrupèdes ovipares sont en général assez douces : leur caractère est sans férocité; si quelques-uns d'eux, comme les crocodiles, détruisent beaucoup; c'est parce qu'ils ont une grande masse à entretenir (y); mais ce n'est que dans les articles particuliers de cette Histoire que nous pourrons montrer comment ces mœurs générales & communes à tous les Quadrupèdes ovipares, sont plus ou moins diversifiées dans chaque espèce, par leur organisation particulière, & par les circonstances de leur vie. Nous verrons, par exemple, les uns se nourrir de poissons, les autres donner la chasse de préférence aux animaux qui rampent sur la terre, aux petits Quadrupèdes, aux oiseaux même qu'ils peuvent atteindre sur les branches des arbres; ceux-ci se nourrir uniquement des insectes qui bourdonnent dans l'atmosphère; ceux-là ne vivre que d'herbe, & ne choisir que les plantes parfumées, tant la Nature fait varier les moyens de subsistance dans toutes les classes, & tant elle les a toutes liées par un grand nombre de rapports. La chaîne presque infinie des êtres, au lieu de se prolonger d'un seul côté, & de ne suivre, pour ainsi dire, qu'une ligne droite, revient donc sans cesse sur elle-même, s'étend dans tous les sens, s'élève, s'abaisse, se replie, & par les différens contours qu'elle décrit, les diverses sinuosités qu'elle forme, les divers endroits où elle se réunit, ne représente-t-elle pas une sorte de solide, dont toutes les parties s'enlacent & se lient étroitement, où rien ne pourroit être divisé sans détruire l'ensemble, où l'on ne reconnoit ni premier ni dernier chaînon, & où même l'on n'entrevoit pas comment la Nature a pu former ce tissu aussi immense que merveilleux ?

Les Quadrupèdes ovipares sont souvent réunis en grandes troupes; l'on ne doit cependant pas dire qu'ils forment une vraie société. Qu'est-ce en effet qui résulte de leur attroupement ? aucun ouvrage, aucune chasse, aucune guerre, qui paroissent concertés. Ils ne construisent jamais d'asyle; &, lorsqu'ils en choisissent sur des rivages, dans des rochers, dans le creux des arbres, &c. ce n'est point une habitation commode qu'ils préparent pour un certain nombre d'individus réunis, & qu'ils tâchent d'approprier à leurs différens besoins;

(y) Voyez particulièrement l'Histoire des Crocodiles.

mais c'eſt une retraite purement individuelle, où ils ne veulent que ſe câcher, à laquelle ils ne changent rien, & qu'ils adoptent également, ſoit qu'elle ne ſuffiſe que pour un ſeul animal, ou ſoit qu'elle ait aſſez d'étendue pour receler pluſieurs de ces Quadrupèdes.

Si quelques-uns chaſſent ou pêchent enſemble, c'eſt qu'ils ſont également attirés par le même appât; s'ils attaquent à-la-fois, c'eſt parce qu'ils ont la même proie à leur portée: s'ils ſe défendent en commun, c'eſt parce qu'ils ſont attaqués en même-tems; & ſi quelqu'un d'eux a jamais pu ſauver la troupe entière, en l'avertiſſant par ſes cris de quelqu'embûche, ce n'eſt point, comme on l'a dit des ſinges & de quelques autres Quadrupèdes, parce qu'ils avoient été, pour ainſi dire, chargés du ſoin de veiller à la ſûreté commune, mais ſeulement par un effet de la crainte que l'on retrouve dans preſque tous les animaux, & qui les rend ſans ceſſe attentifs à leur conſervation individuelle.

Quoique les Quadrupèdes ovipares paroiſſent moins ſenſibles que les autres Quadrupèdes, ils n'en éprouvent pas moins, au retour du printems, le ſentiment impérieux de l'amour, qui, dans la plupart des animaux, donne tant de force aux plus foibles, tant d'activité aux plus lents, tant de courage aux plus lâches. Malgré le ſilence habituel de pluſieurs de ces Quadrupèdes, ils ont preſque tous des ſons particuliers pour exprimer leurs deſirs. Le mâle appelle ſa famelle par un cri expreſſif, auquel elle répond par un accent ſemblable. L'amour n'eſt peut-être pour eux qu'une flamme légère, qu'ils ne reſſentent jamais très-vivement, comme ſi les humeurs, dont leur corps abonde, les garantiſſoient de cette chaleur intérieure & productrice, qu'on a comparée avec plus de raiſon qu'on ne le penſe à un véritable feu, & qui eſt de même amortie ou tempérée par tout ce qui tient au froid élément de l'eau. Il ſemble cependant que la Nature a voulu ſuppléer dans le plus grand nombre de ces Quadrupèdes, à l'activité intérieure qui leur manque, par une conformation des plus propres aux jouiſſances de l'amour. Les parties ſexuelles des mâles ſont toujours renfermées dans l'intérieur de leur corps juſqu'au moment où ils s'accouplent avec leurs femelles (z); la chaleur interne, qui ne ceſſe de pénétrer les organes deſtinés à perpétuer leur eſpèce, doit ajouter à la vivacité des ſenſations qu'ils éprouvent; & d'ailleurs ce n'eſt pas pendant des inſtans très-courts, comme la plupart des animaux, que les tortues marines, & pluſieurs autres Quadrupédes ovipares, communiquent & reçoivent la flamme qu'ils peuvent reſſentir: c'eſt pendant pluſieurs jours que dure l'union intime du mâle & de la femèle, ſans qu'ils puiſſent être ſéparés par aucune crainte, ni même par des bleſſures profondes (a).

Les Quadrupèdes ovipares ſont auſſi féconds que leur union eſt quelquefois prolongée. Parmi les vivipares, les plus petites eſpèces ſont en général celles dont les portées ſont les plus nombreuſes; cette loi conſtante pour tous ces animaux, ne s'étend pas juſques ſur les Quadrupèdes ovipares, dans leſquels ſa

(z) C'eſt par l'anus que les mâles des lézards & des tortues ſont ſortir & introduiſent leurs parties ſexuelles, & que ceux des grenouilles, des crapauds & des raines, répandent leur liqueur fécondante ſur les œufs que pondent leurs femelles, ainſi que nous le verrons dans les articles particuliers de leur hiſtoire.

(a) Voyez l'article de la Tortue franche.

force eſt vaincue par la nature de leur organiſation. Il paroît même que les grandes eſpèces de ces derniers Quadrupèdes ſont quelquefois bien plus fécondes que les petites, comme on pourra le voir dans l'hiſtoire des tortues marines, &c.

Mais ſi les Quadrupèdes ovipares ſemblent éprouver aſſez vivement l'amour, ils ne reſſentent pas de même la tendreſſe paternelle. Ils abandonnent leurs œufs après les avoir pondus; la plupart, à la vérité, choiſiſſent la place où ils les dépoſent; quelques-uns, plus attentifs, la préparent & l'arrangent; ils creuſent même des trous où ils les renferment, & où ils les couvrent de ſable & de feuillages: mais que ſont tous ces ſoins en comparaiſon de l'attention vigilante dont les petits qui doivent éclore ſont l'objet dans pluſieurs eſpèces d'oiſeaux? & l'on ne peut pas dire que la conformation de la plupart de ces animaux ne leur permet pas de tranſporter & de mettre en œuvre des matériaux néceſſaires pour conſtruire une eſpèce de nid plus parfait que les trous qu'ils creuſent, &c. Les cinq doigts longs & ſéparés qu'ont la plupart des Quadrupèdes ovipares, leurs quatre pieds, leur gueule & leur queue, ne leur donneroient-ils pas en effet plus de moyens pour y parvenir, que deux pattes & un bec n'en donnent aux oiſeaux?

La groſſeur de leurs œufs varie, ſuivant les eſpèces, beaucoup plus que dans ces derniers animaux; ceux des très-petits Quadrupèdes ovipares ont à peine une demi-ligne de diamètre, tandis que les œufs des plus grands ont de deux à trois pouces de longueur. Les embryons qu'ils contiennent ſe réuniſſent quelquefois avant d'y être renfermés, de manière à produire des monſtruoſités, ainſi que dans les oiſeaux. On trouve dans Séba la figure d'une petite tortue à deux têtes, & l'on conſerve au Cabinet du Roi un très-petit lézard vert qui a deux têtes & deux cous bien diſtincts (*b*).

L'enveloppe des œufs des Quadrupèdes ovipares n'eſt pas la même dans toutes les eſpèces; dans preſque toutes, & particulièrement dans pluſieurs tortues, elle eſt ſouple, molle, & ſemblable à du parchemin mouillé; mais, dans les crocodiles & dans quelques grands lézards, elle eſt d'une ſubſtance dure & crétacée comme les œufs des oiſeaux, plus mince cependant, & par conſéquent plus fragile.

Les œufs des Quadrupèdes ovipares ne ſont donc pas couvés par la femelle. L'ardeur du ſoleil & de l'atmoſphère les fait éclore, & l'on doit remarquer que tandis que ces Quadrupèdes ont beſoin pour ſubſiſter d'une plus grande chaleur que les oiſeaux, leurs œufs cependant écloſent à une température plus froide que ceux de ces derniers animaux. Il ſemble que les machines animales les plus compoſées, & par exemple celle des oiſeaux, ne peuvent être miſes en mouvement que par une chaleur extérieure très-active; mais que, lorſqu'elles jouent, les frottemens de leurs diverſes parties produiſent une chaleur interne, qui rend celle de l'atmoſphère moins néceſſaire pour la conſervation de leur mouvement.

Les

(*b*) Il a été envoyé par M. le Duc de la Rochefoucault, qui ne ceſſe de donner des preuves de ſes lumières & de ſon zèle pour l'avancement des ſciences.

Les petits des Quadrupèdes ovipares ne connoiſſent donc jamais leur mère; ils n'en reçoivent jamais ni nourriture, ni ſoins, ni ſecours, ni éducation; ils ne voient, ils n'entendent rien qu'ils puiſſent imiter; le beſoin ne leur arrache pas long-tems des cris, qui n'étant point entendus de leur mère, ſe perdroient dans les airs, & ne leur procureroient ni aſſiſtance ni nourriture; jamais la tendreſſe ne répond à ces cris; & jamais il ne s'établit parmi les Quadrupèdes ovipares ce commencement d'une ſorte de langage ſi bien ſenti dans pluſieurs autres animaux; ils ſont donc privés du plus grand moyen de s'avertir de leurs différentes ſenſations, & d'exercer une ſenſibilité qui auroit pu s'accroître par une plus grande communication de leurs affections mutuelles.

Mais ſi leur ſenſibilité ne peut être augmentée, leur naturel eſt ſouvent modifié? On eſt parvenu à apprivoiſer les crocodiles, qui cependant ſont les plus grands, les plus forts, & les plus dangereux de ces animaux; & à l'égard des petits Quadrupèdes ovipares, la plupart cherchent une retraite autour de nos habitations; certains de ces animaux partagent même nos demeures, où ils trouvent en plus grande abondance les inſectes dont ils font leur proie; & tandis que nous recherchons les uns, tels que les petites eſpèces de tortues, tandis que nous les apportons dans nos jardins, où ils ſont ſoignés, protégés & nourris, d'autres, tels que les lézards gris, préſentent quelquefois une ſorte de domeſticité moins parfaite, mais plus libre, puiſqu'elle eſt entièrement de leur choix, plus utile, parce qu'ils détruiſent plus d'inſectes nuiſibles, &, pour ainſi dire, plus noble, puiſqu'ils ne reçoivent de l'homme ni nourriture préparée, ni retraite particulière.

Preſque tous les Quadrupèdes ovipares répandent une odeur forte, qui ne diffère pas beaucoup de celle du muſc, mais qui eſt moins agréable, & qui par conſéquent reſſemble un peu à celle qu'exhalent des animaux d'ordres bien différens, tels que les ſerpens, les fouines, les belettes, les putois, les mouffètes d'Amériqe, pluſieurs oiſeaux, tels que la huppe, &c. cette odeur plus ou moins vive eſt le produit de ſecrétions particulières, dont l'organe eſt très-apparent dans quelques Quadrupèdes ovipares, & particulièrement dans le crocodile, ainſi que nous le verrons dans les détails de cette Hiſtoire.

Les Quadrupèdes ovipares vivent en général très-long-tems. On ne peut guère douter, par exemple, que les grandes tortues de mer ne parviennent, ainſi que celles d'eau douce & de terre, à un âge très-avancé; & une très-longue vie ne doit pas étonner dans ces animaux, dont le ſang eſt peu échauffé, qui tranſpirent à peine, qui peuvent ſe paſſer de nourriture pendant pluſieurs mois, qui ont ſi peu d'accidens à craindre, & qui réparent ſi aiſément les pertes qu'ils éprouvent. D'ailleurs ils vivent pendant un bien plus grand nombre d'années que les Quadrupèdes vivipares, ſi l'on ne calcule l'exiſtence que par la durée. Mais ſi l'on veut compter les vrais momens de leur vie, les ſeuls que l'on doive eſtimer, ceux où ils uſent de leur force & font uſage de leurs falcultés, on verra que lorſqu'ils habitent un pays éloigné de la ligne, leur vie eſt bien courte, quoiqu'elle paroiſſe renfermer un grand eſpace de tems. Engourdis pendant près de ſix mois, il faut d'abord retrancher la moitié de leurs nombreuſes années; & pendant le reſte de ces ans, qui paroiſſent leur avoir été prodigués, combien ne faut-il pas ôter de jours

pour ce tems de maladie, où dépouillés de leur première peau, ils font obligés d'attendre dans une retraite qu'une nouvelle couverture les mette à l'abri des dangers! Combien ne faut-il pas ôter d'inftans pour ce fommeil journalier, auquel ils font plus fujets que plufieurs autres animaux, parce qu'ils reçoivent moins de fenfations qui les réveillent, & fur-tout parce qu'ils fon moins preffés par l'aiguillon de la faim! Il ne reftera donc qu'un très-petit nombre d'années où les Quadrupèdes ovipares foient réellement fenfibles & actifs, où ils emploient leurs forces, où ils ufent leur machine, où ils tendent avec rapidité vers leur dépériffement. Pendant tout le tems de leur fopeur, inacceffibles à toute impreffion, froids, immobiles, & prefque inanimés, ils font en quelque forte réduits à l'état des matières brutes, dont la durée eft très-longue parce que le tems n'eft pour ces fubftances qu'une fucceffion d'états paffifs & de pofitions inertes fans effets productifs, & par conféquent fans caufes intérieures de deftruction, bien loin de pouvoir être compté par de vives jouiffances, & par les effets féconds qui déploient mais ufent tous les refforts des êtres animés.

Plufieurs Voyageurs ont écrit que quelques lézards & quelques Quadrupèdes ovipares fans queue renferment un poifon plus ou moins actif. Nous verrons dans les articles particuliers de cette Hiftoire, que l'on ne peut regarder comme venimeux qu'un très-petit nombre de ces Quadrupèdes. D'un autre côté, l'on fait qu'aucun Quadrupède vivipare & qu'aucun oifeau ne font infectés de venin; ce n'eft que parmi les ferpens, les poiffons, les vers, les infectes & les végétaux que l'on rencontre plufieurs efpèces plus ou moins venimeufes. Il fembleroit donc que l'abondance des fucs mortels, eft d'autant plus grande dans les êtres vivans, que leurs humeurs font moins échauffées, & que leur organifation intérieure eft plus fimple.

Maintenant nous allons examiner de plus près les divers Quadrupèdes ovipares dont nous avons remarqué les qualités communes & obfervé les attributs généraux. Nous commencerons par les diverfes efpèces de tortues de mer, d'eau douce & de terre; nous confidérerons enfuite les crocodiles & les différens lézards, dont les efpèces les plus petites, & particulièrement celles des falamandres, ont tant de rapports avec les grenouilles & les autres familles de Quadrupèdes ovipares qui n'ont pas de queue, & par l'hiftoire defquels nous terminerons celle de tous ces animaux. Nous ne nous arrêterons cependant beaucoup qu'à ceux qui, par la fingularité de leur conformation, l'étendue de leur volume, la grandeur de leur puiffance, la prééminence de leurs qualités, mériteront un plus grand intérêt & une attention plus marquée; pour parvenir à peindre la Nature, tâchons de l'imiter; & de même que les efpèces diftinguées paroiffent avoir été les objets de fa prédilection, qu'elles foient ceux de notre attention particulière, comme réfléchiffant vers nous plus de lumière, & comme en répandant davantage fur tout ce qui les environne. Et lorfqu'il s'agira de tracer les limites qui féparent les efpèces les unes des autres, lorfque nous ferons indécis fur la valeur des caractères qui fe préfenteront, nous aimerons mieux ne compter qu'une efpèce que d'en admettre deux, bien affurés que les individus ne coûtent rien à la Nature, mais que, malgré fon immenfe fécondité, elle n'a point prodigué inutilement les efpèces. Ses

effets sont sans nombre, mais non pas les causes qu'elle fait agir. Nous croirions donc mal représenter l'auguste simplicité de son plan, & mal parler de sa force, en lui rapportant sans raison une vaine multiplication d'espèces; nous pensons, au contraire, mieux révéler sa puissance, en disant que toutes ces différences qui sont la magnificence de l'univers, que toutes ces variétés qui l'embellissent, elle les a souvent produites en modifiant de diverses manières les espèces réellement distinctes. Bien loin d'enrichir la science, ne l'appauvrissons pas; ne la rabaissons pas en la surchangeant d'un poids inutile d'espèces arbitraires; & n'oublions jamais que du haut du trône sublime où siège la Nature, dominant sur le tems & sur l'espace, elle n'emploie qu'un petit nombre de puissances pour animer la matière, développer tous les êtres, & mouvoir tous les corps de ce vaste univers.

LES TORTUES.

LA Nature a traité presque tous les animaux avec plus ou moins de faveur: les uns ont reçu la beauté, d'autres la force; ceux-ci la grandeur, ou des armes meurtrières; ceux-là des attributs d'indépendance, la faculté de nager ou celles de s'élever dans les airs. Mais exposés en naissant aux intempéries de l'atmosphère, les uns sont obligés de se creuser avec peine des retraites souterraines & profondes; les autres n'ont pour asyle que les antres ténébreux des hautes montagnes ou des vastes forêts; ceux-ci, plus petits, sont réduits à se tapir dans les creux des arbres & des rochers, ou à aller se réfugier jusque dans la demeure de leurs plus cruels ennemis, aux yeux desquels ni leur petitesse, ni leur ruse ne peuvent les dérober long-tems; ceux-là, plus malheureux, moins bien conformés, ou moins pourvus d'instinct, sont forcés de passer tristement leur vie sur la terre nue, & n'ont pour tout abri contre les froids rigoureux & les tempêtes les plus violentes, que quelques branches d'arbres & quelques roches avancées: ceux dont la demeure est la plus commode & la plus sûre, ne jouissent de la douce paix qu'elle leur procure, qu'à force de travaux & de soins; les tortues seules ont reçu en naissant une sorte de domicile durable. Cet asyle, capable de résister à de très-grands efforts, n'est pas même fixé à un certain espace: lorsque la nourriture leur manque dans les endroits qu'elles préfèrent, elles ne sont pas contraintes d'abandonner un toit construit avec peine, de perdre tout le fruit de longs travaux, pour aller peut-être avec plus de peine encore arranger une habitation nouvelle sur des bords étrangers; elles portent par-tout avec elles l'abri que la Nature leur a donné, & c'est avec toute vérité qu'on a dit qu'elles traînent leur maison, sous laquelle elles sont d'autant plus à couvert qu'elle ne peut pas être détruite par les efforts de leurs ennemis.

La plupart des tortues retirent quand elles veulent leur tête, leurs pattes &

leur queue sous l'enveloppe dure & osseuse qui les revêt par-dessus & par-dessous, & dont les ouvertures sont assez étroites pour que les serres des oiseaux voraces, ou les dents des Quadrupèdes carnassiers n'y pénètrent que difficilement. Demeurant immobiles dans cette position de défense, elles peuvent quelquefois recevoir sans crainte, comme sans danger, les attaques des animaux qui cherchent à en faire leur proie. Ce ne sont plus des êtres sensibles, qui opposent la force à la force, qui souffrent toujours par la résistance, & qui sont plus ou moins blessés par leur victoire même: mais, ne présentant que leur épaisse enveloppe, c'est en quelque sorte contre une couverture insensible que sont dirigées les armes de leurs ennemis; les coups qui les menacent ne tombent, pour ainsi dire, que sur la pierre, & elles sont alors aussi à l'abri sous leur bouclier naturel, qu'elles pourroient l'être dans le creux profond & inaccessible d'une roche dure. Ce bouclier impénétrable qui les garantit est composé de deux espèces de tables osseuses plus ou moins arrondies & plus ou moins convexes. L'une est placée au-dessus & l'autre au-dessous du corps. Les côtes & l'épine du dos font partie de la supérieure, que l'on appelle *carapace*, & l'inférieure, que l'on nomme *plastron*, est réunie avec les os qui composent le *sternum*. Ces deux couvertures ne se touchent & ne sont attachées ensemble que par les côtés: elles laissent deux ouvertures, l'une devant & l'autre derrière; la première donne passage à la tête & aux deux pattes de devant; la seconde aux deux pattes de derrière, à la queue & à la partie du corps où est situé l'anus. Lorsque les tortues veulent, ou marcher, ou nager, elles sont obligées d'étendre leur tête, leur col & leurs pattes, qui paroissent alors à l'extérieur, & ces divers membres, ainsi que la queue, le devant & le derrière du corps, sont couverts d'une peau qui s'attache au-dessous des bords de la carapace & du plastron, qui forme plusieurs plis, lorsque les pattes & la tête sont retirées, qui est assez lâche pour se prêter à leurs divers mouvemens d'extension, & qui est garnie de petites écailles comme celle des lézards, des serpens & des poissons, avec lesquels elle donne aux tortues un trait de ressemblance. La tête, dans presque toutes les espèces de ces animaux, est un peu arrondie vers le museau, à l'extrémité duquel sont situées les narines: la bouche est placée en-dessous; son ouverture s'étend jusqu'au-delà des oreilles. La mâchoire supérieure recouvre la mâchoire inférieure; elles ne sont point communément garnies de dents, mais les os qui les composent sont festonnés, & assez durs pour que les tortues puissent briser aisément des substances très-compactes. Cette position & cette conformation de leur bouche leur donnent beaucoup de facilité pour brouter les algues & les autres plantes dont elles se nourrissent. Dans presque toutes les tortues, la place des oreilles n'est sensible que par les plaques ou écailles particulières qui les recouvrent; leurs yeux sont gros & saillans

Le plastron est presque toujours plus court que la carapace, qui le déborde & le recouvre pardevant, & sur-tout parderrière; il est aussi moins dur, & souvent presque plat. Ces deux boucliers sont composés de plusieurs pièces osseuses, dont les bords sont comme dentelés, & qui s'engrènent les unes dans les autres d'une manière plus ou moins sensible; dans certaines espèces, celles du plastron peuvent se prêter à quelques mouvemens. La couverture supérieure,

ainsi que l'inférieure, sont garnies de lames ou écailles qui varient par leur grandeur, par leur forme & par leur nombre, non-seulement suivant les espèces, mais même suivant les individus. Quelquefois le nombre & la figure de ces écailles correspondent à celles des pièces osseuses qu'elles cachent.

On distingue les écailles qui revêtent la circonférence de la carapace d'avec celles qui en recouvrent le milieu; ce milieu est appellé *disque*. Il est le plus souvent couvert de treize ou quinze lames, placées en long sur trois rangs; celui du milieu est de cinq lames, & les deux des côtés sont de quatre. La bordure est communément garnie de vingt-deux ou vingt-cinq lames; le nombre de celles du plastron varie de douze à quatorze dans certaines espèces, & de vingt-deux à vingt-quatre dans d'autres. Ces écailles tombent quelquefois par l'effet d'une grande dessication, ou de quelqu'autre accident: elles sont à demi-transparentes, pliantes, élastiques; elles présentent, dans certaines espéces, telles que le caret, &c. des couleurs assez belles pour être recherchées & servir à des objets de luxe; & ce qui les rend d'autant plus propres à être employées dans les arts, c'est qu'elles se ramollissent & se fondent à un feu assez doux de manière à être réunies, moulées, & à prendre toute sorte de figures.

Les tortues sont encore distinguées des autres Quadrupèdes ovipares par plusieurs caractères intérieurs assez remarquables, & particulièremens par la grandeur tres-considérable de la vessie qui manque aux lézards, ainsi qu'aux Quadrupèdes ovipares sans queue. Elles en diffèrent encore par le nombre des vertèbres du cou; nous en avons compté huit dans la tortue de mer, appellée *la tortue franche*, dans *la grecque* & dans la tortue d'eau douce, que nous avons nommée *la jaune*, tandis que les crocodiles n'en ont que sept, que la plupart des autres lézards n'en ont jamais au-dessus de quatre, & que les Quadrupèdes ovipares sans queue en sont entièrement privés.

Tels sont les principaux traits de la conformation générale des tortues: nous connoissons vingt-quatre espèces de ces animaux; elles diffèrent toutes les unes des autres par leur grandeur, & par d'autres caractères faciles à distinguer. La carapace des grandes tortues a depuis quatre jusqu'à cinq pieds de long, sur trois ou quatre pieds de largeur; le corps entier a quelquefois plus de quatre pieds d'épaisseur verticale à l'endroit du dos le plus élevé. La tête a environ sept ou huit pouces de long & six ou sept pouces de large; le cou est à-peu-près de la même longueur, ainsi que la queue. Le poids total de ces grandes tortues excède ordinairement huit cens livres, & les deux couvertures en pèsent à-peu-près quatre cens. Dans les plus petites espèces, au contraire, on ne compte que quelques pouces depuis l'extrémité du museau jusqu'au bout de la queue, même lorsque toutes les parties de la tortue sont étendues, & tout l'animal ne pèse pas quelquefois une livre.

Les vingt-quatre espèces de tortues diffèrent aussi beaucoup les unes des autres par leurs habitudes: les unes vivent presque toujours dans la mer; les autres, au contraire, préfèrent le séjour des eaux douces ou des terreins secs & élevés. Nous avons cru d'après cela devoir former deux divisions dans le genre des tortues. Nous plaçons dans la première six espèces de ces animaux, les plus grandes de toutes, & qui habitent la mer de préférence. Il est aisé

de les diſtinguer d'avec les autres, en ce que leurs pieds très-alongés & leurs doigts très-inégaux en longueur, & réunis par une membrane, répréſentent des nageoires dont la longueur eſt ſouvent de deux pieds, & égale par conſéquent plus du tiers de celle de la carapace. Leurs deux boucliers ſe touchent d'ailleurs de chaque côté dans une plus grande portion de leur circonférence : l'ouverture de devant & celle de derrière ſont par-là moins étendues, & ne laiſſent qu'un paſſage plus étroit à la griffe des oiſeaux de proie & aux dents des caymans, des tigres, des cougars, & des autres ennemis des tortues; mais la plupart des tortues marines ne cachent qu'à-demi leur tête & leurs pattes ſous leur carapace, & ne peuvent pas les y retirer en entier, comme les tortues d'eau douce ou terreſtres. Les écailles qui revêtent leur plaſtron, au lieu d'être diſpoſées ſur deux rangs, comme celles du plaſtron des tortues terreſtres ou d'eau douce, forment quatre rangées, & leur nombre eſt beaucoup plus grand.

Les tortues marines repréſentent parmi les Quadrupèdes ovipares, la nombreuſe tribu des Quadrupèdes vivipares, compoſée des morſes, des lions marins, des lamantins & des phoques, dont les doigts ſont également réunis, & qui tous ont plutôt des nageoires que des pieds : comme cette tribu, elles appartiennent bien plus à l'élément de l'eau qu'à celui de la terre, & elles lient également l'ordre dont elles ſont partie avec celui des poiſſons auxquels elles reſſemblent par une partie de leurs habitudes & de leur conformation.

Nous compoſons ſa ſeconde diviſion de toutes les autres tortues qui habitent, tant au milieu des eaux douces que dans les bois & ſur des terreins ſecs; nous y comprenons par conſéquent la tortue de terre, nommée la grecque, qui ſe trouve dans preſque tous les pays chauds, & la tortue d'eau douce, appellée la bourbeuſe, qui eſt aſſez commune dans la France méridionale, & dans les autres contrées tempérées de l'Europe. Toutes les tortues de cette ſeconde diviſion ont les pieds très-ramaſſés, les doigts très-courts & preſque égaux en longueur : ces doigts, garnis d'ongles forts & crochus, ne reſſemblent point à des nageoires; la carapace & le plaſtron ne ſont réunis l'un à l'autre que dans une petite portion de leur contour; ils laiſſent aux différentes parties des tortues plus de facilité pour leurs divers mouvemens; & cette plus grande liberté leur eſt d'autant plus utile, qu'elles marchent bien plus ſouvent qu'elles ne nagent; leur couverture ſupérieure eſt d'ailleurs communément bien plus bombée; auſſi, lorſqu'elles ſont renverſées ſur le dos, peuvent-elles la plupart ſe retourner & ſe remettre ſur leurs pattes, tandis que preſque toutes les tortues marines, dont la carapace eſt beaucoup plus plate, s'épuiſent en efforts inutiles lorſqu'elles ont été retournées, & ne peuvent point reprendre leur première poſition.



Hulk Sculp.

LA FRANCHE *Tortue de Mer, des Antilles.*

PREMIÈRE DIVISION.

TORTUES DE MER.

LA TORTUE FRANCHE (a).

UN des plus beaux préſens que la Nature ait faits aux habitans des contrées équatoriales, une des productions les plus utiles qu'elle ait dépoſées ſur les confins de la terre & des eaux, eſt la grande tortue de mer, à laquelle on a donné le nom de tortue franche. L'homme emploieroit avec bien moins d'avantage le grand art de la navigation, ſi vers les rives éloignées, où ſes deſirs l'appellent, il ne trouvoit dans une nourriture auſſi agréable qu'abondante, un remède aſſuré contre les ſuites funeſtes d'un long ſéjour dans un eſpace reſſerré, & au milieu de ſubſtances à demi-putréfiées, que la chaleur & l'humidité ne ceſſent d'altérer (b). Cet aliment précieux lui eſt fourni par les

(a) *En latin*, teſtudo marina & mus marinus.
En anglois, the green turtle.
Jurucua, *au Bréſil*.
Tartaruga, *par les Portugais*.
Tortue Mydas. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique*.
Teſtudo Mydas. *Linnæus ſyſtema Naturæ, amphibia reptilia, editio XIIIâ. teſt. Mydas.* 3.
Ray, ſynopſis Quadrupedum, page 254. Teſtudo marina vulgaris.
Rochefort, tortue franche.
Mus. ad. fr. 1. *p.* 50. teſtudo atra.
Du Tertre, tortue franche.
Labat, tortue franche.
Séba, mus. 1. *tab.* 79, *fig.* 4, 5, 6.
The green turtle. *Patrick Brown. Natural hiſtory of Jamaica, p.* 465. Teſtudo unguibus palmarum duobus, plantarum ſingularibus.
Hans Sloane. Voyage aux Iſles Madère, Barbade, &c. avec l'Hiſtoire naturelle de ces Iſles. Londres 1725, *vol.* 2, *page* 331.
Osbeck. it. 293.
Gesner, Quadrup. ovip. page 105, teſtudo marina.
Aldrov. Quadrup. 712, *tab.* 714.
Olear, mus. 27, *tab.* 17, *fig.* 1.
Bradl. natur. tab. 4, *fig.* 4.
Catesby, Hiſtoire naturelle de la Caroline, vol. 2, *page* 38.
Marcgrave. Braſil. 241. Jurucuja Braſilienſibus.
Teſtudo viridis. *Hiſt. natur. des Tortues, par M. Jean Schneïder, à Leipſick*, 1783.
(b) „ On fait des bouillons de tortues franches, que l'on regarde comme excellens pour les

tortues franches; & elles lui sont d'autant plus utiles qu'elles habitent sur-tout ces contrées ardentes, où une chaleur plus vive accélère le développement de tous les germes de corruption. On les rencontre en effet en très-grand nombre, sur les côtes des Isles & des Continens situés sous la zone torride, tant dans l'ancien que dans le nouveau monde; les bas-fonds qui bordent ces Isles & ces Continens, sont revêtus d'une grande quantité d'algues (c) & d'autres plantes que la mer couvre de ses ondes, mais qui sont assez près de la surface des eaux pour qu'on puisse les distinguer facilement lorsque le tems est calme. C'est sur ces espèces de prairies que l'on voit les tortues franches se promener paisiblement. Elles se nourrissent de l'herbe de ces pâturages (*d*). Elles ont quelquefois six ou sept pieds de longueur, à compter depuis le bout du museau jusqu'à l'extrémité de la queue, sur trois ou quatre de largeur & quatre pieds ou environ d'épaisseur, dans l'endroit le plus gros du corps; elles pèsent alors près de 800 livres; elles sont en si grand nombre qu'on seroit tenté de les regarder comme une espèce de troupeau rassemblé à dessein pour la nourriture & le soulagement des Navigateurs qui abordent auprès de ces bas-fonds: & les troupeaux marins qu'elles forment le cèdent d'autant moins à ceux qui paissent l'herbe de la surface sèche du globe, qu'ils joignent à un goût exquis & à une chair succulente & substantielle, une vertu des plus actives & des plus salutaires.

La tortue franche se distingue facilement des autres par la forme de sa carapace. Cette couverture supérieure, qui a quelquefois quatre ou cinq pieds de long sur trois ou quatre de largeur, est ovale & entourée d'un bord composé de lames, dont les plus grandes sont les plus éloignées de la tête, & qui, terminées à l'extérieur par des lignes courbes, font paroître ce même bord comme ondé: le disque, ou le milieu de cette couverture supérieure, est recouvert ordinairement de quinze lames ou écailles, d'un roux plus ou moins sombre, qui tombent souvent ainsi que celles de la bordure, par l'effet d'une grande dessication ou de quelqu'autre accident, & dont la forme & le nombre varient d'ailleurs suivant l'âge & peut-être suivant le sexe; nous nous en sommes assurés en examinant des tortues de différentes tailles (*e*). Lorsque l'animal est dans l'eau, la carapace paroît d'un brun clair tacheté de jaune (*f*).

Le

„ pulmoniques, les cachectiques, les scorbutiques, &c. La chair de cet animal renferme un „ suc adoucissant, nourrissant, incisif & diaphorétique, dont j'ai éprouvé de très-bons effets." *Note communiquée par M. de la Borde, Médecin du Roi à Cayenne.*

(*c*) *Marc Catesby, Histoire naturelle de la Caroline, de la Floride, & des Isles de Bahama, revue par M. Edwards. Londres*, 1754, 2 *vol. page* 38.

(*d*) „ Dans ces grandes herbes, qui se nomment *sargasses*, & qui paroissent en divers en„ droits sur la surface de la mer, mais dont le grand nombre est au fond de l'eau & sur les „ côtes, on trouve entre plusieurs autres espèces d'animaux marins, une prodigieuse quantité „ de tortues." *Description de l'Isle Espagnole; Hist. générale des voyages, partie* 3, *livre* 5.

(*e*) „ Le nombre des lames dans les tortues franches, varie suivant les individus; mais il „ paroît cependant relatif à l'âge." *Note communiquée par M. le Chevalier de Widerspach, Officier au Bataillon de la Guyane, & Correspondant du Cabinet du Roi.*

(*f*) *Mémoires manuscrits sur les tortues, rédigés par M. de Fougeroux de Bondaroy, de l'Académie des Sciences, & que ce savant Académicien a bien voulu me communiquer.*

Le plaſtron eſt moins dur & plus court que la carapace; il eſt garni communément de vingt-trois ou vingt-quatre lames, diſpoſées ſur quatre rangs (*g*); & c'eſt à cauſe des deux boucliers dont la tortue franche eſt armée, qu'on lui a donné le nom de *ſoldat* dans certaines contrées (*h*).

Les pieds de la tortue franche ſont très-alongés; les doigts en ſont réunis par une membrane; ils reſſemblent beaucoup à de vraies nageoires; auſſi lui ſervent-ils à nager bien plus ſouvent qu'à marcher, & lui donnent-ils une nouvelle conformité avec les poiſſons & avec les phoques qui habitent comme elle au milieu des eaux. Sans cette conformation, elle abandonneroit un élément où elle auroit trop de peine à frapper l'eau avec des pieds qui, préſentant une trop petite ſurface, n'oppoſeroient à ce fluide preſque aucune réſiſtance: elle habiteroit ſur la terre sèche, où elle marcheroit avec facilité comme les tortues de terre que l'on trouve au milieu des bois.

Dans les pieds de derrière, le premier doigt, qui eſt le plus court, eſt le ſeul qui ſoit garni d'un ongle aigu & bien apparent; le ſecond doigt l'eſt d'un ongle moins grand & plus arrondi, & les trois autres n'en préſentent que de membraneux & peu ſenſibles, tandis qu'aux pieds de devant, les deux doigts intérieurs ſont terminés par des ongles aigus, & les trois autres par des ongles membraneux: au reſte, il ſe peut que la forme, le nombre & la poſition des ongles varient dans la tortue franche (*i*); mais il n'y en a jamais qu'un d'aigu aux pieds de derrière, & c'eſt un caractère diſtinctif de cette eſpèce.

La tête, les pattes & la queue, ſont recouvertes de petites écailles comme le corps des lézards, des ſerpens & des poiſſons, & de même que dans ces animaux, ces écailles ſont un peu plus grandes ſur le ſommet de la tête que ſur le cou & ſur la queue. L'on a prétendu que, malgré la grandeur des tortues franches, leur cerveau n'étoit pas plus gros qu'une *fève* (*k*); ce qui confirmeroit ce que nous avons dit de la petiteſſe du cerveau dans les Quadrupèdes ovipares. La bouche, ſituée au-deſſous de la partie antérieure de la tête, s'ouvre juſqu'au-delà des oreilles; les mâchoires ne ſont point armées de

(*g*) Nous croyons devoir rapporter ici les dimenſions d'une jeune tortue franche, qui n'avoit pas encore atteint tout ſon développement, & qui eſt conſervée au Cabinet du Roi.

Dans cette tortue, ainſi que dans celles dont il ſera queſtion dans cet Ouvrage, nous avons meſuré la longueur totale de l'animal, ainſi que la longueur & la largeur de la carapace, en ſuivant la convexité de cette couverture ſupérieure.

	pieds.	pouces.	lignes.
Longueur, depuis le bout du muſeau juſqu'à l'extrémité poſtérieure de la carapace.	3		
Longueur de la tête.		7	8
Largeur de la tête		3	9
Longueur da la carapace.	1	11	6
Largeur de la carapace.	1	10	7
Longueur des pattes de devant.	1	2	3
Longueur des pattes de derrière.		11	

Nous avons compté neuf côtes de chaque côté, dans cette jeune tortue.

(*h*) Conrad Geſner, *Quadrup. ovip. Zurich.* 1554, *page* 105.

(*i*) Linn. *amphib. rept. teſtudo mydas.*

(*k*) Voyez les Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire naturelle des animaux, art. de la tortue de terre de Coromandel.

dents, mais elles sont très-dures & très-fortes; & les os qui les composent, sont garnis de pointes ou d'aspérités. C'est avec ces mâchoires puissantes que les tortues coupent l'herbe sur les tapis verts qui revêtent les bas-fonds de certaines côtes, & qu'elles peuvent briser des pierres, & écraser les coquillages dont elles se nourrissent quelquefois.

Lorsque les tortues ont brouté l'algue au fond de la mer, elles vont à l'embouchure des grands fleuves chercher l'eau douce dans laquelle elles paroissent se plaire, & où elles se tiennent paisiblement la tête hors de l'eau, pour respirer un air dont la fraîcheur semble leur être de tems en tems nécessaire. Mais n'habitant que des côtes dangereuses pour elles, à cause du grand nombre d'ennemis qui les y attendent, & de chasseurs qui les y poursuivent, ce n'est qu'avec précaution qu'elles goûtent le plaisir d'humer l'air frais & de se baigner au milieu d'une eau douce & courante. A peine apperçoivent-elles l'ombre de quelque objet à craindre, qu'elles plongent & vont chercher au fond de la mer une retraite plus sûre.

La tortue de terre a de tous les tems passé pour le symbole de la lenteur; les tortues de mer devroient être regardées comme l'emblême de la prudence. Cette qualité, qui, dans les animaux, est le fruit des dangers qu'ils ont courus, ne doit pas étonner dans ces tortues, que l'on recherche d'autant plus, qu'il est peu dangereux de les chasser, & très-utile de les prendre. Mais si quelques traits de leur histoire paroissent prouver qu'elles ont une sorte de supériorité d'instinct, le plus grand nombre de ces mêmes traits, ne montreront dans ces grandes tortues de mer que des propriétés passives, plutôt que des qualités actives. Rencontrant une nourriture abondante sur les côtes qu'elles fréquentent, se nourrissant de peu, & se contentant de brouter l'herbe, elles ne disputent point aux animaux de leur espèce un aliment qu'elles trouvent toujours en assez grande quantité; pouvant d'ailleurs, ainsi que les autres tortues & tous les Quadrupèdes ovipares, passer plusieurs mois, & même plus d'un an, sans prendre aucune nourriture, elles forment un troupeau tranquille; elles ne se recherchent point, mais elles se trouvent ensemble sans peine, & y demeurent sans contrainte; elles ne se réunissent pas en troupe guerrière par un instinct carnassier pour s'emparer plus aisément d'une proie difficile à vaincre, mais conduites aux mêmes endroits par les mêmes goûts & par les mêmes habitudes, elles conservent une union paisible. Défendues par une carapace osseuse, très-forte, & si dure que des poids très-lourds ne peuvent l'écraser, garanties par cette sorte de bouclier, mais n'ayant rien pour nuire, elles ne redoutent point la société de leurs semblables, qu'elles ne peuvent à leur tour troubler par aucune offense.

La douceur & la force, pour résister, sont donc ce qui distingue la tortue franche, & c'est peut-être à ces qualités que les Grecs firent allusion lorsqu'ils la donnèrent pour compagne à la beauté, lorsque Phidias la plaça comme un symbole aux pieds de sa Vénus (*l*).

Rien de brillant dans ses mœurs, non plus que dans les couleurs dont elle est variée: mais ses habitudes sont aussi constantes que son enveloppe a de

(*l*) *Pausanias in eliacis.*

solidité; plus patiente qu'agissante, elle n'éprouve presque jamais de desirs véhémens; plus prudente que courageuse, elle se défend rarement, mais elle cherche à se mettre à l'abri; & elle emploie toute sa force à se cramponer, lorsque, ne pouvant briser sa carapace, on cherche à l'enlever avec cette couverture.

La constance de ses habitudes paroît se faire sentir jusque dans ses amours. Non-seulement le mâle recherche sa femelle avec ardeur, mais leur union la plus intime dure pendant près de neuf jours; c'est au milieu des ondes qu'ils s'accouplent plastron contre plastron (*m*). Ils s'embrassent fortement avec leurs longues nageoires; ils voguent ensemble, toujours réunis par le plaisir, sans que les flots amortissent la chaleur qui les pénètre; on prétend même que leur espèce de timidité naturelle les abandonne alors; ils deviennent, dit-on, comme furieux d'amour; aucun danger ne les arrête; & le mâle serre encore étroitement sa femelle, lorsque poursuivie par les chasseurs, elle est déja blessée à mort, & répand tout son sang (*n*).

Cependant leur attachement mutuel passe avec le besoin qui l'avoit fait naître. Les animaux n'ont point, comme l'homme, cette intelligence, qui, en combinant un grand nombre d'idées morales, & en les réchauffant par un sentiment actif, fait si bien prolonger les charmes de la jouissance, & faire goûter encore des plaisirs si grands dans les heureux souvenirs d'une tendresse touchante.

La tortue mâle, après son accouplement, abandonne bientôt la compagne qu'elle paroissoit avoir tant chérie; elle la laisse seule aller à terre, s'exposer à des dangers de toute espèce, pour déposer sur le sable les fruits d'une union qui sembloit devoir être moins passagère.

Il paroît que le tems de l'accouplement des tortues franches, varie dans les différens pays suivant la température, la position en-deça ou au-delà de la ligne, la saison des pluies, &c. C'est vers la fin de Mars ou dans le commencement d'Avril, qu'elles se recherchent dans la plupart des contrées chaudes de l'Amérique septentrionale; & bientôt après les femelles commencent à pondre leurs œufs sur le rivage; elles préfèrent les graviers, les sables dépourvus de vase & de corps marins, où la chaleur du soleil peut plus aisément faire éclore des œufs, qu'elles abandonnent après les avoir pondus (*o*).

Il semble cependant que ce n'est pas par indifférence pour les petits qui lui devront le jour, que la mère tortue laisse ces œufs sur le sable: elle y creuse,

(*m*) *Mémoires manuscrits sur les tortues, rédigés par M. de Fougeroux.*

(*n*) „ J'ai pris des mâles dans le tems de leur union avec leurs femelles; on perce facilement le mâle, car il n'est pas sauvage. La femelle à la vue d'un canot, fait des efforts „ pour s'échapper; mais il la retient avec ses deux nageoires (ou pattes) de devant. Lorsqu'on les surprend accouplés, le plus sûr est de darder la femelle: on est sûr alors du „ mâle. *Dampier, Tome I, page* 118."

M. de la Borde, Médecin du Roi à Cayenne, & Correspondant du Cabinet d'Histoire naturelle, soupçonne que la forme des parties sexuelles du mâle contribue à ce qu'il demeure uni à sa femelle, quoiqu'on les poursuive, les prenne, les blesse, &c. *Note communiquée par ce Naturaliste.*

(*o*) Ce fait est contraire à l'opinion d'Aristote & à celle de Pline; mais il a été mis hors de doute par tous les Voyageurs & les Observateurs modernes; il paroît que Pline & Aristote ont eu peu de renseignemens exacts relativement aux Quadrupèdes ovipares, dont ils ne connoissoient qu'un très-petit nombre.

avec ſes nageoires, & au-deſſus de l'endroit où parviennent les plus hautes vagues, un ou pluſieurs trous d'environ un pied de largeur, & deux pieds de profondeur: elle y dépoſe ſes œufs au nombre de plus de cent (*p*); ces œufs ſont ronds, de deux ou trois pouces de diamètre, & la membrane qui les couvre reſſemble, en quelque ſorte, à du parchemin mouillé (*q*). Ils renferment du blanc qui ne ſe durcit point, dit-on, à quelque degré de feu qu'on l'expoſe, & du jaune qui ſe durcit comme celui des œufs de poule (*r*). Rien ne peut diſtraire les tortues de leurs ſoins maternels; uniquement occupées de leurs œufs, elles ne peuvent être troublées par aucune crainte (*s*); & comme ſi elles vouloient les dérober aux yeux de ceux qui les recherchent, elles les couvrent d'un peu de ſable, mais cependant aſſez légèrement pour que la chaleur du ſoleil puiſſe les échauffer & les faire éclore. Elles font pluſieurs pontes, éloignées l'une de l'autre de quatorze jours ou environ (*t*), & de trois ſemaines dans certaines contrées (*u*); ordinairement elles en font trois (*y*). L'expérience des dangers qu'elles courent, lorſque le jour éclaire les pourſuites de leurs ennemis, & peut-être la crainte qu'elles ont de la chaleur ardente du ſoleil dans les contrées torrides, font qu'elles choiſiſſent preſque toujours le tems de la nuit pour aller dépoſer leurs œufs, & c'eſt apparemment d'après leurs petits voyages nocturnes, que les Anciens ont penſé qu'elles couvoient pendant les ténèbres (*x*).

Pour tous leurs petits ſoins, il leur faut un ſable mobile; elles ont une ſorte d'affection marquée pour certains parages plus commodes, moins fréquentés, & par conſéquent moins dangereux; elles traverſent même des eſpaces de mer très-étendus pour y parvenir. Celles qui pondent dans les Iſles de Cayman (*y*), voiſines de la côte méridionale de Cuba, où elles trouvent l'eſpèce de rivage qu'elles préfèrent, y arrivent de plus de cent lieues de diſtance. Celles qui paſſent une grande partie de l'année ſur les bords des Iſles *Gallapagos*, ſituées ſous la ligne & dans la mer du Sud, ſe rendent pour leurs pontes ſur les côtes occidentales de l'Amérique méridionale, qui en ſont éloignées de plus de deux cent lieues; & les tortues qui vont dépoſer leurs œufs ſur les bords de l'Iſle de l'Aſcenſion, font encore plus de chemin, puiſque les terres les plus voiſines de cette Iſle, ſont à trois cens lieues de diſtance (*z*).

La chaleur du ſoleil ſuffit pour faire éclore les œufs des tortues dans les

(*p*) *Mémoires manuſcrits ſur les tortues, rédigés par M. de Fougeroux.*
(*q*) *Ray, ſynopſis animalium.*
(*r*) *Nouveau voyage aux Iſles de l'Amérique, Tome I, page* 304.
(*s*) *Catesby, Hiſt. natur. de la Caroline, vol.* 2, *page* 38.
(*t*) *Idem, ibidem.*
(*u*) *Mémoires manuſcrits ſur les tortues, rédigés par M. de Fougeroux.*
(*v*) „ Les tortues renouvellent leur ponte: ſur les côtes d'Afrique, il y en a qui pondent „ en tout juſqu'à deux cens-cinquante œufs; *Labat, Afrique occidentale, vol.* 2. La fécondité „ de ces Quadrupèdes ovipares, eſt quelquefois plus grande."
(*x*) *Pline, Livre IX, Chapitre XII.*
(*y*) Les Iſles de Cayman ſont ſi favorables aux tortues, que lorſqu'elles furent découvertes, on leur donna le nom eſpagnol de *Las-Tortugas*, à cauſe du grand nombre de tortues dont leurs bords étoient couverts. *Hiſtoire générale des voyages, III. Partie, Liv. V. Voyage de Chriſtophe & Barthélemi Colomb.*
(*z*) *Dampier, tome I.*

contrés qu'elles habitent; vingt ou vingt-cinq jours après qu'ils ont été déposés, on voit sortir du sable les petites tortues, qui présentent tout au plus deux ou trois pouces de longeur, sur un peu moins de largeur, ainsi que nous nous en sommes assurés par les mesures que nous avons prises sur des tortues franches enlevées au moment où elles venoient d'éclore; elles sont donc bien éloignées de la grandeur à laquelle elles peuvent parvenir. Au reste, le tems nécessaire pour que les petites tortues puissent éclore, doit varier suivant la température. Froger assure qu'à Saint-Vincent, Isle du Cap-Vert, il ne faut que dix-sept jours pour qu'elles sortent de leurs œufs; mais elles ont besoin de neuf jours de plus pour devenir capables de gagner la mer (*a*). L'instinct dont elles sont déja pourvues, ou, pour mieux dire, la conformité de leur organisation avec celle de leurs père & mère, les conduisent vers les eaux voisines, où elles doivent trouver la sûreté & l'aliment de leur vie. Elles s'y traînent avec lenteur; mais trop foibles encore pour résister au choc des vagues, elles sont rejetées par les flots sur le sable du rivage, où les grands oiseaux de mer, les crocodiles, les tigres, ou les cougars, se rassemblent pour les dévorer (*b*). Aussi n'en échappe-t-il que très-peu. L'homme en détruit d'ailleurs un grand nombre avant qu'elles ne soient développées. On recherche même dans les Isles où elles abondent, les œufs qu'elles laissent sur le sable, & qui donnent une nourriture aussi agréable que saine.

C'est depuis le mois d'Avril jusqu'au mois de Septembre, que dure la ponte des tortues franches sur les côtes des Isles de l'Amérique, voisines du golfe du Mexique: mais le tems de leurs diverses pontes varie suivant les pays; sur la côte *d'Issini*, en Afrique, les tortues viennent déposer leurs œufs depuis le mois de Septembre jusqu'au mois de Janvier (*c*); pendant toute la saison des pontes, l'on va non-seulement à la recherche des œufs, mais encore à celle des petites tortues que l'on peut saisir avec facilité; lorsqu'on les a prises, on les renferme dans des espaces plus ou moins grands, entourés de pieux, & où la haute mer peut parvenir; & c'est dans ces espèces de parcs qu'on les laisse croître pour en avoir au besoin, sans courir les hasards d'une pêche incertaine, & sans éprouver les inconvéniens qui y sont quelquefois attachés. Les Pêcheurs choisissent aussi cette saison pour prendre les grandes tortues femelles qui leur échappent sur les rivages plus difficilement qu'à la mer, & dont la chair est plus estimée que celle des mâles, sur-tout dans le tems de la ponte (*d*).

Malgré les ténèbres dont les tortues franches cherchent, pour ainsi dire, à s'envelopper lorsqu'elles vont déposer leurs œufs, elles ne peuvent se dérober à la poursuite de leurs ennemis. A l'entrée de la nuit, sur-tout lorsqu'il fait clair de lune, les Pêcheurs se tenant en silence sur la rive, attendent le moment où les tortues sortent de l'eau ou reviennent à la mer après avoir pondu; ils les assomment à coups de massue (*e*), ou ils les retournent rapidement,

(*a*) *Froger, relation d'un voyage à la mer du Sud, page* 52.
(*b*) *Idem, ibidem.*
(*c*) *Voyage de Loyer à Issini sur la côte d'or.*
(*d*) *Sloane, à l'endroit déja cité.*
(*e*) *Mémoires manuscrits sur les tortues, rédigés par M. de Fougeroux.*

ſans leur donner le tems de ſe défendre, & de les aveugler par le ſable qu'elles font quelquefois rejaillir avec leurs nageoires. Lorſqu'elles ſont très-grandes, il faut que pluſieurs hommes ſe réuniſſent (*f*), & quelquefois même ſe ſervent de pieux comme d'autant de leviers pour les renverſer ſur le dos. La tortue franche a la carapace trop plate pour pouvoir ſe remettre ſur ſes pattes, lorſqu'elle a été ainſi *chavirée*, ſuivant l'expreſſion des Pêcheurs. On a voulu rendre touchant le récit de cette maniere de prendre les tortues; & l'on a dit que lorſqu'elles étoient retournées, hors d'état de ſe défendre, & qu'elles ne pouvoient plus que s'épuiſer en vains efforts, elles jetoient des cris plaintifs & verſoient un torrent de larmes (*g*). Pluſieurs tortues, tant marines que terreſtres (*h*), font entendre ſouvent un ſifflement plus ou moins fort, & même un gémiſſement très-diſtinct, lorſqu'elles éprouvent avec vivacité ou l'amour ou la crainte. Il peut donc ſe faire que la tortue franche jette des cris lorſqu'elle s'efforce envain de reprendre ſa poſition naturelle & que la frayeur commence à la ſaiſir; mais on a exagéré ſans doute les ſignes de ſa douleur.

Pour peu que les matelots ſoient en nombre, ils peuvent, dans moins de trois heures, retourner quarante ou cinquate tortues qui renferment une grande quantité d'œufs,

Ils paſſent le jour à mettre en pièces celles qu'ils ont priſes pendant la nuit; ils en ſalent la chair, & même les œufs & les inteſtins (*i*). Ils retirent quelquefois de la graiſſe des grandes tortues, juſqu'à trente-trois pintes d'une huile jaune ou verdâtre (*k*), qui ſert à brûler, que l'on emploie même dans les alimens lorſqu'elle eſt fraiche, & dont tous les os de ces animaux ſont pénétrés, ainſi que ceux des cétacées; ou bien ils les traînent renverſées ſur leur carapace, juſques dans les parcs où ils veulent les conſerver.

Les Pêcheurs des Antilles & des Iſles de Bahama, qui vont ſur les côtes de Cuba, ſur celles des Iſles voiſines, & principalement des Iſles de Cayman, ont achevé de charger leurs navires, ordinairement au bout de ſix ſemaines ou de deux mois; ils rapportent dans leurs Iſles les produits de leur pêche (*l*); & cette chair de tortue ſalée, qui ſert à la nourriture du peuple & des eſclaves, n'eſt pas moins employée dans les Colonies d'Amérique, que la morue dans les divers pays de l'Europe (*m*).

On peut auſſi prendre les tortues franches au milieu des eaux (*n*): on ſe ſert d'une varre, ou d'une ſorte de harpon, pour cette pêche, ainſi que pour

(*f*) *Deſcription des Iſles du Cap-Vert. Hiſt. générale des voyages, Livre V.*
(*g*) *Ray, Synopſis animalium, page* 255.
(*h*) Voyez l'article de la Caouane.
(*i*) *Mémoires manuſcrits, rédigés & communiqués par M. de Fougeroux de Bondaroy, de l'Académie des Sciences.*
(*k*) *Mémoires manuſcrits ſur les tortues, rédigés par M. de Fougeroux.*
(*l*) *Voyage de Hawkins à la mer du Sud, page* 29.
(*m*) Toutes les Nations qui ont des poſſeſſions en Amérique, & particulièrement les Anglois, envoient de petits bâtimens ſur la côte de la nouvelle Eſpagne, & des Iſles déſertes qui en ſont voiſines, pour y faire la pêche de tortues. *Note communiquée par M. de la Borde, Correſpondent du Cabinet du Roi, à Cayenne.*
(*n*) *Catesby, Hiſt. naturelle de la Caroline, tome 2, page* 39.

celle de la baleine: on choisit une nuit calme, où la lune éclaire une mer tranquille. Deux pêcheurs montent sur un petit canot que l'un d'eux conduit: ils reconnoissent qu'ils sont près de quelque grande tortue, à l'écume qu'elle produit lorsqu'elle monte vers la surface de l'eau; ils s'en approchent avec assez de vîtesse, pour que la tortue n'ait pas le tems de s'échapper: un des deux pêcheurs lui lance aussi-tôt son harpon avec tant de force, qu'il perce la couverture supérieure, & pénètre jusqu'à la chair: la tortue blessée, se précipite au fond de l'eau; mais on lui lâche une corde, à laquelle tient le harpon; &, lorsqu'elle a perdu beaucoup de sang, il est aisé de la tirer dans le bateau, ou sur le rivage.

On a employé, dans la mer du Sud, une autre manière de pêcher les tortues. Un plongeur hardi se jette dans la mer, à quelque distance de l'endroit où, pendant la grande chaleur du jour, il voit les tortues endormies nager à la surface de l'eau; il se relève très-près de la tortue, & saisit sa carapace vers la queue; en enfonçant ainsi le derrière de l'animal, il le réveille, l'oblige à se débattre, & ce mouvement suffit pour soutenir sur l'eau la tortue & le plongeur qui l'empêche de s'éloigner jusqu'à ce qu'on vienne les pêcher (o).

Sur les côtes de la Guyane, on prend les tortues avec une sorte de filet, nommé *la sole;* il est large de quinze à vingt pieds, sur quarante ou cinquante de long. Les mailles ont un pied d'ouverture en quarré, & le fil a une ligne & demie de grosseur. On attache de deux en deux mailles, deux *flots*, d'un demi-pied de longueur, faits d'une tige épineuse, que les Indiens appellent *moucou-moucou*, & qui tient lieu de liège. On attache aussi au bas du filet quatre ou cinq grosses pierres, du poids de quarante ou cinquante livres, pour le tenir bien tendu. Aux deux bouts qui sont à fleur-d'eau, on met des *bouées*, c'est-à-dire de gros morceaux de *moucou-moucou*, qui servent à marquer l'endroit où est le filet: on place ordinairement les *soles* fort près des Islots, parce que les tortues vont brouter des espèces de *fucus*, qui croissent sur les rochers, dont ces petites Isles sont bordées.

Les Pêcheurs visitent de tems en tems les filets. Lorsque la *sole* commence à *caler*, suivant leur langage, c'est-à-dire, lorsquelle s'enfonce d'un côté plus que de l'autre, on se hâte de la retirer. Les tortues ne peuvent se dégager aisément de cette sorte de rets, parce que les lames d'eau, qui sont assez fortes près des Islots, donnent aux deux bouts du filet un mouvement continuel qui les étourdit, ou les embarrasse. Si l'on diffère de visiter les filets, on trouve quelquefois les tortues noyées; lorsque les requins & les espadons rencontrent des tortues prises dans la *sole*, & hors d'état de fuir & de se défen-

(o) *Voyage d'Anson autour du monde.* Ce fameux Navigateur „ admire que sur les côtes de
„ la mer du sud, voisines de Panama, où les vivres ne sont pas toujours dans la même abon-
„ dance, les Espagnols qui les habitent, aient pu se persuader que la chair de la tortue soit
„ mal-saine, & qu'ils la regardent comme une espèce de poison. Il juge que c'est à la figure
„ singulière de l'animal, qu'il faut attribuer ce préjugé. Les esclaves Indiens & nègres qui
„ étoient à bord de l'escadre, élevés dans la même opinion que leurs maîtres, parurent surpris
„ de la hardiesse des Anglois, qu'ils voyoient manger librement de cette chair, & s'attendoient
„ à leur en voir bientôt ressentir les mauvais effets; mais, reconnoissant enfin qu'ils s'en por-
„ toient mieux, ils suivirent leur exemple, & se félicitèrent d'une expérience qui les assuroit
„ à l'avenir de pouvoir faire, avec aussi peu de frais que de peine, de meilleurs repas que
„ leurs maîtres." *Histoire générale des Voyages, page 432, vol. 41, édit. in 12, 1753.*

che, ils les dévorent, & brisent le filet (*p*). Le tems de *foler* la tortue franche, est depuis Janvier jusqu'en Mai (*q*).

L'on se contente quelquefois d'approcher doucement dans un esquif des tortues franches, qui dorment & flottent à la surface de la mer: on les retourne, on les saisit, avant qu'elles n'aient eu le tems de se réveiller & de s'enfuir; on les pousse ensuite devant soi jusqu'à la rive; & c'est à-peu-près de cette manière que les Anciens les pêchoient dans les mers de l'Inde (*r*). Pline a écrit qu'on les entend ronfler d'assez loin, lorsqu'elles dorment en flottant à la surface de l'eau. Le ronflement que ce Naturaliste leur attribue, pourroit venir du peu d'ouverture de leur glote, qui est étroite, ainsi que celle des tortues de terre (*s*); ce qui doit ajouter à la facilité qu'ont ces animaux de ne point avaler l'eau dans laquelle ils sont plongés.

Si les tortues demeurent quelque tems sur l'eau exposées pendant le jour à toute l'ardeur des contrées équatoriales, lorsque la mer est presque calme & que les petits flots ne pouvant point atteindre jusqu'au-dessus de leur carapace, cessent de le baigner, le soleil dessèche de cette couverture, la rend plus légère, & empêche les tortues de plonger aisément, tant leur légèrité spécifique est voisine de celle de l'eau, & tant elles ont de peine à augmenter leur poids (*t*). Les tortues peuvent en effet se rendre plus ou moins pesantes, en recevant plus ou moins d'air dans leurs poumons, & en augmentant ou diminuant par-là le volume de leur corps, de même que les poissons introduisent de l'air dans leur vessie aërienne lorsqu'ils veulent s'élever à la surface de l'eau; mais il faut que le poids que les tortues peuvent se donner en chassant l'air de leurs poumons ne soit pas très-considérable, puisqu'il ne peut balancer celui que leur fait perdre la dessication de leur carapace, & qui n'égale jamais le seizième du poids total de l'animal, ainsi que nous nous en sommes assurés par l'expérience rapportée dans la note suivante (*u*).

La dessication de la carapace des tortues, en les empêchant de plonger, donne aux pêcheurs plus de facilité pour les prendre. Lorsqu'elles sont très-près du rivage où l'on veut les entrainer, elles se cramponent avec tant de force, que quatre hommes ont quelquefois bien de la peine à les arracher du terrain qu'elles saisissent: & comme tous leurs doigts ne sont pas pourvus d'ongles, & que n'étant point séparés les uns des autres, ils ne peuvent pas embrasser les

(*p*) *Note communiquée par M. de la Borde, Médecin du Roi à Cayenne.*
(*q*) *Histoire gén. des Voy. tome 54, pages 380 & suiv. édit. in 12.*
(*r*) *Pline, Liv. IX, Chap. XII.*
(*s*) *Mém. pour servir à l'Histoire naturelle des animaux, art. de la tortue de Coromandel.*
(*t*) *Pline, Liv. IX, Chap. XII.*
(*u*) Nous avons pesé avec soin la carapace d'une petite tortue franche: nous l'avons ensuite mise dans un grand vase rempli d'eau, où nous l'avons laissée un mois & demi; nous l'avons pesée de nouveau en la tirant de l'eau, & avant qu'elle eût perdu celle dont elle étoit pénétrée. Son poids a été augmenté par l'imbibition de $\frac{45}{278}$: la dessication que la chaleur du soleil produit dans la couverture supérieure d'une tortue franche, qui flotte à la surface de la mer, ne peut donc la rendre plus légère que de $\frac{45}{278}$: la carapace des plus grandes tortues ne pesant guère que 278 livres ou environ, l'ardeur du soleil ne doit la rendre plus légère que de 45 livres, qui sont au-dessous du seizième de 800 livres, poids total des très-grandes tortues.

les corps, on doit ſuppoſer, dans les tortues, une force très-grande, que d'ailleurs eſt prouvée par la vigueur de leurs mâchoires, & par la facilité avec laquelle elles portent ſur leur dos autant d'hommes qu'il peut y en tenir (v). On a même prétendu que, dans l'Océan Indien, il y avoit des tortues aſſez fortes, & aſſez grandes, pour tranſporter quatorze hommes (x): quelqu'exagéré que puiſſe être ce nombre, l'on doit admettre, dant la tortue franche, une puiſſance d'autant plus remarquable, que, malgré ſa force, ſes habitudes ſont paiſibles.

Lorſqu'au lieu de faire ſaler les tortues franches, on veut les manger fraîches, & ne rien perdre du bon goût de leur chair, ni de leurs propriétés bienfaiſantes, on leur enlève le plaſtron, la tête, les pattes & la queue, & on fait enſuite cuire leur chair dans la carapace, qui ſert de plat. La portion la plus eſtimée eſt celle qui touche de plus près cette couverture ſupérieure, ou le plaſtron. Cette chair, ainſi que les œufs de la tortue franche, ſont principalement très-ſalutaires dans les maladies auxquelles les gens de mer ſont le plus ſujets: on prétend même que leurs ſucs ont une aſſez grande activité au moins dans les pays les plus chauds, pour être des remèdes très-puiſſans dans toutes les maladies qui demandent que le ſang ſoit épuré (y).

Il paroît que c'eſt la tortue franche que quelques peuples Américains regardent comme un objet ſacré, & comme un préſent particulier de la Divinité; ils la nomment *poiſſon de Dieu*, à cauſe de l'effet merveilleux que ſa chair produit, diſent-ils, lorſqu'on a avalé quelque breuvage empoiſonné.

La chair des tortues franches eſt quelquefois d'un vert plus ou moins foncé; & c'eſt ce qui les a fait appeller, par quelques Voyageurs, *Tortues-Vertes;* mais ce nom a été auſſi donné à une ſeconde eſpèce de tortue marine; & d'ailleurs nous avons cru devoir d'autant moins l'adopter, que cette couleur verdâtre de la chair n'eſt qu'accidentelle; elle dépend de la différence des plages fréquentées par les tortues; elle peut provenir auſſi de la diverſité de la nourriture de ces animaux, & elle n'appartient pas dans les mêmes endroits à tous les individus. On trouve en effet ſur les rivages des petites Iſles voiſines du continent de la nouvelle Eſpagne, & ſituées au midi de Cuba, des tortues franches, dont les unes ont la chair verte, d'autres noire, & d'autres jaune.

Séba avoit dans ſa collection pluſieurs concrétions ſemblables à des bézoards, d'un gris plus ou moins mêlé de jaune, & dont la ſurface étoit heriſſée de petits tubercules. Il en avoit reçu une partie des grandes Indes, & l'autre d'Amérique. On les lui avoit envoyées comme des concrétions très-précieuſes, trouvées dans le corps des grandes tortues de mer. Les Indiens y attachoient encore plus de vertu qu'aux bézoards orientaux, à cauſe de leur rareté, & ils les employoient particulièrement contre la petite vérole, peut-être parce que les tubercules, que leur ſurface préſentoit, reſſembloient aux boutons de la petite vérole (z). La vertu de ces concrétions étoit certainement auſſi imaginaire que celle des bézoards, tant orientaux qu'occidentaux; mais elles

(v) *Linnæus, ſyſtema Naturæ, amphibia reptilia. Teſtudo Mydas.*
(x) Voyez ce que dit à ce ſujet Ray, dans ſon Ouvrage, intitulé: *Synopſis animalium, p.* 255.
(y) *Barrère, eſſai ſur l'Hiſt. naturelle de la France équinoxiale.*
(z) *Séba, tome* 2. *page* 141.

auroient pu être formées dans le corps des grandes tortues marines, d'autres concrétions de même nature ayant été inconteſtablement produites dans des Quadrupèdes ovipares, ainſi que nous le verrons dans la ſuite de cette hiſtoire. Mais ſi les bézoards des tortues marines ne doivent être que des productions inutiles, il n'en eſt pas de même de tout ce que ces animaux peuvent fournir: non-ſeulement on recherche leur chair & leurs œufs, mais encore leur carapace a été employée par les Indiens pour couvrir leurs maiſons *(a)*; & Diodore de Sicile, ainſi que Pline, ont écrit que des peuples voiſins de l'Ethiopie & de la mer Rouge s'en ſervoient comme de nacelles pour naviguer près du continent *(b)*.

Dans les tems anciens, lors de l'enfance des ſociétés, ces grandes carapaces d'une ſubſtance très-compacte, & d'un diamètre de pluſieurs pieds, étoient les boucliers de peuples qui n'avoient pas encore découvert l'art funeſte d'armer leurs flèches d'un acier trempé plus dur que ces enveloppes oſſeuſes; & les Hordes à demi-ſauvages qui habitent de nos jours certaines contrées équatoriales, tant de l'ancien que du nouveau monde, n'ont pas imaginé de défenſes plus ſolides.

Les diverſes grandeurs des tortues franches ſont renfermées dans des limites aſſez éloignées, puiſque, de la longueur de deux ou trois pouces, elles parviennent quelquefois à celle de ſix ou ſept pieds; & comme cet accroiſſement aſſez grand a lieu dans une couverture très-oſſeuſe, très-compacte, très-dure, & où par conſéquent la matière doit être, pour ainſi dire, reſſerrée, preſſée, & le développement plus lent, il n'eſt pas ſurprenant que ce ne ſoit qu'après pluſieurs années que les tortues acquièrent tout leur volume.

Elles n'atteignent à-peu-près à leur entier développement qu'au bout de vingt ans ou environ: & l'on a pu en juger d'une manière certaine par des tortues élevées dans les eſpèces de parcs dont nous avons parlé. Si l'on devoit eſtimer la durée de la vie dans les tortues franches de la même manière que dans les Quadrupèdes vivipares, on trouveroit bientôt, d'après ces vingt ans employés à leur accroiſſement total, le nombre des années que la Nature leur a deſtinées; mais la même proportion ne peut pas être ici employée. Les tortues demeurent ſouvent au milieu d'un fluide dont la température eſt plus égale que celle de l'air; elles habitent preſque toujours le même élément que les poiſſons; elles doivent participer à leurs propriétés, & jouir de même d'une vie fort longue. Cependant, comme tous les animaux périſſent lorſque leurs os ſont devenus entièrement ſolides, & comme ceux des tortues ſont bien plus durs que ceux des poiſſons, & par conſéquent beaucoup plus près de l'état d'oſſification extrême, nous ne devons pas penſer que la vie des tortues ſoit en proportion auſſi longue que celle des poiſſons; mais elles ont avec ces animaux un aſſez grand nombre de rapports, pour que, d'après les vingt ans que leur entier développement exige, on penſe qu'elles vivent un très-grand nombre d'années, même plus d'un ſiècle, & dès-lors on ne doit point être étonné que l'on manque d'obſervations ſur un eſpace de tems qui ſurpaſſe beaucoup celui de la vie des obſervateurs.

(a) *Voyez Ælien, & Pline, Hiſt. naturelle, Liv. IX, Chap. XII.*
(b) *Voyez Diodore de Sicile, & Pline à l'endroit déjà cité.*

Mais si l'on ne connoît pas de faits précis relativement à la longueur de la vie des tortues franches, on en a recuelli qui prouvent que la tortue d'eau douce, appellée la Bourbeuse, peut vivre au moins quatre-vingts ans, & qui confirment par conséquent notre opinion touchant l'âge auquel les tortues de mer peuvent parvenir. Cette longue durée de la vie des tortues les a fait regarder par les Japonois comme un emblême du bonheur; & c'est apparemment par une suite de cette idée, qu'ils ornent des images plus ou moins défigurées de ces Quadrupèdes, les temples de leurs dieux, & les palais de leurs princes (*c*).

Une tortue franche peut, chaque été, donner l'existence à près de trois cens individus, dont chacun, au bout d'un assez court espace de tems, pourroit faire naître à son tour trois cens petites tortues. On sera donc émerveillé, si l'on pense au nombre prodigieux de ces animaux, dont une seule tortue peut peupler une vaste plage pendant la durée totale de sa vie. Toutes les côtes des zones torrides devroient être couvertes de ces quadrupèdes, dont la multiplication, loin d'être nuisible, seroit certainement bien plus avantageuse que celle de tant d'autres espèces; mais a peine un trentième de petites tortues écloses peuvent parvenir à un certain développement; un nombre immense d'œufs sont d'ailleurs enlevés, avant que les petits aient vu le jour; & parmi les tortues qui ont déjà acquis une grandeur un peu considérable, combien ne sont point la proie des ennemis de toute espèce qui en font la chasse, & de l'homme qui les poursuit sur la terre & sur les eaux? Malgré tous les dangers qui les environnent, les tortues franches sont répandues en assez grande quantité sur toutes les plages chaudes, tant de l'ancien que du nouveau Continent (*d*), où les côtes sont basses & sablonneuses: on les rencontre dans l'Amérique septentrionale, jusqu'aux Isles de Bahama, & aux côtes voisines du cap de la Floride (*e*). Dans toutes ces contrées des deux mondes, distantes de l'équateur de vingt-cinq ou trente degrés, tant au nord qu'au sud, on retrouve la même espèce de tortues franches, un peu modifiée seulement par la différence de la température, & par la diversité des herbes qu'elles paissent, ou des coquillages dont elles se nourrissent; & cette grande

(*c*) *Histoire gén. des Voyages, tome 40, page 381, édit. in 12.*

(*d*) Elles sont en si grand nombre aux Isles du Cap-Vert, que plusieurs vaisseaux viennent s'en charger tous les ans, & les salent, pour les transporter aux colonies d'Amérique. * On dit qu'elles y mangent de l'ambre gris, que l'on y rencontre quelquefois sur les côtes. *Voyage de Georges Robert au Cap-Vert & aux Isles de même nom, en 1721, &c.*

Auprès du Cap-blanc, les tortues sont en grand nombre & d'une telle grosseur, qu'une seule suffit pour rassasier trente hommes; leur carapace n'a pas moins de quinze pieds de circonférence. *Voyage de Lemaire aux Isles Canaries, &c.*

Dampier a vu des tortues vertes *(tortues franches)* sur les Côtes de l'Isle de Timor: *Voyage de Guillaume Dampier, aux terres australes.*

M. Cook les a trouvées en très-grande quantité auprès des rivages de la nouvelle Hollande.

A Cayenne, on en prend environ trois cens tous les ans, pendant les mois d'Avril, de Mai & de Juin, où elles viennent faire leur ponte sur les amas de sable. *Note communiquée par M. de la Borde.*

(*e*) *Catesby, ouvrage déjà cité.*

* *Description des Isles du Cap-Vert, Hist. générale des Voyages, Liv. V.*

& précieuse espèce de tortue ne peut-elle pas passer facilement d'une Isle à une autre? Les tortues franches ne sont-elles pas en effet des habitans de la mer, plutôt que de la terre? pouvant demeurer assez de tems sous l'eau, ayant plus de peine à s'enfoncer dans cet élément qu'à s'y élever, nageant avec la plus grande facilité à sa surface, ne jouissent-elles pas dans leurs migrations de tout l'air qui leur est nécessaire? Ne trouvent-elles pas sur tous les bas-fonds, l'herbe & les coquillages qui leur conviennent? ne peuvent-elles pas d'ailleurs se passer de nourriture pendant plusieurs mois? & cette possibilité de faire de grands voyages n'est-elle pas prouvée par le fait, puisqu'elles traversent plus de cent lieues de mer, pour aller déposer leurs œufs sur les rivages qu'elles préfèrent, & puisque des navigateurs ont rencontré à plus de sept cens lieues de toute terre, des tortues de mer d'une espèce peu différente de la tortue franche (*f*)? ils les ont même trouvées dans des régions de la mer assez élevées en latitude, où elles dormoient paisiblement en flottant à la surface de l'eau.

Les tortues franches ne sont cependant pas si fort attachées aux zones torrides, qu'on ne les rencontre quelquefois dans les mers voisines de nos côtes. Il se pourroit qu'elles habitent dans la Méditerranée, où elles fréquenteroient de préférence, sans doute, les parages les plus méridionaux, & où les *Caouanes*, qui leur ressemblent beaucoup, sont en très-grand nombre (*g*). Elles devroient y choisir pour leur ponte les rivages bas, sablonneux, presque déserts & très-chauds qui séparent l'Egypte de la Barbarie proprement dite, & où elles trouveroient la solitude, l'abri, la chaleur & le terrain qui leur sont nécessaires; on n'a du moins jamais vu pondre des tortues marines sur les côtes de Provence ni du Languedoc, où cependant l'on en prend de tems en tems quelques-unes (*h*). Elles peuvent aussi être quelquefois jetées par des accidens particuliers vers de plus hautes latitudes, sans en périr: Sibbald dit tenir d'un homme digne de foi, qu'on prenoit quelquefois des tortues marines dans les Orcades (*i*); & l'on doit présumer que les tortues franches peuvent non-seulement vivre un certain nombre d'années à ces latitudes élevées; mais même y parvenir à tout leur développement (*k*). Des tempêtes ou d'autres

(*f*) *Troisième voyage du Capitaine Cook, Traduction Françoise, Paris*, 1782, *page* 269.

Catesby rapporte qu'étant, le 20 Avril 1725, à trente degrés de latitude, & à peu-près à une distance égale des Isles Açores & de celles de Bahama, il vit harponner une tortue Caouane, qui dormoit sur la surface de la mer. *Histoire naturelle de la Caroline, volume* 2, *page* 40.

M. de la Borde a vu beaucoup de tortues qui nageoient sur l'eau à plus de trois cens lieues de terre. *Note communiquée par M. de la Borde.*

(*g*) Voyez l'article de la *Caouane.*

(*h*) *Note communiquée par M. de Touchy, de la Société royale de Montpellier.*

(*i*) *Sibbald Prodomus, Hist. naturalis, Edimburgi*, 1684.

(*k*) M. Bomare a publié, dans son Dictionnaire d'Histoire naturelle, une lettre qui lui fut adressée, en 1771, par M. de Laborie, Avocat au Conseil supérieur du Cap, Isle Saint-Domingue, d'après laquelle il paroît qu'une tortue pêchée, en 1754, dans le pertuis d'Antioche, étoit la même qu'une tortue embarquée fort jeune à Saint-Domingue en 1742, par M. de Laborie le pere. Elle pesoit alors près de vingt-cinq livres; elle s'échappa dans ce même pertuis d'Antioche, au moment où la tempête brisa le vaisseau qui l'avoit apportée, & elle acheva de croître sur les côtes de France. *Dictionnaire d'Histoire naturelle de M. Valmont de Bomare, art. des tortues de mer.*

causes puissantes font aussi quelquefois descendre vers les zones tempérées & chassent des mers glaciales, les immenses cétacées qui peuplent cet empire du froid: le hasard pourroit donc faire rencontrer ensemble les grandes tortues franches & ces immenses animaux (*l*); & l'on devroit voir avec intérêt sur la surface de l'antique Océan, d'un côté les tortues de mer, ces animaux accoutumés à être plongés dans les rayons ardens du soleil souverain dominateur des contrées torrides, & de l'autre, les grands cétacées qui, relégués dans un séjour de glaces & de ténèbres, n'ont presque jamais reçu les douces influences du père de la lumière, & au lieu des beaux jours de la nature, n'en ont presque jamais connu que les tempêtes & les horreurs.

On peut citer sur-tout à ce sujet deux exemples remarquables. En 1752, une tortue fut prise à Dieppe où elle avoit été jetée dans le port, par une tourmente: elle pesoit de huit à neuf cens livres, & avoit à-peu-près six pieds de long, sur quatre pieds de largeur: deux ans après, on pêcha, dans le pertuis d'Antioche une tortue plus grande encore; elle avoit huit pieds de long; elle pesoit plus de huit cens livres, & comme ordinairement, dans les tortues, l'on doit compter le poids des couvertures pour près de la moitié du poids total (*m*), la chair de celle du pertuis d'Antioche devoit peser plus de quatre cens livres. Elle fut portée à l'abbaye de Long-veau, près de Vannes en Bretagne; la carapace avoit cinq pieds de long.

Ce n'est que sur les rivages presque déserts, & par exemple sur une partie de ceux de l'Amérique, voisins de la ligne, & baignés par la mer pacifique, que les tortues franches peuvent en liberté parvenir à tout l'accroissement pour lequel la Nature les a fait naître, & jouir en paix de la longue vie à laquelle elles ont été destinées.

Les animaux féroces ne sont donc pas les seuls qui, dans le voisinage de l'homme, ne peuvent ni croître ni se multiplier; ce roi de la Nature, qui souvent en devient le tyran, non-seulement repousse dans les déserts les espèces dangereuses, mais encore son insatiable avidité se tourne souvent contre elle-même, & relègue sur les plages éloignées, les espèces les plus utiles & les plus douces; au lieu d'augmenter ses jouissances, il les diminue, en détruisant inutilement dans des individus, privés trop tôt de la vie, la postérité nombreuse qui leur auroit dû le jour.

On devroit tâcher d'acclimater les tortues franches sur toutes les côtes tempérées où elles pourroient aller chercher dans les terres des endroits un peu sablonneux, & élevés au-dessus des plus hautes vagues, pour y déposer leurs œufs, & les y faire éclore. L'acquisition d'une espèce aussi féconde seroit certainement une des plus utiles; & cette richesse réelle, qui se conserveroit & se multiplieroit d'elle-même, n'exciteroit pas au moins les regrets de la philosophie, comme les richesses funestes arrachées avec tant de sueurs au sein des terres équatoriales.

Occupons-nous maintenant des diverses espèces de tortues qui habitent au milieu des mers comme la tortue franche, & qui lui sont assez analogues par

(*l*) On a pris de grandes tortues auprès de l'embouchure de la Loire, & un grand nombre de cachalots ont été jetés sur les côtes de la Bretagne il n'y a que peu d'années.

(*m*) *Note communiquée par M. le Chevalier de Widerspach.*

leur forme, par leurs propriétés, & par leurs habitudes, pour que nous puissions nous contenter d'indiquer les différences qui les distinguent.

LA TORTUE ÉCAILLE-VERTE (a).

NOUS ne conservons pas à la tortue, dont il est ici question, le nom de tortue-verte, qui lui a été donné par plusieurs Voyageurs, parce qu'on l'a appliqué aussi à la tortue franche, & que nous ne saurions prendre trop de précaution pour éviter l'obscurité de la nomenclature; nous ne lui donnons pas non plus celui de tortue *Amazone* qu'elle porte dans une grande partie de l'Amérique méridionale, & qui lui vient du grand fleuve des Amazones dont elle fréquente les bords (b), parce qu'il paroît que ce nom a été aussi employé pour une tortue qui n'est point de mer, & par conséquent qui est très-différente de celle-ci. Mais nous la nommons *écaille-verte*, à cause de la couleur de ses écailles, plus vertes en effet que celles des autres tortues; elles sont d'ailleurs très-belles, très-transparentes, très-minces, & cependant propres à plusieurs ouvrages. La tête des tortues écaille-vertes est petite & arrondie. Elles ressemblent d'ailleurs aux tortues franches, par leur forme & par leurs mœurs; elles ne deviennent pas cependant aussi grandes que ces dernières; &, en général, elles sont plus petites environ d'un quart (c). On les rencontre en assez grand nombre dans la mer du Sud, auprès du cap Blanco, de la nouvelle Espagne (d). Il paroît qu'on les trouve aussi dans le golfe du Mexique, & qu'elles habitent presque tous les rivages chauds du nouveau monde, tant endeçà qu'au-delà de la ligne; mais on ne les a pas encore reconnues dans l'ancien Continent. Leur chair est un aliment aussi délicat & peut-être aussi sain que celle des tortues franches; & il y a même des Pays

(a) La tortue verte, *Dampier*, *Tome I.*

(b) La tortue écaille-verte, n'est pas la seule qui fréquente la grande rivière de l'Amazone. „ Les tortues de l'Amazone sont fort recherchées à Cayenne, comme les plus délicates; ce „ fleuve en nourrit de diverses grandeurs & de diverses espèces en si grande abondance, que, „ seules avec leurs œufs, elles pourroient suffire à la nourriture des habitans de ses bords." *Histoire gén. des Voyages*, *Tome* 53, *page* 438, *édit. in* 12.

(c) *Note communiquée par M. le Chevalier de Widerspach, Correspondant du Cabinet du Roi.*

(d) „ J'ai remarqué qu'à *Blanco*, cap de la nouvelle Espagne dans la mer du Sud, les tortues vertes (l'espèce dont parle ici Dampier est celle que nous nommons écaille-verte) qui „ sont les seules que l'on y trouve, sont plus grosses que toutes celles de la même mer. Elles „ y pèsent ordinairement deux cens quatre-vingt ou trois cens livres; le gras en est jaune, le „ maigre blanc, & la chair extraordinairement douce. A Bocca-Toro de Verragua, elles ne „ sont pas si grosses; leur chair est moins blanche, & leur gras moins jaune. Celles des baies „ de Honduras & de Campêche sont encore plus petites; le gras en est vert, & le maigre „ plus noir; cependant un Capitaine Anglois en prit une à Port-Royal, dans la baie de Campêche, qui avoit quatre pieds du dos au ventre, & six pieds de ventre en largeur. Le gras „ produisit huit galons d'huile, qui reviennent à trente-cinq pintes de Paris," *Dampier*, *Tome I*, *page* 113.

où on les préfère à ces dernières. Leurs œufs salés & séchés au soleil, sont très-bons à manger. M. Bomare est le seul Naturaliste qui ait indiqué cette espèce de tortue que nous n'avons pas vue, & dont nous ne parlons que d'après les Voyageurs & les observations de M. le Chevalier de Widerspach.

LA CAOUANE (a).

LA plupart des Naturalistes qui ont décrit cette troisième espèce de tortue de mer, lui ont donné le nom de Caret; mais comme ce nom est appliqué, depuis long-tems, par les Voyageurs, à la tortue qui fournit les plus belles écailles, nous conserverons à celle dont il est ici question, la dénomination de *Caouane* sous laquelle elle est déjà très-connue, & uniquement désignée par les naturels des contrées où on la trouve. Elle surpasse en grandeur la tortue franche (b), & elle en diffère d'une manière bien marquée par la grosseur de la tête, la grandeur de la gueule, l'alongement & la force de la mâchoire supérieure; le cou est épais & couvert d'une peau lâche, ridée & garnie de distance en distance d'écailles calleuses (c); le corps est ovale; & la carapace plus large au milieu & plus étroite parderrière, que dans les autres espèces (d). Les bords de cette couverture sont garnis de lames, placées de manière à les faire paroître dentés comme une scie: le disque présente trois rangées longitudinales d'écailles; les pièces de la rangée du milieu se relèvent en bosse & finissent parderrière en pointe; la couverture supérieure paroît d'un jaune tacheté de noir, lorsque l'animal est dans l'eau (e). Le plastron se ter-

(a) Le Caret. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Testudo Caretta, 4 *Linn. Amph. rept.* (Nous devons observer que la figure de Séba, indiquée pour cette tortue par M. Linné, ne représente pas la tortue *caret* de ce Naturaliste, mais celle qu'il a désignée par l'épithète latine de *imbricata*, & qui est notre caret.
Testudo Cephalo. *Hist. nat. des tortues, par M. Schneider.*
Ray, Synopsis Quadrupedum, page 257. Testudo marina, *Caouana* dicta.
The lodger head Turtle. *Hist. nat. de la Jamaïque, page* 465. Testudo 3, unguibus utrinque binis acutis, squamis dorsi quinque gibbis.
Tortue caouane, *Rochefort, Hist. des Antilles, page* 248.
Id. *Labat, page* 308.
Caouane, *du Tertre, page* 228.
Testudo marina, Caouana dicta. *Sloane, Voyage aux Isles Madère, Barbade, &c. vol.* 2, *page* 331.
Catesby, Car. vol. 2, *page* 39.
Testudo corticata vel corticosa. *Rondelet, Hist. des poissons, Lyon*, 1558, *page* 337.
Canuaneros & Juruca, *aux Antilles. Dictionnaire d'Histoire naturelle, par M. Valmont de Bomare.*
(b) *Catesby, Histoire naturelle de la Caroline. vol.* 2, *pag,* 40.
Note communiquée par M. le Chevalier de Widerspach.
(c) *Brown, Hist. nat. de la Jamaïque, page* 465.
(d) *Catesby, à l'endroit déjà cité.*
(e) *Mémoires manuscrits rédigés & communiqués par M. Fougeroux de Bondaroy, de l'Académie des Sciences.*

mine du côté de l'anus, par une forte de bande un peu arrondie par le bout: il eſt garni communément de vingt-deux ou vingt-quatre écailles. La queue eſt courte; les pieds qui ſont couverts d'écailles épaiſſes, & dont les doigts ſont réunis par une membrane, ont une forme très-alongée & reſſemblent à des nageoires, ainſi que dans la tortue franche; ceux de devant ſont plus longs, mais moins larges que ceux de derrière; & ce qui eſt un des caractères diſtinctifs de la *Caouane*, c'eſt que les pieds de derrière, ainſi que ceux de devant, ſont garnis de deux ongles aigus.

La Caouane habite les contrées chaudes du nouveau Continent, comme la tortue franche; mais elle paroît ſe plaire un peu plus vers le Nord, que cette dernière; on la trouve moins ſur les côtes de la Jamaïque (*f*); elle habite auſſi dans l'ancien monde; on la trouve même très-fréquemment dans la Méditerranée où on en fait des pêches abondantes, auprès de Cagliari en Sardaigne & de Caſtel-Sardo, vers le quarante-unième degré de latitude; elle y pèſe ſouvent juſqu'à 400 livres (poids de Sardaigne) (*g*). Rondelet, qui habitoit le Languedoc, dit en avoir nourri une chez lui pendant quelque tems, apparemment dans quelque baſſin. Elle avoit été priſe auprès des côtes de ſa Province; elle faiſoit entendre un petit ſon confus, & jetoit des eſpèces de ſoupirs ſemblables à ceux que l'on a attribués à la tortue franche (*h*).

Les lames ou écailles de la Caouane, ſont preſque de nulle valeur, quoique plus grandes que celles du caret dont on fait dans le commerce un ſi grand uſage; on s'en ſervoit cependant autrefois pour garnir des miroirs & d'autres grands meubles de luxe; mais maintenant on les rebute, parce qu'elles ſont toujours gâtées par une eſpèce de gale. On a vu des Caouanes (*i*) dont la carapace étoit couverte de mouſſe & de coquillages, & dont les plis de la peau étoient remplis de petits cruſtacées.

La Caouane à l'air plus fier que les autres tortues: étant plus grande & ayant plus de force, elle eſt plus hardie; elle a beſoin d'une nourriture plus ſubſtantielle; elle ſe contente moins de plantes marines; elle eſt même vorace; elle oſe ſe jetter ſur les jeunes crocodiles, qu'elle mutile facilement (*k*); on aſſure que, pour attaquer avec plus d'avantage ces grands Quadrupèdes ovipares, elle les attend dans le fond des creux, ſitués le long des rivages, où les crocodiles ſe retirent & où ils entrent à reculons, parce que la longueur de leur corps ne leur permettroit pas de ſe retourner; & elle les y ſaiſit fortement par la queue, ſans avoir rien à craindre de leurs dents (*l*).

Comme ſes alimens, tirés en plus grande abondance du règne animal, ſont moins purs & plus ſujets à la décompoſition que ceux de la tortue franche, &

(*f*) *Brown, à l'endroit déjà cité.*

(*g*) *Hiſtoire naturelle des amphibies & des poiſſons de Sardaigne; par M. François Cette Saſſari*, 1777, *page* 13.

(*h*) *Rondelet, Hiſt. des poiſſons. Lyon*, 1558, *page* 338.

(*i*) *Brown, à l'endroit déjà cité.*

(*k*) *Mémoire de M. de la Coudrenière, Journal de Phyſique, Novembre* 1782.

(*l*) *Note communiquée par M. Moreau de Saint-Méry, Procureur-Général au Conſeil ſupérieur de Saint-Domingue.*

& qu'elle avale sans choix des vers de mer, des mollasses, &c. (m) sa chair s'en ressent : elle est huileuse, rance, filamenteuse, coriace & d'un mauvais goût de marine. L'odeur de musc, que la plupart des tortues répandent, est exaltée dans la Caouane (n), au point d'être fétide. Aussi cette tortue est-elle peu recherchée. Des Navigateurs en ont cependant mangé sans peine (o) & l'ont trouvée très-échauffante : on la sale aussi quelquefois, dit-on, pour l'usage des Nègres (p), tant on s'est empressé de saisir toutes les ressources que la terre & la mer pouvoient offrir, pour accroître le produit des travaux de ces infortunés. L'huile qu'on retire des Caouanes est fort abondante ; elle ne peut être employée pour les alimens, parce qu'elle sent très-mauvais ; mais elle est bonne à brûler ; elle sert aussi à préparer les cuirs, & à enduire les vaisseaux qu'elle préserve, dit-on, des vers peut-être à cause de la mauvaise odeur qu'elle répand.

La Caouane n'est donc point si utile que la tortue franche : aussi a-t-elle été moins poursuivie, a-t-elle eu moins d'ennemis à craindre, & est-elle répandue en plus grand nombre sur certaines mers. Naturellement plus vigoureuse que les autres tortues, elle voyage davantage : on l'a rencontrée à plus de huit cens lieues de terre, ainsi que nous l'avons déjà rapporté. D'ailleurs, se nourrissant quelquefois de poissons, elle est moins attachée aux côtes où croissent les algues. Elle rompt avec facilité de grandes coquilles, de grands buccins, pour dévorer l'animal qui y est contenu ; &, suivant les pêcheurs de l'Amérique septentrionale, on trouve souvent de très-grands coquillages, à demi-brisés par la Caouane (q).

Il est quelquefois dangereux de chercher à la prendre. Lorsqu'on s'approche d'elle pour la retourner, elle se défend avec ses pattes & sa gueule ; & il est très-difficile de lui faire lâcher ce qu'elle a saisi avec ses mâchoires. Cette grande résistance qu'elle oppose à ceux qui veulent la prendre, lui a fait attribuer une sorte de méchanceté : on lui a reproché, pour ainsi dire, une juste défense : on a condamné l'usage qu'elle fait de ses armes pour sauver sa vie : mais ce n'est pas la première fois que le plus fort a fait un crime au plus foible de ce qui a retardé ses jouissances ou mêlé quelques dangers à sa poursuite.

Suivant Catesby, on a donné le nom de *Coffre* à une tortue marine assez rare, qui devient extrêmement grande, qui est étroite, mais fort épaisse, & dont la couverture supérieure, est beaucoup plus convexe que celle des autres tortues marines (r). C'est certainement la même que la tortue dont Dampier (s) fait sa première espèce, & que ce Voyageur appelle *grosse-tortue*, tortue à *bahut ou coffre*. Toutes deux, sont plus grosses que les autres tortues de mer, ont la carapace plus relevée, sont de mauvais goût & répan-

(m) *Brown, à l'endroit déjà cité.*
(n) *Note communiquée par M. le Chevalier de Widerspach.*
(o) *Brown, Hist. nat. de la Jamaïque, page* 466.
(p) *Nouveau Voyage aux Isles de l'Amérique, Tome I, page* 308.
(q) *Catesby, Vol. II, page* 40.
(r) Testudo arcuata, tortue appellée coffre. *Catesby, Volume II, page* 40.
(s) *Histoire générale des Voyages, Tome* 48, *pages* 344 *& suiv.*

dent une odeur désagréable, mais fournissent une grande quantité d'huile bonne à brûler. Nous les plaçons à la suite des Caouanes, auxquelles elles nous paraissent appartenir, jusqu'à ce que de nouvelles observations nous obligent à les en séparer.

LA TORTUE NASICORNE (a).

LES Naturalistes ont confondu cette espèce avec la Caouane, quoiqu'il soit bien aisé de la distinguer par un caractère assez saillant, qui manque aux véritables Caouanes, & dont nous avons tiré le nom que nous lui donnons ici. C'est un tubercule d'une substance molle, qui s'élève au-dessus du museau, & dans lequel les narines sont placées. La Nasicorne se trouve dans les mers du nouveau Continent, voisines de l'équateur; nous manquons d'observations pour parler plus en détail de cette nouvelle espèce de tortue; mais nous regardons comme très-fondés à la séparer de la Caouane, avec laquelle elle a même moins de rapports qu'avec la tortue franche, suivant un des Correspondans du Cabinet du Roi (b): on la mange comme cette dernière, tandis qu'on ne se nourrit presque point de la chair de la Caouane. Nous invitons les Voyageurs à s'occuper de cette tortue, qui pourroit être la *tortue bâtarde* des pêcheurs d'Amérique, ainsi qu'à observer celles qui ne sont pas encore connues; il est d'autant plus important d'examiner les diverses espèces de ces animaux, que quoiqu'elles ne soient distinguées à l'extérieur que par un très-petit nombre de caractères, il paroît qu'elles ne se mêlent point ensemble, & que par conséquent elles sont très-différentes les unes des autres (c).

(a) C'est à cette tortue qu'il faut rapporter celle qui est décrite dans Gronovius. Mus. 2, page 85, No. 69, & que M. Linné a regardé comme étant la même que sa tortue caret, qui est notre caouane. Cette tortue de Gronovius a au-dessus du museau le tubercule qui distingue la Nasicorne.

(b) *M. le Chevalier de Widerspach.*

(c) *Note communiquée par M. le Chevalier de Widerspach.*

LE CARET (a).

LE Philosophe mettra toujours au premier rang la tortue franche, comme celle qui fournit la nourriture la plus agréable & la plus salutaire; mais ceux

(a) La Tuilée. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Testudo imbricata. 2. *Linn. amph. reptilia.*
Tortue caret. *Rochefort.*



Hulk Sculp.

LE CARET. *grandeur d'un sixieme de nature.*

qui ne recherchent que ce qui brille, préféreront la tortue à laquelle nous conservons le nom de *Caret*, qui lui est généralement donné dans les pays qu'elle habite; c'est principalement cette tortue que l'on voit revêtue de ces belles écailles qui, dès les siècles les plus reculés, ont décoré les palais les plus somptueux: effacées dans des tems plus modernes par l'éclat de l'or & par le feu que la taille a donné aux pierres dures & transparentes, on ne les emploie presque plus qu'à orner les bijoux simples, mais élégans de ceux dont la fortune est plus bornée, & peut-être le goût plus pur. Si elles servent quelquefois à parer la beauté, elles sont cachées par des ornemens plus éblouissans ou plus recherchées qu'on leur préfère, & dont elles ne sont que les supports. Mais si les écailles de la tortue Caret ont perdu de leur valeur par leur comparaison avec des substances plus éclatantes, & parce que la découverte du nouveau monde en a répandu une grande quantité dans l'ancien, leur usage est devenu plus général: on s'en sert d'autant plus qu'elles coûtent moins: combien de bijoux & de petits ouvrages ne sont point garnis de ces écailles que tout le monde connoît, & qui réunissent à une demi-transparence l'éclat de certains cristaux colorés, & une souplesse que l'on a essayé envain de donner au verre!

Il est aisé de reconnoître la tortue Caret au luisant des écailles placées sur sa carapace, & sur-tout à la manière dont elles sont disposées. Elles se recouvrent comme les ardoises qui sont sur nos toits; elles sont d'ailleurs communément au nombre de treize sur le disque, & elles y sont placées sur trois rangs, comme dans la tortue franche; le bord de la carapace, qui est beaucoup plus étroit que dans la plupart des tortues de mer, est garni ordinairement de vingt-cinq lames.

La couverture supérieure arrondie par le haut, & pointue par le bas, a presque la forme d'un cœur: le Caret est d'ailleurs distingué des autres tortues marines par sa tête & son cou, qui sont beaucoup plus longs que dans les autres espèces; la mâchoire supérieure avance assez sur l'inférieure, pour que le museau ait une sorte de ressemblance avec le bec d'un oiseau de proie; & c'est ce qui l'a fait appeller par les Anglois *bec à faucon* (b). Ce nom a un peu servi à obscurcir l'histoire des tortues; lorsque les Naturalistes ont transporté celui de *Caret* à la Caouane, ils n'en ont point séparé le nom de *bec à faucon*, qu'ils lui ont aussi appliqué (c); &, en histoire naturelle, lorsque les

Testudo imbricata, *Hist. natur. des Tortues*, *par M. Jean Schneider.*
Testudo caretta. *Catesby*, *Histoire naturelle de la Caroline*, *vol. II*, *page* 39.
Gronov. Zooph. 72.
Ray, *Synopsis animalium quadrupedum*, *page* 258, Testudo carette dicta.
Bont. jav. 82, Testudo squamata.
The hawk's-bill Turtle. Testudo 1 major, unguibus utrinque quatuor. *Brown*, *Histoire naturelle de la Jamaïque*, *Londres*, 1756, *page* 465.
Séba, *mus.* 1. *tab.* 80, *fig.* 9.
Testudo caretta, *Sloane*. *Voyage aux Isles Madère*, *Barbade*, *&c. vol* 2.
Caret. *Du Tertre*, *tome* 2, *p.* 229, No. 24.
Caret, *Labat*, *p.* 315.
Caret, *Dictionnaire d'Histoire naturelle*, *par M. Valmont de Bomare.*
(b) *Catesby*, *Histoire naturelle de la Caroline*, *vol.* 2, *page* 39.
(c) *Brown*, *à l'endroit déjà cité.*

noms sont les mêmes, on n'est que trop porté à croire que les objets se ressemblent. On rencontre le Caret, ainsi que la plupart des autres tortues, dans les contrées chaudes de l'Amérique *(d)*; mais on le trouve aussi dans les mers de l'Asie. C'est de ces dernières qu'on apportoit sans doute les écailles fines dont se servoient les anciens, même avant le tems de Pline, & que les Romains devoient d'autant plus estimer, qu'elles étoient plus rares & venoient de plus loin; car il semble qu'ils n'attachoient de valeur qu'à ce qui étoit pour eux le signe d'une plus grande puissance, & d'une domination plus étendue.

Le Caret n'est point aussi grand que la tortue franche; ses pieds ont également la forme de nageoires, & sont quelquefois garnis chacun de quatre ongles. La saison de sa ponte est communément, dans l'Amérique septentrionale, en Mai, Juin & Juillet; il ne dépose pas ses œufs dans le sable, mais dans un gravier mêlé de petits cailloux: ces œufs sont plus délicats que ceux des autres espèces de tortues, mais sa chair n'est point du tout agréable; elle a même, dit-on, une forte vertu purgative *(e)*; elle cause des vomissemens violens; ceux qui en ont mangé sont bientôt couverts de petites tumeurs, & attaqués d'une fièvre violente, mais qui est une crise salutaire lorsqu'ils ont assez de vigueur pour résister à l'activité du remède. Au reste, Dampier prétend que les bonnes ou mauvaises qualites de la chair de la tortue Caret, dépendent de l'aliment qu'elle prend, & par conséquent très-souvent du lieu qu'elle habite.

Le Caret, quoique plus petit de beaucoup que la tortue franche, doit avoir plus de force, puisqu'on l'a cru plus méchant: il se défend avec plus d'avantage, lorsqu'on cherche à le prendre; & ses morsures sont vives & douloureuses; sa couverture supérieure est plus bombée, & ses pattes de devant sont en proportion de sa grandeur, plus longues que celles des autres tortues de mer; aussi, lorsqu'il a été renversé sur le dos, peut-il, en se balançant, s'incliner d'un côté ou de l'autre, pour que ses pieds saisissent la terre, qu'il se retourne, & qu'il se remette sur ses quatre pattes. Les belles écailles qui recouvrent sa carapace pèsent ordinairement toutes ensemble de trois à quatre livres *(f)*, & quelquefois même de sept à huit *(g)*. On estime le plus celles qui sont épaisses, claires, transparentes, d'un jaune doré, & jaspées de rouge & de blanc, ou d'un brun presque noir *(h)*. Lorsqu'on veut les façonner, on les ramollit dans de l'eau chaude, & on les met dans un moule dont on leur fait prendre aisément la forme, à l'aide d'une forte presse de fer; on les polit ensuite, & on y ajoute les ciselures d'or & d'argent, & les autres ornemens étrangers avec lesquels on veut en relever les couleurs.

On prétend que, dans certaines contrées, & particulièrement sur les côtes orientales & humides de l'Amérique méridionale, le Caret se plaît moins dans

(d) Suivant Dampier, on n'en voit point dans la mer du Sud.
(e) *Dampier, Tome I.*
(f) *Idem, ibidem.*
(g) *Ray, Synopsis quadrupedum, page* 258.
(h) *Mémoires manuscrits, rédigés & communiqués par M. de Fougeroux.*



LE LUTH.

la mer que dans les terres noyées, où il trouve apparemment une nourriture plus abondante ou plus convenable à ses gouts (*i*).

(*i*) *Note communiquée par M. le Chevalier de Widerſpach, Correſpondant du Cabinet du Roi.*
„ On dit que les tortues caret ſe nourriſſent principalement d'une eſpèce de *fungus*, que les „ Américains nomment *oreille de Juif.*" *Cateſby, à l'endroit déjà cité.*

LE LUTH (*a*).

LA plupart des tortues marines, dont nous avons parlé, ne s'éloignent pas beaucoup des régions équatoriales; la Caouane n'eſt cependant pas la ſeule que l'on trouve dans une des mers qui baignent nos contrées; on rencontre auſſi dans la méditerranée, une eſpèce de ces Quadrupèdes ovipares, qui ſurpaſſe même quelquefois par ſa longueur les plus grandes tortues franches. On la nomme le Luth; elle fréquente de préférence, au moins dans le tems de la ponte, les rivages déſerts & en partie ſablonneux, qui avoiſinent les Etats barbareſques; elle s'avance peu dans la mer Adriatique, & ſi elle parvient rarement juſqu'à la mer Noire, c'eſt qu'elle doit craindre le froid des latitudes élevées. Elle eſt diſtinguée de toutes les autres tortues, tant marines que terreſtres, en ce qu'elle n'a point de plaſtron apparent. Sa carapace eſt placée ſur ſon dos comme une ſorte de grande cuiraſſe, mais elle ne s'étend pas aſſez pardevant & parderrière pour que la tortue puiſſe mettre ſa tête, ſes pattes & ſa queue à couvert ſous cette ſorte d'arme défenſive. La tortue Luth paroît ſe rapprocher par-là des crocodiles, & des autres grands Quadrupèdes ovipares qui peuplent les rivages des mers. La couverture ſupérieure eſt convexe, arrondie dans une partie de ſon contour, mais terminée parderrière en pointe ſi aigue & ſi alongée, qu'on croiroit voir une ſeconde queue placée au-deſſus de la véritable queue de l'animal; le long de cette carapace, s'étendent cinq arêtes aſſez élevées, & dont celle du milieu eſt ſur-tout très-ſaillante; quelques Naturaliſtes ont compté ſept arêtes, parce qu'ils ont compris dans ce nombre les deux lignes qui terminent la carapace de chaque côté. Cette couverture ſupérieure n'eſt point garnie d'écailles comme dans les autres tortues marines; mais cette eſpèce de cuiraſſe ainſi que tout le corps, la tête, les pattes & la queue, eſt revêtue d'une peau épaiſſe, qui, par ſa conſiſtance & ſa couleur, reſſemble à un cuir dur & noir. Auſſi Linné a-t-il

(*a*) *En latin*, lyra.
Rat de mer, *& tortue à clin*; par les pêcheurs de pluſieurs contrées.
Tortue luth. *M. d'Aubenton*, *Encyclopédie méthodique.*
Teſtudo coriacea. 1. *Linn. amphibia reptilia.*
Tortue couverte comme de cuir, ou tortue mercuriale. *Rondelet*, *Hiſtoire des poiſſons. Lyon*, 1558.
Teſtudo coriacea *Vandell. ad Linn.*, *Patav.* 1761. 4.
Teſtudo coriacea, *Hiſt. naturelle des tortues*, *par M. Schneider.*

appellé la tortue Luth, *la tortue couverte de cuir*; & a-t-elle plus de rapport que les autres tortues marines, avec les lamantins & les phoques dont les pieds sont recouverts d'une peau noirâtre & dure; le dessous du corps est aplati; les pattes, ou plutôt les nageoires, de la tortue Luth, sont dépourvues d'ongles, suivant la plupart des Naturalistes; mais j'ai remarqué une membrane en forme d'ongle aux pattes de derrière de celle que l'on conserve dans le Cabinet du Roi; la partie supérieure du museau est fendue de manière à recevoir la partie inférieure qui est recourbée en haut. Rondelet dit avoir vu une tortue de cette espèce prise à Frontignan, sur les côtes du Languedoc, longue de *cinq coudées*, large de deux, & dont on retira une grande quantité de graisse ou d'huile bonne à brûler (*b*). M. Amoureux, le fils, de la Société royale de Montpellier, a donné la description d'une tortue de cette espèce, pêchée au port de Cette, en Languedoc, & dont la longueur totale étoit de sept pieds cinq pouces (*c*). Celle qui a servi à notre description, & dont nous rapportons les dimensions dans la note suivante (*d*), est à-peu-près de la même grandeur.

Les tortues Luth n'habitent pas seulement dans la Méditerranée; on les trouve aussi sur les côtes du Pérou, du Mexique, & sur la plupart de celles d'Afrique, qui sont situées dans la zone torride (*e*): il paroît qu'elles s'avancent vers les hautes latitudes de notre hémisphère, au moins pendant les grandes chaleurs. Le quatre Août, de l'année 1729, on prit, à treize lieues de Nantes, au nord de l'embouchure de la Loire, une tortue qui avoit sept pieds un pouce de long, trois pieds sept pouces de large & deux pieds d'épaisseur. M. de la Font, Ingénieur en chef à Nantes, en envoya une description à M. de Mairan; tous les caractères qui y sont rapportés, sont entièrement conformes à ceux de la tortue Luth, conservée au Cabinet du Roi; à la vérité, il y est parlé de dents, qui ne se trouvent dans aucune tortue connue; mais il est aisé de prendre pour des dents, les grandes éminences formées par les échancrures profondes des deux mâchoires de la tortue Luth; d'ailleurs la forme & la position de ces éminences répondent à celles des pré-

(*b*) *Rondelet, à l'endroit cité.*

(*c*) *Journal de Physique*, 1778.

(*d*) Dimensions d'une tortue Luth.

	pieds.	pouces.	lignes.
Longueur totale.	7	3	2
Grosseur.	7		1
Epaisseur.	1	8	
Longueur de la carapace.	4	8	2
Largeur de la carapace.	4	4	
Longueur du cou & de la tête.	1	5	
Longueur des mâchoires.		8	6
Grosseur du cou.	2	11	
Grand diamètre des yeux.		2	
Longueur des pattes de devant.	3	1	
Grosseur des pattes de devant.	1	11	6
Longueur des pattes de derrière.	1	6	
Grosseur des pattes de derrière.	1	7	10
Longueur de la queue.	1	1	

(*e*) *Mémoires manuscrits, rédigés par M. de Fougeroux.*

tendues dents de la tortue pêchée auprès de Nantes. Cette dernière tortue Luth pouffoit d'horribles cris, fuivant M. de la Font, quand on lui caffa la tête à coup de crochet de fer, fes hurlemens auroient pu être entendus à un quart de lieue; & fa gueule écumante de rage, exhaloit une vapeur très-puante (*f*).

En 1756, un peu après le milieu de l'été, on prit auffi, une affez grande tortue Luth, fur les côtes de Cornouaille, en Angleterre (*g*). M. Pennant a donné, dans les tranfactions philofophiques, la defcription & la figure d'une très-petite tortue marine de trois pouces trois lignes de long, fur un pouce & demi de large. Il eft évident, d'après la figure & la defcription, que cette très-jeune tortue étoit de l'efpèce du Luth, & avoit été prife peu de tems après fa fortie de l'œuf, ainfi que le foupçonne M. Pennant. Ce Naturalifte avoit vu cette tortue chez un Marchand de Londres, qui ignoroit d'où on l'avoit apportée (*h*).

La tortue *Luth* eft une de celles que les anciens Grecs ont le mieux connues, parce qu'elle habitoit leur patrie : tout le monde fait que dans les contrées de la Grèce, ou dans les autres pays fitués fur les bords de la Méditerranée, la carapace d'une grande tortue fut employée par les inventeurs de la mufique comme un corps d'inftrument, fur lequel ils attachèrent des cordes de boyaux ou de métal. On a écrit qu'ils choifirent la couverture d'une tortue *Luth;* & telle fut la première lyre groffière qui fervit à faire goûter à des peuples peu civilifés encore, le charme d'un art dont ils devoient tant accroître la puiffance. Auffi la tortue *Luth* a-t-elle été, pour ainfi dire, confacrée à Mercure, que l'on a regardé comme l'inventeur de la lyre. Les Modernes l'ont même fouvent, à l'exemple des Anciens, appellée *Lyre,* ainfi que *Luth;* & il convenoit que fon nom rappellât le noble & brillant ufage que l'on fit de fon bouclier, dans les premiers âges des belles régions baignées par les eaux de la Méditerranée.

(*f*) *Hiftoire de l'Académie des Sciences, année* 1729.
(*g*) *Zoologio Britannique, Londres* 1776, *vol. II.*
(*h*) *Tranfactions philofophiques, année* 1771, *vol.* 61.

SECONDE DIVISION.

TORTUES

D'EAU DOUCE ET DE TERRE.

LA BOURBEUSE (a).

LES différentes tortues dont nous avons déjà écrit l'hiſtoire, non-ſeulement vivent au milieu des eaux ſalées de la mer, mais recherchent encore l'eau douce des fleuves qui s'y jettent: elles vont auſſi quelquefois à terre, ſoit pour y dépoſer leurs œufs, ſoit pour y paître les plantes qui y croiſſent. On ne peut donc pas les regarder comme entièrement reléguées au milieu des grandes eaux de l'Océan; de même on doit dire qu'aucune des tortues dont il nous reſte à parler, n'habite excluſivement l'eau douce ou les terrains élevés: toutes peuvent vivre ſur la terre, toutes peuvent demeurer pendant plus ou moins de tems au milieu de l'onde douce & de l'onde amère, & l'on ne doit entendre ce que nous avons dit de la demeure des tortues de mer, & ce que nous ajouterons de celles des tortues d'eau douce & des tortues de terre, que comme l'indication du ſéjour qu'elles préfèrent, plutôt que d'une habitation excluſive. Tout ce qu'on peut aſſurer relativement à ces trois familles de tortues, c'eſt que le plus ſouvent on trouve la première au milieu des eaux ſalées, la ſeconde au milieu des eaux douces, la troiſième ſur les hauteurs, ou dans les bois; & leur habitation particulière a été déterminée par leur conformation tant intérieure qu'extérieure, ainſi que par la différence de la nourriture qu'elles recherchent, & qu'elles ne peuvent trouver que ſur la terre, dans les fleuves ou dans la mer.

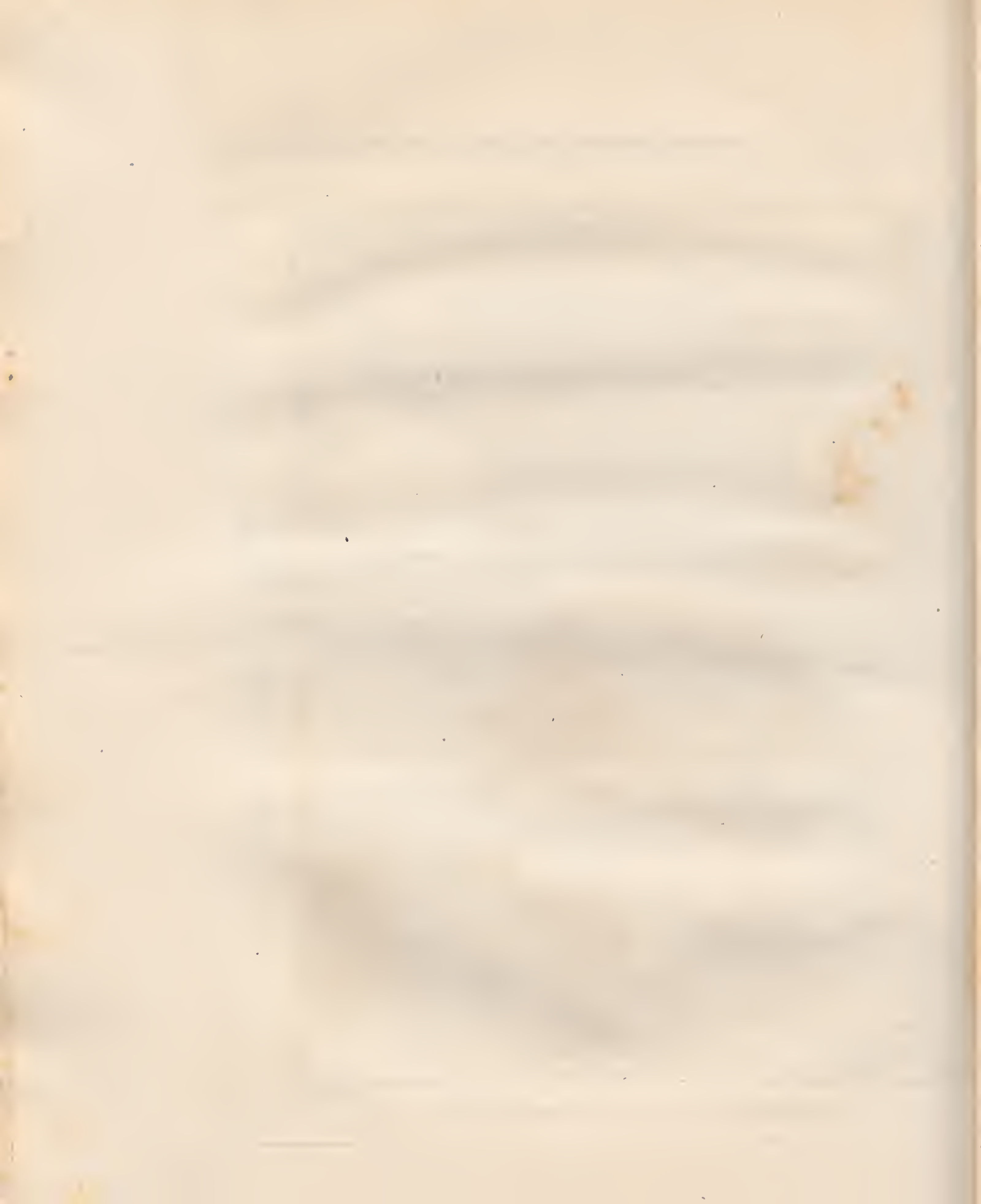
La Bourbeuſe eſt une des tortues que l'on rencontre le plus ſouvent au milieu des eaux douces; elle eſt beaucoup plus petite qu'aucune tortue marine,

(a) *En latin*, mus aquatilis.
En Japonois, jogame *ou* doogame, *ou* doocame.
La Bourbeuſe. *M. d'Aubenton*, *Encyclopédie méthodique*.
Teſtudo lutaria, 7. *Linn.*, *amphib. rept.*
Ray, *Synopſis quadrupedum*, *page* 254, Teſtudo aquarum dulcium, ſeu lutaria.
Rondelet, *Hiſtoire des poiſſons*. *Lyon*, 1558, *ſeconde partie*, *page* 170.
Teſtudo lutaria, 9. *Schneider*.



Hulk direx.

LA BOURBEUSE. *grandeur de trois quart de nature.*



rine, puiſque ſa longueur, depuis le bout du muſeau juſqu'à l'extrémité de la queue, n'excède pas ordinairement ſept ou huit pouces, & ſa largeur trois ou quatre. Elle eſt auſſi beaucoup plus petite que la tortue terreſtre, appellée la Grecque: communément le tour de la carapace eſt garni de vingt-cinq lames, bordées de ſtries légères; le diſque l'eſt de treize lames ſtriées de même, foiblement pointillées dans le centre, & dont les cinq de la rangée du milieu ſe relèvent en arête longitudinale. Cette couverture ſupérieure eſt noirâtre & plus ou moins foncée.

La partie poſtérieure du plaſtron eſt terminée par une ligne droite; la couleur générale de la peau de cette tortue tire ſur le noir, ainſi que celle de la carapace; les doigts ſont très-diſtincts l'un de l'autre, mais réunis par une membrane; il y en a cinq aux pieds de devant, & quatre aux pieds de derrière; le doigt extérieur de chaque pied de devant eſt communément ſans ongle; la queue eſt à-peuprès longue comme la moitié de la couverture ſupérieure; au lieu de la replier ſous ſa carapace, ainſi que la plupart des tortues de terre, la Bourbeuſe la tient étendue lorſqu'elle marche *(b)*; & c'eſt de-là que lui vient le nom de *rat aquatique*, *mus aquatilis*, que les anciens lui ont donné *(c)*; lorſqu'on la voit marcher, on croiroit avoir devant les yeux un lézard dont le corps ſeroit caché ſous un bouclier plus ou moins étendu. Ainſi que les autres tortues, elle fait entendre quelquefois un ſifflement entrecoupé.

On la trouve non-ſeulement dans les climats tempérés & chauds de l'Europe *(d)*, mais encore en Aſie, au Japon *(e)*, dans les grandes Indes, &c. On la rencontre à des latitudes beaucoup plus élevées que les tortues de mer: on l'a pêchée quelquefois dans les rivières de la Siléſie; mais cependant elle ne ſupporteroit que très-difficilement un climat très-rigoureux, & du moins elle ne pourroit pas y multiplier. Elle s'engourdit pendant l'hiver, même dans les pays tempérés. C'eſt à terre qu'elle demeure pendant ſa torpeur: dans le Languedoc, elle commence vers la fin de l'automne à préparer ſa retraite; elle creuſe pour cela un trou, ordinairement de ſix pouces de profondeur; elle emploie plus d'un mois à cet ouvrage. Il arrive ſouvent qu'elle paſſe l'hiver ſans être entièrement cachée, parce que la terre ne retombe pas toujours ſur elle, lorſqu'elle s'eſt placée au fond de ſon trou. Dès les premiers jours du printems elle change d'aſyle; elle paſſe alors la plus grande partie du tems dans l'eau; elle s'y tient ſouvent à la ſurface, & ſur-tout lorſqu'il fait chaud, & que le ſoleil luit. Dans l'été, elle eſt preſque toujours à terre. Elle multiplie beaucoup dans pluſieurs endroits aquatiques du Languedoc, ainſi qu'auprès du Rhône, dans les marais d'Arles, & dans pluſieurs endroits de la Provence *(f)*. M. le Préſident de la Tour d'Aygue,

(b) *Hiſtoire naturelle des amphibies & des poiſſons de la Sardaigne. page* 12.

(c) *Rondelet, à l'endroit déjà cité.*

(d) Elle eſt en très-grand nombre dans toutes les rivières de la Sardaigne. *Hiſtoire naturelle des amphibies & des poiſſons de ce Royaume, par M. François Cette. A Saſſari,* 1777, *page* 12.

(e) *Hiſtoire générale des Voyages, Tome* 40, *page* 382, *édition in* 12.

(f) Ces faits m'ont été communiqués par M. de Touchy, de la Société royale de Montpellier.

dont les lumières & le goût pour les Sciences naturelles sont connus, a bien voulu m'apprendre qu'on trouva une si grande quantité de tortues Bourbeuses dans un marais d'une demi-lieue de surface, situé dans la plaine de la Durance, que ces animaux suffirent pendant plus de trois mois à la nourriture des paysans des environs.

Ce n'est qu'à terre que la Bourbeuse pond ses œufs; elle les dépose, comme les tortues de mer, dans un trou qu'elle creuse, & elle les recouvre de terre ou de sable; la coque en est moins molle, que celle des œufs des tortues franches, & leur couleur est moins uniforme. Lorsque les petites tortues sont écloses, elles n'ont quelquefois que six lignes ou environ de largeur *(g)*. La Bourbeuse ayant les doigts des pieds plus séparés, & une charge moins pesante que la plupart des tortues, & sur-tout que la tortue terrestre, appellée la Grecque, il n'est pas surprenant qu'elle marche avec bien moins de lenteur lorsqu'elle est à terre, & que le terrain est uni.

Les Bourbeuses, ou les tortues d'eau douce proprement dites, croissent pendant très-long-tems, ainsi que les tortues de mer; mais le tems qu'il leur faut pour atteindre à leur entier développement est moindre que celui qui est nécessaire aux tortues franches, attendu qu'elles sont plus petites: aussi ne vivent-elles pas si long-tems. On a cependant observé que lorsqu'elles n'éprouvent point d'accidens, elles parviennent jusqu'à l'âge de quatre-vingt ans & plus; & ce grand nombre d'années ne prouve-t-il pas la longue vie que nous avons cru devoir attribuer aux grandes tortues de mer?

Le goût que la tortue d'eau douce a pour les limaçons, pour les vers, & pour les insectes dépourvus d'ailes qui habitent les rives qu'elle fréquente, ou qui vivent sur la surface des eaux, l'a rendue utile dans les jardins, qu'elle délivre d'animaux nuisibles, sans y causer aucun dommage. On la recherche d'ailleurs à cause de l'usage qu'on en fait en médecine, ainsi que de quelques autres tortues: elle devient comme domestique; on la conserve dans des bassins pleins d'eau, sur les bords desquels on a soin de mettre une planche qui s'étende jusqu'au fond, quand ces mêmes bords sont trop escarpés, afin qu'elle puisse sortir de sa retraite, & aller chercher sa petite proie. Lorsque l'on peut craindre qu'elle ne trouve pas une nourriture assez abondante, on y supplée par du son & de la farine. Au reste, elle peut, comme les autres Quadrupèdes ovipares, vivre pendant long-tems sans prendre aucun aliment, & même quelque tems après avoir été privée d'une des parties du corps qui paroissent le plus essentielles à la vie, après avoir eu la tête coupée *(h)*.

Autant on doit la multiplier dans les jardins que l'on veut garantir des insectes voraces, autant on doit l'empêcher de pénétrer dans les étangs & dans les autres endroits habités par les poissons. Elle attaque même, dit-on, ceux qui sont d'une certaine grosseur; elle les saisit sous le ventre; elle les y mord, & leur fait des blessures assez profondes, pour qu'ils perdent leur sang, & s'affoiblissent bientôt; elle les entraîne alors au fond de l'eau, & elle les y dévore avec tant d'avidité, qu'elle n'en laisse que les arêtes, & quelques par-

(g) *Note communiquée par M. le Président de la Tour d'Aygue.*
(h) *Ray, Synopsis animalium, Londres, 1693, page 254.*



LA RONDE *grandeur de nature*.

ties cartilagineufes de la tête : elle rejette auffi quelquefois leur veffie aérienne, qui s'élève à la furface de l'eau, & par le moyen des veffies à air, que l'on voit nager fur les étangs, l'on peut juger que le fond eft habité par des tortues bourbeufes.

LA RONDE (a).

C'EST dans l'Europe méridionale, fuivant M. Linné, que l'on trouve cette tortue : fa carapace eft prefque entièrement ronde, & c'eft ce qui lui a fait donner le nom d'*orbiculaire*. Les bords de cette carapace font recouverts de vingt-trois lames, dans deux individus confervés au Cabinet du Roi, & le difque l'eft de treize. Ces lames font très-unies, & leur couleur, affez claire, eft femée de très-petites taches rouffes, plus ou moins foncées. Le plastron eft échancré parderriere, & recouvert de douze lames. Le mufeau fe termine par une pointe forte & aigue, en forme de très-petite corne. La queue eft très-courte. Les pieds font ramaffés, arrondis ; & les doigts réunis par une membrane commune, ne font, en quelque forte, fenfibles que par des ongles affez forts & affez longs. Ces ongles font au nombre de cinq dans les pieds de devant, & de quatre dans les pieds de derrière. La tortue Ronde habite de préférence au milieu des rivières & des marais, & fes habitudes doivent reffembler plus ou moins à celles de la Bourbeufe, fuivant le plus ou moins d'égalité de leurs forces.

On rencontre les tortues Rondes, non-feulement dans les pays Méridionaux de l'Europe, mais encore en Pruffe (b) : les Payfans de ce Royaume les prennent & les gardent dans des vaiffeaux, qui contiennent la nourriture deftinée à leurs cochons ; ils penfent que ces derniers animaux s'en portent mieux & en engraiffent davantage ; les tortues Rondes vivent quelquefois plus de deux ans dans cette forte d'habitation extraordinaire (c).

Il fe pourroit que la Ronde parvînt à une grandeur un peu confidérable, malgré la petite taille des deux individus que nous avons décrits, & qui n'ont pas plus de trois pouces neuf lignes de longueur totale, fur deux pouces cinq lignes de largeur, parce que ces deux petites tortues préfentent tous les fignes du premier âge & d'un développement très-peu avancé. Si cela étoit, nous ferions tentés de la regarder comme une variété de la Terrapène, dont nous allons parler. Mais, jufqu'à ce que nous ayons recueilli un plus grand nombre d'obfervations, nous les féparerons l'une de l'autre.

(a) La Ronde. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Teftudo orbicularis, 5. *Linn. amphib. rept.*
Teftudo Europæa, 5. *Schneider.*

(b) *Ichthyologia, cum amphibiis regni Boruffici methodo linnæana difpofita à Johan. Chriftoph. Wulff.*

(c) Wulff, *ouvrage déjà cité.*

Les petites tortues Rondes, que nous avons examinées, nous ont présenté un fait intéressant : les avant-dernières pièces de leur plastron étoient séparées & laissoient passer la peau nue du ventre, qui formoit une espèce de poche ou de gonflement plus considérable dans l'une que dans l'autre, & au milieu duquel on distinguoit, dans une sur-tout, l'origine du cordon ombilical. Nous invitons les Naturalistes à remarquer si, dans les autres espèces, les très-jeunes tortues présentent cette scissure du plastron, & cette marque d'un âge peu avancé. L'on a observé dans le crocodile & dans quelques lézards, un fait analogue que l'on retrouvera peut-être dans un très-grand nombre de Quadrupèdes ovipares.

LA TERRAPÈNE (a).

NOUS conservons à cette tortue marais ou d'eau douce, le nom de *Terrapène* qui lui a été donné par Brown. On la trouve aux Antilles, & particulièrement à la Jamaïque ; elle y est très-commune dans les lacs & dans les marais où elle habite parmi les plantes aquatiques qui y croissent. Son corps, dit Brown, est en général, ovale & comprimé ; sa longueur excède quelquefois huit ou neuf pouces. Sa chair est regardée comme un mets aussi sain que délicat (b).

Il paroît que cette tortue est la même que celle que Dampier a cru devoir nommer *hécate*. Suivant ce Voyageur, cette dernière aime en effet l'eau douce ; elle cherche les étangs & les lacs, d'où elle va rarement à terre. Son poids est de douze ou quinze livres. Elle a les pattes courtes, les pieds plats, le cou long & menu. Sa chair est un fort bon aliment (c). Tous ces caractères semblent convenir à la Terrapène.

(a) The Terrapin, testudo quarta minima lacustris, unguibus palmarum quinis, plantarum quaternis, testa depressa. *Brown, Hist. nat. de la Jamaïque, page 466.*
(b) *Brown, à l'endroit déjà cité.*
(c) *Dampier, Tome 1.*

LA SERPENTINE (a).

IL est aisé de distinguer cette tortue de toutes les autres, par la longueur

(a) La tortue serpentine. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*

de sa queue, qui égale presque celle de la carapace. Cette couverture supérieure est un peu relevée en arête longitudinale, & comme découpée parderrière en cinq pointes aigues. Les doigts des pieds sont peu séparés les uns des autres. La Serpentine habite au milieu des aux douces de la Chine.

Il paroît que ses mœurs se rapprochent de celles de la Bourbeuse; & que non-seulement elle détruit les insectes, mais encore qu'elle se nourrit de poissons.

Testudo serpentina 15. *Linn. amphib. rept.*
Testudo serpentina, 8. *Schneider.*

LA ROUGEATRE.

NOUS donnons ici la notice d'une tortue envoyée de Pensylvanie, sous le nom de tortue de marais, & décrite par M. Edwards (*a*). Le bout de sa queue est garni d'une pointe aigue & cornée comme celles de plusieurs tortues Grecques & de la tortue Scorpion. Ses doigts sont réunis par une membrane. Sa couleur générale est brune, mais les lames qui garnissent ses côtés, & les écailles qui recouvrent le tour de ses mâchoires & de ses yeux, sont d'un jaune rougeâtre que l'on retrouve aussi sur son plastron.

(*a*) *Glanures de l'Histoire naturelle, par George Edwards. Londres*, 1764, *seconde partie, chap. LXXVII, planche* 287.

LA TORTUE SCORPION (*a*).

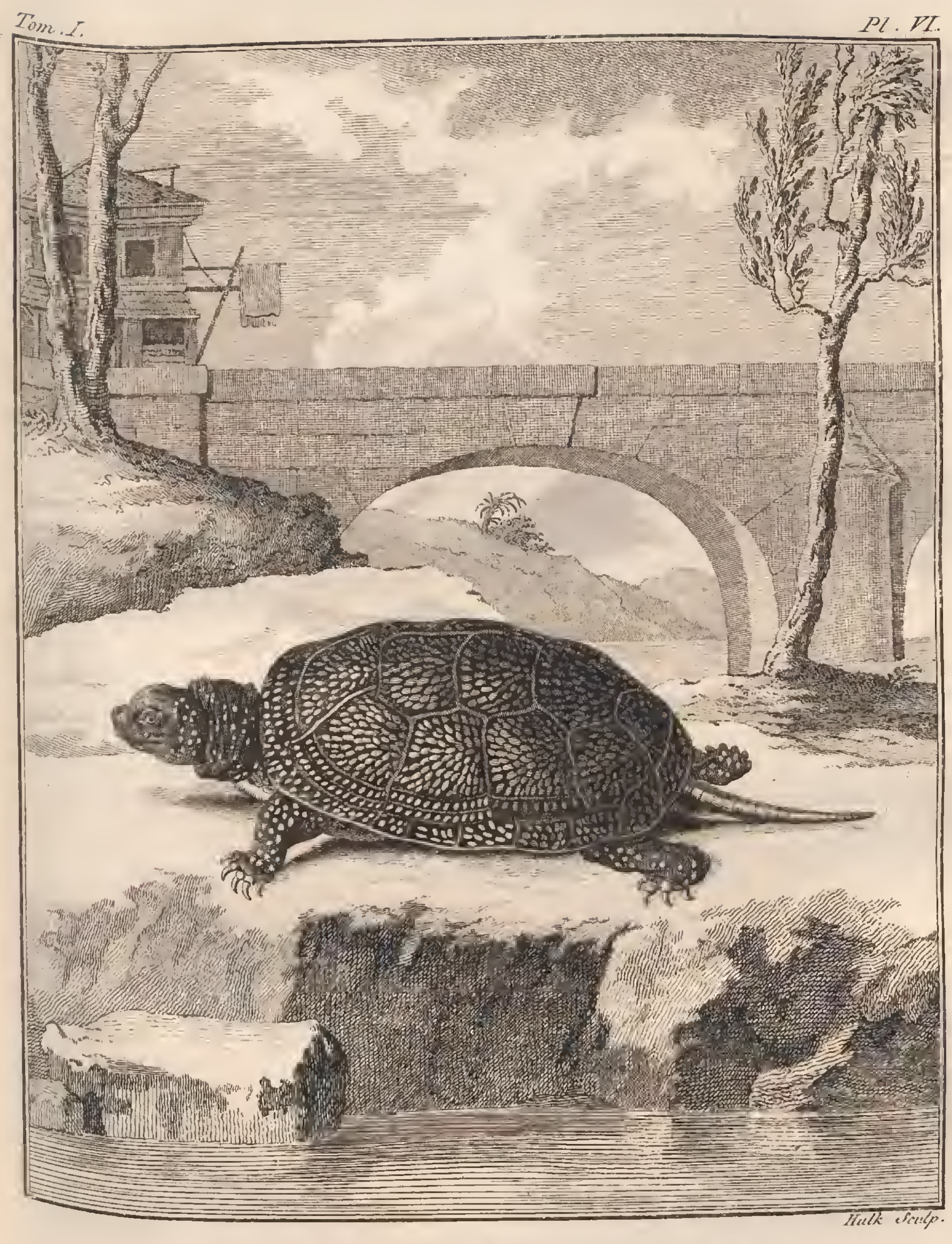
C'EST à Surinam qu'habite cette tortue; sa carapace est ovale, d'une couleur très-foncée & relevée sur le dos par trois arêtes longitudinales; le disque est garni de treize lames, dont les cinq du milieu sont très-alongées, & on en compte communément vingt-trois sur les bords: douze lames recouvrent le plastron, qui n'est presque point échancré; la tête est couverte par-devant d'une peau calleuse, qui se divise en trois lobes sur le front. La tortue Scorpion a cinq doigts à chaque pied; ils sont un peu séparés, & garnis d'ongles, excepté les doigts extérieurs des pieds de derrière: mais ce qui lui a fait imposer son nom, & ce qui sert à la faire reconnoître, c'est une arme dure, en

(*a*) La tortue scorpion. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Testudo scorpioides, 8. *Linn. amphib. rept.*
Testudo fimbriata, 12. *Schneider.*

forme de corne ou d'ongle crochu, qu'elle porte au bout de la queue, & qui a une forte de reſſemblance avec l'aiguillon du ſcorpion. M. Linné a fait connoître cette tortue, dont on conſerve au Cabinet du Roi pluſieurs carapaces & plaſtrons. Ils ont été envoyés comme ayant appartenu à une petite tortue de marais qui habite dans les ſavanes noyées de la Guiane, & qui ne parvient jamais à une taille plus conſidérable que celle qui eſt indiquée par les couvertures envoyées au Cabinet du Roi: les plus grandes de ces carapaces ont ſix ou ſept pouces de longueur, ſur quatre ou cinq de largeur. Voilà donc une eſpèce de tortue d'eau douce ou de marais, dont la queue eſt garnie d'une calloſité; nous remarquerons un caractère preſque ſemblable dans pluſieurs tortues grecques ou tortues terreſtres proprement dites, & particulièrement dans celles qui ont atteint leur entier développement.

LA JAUNE.

NOUS avons vu vivant pluſieurs individus de cette eſpèce de tortues d'eau douce, qui n'a encore été décrite par aucun des Naturaliſtes dont les ouvrages ſont le plus répandus. On les avoit fait venir d'Amérique dans des baquets remplis d'eau, pour les employer dans divers remèdes. Cette jolie tortue parvient ordinairement à une grandeur double de celle des tortues Bourbeuſes. Une carapace qui avoit apartenu à un individu de cette eſpèce, & qui fait parti de la collection du Roi, a ſept pouces neuf lignes de longueur. La tortue jaune eſt agréablement peinte d'un vert d'herbe un peu foncé, & d'un jaune qui imite la couleur de l'or. Ces couleurs règnent non-ſeulement ſur ſa carapace, mais encore ſur ſa tête, ſes pattes, ſa queue & tout ſon corps. Le fond de la couleur eſt vert, & c'eſt ſur ce fond agréable que ſont diſtribuées un très-grand nombre de très-petites taches d'un beau jaune, placées fort près les unes des autres, ſe touchant en quelques endroits, imitant ailleurs des rayons par leur diſpoſition, & formant par-tout un mélange très-doux à la vue; le diſque eſt ordinairement recouvert de treize lames, & les bords de la carapace le ſont de vingt-cinq. Le plaſtron eſt garni de douze lames, & la partie poſtérieure de cette couverture eſt terminée par une ligne droite, comme dans la Bourbeuſe, avec laquelle *la Jaune* a beaucoup de rapports. La forme générale de la tête eſt agréable; les pattes ſont déliées; les doigts un peu réunis par une membrane, & armés chacun d'un ongle long, aigu & crochu. La queue eſt menue, & preſque auſſi longue que la moitié de la carapace; lorſque la tortue marche, elle la porte droite & étendue comme la Bourbeuſe. Elle ſe meut avec moins de lenteur que les tortues de terre, & elle eſt auſſi agréable à voir par la nature de ſes mouvemens, que par la beauté de ſes couleurs. Lorſqu'elle va s'accoupler, elle fait entendre un petit gémiſſement, un petit cri d'amour. Un individu de cette eſpèce a été envoyé



Hulk Sculp.

LA JAUNE *grandeur de trois cinquieme de nature.*



Hulk Sculp

LA MOLLE.

au Cabinet du Roi ſous le nom de tortue terreſtre. Ce qui a pu induire en erreur, c'eſt que toutes les tortues d'eau douce paſſent une très-grande partie de l'année à terre, ainſi que nous l'avons dit de la Bourbeuſe. On ne la rencontre pas ſeulement en Amérique; on la trouve encore dans l'Iſle de l'Aſcenſion, d'où il eſt arrivé un individu de cette eſpèce au Cabinet du Roi: elle habite auſſi dans les eaux douces de l'Europe, & n'y varie que par ſes couleurs, qui ſont quelquefois moins vives.

LA MOLLE (a).

CETTE tortue eſt la plus grande des tortues d'eau douce; ſa taille approche de celle des petites tortues marines. M. Pennant eſt le premier qui en ait parlé (b); il avoit reçu cet animal de la Caroline méridionale. Le Docteur Garden, à qui on avoit apporté deux individus de cette eſpèce, en avoit envoyé un à M. Ellis, & l'autre à M. Pennant. Cette tortue ſe trouve dans les rivières du ſud de la Caroline: on l'y appelle tortue à *écailles molles*; mais comme elle n'a point d'écailles proprement dites, nous avons préféré de l'appeller ſimplement la *Molle*. Elle habite en grand nombre dans les rivières de Savannah & d'Alatamaha; & l'on avoit dit à M. Garden qu'elle étoit auſſi très-commune dans la Floride orientale. Elle parvient à une grandeur conſidérable, & pèſe quelquefois juſqu'à ſoixante-dix livres. Une de celles que M. Garden avoit chez lui, peſoit de vingt-cinq à trente livres: ce Naturaliſte la garda près de trois mois, pendant leſquels il ne s'apperçut pas qu'elle eût rien mangé d'un grand nombre de choſes qu'on lui avoit préſentées.

La carapace de cet individu avoit vingt pouces de long, & quatorze de large; la couleur générale en étoit d'un brun foncé, avec une teinte verdâtre; le milieu de cette couverture ſupérieure, étoit dur, fort & oſſeux; mais les bords, & particulièrement la partie poſtérieure étoient cartilagineux, moux, plians, reſſemblant à un cuir tané, cédant aux impreſſions dans tous les ſens, mais cependant aſſez épais & aſſez forts, pour défendre & garantir l'animal. Cette carapace étoit couverte vers la queue de petites élévations unies & oblongues, & vers la tête, d'élévations un peu plus grandes.

Le plaſtron étoit d'une belle couleur blanchâtre; il étoit plus avancé de deux à trois pouces que la carapace, de telle ſorte que, lorſque l'animal retiroit ſa tête, il pouvoit la repoſer ſur la partie entérieure, qui étoit pliante & cartilagineuſe. La partie poſtérieure du plaſtron étoit dure, oſſeuſe, relevée & conformée de manière à repréſenter, ſelon M. Garden, une *ſelle de cheval*.

(a) Teſtudo cartilaginea, *Petri Boddaert*, *epiſtola de teſtudine cartilaginea, ex muſeo Joan. Albert Schloſſeri. Amſterd.* 1772.
Teſtudo ferox, 6 *Schneider*.
(b) *Tranſactions philoſophiques*, année 1771, *vol.* 61.

La tête étoit un peu triangulaire & petite, relativement à la grandeur de l'animal; elle s'élargissoit du côté du cou, qui étoit épais, long de treize pouces & demi, & que la tortue pouvoit retirer facilement sous la carapace.

Les yeux étoient placés dans la partie antérieure & supérieure de la tête, assez près l'un de l'autre; les paupières étoient grandes & mobiles; la prunelle étoit petite, & l'iris entièrement rond, & d'un jaune très-brillant, faisoit paroître les yeux très-vifs. Cette tortue avoit une membrane clignotante, qui se fermoit lorsqu'elle éprouvoit quelque crainte, ou qu'elle s'endormoit.

La bouche étoit située dans la partie inférieure de la tête, ainsi que dans les autres tortues: chaque mâchoire étoit d'un seul os: mais un des caractères les plus particuliers à cette tortue, étoit la forme & la position de ses narines. Le dessus de la mâchoire supérieure se terminoit par une production cartilagineuse un peu cilindrique, longue au moins de trois quarts de pouce, ressemblant au groin d'une taupe, mais tendre, menue & un peu transparente; à l'extrémité de cette production étoient placées les ouvertures des narines qui s'ouvroient aussi dans le palais.

Les pattes étoient épaisses & fortes; celles de devant avoient cinq doigts, dont les trois premiers étoient plus forts, plus courts que les deux autres, & garnis d'ongles crochus. A la suite du cinquième doigt, étoient deux espèces de faux doigts, qui servoient à étendre une assez grande membrane qui les réunissoit tous. Les pattes de derrière étoient conformées de même, excepté qu'il n'y avoit qu'un faux doigt, au lieu de deux; elles étoient, ainsi que celles de devant, recouvertes d'une peau ridée, d'une couleur verdâtre & sombre. La tortue molle a beaucoup de force; & comme elle est farouche, il arrive souvent que lorsqu'elle est attaquée, elle se lève sur ses pattes, s'élance avec furie contre son ennemi, & le mord avec violence.

La queue de l'individu apporté à M. Garden étoit grosse, large & courte. Cette tortue étoit femelle; elle pondit quinze œufs, & on en trouva à-peu-près un pareil nombre dans son corps lorsqu'elle fut morte: ces œufs étoient parfaitement ronds, & à-peu-près d'un pouce de diamètre.

La tortue Molle est très-bonne à manger; & l'on dit même que sa chair est plus délicate que celle de la tortue franche.

Nous présumons qu'à mesure que l'on connoîtra mieux les animaux du nouveau continent, on retrouvera dans plusieurs rivières de l'Amérique, tant septentrionale que méridionale, la tortue Molle que l'on a vue dans celles de la Caroline & de la Floride. Pendant que M. le Chevalier de Widerspach, Correspondant du Cabinet du Roi, étoit sur les bords de l'Oyapock dans l'Amérique méridionale, ses nègres lui apportèrent la tête & plusieurs autres parties d'une tortue d'eau douce qu'ils venoient de dépecer, & qu'il a cru reconnoître depuis dans la tortue Molle, dont M. Pennant a publié la description.

LA

LA GRECQUE,

ou LA TORTUE DE TERRE COMMUNE (*a*).

ON nomme ainſi la tortue terreſtre la plus commune dans la Grèce, & dans pluſieurs contrées tempérées de l'Europe. On l'a, pendant très-long-tems, appellée ſimplement tortue *terreſtre*; mais comme cette épithète ne déſigne que la nature de ſon habitation, qui eſt la même que celle de pluſieurs autres eſpèces, nous avons préféré la dénomination adoptée par les Naturaliſtes modernes. On la rencontre dans les bois, & ſur les terres élevées; il n'eſt perſonne qui ne l'ait vue, ou qui ne la connoiſſe de nom; depuis les anciens juſqu'à nous, tout le monde a parlé de ſa lenteur: le philoſophe s'en eſt ſervi dans ſes raiſonnemens, le poëte dans ſes images, le peuple dans ſes proverbes. La tortue grecque peut, en effet, paſſer pour un des plus lents des Quadrupèdes ovipares. Elle emploie beaucoup de tems pour parcourir le plus petit eſpace: mais ſi elle ne s'avance que lentement, les mouvemens des diverſes parties de ſon corps ſont quelquefois aſſez agiles; nous lui avons vu remuer la tête, les pattes & la queue, avec un peu de vivacité. Et même ne pourroit-on pas dire que la peſanteur de ſon bouclier, la lourdeur du poids dont elle eſt chargée, & la poſition de ſes pattes placées trop à côté du corps, & trop écartées les unes des autres, produiſent preſque ſeules la lenteur de ſa marche? Elle a en effet le ſang auſſi chaud que pluſieurs Quadrupèdes ovipares qui s'élancent avec promptitude juſques au ſommet des arbres les plus élevés; & quoique ſes doigts ne ſoient pas ſéparés, comme ceux des lézards qui courent avec viteſſe, ils ne ſont cependant pas conformés de manière à lui interdire une marche facile & prompte.

Les tortues Grecques reſſemblent, à beaucoup d'égards, aux tortues d'eau douce; leur taille varie beaucoup, ſuivant leur âge & les Pays qu'elles habitent; il paroît que celles qui vivent ſur les montagnes, ſont plus grandes que les tortues de plaine. Celle que nous avons décrite vivante, & que nous avons meſurée en ſuivant la courbure de la carapace, avoit près de quatorze pouces de longueur totale, ſur près de dix de largeur. La tête avoit un pouce deux lignes de largeur & un pouce d'épaiſſeur. Le deſſus en étoit aplati & triangulaire. Les yeux étoient garnis d'une membrane clignotante; la pau-

(*a*) *En grec*, χελωνη χερσαῖα.
En Languedoc, tourtuga dë Garriga.
En Japonois, Iſicame *ou* Sanki.
La Grecque. *M. d'Aubenton*, *Encyclopédie méthodique*.
Ray, *Synopſis animalium*, *page* 253, *Londres*, 1693. Teſtudo terreſtris vulgaris.
Linn. ſyſtema naturæ, *édit. XIII*, *page* 352. Teſtudo græca pedibus ſubdigitatis, teſta poſtice gibba, margine laterali obtuſiſſimo ſcutellis planiuſculis.
Teſtudo græca, 16. *Schneider*.

pière inférieure étoit ſeule mobile, ainſi que l'a dit Pline, qui a appliqué fauſſement aux crocodiles & aux Quadrupèdes ovipares en général, cette conformation que nous avons obſervée dans la tortue Grecque. Les mâchoires étoient très-fortes & crénelées; & l'intérieur en étoit garni d'aſpérités que l'on a priſes fauſſement pour des dents. La peau recouvroit les trous auditifs; la queue étoit très-courte; elle n'avoit que deux pouces de longueur. Les pattes de devant avoient trois pouces ſix lignes juſqu'à l'extrémité des doigts; & celles de derrière deux pouces ſix lignes. Une peau grenue, & des écailles inégales, dures & d'une couleur plus ou moins brune, couvroient la tête, les pattes & la queue. Quelques unes de ces écailles qui garniſſoient l'extrémité des pattes étoient aſſez grandes, aſſez détachées de la peau & aſſez aiguës pour être confondues au premier coup-d'œil avec des ongles. Les pieds étoient ramaſſés, & comme ils étoient réunis & recouverts par une membrane, on ne pouvoit les diſtinguer que par les ongles qui les terminoient (*b*).

Les ongles des tortues Grecques ſont communément plus émouſſés que ceux des tortues d'eau douce, parce que la Grecque les uſe par un frottement plus continuel, & par une preſſion plus forte. Lorſqu'elle marche, elle frotte les ongles des pieds de devant ſéparément & l'un après l'autre contre le terrain, en ſorte que lorſqu'elle poſe un des pieds de devant à terre, elle appuie d'abord ſur l'ongle intérieur, enſuite ſur celui qui vient après, & ainſi ſur tous ſucceſſivement juſqu'à l'ongle extérieur: ſon pied fait, en quelque ſorte, par-là l'effet d'une roue, comme ſi la tortue cherchoit à élever très-peu ſes pattes, & à s'avancer par une ſuite de petits pas ſucceſſifs, pour éprouver moins de réſiſtance de la part du poids qu'elle traîne. Treize lames, ſtriées dans leur contour, recouvrent la carapace; les bords ſont garnis de vingt-quatre lames, toutes, & ſur-tout celles de derrière, beaucoup plus grandes en proportion que dans la plupart des autres eſpèces de tortues; & par la manière dont elles ſont placées les unes relativement aux autres, elles ſont paroître dentelée la circonférence de la couverture ſupérieure. Le plaſtron eſt ordinairement revêtu de douze ou treize lames; il y en avoit treize dans celle que nous avons décrite. Les lames, qui recouvrent la carapace, ſont marbrées de deux couleurs, l'une plus ou moins foncée, & l'autre blanchâtre.

La couverture ſupérieure de la Grecque eſt très-bombée; l'individu que nous avons décrit avoit quatre pouces trois lignes d'épaiſſeur; & c'eſt ce qui fait que lorſqu'elle eſt renverſée ſur le dos, elle peut reprendre ſa première ſituation, & ne pas reſter en proie à ſes ennemis, comme les tortues franches. Ce n'eſt pas ſeulement à l'aide de ſes pattes qu'elle s'efforce de ſe retourner; elle ne peut pas aſſez les écarter pour atteindre juſqu'à terre: elle ſe ſert uniquement de ſa tête & de ſon cou, avec leſquels elle s'appuie fortement contre le terrain, cherchant, pour ainſi dire, à ſe ſoulever, & ſe balançant à droite & à gauche juſqu'à ce qu'elle ait trouvé le côté du terrain qui eſt le plus incliné, & qui lui oppoſe le moins de réſiſtance. Alors, au lieu de fai-

(*b*) Il eſt bon d'obſerver que, d'après cette conformation, M. Linné n'auroit pas dû employer l'expreſſion *pedes ſubdigitati*, dont il s'eſt ſervi pour déſigner les pieds de la grecque; cette remarque a déjà été faite par M. François Cetti, dans ſon hiſtoire naturelle des Amphibies & des Poiſſons de la Sardaigne, imprimée à Saſſari, en 1777, page 8.



Hulk Sculp.

LA GRECQUE *grandeur d'un quart de nature.*

re des efforts dans les deux ſens, elle ne cherche plus qu'à ſe renverſer du côté favorable, & à ſe retourner aſſez pour rencontrer la terre avec ſes pattes, & ſe remettre entièrement ſur ſes pieds. Il paroît qu'on peut diſtinguer les mâles d'avec les femelles, en ce que celles-ci ont leur plaſtron preſque plat, au lieu que les mâles l'ont plus ou moins concave (*c*).

L'élément dans lequel vivent les tortues de mer & les tortues d'eau douce, rend leur charge plus légère, car tout le monde ſait qu'un corps plongé dans l'eau perd toujours de ſon poids; mais celle des tortues de terre n'eſt pas ainſi diminuée. Le fardeau que la Grecque ſupporte eſt donc une preuve de la force dont elle jouit: cette force eſt d'ailleurs confirmée par la grande facilité avec laquelle elle briſe dans ſa gueule des corps très-durs; ſes mâchoires ſont mues par des muſcles ſi vivaces, que l'on a remarqué dans une petite tortue, dont la tête avoit été coupée une demi-heure auparavant, qu'elles claquoient encore avec un bruit aſſez ſenſible; &, dès le tems d'Ariſtote, on regardoit la tortue comme l'animal qui avoit en proportion le plus de force dans les mâchoires.

Mais ce fait n'eſt pas le ſeul phénomène remarquable que les tortues Grecques préſentent relativement à la difficulté que l'on éprouve lorſqu'on veut ôter la vie aux Quadrupèdes ovipares. François Redi a fait à ce ſujet, en Toſcane, des expériences dont nous allons rapporter les principaux réſultats (*d*). Il prit une tortue Grecque au commencement du mois de Novembre; il fit une large ouverture dans le crâne, & en enleva la cervelle, ſans en laiſſer aucune portion dans la cavité qui la contenoit, & qu'il nettoya, pour ainſi dire, avec ſoin. Dès le moment que la cervelle fut enlevée, les yeux de la tortue ſe fermèrent pour ne plus ſe rouvrir: mais l'animal ayant été mis en liberté, continua de ſe mouvoir, & de marcher comme s'il n'avoit reçu aucun mal. A la vérité il ne s'avançoit, en quelque ſorte, qu'en tâtonnant, parce qu'il ne voyoit plus. Après trois jours, une nouvelle peau couvrit l'ouverture du crâne, & la tortue vécut ainſi, en exécutant tous ſes mouvemens ordinaires juſqu'au milieu du mois de Mai, c'eſt-à-dire, à peu-près pendant ſix mois. Lorſqu'elle fut morte, Redi examina la cavité du crâne d'où il avoit ôté la cervelle, & il n'y trouva qu'un petit grumeau de ſang ſec & noir; il répéta cette expérience ſur pluſieurs tortues, tant terreſtres que d'eau douce, & même de mer; & tous ces divers animaux vécurent ſans cervelle pendant un nombre de jours plus ou moins conſidérable. Redi coupa enſuite la tête a une groſſe tortue Grecque, & après que tout le ſang qui pouvoit s'écouler des veines du cou ſe fut épanché, la tortue continua de vivre pendant pluſieurs jours, ce dont il fut facile de s'appercevoir par les mouvemens qu'elle ſe donnoit, & la manière dont elle remuoit les pattes de devant & celles de derrière. Ce grand Phyſicien coupa auſſi la tête à quatre autres tortues, & les ayant ouvertes douze jours après cette opération, il trouva que leur cœur palpitoit encore; que le ſang qui reſtoit à l'animal y entroit & en ſortoit, &

(*c*) *Hiſtoire naturelle des Amphibies & des Poiſſons de la Sardaigne*, *par M. François Cette*, *page* 10.

(*d*) *Oſſervazioni di Franciſco Redi*, *intorno Agli animali viventi*, *che ſi trovano negli animali viventi. Napoli*, 1687, *page* 126.

par conséquent que la tortue étoit encore en vie. Ces expériences, qui ont été depuis répétées par plusieurs Physiciens, ne prouvent-elles pas ce que nous avons déjà dit de la nature des Quadrupèdes ovipares (*e*)?

La tortue Grecque se nourrit d'herbes, de fruits, & même de vers, de limaçons & d'insectes: mais comme elle n'a pas l'habitude d'attaquer des animaux qui aient du sang, & de manger des poissons comme la Bourbeuse que l'on trouve dans les fleuves & dans les marais, où la Grecque ne va point, les mœurs de cette tortue de terre sont assez douces; elle est aussi paisible que sa démarche est lente; & la tranquilité de ses habitudes en fait aisément un animal domestique, que l'on peut nourrir avec du son & de la farine, & que l'on voit avec plaisir dans les jardins où elle détruit les insectes nuisibles.

Comme les autres tortues, & tous les Quadrupèdes ovipares, elle peut se passer de manger pendant très-long-tems. Gérard Blasius garda chez lui une tortue de terre, qui, pendant dix mois, ne prit absolument aucune espèce de nourriture ni de boisson. Elle mourut au bout de ce tems; mais elle ne périt pas faute d'alimens, puisqu'on trouva ses intestins encore remplis d'excrémens, les uns noirâtres, & les autres verts & jaunes: elle succomba seulement à la rigueur du froid (*f*).

Les Tortues Grecques vivent très long-temps: M. François Cette en a vu une en Sardaigne qui pesoit quatre livres, & qui vivoit depuis soixante ans dans une maison, où on la regardoit comme un vieux domestique (*g*). Aux latitudes un peu élevées, les Grecques passent l'hiver dans des trous souterrains, qu'elles creusent même quelquefois, & où elles sont plus ou moins engourdies, suivant la rigueur de la saison. Elles se cachent ainsi en Sardaigne vers la fin de Novembre (*h*).

Elles sortent de leur retraite au printems; & elles s'occouplent plus ou moins de tems après la fin de leur torpeur, suivant la température des pays qu'elles habitent: on a écrit & répété bien des fables (*i*) touchant l'accouplement de ces tortues, l'ardeur des mâles, les craintes des femelles, &c. La seule chose que l'on auroit dû dire, c'est que les mâles de cette espèce, ont reçu des organes très-grands pour la propagation de leur espèce; aussi paroissent-ils rechercher leurs femelles avec ardeur, & ressentir l'amour avec force; on a même prétendu que, dans les contrées de l'Afrique où elles sont en très-grand nombre, les mâles se battent souvent pour la libre possession de leurs femelles; & que dans ces combats, animés par un des sentimens les plus impérieux, ils s'avancent avec courage, quoiqu'avec lenteur, les uns contre les autres, & s'attaquent vivement à coups de tête (*k*).

Le tems de la ponte des tortues Grecques varie avec la chaleur des contrées où on les trouve. En Sardaigne, c'est vers la fin de Juin qu'elles pondent leurs œufs; ils sont au nombre de quatre ou de cinq, & blancs comme

(*e*) Voyez à la tête de ce volume le discours sur la nature des Quadrupèdes ovipares.
(*f*) *Observations anatomiques de Gérard Blasius, page 64.*
(*g*) *Histoire naturelle des Amphibies & des Poissons de la Sardaigne, page 9.*
(*h*) *Idem, ibidem.*
(*i*) *Conrad Gesner.*
(*k*) *M. Linné, à l'endroit déjà cité.*

ceux de pigeon. La femelle les dépose dans un trou qu'elle a creusé avec ses pattes de devant; & elle les recouvre de terre. La chaleur du soleil fait éclore les jeunes tortues qui sortent de l'œuf dès le commencement de Septembre, n'étant pas encore plus grosses qu'*une coque de noix (l)*.

La tortue Grecque ne va presque jamais à l'eau; cependant elle est conformée à l'intérieur comme les tortues de mer *(m)*: si elle n'est point amphibie de fait & par ses mœurs, elle l'est donc jusqu'à un certain point par son organisation.

On trouve la tortue Grecque dans presque toutes les régions chaudes & même tempérées de l'ancien Continent, dans l'Europe méridionale, en Macédoine, en Grèce, à Amboine, dans l'Isle de Ceylon, dans les Indes, au Japon *(n)*, dans l'Isle de Bourbon *(o)*, dans celle de l'Ascension, dans les déserts de l'Afrique: c'est sur-tout en Libie & dans les Indes que la chair de la tortue de terre est plus délicate & plus saine que celle de plusieurs autres tortues: & l'on ne voit pas pourquoi il a pu être défendu aux Grecs modernes & aux Turcs de s'en nourrir.

Ce n'est que d'après des observations qui manquent encore que l'on pourra déterminer si les tortues terrestres de l'Amérique méridionale, sont différentes de la Grecque *(p)*; si elles y sont naturelles, ou si elles y ont été portées d'ailleurs. Dans cette même partie du monde, où elles sont très-communes, on les prend avec des chiens dressés à les chasser. Ils les découvrent à la piste, & lorsqu'ils les ont trouvées, ils aboient jusqu'à ce que les chasseurs soient arrivés. On les emporte en vie; elles peuvent peser de cinq à six livres, & au-delà. On les met dans un jardin, ou dans un espèce de parc; on les y nourrit avec des herbes & des fruits; & elles y multiplient beaucoup. Leur chair, quoiqu'un peu coriace, est d'assez bon goût; les petites tortues croissent pendant sept ou huit ans; les femelles s'accouplent quoiqu'elles n'aient acquis que la moitié de leur grandeur ordinaire, mais les mâles ont atteint presque tout leur développement lorsqu'ils s'unissent à leurs femelles; ce qui paroîtroit prouver que, dans cette espèce, les femelles ont plus de chaleur que les mâles *(q)*, & ce qui sembleroit contraire à l'ardeur que les Anciens ont attribuée aux mâles, ainsi qu'à l'espèce de retenue qu'ils ont supposée dans les femelles.

(l) *Histoire naturelle des Amphibies & des Poissons de la Sardaigne, page 10.*

(m) Gérard Blasius, en disséquant une tortue de terre, trouva son péricarde rempli d'une quantité considérable d'eau limpide. * Nous verrons dans l'article du crocodile, que le péricarde d'un alligator, disséqué par Sloane, étoit également rempli d'eau.

(n) *Histoire générale des Voyages, Tome 40, page 382, édition in 12.*

(o) „ L'Isle de Bourbon abondoit autrefois en tortues de terre; mais les vaisseaux en ont „ tant détruit, qu'il ne s'en trouve plus aujourd'hui que dans la partie occidentale, où les ha- „ bitans même n'ont la permission d'en tuer que pendant le carême." *Voyage de la Barbinais le Gentil autour du monde.*

(p) „ Il y a des tortues de terre qui se nomment *Sabutis* dans la langue du Brésil, & que „ les habitans du Para préfèrent aux autres espèces. Toutes se conservent plusieurs mois hors „ de l'eau sans nourriture sensible." *Histoire générale des Voyages, tome 53, page 438, édit. in 12.*

(q) *Note communiquée par M. de la Borde.*

* *Observations anatomiques de Gerard Blasius, page 63.*

A l'égard de l'Amérique ſeptentrionale, & des Iſles qui l'avoiſinent, il paroît que les tortues Grecques s'y trouvent avec quelques légères différences dépendantes de la diverſité du climat.

Leur grandeur dans les contrées tempérées de l'Europe eſt bien au deſſous de celle qu'elles peuvent acquérir dans les régions chaudes de l'Inde. On a apporté de la côte de Coromandel, une tortue Grecque qui étoit longue de quatre pieds & demi, depuis l'extrémité du muſeau juſques au bout de la queue, & épaiſſe de quatorze pouces. La tête avoit ſept pouces de long ſur cinq de large, le cerveau & le cervelet n'avoient en tout que ſeize lignes de longueur ſur neuf de largeur; la langue, un pouce de longueur, quatre lignes de largeur, une ligne d'épaiſſeur; la couverture ſupérieure, trois pieds de long ſur deux pieds de large. Cette tortue étoit mâle, & avoit le plaſtron concave; la verge, qui étoit enfermée dans le rectum, avoit neuf pouces de longueur, ſur un pouce & demi de diamètre: la veſſie étoit d'une grandeur extraordinaire; on y trouva douze livres d'une urine claire & limpide.

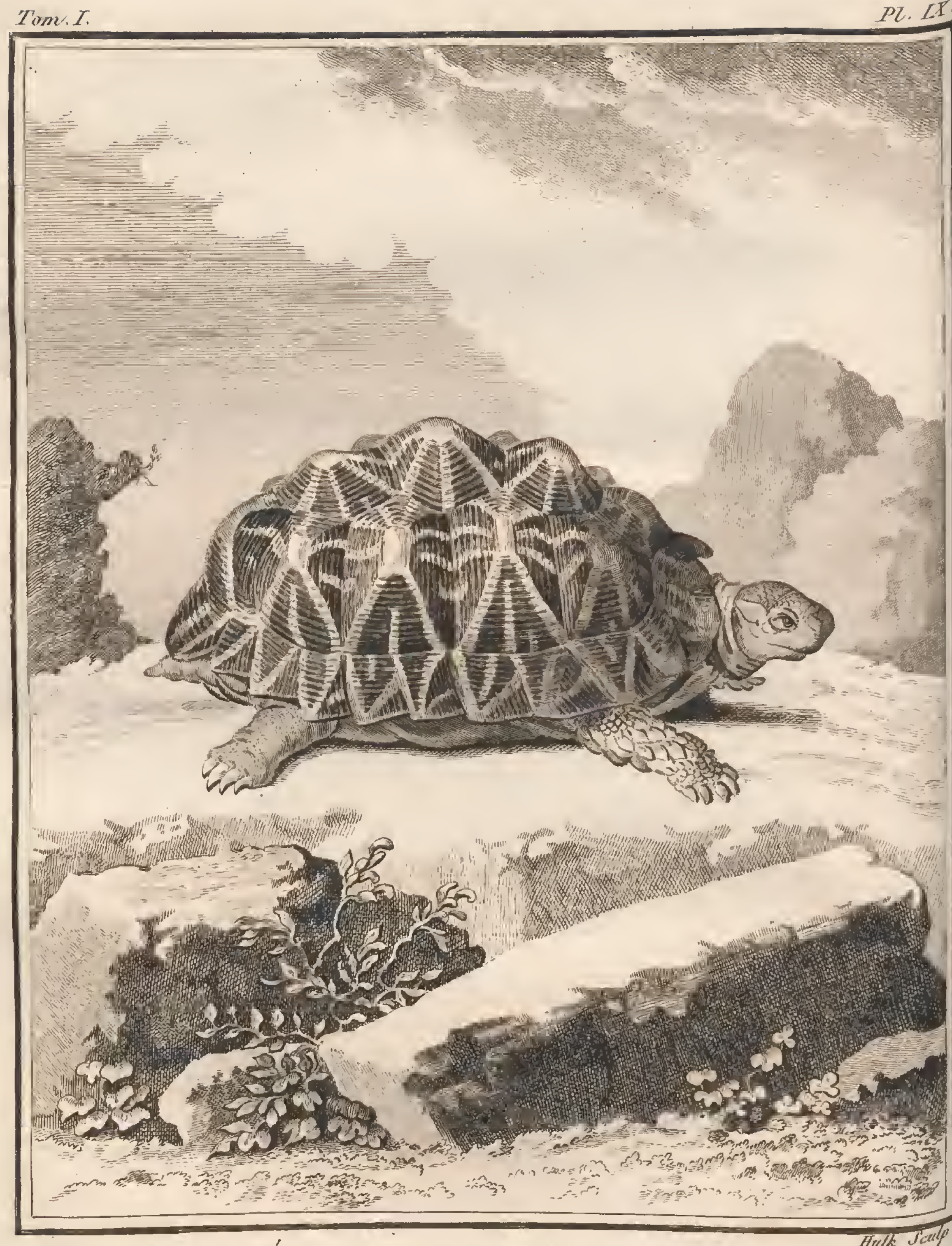
La queue étoit très-groſſe; elle avoit ſix pouces de diamétre à ſon origine, & quatorze pouces de long. Après la mort de l'animal, elle étoit tellement inflexible, qu'il fût impoſſible de la redreſſer; ce qui doit faire croire que la tortue pouvoit s'en ſervir pour frapper avec force. Elle étoit terminée par une pointe d'une ſubſtance dure comme de la corne (r), & aſſez ſemblable à celle que l'on remarque au bout de la queue de la tortue Scorpion. Les grandes tortues de terre ont donc reçu, indépendamment de leurs boucliers, des armes offenſives aſſez fortes: elles ont des mâchoires dures & tranchantes, une queue & des pattes qu'elles pourroient employer à attaquer; mais comme elles n'en abuſent pas, & qu'il paroît qu'elles ne s'en ſervent que pour ſe défendre, rien ne contredit, & au contraire tout confirme la douceur des habitudes, & la tranquilité des mœurs de la Grecque.

L'on conſerve, au Cabinet du Roi, la dépouille de deux tortues Grecques, qui étoient auſſi très-grandes; la carapace de l'une a près de deux pieds cinq pouces de longueur, & la ſeconde, près de deux pieds quatre pouces. Nous avons remarqué au bout de la queue de la première, une calloſité ſemblable à celle de la tortue de Coromandel: nous ne croyons cependant pas que cette calloſité ſoit un attribut de la grandeur dans les tortues Grecques; nous avons vu en effet une dureté ſemblable au bout d'une tortue vivante, qui étoit à-peu près de la taille de celle que nous avons décrite au commencement de cet article: à la vérité, comme elle en différoit par la couleur verdâtre & aſſez claire de ſes écailles, il pourroit ſe faire que cet individu, ſur lequel nous n'avons pu recueillir aucun renſeignement particulier, conſtituât une variété conſtante; dont la queue ſeroit garnie d'une calloſité beaucoup plutôt que dans les tortues Grecques ordinaires (s).

Le Cabinet du Roi renferme auſſi une tête de tortue de terre apportée de l'Iſle Rodrigue, & qui a près de cinq pouces de longueur.

(r) *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire naturelle des animaux, article de la tortue de Coromandel.*

(s) Voyez l'Hiſtoire naturelle des tortues, par M. Schneider, imprimée à Leipſick en 1783, page 348, & l'obſervation de M. Hermann, ſavant Profeſſeur de Straſbourg, qui y eſt rapportée.



Hulk Sculp.

LA GEOMÉTRIQUE. *Tortue des Indes, grandeur de moitié de nature.*

LA GÉOMÉTRIQUE (*a*).

CETTE tortue terreftre a beaucoup de rapports avec la Grecque, fes doigts bien loin d'être divifés, font réunis par une peau couverte de petites écailles, de manière à n'être pas diftingués les uns des autres & à ne former qu'une patte épaiffe, & arrondie au-devant de laquelle leurs extrémités font feulement indiquées par les ongles. Ces ongles font au nombre de cinq dans les pieds de devant & de quatre dans les pieds de derrière; d'affez grandes écailles recouvrent le bas des pattes, & comme elles n'y tiennent que par leur bafe, & qu'elles font épaiffes & quelquefois arrondies à leur fommet, on les prendroit pour des ongles attachés à divers endroits de la peau. L'individu que nous avons décrit, avoit dix pouces de long, huit pouces de large & près de quatre pouces d'épaiffeur. La couverture fupérieure de la tortue Géométrique eft des plus convexes. Les couleurs dont elle eft variée, la rendent très-agréable à la vue. Les lames qui revêtent les deux couvertures, & qui font communément au nombre de treize fur le difque, de vingt-trois fur les bords de la carapace, & de douze fur le plaftron, fe relèvent en boffe dans leur milieu; elles font fortement ftriées, féparées les unes des autres par des efpèces de fillons affez profonds, & la plupart hexagones. Leur couleur eft noire; leur centre préfente une tache jaune à fix côtés, d'où partent plufieurs rayons de la même couleur; elles montrent ainfi une forte de réfeau de couleur jaune, formé de lignes très diftinctes, deffinées fur un fond noir, & reffemblant à des figures géométriques; & c'eft de-là qu'a été tiré le nom que l'on donne à l'animal. On trouve cette tortue en Afie, à Madagafcar, dans l'Ifle de l'Afcenfion, d'où elle a été envoyée au Cabinet du Roi, & au cap de Bonne-Efpérance, où elle pond depuis douze jufqu'à quinze œufs (*b*). Plufieurs tortues Géométriques diffèrent de celle que nous venons de décrire, par le nombre & la difpofition des rayons jaunes que préfentent les écailles, par l'élévation de ces mêmes pièces, par une couleur jaunâtre, plus ou moins uniforme fur le plaftron, & par le peu de faillie des lames qui garniffent cette couverture inférieure. Nous ignorons fi ces variétés font conftantes; fi elles dépendent du fexe ou du climat, &c. Quoi qu'il en foit, nous croyons devoir rapporter à quelqu'une de ces variétés, jufqu'à ce que de nouvelles obferva-

(*a*) La Géométrique. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Teftudo geometrica, 13. *Linn. amphib. rept.*
Teftudo picta feu ftellata, *Wormius, mus.* 317.
Ray, Synopfis quadr. pag. 259, teftudo teffellata minor.
Teftudo tefta teffellata major. *Grew. mus.* 36, *tab.* 3, *fig.* 1 & 2.
Seba. mus. 1. *tab.* 80, *fig.* 3 & 8.
Teftudo geometrica, 13. *Schneider.*
(*b*) *Note communiquée par M. Bruyère, de la Société royale de Montpellier.*

tions fixent les idées à ce sujet, la tortue terrestre appellée *hécate* par Brown (*c*). Cette dernière est, suivant ce Voyageur, naturelle au continent de l'Amérique, mais cependant très-commune à la Jamaïque où on en porte fréquemment. Sa carapace est épaisse & a souvent un pied & demi de long : la surface de cette couverture est divisée en hexagones oblongs; des lignes déliées partent de leurs circonférences & s'étendent jusqu'à leurs centres qui sont jaunes.

Nous pensons aussi que cette hécate de Brown, ainsi que la Géométrique sont peut-être la même espèce que la *Terrapène* de Dampier. Les *Terrapènes* de ce Navigateur sont beaucoup moins grosses que les tortues qu'il nomme *hécates*, & qui sont les Terrapènes de Brown, ainsi que nous l'avons dit. Elles ont le dos plus rond, quoique d'ailleurs elles leur ressemblent beaucoup. Leur carapace est nommé *naturellement taillée*, dit ce Voyageur; elles aiment les lieux humides & marécageux. On estime leur chair; il s'en trouve beaucoup sur les côtes de l'Isle des Pins, qui est entre le continent de l'Amérique & celle de Cuba: elles pénètrent dans les forêts, où les chasseurs ont peu de peine à les prendre. Ils les portent à leurs cabanes; &, après leur avoir fait une marque sur la carapace, ils les laissent aller dans les bois, bien assurées de les retrouver à si peu de distance, qu'après un mois de chasse, chacun reconnoît les siennes, & les emporte à Cuba (*d*). Au reste, nous ne cesserons de le répéter, l'histoire des tortues demande encore un grand nombre d'observations pour être entièrement éclaircie; nous ne pouvons qu'indiquer les places vides, montrer la manière de les remplir, & fixer les points principaux autour desquels il sera aisé d'arranger ce qui reste à découvrir.

(*c*) Brown, *Histoire naturelle de la Jamaïque, page 466.*
(*d*) *Description de la nouvelle Espagne. Histoire générale des Voyages, troisième Partie, livre V.*

LA RABOTEUSE (*a*).

CETTE petite espèce de tortue est terrestre, suivant Séba; son museau se termine en pointe; les yeux, ainsi que dans les autres tortues, sont placés obliquement; la carapace est presque aussi large que longue; les bords en sont unis pardevant & sur les côtés, mais inégalement dentelés sur le derrière: les écailles qui les garnissent, sont lisses & planes, excepté celles du dos, dont le

(*a*) La tortue Raboteuse. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Testudo scabra, *Linn.*
Testudo pedibus palmatis, testa planiuscula, scutellis omnibus intermediis dorsatis. *Linn. amphib. rept. Testud.* 6.
Gronovius Zoophit. 74.
Seba musæum, 1, *tab.* 79, *fig.* 1, 2. Testudo terrestris Amboinensis minor.



Hulk Sculp.

LA RABOTEUSE, *grandeur de nature.*

le milieu eſt rehauſſé de manière à former une arête longitudinale. Leur couleur eſt blanchâtre, traverſée en divers ſens par de très-petites bandes noirâtres, qui la font paroître marbrée; le plaſtron eſt feſtonné pardevant; le milieu en étoit un peu concave dans l'individu que nous avons décrit, & qui avoit près de trois pouces de long, depuis le bout du muſeau, juſqu'à l'extrémité de la queue, ſur près de deux pouces de largeur (*b*). Suivant Séba, la Raboteuſe ne devient jamais plus grande.

Cette tortue a cinq ongles aux pieds de devant, & quatre aux pieds de derrière, dont le cinquième doigt eſt ſans ongles; la queue eſt courte; la couleur de la tête, des pattes & de la queue reſſemble beaucoup à celle de la carapace; elle eſt d'un blanc tirant ſur le jaune, varié par des bandes & des taches brunes, mais plus larges en certains endroits, & ſur-tout ſur la tête, que celles que l'on voit ſur la couverture ſupérieure. C'eſt dans les Indes orientales, & particulièrement à Amboine qu'habite cette tortue, qui appartient auſſi au nouveau monde, & y vit dans la Caroline.

(*b*) Cet individu fait partie de la collection du Cabinet du Roi.

LA DENTELÉE (*a*).

CETTE tortue n'eſt connue que parce qu'en a rapporté M. Linné; ſes doigts, au nombre de cinq dans les pieds de devant, & de quatre dans ceux de derrière, ne ſont pas ſéparés les uns des autres; ils ſe réuniſſent de manière à former une patte ramaſſée & arrondie, comme celles de beaucoup de tortues terreſtres. La couverture ſupérieure a un peu la forme d'un cœur; ſon diamètre eſt ordinairement d'un ou deux pouces; les bords en ſont dentelés, & comme déchirés. Les lames qui la couvrent ſont hexagones, relevées par des points ſaillans; & leur couleur eſt d'un blanc ſale. On trouve cette tortue dans la Virginie.

(*a*) La Dentelée. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Teſtudo denticulata, 9, *Linn. amphib. reptil.*
Teſtudo denticulata, 17. *Schneider.*

LA BOMBÉE (a).

ON rencontre dans les pays chauds, ſuivant M. Linné, cette tortue qui doit être terreſtre, & qui eſt diſtinguée des autres en ce que les doigts de ſes pieds ne ſont pas réunis par une membrane, que ſa couverture ſupérieure eſt bombée, que les quatre lames antérieures qui garniſſent le dos ſont relevées en arête, & que le plaſtron ne préſente aucune échancrure. Nous avons vu, dans la collection de M. le Chevalier de la Marck, une carapace & un plaſtron de cette tortue. La carapace avoit ſix pouces de long, ſur ſix pouces & demi de large. L'animal devoit avoir deux pouces ſept lignes d'épaiſſeur; le diſque étoit garni de treize lames légèrement ſtriées, les bords de vingt-cinq, & le plaſtron de douze. La carapace étoit d'un brun verdâtre, ſur lequel des raies jaunes s'étendoient en tout ſens. Les couleurs de la *tortue Jaune* ſont preſque ſemblables, mais elles ſont diſpoſées par taches, & non pas par raies, comme celles de la Bombée; le plaſtron étoit jaunâtre.

(a) La Bombée, *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Teſtudo carinata, 12. *Linn. amph. rept.*
Teſtudo carinata, 18. *Schneider.*

LA VERMILLON (a).

AU cap de Bonne-eſpérance, habite une petite tortue de terre, que Worm a vue vivante, & qu'il a nourrie pendant quelque tems dans ſon jardin. Des marchands la lui avoient vendue comme venant des grandes Indes, où il ſe peut en effet qu'on la trouve. La couverture ſupérieure de cette petite & jolie tortue, eſt à peine longue de quatre doigts; les lames en ſont agréablement variées de noir, de blanc, de pourpre, de verdâtre & de jaune; & lorſqu'elles s'exfolient, la carapace préſente à leur place du jaune noirâtre.

(a) La Bande blanche. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Teſtudo puſilla, 14. *Linn. amphib. rept.*
Teſtudo terreſtris puſilla, ex Indiâ orientali, *Worm. mus.* 313.
Teſtudo virginea, *Grew. mus.* 38, *Tab.* 3, *f.* 3.
Ray, Synopſis quadrupedum, page 259. Teſtudo terreſtris puſilla ex Indiâ orientali.
George Edwards, Hiſtoire naturelle des oiſeaux, Londres, 1751.
Teſtudo teſſellata minor Africana. The Africa land Tortoiſe.
Teſtudo puſilla, 15. *Schneider.*

Le plastron est blanchâtre, & sur le sommet de la tête, dont on a comparé la forme à celle de la tête d'un perroquet, s'élève une protubérance d'une couleur de vermillon mélangé de jaune. C'est de ce dernier caractère, par lequel elle a quelque rapport avec la nasicorne, que nous avons tiré le nom que nous lui donnons. Les pieds de cette tortue sont garnis de quatre ongles, & d'écailles très-dures; les cuisses sont revêtues d'une peau qui ressemble à du cuir; la queue est effilée & très-courte. La Nature a paré cette tortue avec soin; elle lui a donné la beauté: mais, en la réduisant à un très-petit volume, elle lui a ôté presque tout l'avantage du bouclier naturel sous lequel elle peut se renfermer: car il paroît qu'on doit lui appliquer ce que rapporte Kolb de la tortue de terre du Cap de Bonne-espérance. Suivant ce Voyageur, les grands aigles de mer, nommés *Orfraie*, sont très-avides de la chair de la tortue: malgré toute la force de leur bec & de leurs serres, ils ne pourroient briser sa dure enveloppe; mais ils s'enlèvent aisément; ils l'emportent au plus haut des airs, d'où ils la laissent tomber à plusieurs reprises sur des rochers très-durs: la hauteur de la chûte & la très-grande vîtesse qui en résulte, produisent un choc violent; & la couverture de la tortue bientôt brisée, livre en proie à l'aigle carnacier l'animal qu'elle auroit mis à couvert, si un poids plus considérable avoit résisté aux efforts de l'aigle, pour l'élever dans les nues (*b*).

De tous les tems on a attribué le même instinct aux aigles de l'Europe, pour parvenir à dévorer les tortues grecques; & tout le monde sait que les anciens se sont plu à raconter la mort singulière du fameux poëte Eschyle, qui fut tué, dit-on, par le choc d'une tortue, qu'un aigle laissa tomber de très-haut sur sa tête nue (*c*).

La tortue Vermillon n'habite pas seulement aux environs du Cap de Bonne-espérance; il paroît qu'on la rencontre aussi dans la partie septentrionale de l'Afrique. M. Edwards a décrit un individu de cette espèce, qui lui avoit été apporté de *Sancta-Crux*, dans la Barbarie occidentale (*d*).

(*b*) *Voyage de Kolb ou Kolben, vol. 2, page* 198.
(*c*) *Voyez Conrad Gesner, livre II des Quadrupèdes ovipares, article des Tortues.*
(*d*) *George Edwards, ouvrage déjà cité, page* 204.

LA COURTE-QUEUE (*a*).

On trouve à la Caroline cette tortue terrestre, dont la tête & les pattes sont recouvertes d'écailles dures, semblables à des callosités. Les doigts sont

(*a*) La courte-queue. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Testudo carolina, 11, *Linn. amphib. rept.*
George Edwards, Histoire naturelle des oiseaux, page 205. Testudo tessellata minor Carolinensis.

réunis; elle a cinq ongles aux pieds de devant, & quatre à ceux de derrière. Un de ses caractères distinctifs, est d'avoir la queue des plus courtes; mais elle n'est pas absolument sans queue, ainsi que l'a dit M. Linné. La couverture supérieure échancrée pardevant en forme de croissant, n'offre point de dentelures sur les bords, & les lames qui la garnissent, sont larges, bordées de stries, & pointillées dans leur milieu. Il paroît qu'elle devient assez grande. On conserve au Cabinet du Roi une carapace de cette tortue; elle a dix pouces six lignes de long, & huit pouces dix lignes de large.

Testudo pedibus digitatis calloso-squamosis, testa ovali subconvexa, scutellis planis striatis medio punctatis. *Gron. Zooph.*, 17, *No.* 77.
Seba mus. 1. *Tab.* 80 *fig.* 1, Testudo terrestris major Americana.
Testudo carolina, 7, *Schneider.*

LA CHAGRINÉE.

NOUS donnons ce nom à une nouvelle espèce de tortue apportée des grandes Indes au Cabinet du Roi, par M. Sonnerat. Elle est très-remarquable par la conformation de sa carapace qui ne ressemble à celle d'aucune tortue connue. Cette couverture supérieure a trois pouces neuf lignes de longueur, sur trois pouces six lignes de largeur; elle paroît composée, pour ainsi dire, de deux carapaces placées l'une sur l'autre, & dont celle de dessus seroit plus étroite & plus courte. Cette espèce de seconde carapace, qui représente le disque, est longue de deux pouces huit lignes, large de deux pouces, un peu saillante, osseuse, parsemée d'une grande quantité de petits points qui la font paroître *Chagrinée;* & c'est de-là que nous avons tiré le nom de l'animal. Ce disque est composé de vingt-trois pièces, qui ne sont recouvertes d'aucune écaille. Seize de ces pièces, plus larges que les autres, sont placées sur deux rangs séparés vers la tête par une troisième rangée de six pièces plus petites; & ces trois rangs se réunissent à une dernière pièce, qui forme la partie antérieure du disque. Les bords de la carapace sont cartilagineux & à demi-transparens; ils laissent appercevoir les côtes de l'animal, le long desquelles cette partie cartilagineuse est un peu relevée, & qui sont au nombre de huit de chaque côté; ces bords sont parderrière presque aussi larges que le disque.

Le plastron est plus avancé pardevant & parderrière que la couverture supérieure; il est un peu échancré pardevant, cartilagineux, transparent & garni de sept plaques osseuses, chagrinées, semblables aux pièces du disque, différentes entr'elles par leur grandeur & par leur figure, placées trois vers le devant, deux vers le milieu, & deux vers le derrière du plastron.

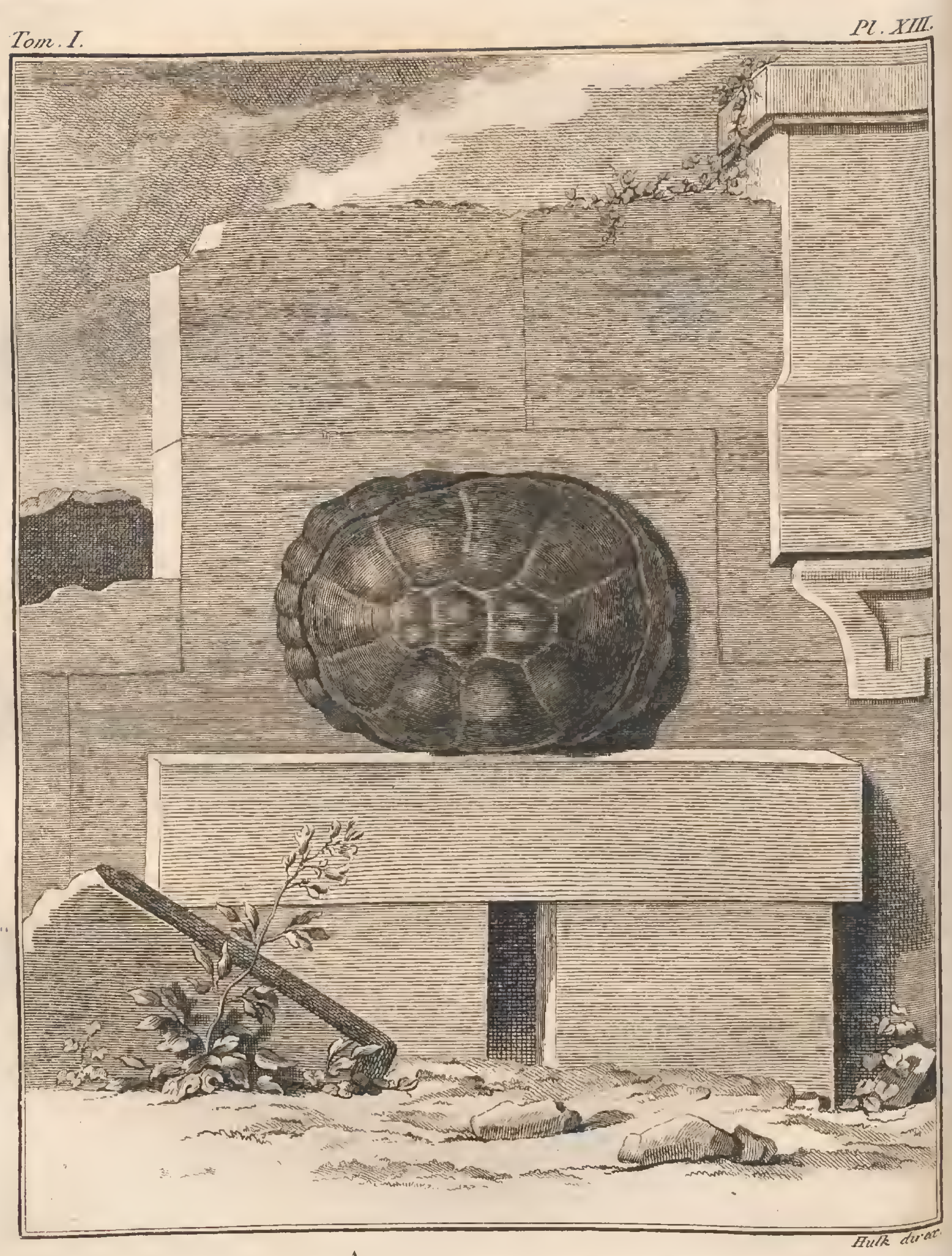
La tête ressemble à celle des tortues d'eau douce; les rides de la peau qui environne le cou, montrent que l'animal peut l'alonger facilement. Comme



LA CHAGRINÉE *grandeur de deux tiers de nature.*



LA ROUSSÂTRE, *grandeur de moitié de nature*.



Hulk direx.

LA NOIRÂTRE *grandeur de moitié de nature.*

nous n'avons rien appris relativement aux habitudes de cette tortue, & comme les pattes & la queue manquoient à l'individu que nous venons de décrire, nous ne pouvons point dire si la Chagrinée est terrestre ou d'eau douce. Cependant comme sa couverture supérieure n'est presque pas bombée, nous présumons que cette tortue singulière est plutôt d'eau douce que de terre.

LA ROUSSATRE.

CETTE nouvelle espèce de tortue a été apportée de l'Inde au Cabinet du Roi, ainsi que la Chagrinée, par M. Sonnerat; sa carapace est aplatie, longue de cinq pouces six lignes, & large d'autant; le disque est recouvert de treize lames; les bords le sont de douze. Ces écailles sont minces, légèrement striées, unies dans le centre, d'une couleur roussâtre très-semblable à celle du marron: & c'est de-là que nous avons tiré le nom que nous lui donnons. Le plastron est échancré par derrière, & revêtu de treize lames; la tête est plus plate que celle de la plupart des autres tortues: les cinq doigts des pieds de devant, ainsi que de ceux de derrière, sont garnis d'ongles longs & pointus. La queue manquoit à l'individu apporté par M. Sonnerat. Mais, quoique nous n'ayons pu juger de la forme de cette partie, nous présumons, d'après l'aplatissement de la carapace; & sur-tout d'après les ongles qui ne sont point émoussés, que la tortue roussâtre est plutôt d'eau douce que terrestre. L'individu que nous avons décrit étoit femelle; aussi son plastron étoit-il plat. Nous avons trouvé dans son intérieur plusieurs œufs d'une substance molle, ovales & longs d'un pouce.

LA NOIRATRE.

NOUS nommons ainsi une tortue dont il n'est fait mention dans aucuns des Naturalistes & Voyageurs dont les ouvrages sont le plus connus, & dont nous ne pouvons donner qu'une description incomplète, parce que nous n'en avons vu que la carapace & le plastron, conservés au Cabinet du Roi. Cette carapace a cinq pouces quatre lignes de long sur à-peu-près autant de large; elle est un peu bombée, d'une couleur très-foncée & noirâtre. Le disque est recouvert de treize écailles épaisses, striées dans leur contour, & si polies dans tout le reste de leur surface, qu'elles paroissent onctueuses au toucher. Les cinq écailles de la rangée du milieu sont un peu relevées, de manière à

former une arête longitudinale; les bords font garnis de vingt-quatre lames; le plaftron eft échancré parderrière, & revêtu de treize écailles. Nous ignorons fi cette tortue eft terreftre ou d'eau douce, & dans quels lieux on la trouve.

DES LÉZARDS.

Le genre des lézards eft le plus nombreux de ceux qui forment l'ordre des Quadrupèdes ovipares. Après avoir comparé les uns avec les autres, les divers animaux qui le compofent, tant d'après nos obfervations que d'après celles des Voyageurs & des Naturaliftes, nous avons cru devoir en compter cinquante-fix efpèces toutes différenciées par leurs habitudes naturelles, & par des caractères extérieurs. On peut diftinguer facilement les lézards des autres Quadrupèdes ovipares, parce qu'ils ne font pas couverts d'une carapace, comme les tortues, & parce qu'ils ont une queue, tandis que les grenouilles, les raines & les crapauds n'en ont point. Leur corps eft revêtu d'écailles plus ou moins fortes, ou de tubercules plus ou moins faillans. Leur grandeur varie depuis la longueur de deux ou trois pouces, jufqu'à celle de vingt-fix ou même trente pieds. La forme & la proportion de leur queue varient auffi: dans les uns, elle eft aplatie; dans les autres, elle eft ronde. Dans quelques efpèces fa longueur égale trois fois celle du corps; dans quelques autres, elle eft très-courte: dans tous, elle s'étend horizontalement, & eft prefque auffi groffe à fon origine que l'extrémité du corps à laquelle elle eft attachée.

Les pattes de derrière des lézards font plus longues que celles de devant. Les uns ont cinq doigts à chaque pied, d'autres n'en ont que quatre ou même trois aux pieds de derrière, ou à ceux de devant. Dans la plupart de ces animaux, les cinq doigts des pieds de derrière font inégaux, le troifième & le quatrième font les plus longs, & l'extérieur eft féparé des autres, comme une efpèce de pouce, tandis qu'au contraire dans les Quadrupèdes vivipares, le doigt qui repréfente le pouce, eft le doigt intérieur.

Les phalanges des doigts ne font pas toujours au nombre de trois ou de deux, comme dans les vivipares, mais quelquefois au nombre de quatre, ainfi que dans plufieurs efpèces d'oifeaux; ce qui donne aux lézards plus de facilité pour faifir les branches des arbres fur lefquels ils grimpent.

Les habitudes de ces animaux font auffi diverfifiées que leur conformation extérieure: les uns paffent leur vie dans l'eau, ou fur les bords déferts des grands fleuves & des marais. D'autres, bien loin de fuir les endroits habités, les choififfent de préférence pour leur demeure: ceux-ci vivent au milieu des bois, & y courent avec vîteffe fur les rameaux les plus élevés; ceux-là ont leurs côtés garnis de membranes en forme d'ailes, par le moyen defquelles ils franchiffent avec facilité des efpaces étendus, & réuniffent ainfi à la faculté

de nager, & à celle de grimper aisément jusqu'au sommet des arbres, le pouvoir de s'élancer & de voler, pour ainsi dire, de branche en branche.

Pour mettre de l'ordre dans l'exposition de ce grand nombre d'espèces de lézards, nous avons cru devoir réunir celles qui se ressemblent le plus par leur grandeur, par leur conformation extérieure, & par leurs habitudes. Nous avons formé par-là huit divisions dans ce genre : la première, qui renferme onze espèces, comprend les *crocodiles*, les *fouettes-queue*, les *dragonnes* & les autres lézards, qui ont tous la queue aplatie, & qui, presque tous, parviennent à une longueur de plusieurs pieds.

Dans la seconde division se trouvent les *iguanes* & d'autres lézards moins grands, mais qui cependant ont quelquefois quatre ou cinq pieds de longueur, & qui sont distingués d'avec les autres par des écailles relevées en forme de crêtes au-dessus de leur dos. Cette seconde division renferme cinq espèces.

Dans la troisième, nous plaçons le *lézard gris* si commun dans nos contrées, le *lézard vert* que l'on trouve en très-grand nombre dans nos provinces méridionales, & cinq autres espèces de lézards tous distingués des autres, en ce qu'ils n'ont point de crêtes sur le dos, que leur queue est ronde, & que le dessous de leur corps est revêtu d'écailles assez grandes, disposées en bandes transversales.

Ces bandes transversales manquent, ainsi que les crêtes, aux lézards de la quatrième division ; ce défaut, joint à la rondeur de leur queue, suffit pour les faire reconnoître ; & ils forment vingt-&-une espèces, parmi lesquelles nous remarquerons principalement le *Caméléon*, le *Scinque*, faussement appellé *crocodile terrestre*, &c.

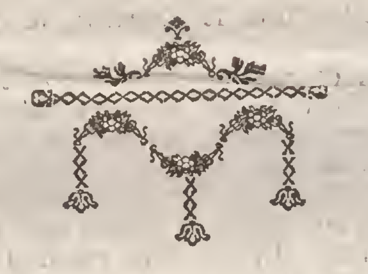
Le *Gecko*, le *Geckotte*, & une troisième & nouvelle espèce de lézard composent la cinquième division ; & leur caractère distinctif est d'avoir le dessous des doigts garnis de larges écailles, placées les unes sur les autres, comme les ardoises qui couvrent les toits.

La sixième division comprend le *Seps* & le *Chalcide*, qui n'ont l'un & l'autre que trois doigts, tant aux pieds de devant qu'à ceux de derrière.

Les lézards de la septième division sont remarquables par les membranes, en forme d'ailes, dont nous venons de parler. Nous n'avons compté dans cette division qu'une seule espèce, à laquelle nous avons rapporté tous les lézards ailés, décrits par les Voyageurs : on en verra les raisons à l'article particulier du *Dragon*.

La huitième division enfin comprend six espèces de lézards, parmi lesquelles nous rangeons la Salamandre terrestre & la Salamandre aquatique. Toutes les six sont distinguées des autres, en ce qu'elles ont trois ou quatre doigts aux pieds de devant, & quatre ou cinq aux pieds de derrière. Nous laissons exclusivement à ces animaux, le nom de *Salamandre*, qui a été souvent attribué à plusieurs lézards, très-différens des vraies Salamandres, & même très-différens les uns des autres ; ils ont beaucoup de rapports avec les grenouilles & les autres Quadrupèdes ovipares qui n'ont pas de queue ; ils leurs ressemblent non-seulement par leur peau dénuée d'écailles apparentes, mais encore par leurs habitudes, par les espèces de métamorphoses qu'ils subissent avant de devenir adultes, & par le séjour, plus ou moins long, qu'ils font au milieu

des eaux. Ils s'en rapprochent encore par leurs parties intérieures, & par la forme & le nombre de leurs os. S'ils ont des vertèbres cervicales, de même que les autres lézards, ils manquent presque tous de côtes, comme les grenouilles, & ils font ainsi la nuance, qui réunit les Quadrupèdes ovipares qui ont une queue avec ceux qui en sont privés: presque tous les lézards n'ont que deux ou quatre vertèbres cervicales; mais le crocodile placé, par sa grandeur & par sa puissance, à la tête de ces animaux, & occupant, dans la chaîne qui les réunit, l'extrémité opposée à celle où se trouvent les Salamandres, a sept vertèbres au cou, comme tous les Quadrupèdes vivipares. Il lie par-là les lézards avec ces animaux mieux organisés, pendant que, d'un autre côté, il les rapproche des tortues de mer par une grande partie de ses habitudes & de sa conformation.



PREMIÈRE DIVISION.

LÉZARDS

Dont la queue eſt aplatie, & qui ont cinq doigts aux pieds de devant.

LES CROCODILES.

LORSQU'ON compare les relations des Voyageurs, les obſervations des Naturaliſtes, & les deſcriptions des Nomenclateurs, pour déterminer ſi l'on doit compter pluſieurs eſpèces de crocodile, ou ſi les différences qu'on a remarquées dans les individus, ne tiennent qu'à l'âge, au ſexe & au climat, on rencontre beaucoup de contradictions, tant ſur la forme, que ſur la couleur, la taille, les mœurs & l'habitation de ce grand Quadrupède ovipare. Les Voyageurs lui ont rapporté ce qui ne convenoit qu'à d'autres grands lézards très-différens du crocodile, par leur conformation & par leurs habitudes; ils en ont même donné les noms. Ils ont dit que le crocodile s'appelloit tantôt *Ligan*, tantôt *Guan* (*a*); noms qui ne ſont que des contractions de celui du lézard *Iguane*. C'eſt d'après ces diverſités de noms, de formes & de mœurs, qu'ils ont voulu regarder les crocodiles comme formant pluſieurs eſpèces diſtinctes: mais tous les vrais crocodiles ont cinq doigts aux pieds de devant, quatre doigts palmés aux pieds de derrière, & n'ont d'ongles qu'aux trois doigts intérieurs de chaque pied. En examinant donc uniquement tous les grands lézards qui préſentent ces caractères, & en obſervant attentivement les différences des divers individus, tant d'après les crocodiles que nous avons vus nous-mêmes, que d'après les deſcriptions des Auteurs, & les récits des Voyageurs, nous avons cru ne devoir compter que trois eſpèces parmi ces énormes animaux.

La première eſt le crocodile ordinaire ou proprement dit, qui habite les bords du Nil; on l'appelle *Alligator*, principalement en Afrique, & l'on pourroit le déſigner par le nom de *Crocodile vert*, qui lui a déjà été donné. La ſeconde eſt le *Crocodile noir*, que M. Adanſon a vu ſur la grande rivière du Sénégal; & la troiſième, le crocodile qui habite les bords du Gange, & auquel nous conſervons le nom de *Gavial*, qui lui a été donné dans l'Inde.

(*a*) *Hiſtoire générale des Voyages*, *Livre VII.*

Ces trois eſpèces ſe reſſemblent, par les caractères diſtinctifs des crocodiles que nous venons d'indiquer; mais elles diffèrent les unes des autres par d'autres caractères que nous rapporterons dans leurs articles particuliers.

On a donné aux crocodiles d'Amérique le nom de *Cayman*, que l'on a emprunté des Indiens; nous en avons comparé avec ſoin pluſieurs individus de différens âges, avec des crocodiles du Nil, & nous avons penſé qu'ils ſont abſolument de la même eſpèce que ces crocodiles d'Egypte; ils ne préſentent aucune différence remarquable, qui ne puiſſe être rapportée à l'influence du climat. En effet, ſi leurs mâchoires ſont quelquefois moins alongées, elles ne diffèrent jamais aſſez, par leur raccourciſſement, de celles des crocodiles du Nil, pour que les Caymans conſtituent une eſpèce diſtincte, d'autant plus que cette différence eſt très-variable, & que les crocodiles d'Amérique reſſemblent autant à ceux du Nil par le nombre de leurs dents, qu'un individu reſſemble à un autre parmi ces derniers crocodiles. On a prétendu que le cri des Caymans étoit plus foible, leur courage moins grand, & leur longueur moins conſidérable; mais cela n'eſt vrai tout au plus que des crocodiles de certaines contrées de l'Amérique, & particulièrement des côtes de la Guiane. Ceux de la Louiſiane ſont entendre une ſorte de mugiſſement pour le moins auſſi fort que celui des crocodiles de l'ancien continent, qu'ils ſurpaſſent quelquefois par leur grandeur & par leur hardieſſe, tandis que nous voyons d'un autre côté, dans l'ancien monde, pluſieurs pays où les crocodiles ſont preſque muets, & préſentent une ſorte de lâcheté & de douceur de mœurs égales, pour le moins, à celle des crocodiles de la Guiane.

Les crocodiles du Nil, & ceux d'Amérique ne forment donc qu'une eſpèce, dont la grandeur & les habitudes varient dans les deux continens, ſuivant la température, l'abondance de la nourriture, le plus ou moins d'humidité, &c. Cette première eſpèce eſt donc commune aux deux mondes, pendant que le crocodile noir n'a été encore vu qu'en Afrique, & le Gavial ſur les bords du Gange.

Les Voyageurs, qui ſont allés ſur les côtes orientales de l'Amérique méridionale, diſent que l'on y rencontre de grands Quadrupèdes ovipares, qu'ils regardent comme une petite eſpèce de caymans, bien diſtincte de l'eſpèce ordinaire. Cette prétendue eſpèce de cayman eſt celle d'un grand lézard, que l'on nomme *dragonne*, & qui parvient quelquefois à la longueur de cinq ou ſix pieds. Notre opinion à ce ſujet a été confirmée par un fort bon Obſervateur, qui arrivoit de la Guiane, à qui nous avons montré la dragonne, & qui l'a reconnue pour le lézard qu'on y appelle *la petite eſpèce de cayman*.

Le Navigateur Dampier a auſſi voulu regarder comme une nouvelle eſpèce de crocodile, de très-grands lézards que l'on trouve dans la nouvelle Eſpagne, ainſi que dans d'autres contrées de l'Amérique (*b*), & auxquels les Eſpagnols ont donné également le nom de cayman. Mais il nous paroît que les Quadrupèdes ovipares, déſignés par Dampier ſous les noms de *crocodile* & de *cayman*, ſont de l'eſpèce des grands lézards que l'on a nommés *Fouette-queue*. Ils préſentent en effet le caractère diſtinctif de ces derniers; lorſqu'ils courent,

(*b*) *Dampier, Tome 3, pages 287 & ſuivantes.*

ils portent, ſuivant Dampier lui-même, leur queue retrouſſée & repliée par le bout en forme d'arc, tandis que les vrais crocodiles ont toujours la queue preſque traînante.

D'ailleurs les vrais crocodiles ont, dans tous les pays, quatre glandes qui répandent une odeur de muſc bien ſenſible. Les grands lézards que Dampier a voulu comprendre parmi ces animaux, n'en ont point, ſuivant lui; nous avons donc une nouvelle preuve que ces lézards de Dampier ne forment pas une quatrième eſpèce de crocodiles.

Nous allons examiner de près les trois eſpèces que nous croyons devoir compter parmi ces lézards géans, en commençant par celle qui habite les bords du Nil, & qui eſt la plus anciennement connue.

LE CROCODILE,

ou LE CROCODILE PROPREMENT DIT (*a*).

LA Nature, en accordant à l'aigle les hautes régions de l'atmoſphère, en donnant au lion, pour ſon domaine, les vaſtes déſerts des contrées ardentes,

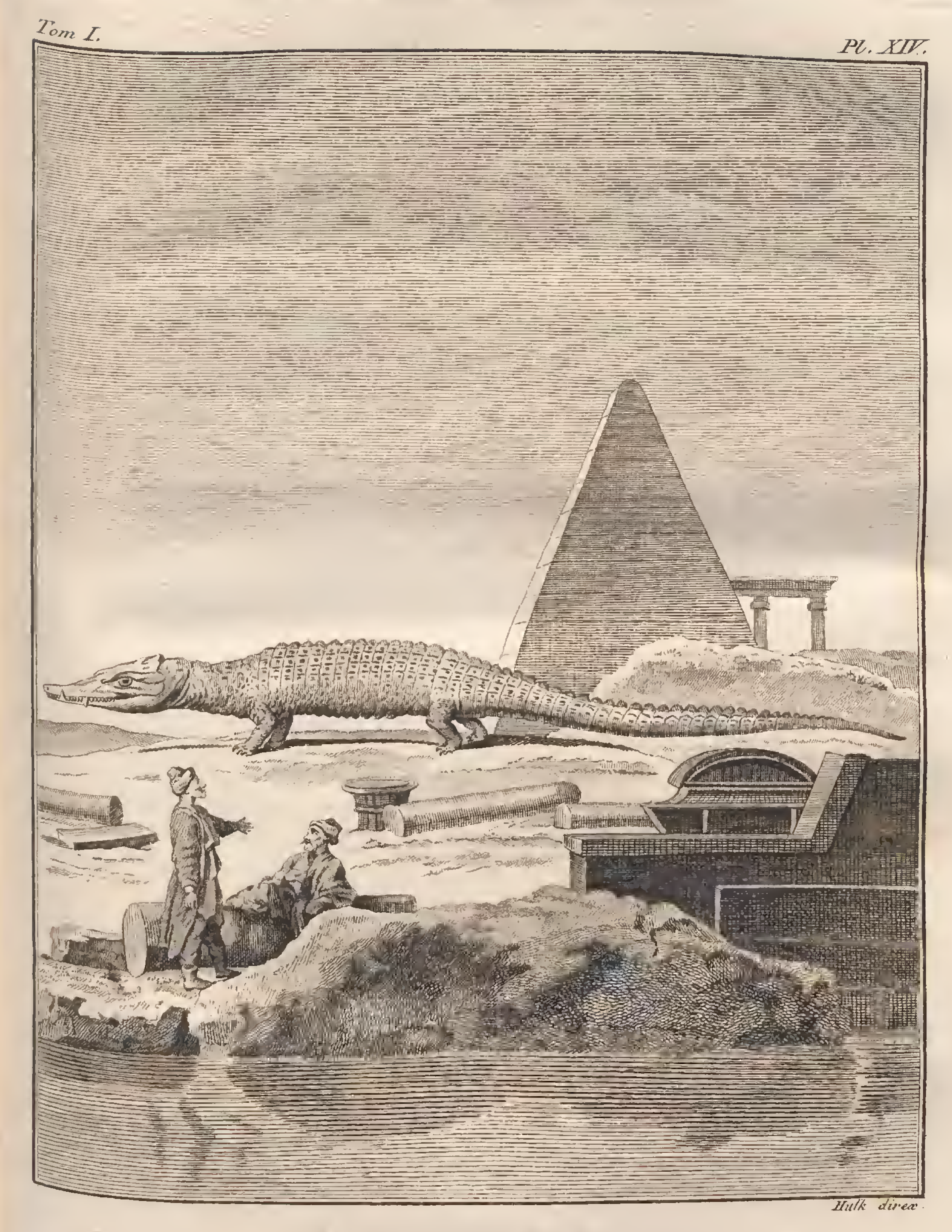
(*a*) Κροκόδειλος & Νειλοκροκόδειλος, *en grec.*
Crocodilus, *en latin.*
Alligator, *ſur les côtes d'Afrique.*
Diaſik, *par les Nègres du Sénégal.*
Cayman, en Amérique.
Takaie, *par les Siamois.*
Lagartor, *dans l'Inde, par les Portugais.*
Jacare, *au Bréſil.*
Kimbuta, *dans l'Iſle de Ceylon, ſelon Ray.*
Leviathan de l'écritura, ſuivant Scheuchzer, *phyſique de Job.*
Champſan, *en Egypte.*
Kimſak, *en certaines provinces de la Turquie.*
Le crocodile. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lacerta crocodilus. 1. *Linn. amphib. reptil.*
Gronov. mus., page 74, *No.* 47, crocodilus.
Conradi Geſneri, Hiſtoriæ animalium, lib. II, de Quadrup. ovip. crocodilus.
Aldrov. aquat. 677, crocodilus.
Séba. 1. *Tab.* 103 & 104.
Bellon. aquat. 41, crocodilus.
Crocodilus, *Brown, page* 461.
Crocodilus, *Barrère,* 152.
Crocodilus, *Jobi Ludolphi commentarius.*
Crocodilus, *Proſper Alpin, Lugduni Batavorum* 1735, *tome* 1, *chap V.*
Jonſt. Quadr., tab. 79, *fig.* 3. crocodilus.
Crocodilus Niloticus, crocodilus Americanus, crocodilus Africanus, crocodilus terreſtris. *Laurenti ſpecimen medicum, &c. Vienne* 1768, *pages* 53 & 54. (M. Laurenti, ſavant Naturaliſte, qui a fait connoître pluſieurs eſpèces nouvelles de Quadrupédes ovipares, auroit certainement regardé, comme de la même eſpèce, les quatre individus que nous venons d'indiquer, s'il ne s'en étoit point rapporté à Séba).

a abandonné au crocodile les rivages des mers & des grands fleuves des zones torrides. Cet animal énorme, vivant sur les confins de la terre & des eaux, étend sa puissance sur les habitans des mers, & sur ceux que la terre nourrit. L'emportant en grandeur sur tous les animaux de son ordre, ne partageant sa subsistance ni avec le vautour, comme l'aigle, ni avec le tigre, comme le lion, il exerce une domination plus absolue que celle du lion & de l'aigle; & il jouit d'un empire d'autant plus durable, qu'appartenent à deux élémens, il peut échapper plus aisément aux pièges; qu'ayant moins de chaleur dans le sang, il a moins besoin de réparer des forces qui s'épuisent moins vîte; & que pouvant résister plus long-tems à la faim, il livre moins souvent des combats hasardeux.

Il surpasse, par la longueur de son corps, & l'aigle & le lion, ces fiers rois de l'air & de la terre; & si l'on excepte les très-grands quadrupèdes, comme l'éléphant, l'hippopotame, &c. & quelques serpens démesurés, dans lesquels la Nature paroît se complaire à prodiguer la matière, il seroit le plus grand des animaux, si, dans le fond des mers dont il habite les bords, cette Nature puissante n'avoit placé d'immenses cétacées. Il est à remarquer qu'à mesure que les animaux sont destinés à fendre l'air avec rapidité à marcher sur la terre, ou à cingler au milieu des eaux, ils sont doués d'une grandeur plus considérable. Les aigles & les vautours sont bien éloignés d'égaler en grandeur le tigre, le lion, & le chameau; à mesure même que les quadrupèdes vivent plus près des rivages, il semble que leurs dimensions augmentent; comme dans l'éléphant & dans l'hippopotame, & cependant la plupart des animaux quadrupèdes, dont le volume est le plus étendu, sont moins grands que les crocodiles qui ont atteint le dernier degré de leur développement. On diroit que la Nature auroit eu de la peine à donner à de très-grands animaux des ressorts assez puissans pour les élever au milieu d'un élément aussi léger que l'air, & même pour les faire marcher sur la terre, & qu'elle n'a accordé un volume, pour ainsi dire gigantesque, aux êtres vivans & animés, que lorsqu'ils ont dû fendre l'élément de l'eau, qui, en leur cédant par sa fluidité, les a soutenus par sa pesanteur. L'art de l'homme, qui n'est qu'une application des forces de la nature, a été contraint de suivre la même progression; il n'a pu faire rouler sur la terre que des masses peu considérables; il n'en a élevé dans les airs que de moins grandes encore; & ce n'est que sur la surface des ondes qu'il a pu diriger des machines énormes.

Mais cependant comme le crocodile ne peut vivre que dans les climats très-chauds, & que les grandes baleines, &c. fréquentent de préférence, au contraire, les régions polaires, le crocodile ne le cède en grandeur qu'à un petit nombre des animaux qui habitent les mêmes pays que lui. C'est donc assez souvent sans trouble qu'il exerce son empire sur les Quadrupèdes ovipa-

Ray, *Quadr.* 261, Lacertus Maximus.
Bont. jav. tab. 55, crocodilus cayman.
Olear. mus. 8, *tab.* 7, *fig.* 3, crocodilus.
Vallisni. Nat. 1, *tom.* 43.
Catesby, *Histoire naturelle de la Caroline*, *vol.* 2, Lacertus Maximus.



Hulk direx.

LE CROCODILE DU NIL.

res. Incapable de desirs très-ardens, il ne ressent pas la férocité (b). S'il se nourrit de proie; s'il dévore les autres animaux; s'il attaque même quelquefois l'homme, ce n'est pas, comme on l'a dit du tigre, pour assouvir un appétit cruel, pour obéir à une soif de sang que rien ne peut étancher, mais uniquement pour satisfaire des besoins d'autant plus impérieux, qu'il doit entretenir une masse plus considérable. Roi dans son domaine, comme l'aigle & le lion dans les leurs, il a, pour ainsi dire, leur noblesse, en même tems que leur puissance. Les baleines, les premiers des cétacées auxquels nous venons de le comparer, ne détruisent également que pour se conserver ou se reproduire; & voilà donc les quatre grands dominateurs des eaux, des rivages, des déserts & de l'air, qui réunissent à la supériorité de la force, une certaine douceur dans l'instinct, & laissent à des espèces inférieures, à des tirans subalternes, la cruauté sans besoin.

La forme générale du crocodile est assez semblable, en grand, à celle des autres lézards. Mais si nous voulons saisir les caractères qui lui sont particuliers, nous trouverons que sa tête est alongée, aplatie, & fortement ridée; le museau gros & un peu arrondi; au-dessus est un espace rond, rempli d'une substance noirâtre, molle & spongieuse, où sont placées les ouvertures des narines; leur forme est celle d'un croissant, & leurs pointes sont tournées en arrière. La gueule s'ouvre jusqu'au-delà des oreilles; les mâchoires ont quelquefois plusieurs pieds de longueur; l'inférieure est terminée de chaque côté par une ligne droite; mais la supérieure est comme festonnée; elle s'élargit vers le gosier, de manière à déborder de chaque côté la mâchoire de dessous; elle se retrécit ensuite, & la laisse dépasser jusqu'au museau, où elle s'élargit de nouveau, & enferme, pour ainsi dire, la mâchoire inférieure.

Il arrive de-là que les dents placées aux endroits où une mâchoire déborde l'autre, paroissent à l'extérieur comme des crochets, ou des espèces de dents canines: telles sont les dix dents qui garnissent le devant de la mâchoire supérieure. Au contraire, les deux dents les plus antérieures de la mâchoire inférieure, non-seulement s'enfoncent dans la mâchoire de dessus lorsque la gueule est fermée, mais elles y pénètrent si avant, qu'elles la traversent en entier, & s'élèvent au-dessus du museau, où leurs pointes ont l'apparence de petites cornes; c'est ce que nous avons trouvé dans tous les individus d'une longueur un peu considérable que nous avons examinés. Cela est même très-sensible dans un jeune crocodile du Sénégal, de quatre pieds trois ou quatre pouces de long, que l'on conserve au Cabinet du Roi. Ce caractère remarquable n'a cependant été indiqué par personne, excepté par les Mathématiciens Jésuites, que Louis XIV envoya dans l'Orient, & qui décrivirent un crocodile dans le Royaume de Siam (c).

Les dents sont quelquefois au nombre de trente-six dans la mâchoire supérieure, & de trente dans la mâchoire inférieure, mais ce nombre doit souvent varier. Elles sont fortes, un peu creuses, striées, coniques, pointues,

(b) Aristote est le premier Naturaliste qui l'ait reconnu.
(c) *Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle des animaux, tome 3.*

inégales en longueur *(d)*, attachées par de grosses racines, placées de chaque côté sur un seul rang, & un peu courbées en arrière, principalement celles qui sont vers le bout du museau. Leur disposition est telle que quand la gueule est fermée, elles passent les unes entre les autres: les pointes de plusieurs dents inférieures, occupent alors des trous creusés dans les gencives de dessus, & réciproquement. MM. les Académiciens qui disséquèrent un très-jeune crocodile, amené en France en 1681, arrachèrent quelques dents, & en trouvèrent de très petites, placées dans le fond des alvéoles; ce qui prouve que les premières dents du crocodile tombent, & sont remplacées par de nouvelles, comme les dents incisives de l'homme & de plusieurs Quadrupèdes vivipares *(e)*.

La mâchoire inférieure est la seule mobile dans le crocodile, ainsi que dans les autres Quadrupèdes. Il suffit de jeter les yeux sur le squelette de ce grand lézard, pour en être convaincu, malgré tout ce qu'on a écrit à ce sujet *(f)*.

Dans la plupart des vivipares, la mâchoire inférieure, indépendamment du mouvement de haut en bas, a un mouvement de droite à gauche, & de gauche à droite, nécessaire pour la trituration de la nourriture. Ce mouvement a été refusé au crocodile, qui d'ailleurs ne peut mâcher que difficilement sa proie, parce que les dents d'une mâchoire ne sont pas placées de manière à rencontrer celles de l'autre: mais elles retiennent ou déchirent avec force les animaux qu'il saisit, & qu'il avale le plus souvent sans les broyer *(g)*: il a par-là avec les poissons un trait de ressemblance, auquel ajoutent la conformation & la position des dents de plusieurs chiens de mer, assez semblables à celles des dents du crocodile.

Les anciens *(h)*, & même quelques modernes *(i)*, ont pensé que le crocodile n'avoit pas de langue; il en a une cependant fort large, & beaucoup plus considérable en proportion que celle du bœuf, mais qu'il ne peut pas alonger ni darder à l'extérieur, parce qu'elle est attachée aux deux bords de la mâchoire inférieure, par une membrane qui la couvre. Cette membrane est percée de plusieurs trous, auxquels aboutissent des conduits qui partent des glandes de la langue *(k)*.

Le crocodile n'a point de lèvres; aussi, lorsqu'il marche ou qu'il nage avec le plus de tranquilité, montre-t-il ses dents, comme par furie; & ce qui ajoute à l'air terrible que cette conformation lui donne, c'est que ses yeux étincelans, très rapprochés l'un de l'autre, placés obliquement, & présentant

(d) Ce sont les plus longues que Pline appelle Canines. *Histoire naturelle, Livre XI, Chapitre LXI.*

(e) *Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle des animaux, tome 3, article du crocodile.*

(f) *Labat, vol. 2, page* 344.
Ray, Synopsis animalium, page 262.

(g) „ Le crocodile avale ses alimens sans les mâcher, & sans les mêler avec de la salive: „ il les digère cependant avec facilité, parce qu'il a en proportion une plus grande quantité „ de bile & de sucs digestifs qu'aucun autre animal." *Voyez le Voyage en Palestine, par Hasselquist, page* 346.

(h) *Voyez Pline, Livre XI, Chap. LXV.*

(i) *Histoire naturelle de la Jamaïque, page* 461.

(k) *Mémoires pour servir à l'Hist. naturelle des animaux, art. du crocodile.*

une forte de regard finiftre, font garnis de deux paupières dures, toutes les deux mobiles (*l*), fortement ridées, furmontées par un rebord dentelé, &, pour ainfi dire, par un fourcil menaçant. Cet afpect affreux n'a pas peu contribué, fans doute, à la réputation de cruauté infatiable que quelques Voyageurs lui ont donnée: Ses yeux font auffi, comme ceux des oifeaux, défendus par une membrane clignotante, qui ajoute à leur force (*m*).

Les oreilles fituées très-près, & au-deffus des yeux, font recouvertes par une peau fendue & un peu relevée, de manière à repréfenter deux paupières fermées, & c'eft ce qui a fait croire à quelques Naturaliftes que le crocodile n'avoit point d'oreilles, parce que plufieurs autres lézards en ont l'ouverture plus fenfible. La partie fupérieure de la peau qui ferme les oreilles, eft mobile; & lorfqu'elle eft levée, elle laiffe appercevoir la membrane du tambour. Certains Voyageurs auront apparemment penfé que cette peau, relevée en forme de paupières, recouvroit des yeux; & voilà pourquoi l'on a écrit que l'on avoit tué des crocodiles à quatre yeux (*n*). Quelque peu proéminentes que foient ces oreilles, Hérodote dit que les habitans de Memphis attachoient des efpèces de pendans à des crocodiles privés qu'ils nourriffoient.

Le cerveau des crocodiles eft très-petit (*o*).

La queue eft très-longue; elle eft, à fon origine, auffi groffe que le corps, dont elle paroît une prolongation; fa forme aplatie, & affez femblable à celle d'un aviron, donne au crocodile une grande facilité pour fe gouverner dans l'eau, & frapper cet élément de manière à y nager avec vîteffe. Indépendamment de ce fecours, les doigts des pieds de derrière font réunis par des membranes, dont il peut fe fervir comme d'efpèces de nageoires: ces doigts font au nombre de quatre; ceux des pieds de devant, au nombre de cinq; dans chaque pied, il n'y a que les doigts intérieurs qui foient garnis d'ongles, & la longueur de ces ongles eft ordinairement d'un ou deux pouces.

La Nature a pourvu à la fûreté des crocodiles, en les revêtant d'une armure prefque impénétrable; tout leur corps eft couvert d'écailles, excepté le fommet de la tête, où la peau eft colée immédiatement fur l'os. Celles qui couvrent les flancs, les pattes & la plus grande partie du cou, font prefque rondes, de grandeurs différentes, & diftribuées irrégulièrement. Celles qui défendent le dos & le deffus de la queue, font quarrées, & forment des bandes tranfverfales. Il ne faut donc pas, pour bleffer le crocodile, le frapper de derrière en avant, comme fi les écailles fe recouvroient les unes les autres, mais dans les jointures des bandes qui ne préfentent que la peau. Plufieurs Naturaliftes ont écrit que le nombre de ces Bandes varioit, fuivant les individus. Nous les avons comptées avec foin fur fept crocodiles de différentes grandeurs, tant de l'Afrique que de l'Amérique: l'un avoit treize pieds neuf pouces fix lignes de long, depuis le bout du mufeau, jufqu'à l'extrémité de la queue; le fecond neuf pieds; le troifième & le quatrième huit

(*l*) Pline a écrit que la paupière inférieure du crocodile étoit feule mobile; mais l'obfervation eft contraire à cette opinion.

(*m*) *Brown, Hiftoire naturelle de la Jamaïque, page* 461.

(*n*) *Hiftoire des Moluques, Livre II, page* 116.

(*o*) *Mémoires pour fervir à l'Hift. naturelle des animaux, art. du crocodile.*

pieds; le cinquième quatre; le sixième deux; le septième étoit mort en sortant de l'œuf. Ils avoient tous le même nombre de bandes, excepté celui de deux pieds, qui paroissoit, à la rigueur, en présenter une de plus que les autres.

Ces écailles quarrées ont une très-grande dureté, & une flexibilité qui les empêche d'être cassantes *(p)*; le milieu de ces lames présente une sorte de crête dure, qui ajoute à leur solidité *(q)*; &, le plus souvent, elles sont à l'épreuve de la balle. L'on voit sur le milieu du cou, deux rangées transversales de ces écailles à tubercules, l'une de quatre pièces, & l'autre de deux; & de chaque côté de la queue, s'étendent deux rangs d'autres tubercules, en forme de crêtes, qui la font paroître hérissée de pointes, & qui se réunissent à une certaine distance de son extrémité, de manière à n'y former qu'un seul rang. Les lames qui garnissent le ventre, le dessous de la tête, du cou, de la queue, des pieds, & la face intérieure des pattes, dont le bord extérieur, est le plus souvent dentelé, forment également des bandes transversales; elles sont quarrées & flexibles, comme celles du dos, mais bien moins dures & sans crêtes. C'est par ces parties plus foibles, que les cétacées & les poissons voraces attaquent le crocodile; c'est par-là que le dauphin lui donne la mort, ainsi que le rapporte Pline, & lorsque le chien de mer, connu sous le nom de *poisson-scie*, lui livre un combat qu'ils soutiennent tous deux avec furie, le poisson-scie ne pouvant percer les écailles tuberculeuses qui revêtent le dessus du corps de son ennemi, plonge & le frappe au ventre *(r)*.

La couleur des crocodiles tire sur un jaune verdâtre, plus ou moins nuancé d'un vert foible, par taches & par bandes, ce qui représente assez bien la couleur du bronze un peu rouillé. Le dessous du corps, de la queue & des pieds, ainsi que la face intérieure des pattes, sont d'un blanc jaunâtre: on a prétendu que le nom de ces grands animaux venoit de la ressemblance de leur couleur, avec celle du safran, en latin *crocus*, & en grec κροκος. On a écrit aussi qu'il venoit de *crocos* & de *deilos*, qui signifie *timide*, parce qu'on a cru qu'ils avoient horreur du safran *(s)*. Aristote paroît penser que les crocodiles sont noirs: il y en a en effet de très-bruns sur la rivière du Sénégal, ainsi que nous l'avons dit, mais ce grand Philosophe ne devoit pas les connoître.

Les

(p) „ Les écailles du crocodile sont à l'épreuve de la balle, à moins que le coup ne soit „ tiré de très-près, ou le fusil très-chargé. Les Nègres s'en font des bonnets, ou plutôt des „ casques, qui résistent à la hache." *Labat, vol. 2, page 347; Voyage d'Atkins; Histoire gén. des Voyages, Livre VII.*

La dureté de ces écailles doit être cependant relative à l'âge, aux individus, & peut-être au sexe. M. de la Borde assure que la croûte dont les crocodiles sont revêtus, ne peut être percée par la balle qu'au-dessous des épaules. Suivant M. de la Coudrenière, on peut aussi la percer à coup de fusil sous le ventre & vers les yeux. *Observations sur le crocodile de la Louisiane, par M. de la Coudrenière. Journal de Physique*, 1782.

(q) Les crêtes voisines des flancs ne sont pas plus élevées que les autres, & ne peuvent point opposer une plus grande résistance à la balle, ainsi qu'on l'a écrit. Je m'en suis assuré par l'inspection de plusieurs crocodiles de divers pays.

(r) *Histoire générale des Voyages, Tome 39, page 35, édition in 12.*

(s) *Gesner, de Quadrup. ovip., page 18.*

Les crocodiles ont quelquefois cinquante-neuf vertèbres; ſept dans le cou, douze dans le dos, cinq dans les lombes, deux à la place de l'os ſacrum, & trente-trois dans la queue: mais le nombre de ces vertèbres eſt variable. Leur œſophage eſt très-vaſte & ſuſceptible d'une grande dilatation; ils n'ont point de veſſie comme les tortues; leurs uretères ſe déchargent dans le rectum; l'anus eſt ſitué au-deſſous & à l'extrémité poſtérieure du corps; les parties ſexuelles des mâles ſont renfermées dans l'intérieur du corps, juſqu'au moment de l'accouplement, ainſi que dans les autres lézards & dans les tortues; & ce n'eſt que par l'anus qu'ils peuvent les faire ſortir. Ils ont deux glandes ou petites poches au-deſſous des mâchoires, & deux autres auprès de l'anus: ces quatre glandes contiennent une matière volatile, qui leur donne une odeur de muſc aſſez forte (*t*).

La taille des crocodiles varie ſuivant la température des diverſes contrées dans leſquelles on les trouve. La longueur des plus grands ne paſſe guère vingt-cinq ou vingt-ſix pieds dans les climats qui leur conviennent le mieux; il paroît même que, dans certaines contrées qui leur ſont moins favorables, comme les côtes de la Guiane, leur longueur ordinaire ne s'étend pas au-delà de treize ou quatorze pieds (*u*). Un individu de cette longueur, dont la peau

(*t*) *Voyez le Voyage aux Iſles Madère, Barbade, de la Jamaïque, &c. par Sloane, tome 2, page* 332. On y trouve une deſcription des parties intérieures du crocodile, que nous traduiſons en partie ici, attendu qu'elle a été faite ſur un aſſez grand individu, ſur un alligator de ſeize pieds de long. „ La trachée-artère étoit fléchie: elle préſentoit une diviſion avant d'entrer „ dans les poumons, qui n'étoient que des véſicules, entremêlées de vaiſſeaux ſanguins, & „ qui étoient compoſés de deux grands lobes, un de chaque côté de l'épine du dos. Le cœur „ étoit petit; le péricarde renfermoit une grande quantité d'eau. Le diaphragme paroiſſoit „ membraneux, ou plutôt tendineux & nerveux. Le foie étoit long & triangulaire: il y avoit „ une grande véſicule du fiel, pleine d'une bile jaune & claire. Je n'obſervai point de rate „ (c'eſt toujours Sloane qui parle): les reins placés auprès de l'anus, étoient larges & attachés à l'épine.... *Ce crocodile n'avoit point de langue* (ceci ne doit s'entendre que d'une langue libre & dégagée de toute membrane): l'eſtomac, qui étoit fort large & garni intérieurement d'une membrane dure, contenoit pluſieurs pierres rondes & polies, du gravier tel „ qu'on le trouve ſur le bord de la mer, & quelques arêtes.... Les yeux étoient ſphériques, „ & garnis tous les deux d'une forte membrane clignotante: la pupille étoit alongée comme „ celle des chats." On peut comparer ces détails avec ceux que donne Haſſelquiſt dans ſon voyage en Paleſtine, *page* 344 *& ſuiv.*

(*u*) Brown prétend que les crocodiles parviennent ſouvent à la longueur de quatorze à vingt-quatre pieds. *Hiſt. nat. de la Jamaïque, page* 461.

Les crocodiles, ou alligators, ſont très-communs ſur les côtes & dans les rivières profondes de la Jamaïque, où on en prit un de dix-neuf pieds de long, dont on offrit la peau comme une rareté à Sloane. *Voyage aux Iſles Madère, Barbade, de la Jamaïque, &c., par Sloane, vol.* 2, *page* 332.

„ La rivière du Sénégal, abonde auprès de *Ghiam*, en crocodiles, beaucoup plus gros & „ plus dangereux que ceux qui ſe trouvent à l'embouchure. Les laptôts du Général en prirent un de vingt-cinq pieds de long, à la joie extrême des habitans, qui ſe figurèrent que „ c'étoit le père de tous les autres, & que ſa mort jetteroit l'effroi parmi tous les monſtres „ de ſa race." *Second voyage du ſieur Brue ſur le Sénégal. Hiſt. générale des Voyages.*

Quelques Voyageurs ont attribué une grandeur plus conſidérable au crocodile. Barbot dit qu'il s'en eſt trouvé dans le Sénégal & dans la Gambie, qui n'avoient pas moins de trente pieds de long: ſuivant Smith, ceux de Sierra-Léona ont la même longueur. Jobſon parle auſſi d'un crocodile de trente-trois pieds de long; mais comme il n'avoit meſuré que la trace que cet animal avoit laiſſée ſur le ſable, ſon témoignage ne doit pas être compté. *Smith, voyage en Guinée. Voyage du Cap. Jobſon. Hiſtoire générale des Voyages, Livre VII.*

eſt conſervée au Cabinet du Roi, a plus de quatre pieds de circonférence dans l'endroit le plus gros du corps, ce qui ſuppoſe une circonférence de huit à neuf pieds dans les plus grands crocodiles. Au reſte, on pourra juger des proportions de ce grand Quadrupède ovipare, par la note ſuivante (y) qui préſente les principales dimenſions de l'individu dont nous venons de parler.

C'eſt au commencement du printems que l'amour fait éprouver ſes feux au crocodile. Cet énorme Quadrupède ovipare s'unit à ſa femelle, en la renverſant ſur le dos, ainſi que les autres lézards; & leurs embraſſemens paroiſſent très-étroits. On ignore la durée de leur union intime; mais, d'après ce que l'on a obſervé, touchant les lézards de nos contrées, leur accouplement, quoique bien plus court que celui des tortues, doit être plus prolongé, ou du moins plus ſouvent renouvellé que celui de pluſieurs vivipares; & lorſqu'il a ceſſé, l'attention du mâle pour ſa compagne ne paſſe pas tout-à-fait avec ſes deſirs, & il l'aide à ſe remettre ſur ſes pattes.

On a cru, pendant long-tems, que les crocodiles ne faiſoient qu'une ponte; mais M. de la Borde nous apprend que, dans l'Amérique méridionale, la femelle fait deux & quelquefois trois pontes éloignées l'une de l'autre de peu de jours; chaque ponte eſt de vingt à vingt-quatre œufs (x), & par conſéquent il eſt poſſible que le crocodile en ponde en tout ſoixante-douze, ce qui

On trouve, ſuivant Cateſby, à la Jamaïque, & dans pluſieurs endroits du continent de l'Amérique ſeptentrionale, des crocodiles de plus de vingt pieds de long. On peut voir dans Geſner, Livre II, article du crocodile, tout ce que les Anciens ont écrit touchant la grandeur de cet animal, auquel quelques-uns d'eux ont attribué une longueur de vingt-ſix coudées.

Haſſelquiſt dit, dans ſon voyage en Paleſtine, page 347, que les œufs de crocodile qu'il décrit, avoient appartenu à une femelle de trente pieds.

„ Sur le bord d'une rivière, qui ſe jette dans la baie de Saint-Auguſtin, Iſle de Madagas-„ car, les gens du Capitaine Keeling tuèrent à coup de fuſil un alligator, eſpèce de crocodi-„ le, qu'ils virent marcher fort lentement ſur la rive. Quoique mort d'un grand nombre de „ coups, les mouvemens convulſifs qui lui reſtoient encore étoient capables d'inſpirer de la „ frayeur. Il avoit ſeize pieds de long; & ſa gueule étoit ſi large, qu'il ne parut pas ſurpre-„ nant qu'elle pût engloutir un homme. Keeling fit tranſporter ce monſtre juſqu'à ſon vaiſ-„ ſeau, pour en donner le ſpectacle à tous ſes gens. On l'ouvrit: l'odeur qui s'en exhala pa-„ rut fort agréable; mais quoique la chair ne le fût pas moins à la vue, les plus hardis ma-„ telots n'oſèrent en goûter." *Voyage du Capitaine William Keeling à Bantam & à Banda, en* 1607.

	pieds.	pouces.	lignes.
(y) Longueur totale.	13	9	6
Longueur de la tête.	2	3	
Longueur depuis l'entre-deux des yeux, juſqu'au bout du muſeau.	1	6	6
Longueur de la mâchoire ſupérieure.	1	10	
Longueur de la partie de la mâchoire qui eſt armée de dents.	1	7	
Diſtance des deux yeux.		2	
Grand diamètre de l'œil.		1	3
Circonférence du corps à l'endroit le plus gros.	4	4	6
Largeur de la tête derrière les yeux.	1	1	6
Largeur du muſeau à l'endroit le plus étroit.		8	
Longueur des pattes de devant juſqu'au bout des doigts.	1	9	
Longueur des pattes de derrière juſqu'au bout des doigts.	2	2	3
Longueur de la queue.	6		3
Circonférence de la queue à ſon origine.	2	10	

(x) *Note communiquée par M. de la Borde, Médecin du Roi à Cayenne, & Correſpondant du Cabinet de Sa Majeſté.*

ſe rapproche de l'aſſertion de M. Linné, qui a écrit que les œufs du crocodile étoient quelquefois au nombre de cent.

La femelle dépoſe ſes œufs ſur le ſable, le long des rivages qu'elle fréquente; dans certaines contrées, comme aux environs de Cayenne & de Surinam (*y*), elle prépare aſſez près des eaux qu'elle habite, un petit terrain élevé, & creux dans le milieu; elle y ramaſſe des feuilles & des débris de plantes, au milieu deſquels elle fait ſa ponte; elle recouvre ſes œufs avec ces mêmes feuilles; il s'excite une ſorte de fermentation dans ces végétaux, & c'eſt la chaleur qui en provient, jointe à celle de l'atmoſphère, qui fait éclore les œufs. Le tems de la ponte commence aux environs de Cayenne, en même tems que celui de la ponte des tortues, c'eſt-à-dire, dès le mois d'Avril; mais il eſt plus prolongé. Ce qui eſt très-ſingulier, c'eſt que l'œuf d'où doit ſortir un animal auſſi grand que l'alligator, n'eſt guère plus gros que l'œuf d'une poule d'Inde, ſuivant Cateſby (*z*). Il y a, au Cabinet du Roi, un œuf d'un crocodile de quatorze pieds de longueur, tué dans la haute Egypte, au moment où il venoit de pondre. Il eſt ovale & blanchâtre; ſa coque eſt d'une ſubſtance crétacée, ſemblable à celle des œufs de poule, mais moins dure; la tunique intérieure qui touche à l'enveloppe crétacée, eſt plus épaiſſe & plus forte que dans la plupart des œufs d'oiſeaux. Le grand diamètre n'eſt que de deux pouces cinq lignes, & le petit diamètre d'un pouce onze lignes. J'en ai meſuré d'autres, pondus par des crocodiles d'Amerique, qui étoient plus alongés, & dont le grand diamètre étoit de trois pouces ſept lignes, & le petit diamètre de deux pouces.

Les petits crocodiles ſont repliés ſur eux-mêmes dans leurs œufs; ils n'ont que ſix ou ſept pouces de long lorſqu'ils briſent leur coque. On a obſervé que ce n'eſt pas toujours avec leur tête, mais quelquefois avec les tubercules de leur dos qu'ils la caſſent. Lorſqu'ils en ſortent, ils traînent attaché au cordon ombilical, le reſte du jaune de l'œuf, entouré d'une membrane, & une eſpèce d'arrière-faix, compoſé de l'enveloppe dans laquelle ils ont été enfermés. Nous l'avons obſervé dans un jaune crocodile, pris en ſortant de l'œuf, & conſervé au Cabinet du Roi. Quelque tems après qu'ils ſont éclos, on remarque encore ſur le bas de leur ventre, l'inſertion du cordon ombilical (*a*), qui diſparoît avec le tems; & les rangs d'écailles qui étoient ſéparés, & formoient une fente longitudinale par où il paſſoit, ſe réuniſſent inſenſiblement. Ce fait eſt analogue à ce que nous avons remarqué dans de jeunes tortues, de l'eſpèce appellée *la Ronde*, dont le plaſtron étoit fendu, & dont on voyoit au-dehors la portion du ventre où le cordon ombilical avoit été attaché.

Les crocodiles ne couvent donc pas leurs œufs; on auroit dû le preſumer, d'après leur naturel, & l'on auroit dû, indépendamment du témoignage des Voyageurs, refuſer de croire ce que dit Pline du crocodile mâle, qui, ſuivant ce grand Naturaliſte, couve, ainſi que la femelle, les œufs qu'elle a pondus (*b*). Si nous jetons en effet les yeux ſur les animaux ovipares qui

(*y*) *Note communiquée par M. de la Borde.*
(*z*) *Cateſby, Hiſt. naturelle de la Caroline, vol. 2, page 63.*
(*a*) *Séba, vol. 1, page 162 & ſuiv.*
(*b*) *Pline, Liv. X, Chap. LXXXII.*

font fufceptibles d'affections tendres, & de foins empreffés; fi nous obfervons les oifeaux, nous verrons que les efpèces les moins ardentes en amour, font celles où le mâle abandonne fa femelle après en avoir joui: enfuite viennent les efpèces où le mâle prépare le nid avec elle, où il la foulage dans la recherche des matériaux dont elle fe fert pour le conftruire, où il veille attentif auprès d'elle, pendant qu'elle couve, où il paroît charmer fa peine par fon chant: & enfin celles qui reffentent le plus vivement les feux de l'amour, font les efpèces où le mâle partage entièrement avec fa compagne le foin de couver les œufs. Le crocodile devroit donc être regardé comme très-tendrement amoureux, fi le mâle couvoit les œufs, ainfi que la femelle. Mais comment attribuer cette vive, intime & conftante tendreffe à un animal qui, par la froideur de fon fang, ne peut éprouver prefque jamais, ni paffions impétueufes, ni fentiment profond? La chaleur feule de l'atmofphère, ou celle d'une forte de fermentation, fait donc éclore les œufs des crocodiles; les petits ne connoiffent donc point de parens en naiffant *(c)*: mais la Nature leur a donné affez de force, dès les premiers momens de leur vie, pour fe paffer de foins étrangers. Dès qu'ils font éclos, ils courent d'eux-mêmes fe jeter dans l'eau, où ils trouvent plus de fûreté & de nourriture *(d)*. Tant qu'ils font encore jeunes, ils font cependant dévorés non-feulement par les poiffons voraces, mais encore quelquefois par les vieux crocodiles, qui, tourmentés par la faim, font alors par befoin, ce que d'autres animaux fanguinaires paroiffent faire uniquement par cruauté.

On n'a point recueilli affez d'obfervations fur les crocodiles, pour favoir précifément quelle eft la durée de leur vie; mais on peut conclure qu'elle eft très-longue, d'après l'obfervation fuivante, que M. le Vicomte de Fontange, Commandant pour le Roi dans l'Ifle Saint-Domingue, a eu la bonté de me communiquer. M. de Fontange a pris à Saint-Domingue de jeunes crocodiles qu'il a vus fortir de l'œuf; il les a nourris, & a effayé de les amener vivans en France; le froid qu'ils ont éprouvé dans la traverfée, les a fait périr. Ces animaux avoient déjà vingt-fix mois, & ils n'avoient encore qu'à-peu-près vingt pouces de longueur. On devroit donc compter vingt-fix mois d'âge pour chaque vingt pouces que l'on trouveroit dans la longueur des grands crocodiles, fi leur accroiffement fe faifoit toujours fuivant la même proportion; mais, dans prefque tous les animaux, le développement eft plus confidérable dans les premiers tems de leur vie. L'on peut donc croire qu'il faudroit fuppofer bien plus de vingt-fix mois pour chaque vingt pouces de la longueur d'un crocodile. Ne comptons cependant que vingt-fix mois, parce qu'on pourroit dire que, lorfque les animaux ne jouiffent pas d'une liberté entière, leur accroiffement eft retardé, & nous trouverons qu'un crocodile de vingt-cinq pieds, n'a pu atteindre à tout fon développement qu'au bout de trente-deux ans & demi. Cette lenteur dans le développement du crocodile, eft confirmée par l'obfervation des Miffionnaires mathématiciens que Louis XIV envoya

(c) Cependant, fuivant M. de la Borde, à Surinam, la femelle du crocodile fe tient toujours à une certaine diftance de fes œufs, qu'elle garde, pour ainfi dire, & qu'elle défend avec une forte de fureur, lorfqu'on veut y toucher.

(d) *Catefby, Hiftoire naturelle de la Caroline, &c. vol. 2, page 63.*

dans l'Orient, & qui ayant gardé un très-jeune crocodile en vie pendant deux mois, remarquèrent que ses dimensions n'avoient pas augmenté, pendant ce tems, d'une manière sensible *(e)*. Cette même lenteur a fait naître, sans doute, l'erreur d'Aristote & de Pline, qui pensoient que le crocodile croissoit jusqu'à sa mort; & elle prouve combien la vie de cet animal peut être longue. Le crocodile habitant en effet au milieu des eaux, presque autant que les tortues marines, n'étant pas revêtu d'une croûte plus dure qu'une carapace, & croissant pendant bien plus de tems que la tortue franche, qui paroît être entièrement développée après vingt-ans, ne doit-il pas vivre plus long-tems que cette grande tortue, qui cependant vit plus d'un siècle?

Le crocodile fréquente de préférence les rives des grands fleuves, dont les eaux surmontent souvent leurs bords, & qui, couvertes d'une vase limonneuse, offrent en plus grande abondance les testacées, les vers, les grenouilles & les lézards dont il se nourrit *(f)*. Il se plaît sur-tout dans l'Amérique méridionale *(g)* au milieu des lacs marécageux, & des savanes noyées. Catesby, dans son Histoire naturelle de la Caroline *(h)*, nous représente les bords fangeux, baignés par les eaux salées, comme couverts de forêts épaisses d'arbres de bananes, parmi lesquels des crocodiles vont se cacher. Les plus petits s'enfoncent dans des buissons épais, où les plus grands ne peuvent pénétrer, & où ils sont à couvert de leurs dents meurtrières. Ces bois aquatiques sont remplis de poissons destructeurs, & d'autres animaux qui se dévorent les uns les autres. On y rencontre aussi de grandes tortues; mais elles sont le plus souvent la proie de ces poissons carnaciers, qui, à leur tour, servent d'aliment aux crocodiles, plus puissans qu'eux tous. Ces forêts noyées présentent les débris de cette sorte de carnage; & l'on y voit flotter des restes de carasses d'animaux à demi-dévorés. C'est dans ces terrains fangeux, que couvert de boue, & ressemblant à un arbre renversé, il attend immobile, & avec la patience que doit lui donner la froideur de son sang, le moment favorable de saisir sa proie. Sa couleur, sa forme alongée, son silence trompent les poissons, les oiseaux de mer, les tortues, dont il est très-avide. Il s'élance aussi sur les beliers, les cochons *(i)*, & même sur les bœufs: lorsqu'il nage, en suivant le cours de quelque grand fleuve, il arrive souvent qu'il n'élève au-dessus de l'eau que la partie supérieure de sa tête; dans cette attitude, qui lui laisse la liberté des yeux, il cherche à surprendre les grands animaux qui s'approchent de l'une ou l'autre rive; & lorsqu'il en voit quelqu'un qui vient pour y boire il plonge, va jusqu'à lui en nageant entre deux eaux, le saisit par les jambes, & l'entraîne au large pour l'y noyer. Si la faim le presse, il dévore aussi les

(e) *Mémoires pour servir à l'Hist. naturelle des animaux, tome* 3.

(f) „ Les crocodiles de l'Amérique septentrionale fréquentent non-seulement les rivières salées proche de la mer, mais aussi le courant des eaux douces plus avant dans les terres, & les lacs d'eaux salées & d'eaux douces. Ils se tiennent cachés sur leurs bords, parmi les roseaux, pour surprendre le bétail & les autres animaux." *Catesby, Histoire naturelle de la Caroline, vol.* 2, *page* 63.

(g) *Observations communiquées par M. de la Borde.*

(h) *Catesby, vol.* 2, *page* 63.

(i) *Catesby, Histoire naturelle de la Caroline, vol.* 2, *page* 63.

hommes (*k*), & particulièrement les Nègres, ſur leſquels on a écrit qu'il ſe jette de préférence (*l*). Les très-grands crocodiles ſur-tout ayant beſoin de plus d'alimens, pouvant être apperçus & évités plus facilement par les petits animaux, doivent éprouver plus ſouvent & plus violemment le tourment de la faim, & par conſéquent être quelquefois très-dangereux, principalement dans l'eau. C'eſt en effet dans cet élément que le crocodile jouit de toute ſa force, & qu'il ſe remue avec agilité, malgré ſa lourde maſſe, en faiſant ſouvent entendre une eſpèce de murmure ſourd & confus. S'il a de la peine à ſe tourner avec promptitude, à cauſe de la longueur de ſon corps, c'eſt toujours avec la plus grande viteſſe qu'il fend l'eau devant lui pour ſe précipiter ſur ſa proie: il la renverſe d'un coup de ſa queue raboteuſe, la ſaiſit avec ſes griffes, la déchire, ou la partage en deux avec ſes dents fortes & pointues, & l'engloutit dans une gueule énorme, qui s'ouvre juſqu'au-delà des oreilles pour la recevoir. Lorſqu'il eſt à terre, il eſt plus embarraſſé dans ſes mouvemens, & par conſéquent moins à craindre pour les animaux qu'il pourſuit: mais, quoique moins agile que dans l'eau, il avance très-vîte, quand le chemin eſt droit, & le terrain uni. Auſſi, lorſqu'on veut lui échapper, doit-on ſe détourner ſans ceſſe. On lit dans la deſcription de la nouvelle Eſpagne (*m*), qu'un voyageur Anglois fut pourſuivi avec tant de vîteſſe par un monſtrueux crocodile ſorti du lac de *Nicaragua*, que ſi les Eſpagnols qui l'accompagnoient ne lui euſſent crié de quitter le chemin battu, & de marcher en tournoyant, il auroit été la proie de ce terrible animal. Dans l'Amérique méridionale, ſuivant M. de la Borde, les grands crocodiles ſortent des fleuves plus rarement que les petits; l'eau des lacs qu'ils fréquentent venant quelquefois à s'évaporer, ils demeurent ſouvent pendant quelques mois à ſec, ſans pouvoir regagner aucune rivière, vivant de gibier, ou ſe paſſant de nourriture, & étant alors très-dangereux.

Il y a peu d'endroits peuplés de crocodiles un peu gros, où l'on puiſſe tomber dans l'eau, ſans riſquer de perdre la vie (*n*). Ils ont ſouvent, pendant la nuit, grimpé ou ſauté dans des canots, dans leſquels on étoit endormi, & ils en ont dévoré tous les paſſagers. Il faut veiller avec ſoin lorſqu'on ſe trouve le long des rivages habités par ces animaux. M. de la Borde en a vu ſe dreſſer contre les très-petits bâtimens. Au reſte, en comparant les relations des Voyageurs, il paroît que la voracité & la hardieſſe des crocodiles augmentent, diminuent, & même paſſent entièrement, ſuivant le climat, la taille,

(*k*) Dans l'Egypte ſupérieure, ils dévorent très-ſouvent les femmes qui viennent puiſer de l'eau dans le Nil, & les enfans qui ſe jouent ſur le bord du fleuve. *Haſſelquiſt, Voyage en Paleſtine, page* 347.

(*l*) *Obſervations ſur le crocodile de la Louiſiane, par M. de la Coudrenière, Journal de Phyſique*, 1782.

(*m*) *Hiſtoire générale des Voyages*, 5e *Partie.*

(*n*) „ Les crocodiles ſont plus dangereux dans la grande rivière de Macaſſar, que dans aucune autre rivière de l'Orient: ces monſtres ne ſe bornent point à faire la guerre aux poiſſons, s'aſſemblent quelquefois en troupes, & ſe tiennent cachés au fond de l'eau, pour attendre le paſſage des petits bâtimens. Ils les arrêtent, & ſe ſervant de leur queue comme d'un croc, ils les renverſent & ſe jettent ſur les hommes & les animaux, qu'ils entraînent dans leurs retraites." *Deſcription de l'Iſle Célebes, ou Macaſſar. Hiſt. générale des Voyages, tome* 39, *page* 248, *édit.* in 12.

l'âge, l'état de ces animaux, la nature, & sur-tout l'abondance de leurs alimens. La faim peut quelquefois les forcer à se nourrir d'animaux de leur espèce, ainsi que nous l'avons dit; & lorsqu'un extrême besoin les domine, le plus foible devient la victime du plus fort; mais, d'après tout ce que nous avons exposé, l'on ne doit point penser, avec quelques Naturalistes, que la femelle du crocodile conduit à l'eau ses petits lorsqu'ils sont éclos, & que le mâle & la femelle dévorent ceux qui ne peuvent pas se traîner. Nous avons vu que la chaleur du soleil ou de l'atmosphère faisoit éclore leurs œufs; que les petits alloient d'eux-mêmes à la mer; & les crocodiles n'étant jamais cruels que pour assouvir une faim plus cruelle, ne doivent point être accusés de l'espèce de choix barbare qu'on leur a imputé.

Malgré la diversité des alimens que recherche le crocodile, la facilité que la lenteur de sa marche donne à plusieurs animaux pour l'éviter, le contraint quelquefois à demeurer beaucoup de tems & même plusieurs mois sans manger (o): il avale alors de petits pierres & de petits morceaux de bois capables d'empêcher ses intestins de se resserrer (p).

Il paroît, par les récits des Voyageurs, que les crocodiles, qui vivent près de l'équateur, ne s'engourdissent dans aucun tems de l'année; mais ceux qui habitent vers les tropiques ou à des latitudes plus élevées, se retirent, lorsque le froid arive, dans des antres profonds auprès des rivages, & y sont pendant l'hiver dans un état de torpeur. Pline a écrit que les Crocodiles passoient quatre mois de l'hiver dans des cavernes, & sans nourriture, ce qui suppose que les crocodiles du nil qui étoient les mieux connus des anciens, s'engourdissoient pendant la saison du froid (q). En Amérique à une latitude aussi élevée que celle de l'Egypte, & par conséquent sous une température moins chaude, le nouveau continent étant plus froid que l'ancien, les crocodiles sont engourdis pendant l'hiver. Ils sortent dans la Caroline de cet état de sommeil profond en faisant entendre, dit Catesby, des mugissemens horribles qui retentissent au loin (r). Les rivages habités par ces animaux, peuvent être entourés d'échos qui réfléchissent les sons sourds formés par ces grands Quadrupèdes ovipares & en augmentent la force de manière à justifier, jusqu'à un certain point, le récit de Catesby. D'ailleurs M. de la Coudrenière dit que, dans la Louisiane, le cri de ces animaux n'est jamais répété plusieurs fois de suite, mais que leur voix est aussi forte que celle d'un taureau (s). Le Capitaine Jobson assure aussi que les crocodiles, qui sont en grand nombre dans la rivière de Gambie en Afrique, & que les Nègres appellent *Bumbos*, y poussent des cris que l'on entend de fort loin: ce Voyageur ajoute que l'on diroit que ces cris sortent du fond d'un puit; ce qui suppose, dans la voix

(o) Brown dit que l'on a observé plusieurs fois des crocodiles qui ont vécu plusieurs mois sans prendre de nourriture, & qu'on s'en est assuré, en leur liant le museau avec un fil de métal, & en les laissant ainsi liés dans des étangs, où ils venoient de tems en tems à la surface de l'eau pour respirer. *Histoire naturelle de la Jamaïque, page* 461.

(p) *Brown, Histoire naturelle de la Jamaïque, page* 461.

(q) *Pline, Liv. VIII, Chap. XXXVIII.* L'engourdissement des crocodiles paroît encore indiqué par ce que dit Pline, Livre XI, Chapitre LCI.

(r) *Catesby, Hist. naturelle de la Caroline, vol.* 2, *page* 63.

(s) *Observations sur le crocodile de la Louisiane. Journal de Physique,* 1782.

du crocodile, beaucoup de tons graves qui la rapprochent d'un mugiſſement bas & comme étouffé (*t*). Et enfin le témoignage de M. de la Borde que nous avons déjà cité, vient encore ici à l'appui de l'aſſertion de Cateſby.

Si le crocodile s'engourdit à de hautes latitudes comme les autres Quadrupèdes ovipares, ſa couverture écailleuſe n'eſt point de nature à être altérée par le froid & la diſette, ainſi que la peau du plus grand nombre de ces animaux; & il ne ſe dépouille pas comme ces derniers.

Dans tous les pays où l'homme n'eſt pas en aſſez grand nombre pour le contraindre à vivre diſperſé, il va par troupes nombreuſes; M. Adanſon a vu, ſur la grande rivière du Sénégal, des crocodiles réunis au nombre de plus de deux cens, nageant enſemble la tête hors de l'eau, & reſſemblant à un grand nombre de troncs d'arbres, à une forêt que les flots entraîneroient. Mais cet attroupement des crocodiles n'eſt point le réſultat d'un inſtinct heureux: ils ne ſe reſſemblent pas comme les caſtors pour s'occuper en commun de travaux combinés; leurs talens ne ſont pas augmentés par l'imitation, ni leurs forces par le concert; ils ne ſe recherchent pas comme les phoques & les lamantiens par une ſorte d'affection mutuelle, mais ils ſe réuniſſent, parce que des appétits ſemblables les attirent dans les mêmes endroits: cette habitude d'être enſemble eſt cependant une nouvelle preuve du peu de cruauté que l'on doit attribuer aux crocodiles; & ce qui confirme qu'ils ne ſont pas féroces, c'eſt la flexibilité de leur naturel. On eſt parvenu à les apprivoiſer. Dans l'iſle de Bouton, aux Moluques, on engraiſſe quelques-uns de ces animaux devenus par-là en quelque ſorte domeſtiques; dans d'autres pays, on les nourrit par oſtentation. Sur la côte des eſclaves en Afrique, le Roi de Saba a par magnificence deux étangs remplis de crocodiles. Dans la rivière de *Rio-San-Domingo* également près des côtes occidentales de l'Afrique, où les habitans prennent ſoin de les nourrir, des enfans oſent, dit-on, jouer avec ces monſtrueux animaux (*u*). Les anciens connoiſſoient cette facilité avec laquelle le crocodile ſe laiſſe apprivoiſer: Ariſtote a dit que, pour y parvenir, il ſuffiſoit de lui donner une nourriture abondante, dont le défaut ſeul peut le rendre très-dangereux (*v*).

Mais ſi le crocodile n'a pas la cruaute des chiens de mer & de pluſieurs au-

(*t*) *Voyage du Capitaine Jobſon à la rivière de Gambie. Hiſt. gén. des Voyages, Livre VII.*

(*u*) „ On a remarqué, avec étonnement, dans la rivière de *Rio San-Domingo*, que les caymans, ou les crocodiles, qui ſont ordinairement des animaux ſi terribles, ne nuiſent ici à „ perſonne. Les enfans en font leur jouet, juſqu'à leur monter ſur le dos, & les battre même „ ſans en recevoir aucune marque de reſſentiment. Cette douceur leur vient peut-être du ſoin „ que les habitans prennent de les nourrir & de les bien traiter. Dans toutes les autres par- „ ties de l'Afrique, ils ſe jettent indifféremment ſur les hommes & ſur les animaux. Cepen- „ dant il ſe trouve des Nègres aſſez hardis pour les attaquer à coup de poignard. Un Laptôt „ du Fort Saint-Louis, s'en faiſoit tous les jours un amuſement, qui lui avoit long-tems réuſſi; „ mais il reçut enfin tant de bleſſures dans ce combat, que ſans le ſecours de ſes compagnons, „ il auroit perdu la vie entre les dents du monſtre." *Voyage du ſieur Brue aux Iſles de Biſſao, &c. Hiſt. gén. des Voyages.*

(*v*) M. de la Borde a vu, à Cayenne, des caymans conſervés avec des tortues dans un baſſin plein d'eau. Ils y vivent long-tems ſans faire même aucun mal aux tortues. On les nourrit avec les reſtes des cuiſines. *Note communiquée par M. de la Borde.*

autres animaux de proie, avec lefquels il a plufieurs rapports, & qui vivent comme lui au milieu des eaux, il n'a pas affez de chaleur intérieure pour avoir la fierté de leur courage: auffi Pline a-t-il écrit qu'il fuit devant ceux qui le pourfuivent, qu'il fe laiffe même gouverner par les hommes affez hardis pour fe jeter fur fon dos, & qu'il n'eft redoutable que pour ceux qui fuyent devant lui (*x*). Cela pourroit être vrai des crocodiles que Pline ne connoiffoit point, qui fe trouvent dans certains endroits de l'Amérique, & qui, comme tous les autres grands animaux de ces contrées nouvelles où l'humidité l'emporte fur la chaleur, ont moins de courage & de force que les animaux qui les repréfentent dans les pays fecs de l'ancien continent (*y*); & cette chaleur eft fi néceffaire aux crocodiles que non-feulement ils vivent avec peine dans les climats très-tempérés (*z*), mais encore que leur grandeur diminue à mefure qu'ils habitent des latitudes élevées. On les rencontre cependant dans les deux mondes à plufieurs degrés au-deffes des tropiques (*a*): l'on a même trouvé des pétrifications de crocodiles à plus de cinquante pieds

(*x*) *Pline, Hiftoire naturelle, Livre VIII, Chap. XXXVIII.*

On peut auffi voir, dans Profper Alpin, ce qu'il raconte de la manière dont les payfans d'Egypte faififfoient un crocodile, lui lioient la gueule & les pattes, le portoient à des acheteurs, le faifoient marcher quelque tems devant eux après l'avoir délié, rattachoient enfuite fes pattes & fa gueule, l'égorgeoient pour le dépouiller, &c. *Profper Alpin, Hift. naturelle de l'Egypte, à Leyde*, 1755, in 4to. *tome* 1, *Chapitre V.*

(*y*) „ Dans l'Amérique méridionale, aux environs de Cayenne, les Nègres prennent quelquefois de petits caymans, de cinq à fix pieds de long. Ils leur attachent les pattes, & ces „ animaux fe laiffent alors manier & porter, même fans menacer de mordre. Les plus prudens leur attachent les deux mâchoires, ou leur mettent une groffe lame dans la gueule. „ Mais dans certaines rivières de Saint-Domingue, où le crocodile ou cayman eft affez doux, „ les Nègres le pourfuivant; l'animal cache fa tête, & une partie de fon corps, dans un trou. „ On paffe un nœud coulant, fait avec une groffe corde, à une de fes pattes de derrière; „ plufieurs Nègres le tirent enfuite, & le traînent par-tout jufque dans les maifons, fans qu'il „ témoigne la moindre envie de fe défendre." *Note communiquée par M. de la Borde.*

(*z*) *Mémoires pour fervir à l'Hiftoire naturelle des animaux, article du crocodile.*

(*a*) „ Les rivières de la Corée font fouvent infeftées de crocodiles, ou alligators, qui ont „ quelquefois dix-huit ou vingt aunes de long." *Relation de Hamel, Hollandois, & defcription de la Corée. Hiftoire générale des Voyages, tome* 24. *page* 244, in 12. 1749.

Les rivages de la terre des Papous, font auffi peuplés de crocodiles. *Voyage de Fernand Mendez Pinto, Hiftoire générale des Voyages, feconde partie, Livre II.*

Dampier a rencontré des alligators fur les côtes de l'Ifle de Timor. *Voyage de Guillaume Dampier aux terres Auftrales.*

„ Il y a beaucoup de crocodiles dans le continent de l'Amérique, dix degrés plus avant vers „ le nord que le tropique du Cancer, particulièrement auffi loin que la rivière *Neus* dans la „ Caroline feptentrionale, environ au trente-troifième degré de latitude: je n'ai jamais oui par„ ler d'aucun de ces animaux au-delà. Cette latitude répond à-peu-près aux parties de l'Afri„ que les plus feptentrionales, où on en trouve auffi." *Catefby, Hift. nat. de la Caroline, vol.* 2, *page* 63.

„ Les crocodiles font fort communs dans tout le cours de l'Amazone, & même dans la plu„ part des rivières que l'Amazone reçoit. On affura M. de la Condamine qu'il s'y en trouve „ de vingt pieds de long, & même de plus grands. Il en avoit déjà vu un grand nombre, „ de douze, quinze pieds & plus, fur la rivière de Guyaquil. Comme ceux de l'Amazone „ font moins chaffés & moins pourfuivis, ils craignent peu les hommes. Dans le tems des „ inondations, ils entrent quelquefois dans les cabanes des Indiens." *Hiftoire générale des Voyages, tome* 53, *page* 439, *édition* in 12.

ſous terre dans les mines de Thuringe ainſi qu'en Angleterre (*b*); mais ce n'eſt pas ici le lieu d'examiner le rapport de ces oſſemens foſſiles avec les révolutions qu'ont éprouvées les diverſes parties du globe.

Quelque redoutable que paroiſſe le crocodile, les Nègres des environs du Sénégal oſent l'attaquer pendant qu'il eſt endormi, & tâchent de le ſurprendre dans des endroits où il n'a pas aſſez d'eau pour nager; ils vont à lui audacieuſement, le bras gauche enveloppé dans un cuir; ils l'attaquent à coups de lance ou de zagaye; ils le percent de pluſieurs coups au goſier & dans les yeux; ils lui ouvrent la gueule, la tiennent ſous l'eau, & l'empêchent de ſe fermer en plaçant leur zagaye entre les mâchoires, juſqu'à ce que le crocodile ſoit ſuffoqué par l'eau qu'il avale en trop grande quantité (*c*).

En Egypte, on creuſe ſur les traces de cet animal démeſuré un foſſé profond, que l'on couvre de branchages & de terre; on effraie enſuite à grands cris le crocodile qui, reprenant pour aller à la mer le chemin qu'il avoit ſuivi pour s'écarter de ſes bords, paſſe ſur la foſſe, y tombe, & y eſt aſſommé ou pris dans des filets. D'autres attachent une forte corde par une extrémité à un gros arbre; ils lient à l'autre bout un crochet & un agneau, dont les cris attirent le crocodile, qui, en voulant enlever cet appas, ſe prend au crochet par la gueule. A meſure qu'il s'agîte, le crochet pénètre plus avant dans la chair: on ſuit tous ſes mouvemens en lâchant la corde, & on attend qu'il ſoit mort, pour le tirer du fond de l'eau.

Les Sauvages de la Floride ont une autre manière de le prendre; ils ſe réuniſſent au nombre de dix ou douze; ils s'avancent au devant du crocodile, qui cherche une proie ſur le rivage; ils portent un arbre qu'ils ont coupé par le pied; le crocodile va à eux la gueule béante; mais en enfonçant leur arbre dans cette large gueule, ils l'ont bientôt renverſé & mis à mort.

On dit auſſi qu'il y a des gens aſſez hardis pour aller en nageant juſque ſous le crocodile, lui percer la peau du ventre, qui eſt preſque le ſeul endroit où le fer puiſſe pénétrer.

Mais l'homme n'eſt pas le ſeul ennemi que le crocodile ait à craindre: les tigres en font leur proie: l'hippotame le pourſuit, & il eſt pour lui d'autant plus dangereux, qu'il peut le ſuivre avec attachement juſqu'au fond de la mer. Ler Congars, quoique plus foibles que les tigres, détruiſent auſſi un grand nombre de crocodiles; ils attaquent les jeunes caymans; ils les attendent en

(*b*) On a découvert dans la province de Nortingam, le ſquelette entier d'un crocodile. *Bibliothèque angloiſe, tome 6, page* 406.

(*c*) *Labat, vol.* 2, *page* 337.

„ Un de mes Nègres tua un crocodile de ſept pieds de long: il l'avoit apperçu endormi „ dans les brouſſailles, au pied d'un arbre, ſur le bord d'une rivière. Il s'en approcha, aſſez „ doucement pour ne le pas éveiller, & lui porta fort adroitement un coup de couteau dans „ le côté du col, au défaut des os de la tête & des écailles, & le perça, à peu de choſe „ près, de part en part. L'animal, bleſſé à mort, ſe repliant ſur lui-même, quoiqu'avec pei„ ne, frappa les jambes du Nègre d'un coup de ſa queue, qui fut ſi violent, qu'il le ren„ verſa par terre. Celui-ci, ſans lâcher priſe, ſe releva dans l'inſtant, &, afin de n'avoir rien „ à craindre de la gueule meutrière du crocodile, il l'enveloppa d'une pagne; pendant que „ ſon camarade lui retenoit la queue: je lui montai auſſi ſur le corps pour l'aſſujettir. Alors „ le Nègre retira ſon couteau, & lui coupa la tête, qu'il ſépara du tronc." *Voyage de M. Adanſon au Sénégal, page* 148.

embuſcade ſur le bord des grands fleuves, les ſaiſiſſent au moment qu'ils montrent la tête hors de l'eau, & les dévorent. Mais lorſqu'ils en rencontrent de gros & de forts, ils ſont attaqués à leur tour; envain ils enfoncent leurs griſſes dans les yeux du crocodile, cet énorme lézard, plus vigoureux qu'eux, les entraîne au fond de l'eau *(d)*.

Sans ce grand nombre d'ennemis, un animal auſſi fécond que le crocodile ſeroit trop multiplié; tous les rivages des grands fleuves des zones torrides ſeroient infeſtés par ces animaux monſtrueux, qui deviendroient bientôt féroces & cruels, par l'impoſſibilité où ils ſeroient de trouver aiſément leur nourriture. Puiſſans par leurs armes, plus puiſſans par leur multitude, ils auroient bientôt éloigné l'homme de ces terres fécondes & nouvelles que ce Roi de la Nature a quelquefois bien de la peine à leur diſputer: car comment réſiſter à tout ce qui donne le pouvoir, à la grandeur, aux armes, à la force & au nombre. Proſper Alpin dit qu'en Egypte, les plus grands crocodiles fuyent le voiſinage de l'homme, & ſe tiennent ſur les rivages du Nil, au-deſſus de Memphis *(e)*. Mais, dans les pays moins peuplés, il ne doit pas en être de même; ils ſont ſi abondans dans les grandes rivières de l'Amazone & d'Oyapoc, dans la baie de Vincent Pinçon, & dans les lacs qui y cumuniquent, qu'ils y gênent, par leur multitude, la navigation des pyrogues; ils ſuivent ces légers bâtimens, ſans cependant eſſayer de les renverſer, & ſans attaquer les hommes: il eſt quelquefois aiſé de les écarter à coups de rames, lorſqu'ils ne ſont pas très-grands *(f)*. Mais M. de la Borde raconte que naviguant dans un canot, le long des rivages orientaux de l'Amérique méridionale, il rencontra une douzaine de gros caymans à l'embouchure d'une petite rivière dans laquelle il vouloit entrer; il leur tira pluſieurs coups de fuſil, ſans qu'ils changeaſſent de place; il fut tenté de faire paſſer ſon canot par-deſſus ces animaux; il fut arrêté cependant, par la crainte qu'ils ne fiſſent chavirer ſon petit bâtiment, & qu'ils ne le dévoraſſent lorſqu'il ſeroit tombé dans l'eau. Il fut obligé d'attendre près de deux heures, après leſquelles les caymans s'éloignèrent, & lui laiſſèrent le paſſage libre *(g)*.

Heureuſement un grand nombre de crocodiles, ſont détruits avant d'éclore Indépendamment des ennemis puiſſans dont nous avons déja parlé, des animaux trop foibles pour ne pas fuir à l'aſpect de ces grands lézards, cherchent leurs œufs ſur les rivages où ils les dépoſent: la mangouſte, les ſinges, les ſagouins, les ſapajous & pluſieurs eſpèces d'oiſeaux d'eau, s'en nourriſſent avec avidité *(h)*, & en caſſent même un très-grand nombre, en quelque ſorte, pour le plaiſir de ſe jouer.

Ces mêmes œufs, ainſi que la chair du crocodile, ſur-tout celle de la queue & du bas-ventre, ſervent de nourriture aux Négres de l'Afrique, ainſi qu'à certains peuples de l'Inde & de l'Amérique *(i)*. Ils trouvent délicate & ſuc-

(d) *Hiſtoire générale des Voyages, tome* 53, *page* 440, *édit.* in 12.

(e) On y en rencontre, ſuivant cet Auteur, de *trente coudées* de long. *Hiſtoire naturelle de l'Egypte, par Proſper Alpin, tome* 1, *Chap. V.*

(f) *Note communiquée par M. le Chevalier de Widerſpach, Correſpondant du Cabinet de Sa Majeſté.*

(g) *Note communiquée par M. de la Borde.*

(h) *Deſcription de l'Iſle eſpagnole. Hiſtoire générale des Voyages, troiſième Partie, Livre V.*

(i) *Cateſby, Hiſtoire naturelle de la Caroline, vol.* 2, *page* 63.

culente cette chair qui eſt très-blanche; mais il paroît que preſque tous les Européens qui ont voulu en manger, out été rebutés par l'odeur de muſc dont elle eſt impregnée. M. Adanſon cependant dit qu'il goûta celle d'un jeune crocodile, tué ſous ſes yeux au Sénégal, & qu'il ne la trouva pas mauvaiſe. Au reſte, la ſaveur de cette chair doit varier beaucoup ſuivant l'âge, la nourriture & l'état de l'animal.

On trouve quelquefois des bézoards dans le corps des crocodiles, ainſi que dans celui de pluſieurs autres lézards. Séba, avoit dans ſa collection, pluſieurs de ces bézoards qui lui avoient été envoyés d'Amboine & de Ceylon; les plus grands étoient gros comme un œuf de canard, mais un peu plus longs, & leur ſurface préſentoit des éminences de la groſſeur des plus petits grains de poivre. Ces concrétions étoient comme tous les bézoards, de couches placées au-deſſus les unes des autres; leur couleur étoit marbrée & d'un cendré obſcur plus ou moins mêlé de blanc (*k*).

Les anciens Romains ont été long-tems ſans connoître les crocodiles par eux-mêmes: ce n'eſt que cinquante-huit ans avant l'Ere chrétienne, que l'Edile Scaurus en montra cinq au peuple (*l*). Auguſte lui en fit voir un grand nombre vivans, contre leſquels il fit combattre des hommes. Héliogabale en nourriſſoit. Les tyrans du monde faiſoient venir à grands frais de l'Afrique, des crocodiles, des tigres, des lions: ils s'empreſſoient de réunir autour d'eux ce que la terre paroît nourrir de plus féroce.

Les crocodiles étoient donc, pour les Romains & d'autres anciens peuples, des animaux très-rédoutables; ils venoient de loin: il n'eſt pas ſurprenant qu'on leur ait attribué des vertus extraordinaires. Il n'y a preſqu'aucune partie dans les crocodiles, à laquelle on n'ait attaché la vertu de guérir quelque maladie. Leurs dents (*m*), leurs écailles, leur chair, leurs inteſtins, tout en étoit merveilleux (*n*). On fit dans leur pays natal. Ils y inſpiroient une grande terreur; ils y répandoient quelquefois le ravage; la crainte dégrada la raiſon, on en fit des Dieux; on leur donna des Prêtres; la ville d'Arcinoë leur fut conſacrée (*o*); on renfermoit religieuſement leurs cadavres dans de hautes Pyramides, auprès des tombeaux des Rois; & meintenant dans ce même pays, où on les adoroit il y a deux mille ans, on a mis leur tête à prix; & telle eſt la viciſſitude des opinions humains.

(*k*) *Séba, vol. 2, page 139.*
(*l*) *Pline, Livre VIII, Chap. XL.*
(*m*) *Pline, Livre XXVIII, Chap. XXVIII.*
(*n*) Voyez, dans le voyage en Paleſtine d'Haſſelquiſt, page 347, quelles propriétés vraies ou fauſſes, les Egyptiens & les Arabes attribuent encore au fiel, à la graiſſe, & aux yeux des crocodiles.
(*o*) *Encyclopédie méthodique. Dictionnaire d'antiquités, par M. l'abbé Monger l'aîné, Garde du Cabinet d'Antiques & d'Hiſtoire naturelle de Sainte-Geneviève, de l'Académie des Inſcriptions, &c.*



Hulk Sculp.

LE GAVIAL.

LE ROCODILE NOIR.

ECONDE ESPÈCE.

CETTE feconde efpèce diffère de la première, en ce que fa couleur eft prefque noire au lieu d'être verdâtre ou bronzée comme celle des crocodiles du Nil; c'eft M. Adanfon qui a fait connoître ces crocodiles noirs, qu'il a vus fur la grande rivière du Sénégal *(a)*. Leurs mâchoires font plus alongées que celles des alligators ou crocodiles proprement dits. Ils font d'ailleurs plus carnaciers que ces derniers, & pourroient par conféquent pas différer auffi par des caractères intérieurs, la diverfité des mœurs étant très-fouvent fondée fur celle de l'organifation interne. L'on ne peut pas dire qu'ils font de la même efpèce que le crocodile du Nil, qu'il auroit fubi dans fa couleur, & dans quelques parties de fon corps; l'influence du climat, puifque, fuivant le même M. Adanfon, la rivière du Sénégal nourrit auffi un grand nombre de crocodiles verts, entièrement femblables à ceux d'Egypte. Non-feulement on n'a point encore obfervé ces crocodiles noirs dans le nouveau monde; mais aucun voyageur n'en a parlé que M. Adanfon, & ce favant Naturalifte ne les a trouvés que fur le grand fleuve du Sénégal.

(a) *Voyage au Sénégal, par M. Adanfon, page* 73.

LE GAVIAL,

ou LE CROCODILE A MACHOIRES ALONGÉES.

TROISIÈME ESPÈCE.

CETTE troifième efpèce de crocodile fe trouve dans les grandes Indes: elle y habite les bords du Gange, où on l'a nommée *Gavial;* elle reffemble aux crocodiles du Nil par la couleur, & par les caractères généraux & diftinctifs des crocodiles. Le Gavial a, comme les alligators, cinq doigts aux pieds de devant, & quatre doigts aux pieds de derrière; il n'a d'ongle qu'aux trois doigts intérieurs de chaque pied; mais il diffère des crocodiles d'Egypte, par des caractères particuliers & très-fenfibles. Ses mâchoires font plus alongées & beaucoup plus étroites, au point de paroître comme une forte de long bec qui contrafte avec la groffeur de la tête; les dents ne font pas inégales en

grosseur & en longueur comme celles des crocodiles proprement dits; elles sont plus nombreuses, & l'on conserve, au Cabinet du Roi, un individu de cette espèce, qui a environ douze pieds de long, & qui a cinquante-huit dents à la mâchoire supérieure, & cinquante à la mâchoire inférieure.

Le nombre des bandes transversales & tuberculeuses qui garnissent le dessus du corps, est plus considérable de plus d'un quart, dans les crocodiles du Gange que dans l'alligator; d'ailleurs elles se touchent toutes, & les écailles carrées qui les composent, sont plus relevés dans leurs bords, sans l'être autant dans leur centre, que celles du crocodile du Nil. Ces différences avec le crocodile proprement dit, sont plus que suffisantes pour constituer une espèce distincte.

Les crocodiles du Gange (*a*) parviennent à une grandeur très-considérable, ainsi que ceux du Nil. L'on peut voir, au Cabinet du Roi, une portion de mâchoire de ces crocodiles des grandes Indes, d'après laquelle nous avons trouvé que l'animal auquel elle a appartenu devoit avoir trente pieds dix pouces de longueur. Au reste, nous ne pouvons donner une idée plus nette de ces énormes animaux qu'en renvoyant à la figure & à la note précédente, où nous rapportons les principales dimensions de l'individu de près de douze pieds, dont nous venons de parler.

C'est apparemment de cette espèce qu'étoient les crocodiles vus pas Tavernier sur les bords du Gange, depuis *Toutipour* jusqu'au bourg d'*Acérat*, qui en est à vingt-cinq *cosses*. Ce Voyageur apperçut un très-grand nombre de ces animaux, couchés sur le sable; il tira sur eux; le coup donna dans la mâchoire d'un grand crocodile, & fit couler du sang; mais l'animal se retira dans le fleuve. Le lendemain, Tavernier, en contenant de descendre le Gange, en vit un aussi grand nombre, également étendu sur le rivage; il tira sur deux de ces animaux deux coups de fusil chargé à trois balles, au même instant ils se renversèrent sur le dos, ouvrirent la gueule, & expirèrent (*b*).

Il paroît que le Gavial n'étoit point inconnu des Anciens, puisqu'au rapport d'Élien, on disoit de son tems que l'on trouvoit sur les bords du Gange des crocodiles qui avoient une espèce de corne au bout du museau. Mais M.

(*a*) Dimensions d'un crocodile à tête alongée.

	pieds.	pouces.	lignes.
Longueur totale.	11	10	6
Longueur de la tête.	2	1	1
Longueur depuis l'entre-deux des yeux, jusqu'au bout du museau.	1	7	9
Longueur de la mâchoire supérieure.	2		6
Longueur de la partie de la mâchoire qui est armée de dents.	1	6	
Distance des deux yeux.		3	8
Grand diamètre de l'œil.		2	
Circonférence du corps à l'endroit le plus gros.	3	6	
Circonférence de la tête derrière les yeux.	2		
Circonférence du museau à l'endroit le plus étroit.		6	2
Longueur des pattes de devant jusqu'au bout des doigts.	1	3	7
Longueur des pattes de derrière jusqu'au bout des doigts.	1	8	
Longueur de la queue.	5	1	
Circonférence de la queue à son origine.	2	8	

(*b*) *Voyage de Tavernier. Histoire générale des Voyages, Partie* 2, *Livre II.*

Edwards est le premier Naturaliste moderne qui est parlé du Gavial; il publia en 1756, la figure & la description d'un individu de cette espèce, dont il a comparé les mâchoires longues & étroites au bec du harle, & qu'il a nommé *crocodile à bec alongé* (c). Cet individu, qui présentoit tous les signes d'un développement peu avancé, avoit au-dessous du ventre une poche ou bourse ouverte; nous n'avons trouvé aucune marque d'une poche semblable dans le crocodile du Gange dont nous venons de donner les dimensions, ni dans un jeune crocodile de la même espéce, & long de deux pieds trois pouces, qui fait aussi partie de la collection du Cabinet du Roi. Peut-être cette poche s'efface-t-elle à mesure que l'animal grandit, & n'est-elle qu'un reste de l'ouverture par laquelle s'insère le cordon ombilical; ou peut-être l'individu de M. Edwards étoit-il d'un sexe différent de ceux dont nous avons vu la dépouille.

L'on conserve au Cabinet du Roi une portion de mâchoire garnie de dents, à demi-pétrifiée, renfermée dans une pierre calcaire trouvée aux environs de Dax en Gascogne, & envoyée au Cabinet par M. de Borda. Elle nous a paru, d'après l'examen que nous en avons fait, avoir appartenu à un Gavial.

(c) *Transactions philosophiques, année* 1756.

LE FOUETTE-QUEUE (a).

LE nom de Fouette-queue a été employé par différens Naturalistes, pour désigner diverses espèces de lézards qui peuvent donner à leur queue des mouvemens semblables à ceux d'un fouet: ce nom a été particulièrement appliqué au lézard dont il est ici question, & à la dragonne dont nous parlerons dans l'article suivant: il en est résulté une obscurité d'autant plus grande dans les frais rapportés par les Voyageurs, rélativement aux lézards, que le nom de cordyle a été aussi donné par plusieurs Autheurs à la dragonne, & qu'ensuite le nom de Fouette-queue a été lié avec celui de cordyle, de manière à être attribué non-seulement à la dragonne, qui a réellement la propriété de faire mouvoir sa queue comme un fouet, mais encore à d'autres espèces de lézards, privés de cette faculté, & désignées également par le nom de cordyle. Nous croyons donc, pour éviter toute confusion, devoir conserver uniquement au lézard, dont il s'agit ici, le nom de Fouette-queue.

Il habite les climats chauds de l'Amérique méridionale, & on le trouve particuliérement au Pérou. Il a quelquefois plusieurs pieds de longueur. Son

(a) Le Fouette-queue. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lacerta caudi-verbera, 2. *Linn. amphib. rept.*
Séba, mus 1, *tab.* 106, *fig.* 1.
Caudi-verbera peruviana. *Laurenti specimen medicum, Vien.* 1768, *page* 37.
Feuillée 2, *page* 319.

dos eſt couvert de plaques carrées & d'écailles ovales qui garniſſent auſſi ſes côtés. Sa queue, qui paroît dentelée par les bords, & qu'il a la facilité d'agiter comme un fouet, l'aſſimule un peu à la dragonne; & la forme applatie de cette même queue, ainſi que ſes pieds palmés, le rapprochent du crocodile, dont il eſt cependant bien aiſé de le diſtinguer, parce que le crocodile n'a que quatre doigts aux pieds de derrière, tandis que la Fouette-queue en a cinq à chaque pied. C'eſt ce qui nous a déterminé à regarder comme un Fouette-queue l'animal repréſenté dans la planche cent ſixième du premier Volume de Séba: M. Linné l'a rapporté au crocodile; mais il a cinq doigts aux pieds de derrière, &, d'un autre côté, il ne peut pas être confondu avec la dragonne, puiſque ſes pieds ſont palmés. D'ailleurs Séba donne l'Amérique pour patrie à ce grand lézard, ce qui s'accorde fort bien avec ce que M. Linné lui-même a dit de celle de Fouette-queue (*b*). Nous croyons devoir obſerver auſſi que le lézard repréſenté dans Séba, *tome* 1, *planche* 103, *figure* 2, & que M. Linné a indiqué comme un Fouette-queue, eſt une dragonne, attendu que quoique le deſſinateur lui ait donné des membranes aux pieds de derrière, il eſt dit dans le texte qu'il n'en a point.

Le Fouette-queue nous paroît être, ainſi que nous l'avons déjà dit (*c*), le lézard que Dampier regardoit comme une ſeconde eſpèce de cayman d'Amérique.

Il y a, dans l'Iſle de Ceylon, un grand lézard, qui, par ſa forme, reſſemble beaucoup au crocodile: mais il en diffère par ſa langue bleue & fourchue, qu'il alonge d'une manière effrayante, lorſqu'il la tire pour ſiffler, ou ſeulement pour reſpirer. On le nomme *Kobbera-Guion.* Il a communément ſix pieds de longueur; ſa chair eſt d'un aſſez mauvais goût: il plonge ſouvent dans l'eau, mais ſa demeure eſt ſur la terre où il ſe nourrit des oiſeaux, & des divers animaux qu'il peut ſaiſir. Il craint l'homme, & n'oſe rien contre lui; mais il écarte ſans peine les chiens & pluſieurs des animaux qui veulent l'attaquer, en les frappant violemment de ſa queue, qu'il agite & ſecoue comme un long fouet. Nous ignorons ſi les doigts de ſes pieds ſont réunis par des membranes: s'ils le ſont, il doit être regardé comme de la même eſpèce que le Fouette-queue du Pérou, qui peut-être aura ſubi l'influence d'un nouveau climat; ſinon il faudra le conſidérer comme une dragonne.

(*b*) *M. Linné, à l'endroit déjà cité.*
(*c*) *Article des crocodiles.*

LA

LA DRAGONNE (*a*).

LA Dragonne reſſemble beaucoup, par ſa forme, au crocodile; elle a, comme lui, la gueule très-large, des tubercules ſur le dos, & la queue aplatie; ſa grandeur égale quelquefois celle des jeunes caymans: ſa couleur, d'un jaune roux foncé, & plus ou moins mêlé de verdâtre, eſt ſemblable auſſi à celle de ces animaux; c'eſt ce qui a fait que, ſur les côtes orientales de l'Amérique méridionale, elle a été priſe pour une petite eſpèce de crocodiles ou de caymans (*b*). Mais la Dragonne diffère principalement, parce que, au lieu d'avoir les pieds palmés, ſes doigts, au nombre de cinq à chaque pied, ſont très-ſéparés les uns des autres, comme ceux de preſque tous les lézards. Ils ſont d'ailleurs tous garnis d'ongles aigus & crochus; la tête, aplatie pardeſſus, & comprimée par les côtés, a un peu la forme d'une pyramide à quatre faces, dont le muſeau feroit le ſommet; elle reſſemble par-là à celle de pluſieurs ſerpens, ainſi que la langue, qui eſt fourchue, & qui loin d'être cachée & preſque immobile comme celle du crocodile, peut être dardée avec facilité. Les yeux ſont gros & brillans; l'ouverture des oreilles eſt grande, & entourée d'une bordure d'écailles; le corps épais, arrondi, couvert d'écailles dures, oſſeuſes comme celles du crocodile, & preſque toutes garnies d'une arrête ſaillante; pluſieurs de celles du dos ſont plus grandes que les autres, & relevées par des tubercules en forme de crêtes, dont les plus hauts ſont les plus voiſins de la queue, ſur laquelle les lignes qu'ils forment ſont prolongées par d'autres tubercules. Ceux-ci ſont plus aigus, & produiſent deux dentelures ſemblables à celle d'une ſcie, & réunis en une ſeule vers l'extrémité de la queue, qui eſt très-longue. La Dragonne, ainſi que le Fouette queue, a la facilité de la remuer vivement, & de l'agiter comme un fouet. Cette faculté lui a fait donner le nom de *Fouette-queue*, que nous avons conſervé uniquement à l'eſpèce précédente, & que nous n'emploierons jamais en parlant de la Dragonne, pour éviter toute confuſion: on l'a auſſi appellée *Cordyle:* mais nous réſervons ce nom pour un lézard différent de celui que nous décrivons, & auquel on l'a déjà donné.

C'eſt principalement dans l'Amérique méridionale que l'on rencontre la Dragonne; il y a, au Cabinet du Roi, un individu de cette eſpèce, qui a été en-

(*a*) La Dragonne. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique. Hiſt. naturelle des Quadrupèdes ovipares.*
Lacerta Dracœna 3. *Linnæus.*
Ray, Synopſis Quadrupedum, page 270. Lacertus indicus.
Seba, locupletiſſimi rerum naturalium Theſauri accurata deſcriptio, tome 1, *planche* 101, *fig.* 1. Lacerta maxima caudi-verbera, cordylus.
Muſæum Wormianum, Chap. XXII, page 313. Lacertus indicus.
(*b*) *Note communiquée par M. le Chevalier de Widerſpach.*

voyé de Cayenne par M. de la Borde, & d'après lequel nous avons fait la description que l'on vient de lire (*c*); elle eſt aſſez conforme à ce que dit Wormius de cette eſpèce de grand lézard, dont il avoit un individu long de quatre pieds romains (*d*). Cluſius connoiſſoit auſſi le même animal (*e*), & Séba l'avoit dans ſa collection.

Wormius a parlé du nombre & de la forme des dents de la Dragonne; il a dit que le lézard en a dix-ſept de chaque côté de la mâchoire inférieure; que celles de devant ſont petites & aigues, & celles de derrière, groſſes & obtuſes. Nous avons remarqué la même choſe dans la Dragonne du Cabinet du Roi. On a reproché à Pline de s'être trompé touchant la forme des dents du crocodile, en les diſtinguant en dents inciſives, en canines, & en molaires (*f*). Nous avons déjà vu ce qu'entendoit ce grand Naturaliſte par les dents canines du crocodile (*g*); & à l'égard des dents molaires, il pourroit ſe faire que ſon erreur eſt venue de la mépriſe de ceux qui lui ont fourni des obſervations. Il ſe peut en effet que la Dragonne habite dans les contrées orientales que les anciens connoiſſoient; que ſes groſſes dents aient été regardées comme des dents molaires, & que l'animal lui-même ait été pris pour un vrai crocodile. C'eſt ainſi que, dans des tems très-récens, la confuſion que pluſieurs voyageurs ont faite des eſpèces de grands lézards, voiſines de celles du crocodile, a produit plus d'une erreur, relativement à la forme & aux habitudes naturelles de ce dernier animal.

La grande reſſemblance de la Dragonne avec le crocodile, feroit penſer au premier coup-d'œil que leurs mœurs ſont ſemblables: mais ces deux lézards diffèrent par un de ces caractères dont la préſence ou l'abſence a la plus grande influence ſur les habitudes des animaux. M de Buffon a montré, dans l'hiſtoire naturelle des oiſeaux, combien la forme de leurs becs détermine l'eſpèce de nourriture qu'ils peuvent prendre; les force à habiter de préférence l'endroit où ils trouvent aiſément cette ſubſiſtance, & produit ou modifie par-là leurs principales habitudes. La faculté de voler qu'ils ont reçue, leur donne la plus grande facilité de changer de place, & les rend par conſéquent moins dépendans de la forme de leurs pieds: cependant nous voyons certaines claſſes d'oiſeaux, dont les habitudes ſont produites par les pieds palmés, avec leſquels ils peuvent nager aiſément, ou bien par les griffes aigues & fortes

(*c*) Principales dimenſions d'une Dragonne qui eſt au Cabinet du Roi.

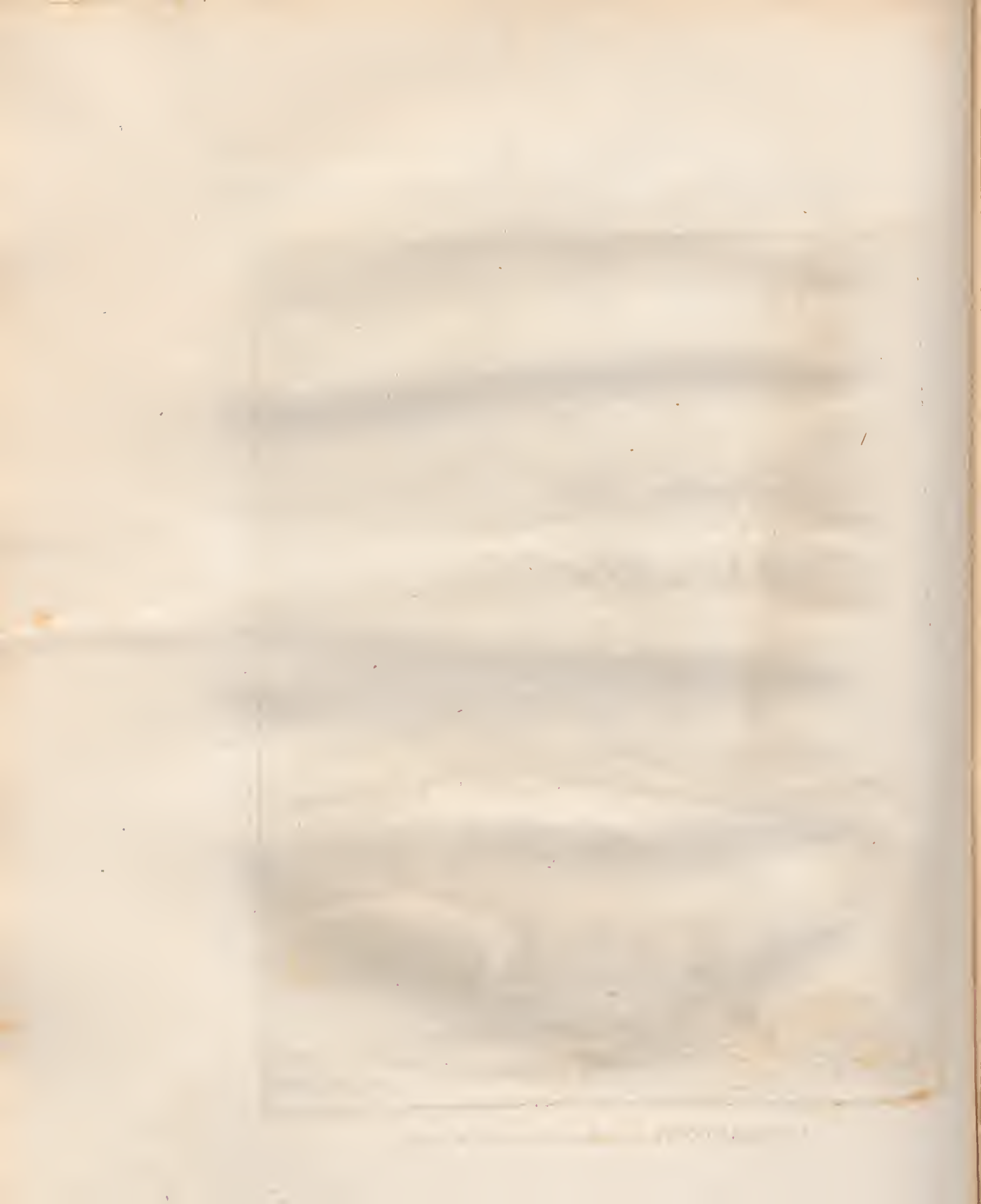
	pieds.	pouces.	lignes.
Longueur totale.	2	5	4
Contour de la gueule.		4	4
Diſtance des deux yeux.		1	
Circonférence du corps à l'endroit le plus gros.		7	6
Longueur des pattes de devant, juſqu'au bout des doigts.		3	10
Longueur des pattes de derrière, juſqu'au bout des doigts.		5	6
Longueur de la queue.	1	4	6
Circonférence de la queue à ſon origine.		5	8

(*d*) *Muſæum Wormianum; de pedeſtribus, Cap.* 22, *fol.* 313.
(*e*) *Cluſius, Livre V, Chap. XX.*
(*f*) *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire naturelle des animaux.*
(*g*) *Article du crocodile.*



Hulk Sculp.

LA DRAGONNE *grandeur d'un sixieme de nature.*



qui leur servent à attaquer & à se défendre. Mais il n'en est pas de même des Quadrupèdes, tant vivipares qu'ovipares; la nature de leurs alimens est non-seulement déterminée par la forme de leur gueule, ou de leurs dents, mais encore par celle de leurs pieds, qui leur fournissent des moyens plus ou moins puissans de saisir leur proie; d'aller avec vitesse d'un endroit à un autre; d'habiter le milieu des eaux, les rivages, les plaines ou les forêts, &c. Une gueule plus ou moins fendue; quelques dents de plus ou de moins; des ongles aigus ou obtus; des doigts réunis ou divisés; en voilà plus qu'il n'en faut pour faire varier leurs mœurs souvent du tout au tout. On en peut voir des exemples dans les Quadrupèdes vivipares, parmi lesquels la plupart des animaux qui ont des habitudes communes, qui habitent des lieux semblables, ou qui se nourrissent des mêmes substances, ont leurs dents, leur gueule ou leurs pieds conformés à-peu-près de la même manière, quelque différens qu'ils soient d'ailleurs par la forme générale de leurs corps, par leur force & par leur grandeur. La Dragonne & le crocodile en sont de nouvelles preuves: la Dragonne ressemble beaucoup au crocodile; mais elle en diffère par ses doigts, qui ne sont pas palmés: dès-lors elle doit avoir des habitudes différentes: elle doit nager avec plus de peine; marcher avec plus de vîtesse; retenir les objets avec plus de facilité; grimper sur les arbres; se nourrir quelquefois des animaux des bois; & c'est en effet ce qui est conforme aux observations que nous avons recueillies. M. de la Borde, qui a nommé cet animal *Lézard-cayman*, parce qu'il le regarde, avec raison, comme faisant la nuance entre les crocodiles & les petits lézards, dit qu'il fréquente les savanes noyées, & les terrains marécageux; mais qu'il se tient à terre, & au soleil, plus souvent que dans l'eau. Il est assez difficile à prendre, parce qu'il se renferme dans des trous; il mord cruellement; il darde presque toujours sa langue comme les serpens. M. de la Borde a gardé chez lui, pendant quelque tems, une Dragonne en vie; elle se tenoit des heures entières dans l'eau; elle s'y cachoit lorsqu'elle avoit peur; mais elle en sortoit souvent pour aller se chauffer aux rayons du soleil (*h*).

La grande différence entre les mœurs de la Dragonne & celles du crocodile, n'est cependant pas produite par un sens de plus ou de moins, mais seulement par une membrane de moins, & quelques ongles de plus. On remarque des effets semblables dans presque tous les autres animaux, & il en seroit de même dans l'homme, & des différences très-peu sensibles dans la conformation extérieure, produiroient une grande diversité dans ses habitudes, si l'intelligence humaine, accrûe par la société, n'avoit pas inventé les arts pour compenser les défauts de nature.

Les animaux, qui attaquent le crocodile, doivent aussi donner la chasse à la Dragonne, qui a bien moins de force pour leur résister, & qui même est souvent dévorée par les grands caymans.

Sa manière de vivre peut donner à sa chair un goût différent de celui de la chair du crocodile il ne seroit donc pas surprenant qu'elle fût aussi bonne à manger que le disent les habitans des Isles Antilles, où on la regarde com-

(*h*) *Note communiquée par M. de la Borde.*

me très-ſucculente, & où on la compare à celle d'un poulet. On recherche auſſi à Cayenne les œufs de ce grand lézard, qui a de nouveaux rapports avec le crocodile par ſa fécondité, la femelle pondant ordinairement pluſieurs douzaines d'œufs *(i)*.

On trouve au Bréſil, & particulièrement auprès de la rivière de Saint-François, une ſorte de lézard, nommé *Ignarucu*, qui reſſemble beaucoup au crocodile, grimpe facilement ſur les arbres, & paroît ne différer de la Dragonne que par une couleur plus foncée, & des ongles moins forts *(k)*. Si les Voyageurs ne ſe ſont pas trompés à ce ſujet, l'on ne doit regarder l'ignarucu que comme une variété de la Dragonne.

(i) Note communiquée par M. de la Borde.
(k) Voyez, dans le Dictionnaire d'Hiſtoire naturelle de M. Bomare, l'article Ignarucu.

LE TUPINAMBIS *(a)*.

CE lézard habite également les contrées chaudes de l'ancien & du nouveau Continent. On a prétendu que ſur les bords de la rivière des Amazones, auprès de Surinam & des pays voiſins, le Tupinambis acquéroit une grande taille & parvenoit juſqu'à la longueur de douze pieds : mais on aura ſûrement pris des caymans pour des Tupinambis ; & l'on doit ranger cette fable parmi tant d'autres qui ont défiguré l'hiſtoire des Quadrupèdes ovipares. Le Tupinambis a tout au plus une longueur de ſix ou ſept pieds dans les contrées où il trouve la nourriture la plus abondante & la température la plus favorable. L'individu que nous avons décrit & qui eſt au Cabinet du Roi, a trois pieds huit pouces de long en y comprenant la queue *(b)* ; il a été envoyé du Cap de

(a) Tupinambis, *en Amérique.*
Galtabé, *au Sénégal.*
Cayman, guano, ligan, ligans, par certains Voyageurs ; ce qui l'a fait confondre avec les iguanes, ainſi qu'avec les crocodiles.
Tilcuetz-Pallin, *dans la nouvelle Eſpagne.*
Lézard moucheté. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lacerta monitor, 6. *Linn. amph. rept.*
Seba, 1, *tab.* 94, *fig.* 1, 2, 3. *tab.* 96, *fig.* 1, 2, 3. *tab.* 97, *fig.* 2.
1, *tab.* 99, *fig.* 1. *tab.* 100, *fig.* 3.
2, *tab.* 30, *fig.* 2. *tab.* 49, *fig.* 2. *tab.* 86, *fig.* 2. *tab.* 105, *fig.* 1.
Stellio Saurus, 89. *Laurenti, ſpecimen medicum, page* 56.
Stellio Salvator, 90. *Laurenti, ſpecimen medicum, page* 56.

(b) Principales dimenſions du Tupinambis.

	pieds.	pouces.	lignes.
Longeur totale.	3	8	
Contour de la gueule.		4	8
Circonférence du corps à l'endroit le plus gros.	1	1	3
Longueur des pattes de devant, juſqu'au bout des doigts.		5	9
Longueur des pattes de derrière, juſqu'au bout des doigts.		6	9
Longueur de la queue.	1	10	6
Circonférence de la queue à ſon origine.		7	10

Hulk Direx.

LE TUPINAMBIS, *grandeur d'un Huitieme de nature.*

Bonne-espérance. J'ai vu un autre individu de cette espèce, apporté du Sénégal, & dont la longueur totale étoit de quatre pieds dix pouces. La queue du Tupinambis est aplatie & à-peu-près de la longueur du corps. Il a à chaque pied cinq doigts assez longs, séparés les uns des autres & tous armés d'ongles forts & crochus. La queue ne présente pas de crête comme celle de la Dragonne, mais le dessus & le dessous du corps, la tête, la queue, & les pattes sont garnies de petites écailles qui suffiroient pour distinguer le Tupinambis des autres grands lésards à queue plate. Elles sont ovales, dures, un peu élevées, presque toutes entourées d'un cercle de petits grains durs, placées à côté les unes des autres, & disposées en bandes circulaires & transversales. Leur grand diamètre est à-peu-près d'une demi-ligne dans l'individu, envoyé du Cap de Bonne-espérance au Cabinet du Roi (*c*). La manière dont elles sont colorées, donne au Tupinambis une sorte de beauté; son corps présente de grandes taches ou bandes irrégulières d'un blanc assez éclatant qui le font paroître comme marbré, & formant même sur les côtés une espèce de dentelle. Mais, en le revêtant de cette parure agréable, la nature ne lui a fait qu'un présent funeste; elle l'a placé trop près du crocodile son ennemi mortel, pour lequel sa couleur doit être comme un signe qui le fait reconnoître de loin. Il a, en effet, trop peu de force pour se défendre contre les grands animaux. Il n'attaque point l'homme; il se nourrit d'œufs d'oiseaux (*d*), de lézards beaucoup plus petits que lui, ou de poissons qu'il va chercher au fond des eaux; mais, n'ayant pas la même grandeur, les mêmes armes, ni par conséquent la même puissance que le crocodile, & pouvant manquer de proie bien plus souvent, il ne doit pas être si difficile dans le choix de sa nourriture; il doit d'ailleurs chasser avec d'autant plus de crainte, que le crocodile auquel il ne peut résister est en très-grand nombre dans les pays qu'il habite. On rapporte même que la présence des caymans, inspire une si grande frayeur au Tupinambis, qu'il fait entendre un sifflement très-fort. Ce sifflement d'effroi est une espèce d'avertissement pour les hommes qui se baignent dans les environs; il les garantit, pour ainsi dire, de la dent meurtrière du crocodile, & c'est de-là qu'est venu au Tupinambis le nom de *Sauvegarde* ou *Sauveur*, qui lui a été donné par plusieurs Voyageurs & Naturalistes. Il dépose ses œufs comme les caymans, dans des trous qu'il creuse dans le sable sur le bord de quelque rivière; le soleil les fait éclore; ils sont assez gros & ovales, & les Indiens s'en nourrissent sans peine (*e*); la chair du Tupinambis est aussi très-succulente pour ces mêmes Indiens, & plusieurs Européens qui en avoient mangé tant en Amérique qu'en Afrique, m'ont dit l'avoir trouvée délicate.

Cet animal produit des bézoards, ainsi que le crocodile & d'autres lézards;

(*c*) L'on peut voir, dans la collection du Cabinet du Roi, un Tupinambis mâle, tué dans le tems de ses amours; ses parties sexuelles sont hors de l'anus; les deux verges, très-séparées l'une de l'autre, ont un pouce trois lignes de longueur. L'animal a deux pieds huit pouces de longueur totale.

(*d*) „ Mademoiselle Mérian trouva plus d'une fois un Sauve-garde (un Tupinambis) mangeant des œufs dans sa basse-cour." *Histoire générale des Voyages, tome* 54, *page* 430, *édit. in* 12.

(*e*) *Histoire générale des Voyages, tome* 54, *page* 430, *édit. in* 12.

ces concrétions ressemblent aux bézoards des crocodiles, quant à leur forme extérieure; elles sont de la grosseur d'un œuf de pigeon & d'une couleur cendrée claire tachetée de noir. On leur a attribué les mêmes vertus chimériques qu'aux autres Bézoards, & particulièrement à ceux du crocodile & de l'iguane (*f*).

La disette que le Tupinambis éprouve fréquemment, a dû altérer ses goûts, tant la faim & la misère dénaturent les habitudes. Il se nourrit souvent de corps infects & de substances à demi-pourries; &, lorsque cet aliment abject lui manque, il le remplace par des mouches & par des fourmis. Il va chasser ces insectes au milieu des bois qu'il fréquente ainsi que les bords des eaux: la conformation de ses pieds dont les doigts sont très-séparés les uns des autres, lui donne une grande facilité de grimper sur les arbres où il cherche des œufs dans les nids, mais où il ne peut souvent que vivre misérablement en poursuivant avec fatigue des animaux bien plus agiles que lui. Le seul Quadrupède ovipare qu'on a cru devoir appeller *Sauve-garde*, souffre donc une faim cruelle, ne peut se procurer qu'avec peine & inquiétude la nourriture dégoûtante à laquelle il est fréquemment réduit, & finit presque toujours par être la victime du plus fort.

Le Tupinambis est le même animal que le lézard du Brésil, appellé *Téjuguacu* & *Temapara Tupinambis*, & dont Ray ainsi que d'autres Auteurs ont parlé (*g*). Marcgrave en a vu un vivre sept mois, sans rien manger; quelqu'un ayant marché sur la queue de ce Tupinambis, & en ayant brisé une partie, elle repoussa de deux doigts: au reste, il est important de remarquer que ces noms de *Téjucuacu* & de *Temapara* ont été donnés à plusieurs lézards d'espèces différentes, ce qui n'a pas peu augmenté la confusion qui a régné dans l'histoire des Quadrupèdes ovipares.

(*f*) *Séba, vol. 2, page 140.*
(*g*) *Ray, Synopsis animalium, page 265.*

LES SOURCILLEUX (*a*).

On trouve dans l'Isle de Ceylon, dans celle d'Amboine, & vraisemblablement dans d'autre régions des grandes Indes, dont la température ne diffère pas beaucoup de celles de ces Isles, un lézard auquel on a donné le nom de *Sourcilleux*, parce que sa tête est relevée audessus des yeux par une arête saillante, garni de petites écailles en forme de sourcils. Cet animal est aussi remarquable par une crête composée d'écailles ou de petites lames droites, qui

(*a*) Le Sourcilleux. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lacerta superciliosa. 4. *Linn. amphibia reptilia.*
Seba, musæum, tome 1, planche 109, fig. 4, & planche 94, fig. 4.

orne le derrière de sa tête, & qui se prolonge en forme de peigne ou de dentelure, jusqu'au bout de la queue. Les yeux sont grands, ainsi que les ouvertures des oreilles; le museau est pointu, la gueule large, la queue aplatie & beaucoup plus longue que le corps; ce lézard a les doigts très-séparés les uns des autres, & très-longs, sur-tout ceux des pieds de derrière, dont le quatrième doigt égale la tête en longueur; les ongles sont forts & crochus; les écailles, dont tout le corps est recouvert, sont très-petites, inégales en grandeur, mais toutes relevées par une arête longitudinale, & placées les unes au-dessus des autres, comme les écailles de plusieurs poissons. La couleur générale des *Sourcilleux* est d'un brun clair tacheté de rouge plus ou moins foncé; la longueur totale de l'individu que nous avons décrit, & que l'on conserve au Cabinet du Roi, est d'un pied. Comme les doigts de ces lézards sont très-longs & très-divisés, leurs habitudes doivent approcher à beaucoup d'égards de celles de la dragonne. On dit qu'ils poussent des cris, qui leur servent à se rallier (*b*).

Au reste, ce caractère très-apparent d'écailles relevées, cette sorte d'armure, qui donne un air distingué au lézard qui en est revêtu, & que nous trouvons ici pour la seconde fois, n'a pas été uniquement accordé au Sourcilleux & à la dragonne. Il en est de ce caractère comme de tous les autres, dont chacun est presque toujours exprimé avec plus ou moins de force, dans plusieurs espèces différentes. Cette crête, que nous venons de remarquer dans le Sourcilleux, sert aussi à défendre ou parer la tête-fourchue, l'iguane, le basilic, &c. Non-seulement même elle a des formes différentes dans chacun de ces lézards; non-seulement elle présente tantôt des rayons alongés, tantôt des lames aigues, larges & très-courtes, &c. mais encore elle varie par sa position: elle s'élève en rayons sur tout le corps du *basilic*, depuis le sommet de la tête jusqu'à l'extrémité de la queue; elle orne de même la queue du *porte-crête*, & garnit ensuite son dos en forme de dentelure; elle revêt non-seulement le corps, mais encore une partie de la membrane du cou de l'*iguane;* elle s'étend le long du dos du mâle de la *salamandre à queue plate;* elle paroît comme une crénelure sur celui du *plissé;* à peine sensible sur le dessous de la gorge du *marbré*, elle défend, dans le *galéote*, la tête & la partie antérieure du dos; elle se trouve aussi sur cette partie antérieure dans l'*agame;* elle se présente, pour ainsi dire, sur chaque écaille dans le *stellion*, l'*azuré*, le *téguixin;* elle règne le long de la tête, du corps & du ventre du *caméléon;* elle paroît à l'extrémité de la queue du *cordyle;* &, pour ne pas rapprocher ici un plus grand nombre de Quadrupèdes ovipares, elle est composée d'écailles clair-semées sur le lézard appellé *tête-fourchue;* elle occupe le dessus du corps, de la tête & de la queue dans le *Sourcilleux*, & nous avons vu qu'elle ne s'étendoit que sur la queue de la *dragonne*.

(*b*) *Séba, premier volume, page* 173.

LA TÊTE-FOURCHUE (a).

DANS l'Isle d'Amboine, & par conséquent dans le même climat que le sourcilleux, on trouve un lézard qui ressemble beaucoup à ce Quadrupède ovipare. Il a comme lui, depuis la tête jusqu'à l'extrémité de la queue, des aiguillons courts en forme de dentelure, mais qui sont sur le dos, plus séparés les uns des autres que dans le sourcilleux. La queue comprimée, comme celle du crocodile, est tout au plus de la longueur du corps. Le dessus de la tête qui est très-courte & très-convexe, présente deux éminences qui ont une sorte de ressemblance avec des cornes. Suivant Séba, la pointe du museau est garnie d'un gros tubercule entouré d'autres tubercules blanchâtres; le cou est goitreux, & le corps semé de boutons blancs, ronds, élevés, que l'on retrouve encore au-dessous des yeux & de la mâchoire inférieure. Les cuisses, les jambes & les doigts sont longs & déliés. Ce lézard & l'espèce précédente ont trop de caractères extérieurs communs pour ne pas se ressembler beaucoup par leurs habitudes naturelles, d'autant plus qu'ils préfèrent l'un & l'autre les contrées chaudes de l'Inde. Aussi leur attribue-t-on à tous les deux la faculté de se rallier par des cris (b).

(a) L'occiput Fourchu. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lacerta scutata, 5. *Linn. amphib. rept.*
Iguana clamosa, 74. *Laurenti specimen medicum.*
Séba, 1. *Table* 109, *figure* 3.
(b) *Séba, volume* 1, *page* 173.

LE LARGE-DOIGT (a).

LES caractères distinctifs de ce lézard, qui se trouve dans les Indes, sont d'avoir la queue deux fois plus longue que le corps, comprimée, un peu relevée en carène pardessus, striée pardessous, & divisée en plusieurs portions, composées chacune de cinq anneaux de très-petites écailles. Il a, sous le cou, une membrane assez semblable à celle de l'iguane, mais qui n'est point dentelée. A chaque doigt, tant des pieds de devant que des pieds de derrière, l'avant-dernière articulation est par-dessous plus large que les autres, & c'est de-là que M. d'Aubenton a tiré le nom que nous lui conservons. La tête est plate, & comprimée par les côtés; le museau très-délié; les ouvertures des narines sont très-petites, ainsi que les trous des oreilles.

(a) Le Large-doigt. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lacerta principalis, 7. *Linn. amphib. rept.*

LE BIMACULÉ.

NOUS devons la connoiſſance de cette nouvelle eſpèce de lézard à M. Sparrman, ſavant Académicien de Stockolm, qui en a décrit pluſieurs individus envoyés de l'amérique ſeptentrionale, par M. le docteur Acrélius, à M. le Baron de Géer (*a*); quelques uns de ces individus avoient le deſſus du corps ſemé de taches noires; tous avoient deux grandes taches de la même couleur ſur les épaules; & c'eſt ce qui leur a fait donner, par M. Sparrman, le nom de *Bimaculés*. La tête de ces lézards eſt aplatie par les côtés; la queue eſt comprimée & deux fois plus longue que le corps. Tous les doigts des pieds de devant & de ceux de derrière, excepté les doigts extérieurs, ſont garnis de lobes ou de membranes qui en élargiſſent la ſurface, & qui donnent au Bimaculé un nouveau rapport avec le large-doigt.

Suivant M. le Docteur Acrélius, le Bimaculé n'eſt point méchant, il ſe tient ſouvent dans les bois, où il fait entendre un ſifflement plus ou moins fréquent. On le prend facilement dans un piège fait avec de la paille, qu'on approche de lui en ſifflant, & dans lequel il ſaute & s'engage de lui-même. La femelle dépoſe ſes œufs dans la terre. On le trouve à Saint-Euſtache & dans la Penſilvanie. Le fond de ſa couleur varie: il eſt quelquefois d'un bleu noirâtre.

(*a*) *Mémoires de l'Académie des Sciences de Stockolm, année* 1784. *Troiſième Trimeſtre, page* 169.

LE SILLONÉ (*a*)

ON trouve, dans les Indes, un aſſez petit lézard gris dont nous plaçons ici la notice, parce qu'il a des écailles convexes en forme de tubercules ſur les flancs, & parce que ſa queue eſt aplatie par les côtés comme celle du crocodile & des autres lézards dont nous venons de donner l'hiſtoire. Son corps n'eſt point garni d'aiguillons; il n'a point de crête au-deſſous du cou; mais on voit ſur ſon dos deux ſtries très-ſenſibles. Il a les deux côtés du corps comme pliſſés, & relevés en arête; ſon ventre préſente vingt-quatre rangées tranſverſales d'écailles; chaque rangée eſt compoſée de ſix pièces; la queue, à peine plus longue que la moitié du corps, eſt ſtriée pardeſſous, liſſe par les côtés, & relevée en deſſus par une double ſaillie.

(*a*) Le Silloné. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lacerta bicarinata. 8. *Linn. amphibia reptilia.*

SECONDE DIVISION.

LÉZARDS

Qui ont la queue ronde, cinq doigts à chaque pied, & des écailles élevées ſur le dos en forme de crête.

L'IGUANE (a).

DANS ces contrées de l'Amérique méridionale, où la Nature plus active fait deſcendre à grands flots, du ſommet des hautes cordilières, des fleuves immenſes, dont les eaux s'étendant en liberté, inondent au loin des campagnes nouvelles, & où la main de l'homme n'a jamais oppoſé aucun obſtacle à leur courſe; ſur les rives limonneuſes de ces fleuves rapides, s'élèvent de vaſtes & antiques forêts. L'humidité chaude & vivifiante qui les abreuve, devient la ſource intariſſable d'une verdure toujours nouvelle pour ces bois touf-

(a) Leguana.
En anglois, the Guana.
Senembi.
Tamacolin, en Amérique, *ſuivant Séba.*
L'Iguane. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lac. Iguane, 26. *Lin. amphib. reptilia.*
Ray, Synopſis Quadrupedum, page 265. Lacertus indicus Senembi & Iguana dictus.
Iguana delicatiſſima, 71. Iguana tuberculata, 72. *Laurenti ſpecimen medicum.*
Leguana. *Dictionnaire d'Hiſtoire naturelle, par M. Valmont de Bomare.*
Séba, 1. *Table* 95, *figures* 1, 2, *table* 96, *figure* 4, *table* 97, *figure* 3, *table* 98, *figure* 1.
The Guana. *Brown, Hiſtoire naturelle de la Jamaïque.*
Lacerta, 1. Major ſquamis dorſi lanceolatis erectis è nuchâ ad extremitatem caudæ porrectis, *Idem.*
Grand lézard ou Guanas. *Cateſby, Hiſtoire naturelle de la Caroline, vol.* 2, *page* 64.
Grand lézard. *Dutertre, page* 308.
Gros lézard, nommé Iguane. *Rocheſort, page* 144.
Gros lézard. *Labat, tome* 1, *page* 314.
Guana. *Sloane, vol.* 2.
Iguana. *Gronov. mus.* 2, *page* 82, *No.* 60.
Marcgr. braſ. 236, *fig.* 236. Senembi ſeu Iguana.
Jonſt. Quadrup., *tab.* 77, *fig.* 5.
Olear. mus., *tab.* 6, *fig.* 1. Yvana.
Bont. jav. 56, *tab.* 56. Lacerta Leguan.
Nieremberg nat. 271, *tab.* 271.
Worm. muſæum. 313.
Cluſ. exot. 116. Yvana.



Hulk Direx.

L'IGUANE, *grandeur d'un neuvieme de nature.*

ſus, images ſans ceſſe renaiſſantes d'une fécondité ſans bornes, & où il ſemble que la Nature, dans toute la vigueur de la jeuneſſe, ſe plaît à entaſſer les germes productifs. Les végétaux ne croiſſent pas ſeuls au milieu de ces vaſtes ſolitudes; la Nature a jeté ſur ces grandes productions la variété, le mouvement & la vie. En attendant que l'homme vienne régner au milieu de ces forêts, elles ſont le domaine de pluſieurs animaux, qui, les uns par la beauté de leurs écailles, l'éclat de leurs couleurs, la vivacité de leurs mouvemens, l'agilité de leur courſe; les autres, par la fraîcheur de leur plumage, l'agrément de leur parure, la rapidité de leur vol; tous, par la diverſité de leurs formes, font, des vaſtes contrées du nouveau monde, un grand & magnifique tableau, une ſcêne animée, auſſi variée qu'immenſe. D'un côté, des ondes majeſtueuſes roulent avec bruit; de l'autre, des flots écumans ſe précipitent avec fracas de roches élevées; & des tourbillons de vapeurs réfléchiſſent au loin les rayons éblouiſſans du ſoleil: ici l'émail des fleurs ſe mêle au brillant de la verdure, & eſt effacé par l'éclat plus brillant encore du plumage varié des oiſeaux; là, des couleurs plus vives, parce qu'elles ſont renvoyées par des corps plus polis, forment la parure de ces grands Quadrupèdes ovipares, de ces gros lézards que l'on eſt tout étonné de voir décorer le ſommet des arbres, & partager la demeure des habitans ailés.

Parmi ces ornemens remarquables & vivans dont on ſe plaît à contempler, dans ces forêts épaiſſes, la forme agréable & piquante, & dont on ſuit avec plaiſir les divers mouvemens au milieu des rameaux & des fleurs, la dragonne & le tupinambis attirent l'attention; mais le lézard dont nous traitons dans cet article, ſe fait diſtinguer bien davantage par la beauté de ſes couleurs, l'éclat de ſes écailles, & la ſingularité de ſa conformation.

Il eſt aiſé de reconnoître l'Iguane à la grande poche qu'il a au-deſſous du cou, & ſur-tout à la crête dentelée qui s'étend depuis la tête, juſqu'à l'extrémité de la queue, & qui garnit auſſi le devant de la gorge. La longueur de ce lézard, depuis le muſeau, juſqu'au bout de la queue, eſt aſſez ſouvent de cinq ou ſix pieds (*b*); celui que nous avons décrit, & qui a été envoyé à Cayenne au Cabinet du Roi par M. Sonini, a quatre pieds de long (*c*).

(*b*) „ Pendant le ſéjour que Brue fit à Kayor ſur le Sénégal, on lui fit voir un *Guana* „ (Iguane) long de trois pieds, depuis le muſeau juſqu'à la queue, qui devoit avoir encore „ deux pieds de plus." (L'on doit croire que la queue de ce lézard avoit éprouvé quelque accident, les Iguanes ayant la queue plus longue que le corps.) „ Sa peau étoit couverte de „ petites écailles de différentes couleurs, jaunes, vertes & noires, ſi vives qu'elles paroiſſoient „ colorées d'un beau vernis. Il avoit les yeux fort grands, rouges, ouverts juſqu'au ſommet „ de la tête. On les auroit pris pour du feu, lorſqu'il étoit irrité: alors ſa gorge s'enfloit „ auſſi, comme celle d'un pigeon." *Hiſtoire générale des Voyages, Livre VII, Chapitre XVIII.*

(*c*) Principales dimenſions d'un Iguane, conſervé au Cabinet du Roi.	pieds.	pouces.	lignes.
Longueur totale.	4		
Circonférence dans l'endroit le plus gros du corps.	1		4
Circonférence à l'origine de la queue.		5	9
Contour de la mâchoire ſupérieure.		3	3
Longueur de la plus grande écaille des cotés de la tête.		1	
Longueur de la poche qui eſt au-deſſous du cou.		3	4

La tête est comprimée par les côtés, & aplatie par-dessus; les dents sont aigues, & assez semblables, par leur forme, à celles des lézards verts de nos provinces méridionales. Le museau, l'entre-deux des yeux, & le tour des mâchoires sont garnis de larges écailles très-colorées, très-unies & très-luisantes; trois écailles plus larges que les autres, sont placées de chaque côté de la tête, au-dessous des oreilles; la plus grande des trois est ovale, & son éclat, semblable à celui des métaux polis, relève la beauté des couleurs de l'Iguane; les yeux sont gros; l'ouverture des oreilles est grande; des tubercules qui ont la forme de pointes de diamans, sont placés au-dessus des narines, sur le sommet de la tête, & de chaque côté du cou. Une espèce de crête, composée de grandes écailles saillantes, & qui, par leur figure, ressemblent un peu à des fers de lance, s'étend depuis la pointe de la mâchoire inférieure, jusques sous la gorge, où elle garnit le devant d'une grande poche, que l'Iguane peut gonfler à son gré.

De petites écailles revêtent le corps, la queue & les pattes: celles du dos sont relevées par une arête.

La crête remarquable, qui s'étend, ainsi que nous l'avons dit, depuis le sommet de la tête jusqu'à l'extrémité de la queue, est composée d'écailles très-longues, très-aigues, & placées verticalement; les plus hautes sont sur le dos, & leur élévation diminue insensiblement, à mesure qu'elles sont plus près du bout de la queue, où on les distingue à peine.

La queue est ronde, au lieu d'être aplatie comme celle des crocodiles.

Les doigts sont séparés les uns des autres, au nombre de cinq à chaque pied, & garnis d'ongles forts & crochus; dans les pieds de devant, le premier doigt, ou le doigt intérieur, n'a qu'une phalange; le second en a deux, le troisième trois, le quatrième quatre, & le cinquième deux. Dans les pieds de derrière, le premier doigt n'a qu'une phalange; le second en a deux, le troisième trois, le quatrième quatre, & le cinquième, qui est séparé comme un pouce, en a trois.

Au-dessus des cuisses s'étend, de chaque côté, un cordon de quinze tubercules creux & percés à leur sommet, comme pour donner passage à quelques sécrétions: nous retrouverons ces tubercules dans plusieurs espèces de lézards; il seroit intéressant d'en connoître exactement l'usage particulier.

La couleur générale des Iguanes est ordinairement verte, mêlée de jaune, ou d'un bleu plus ou moins foncé; celle du ventre, des pattes & de la queue est quelquefois panachée; la queue de l'individu, que nous avons décrit, présentoit plusieurs couleurs disposées par bandes annulaires & assez larges; mais les teintes de l'Iguane varient, suivant l'âge, le sexe, & le pays (*d*).

	pieds.	pouces.	lignes.
Largeur de la poche.		1	10
Longueur des plus grandes écailles de la crête.		1	10
Longueur de la queue.	2	7	4
Longueur des pattes de devant, jusqu'à l'extrémité des doigts.		7	1
Longueur des pattes de derrière.		9	9
Longueur du plus grand ongle.			8

(*d*) Nous nous en sommes assurés par l'inspection d'un grand nombre d'individus des deux

Ce lézard eſt très-doux; il ne cherche point à nuire; il ne ſe nourrit que de végétaux & d'inſectes. Il n'eſt cependant pas ſurprenant que quelques Voyageurs aient trouvé ſon aſpect effrayant, lorſque agité par la colère, & animant ſon regard, il a fait entendre ſon ſifflement, ſecoué ſa longue queue, gonflé ſa gorge, redreſſé ſes écailles, & relevé ſa tête hériſſée de calloſités.

La femelle de l'Iguane eſt ordinairement plus petite que le mâle; ſes couleurs ſont plus agréables, ſes proportions plus ſveltes; ſon regard eſt plus doux, & ſes écailles préſentent ſouvent l'éclat d'un très-beau vert. Cette parure & ces ſortes de charmes ne lui ont pas été donnés envain; on diroit que le mâle a pour elle une paſſion très-vive; non-ſeulement, dès les premiers beaux jours de la fin de l'hiver, il la recherche avec empreſſement, mais il la défend avec fureur. Sa tendreſſe change ſon naturel; la douceur de ſes mœurs, cette douceur ſi grande, qu'elle a été comparée à la ſtupidité, fait place à une ſorte de rage. Il s'élance avec hardieſſe, lorſqu'il craint pour l'objet qu'il aime; il ſaiſit avec acharnement ceux qui approchent de ſa femelle; ſa morſure n'eſt point venimeuſe; mais, pour lui faire lâcher priſe, on eſt obligé de le tuer, ou de le frapper violemment ſur les narines (e).

C'eſt environ deux mois après la fin de l'hiver que les Iguanes femelles deſcendent des montagnes, ou ſortent des bois, pour aller dépoſer leurs œufs ſur le ſable du bord de la mer. Ces œufs ſont preſque toujours en nombre impair, depuis treize, juſqu'à vingt-cinq Ils ne ſont pas plus gros, mais plus longs que ceux de pigeons; la coque en eſt blanche & ſouple, comme celle des œufs des tortues marines, auxquels ils reſſemblent plus qu'à ceux des crocodiles. Le dedans en eſt blanchâtre & ſans glaire. Ils donnent, diſent la plupart des Voyageurs qui ſont allés en Amérique, un excellent goût à toutes les ſauces, & valent mieux que ceux de poules.

L'Iguane, ſuivant pluſieurs Auteurs a de la peine à nager, quoiqu'il fréquente de préférence les rivages de la mer ou des fleuves. Cateſby rapporte que lorſqu'il eſt dans l'eau, il ne ſe conduit preſque qu'avec la queue, & qu'il tient ſes pattes colées contre ſon corps (f). Cela s'accorde fort bien avec la difficulté qu'il éprouve pour ſe mouvoir au milieu des flots; & cela ne montre-t-il pas combien les Quadrupèdes ovipares, dont les doigts ſont diviſés, nagent avec peine, ainſi que nous l'avons dit, & combien cette conformation influe ſur la nature de leurs habitudes?

Dans le printems, les Iguanes mangent beaucoup de fleurs & de feuilles des arbres auxquels on a donné le nom de *mahot*, & qui croiſſent le long des rivières: ils ſe nourriſſent auſſi d'*anones*, ainſi que de pluſieurs autres végétaux (g); & Cateſby a remarqué que leur graiſſe prend la couleur des fruits qu'ils ont mangés les derniers; ce qui confirme ce que j'ai dit des diverſes couleurs que donne à la chair des tortues de mer l'aliment qu'elles préfèrent.

ſexes de différens pays & de différens âges, & c'eſt ce qui explique les différences que l'on trouve dans les deſcriptions que les Voyageurs & les Naturaliſtes ont données de l'Iguane.

(e) *Cateſby, Hiſtoire naturelle de la Caroline, vol. 2, page 64.*

(f) *Cateſby, Hiſtoire naturelle de la Caroline.*

(g) *Cateſby, à l'endroit déjà cité.*

Les Iguanes descendent souvent des arbres, pour aller chercher des vers de terre, des mouches & d'autres insectes (*h*).

Quoique pourvus de fortes mâchoires, ils avalent ce qu'ils mangent presque sans le mâcher (*i*).

Ils se retirent dans des creux de rochers, ou dans des trous d'arbres (*k*). On les voit s'élancer avec une agilité surprenante jusqu'au plus haut des branches, autour desquels ils s'entortillent; de manière à cacher leur tête au milieu des replis de leur corps (*l*). Lorsqu'ils sont repus, ils vont se reposer sur les rameaux qui avancent au-dessus de l'eau. C'est ce moment que l'on choisit au Brésil pour leur donner la chasse. Leur douceur naturelle, jointe peut-être à l'espèce de torpeur à laquelle les lézards sont sujets, ainsi que les serpens, lorsqu'ils ont avalé une grande quantité de nourriture, leur donne cette sorte d'apathie & de tranquillité remarquée par les Voyageurs, & avec laquelle ils voyent approcher le danger, sans chercher à le fuir, quoiqu'ils soient naturellement très-agiles. On a de la peine à les tuer, même à coups de fusil: mais on les fait périr très-vîte, en enfonçant un poinçon, ou seulement un tuyau de paille dans leurs naseaux (*m*); on en voit sortir quelques gouttes de sang, & l'animal expire.

La stupidité que l'on a reprochée aux Iguanes, ou plutôt leur confiance aveugle, presque toujours le partage de ceux qui ne font point de mal, va si loin, qu'il est très-facile de les saisir en vie. Dans plusieurs contrées de l'Amérique, on les chasse avec des chiens dressés à les poursuivre; mais on peut aussi les prendre aisément au piège (*n*). Le chasseur qui va à la recherche du lézard, porte une longue perche, au bout de laquelle est une petite corde, nouée en forme de lac (*o*). Lorsqu'il découvre un Iguane étendu sur des branches, & s'y pénétrant de l'ardeur du soleil, il commence à siffler: le lézard, qui semble prendre plaisir à l'entendre, avance la tête; peu-à-peu le chasseur s'approche, & en continuant de siffler, il chatouille avec le bout de sa perche les côtés & la gorge de l'Iguane, qui non-seulement souffre sans peine cette sorte de caresse, mais se retourne doucement, & paroît en jouir avec volupté. Le chasseur le séduit, pour ainsi dire, en sifflant & en le chatouillant, au point de l'engager à porter sa tête hors des branches, assez avant pour enbarrasser son cou dans le lac: aussitôt il lui donne une violente secousse, qui le fait tomber à terre; il le saisit à l'origine de la queue; il lui met un pied sur le corps; & ce qui prouve bien que la stupidité de l'Iguane n'est pas aussi grande qu'on le dit, c'est que lorsque sa confiance est trompée, &

(*h*) *Note communiquée par M. de la Borde.*
(*i*) Catesby. *à l'endroit déjà cité.*
(*k*) Catesby, *Histoire naturelle de la Caroline.*
(*l*) „ Une espèce de jasmin d'une excellente odeur, qui croit de toutes parts, en buisson, „ dans les campagnes de Surinam, est la retraite ordinaire des serpens & des lézards, sur-tout „ de l'Iguane; c'est une chose admirable que la manière dont ce dernier reptile s'entortille au „ pied de cette plante, cachant sa tête au milieu de tous ses replis." *Histoire générale des Voyages, tome 54, page* 411, *édit. in* 12.
(*m*) *Histoire générale des Voyages, Livre VII, Chapitre XVII.*
(*n*) *Note communiquée par M. de la Borde.*
(*o*) *Voyages du Père Labat en Afrique & en Amérique.*

qu'il se sent pris, il a recours à la force, dont il n'avoit pas voulu user. Il s'agite avec violence; il ouvre la gueule; il roule des yeux étincelans; il gonfle sa gorge: mais ses efforts sont inutiles; le chasseur, en le tenant sous ses pieds, & en l'accablant du poids de tout son corps, parvient bientôt à lui attacher les pattes, & à lui lier la gueule, de manière que ce malheureux animal ne puisse ni se défendre, ni s'enfuir (*p*).

On peut le garder plusieurs jours en vie sans lui donner aucune nourriture (*q*); la contrainte semble d'abord le révolter; il est fier; il paroît méchant; mais bientôt il s'apprivoise; il demeure dans les jardins; il passe même la plus grande partie du jour dans les appartemens; il court pendant la nuit, parce que ses yeux, comme ceux des chats, peuvent se dilater de manière que la plus foible lumière lui suffise, & parce qu'il prend aisément alors les insectes dont il se nourrit. Quand il se promène, il darde souvent sa langue; il vit tranquille; il devient familier (*r*).

On ne doit pas être surpris de l'acharnement avec lequel on poursuit cet animal doux & pacifique qui ne recherche que quelques feuilles inutiles, ou quelques insectes malfaisans, qui n'a besoin pour son habitation que de quelques branches presque sèches, & que la nature a placé dans les grandes forêts pour en faire l'ornement. Sa chair est excellente à manger, sur-tout celle des femelles qui est plus tendre & plus grasse (*s*); les habitans de Bahama en faisoient même une espèce de commerce, ils le portoient en vie à la Caroline & dans d'autres contrées, où ils le faisoient saler pour leur usage (*t*); dans certaines Isles où ils sons rares, on les réserve pour les meilleures tables (*u*); & l'homme ne s'est jamais tant exercé à détruire les animaux nuisibles, qu'à faire sa proie de ceux qui peuvent flatter son appétit. D'ailleurs on trouve quelquefois dans le corps de l'Iguane, ainsi que dans les crocodiles & dans les tupinambis, des concrétions semblables aux bézoards des Quadrupèdes vivipares & particulièrement à ceux que l'on a nommés bézoards occidentaux M. Dombey a apporté de l'Amérique méridionale au Cabinet du Roi, un de ces bézoards d'Iguane. Cette concrétion représente assez exactement la moitié d'un ovoïde un peu creux; elle est composée de couches polies, formées de petites aiguilles, & qui présentent comme d'autres bézoards, une

(*p*) *Catesby, Histoire naturelle de la Caroline.*

(*q*) Brown dit avoir gardé chez lui un Iguane pendant plus de deux mois. Dans le commencement il étoit fier & méchant; mais, au bout de quelques jours, il devint plus doux: à la fin, il passoit la plus grande partie du jour sur un lit, mais il couroit toujours pendant la nuit. „ Je n'ai jamais observé, continue ce Voyageur; que cet Iguane ait mangé autre chose „ que les particules imperceptibles qu'il lapoit dans l'air, (ces particules étoient sûrement de „ très-petits insectes.) Quand il se promenoit, il dardoit fréquemment sa langue, comme le „ caméléon. La chair de l'Iguane est recherchée par beaucoup de gens, & lorsqu'elle est servie en fricassée, elle est préférée à celle de la meilleure volaille. L'Iguane peut être aisé„ment apprivoisé, quand il est jeune; il est alors un animal aussi innocent que beau." *Histoire naturelle de la Jamaïque par Brown, Londres*, 1756, *page* 462.

(*r*) *Note communiquée par M. de la Borde.*

(*s*) On dit que la chair de l'Iguane est nuisible à ceux dont le sang n'est point pur, & M. de la Borde la croit difficile à digérer.

(*t*) *Catesby, Histoire naturelle de la Caroline.*

(*u*) *Note communiquée par M. de la Borde.*

espèce de cristallisation. Elle est convexe d'un côté, & concave de l'autre; elle ne doit cependant pas être regardée comme la moitié d'un bézoard plus considérable, les couches qui la composent étant placées les unes au-dessus des autres sur les bords de la cavité, ainsi que sur la partie convexe. Le noyau, qui a servi à former ce bézoard, devoit donc avoir à-peu-près la même forme que cette concrétion. La surface de la cavité qu'elle présente, n'est point polie comme celle des parties relevées, qui ont pu subir un frottement plus ou moins considérable. Le grand diamètre de ce bézoard est de quinze lignes, & le petit diamètre à peu-près de quatorze.

Séba avoit, dans sa collection, plusieurs bézoards d'*Iguanes*, de la grosseur d'un œuf de pigeon, & d'un jaune cendré avec des taches foncées. Ces concrétions sont appellées *Beguan* par les Indiens, qui les estiment plus que beaucoup d'autres bézoards (v). Elles peuvent avoir été connues des Anciens, l'Iguane habitant dans les Indes orientales, ainsi qu'en Amérique; & comme cet animal n'a point été particulièrement indiqué par Aristote ni par Pline, & que les Anciens n'en ont vraisemblablement parlé que sous le nom de *Lézardvert*, ne pourroit-on pas croire que la pierre, appellée par Pline *Sauritin*, à cause du mot *Saurus* (*Lézard*), & que l'on regardoit, du tems de ce Naturaliste, comme se trouvant dans le corps d'un lézard-vert, n'est autre chose que le bézoard de l'Iguane, & qu'elle n'étoit précieuse que par ce qu'on lui attribuoit les fausses propriétés des autres bézoards (x); ce qui confirme notre opinion, à ce sujet, c'est que ce mot *Sauritin* n'a été appliqué par les anciens, ni par les modernes à aucun autre corps, tant du règne animal que du règne minéral.

Les Iguanes sont très-communs à Surinam, ainsi que dans les bois de la Guiane, aux environs de Cayenne (y), & dans la nouvelle Espagne. Ils sont assez rares aux Antilles, parce qu'on y en a détruit un grand nombre, à cause de la bonté de leur chair (z). On trouve aussi l'Iguane dans l'ancien continent en Afrique, ainsi qu'en Asie (a); il est par-tout confiné dans les climats chauds; ses couleurs varient suivant le sexe, l'âge & les diverses régions qu'il habite; mais il est toujours remarquable par ses habitudes, sa forme & l'émail de ses écailles.

LE

(v) *Séba, vol. 2, page 140.*

(x) Sauritin in ventre viridis lacerti arundine dissecti tradunt inveniri. *Pline, Livre XXXVII, Chapitre LXVII.*

(y) *Note communiquée par M. de la Borde.*

(z) *Note communiquée par M. de la Borde.*

(a) Auprès de la Baye des chiens marins, dans la nouvelle Hollande, le Voyageur Dampier trouva des *Guanos* ou Iguanes, qui, lorsqu'on s'approchoit d'eux, s'arrêtoient & siffloient sans prendre la fuite. *Voyage de Guillaume Dampier, aux terres Australes, Amsterdam* 1705.

LE BASILIC (*a*).

L'ERREUR s'eſt ſervie de ce nom de Baſilic, pour déſigner un animal terrible, qu'on a tantôt repréſenté comme un ſerpent, tantôt comme un petit dragon, & dont le regard perçant donnoit la mort. Rien de plus fabuleux que cet animal, au ſujet duquel on a répandu tant de contes ridicules, qu'on a doué de tant de qualités merveilleuſes, & dont la réputation ſert encore à faire admirer entre les mains des Charlatans, par un peuple ignorant & crédule, une peau de raie deſſéchée, contournée d'une manière bizarre, & que l'on décore du nom fameux de cet animal chimérique (*b*).

Nous ne conſerverions pas ce nom de Baſilic, dont on a tant abuſé, à l'animal réel dont nous parlons, de peur que l'exiſtence d'un lézard, appellé Baſilic, ne pût faire croire à la vérité de quelques-unes des fables attachées à ce nom, ſi elles n'étoient auſſi abſurdes que riſibles, ſi par-là nous n'étions bien raſſurés ſur la croyance qu'on leur accorde, & d'ailleurs ſi ce nom de Baſilic n'avoit pas été donné au lézard dont il eſt queſtion dans cet article, par tous les Naturaliſtes qui s'en ſont occupés.

Le lézard baſilic habite l'Amérique méridionale; aucune eſpèce n'eſt auſſi facile à diſtinguer, à cauſe d'une crête très-exhauſſée qui s'étend depuis le ſommet de la tête, juſqu'au bout de la queue, & qui eſt compoſée d'écailles en forme de rayons, un peu ſéparées les unes des autres. Il a d'ailleurs une ſorte de capuchon qui couronne ſa tête; & c'eſt de-là que lui vient ſon nom de *Baſilic*, qui ſignifie *petit roi*. Cet animal parvient à une taille aſſez conſidérable; il a ſouvent plus de trois pieds de longueur, en comptant celle de la queue. Ses doigts, au nombre de cinq à chaque pied, ne ſont réunis par aucune membrane. Il vit ſur les arbres, comme preſque tous les lézards, qui ayant les doigts diviſés peuvent y grimper avec facilité, & en ſaiſir aiſément les branches. Non-ſeulement il peut y courir aſſez vîte, mais rempliſſant d'air ſon eſpèce de capuchon, déployant ſa crête, augmentant ſon volume, & devenant par-là plus léger, il ſaute & voltige, pour ainſi dire, avec agilité de branche en branche. Son ſéjour n'eſt cependant pas borné au milieu des bois; il va à l'eau ſans peine, & lorſqu'il veut nager il enfle également ſon capuchon, & étend ſes membranes.

La crête, qui diſtingue le Baſilic, & qui peut lui ſervir d'une petite arme

(*a*) Le Baſilic. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lacerta Baſiliſcus, 25, *Linn. amphib. rept.*
Dragon d'Amérique, amphibie qui vole, Baſilic. *Séba* 1, *planche* 100, *figure* 1.
Baſilicus Americanus, 75. *Laurenti ſpecimen medicum.*

(*b*) „ Le Baſilic, que les Charlatans & les Saltinbanques expoſent tous les jours avec tant „ d'appareil, aux yeux du public, pour l'attirer & lui en impoſer, n'eſt qu'une ſorte de petite „ raie, qui ſe trouve dans la méditerranée, & qu'on fait deſſécher ſous la bizarre configura- „ tion qu'on y remarque." *Dictionnaire d'Hiſtoire naturelle, par M. Valmont de Bomare.*

défenſive, eſt encore pour lui un bel ornement. Bien loin de tuer par ſon regard, comme l'animal fabuleux dont il porte le nom, il doit être conſidéré avec plaiſir, lorſqu'animant la ſolitude des immenſes forêts de l'Amérique, il s'élance avec rapidité de branche en branche, ou bien lorſque dans une attitude de repos, & tempérant ſa vivacité naturelle, il témoigne une ſorte de ſatisfaction à ceux qui le regardent, ſe pare, pour ainſi dire, de ſa couronne, agite mollement ſa belle crête, la baiſſe, la relève, & par les différens reflets de ſes écailles, renvoie aux yeux de ceux qui l'examinent, de douces ondulations de lumière.

LE PORTE-CRÊTE *(a)*.

NOUS conſervons à ce lézard le nom de Porte-crête, qui lui a été donné par M. d'Aubenton. Cet animal préſente en effet une crête qui s'étend depuis la tête juſqu'à l'extrémité de la queue. Le plus ſouvent elle eſt compoſée ſur le dos de ſoixante-dix petites écailles plates, longues & pointues; &, à l'origine de la queue, elle s'élève & repréſente une nageoire très-longue, très-large, formée de quatorze ou quinze rayons cartilagineux, & garnie à ſon bord ſupérieur de petites écailles aigues, penchées ſouvent en arrière. C'eſt dans l'Iſle d'Amboine & dans l'Iſle de Java *(b)*, qu'on trouve le Porte-crête. M. Schloſſer eſt le premier Naturiſte qui en ait parlé *(c)*. Ce lézard eſt dans l'Aſie le repréſentant du Baſilic qui habite le nouveau continent; il a auſſi de grands rapports avec la Dragonne, & les autres grands lézards à queue comprimée, dont le dos paroît dentelé, en ce que ſa tête eſt preſque quadrangulaire, aplatie, revêtue de tubercules & de grandes écailles: il a les yeux grands, & les narines élevées; les ouvertures des oreilles laiſſent voir la membrane nue du tympan; le deſſous de la tête préſente une ſorte de poche aplatie & très-pliſſée, à laquelle on a donné le nom de collier. La langue eſt épaiſſe, charnue, & légèrement fendue; les dents ſont ſerrées, pointues, & d'autant plus grands qu'elles ſont plus éloignées du devant des mâchoires, où l'on en rencontre huit en haut & ſix en bas arrondies, courtes, aigues, tournées obliquement en-dehors, & ſéparées par un petit intervalle, des plus groſſes ou des molaires *(d)*. Le Porte-crête en a ainſi de deux ſortes, comme la Dragonne à laquelle il reſſemble encore par la forme & la diſpoſition des dents.

(a) Bin jawacok jangur eckor, *par les Malaies, ſuivant M. Hornſtedt.*
Le Porte-crête. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lacerta Amboinenſis. *Schloſſer de Lacerta Amboinenſi, Amſterdam*, 1778, in 4to. (L'individu, décrit par M. Schloſſer, fut acheté par feû M. le Baron de Géer, & appartenoit, en 1785, à l'Académie de Stockolm.)
(b) *M. Hornſtedt. Mémoires de l'Académie des Sciences de Stockolm, année* 1785, *trim.* 2, *page* 130.
(c) *Schloſſer, ouvrage déjà cité.*
(d) *M. Hornſtedt. Mémoires de l'Académie des Sciences de Stockolm, année* 1785, *trim.* 2, *page* 130.

Les cinq doigts de chaque pied ſont garnis d'ongles, & préſentent de chaque côté un rebord aigu, dentelé comme une ſcie. La queue eſt près de trois fois plus longue que le corps. La couleur de la tête & du collier eſt verdâtre, avec des lignes blanches; la crête & le dos ſont d'un fauve plus ou moins foncé; le ventre eſt d'un gris blanchâtre, & chaque côté du corps préſente des taches ou bandes blanches, qui s'étendent juſque ſur les pieds; il paroît que, dans pluſieurs individus, la couleur générale du Porte-crête eſt verdâtre, avec des raies noires, & le ventre blanchâtre (e). Le mâle diffère de la femelle par une crête beaucoup plus élevée, & par des couleurs plus vives.

Ce lézard n'eſt pas ſeulement beau; il eſt aſſez grand, puiſqu'il a quelquefois trois ou quatre pieds de long; ſa gueule & ſes doigts ſont bien armés; ſon dos & ſa queue préſentent une ſorte de défenſe; ſes pieds conformés de manière à lui permettre de grimper ſur les arbres, laiſſent moins de reſſources à ſa proie pour lui échapper; ſa tête tuberculeuſe & garnie de grandes écailles, paroît être à l'abri des bleſſures; d'après tous ces attributs, on croiroit que le Porte-crête eſt vorace, carnacier, & dangereux pour pluſieurs petits animaux. Mais nous avons encore ici un exemple de la réſerve avec laquelle on doit juger de l'enſemble du naturel, d'après les caractères particuliers de la conformation extérieure, tant l'organiſation interne, & même un concours de circonſtances locales, plus ou moins conſtantes, agiſſent quelquefois avec force ſur les habitudes.

Le Porte-crête habite de préférence ſur le bord des grands fleuves: mais ce n'eſt point en embuſcade qu'on l'y trouve: il ne fait point la guerre aux animaux plus foibles que lui: il ſe nourrit tout au plus de quelques petits vers: il paſſe tranquillement ſa vie ſur les rives peu fréquentées; il dépoſe ſes œufs ſur les bancs de ſable & les petites Iſles, comme s'il cherchoit à les y mettre en ſûreté: il grimpe ſur les arbres qui s'élèvent au bord de l'eau, & y cherche en paix les fruits & les graines dont il fait ſa principale nourriture. Il n'a donc uſé preſque jamais de toute ſa force, qui peut-être même n'eſt pas très-conſidérable: auſſi s'alarme-t-il aiſément. Il fait au moindre bruit, ſans chercher à ſe défendre, comme ſi l'habitude de la défenſe tenoit le plus ſouvent à celle de l'attaque. Il ſe jette dans l'eau lorſqu'il redoute quelqu'ennemi; il nage avec d'autant plus de viteſſe que la membrane élevée de ſa queue, lui ſert à frapper l'eau avec facilité; & il ſe cache à la hâte ſous les roches.

Les fruits dont ce lézard ſe nourrit, lui donnent un naturel doux & paiſible, & communiquent à ſa chair une ſaveur ſupérieure à celle qu'elle auroit, s'il choiſiſſoit un aliment moins pur. Malheureuſement pour cet innocent lézard, le bon goût de ſa chair, qu'on dit être préférable à celle de l'Iguane, eſt aſſez connu des habitans des contrées qu'il habite, pour qu'on le pourſuive juſqu'au milieu des eaux, & ſous les roches avancées qui lui ſervent de dernier aſile. Il s'y laiſſe même prendre à la main, ſans jeter aucun cri, ſans faire le moindre mouvement pour ſe défendre. Cette eſpèce d'abandon de ſa vie ne provient peut-être que du naturel tranquille de cet animal frugivore,

(e) *M. Hornſtedt, à l'endroit déjà cité.*

qui n'a jamais essayé ses armes, ni senti tout ce qu'il peut pour sa conservation. On a cependant donné à sa douceur le nom de stupidité ; mais combien de fois n'a-t-on pas désigné, par un nom de mépris, les qualités paisibles & peu brillantes !

LE GALÉOTE (a).

Ce lézard a, depuis la tête jusqu'au milieu du dos, une crête produite par des écailles séparées l'une de l'autre, grandes, minces & terminées en pointe. Quelques écailles semblables s'élèvent d'ailleurs vers le derrière de la tête, au-dessous des ouvertures des oreilles. Mais cette crête hérissée ne s'étend pas sur la gorge, & depuis le sommet de la tête jusqu'à l'extrémité de la queue, comme dans l'Iguane. Toutes les autres écailles qui revêtent le Galéote, présentent une arète saillante & aigue, qui le fait paroître couvert d'une multitude de stries disposées dans le sens de sa longueur.

La tête est aplatie, très-large parderrière, & assez semblable par-là à celle du caméléon ; les yeux sont gros ; les ouvertures des oreilles grandes ; la gorge est un peu renflée, ce qui lui donne un petit trait de ressemblance avec l'Iguane ; les pattes sont assez longues, ainsi que les doigts qui sont très-séparés les uns des autres ; le dos des ongles est noir. La queue est effilée, & plus de trois fois aussi longue que le corps. L'individu que nous avons décrit, & qui est conservé au Cabinet du Roi, a trois pouces dix lignes, depuis le bout du museau jusqu'à l'anus ; la queue a quatorze pouces de longueur. Quelquefois la couleur du dos est azurée, & celle du ventre blanchâtre.

Le Galéote se trouve dans les contrées chaudes de l'Asie, particulièrement dans l'Isle de Ceylon, en Arabie, en Espagne, &c. il court dans les maisons & sur les toits, où il donne la chasse aux araignées : on prétend même qu'il est assez fort pour faire sa proie de petits rats, contre les dents desquels il pourroit être un peu défendu, par ses écailles aiguës, & par la crête qui règne le long de son dos. Ce qui est bien certain, c'est que ses longs doigts, très-divisés, doivent lui donner beaucoup de facilité pour se cramponner sur les toits, & y poursuivre les rats & les araignées. Il se bat contre les petits serpens, ainsi que le lézard vert & plusieurs autres lézards.

(a) Par les Grecs, *Kolotes* & *Askalabotes*.
Par les Latins, *Ophiomacus*.
Le Galéote. *M. d'Aubenton*, *Encyclopédie méthodique*.
Galiote. *Dictionnaire d'Histoire naturelle, par M. Valmont de Bomare.*
Séba. 1. *Tab.* 89, *fig.* 2, *tab.* 93, *fig.* 2, *tab.* 95, *fig.* 3, 4, *tome* 2, *tab.* 76, *fig.* 5.
Iguana calotes, 73. *Laurenti specimen medicum.*
Iguana chalcidica, 69. *Idem*, *ibidem*.
Lacerta calotes, 27. *Linn. amphib. rept.*
Edwards. av. 74, *t.* 245.



Hulk direx.

LE GALEOTE, *grandeur de deux tiers de nature*.

L'AGAME (a).

On trouve en Amérique un lézard qui a beaucoup de rapport avec le Galéote. Le derriére de la tête & le cou ſont garnis d'écailles aiguës. Celles qui couvrent le deſſus du corps, & ſur-tout celles qui revêtent la queue, ſont relevées en carêne & terminées par une épine, ce qui donne une forme anguleuſe à la queue, qui d'ailleurs eſt menue & longue. Le dos préſente, vers ſa partie antérieure, une crête compoſée d'écailles droites, plates & aiguës. Le deſſous de la gueule eſt couvert d'une peau lâche, en forme de petit fanon. Ce qui le diſtingue principalement du Galéote, avec lequel il eſt aiſé de le confondre, c'eſt que ſes couleurs paroiſſent plus pâles, que ſon ventre ſemble moins ſtrié, & que les écailles, qui garniſſent le derrière de la tête, ſont comme renverſées, & tournées vers le muſeau. Le mâle ne diffère de la femelle qu'en ce que ſa crête eſt compoſée d'écailles plus grandes, & ſe prolonge davantage ſur le dos. D'ailleurs il n'y a point d'épines latérales ſur le cou de la femelle; mais on en voit de très-petites ſur les côtés du corps, & celles qui défendent la queue & les parties antérieures du dos, ſont plus aiguës que ſur le mâle. Suivant Séba, ce lézard ſe plaît au milieu des eaux. Nous préſumons que c'eſt à cette eſpèce qu'il faut rapporter le lézard, repréſenté dans l'ouvrage de Sloane, *planche* 273, *figure* 2 (*b*), ainſi que celui que Brown a dit être commun à la Jamaïque, & dont il fait une cinquième eſpèce (*c*). Nous croyons devoir encore regarder, comme un Agame, le lézard bleu d'Edwards (*d*); & ces trois lézards ne nous paroiſſent être tout au plus que des variétés de celui dont il eſt queſtion dans cet article.

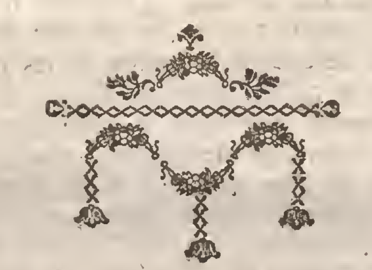
(*a*) L'Agame. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lacerta Agama, 28. *Linn. amphib. rept.*
Gronov. Zooph. 13, *N.* 54.
Séba. Tome 1, *planche* 107, *fig.* 1, 2, 3.
Iguana Cordylina 67; & Iguana Salamandrina, 68. *Laurenti ſpecimen medicum.*

(*b*) *Lacertus major è viridi cinereus, dorſo criſta breviori donato.* Ce lézard ſe trouve en très-grand nombre dans les bois de la Jamaïque; il diffère très-peu du *Guana* (Iguane); mais il eſt plus petit, ſa couleur eſt plus verte, & il a, le long du dos, une crête plus courte. Il pond des œufs moins gros que les œufs de pigeon. *Sloane, vol.* 2, *page* 333.

(*c*) *Lacerta,* 5 *minor viridis cauda ſquamis erectis criſtata.* The Guana lizard; and blue lizard of Edwards. Ce lézard eſt très-commun à la Jamaïque; il paroît en général d'un beau vert; mais ſa couleur change ſuivant ſa poſition, ainſi que celle des animaux de ſon genre; il ſemble même qu'elle eſt plus variable que celle des autres lézards, & qu'elle prend plutôt les différentes nuances qu'elle préſente, ſuivant l'endroit où il ſe trouve. Son corps eſt couvert d'écailles légères: mais celles qui ſont au-deſſus de la queue, ſont relevées & forment une petite crête qui a quelques rapports avec celle du *Guana* (Iguane); ſa longueur excède rarement neuf ou dix pouces; il eſt très-doux. *Brown, page* 463.

(*d*) „ Le lézard bleu eſt fort particulier, à cauſe de la ſtructure de ſes doigts, qui ont de
„ petites membranes qui s'étendent de chaque côté, non pas de la nature de celles que les
„ oiſeaux aquatiques ont aux pattes; mais plutôt comme certaines ſortes de mouches en ont,

„ qui agissent par voie de suction: ainsi, je conçois que ces membranes leur servent à se tenir „ & à marcher sur la surface unie des grandes feuilles des arbres & des plantes: il a une pe- „ tite élévation sur le dos, en forme de sillon qui règne tout du long, jusqu'à la queue, où „ elle devient dentelée: tout le dessus du corps est bleuâtre, varié transversalement de nuan- „ ces plus claires & plus foncées: le dessous en est d'une couleur de chair pâle." *Glanures d'Histoire naturelle, par Edwards, page* 74, *planche* 245. Le lézard, décrit par Edwards, ayant été apporté dans de l'esprit-de-vin, de l'Isle de Nevis, dans les Indes occidentales, il ne feroit pas surprenant que sa couleur eût été altérée, & de verte fût devenue bleue; j'ai vu souvent la couleur de plusieurs lézards conservés dans de l'esprit-de-vin, changer ainsi du vert au bleu.



TROISIÈME DIVISION.

LÉZARDS

Dont la queue eſt ronde, qui ont cinq doigts aux pieds de devant, & des bandes écailleuſes ſous le ventre.

LE LÉZARD GRIS (a).

LE lézard Gris paroît être le plus doux, le plus innocent & l'un des plus utiles des lézards. Ce joli petit animal ſi commun dans le pays où nous écrivons, & avec lequel tant de perſonnes ont joué dans leur enfance, n'a pas reçu de la nature un vêtement auſſi éclatant que pluſieurs autres Quadrupédes ovipares; mais elle lui a donné une parure élegante; ſa petite taille eſt ſvelte; ſon mouvement agile; ſa courſe ſi prompte qu'il échappe à l'œil, auſſi rapidement que l'oiſeau qui vole. Il aime à recevoir la chaleur du ſoleil; ayant beſoin d'une température douce, il cherche les abris; & lorſque, dans un beau jour de printems, une lumière pure éclaire vivement un gazon en pente, ou une muraille qui augmente la chaleur en la réfléchiſſant, on le voit s'étendre ſur ce mur, ou ſur l'herbe nouvelle avec une eſpèce de volupté. Il ſe pénètre avec délices de cette chaleur bienfaiſante; il marque ſon plaiſir par de molles ondulations de ſa queue déliée; il fait briller ſes yeux vifs & animés; il ſe précipite comme un trait pour ſaiſir une petite proie, ou pour trouver un abriplus commode. Bien loin de s'enfuir à l'approche de l'homme, il paroît le regarder avec complaiſance: mais au moindre bruit qui l'effraie, à la chûte ſeule d'une feuille, il ſe roule, tombe & demeure pendant quelques

(a) Lagartija & Sargantana, *en Eſpagne.*
Langrola, *aux environs de Montpellier.*
Le lézard Gris. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Le lézard Gris, le lézard ordinaire ou commun, Lacerta terreſtris. *M. Valmont de Bomare, Dictionnaire d'Hiſtoire naturelle.*
Lacerta agilis, 15. *Linn. amphib. rept.*
Georges Edwards. Glanures d'Hiſtoire naturelle, Londres, 1764.
Seconde partie, Chapitre XV, planche 225. The little Brown lizard.
Séba, 2. *Table* 79, *figure* 5.
Lacerta agilis. *Ichthyologia cum amphibiis regni Boruſſici, à Joh. Chriſt. Wulff.*
Seps argus 105, Seps muralis 106, Seps terreſtris 107, Seps cæruleſcens 109. *Laurenti ſpecimen medicum.*

inſtans comme étourdi par ſa chûte; ou bien, il s'élance, diſparoît, ſe trouble, revient, ſe cache de nouveau, reparoît encore, décrit en un inſtant pluſieurs circuits tortueux que l'œil a de la peine à ſuivre, ſe replie pluſieurs fois ſur lui-même, & ſe retire enfin dans quelque aſile juſqu'à ce que ſa crainte ſoit diſſipée (*b*).

Sa tête eſt triangulaire & aplatie; le deſſus eſt couvert de grandes écailles, dont deux ſont ſituées au-deſſus des yeux, de manière à repréſenter quelquefois des paupières fermées. Son petit muſeau arrondi préſente un contour gracieux; les ouvertures des oreilles ſont aſſez grandes; les deux mâchoires égales & garnies de larges écailles; les dents fines, un peu crochues, & tournées vers le goſier.

Il a à chaque pied cinq doigts déliés, & garnis d'ongles recourbés, qui lui ſervent à grimper aiſément ſur les arbres & à courir avec agilité le long des murs; & ce qui ajoute à la vîteſſe avec laquelle il s'élance, même en montant, c'eſt que les pattes de derrière, ainſi que dans tous les lézards, ſont un peu plus longues que celles de devant. Le long de l'intérieur des cuiſſes, règne un petit cordon de tubercules, ſemblables, par leur forme, à ceux que nous avons remarqués ſur l'Iguane: le nombre de ces petites éminences varie, & on en compte quelquefois plus de vingt.

Tout eſt délicat & doux à la vue, dans ce petit lézard. La couleur griſe que préſente le deſſus de ſon corps, eſt variée par un grand nombre de taches blanchâtres, & par trois bandes preſque noires, qui parcourent la longueur du dos; celle du milieu eſt plus étroite que les deux autres. Son ventre eſt peint de vert, changeant en bleu; il n'eſt aucune de ſes écailles dont le reflet ne ſoit agréable; & pour ajouter à cette ſimple, mais riante parure, le deſſous du cou eſt garni d'un collier compoſé d'écailles, ordinairement au nombre de ſept, un peu plus grandes que les voiſines, & qui réuniſſent l'éclat & la couleur de l'or. Au reſte, dans ce lézard comme dans tous les autres, les teintes & la diſtribution des couleurs ſont ſujettes à varier ſuivant l'âge, le ſexe & le pays: mais le fond de ces couleurs reſte à-peu-près le même (*c*). Le ventre eſt couvert d'écailles beaucoup plus grandes que celles qui ſont au-deſſus du corps; elles y forment des bandes tranſverſales, ainſi que dans tous les lézards que nous avons compris dans la troiſième diviſion.

Il a ordinairement cinq ou ſix pouces de long, & un demi-pouce de large: & quelle différence entre ce petit animal & l'énorme crocodile! Auſſi ce prodigieux Quadrupède ovipare n'eſt-il preſque jamais apperçu qu'avec effroi; tandis qu'on voit avec intérêt le petit lézard Gris jouer innocemment parmi les fleurs avec ceux de ſon eſpèce, & par la rapidité de ſes agréables évolutions, mériter le nom d'agile que Linné lui a donné. On ne craint point ce lézard doux & paiſible; on l'obſerve de près; il échappe communément avec rapidité, lorſqu'on veut le ſaiſir; mais lorſqu'on l'a pris, on le manie ſans qu'il cherche à mordre; les enfans en font un jouet; & par une ſuite de la grande dou-

(*b*) C'eſt principalement dans les pays chauds que le lézard Gris eſt très-agile, & qu'il exécute les divers mouvemens que nous venons de décrire.

(*c*) Nous avons décrit le lézard Gris, d'après des individus vivans.

douceur de son caractère, il devient familier avec eux. On diroit qu'il cherche à leur rendre caresse pour caresse; il approche innocemment sa bouche de leur bouche; il suce leur salive avec avidité; les Anciens l'ont appellé *l'ami de l'homme*, il auroit fallu l'appeller l'ami de l'enfance: mais cette enfance souvent ingrate ou du moins trop inconstante, ne rend pas toujours le bien pour le bien à ce foible animal; elle le mutile; elle lui fait perdre une partie de sa queue très-fragile, & dont les tendres vertèbres peuvent aisément se séparer *(d)*.

Cette queue qui va toujours en diminuant de grosseur, & qui se termine en pointe, est à-peu-près deux fois aussi longue que le corps: elle est tachetée de blanc & d'un noir peu foncé, & les petites écailles qui la couvrent forment des anneaux assez sensibles, souvent au nombre de quatre-vingt. Lorsqu'elle a été brisée par quelqu'accident, elle repousse quelquefois; & suivant qu'elle a été divisée en plus ou moins de parties, elle est remplacée par deux & même quelquefois par trois queues plus ou moins parfaites, dont une seule renferme des vertèbres; les autres ne contiennent qu'un tendon *(e)*.

Le tabac en poudre est presque toujours mortel pour le lézard Gris: si l'on en met dans sa bouche, il tombe en convulsion & le plus souvent il meurt bientôt après. Utile autant qu'agréable, il se nourrit de mouches, de grillons, de sauterelles, de vers de terre, de presque tous les insectes qui détruisent nos fruits & nos grains; aussi seroit-il très-avantageux que l'espèce en fût plus multipliée; à mesure que le nombre des lézards Gris s'accroîtroit, nous verrions diminuer les ennemis de nos jardins; ce seroit alors qu'on auroit raison de les regarder, ainsi que certains Indiens les considèrent, comme des animaux d'heureux augure, & comme des signes assurés d'une bonne fortune.

Pour saisir les insectes dont ils se nourrissent, les lézards Gris dardent avec vîtesse une langue rougeâtre, assez large, fourchue, & garnie de petites aspérités à peine sensibles, mais qui suffisent pour les aider à retenir leur proie ailée *(f)*. Comme les autres Quadrupèdes ovipares, ils peuvent vivre beaucoup de tems sans manger, & on en a gardé, pendant six mois, dans une

(d) „ M. Marchand a remarqué, dans les Mémoires de l'Académie royale des Sciences, année „ 1718, que ces animaux avoient quelquefois deux queues, & c'est ce que Pline & plusieurs „ autres avoient déjà observé avant lui. On en trouve quelquefois de tels en Portugal; mais „ comme rien n'est plus commun, dans ce pays-là, que de voir les enfans les tourmenter de „ toutes sortes de façons, peut-être arrive-t-il que leur ayant fendu la queue suivant sa longueur, chacune des portions s'arrondit, & devient une queue complète; car il est très-ordinaire que si toute leur queue, ou seulement une partie, se perd par quelqu'accident, elle „ recroisse d'elle-même; j'en ai vu une infinité d'exemples; & c'est-là une perte à laquelle ils „ sont exposés tous les jours, lors même qu'ils ne sont que jouer entr'eux; car les petites „ vertèbres osseuses, qui forment leur queue, sont très-fragiles, & se séparent aisément les „ unes des autres: aussi voit-on très-souvent des queues de toutes sortes de longueurs à des „ lézards, qui sont d'ailleurs de même taille. Au reste, M. Marchand nous apprend qu'ayant „ voulu être témoin de cette production, l'expérience ne lui a pas réussi, sans qu'il ait pu „ découvrir à quoi il en tenoit. Suivant lui, cette nouvelle queue est une espèce de tendon, „ & n'est point formée par des vertèbres cartilagineuses, comme la vieille." *Nouvelles observations microscopiques, par M. Needham, page* 141.

(e) Continuation de la matière médicale de Geoffroi, tome 12, *pages* 78 *& suiv. Mémoire de M. Marchand, dans ceux de l'Académie des Sciences, année* 1718.

(f) Needham, observations microscopiques.

bouteille, ſans leur donner aucune nourriture, mais auſſi ſans leur voir rendre aucun excrément (*g*).

Plus il fait chaud, & plus les mouvemens du lézard Gris ſont rapides: à peine les premiers beaux jours du printems viennent-ils réchauffer l'atmoſphère, que le lézards Gris ſortant de la torpeur profonde que le grand froid lui fait éprouver, & renaiſſant, pour ainſi dire, à la vie avec les zéphirs & les fleurs, reprend ſon agilité & recommence ſes eſpèces de joutes, auxquelles il allie des jeux amoureux. Dès la fin d'Avril, il cherche ſa femelle: ils s'uniſſent enſemble par des embraſſemens ſi étroits qu'on a peine à les diſtinguer l'un de l'autre; & s'il faut juger de l'amour par la vivacité de ſon expreſſion, le lézard Gris doit être un des plus ardens des Quadrupèdes ovipares. La femelle ne couve pas ſes œufs qui ſont preſque ronds, & n'ont pas quelquefois plus de cinq lignes de diamètre. Mais comme ils ſont pondus dans le tems où la température commence à être très-douce, ils écloſent par la ſeule chaleur de l'atmoſphère, avec dautant plus de facilité, que la femelle a le ſoin de les dépoſer dans les abris les plus chauds, &, par exemple, au pied d'une muraille tournée vers le midi.

Avant de ſe livrer à l'amour, & de chercher ſa femelle, le lézard Gris ſe dépouille comme les autres lézards; ce n'eſt que revêtu d'une parure plus agréable, & d'une force nouvelle, qu'il va ſatisfaire les deſirs que lui inſpire le printems. Il ſe dépouille auſſi lorſque l'hiver arrive, il paſſe triſtement cette ſaiſon du froid, dans des trous d'arbres ou de muraille, ou dans quelques creux ſous terre: il y éprouve un engourdiſſement plus ou moins grand, ſuivant le climat qu'il habite & la rigueur de la ſaiſon; il ne quitte communément cette retraite que lorſque le printems ramène la chaleur. Cet animal ne conſerve cependant pas toujours la douceur de ſes habitudes. M. Edwards rapporte, dans ſon Hiſtoire naturelle, qu'il ſurprit un jour un lézard Gris attaquant un petit oiſeau qui réchauffoit dans ſon nid des petits nouvellement éclos. C'étoit contre un mur que le nid étoit placé. L'approche de M. Edwards fit ceſſer l'eſpèce de combat que l'oiſeau ſoutenoit pour défendre ſa jeune famille; l'oiſeau s'envola; le lézard ſe laiſſa tomber; il auroit peut-être, dit M. Edwards, dévoré les petits, s'il avoit pu les tirer de leur nid (*h*). Mais ne nous preſſons pas d'attribuer une méchanceté qui peut n'être qu'un défaut individuel, & ne dépendre que de circonſtances paſſagères, à une eſpèce foible que l'on a reconnue pour innocente & douce.

On a fait uſage des lézards Gris en Médecine; on les a employés aux environs de Madrid, dans des maladies graves (*i*): la Société royale a reçu des individus de l'eſpèce dont ſe ſervent les Médecins Eſpagnols; ils ont été examinés par MM. d'Aubenton & Mauduit (*k*), & un de ces lézards a été dépoſé au Cabinet du Roi: il ne diffère, du lézard Gris de nos Provinces, que

(*g*) *Séba, vol. 2, page 84.*
(*h*) *Glanures d'Hiſt. nat., par George Edwards, Chap. XV.*
(*i*) On a vanté les propriétés des lézards Gris, principalement contre les maladies de la peau, les cancers, les maux qui demandent que le ſang ſoit épuré, &c. Voyez, à ce ſujet, les avis & inſtructons publiés par la Société royale de Médecine de Paris.
(*k*) *Hiſtoire de la Société royale de Médecine, pour les années 1780 & 1781.*

par des nuances de couleur très-légères, & qui sont la suite presque nécessaire de la diversité des climats de la France & de l'Espagne.

Il paroît qu'on doit regarder comme une variété du lézard Gris, un petit lézard très-agile, & qui lui ressemble par la conformation générale du corps, par celle de la queue, par des écailles disposées sous la gorge en forme de collier, & par des tubercules placés sur la face intérieure des cuisses. M. Pallas l'a appellé lézard *véloce* dans le supplément latin du Voyage qu'il a publié en langue Russe. Ce petit lézard est d'une couleur cendrée, rayée longitudinalement, semée de points roux sur le dos, & bleuâtres sur les côtés, où l'on voit aussi des taches noires. On le rencontre parmi les pierres, auprès du lac d'Ind'erskoi, & dans les lieux les plus déserts & les plus chauds; il s'élance, suivant M. Pallas, avec la rapidité d'une flèche.

LE LÉZARD VERT (a).

LA Nature, en formant le lézard Vert, paroît avoir suivi les mêmes proportions que pour le lézard Gris; mais elle a travaillé d'après un module plus considérable. Elle n'a fait, pour ainsi dire, qu'agrandir le lézard Gris, & le revêtir d'une parure plus belle.

C'est dans les premiers jours du printems, que le lézard Vert brille de tout son éclat, lorsqu'ayant quitté sa vieille peau, il expose au soleil son corps émaillé des plus vives couleurs. Les rayons qui rejaillissent de dessus ses écailles, les dorent par reflets ondoyans; elles étincellent du feu de l'éméraude; & si elles ne sont pas diaphanes comme les cristaux, la réflexion d'un beau ciel qui se peint sur ces lames luisantes & polies, compense l'effet de la transparence par un nouveau jeu de lumière. L'œil ne cesse d'être réjoui par le

(a) Σαυρος χλωρὸς, *en grec.*
Krauthun, *aux environs de Vienne en Autriche.*
Lagarto & Fardacho, *en Espagne.*
Lazer, *aux environs de Montpellier.*
Lézard Vert. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Ray, Synopsis animalium Quadrupedum, page 264. Lacertus viridis. *The green lizard.*
Aldrov. Quadr. 634. Lacertus viridis.
Lacerta agilis (varietas B.) *Linn. systema naturæ amphib. reptil.* (Linnéus ne regarde le lézard Vert que comme une variété du lézard Gris; mais, indépendamment d'autres raisons, la grande différence qui se trouve entre les dimensions de ces deux lézards, & les observations que nous avons faites plusieurs fois sur ces animaux vivans, ne nous permettent pas de les rapporter à la même espèce.)
Lacertus viridis. *Gesner, de Quadrup. ovip., page* 35.
Séba, tome 2, *planche* 4, *fig.* 4 *&* 5.
Lacerta viridis, Lacerta viridis punctis albis. *Ichthyologia cum amphibiis regni Borussici, à Joh. Christ. Wulff.*
Seps varius 110, Seps viridis 111. *Laurenti specimen medicum.*

vert qu'offre le lézard dont nous écrivons l'Histoire. Il se remplit, pour ainsi dire, de son éclat, sans jamais en être ébloui: autant la couleur de cet animal attire la vue par la beauté de ses reflets, autant elle l'attache par leur douceur. On diroit qu'elle se répand sur l'air qui l'environne, & qu'en s'y dégradant par des nuances insensibles, elle se fond de manière à ne jamais blesser, & à toujours enchanter par une variété agréable; séduisant également, soit qu'elle resplendisse avec mollesse au milieu de grands flots de lumière, ou que ne renvoyant qu'une foible clarté, elle présente des teintes aussi suaves que délicates.

Le dessus du corps de ce lézard est d'un vert plus ou moins mêlé de jaune, de gris, de brun & même quelquefois de rouge; le dessous est toujours plus blanchâtre. Les teintes de ce Quadrupède ovipare sont sujettes à varier; elles pâlissent dans certains tems de l'année, & sur-tout après la mort de l'animal; mais c'est principalement dans les climats chauds qu'il se montre avec l'éclat de l'or & des pierreries; c'est-là qu'une lumière plus vive anime ses couleurs & les multiplie. C'est aussi dans ces pays moins éloignés de la zone torride, qu'il est plus grand, & qu'il parvient quelquefois jusqu'à la longueur de trente pouces (*b*). L'individu, que nous avons décrit & qui a été envoyé de Provence au Cabinet du Roi, a vingt pouces de longueur, en y comprenant celle de la queue qui est presque égale à celle du corps & de la tête; le diamètre du corps est de deux pouces dans l'endroit le plus gros. Le dessus de la tête, comme dans le lézard Gris, est couvert de grandes écailles arrangées symétriquement & placées à côté l'une de l'autre. Les bords des mâchoires sont garnis d'un double rang de grandes écailles. Les ouvertures des oreilles sont ovales; leur grand diamètre est de quatre lignes, & elles laissent appercevoir la membrane du tympan. L'espèce de collier qu'a le lézard Vert, ainsi que le lézard Gris, est formé dans l'individu envoyé de Provence au Cabinet du Roi, par onze grandes écailles. Celles qui couvrent le dos sont les plus petites de toutes; elles sont hexagones, mais les angles en étant peu sensibles, elles paroissent presque rondes; les écailles qui sont sur le ventre sont grandes, hexagones, beaucoup plus alongées, & forment trente demi-anneaux ou bandes transversales.

Treize tubercules s'étentent le long de la face intérieure de chaque cuisse; ils sont creux, & nous avons vu à leur extrémité un mamelon très-apparent, & qui s'élève au-dessus des bords de la petite cavité du tubercule dont il paroît sortir (*c*). La fente qui forme l'anus, occupe une très-grande partie de la largeur du corps. La queue diminue de grosseur depuis l'origine jusqu'à la pointe; elle est couverte d'écailles plus longues que larges, plus grandes que celles du dos, & qui forment ordinairement plus de quatre-vingt-dix anneaux.

La beauté du lézard Vert fixe les regards de tous ceux qui l'apperçoivent; mais il semble rendre attention pour attention; il s'arrête lorsqu'il voit l'homme; on diroit qu'il l'observe avec complaisance, & qu'au milieu des forêts qu'il habite, il a une sorte de plaisir à faire briller à ses yeux, ses couleurs

(*b*) *Note communiquée par M. de la Tour d'Aygue, Président à Mortier au Parlement de Provence, & dont les lumières sont aussi connues que son zèle pour l'avancement des Sciences.*

(*c*) *Voyez, à ce sujet, les ouvrages de M. Duvernay.*



Hulk direx.

LE LEZARD VERT *grandeur de deux cinquieme de nature.*

dorées, comme dans nos jardins le paon étale avec orgueil l'émail de ses belles plumes. Les lézards Verts jouent avec les enfans; ainsi que les Gris; lorsqu'ils sont pris & qu'on les excite les uns contre les autres, ils s'attaquent & se mordent quelquefois avec acharnement (*d*).

Plus fort que le lézard Gris, le Vert se bat contre les serpens; il est rarement vainqueur; l'agitation qu'il éprouve & le bruit qu'il fait lorsqu'il en voit approcher, ne viennent que de sa crainte; mais on s'est plu à tout ennoblir dans cet être distingué par la beauté de ses couleurs; on a regardé ses mouvemens comme une marque d'attention & d'attachement; & l'on a dit qu'il avertissoit l'homme de la présence des serpens qui pouvoient lui nuire. Il recherche les vers & les insectes; il se jette avec une sorte d'avidité sur la salive qu'on vient de cracher, & Gesner a vu un lézard Vert boire de l'urine des enfans. Il se nourrit aussi d'œufs de petits oiseaux, qu'il va chercher au haut des arbres où il grimpe avec assez de vîtesse.

Quoique plus bas sur ses pattes que le lézard Gris, il court cependant avec agilité, & part avec assez de promptitude pour donner un premier mouvement de surprise & d'effroi, lorsqu'il s'élance au milieu des broussailles ou des feuilles sèches. Il saute très-haut, & comme il est plus fort, il est aussi plus hardi que le lézard Gris; il se défend contre les chiens qui l'attaquent. L'habitude de saisir par l'endroit le plus sensible, & par conséquent par les narines, les diverses espèces de serpens avec lesquelles il est souvent en guerre, fait qu'il se jette au museau des chiens; & il les y mord avec tant d'obstination, qu'il se laisse emporter & même tuer plutôt que de desserrer les dents; mais il paroît qu'il ne faut point le regarder comme venimeux, au moins dans les pays tempérés, & qu'on lui a attribué faussement des morsures mortelles ou dangereuses (*e*).

(*d*) *Gesner*, *Quadrup. ovipar.*, *page 36.*

(*e*) „ Un lézard Vert (le lézard dont parle ici M. Laurenti, & qu'il a distingué par le nom latin de *Seps varius*, n'est qu'une variété du lézard Vert) „ saisit un petit oiseau auprès de la „ gorge, & non-seulement l'y blessa, mais même faillit à l'étouffer; l'oiseau guérit de lui-„ même, & le lendemain chanta comme à l'ordinaire.

„ Le même animal mordit un pigeon avec beaucoup de colère; le sang coula de chacune „ des petites blessures que firent les dents du lézard; cependant le pigeon n'en mourut pas, „ qu'oiqu'il parût souffrir pendant quelques heures.

„ Le lendemain, il mordit le même pigeon à la cuisse, emporta la peau, & fit une blessure „ assez grande; la plaie fut guérie & la peau revenue au bout de peu de jours.

„ J'enlevai la peau de la cuisse d'un chien & d'un chat, je les fis mordre par le même lé-„ zard à l'endroit découvert; l'animal fit pénétrer son écume dans la blessure; le chien & le „ chat s'efforçoient de s'échapper, & donnoient des signes de douleur; mais ils ne présentè-„ rent d'ailleurs aucune marque d'incommodité, & leurs plaies ayant été cousues, furent bien-„ tôt guéries.

„ Un lézard Vert ordinaire mordit un pigeon à la cuisse droite, avec tant de force qu'il „ emporta la peau; il saisit ensuite avec acharnement les muscles mis à nud & ne les lâcha „ qu'avec peine. La peau fut cousue, & le pigeon guérit aisément après avoir boîté pendant „ un jour.

„ Ce lézard Vert mordit un jeune chien au bas-ventre; le sang ne coula pas, & l'on ne „ remarqua pas d'ouverture à la peau; mais le chien poussa d'horribles cris, & n'éprouva au-„ cune incommodité." *Extrait des expériences faites, en Autriche, au mois d'Août, par M. Laurenti, specimen medicum. Viennæ, 1768.*

Ses habitudes sont d'ailleurs assez semblables à celles du lézard Gris; & ses œufs sont ordinairement plus gros que ceux de ce dernier.

Les Africains se nourrissent de la chair des lézards Verts (*f*); mais ce n'est pas seulement dans les pays chauds des deux Continens qu'on trouve ces lézards; ils habitent aussi les contrées très-tempérées, & même un peu septentrionales, quoiqu'ils y soient moins nombreux & moins grands (*g*). Ils ne sont point étrangers aux parties méridionales de la Suède (*h*), non plus qu'au Kamschatka, où malgré leur beauté, un préjugé superstitieux fait qu'ils inspirent l'effroi. Les Kamschadales les regardent comme des envoyés des puissances infernales; aussi s'empressent-ils, lorsqu'ils en rencontrent, de les couper par morceaux (*i*); & s'il les laissent échapper, ils redoutent si fort le pouvoir des divinités dont ils les regardent comme les représentans, qu'à chaque instant ils croient qu'ils vont mourir, & meurent même quelquefois, disent quelques Voyageurs, à force de le craindre.

On trouve, aux environs de Paris, une variété du lézard Vert, distinguée par une bande qui règne depuis le sommet de la tête jusqu'à l'extrémité de la queue, & qui s'étend un peu au-dessus des pattes, sur-tout de celles de derrière. Cette bande est d'un gris fauve, tachetée d'un brun foncé, parsemée de points jaunâtres, & bordée d'une petite ligne blanchâtre. Nous avons examiné deux individus vivans de cette variété; ils paroissoient jeunes, & cependant ils étoient déjà de la taille des lézards Gris qui ont atteint presque tout leur développement.

En Italie on a donné, au lézard Vert, le nom de *stellion*, que l'on a aussi attribué à la salamandre terrestre, ainsi qu'à d'autres lézards. C'est à cause des taches de couleurs plus ou moins vives, dont est parsemé le dessus du corps de ces animaux, & qui les font paroître comme étoilés, qu'on leur a transporté un nom que nous réservons uniquement avec M. Linné & le plus grand nombre des Naturalistes, à un lézard d'Afrique, très-différent du lézard Vert, & qui a toujours été appellé *stellion* (*k*).

Nous plaçons ici la notice d'un lézard (*l*) que l'on rencontre en Amérique, & qui a quelques rapports avec le lézard Vert. Catesby en a parlé sous le nom de lézard Vert de la Caroline; Rochefort & après lui, Ray l'ont désigné par celui de gobe-mouche. Ce joli petit animal n'a guère que cinq pouces de long (*m*); quelques individus même de cette espèce, & les femelles sur-

(*f*) *Gesner, de Quadrup. ovip., page* 37.
(*g*) *Ray, à l'endroit déjà cité.*
(*h*) *M. Linné.*
(*i*) *Troisième Voyage du Capitaine Cook; traduit de l'Anglois. Paris*, 1782, *page* 478.
(*k*) On trouve, dans la description du musœum de Kircker, une notice & une figure relatives à un lézard pris dans un bois des Alpes, & appellé *stellion d'Italie*, qui nous paroît être une variété du lézard Vert. *Rerum naturalium Historia, existentium in musæo Kirkeriano, Rome* 1773, *page* 40. Stellion d'Italie.
(*l*) Oulla ouna, *par les Caraïbes*.
Rochefort, Histoire des Antilles. Gobe-mouche.
Ray, Synopsis Quadrupedum, page 269.
Catesby, Histoire naturelle de la Caroline, vol 2, *page* 65. Lacertus viridis Carolinensis.
Voyez, dans le Dictionnaire de M. de Bomare, l'article du lézard gobe-mouche.
(*m*) *Catesby, à l'endroit déjà cité.*

tout, n'ont que la longueur & la grosseur du doigt; mais s'il est inférieur, par sa taille, à notre lézard Vert, il ne lui cède pas en beauté. La plupart de ces gobes-mouches sont d'un vert très-vif; il y en a qui paroissent éclatans d'or & d'argent: d'autres sont d'un vert doré, ou peints de diverses couleurs aussi brillantes qu'agréables. Ils deviennent très-utiles en délivrant les habitations des mouches, des ravets & des autres insectes nuisibles. Rien n'approche de l'industrie, de la dextérité, de l'agilité avec lesquelles ils les cherchent, les poursuivent & les saisissent. Aucun animal n'est plus patient que ces charmans petits lézards: ils demeurent quelquefois immobiles pendant une demi-journée, en attendant leur proie; dès qu'ils la voient, ils s'élancent comme un trait, du haut des arbres, où ils se plaisent à grimper. Les œufs qu'ils pondent sont de la grosseur d'un pois; ils les couvrent d'un peu de terre, & la chaleur du soleil les fait éclore. Ils sont si familiers, qu'ils entrent hardiment dans les appartemens; ils courent même par-tout si librement, & sont si peu craintifs, qu'ils montent sur les tables pendant les repas; & s'ils apperçoivent quelque insecte, ils sautent sur lui, & passent pour l'atteindre jusque sur les habits des convives; mais ils sont si propres & si jolis, qu'on les voit sans peine traverser les plats & toucher les mets (*n*). Rien ne manque donc au lézard gobe-mouche pour plaire; parure, beauté, agilité, utilité, patience, industrie, il a tout reçu pour charmer l'œil & intéresser en sa faveur. Mais il est aussi délicat que richement coloré; il ne se montre que pendant l'été aux latitudes un peu élevées, & il y passe la saison de l'hiver dans des crevasses & des trous d'arbres où il s'engourdit (*o*). Les jours chauds & sereins qui brillent quelquefois pendant l'hiver, le raniment au point de le faire sortir de sa retraite; mais le froid revenant tout d'un coup, le rend si foible qu'il n'a pas la force de rentrer dans son asile, & qu'il succombe à la rigueur de la saison. Quelque agile qu'il soit, il n'échappe, qu'avec beaucoup de peine, à la poursuite des chats & des oiseaux de proie. Sa peau ne peut cacher entièrement les altérations intérieures qu'il subit; sa couleur change comme celle du caméléon, suivant l'état où il se trouve, ou, pour mieux dire, suivant la température qu'il éprouve. Dans un jour chaud, il est d'un vert brillant; & si, le lendemain, il fait froid, il paroît d'une couleur brune. Aussi, lorsqu'il est mort, l'éclat & la fraicheur de ses couleurs disparoissent, & sa peau devient pâle & livide (*p*).

Les couleurs se ternissent & changent ainsi dans plusieurs autres espèces de lézards; c'est ce qui produit cette grande diversité dans les descriptions des Auteurs qui se sont trop attachés aux couleurs des Quadrupèdes ovipares, & c'est ce qui a répandu une grande confusion dans la nomenclature de ces animaux. Il y a quelque ressemblance entre les habitudes du gobe-mouche & celles d'un autre petit lézard du nouveau-monde, auquel on a donné le nom d'*Anolis*, qu'on a appliqué aussi à beaucoup d'autres lézards. Nous rapportons ce dernier au goîtreux qui vit dans les mêmes contrées (*q*). Comme

(*n*) *Ray, à l'endroit déjà cité.*
(*o*) *Catesby, à l'endroit déjà cité.*
(*p*) *Idem, ibid.*
(*q*) *Voyez l'article du Goitreux.*

nous n'avons pas vu le gobe-mouche, nous ne ſavons ſi l'on ne devroit pas le regarder de même, comme de la même eſpèce que le goîtreux, au lieu de le conſidérer comme une variété du lézard Vert.

M. François Cetti, dans ſon Hiſtoire des amphibies & des poiſſons de la Sardaigne, parle d'un lézard Vert très-commun dans cette Iſle, & qu'on y nomme, en certains endroits, *tiliguerta & caliſcertula:* il ne reſſemble entièrement ni au lézard Vert de cet article, ni à l'améiva, dont nous allons traiter (r). M. Cetti préſume que ce tiliguerta eſt une eſpèce nouvelle, intermé-

(r) „ Les habitans de la Sardaigne donnent, à un même lézard, le nom de *tiliguerta* & celui de *caliſcertula*.... Il paroît être une eſpèce de lézard vert, car il eſt comme ce dernier „ lézard, d'un vert éclatant, mais relevé par des taches noires, & par des raies de la même „ couleur, qui s'étendent le long du dos.... La face intérieure des cuiſſes préſente une rangée de tubercules, ainſi que dans le lézard Vert; il a cinq doigts & cinq ongles à chaque „ pied. Une différence remarquable le diſtingue cependant d'avec le lézard Vert décrit par „ les Auteurs; ils attribuent, à ce dernier lézard, une queue de la longueur du corps, mais „ le tiliguerta a la queue bien plus étendue; elle eſt deux fois auſſi longue que le corps de „ l'animal; & c'eſt ce que j'ai trouvé dans tous les lézards de cette eſpèce que j'ai meſurés. „ A la vérité, les lézards Verts ont, pour ainſi dire, une grande vertu productrice dans leur „ queue; s'ils la perdent, elle ſe renouvelle, & ſi elle eſt partagée par quelqu'accident, chaque portion devient bientôt une queue entière. Il ſe pourroit donc que l'excès de la queue „ du tiliguerta ſur celle du lézard Vert ordinaire, ne fût pas une marque d'une diverſité d'eſpèce, & dût être ſeulement attribué à l'influence du climat de la Sardaigne. Mais, d'un „ autre côté, comment regarder la longueur de la queue du tiliguerta comme un attribut accidentel, puiſque les Naturaliſtes font entrer dans les caractères ſpécifiques des différens lézards, la diverſe longueur de la queue relativement à celle du corps? Ceux qui ont décrit, „ par exemple, le lézard Vert d'Europe, l'ont caractériſé, ainſi que nous l'avons vu, en diſant que ſa queue eſt auſſi longue que le corps; & ceux qui décrivent un lézard d'Amérique, nommé *Améiva* par M. Linné, le caractériſent par la longueur de ſa queue, trois fois „ plus conſidérable que celle du corps du lézard.... Le tiliguerta n'eſt donc pas un lézard „ Vert, quoiqu'il lui reſſemble beaucoup; & ceux qui voudront le décrire, devront le déſigner „ par la phraſe ſuivante, *lézard à queue menue deux fois plus longue que le corps.* L'améiva a „ été déſigné par les mêmes expreſſions dans les *aménités Académiques*.... L'on pourroit donc „ ſoupçonner que le tiliguerta de Sardaigne eſt de la même eſpèce que l'Améiva du nouveau „ monde: il ne ſeroit pas ſurprenant en effet de rencontrer, en Europe, un animal qu'on a „ cru particulier au continent de l'Amérique.... Mais, outre que l'on peut ſoupçonner d'après „ la deſcription de Gronovius, l'exactitude de celle que l'on trouve dans les *aménités Académiques*, on ne doit pas croire le tiliguerta de la même eſpèce que l'améiva, ſi l'on conſidère „ le nombre des bandes écailleuſes qui garniſſent le ventre de ce dernier lézard, ainſi que celui du tiliguerta. Le nombre de ces bandes n'eſt pas en effet le même dans ces deux animaux. Le tiliguerta reſſemble donc beaucoup à l'améiva, ainſi qu'au lézard Vert, quoiqu'il „ ne ſoit ni l'un ni l'autre: c'eſt une eſpèce particulière dont il convient d'augmenter la liſte „ des lézards, & qu'il faut placer parmi ceux que M. Linné a déſignés par le caractère d'avoir „ la queue *verticillée* (*cauda verticillata*).

„ Le tiliguerta eſt auſſi innocent que le lézard Vert; il habite parmi les gazons, ainſi que „ ſur les murailles que l'on trouve dans la campagne.... Il eſt très-commun en Sardaigne; „ & il y eſt même en beaucoup plus grand nombre que le lézard Vert en Italie." *Extrait de l'Hiſtoire naturelle des amphibies & des poiſſons de la Sardaigne, par M. François Cetti. Saſſari,* 1777, *page* 15.

Il eſt important d'obſerver que la longueur de la queue des lézards, ſa forme étagée ou verticillée, ainſi que le nombre des bandes écailleuſes qui recouvrent le ventre de ces animaux, ſont des caractères variables ou ſans préciſion; nous en ſommes convaincus par l'inſpection d'un grand nombre d'individus de pluſieurs eſpèces; auſſi n'avons-nous pas cru devoir les employer pour diſtinguer les diviſions des lézards l'une d'avec l'autre; nous ne nous en ſommes ſervis pour la diſtinction des eſpèces, que lorſqu'ils ont indiqué des différences très-conſidérables; & d'ail-

médiaire entre ces deux lézards; il nous paroît cependant, d'après ce qu'en dit cet habile Naturaliste, qu'on pourroit le regarder comme une variété du lézard Vert, s'il a, au-dessous du cou, une espèce de demi-collier composé de grandes écailles, ou comme une variété de l'améiva, s'il n'a point ce demi-collier.

d'ailleurs nous n'avons jamais assigné à la rigueur telle ou telle proportion, ni tel ou tel nombre pour une marque constante d'une diversité d'espèce, & nous avons déterminé au contraire rigoureusement & avec précision, la forme & l'arrangement des écailles de la queue.

LE CORDYLE (a).

ON trouve en Afrique & en Asie, un lézard auquel M. Linné a appliqué exclusivement le nom de Cordyle, qui lui a été donné par quelques Voyageurs, mais dont on s'est aussi servi pour désigner la dragonne, ainsi que nous l'avons dit. Il paroît qu'il habite quelquefois dans l'Europe méridionale, & Ray dit l'avoir rencontré auprès de Montpellier (b). Nous allons le décrire, d'après les individus conservés au Cabinet du Roi.

La tête est très-aplatie, élargie par derrière, & triangulaire; de grandes écailles en revêtent le dessus & les côtés; les deux mâchoires sont couvertes d'un double rang d'autres grandes écailles, & armées de très-petites dents égales, fortes & aiguës.

Les trous des narines sont petits; les ouvertures des oreilles étroites, & situées aux deux bouts de la base du triangle, dont le museau est la pointe.

Le corps est très-aplati; le ventre est revêtu d'écailles presque carrées, & assez grandes, qui y forment des demi-anneaux, ou des bandes transversales; les écailles du dos sont aussi presque carrées, mais plus grandes; celles des côtés étant relevées en carène, font paroître les flancs hérissés d'aiguillons.

La queue est d'une longueur à-peu-près égale à celle du corps; les écailles qui la revêtent, présentent une arête saillante, qui se termine en forme d'épine alongée & garni des deux côtés d'un très-petit aiguillon: ces écailles étant longues & très-relevées par le bout, forment des anneaux très-sensibles, festonnés, assez éloignés les uns des autres, & qui font paroître la queue comme étagée. Nous en avons compté dixneuf sur un individu femelle, dont la queue étoit entière.

(a) Le Cordyle. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lacerta Cordylus, 9. *Linn. amph. rept.*
Cordylus, *Gronovi. musæum* 2. *page* 79, *No.* 55.
Ray, Synopsis Quadr., page 263. Cordylus seu caudi-verbera.
Séba, mus. 1. *Table* 84, *fig.* 3 & 4.
Cordylus verus. *Laurenti specimen medicum.*
(b) *Ray, Synopsis Quadrupedum, page* 263.

Les écailles des pattes font aigues, & relevées par une arête. Il y a cinq doigts garnis d'ongles aux pieds de devant & à ceux de derrière.

La couleur des écailles eft bleue, & plus ou moins mêlée de châtain, par tâches ou par bandes.

M. Linné dit que le corps du Cordyle n'eft point hériffé (*corpore lœvigato*): cela ne doit s'entendre que du dos & du ventre, qui en effet ne le paroiffent pas, lorfqu'on les compare avec les pattes, les côtés, & fur-tout avec la queue. Le long de l'intérieur des cuiffes, règnent des tubercules comme dans l'Iguane, le lézard gris, le lézard vert, &c. une variété de cette efpèce, a les écailles du corps beaucoup plus petites que celles des autres Cordyles.

L'HEXAGONE (*a*).

M. LINNÉ a fait connoître ce lézard, qui habite en Amérique. Ce qui forme un des caractères diftinctifs de l'Hexagone, c'eft que fa queue, plus longue de moitié que le corps, eft comprimée de manière à préfenter fix côtés & fix arêtes très-vives. Il eft auffi fort reconnoiffable par fa tête, qui paroît comme tronquée parderrière, & dont la peau forme plufieurs rides. Les écailles, dont fon corps eft revêtu, font pointues & relevées en forme de carêne, excepté celles du ventre: il les redreffe à volonté, & il paroît alors hériffé de petites pointes ou d'aiguillons; fous fa gueule font deux grandes écailles rondes; fa couleur tire fur le roux. Nous n'avons pas vu ce lézard, & nous pouvons feulement préfumer que fon ventre eft couvert de bandes tranfverfales & écailleufes: fi cela n'eft point, il faudra le placer parmi les lézards de la Divifion fuivante.

(*a*) L'Exagonal. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lacerta angulata, 19. *Linn. amph. rept. fyftema nat.*
Lacerta cauda Exagona longa fquamis carinatis mucronatis, *idem, ibid.*

L'AMÉIVA (*a*).

C'EST un des Quadrupèdes ovipares dont l'Hiftoire a été le plus obfcurcie: premièrement, parce que ce nom d'*Améiva* ou d'*Améira*, a été donné à

(*a*) Améiva. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodiqae.*
Lacerta Améiva, 14. *Linn. amph. rept.*
Lacerta cauda verticillata longa, fcutis abdominis triginta, collari fubtus ruga duplici,



L'AMÉIVA, *grandeur d'un quart de nature. la figure B. est grandeur de moitié de nature.*

des lézards d'espèces différentes de celle dont il s'agit ici: secondement, parce que le vrai Améiva a été nommé diversement en différentes contrées; il a été appellé tantôt *Témapara*, tantôt *Taletec*, tantôt *Tamacolin*, noms qui ont été en même-tems attribués à des espèces différentes de l'Améiva, particulièrement à l'Iguane: & troisièmement enfin, parce que cet animal étant très-sujet à varier par ses couleurs suivant les saisons, l'âge & le pays, divers individus de cette espèce ont été regardés comme formant autant d'espèces distinctes. Pour répandre de la clarté dans ce qui concerne cet animal, nous conservons uniquement ce nom d'*Améiva* à un lézard qui se trouve dans l'Amérique, tant septentrionale que méridionale, & qui a beaucoup de rapports avec les lézards gris & les lézards verts de nos contrées tempérées: on peut même, au premier coup-d'œil, le confondre avec ces derniers; mais pour peu qu'on l'examine, il est aisé de l'en distinguer. Il en diffère en ce qu'il n'a point au-dessous du cou cette espèce de demi-collier, formé de grandes écailles, & qu'ont tous les lézards gris ainsi que les lézards verts; au contraire, la peau revêtue de très-petites écailles, y forme un ou deux plis. Ce caractère a été fort bien saisi par M. Linné; mais nous devons ajouter à cette différence celles que nous avons remarquées dans les divers individus que nous avons vus, & qui sont conservés au Cabinet du Roi.

La tête de l'Améiva est en général plus alongée & plus comprimée par les côtés, le dessus en est plus étroit, & le museau plus pointu. Secondement, la queue est ordinairement plus longue en proportion du corps. Les Améiva parviennent d'ailleurs à une taille presque aussi considérable que les lézards verts de nos Provinces méridionales. L'individu que nous décrivons, & qui a été envoyé de Cayenne par M. Léchevin, a vingt-&-un pouces de longueur totale, c'est-à-dire depuis le bout du museau jusqu'à l'extrémité de la queue, dont la longueur est d'un pied six lignes; la circonférence du corps à l'endroit le plus gros, est de quatre pouces neuf lignes; les mâchoires sont fendues jusques derrière les yeux, garnies d'un double rang de grandes écailles, comme dans le lézard vert, & armées d'un grand nombre de dents très-fines, dont les plus petites sont placées vers le bout du museau, & qui ressemblent un peu à celles de l'iguane. Le dessus de la tête est couvert de grandes lames, comme dans les lézards verts & dans les lézards gris.

Le dessus du corps & des pattes est garni d'écailles à peine sensibles; mais

Amœn. Acad. 1, *page* 127, 293. Lacerta cauda tereti corpore duplo longiore, pedibus pentadactilis, crista nulla, scutis abdominalibus 30.
Mus. Ad. Fr. 1, *page* 45. Lacerta eadem.
Gron. mus. 2, *page* 80, *t.* 56. Lacerta caudi tereti corpore triplo longiore, squamis lævissimis, abdominalibus oblougo quadratis.
Clus. exot. 115. Lacertus indicus.
Edw. av. 202, *t.* 202, 203. Lacertus major viridis.
Worm. mus. 313, *f* 313.
Ray, Quadr. 270. Lacertus indicus.
Seb. mus. 1, *t.* 86, *f.* 4 & 5.
t. 88, *f.* 1 & 2.
Sloan. jam. 2, *page* 333, *t.* 273, *f.* 3. Lacertus major cinereus maculatus.
Seps Surinamensis, 98. *Laurenti specimen medicum.*
The large spotted ground lizard. *Brown, page* 462.

celles qui revêtent le dessous du corps sont grandes, carrées en bandes transversales. La queue est entourée d'anneaux, composés d'écailles, dont la figure est celle d'un quarré long. Le dessous des cuisses présente un rang de tubercules. Les doigts longs, & séparés les uns des autres, sont garnis d'ongles assez forts.

La couleur de l'Améiva varie beaucoup suivant le sexe, le pays, l'âge & la température de l'atmosphère, ainsi que nous l'avons dit; mais il paroît que le fond en est toujours vert ou grisâtre, plus ou moins diversifié par des taches ou des raies de couleurs plus vives, & qui étant quelquefois arrondies de manière à le faire paroître œillé, ont fait donner le nom d'*Argus* à l'Améiva ainsi qu'au lézard vert. Peut-être l'Améiva forme-t-il, comme les lézards de nos contrées, une petite famille, dans laquelle on devroit distinguer les gris d'avec les verts: mais on n'a point encore fait assez d'observations pour que nous puissions rien établir à ce sujet.

Ray (*b*) & Rochefort (*c*) ont parlé de lézards, qu'ils ont appellés *Anolis* ou *Anoles*, qui, pendant le jour, sont dans un mouvement continuel, & se retirent, pendant la nuit, dans des creux, d'où ils font entendre une strideur plus forte & plus insupportable que celle des cigales. Comme ce nom d'*Anolis* ou d'*Anoles* a été donné à plusieurs sortes de lézards, & que Ray ni Rochefort n'ont point décrit de manière à ôter toute équivoque, ceux dont ils ont fait mention, nous invitons les Voyageurs à observer ces animaux, sur l'espèce desquels on ne peut encore rien dire. Nous devons ajouter seulement que Gronovius a décrit, sous le nom d'*Anolis*, un lézard de Surinam, évidemment de la même espèce que l'Améiva de Cayenne, dont nous venons de donner la description.

L'Améiva se trouve non-seulement en Amérique, mais encore dans l'ancien continent. J'ai vu un individu de cette espèce, qui avoit été apporté des grandes Indes par M. le Cor, & dont la couleur étoit d'un très-beau vert plus ou moins mêlé de jaune.

(*b*) *Synopsis animalium, page 268.*

(*c*) „ Les anolis sont fort communs dans toutes les habitations. Ils sont de la grosseur & „ de la longueur des lézards qu'on voit en France: mais ils ont *la tête plus longuette*, la peau „ jaunâtre, & sur le dos ils ont des lignes rayées de bleu, de vert & de gris, qui prennent „ depuis le dessus de la tête jusqu'au bout de la queue. Ils font leur retraite dans les trous „ de la terre, & c'est de-là que, pendant la nuit, ils font un bruit beaucoup plus pénétrant „ que celui des cigales. Le jour, ils sont en perpétuelle action, & ils ne font que roder aux „ environs des cases, pour chercher de quoi se nourrir." *Rochefort, Histoire des Antilles, tome 1, page 300.*

LE LION (a).

VOICI l'emblême de la force appliqué à la foiblesse, & le nom du roi des animaux donné à un bien pétit lézard : on peut cependant le lui conserver, parce que ce nom est aussi souvent pris pour le signe de la fierté que pour celui de la puissance. Le lézard-Lion redresse presque toujours sa queue en la tournant en rond ; il a l'air de la hardiesse, & c'est apparemment ce qui lui a fait donner par les Anglois le surnom de Lion, que plusieurs Naturalistes lui ont conservé (b). Il se trouve dans la Caroline : son espèce ne diffère pas beaucoup de celle de notre lézard gris : trois lignes blanches & autant de lignes noires règnent de chaque côté du dos, dont le milieu est blanchâtre ; il a deux rides sous le cou ; le dessous des cuisses est garni d'un rang de petits tubercules, comme dans l'iguane, le lézard gris, le lézard vert, l'améiva, &c. la queue se termine insensiblement en pointe.

Le lézard-Lion n'est point dangereux ; il se tient souvent dans des creux de rochers, sur le bord de la mer ; ce n'est pas seulement dans la Caroline qu'on le rencontre, mais encore à Cuba, à Saint Domingue, & dans d'autres Isles voisines. Ayant les jambes alongées, il est très-agile, comme le lézard gris, & court avec une très-grande vitesse ; mais ce joli & innocent lézard n'en est pas moins la proie des grands oiseaux de mer, à la poursuite desquels la rapidité de sa course ne peut le dérober.

(a) Le Lion. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lacerta sex-lineata, 18. *Linn. amph. rept.*
(b) *Catesby, Histoire naturelle de la Caroline, page* 68.

LE GALONNÉ (a).

CE lézard habite dans l'ancien Continent, où on le trouve aux Indes & en Guinée. Il est aussi en Amérique ; & il y a, au Cabinet du Roi, deux individus de cette espèce, qui ont été envoyés de la Martinique. C'est avec raison que M. Linné assure que le Galonné a un grand nombre de rapports

(a) Le Galonné. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lacerta lemniscata, 39. *Linn. amph. rept.*
Lacerta eadem. *mus. ad. fr.* 1, *page* 47.
Séba, mus. 1, *planche* 53, *fig.* 9 & *planche* 92, *fig.* 4.
2, *planche* 9, *fig.* 5.
Seps Lemniscatus, 103. *Laurenti specimen medicum.*

avec l'Améiva; il eſt beaucoup moins grand, mais les écailles, qui revêtent le deſſous du corps, forment également des bandes tranſverſales dans ces deux lézards. Le deſſous des cuiſſes eſt garni d'un rang de tubercules, comme dans l'iguane, le lézard gris, le lézard vert, le cordyle, l'améiva, &c. il a la queue menue & plus longue que le corps. Il eſt d'un vert plus ou moins foncé; & le long de ſon dos s'étendent huit raies blanchâtres, ſuivant M. Linné. Nous en avons compté neuf ſur les doux individus, qui ſont au Cabinet du Roi. Les pattes ſont mouchetées de blanc.

Il paroît que ce lézard eſt ſujet à varier par le nombre & la diſpoſition des raies qui règnent le long du dos. M. d'Antic a eu la bonté de nous faire voir un petit Quadrupède ovipare, qui lui a été envoyé de Saint-Domingue, & qui eſt une variété du Galonné. Ce lézard eſt d'une couleur très-foncée. Il a ſur le dos onze raies d'un jaune blanchâtre, qui ſe réuniſſent de manière à n'en former que ſept du côté de la tête, & dix vers l'origine de la queue, ſur laquelle ces raies ſe perdent inſenſiblement. Ce ſont là les ſeules différences qui le diſtinguent du Galonné. Sa longueur totale eſt de ſix pouces, & celle de la queue de quatre pouces une ligne.



QUATRIÈME DIVISION.

LÉZARDS

Qui ont cinq doigts aux pieds de devant, ſans bandes transverſales ſous le corps.

LE CAMÉLÉON (*a*).

LE nom du Caméléon eſt fameux. On l'emploie métaphoriquement, depuis long-tems, pour déſigner la vile flatterie. Peu de gens ſavent cependant que le Caméléon eſt un lézard; & moins de perſonnes encore connoiſſent les traits qu'il préſente & les qualités qui le diſtinguent. On a dit que le Caméléon changeoit ſouvent de forme; qu'il n'avoit point de couleur en propre; qu'il prenoit celle de tous les objets dont il approchoit; qu'il en étoit par-là une ſorte de miroir fidèle; qu'il ne ſe nourriſſoit que d'air. Les Anciens ſe ſont plu à le répéter: ils ont cru voir, dans cet être qui n'étoit pas le Caméléon, mais un animal fantaſtique produit & embelli par l'erreur, une image aſſez reſſemblante de pluſieurs de ceux qui fréquentent les cours: ils s'en ſont ſervi comme d'un objet de comparaiſon, pour peindre ces hommes bas

(*a*) Χαμαιλέων, *en grec.*
Chamæleo, *en latin.*
Taitah ou Bouiah, *en Barbarie, ſuivant M. Shaw.*
Caméléon. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Conradi Geſneri Hiſtoriæ animalium, liber ſecundus de Quadr. ovip. Chamæleo.
Ray, Synopſis Quadr., page 276. Chamæleo, the Chameleon.
Brown, page 464. Chamæleon, *en Anglois* the largegrey Chameleon.
Lacerta Chamæleon, 20. *Linn. amph. rept.*
Séba, 1. *Tab.* 82, *fig.* 1, 2, 3, 4, 5, *tab.* 83, *fig.* 4 & 5.
Chamæleo mexicanus, 59. Chamæleo Pariſienſium, 60. Chamæleo zeylanicus, 61. Chamæleo africanus, 62. Chamæleo candidus, 63. Chamæleo Bonæ-ſpei, 64. *Laurenti ſpecimen medicum.*
Gron. mus. 2, *page* 76, *No.* 50. Chamæleon.
Olear. mus. 9, *t.* 8, *f.* 3. Chamæleon.
Bellon. itin. Livre II, Chapitre LX. Chamæleon.
Valent. mus. Livre III, Chapitre XXXI. Chamæleon.
Kircher. mus. 275, *t.* 293, *f.* 44. Chamæleon.
Jonſt. Quadr., t. 79. Chamæleon.
Ald. Quadr. 670. Chamæleon.

& rampans, qui n'ayant jamais d'avis à eux, ſachant ſe plier à toutes les formes, embraſſer toutes les opinions, ne ſe repaiſſent que de fumée & de vains projets. Les Poëtes ſur-tout ſe ſont emparés de toutes les images fournies par des rapports, qui n'ayant rien de réel, pouvoient être aiſément étendus: ils ont paré des charmes d'une imagination vive, les diverſes comparaiſons tirées d'un animal qu'ils ont regardé, comme faiſant par crainte ce que l'on dit, que tant de Courtiſans font par goût. Ces images agréables ont été copiées, multipliées, animées par les beaux génies des ſiècles les plus éclairés. Aucun animal ne réunit, ſans doute, les propriétés imaginaires auxquelles nous devons tant d'idées riantes. Mais une fiction ſpirituelle ne peut qu'ajouter au charme des ouvrages où ſont répandues ces peintures gracieuſes. Le Caméléon des Poëtes n'a point exiſté pour la Nature; mais il pourra exiſter à jamais pour le génie & pour l'imagination.

Lorſque cependant nous aurons écarté les qualités fabuleuſes attribuées au Caméléon, & lorſque nous l'aurons peint tel qu'il eſt, on devra le regarder encore comme un des animaux les plus intéreſſans aux yeux des Naturaliſtes, par la ſingulière conformation de ſes diverſes parties, par les habitudes remarquables qui en dépendent, & même par des propriétés, qui ne ſont pas très-différentes de celles qu'on lui a fauſſement attribuées (*b*).

On trouve des Caméléons de pluſieurs tailles aſſez différentes les unes des autres. Les plus grands n'ont guère plus de quatorze pouces de longueur totale. L'individu que nous avons décrit, & qui eſt conſervé avec beaucoup d'autres au Cabinet du Roi, a un pied deux pouces trois lignes, depuis le bout du muſeau juſqu'à l'extrémité de la queue, dont la longueur eſt de ſept pouces. Celle des pattes, y compris les doigts, eſt de trois pouces.

La tête aplatie pardeſſus, l'eſt auſſi par les côtés; deux arrêtes élevées partent du muſeau, paſſent preſque immédiatement au-deſſus des yeux, en ſuivent à peu-près la courbure, & vont ſe réunir en pointe derrière la tête; elles y rencontrent une troiſième ſaillie qui part du ſommet de la tête, & deux autres qui viennent des coins de la gueule; elles forment, toutes cinq enſemble, une ſorte de capuchon, ou, pour mieux dire, de pyramide à cinq faces, dont la pointe eſt tournée en arrière. Le cou eſt très-court. Le deſſous de la tête & la gorge ſont comme gonflés, & repréſentent une eſpèce de poche, mais moins grande de beaucoup que celle de l'iguane.

La peau du Caméléon eſt parſemée de petites éminences comme le chagrin: elles ſont très-liſſes, plus marquées ſur la tête, & environnée de grains preſque imperceptibles: un rang de petites pointes coniques règne en forme de dentelure ſur les ſaillies de la tête, ſur le dos, ſur une partie de la queue & au-deſſous du corps, depuis le muſeau juſqu'à l'anus.

Sur le bout du muſeau, qui eſt un peu arrondi, ſont placées les narines qui doivent ſervir beaucoup à la reſpiration de l'animal; car il a ſouvent la bouche fermée ſi exactement, qu'on a peine à diſtinguer la ſéparation des deux

(*b*) On peut voir dans Pline, *Livre XXVIII*, *Chapitre XXIX*, les vertus chimériques que les Anciens attribuoient au Caméléon. On trouvera auſſi dans Geſner, *Livre II*, tous les contes ridicules qu'ils ont publiés au ſujet de cet animal.



Hulk Sculp.

LE CAMÉLÉON, *grandeur de moitié de nature.*

deux lèvres. Le cerveau eſt très-petit & n'a qu'une ligne ou deux de diamètre. La tête du Caméléon ne préſente aucune ouverture particulière pour les oreilles, & MM. de l'Académie des Sciences, qui diſſéquèrent cet animal, crurent qu'il étoit privé de l'organe de l'ouïe qu'ils n'apperçurent point dans ce lézard (c), mais que M. Camper vient d'y découvrir (d). C'eſt une nouvelle preuve de la foibleſſe de l'ouïe dans les Quadrupèdes ovipares, & vraiſemblablement c'eſt une des cauſes qui concourent à produire l'eſpèce de ſtupidité que l'on a attribuée au Caméléon.

Les deux mâchoires ſont compoſées d'une os dentelée qui tient lieu de véritables dents (e). Preſque tout eſt particulier dans le Caméléon: les lèvres ſont fendues même au-delà des mâchoires, où leur ouverture ſe prolonge en bas: les yeux ſont gros & très-ſaillans; & ce qui les diſtingue de ceux des autres Quadrupèdes, c'eſt qu'au lieu d'une paupière qui puiſſe être levée & baiſſée à volonté, ils ſont recouverts par une membrane chagrinée, attachée à l'œil, & qui en ſuit tous les mouvemens. Cette membrane eſt diviſée par une fente horizontale, au travers de laquelle on apperçoit une prunelle vive, brillante & comme bordée de couleur d'or.

Les lézards, & tous les Quadrupèdes ovipares en général, ont les yeux très-bons. Le ſens de la vue, ainſi que nous l'avons dit, paroît être le premier de tous dans ces animaux, de même que dans les oiſeaux. Mais les Caméléons doivent jouir par excellence de cette vue exquiſe: il ſemble que leur ſens de la vue eſt ſi fin & ſi délicat, que ſans la membrane qui revêt leurs yeux, ils ſeroient vivement offenſés par la lumière éclatante qui brille dans les climats qu'ils habitent. Cette précaution qu'on diroit que la Nature a priſe pour eux, reſſemble à celle des Lapons & d'autres habitans du Nord, qui portent au-devant de leurs yeux, une petite planche de ſapin fendue, pour ſe garantir de l'éclat éblouiſſant de la lumière fortement réfléchie par les neiges de leurs campagnes; ou plutôt ce n'eſt point pour conſerver la fineſſe de leur vue, qu'il leur a été donné des membranes: mais c'eſt parce qu'ils ont reçu ces membranes préſervatrices, que leurs yeux moins uſés, moins vivement ébranlés, doivent avoir une force plus grande & plus durable.

Non-ſeulement le Caméléon a les yeux enveloppés d'une manière qui lui eſt particulière, mais ils ſont mobiles indépendamment l'un de l'autre; quelquefois il les tourne de manière que l'un regarde en arrière; & l'autre en avant; ou bien de l'un il voit les objets placés au-deſſus de lui, tandis que de l'autre il apperçoit ceux qui ſont ſitués au-deſſous (f). Il peut par-là conſidérer à-la-fois un plus grand eſpace; &, ſans cette propriété ſingulière, il ſeroit preſque privé de la vue malgré la bonté de ſes yeux, ſa prunelle pouvant uniquement admettre les rayons lumineux qui paſſent par la fente très-courte & très-étroite que préſente la membrane chagrinée.

(c) *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire naturelle des animaux, article du Caméléon.*
(d) *Note communiquée par M. Camper.*
(e) Nous nous ſommes aſſurés de l'exiſtence de cet os dentelé, par l'inſpection des ſquelettes de Caméléon, que l'on a au Cabinet du Roi. Proſper Alpin a nié, en quelque ſorte, l'exiſtence de cet os. Voyez ſon Hiſtoire naturelle de l'Égypte, tome 1, Chapitre V.
(f) *Le Bruyn. Voyages au Levant.*

Le Caméléon eſt donc unique dans ſon ordre, par pluſieurs caractères très-remarquables: mais ceux dont nous venons de parler, ne ſont pas les ſeuls qu'il préſente: ſa langue, dont on a comparé la forme à celle d'un ver de terre, eſt ronde, longue communément de cinq ou ſix pouces, terminée par une ſorte de gros nœud, creuſe, attachée à une eſpèce de ſtilet cartilagineux qui entre dans ſa cavité, & ſur lequel l'animal peut la retirer, & enduite d'un ſorte de vernis viſqueux qui ſert au Caméléon à retenir les mouches, les ſcarabées, les ſauterelles, les fourmis, & les autres inſectes dont il ſe nourrit, & qui ne peuvent lui échapper, tant il la darde & la retire avec vîteſſe (g).

Le Caméléon eſt plus élevé ſur ſes jambes que le plus grand nombre des lézards; il a moins l'air de ramper lorſqu'il marche: Ariſtote & Pline l'avoient remarqué. Il a, à chaque pied, cinq doigts très-longs, preſque égaux & garnis d'ongles forts & crochus; mais la peau des jambes s'étend juſqu'au bout des doigts, & les réunit d'une manière qui eſt encore particulière à ce lézard. Non-ſeulement cette peau attache les doigts les uns aux autres, mais elle les enveloppe, & en forme comme deux paquets, l'un de trois doigts, & l'autre de deux: & il y a cette différence entre les pieds de devant & ceux de derrière, que, dans les premiers, le paquet extérieur eſt celui qui ne contient que deux doigts, tandis que c'eſt l'oppoſé dans les pieds de derrière (h).

Nous avons vu à l'article de la dragonne combien une membrane de moins entre les doigts, influoit ſur les mœurs de ce lézard, &, en lui donnant la facilité de grimper ſur les arbres, rendoit ſes habitudes différentes de celles du crocodile, qui a les pieds palmés. Nous avons obſervé en général, qu'un léger changement dans la conformation des pieds devroit produire de très-grandes diſſemblances entre les mœurs des divers Quadrupèdes. Si l'on conſidère, d'après cela, les pieds du Caméléon réunis d'une manière particulière, recouverts par une continuation de la peau des jambes, & diviſés en deux paquets, où les doigts ſont rapprochés & collés, pour ainſi dire, les uns contre les autres, on ne ſera pas étonné de l'extrême différence qu'il y a entre les habitudes naturelles du Caméléon & celles de pluſieurs lézards. Les pieds du Caméléon ne pouvant guère lui ſervir de rame, ce n'eſt pas dans l'eau qu'il ſe plaît, mais les deux paquets de doigts alongés qu'ils préſentent ſont placés de manière à pouvoir ſaiſir aiſément les branches ſur leſquels il aime à ſe percher: il peut empoigner ces rameaux, en tenant un paquet de doigts devant & l'autre derrière, de même que les pics, les coucous, les perroquets, & d'autres oiſeaux, ſaiſiſſent les branches qui les ſoutiennent, en mettant deux

(g) „ Quand les Caméléons veulent manger, ils tirent leur langue longue, quaſi d'un demi-„ pied, ronde comme la langue d'un oiſeau, nommé pcivert, ſemblable à un ver de terre; & „ à l'extrémité d'icelle ont un gros nœud ſpongieux, tenant comme glu, duquel ils attachent „ les inſectes ſavoir eſt ſauterelles, chenilles & mouches, & les attirent en la gueule. Ils „ pouſſent hors leurs langues, les dardant de roideur auſſi vîtement qu'une arbalête ou un arc „ fait le traict." *Bélon, obſervations, &c. Livre II, Chapitre XXXIV.*

(*h*) Quelques Auteurs ont écrit qu'il y avoit des eſpèces de Caméléon, dont les cinq doigts de chaque pied étoient ſéparés les uns des autres; ils auront certainement pris pour des Caméléons d'autres lézards, &, par exemple, des *tapayes* dont la tête reſſemble en effet un peu à celle du Caméléon.

doigts devant & deux derrière. Ces deux paquets de doigts, placés comme nous venons de le dire, ne fournissent pas au Caméléon un point d'appui bien stable lorsqu'il marche sur la terre: c'est ce qui fait qu'il habite de préférence sur les arbres, où il a d'autant plus de facilité à grimper & à se tenir, que sa queue est longue & douée d'une assez grande force. Il la replie, ainsi que les sapajous; il en entoure les petites branches, & s'en sert comme d'une cinquième main pour s'empêcher de tomber, ou passer avec facilité d'un endroit à un autre *(i)*. Bélon prétend que les Caméléons se tiennent ainsi perchés sur les haies pour échapper aux vipères & aux cérastes qui les avalent tout entiers, lorsqu'ils peuvent les atteindre. Mais ils ne peuvent pas se dérober de même à la mangouste, & aux oiseaux de proie qui les recherchent.

Voilà donc le Caméléon, que l'on peut regarder comme l'analogue du sapajou, dans les quadrupèdes ovipares. Mais si sa conformation lui donne une habitation semblable à celle de ce léger animal, s'il passe de même sa vie au milieu des forêts & sur les sommets des arbres, il n'en a ni l'élégante agilité, ni l'activité pétulante. On ne le voit pas s'élancer comme un trait de branche en branche, & imiter, par la vîtesse de sa course & la grandeur de ses sauts, la rapidité du vol des oiseaux: mais c'est toujours avec lenteur qu'il va d'un rameau à un autre; & il est plutôt dans les bois en embuscade sous les feuilles pour retenir les insectes ailés qui peuvent tomber sur sa langue gluante, qu'en mouvement de chasse pour aller les surprendre *(k)*.

La facilité avec laquelle il les saisit le rend utile aux Indiens, qui voient avec grand plaisir dans leurs maisons cet innocent lézard. Il est en effet si doux, qu'on peut, suivant Alpin, lui mettre le doigt dans la bouche, & l'enfoncer très-avant, sans qu'il cherche à mordre *(l)*, & M. Desfontaines, savant Professeur du Jardin du Roi, qui a observé les Caméléons en Afrique, & qui en a nourri chez lui, leur attribue la même douceur qu'Alpin.

Soit que le Caméléon grimpe le long des arbres, soit que caché sous les feuilles il y attende paisiblement les insectes dont il se nourrit, soit enfin qu'il marche sur la terre, il paroît toujours assez laid: il n'offre pour plaire à la vue, ni proportions agréables, ni taille svelte, ni mouvemens rapides. Ce n'est qu'avec une sorte de circonspection qu'il ose se remuer. S'il ne peut pas embrasser les branches sur lesquelles il veut grimper, il s'assure, à chaque pas qu'il fait, que ses ongles sont bien entrés dans les fentes de l'écorce; s'il est à terre il tâtonne; il ne lève un pied que lorsqu'il est sûr du point d'appui des autres trois; par toutes ces précautions, il donne à sa démarche une sorte de gravité, pour ainsi dire ridicule, tant elle contraste avec la petitesse de sa taille & l'agilité qu'on croit trouver dans un animal assez semblable à des lézards fort lestes. Ce petit animal, dont l'enveloppe & la mobilité des yeux,

(i) „ Les haies qui sont des jardinages auprès du Caire, sont en tous lieux couvertes de „ Caméléons, & principalement le long des rivages du Nil, en sorte qu'en peu de tems nous „ en vîmes grand nombre: car les vipères & les cérastes les avalent entiers, quand elles les „ peuvent prendre." *Bélon, observations, &c. Livre II, Chapitre XXXIV.*

(k) Hasselquist a trouvé, dans l'estomac d'un Caméléon, des restes de papillons & d'autres insectes. *Hasselquist, Voyage en Palestine, page* 349.

(l) Prosper Alpin, tome 1, *Chapitre V, page* 215.

la forme des pieds, & presque toute la conformation, méritent l'attention des Physiciens, n'arrêteroit donc les regards de ceux qui ne jettent qu'un coup-d'œil superficiel, que pour faire naître le rire & une sorte de mépris: il auroit été bien éloigné d'être l'objet chéri de tant de Voyageurs & de tant de Poëtes; son nom n'auroit pas été répété par tant de bouches; & perdu sous les rameaux où il se cache, il n'auroit été connu que des Naturalistes, si la faculté de présenter, suivant ses différens états, des couleurs plus ou moins variées n'avoit attiré sur lui, depuis long-tems, une attention particulière.

Ces diverses teintes changent en effet avec autant de fréquence que de rapidité; elles paroissent d'ailleurs dépendre du climat, de l'âge ou du sexe; il est donc assez difficile d'assigner quelle est la couleur naturelle du Caméleon. Il paroît cependant qu'en général ce lézard est d'un gris plus ou moins foncé *(m)*, ou plus ou moins livide.

Lorsqu'il est à l'ombre & en repos, depuis quelque tems, les petits grains de sa peau sont quelquefois d'un rouge pâle, & le dessous de ses pattes est d'un blanc un peu jaunâtre. Mais, lorsqu'il est exposé à la lumière du soleil, sa couleur change; la partie de son corps qui est éclairée, devient souvent d'un gris plus brun, & la partie sur laquelle les rayons du soleil ne tombent point directement, offre des couleurs plus éclatantes, & des taches qui paroissent isabelles par le mélange du jaune pâle que présentent alors les petites éminences, & du rouge clair du fond de la peau. Dans les intervalles des taches, les grains offrent du gris mêlé de verdâtre & de bleu; & le fond de la peau est rougeâtre. D'autres fois le Caméléon est d'un beau vert tacheté de jaune; lorsqu'on le touche il paroît souvent couvert tout d'un coup de taches noirâtres assez grandes, mêlées d'un peu de vert: lorsqu'on l'enveloppe dans un linge, ou dans une étoffe de quelque couleur qu'elle soit, il devient quelquefois plus blanc qu'à l'ordinaire; mais il est démontré, par les observations les plus exactes, qu'il ne prend point la couleur des objets qui l'environnent, que celles qu'il montre accidentellement ne sont point répandues sur tout son corps, comme le pensoit Aristote, & qu'il peut offrir la couleur blanche, ce qui est contraire à l'opinion de Plutarque & de Solin *(n)*.

Il n'a reçu presqu'aucune arme pour se défendre; ne marchant que très-lentement, ne pouvant point échapper par la fuite à la poursuite de ses ennemis, il est la proie de presque tous les animaux qui cherchent à le dévorer; il doit par conséquent être très-timide, se troubler aisément, éprouver souvent des agitations intérieures plus ou moins considérables. On croyoit, du tems de Pline, qu'aucun animal n'étoit aussi craintif que le Caméléon, & que c'étoit à cause de sa crainte habituelle qu'il changeoit souvent de couleur. Ce trouble & cette crainte peuvent en effet se manifester par les taches dont il paroît tout d'un coup couvert à l'approche des objets nouveaux; sa peau revêtue n'est point d'écailles, comme celle de beaucoup d'autres lézards; elle est transparente, quoique garnie des petits grains dont nous avons parlé; elle peut aisément transmettre à l'extérieur, par des taches brunes, & par une

(m) *Le Bruyn. Voyages au Levant.*

(n) *Mémoires pour servir à l'Hist. naturelle des animaux, art. du Caméléon, pages 31 & suiv.*

couleur jaune ou verdâtre, l'expression des divers mouvemens que la présence des objets étrangers doit imprimer au sang & aux humeurs du Caméléon. Hasselquist, qui l'a observé en Egypte, & qui l'a disséqué avec soin, dit que le changement de la couleur de ce lézard provient d'une sorte de maladie, d'une *jaunisse*, que cet animal éprouve fréquemment, sur-tout lorsqu'il est irrité. De-là vient, suivant le même Auteur, qu'il faut presque toujours que le Caméléon soit en colère, pour que ses teintes changent du noir au jaune ou au vert. Il présente alors la couleur de sa bile que l'on peut appercevoir aisément, lorsqu'elle est très-répandue dans le corps, à cause de la ténuité des muscles, & de la transparence de la peau (*o*). Il paroît d'ailleurs que c'est au plus ou moins de chaleur dont il est pénétré, qu'il doit les changemens de couleur qu'il éprouve de tems-en-tems (*p*). En général, ses couleurs sont plus vives lorsqu'il est en mouvement, lorsqu'on le manie, lorsqu'il est exposé à la lumière du soleil très-chaud dans les climats qu'il habite : elles deviennent au contraire plus foibles lorsqu'il est à l'ombre, c'est-à-dire privé de l'influence des rayons solaires, lorsqu'il est en repos, &c. Si ses couleurs se ternissent quelquefois lorsqu'on l'enveloppe dans du linge ou dans quelqu'étoffe, c'est peut-être parce qu'il est refroidi par les linges ou par l'étoffe dans lesquels on le plie. Il pâlit toutes les nuits, parce que toutes les nuits sont plus ou moins fraîches, sur-tout en France, où ce phénomène a été observé par M. Perrault. Il blanchit enfin lorsqu'il est mort, parce qu'alors toute chaleur intérieure est éteinte.

La crainte, la colère & la chaleur qu'éprouve le Caméléon, nous paroissent donc les causes des diverses couleurs qu'il présente, & qui ont été le sujet de tant de fables (*q*).

Il jouit, à un degré très-éminent, du pouvoir d'enfler les différentes parties de son corps, de leur donner par-là un volume plus considérable, & d'arrondir ainsi celles qui seroient naturellement comprimées.

C'est par des mouvemens lents & irréguliers, & non point par des oscillations régulières & fréquentes, que le Caméléon se gonfle : il se remplit d'air au point de doubler son diamètre : son enflure s'étend jusques dans les pattes & dans la queue : il demeure dans cet état, quelquefois, pendant deux heures, se désenflant un peu de tems-en-tems, & se renflant de nouveau ; mais sa dilatation est toujours plus soudaine que sa compression.

Le Caméléon peut aussi demeurer très-long-tems désenflé : Il paroît alors dans un état de maigreur si considérable, que l'on peut compter ses côtes, & que l'on distingue les tendons de ses pattes & toutes les parties de l'épine du dos.

C'est du Caméléon, dans cet état, que l'on a eu raison de dire qu'il ressembloit à une peau vivante (*r*); car en effet il paroît alors n'être qu'un sac

(*o*) *Hasselquist. Voyage en Palestine*, *page* 349.

(*p*) „ Chamæleonis color verus cinereus est, sed juxta animi affectus quandoque cum calore „ colorem mutat, ut & ratione calidioris vel frigidioris aeris, non vero subjecti, ut quidam „ volunt." *Wormi. mus. de pedestribus*, *Cap. XXII*, *fol.* 316.

(*q*) *Mémoires pour servir à l'Hist. naturelle des animaux*, *art. du Caméléon*, *pages* 48 & *suiv.*

(*r*) *Tertullien.*

de peau, dans lequel quelques os feroient renfermés; & c'eft fur-tout lorfqu'il fe retourne, qu'il a cette apparence.

Mais il en eft de cette propriété de s'enfler & de fe défenfler, comme de toutes les propriétés des animaux, des végétaux & même de la matière brute; aucune qualité n'a été, à la rigueur, accordée exclufivement à une fubftance; ce n'eft que faute d'obfervations que l'on a cru voir des animaux, des végétaux ou des minéraux, préfenter des phénomènes que d'autres n'offroient point. Quelque propriété qu'on remarque dans un être, on doit s'attendre à la trouver dans un autre, quoiqu'à la vérité, à un degré plus haut ou plus bas; toutes les qualités, tous les effets fe dégradent ainfi par des nuances fucceffives, s'évanouiffent, ou fe changent en qualités & en effets oppofés. Et pour ne parler que de la propriété de fe gonfler, prefque tous les Quadrupèdes ovipares, & particulièrement les grenouilles, ont la faculté de s'enfler & de fe défenfler à volonté; mais aucun ne la poffède comme le Caméléon. M. Perrault paroît penfer qu'elle dépend du pouvoir qu'a ce lézard de faire fortir de fes poumons, l'air qu'il refpire, & de le faire gliffer entre les mufcles & la peau (*s*). Cette propriété de filtrer ainfi l'air de l'atmofphère au travers de fes poumons, & ce gonflement de tout fon corps, que le Caméléon peut produire à volonté, doivent le rendre beaucoup plus léger, en ajoutant à fon volume, fans augmenter fa maffe. Il peut plus facilement, par-là, s'élever fur les arbres, & y grimper de branche en branche: & ce pouvoir de faire paffer de l'air dans quelques parties de fon corps, qui lui eft commun avec les oifeaux, ne doit pas avoir peu contribué à déterminer fon féjour au milieu des forêts. Les Caméléons gonflent auffi leurs poumons qui font compofés de plufieurs véficules, ainfi que ceux d'autres Quadrupèdes ovipares. Cette conformation explique les contradictions des Auteurs qui ont difféqué ces animaux, & qui leur ont attribué les uns de petits & d'autres de grands poumons, comme Pline & Bélon. Lorfque ces vifcères font flafques, plufieurs véficules peuvent échapper ou paroitre très-petites aux Obfervateurs, & elles occupent au contraire un fi grand efpace, lorfqu'elles font foufflées, qu'elles couvrent prefque entièrement toutes les parties intérieures (*t*).

Le battement du cœur du Caméléon eft fi foible, que fouvent on ne peut le fentir en mettant la main au-deffus de ce vifcère (*u*).

Cet animal, ainfi que les autres lézards, peut vivre près d'un an fans manger; & c'eft vraifemblablement ce qui a fait dire qu'il ne fe nourriffoit que d'air (*v*). Sa conformation ne lui permet pas de pouffer de véritables cris; mais lorfqu'il eft fur le point d'être furpris, il ouvre la gueule, & fiffle comme plufieurs autres Quadrupèdes ovipares & les ferpens.

Le Caméléon fe retire dans des trous de rochers, ou d'autres abris, où il fe tient caché pendant l'hiver, au moins dans les pays un peu tempérés, & où il y a apparence qu'il s'engourdit. Ce fait étoit connu d'Ariftote & de Pline.

(*s*) *Mémoires pour fervir à l'Hiftoire naturelle des animaux, article du Caméléon, page* 30.
(*t*) *Ray, Synopfis Quadrupedum, page* 282.
(*u*) *Mém. pour fervir à l'Hift. nat. des animaux, art. du Caméléon.*
(*v*) *Bélon.*

La ponte de cet animal eſt de neuf à douze œufs: nous en avons compté dix dans le ventre d'une femelle envoyée du Mexique au Cabinet du Roi: ils ſont ovales, revêtus d'une membrane molaſſe comme ceux des tortues marines, des iguanes, &c. ils ont à-peu-près ſept ou huit lignes dans leur plus grand diamètre.

Lorſqu'on tranſporte le Caméléon, en vie, dans les pays un peu froids, il refuſe preſque toute nourriture, il ſe tient immobile ſur une branche, tournant ſeulement les yeux de tems-en-tems; & il périt bientôt (*x*).

On trouve le Caméléon dans tous les climats chauds, tant de l'ancien que du nouveau Continent, au Mexique, en Afrique (*y*), au Cap de Bonne-eſpérance, dans l'Iſle de Ceylon, dans celle d'Amboine, &c. La deſtinée de cet animal paroît avoir été d'intéreſſer de toutes les manières. Objet, dans les pays anciennement policés, de contes ridicules, de fables agréables, de ſuperſtitions abſurdes & burleſques, il jouit de beaucoup de vénération ſur le bord du Sénégal & de la Gambie. La religion des Nègres du Cap de Monté, leur défend de tuer les Caméléons, & les oblige à les ſecourir, lorſque ces petits animaux tremblans le long des rochers, dont ils cherchent à deſcendre, s'attachent avec peine par leurs ongles, ſe retiennent avec leur queue, & s'épuiſent, pour ainſi dire, en vains efforts: mais quand ces animaux ſont morts, ces mêmes Nègres font ſécher leur chair & la mangent.

Il y a, au Cabinet du Roi, deux Caméléons, l'un du Sénégal, & l'autre du Cap de Bonne-eſpérance, qui n'ont pas ſur le derrière de la tête cette élévation triangulaire, cette ſorte de caſque, qui diſtingue non-ſeulement les Caméléons d'Egypte & des grandes Indes, mais encore ceux du Mexique: les Caméléons diffèrent auſſi quelquefois les uns des autres, par le plus ou le moins de prolongation de la petite dentelure qui s'étend le long du dos & du deſſous du corps; on a d'après cela voulu ſéparer les uns des autres, comme autant d'eſpéces diſtinctes, les caméléons d'Égypte, ceux d'Arabie, ceux du Mexique (*z*), ceux de Ceylon, ceux du Cap de Bonne-eſpérance, &c.; mais ces légères différences, qui ne changent rien aux caractères d'après leſquels il eſt aiſé de reconnoître les Caméléons, non plus qu'à leurs habitudes, ne doivent pas nous empêcher de regarder l'eſpèce du Caméléon comme la même dans les diverſes contrées qu'il fréquente, quoiqu'elle ſoit quelquefois un peu altérée par l'influence du climat, ou par d'autres circonſtances, & qu'elle ſe montre avec quelque variété dans ſa forme ou dans ſa grandeur, ſuivant l'âge & le ſexe des individus.

M. Parſons a donné dans les Tranſactions philoſophiques la figure & la

(*x*) *Séba, vol.* I.
M. Bomare, article du Caméléon.

(*y*) „ Ceux qui ont l'œil bon, découvrent des *taïtah; Bouiah* ou Caméléons ſur toutes les „ haies. La langue du Caméléon eſt longue de quatre pouces, elle a la figure d'un pilon; „ cet animal la lance avec une rapidité ſurprenante, ſur les mouches ou autres inſectes qu'il „ y accroche avec une eſpèce de glu qui ſort à point nommé du bout de ſa langue. Les „ Maures & les Arabes, après en avoir ſéché la peau, la portent au cou, dans la perſuaſion „ que cette amulette, les garantit contre les influences d'un œil malin." *Voyage de Shaw, dans pluſieurs Provinces de la Barbarie & du Levant, à la Haye,* 1743, *volume* I, *page* 323.

(*z*) *Voyez Bélon, & Jo. Faber Lynceus, dans ſon expoſition des animaux de la nouvelle Eſpagne.*

defcription d'un Caméléon qui avoit été apporté à un de fes amis, parmi d'autres objets d'Hiftoire naturelle, & dont il ignoroit le pays natal *(a)*. Cet animal ne différoit, d'une manière remarquable, des autres Caméléons; tant de l'ancien que du nouveau monde, que par la forme du cafque que nous avons décrit. Cette partie faillante ne s'étendoit pas feulement fur le derrière de la tête dans le Caméléon de M. Parfons; mais elle fe divifoit pardevant en deux protubérances crénelées qui s'élevoient obliquement & s'avançoient jufqu'audeffus des narines. Ce ne fera qu'après de nouvelles obfervations fus des individus femblables, que l'on pourra déterminer fi le Caméléon très-bien décrit par M. Parfons, appartenoit à une race conftante ou ne formoit qu'une variété individuelle.

(a) *Tranfactions philofophiques, année* 1768, *tome* 58, *page* 192.

LA QUEUE-BLEUE *(a)*.

LA Queue-bleue habite principalement la Caroline. Ce lézard fe retire fouvent dans les creux des arbres. Il n'a qu'environ fix pouces de longueur. Il eft brun; fon dos préfente cinq raies jaunâtres & longitudinales; & ce qui fert fur-tout à le diftinguer, c'eft la couleur bleue de fa queue menue & communément plus longue que le corps. Catefby dit que plufieurs habitans de la Caroline prétendent qu'il eft venimeux: mais il affure n'avoir été témoin d'aucun fait qui pût le prouver.

On devroit peut-être rapporter à cette efpèce un lézard du Bréfil, dont Ray parle d'après Marcgrave, & qui fe nomme *Americima (b)*. Suivant la defcription que Ray en donne, il eft long de deux pouces; fon dos eft couvert d'écailles grifes cendrées; fa tête, fes côtes, fes cuiffes le font d'écailles jaunes; & fa queue l'eft d'écailles bleues; les Brafiliens le regardent comme venimeux.

(a) La Queue-blueue. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lacerta fafciata, 40. *Linn. amph. rept.*
Catefby, Carol. 2, *t.* 67. Lacerta cauda cærulea.
Pet. Gaz. 1, *t.* 1, *f.* 1. Lacertus Marianus min. Cauda cærulea.

(b) *Americima Brafilienfibus Margr.* „ Lacertulus 3 digitis longus & pennam olorinam craffus, crura & pedes fenembi. Corpus fere quadratum. Videtur totum dorfum fquamis leucophæis; latera caput, & crura fufcis, cauda vero cæruleis. Omnes americimæ fplendent, & ad tactum apprimè funt læves. Digit. in pedibus, inftar fetarum porcinarum. Venenofum animal cenfetur." *Ray, Synopfis animalium, page* 267.

L'AZURÉ (a).

L'AZURÉ ſe trouve en Afrique; ces écailles pointues le font paroître hériſſé de petits piquans: un caractère d'après lequel il eſt aiſé de le reconnoître, & qui lui a fait donner le nom qu'il porte, eſt la couleur bleue dont le deſſus de ſon corps eſt peint, & qui forme une eſpèce de manteau azuré. Sa queue eſt courte.

(a) L'Azuré. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lacerta aſurea, 12. *Linn. amph. rept.*
Séba, mus. 2, tab. 62, fig. 6.

LE GRISON (a).

IL est aiſé de diſtinguer ce lézard, qui ſe trouve dans les contrées Orientales, par des verrues qui ſont diſtribuées, ſans aucun ordre, ſur ſon corps; par ſa couleur griſe tachetée de rouſſâtre, & par ſa queue à peine plus longue que le corps, & que des bandes diſpoſées avec une ſorte d'irrégularité rendent inégalement étagée.

(a) Le Griſon. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lacerta Turcica, 13. *Linn. amphib. rept.*
Edw. av. 204, *tab.* 204. Lacerta minor cinerea maculata aſiatica.

L'UMBRE (a).

L'UMBRE, qui ſe trouve dans pluſieurs contrées chaudes de l'amérique; a la tête très-arrondie; l'occiput eſt chargé d'une calloſité aſſez grande & dénuée d'écailles. La peau, qui eſt ſur la gorge, forme un pli profond: la couleur du corps eſt nébuleuſe; les écailles étant relevées en arête, & leur ſommet étant aigu, le dos paroît ſtrié. La queue eſt ordinairement plus longue que le corps.

(a) L'Umbre. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lacerta Umbra, 29. *Linn. amph. rept.*

LE PLISSÉ (a).

LE Pliſſé a l'occiput calleux comme l'umbre; mais la peau, qui eſt ſur la gorge, forme deux plis au lieu d'un. Il diffère encore de l'umbre par plusieurs traits: des écailles coniques font paroître ſa peau chagrinée; le deſſus des yeux eſt comme à demi-crénelé; derrière les oreilles ſont deux verrues garnies de pointes. Sur la partie antérieure du dos règne une petite dentelure formée par des écailles plus grandes que les voiſines, & qui lie le Pliſſé avec le galéote & l'agame. Une ride élevée s'étend de chaque côté du cou jusques ſur les pattes de devant, & ſe replie ſur le milieu du dos. Les doigts ſont alongés, garnis d'ongles aplatis, & couverts par-deſſous d'écailles aiguës. La queue eſt ronde, & ordinairement plus longue que le corps. Le Pliſſé ſe trouve dans les Indes.

C'eſt à ce lézard qu'il paroît qu'on doit rapporter celui que M. Pallas a nommé *héliofcope*, dans le ſupplément latin de ſon voyage en différentes parties de l'Empire de Ruſſie. Il habite les provinces les moins froides de ce vaſte empire; on le trouve communément ſur les collines dont la température eſt la plus chaude, expoſé aux rayons du ſoleil, la tête élevée, & ſouvent tournée vers cet aſtre; ſa courſe eſt très-rapide.

(a) Le Pliſſé. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lacerta Plica, 30. *Linn. amphib. rept.*

L'ALGIRE (a).

IL n'eſt ſouvent que de la longueur du doigt; les écailles du dos relevées en carêne, le font paroître un peu hériſſé. Sa queue diminue de groſſeur juſqu'à l'extrémité qui ſe termine en pointe. Il eſt jaune ſous le corps, & d'une couleur plus ſombre ſur le dos, le long duquel s'étendent quatre raies jaunes. Il n'a point ſous le ventre de bandes tranſverſales.

L'eſpèce de l'Algire n'eſt pas réduite à ſes petites dimenſions, par défaut de chaleur, puiſque c'eſt dans la Mauritanie & dans la Barbarie qu'il habite. C'eſt de ces contrées de l'Afrique qu'il fut envoyé par M. Brander à M. Linné qui l'a fait connoître; & l'on ne peut pas dire que les côtes ſeptentrionales de l'Afrique étant plus échauffées qu'humides, l'ardente ſéchereſſe des contrées

(a) L'Algire. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lacerta Algira, 16. *Linn. amph. rept.*

où l'on trouve l'Algire, influe sur son volume, & qu'il n'a une très-petite taille, que parce qu'il manque de cette humidité si nécessaire à plusieurs Quadrupèdes ovipares, puisque l'on conserve au Cabinet du Roi un Algire entièrement semblable aux lézards de son espèce, & qui cependant a été envoyé de la Louisiane, où l'humidité est aussi grande que la chaleur est vive.

M. Shaw a écrit que l'on trouve très-fréquemment en Barbarie sur les haies & dans les grands chemins, un lézard nommé *zermouméah;* il n'indique point la grandeur de cet animal; il dit seulement que sa queue est longue & menue; que le fond de sa couleur est d'un brun clair; qu'il est rayé d'un bout à l'autre, & qu'il présente particulièrement trois ou quatre raies jaunes (*b*). Peut-être ce lézard est-il un Algire.

Au reste, il paroît que l'Algire se trouve aussi dans les contrées méridionales de l'Empire de Russie, & que l'on doit regarder comme une variété de ce lézard, celui que M. Pallas a nommé *lézard ensanglanté ou couleur de sang* (*c*), qui ressemble presqu'en tout à l'Algire, & qui a quatre raies blanches sur le dos, mais dont la queue cendrée par-dessus & blanchâtre à l'extrémité, est par-dessous d'un rouge d'écarlate.

(*b*) *Voyage de M. Shaw, dans plusieurs Provinces de la Barbarie & du Levant, à la Haye*, 1743, *vol.* 1, *page* 324.
(*c*) *Supplément au Voyage de M. Pallas.*

LE STELLION (*a*).

LA queue de ce lézard est communément assez courte, & diminue de grosseur jusqu'à l'extrémité. Les écailles, qui la couvrent, sont aiguës & disposées par anneaux. D'autres écailles petites & pointues revêtent le dessus & le dessous du corps, qui d'ailleurs est garni, ainsi que la tête, de tubercules aigus ou de piquans plus ou moins grands; bien loin d'avoir une forme agréable, le Stellion ressemble un peu au crapaud, sur-tout par la tête, de même que le tapaye avec lequel il a beaucoup de rapports, & dont quelques Auteurs lui ont donné les divers noms. Mais si ses proportions déplaisent, ses couleurs charment ordinairement la vue. Il présente le plus souvent un doux

(*a*) Stellione tarentole, *en plusieurs endroits d'Italie.*
Pistilloni, *en plusieurs autres endroits du même Pays.*
Tapayaxin, *en Afrique.*
Le Stellion. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lacerta Stellio, 10. *Linn. amphib. rept.*
Hasselquist itin. 301. Lacerta Stellio.
Tournefort, Voyag. 1, *page* 119, *t.* 120. Cossordilos.
Séba, mus 2, *tab.* 8, *fig.* 6 & 7.
Cordylus Stellio, 80. *Laurenti specimen medicum.*

mélange de blanc, de noir, de gris & quelquefois de vert, dont il est comme marbré.

Il habite l'Afrique, & il n'y est pas confiné dans les régions les plus chaudes, puisqu'il est également au Cap de Bonne-espérance & en Egypte (*b*). On le rencontre aussi dans les contrées Orientales & dans les Isles de l'Archipel, ainsi qu'en Judée & en Syrie où il paroît d'après Bélon, qu'il devient très-grand (*c*). M. François Cetti dit qu'il est assez commun en Sardaigne, & qu'il y habite dans les maisons; on l'y nomme *tarentole*, ainsi que dans plusieurs provinces d'Italie (*d*); c'est une nouvelle preuve de l'emploi qu'on a fait pour plusieurs espèces de lézards de ce nom de *tarentole*, donné, ainsi que nous l'avons dit, à une variété du lézard vert. Mais c'est sur-tout aux environs du Nil, que les Stellions sont en grand nombre. On en trouve beaucoup autour des pyramides & des anciens tombeaux qui subsistent encore sur l'antique terre d'Egypte. Ils s'y logent dans les intervalles que laissent les différens lits de pierres, & ils s'y nourrissent de mouches & d'insectes ailés.

On diroit que ces pyramides, ces éternels monumens de la puissance & de la vanité humaines, ont été destinées à présenter des objets extraordinaires en plus d'un genre; c'est en effet dans ces vastes mausolées qu'on va recueillir avec soin les excrémens du petit lézard dont nous traitons dans cet article. Les Anciens qui en faisoient usage, ainsi que les Orientaux modernes, leur donnoient le nom de *crocodilea* (*e*), apparemment parce qu'ils pensoient qu'ils venoient du crocodile (*f*); & peut-être ces excrémens n'auroient-ils pas été aussi recherchés, si l'on avoit su que l'animal qui les produit n'étoit ni le plus grand ni le plus petit des lézards, tant il est vrai que les extrêmes en imposent presque toujours à ceux dont les regards ne peuvent pas embrasser la chaîne entière des objets.

Les modernes, mieux instruits, ont rapporte ces excrémens au Stellion, à un lézard qui n'a rien de très-remarquable; mais déjà le sort de cette matière abjecte étoit décidé; & sa valeur vraie ou fausse étoit établie. Les Turcs en ont fait une grande consommation, ils s'en fardoient le visage; & il faut que les Stellions aient été bien nombreux en Egypte, puisque, pendant longtems, on trouvoit presque par-tout, & en très-grande abondance, cette matière que l'on nommoit *stercus lacerti*, ainsi que *crocodilea*.

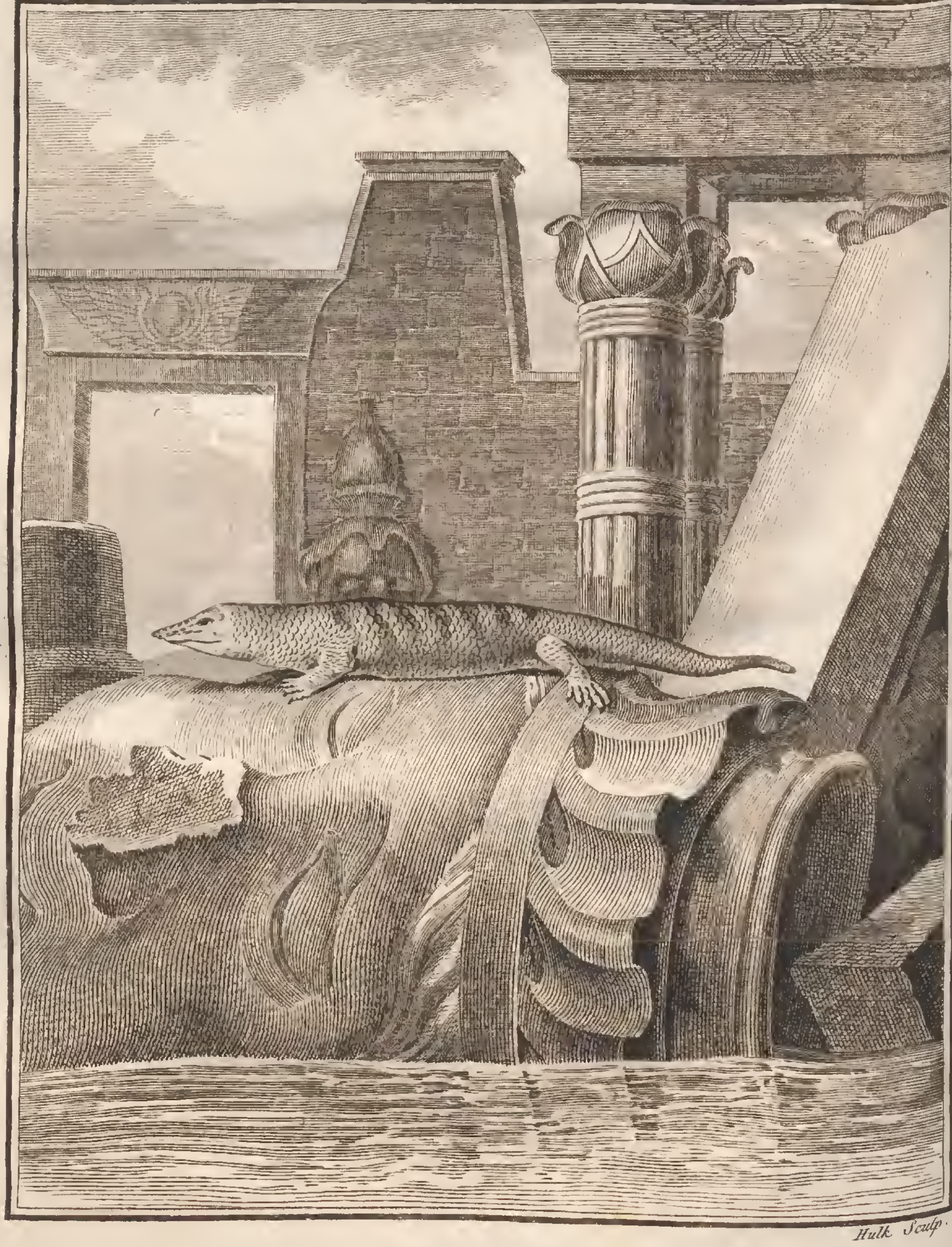
(*b*) L'individu, que nous avons décrit, a été apporté d'Egypte, au Cabinet du Roi.

(*c*) „ Il y a une manière de lézards noirs, nommés Stellions, quasi aussi gros qu'est une „ petite belette, leur ventre fort enflé & la tête grosse, desquels le pays de Judée & de Syrie „ est bien garni." *Bélon, observations, &c. Edit. de Paris*, 1554, *Livre II, Chap. LXXIX, page* 139.

(*d*) *Histoire naturelle des amphibies & des poissons de la Sardaigne. Sassari*, 1777, *page* 20.

(*e*) „ Nous trouvions aussi des Stellions, desquels les Arabes recueillent les excrémens, qu'ils „ portent vendre au Caire, nommés en grec *crocodilea*. De-là, les Marchands nous les apportent vendre." *Bélon, Livre II, Chap. LXVIII, page* 132.

(*f*) *Stercore fucatus crocodili. Horace.*



Hulk Sculp.

LE SCINQUE. *d'Egypte, grandeur de moitié de nature.*

LE SCINQUE (a)

CE lézard est fameux, depuis long-tems, par la vertu remarquable qu'on lui a attribuée. On a prétendu que pris intérieurement, il pouvoit ranimer des forces éteintes, & rallumer les feux de l'amour malgré les glaces de l'âge & les suites funestes des excès. Aussi lui a-t-on déclaré en plusieurs endroits, & lui fait-on encore une guerre cruelle. Les paysans d'Egypte prennent un grand nombre de Scinques, qu'ils portent au Caire & à Alexandrie, d'où on les répand dans différentes contrées de l'Asie. Lorsqu'ils viennent d'être tués, on en tire une sorte de jus dont on se sert dans les maladies; &, quand ils ont été desséchés, on les réduit en poudre qu'on emploie dans les mêmes vues que les sucs de leur chair. Ce n'est pas seulement en Asie, mais même en Europe qu'on a eu recours à ces moyens désavoués par la Nature, de suppléer par des apparences trompeuses, à des forces qu'elle refuse, de hâter le dépérissement plutôt que de le retarder, & de remplacer par des jouissances vaines, des plaisirs qui ne valent que par un sentiment que tous les secours d'un art mensonger ne peuvent faire naître (b).

Il n'est pas surprenant que ceux qui n'ont vu le Scinque que de loin & qui l'ont apperçu sur le bord des eaux, l'aient pris pour un poisson; il en a un peu l'apparence par sa tête qui semble tenir immédiatement au corps, & par ses écailles assez grandes, lisses, d'une forme semblable tant au-dessus qu'au-dessous du corps, & qui se recouvrent comme les ardoises sur les toits. La mâchoire de dessus est plus avancée que celle de dessous: la queue est courte & comprimée par le bout.

La couleur du Scinque est d'un roux plus ou moins foncé, blanchâtre sous le corps, & traversée sur le dos par des bandes brunes. Mais il en est de ce lézard, comme de tous les autres animaux dont la couverture est trop foible ou trop mince pour ne point participer aux différentes altérations que l'in-

(a) *σκίγκος ou σκίγγος, en grec.*
Scincus, *en latin.*
Rây, Synopsis animalium, page 271. Scincus.
Le Scinque. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lacerta Scincus, 22. *Linn. amphib. rept.*
Gron. mus. 2, *fol.* 76, *No.* 49. Scincus.
Seb. mus. 2, *fol.* 112, *tab.* 105, *fig.* 3.
Imperat. nat., 906. Lacerta Lybia.
Olear. mus. 9, *tab.* 8, *fig.* 1.
Aldr. ovip., *Livre I, Chap. XII.* Lacertus cyprius Scincoides.
Hasselq. Itin. 309. *No.* 58.
Scincus officinalis, 87. *Laurenti specimen medicum.*

(b) Hasselquist dit que l'on apporte les Scinques de l'Egypte supérieure & de l'Arabie à Alexandrie, d'où on les envoie à Venise & à Marseille, & de-là dans les différens endroits de l'Europe. *Hasselquist, Voyage en Palestine, page* 361.

térieur de l'animal éprouve. Les couleurs du Scinque se terniſſent & blanchiſſent lorſqu'il eſt mort; &, dans l'état de deſſication & d'une ſorte de ſalaiſon où on l'apporte en Europe, il paroît d'un jaune blanchâtre & comme argenté. Au reſte, les couleurs de ce lézard, ainſi que celles du plus grand nombre des animaux, ſont toujours plus vives dans les pays chauds que dans les pays tempérés; & leur éclat ne doit-il pas augmenter en effet avec l'abondance de la lumière, la vraie & l'unique ſource première de toute ſorte de couleurs?

M. Linné a écrit que les Scinques n'avoient point d'ongles: tous les individus que nous avons examinés paroiſſoient en avoir: mais, comme ces animaux étoient deſſéchés, nous ne pouvons rien aſſurer à ce ſujet. Au reſte, notre préſomption ſe trouve confirmée par celle d'un bon Obſervateur, M. François Cetti (*c*).

On trouve le Scinque dans preſque toutes les contrées de l'Afrique, en Egypte, en Arabie, en Libie où on dit qu'il eſt plus grand qu'ailleurs, dans les Indes & peut-être même dans la plupart des pays très-chauds de l'Europe. Non-ſeulement ſon habitation de choix doit être déterminée par la chaleur du climat, mais encore par l'abondance des plantes aromatiques dont on dit qu'il ſe nourrit. C'eſt peut-être à cet aliment plus exalté, & par conſéquent plus actif, qu'il doit cette vertu ſtimulante qu'on auroit pu ſans doute employer pour ſoulager quelques maux (*d*), mais dont il ne falloit pas ſe ſervir pour dégrader le noble feu que la Nature fait naître, en s'efforçant envain de le rallumer, lorſqu'une paſſion imprudente l'a éteint pour toujours.

Le Scinque vit dans l'eau, ainſi qu'à terre. On l'a cependant appellé *crocodile terreſtre*, & certainement c'eſt un grand abus des dénominations que l'application du nom de cet énorme animal à un petit lézard, qui n'a que ſept ou huit pouces de longueur. Auſſi Proſper Alpin penſe-t-il que le Scinque des modernes n'eſt pas le lézard déſigné, ſous le nom de crocodile terreſtre, par les Anciens, particulièrement par Hérodote, Pauſanias, Dioſcoride, & célébré pour ſes vertus actives & ſtimulantes. Il croit qu'ils avoient en vue un plus grand lézard que l'on trouve, ajoute-t-il, audeſſus de Memphis, dans les lieux ſecs, & dont il donne la figure. Mais cette figure ni le texte n'indiquant point de caractère très-précis, nous ne pouvons rien déterminer au ſujet de ce lézard mentionné par Alpin (*e*). Au reſte, la forme & la brièveté de ſa queue empêchent qu'on ne le regarde comme de la même eſpèce que la dragonne, ou le tupinambis, ou l'iguane.

(*c*) *Hiſtoire naturelle des amphibies & des poiſſons de la Sardaigne.*

(*d*) Pline dit que le Scinque a été regardé comme un remède contre les bleſſures aites par des flèches empoiſonnées, *Livre XXVIII*, *Chapitre XXX.*

(*e*) *Proſper Alpin*, *tome* 1, *Chap. V. De animalibus Lacertoſis in Ægypto viventibus.*

LE MABOUYA (a).

Le lézard, dont il eſt ici queſtion, a une très-grande reſſemblance avec le ſcinque; il n'en diffère bien ſenſiblement à l'extérieur que parce que ſes pattes ſont plus courtes en proportion du corps, & parce que ſa mâchoire ſuperieure ne recouvre pas la mâchoire inférieure comme celle du ſcinque. Il n'eſt point le ſeul Quadrupède ovipare auquel le nom ne Mabouya ait été donné. Les Voyageurs ont appellé de même un aſſez grand lézard, dont nous parlerons ſous le nom de *doré*, & qui a auſſi beaucoup de reſſemblance avec le ſcinque, mais qui eſt diſtingué de notre Mabouya, en ce que ſa queue eſt plus longue que le corps, tandis qu'elle eſt beaucoup plus courte dans le lézard dont nous traitons.

Le Mabouya paroît être d'ailleurs plus petit que le doré; leurs habitudes diffèrent à beaucoup d'égards; & comme ils habitent dans le même pays, on ne peut pas les regarder comme deux variétés dépendantes du climat; nous les conſidérerons donc comme deux eſpèces diſtinctes, juſqu'à ce que de nouvelles obſervations détruiſent notre opinion à ce ſujet. Ce nom de *Mabouya*, tiré de la langue des Sauvages de l'Amérique ſeptentrionale, déſigne tout objet qui inſpire du dégoût ou de l'horreur; & à moins qu'il ne ſoit relatif aux habitudes du lézard dont il eſt ici queſtion, ainſi qu'à celles du doré, il ne nous paroît pas devoir convenir à ces animaux, leur conformation ne préſentant rien qui doive rappeller des images très-déſagréables. Nous l'adoptons cependant, parce que ſa vraie ſignification peut être regardée comme nulle, peu de gens ſachant la langue des Sauvages d'où il a été tiré, & parce qu'il faut éviter avec ſoin de multiplier ſans néceſſité les noms donnés aux animaux. Nous le conſervons de préférence au lézard dont nous parlons, parce qu'il n'en a jamais reçu d'autre, & que le grand Mabouya a été nomme le *doré* par M. Linné, & par d'autres Naturaliſtes.

La tête du Mabouya paroît tenir immédiatement au corps, dont la groſſeur diminue inſenſiblement du côté de la tête & de celui de la queue. Il eſt tout couvert pardeſſus & pardeſſous d'écailles rhomboïdales, ſemblables à celles des poiſſons; le fond de leur couleur eſt d'un jaune doré; pluſieurs de celles qui garniſſent le dos ſont quelquefois d'une couleur très-foncée, avec une petite ligne blanche au milieu. Des écailles noirâtres forment, de chaque côté du corps, une bande longitudinale; la couleur du fond s'éclaircit le long du côté intérieur de ces deux bandes, & on y voit régner deux autres bandes preſque blanches. Au reſte, la couleur de ces écailles varie ſuivant l'habitation des Mabouya: ceux qui demeurent au milieu des bois pourris, dans les endroits

(a) *Sloane*, *vol.* 2, *planche* 273, *fig.* 7 & 8. Salamandra minima fuſca maculis albis notata.
Dutertre. Hiſt. naturelle des Antilles, *vol.* 2, *page* 315. Mabouya.
Rochefort, *page* 147. Mabouya.
Tiligugu & Tilingoni, *en Sardaigne*.

marécageux, ainſi que dans les vallées profondes & ombragées, où les rayons du ſoleil ne peuvent point parvenir, ſont preſque noirs; & peut-être leurs couleurs juſtifient-elles alors, juſqu'à un certain point, ce qu'on a dit de leur aſpect, que l'on a voulu trouver hideux; leurs écailles paroiſſent enduites d'huile, ou d'une ſorte de vernis (*b*).

Le muſeau des Mabouya eſt obtus; les ouvertures des oreilles ſont aſſez grandes; les ongles crochus, la queue eſt groſſe, émouſſée, & très-courte. L'individu conſervé au Cabinet du Roi, a huit pouces de long. Les Mabouya décrits par Sloane étoient beaucoup plus petits, parce qu'ils n'avoient pas encore atteint leur entier développement.

Les Mabouya grimpent ſur les arbres, ainſi que ſur le faîte & les chevrons des caſes des Nègres & des Indiens; mais ils ſe logent communément dans les crevaſſes des vieux bois pourris; ce n'eſt ordinairement que pendant la chaleur qu'ils en ſortent. Lorſque le tems menace de la pluie, on les entend faire beaucoup de bruit, & on les voit même quelquefois quitter leurs habitations. Sloane penſe que l'humidité qui règne dans l'air, aux approches de la pluie, gonfle les bois, & en diminue par conſéquent les intervalles au point d'incommoder les Mabouya, & de les obliger à ſortir. Indépendamment de cette raiſon, que rien ne force à rejeter, ne pourroit-on pas dire que ces animaux ſont naturellement ſenſibles à l'humidité ou à la ſéchereſſe, de même que les grenouilles, avec leſquelles la plupart des lézards ont de grands rapports; & que ce ſont les impreſſions que les Mabouya reçoivent de l'état de l'atmoſphère, qu'ils expriment par leurs mouvemens & par le bruit qu'ils font? Les Américains les croient venimeux, ainſi que le *doré*, avec lequel il doit être aiſé, au premier coup-d'œil, de les confondre; mais cependant Sloane & Brown diſent qu'ils n'ont jamais pu avoir une preuve certaine de l'exiſtence de leur venin (*c*). Il arrive ſeulement quelquefois qu'ils ſe jettent avec hardieſſe ſur ceux qui les irritent, & qu'ils s'y attachent aſſez fortement pour qu'on ait de la peine à s'en débarraſſer.

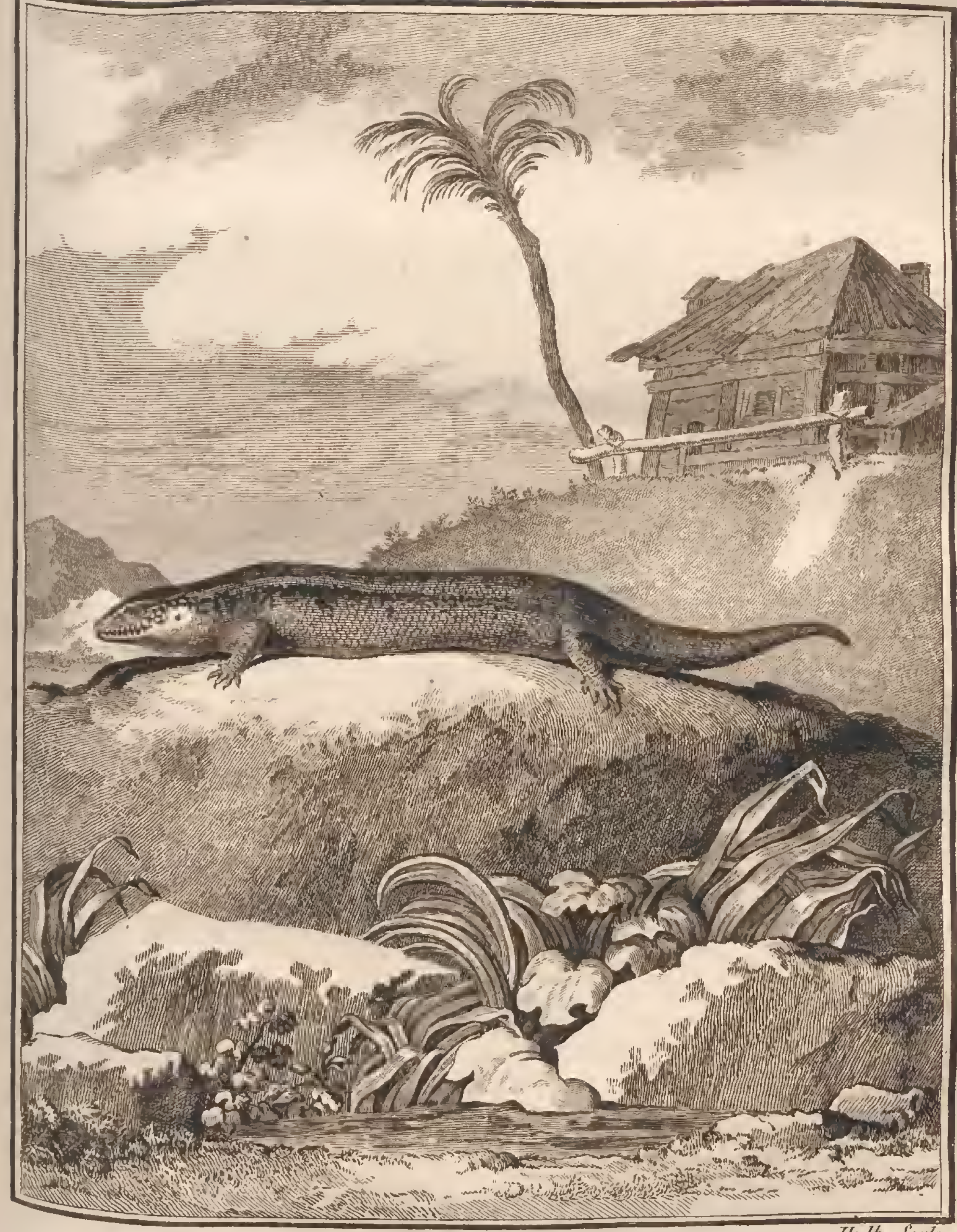
C'eſt principalement aux Antilles qu'on les rencontre. Lorſqu'ils ſont très-petit, ils deviennent quelquefois la proie d'animaux qui ne paroiſſent pas au premier coup-d'œil devoir être bien dangereux pour eux. Sloane prétend en avoir vu un à demi-dévoré par une de ces groſſes araignées, qui ſont ſi communes dans les contrées chaudes de l'Amérique (*d*). On trouve auſſi le Mabouya dans l'ancien monde: il eſt très-commun dans l'iſle de Sardaigne, où il a été obſervé par M. François Cetti, qui ne l'a déſigné que par les noms ſardes de *tiligugu* & *tilingoni*; Ce Naturaliſte a fort bien ſaiſi ſes traits de reſſemblance & de différence avec le ſcinque (*e*), & comme il ne connoiſſoit point

(*b*) „ Tertiam ſpeciem *Mabouyas* appellat. Colore different qui in arboribus putridis, in locis paluſtribus, aut vallibus profundioribus quò radii ſolares non penetrant, degunt. Nigri ſunt & aſpectu horridi; un de *Mabouyas* id eſt diabolorum nomen ab indis iis impoſitum. Pollicem circiter, aut paulo plus craſſi ſunt; ſex aut ſeptem pollices longi. Pellis velut oleo inuncta videtur." *Ray, Synopſis Quadrupédum, page* 268.

(*c*) *Sloane, à l'endroit déjà cité.*

(*d*) *Idem, ibidem.*

(*e*) *Hiſt. naturelle des amphibies & des poiſſons de la Sardaigne. Saſſari*, 1777, *page* 21.



Hulk Sculp.

LE MABOUYA. *Lezard de la Martinique, grandeur de deux tiers de nature.*



Hulk Sculp.

LE DORÉ *grandeur de deux tiers de nature.*

point le Mabouya d'Amérique mentionné dans Sloane, Rochefort & Dutertre, & qui eſt entièrement ſemblable au lézard de Sardaigne, qu'il a comparé au ſcinque, il n'eſt pas ſurprenant qu'il ait penſé que ſon lézard n'avoit pas encore été indiqué par aucun Auteur.

M. Thunberg, ſavant Profeſſeur d'Upſal, vient de donner la deſcription d'un lézard qu'il a vu dans l'Iſle de Java, & qu'il compare, avec raiſon, au doré, ainſi qu'au ſcinque, en diſant cependant qu'il diffère de l'un & de l'autre, & ſur-tout du premier dont il eſt diſtingué par la groſſeur & la briėveté de ſa queue. Cet animal ne nous paroît être qu'une variété du Mabouya, qui, dès-lors, ſe trouve en Aſie, ainſi qu'en Europe & en Amérique. L'individu, vu par M. Thunberg, étoit gris cendré ſur le dos, qui préſentoit quatre rangs de taches noires, mêlées de taches blanches, & de chaque côté duquel s'étendoit une raie noire. M. Afzelius, autre ſavant Suédois, a vu dans la collection de M. Bættiger, à Veſteras, un lézard qui ne différoit de celui que M. Thunberg a décrit, que parce qu'il n'avoit pas de taches ſur le dos, & que les raies latérales étoient plus noires & plus égales (*f*).

(*f*) *Mémoires de l'Académie de Stockolm, trimeſtre d'Avril, de l'année* 1787, *page* 123. *Deſcription du lézard appellé, par M. Thunberg, lacerta lateralis.*

LE DORÉ (*a*).

C'EST M. Linné qui a donné à ce lézard le nom que nous lui conſervons ici; ce Quadrupède ovipare eſt très-commun en Amérique, où il a été appellé, par Rochefort, *brochet de terre*, & où il a auſſi été nommé *mabouya:* mais comme le premier de ces noms préſente une idée fauſſe, & que le ſecond a

(*a*) Le Doré. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lacerta aurata, 35. *Linn. amphibia reptilia.*
Scincus maximus fuſcus. *Sloane, Hiſtoire naturelle de la Jamaïque, vol.* 2, *planche* 273, *fig.* 9. Dans la planche de Sloane, le Doré eſt repréſenté avec la queue beaucoup plus courte que le corps; ſi la figure eſt exacte, ce ne doit être qu'une variété individuelle, les autres Dorés, mentionnés par les divers Naturaliſtes, ayant tous la queue plus longue que le corps, ainſi que les individus conſervés au Cabinet du Roi, & particulièrement celui qui a ſervi pour la deſcription contenue dans cet article. Brown dit d'ailleurs poſitivement (page 463) que le lézard que nous nommons le Doré, a la queue plus longue qu'elle n'eſt généralement repréſentée dan les figures.
A Galliwaſp, *en Anglois*, (voyez Sloane, Ibid).
Dutertre, *page* 314. Mabouya ou ſcinq de terre.
Rochefort, *page* 149. Brochet de terre.
Brown, *Voyage aux Antilles*, *page* 463. Lacerta media ſquamoſa, corpore & cauda oblongo-ſubquadratis, auribus majoribus nudis. The Galley-Waſp.
Séba, *tome* 2, *planche* 10, *fig.* 4 & 5. Scinq marin. Le lézard repréſenté dans le même volume, au No. 6 de la planche 12, paroît être le Doré. Séba le croyoit d'Afrique. Au reste, il eſt bon d'obſerver que le No. de Séba, indiqué à l'article du Doré, dans la treizième édition de M. Linné, repréſente un tout autre lézard.
Gron. mus. 2, *planche* 75, *No.* 48. Scincus.

été donné à un autre lézard dont nous avons déjà parlé (*b*), & auquel il a été attribué plus généralement, nous préférons la dénomination employée par M. Linné. Le Doré a beaucoup de rapports, par sa conformation, avec le scinque, & sur-tout avec le mabouya; il a de même le cou aussi gros que le derrière de la tête; mais il est ordinairement plus grand, & sa queue est beaucoup plus longue que le corps, au lieu qu'elle est plus courte dans le mabouya: d'ailleurs la mâchoire supérieure n'est pas plus avancée que l'inférieure, comme dans le scinque; les ouvertures des oreilles sont très grandes & garnies à l'intérieur de petites écailles qui les font paroître un peu festonnées. Ces caractères réunis le séparent de l'espèce du scinque & de celle du mabouya; mais il leur ressemble cependant assez pour avoir été comparé à un poisson, comme ces derniers lézards, & particulièrement pour avoir reçu le nom de *brochet de terre*, ainsi que nous venons de le dire. Il est couvert pardessus & pardessous de petites écailles arrondies, striées & brillantes; ses doigts sont armés d'ongles assez forts: la couleur de son corps est d'un gris argenté, tacheté d'orange, & qui blanchit vers les côtés (*c*). Comme celles de tout animal, la vivacité de ses couleurs s'efface lorsqu'il est mort; mais, tandis que la chaleur de la vie les anime, elles brillent d'un éclat très-vif qui donne une couleur d'or au roux dont il est peint; & c'est de-là que vient son nom. Ses couleurs paroissent d'autant plus brillantes que son corps est enduit d'une humeur visqueuse qui fait l'effet d'un vernis luisant. Cette sorte de vernis, joint à la nature de son habitation, l'ont fait appeller *salamandre;* mais nous ne regardons, comme de vraies salamandres, que les lézards qui n'ont pas plus de quatre doigts aux pieds de devant. Linné a écrit qu'on le trouvoit dans l'Isle de Jersay, près les côtes d'Angleterre; à la vérité, il cite, à ce sujet, Edwards (tab. 247), & le lézard qui y est représenté, est très-différent du Doré. Il vit dans l'Isle de Chypre: mais c'est principalement en Amérique & aux Antilles qu'il est répandu. Il habite les endroits marécageux (*d*); on le rencontre aussi dans les bois (*e*); ses pattes sont si courtes qu'il ne s'en sert, pour ainsi dire, que pour se traîner, & qu'il rampe comme les serpens, plutôt qu'il ne marche comme les Quadrupèdes (*f*). Aussi les lézards Dorés déplaisent-ils par leur démarche & par tous leurs mouvemens, quoiqu'ils attirent les yeux par l'éclat de leurs écailles & la richesse de leurs couleurs. Mais on les rencontre rarement, ils ne se montrent guère que le soir, tems apparemment où ils cherchent leur proie: ils se tiennent presque toujours cachés dans le fonds des cavernes & dans les creux des rochers, d'où ils font entendre, pendant la nuit, une sorte de coassement plus fort & plus incommode que celui des crapauds & des grenouilles (*g*). Les plus grands ont à-peu-près quinze

(*b*) *Article du Mabouya.*

(*c*) Suivant Brown, sa couleur est souvent sale & rayée transversalement. *Voyez l'endroit déjà cité.*

(*d*) *Sloane, vol.* 2.

(*e*) *Brown, à l'endroit déjà cité.*

(*f*) *Ray, Synopsis animalium Quadrupedum, page* 269.

(*g*) *Ray, Ibid.*

pouces de long (*h*). Brown dit qu'il y en a de deux pieds (*i*). L'individu que nous avons décrit, & qui est conservé au Cabinet du Roi, a quinze pouces huit lignes de longueur, depuis le bout du museau jusqu'à l'extrémité de la queue, qui est longue de onze pouces une ligne. Les jambes de derrière ont un pouce onze lignes de long; celles de devant sont plus courtes, comme dans les autres lézards.

Suivant Sloane, la morsure du Doré est regardée comme très-venimeuse, & on rapporta à ce Naturaliste, que quelqu'un qui avoit été mordu par ce lézard, étoit mort le lendemain. Les habitans des Antilles dirent généralement à Brown, qu'il n'y avoit point d'animal qui pût échapper à la mort, après avoir été mordu par le Doré; mais aucun fait positif, à ce sujet, ne lui fut communiqué par une personne digne de foi (*k*). Peut-être est ce le nom de *salamandre* qui a valu au Doré, comme au scinque, la réputation d'être venimeux, d'autant plus qu'il a un peu les habitudes des vraies salamandres, vivant, ainsi que ces lézards sur terre & dans l'eau. Cette réputation l'aura fait poursuivre avec acharnement, & c'est de la guerre qu'on lui aura faite, que sera venue la crainte qui l'oblige à fuir devant l'Homme. Il paroît aimer les viandes un peu corrompues; il recherche communément les petites espèces de crabes de mer; & la dureté de la croûte qui revêt ces crabes, ne doit pas l'empêcher de s'en nourrir, son estomac étant entièrement musculeux. En tout, cet animal bien plus nuisible qu'avantageux, qui fatigue l'oreille par ses sons, lorsqu'il ne blesse pas les yeux par ses mouvemens désagréables, n'a pour lui qu'une vaine richesse de couleurs qu'il dérobe, même aux regards, en se tenant dans des retraites obscures, & en ne se montrant que lorsque le jour s'enfuit.

(*h*) *Ray, Ibid.*

(*i*) *Brown, à l'endroit déjà cité.*

(*k*) „ Ces animaux, continue Brown, ont les dents courtes, égales & immobiles." Ce qui lui fait penser que leur poison, si réellement ils sont venimeux, est dans leur salive. *Brown, à l'endroit déjà cité.*

LE TAPAYE (*a*).

NOUS conservons à ce lézard le nom de Tapaye que M. d'Aubenton lui a donné, par contraction du nom *tapayaxin*, par lequel on le désigne au Mexique & dans la nouvelle Espagne. Cet animal, qui a de grands rapports

(*a*) Le Tapaye. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*

Lac. orbicularis, 23. *Linn. amphib. rept.* Lacerta cauda tereti mediocri, vertice trimuricato abdomine subrotundo.

Ray, Synopsis Quadrupedum, page 263. Tapayaxin, seu Lacertus orbicularis.

Séba mus. 1, *planche* 109, *figure* 6.

Cordylus hispidus, 79. *Laurenti specimen medicum.*

avec le Stellion, eſt remarquable par les pointes aigues dont ſon dos eſt hériſſé: ſon corps que l'on croiroit gonflé, eſt preſque auſſi large que long; & c'eſt ce qui lui a fait conſerver par M. Linné le nom d'*orbiculaire*. Il n'a point de bandes tranſverſales ſous le ventre; la queue eſt courte; les doigts ſont recouverts d'écailles pardeſſus & pardeſſous; le fond de la couleur eſt d'un gris blanc plus ou moins tacheté de brun ou de jaunâtre. Il y a, dans cette eſpèce, une variété diſtinguée par la forme triangulaire de la tête, aſſez ſemblable à celle du Caméléon, & par une ſorte de bouclier qui en couvre le deſſus (*b*). On a donné auſſi le nom de Tapaxin au Stellion qui habite en Afrique; & comme le ſtellion & le Tapaye ont des piquans plus ou moins aigus, il n'eſt pas ſurprenant que des Voyageurs aient, à la première vue, donné le même nom à deux animaux aſſez différens cependant par leur conformation, pour conſtituer deux eſpèces diſtinctes. Le Tapaye n'eſt point agréable à voir; il a, par la groſſeur & preſque toutes les proportions de ſon corps, une aſſez grande reſſemblance avec un crapaud qui auroit une queue, & qui ſeroit armé d'aiguillons. Auſſi Séba lui en a-t-il donné le nom: mais ſa douceur fait oublier ſa difformité, dont l'effet eſt d'ailleurs diminué par la beauté de ſes couleurs. Il ſemble n'avoir de piquants que pour ſe défendre; il devient familier; on peut le manier ſans qu'il cherche à mordre; il a même l'air de deſirer les careſſes; & l'on diroit qu'il ſe plaît à être tourné & retourné. Il eſt très-ſenſible dans certaines parties de ſon corps, comme vers les narines & les yeux, & les Voyageurs aſſurent que, pour peu qu'on le touche dans ces endroits, on y fait couler le ſang. Il habite dans les montagnes. Cet animal, qui ne fait point de mal pendant ſa vie, eſt utile après ſa mort; on l'emploie avec ſuccès en médecine, ſéché & réduit en poudre (*b*).

(*b*) B. Lacerta cauda tereti brevi, trunco ſubgloboſo ſupra muricato. *Linn. amphibia reptilia* 122, 23.
Séba mus. 1, *planche* 83, *figures* 1, 2.
Cordylus orbicularis, 78. *Laurenti ſpecimen medicum.*
(*c*) *Ray*, *Synopſis Quadrupedum*, *page* 263.

LE STRIÉ (*a*).

M. Linné a le premier parlé de ce lézard, que l'on trouve à la Caroline, & qui lui avoit été envoyé par M. le Docteur Garden. La tête de ce Quadrupède ovipare eſt marquée de ſix raies jaunes; deux entre les yeux, une de chaque côté ſur l'œil, & une également de chaque côté au-deſſous. Le dos eſt noirâtre; cinq raies jaunes ou blanchâtres s'étendent depuis la tête juſqu'au milieu de la queue; le ventre eſt garni d'écailles, qui ſe recouvrent comme

(*a*) Le Strié. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lacerta quinque-Lineata, 24. *Linn. ſyſtema naturæ, édit.* 13.

les tuiles des toits, & forment des ſtries. La queue eſt une fois & demie plus longue que le corps, & n'eſt point étagée.

LE MARBRÉ (*a*).

LE Marbré ſe trouve en Eſpagne, en Afrique & dans les grandes Indes. Il eſt auſſi très-commun en Amérique; on l'y a nommé très-ſouvent *Temapara*, nom qui a été donné dans le même continent à pluſieurs eſpèces de lézards, ainſi que nous l'avons déjà vu, & que nous ne conſervons à aucune, pour ne pas obſcurcir la nomenclature. Il paroît que, dans les deux continens, le voiſinage de la zone torride lui eſt très-favorable; ſa tête eſt couverte de grandes écailles; il a ſous la gorge une rangée d'autres écailles plus petites, & relevées en forme de dents, qui s'étend juſque vers la poitrine, & forme une ſorte de crête plus ſenſible dans le mâle que dans la femelle. Le ventre n'eſt point couvert de bandes tranſverſales; le deſſous des cuiſſes eſt garni d'un rang de huit ou dix tubercules diſpoſés longitudinalement, mais moins marqués dans la femelle que dans le mâle. Le Marbré à le deſſus des ongles noir, ainſi que le galéote. Un de ſes caractères diſtinctifs, eſt d'avoir la queue beaucoup plus longue en proportion du corps qu'aucun autre lézard. Un individu de cette eſpèce, envoyé des grandes Indes au Cabinet du Roi par M. Sonnerat, a la queue quatre fois plus longue que le corps & la tête. Les écailles dont la queue du Marbré eſt couverte, la font paroître relevée par neuf arêtes longitudinales.

La couleur du Marbré eſt verdâtre ſur la tête griſâtre, & rayée tranſverſalement de blanc & de noir ſur le deſſus du corps; elle devient rouſſe ſur les cuiſſes & les côtés du bas-ventre, où elle eſt marbrée de blanc & de brun; & l'on voit ſur la queue des taches évidées & rouſſâtres, qui la font paroître tigrée.

L'on devroit peut-être rapporter au Marbré le lézard d'Afrique, appellé *warral* par *Shaw*, & *Guaral* par Léon. Suivant le premier de ces auteurs, le warral a quelquefois trente pouces de long (apparemment en y comprenant la queue): ſa couleur eſt ordinairement d'un rouge fort vif, avec des taches noirâtres. Ce rouge n'eſt pas très-différent du roux que préſente le Marbré; d'ailleurs la couleur de ce dernier reſſemble bien plus à celle qu'indique Shaw, que celle des autres lézards d'Afrique. Shaw dit qu'il a obſervé que toutes les fois que le *warral* s'arrête, il frappe contre terre avec ſa queue. Cette habitude peut très-bien convenir au Marbré, qui a la queue extrêmement lon-

(*a*) Le Marbré. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lacerta Marmorata, 31. *Linn. amphib. rept.*
Séba, mus. 1, planche 88, fig. 4. Temapara, *& 2, planche 76, fig. 4.*
Edwards av., tabula 245, fig. 2.

gue & déliée, & qui, par conséquent, peut l'agiter avec facilité. Les Arabes, continue Shaw, racontent fort gravement que toutes les femmes qui sont touchées par le battement de la queue du warral, deviennent stériles. Combien de merveilles n'a-t-on pas attribuées dans tous les pays aux Quadrupèdes ovipares (b)!

(b) *Voyage de Shaw, dans plusieurs provinces de la Barbarie & du Levant, à la Haye, 1743, vol. 1, pages 323 & suivantes.*

LE ROQUET (a).

NOUS appellons ainsi un lézard de la Martinique qui a été envoyé au Cabinet du Roi, sous le nom d'anolis, & de lézard de jardin. Il n'est point le vrai anolis de Rochefort & de Ray, que nous avons cru devoir regarder comme une variété de l'améiva. Ce nom d'anolis a été plus d'une fois attribué à des espèces différentes l'une de l'autre. Mais si le lézard, dont il est question dans cet article, n'a point les caractères distinctifs du véritable anolis ou de l'améiva, il a beaucoup de rapports avec ce dernier animal.

Il est semblable au lézard décrit sous le nom de Roquet, par Dutertre & par Rochefort, qui connoissoient bien le vrai anolis, & qui avoient observé l'un & l'autre en vie dans leur pays natal. Nous avons donc cru devoir adopter l'opinion de ces deux Voyageurs; & c'est ce qui nous a engagé à lui conserver le nom de *Roquet*, que Ray lui a aussi donné.

Il se rapproche beaucoup, par sa conformation, du lézard gris; mais il ne diffère principalement, en ce que le dessous de son corps n'est point garni d'écailles plus grandes que les autres, & disposées en bandes transversales. Il ne devient jamais fort grand; celui qui est au Cabinet du Roi a deux pouces & demi de long, sans compter la queue, qui est une fois plus longue que le corps (b). Il est d'une couleur de feuille morte, tachetée de jaune & de noirâtre: les yeux sont brillans, & l'ouverture des narines est assez grande; il a, presqu'en tout, les habitudes du lézard gris. Il vit comme lui dans les jardins; il est d'autant plus agile, que ses pattes de devant sont longues, & en élevant son corps, augmentent sa légèreté. Il a d'ailleurs les ongles longs & crochus, & par conséquent il doit grimper aisément. Il joint à la rapidité des mouvemens, l'habitude de tenir toujours la tête haute. Cette attitude distinguée ajoute à la grace de sa démarche, ou plutôt à l'agrément de sa

(a) *Dutertre, vol. 2, page* 213. Roquet.
Rochefort, Histoire des Antilles, page 147. Roquet.
Ray, Synopsis Quadrupedum, page 268.
Sloane, vol. 2, *planche* 273, *fig.* 4.
Lacertus cinereus minor, *en Anglois* the least light Brown, or Grey lizard.

(b) Le Roquet, que Sloane a décrit, étoit beaucoup plus petit. Le corps n'avoit qu'un pouce de long, & la queue un pouce & demi.



Hulk Sculp.

LE MARBRÉ, *grandeur de deux tiers de nature.*



Hulk Direx.

LE ROQUET. *Lezard de la Martinique, grandeur de nature.*

course, car il ne cesse, pour ainsi dire, de s'élancer avec tant de promptitude, que l'on a comparé la vivacité de ces petits bonds, à la vîtesse du vol des oiseaux (*c*). Il aime les lieux humides; on le trouve souvent parmi les pierres, où il se plaît à sauter de l'une sur l'autre (*d*). Soit qu'il coure ou qu'il s'arrête, il tient sa queue presque toujours relevée au-dessus de son dos, comme le lézard de la Caroline, auquel nous avons conservé le nom de lézard-lion. Il replie même cette queue, qui est très-déliée, de manière à ce qu'elle forme une espèce de cercle. Malgré sa pétulance, son caractère est doux: il aime la compagnie de l'homme, comme le lézard gris & le lézard vert. Lorsque ses courses répétées l'ont fatigué, & qu'il a trop chaud, il ouvre la gueule, tire sa langue, qui est très-large & fendue à l'extrémité, & demeure pendant quelque tems haletant comme les petits chiens. C'est apparemment cette habitude, qui, jointe à sa queue retroussée, & à sa tête relevée, aura déterminé les Voyageurs à lui donner le nom de *lézard Roquet*. Il détruit un grand nombre d'insectes; il s'enfonce aisément dans les petits trous des terrains qu'il fréquente, & lorsqu'il y rencontre de petits œufs de lézards ou de tortues, qui, n'étant revêtus que d'une membrane molle, n'opposent pas une grande résistance à sa dent, on a prétendu qu'il s'en nourrissoit (*e*). Nous avons déjà vu quelque chose de semblable dans l'histoire du lézard gris; & si le Roquet présente une plus grande avidité que ce dernier animal, ne doit-on pas penser qu'elle vient de la vivacité de la chaleur bien plus forte aux Antilles, où il a été observé, que dans les différentes contrées de l'Europe, où l'on a étudié les mœurs du lézard gris?

(*c*) *Ray, Synopsis animalium, page* 268.
(*d*) *Sloane, à l'endroit déjà cité.*
(*e*) Voyez, dans le Dictionnaire d'Histoire naturelle de M. Bomare, l'article du lézard-Roquet.

LE ROUGE-GORGE (*a*).

LE Rouge-gorge, que l'on voit à la Jamaïque, dans les haies & dans les bois, est ordinairement long de six pouces, & de couleur verte; il a au-dessous du cou une vésicule globuleuse qu'il gonfle très-souvent, particulièrement lorsqu'on l'attaque ou qu'on l'effraie, & qui paroît alors rouge, ou couleur de rose. Il n'a point de bandes transversales sur le ventre: la queue est ronde & longue. Sa parure est, comme l'on voit, assez jolie; & c'est avec plaisir qu'on doit regarder l'agréable mêlange du beau vert du dessus de son corps avec le rose de sa gorge.

(*a*) Le Rouge-gorge. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lacerta bullaris, 32. *Linn. amph. rept.*
Catesby, car. 2, *tabula* 66. Lacerta viridis Jamaicensis.

LE GOÎTREUX (*a*).

LE Goîtreux, qui habite au Mexique & dans l'Amérique méridionale, présente de belles couleurs, mais moins agréables & moins vives que celles du *Rouge-gorge*. Il eſt d'un gris pâle, relevé ſur le corps par des taches brunes, & ſur le ventre par des bandes d'un gris foncé. La queue eſt ronde, longue, annellée, d'une couleur livide & verdâtre à ſon origine. Il a, vers la poitrine, une eſpèce de goître, dont la ſurface eſt couverte de petits grains rougeâtres, & qui s'étend en avant en s'arrondiſſant, & en formant une très-grande boſſe.

Ce lézard eſt fort vif, très-leſte, & ſi familier, qu'il ſe promène ſans crainte dans les appartemens, ſur les tables, & même ſur les convives. Son attitude eſt gracieuſe, ſon regard fixe; il examine tout avec une ſorte d'attention; on croiroit qu'il écoute ce que l'on dit. Il ſe nourrit de mouches, d'araignées, & d'autres inſectes, qu'il avale tout entiers. Les Goîtreux grimpent aiſément ſur les arbres; ils s'y battent ſouvent les uns contre les autres. Lorſque deux de ces animaux s'attaquent, c'eſt toujours avec hardieſſe; ils s'avancent avec fierté; ils ſemblent ſe menacer en agitant rapidement leurs têtes; leur gorge s'enfle; leurs yeux étincellent; ils ſe ſaiſiſſent enſuite avec fureur, & ſe battent avec acharnement. D'autres Goîtreux ſont ordinairement ſpectateurs de leurs combats, & peut-être ces témoins de leurs efforts ſont-ils les femelles qui doivent en être le prix. Le plus foible prend la fuite: ſon ennemi le pourſuit vivement, & le dévore, s'il l'atteint; mais quelquefois il ne peut le ſaiſir que par la queue, qui ſe rompt dans ſa gueule, & qu'il avale, ce qui donne au lézard vaincu le tems de s'échapper.

On rencontre pluſieurs Goîtreux privés de queue; il ſemble que le défaut de cette partie influe ſur leur courage, & même ſur leur force: ils ſont timides, foibles & languiſſans: il paroît que la queue ne repouſſe pas toujours, & qu'il ſe forme un calus à l'endroit où elle a été coupée.

Le Père Nicolſon, qui a donné pluſieurs détails relatifs à l'hiſtoire naturelle du Goîtreux, l'appelle *anolis*, nom que l'on a donné à l'améiva & à notre roquet: mais la figure, que le Père Nicolſon a publiée, prouve que le lézard dont il a parlé, eſt celui dont il eſt queſtion dans cet article (*b*).

LE

(*a*) Le Goîtreux. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lacerta ſtrumoſa, 33. *Linn. amphibia reptilia.*
Séba, mus. 2, *tabula* 20, *fig.* 4. Salamandra mexicana ſtrumoſa.

(*b*) *Eſſai ſur l'Hiſtoire naturelle de Saint-Domingue, par le Père Nicolſon, Paris* 1776, *ſection* 3, *page* 350.

LE TÉGUIXIN (a).

LA couleur de ce lézard est blanchâtre, tirant sur le bleu, diversifiée par des bandes d'un gris sombre, & semée de points blancs & ovales. Son corps présente un très-grand nombre de stries. La queue se termine en pointe; elle est beaucoup plus longue que le corps; les écailles qui la couvrent, forment des bandes transversales de deux sortes, placées alternativement. Les unes s'étendent en arc sur la partie supérieure de la queue, que les autres bandes entourent en entier. Mais ce qui distingue principalement le Téguixin, c'est que plusieurs plis obtus & relevés règnent de chaque côté du corps, depuis la tête jusqu'aux cuisses: on voit aussi trois plis sous la gorge.

C'est au Brésil, suivant l'article de Séba, indiqué par M. Linné, qu'on trouve ce lézard, dont le nom *Téguixin* a été donné au *Tupinambis* par quelques auteurs (b).

(a) Le Téguixin. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lacerta Teguixin, 34. *Linn. amphib. rept.*
Séba 1, *tab.* 98, *figure* 3. M. Linné a indiqué la première figure de la planche 96 du même Volume, comme représentant le Téguixin: mais elle représente évidemment le *tupinambis* que l'on a aussi appellé *Téguixin.*
(b) *Séba, vol.* 1, *page* 150.

LE TRIANGULAIRE (a).

C'EST dans l'Egypte qu'habite le lézard à queue triangulaire: ce qui le distingue des autres, c'est la forme de pyramide à trois faces que sa longue queue présente à son extrémité. Le long de son dos s'étend une bande formée par quatre rangées d'écailles qui diffèrent par leur figure de celles qui les avoisinent. Ces détails suffiront pour faire reconnoître ce lézard par ceux qui l'auront sous leurs yeux. Il vit dans des endroits marécageux & voisins du Nil. Il a beaucoup de rapports dans sa conformation avec le scinque. C'est M. Hasselquist qui en a parlé le premier.

Les Egyptiens ont imaginé un conte bien absurde à l'occasion du Triangulaire: ils ont dit que les œufs du crocodile renfermoient de vrais crocodiles lorsqu'ils étoient déposés dans l'eau, & qu'ils produisoient les petits lézards

(a) Le Triangulaire. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Nilotica, 37. *Linn. amphib. rept.*
Hasselquist. Itin. 311, *No.* 59.

dont il eſt queſtion dans cet article, lorſqu'au contraire ils étoient pondus ſur un terrain ſec (b).

(b) *Haſſelquiſt. Voyage déjà cité.*

LA DOUBLE-RAIE (a).

CE lézard, que l'on rencontre en Aſie, eſt communément très-petit; la queue eſt très-longue, relativement au corps; deux raies d'un jaune ſale s'étendent de chaque côté du dos, qui préſente d'ailleurs ſix rangées longitudinales de points noirâtres. Ces points ſont auſſi répandus ſur les pieds & ſur la queue, & ils forment ſix autres lignes ſur les côtés: le corps eſt arrondi & épais. Séba avoit reçu de Ceylon un individu de cette eſpèce: Suivant cet Auteur, les œufs de ce lézard ſont de la groſſeur d'un petit pois (b).

(a) La Double-raie. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lac. punctata, 38. *Linn. amphib. reptilia.*
Séba, tome 2, planche 2, fig. 9.
Stellio punctatus, 96. *Laurenti ſpecimen medicum.*
(b) *Séba, à l'endroit déjà cité.*

LE SPUTATEUR (a).

NOUS avons décrit ce lézard d'après un individu envoyé de Saint-Domingue à M. d'Antic, & que ce Naturaliſte a bien voulu nous communiquer. Sa longueur totale eſt de deux pouces, & celle de la queue d'un pouce. Il n'a point de demi-anneaux ſous le corps; toutes ſes écailles ſont luiſantes; la couleur en eſt blanchâtre ſous le ventre, & d'un gris varié de brun foncé ſur le corps. Quatre bandes tranſverſales d'un brun preſque noir règnent ſur la tête & ſur le dos; une autre petite bande de la même couleur borde la mâchoire ſupérieure, & ſix autres bandes ſemblables forment comme autant d'anneaux autour de la queue. Il n'y a pas d'ouverture apparente pour les oreilles; la langue eſt plate, large & un peu fendue à l'extrémité. Le ſommet de la tête & le deſſus du muſeau ſont blanchâtres, tachetés de noir; les pattes variées de gris de noir & de blanc; il y a, à chaque pied, cinq doigts, qui ſont garnis pardeſſous de petites écailles, & terminés par une eſpèce de pelote ou de petite plaque écailleuſe, ſans ongle ſenſible.

(a) Lacerta ſputator. *M. Sparman, Mémoires de l'Académie des Sciences de Stockolm, année 1784, ſecond trimeſtre, fol. 164.*



Hulk Direx.

LE SPUTATEUR, *petits Lezards de l'Isle S.t Eustache grandeur de nature.*

M. Sparman a déjà fait connoître cette espèce de lézard, dont il a trouvé plusieurs individus dans le Cabinet d'Histoire naturelle de M. le Baron de Géer, donné à l'Académie de Stockolm (*b*). Ces individus ne diffèrent que très-légèrement les uns des autres, par la disposition de leurs taches ou de leurs bandes. Ils avoient été envoyés, en 1755, à M. de Géer par M. Acrelius qui demeuroit à Philadelphie, & qui les avoit reçus de Saint-Eustache.

M. Acrelius écrivit à M. de Géer que le Sputateur habite dans les contrées chaudes de l'Amérique; on l'y rencontre dans les maisons, & parmi les bois de charpente: on l'y nomme *Wood-Slave*. Ce lézard ne nuit à personne lorsqu'il n'est point inquiété: mais il ne faut l'observer qu'avec précaution, parce qu'on l'irrite aisément. Il court le long des murs; & si quelqu'un, en s'arrêtant pour le regarder, lui inspire quelque crainte, il s'approche autant qu'il peut de celui qu'il prend pour son ennemi; il le considère avec attention, & lance contre lui une espèce de crachat noir assez venimeux, pour qu'une petite goutte fasse enfler la partie du corps sur laquelle elle tombe. On guérit cette enflure par le moyen de l'esprit-de-vin ou de l'eau-de-vie du sucre mêlés de camfre, dont on se sert aussi en Amérique contre la piquure des scorpions. Lorsque l'animal s'irrite, on voit quelquefois le crachat noir se ramasser dans les coins de sa bouche. C'est de la faculté qu'a ce lézard de lancer par sa queule une humeur venimeuse, que M. Sparman a tiré le nom de *Sputator* qu'il lui a donné, & qui signifie *cracheur*. Nous avons cru ne devoir pas le traduire, mais le remplacer par le mot *Sputateur* qui le rappelle. Ce lézard ne sort ordinairement de son trou que pendant le jour. M. Sparman a fait dessiner de très-petits œufs cendrés, tachetés de brun & de noir, qu'il a regardés comme ceux du Sputateur, parce qu'il les a trouvé dans le même bocal que les individus de cette espèce, qui faisoient partie de la collection de M. le Baron de Géer.

Nous croyons devoir parler ici d'un petit lézard semblable au Sputateur par la grandeur & par la forme. Nous présumons qu'il n'en est qu'une variété, peut-être même dépendante du sexe. Nous l'avons décrit d'après un individu envoyé de Saint-Domingue à M. d'Antic avec le Sputateur; & ce qui peut faire croire que ces deux lézards habitent presque toujours ensemble, c'est que M. Sparman l'a trouvé dans le même bocal que les Sputateurs de la collection de M. de Géer (*c*): aussi ce savant Naturaliste pense-t-il comme nous, qu'il n'en est peut-être qu'une variété. L'individu que nous avons décrit a deux pouces deux lignes de longueur totale, & la queue quatorze lignes; il a, ainsi que le Sputateur, le bout des doigts garni de pelotes écailleuses, que nous n'avons remarquées dans aucun autre lézard. Sa couleur, qui est le seul caractère par lequel il diffère du Sputateur, est assez uniforme; le dessous du corps est d'un gris sale, mêlé de couleur de chair, & le dessus d'un gris un peu plus foncé, varié par de très-petites ondes d'un brun noirâtre, qui forment des raies longitudinales. L'individu décrit par M. Sparman, différoit de celui que nous avons vu, en ce que le bout de la queue étoit dénué d'écailles, apparemment par une suite de quelqu'accident.

(*b*) *Mémoires de l'Académie de Stockolm, à l'endroit déjà cité.*

(*c*) *Mémoires de l'Académie des Sciences de Stockolm, année* 1784, *second trimestre.*

CINQUIÈME DIVISION.

LÉZARDS

Dont les doigts sont garnis pardessous de grandes écailles, qui se recouvrent comme les ardoises des toits (*).

LE GECKO (a).

De tous les Quadrupèdes ovipares, dont nous publions l'histoire, voici le premier qui paroisse renfermer un poison mortel. Nous n'avons vu, en quelque sorte, jusqu'ici les animaux se développer, leurs propriétés augmenter & leurs forces s'accroître, que pour ajouter au nombre des êtres vivans, pour contrebalancer l'action destructive des élémens & du tems; ici la Nature paroît, au contraire, agir contre elle-même; elle exalte dans un lézard, dont l'espèce n'est que trop féconde, une liqueur corrosive, au point de porter la corruption & le dépérissement dans tous les animaux que pénètre cette humeur active; au lieu de sources de reproduction & de vie, on diroit qu'elle ne prépare dans le Gecko que des principes de mort & d'anéantissement.

Ce lézard funeste, & qui mérite toute notre attention par ses qualités dangereuses, a quelque ressemblance avec le caméléon; sa tête, presque triangulaire, est grande en comparaison du corps; les yeux sont gros, la langue est plate, revêtue de petites écailles, & le bout en est échancré. Les dents sont aigues, & si fortes, suivant Bontius, qu'elles peuvent faire impression sur des corps très-durs, & même sur l'acier. Le Gecko est presque entièrement couvert de petites verrues plus ou moins saillantes; le dessous des cuisses est gar-

(*) On peut voir, dans la planche qui représente le Gecko, l'arrangement de ces écailles au-dessous des doigts.

(a) Tockaie, *par les Siamois.*
Le Gecko. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lac. Gecko, 21. *Linn. amphib. rept.*
Séba 1, *tab.* 108, *fig.* 2, 5, 8 & 9.
Gecko teres, 57. *Laurenti specimen medicum.*
Hasselq. Iter. 306. Lacerta Gecko.
Gron. mus 2, *page* 78, *N.* 53. Salamandra.
Bont. jav. Lib. II, Cap. V, fol. 57. Salamandra indica.
Jobi Ludolphi alias Leut-Holf dicti, Historia Æthiopica, Lib. I, Caput XIII, sect. 5. *Ejusdem commentarius, fol.* 167.



LE GECKO. *Lezard d'Amboine, grandeur de trois quarts de nature.* A. *et* B. *grandeur de nature.*

ni d'un rang de tubercules élevés & creux, comme dans l'iguane, le lézard gris, le lézard vert, l'améiva, le cordyle, le marbré, le galonné, &c. Les pieds sont remarquables par des écailles ovales plus ou moins échancrées dans le milieu, aussi larges que la surface inférieure de ces mêmes doigts, & disposées régulièrement au-dessus les unes des autres comme les ardoises ou les tuiles des toits; elles revêtent le dessous des doigts, dont les côtés sont garnis d'une petite membrane, qui en augmente la largeur, sans cependant les réunir. M. Linné dit que le Gecko n'a point d'ongles, mais dans tous les individus conservés au Cabinet du Roi, nous avons vu le second, le troisième, le quatrième & le cinquième doigt de chaque pied, garnis d'un ongle très-aigu, très-court & très-recourbé, ce qui s'accorde fort bien avec l'habitude de grimper qu'a le Gecko, ainsi qu'avec la force avec laquelle il s'attache aux divers corps qu'il touche.

Il en est donc des lézards comme d'autres animaux bien différens, & par exemple des oiseaux. Les uns ont les doigts des pieds entièrement divisés; d'autres les ont réunis par une peau plus ou moins lâche; d'autres ramassés en deux paquets, & d'autres enfin ont leurs doigts libres, mais cependant garnis d'une membrane qui en augmente la surface.

La queue du Gecko est communément un peu plus longue que le corps; quelquefois cependant elle est plus courte: elle est ronde, menue, & couverte d'anneaux ou de bandes circulaires très-sensibles; chacune de ces bandes est composée de plusieurs rangs de très-petites écailles dans le nombre & dans l'arrangement desquelles on n'observe aucune régularité, ainsi que nous nous en sommes assurés par la comparaison de plusieurs individus; c'est ce qui explique les différences qu'on a remarquées dans les descriptions des Naturalistes qui avoient compté trop exactement dans un seul individu, les rangs & le nombre de ces très-petites écailles.

Suivant Bontius, la couleur du Gecko est d'un vert clair, tacheté d'un rouge très-éclatant. Ce même Observateur dit qu'on appelle *Gecko* le lézard dont nous nous occupons, parce que ce mot imite le cri qu'il jette, lorsqu'il doit pleuvoir, sur-tout vers la fin du jour. On le trouve en Egypte, dans l'Inde, à Amboine, aux autres isles Moluques, &c. Il se tient de préférence dans les creux des arbres à-demi pourris, ainsi que dans les endroits humides; on le rencontre aussi quelquefois dans les maisons, où il inspire une grande frayeur, & où on s'empresse de le faire périr. Bontius a écrit en effet que sa morsure est venimeuse, au point que si la partie affectée n'est pas retranchée ou brûlée, on meurt avant peu d'heures. L'attouchement seul des pieds du Gecko est même très-dangereux, & empoisonne, suivant plusieurs Voyageurs, les viandes sur lesquelles il marche: l'on a cru qu'il les infectoit par son urine, que Bontius regarde comme un poison des plus corrosifs; mais ne seroit-ce pas aussi par l'humeur qui peut suinter des tubercules creux placés sur la face inférieure de ses cuisses? Son sang & sa salive, ou plutôt une sorte d'écume, une liqueur épaisse & jaune, qui s'épanche de sa bouche lorsqu'il est irrité, ou lorsqu'il éprouve quelqu'affection violente, sont regardés de même comme des venins mortels, & Bontius, ainsi que Valentin, rapportent que les habitans de Java s'en servoient pour empoisonner leurs flèches.

Haſſelquiſt aſſure auſſi que les doigts du Gecko répandent un poiſon, que ce lézard recherche les corps imprégnés de ſel marin, & qu'en courant deſſus, il laiſſe après lui un venin très-dangereux. Il vit, au Caire, trois femmes prêtes à mourir, pour avoir mangé du fromage récemment ſalé, & ſur lequel un Gecko avoit dépoſé ſon poiſon. Il ſe convainquit de l'âcreté des exhalaiſons des pieds du Gecko, en voyant un de ces lézards courir ſur la main de quelqu'un qui vouloit le prendre : toute la partie ſur laquelle le Gecko avoit paſſé, fut couverte de petites puſtules, accompagnées de rougeur, de chaleur, & d'un peu de douleur, comme celles qu'on éprouve quand on a touché des orties. Ce témoignage formel vient à l'appui de ce que Bontius dit avoir vu. Il paroît donc que, dans les contrées chaudes de l'Inde & de l'Egypte, les Gecko contiennent un poiſon dangereux, & ſouvent mortel; il n'eſt donc pas ſurprenant qu'on fuie leur approche, qu'on ne les découvre qu'avec horreur, & qu'on s'efforce de les éloigner ou de les détruire. Il ſe pourroit cependant que leurs qualités malfaiſantes variaſſent ſuivant les pays, les ſaiſons, la nourriture, la force, & l'état des individus (*b*).

Le Gecko, ſelon Haſſelquiſt, rend un ſon ſingulier, qui reſſemble un peu à celui de la grenouille, & qu'il eſt ſur-tout facile d'entendre pendant la nuit. Il eſt heureux que ce lézard, dont le venin eſt ſi redoutable, ne ſoit pas ſilencieux, comme pluſieurs autres Quadrupèdes ovipares, & que ſes cris très-diſtincts & particuliers puiſſent avertir de ſon approche, & faire éviter ſes dangereux poiſons. Dès qu'il à plu, il ſort de ſa retraite; ſa démarche eſt aſſez lente : il va à la chaſſe des fourmis & des vers. C'eſt à tort que Wurfbainius a prétendu dans ſon livre intitulé : *Salamandrologia*, que les Gecko ne pondoient point. Leurs œufs ſont ovales, & communément de la groſſeur d'une noiſette. On peut en voir la figure dans la planche de Séba, déjà citée. Les femelles ont ſoin de les couvrir d'un peu de terre, après les avoir dépoſés; & la chaleur du ſoleil les fait éclore.

Les Mathématiciens Jéſuites, envoyés dans les Indes orientales par Louis XIV, ont décrit & figuré un lézard du Royaume de Siam, nommé *takaie*, & qui eſt évidemment le même que le Gecko. L'individu qu'ils ont examiné, avoit un pied ſix lignes de long, depuis le bout du muſeau juſqu'à l'extrémité de la queue (*c*). Les Siamois appellent ce lézard *tokaie*, pour imiter le cri qu'il jette; ce qui prouve que le cri de ce Quadrupède ovipare eſt compoſé de deux ſons proférés durement, difficiles à rendre, & que l'on a cherché à exprimer, tantôt par *tokaie*, tantôt par *Gecko*.

(*b*) Les Indiens prétendent que la racine de Curuma (terre mérite ou ſafran Indien) eſt un très-bon remède contre la morſure du Gecko. *Bontius, à l'endroit déjà cité.*

(*c*) *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire naturelle des animaux, tome* 3, *article du Tockaie.*

LE GECKOTTE (a).

NOUS conservons ce nom à un lézard qui a une si grande ressemblance avec le gecko, qu'il est très-difficile de ne pas les confondre l'un avec l'autre, quand on ne les examine pas de près. Les Naturalistes n'ont même indiqué encore aucun des vrais caractères qui les distinguent. M. Linné seulement a dit que ces deux lézards ont le même port & la même forme, mais que le Geckotte, qu'il appelle *le mauritanique*, a la queue étagée, & que le gecko ne l'a point. Cette différence n'est réelle que pendant la jeunesse du Geckotte; lorsqu'il est un peu âgé, sa queue est au contraire beaucoup moins étagée que celle du gecko.

Ces deux Quadrupèdes ovipares se ressemblent surtout par la conformation de leurs pieds. Les doigts du Geckotte sont comme ceux du gecko, garnis de membranes, qui ne les réunissent pas, mais qui en élargissent la surface; ils sont également revêtus par-dessous d'un rang d'écailles ovales, larges, plus ou moins échancrées, & qui se recouvrent comme les ardoises des toits. Mais, en examinant attentivement un grand nombre de gecko & de Geckotte de divers pays, conservés au Cabinet du Roi, nous avons vu que ces deux espèces différoient constamment l'un de l'autre par trois caractères très-sensibles. Premièrement, le Geckotte a le corps plus court & plus épais que le gecko; secondement, il n'a point audessous des cuisses un rang de tubercules comme le gecko; & troisièmement, sa queue est plus courte & plus grosse. Tant qu'il est encore jeune, elle est recouverte d'écailles, chargées chacune d'un tubercule en forme d'aiguillon, & qui, par leurs dispositions, la font paroître garnie d'anneaux écailleux: mais à mesure que l'animal grandit, les anneaux les plus voisins de l'extrémité de la queue disparoissent; bientôt il n'en reste plus que quelques-uns près de son origine, qui s'oblitèrent enfin comme les autres, de telle sorte que quand l'animal est parvenu à-peu-près à son entier développement, on n'en voit plus aucun autour de la queue: elle est alors beaucoup plus grosse & plus courte en proportion que dans le premier âge; & elle n'est plus courte en proportion que de très-petites écailles, qui ne présentent aucune apparence d'anneaux. Le Geckotte est le seul lézard dans lequel on ait remarqué ce changement successif dans les écailles de la queue. Les tubercules ou aiguillons qui la revêtent pendant qu'il est jeune, se retrouvent sur le corps de ce lézard, ainsi que sur les pattes; ils sont plus ou moins saillans, & sur certaines parties, telles que le derrière de la tête, le cou, & les côtés du corps, ils sont ronds, pointus, entourés de tubercules plus petits, & disposés en forme de rosette.

(a) Le Géckotte. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lacerta mauritanica, 11. *Linn amphib. reptilia.*
Séba, mus. 1, *tab.* 108, *fig.* 1, 3, 4, 6 & 7.
Gecko verticillatus, 56. Gecko muricatus, 58. *Laurenti specimen medicum.*

Le Geckotte habite presque les mêmes pays que le gecko, ce qui empêche de regarder ces deux animaux comme deux variétés de la même espèce, produites par une différence de climat. On le trouve dans l'isle d'Amboine, dans les Indes, & en Barbarie, d'où M. Brander l'a envoyé à M. Linné. L'on peut voir, au Cabinet du Roi, un très-petit Quadrupède ovipare, qui y a été adressé sous le nom de lézard de Saint-Domingue; c'est évidemment un Geckotte; & peut-être cette espèce se trouve-t-elle en effet dans le nouveau monde. On la rencontre vers les contrées tempérées, jusques dans la partie méridionale de la Provence, où elle est très-commune (*b*).

On l'y appelle *tarente*, nom qui a été donné au stellion, & à une variété du lézard vert, ainsi que nous l'avons vu. On le trouve dans les masures, & dans les vieilles maisons, où il fuit les endroits frais, bas, & humides, & où il se tient communément sous les toits. Il se plaît à une exposition chaude; il aime le soleil: il passe l'hiver dans des fentes & dans des crevasses, sous les tuiles, sans y éprouver cependant un engourdissement parfait; car, lorsqu'on le découvre, il cherche à se sauver, en marchant lourdement. Dès les premiers jours du printems, il sort de sa retraite, & va se réchauffer au soleil; mais il ne s'écarte pas beaucoup de son trou, & il y rentre au moindre bruit: dans les fortes chaleurs, il se meut fort vîte, quoiqu'il n'ait jamais l'agilité de plusieurs autres lézards. Il se nourrit principalement d'insectes. Il se crampone facilement, par le moyen de ses ongles crochus, & des écailles qu'il a sous les pieds; aussi peut-il courir, non-seulement le long des murs, mais encore au-dessous des planchers, & M. Olivier, que nous venons de citer, l'a vu demeurer immobile pendant très-long-tems sous la voûte d'une église.

Il ressemble donc au gecko, par ses habitudes, autant que par sa forme. On a dit qu'il étoit venimeux, peut-être à cause de tous ses rapports avec ce dernier Quadrupède ovipare, qui, suivant un très-grand nombre de Voyageurs, répand un poison mortel. M. Olivier assure cependant qu'aucune observation ne le prouve, & que ce lézard cherche toujours à s'échapper lorsqu'on le saisit.

Les Geckottes ne sortent point de leur trou lorsqu'il doit pleuvoir; mais jamais ils n'annoncent la pluie par quelques cris, ainsi qu'on l'a dit des gecko; & M. Olivier en a souvent pris avec des pinces, sans qu'ils fissent entendre aucun son.

(*b*) *Note communiquée par M. Olivier, qui a bien voulu nous faire part des observations qu'il a faites sur les habitudes de cette espèce de lézard.*

LA TÊTE-PLATE.

NOUS nommons ainsi un lézard qui n'a encore été indiqué par aucun Naturaliste. Peu de Quadrupèdes ovipares sont aussi remarquables par la singularité de leur conformation. Il paroît faire la nuance entre plusieurs espèces de



Hulk Direx.

LA TÊTTE PLATE. *Lezard de Madagascar, grandeur le moitié de nature, la fig. B. grandeur de nature.*

de lézards : il femble particulièrement tenir le milieu entre le caméléon, le gecko & la falamandre aquatique ; il a les principaux caractères de ces trois efpèces. Sa tête, fa peau & la forme générale de fon corps reffemblent à celles du caméléon ; fa queue à celle de la falamandre aquatique, & fes pieds à ceux du Gecko : auffi aucun lézard n'eft-il plus aifé à reconnoître, à caufe de la réunion de ces trois caractères faillans ; il en a d'ailleurs de très-marqués, qui lui font particuliers.

Sa tête, dont la forme nous a fuggéré le nom que nous donnons à ce lézard, eft très-aplatie ; le deffous en eft entièrement plat ; l'ouverture de la gueule s'étend jufqu'au-delà des yeux ; les dents font très-petites & en très-grand nombre ; la langue eft plate, fendue & affez femblable à celle du Gecko. La mâchoire inférieure eft fi mince, qu'au premier coup-d'œil on feroit tenté de croire que l'animal a perdu une portion de fa tête, & que cette mâchoire lui manque. La tête eft d'ailleurs triangulaire, comme celle du caméléon ; mais le triangle qu'elle forme eft très-alongé, & elle ne préfente point l'efpèce de cafque, ni les dentelures qu'on remarque fur cette dernière. Elle eft articulée avec le corps, de manière à former en deffous un angle obtus, ce qui ne fe retrouve pas dans la plupart des autres Quadrupèdes ovipares. Elle eft très-grande ; fa longueur eft à-peu-près la moitié de celle du corps ; les yeux font très-gros & très-proéminens ; la cornée laiffe appercevoir fort diftinctement l'iris, dont la prunelle confifte en une fente verticale, comme celle des yeux du Gecko, & qui doit être très-fucceptible de fe dilater, ou de fe contracter, pour recevoir ou repouffer la lumière. Les narines font placées prefqu'au bout du mufeau, qui eft mouffe, & qui fait le fommet de l'efpèce de triangle alongé, formé par la tête. Les ouvertures des oreilles font très-petites ; elles occupent les deux autres angles du triangle, & font placées auprès des coins de la gueule ; la peau du deffous du cou forme des plis : le deffous du corps eft entièrement plat.

Les quatre pieds du lézard à tête-plate font chacun divifés en cinq doigts ; ces doigts font réunis à leur origine par la peau des jambes qui les recouvre pardeffus & pardeffous ; mais ils font enfuite très-divifés, fur-tout ceux de derrière, dont le doigt intérieur eft féparé des autres, comme dans beaucoup de lézards, de manière à repréfenter une forte de pouce. Vers leur extrémité, ils font garnis d'une membrane qui les élargit, comme ceux du Gecko & du Geckotte ; & à cette même extrémité, ils font revêtus pardeffous de lames ou écailles qui fe recouvrent comme les ardoifes des toits ; elles font communément au nombre de vingt, & placées fur deux rangs qui s'écartent un peu l'un de l'autre au bout du doigt ; le petit intervalle qui fépare ces deux rangs, renferme un ongle très-crochu, très-fort, & replié en deffous.

La queue eft menue, & beaucoup plus courte que le corps ; elle paroît très-large & très-aplatie, parce qu'elle eft revêtue d'une membrane qui s'étend de chaque côté, & lui donne la forme d'une forte de rame. Il eft aifé cependant de diftinguer la véritable queue que cette membrane recouvre, & qui préfente pardeffus & pardeffous une petite faillie longitudinale. Cette partie membraneufe n'eft point comme dans la falamandre aquatique, placée verticalement ; mais elle forme des deux côtés une large bande horizontale.

La peau qui revêt la tête, le corps, les pattes & la queue du lézard à tête plate, tant dessus que dessous, est garnie d'un très-grand nombre de petits points saillans, plus ou moins apparens, qui se touchent & la font paroître chagrinée; & ce qui constitue un caractère jusqu'à présent particulier au lézard à tête plate, c'est que la partie supérieure de tout le corps est distinguée de la partie inférieure par une prolongation de la peau qui règne en forme de membrane frangée depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue, & qui s'étend également sur les quatre pattes, dont elle distingue de même le dessus d'avec le dessous.

Ce lézard n'a encore été trouvé qu'en Afrique; il paroît fort commun à Madagascar, puisque l'on peut voir, dans la collection du Cabinet du Roi, quatre individus de cette espèce envoyés de cette Isle. Cette collection en renferme aussi un cinquième, que M. Adanson a rapporté du Sénégal; & c'est sur ces cinq individus, dont la conformation est parfaitement semblable, que j'ai fait la description que l'on vient de lire. Le plus grand a de longueur totale huit pouces six lignes, & la queue a deux pouces quatre lignes de longueur. Aucun Naturaliste n'a encore rien écrit touchant cet animal; mais il a été vu à Madagascar par M. Bruyères, de la Société royale de Montpellier, qui a bien voulu me communiquer ses observations au sujet de ce Quadrupède ovipare. La couleur du lézard à tête-plate, n'est point fixe, ainsi que celle de plusieurs autres lézards; mais elle varie, comme celle du caméléon, & présente successivement ou tout-à-la-fois plusieurs nuances de rouge, de jaune, de vert & de bleu. Ces effets observés par M. Bruyères, nous paroissent dépendre des différens états de l'animal, ainsi que dans le caméléon; & ce qui nous le persuade, c'est que la peau du lézard à tête-plate est presque entièrement semblable à celle du caméléon. Mais, dans ce dernier, les variations de couleur s'étendent sur la peau du ventre, au lieu que, dans le lézard dont il est ici question, tout le dessous du corps, depuis l'extrémité des mâchoires jusqu'au bout de la queue, présente toujours une couleur jaune & brillante.

M. Bruyéres pense, avec toute raison, que le lézard que nous nommons *tête plate*, est le même que celui que Flaccourt a désigné par le nom de *Famocantrata*, & que ce Voyageur a vu dans l'Isle de Madagascar (*a*): c'est aussi le Famocantraton dont Dapper a parlé (*b*).

Les Madégasses ne regardent le lézard à tête-plate qu'avec une espèce d'horreur; dès qu'ils l'apperçoivent, ils se détournent, se couvrent même les yeux, & fuient avec précipitation. Flaccourt dit qu'il est très-dangereux, qu'il s'élance sur les Nègres, & qu'il s'attache si fortement à leur poitrine (*c*) par le moyen de la membrane frangée qui règne de chaque côté de son corps, qu'on ne peut l'en séparer qu'avec un rasoir. M. Bruyères n'a rien vu de semblable; il assure que les lézards à tête-plate ne sont point venimeux; il en a souvent pris à la main; ils lui serroient les doigts avec leurs mâchoires, sans que

(*a*) *Histoire de Madagascar, par Flaccourt. Chapitre XXXVIII, page* 155.
Dictionnaire d'Histoire naturelle de M. Bomare, article du FAMOCANTRATON.
(*b*) *Dapper, description de l'Afrique, page* 458.
(*c*) Le nom de *Famocantrata* que l'on a donné à ce lézard dans l'Isle de Madagascar, signifie *qui saute à la poitrine*.

jamais il lui ſoit ſurvenu aucun accident. Il eſt tenté de croire que la peur que cet animal inſpire aux Nègres, vient de ce que le lézard ne fuit point à leur approche, & qu'au contraire il va toujours au-devant d'eux la gueule béante, quelque bruit que l'on faſſe pour le détourner; c'eſt ce qui l'a fait nommer par des matelots françois *le Sourd;* nom que l'on a donné auſſi dans quelques Provinces de France à la ſalamandre terreſtre. Ce lézard vit ordinairement ſur les arbres, ainſi que le caméléon; il s'y retire dans des trous, d'où il ne ſort que la nuit, &, dans les tems pluvieux, on le voit alors ſauter de branche en branche avec agilité; ſa queue lui ſert à ſe ſoutenir, quoique courte; il la replie autour des petits rameaux; s'il tombe à terre, il ne peut plus s'élancer; il ſe traîne juſqu'à l'arbre qui eſt le plus à ſa portée; il y grimpe, & y recommence à ſauter de branche en branche. Il marche avec peine, ainſi que le caméléon; & ce qui nous paroît devoir ajouter à la difficulté avec laquelle il ſe meut quand il eſt à terre, c'eſt que ſes pattes de devant ſont plus courtes que celles de derrière, ainſi que dans les autres lézards, & que cependant ſa tête forme pardeſſous un angle avec le corps, de telle ſorte, qu'à chaque pas qu'il fait, il doit donner du nez contre terre. Cette conformation lui eſt au contraire favorable lorſqu'il s'élance ſur les arbres, ſa tête pouvant alors ſe trouver très-ſouvent dans un plan horizontal. Le lézard à tête-plate ne ſe nourrit que d'inſectes; il a preſque toujours la gueule ouverte pour les ſaiſir, & elle eſt intérieurement enduite d'une matière viſqueuſe, qui les empêche de s'échapper.

Séba a donné la figure d'un lézard qu'il dit fort rare, qui, ſuivant lui, ſe trouve en Egypte & en Arabie, & qui doit avoir beaucoup de rapports avec notre lézard à tête-plate: mais ſi la deſcription & le deſſin en ſont exacts, ils appartiennent à deux eſpèces différentes. On s'en convaincra, en comparant la deſcription que nous venons de donner, avec celle de Séba (*d*). En effet ſon lézard a, comme le nôtre les doigts garnis de membranes, ainſi que les deux côtés de la queue; mais il en diffère en ce que ſa tête & ſon corps ne ſont point aplatis; qu'il n'a point la membrane frangée dont nous avons parlé; que les pieds de derrière ſont preſque entièrement palmés; que la queue eſt ronde, beaucoup plus longue que le corps; & que la membrane qui en garnit les côtés, eſt aſſez profondément feſtonnée.

(*d*) *Séba, vol.* 2, *planche* 103, *fig.* 2.

SIXIÈME DIVISION.

LÉZARDS

Qui n'ont que trois doigts aux pieds de devant & aux pieds de derrière.

LE SEPS (a)

LE Seps doit être considéré de près, pour n'être pas confondu avec les serpens. Ce qui en effet distingue principalement ces derniers d'avec les lézards, c'est le défaut de pattes & d'ouvertures pour les oreilles: mais on ne peut remarquer que difficilement l'ouverture des oreilles du Seps; & ses pattes sont presqu'invisibles par leur extrême petitesse. Lorsqu'on le regarde, on croiroit voir un serpent, qui, par une espèce de monstruosité, seroit né avec deux petites pattes auprès de la tête, & deux autres, très-éloignées, situées auprès de l'origine de la queue. On le croiroit d'autant plus, que le Seps a le corps très-long & très-menu, & qu'il a l'habitude de se rouler sur lui-même comme les serpens (b). A une certaine distance, on seroit même tenté de ne prendre ses pieds que pour des appendices informes. Le Seps fait donc une des nuances qui lient d'assez près les Quadrupèdes ovipares avec les vrais reptiles. Sa forme peu prononcée, son caractère ambigu, doivent contribuer à le faire reconnoître. Ses yeux sont très-petits, les ouvertures des oreilles bien moins sensibles que dans la plupart des lézards: la queue finit par une pointe très-aiguë; elle est communément très-courte; cependant elle étoit aussi longue que le corps dans l'individu décrit par M. Linné, & qui faisoit partie de la collection du Prince Adolphe. Le Seps est couvert d'écailles quadrangulaires, qui forment en tout sens des espèces de stries.

La couleur de ce lézard est en général moins foncée sous le ventre que sur le dos, le long duquel s'étendent deux bandes, dont la teinte est plus ou moins claire, & qui sont bordées de chaque côté d'une petite raie noire.

La grandeur des Seps, ainsi que celle des autres lézards, varie suivant la température qu'ils éprouvent, la nourriture qu'ils trouvent, & la tranquillité

(a) La Cicigna, *en Sardaigne*.
Le Seps. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lacerta Seps, 17. *Linn. amphib. rept.*
(b) *Histoire naturelle de la Sardaigne, par M. François Cetti.*



LE SEPS *grandeur de nature*.

dont ils jouiffent. C'eft donc avec raifon que la plupart des Naturaliftes ont cru ne devoir pas affigner une grandeur déterminée, comme un caractère rigoureux & diftinctif de chaque efpèce; mais il n'en eft pas moins intéreffant d'indiquer les limites, qui, dans les diverfes efpèces, circonfcrivent la grandeur, & fur-tout d'en marquer les rapports, autant qu'il eft poffible, avec les différentes contrées, les habitudes, la chaleur, &c. Les Seps, qui ne parviennent quelquefois en Provence, & dans les autres provinces méridionales de France, qu'à la longueur de cinq ou fix pouces, font longs de douze ou quinze dans des pays plus conformes à leur nature. Il y en a un au Cabinet du Roi, dont la longueur totale eft de neuf pouces neuf lignes; fa circonférence eft de dix-huit lignes, à l'endroit le plus gros du corps; les pattes ont deux lignes de longueur, & la queue eft longue de trois pouces trois lignes. Celui que M. François Cetti a décrit en Sardaigne, avoit douze pouces trois lignes de long (apparemment mefure farde.)

Les pattes du Seps font fi courtes, qu'elles n'ont quelquefois que deux lignes de long, quoique le corps ait plus de douze pouces de longueur *(c)*. A peine paroiffent-elles pouvoir toucher à terre, & cependant le Seps les remue avec viteffe, & femble s'en fervir avec beaucoup d'avantage, lorfqu'il marche *(d)*. Les pieds font divifés en trois doigts, à peine vifibles, & garnis d'ongles, comme ceux de la plupart des autres lézards. M. Linné a compté cinq doigts dans le Seps qui faifoit partie de la collection du Prince Adolphe de Suède; mais nous n'en avons jamais trouvé que trois dans les individus de différens pays que nous avons décrits, & qui font au Cabinet du Roi, avec quelque attention que nous les ayons confidérés, & quoique nous nous foyons fervis de très-fortes loupes.

C'eft au Seps que l'on doit rapporter le lézard indiqué par Ray, fous le nom de *Seps*, ou de *lézard chalcide*; M. Linné nous paroît s'être trompé *(e)* en appellant ce dernier lézard *chalcide*, & en le féparant du Seps *(f)*. La defcription que l'on trouve dans Ray convient très-bien à ce dernier animal; les raies noires le long du dos, & la forme rhomboïdale des écailles que Ray attribue à fon lézard, font en effet des caractères diftinctifs du Seps *(g)*. Le lézard défigné par Columna, fous le nom de Seps ou de chalcide *(h)*, féparé du Seps par M. Linné, & appellé chalcide par ce grand Naturalifte, eft auffi une fimple variété du Seps, affez voifine de celle que l'on trouve aux environs de Rome, ainfi qu'en Provence, & dont on conferve un individu au Cabinet du Roi. Le lézard de Columna avoit, à la vérité, deux pieds de long, tandis que le Seps des environs de Rome, que l'on peut voir au Cabinet du Roi, n'a que fept pouces huit lignes de longueur; mais il préfentoit les caractères qui diftinguent les véritables Seps.

(c) *Hiftoire naturelle de la Sardaigne, pages* 28 & *fuiv.*
(d) *Idem, ibidem.*
(e) Voyez, dans cette Hiftoire naturelle. l'article du chalcide.
(f) *Syftema naturæ amphib. reptilia. Lacerta, éditio* 13.
(g) „ Seps ferpens pedatus potius eft quàm Lacerta. Parvus erat, rotundus, lineis nigris in „ dorfo parallelis fecundum longitudinem ductis diftinctus.... in acutam caudam definebat.... „ fquamæ reticulatæ, rhomboides." *Ray, Synopfis animalium, fol.* 272.
(h) *Fabii columnæ ecphra.* Seps, Lacerta chalcidica, feu chalcides.

L'animal que M. Linné a rangé parmi les ferpens, qu'il a appellé *Anguis Quadrupède*, & qu'il dit habiter dans l'ifle de Java (*i*), eft de même un véritable Seps; tous les caractères rapportés par M. Linné conviennent à ce dernier lézard, excepté le défaut d'ouvertures pour les oreilles, & les cinq doigts de chaque pied; mais M. Linné ajoutant que ces doigts font fi petits, qu'on a bien de la peine à les appercevoir, on peut croire que l'on en aura aifément compté deux de trop. d'ailleurs les ouvertures des oreilles du Seps font quelquefois fi petites, qu'il paroît en manquer abfolument.

C'eft également au Seps qu'il faut rapporter les lézards nommés vers ferpentiformes d'Afrique, & dont M. Linné a fait une efpèce particulière fous le nom d'*Anguina*. Il fuffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux fur la planche de Séba, citée par le Naturalifte Suédois; la forme de la tête, la longueur du corps, la difpofition des écailles, la pofition & la brièveté des quatres pattes fe retrouvent dans ces prétendus vers comme dans le Seps (*k*); & ce n'eft que parce qu'on ne les a pas regardés d'affez près, qu'on a attribué des pieds non-divifés à ces animaux, que M. Linné s'eft cru obligé par-là de féparer des autres lézards. Suivant Séba, les Grecs ont connu ces Quadrupèdes; ils ont même cru être informés de leurs habitudes en certaines contrées, puifqu'ils les ont nommés *acheloi* & *elyoi*, pour défigner leur féjour au milieu des eaux troubles & bourbeufes. On les rencontre au Cap de Bonne-efpérance, vers la baie de la Table, parmi les rochers qui bordent la rivière. Suivant la figure de Séba, ces Seps du Cap de Bonne-efpérance, ont la queue beaucoup plus longue que le corps (*l*).

Columna, en difféquant un Seps femelle, en tira quinze fœtus vivans, dont les uns étoient déjà fortis de leurs membranes, & les autres étoient encore enveloppés dans une pellicule diaphane & renfermés dans leurs œufs comme les petits des vipères. Nous remarquerons une manière femblable de venir au jour dans les petits de la falamandre terreftre; & ainfi non-feulement les diverfes efpèces de lézards ont entr'elles de nouvelles analogies; mais l'ordre entier des Quadrupèdes ovipares fe lie de nouveau avec les ferpens, avec les poiffons cartilagineux & d'autres poiffons de différens genres, parmi lefquels les petits de plufieurs efpèces fortent auffi de leurs œufs dans le ventre même de leur mère.

Plufieurs Naturaliftes ont cru que le Seps étoit une efpèce de falamandre. On a accufé la falamandre d'être venimeufe; on a dit que le Seps l'étoit auffi. Il y a même long-tems que l'on a regardé ce lézard comme un animal malfaifant, le nom de Seps que les Anciens lui ont appliqué, ainfi qu'au chalcide, ayant été auffi attribué, par ces mêmes Anciens, à des ferpens très-venimeux, à des mille-pieds & à d'autres bêtes dangereufes. Ce mot Seps dérivé de σηπω (*Sepo, je corromps*) peut être regardé comme un nom générique que les Anciens donnoient à la plupart des animaux dont ils redoutoient les poifons, à quelque ordre d'ailleurs qu'ils les rapportaffent. On peut croire auffi

(*i*) *Syftema naturæ amphib.*, *éditio* 13, *tome* 1, *fol.* 390.
(*k*) *Syftema naturæ amphibia reptilia*, *édit.* 13, *vol.* 1, *page* 371.
(*l*) *Séba* 2, *planche* 68, *fig.* 7 & 8.

qu'ils ont très-souvent confondu, ainsi que le plus grand nombre des Naturalistes venus après eux, le chalcide & le Seps qu'ils ont appellés tous deux non-seulement du nom générique de Seps, mais encore du nom particulier de chalcide (*m*).

Quoi qu'il en soit, les observations de M. Sauvage paroissent prouver que le Seps n'est point venimeux dans les provinces méridionales de France. Suivant ce Naturaliste, la morsure des Seps n'a jamais été suivie d'aucun accident: il rapporte en avoir vu manger par une poule, sans qu'elle en ait été incommodée. Il ajoute que la poule ayant avalé un petit Seps par la tête sans l'écraser, il vit ce lézard s'échapper du corps de la poule, comme les vers de terre de celui des canards. La poule le saisit de nouveau; il s'échappa de même; mais à la troisième fois elle le coupa en deux. M. Sauvage conclut même, de la facilité avec laquelle ce petit lézard se glisse dans les intestins, qu'il produiroit un meilleur effet dans certaines maladies, que le plomb & le vif argent (*n*). M. François Cetti dit aussi que, dans toute la Sardaigne, il n'a jamais entendu parler d'aucun accident causé par la morsure du Seps, que tout le monde y regarde comme un animal innocent. Seulement, ajoute-t-il, lorsque les bœufs ou les chevaux en ont avalé avec l'herbe qu'ils paissent, leur ventre s'enfle & ils sont en danger de mourir, si on ne leur fait pas prendre une boisson préparée avec de l'huile, du vinaigre & du soufre (*o*).

Le Seps paroît craindre le froid plus que les tortues terrestres & plusieurs autres Quadrupèdes ovipares; il se cache plutôt dans la terre aux approches de l'hiver. Il disparoît en Sardaigne, dès le commencement d'Octobre, & on ne le trouve plus que dans des creux souterrains; il en sort au printems pour aller dans les endroits garnis d'herbe, où il se tient encore pendant l'été, quoique l'ardeur du soleil l'ait desséchée (*p*).

M. Thunberg a donné, dans les Mémoires de l'Académie de Suède (*q*), la description d'un lézard qu'il nomme *abdominal*, qui se trouve à Java & à Amboine, qui a les plus grands rapports avec le Seps & qui n'en diffère que par la très-grande brièveté de sa queue & le nombre de ses doigts. Mais comme il paroît que M. Thunberg n'a pas vu cet animal vivant, & que, dans la description qu'il en donne, il dit que l'extrémité de la queue étoit nue & sans écailles, on peut croire que l'individu, observé par ce savant Professeur, avoit perdu une partie de sa queue par quelque accident. D'ailleurs nous nous sommes assurés que la longueur de la queue des Seps étoit en général très-variable. D'un autre côté, M. Thunberg avoue qu'on ne peut à l'œil nu distinguer qu'avec beaucoup de peine les doigts de son lézard abdominal. Il pourroit donc se faire que l'animal eût été altéré après sa mort, de manière à présenter l'apparence de cinq petits doigts à chaque pieds, quoique réellement il n'y en ait que trois, ainsi que dans les Seps, auxquels il faudroit dès-lors le rapporter. Si au contraire le lézard abdominal a vérita-

(*m*) *Conradi Gesneri, Hist. anim. Liber II. De Quadrup. ovip., fol.* 1.

(*n*) *Mémoire, sur la nature des animaux venimeux, couronné par l'Académie de Rouen, en* 1754.

(*o*) *M. François Cetti, à l'endroit déjà cité.*

(*p*) *Idem, ibidem.*

(*q*) *Mémoires de l'Académie de Stockolm, trimestre d'Avril* 1787.

blement cinq doigts à chaque pieds, il faudra le regarder comme une espèce distincte du Seps, & le comprendre dans la quatriéme division où il pourroit être placé à la suite du sputateur. Au reste, personne ne peut mieux éclaircir ce point d'Histoire naturelle, que M. Thunberg.

LE CHALCIDE.

LE Seps n'est pas le seul lézard qui, par la petitesse de ses pattes à peine visibles, & la grande distance qui sépare celles de devant de celles de derrière, fasse la nuance entre les lézards & les serpens; la Chalcide est également remarquable par la brièveté & la position de ses pattes, de même que par l'alongement de son corps. M. Linné, & plusieurs autres Naturalistes, ont regardé, ainsi que nous, le Chalcide comme différent du seps, & ils ont dit que ces deux lézards sont distingués l'un de l'autre, en ce que le seps a la queue *verticillée*, tandis que le Chalcide l'a ronde, & plus longue que le corps. Quelque sens qu'on attache à cette expression *verticillée*, elle ne peut jamais représenter qu'un caractère vague & peu sensible. D'un autre côté, il n'y a rien de si variable que les longueurs des queues des lézards, & par conséquent toute distinction spécifique fondée sur ces longueurs, doit être regardée comme nulle, à moins que leurs différences ne soient très-grandes. Nous avons pensé d'après cela que le lézard, appellé Chalcide par M. Linné, pourroit bien n'être qu'une variété du seps, dont plusieurs individus ont la queue à-peu-près aussi longue que le corps. Nous l'avons pensé d'autant plus qu'il paroît que M. Linné n'a point vu le lézard qu'il nomme Chalcide (*a*). Nous avons en conséquence examiné les divers passages des Auteurs cités par M. Linné, relativement à ce Quadrupède ovipare. Nous avons comparé ce qu'ont écrit à ce sujet Aldrovande, Columna, Gronovius, Ray & Imperati: nous avons vu que tout ce que rapportent ces Auteurs, tant dans leurs descriptions que dans la partie historique, pouvoit s'appliquer au véritable seps (*b*). Il paroît donc qu'on doit réduire à une seule espèce les deux lézards connus sous le nom de seps & de Chalcide. Mais il y a, au Cabinet du Roi, un lézard qui ressemble au seps par l'alongement de son corps, la petitesse de ses pattes, le nombre de ses doigts, & qui est cependant d'une espèce différente de celle du seps, ainsi que nous allons le prouver. Ce lézard n'a vraisemblablement été connu d'aucun des Naturalistes modernes qui ont écrit sur le Chalcide: c'est, en quelque sorte, une espèce nouvelle que nous présentons, & à laquelle

(*a*) L. Chalcides, 41. *Linn. amphib. rept.*
Le Chalcide. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
(*b*) *Aldrov. de Quadrup. digit. ovipar. Lib. I, fol.* 638.
Columm. ecphr. 1, *fol.* 35, *t.* 36.
Gronov. Zooph. 43.
Ray, Quadr. 272.
Imperat. nat. 917.



Hulk Sculp.

LE CHALCIDE *grandeur de nature.*

quelle nous appliquons ce nom de Chalcide, qui n'a été donné par M. Linné & les Naturaliſtes modernes qu'à une variété du ſeps.

Notre Chalcide, le ſeul que nous nommerons ainſi, diffère du ſeps par un caractère, qui doit empêcher de les confondre dans toutes les circonſtances. Le deſſus & le deſſous du corps & de la queue ſont garnis dans le ſeps de petites écailles, placées les unes ſur les autres comme les ardoiſes qui couvrent nos toits; tandis que, dans le Chalcide, les écailles forment des anneaux circulaires très-ſenſibles, ſéparés les uns des autres par des eſpèces de ſillons, & qui revêtent non-ſeulement le corps, mais encore la queue.

Le corps de l'individu conſervé au Cabinet du Roi, a deux pouces ſix lignes de longueur; il eſt plus court que la queue, & entouré de quarante-huit anneaux. La tête eſt aſſez ſemblable à celle du ſeps, ainſi que nous l'avons dit, mais il n'y a aucune ouverture pour les oreilles, ce qui donne au Chalcide un rapport de plus avec les ſerpens. Les pattes ſont encore plus courtes que celles du ſeps, en proportion de la longueur du corps; celles n'ont qu'une ligne de longueur. Celles de devant ſont ſituées très près de la tête.

Ce lézard n'a que trois doigts à chaque pied, ainſi que le ſeps. Il eſt d'une couleur ſombre, qui peut-être eſt l'effet de l'eſprit-de-vin dans lequel il a été conſervé, mais qui approche de la couleur de l'airain, que les Grecs ont déſignée par le nom de *Chalcis*, (dérivé de *χαλκος airain*) lorſqu'ils ont appliqué ce nom à un lézard.

Cet animal, qui doit habiter les contrées chaudes, a, par la conformation de ſes écailles & leur diſpoſition en anneaux, d'aſſez grands rapports avec le ſerpent *orvet*, & les autres ſerpens, que M. Linné a compris ſous la dénomination générique d'*anguis*. Il en a auſſi par-là avec pluſieurs eſpèces de vers, & ſur-tout avec une reptile, dont nous donnons l'hiſtoire à la ſuite de celle des Quadrupèdes ovipares, & qui lie l'ordre de ces derniers avec celui des ſerpens encore de plus près que le ſeps & le Chalcide.

Mais ſi les eſpèces de lézards, dont nous traitons maintenant, préſentent, en quelque ſorte, une conformation intermédiaire entre celle des Quadrupèdes ovipares, & celle des vrais reptiles, l'eſpèce ſuivante donne à ces mêmes Quadrupèdes ovipares de nouveaux rapports avec des animaux bien mieux organiſés, & particulièrement avec l'ordre des oiſeaux, par les eſpèces d'ailes dont elle a été pourvue.

SEPTIÈME DIVISION.

LÉZARDS

Qui ont des membranes en forme d'ailes.

LE DRAGON. (a)

A ce nom de *Dragon*, l'on conçoit toujours une idée extraordinaire. La mémoire rappelle, avec promptitude, tout ce qu'on a lu, tout ce qu'on a ouï dire sur ce monstre fameux; l'imagination s'enflamme par le souvenir des grandes images qu'il a présentées au génie poëtique: une sorte de frayeur saisit les cœurs timides; & la curiosité s'empare de tous les esprits. Les Anciens, les Modernes ont tous parlé du Dragon. Consacré par la religion des premiers Peuples, devenu l'objet de leur mythologie, ministre des volontés des Dieux, gardien de leurs trésors, servant leur amour & leur haine, soumis au pouvoir des enchanteurs, vaincu par les demi-Dieux des tems antiques, entrant même dans les allégories sacrées du plus saint des recueils, il a été chanté par les premiers Poëtes, & représenté avec toutes les couleurs qui pouvoient en embellir l'image: principal ornement des fables pieuses, imaginées dans des tems plus récens, dompté par les héros, & même par les jeunes héroïnes, qui combattoient pour une loi divine; adopté par une seconde mythologie, qui plaça les fées sur le trône des anciennes enchanteresses; devenu l'emblême des actions éclatantes des vaillans Chevaliers, il a vivifié la Poësie moderne, ainsi qu'il avoit animé l'ancienne: proclamé par la voix sévère de l'Histoire, par-tout décrit, par-tout célébré, par-tout redouté, montré sous toutes les formes, toujours revêtu de la plus grande puissance, immolant ses victimes par son regard, se transportant au milieu des nuées, avec la rapidité de l'éclair,

(a) Le Dragon. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Draco volans, 1. *Linn. amphib. rept.*
Bont. jav. Lib. V, Cap. 1, *fol.* 59. Lacertus volans seu dracunculus indica. *The flying indian lizard.*
Ray, Synopsis Quadrupedum, fol. 275. Lacerta volans.
Brad. nat. t. 9, *f.* 5. Lacerta volans.
Grim. Lacerta volans.
Séba 1, *tab.* 86, *fig.* 3.
Draco major, 76. *Laurenti specimen medicum.*



LE DRAGON *grandeur de nature.*

frappant comme la foudre, diffipant l'obfcurité des nuits par l'éclat de fes yeux étincelans, réuniffant l'agilité de l'aigle, la force du lion, la grandeur du ferpent (*b*), préfentant même quelquefois une figure humaine, doué d'une intelligence prefque divine, & adoré de nos jours dans de grands empires de l'orient, le Dragon a été tout, & s'eft trouvé par-tout, hors dans la Nature. Il vivra cependant toujours, cet être fabuleux, dans les heureux produits d'une imagination féconde. Il embellira long-tems les images hardies d'une Poëfie enchantereffe: le récit de fa puiffance merveilleufe charmera les loifirs de ceux qui ont befoin d'être quelquefois tranfportés au milieu des chimères, & qui defirent de voir la vérité parée des ornemens d'un fiction agréable: mais à la place de cet être fantaftique, que trouvons-nous dans la réalité? Un animal, auffi petit que foible, un lézard innocent & tranquille, un des moins armés de tous les Quadrupèdes ovipares, & qui, par une conformation particulière, a la facilité de fe tranfporter avec agilité, & de voltiger de branche en branche dans les forêts qu'il habite. Les efpèces d'ailes dont il a été pourvu, fon corps de lézard, & tous fes rapports avec les ferpens, ont fait trouver quelque forte de reffemblance éloignée entre ce petit animal & le monftre imaginaire dont nous avons parlé, & lui ont fait donner le nom de *Dragon* par les Naturaliftes.

Ces ailes font compofées de fix efpèces de rayons cartilagineux, fitués horizontalement de chaque côté de l'épine du dos, & auprès des jambes de devant. Ces rayons font courbés en arrière; ils foutiennent une membrane, qui s'étend le long du rayon le plus antérieur jufqu'à fon extrémité, & va enfuite fe rattacher, en s'arrondiffant un peu, auprès des jambes de derrière. Chaque aile repréfente ainfi un triangle, dont la bafe s'appuie fur l'épine du dos; du fommet d'un triangle à celui de l'autre, il y a à-peu-près la même diftance que des pattes de devant à celles de derrière. La membrane qui recouvre les rayons eft garnie d'écailles, ainfi que le corps du lézard, que l'on ne peut bien voir qu'en regardant au-deffous des ailes, & dont on ne diftingue pardeffus que la partie la plus élevée du dos. Ces ailes font conformées comme les nageoires des poiffons, fur tout comme celles dont les poiffons volans fe fervent pour fe foutenir en l'air. Elles ne reffemblent pas aux ailes dont les chauves-fouris font pourvues, & qui font compofées d'une membrane placée entre les doigts très-longs de leurs pieds de devant; elles diffèrent encore plus de celles des oifeaux formées de membres, que l'on a appellés leurs bras: elles ont plus de rapport avec les membranes qui s'étendent des jambes de devant à celles de derrière dans le polatouche & dans le taguan, & qui leur fervent à voltiger. Voilà donc le Dragon, qui placé, comme tous les lézards, entre les poiffons & les Quadrupèdes vivipares, fe rapproche des uns par fes rapports avec les poiffons volans, & des autres, par fes reffemblances avec les polatouches & les écureuils, dont il eft l'analogue dans fon ordre.

Le Dragon eft auffi remarquable, par trois efpèces de poches alongées & pointues, qui garniffent le deffous de fa gorge, & qu'il peut enfler à volonté pour augmenter fon volume, fe rendre plus léger, & voler plus facilement.

(*b*) Il y a des ferpens qui ont plus de quarante pieds de long.

C'eſt ainſi qu'il peut un peu compenſer l'infériorité de ſes ailes, relativement à celles des oiſeaux, & la facilité avec laquelle ces derniers, lorſqu'ils veulent s'alléger, font parvenir l'air de leurs poumons dans diverſes parties de leur corps.

Si l'on ôtoit au Dragon ſes ailes & les eſpèces de poches qu'il porte ſous ſon goſier, il ſeroit très-ſemblable à la plupart des lézards. Sa gueule eſt très-ouverte, & garnie de dents nombreuſes & aiguës. Il a ſur le dos trois rangées longitudinales de tubercules, plus ou moins ſaillans, dont le nombre varie ſuivant les individus. Les deux rangées extérieures forment une ligne courbe, dont la convexité eſt en-dehors. Les jambes ſont aſſez longues; les doigts, au nombre de cinq à chaque pied, ſont longs, ſéparés, & garnis d'ongles crochus. La queue eſt ordinairement très-déliée, deux fois plus longue que le corps, & couverte d'écailles un peu relevées en carène. La longueur totale du Dragon n'excède guère un pied. Le plus grand des individus de cette eſpèce conſervés au Cabinet du Roi, a huit pouces deux lignes de long, depuis le bout du muſeau juſqu'à l'extrémité de la queue, qui eſt longue de quatre pouces dix lignes.

Bien différent du Dragon de la fable, il paſſe innocemment ſa vie ſur les arbres, où il vole de branche en branche, cherchant les fourmis, les mouches, les papillons, & les autres inſectes dont il fait ſa nourriture. Lorſqu'il s'élance d'un arbre à un autre, il frappe l'air avec ſes ailes, de manière à produire un bruit aſſez ſenſible, & il franchit quelquefois un eſpace de trente pas. Il habite en Aſie (*c*), en Afrique & en Amérique; il peut varier, ſuivant les différens climats, par la teinte de ſes écailles; mais il préſente ſouvent un agréable mêlange de couleurs noire, brune, preſque blanche ou légèrement bleuâtre, formant des taches ou des raies.

Quoiqu'il ait les doigts très-ſéparés les uns des autres, il n'eſt point réduit à habiter la terre ſèche & le ſommet des arbres; ſes poches qu'il développe & ſes ailes qu'il étend, replie & contourne à volonté, lui ſervent non-ſeulement pour s'élancer avec vîteſſe, mais encore pour nager avec facilité. Les membranes qui compoſent ſes ailes, peuvent lui tenir lieu de nageoires puiſſantes, parce qu'elles ſont fort grandes à proportion de ſon corps; & les poches qu'il a ſous la gorge doivent, lorſqu'elles ſont gonflées, le rendre plus léger que l'eau. Cet animal privilégié a donc reçu tout ce qui peut être néceſſaire pour grimper ſur les arbres, pour marcher avec facilité, pour voler avec vîteſſe, pour nager avec force: la terre, les forêts, l'air, les eaux lui appartiennent également; ſa petite proie ne peut lui échapper; d'ailleurs aucun aſile ne lui eſt fermé; aucun abri ne lui eſt interdit; s'il eſt pourſuivi ſur la

(c) „ Dans une petite Iſle voiſine de celle de Java, la Barbinais vit des lézards qui voloient „ d'arbres en arbres, comme des cigales. Il en tua un, dont les couleurs lui cauſèrent de l'é„ tonnement par leur variété. Cet animal étoit long d'un pied; il avoit quatre pattes comme „ les lézards ordinaires. Sa tête étoit plate; *&, ſi bien percée au milieu, qu'on y auroit pu paſ„ ſer une aiguille ſans le bleſſer.* Ses ailes étoient fort déliées & reſſembloient à celles du „ poiſſon volant. Il avoit, autour du cou, une eſpèce de fraiſe ſemblable a celle que les coqs „ ont au-deſſous du goſier. On prit quelques ſoins pour conſerver un animal auſſi rare; mais „ la chaleur le corrompit avant la fin du jour." *Voyage de la Barbinais le Gentil, autour du monde. Hiſtoire générale des Voyages, tome* 44, in 12.

terre, il s'enfuit au haut des branches, ou se réfugie au fond des rivières; il jouit donc d'un sort tranquille & d'une destinée heureuse, car il peut encore, en s'élevant dans l'air, échapper aux animaux que l'eau n'arrête pas.

M. Linné a compté deux espèces de lézards volans. Il a placé, dans la première, ceux de l'ancien monde, dont les ailes ne tiennent pas aux pattes de devant, & dans la seconde, ceux d'Amérique dont les ailes sont attachées *(d)*. Cettte différence ne nous paroît pas suffire pour constituer une espèce distincte; d'ailleurs ce n'est que sur l'autorité de Séba *(e)* dont les figures ne sont pas toujours exactes, que M. Linné a admis l'existence de lézards volans, dont les jambes de devant servent de premier rayon aux ailes; il n'en a jamais vu ainsi conformés; nous n'en avons jamais vu non plus; & nous n'avons rien trouvé qui y eût rapport, dans aucun Auteur, excepté Séba. Nous croyons donc ne devoir admettre qu'une espèce dans les lézards volans, jusqu'à ce que de nouvelles observations nous obligent à en reconnoître deux *(f)*.

(d) Draco præpos, *Linn. amphib. rept.*
Draco minor, 77. *Laurenti specimen medicum.*
(e) *Séba 1, tab. 102, fig. 2.*
(f) M. d'Aubenton n'a compté, comme nous, qu'une espèce de lézard volant. *Histoire naturelle des Quadrupèdes ovipares, Encyclopédie méthodique.*



HUITIÈME DIVISION.

LÉZARDS

Qui ont trois ou quatre doigts aux pieds de devant & quatre ou cinq aux pieds de derrière.

LA SALAMANDRE TERRESTRE (*a*).

IL ſemble que plus les objets de la curioſité de l'homme ſont éloignés de lui, & plus il ſe plaît à leur attribuer des qualités merveilleuſes; ou du moins à ſuppoſer à des degrés trop élevés, celles dont ces êtres, rarement bien connus, jouiſſent réellement. L'imagination a beſoin, pour ainſi dire, d'être de tems-en-tems, ſecouée par des merveilles; l'homme veut exercer ſa croyance dans toute ſa plénitude; il lui ſemble qu'il n'en jouit pas d'une manière aſſez

(*a*) *En grec*, Σαλαμανδρα.
En latin, Salamandra.
En Eſpagne, Salamangueſa & Salamantegua.
Samabras *ou* Saambras *par les Arabes.*
Dans pluſieurs Provinces de France, le Sourd.
Dans le Languedoc & la Provence, Blande.
En Dauphiné, Pluvine.
Dans le Lyonnois, Laverne.
En Bourgogne, Suiſſe.
Dans le Poitou, Mirtil.
Dans pluſieurs autres Provinces de France, Alebrenne ou Arraſſade.
En Normandie, Mouron.
En Flandres, Salemander.
En quelques endroits d'Allemagne, Punter-Maal.
Le Sourd. *M. d'Aubenton*, *Encyclopédie méthodique.*
Lacerta Salamandra, 47. *Linn. amphibia rept.*
Ray, *Synopſis Quadrupedum*, *folio* 273. Salamandra terreſtris.
Matthi. dioſcor. 274, *f.* 274. Salamandra.
Aldrov. quadr. 641. Salamandra terreſtris.
Jonſt. Quadrup., *t.* 77, *fol.* 10.
Imperat. nat. 918.
Olear. mus. t. 8, *fig.* 4.
Wurfbainius. Salamandrologia, *Norib.* 1683.
Salamandra. *Conrad Geſner*, *de Quadrup. ovip.*
Salamandra maculoſa, 4. *Laurenti ſpecimen medicum.*
Séba, 2. *tab.* 12, *fig.* 5.



Hulk Direx.

SALAMANDRE TERRESTRE, *grandeur de deux tiers de nature.*

libre, quand il la soumet aux loix de la raison: ce n'est que par les excès qu'il croit en user; & il ne s'en regarde comme véritablement le maître, que lorsqu'il la refuse capricieusement à la réalité, ou qu'il l'accorde aux êtres les plus chimériques. Mais il ne peut exercer cet empire de sa fantaisie, que lorsque la lumière de la vérité ne tombe que de loin sur les objets de cette croyance arbitraire; que lorsque l'espace, le tems ou leur nature les séparent de nous; & voilà pourquoi, parmi tous les ordres d'animaux, il n'en est peut-être aucun qui ait donné lieu à tant de fables que celui des lézards. Nous avons déjà vu des propriétés aussi absurdes qu'imaginaires accordées à plusieurs espèces de ces Quadrupèdes ovipares; mais nous voici maintenant à l'histoire d'un lézard pour lequel l'imagination humaine s'est surpassée; on lui a attribué la plus merveilleuse de toutes les propriétés. Tandis que les corps les plus durs ne peuvent échapper à la force de l'élément du feu, on a voulu qu'un petit lézard non-seulement ne fût pas consumé par les flammes, mais parvînt même à les éteindre. Et comme les fables agréables s'accréditent aisément, l'on s'est empressé d'accueillir celle d'un petit animal si privilégié, si supérieur à l'agent le plus actif de la Nature, & qui devoit fournir tant d'objets de comparaison à la poésie, tant d'emblêmes galans à l'amour, tant de brillantes devises à la valeur. Les Anciens ont cru à cette propriété de la Salamandre; desirant que son origine fût aussi surprenante que sa puissance, & voulant réaliser les fictions ingénieuses des poëtes, ils ont écrit qu'elle devoit son existence au plus pur des élémens, qui ne pouvoit la consumer, & ils l'ont dite fille du feu *(b)*, en lui donnant cependant un corps de glace. Les modernes ont adopté les fables ridicules des anciens; &, comme on ne peut jamais s'arrêter quand on a dépassé les bornes de la vraisemblance, on est allé jusqu'à penser que le feu le plus violent pouvoit être éteint par la Salamandre terréstre. Des charlatans vendoient ce petit lézard, qui, jeté dans le plus grand incendie, devoit, disoient-ils, en arrêter les progrès. Il a fallu que des physiciens, que des philosophes prissent la peine de prouver par le fait ce que la raison seule auroit dû démontrer; & ce n'est que lorsque les lumières de la science ont été très-répandues, qu'on a cessé de croire à la propriété de la Salamandre.

Ce lézard, qui se trouve dans tant de pays de l'ancien monde, & même à de très-hautes latitudes *(c)*, a été cependant très-peu observé, parce qu'on le voit rarement hors de son trou, & parce qu'il a, pendant long-tems, inspiré une assez grande frayeur: Aristote même ne paroît en parler que comme d'un animal qu'il ne connoissoit presque point.

Il est aisé à distinguer de tous ceux dont nous nous sommes occupés, par la conformation particulière de ses pieds de devant, où il n'a que quatre doigts, tandis qu'il en a cinq à ceux de derrière. Un des plus grands individus de cette espèce, conservés au Cabinet du Roi, a sept pouces cinq lignes de longueur, depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue,

(b) *Conrad Gesner, de Quadrupedibus oviparis. De Salamandra; fol.* 79.

(c) „ Aussi trouvames au rivage du Pont des Salamandres que nous nommons *Sourds*, *Pluvines*, *Mirtils*, sont quasi communs en tous lieux." *Belon, ouvrage déjà cité, Livre III, Chapitre LI, page* 210.

qui est longue de trois pouces huit lignes. La peau n'est revêtue d'aucune écaille sensible; mais elle est garnie d'un grande quantité de mamelons, & percée d'un grand nombre de petits trous, dont plusieurs sont très-sensibles à la vue simple, & par lesquels découle une sorte de lait, qui se répand ordinairement de manière à former un vernis transparent au-dessus de la peau naturellement sèche de ce Quadrupède ovipare.

Les yeux de la Salamandre sont placés à la partie supérieure de la tête, qui est un peu aplatie; leur orbite est saillante dans l'intérieur du palais, & elle y est presque entourée d'un rang de très-petites dents, semblables à celles qui garnissent les mâchoires (*d*). Ces dents établissent un nouveau rapport entre les lézards & les poissons dont plusieurs espèces ont de même plusieurs dents placées dans le fond de la gueule.

La couleur de ce lézard est très-foncée; elle prend une teinte bleuâtre sur le ventre, & présente des taches jaunes assez grandes, irrégulières, & qui s'étendent sur tout le corps, même sur les pieds & sur les paupières. Quelques-unes de ces taches sont parsemées de petits points noirs, & celles qui sont sur le dos, se touchent souvent sans interruption, & forment deux longues bandes jaunes. La figure de ces taches a fait donner le nom de *Stellion* à la Salamandre, ainsi qu'au lézard vert, au véritable stellion, & au geckotte. Au reste, la couleur des Salamandres terrestres doit être sujette à varier, & il paroît qu'on en trouve dans les bois humides d'Allemagne, qui sont toutes noires par-dessus, & jaunes pardessous (*e*). C'est à cette variété qu'il faut rapporter, ce me semble, la Salamandre noire que M. Laurenti a trouvée dans les Alpes, qu'il a regardée comme une espéce distincte, & qui me paroît trop ressembler par sa forme à la Salamandre ordinaire pour en être séparée (*f*).

La queue presque cylindrique paroît divisée en anneaux par des renflemens d'une substance très-molle.

La Salamandre terrestre n'a point de côtes, non plus que les grenouilles, auxquelles elle ressemble d'ailleurs par la forme générale de la partie antérieure du corps. Lorsqu'on la touche, elle se couvre promptement de cette espèce d'enduit dont nous avons parlé; & elle peut également faire passer très rapidement sa peau de cet état humide à celui de sécheresse. Le lait qui sort par les petits trous que l'on voit sur sa surface, est très-âcre; lorsqu'on en a mis sur la langue, on croit sentir une sorte de cicatrice à l'endroit où il a touché. Ce lait, qui est regardé comme un excellent dépilatoire (*g*), ressemble un peu à celui qui découle des plantes appellées tithimales & des euphorbes. Quand on écrase, ou seulement quand on presse la Salamandre, elle répand d'ailleurs une mauvaise odeur qui lui est particulière.

Les Salamandres terrestres aiment les lieux humides & froids, les ombres épaisses, les bois touffus des hautes montagnes, les bords des fontaines qui coulent dans les prés; elles se retirent quelquefois en grand nombre dans les creux

(*d*) *Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, article de la Salamandre.*
(*e*) *Matthiole.*
(*f*) Salamandra atra, *Laurenti specimen medicum. Vienne*, 1768, *page* 149.
(*g*) *Gesner, de Quadrupedibus oviparis, de Salamandra, page* 79.

creux des arbres, dans les haies, au-dessous des vieilles souches pourries; & elles passent l'hiver des contrées trop élevées en latitude, dans des espèces de terriers où on les trouve rassemblées, & entortillées plusieurs ensemble *(h)*.

La Salamandre étant dépourvue d'ongles n'ayant que quatre doigts aux pieds de devant, & aucun avantage de conformation ne remplaçant ce qui lui manque, ses mœurs doivent être & sont en effet très-différentes de celles de la plupart des lézards: elle est très-lente dans sa marche; bien loin de pouvoir grimper avec vîtesse sur les arbres, elle paroît le plus souvent se traîner avec peine à la surface de la terre. Elle ne s'éloigne que peu des abris qu'elle a choisis. Elle passe sa vie sous terre, souvent aux pieds des vieilles murailles; pendant l'été, elle craint l'ardeur du soleil, qui la dessécheroit; & ce n'est ordinairement que lorsque la pluie est prête à tomber, qu'elle sort de son asyle secret, comme par une sorte de besoin de se baigner & de s'imbiber d'un élément qui lui est analogue. Peut-être aussi trouve-t-elle alors avec plus de facilité les insectes dont elle se nourrit. Elle vit de mouches, de scarabées, de limaçons & de vers de terre. Lorsqu'elle est en repos, elle se replie souvent sur elle-même comme les serpens *(i)*. Elle peut rester quelque tems dans l'eau sans y périr; elle s'y dépouille d'une pellicule mince d'un cendré verdâtre. On a même conservé des Salamandres pendant plus de six mois dans de l'eau de puits; on ne leur donnoit aucune nourriture; on avoit seulement le soin de changer souvent l'eau.

On observe que toutes les fois qu'on plonge une Salamandre terrestre dans l'eau, elle s'efforce d'élever ses narines au-dessus de la surface, comme si elle cherchoit l'air de latmosphère, ce qui est une nouvelle preuve du besoin qu'ont tous les Quadrupèdes ovipares de respirer pendant tout le tems où ils ne sont point engourdis *(k)*. La Salamandre terrestre n'a point d'oreilles apparentes; & en ceci elle ressemble aux serpens. On a prétendu qu'elle n'entendoit point; & c'est ce qui lui a fait donner le nom de *Sourd* dans certaines provinces de France: on pourroit le présumer, parce qu'on ne lui a jamais entendu jeter aucun cri, & qu'en général le silence est lié avec la surdité.

Ayant donc peut-être un sens de moins, & privée de la faculté de communiquer ses sensations aux animaux de son espèce, même par des sons imparfaits, elle doit être réduite à un bien moindre degré d'instinct; aussi est-elle stupide, & non pas courageuse, comme on l'a écrit; elle ne brave pas le danger, ainsi qu'on l'a prétendu, mais elle ne l'apperçoit point; quelques gestes qu'on fasse pour l'effrayer, elle s'avance toujours sans se détourner de sa route; cependant, comme aucun animal n'est privé du sentiment nécessaire à sa conservation, elle comprime, dit-on, rapidement sa peau lorsqu'on la tourmente, & fait rejaillir contre ceux qui lattaquent le lait âcre que cette peau recouvre. Si on la frappe, elle commence par dresser sa queue; elle devient ensuite immobile, comme si elle étoit saisie par une sorte de paralysie; car il ne faut pas, avec quelques Naturalistes, attribuer à un animal si dénué d'instinct, assez de finesse & de ruse pour contrefaire la morte, ainsi

(h) *Gesner, de Quadrupedibus oviparis, de Salamandra, page* 79.
(i) *Laurenti specimen medicum, page* 153.
(k) Voyez le Discours sur la nature des Quadrupèdes ovipares.

qu'ils l'ont écrit. Au reſte, il eſt difficile de la tuer; elle eſt très-vivace; mais trempée dans du vinaigre, ou entourée de ſel en poudre, elle périt bientôt dans des convulſions, ainſi que pluſieurs autres lézards & les vers.

Il ſemble que l'on ne peut accorder à un être une qualité chimérique, ſans lui refuſer en même-tems une propriété réelle. On a regardé la froide Salamandre comme un animal doué du pouvoir miraculeux de réſiſter aux flammes, & même de les éteindre; mais en même-tems on l'a rabaiſſée autant qu'on l'avoit élevé par ce privilège unique. On en a fait le plus funeſte des animaux; les Anciens, & même Pline l'ont dévouée à une ſorte d'anathème, en la conſidérant comme celui dont le poiſon étoit le plus dangereux (*l*). Ils ont écrit qu'en infectant de ſon venin preſque tous les végétaux d'une vaſte contrée, elle pouvoit donner la mort à des nations entières. Les Modernes ont auſſi cru pendant long-tems au poiſon de la Salamandre; on a dit que ſa morſure étoit mortelle, comme celle de la vipère (*m*): on a cherché & preſcrit des remèdes contre ſon venin; mais enfin on a eu recours aux obſervations par leſquelles on auroit dû commencer. Le fameux Bacon avoit voulu engager les Phyſiciens à s'aſſurer de l'exiſtence du venin de la Salamandre; Geſner prouva par l'expérience qu'elle ne mordoit point, de quelque manière qu'on cherchât à l'irriter; & Wurfbainus fit voir qu'on pouvoit impunément la toucher, ainſi que boire de l'eau des fontaines qu'elle habite. M. de Maupertuis s'eſt auſſi occupé de ce lézard (*n*): en recherchant ce que pouvoit être ſon prétendu poiſon, il a démontré, par l'expérience, l'action des flammes ſur la Salamandre, comme ſur les autres animaux. Il a remarqué qu'à peine elle eſt ſur le feu, qu'elle paroît couverte de gouttes de ſon lait, qui raréfié par la chaleur, s'échappe par tous les pores de la peau, ſort en plus grande quantité ſur la tête, ainſi que ſur les mamelons, & ſe durcit ſur-le-champ. Mais on n'a certainement pas beſoin de dire que ce lait n'eſt jamais aſſez abondant pour éteindre le moindre feu.

M. de Maupertuis, dans le cours de ſes expériences, irrita envain pluſieurs Salamandres; jamais aucune n'ouvrit la bouche; il fallut la leur ouvrir par force.

Comme les dents de ces lézards ſont très-petites, on eut beaucoup de peine à trouver un animal dont la peau fût aſſez fine pour être entamée par ces dents. Il eſſaya inutilement de les faire pénétrer dans la chair d'un poulet déplumé; il preſſa envain les dents contre la peau; elles ſe dérangèrent plutôt que de l'entamer; il parvint enfin à faire mordre par une Salamandre la cuiſſe d'un poulet dont il avoit enlevé la peau. Il fit mordre auſſi par des Salamandres, récemment priſes, la langue & les lèvres d'un chien, ainſi que la langue d'un coq d'Inde: aucun de ces animaux n'éprouva le moindre accident. M. de Maupertuis fit avaler enſuite des Salamandres entières ou coupées par morceaux à un coq d'Inde & à un chien, qui ne parurent pas en ſouffrir.

M. Laurenti a fait depuis des expériences dans les mêmes vues; il a forcé

(*l*) *Pline, Livre XXIX*, Chap. *IV*.
(*m*) *Matthiole, Liv. VI*, Chap. *IV*.
(*n*) *Mémoires de l'Académie des Sciences, année* 1727.

des lézards gris à mordre des Salamandres, & il leur en a fait avaler du lait: les lézards font morts très-promptement (*o*). Le lait de la Salamandre pris intérieurement pourroit donc être funeste & même mortel à certains animaux, sur-tout aux plus petits, mais il ne paroît pas nuisible aux grands animaux.

On a cru pendant long-tems que les Salamandres n'avoient point de sexe, & que chaque individu étoit en état d'engendrer seul son semblable, comme dans plusieurs espèces de vers (*p*). Ce n'est pas la fable la plus absurde qu'on ait imaginée au sujet des Salamandres; mais si la manière dont elles viennent à la lumière n'est pas aussi merveilleuse qu'on l'a écrit, elle est remarquable en ce qu'elle diffère de celle dont naissent presque tous les autres lézards, & en ce qu'elle est analogue à celles dont voient le jour les seps ou chalcides, ainsi que les vipères & plusieurs espèces de serpens. La Salamandre mérite par-là l'attention des Naturalistes, bien plus que par la fausse & brillante réputation dont elle a joui si long-tems. M. de Maupertuis ayant ouvert quelques Salamandres, y trouva des œufs, & en même-tems des petits tout formés; les œufs étoient divisés en deux grappes alongées; & les petits étoient renfermés dans deux espèces de tuyaux transparens; ils étoient aussi bien conformés, & bien plus agiles que les Salamandres adultes. La Salamandre met donc bas des petits venus d'un œuf éclos dans son ventre, ainsi que ceux des vipères (*q*). Mais d'ailleurs on a écrit qu'elle pond, comme les Salamandres aquatiques, des œufs élyptiques, d'où sortent de petites Salamandres sous la forme de *têtard* (*r*). Nous avons souvent vérifié le premier fait, qui d'ailleurs est bien connu depuis long tems (*s*); mais nous n'avons pas été à même de vérifier le second. Il seroit intéressant de constater que le même Quadrupède produit ses petits, en quelque sorte, de deux manières différentes; qu'il y a des œufs que la mère pond, & d'autres dont le fœtus sort dans le ventre de la Salamandre, pour demeurer ensuite renfermé avec plusieurs autres fœtus dans une espèce de membrane transparente, jusqu'au moment où il vient à la lumière. Si cela étoit, on devroit disséquer des Salamandres à différentes époques très-rapprochées, depuis le moment où elles s'accouplent, jusqu'à celui où elles mettent bas leurs petits; l'on suivroit avec soin l'accroissement successif de ces petits venus à la lumière tout formés; on le compareroit avec le développement de ceux qui sortiroient de l'œuf hors du ventre de leur mère, &c. Quoi qu'il en soit, la Salamandre femelle met bas des petits tous formés, & sa fécondité est très-grande: les Naturalistes ont écrit depuis long-tems qu'elle faisoit quarante ou cinquante petits (*t*); & M. de Maupertuis a trouvé quarante-deux petites Salamandres dans le corps d'une femelle, & cinquante-quatre dans une autre.

Les petites Salamandres sont souvent d'une couleur noire, presque sans ta-

(*o*) *Joseph Nicol. Laurenti specimen medicum. Viennæ*, 1768, *fol.* 158.
(*p*) *Georg. Agricola.*
Conrad Gesner, de Quadrup. ovip., de Salamandra.
(*q*) *Ray, synopsis Quadrupedum, page* 274.
(*r*) *Wurfbainus & Imperati.*
(*s*) *Conrad Gesner, de Quad. ovip., de Salamandra, page* 79.
(*t*) *Gesner, de Quadrup. ovip., de Salamandra, page* 79.

ches, qu'elles conservent quelquefois pendant toute leur vie, dans certaines contrées où on les a prises alors pour une espèce particulière, ainsi que nous l'avons dit.

M. Thunberg a donné, dans les mémoires de l'Académie de Suède (*u*), la description d'un lézard qu'il nomme *lézard du Japon*, & qui ne paroît différer de notre Salamandre terrestre que par l'arrangement de ses couleurs. Cet animal est presque noir, avec plusieurs taches blanchâtres & irrégulières, tant au-dessus du corps, qu'au-dessus des pattes. Le dos présente une bande d'un blanc sâle, divisée en deux vers la tête, & qui s'étend ensuite irrégulièrement & en se rétrécissant jusqu'à l'extrémité de la queue. Cette bande blanchâtre est semée de très-petits points, ce qui forme un des caractères distinctifs de notre Salamandre terrestre. Nous croyons donc devoir considérer le lézard du Japon décrit par M. Thunberg, comme une variété constante de notre Salamandre terrestre, dont l'espèce aura pu être modifiée par le climat du Japon: c'est dans la plus grande Isle de cet empire nommée *Niphon*, que l'on trouve cette variété; elle y habite dans les montagnes & dans les endroits pierreux, ce qui indique que ses habitudes sont semblables à celles de la Salamandre terrestre, & confirme notre conjecture au sujet de l'identité d'espèce de ces deux animaux. Les Japonois lui attribuent les mêmes propriétés dont on a cru pendant long-tems que le scinque étoit doué, ainsi qu'on les a attribuées en Europe à la Salamandre à queue plate; ils la regardent comme un puissant stimulant & un remède très-actif; aussi trouve-t-on aux environs de Jédo un grand nombre de ces Salamandres de Japon, séchées & suspendues aux planchers des boutiques.

(*u*) *Mémoires de l'Académie de Stockolm, trimestre d'Avril*, 1787.

LA SALAMANDRE A QUEUE PLATE (*a*).

CE lézard, ainsi que la Salamandre terrestre, peut vivre également sur la terre & dans l'eau: mais il préfère ce dernier élément pour son habitation, au

(*a*) *En grec* Σαῦρος ἔνυδρος.
En vieux François, Tassot.
En Italien, Marasandola.
En Ecosse, Ask.
Salamandre à queue plate. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lacerta palustris, 44. *Linn. amphib. rept.*
Ray, Synopsis Quadrupedum, page 273. Salamandra aquatiqua, the water eft.
Lacertus aquaticus. *Conrad Gesner, de Quadrup. ovip.*
Séba, mus. 1. *planche* 14, *fig.* 2, *le mâle*, & *fig.* 3, *la femelle.*
Lézards amphibies d'Afrique, *id., tab.* 89, *fig.* 4 & 5, *volume* 2, *planche* 12, *fig.* 7.
Gronovius, mus. 2, *page* 77, *No.* 51.
Triton cristatus, *Laurenti specimen medicum.*



LA SALAMANDRE À QUEUE PLATE. *de grandeur de nature 1. mâle. 2. femelle.*

lieu qu'on rencontre presque toujours la Salamandre terrestre dans des trous de murailles, ou dans de petites cavités souterraines; & de-là vient qu'on a donné à la Salamandre à queue plate, le nom de Salamandre aquatique, & que M. Linné l'a appellée *lézard des marais.* Elle ressemble à la Salamandre dont nous venons de parler, en ce qu'elle a le corps dépourvu d'écailles sensibles, ainsi que les doigts dégarnis d'ongles, & qu'on ne compte que quatre doigts à ses pieds de devant: mais elle en diffère sur-tout par la forme de sa queue. Elle varie beaucoup par ses couleurs, suivant l'âge & le sexe. Il paroît d'ailleurs qu'on doit distinguer dans cette espèce de Salamandre à queue plate, plusieurs variétés plus ou moins constantes, qui ne sont distinguées que par la grandeur & par les couleurs, & qui doivent dépendre de la différence des pays, ou même seulement de la nourriture *(b)*. Mais nous ne croyons pas devoir compter, avec M. Dufay, trois espèces de Salamandre à queue plate; & si on lit avec attention son Mémoire, on se convaincra sans peine, d'après tout ce que nous avons dit dans cette Histoire, que les différences qu'il rapporte pour établir des diversités d'espèces, constituent tout au plus des variétés constantes *(c)*.

Les plus grandes Salamandres à queue-plate n'excèdent guère la longueur de six à sept pouces. La tête est aplatie; la langue large & courte; la peau est dure, & répand une espèce de lait quand on la blesse. Le corps est couvert de très-petites verrues saillantes & blanchâtres: la couleur générale, plus ou moins brune sur le dos, s'éclaircit sous le ventre, & y devient d'un jaune tirant sur le blanc. Elle présente de petites taches, souvent rondes, foncées, ordinairement plus brunes dans le mâle, bleuâtres & diversement placées dans certaines variétés.

Ce qui distingue principalement le mâle, c'est une sorte de crête membraneuse & découpée, qui s'étend le long du dos, depuis le milieu de la tête jusqu'à l'extrémité de la queue, sur laquelle ordinairement les découpures s'effacent, ou deviennent moins sensibles. Le dessous de la queue est aussi garni dans toute sa longueur d'une membrane en forme de bande, placée verticalement, qui a une blancheur éclatante, & qui fait paroître plate la queue de la Salamandre *(d)*.

La femelle n'a pas de crête sur le dos, où l'on voit au contraire un enfoncement qui s'étend depuis la tête jusqu'à l'origine de la queue. Cependant lorsqu'elle est maigre, l'épine du dos forme quelquefois une petite éminence; elle a sur le bord supérieur de la queue, une sorte de crête membraneuse & entière, & le bord inférieur de cette même queue est garni de la bande très-blanche qu'on remarque dans le mâle. En général, les couleurs sont plus

(L'animal que Bélon a appellé cordule, est la Salamandre à queue plate, un peu défigurée: Gesner lui-même l'avoit reconnu). *Conrad Gesner, de Quadr., Appendix, page* 26.

Lacerta aquatica. *Scotia illustrata, Edimburgi*, 1684.

Lacerta aquatica. *Wulf. Ichthiologia cum amphibiis regni Borussici.*

(b) Conrad Gesner, de Quadrup. ovip., page 28.

Lettre de M. David Erskine Baker, au Président de la Société royale. Transactions philosophiques, Londres, 1747, *in* 4to, *No.* 483.

(c) Mémoire de M. Dufay, dans ceux de l'Académie des Sciences, année 1729.

(d) Cette description a été faite d'après plusieurs individus conservés au Cabinet du Roi.

pâles & plus égales dans la femelle; elles sont aussi moins foncées dans les jeunes Salamandres.

La Salamandre à queue plate aime les eaux limonneuses, où elle se plaît à se cacher sous les pierres; on la trouve dans les vieux fossés, dans les marais, dans les étangs; on ne la rencontre presque jamais dans les eaux courantes: l'hiver, elle se retire quelquefois dans les souterrains humides.

Lorsqu'elle va à terre, elle ne marche qu'avec peine & très-lentement. Quelquefois, lorsqu'elle vient respirer au bord de l'eau, elle fait entendre un petit sifflement. Elle perd difficilement la vie, & comme elle n'est ni aussi sourde, ni aussi silencieuse que la Salamandre terrestre, elle doit, à certains égards, avoir l'instinct moins borné.

Le conte ridicule qu'on a répété pendant tant de tems sur la Salamandre terrestre, n'a pas été étendu jusqu'à la Salamandre à queue plate. Mais, au lieu de lui attribuer le pouvoir fabuleux de vivre au milieu des flammes, on a reconnu dans cette Salamandre une propriété réelle & opposée. Elle peut vivre assez long-tems, non-seulement dans une eau très-froide, mais même au milieu de la glace (e). Elle est quelquefois saisie par les glaçons qui se forment dans les fossés, dans les étangs qu'elle habite; lorsque ces glaçons se fondent, elle sort de son engourdissement, en mêmetems que sa prison se dissout, & elle reprend tous ses mouvemens avec sa liberté.

On a même trouvé, pendant l'été, des Salamandres aquatiques renfermées dans des morceaux de glaces tirés des glacières, & où elles devoient avoir été sans mouvement & sans nourriture, depuis le moment où on avoit ramassé l'eau gelée dans les marais, pour en remplir ces mêmes glacières. Ce phénomène, en apparence très-surprenant, n'est qu'une suite des propriétés que nous avons reconnues dans tous les lézards, & dans tous les Quadrupèdes ovipares (f).

La Salamandre ne mord point, à moins qu'on ne lui fasse ouvrir la bouche par force; & ses dents sont presque imperceptibles: elle se nourrit de mouches, de divers insectes qu'elle peut trouver à la surface de l'eau, du frai des grenouilles, &c. Elle est aussi herbivore; car elle mange des lenticules, ou lentilles d'eau, qui flottent sur la surface des étangs qu'elle habite.

Un des faits qui méritent le plus d'être rapportés dans l'histoire de la Salamandre à queue plate, est la manière dont ses petits se développent (g); elle n'est point vivipare, comme la terrestre; elle pond, dans le mois d'Avril ou de Mai, des œufs, qui, dans certaines variétés, sont ordinairement au nombre de vingt, forment deux cordons, & sont joints ensemble par une matière visqueuse, dont ils sont également revêtus lorsqu'ils sont détachés les uns des autres. Ils se chargent de cette matière gluante dans deux canaux blancs & très-plissés, qui s'étendent depuis les pattes de devant jusques vers l'origine de la queue, un de chaque côté de l'épine du dos, & dans lesquels ils entrent en sortant des deux ovaires. On apperçoit, attachés aux parois de ces ovaires, une multitude de très-petits œufs jaunâtres; ils grossissent insensiblement

(e) Voyez le Mémoire déjà cité de M. Dufay.
(f) Voyez le Discours sur la nature des Quadrupèdes ovipares.
(g) *Mémoire de M. Dufay déjà cité.*

à l'approche du printems, & ceux qui ſont parvenus à leur maturité dans la ſaiſon des amours, deſcendent dans les tuyaux blancs & pliſſés, dont nous venons de parler, & où ils doivent être fécondés (*h*).

Lorſqu'ils ſont pondus, ils tombent au fond de l'eau, d'où ils ſe relèvent quelquefois juſqu'à la ſurface des marais, parce qu'il ſe forme dans la matière viſqueuſe qui les entoure, des bulles d'air qui les rendent très-légers; mais ces bulles ſe diſſipent, & ils retombent ſur la vaſe.

A meſure qu'ils groſſiſſent, l'on diſtingue au travers de la matière viſqueuſe, & de la membrane tranſparente qui en eſt enduite, la petite Salamandre repliée dans la liqueur que contient cette membrane. Cet embryon s'y développe inſenſiblement; bientôt il s'y meut, & s'y retourne avec une très-grande agilité; & enfin au bout de huit ou dix jours, ſuivant la chaleur du climat, & celle de la ſaiſon, il déchire, par de petits coups réitérés, la membrane, qui eſt, pour ainſi dire, la coque de ſon œuf (*i*).

Lorſque la jeune Salamandre aquatique vient d'éclore, elle a, ainſi que les grenouilles, un peu de conformité avec les poiſſons. Pendant que ſes pattes ſont encore très-courtes, on voit, de chaque côté, un peu au-deſſus de ſes pieds de devant, de petites houppes frangées, qui ſe tiennent droites dans l'eau, qu'on a comparées à de petites nageoires, & qui reſſemblent aſſez à une plume garnie de barbes. Ces houppes tiennent à des eſpèces de demi-anneaux cartilagineux & dentelés, au nombre de quatre de chaque côté, & qui ſont analogues à l'organe des poiſſons, que l'on a appellé *ouïes*. Ils communiquent tous à la même cavité; ils ſont ſéparés les uns des autres, & recouverts, de chaque côté, par un panneau qui laiſſe paſſer les houppes frangées. A meſure que l'animal grandit, ces eſpèces d'aigrettes diminuent & diſparoiſſent; les panneaux s'attachent à la peau ſans laiſſer d'ouverture; les demi-anneaux ſe réuniſſent par une membrane cartilagineuſe; & la Salamandre perd l'organe particulier qu'elle avoit étant jeune. Il paroît qu'elle s'en ſert, comme les poiſſons des *ouïes*, pour filtrer l'air que l'eau peut contenir, puiſque quand elle en eſt privée, elle vient plus ſouvent reſpirer à la ſurface des étangs.

Nous avons vu que les lézards changent de peau une ou deux fois dans l'année: la Salamandre aquatique éprouve dans ſa peau des changemens bien plus fréquens; & en ceci elle a un nouveau rapport avec les grenouilles, qui ſe dépouillent très-ſouvent, ainſi que nous le verrons. Etant douée de plus d'activité dans l'été, & même dans le printems, elle doit conſommer & réparer en moins de tems une plus grande quantité de forces & de ſubſtance; elle quitte alors ſa peau, tous les quatre ou cinq jours, ſuivant certains Auteurs (*k*), & tous les quinze jours ou trois ſemaines, ſuivant d'autres Naturaliſtes (*l*), dont l'obſervation doit être auſſi exacte que celle des premiers, la fréquence

(*h*) *Œuvres de M. l'Abbé Spallanzani, traduction de M. Sennebier, vol.* 3, *p.* 60.

(*i*) C'eſt cette membrane que M. l'Abbé Spallanzani a appellée l'*amnios* de la jeune Salamandre, ce grand Obſervateur ne voulant pas regarder les Salamandres aquatiques comme venant d'un véritable œuf. *Voyez l'ouvrage déjà cité de ce Naturaliſte.*

(*k*) *M. Dufay, Mémoire déjà cité.*

(*l*) *Lettre de M. Baker déjà citée.*

des dépouillemens de la Salamandre à queue plate devant tenir à la température, à la nature des alimens, & à plusieurs autres causes accidentelles.

Un ou deux jours avant que l'animal change de peau, il est plus paresseux qu'à l'ordinaire. Il ne paroît faire aucune attention aux vers, & aux insectes qui peuvent être à sa portée, & qu'il avale avec avidité dans tout autre tems. Sa peau est comme détachée du corps en plusieurs endroits, & sa couleur se ternit. L'animal se sert de ses pieds de devant pour faire une ouverture à sa peau, autour de ses mâchoires; il la repousse ensuite successivement au-dessus de sa tête, jusqu'à ce qu'il puisse dégager ses deux pattes, qu'il retire l'une après l'autre. Il continue de la rejeter en arrière, aussi loin que ses pattes de devant peuvent atteindre; mais il est obligé de se frotter contre les pierres & les graviers, pour sortir à demi de sa vieille enveloppe, qui bientôt est retournée, & couvre le derrière du corps & la queue. La Salamandre aquatique saisissant alors sa peau avec sa gueule, & en dégageant l'une après l'autre les pattes de derrière, achève de se dépouiller.

Si l'on examine la vieille peau, on la trouve tournée à l'envers, mais elle n'est déchirée en aucun endroit. La partie, qui revêtoit les pattes de derrière, paroît comme un gant retourné, dont les doigts sont entiers & bien marqués; celle qui couvroit les pattes de devant est renfermée dans l'espèce de sac que forme la dépouille: mais on ne retrouve pas la partie de la peau qui recouvroit les yeux, comme dans la vieille enveloppe de plusieurs espèces de serpens: on voit deux trous à la place, ce qui prouve que les yeux de la Salamandre ne se dépouillent pas. Après cette opération, qui dure ordinairement une heure & demie, la Salamandre aquatique paroît pleine de vigueur, & sa peau est lisse & très-colorée. Au reste, il est facile d'observer toutes les circonstances du dépouillement des Salamandres aquatiques, qui a été très-bien décrit par M. Baker (*m*), en gardant ces lézards dans des vases de verre remplis d'eau.

M. Dufay a vu sortir, par l'anus de quelques Salamandres, une espèce de tube rond, d'environ une ligne de diamètre, & long à-peu-près comme le corp de l'animal. La Salamandre étoit un jour entier à s'en délivrer, quoiqu'elle le tirât souvent avec les pattes & avec la gueule. Cette membrane, vue au microscope, paroissoit parsemée de petits trous ronds, disposés très-régulièrement; l'un des bouts contenoit un petit os pointu, assez dur, que la membrane entouroit, & auquel elle étoit attachée; l'autre bout présentoit deux petits bouquets de poils, qui paroissoient au microscope revêtus de petites franges, & qui sortoient par deux trous voisins l'un de l'autre. Il me semble que M. Dufay a conjecturé, avec raison, que cette membrane pouvoit être la dépouille de quelque viscère qui avoit éprouvé, ainsi que l'a pensé l'Historien de l'Académie, une altération semblable à celle que l'on observe tous les ans dans l'estomac des crustacées (*n*).

On trouve souvent la légère dépouille de la Salamandre aquatique flottante sur

(*m*) Voyez, dans les Transactions philosophiques, la lettre déjà citée.
(*n*) *Mémoires de l'Académie des Sciences, année* 1703.

ſur la ſurface des marais; l'hiver, ſa peau éprouve, dans nos contrées, des altérations moins fréquentes; & ce n'eſt guère que tous les quinze jours, que cette Salamandre quitte ſon enveloppe, pour en reprendre une nouvelle; ayant moins de force pendant la ſaiſon du froid, il n'eſt pas ſurprenant que les changemens qu'elle ſubit ſoient moins prompte, & par conſéquent moins ſouvent répétés. Mais il ſuffit qu'elle quitte ſa peau plus d'une fois pendant l'hiver, à des latitudes aſſez hautes, & par conſéquent qu'elle y en refaſſe une nouvelle pendant cette ſaiſon rigoureuſe, pour qu'on doive dire que la plupart des Salamandres à queue plate ne s'engourdiſſent pas toujours pendant les grands froids de nos climats, & que, par une ſuite de la température un peu plus douce qu'elles peuvent trouver auprès des fontaines, & dans les différens abris qu'elles choiſiſſent, il leur reſte aſſez de mouvement intérieur, & de chaleur dans le ſang, pour réparer, par de nouvelles productions, la perte des anciennes.

L'on ne doit pas être étonné que cette reproduction de la peau des Salamandres à queue plate ait lieu ſi fréquemment. L'élément qu'elles habitent ne doit-il pas en effet ramollir leur peau, & contribuer à l'altérer?

M. Dufay dit, dans le Mémoire dont nous avons déjà parlé, que quelquefois les Salamandres aquatiques ne pouvant pas dépouiller entièrement une de leurs pattes, la portion de peau qui y reſte ſe corrompt, & pourrit la patte, qui tombe en entier, ſans que l'animal en meure. Elles ſont très-ſujettes, ſuivant lui, à perdre ainſi quelques-uns de leurs doigts; & ces accidens arrivent plus ſouvent aux pattes de devant, qu'à celles de derrière.

L'accouplement des Salamandres aquatiques ne ſe fait point ainſi que celui des tortues, & du plus grand nombre de lézards; il a lieu ſans aucune intromiſſion, comme celui des grenouilles *(o)*; la liqueur prolifique parvient cependant juſques aux canaux dans leſquels entrent les œufs en ſortant des ovaires de la femelle *(p)*, de même qu'elle y pénètre dans les lézards. Les Salamandres à queue plate réuniſſent donc les lézards & les grenouilles, par la manière dont elles ſe multiplient, ainſi que par leurs autres habitudes & leur conformation. Il arrive ſouvent que cet accouplement des Salamandres à queue plate eſt précédé par une pourſuite, répétée pluſieurs fois, & mêlée à une ſorte de jeu. On diroit alors qu'elles tendent à augmenter les plaiſirs de la jouiſſance par ceux de la recherche, & qu'elles connoiſſent la volupté des deſirs. Elles préludent par de légères carreſſes à une union plus intime. Elles ſemblent s'éviter d'abord, pour avoir plus de plaiſir à ſe rapprocher; & lorſque dans les beaux jours du printems la Nature allume le feu de l'amour, même au milieu des eaux, & que les êtres les plus froids ne peuvent ſe garantir de ſa flamme, on voit quelquefois ſur la vaſe couverte d'eau, qui borde les étangs, le mâle de la Salamandre, pénétré de l'ardeur vivifiante de la ſaiſon nouvelle, chercher avec empreſſement ſa femelle, jouer, courir avec elle, tantôt la pourſuivre avec amour, tantôt la précéder, & lui fermer enſuite le paſſage, redreſſer ſa crête, courber ſon corps, relever ſon dos, & former ainſi une eſpèce

(o) *Œuvres de M. l'Abbé Spallanzani, traduction de M. Sennebier, vol. 3, page 56.*
(p) *M. l'Abbé Spallanzani, ouvrage déjà cité.*

d'arcade, ſous laquelle la femelle paſſe en courant, comme pour lui échapper. Le mâle la pourſuit; elle s'arrête: il la regarde fixement; il s'approche de très-près; il reprend la même poſture; la femelle repaſſe ſous l'eſpèce d'arcade qu'il forme, s'enfuit de nouveau pour s'arrêter encore. Ces jeux amoureux, pluſieurs fois répétés, ſe changent enfin en étroites careſſes. La femelle, comme laſſée d'échapper ſi ſouvent, s'arrête pour ne plus s'enfuir; le mâle ſe place à côté d'elle, approche ſa tête, & éloigne ſon corps, ſouvent juſqu'à un pouce de diſtance. Sa crête flotte nonchalamment; ſon anus eſt très-ouvert; il frappe de tems en tems ſa compagne de ſa queue; il ſe renverſe même ſur elle; mais, reprenant ſa première poſition, c'eſt alors que, malgré la petite diſtance qui les ſépare, il lance la liqueur prolifique, & les vues de la Nature ſont remplies, ſans qu'il y ait entr'eux aucune union intime & immédiate. Cette liqueur active atteint la femelle qui devient immobile, & elle donne à l'eau une légère couleur bleuâtre: bientôt le mâle ſe réveille d'une eſpèce d'engourdiſſement dans lequel il étoit tombé; il recommence ſes careſſes, lance une nouvelle liqueur, achève de féconder ſa femelle, & ſe ſépare d'elle (q).

Mais, loin de l'abandonner, il s'en rapproche ſouvent, juſqu'à ce que tous les œufs contenus dans les ovaires, & parvenus à l'état de groſſeur convenable, ſoient entrés dans les canaux, où ils ſe chargent d'un humeur viſqueuſe, & qu'ils aient pu être tous fécondés. Ce tems d'amour & de jouiſſances dure plus ou moins, ſuivant la température, & quelquefois il eſt de trente jours (r).

Matthiole dit que, de ſon tems, on employoit dans les pharmacies, les Salamandres aquatiques à la place des ſcinques d'Egypte, mais qu'elles ne devoient pas produire les mêmes effets (s).

Les Salamandres aquatiques, jetées ſur du ſel en poudre, y périſſent, comme les Salamandres terreſtres. Elles expriment de toutes les parties de leurs corps le ſuc laiteux dont nous avons parlé. Elles tombent dans des convulſions, ſe roulent, & expirent au bout de trois minutes (t). Il paroît, d'après les expériences de M. Laurenti, qu'elles ne ſont point venimeuſes, comme l'ont dit les Anciens, & qu'elles ne ſont dangereuſes, ainſi que la Salamandre terreſtre, que pour les petits lézards (u).

Les viſcères de la Salamandre aquatique ont été fort bien decrits par M. Dufay.

Elle habite dans preſque toutes les contrées, non-ſeulement de l'Aſie & de l'Afrique (v), mais encore du nouveau Continent. Elle ne craint même pas la température des pays ſeptentrionaux, puiſqu'on la rencontre en Suède, où ſon ſéjour au milieu des eaux doit la garantir des effets d'un froid exceſſif. On auroit donc pu lui donner le nom de lézard commun, ainſi qu'on l'a donné au lézard gris, & à un autre lézard déſigné ſous le nom de *lézard vulgaire*, par M. Linné (x), & qui ne nous paroît être tout au plus qu'une variété de

(q) *Obſervations faites par M. Demours, de l'Académie royale des Sciences.*
(r) *M. l'Abbé Spallanzani, ouvrage déjà cité.*
(s) *Matthiole, dioſc.*
(t) *Mémoire de M. Dufay, déjà cité.*
(u) *Laurenti ſpecimen medicum.*
(v) *Jobi Ludolphi Æthopica.*
(x) Lacerta vulgaris, 42. *Linn. amph. rept.*

la Salamandre à queue-plate. Mais ce lézard, que M. Linné a nommé *lézard vulgaire*, n'eſt pas le ſeul que nous croyons devoir rapporter a la *queue-plate*. Le *lézard aquatique*, du même Naturaliſte (y), nous paroît être auſſi de la même eſpèce. En effet, tous les caractères qu'il attribue à ces deux lézards ſe retrouvent dans les variétés de la Salamandre à queue plate tant mâle que femelle, ainſi que nous nous en ſommes aſſurés en examinant les divers individus conſervés au Cabinet du Roi. On pourroit dire ſeulement que l'expreſſion de cylindrique (*teres & teretiuſcula*) que M. Linné emploie pour déſigner la queue du *lézard vulgaire*, & celle du *lézard aquatique*, ne peut pas convenir à *la Salamandre à queue plate*. Mais il eſt aiſé de répondre à cette objection. 1. Il paroît que M. Linné n'avoit pas vu le *lézard aquatique*, & Gronovius, qu'il cite relativement à ce lézard, dit que cet animal eſt preſque entièrement ſemblable à celui que nous nommons *queue plate* (z); il ajoute que la queue eſt un peu épaiſſe & preſque carrée. 2. La figure de Séba, citée par M. Linné, repréſente évidemment la *queue-plate* (a). D'ailleurs il y a pluſieurs individus femelles dans l'eſpèce qui fait le ſujet de cet article, dont la queue paroît ronde, parce que les membranes qui la garniſſent pardeſſus & pardeſſous ſont très-peu ſenſibles. Pluſieurs mâles, lorſqu'ils ſont très-jeunes, manquent preſque abſolument de ces membranes, & leur queue eſt comme cylindrique (b). A l'égard de la queue du lézard vulgaire, M. Linné ne renvoie qu'à Ray, qui, à la vérité, diſtingue auſſi ce lézard d'avec notre Salamandre, mais dont cependant le texte convient entièrement à cette dernière. Nous devons ajouter que toutes les habitudes attribuées à ces deux prétendues eſpèces de lézards, ſont celles de notre Salamandre à queue-plate. Tout concourt donc à prouver qu'elles n'en ſont que des variétés, & ce qui achève de le montrer, c'eſt que Gronovius lui-même a trouvé une grande reſſemblance entre notre Salamandre & le lézard aquatique, & qu'enfin l'article & la figure de Geſner que M. Linné a rapportés à ce prétendu lézard aquatique, ne peuvent convenir qu'à notre Salamandre femelle.

C'eſt donc la femelle de notre Salamandre à queue-plate, qui, très-différente en effet du mâle, ainſi que nous l'avons vu, aura été nommée lézard aquatique par M. Linné & regardée comme une eſpèce diſtincte par ce grand Naturaliſte, ainſi que par Gronovius. Quelques différences dans les couleurs de cette femelle, auront même fait croire à quelques Naturaliſtes & particulièrement à Petivers (c) qu'ils avoient reconnu le mâle & la femelle, ce qui aura confirmé l'erreur. Quelqu'autre variété, dans ces mêmes couleurs ou dans la taille, aura fait établir une troiſième eſpèce ſous le nom de lézard vulgaire. Mais ce lézard vulgaire & ce lézard aquatique, ne ſont que la même eſpèce, ainſi que M. Linné lui-même l'avoit ſoupçonné, puiſqu'il ſe demande (d), ſi le dernier de ces animaux n'eſt pas le premier dans ſon jeune âge; & ces

(y) Lacerta aquatica, 43. *Linn. amphib. rept.*
(z) *Gronovius, muſæum* 2, *page* 78, *No.* 52.
(a) *Séba, mus.* 2. *Tab.* 12, *fig.* 7. Salamandra ceylanica.
(b) *Mémoire déjà cité de M. Dufay.*
(c) *Petivers, muſæum* 18, *No.* 113.
(d) *Syſtema naturæ, amphib. rept., editio* 13.

deux lézards ne sont que la femelle de notre Salamandre, ce qui est mis hors de doute par les descriptions auxquelles M. Linné renvoie, ainsi que par les figures qu'il cite, & sur-tout par celles de Séba *(e)* & de Gesner *(f)*. Au reste, nous n'avons adopté l'opinion que nous exposons ici, qu'après avoir examiné un grand nombre de Salamandres à queue-plate, & comparé plusieurs variétés de cette espèce.

C'est peut-être à la Salamandre à queue-plate qu'appartient l'animal aquatique, connu en Amérique, & particulièrement dans la nouvelle Espagne, sous le nom Mexiquain d'*Axolotl*, & sous le nom Espagnol d'*Inguete de Agua*. Il a été pris pour un poisson, quoiqu'il ait quatre pattes; mais nous avons vu que le scinque avoit été regardé aussi comme un poisson, parce qu'il habite les eaux. L'Axolotl a, dit-on, la peau fort unie, parsemée sous le ventre de petites taches, dont la grandeur diminue depuis le milieu du corps, jusqu'à la queue. Sa longueur & sa grosseur sont à-peu-près celles de la Salamandre à queue-plate; ses pieds sont divisés en quatre doigts, *comme dans les grenouilles*, ce qui peut faire présumer que le cinquième doigt ne manque qu'aux pieds de devant, ainsi que dans ces mêmes grenouilles & dans la plupart des Salamandres. Il a la tête grosse en proportion du corps, la gueule noire & presque toujours ouverte. On a débité un conte ridicule au sujet de ce lézard. On a prétendu que la femelle étoit sujette, comme les femmes, à un écoulement périodique. Cette erreur pourroit venir de ce qu'on l'a confondu avec les Salamandres terrestres, qui mettent bas des petits tout formés. Et peut-être même appartient-il aux Salamandres terrestres plutôt qu'aux aquatiques. Au reste, on dit que sa chair est bonne à manger & d'un goût qui approche de celui de l'anguille *(g)*. Si cela étoit, il devroit former une espèce particulière, ou plutôt, on pourroit croire qu'on n'auroit vu à la place de ce prétendu lézard, qu'une grenouille qui n'étoit pas encore développée & qui avoit sa queue de têtard. C'est à l'observation à éclaircir ces doutes.

(e) Séba, mus. 2, tab. 12, fig. 7.
(f) Gesner, de Quadr. ovip. Lacertus aquaticus.
(g) Voyez la description de la nouvelle Espagne, Histoire générale des Voyages, troisième Partie, Livre V.

LA PONCTUÉE *(a)*.

ON trouve, dans la Caroline, une Salamandre que nous appellons la Ponctuée, à cause de deux rangées de points blancs, qui varient la couleur sombre de son dos, & qui se réunissent en un seul rang. Ce lézard n'a que quatre doigts aux pieds de devant; tous ses doigts sont sans ongles, & sa queue est cylindrique.

(a) Le Ponctué. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lacerta punctata, 45. *Linn. amphib. rept.*
Catesby, Caroli. 3, p. 10, tab. 10, fig. 10. Stellio.

LA QUATRE-RAIES (a).

ON rencontre, dans l'Amérique, feptentrionale une falamendre dont le deffus du corps préfente quatre lignes jaunes. L'algire a également quatre lignes jaunes fur le dos; mais on ne peut pas les confondre, parce que ce dernier a cinq doigts aux pieds de devant, & que la Quatre-raies n'en a que quatre. La queue de la Quatre-raies eft longue & cylindrique: on remarque quelque apparence d'ongles au bout des doigts.

(a) Le Rayé. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lacerta 4 lineata, 46. *Linn. amphib. rept.*

LE SARROUBÉ.

NOUS devons entièrement la connoiffance de cette nouvelle efpèce de falamandre à M. Bruyères, de la Société royale de Montpellier, qui nous a communiqué la defcription qu'il en a faite, & ce qu'il a obfervé touchant cet animal dans l'Isle de Madagafcar, où il l'a vu vivant, & où on le trouve en grand nombre. Aucun Voyageur ni Naturalifte n'ont encore fait mention de cette falamandre; elle eft d'autant plus remarquable, qu'elle eft plus grande que toutes celles que nous venons de décrire. Elle a d'ailleurs des écailles très-apparentes; & fes doigts font garnis d'ongles, au lieu que, dans les quatre falamandres dont nous venons de parler, la peau ne préfente que des mamelons à la place d'écailles fenfibles, & ce n'eft que dans le *Quatre raies* qu'on apperçoit quelque apparence d'ongle. Nous plaçons cependant le Sarroubé à la fuite de ces quatre falamandres, attendu qu'il n'a que quatre doigts aux pieds de devant, & qu'il préfente par-là le caractère diftinctif d'après lequel nous avons formé la divifion dans laquelle ces falamandres font comprifes.

Le Sarroubé a ordinairement un pied de longueur totale; fon dos eft couvert d'une peau brillante & grenue, qui reffemble au *galuchat*; elle eft jaune & tigrée de vert; un double rang d'écailles d'un jaune clair garnit le deffus du cou qui eft très-large; la tête eft plate & alongée; les mâchoires font grandes, & s'étendent jufqu'au-delà des oreilles; elles font fans dents, mais crénelées; la langue eft enduite d'une humeur vifqueufe, qui retient les petits infectes dont le Sarroubé fait fa proie. Les yeux font gros; l'iris eft ovale & fendu verticalement. La peau du ventre eft couverte de petites écailles

rondes & jaunes; les bouts des doigts font garnis de chaque côté d'une petite membrane, & pardeffous d'un ongle crochu, placé entre un double rang d'écailles, qui fe recouvrent comme les ardoifes des toits, ainfi que dans le lézard à tête-plate qui vit auffi à Madagafcar, & avec lequel le Sarroubé a de très-grands rapports. Ces deux derniers lézards fe reffemblent encore, en ce qu'ils ont tous les deux la queue plate & ovale; mais ils diffèrent l'un de l'autre, en ce que le Sarroubé n'a point la membrane frangée qui s'étend tout autour du corps du lézard à tête-plate; & d'ailleurs il n'a que quatre doigts aux pieds de devant, ainfi que nous l'avons dit.

Le nom de Sarroubé qui lui a été donné par les habitans de Madagafcar, paroît à M. Bruyères dérivé du mot de leur langue *farrout*, qui fignifie *colere*. Ces mêmes habitans redoutent le Sarroubé autant que le lézard à tête-plate; mais M. Bruyères penfe que c'eft un animal très-innocent, & qui n'a aucun moyen de nuire. Il paroît craindre la trop grande chaleur; on le rencontre plus fouvent pendant la pluie que pendant un tems fec; & les Nègres de Madagafcar dirent à M. Bruyères qu'on le trouvoit en bien plus grand nombre dans les bois pendant la nuit que pendant le jour.

LA TROIS-DOIGTS.

NOUS nommons ainfi une nouvelle efpèce de falamandre, dont aucun Auteur n'a encore parlé, & qu'il eft très-aifé de diftinguer des autres par plufieurs caractères remarquables. Elle n'eft point dépourvue de côtes, ainfi que les autres Salamandres: elle n'a que trois doigts aux pieds de devant, & quatre doigts aux pieds de derrière; fa tête eft aplatie & arrondie pardevant; la queue eft déliée, plus longue que la tête & le corps; & l'animal la replie facilement. C'eft à M. le Comte de Mailli, Marquis de Nefle, que nous devons la connoiffance de cette nouvelle efpèce de falamandre, dont il a trouvé un individu fur le cratère même du Véfuve, environné des laves brûlantes que jette le volcan. C'eft une place remarquable pour une falamandre qu'un endroit entouré de matières ardentes vomies par un volcan; beaucoup de gens pourroient même regarder la proximité de ces matières comme une preuve du pouvoir de réfifter aux flammes, que l'on a attribué aux falamandres: Nous n'y voyons cependant que la fuite de quelque accident & de quelques circonftances particulières qui auront entraîné l'individu trouvé par M. le Marquis de Nefle, auprès des laves enflammées du Véfuve. Leur ardeur auroit bientôt confumé la Salamandre à Trois-doigts, ainfi que tout autre animal, fi elle n'avoit pas été prife avant d'être expofée de trop près ou pendant trop longtems à l'action de ces matières volcaniques, dont la chaleur éloignée aura nui d'autant moins à cette Salamandre, que tous les Quadrupèdes ovipares fe plaifent au milieu de la température brûlante des contrées de la zone torride.



Hulk Sculp.

LES TROIS DOIGTS, *grandeur de nature.*

M. le Marquis de Nesle a bien voulu nous envoyer la Salamandre à Trois-doigts qu'il a rencontrée sur le Vésuve, & nous saisissons cette occasion de lui témoigner notre reconnoissance pour les services qu'il rend journellement à l'Histoire naturelle. L'individu apporté d'Italie par cet illustre amateur, étoit d'une couleur brune foncée, mêlée de roux sur la tête, les pieds, la queue & le dessous du corps. Il étoit desséché au point qu'on pouvoit facilement compter au travers de la peau les vertèbres & les côtes; la tête avoit trois lignes de longueur, le corps neuf lignes, & la queue seize lignes & demie.

DES QUADRUPÈDES OVIPARES

Qui n'ont point de queue.

IL ne nous reste, pour compléter l'histoire des Quadrupèdes ovipares, qu'à parler de ceux de ces animaux qui n'ont point de queue. Le défaut de cette partie est un caractére constant & très-sensible, d'après lequel il est aisé de séparer cette seconde classe d'avec la première, dans laquelle nous avons compris les tortues & les lézards, qui tous ont une queue plus ou moins longue. Mais, indépendamment de cette différence, les Quadrupèdes ovipares sans queue, présentent des caractères d'après lesquels il est facile de les distinguer. Leur grandeur est toujours très-limitée en comparaison de celle de plusieurs lézards ou tortues: la longueur des plus grands n'excède guère huit ou dix pouces; leur corps n'est point couvert d'écailles; leur peau, plus ou moins dure, est garnie de verrues ou de tubercules, & enduite d'une humeur visqueuse.

La plupart n'ont que quatre doigts aux pieds de devant, & par ce caractère se lient avec les Salamandres. Quelques-uns, au lieu de n'avoir que cinq doigts aux pieds de derrière comme le plus grand nombre des lézards, en ont six plus ou moins marqués: Les doigts tant des pattes de devant que de celles de derrière, sont séparés dans plusieurs de ces Quadrupèdes ovipares, & réunis dans d'autres par une membrane, comme ceux des oiseaux à pieds palmés, tels que les oies, les canards, les mouettes, &c. Les pattes de derrière sont, dans tous les Quadrupèdes ovipares sans queue, beaucoup plus longues que celles de devant. Aussi ces animaux ne marchent-ils point, ne s'avancent jamais que par sauts, & ne se servent de leurs pattes de derrière que comme d'un ressort qu'ils plient & qu'ils laissent se débander ensuite pour s'élancer à une distance & à une hauteur plus ou moins grandes. Ces pattes de derrière sont remarquables, en ce que le tarse est presque toujours aussi long que la jambe proprement dite.

Tous les animaux, qui composent cette classe, ont d'ailleurs une charpente osseuse bien plus simple que ceux dont nous venons de parler. Ils n'ont point

de côtés, non plus que la plupart des ſalamandres; ils n'ont pas même de vertébres cervicales, ou du moins ils n'en ont qu'une ou deux; leur tête eſt attachée preſqu'immédiatement au corps comme dans les poiſſons avec leſquels ils ont auſſi de grands rapports par leurs habitudes, & ſur-tout par la manière dont ils ſe multiplient (*a*). Ils n'ont aucun organe extérieur propre à la génération; les fœtus ne ſont pas fécondés dans le corps de la femelle; mais, à meſure qu'elle pond ſes œufs, le mâle les arroſe de ſa liqueur prolifique, qu'il lance par l'anus: les petits paroiſſent pendant long-tems ſous une eſpèce d'enveloppe étrangère, ſous une forme particulière, à laquelle on a donné le nom de *têtard*, & qui reſſemble plus ou moins à celle des poiſſons; & ce n'eſt qu'à meſure qu'ils ſe développent, qu'ils acquièrent la véritable forme de leurs eſpèces.

Tels ſont les faits généraux communs à tous les Quadrupèdes ovipares ſans queue. Mais, ſi on les examine de plus près, on verra qu'ils forment trois troupes bien diſtinctes, tant par leurs habitudes que par leur conformation.

Les premiers ont le corps alongé, ainſi que la tête; l'un ou l'autre anguleux, & relevé en arêtes longitudinales; le bas du ventre preſque toujours délié, & les pattes très-longues. Le plus ſouvent la longueur de celles de devant eſt double du diamètre du corps vers la poitrine; & celles de derrière ſont au moins de la longueur de la tête & du corps. Ils préſentent des proportions agréables; ils ſautent avec agilité, bien loin de craindre la lumière du jour, ils aiment à s'imbiber des rayons du ſoleil.

Les ſeconds, plus petits en général que les premiers, & plus ſveltes dans leurs proportions, ont leurs doigts garnis de petites pelottes viſqueuſes, à l'aide deſquelles ils s'attachent, même ſur la face inférieure des corps les plus polis. Pouvant d'ailleurs s'élancer avec beaucoup de force, ils pourſuivent les inſectes avec vivacité juſque ſur les branches, & les feuilles des arbres.

Les troiſièmes ont, au contraire, le corps preſque rond, la tête très-convexe, les pattes de devant très courtes; celles de derrière n'égalent pas quelquefois la longueur du corps & de la tête; ils ne s'élancent qu'avec peine; bien loin de rechercher les rayons du ſoleil, ils fuient toute lumière; & ce n'eſt que lorſque la nuit eſt venue qu'ils ſortent de leur trou pour aller chercher leur proie. Leurs yeux ſont auſſi beaucoup mieux conformés que ceux des autres Quadrupèdes ovipares ſans queue, pour recevoir la plus foible clarté; & lorſqu'on les porte au grand jour, leur prunelle ſe contracte, & ne préſente qu'une fente alongée. Ils diffèrent donc autant des premiers & des ſeconds, que les hiboux & les chouettes diffèrent des oiſeaux du jour.

Nous avons donc cru devoir former trois genres différens des Quadrupèdes ovipares ſans queue.

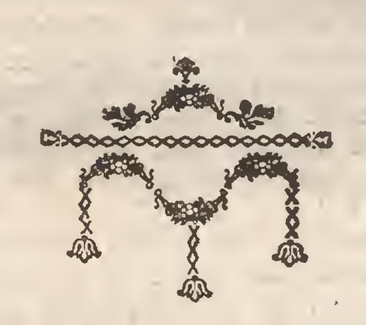
Dans le premier, qui renferme la grenouille commune, nous plaçons douze eſpèces, qui toutes ont la tête & le corps alongés, & l'un ou l'autre anguleux. Nous

(*a*) Les Quadrupèdes ovipares ſans queue manquent de veſſie proprement dite, de même que les lézards, le vaiſſeau qui contient leur urine, différant des veſſies proprement dites, non-ſeulement par ſa forme & par ſa grandeur, mais encore par ſa poſition, ainſi que par le nombre & la nature des canaux avec leſquels il communique.

Nous comprenons dans le ſecond genre, la petite grenouille d'arbre, connue en France, ſous le nom de *raine* ou de *rainette*, & ſix autres eſpèces, qu'il ſera aiſé de diſtinguer par les pelottes viſqueuſes de leurs doigts.

Nous compoſons enfin le troiſième genre, dans lequel ſe trouve le crapaud commun, de quatorze eſpèces, dont le corps ni la tête ne ſont relevés en arêtes ſaillantes.

Ces trente-trois eſpèces, qui forment les trois genres des *grenouilles*, des *raines*, & des *crapauds*, ſont les ſeules que nous comptions dans la claſſe des Quadrupèdes ovipares ſans queue, & auxquelles nous avons cru, d'après la comparaiſon exacte des deſcriptions des Auteurs, ainſi que d'après les individus conſervés au Cabinet du Roi, devoir réduire toutes celles dont les Naturaliſtes & les Voyageurs ont fait mention.



PREMIER GENRE.

Quadrupèdes ovipares sans queue, dont la tête & le corps sont alongés, & l'un ou l'autre anguleux.

GRENOUILLES.

LA GRENOUILLE COMMUNE (*a*).

C'EST un grand malheur qu'une grande ressemblance avec des êtres ignobles! Les Grenouilles communes sont en apparence si conformes aux crapauds, qu'on ne peut aisément se représenter les unes, sans penser aux autres; on est tenté de les comprendre tous dans la disgrace à laquelle les crapauds ont été condamnés, & de rapporter aux premières les habitudes basses, les qualités dégoûtantes, les propriétés dangereuses des seconds. Nous aurons peut-être bien de la peine à donner à la Grenouille commune la place qu'elle doit occuper dans l'esprit des lecteurs, comme dans la nature: mais il n'en est pas moins vrai que s'il n'avoit point existé de crapauds, si l'on n'avoit jamais eu devant les yeux ce vilain objet de comparaison qui enlaidit par sa ressemblance, autant qu'il salit par son approche, la Grenouille nous paroîtroit aussi agréable par sa conformation, que distinguée par ses qualités, & intéressante par les phénomènes qu'elle présente dans les diverses époques de sa vie. Nous la verrions comme un animal utile dont nous n'avons rien à craindre, dont l'instinct est épuré, & qui joignant à une forme svelte des membres déliés & souples, est parée des couleurs qui plaisent le plus à la vue, & présente des nuances d'autant plus vives, qu'une humeur visqueuse enduit sa peau, & lui sert de vernis.

(*a*) *En grec*, Βατραχος-ἕλειος.
La Grenouille mangeable. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Rana esculenta, 15. *Linn. amphib. rept.*
Gesner, de Quadr. ovip., 41. Rana aquatica.
Rœs. Ran., *t.* 51, *t.* 13. Rana viridis aquatica.
Rana esculenta, *Laurenti specimen medicum.*
Rana, *Scotia illustrata, Edimburgi*, 1684.
Rana esculenta, *Wulff, Ichtyologia, cum amphib. regni Borussici.*
Rana esculenta, *British Zoology, volume* 3, *Londres*, 1776.



Hulk Direx.

LA GRENOUILLE SONNANTE *grandeur de nature.*

Lorsque les Grenouilles communes sont hors de l'eau, bien loin d'avoir la face contre terre, & d'être bassement accroupies dans la fange comme les crapauds, elles ne vont que par sauts très-élevés; leurs pattes de derrière, en se pliant & en se débandant ensuite, leur servent de ressorts; & elles y ont assez de force pour s'élancer souvent jusqu'à la hauteur de quelques pieds.

On diroit qu'elles cherchent l'élément de l'air comme le plus pur; & lorsqu'elles se reposent à terre, c'est toujours la tête haute, leur corps relevé sur les pattes de devant, & appuyé sur les pattes de derriére, ce qui leur donne bien plutôt l'attitude droite d'un animal dont l'instinct a une certaine noblesse, que la position basse & horizontale d'un vil reptile.

La Grenouille commune est si élastique & si sensible dans tous ses points, qu'on ne peut la toucher, & sur-tout la prendre par ses pattes de derrière, sans que tout de suite son dos se courbe avec vitesse, & que toute sa surface montre, pour ainsi dire, les mouvemens prompts d'un animal agile, qui cherche à s'échapper.

Son museau se termine en pointe; les yeux sont gros, brillans & entourés d'un cercle couleur d'or; les oreilles placées derrière les yeux, & recouvertes par une membrane; les narines vers le sommet du museau, & la bouche est grande & sans dents; le corps, rétréci parderrière, présente sur le dos des tubercules & des aspérités. Ces tubercules que nous avons remarqués si souvent sur les Quadrupèdes ovipares, se trouvent donc non-seulement sur les crocodiles & les très-grands lézards dont ils consolident les dures écailles, mais encore sur des Quadrupèdes foibles, bien plus petits, qui ne présentent qu'une peau tendre, & n'ont pour défense que l'élément qu'ils habitent, & l'asile où ils vont se réfugier.

Le dessus du corps de la Grenouille commune est d'un vert plus ou moins foncé; le dessous est blanc: ces deux couleurs, qui s'accordent très-bien, & forment un assortiment élégant, sont relevées par trois raies jaunes qui s'étendent le long du dos; les deux des côtés forment une saillie; & celle du milieu présente au contraire une espèce de sillon. A ces couleurs jaune, verte & blanche, se mêlent des taches noires sur la partie inférieure du ventre; & à mesure que l'animal grandit, ces taches s'étendent sur tout le dessous du corps, & même sur sa partie supérieure. Qu'est-ce qui pourroit donc faire regarder avec peine un être dont la taille est légère, le mouvement preste, l'attitude gracieuse? Ne nous interdisons pas un plaisir de plus; &, lorsque nous errons dans nos belles campagnes, ne soyons pas fâchés de voir les rives des ruisseaux embellies par les couleurs de ces animaux innocens, & animées par leurs sauts vifs & légers: contemplons leurs petites manœuvres; suivons-les des yeux au milieu des étangs paisibles dont ils diminuent si souvent la solitude, sans en troubler le calme; voyons-les montrer sous les nappes d'eau les couleurs les plus agréables, fendre en nageant ces eaux tranquilles, souvent même sans en rider la surface, & présenter les douces teintes que donne la transparence des eaux.

Les Grenouilles communes ont quatre doigts aux pieds de devant, comme la plupart des Salamandres; les doigts des pieds de derrière sont au nombre

de cinq, & réunis par une membrane; dans les quatre pieds, le doigts intérieur eſt écarté des autres, & le plus gros de tous.

Elles varient par la grandeur, ſuivant les pays qu'elles habitent, la nourriture qu'elles trouvent, la chaleur qu'elles éprouvent, &c. Dans les zones tempérées, la longueur ordinaire de ces animaux eſt de deux à trois pouces, depuis le muſeau juſqu'à l'anus. Les pattes de derrière ont quatre pouces de longueur quand elles ſont étendues, & celles de devant environ un pouce & demi.

Il n'y a qu'un ventricule dans le cœur de la Grenouille commune, ainſi que dans celui des autres Quadrupèdes ovipares; lorſque ce viſcère a été arraché du corps de la Grenouille, il conſerve ſon battement pendant ſept ou huit minutes, & même pendant pluſieurs heures, ſuivant M. Dehaller. Le mouvement du ſang eſt inégal dans les Grenouilles; il eſt pouſſé goutte à goutte, & à de fréquentes repriſes; & lorſque ces animaux ſont jeunes, ils ouvrent & ferment la bouche & les yeux à chaque fois que leur cœur bat. Les deux lobes des poumons ſont compoſés d'un grand nombre de cellules membraneuſes deſtinées à recevoir l'air, & faites à-peu-près comme les alvéoles des rayons de miel (*b*); l'animal peut les tendre pendant un tems aſſez long, & ſe rendre par-là plus léger.

Sa vivacité, & la ſupériorité de ſon naturel ſur celui des animaux qui lui reſſemblent le plus, ne doivent-elles pas venir de ce que, malgré ſa petite taille, elle eſt un des Quadrupèdes ovipares les mieux partigés pour les ſens extérieurs? Ses yeux ſont en effet gros & ſaillans, ainſi que nous l'avons dit; ſa peau molle, qui n'eſt recouverte ni d'écailles, ni d'enveloppes oſſeuſes, eſt ſans ceſſe abreuvée & maintenue dans ſa ſoupleſſe par une humeur viſqueuſe qui ſuinte au travers de ſes pores; elle doit donc avoir la vue très-bonne, & le toucher un peu délicat; & ſi ſes oreilles ſont recouvertes par une membrane, elle n'en a pas moins l'ouïe fine, puiſque ces organes renferment dans leurs cavités une corde élaſtique que l'animal peut tendre à volonté, & qui doit lui communiquer avec aſſez de préciſion les vibrations de l'air agité par les corps ſonores.

Cette ſupériorité dans la ſenſibilité des Grenouilles, les rend plus difficiles ſur la nature de leur nourriture; elles rejettent tout ce qui pourroit préſenter un commencement de décompoſition. Si elles ſe nourriſſent de vers, de ſangſues, de petits limaçons, de ſcarabées & d'autres inſectes tant ailés que non ailés, elles n'en prennent aucun qu'elles ne l'aient vu remuer, comme ſi elles vouloient s'aſſurer qu'il vit encore (*c*): elles demeurent immobiles juſqu'à ce que l'inſecte ſoit aſſez près d'elles; elles fondent alors ſur lui avec vivacité, s'élancent vers cette proie, quelquefois à la hauteur d'un ou deux pieds, & avancent, pour l'attraper, une langue enduite d'un mucoſité ſi gluante, que les inſectes qui y touchent y ſont aiſément empêtrés. Elles avalent auſſi de très-petites limaçons tout entiers (*d*); leur œſophage a une grande capacité; leur eſtomac

(*b*) *Ray, Synopſis animalium, page* 247, *Londres*, 1693.

(*c*) *Laurenti ſpecimen medicum. Vienne*, 1768, *page* 137. *Dictionnaire d'Hiſtoire naturelle de M. Valmont de Bomare, article des Grenouilles.*

(*d*) *Ray, Synopſis animalium, page* 251.

peut d'ailleurs recevoir, en se dilatant, un grand volume de nourriture; & tout cela joint à l'activité de leurs sens, qui doit donner plus de vivacité à leurs appétits, montre la cause de leur espèce de voracité: car non-seulement elles se nourrissent des très-petits animaux dont nous venons de parler, mais encore elles avalent souvent des animaux plus considérables, tels que de jeunes souris, de petits oiseaux, & même de petits canards nouvellement éclos, lorsqu'elles peuvent les surprendre sur le bords des étangs qu'elles habitent.

La Grenouille commune sort souvent de l'eau, non-seulement pour chercher sa nourriture, mais encore pour s'imprégner des rayons du soleil. Bien loin d'être presque muette comme plusieurs Quadrupédes ovipares, & particulièrement comme la salamandre terrestre, avec laquelle elle a plusieurs rapports, on l'entend de très-loin, dès que la belle saison est arrivée, & qu'elle est pénétrée de la chaleur du printems jeter un cri qu'elle répète pendant assez longtems, sur-tout lorsqu'il est nuit. On diroit qu'il y a quelque rapport de plaisir ou de peine entre la Grenouille & l'humidité du serein ou de la rosée; & que c'est à cette cause qu'on doit attribuer ses longues clameurs. Ce rapport pourroit montrer pourquoi les cris des Grenouilles sont, ainsi qu'on l'a prétendu, d'autant plus forts, que le tems est plus disposé à la pluie, & pourquoi ils peuvent par conséquent annoncer ce météore.

Le coassement des Grenouilles, qui n'est composé que de sons rauques, de tons discordans & peu distincts les uns des autres, seroit très-désagréable par lui-même, & quand on n'entendroit qu'une seule Grenouille à la fois; mais c'est toujours en grand nombre qu'elles coassent; & c'est toujours de trop près qu'on entend ces sons confus, dont la monotonie fatiguante est réunie à une rudesse propre à blesser l'oreille la moins délicate. Si les Grenouilles doivent tenir un rang distingué parmi les Quadrupèdes ovipares, ce n'est donc pas par leur voix: autant elles peuvent plaire par l'agilité de leurs mouvemens, & la beauté de leurs couleurs, autant elles importunent par leurs aigres coassemens. Les mâles sont sur-tout ceux qui font le plus de bruit, les femelles n'ont qu'un grognement assez sourd, qu'elles font entendre en enflant leur gorge; mais, lorsque les mâles coassent, ils gonflent de chaque côté du cou deux vessies qui, en se remplissant d'air, & en devenant pour eux comme deux instrumens retentissans, augmentent le volume de leur voix. La Nature, qui n'a pas voulu en faire les musiciens de nos campagnes, n'a donné à ces instrumens que de la force, & les sons que forment les Grenouilles mâles sans être plus agréables, sont seulement entendus de plus loin que ceux de leurs femelles.

Ils sont seulement plus propres à troubler ce calme des belles nuits de l'été, ce silence enchanteur qui règne dans une verte prairie, sur le bord d'un ruisseau tranquille, lorsque la lune éclaire, de sa lumière paisible, cet asile champêtre, où tout goûteroit les charmes de la fraîcheur, du repos, des parfums des fleurs, & où tous les sens seroient tenus dans une douce extase, si celui de l'ouïe n'étoit désagréablement ébranlé par des cris aussi aigres que forts, & de rudes coassemens sans cesse renouvellés.

Ce n'est pas seulement lorsque les Grenouilles mâles coassent, que leurs vessies paroissent à l'extérieur; on peut, en pressant leur corps, comprimer l'air qu'il renferme, & qui, se portant alors dans ces vessies, en étend le volume

& les rend ſaillantes. J'ai auſſi vu gonfler ces mêmes veſſies, lorſque j'ai mis des Grenouilles mâles ſous le récipient d'une machine pneumatique, & que j'ai commencé d'en pomper l'air.

Indépendamment des cris retentiſſans & long-tems prolongés que la Grenouille mâle fait entendre ſi ſouvent, elle a d'ailleurs un ſon moins déſagréable & moins fort, dont elle ne ſe ſert que pour appeller ſa femelle : ce dernier ſon eſt ſourd & comme plaintif, tant il eſt vrai que l'accent de l'amour eſt toujours mêlé de quelque douceur.

Quoique les Grenouilles communes ſe plaiſent à des latitudes très-élevées, la chaleur leur eſt aſſez néceſſaire, pour qu'elles perdent leurs mouvemens, que leur ſenſibilité ſoit très-affoiblie, & qu'elles s'engourdiſſent dès que les froids de l'hiver ſont venus. C'eſt communément dans quelque aſile caché très-avant ſous les eaux, dans les marais & dans les lacs qu'elles tombent dans la torpeur à laquelle elles ſont ſujettes. Quelques-unes cependant paſſent la ſaiſon du froid dans des trous ſous terre, ſoit que des circonſtances locales les y déterminent, ou qu'elles ſoient ſurpriſes dans ces trous par le degré de froid qui les engourdit. Elles ſont alimentées, pendant le tems de leur long ſommeil, par une matière graiſſeuſe renfermée dans le tronc de la veine-porte *(e)*. Cette graiſſe répare juſqu'à un certain point la ſubſtance du ſang, & l'entretient de manière à ce qu'il puiſſe nourrir toutes les parties du corps qu'il arroſe. Mais quelque ſenſibles que ſoient les Grenouilles au froid, celles qui habitent près des zones torrides, doivent être exemptes de la torpeur de l'hiver, de même que les crocodiles & les lézards qui y ſont ſujets à des latitudes un peu élevées, ne s'engourdiſſent pas dans les climats très-chauds.

On tire les Grenouilles de leur état d'engourdiſſement, en les portant dans quelque endroit échauffé, & en les expoſant à une température artificielle, à-peu-près ſemblable à celle du printems. On peut ſucceſſivement & avec aſſez de promptitude les replonger dans cet état de torpeur, ou les rappeller à la vie par les divers degrés de froid ou de chaud qu'on leur fait ſubir. A la vérité, il paroît que l'activité qu'on leur donne avant le tems où elles ſont accoutumées à la recevoir de la Nature, devient pour ces animaux un grand effort qui les fait bientôt périr. Mais il eſt à préſumer que ſi l'on réveilloit ainſi des Grenouilles apportées de climats très-chauds où elles ne s'engourdiſſent jamais bien loin de contrarier les habitudes de ces animaux, on ne feroit que les ramener à leur état naturel, & ils n'auroient rien à craindre de l'activité qu'on leur rendroit. On eſt même parvenu, par une chaleur artificielle, à remplacer aſſez la chaleur du printems, pour que des Grenouilles aient éprouvé, l'une auprès de l'autre, les deſirs que leur donne le retour de la belle ſaiſon. Mais, ſoit par défaut de nourriture, ſoit par une ſuite des ſenſations qu'elles avoient éprouvées trop bruſquement, & des efforts qu'elles avoient faits dans un tems où communément il leur reſte à peine la plus foible exiſtence, elles n'ont pas ſurvécu long-tems à une jouiſſance trop hatée *(f)*.

Les Grenouilles ſont ſujettes à quitter leur peau, de même que les autres Quadrupèdes ovipares; mais cette peau eſt plus ſouple, plus conſtamment

(e) *Malpighi.*
(f) *Mémoires de M. Gleditsch, dans ceux de l'Académie de Pruſſe.*

abreuvée par un élément qui la ramollit, plus sujette à être altérée par les causes extérieures; d'ailleurs les Grenouilles, plus voraces & mieux conformées dans les organes relatifs à la nutrition, prennent une nourriture plus abondante, plus substantielle, & qui fournissant une plus grande quantité de nouveaux sucs, forme plus aisément une nouvelle peau au-dessous de l'ancienne. Il n'est donc pas surprenant que les Grenouilles se dépouillent très-souvent de leur peau pendant la saison où elles ne sont pas engourdies, & qu'alors elles en produisent une nouvelle presque tous les huit jours: lorsque l'ancienne est séparée du corps de l'animal, elle ressemble à une mucosité délayée.

C'est sur-tout au retour des chaleurs que les Grenouilles communes, ainsi que tous les Quadrupèdes ovipares, cherchent à s'unir avec leurs femelles; il croît alors aux pouces des pieds de devant de la Grenouille mâle, une espèce de verrue plus ou moins noire, & garnie de papilles (*g*). Le mâle s'en sert pour retenir plus facilement sa femelle (*h*); il monte sur son dos, & l'embrasse d'une manière si étroite avec ses deux pattes de devant, dont les doigts s'entrelacent les uns dans les autres, qu'il faut employer un peu de force pour les séparer, & qu'on n'y parvient pas en arrachant les pieds de derrière du mâle. M. l'Abbé Spallanzani a même écrit qu'ayant coupé la tête à un mâle qui étoit accouplé, cet animal ne cessa pas de féconder pendant quelque tems les œufs de sa femelle, & ne mourut qu'au bout de quatre heures (*i*). Quelque mouvement que fasse la femelle, le mâle la retient avec ses pattes, & ne la laisse pas échapper, même quand elle sort de l'eau (*k*): ils nagent ainsi accouplés pendant un nombre de jours d'autant plus grand, que la chaleur de l'atmosphère est moindre, & ils ne se quittent point avant que la femelle ait pondu ses œufs (*l*). C'est ainsi que nous avons vu les tortues de mer demeurer pendant long-tems intimement unies, & voguer sur la surface des ondes, sans pouvoir être séparées l'une de l'autre.

Au bout de quelques jours, la femelle pond ses œufs, en faisant entendre quelquefois un coassement un peu sourd; ces œufs forment une espèce de cordon, étant colés ensemble par une matière glaireuse dont ils sont enduits; le mâle saisit le moment où ils sortent de l'anus de la femelle, pour les arroser de sa liqueur séminale, en répétant plusieurs fois un cri particulier (*m*); & il peut les féconder d'autant plus aisément, que son corps dépasse communément, par le bas, celui de sa compagne: il se sépare ensuite d'elle, & recommence à nager, ainsi qu'à remuer ses pattes avec agilité, quoiqu'il ait passé la plus grande partie du tems de son union avec sa femelle dans une grande immobilité, & dans cette espèce de contraction qui accompagne quelquefois les sensations trop vives (*n*).

(*g*) *Rœsel*, *page* 54.

(*h*) M. Linné, vraisemblablement d'après Fréderic Menzius, a été tenté de regarder cette espèce de verrue, comme la partie sexuelle du mâle; pour peu qu'il eût réfléchi à cette opinion, il auroit été le premier à le rejeter. *Linn.*, *systema nat.*, *edit.* 13. *tome* 1, *folio* 355.

(*i*) *Vol* 3, *page* 86.

(*k*) *Collection academ.*, *tome* 5, *page* 549. *Histoire de la Grenouille*, *par Swammerdam.*

(*l*) *Swammerdam & Rœsel.*

(*m*) *Laurenti specimen medicum*, *Vienne*, 1768, *page* 138.

(*n*) *Swammerdam*, *à l'endroit déjà cité.*

Dans les différentes obſervations que nous avons faites ſur les œufs des Grenouilles, & ſur les changemens qu'elles ſubiſſent avant de devenir adultes, nous avons vu, dans les œufs nouvellement pondus, un petit globule, noir d'un côté, & blanchâtre de l'autre, placé au centre d'un autre globule, dont la ſubſtance glutineuſe & tranſparente doit ſervir de nourriture à l'embryon, & eſt contenue dans deux enveloppes membraneuſes & concentriques: ce ſont ces membranes qui repréſentent la coque de l'œuf (o).

Après un tems plus ou moins long, ſuivant la température, le globule noir d'un côté & blanchâtre de l'autre, ſe développe & prend le nom de *têtard* (p): cet embryon déchire alors les enveloppes dans leſquelles il étoit renfermé, & nage dans la liqueur glaireuſe qui l'environne, & qui s'étend & ſe délaye dans l'eau, où elle flotte ſous l'apparence d'une matière nuageuſe; il conſerve, pendant quelque tems, ſon cordon ombilical qui eſt attaché à la tête, au lieu de l'être au ventre, ainſi que dans la plupart des autres animaux; il ſort de tems en tems de la matière gluante, comme pour eſſayer ſes forces; mais il rentre ſouvent dans cette petite maſſe flottante qui peut le ſoutenir; il y revient, non-ſeulement pour ſe repoſer, mais encore pour prendre de la nourriture. Cependant il groſſit toujours; on diſtingue bientôt ſa tête, ſa poitrine, ſon ventre & ſa queue dont il ſe ſert pour ſe mouvoir.

La bouche des têtards n'eſt point placée, comme dans la Grenouille adulte, au-devant de la tête, mais en quelque ſorte ſur la poitrine; auſſi lorſqu'ils veulent ſaiſir quelque objet qui flotte à la ſurface de leau ou chaſſer l'air renfermé dans leurs poumons, ils ſe renverſent ſur le dos, comme les poiſſons dont la bouche eſt ſituée au-deſſous du corps; & ils exécutent ce mouvement avec tant de vîteſſe que l'œil a de la peine à le ſuivre (q).

Au bout de quinze jours, les yeux paroiſſent quelquefois encore fermés, mais on découvre les premiers linéamens des pattes de derrière (r). A meſure qu'elles croiſſent, la peau qui les revêt s'étend en proportion (s). Les endroits où ſeront les doigts, ſont marqués par de petits boutons; &, quoiqu'il n'y ait encore aucun os, la forme du pieds eſt très-reconnoiſſable. Les pattes de devant reſtent encore entièrement cachées ſous l'enveloppe: pluſieurs fois les pattes de devant ſont au contraire les premières qui paroiſſent.

C'eſt ordinairement deux mois après qu'ils ont commencé de ſe développer, que les têtards quittent leur enveloppe pour prendre la vraie forme de Grenouille. D'abord la peau extérieure ſe fend ſur le dos, près de la véritable tête qui paſſe

(o) M. l'Abbé Spallanzani ne conſidérant la membrane intérieure qui enveloppe le têtard que comme un *amnios*, a propoſé de ſéparer les grenouilles, les crapauds & les raines, des ovipares, pour les réunir avec les vivipares; mais nous n'avons pas cru devoir adopter l'opinion de cet habile Naturaliſte. Comment éloigner en effet les grenouilles, les raines & les crapauds, des tortues & des lézards avec leſquels ils ſont liés par tant de rapports, pour les rapprocher des vivipares, dont ils diffèrent par tant de caractères intérieurs ou extérieurs? Voyez le troiſième volume de M. l'Abbé Spallanzani, page 76.

(p) *M. l'Abbé Spallanzani, ouvrage déjà cité, volume* 3, *page* 13.

(q) *Swammerdam.*

(r) *Idem, page* 790, *Leyde*, 1738.

(s) *Idem, page* 791.

passe par la fente qui vient de se faire. Nous avons vu alors la membrane qui servoit de bouche au têtard, se retirer en arrière & faire partie de la dépouille. Les pattes de devant commencent à sortir & à se déployer; &, la dépouille toujours repoussée en arrière, laisse enfin à découvert le corps, les pattes de derrière, & la queue qui, diminuant toujours de volume, finit par s'oblitérer & disparoître entièrement (*t*).

Cette manière de se développer est commune, à très-peu-près, à tous les Quadrupèdes ovipares sans queue: quelque éloignée qu'elle paroisse, au premier coup-d'œil, de celles des autres ovipares, on reconnoîtra aisément, si on l'examine avec attention, que ce qu'elle a de particulier se réduit à deux points.

Premièrement, l'embryon renfermé dans l'œuf, en sort beaucoup plutôt que dans la plupart des autres ovipares, avant même que toutes ses parties soient développées, & que ses os & ses cartilages soient formés.

Secondement, cet embryon à demi-développé est renfermé dans une membrane, & pour ainsi dire, dans un second œuf très-souple & très-transparent, auquel il y a une ouverture qui peut donner passage à la nourriture. Mais de ces deux faits le premier ne doit être considéré que comme un très-léger changement, &, pour ainsi dire, une simple abréviation dans la durée des premières opérations nécessaires au développement des animaux qui viennent d'un œuf: cette manière particulière peut avoir lieu sans que le fœtus en souffre, parce que le têtard n'a presque pas besoin de force ni de membres pour les divers mouvemens qu'il exécute dans l'eau qui le soutient, & autour de la substance transparente & glaireuse où il trouve à sa portée une nourriture analogue à la foiblesse de ses organes.

A l'égard de cette espèce de sac dans lequel la grenouille ainsi que la raine & le crapaud sont renfermés pendant les premiers tems de leur vie sous la forme de têtard, & qui présente une ouverture pour que la nourriture puisse parvenir au jeune animal, on doit, ce me semble, le considérer comme une espèce de second œuf, ou pour mieux dire de seconde enveloppe dont l'animal ne se dégage qu'au moment qui lui a été véritablement fixé pour éclore: ce n'est que lorsque la grenouille ou le crapaud font usage de tous leurs membres, que l'on doit les regarder comme véritablement éclos. Ils sont toujours dans un œuf tant qu'ils sont sous la forme de têtard: mais cet œuf est percé parce qu'il ne renferme point la nourriture nécessaire au fœtus, & parce que ce dernier est obligé d'aller chercher sa subsistance, soit dans l'eau, soit dans la substance glaireuse qui flotte avec l'apparence d'une matière nuageuse.

Le têtard, à le bien considérer, n'est donc qu'un œuf souple & mobile qui peut se prêter à tous les mouvemens de l'embryon. Il en seroit de même de tous les œufs, & même de ceux de nos poules, si au lieu d'être solides & formés d'une substance crétacée & dure, ils étoient composés d'une membrane très-molle, très-flexible & transparente. Le poulet, qui y seroit contenu, pourroit exécuter quelques mouvemens, quoique renfermé dans cette enve-

(*t*) Pline, Roudelet & plusieurs autres Naturalistes ont prétendu que la queue de la jeune Grenouille se fendoit en deux, pour former les deux pattes de derrière: cette opinion est contraire à l'observation la plus constante. Voyez Swammerdam.

loppe, qui ſe prêteroit à ſon action; il le pourroit ſur-tout, ſi ces mouvemens n'étoient pas contrariés par les aſpérités des ſurfaces, & les inégalités du terrain, & ſi au contraire ils avoient lieu au milieu de l'eau qui ſoutiendroit l'œuf & le fœtus, & ne leur oppoſeroit qu'une foible réſiſtance. Ces mouvemens ſeroient comme ceux d'un petit animal qu'on renfermeroit dans un ſac d'une matière ſouple.

Que ſe paſſe-t-il donc réellement dans le développement des grenouilles, ainſi que des autres Quadrupèdes ovipares ſans queue? leurs œufs ont pluſieurs enveloppes: les plus extérieures, qui environnent le globule noir & blanchâtre, ne ſubſiſtent que quelques jours; la plus intérieure, qui eſt très-molle & très-ſouple, peut ſe prêter à tous les mouvemens d'un animal qui à chaque inſtant acquiert de nouvelles forces; elle s'étend à meſure qu'il grandit; elle eſt percée d'une ouverture, que l'on n'auroit pas dû appeller bouche, car ce n'eſt pas préciſément un organe particulier, mais un paſſage pour la nourriture néceſſaire à la jeune grenouille, au jeune crapaud, ou à la jeune raine: & comme les œufs des grenouilles, des raines & des crapauds, ſont communément pondus dans l'eau, qui, pendant le printems & l'été, eſt moins chaude que la terre & l'air de l'atmoſphère, ils éprouvent une chaleur moins conſidérable, que ceux des lézards & des tortues qui ſont dépoſés ſur les rivages, de manière à être échauffés par les rayons du ſoleil: il n'eſt donc pas ſurprenant que, par exemple, les petites grenouilles ſoient renfermées dans leurs enveloppes pendant deux mois, ou environ, & que ce ne ſoit qu'au bout de ce tems qu'elles écloſent véritablement en quittant la forme de têtard, tandis que les lézards & les tortues ſortent de leurs œufs après un aſſez petit nombre de jours.

A l'égard de la queue qui s'oblitère dans les grenouilles, dans les crapauds & dans les raines, ne doivent-ils pas perdre facilement une portion de leur corps qui n'eſt ſoutenue par aucune partie oſſeuſe, & qui d'ailleurs, toutes les fois qu'ils nagent, oppoſe à l'eau le plus d'action & de réſiſtance? Au reſte, cette ſorte de tendance de la Nature à donner une queue aux grenouilles, aux crapauds & aux raines, ainſi qu'aux lézards & aux tortues, eſt une nouvelle preuve des rapports qui les lient &, en quelque ſorte, de l'unité du modèle ſur lequel les Quadrupèdes ovipares ont été formés.

Les couleurs des grenouilles communes ne ſont jamais ſi vives qu'après leur accouplement; elles pâliſſent plus ou moins enſuite, & deviennent quelquefois aſſez ternes & aſſez rouſſes pour avoir fait croire au peuple de pluſieurs pays, que, pendant l'été, les grenouilles ſe métamorphoſent en crapauds.

Lorſqu'on ne bleſſe les grenouilles que dans une ſeule de leurs parties, il eſt très-rare que toute leur organiſation s'en reſſente, & que l'enſemble de leur mécaniſme ſoit dérangé au point de les faire périr. Bien plus, lorſqu'on leur ouvre le corps, & qu'on en arrache le cœur & les entrailles, elles ne conſervent pas moins pendant quelques momens leurs mouvemens accoutumés (u): elles les conſervent auſſi pendant quelque tems lorſqu'elles ont perdu preſque tout leur ſang; & ſi, dans cet état, elles ſont expoſées à l'action engourdiſſante du froid, leur ſenſibilité s'éteint, mais ſe ranime quand le froid ſe diſſipe.

(u) *Ray, Synopſis methodica animalium, Lond.* 1693, *page* 248.

très-promptement, & elles ſortent de leur torpeur, comme ſi elles n'avoient éprouvé aucun accident (v). Auſſi, malgré le grand nombre de dangers auxquels elles ſont expoſées, doivent-elles communément vivre pendant un tems aſſez long relativement à leur volume.

Les grenouilles étant accoutumées à demeurer un peu de tems ſous l'eau ſans reſpirer, & leur cœur étant conformé de manière à pouvoir battre ſans être mis en jeu par leurs poumons comme celui des animaux mieux organiſés, il n'eſt pas ſurprenant qu'elles vivent auſſi pendant un peu de tems dans un vaſe dont on a pompé l'air, ainſi que l'ont éprouvé pluſieurs Phyſiciens, & que je l'ai éprouvé ſouvent moi-même (x). On peut même croire que l'eſpèce de mal-aiſe ou de douleur qu'elles reſſentent lorſqu'on commence à ôter l'air du récipient, tient plutôt à la dilatation ſubite & forcée de leurs vaiſſeaux, produite par la raréfaction de l'air renfermé dans leur corps, qu'au défaut d'un nouvel air extérieur. Il n'eſt pas ſurprenant, d'après cela, qu'elles vivent plus long-tems que beaucoup d'autres animaux, ainſi que les crapauds & les ſalamandres aquatiques, dans des vaſes dont l'air ne peut pas ſe renouveller (y).

Les grenouilles ſont dévorées par les ſerpens d'eau, les anguilles, les brochets, les taupes, les putois, les loups (z), les oiſeaux d'eau & de rivage, &c. Comme elles fourniſſent un aliment utile, & que même certaines parties de leur corps forment un mets très-agréable, on les recherche avec ſoin; on a pluſieurs manières de les pêcher; on les prend avec des filets à la clarté des flambeaux qui les effraient & les rendent ſouvent comme immobiles; ou bien on les pêche à la ligne avec des hameçons qu'on garnit de vers, d'inſectes, ou ſimplement d'un morceau d'étoffe rouge ou couleur de chair; car, ainſi que nous l'avons dit, les grenouilles ſont goulues; elles ſaiſiſſent avidement & retiennent avec obſtination tout ce qu'on leur preſente (a). M. Bourgeois rapporte qu'en Suiſſe on les prend d'une manière plus prompte par le moyen de grands rateaux dont les dents ſont longues & ſerrées: on enfonce le rateau dans l'eau, & on ramène les grenouilles à terre, en le retirant avec précipitation (b).

On a employé avec ſuccès en médecine les différentes portions du corps de la grenouille, ainſi que ſon frai auquel on fait ſubir différentes préparations, tant pour conſerver ſa vertu pendant long-tems, que pour ajouter à l'efficacité de ce remède (c).

La grenouille commune habite preſque tous les pays. On la trouve très-avant vers le nord, & même dans la Lapponie Suédoiſe (d); elle vit dans la

(v) Voyez à ce ſujet les Œuvres de M. l'Abbé Spallanzani. *Traduction de M. Sennebier, vol. 1, page* 112.

(x) *Rédi, & leçons de phyſique expérimentale de l'Abbé Nollet, tome* 3, *page* 270.

(y) Voyez les Œuvres de M. l'Abbé Spallanzani, traduction de M. Sennebier, vol. 2, pag. 160 & ſuiv.

(z) M. d'Aubenton en a trouvé dans l'eſtomac d'un loup.

(a) *Laurenti ſpecimen medicum, Vienne*, 1768, *page* 137.

(b) *Dictionnaire d'Hiſtoire naturelle, par M. Valmont de Bomare, article des Grenouilles.*

(c) *Idem.*

(d) Voyez, dans la continuation de l'Hiſtoire générale des Voyages, tome 76, édition in

Caroline & dans la Virginie, où elle eſt ſi agile, au rapport de pluſieurs Voyageurs, qu'elle peut, en ſautant, franchir un intervalle de quinze à dix-huit pieds.

Nous allons maintenant préſenter rapidement les détails relatifs aux grenouilles différentes de la grenouille commune, & que l'on rencontre dans nos contrées, ou dans les pays étrangers: nous allons les conſidérer comme des eſpèces diſtinctes; peut-être des obſervations plus étendues nous obligeront-elles dans la ſuite à en regarder quelques-unes comme de ſimples variétés dépendantes du climat, ou tout au plus comme des races conſtantes: nous nous contenterons de rapporter les différences qui les ſéparent de la grenouille commune, tant dans leur conformation que dans leurs habitudes.

12, la deſcription de la Lapponie ſuédoiſe, par M. Pierre Hœgſtrœm, traduite par M. de Kéralio de Gourlay.

LA ROUSSE (a).

IL eſt aiſé de diſtinguer cette grenouille d'avec les autres, par une tache noire qu'elle a entre les yeux & les pattes de devant. Elle paroît, au premier coup-d'œil, n'être qu'une variété de la grenouille commune; mais comme elle habite dans le même pays, comme elle vit, pour ainſi dire, dans les mêmes étangs, & qu'elle en diffère cependant conſtamment par quelques-unes de ſes habitudes & par ſes couleurs, on ne peut pas rapporter ſes caractères diſtinctifs à la différence du climat ou de la température, & l'on doit la conſidérer comme une eſpèce particulière. Elle a le deſſus du corps d'un roux obſcur, moins foncé quand elle a renouvellé ſa peau, & qui devient comme marbré vers le milieu de l'été. Le ventre eſt blanc & tacheté de noir à meſure qu'elle vieillit. Les cuiſſes ſont rayées de brun.

Elle a, au bout de la langue, une petite échancrure dont les deux pointes lui ſervent à ſaiſir les inſectes qu'elle retient en même-tems, par l'eſpèce de

(a) Batracos, *en grec.*
La muette. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Rana temporaria, 14. *Linn. amph. rept.*
Rana muta, *Laurenti ſpecimen medicum.*
Rœſel, tab. 1 *&* 3, Rana fuſca terreſtris.
Geſner, de Quadr. ovip., fol. 58, Rana gibboſa.
Aldr. ovip., 89, Rana.
Jonſt. Quadr., t. 75, *f.* 5, 6, 7, 8.
Ray, Quadr. 247, Rana aquatica.
Bradl. natur., tab. 21, *fig.* 1.
Batracos, *Ariſtote, Hiſtoire des animaux, Livre IV, chap.* 9.
Frog common, *Britisch Zoology, vol.* 3, *London*, 1776.
Rana temporaria, *Wulff. Ichthyologia, cum amphibiis regni Boruſſici.*
Rana veſpertina, *Supplément au Voyage de M. Pallas.*

glû dont sa langue est enduite, & sur lesquels elle s'élance, comme un trait, dès qu'elle les voit à sa portée. On l'a appellée la *muette*, par comparaison, avec la grenouille commune, dont les cris désagréables & souvent répétés, se font entendre de très-loin. Cependant, dans le tems de son accouplement ou lorsqu'on la tourmente, elle pousse un cri sourd, semblable à une sorte de grognement, & qui est plus fréquent & moins foible dans le mâle.

Les grenouilles rousses passent une grande partie de la belle saison à terre. Ce n'est que vers la fin de l'automne qu'elles regagnent les endroits marécageux, &, lorsque le froid devient plus vif, elles s'enfoncent dans le limon du fond des étangs, où elles demeurent engourdies jusqu'au retour du printems. Mais, lorsque la chaleur est revenue, elles sont rendues à la vie & au mouvement. Les jeunes regagnent alors la terre pour y chercher leur nourriture: celles qui sont âgées de trois ou quatre ans, & qui ont atteint le degré de développement nécessaire à la reproduction de leur espèce, demeurent dans l'eau jusqu'à ce que la saison des amours soit passée. Elles sont les premières grenouilles qui s'accouplent, comme les premières ranimées. Elles demeurent unies pendant quatre jours ou environ.

Les grenouilles rousses éprouvent, avant d'être adultes, les mêmes changemens que les grenouilles communes; mais il paroît qu'il leur faut plus de tems pour les subir, & que ce n'est qu'à-peu-près au bout de trois mois qu'elles ont la forme qu'elles doivent conserver pendant toute leur vie.

Vers la fin de Juillet, lorsque les petites grenouilles sont entièrement écloses, & ont quitté leur état de tétard, elles vont rejoindre les autres grenouilles rousses dans les bois & dans les campagnes. Elles partent le soir voyagent toute la nuit & évitent d'être la proie des oiseaux voraces, en passant le jour sous les pierres & sous les différens abris qu'elles rencontrent, & en ne se remettant en chemin que lorsque les ténèbres leur rendent la sûreté. Cependant, malgré cette espèce de prudence, pour peu qu'il vienne à pluvoir, elles sortent de leurs retraites pour s'imbiber de l'eau qui tombe.

Comme elles sont très-fécondes & qu'elles pondent ordinairement depuis six cens jusqu'à onze cens œufs, il n'est pas surprenant qu'elles se montrent quelquefois en si grand nombre, sur-tout dans les bois & les terrains humides, que la terre en paroît toute couverte.

La multitude des grenouilles rousses qu'on voit sortir de leurs trous lorsqu'il pleut, a donné lieu à deux fables; l'on a dit, non-seulement qu'il pleuvoit quelquefois des grenouilles, mais encore que le mêlange de la pluie avec des grains de poussière pouvoit les engendrer tout d'un coup. L'on ajoutoit que ces grenouilles ainsi tombées des nues, ou produites d'une manière si rapide par un mêlange si bizarre, s'en alloient aussi promptement qu'elles étoient venues, & qu'elles disparoissoient aux premiers rayons du Soleil.

Pour peu qu'on eût voulu découvrir la vérité, on les auroit trouvées, avant la pluie, sous des tas de pierres & d'autres abris, où on les auroit vues cachées de nouveau après la pluie, pour se dérober à une lumière trop vive (*b*);

(*b*) *Rœsel, pages* 13 & 14.

mais on auroit eu deux fables de moins à raconter, & combien de gens dont tout le mérite disparoît avec les faits merveilleux!

On a prétendu que les grenouilles rousses étoient venimeuses; on les mange cependant dans quelques contrées d'Allemagne; & M. Laurenti ayant fait mordre une de ces grenouilles par de petits lézards gris, sur lesquels le moindre venin agit avec force, ils n'en furent point incommodés (c). Elles sont en très-grand nombre dans l'Isle de Sardaigne (d), ainsi que dans presque toute l'Europe; il paroît qu'on les trouve dans l'Amérique septentrionale, & qu'il faut leur rapporter les grenouilles appellées *grenouilles de terre* par Catesby (e), & qui habitent la Virginie & la Caroline. Ces dernières paroissent préférer, pour leur nourriture, les insectes qui ont la propriété de luire dans les ténèbres, soit que cet aliment leur convienne mieux, ou qu'elles puissent l'appercevoir, & le saisir plus facilement lorsqu'elles cherchent leur pâture pendant la nuit. Catesby rapporte en effet qu'étant dans la Caroline, hors de sa maison, au commencement d'une nuit très-chaude, quelqu'un qui l'accompagnoit, laissa tomber de sa pipe un peu de tabac brûlant qui fut saisi & avalé par une grenouille de terre, tapie auprès d'eux & dont l'humeur visqueuse dut amortir l'ardeur du tabac. Catesby essaya de lui présenter un petit charbon de bois allumé, qui fut avalé & éteint de même. Il éprouva constamment que les grenouilles terrestres saisissoient tous les petits corps enflammés qui étoient à leur portée, & il conjectura, d'après cela, qu'elles devoient rechercher les vers ou les insectes luisans qui brillent en grand nombre, pendant les nuits d'été, dans la Caroline & dans la Virginie (f).

(c) *Laurenti specimen medicum, page* 134.
(d) *Histoire naturelle des amphibies & des poissons de la Sardaigne; par M. François Cetti.*
(e) „ Le dos & le dessus de cette grenouille (la grenouille de terre), sont gris & tachetés „ de marques d'un brun obscur fort proches les unes des autres: le ventre est d'un blanc sale „ & légèrement marqueté: l'iris est rouge. Ces grenouilles varient quelquefois par rapport à „ la couleur, les unes étant plus grises, & les autres penchant vers le brun; leurs corps sont „ gros, & elles ressemblent plus à un crapaud qu'à une Grenouille, cependant elles ne rampent pas comme les crapauds, mais elles sautent. On en voit davantage dans les tems humides; elles sont cependant fort communes dans les terres élevées, & paroissent dans le tems „ le plus chaud du jour." *Catesby, vol.* 2, *page* 69.
(f) *Catesby, au même endroit.*

LA PLUVIALE (a).

CETTE Grenouille est couverte de verrues, ce qui sert à la distinguer d'avec les autres. La partie postérieure du corps est obtuse & parsemée en

(a) La Pluviale. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Rana corpore verrucoso, ano obtuso subtus punctato, *Faun. Suec.*, 276.
Rana rubeta, 4. *Linn. amphib. rept.*

deſſous de petits points. Elle a quatre doigts aux pieds de devant, & cinq doigts un peu ſéparés les uns des autres aux pieds de derrière. On la trouve dans pluſieurs contrées de l'Europe. Elle s'y montre ſouvent en grand nombre, après les pluies du printems ou de l'été, ainſi que la grenouille rouſſe; & c'eſt de-là qu'eſt tiré le nom de Pluviale, que M. d'Aubenton lui a donné, & que nous lui conſervons. On a fait ſur ſon apparition les mêmes contes ridicules que ſur celle de la grenouille rouſſe.

Rana palmis tetradactylis fiſſis, plantis pentadactylis ſubpalmatis, ano ſubtus punctato.
Water Jack, *Britiſch Zoology, vol.* 3, *London*, 1776.
Rana rubeta. *Wulff. Ichthyologia, cum amphibiis regni Boruſſici.*

LA SONNANTE (*a*).

ON trouve, en Allemagne, une grenouille qui, par ſa forme, reſſemble un peu plus que les autres au crapaud commun, mais qui eſt beaucoup plus petite que ce dernier. Un de ſes caractères diſtinctifs eſt un pli tranſverſal qu'elle a ſous le cou. Le fond de ſa couleur eſt noir: le deſſus de ſon corps eſt couvert de points ſaillans, & le deſſous marbré de blanc & de noir. Les pieds de devant ont quatre doigts diviſés, & ceux de derrière en ont cinq réunis par une membrane: on conſerve, au Cabinet du Roi, pluſieurs, individus de cette eſpèce. On la nomme la Sonnante, à cauſe d'une reſſemblance vague, qu'on a trouvée entre ſon coaſſement & le ſon des cloches, qu'on entendroit de loin. Sa forme & ſon habitation l'ont fait appeller quelquefois *crapaud des marais*.

(*a*) La Sonnante. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Rana campaniſona, *Laurenti ſpecimen medicum.*
Geſner, piſc., 952.
Rana bombina, 6 *Linn. amph. rept.*
Rana variegata, *Wulff. Ichthyologia, cum amphibiis regni Boruſſici.*

LA BORDÉE (*a*).

IL eſt aiſé de diſtinguer cette grenouille qui ſe trouve aux Indes, par la bordure que préſentent ſes côtés; ſon corps eſt alongé; les pieds de derrière

(*a*) La Grenouille Bordée. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Rana marginata, *Laurenti ſpecimen medicum.*
Rana marginata, *Linn., ſyſtema naturæ, editio* 13.
Rana lateribus marginatis, muſæum ad. fr., fol. 47.

ont cinq doigts divisés. Le dos est brun & lisse (b); le dessous du corps est d'une couleur pâle & couvert d'un grand nombre de très-petites verrues qui se touchent.

(b) Suivant M. Laurenti, le dessus du corps est couvert d'aspérités; mais nous avons cru devoir suivre la description que M. Linné a faite de cette Grenouille, d'après un individu conservé dans le muséum du Prince Adolphe.

LA RÉTICULAIRE (a).

On trouve encore, dans les Indes, une grenouille dont le caractère distinctif est d'avoir le dessus du corps veiné & tacheté de manière à présenter l'apparence d'un réseau; elle a les doigts divisés.

(a) *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.* La Grenouille réticulaire.
Laurenti specimen medicum, Rana venulosa.
Séba, vol. 1, *planche* 72, *fig.* 4.

LA PATTE D'OIE (a).

C'est une grande & belle grenouille dont le corps est veiné & panaché de différentes couleurs; le sommet du dos présente des taches placées obliquement. Des bandes colorées, rapprochées par paires, règnent sur les pieds & les doigts. Ce qui la caractérise & ce qui lui a fait donner, par M. d'Aubenton, le nom de *Patte d'oie* que nous lui conservons, c'est que les doigts des pieds de devant, ainsi que des pieds de derrière, sont réunis par des membranes: cette réunion suppose, dans cette grenouille, un séjour assez constant dans l'eau, & un rapport d'habitudes avec la grenouille commune. On la rencontre en Virginie, ainsi que la réticulaire avec laquelle elle a beaucoup de rapport, mais dont elle diffère en ce que ses doigts sont réunis, tandis qu'ils sont divisés dans la réticulaire.

(a) La Patte d'oie. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Rana maxima, *Laurenti specimen medicum.*
Séba, 1, *tab.* 72, *fig.* 3.

L'ÉPAULE-

L'ÉPAULE-ARMÉE (a).

ON trouve, en Amérique, cette grenouille remarquable par sa grandeur; elle a quelquefois huit pouces de longueur, depuis le bout du museau jusqu'à l'anus. On voit, de chaque côté, sur les épaules une espèce de bouclier charnu, d'un cendré clair pointillé de noir, qui lui a fait donner, par M. d'Aubenton, le nom qu'elle porte; sa tête est rayée de roussâtre; les yeux sont grands & brillans; la langue est large; tout le reste du corps est cendré, parsemé de taches de différentes grandeurs, d'un gris clair ou d'une couleur jaunâtre. Le dos est très-anguleux; à la partie postérieure du corps, sont quatre excroissances charnues, en forme de gros boutons. Les pieds de devant sont fendus en quatre doigts garnis d'ongles, larges & plats. Les pieds de derrière diffèrent de ceux de devant en ce qu'ils ont un cinquième doigt, & que tous les doigts en sont réunis par une petite membrane près de leur origine. Cette espèce qui paroît habiter sur terre & dans l'eau, pourroit se rapprocher par ses habitudes de la grenouille rousse. L'épithète de *marine* qui lui a été donnée dans Séba, & conservée par MM. Linné & Laurenti, paroît indiquer qu'elle vit près des rivages, dans les eaux de la mer: mais nous avons de la peine à le croire, les Quadrupèdes ovipares sans queue, ne recherchant communément que les eaux douces.

(a) L'Epaule armée. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Rana marina, 8. *Linn. amphib. reptilia.*
Rana marina, 21. *Laurenti specimen medicum.*
Séba, 1, *tab.* 76, *fig.* 1. Rana marina maxima, Rana Americana.

LA MUGISSANTE (a).

ON rencontre en Virginie une grande grenouille, dont les yeux ovales sont gros, saillans & brillans; l'iris est rouge, bordé de jaune; tout le dessus

(a) Bull frog, *en Anglois.*
La Mugissante. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Bull frog, Grenouille Taureau, *M. Smyth, Voyage dans les Etats unis.*
Rana ocellata, 10. *Linn. amphib. rept.*
Rana pentadactyla, *Laurenti specimen medicum.*
Brown, Jamaic. 466, *planche* 41, *figure* 4, Rana maxima compressa miscella.
Kalm, it. 3, *page* 45, Rana halecina.
Catesby, Car., 2, *folio* 72, *tab.* 72. Rana maxima Americana aquatica.
Séba, 1, *tab.* 75. *fig.* 1. Nous devons observer qu'il y a une faute d'impression dans la treizième édition de M. Linné; la *planche soixante-seizième, figure première du premier volume de*

du corps eſt d'un brun foncé, tacheté d'un brun plus obſcur, avec des teintes d'un vert jaunâtre, particulièrement ſur le devant de la tête : les taches des côtés ſont rondes, & ſont paroître la peau œillée. Le ventre eſt d'un blanc ſale, nuancé de jaune, & légèrement tacheté. Les pieds de devant & de derrière, ont communément cinq doigts, avec une tubercule ſous chaque phalange.

Cette eſpèce eſt moins nombreuſe que les autres eſpéces de grenouilles. La Mugiſſante vit auprès des fontaines, qui ſe trouvent très-fréquemment ſur les collines de la Virginie : ces ſources forment de petits étangs, dont chacun eſt ordinairement habité par deux grenouilles Mugiſſantes. Elles ſe tiennent à l'entrée du trou par lequel coule la ſource; &, lorſqu'elles ſont ſurpriſes, elles s'élancent, & ſe cachent au fond de l'eau. Mais elles n'ont pas beſoin de beaucoup de précautions; le peuple de la Virginie imagine qu'elles purifient les eaux & entretiennent la propreté des fontaines; il les épargne d'après cette opinion, qui pouroit être fondée ſur la deſtruction qu'elles font des inſectes, des vers, &c. mais qui ſe change en ſuperſtition, comme tant d'autres opinions du peuple; car non-ſeulement il ne les tue jamais, mais même il croiroit avoir quelque malheur à redouter s'il les inquiétoit. Cependant la crainte cède ſouvent à *l'intérêt*; & comme la Mugiſſante eſt très-vorace & très-friande des jeunes oiſons, ou des petits canards, qu'elle avale d'autant plus facilement qu'elle eſt très-grande & que ſa gueule eſt très-fendue, ceux qui élèvent ces oiſeaux aquatiques, la font quelquefois périr *(b)*.

Sa grandeur & ſa conformation modifient ſon coaſſement, & l'augmentent, de manière que lorſqu'il eſt réfléchi par les cavités voiſines des lieux qu'elle fréquente, il a quelque reſſemblance avec le mugiſſement d'un taureau qui ſeroit très-éloigné, &, dit Cateſby, à un quart de mille *(c)*. Son cri, ſuivant M. Smith, eſt rude, éclatant & bruſque; il ſemble que l'animal forme quelquefois des ſons articulés. Un Voyageur eſt bien étonné, continue M. Smith, quand il entend le mugiſſement retentiſſant de la grenouille dont nous parlons, & que cependant il ne peut découvrir d'où part ce bruit extraordinaire; car les Mugiſſantes ont tout le corps caché dant l'eau, & ne tiennent leur gueule élevée au-deſſus de la ſurface que pour faire entendre le coaſſement très-fort qui leur a fait donner le nom de *grenouille taureau (d)*.

L'eſpèce de la grenouille Mugiſſante que M. Laurenti appelle *le cinq doigts (Rana pentadactyla)*, renferme, ſuivant ce Naturaliſte, une variété aiſée à diſtinguer par ſa couleur brune, par la petiteſſe du cinquième doigt des pieds de devant, & par la naiſſance d'un ſixième doigt aux pieds de derrière *(e)*. Il y a, au Cabinet du Roi, une grande grenouille Mugiſſante, qui paroît ſe

Séba, y eſt citée, au lieu de la *figure première, planche ſoixante-quinzième* du même volume. Cette faute d'impreſſion a fait croire que la Grenouille appellée par M. Laurenti *la cinq-doigts*, *Rana pentedactyla*, étoit différente de la Mugiſſante, parce que M. Laurenti a cité pour ſa Grenouille *cinq-doigts*, la *figure première, planche ſoixante-quinzième* de Séba, tandis que la Mugiſſante & la cinq-doigts ſont abſolument le même animal.

(b) *Cateſby, à l'endroit déjà cité.*

(c) *Idem, ibidem.*

(d) *M. Smith, Voyage aux Etats-unis de l'Amérique.*

(e) *Laurenti ſpecimen medicum, loco citato.*



Hulk Direx.

VARIÉTÉ DE LA MUGISSANTE.

rapprocher de cette variété indiquée par M. Laurenti; elle a des taches sur le corps; le cinquième doigt des pieds de devant, & le sixième des pieds de derrière sont à peine sensibles; tous les doigts sont séparés; elle a des tubercules sous les phalanges; son museau est arrondi; ses yeux sont gros & proéminens; les ouvertures des oreilles assez grandes. La langue est large, plate, & attachée par le bout au-devant de la mâchoire inférieure. Cet individu a six pouces trois lignes, depuis le museau jusqu'à l'anus. Les pattes de derrière ont dix pouces; celles de devant quatre pouces; & le contour de la gueule a trois pouces sept lignes.

LA PERLÉE (a).

ON trouve au Brésil une grenouille, dont le corps est parsemé de petits grains d'un rouge clair, & semblables à des perles. La tête est anguleuse, triangulaire, & conformée comme celle du caméléon. Le dos est d'un rouge brun; les côtés sont mouchetés de jaune: le ventre blanchâtre est chargé de petites verrues ou petits grains d'un bleu clair; les pieds sont velus, & ceux de devant n'ont que quatre doigts.

Une variété de cette espèce, si richement colorée par la Nature, a cinq doigts aux pieds de devant, & la couleur de son corps est d'un jaune clair (b).

L'on voit que, dans le continent de l'Amérique méridionale, la Nature n'a pas moins départi la variété des couleurs aux Quadrupèdes ovipares, qu'elle paroît au premier coup-d'œil avoir dédaignés, qu'à ces nombreuses troupes d'oiseaux de différentes espèces sur le plumage desquels elle s'est plue à répandre les nuances les plus vives, & qui embellissent les rivages de ces contrées chaudes & fécondes.

(a) La perlée, *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Rana margaritifera, 15. *Laurenti specimen medicum.*
Séba, 1, tab. 71, fig. 6 & 7.
(b) *Séba, 1, tab. 71, fig. 8.*

LA JACKIE (a).

CETTE grenouille se trouve en grand nombre à Surinam. Elle est d'une couleur jaune verdâtre, qui devient quelquefois plus sombre. Le dos & les

(a) La Jackie. *M. d'Audenton, Encyclopédie méthodique.*
Rana paradoxa, 13. *Linn. amphib. rept.*

côtés sont mouchetés. Le ventre est d'une couleur pâle & nuageuse; les cuisses sont parderrière striées obliquement. Les pieds de derrière sont palmés; ceux de devant ont quatre doigts. Mademoiselle Mérian a rendu cette grenouille fameuse, en lui attribuant une métamorphose opposée à celle des grenouilles communes. Elle a prétendu qu'au lieu de passer par l'état de tétard pour devenir adulte, la Jackie perdoit insensiblement ses pattes au bout d'un certain tems, acquéroit une queue, & devenoit un véritable poisson. Cette métamorphose est plus qu'invraisemblable: nous n'en parlons ici, que pour désigner l'espèce particulière de grenouille à laquelle Mademoiselle Mérian l'a attribuée. L'on conserve au Cabinet du Roi, & l'on trouve dans presque toutes les collections de l'Europe, plusieurs individus de cette grenouille fameuse, qui présentent les différens degrés de son développement, & de son passage par l'état de tétard, au lieu de montrer, comme on l'a cru faussement, les diverses nuances de son changement prétendu en poisson. La forme du tétard de la Jackie, qui est assez grand, & qui ressemble plus ou moins à un poisson, comme tous les autres tétards, a pu donner lieu à cette erreur, dont on n'a parlé que trop souvent. D'ailleurs il paroît qu'il y a une espèce particulière de poisson, dont la forme extérieure est assez semblable à celle du tétard de la Jackie, & que l'on a pu prendre pour le dernier état de cette grenouille d'Amérique.

Mus. ad fr., Rana piscis.
Séba, *mus*, 1, *tab.* 78.
Merian, *Surinam*, 71, *tab.* 71.

LA GALONNÉE (*a*).

On trouve en Amérique cette grenouille, dont M. Linné a parlé le premier. Son dos présente quatre lignes relevées & longitudinales; il est d'ailleurs semé de points saillans & de taches noires. Les pieds de devant ont quatre doigts séparés; ceux de derrière en ont cinq réunis par une membrane; le second est plus long que les autres, & dépourvu de l'espéce d'ongle arrondi qu'ont plusieurs grenouilles.

Nous regardons comme une variété de cette espèce, jusqu'à qu'on ait recueilli de nouveaux faits, celle que M. Laurenti a appellée *grenouille de Virginie* (*b*). Le corps de ce dernier animal, qu'on trouve en effet en Virginie, est d'une couleur cendrée, tachetée de rouge; le dos est relevé par cinq arêtes longitudinales, dont les intervalles sont d'une couleur pâle. Le ventre & les pieds sont jaunes.

(*a*) Rana Typhonia, 9. *Linn. amph. rept.*
(*b*) La Galonnée. *M. d'Aubenton*, *Encyclopédie méthodique.*
Rana virginica, *Laurenti specimen medicum.*
Seba, 1, *t.* 75, *f.* 4.



Hulk Sculp.

LA RAINE À TAPIRER *(grandeur de nature).*

DEUXIÈME GENRE.

Quadrupèdes ovipares qui n'ont point de queue & qui ont, sous chaque doigt, une petite pelote visqueuse.

RAINES.

LA RAINE VERTE ou COMMUNE (a).

Il est aisé de distinguer des grenouilles la Raine verte, ainsi que toutes les autres Raines, par des espèces de petites plaques visqueuses qu'elle a sous ses doigts, & qui lui servent à s'attacher aux branches & aux feuilles des arbres. Tout ce que nous avons dit de l'instinct, de la souplesse, de l'agilité de la grenouille commune, appartient encore davantage à la Raine verte; & comme sa taille est toujours beaucoup plus petite que celle de la grenouille commune, elle joint plus de gentillesse à toutes les qualités de cette dernière. La couleur du dessus de son corps, est d'un beau vert; le dessous, où l'on voit de petits tubercules, est blanc. Une raie jaune, légèrement bordée de violet, s'étend de chaque côté de la tête & du dos, depuis le museau jusqu'aux pieds de derrière; & une raie semblable règne depuis la mâchoire supérieure jusqu'aux pieds de devant. La tête est courte, aussi large que le corps, mais un peu rétrécie pardevant; les mâchoires sont arrondies, les yeux élevés. Le corps est court, presque triangulaire, très-élargi vers la tête, convexe par-dessus & plat par-dessous. Les pieds de devant, qui n'ont que quatre doigts, sont assez courts & épais; ceux de derrière, qui en ont cinq, sont au contraire déliés & très-longs; les ongles sont plats & arrondis.

(a) Βατραχος δενδριτης, *en grec.*
La Raine verte. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Rana arborea, 16. *Linn. amphibia reptilia.* (Des deux figures de Séba, citées par M. Linné, celle de la *planche soixante treizième* du premier volume, doit être rapportée à la *Raine squelette*, & celle de la *planche soixante-sixième* du second volume, à la *Raine bossue).*
Gronov., mus. 2, *p.* 84, *No.* 63, Rana.
Gesner, de Quadrup. ovip., page 55, Ranunculus viridis.
Ray, Quadrup., 251, rana arborea, seu ranunculus viridis.
Rœsel, tab. 9, 10 & 11.
Hyla viridis, *Laurenti specimen medicum.*
Rana arborea, *Wulff, Ichthyologia, cum amphibiis regni Borussici.*

La Raine verte ſaute avec plus d'agilité que les grenouilles, parce qu'elle a les pattes de derrière plus longues, en proportion de la grandeur du corps. C'eſt au milieu des bois, c'eſt ſur les branches des arbres qu'elle paſſe preſque toute la belle ſaiſon; ſa peau eſt ſi gluante, & ſes pelotes viſqueuſes ſe collent avec tant de facilité à tous les corps, quelque polis qu'ils ſoient, que la Raine n'a qu'à ſe poſer ſur la branche la plus unie, même ſur la ſurface inférieure des feuilles, pour s'y attacher de manière à ne pas tomber. Cateſby dit qu'elle a la faculté de rendre ces pelotes concaves, & de former par-là un petit vide qui l'attache plus fortement à la ſurface qu'elle touche. Ce même Auteur ajoute qu'elles franchiſſent quelquefois un intervalle de douze pieds. Ce fait eſt peut-être exagéré; mais, quoi qu'il en ſoit, les Raines ſont auſſi agiles dans leurs mouvemens que déliées dans leur forme.

Lorſque les beaux jours ſont venus on les voit s'élancer ſur les inſectes qui ſont à leur portée; elles les ſaiſiſſent, & les retiennent avec leur langue, ainſi que les grenouilles; & ſautant avec viteſſe de rameau en rameau, elles y repréſentent juſqu'à un certain point les jeux & les petits vols des oiſeaux, ces légers habitans des arbres élevés. Toutes les fois même qu'aucun préjugé déſavorable n'exiſtera contre elles; qu'on examinera leurs couleurs vives qui ſe marient avec le vert des feuillages & l'émail des fleurs; qu'on remarquera leurs ruſes & leurs embuſcades; qu'on les ſuivra des yeux dans leurs petites chaſſes; qu'on les verra s'élancer à pluſieurs pieds de diſtance, ſe tenir avec facilité ſur les feuilles dans la ſituation la plus renverſée & s'y placer d'une manière qui paroîtroit merveilleuſe ſi l'on ne connoiſſoit pas l'organe qui leur a été donné pour s'attacher aux corps les plus unis; n'aura-t-on pas preſque autant de plaiſir à les obſerver qu'à conſidérer le plumage, les manœuvres & le vol de pluſieurs eſpèces d'oiſeaux?

L'habitation des Raines au ſommet de nos arbres, eſt une preuve de plus de cette analogie & de cette reſſemblance d'habitudes que l'on trouve même entre les claſſes d'animaux qui paroiſſent les plus différentes les unes des autres. La dragonne, l'iguane, le baſilic, le caméléon, & d'autres lézards très-grands habitent au milieu des bois & même ſur les arbres; le lézard ailé s'y élance comme l'écureuil avec une facilité & à des diſtances qui ont fait prendre ſes ſauts pour une eſpèce de vol; nous retrouvons encore ſur ces mêmes arbres les Raines, qui cependant ſont pour le moins auſſi aquatiques que terreſtres, & qui paroiſſent ſi fort ſe rapprocher des poiſſons; & tandis que ces Raines, ces habitans ſi naturels de l'eau, vivent ſur les rameaux de nos forêts, l'on voit, d'un autre côté, de grandes légions d'oiſeaux preſque entièrement dépourvus d'ailes, n'avoir que la mer pour patrie, & attachés pour ainſi dire, à la ſurface de l'onde, paſſer leur vie à la ſillonner ou à ſe plonger dans les flots.

Il en eſt des Raines comme des grenouilles, leur entier développement ne s'effectue qu'avec lenteur; & de même qu'elles demeurent long-tems dans leurs véritables œufs, c'eſt-à-dire ſous l'enveloppe qui leur fait porter le nom de têtards, elles ne deviennent qu'après un tems aſſez long en état de perpétuer leur eſpèce: ce n'eſt qu'au bout de trois ou quatre ans qu'elles s'accouplent. Juſqu'à cette époque, elles ſont preſque muettes; les mâles mêmes

qui, dans tant d'espèces d'animaux, ont la voix plus forte que les femelles, ne se font point entendre, comme si leurs cris n'étoient propres qu'à exprimer des desirs qu'ils ne ressentent pas encore, & à appeller des compagnes, vers lesquelles ils ne sont point encore entraînés.

C'est ordinairement vers la fin du mois d'Avril que leurs amours commencent; mais ce n'est pas sur les arbres qu'elles en goûtent les plaisirs; on diroit qu'elles veulent se soustraire à tout les regards, & se mettre à l'abri de tous les dangers, pour s'occuper plus pleinement sans distraction & sans trouble de l'objet auquel elles vont s'unir; ou bien il semble que leur première patrie étant l'eau, c'est dans cet élément qu'elles reviennent jouir dans toute son étendue d'une existence qu'elles y ont reçue, & qu'elles sont poussées par une sorte d'instinct à ne donner le jour à de petits êtres semblables à elles, que dans les asiles favorables où ils trouveront en naissant la nourriture & la sûreté qui leur ont été nécessaires à elles-mêmes dans les premiers mois où elles ont vécu; ou plutôt encore c'est à l'eau qu'elles retournent dans le tems de leurs amours, parce que ce n'est que dans l'eau qu'elles peuvent s'unir de la manière qui convient le mieux à leur organisation.

Les Raines ne vivent dans les bois que pendant le tems de leurs chasses, car c'est aussi au fond des eaux & dans le limon des lieux marécageux, qu'elles se cachent pour passer le tems de l'hiver & de leur engourdissement.

On les trouve donc dans les étangs dès la fin du mois d'Avril, ou au commencement de Mai; mais, comme si elles ne pouvoient pas renoncer, même pour un tems très-court, aux branches qu'elles ont habitées, peut-être parce qu'elles ont besoin d'y aller chercher l'aliment qui leur convient le plus lorsqu'elles sont entièrement développées, elles choisissent les endroits marécageux entourés d'arbres: c'est-là que les mâles gonflant leur gorge, qui devient brune quand ils sont adultes, poussent leurs cris rauques & souvent répétés, avec encore plus de force que la grenouille commune. A peine l'un d'eux fait-il entendre son coassement retentissant, que tous les autres mêlent leurs sons discordans à sa voix; & leurs clameurs sont si bruyantes qu'on les prendroit de loin pour une meute de chiens qui aboient, & que, dans des nuits tranquilles, leurs coassemens réunis sont quelquefois parvenus jusqu'à plus d'une lieue, sur-tout lorsque la pluie étoit prête à tomber.

Les Raines s'accouplent comme les grenouilles; on apperçoit le mâle & la femelle descendre souvent au fond de l'eau pendant leur union, & y demeurer assez de tems; la femelle paroît agitée de mouvemens convulsifs, surtout lorsque le moment de la ponte approche; & le mâle y répond en approchant plusieurs fois l'extrémité de son corps, de manière à féconder plus aisément les œufs à leur sortie.

Quelquefois les femelles sont délivrées, en peu d'heures, de tous les œufs qu'elles doivent pondre; d'autres fois elles ne s'en débarrassent que dans quarante-huit heures, & même quelquefois plus de tems; mais alors il arrive souvent que le mâle lassé, & peut-être épuisé de fatigue, perdant son amour avec ses desirs, abandonne sa femelle, qui ne pond plus que des œufs stériles.

La couleur des Raines varie après leur accouplement; elle est d'abord rousse & devient grisâtre tachetée de roux; elle est ensuite bleue, & enfin verte.

Ce n'eſt ordinairement qu'après deux mois, que les jeunes Raines ont la forme qu'elles doivent conſerver toute leur vie, mais dès qu'elles ont atteint leur développement & qu'elles peuvent ſauter & bondir avec facilité, elles quittent les eaux & gagnent les bois.

On fait vivre aiſément la Raine verte dans les maiſons, en lui fourniſſant une température & une nourriture convenables. Comme ſa couleur varie très-ſouvent, ſuivant l'âge, la ſaiſon & le climat, & comme lorſque l'animal eſt mort, le vert du deſſus de ſon corps ſe change ſouvent en bleu, nous préſumons que l'on doit regarder comme une variété de cette Raine, celle que M. Boddaert a décrite ſous le nom de grenouille à deux couleurs *(b)*. Cette dernière Raine faiſoit partie de la collection de M. Schloſſer, & avoit été apportée de Guinée; ſes pieds n'étoient pas palmés. Ses doigts étoient garnis de pelottes viſqueuſes; elle en avoit quatre aux pieds de devant & cinq aux pieds de derrière. La couleur du deſſus de ſon corps étoit bleue, & le jaune régnoit ſur tout le deſſous. Le muſeau étoit un peu avancé; la tête plus large que le corps, & la lèvre ſupérieure un peu fendue.

On rencontre la Raine verte en Europe *(c)*, en Afrique, & en Amérique *(d)*; mais, indépendamment de cette eſpèce, les pays étrangers offrent d'autres Quadrupèdes ovipares ſans queue, & avec des plaques viſqueuſes ſous les doigts. Nous allons préſenter les caractères particuliers de ces diverſes Raines.

(b) Rana bicoloris, *Petri Boddaert, epiſt. de Rana bicolore. Ex muſeo Joan. Alb. Schloſſer. Amſt.*, 1772.
(c) Elle eſt très-commune en Sardaigne. *Hiſtoire naturelle des amphibies & des poiſſons de la Sardaigne, par M. François Cetti, page* 39.
(d) *Cateſby, Hiſtoire naturelle de la Caroline.*
M. Smith, Voyage dans les Etats-unis de l'Amérique.

LA BOSSUE *(a)*.

ON trouve, dans l'iſle de Lemnos, une raine qu'il eſt aiſé de diſtinguer d'avec les autres, parce que ſur ſon corps arrondi & plane, s'élève une boſſe bien ſenſible. Ses yeux ſont ſaillans; & les doigts de ſes pieds garnis de pelottes gluantes comme celles de la raine commune, ſont en même-tems réunis par une membrane. Elle eſt la proie des ſerpens. Il paroît que cette eſpèce qui appartient à l'ancien continent, ſe rencontre auſſi à Surinam; mais elle y forme une variété diſtinguée par les taches que le deſſus de ſon corps préſente *(b)*.

LA

(a) La Boſſue. *M. d'Aubenton, Ecyclopédie méthodique.*
Hyla ranæformis, *Laurenti ſpecimen medicum.*
Seba, 2. *tab.* 13, *f.* 2.
(b) Hyla ranæformis, Var. B., *Laurenti ſpecimen medicum.*
Seba, 2, *tab.* 70, *fig.* 4.

LA BRUNE (a).

CETTE Raine, que M. Laurenti a le premier décrite, sans indiquer son pays natal, mais qui nous paroît devoir appartenir à l'Europe, est distinguée d'avec les autres par sa couleur brune, & par des tubercules en quelque sorte déchiquetés qu'elle a sous les pieds.

La Raine, ou grenouille d'arbre dont parle Sloane sous le nom de *rana arborea maxima*, & qui habite la Jamaïque, pourroit bien être une variété de la brune; sa couleur est foncée comme celle de la brune: à la vérité, elle est tachetée de vert, & elle a de chaque côté du cou une espèce de sac ou de vessie conique (b); mais les différences de cette raine qui vit en Amérique avec la brune, qui paroît habiter l'Europe, pourroient être rapportées à l'influence du climat, ou à celle de la saison des amours, qui, dans presque tous les animaux, rend plusieurs parties beaucoup plus apparentes.

(a) La Brune. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Hyla fusca, 27. *Laurenti specimen medicum.*
(b) *Sloane, t. 2.*

LA COULEUR DE LAIT (a).

ELLE habite en Amérique: sa couleur est d'un blanc de neige, avec des taches d'un blanc moins éclatant; le bas-ventre présente des bandes d'une couleur cendrée pâle; l'ouverture de la gueule est très-grande. Une variété de cette espèce, au lieu d'avoir le dessus du corps d'un blanc de neige, l'a d'une couleur bleuâtre un peu plombée.

(a) La couleur de lait. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Hyla lactea, 28. *Laurenti specimen medicum.*

LA FLUTEUSE (a).

CETTE espèce a le corps d'un blanc de neige, suivant M. Laurenti, de couleur jaune, suivant Séba, & tacheté de rouge. Les pieds de derrière sont palmés, & le mâle, en coassant, fait enfler deux vessies qu'il a des deux côtés du cou, & que l'on a comparées à des flûtes. Suivant Séba, elle coasse *mélodieusement:* mais je crois qu'il ne faut pas avoir l'oreille très-délicate pour se plaire à la mélodie de la Flûteuse; cette raine se tait pendant les jours froids & pluvieux, & son cri annonce le beau tems; elle est opposée en cela à la grenouille commune, dont le coassement est au contraire un indice de pluie. Mais la sécheresse ne doit pas agir également sur les animaux dans deux climats aussi différens que ceux de l'Europe & de l'Amérique méridionale. Le mâle de la raine couleur de lait ne pourroit-il pas avoir aussi deux vessies, qu'il n'enfleroit & ne rendroit apparentes que dans le tems de ses amours, & dès-lors la Flûteuse ne devroit-elle pas être regardée comme une variété de la couleur de lait?

(a) La Flûteuse. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Hyla tibiatrix, 30. *Laurenti specimen medicum.*
Séba 1, *tab.* 71, *fig.* 1 & 2.

L'ORANGÉE (a).

LE corps de cette raine est jaune, avec une teinte légère de roux, & son dos est comme circonscrit par une file de points roux plus ou moins foncés. Séba dit qu'elle ne diffère de la flûteuse que par le défaut des vessies de la gorge: elle vit à Surinam.

On rencontre au Brésil une raine dont le corps est d'un jaune tirant sur la couleur de l'or: son dos est à la vérité panaché de rouge, & on l'a vue d'une maigreur si grande, qu'on en a tiré le nom de raine squelette qu'on lui a donné (b). Mais les raines, ainsi que les grenouilles, sont sujettes à varier beaucoup, par l'abondance ou le défaut de graisse, même dans un très-court

(a) L'Orangée. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Hyla aurantiaca, 31. *Laurenti specimen medicum.*
Séba, 1, *tab.* 71, *fig.* 3.
(b) La Raine Sqelette, *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Hyla sceleton, 33. *Laurenti specimen medicum.*
Séba, 1, *t.* 73, *fig.* 3.

espace de tems. Nous pensons donc que la raine squelette, vue dans d'autres momens que ceux où elle a été observée, n'auroit peut-être pas paru assez maigre pour former une espèce différente de l'Orangée, mais simplement une variété dépendante du climat, ou d'autres circonstances.

LA ROUGE (a).

On la trouve en Amérique; elle a la tête grosse, l'ouverture de la gueule grande, & sa couleur est rouge.

M. le Comte de Buffon a fait mention, dans l'histoire des perroquets appellés *criks*, d'un petit Quadrupède ovipare sans queue de l'Amérique méridionale, dont se servent les Indiens pour donner aux plumes des perroquets une belle couleur rouge ou jaune, ce qu'ils appellent *tapirer*. Ils arrachent pour cela les plumes des jeunes criks qu'ils ont enlevés dans leur nid; ils en frottent la place avec le sang de ce Quadrupède ovipare; les plumes qui renaissent après cette opération, au lieu d'être vertes, comme auparavant, sont jaunes ou rouges. Ce Quadrupède ovipare sans queue vit communément dans les bois: il y a, au Cabinet du Roi, plusieurs individus de cette espèce, conservés dans l'esprit-de-vin, d'après lesquels il est aisé de voir qu'il est du genre des raines, puisqu'il a des plaques visqueuses au bout des doigts, ce qui s'accorde fort bien avec l'habitude qu'il a de demeurer au milieu des arbres. Il paroît que la couleur de cette raine tire sur le rouge; elle présente sur le dos deux bandes longitudinales, irrégulières, d'un blanc jaunâtre, ou même couleur d'or. Il me semble qu'on doit regarder cette jolie & petite raine comme une variété de la rouge ou peut-être de l'orangée. Combien les grenouilles, les crapauds & les raines ne varient-ils pas, suivant l'âge, le sexe, la saison, & l'abondance ou la disette qu'ils éprouvent! La raine à tapirer a, comme la rouge, la tête grosse en proportion du corps, & l'ouverture de la gueule est grande.

Au reste, il est bon de remarquer que nous retrouvons sur les raines de l'Amérique méridionale les belles couleurs que la Nature y a accordées aux grenouilles, & qu'elle y a prodiguées aussi avec tant de magnificence aux oiseaux, aux insectes & aux papillons.

(a) La rouge. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Hyla rubra, 32. *Laurenti specimen medicum.*
Séba, 2, *tab.* 68, *fig.* 5.

TROISIÈME GENRE.

Quadrupèdes ovipares ſans queue, qui ont le corps ramaſſé & arrondi.

CRAPAUDS.

LE CRAPAUD COMMUN (a).

DEPUIS long-tems l'opinion a flétri cet animal dégoûtant, dont l'approche révolte tous les ſens. L'eſpèce d'horreur avec laquelle on le découvre, eſt produite même par l'image que le ſouvenir en retrace; beaucoup de gens ne ſe le repréſentent qu'en éprouvant une ſorte de frémiſſement, & les perſonnes qui ont le tempérament foible & les nerfs délicats, ne peuvent en fixer l'idée, ſans croire ſentir dans leurs veines le froid glacial que l'on a dit accompagner l'attouchement du crapaud. Tout en eſt vilain, juſqu'à ſon nom, qui eſt devenu le ſigne d'une baſſe difformité; on s'étonne toujours lorſqu'on le voit conſtituer une eſpèce conſtante d'autant plus répandue, que preſque toutes les températures lui conviennent, & en quelque ſorte d'autant plus durable, que pluſieurs eſpèces voiſines ſe réuniſſent pour former avec lui une famille nombreuſe. On eſt tenté de prendre cet animal informe pour un produit fortuit de l'humidité & de la pourriture, pour un de ces jeux bizarres qui échappent à la Nature; & on n'imagine pas comment cette mère commune, qui a réuni ſi ſouvent tant de belles proportions à tant de couleurs agréables, & qui même a donné aux grenouilles & aux raines une ſorte

(a) Φρῦνος, *en grec.*
Bufo, *en latin.*
Toad, *en Anglois.*
Le crapaud commun. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Rana Bufo, 3. *Linn. amphib. rept.*
Bufo, *Scotia illuſtrata, Edimburgi*, 1684.
Rana Bufo, *Wulff, Ichthyologia, cum amphibiis regni Boruſſici.*
Phrunos, *Ariſt., hiſt. an., lib.* 9, *chap.* 1, 40.
Toad *Britiſch, Zoology, Vol.* 3, *London*, 1776.
Rubeta, ſeu Phrynum, *Geſner, piſc.*, 807.
Bradl., nat., t. 21, *f.* 2.
Bufo, ſeu rubeta, *Ray, Quadrup.*, 251.

de grace, de gentilleſſe & de parure, a pu imprimer au crapaud une forme ſi hideuſe. Et que l'on ne croie pas que ce ſoit d'après des conventions arbitraires qu'on le regarde comme un des êtres les plus défavorablement traités: il paroît vicié dans toutes ſes parties. S'il a des pattes, elles n'élèvent pas ſon corps diſproportionné au-deſſus de la fange qu'il habite. S'il a des yeux, ce n'eſt point en quelque ſorte pour recevoir une lumière qu'il fuit. Mangeant des herbes puantes ou vénéneuſes, caché dans la vaſe, tapi ſous des tas de pierres, retiré dans des trous de rochers, ſale dans ſon habitation, dégoûtant par ſes habitudes, difforme dans ſon corps, obſcur dans ſes couleurs, infect par ſon haleine, ne ſe ſoulevant qu'avec peine, ouvrant, lorſqu'on l'attaque, une gueule hideuſe, n'ayant pour toute puiſſance qu'une grande réſiſtance aux coups qui le frappent, que l'inertie de la matière, que l'opiniâtreté d'un être ſtupide, n'employant d'autre arme qu'une liqueur fétide qu'il lance, que paroît-il avoir de bon, ſi ce n'eſt de chercher, pour ainſi dire, à ſe dérober à tous les yeux, en fuyant la lumière du jour?

Cet être ignoble occupe cependant une aſſez grande place dans le plan de la Nature: elle l'a répandu avec bien plus de profuſion que beaucoup d'objets chéris de ſa complaiſance maternelle. Il ſemble qu'au phyſique, comme au moral, ce qui eſt le plus mauvais, eſt le plus facile à produire; &, d'un autre côté, on diroit que la Nature a voulu, par ce frappant contraſte, relever la beauté de ſes autres ouvrages. Donnons donc dans cette hiſtoire une place aſſez étendue à ces êtres, ſur leſquels nous ſommes forcés d'arrêter un moment l'attention. Ne cherchons même pas à ménager la délicateſſe; ne craignons pas de bleſſer les regards; & tâchons de montrer le crapaud tel qu'il eſt.

Son corps, arrondi & ramaſſé, a plutôt l'air d'un amas informe & pêtri au haſard, que d'un corps organiſé, arrangé avec ordre, & fait ſur un modèle. Sa couleur eſt ordinairement d'un gris livide, tacheté de brun & de jaunâtre; quelquefois, au commencement du printems, elle eſt d'un roux ſale, qui devient enſuite, tantôt preſque noir, tantôt olivâtre, & tantôt rouſſâtre. Il eſt encore enlaidi par un grand nombre de verrues ou plutôt de puſtules d'un vert noirâtre, ou d'un rouge clair. Une éminence très-alongée, faite en forme de rein, molle & percée de pluſieurs pores très-viſibles, eſt placée audeſſus de chaque oreille. Le conduit auditif eſt fermé par une lame membraneuſe. Une peau épaiſſe, dure, & très-difficile à percer, couvre ſon dos aplati; ſon large ventre paroît toujours enflé; ſes pieds de devant ſont très-peu alongés, & pivifés en quatre doigts, tandis que ceux de derrière ont chacun ſix doigts réunis par une membrane (*b*). Au lieu de ſe ſervir de cette large patte pour ſauter avec agilité, il ne l'emploie qu'à comprimer la vaſe humide ſur laquelle il repoſe; & au-devant de cette maſſe, qu'eſt-ce qu'on diſtingue? Une tête un peu plus groſſe que le reſte du corps, comme s'il manquoit quelque choſe à ſa difformité: une grande gueule garnie de mâchoires raboteuſes, mais ſans dents; des paupières gonflées, & des yeux aſſez gros, ſaillans & qui révoltent par la colère qui paroît ſouvent les animer.

(*b*) Le doigt intérieur eſt gros, mais très-court & peu ſenſible dans le ſquelette.

On est tout étonné qu'un animal qui ne semble pêtri que d'une vile & froide boue, puisse sentir l'ardeur de la colère, comme si la Nature avoit permis ici aux extrêmes de se mêler, afin de réunir dans un seul être tout ce qui peut repousser l'intérêt. Il s'irrite avec force pour peu qu'on le touche; il se gonfle, & tâche d'employer ainsi sa vaine puissance: il résiste long-tems aux poids avec lesquels on cherche à l'écraser; & il faut que toutes ses parties & ses vaisseaux soient bien peu liés entre eux, puisqu'on a vu des crapauds qui, percés d'outre en outre avec un pieu, ont cependant vécu plusieurs jours, étant fichés contre terre.

Tout se ressent de la grossièreté de l'atmosphère ordinairement répandue autour du crapaud, & de la disproportion de ses membres: non-seulement il ne peut point marcher, mais il ne saute qu'à une très-petite hauteur: lorsqu'il se sent pressé, il lance contre ceux qui le poursuit, les sucs fétides dont il est imbu; il fait jaillir une liqueur limpide que l'on dit être son urine (c) & qui, dans certaines circonstances, est plus ou moins nuisible. Il transpire de tout son corps une humeur laiteuse, & il découle de sa bouche une bave qui peuvent infecter les herbes & les fruits sur lesquels il passe, de manière à incommoder ceux qui en mangent sans les laver. Cette bave & cette humeur laiteuse peuvent être un venin plus ou moins actif, ou un corrosif plus ou moins fort, suivant la température, la saison, & la nourriture des crapauds, l'espèce de l'animal sur lequel il agit, & la nature de la partie qu'il attaque. La trace du crapaud peut donc être, dans certaines circonstances, aussi funeste que son aspect est dégoûtant. Pourquoi donc laisser subsister un animal qui souille & la terre & les eaux, & même le regard? Mais comment anéantir une espèce aussi féconde & répandue dans presque toutes les contrées?

Le crapaud habite pour l'ordinaire dans les fossés, sur-tout dans ceux où une eau fétide croupit depuis long-tems; on le trouve dans les fumiers, dans les caves, dans les autres profonds, dans les forêts où il peut se dérober aisément à la clarté qui le blesse, en choisissant de préférence les endroits ombragés, sombres, solitaires, en s'enfonçant sous les décombres, & sous les tas de pierres: & combien de fois n'a-t-on pas été saisi d'un espèce d'horreur, lorsque soulevant quelque gros caillou dans des bois humides, on a découvert un crapaud accroupi contre terre, animant ses gros yeux, & gonflant sa masse pustuleuse?

C'est dans ces divers asiles obscurs qu'il se tient renfermé pendant tout le jour, à moins que la pluie ne l'oblige à en sortir.

Il y a des pays où les crapauds sont si fort répandus, comme auprès de Carthagène, & de Porto-bello en Amérique, que non-seulement lorsqu'il pleut ils y couvrent les terres humides & marécageuses, mais encore les rues, les jardins & les cours, & que les habitans de ces provinces de Carthagène & de Porto-bello ont cru que chaque goutte de pluie étoit changée en crapaud. Ces animaux présentent même dans ces contrées du nouveau monde, un volume considérable; les moins grands ont six pouces de longueur. Si c'est pendant la nuit que la pluie tombe, ils abandonnent presque tous leur retrai-

(c) Voyez l'ouvrage déjà cité de M. Laurenti.

te, & alors ils paroiſſent ſe toucher ſur la ſurface de la terre, qu'on diroit qu'ils ont entièrement envahie. On ne peut ſortir ſans les fouler aux pieds, & on prétend même qu'ils y font des morſures d'autant plus dangereuſes, qu'indépendamment de leur groſſeur, ils ſont, dit-on, très-venimeux (*d*). Il ſe pourroit en effet que l'ardeur de ces contrées, & la nourriture qu'ils y prennent, viciât encore davantage la nature de leurs humeurs.

Pendant l'hiver, les crapauds ſe réuniſſent pluſieurs enſemble, dans les pays où la température devenant trop froide pour eux, les force à s'engourdir; ils ſe ramaſſent dans le même trou, apparemment pour augmenter & prolonger le peu de chaleur qui leur reſte encore. C'eſt dans ce tems qu'on pourroit plus facilement les trouver, qu'ils ne pourroient fuir, & qu'il faudroit chercher à diminuer leur nombre.

Lorſque les crapauds ſont réveillés de leur long aſſoupiſſement, ils choiſiſſent la nuit pour errer & chercher leur nourriture; ils vivent, comme les grenouilles, d'inſectes, de vers, de ſcarabées, de limaçons; mais on dit qu'ils mangent auſſi de la ſauge, dont ils aiment l'ombre, & qu'ils ſont ſur-tout avides de ciguë, que l'on a quelquefois appelée *le perſil du crapaud* (*e*).

Lorſque les premiers jours chauds du printems ſont arrivés, on les entend, vers le coucher du ſoleil, jeter un cri aſſez doux : apparemment c'eſt leur cri d'amour; & faut-il que des êtres auſſi hideux, en éprouvent l'influence, & qu'ils paroiſſent même le reſſentir plutôt que les autres Quadrupèdes ovipares ſans queue? Mais ne ceſſons jamais d'être Hiſtorien fidèle; ne négligeons rien de ce qui peut diminuer l'eſpèce d'horreur avec laquelle on voit ces animaux; & en rendant compte de la manière dont ils s'uniſſent, n'omettons aucuns des ſoins qu'ils ſe donnent, & qui paroîtroient ſuppoſer en eux des attentions particulières, & une ſorte d'affection pour leurs femelles.

C'eſt en Mars ou en Avril que les crapauds s'accouplent: le plus ſouvent c'eſt dans l'eau que leur union a lieu, ainſi que celle des grenouilles & des raines. Mais le mâle ſaiſit ſa femelle ſouvent fort loin des ruiſſeaux ou des marais; il ſe place ſur ſon dos, l'embraſſe étroitement, la ſerre avec force: la femelle, quoique ſurchargée du poids du mâle, eſt obligée quelquefois de le porter à des diſtances conſidérables; mais ordinairement elle ne laiſſe échapper aucun œuf que lorſqu'elle a rencontré l'eau.

Ils ſont accouplés pendant ſept ou huit jours, & même pendant plus de vingt, lorſque la ſaiſon ou le climat ſont froids (*f*); ils coaſſent tous deux preſque ſans ceſſe, & le mâle fait ſouvent entendre une ſorte de grognement aſſez fort, lorſqu'on veut l'arracher à ſa femelle, ou lorſqu'il voit approcher quelqu'autre mâle, qu'il ſemble regarder avec colère, & qu'il tâche de repouſſer en alongeant ſes pattes de derrière. Quelque bleſſure qu'il éprouve, il ne la quitte pas: ſi on l'en ſépare par force, il revient à elle dès qu'on le laiſſe libre, & il s'accouple de nouveau, quoique privé de pluſieurs membres, & tout couvert de plaies ſanglantes (*g*). Vers la fin de l'accouplement, la fe-

(*d*) *Voyage de Don Antoine d'Ulloa, Hiſtoire générale des Voyages*, *vol.* 53, *p.* 339, *édit. in* 12.
(*e*) *Matière médicale, cont. de Geoffroy, tome* 12, *page* 148.
(*f*) *Œuvres de M. l'Abbé Spallanzani*, *vol.* 3, *page* 31.
(*g*) *Idem*, *page* 84.

melle pond ses œufs; le mâle les ramasse quelquefois avec ses pattes de derrière, & les entraîne au-dessous de son anus dont ils paroissent sortir; il les féconde & les repousse ensuite. Ces œufs sont renfermés dans une liqueur transparente, visqueuse, où ils forment comme deux cordons toujours attachés à l'anus de la femelle. Le mâle & la femelle montent alors à la surface de l'eau pour respirer; au bout d'un quart d'heure ils s'enfoncent une seconde fois pour pondre ou féconder de nouveaux œufs; & ils paroissent ainsi à la surface des marais, & disparoissent plusieurs fois. A chaque nouvelle ponte, les cordons qui renferment les œufs s'alongent de quelques pouces: il y a ordinairement neuf ou dix pontes. Lorsque tous les œufs sont sortis & fécondés, ce qui n'arrive souvent qu'après douze heures, les cordons se détachent; ils ont alors quelquefois plus de quarante pieds de long (*h*); les œufs, dont la couleur est noire, y sont rangés en deux files, & placés de manière à occuper le plus petit espace possible: on a rencontré de ces œufs à sec dans le fond de bassins & de fossés dont l'eau s'étoit évaporée.

Les crapauds craignent autant la lumière dans le moment de leurs plaisirs que dans les autres instans de leur vie: aussi n'est-ce qu'à la pointe du jour, & même souvent pendant la nuit qu'ils s'unissent à leurs femelles. Les besoins du mâle paroissent subsister quelquefois, après que ceux de la femelle ont été satisfaits, c'est-à-dire après la ponte des œufs. M. Ræsel en a vu rester accouplés pendant plus d'un jour, quoique la femelle ni le mâle ne laissassent rien sortir de leur corps, & qu'en disséquant la femelle, il ait vu ses ovaires vides (*i*). On retrouve donc, dans cette espèce, la force tyrannique du mâle, qui n'attend pas, pour s'unir de nouveau à sa femelle, qu'un besoin mutuel les rassemble par la voix d'un amour commun; mais qui la contraint à servir à ses jouissances, lors même que ses desirs ne sont plus partagés; & cet abus de la force qu'il peut exercer sur elle, ne paroît-il pas exister aussi dans la manière dont il s'en empare, pendant qu'ils sont encore éloignés du seul endroit où ses jouissances semblent pouvoir être communes à celle qu'il s'est soumise? Il se fait porter par elle, & commence ses plaisirs, pendant qu'elle ne paroît ressentir encore que la peine de leur union.

Nous devons cependant convenir que, dans la ponte, les mâles des crapauds se donnent quelquefois plus de soins que ceux des grenouilles, non-seulement pour féconder les œufs, mais encore pour les faire sortir du corps de leurs femelles, lorsqu'elles ne peuvent pas se défaire seules de ce fardeau. On ne peut guère en douter d'après les observations de M. Demours (*k*) sur un crapaud terrestre trouvé par cet Académicien dans le Jardin du Roi, surpris, troublé, sans être interrompu dans ses soins, & non-seulement accouplé hors de l'eau, mais encore aidant avec ses pattes de derrière la sortie des œufs que la femelle ne pouvoit pas faciliter par les divers mouvemens qu'elle exécute lorsqu'elle est dans l'eau (*l*).

Au

(*h*) *Œuvres de M. l'Abbé Spallanzani, vol.* 3, *page* 33.
(*i*) *Ræsel, Historia naturalis Ranarum, &c.*
(*k*) *Mém. de l'Acad. des Sciences, an.* 1741.
(*l*) M. Laurenti a fait une espèce particulière du Crapaud observé par M. Lemours; il lui

a

Au reſte, des œufs abandonnés à terre ne doivent pas éclore, à moins qu'ils ne tombent dans quelques endroits aſſez obſcurs, aſſez couverts de vaſe, & aſſez pénétrés d'humidité, pour que les petits crapauds puiſſent s'y nourrir & s'y développer *(m)*.

Les cordons augmentent de volume en même-tems & en même proportion que les œufs qui, au bout de dix ou douze jours, ont le double de groſſeur que lors de la ponte *(n)*; les globules renfermés dans ces œufs, & qui d'abord ſont noirs d'un côté, & blanchâtres de l'autre, ſe couvrent peu-à-peu de linéamens; au dix-ſeptième ou dix-huitième jour on apperçoit le petit têtard; deux ou trois jours après il ſe dégage de la matière viſqueuſe qui enveloppoit les œufs; il s'efforce alors de gagner la ſurface de l'eau, mais il retombe bientôt au fond; au bout de quelques jours il a de chaque côté du cou un organe qui a quelques rapports avec les ouïes des poiſſons, qui eſt diviſé en cinq ou ſix appendices frangées, & qui diſparoît tout-à-fait le vingt-troiſième ou le vingt-quatrième jour. Il ſemble d'abord ne vivre que de la vaſe & des ordures qui nagent dans l'eau; mais, à meſure qu'il devient plus gros, il ſe nourrit de plantes aquatiques. Son développement ſe fait de la même manière que celui des jeunes grenouilles; & lorſqu'il eſt entièrement formé, il ſort de l'eau, & va à terre chercher les endroits humides.

Il en eſt des crapauds comme des autres Quadrupèdes ovipares; ils ſont beaucoup plus grands & beaucoup plus venimeux à meſure qu'ils habitent des pays plus chauds & plus convenables à leur nature *(o)*. Parmi les individus de cette eſpèce, qui ſont conſervés au Cabinet du Roi, il y en a un qui a quatre pouces & demi de longueur, depuis le muſeau juſqu'à l'anus. On en trouve ſur la Côte d'or d'une groſſeur ſi prodigieuſe, que lorſqu'ils ſont en repos, on les prendroit pour des tortues de terre; ils y ſont ennemis mortels des ſerpens: Boſman a été ſouvent le témoin des combats que ſe livrent ces animaux. Il doit être curieux de voir le contraſte de la lourde maſſe du crapaud, qui ſe gonfle & s'agite peſamment, avec les mouvemens preſtes & rapides des ſerpens, lorſqu'irrités tous les deux, & leurs yeux en feu, l'un réſiſte par ſa force & ſon inertie aux efforts que ſon ennemi fait pour l'étouffer au milieu des replis de ſon corps tortueux, & que tous deux cherchent à ſe donner la mort par leurs morſures & leur venin fétide, ou leurs liqueurs corroſives.

Ce n'eſt qu'au bout de quatre ans que le crapaud eſt en état de ſe reproduire. On a prétendu que ſa vie ordinaire n'étoit que de quinze ou ſeize ans; mais ſur quoi l'a-t-on fondé? Avoit-on ſuivi avec ſoin le même crapaud dans ſes retraites écartées? avoit-on recueilli un aſſez grand nombre d'obſervations,

a donné le nom de *Bufo obſtreticans*; mais nous ne voyons rien qui doive faire ſéparer cet animal du Crapaud commun.

(*m*) Les œufs des Crapauds ſe développent, quoique la température de l'atmoſphère ne ſoit qu'à ſix degrés au-deſſus de zéro du thermomètre de Réaumur. *Œuvres de M. l'Abbé Spallanzani, traduction de M. Sennebier, vol. 1, page* 88.

(*n*) *M. l'Abbé Spallanzani, ouvrage déjà cité.*

(*o*) En Sardaigne, on regarde leur contact ſeul comme dangereux. *Hiſt. nat. des amph. & des poiſ. de cette Iſle, par M. François Cetti, p.* 40.

pour reconnoître la durée ordinaire de la vie des crapauds, indépendamment de tout accident & du défaut de nourriture?

Nous avons au contraire un fait bien constaté, par lequel il est prouvé qu'un crapaud a vécu plus de trente-six ans : mais la manière dont il a passé sa longue vie va bien étonner; elle prouve jusqu'à quel point la domesticité peut influer sur quelqu'animal que ce soit, & sur-tout sur les êtres dont la nature est plus susceptible d'altération, & dans lesquels des ressorts moins compliqués peuvent plus aisément, sans se rompre ou se désunir, être pliés dans de nouveaux sens. Ce crapaud a vécu presque toujours dans une maison où il a été, pour ainsi dire, élevé & apprivoisé (*p*). Il n'y avoit pas acquis sans doute cette sorte d'affection que l'on remarque dans quelques espèces d'animaux domestiques, & qui étoit trop incompatible avec son organisation & ses mœurs, mais il y étoit devenu familier; la lumière des bougies avoit été pendant longtems pour lui le signal du moment où il alloit recevoir sa nourriture; aussi, non-seulement il la voyoit sans crainte, mais même il la recherchoit: il étoit déjà très-gros lorsqu'il fut remarqué pour la première fois; il habitoit sous un escalier qui étoit devant la porte de la maison; il paroissoit tous les soirs au moment où il appercevoit de la lumière, & levoit les yeux comme s'il eût attendu qu'on le prît, & qu'on le portât sur une table, où il trouvoit des insectes, des cloportes, & sur-tout de petits vers qu'il préféroit peut-être à cause de leur agitation continuelle; il fixoit sa proie; tout d'un coup il lançoit sa langue avec rapidité, & les insectes ou les vers y demeuroient attachés, à cause de l'humeur visqueuse dont l'extrémité de cette langue étoit enduite.

Comme on ne lui avoit jamais fait de mal, il ne s'irritoit point lorsqu'on le touchoit; il devint l'objet d'une curiosité générale, & les dames même demandèrent à voir le crapaud familier.

Il vécut plus de trente-six ans dans cette espèce de domesticité; & il auroit vécu plus de tems peut-être si un corbeau apprivoisé comme lui ne l'eût attaqué à l'entrée de son trou, & ne lui eût crevé un œil, malgré tous les efforts qu'on fit pour le sauver. Il ne put plus attraper sa proie avec la même facilité, parce qu'il ne pouvoit juger avec la même justesse de sa véritable place; aussi périt-il de langueur au bout d'un an.

Les différents faits observés relativement à ce crapaud, pendant sa domesticité, prouvent peut-être qu'on a exagéré la sorte de méchanceté & les goûts sales de son espèce. On pourroit dire cependant que ce crapaud habitoit l'Angleterre, & par conséquent à une latitude assez élevée pour que toutes ses mauvaises habitudes fussent tempérées par le froid: d'ailleurs, trente-six ans de domesticité, de sûreté & d'abondance peuvent bien changer les inclinations d'un animal tel que le crapaud, le naturel des Quadrupèdes ovipares paroissant, pour ainsi dire, plus flexible que celui des animaux mieux organisés. Que l'on croie tout au plus, qu'avec moins de dangers à courir, & une nourriture d'une qualité particulière, l'espèce de crapaud pourroit être perfectionnée comme tant d'autres espèces; mais ne faudra-t-il pas toujours reconnoître

(*p*) *Zoologie britannique*, vol. 3.

dans les individus dont la Nature seule aura pris soin, les vices de conformation & d'habitudes qu'on leur a attribués ?

Comme l'art de l'homme peut rendre presque tout utile, puisqu'il change quelquefois en médicamens salutaires les poisons les plus funestes, on s'est servi des crapauds en médecine; on les y a employés de plusieurs manières (q), & contre plusieurs maux.

On trouve plusieurs observations, d'après lesquelles il paroîtroit au premier coup-d'œil qu'un crapaud a pu se développer & vivre pendant un nombre prodigieux d'années dans les creux d'un arbre ou d'un bloc de pierre, sans aucune communication avec l'air extérieur: mais on ne l'a pensé ainsi, que parce qu'on n'avoit pas bien examiné l'arbre ou la pierre, avant de trouver le crapaud dans leurs cavités (r). Cette opinion ne peut pas être admise, mais cependant on doit regarder comme très-sûr qu'un crapaud peut vivre très-long-tems, & même jusqu'à dix-huit mois sans prendre aucune nourriture, en quelque sorte sans respirer, & toujours renfermé dans des boîtes scellées exactement. Les expériences de M. Hérissant le mettent hors de doute (s), & ceci est une nouvelle confirmation de ce que nous avons dit dans notre premier discours touchant la nature des Quadrupèdes ovipares.

Voyons maintenant les caractères qui distinguent les crapauds différens du crapaud commun, tant en Europe que dans les pays étrangers; il n'est presqu'aucune latitude où la Nature n'ait prodigué ces êtres hideux dont il semble qu'elle n'a diversifié les espèces que par de nouvelles difformités, comme si elle avoit voulu qu'il ne manquât aucun trait de laideur à ce genre disgracié.

(q) „ Mes Nègres, que les chaleurs du soleil & du sable avoient beaucoup incommodés, se „ frottèrent le front avec des Crapauds vivans, dont ils trouvèrent encore quelques-uns sous „ les brouffailles: c'est assez leur coutume lorsqu'ils sont travaillés de la migraine, & ils en „ furent soulagés. *Histoire naturelle du Sénégal, par M. Adanson, page 163.*

(r) *Encyclopédie méthodique, art. des Crapauds, par M. d'Aubenton.*
Astruc, Paris, 1737, in 4to, pages 562 & suiv.

(s) *Eloge de M. Hérissant, Histoire de l'Académie des Sciences, année 1773.*

LE VERT (a).

On trouve, auprès de Vienne, dans les cavités des rochers ou dans les fentes obscures des murailles, un crapaud d'un blanc livide, dont le dessus du corps est marqueté de taches vertes légérement ponctuées, entourées d'une ligne noire, &, le plus souvent, réunies plusieurs ensemble. Tout son corps est parsemé de verrues, excepté le devant de la gueule & les extrémités des

(a) Le vert. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Bufo viridis, 8. *Laurenti specimen medicum.*
Rana sitibunda, *M. Pallas, supplément à son voyage.*

pieds; elles sont livides sur le ventre, vertes sur les taches vertes, & rouges sur les intervalles qui séparent ces taches.

Il paroît que les liqueurs corrosives que répand ce crapaud, peuvent être plus nuisibles que celles du crapaud commun: sa respiration est accompagnée d'un gonflement de la gueule. Dans la colère, ses yeux étincelent; & son corps enduit d'une humeur visqueuse, répand une odeur fétide, semblable à celle de la morelle des boutiques (*Solanum nigrum*), mais beaucoup plus forte. Il tourne toujours en dedans ses deux pieds de devant. Comme il habite le même pays que le crapaud commun, on ne peut décider, que d'après plusieurs observations, si les différences qu'il présente, quant à ses couleurs, à la disposition de ses verrues, &c. doivent établir, entre cet animal & le crapaud commun, une diversité d'espèce ou une simple variété plus ou moins constante. Suivant M. Pallas, le crapaud Vert, qu'il nomme *rana sitibunda*, se trouve en assez grand nombre aux environs de la mer Caspienne (*b*).

(*b*) *M. Pallas, à l'endroit déjà cité.*

LE RAYON-VERT (*a*).

NOUS plaçons à la suite du vert, ce crapaud qui pourroit bien n'en être qu'une variété. Il est couleur de chair; son caractère distinctif est de présenter des lignes vertes, disposées en rayons; il a été trouvé en Saxe.

Nous invitons les Naturalistes, qui habitent l'Allemagne, à rechercher si l'on ne doit pas rapporter au Rayon-vert, comme une variété plus ou moins distincte, le crapaud trouvé en Saxe, parmi des pierres, par M. Schréber, & que M. Pallas a fait connoître sous le nom de *grenouille changeante* (*b*).

Ce crapaud est de la grandeur de la grenouille commune; sa tête est arrondie; sa bouche sans dents, sa langue épaisse & charnue; les paupières supérieures sont à peine sensibles, le dessus du corps est parsemé de verrues. Les pieds de devant ont quatre doigts; ceux de derrière en ont cinq, réunis par une membrane. M. Edler, de Lubeck, a découvert que ce crapaud change souvent de couleur, ainsi que le caméléon & quelques autres lézards, ce qui établit un nouveau rapport entre les divers genres des Quadrupèdes ovipares. Lorsque ce crapaud est en mouvement, sa couleur est blanche parsemée de taches d'un beau vert, & ses verrues paroissent jaunes. Lorsqu'il est en repos, la couleur verte des taches se change en un cendré plus ou moins foncé. Le fond blanc de sa couleur, devient aussi cendré lorsqu'on le touche & qu'on l'inquiète Si on l'expose aux rayons du soleil dont il fuit la lumière, la beauté de ses couleurs disparoît, & il ne présente plus

(*a*) Le Rayon-vert. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Bufo Schreberianus, 7. *Laurenti specimen medicum.*
(*b*) *Spicilegia zoologica, fasciculus septimus, fol. 1.*

qu'une teinte uniforme & cendrée. Un crapaud, de la même eſpèce, trouvé engourdi par M. Schréber, préſentoit, entre les taches vertes, une couleur de chair ſemblable à celle du *Rayon vert*.

LE BRUN (a).

CE crapaud a la peau liſſe, ſans aucune verrue, & marquetée de grandes taches brunes qui ſe touchent. Les plus larges & les plus foncées, ſont ſur le dos au milieu & le long duquel s'étend une petite bande plus claire. Les yeux ſont remarquables en ce que la fente que laiſſe la paupière en ſe contractant, eſt ſituée verticalement au lieu de l'être tranſverſalement. Sous la plante des pieds de derrière qui ſont palmés, on remarque un faux ongle qui a la dureté de la corne. La femelle eſt diſtinguée du mâle par les taches qu'elle a ſous le ventre.

Ce crapaud ſe trouve plus fréquemment dans les marais, qu'au milieu des terres. Lorſqu'il eſt en colère, il exhale une odeur fétide ſemblable à celle de l'ail, ou de la poudre à canon qui brûle; & cette odeur eſt aſſez forte pour faire pleurer.

Dans l'accouplement, le mâle paroît prendre des ſoins particuliers pour faciliter la ponte des œufs de la femelle. Rœſel ſoupçonne qu'il eſt venimeux; & Actius & Geſner aſſurent même qu'il peut donner la mort, ſoit par ſon ſouffle empoiſonné lorſqu'on l'approche de trop près, ſoit lorſqu'on mange des herbes imprégnées de ſon venin. Sans doute l'aſſertion de Geſner & d'Actius peut être exagérée; mais il reſtera toujours aux crapauds, & ſur-tout au crapaud Brun, aſſez de qualités malfaiſantes, pour juſtifier l'averſion qu'ils inſpirent.

Il paroît que c'eſt le crapaud Brun que M. Pallas a nommé *rana ridibunda* (grenouille rieuſe), qui ſe trouve en grand nombre aux environs de la mer Caſpienne, & dont le coaſſement, entendu de loin, imite un peu le bruit que l'on fait en riant.

(a) Le Brun. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Bufo fuſcus, *Laurenti ſpecimen medicum.*
Rœſel, tab. 17 *&* 18.
Rana ridibunda, *Supplément au voyage de M. Pallas.*

LE CALAMITE (a).

C'EST encore un crapaud d'Europe qui a beaucoup de ressemblance avec le crapaud brun, mais qui en diffère cependant assez pour constituer une espèce distincte. Il a le corps un peu étroit: ses couleurs sont très-diversifiées; son dos, qui est olivâtre, présente trois raies longitudinales, dont celle du milieu est couleur de soufre, & les deux des côtés ondulées & dentelées, sont d'un rouge clair mêlé d'un jaune plus foncé vers les parties inférieures. Les côtés du ventre, les quatre pattes & le tour de la gueule, sont marquetés de plusieurs taches inégales & olivâtres.

Voilà la disposition générale des couleurs de la peau sur laquelle s'élèvent des pustules brunes sur le dos, rouges vers les côtés, d'un rouge pâle près des oreilles, & d'une couleur de chair éclatante vers les angles de la bouche où elles sont grouppées.

L'extrémité des doigts est noirâtre, & garnie d'une peau dure comme de la corne, qui tient lieu d'ongle à l'animal. Au-dessous de la plante des pieds de devant, se trouvent deux espèces d'os ou de faux ongles dont le *Calamite* peut se servir pour s'accrocher: les doigts des pieds de derrière sont séparés.

Le Calamite se tient, pendant le jour, dans les fentes de la terre & dans les cavités des murailles. Au lieu d'être réduit à ne se mouvoir que par sauts, comme les autres Quadrupèdes ovipares sans queue, il grimpe, quoiqu'avec peine, & en s'arrêtant souvent; à l'aide de ses faux ongles, & de ses doigts séparés, il monte quelquefois le long des murs jusqu'à la hauteur de quelques pieds pour gagner sa retraite.

On ne trouve pas ordinairement les Calamites seuls dans leurs trous. Ils y sont rassemblés & ramassés au nombre de dix ou douze. C'est la nuit qu'ils sortent de leur asile, & qu'ils vont chercher leur nourriture. Pour éloigner leurs ennemis, ils font suinter, au travers de leur peau, une liqueur dont l'odeur semblable à celle de la poudre enflammée, est encore plus forte.

Au mois de Juin, ceux qui ont atteint l'âge de trois ans & à-peu-près leur entier accroissement, se rassemblent pour s'accoupler sur le bord des marais remplis de joncs où ils font entendre un coassement retentissant & singulier. On pourroit penser que les habitudes particulières de ces crapauds, influent sur la nature de leurs humeurs & empêchent qu'ils ne soient venimeux; cependant Rœsel a présumé le contraire, parce que, suivant lui, les cigognes qui sont fort avides de grenouilles, n'attaquent point les Calamites.

(a) Le Calamite. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Bufo calamita, 9, *Laurenti specimen medicum.*
Rœsel, tab. 24.

LE COULEUR DE FEU (a).

M. Laurenti a découvert ce crapaud sur les bords du Danube. C'est un des plus petits. Son dos d'une couleur olivâtre très-foncée est tacheté d'un noir sale: mais le ventre, la gueule, les pattes & la plante des pieds, sont d'un blanc bleuâtre tacheté d'un beau vermillon, & c'est de-là que lui vient son nom. Toute la surface de son corps est parsemée de petites verrues. Quand il est exposé au soleil, sa prunelle prend une figure parfaitement triangulaire dont le contour est doré. Cette espèce est très-nombreuse dans les marais du Danube; une variété de ce crapaud a le ventre noir tacheté & ponctué de blanc.

On trouve le couleur de Feu à terre, pendant l'automne: lorsqu'on l'approche & qu'il est près de l'eau, il s'y élance avec légèreté, ainsi que les grenouilles: mais s'il ne voit aucun moyen d'échapper, il s'affaisse contre terre comme pour se cacher; dès qu'on le touche, sa tête se contracte & se jette en arrière; si on le tourmente, il exhâle une odeur fétide, & répand par l'anus une sorte d'écume. Son coassement qu'il fait entendre sans enfler sa gorge, est une sorte de grognement sourd & entrecoupé, qui, quelquefois se prolonge & ressemble un peu, suivant M. Laurenti, à la voix d'une personne qui rit.

Les œufs hors du corps de la femelle, sont disposés par pelotons, ainsi que ceux des grenouilles, au lieu d'être rangés par files, comme les œufs du crapaud commun. Et ce qu'il y a de remarquable dans les habitudes de ce petit animal qui semble faire, à certains égards, la nuance entre les crapauds & les grenouilles, c'est qu'au lieu de craindre la lumière, il se plaît sur le bord de l'eau, à s'imbiber des rayons du soleil. Il ne paroît pas, d'après les expériences de M. Laurenti, que les humeurs du couleur de Feu aient d'autre propriété nuisible que celle d'assoupir certains petits animaux, tels que les lézards gris qui sont très-sensibles à toute sorte de venin, ainsi que nous l'avons déjà dit.

(a) *Feuer Krote, en Allemand.*
Le couleur de feu. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Bufo igneus, 13. *Laurenti specimen medicum.*
Rœsel, tab. 22 & 23.

LE PUSTULEUX (a).

ON trouve, dans les Indes, ce crapaud remarquable par ſes doigts garnis de tubercules ſemblables à des épines, & par les véſicules ou puſtules qui le couvrent. Sa couleur eſt d'un roux cendré; elle eſt plus claire ſur les côtés & ſur le ventre où elle eſt tachetée de roux. Il a quatre doigts ſéparès aux pieds de devant & cinq doigts palmés aux pieds de derrière.

(a) *Le Puſtuleux. M. d'Aubenton Encyclopédie méthodique.*
Bufo puſtuloſus, 4. *Laurenti ſpecimen medicum.*
Séba, 1, t. 74, fig. 1.

LE GOÎTREUX (a).

SOn corps arrondi eſt d'une couleur rouſſe. Son dos eſt ſillonné par trois rides longitudinales. Son bas-ventre paroît enflé; & cet animal eſt ſur-tout diſtingué par un gonflement conſidérable à la gorge. Les deux doigts extérieurs de ſes pieds de devant ſont réunis; il habite dans les Indes.

(a) Le Goîtreux. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Rana ventricoſa, 7. *Linn. amphib. rept.*
Muſ. Adolph. Fred., 1. *page* 48.
Bufo ventricoſus, 5, *Laurenti ſpecimen medicum.*

LE BOSSU (a).

LA tête de ce crapaud eſt très-petite, obtuſe & enfoncée dans la poitrine. Son corps ridé, mais ſans verrues, eſt très-convexe. Sa couleur eſt nébuleuſe: ſon dos préſente une bande longitudinale, un peu pâle & dentelée; tous ſes doigts ſont ſéparés les uns des autres. Il en a quatre aux pieds de devant & ſix aux pieds de derrière. On le trouve dans les Indes orientales, ainſi qu'en Afrique. L'individu que nous avons décrit a été apporté du Sénégal au Cabinet du Roi.

LE

(a) Le Boſſu. *M. d'Aubenton Encyclopédie méthodique.*
Rana gibboſa, 5, *Linn. amphib. rept.*
Bufo gibboſus, 6, *Laurenti ſpecimen medicum.*

Hulk Sculp.

LE CRAPAUD LE BOSSU, *grandeur de nature.*

LE PIPA (*a*).

DE tous les crapauds de l'Amérique méridionale, l'un des plus remarquables eſt le Pipa. Le mâle & la femelle ſont aſſez différens l'un de l'autre, tant par la grandeur que par la conformation, pour qu'on les regarde, au premier coup-d'œil, comme deux eſpèces très-diſtinctes. Auſſi, au lieu de décrire l'eſpèce en général, croyons-nous devoir parler ſéparément du mâle & de la femelle.

Le mâle a quatre doigts ſéparés aux pieds de devant & cinq doigts palmés aux pieds de derrière. Chaque doigt des pieds de devant eſt fendu à l'extrémité en quatre petites parties. On a peine à diſtinguer le corps d'avec la tête. L'ouverture de la gueule eſt très-grande: les yeux placés au-deſſus de la tête ſont très-petits & aſſez diſtans l'un de l'autre. La tête & le corps ſont très-aplatis. La couleur générale en eſt olivâtre plus ou moins claire & ſemée de très-petites taches rouſſes ou rougeâtres.

La femelle diffère du mâle en ce qu'elle eſt beaucoup plus grande. Elle a également la tête & le corps aplatis. Mais la tête eſt triangulaire & plus large à la baſe que la partie antérieure du corps. Les yeux ſont très-petits & très-diſtans l'un de l'autre, ainſi que dans le mâle. Elle a de même cinq doigts palmés aux pieds de derrière & quatre doigts diviſés aux pieds de devant, mais chacun de ces quatre doigts eſt fendu à l'extrémité en quatre petites parties plus ſenſibles que dans le mâle. Son corps eſt communément hériſſé par-tout de très-petites verrues. L'individu femelle, qui eſt conſervé au Cabinet du Roi, a cinq pouces quatre lignes de longueur depuis le bout du muſeau juſqu'à l'anus.

Ce qui rend ſur-tout remarquable ce grand crapaud de Surinam, c'eſt la manière dont les fœtus de cet animal croiſſent, ſe développent & écloſent (*b*). Les petits du Pipa ne ſont point conçus ſous la peau du dos de leur mère, ainſi que l'a penſé Mademoiſelle de Mérian, à qui nous devons les premières obſervations ſur cet animal (*c*): mais, lorſque les œufs ont été pondus par la femelle & fécondés par le mâle de la même manière que dans tous les cra-

(*a*) Cururu, *dans l'Amérique méridionale.*
Le pipa. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Rana pipa, 1, *Linn. amphib. rept.*
Gronov., mus, 2, page 84. No. 64
Seba, mus, 1, tab. 77, fig. 1, 4. Bufo, ſeu pipa americana.
Bradl., nat., t. 22, f. 1. Rana Surinamenſis.
Valliſn., nat., 1, t. 41, fig. 6.
Planches enluminées, No. 21.

(*b*) *Voyez un Mémoire de M. Bonnet, inſéré dans le Journal de Phyſique de* 1779, *vol.* 2 *page* 425.

(*c*) *Mérian, diſſertatio de generatione & metamorphoſibus inſectorum Surinamenſium, &c. Amſterd.,* 1719.

pauds, le mâle au lieu de les disperser, les ramasse avec ses pattes, les pousse sous son ventre, & les étend sur le dos de la femelle où ils se colent. La liqueur fécondante du mâle, fait enfler la peau & tous les tégumens du dos de la femelle qui forment alors autour des œufs, des sortes de cellules.

Les œufs cependant grossissent, & doivent éprouver, par la chaleur du corps de la mère, un développement plus rapide en proportion que dans les autres espéces de crapauds. Les petits éclosent, & sortent ensuite de leurs cellules, après avoir passé, en quelque sorte, par l'état de têtard; car ils ont, dans les premiers tems de leur développement, une queue qu'ils n'ont plus quand ils sont prêts à quitter leurs cellules (*d*).

Lorsqu'ils ont abandonné le dos de leur mère, celle-ci en se frottant contre des pierres ou des végétaux, se dépouille des portions de cellules qui restent encore, & de sa propre peau qui tombe alors en partie pour se renouveller.

Mais la Nature n'a jamais présenté de phénomènes isolés; l'expression d'*extraordinaire* ou de *singulier* n'est point absolue, mais seulement relative à nos connoissances; & elle ne désigne en général qu'un degré plus ou moins grand dans une propriété déjà existante ailleurs: aussi la manière dont les petits du Pipa se développent, n'est point à la rigueur particulière à cette espèce. On en remarque une assez semblable, même parmi les Quadrupèdes vivipares, puisque les petits du sarigue ou opossum, ne prennent, pendant quelque-tems, leur accroissement que dans une espèce de poche que la femelle a sous le ventre (*e*).

Au reste, il paroît que la chair de ce crapaud n'est pas malfaisante; &, suivant le rapport de Mademoiselle de Mérian, les Nègres en mangent avec plaisir.

(*d*) *Œuvres de M. l'Abbé Spallanzani, vol.* 3 *page* 296.
(*e*) *Voyez, dans l'Histoire nat. des Quadrup., l'article de l'opossum.*

LE CORNU (*a*).

Ce crapaud que l'on trouve en Amérique, est l'un des plus hideux; sa tête est presqu'aussi grande que la moitié de son corps; l'ouverture de sa gueule est énorme, sa langue épaisse & large; ses paupières ont la forme d'un cone aigu, ce qui le fait paroître armé de cornes dans lesquelles ses yeux seroient placés. Lorsqu'il est adulte, son aspect est affreux; il a le dos & les cuisses hérissés d'épines. Le fond de sa couleur est jaunâtre; des raies brunes sont placées en long sur le dos, & en travers sur les pattes & sur les doigts. Une

(*a*) Le Cornu. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Rana cornuta, 11. *Linn. amphib. rept.*
Bufo cornutus, *Laurenti specimen medicum.*
Séba, 1, *t.* 72, *fig.* 1 & 2.

large bande blanchâtre s'étend depuis la tête jusqu'à l'anus. A l'origine de cette bande, on voit de chaque côté une petite tache ronde & noire. Ce vilain animal a quatre doigts séparés aux pieds de devant & cinq doigts réunis par une membrane aux pieds de derrière. Suivant Séba, la femelle diffère du mâle, en ce que ses doigts sont tous séparés les uns des autres. Le premier doigt des quatre pieds étant d'ailleurs écarté des autres dans la femelle, donne à ces pieds une ressemblance imparfaite, avec une véritable main, réveille une idée de monstruosité & ajoute à l'horreur avec laquelle on doit voir cette hideuse femelle. Rien en effet ne révolte plus que de rencontrer au milieu de la difformité quelque trait des objets que l'on regarde comme les plus parfaits.

L'AGUA (a).

Ce grand crapaud que l'on appelle au Brésil *Aguaquaquan*, & dont le dessus du corps est couvert de petites éminences, est d'un gris cendré semé de taches roussâtres, presque couleur de feu. Il a quatre doigts séparés aux pieds de devant, & cinq doigts palmés aux pieds de derrière. L'on conserve, au Cabinet du Roi, un individu de cette espèce, qui a sept pouces quatre lignes de longueur, depuis le bout du museau jusqu'à l'anus.

(a) L'Agua. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Bufo Brasiliensis, *Laurenti specimen medicum.*
Bufo Brasiliensis, *Séba*, 1, *tab.* 73, *fig.* 1 & 2.

LE MARBRÉ (a).

Cet animal ressemble un peu à l'agua. Il a, comme ce dernier, quatre doigts divisés aux pieds de devant, & cinq doigts palmés aux pieds de derrière; mais il paroît être communément beaucoup plus petit. D'ailleurs le dessus du corps est marbré de rouge & d'un jaune cendré; & le ventre est jaune, moucheté de noir.

(a) Le marbré. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Bufo marmoratus, *Laurenti specimen medicum.*
Séba, 1, *tab.* 7, *fig.* 4 & 5.

LE CRIARD (a).

LE Criard que l'on trouve à Surinam, est un des plus gros crapauds. Sa peau est mouchetée de livide & de brun, & parsemée de verrues. Les épaules couvertes de points saillans, de même que le ventre, sont relevées en bosse, & percées d'une multitude de petits trous. Il est aisé de le distinguer du marbré & du pipa que l'on trouve aussi à Surinam, parce qu'il a cinq doigts à chaque pied; les doigts des pieds de devant sont séparés, & ceux des pieds de derrière à demi-palmés. Il habite les eaux douces où il ne cesse de faire entendre son coassement désagréable. C'est ce qui l'a fait appeller *le musicien*, par M. Linné; mais le nom de *criard* que lui a donné M. d'Aubenton, convient bien mieux à un animal dont la voix rauque & discordante ne peut que troubler les concerts harmonieux ou le silence paisible de la Nature, & qui ne peut faire entendre qu'un coassement aussi désagréable pour l'oreille, que son aspect l'est pour les yeux.

(a) Le Criard. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Rana musica, 2. *Linn. amphib. reptil.*

REPTILES BIPÈDES.

NOUS avons vu le seps & le chalcide se rapprocher de l'ordre des serpens par l'alongement de leur corps, & la briéveté de leurs pattes. Nous allons maintenant jeter les yeux sur un genre de reptiles, qui réunit encore de plus près les serpens & les lézards. Nous ne le comprenons pas parmi les Quadrupèdes ovipares, puisque le caractère distinctif de ce genre est de n'avoir que deux pieds; mais nous le plaçons entre ces Quadrupèdes & les serpens. Les reptiles qui le composent diffèrent des premiers, en ce qu'ils n'ont que deux pattes au lieu d'en avoir quatre, & ils sont distingués des seconds par ces deux pieds qui manquent à tous les serpens. Il seroit d'ailleurs fort aisé de les confondre avec ces derniers, auxquels ils ressemblent par l'alongement du corps, les proportions de la tête & la forme des écailles.

L'on a douté, pendant long-tems, de l'existence de ces animaux; & en effet tous ceux que l'on a voulu jusqu'à présent regarder comme des reptiles Bipèdes, étoient des seps ou des chalcides qui avoient perdu, par quelque accident, leurs pattes de devant ou celles de derrière; la cicatrice étoit sensible, & ils présentoient d'ailleurs tous les caractères des seps ou des chalcides: ou bien c'étoient des serpens mâles que l'on avoit tués dans la saison de leurs

amours, lorſqu'au moment d'aller s'unir à leurs femelles, ils font ſortir par leur anus leur double partie ſexuelle, dont les deux portions s'écartent l'une de l'autre, &, étant garnies d'aſpérités aſſez ſemblables à des écailles, peuvent être priſes, au premier coup-d'œil, pour des pattes imparfaites. On nous a ſouvent envoyé de ces ſerpens tués peu de tems avant leur accouplement, & qu'on regardoit comme des ſerpens à deux pieds, tandis qu'ils ne différoient des autres qu'en ce que leurs parties ſexuelles étoient gonflées & à découvert. C'eſt parmi ces ſerpens, ſurpris dans leurs amours, que nous croyons devoir comprendre celui que M. Linné a placé dans le genre des *anguis*, & qu'il a nommé *anguis bipède* (*a*).

On doit encore rapporter les prétendus reptiles bipèdes, dont on a fait mention juſqu'à préſent, à des larves plus ou moins développées de grenouilles, de raines, de crapauds & même de ſalamandres, tous ces Quadrupèdes ovipares ne préſentant ſouvent que deux pattes dans les premiers tems de leur accroiſſement. Tel eſt, par exemple, l'animal que M. Linné a cru devoir placer non-ſeulement dans un genre, mais même dans un ordre particulier, & qu'il a appellé *ſyrène lacertine* (*b*). Il avoit été envoyé de Charles-Town, par M. le Docteur Garden, à M. Ellis; il avoit été pris à la Caroline, où on doit le trouver aſſez fréquemment, puiſque les habitans du pays lui ont donné un nom; ils l'appellent *mud inguana*. On le trouve communément ſur le bord des étangs, & dans des endroits marécageux, parmi les arbres tombés de vétuſté, &c. Nous avons examiné avec ſoin la figure & la deſcription que M. Ellis en a données dans les tranſactions philoſophiques (*c*); & nous n'avons pas douté un ſeul moment que cet animal, bien loin de conſtituer un ordre nouveau, ne fût une larve; il a les caractères généraux d'un animal imparfait, & d'ailleurs il a les caractères particuliers que nous avons trouvés dans les ſalamandres à queue-plate. A la vérité, cette larve avoit trente-un pouces de longueur; elle étoit par conſéquent beaucoup plus grande qu'aucune larve connue; & c'eſt ce qui a empêché M. Linné de la regarder comme un animal non encore développé; mais ne doit-on pas préſumer que nous ne connoiſſons pas tous les Quadrupèdes ovipares de l'Amérique ſeptentrionale, & qu'on n'a pas encore découvert l'eſpèce à laquelle appartient cette grande larve? Peut-être l'animal dans lequel elle ſe métamorphoſe, vit-il dans l'eau de manière à n'être apperçu que très-difficilement. Cette larve, envoyée à M. Ellis, manquoit de pieds de derrière; ceux de devant n'avoient que quatre doigts, ainſi que dans nos ſalamandres aquatiques; les ongles étoient très-petits; les os des mâchoires crénelés & ſans dents; il y avoit des eſpèces de bandes au-deſſus & au-deſſous de la queue, & de chaque côté du cou étoient trois protubérances frangées, aſſez ſemblables à celles qui partent également des deux côtés du cou, dans les ſalamandres à queue-plate.

Mais ſi juſqu'à préſent les divers animaux que l'on a conſidérés comme de vrais reptiles bipèdes, doivent être rapportés à des eſpèces de Quadrupèdes

(*a*) *Linn.*, *ſyſtema naturæ*, *tom.* 1, *fol.* 190, *edit.* 13.

(*b*) Voyez l'addition qui eſt à la fin du premier volume du ſyſtême de la nature par M. Linné, treizième édition.

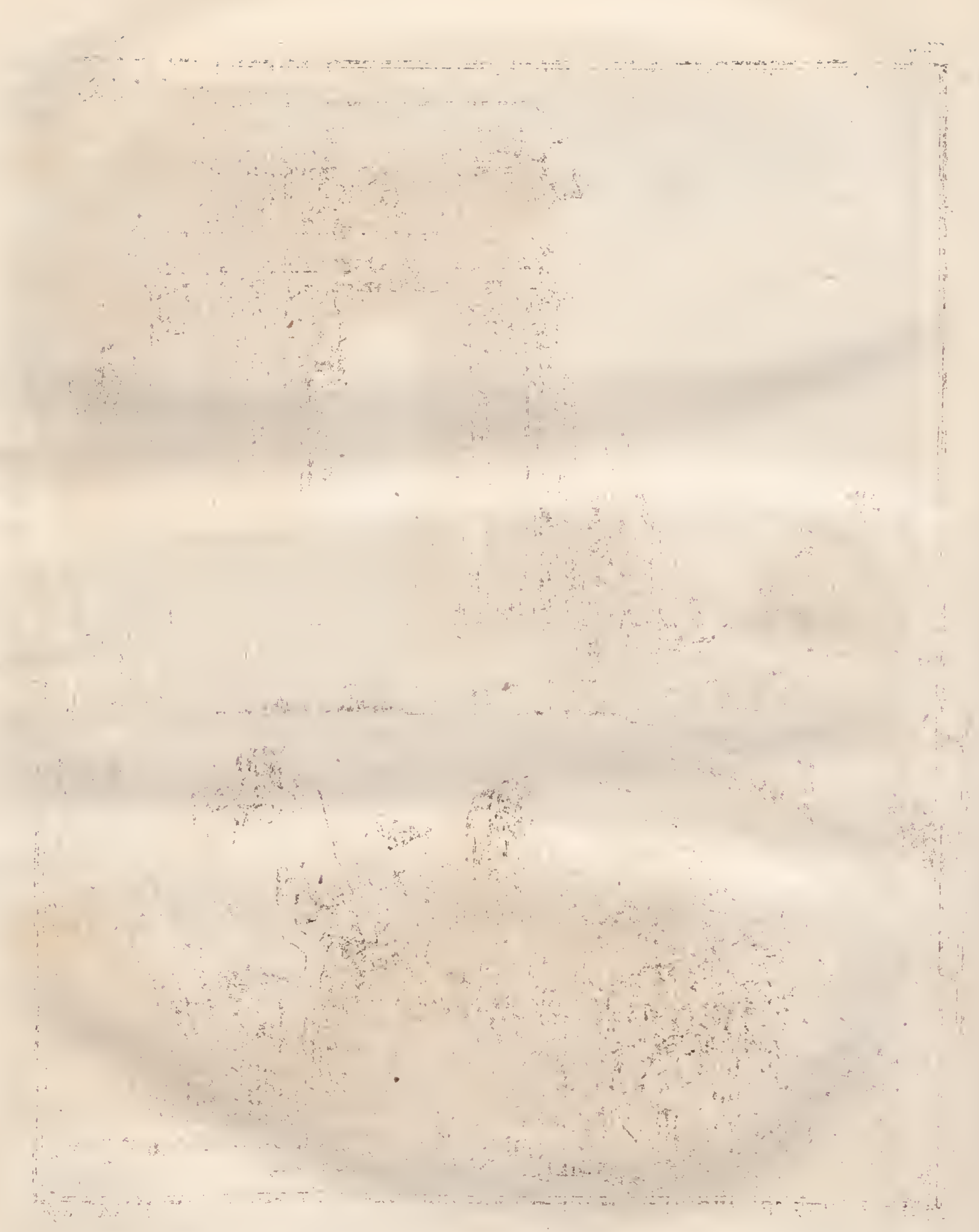
(*c*) *Lettre de Jean Ellis*, *Tranſactions philoſophiques*, *année* 1766, *tome* 56.

ovipares, ou de ſerpens, nous allons donner, dans l'article ſuivant, la deſcription d'un animal qui n'a que deux pieds, que l'on doit regarder cependant comme entièrement développé, & qu'il ne faut compter, par conſéquent, ni parmi les ſerpens, ni parmi les Quadrupèdes ovipares. Nous traiterons enſuite d'un autre bipède qui doit être compris dans le même genre, & que M. Pallas a fait connoître.





LE CANNELÉ *grandeur de moitié de nature.*



PREMIÈRE DIVISION.

BIPÈDES,

Qui manquent de pattes de derrière.

LE CANNELÉ.

NOUS nommons ainsi un Bipède qui n'a encore été décrit par aucun Naturaliste, & dont aucun Voyageur n'a fait mention. Il a été trouvé au Mexique par M. Vélasquès, savant Espagnol, qui l'a remis, pour nous l'envoyer, à M. Polony, habile Médecin de Saint-Domingue; & c'est Madame la Vicomtesse de Fontanges, Commandante de cette isle, qui a bien voulu l'apporter elle-même en France, avec un soin que l'on ne se seroit pas attendu à trouver dans la Beauté, pour un reptile plus propre à l'effrayer qu'à lui plaire.

Ce Bipède est entièrement privé de pattes de derrière. Avec quelque soin que nous l'ayons examiné, nous n'avons apperçu, dans tout son corps, aucune cicatrice, aucune marque qui pût faire soupçonner que l'animal eût éprouvé quelqu'accident, & perdu quelqu'un de ses membres. Il a beaucoup de rapports, par la conformation générale, avec le lézard que nous avons nommé *chalcide;* les écailles dont il est revêtu, sont également disposées en anneaux; mais il diffère du chalcide, non-seulement en ce qu'il n'a que deux pattes, mais encore en ce qu'il a la queue très-courte, au lieu que ce dernier lézard l'a très-longue, en proportion du corps. Il est tout couvert d'écailles, presque carrées, & disposées en demi-anneaux sur le dos, ainsi que sur le ventre; ces demi-anneaux se correspondent de manière que les extrémités des demi-anneaux supérieurs aboutissent à la ligne qui sépare les demi-anneaux inférieurs. C'est par cette disposition qu'il diffère encore des chalcides, dont les écailles forment des anneaux entiers autour du corps. La ligne où se réunissent les demi-anneaux supérieurs & les demi-anneaux inférieurs, présente de chaque côté, & le long du corps, une espèce de sillon qui s'étend depuis la tête jusqu'à l'anus. La queue, au lieu d'être couverte de demi-anneaux, ainsi que le corps, est garnie d'anneaux entiers, composés de petites écailles de même forme & de même grandeur que celles des demi-anneaux. L'assemblage de ces écailles forme un grand nombre de stries longitudinales; la réunion des anneaux produit aussi un très-grand nombre de cannelures transversales; & c'est de-là que nous avons tiré le nom de *cannelé*, que nous donnons au Bi-

pède du Mexique. Nous avons compté cent cinquante demi-anneaux ſur le ventre de cet animal, & trente-un anneaux ſur ſa queue, qui eſt groſſe & arrondie à l'extrémité. La longueur totale de cet individu eſt de huit pouces ſix lignes; celle de la queue, d'un pouce; & ſon diamètre, dans ſa plus grande groſſeur, eſt de quatre lignes. La tête a trois lignes de longueur; elle eſt arrondie pardevant, & on a peine à la diſtinguer du corps. Le deſſus en eſt couvert d'une grande écaille; le muſeau eſt garni de trois écailles plus grandes que celles des anneaux, & dont les deux extérieures préſentent chacune un très-petit trou, qui eſt l'ouverture des narines. La mâchoire inférieure eſt auſſi bordée d'écailles un peu plus grandes que celles des anneaux; les dents ſont très-petites; les yeux, à peine viſibles & ſans paupières; je n'ai pu remarquer aucune apparence de trous auditifs. Les pattes, qui ont quatre lignes de longueur, ſont recouvertes de petites écailles, ſemblables à celles du corps, & diſpoſées en anneaux; il y a, à chaque pied, quatre doigts bien ſéparés, garnis d'ongles longs & crochus; & à côté du doigt extérieur de chaque pied, on apperçoit comme le commencement d'un cinquième doigt. Nous n'avons pu remarquer aucun indice de pattes de derrière, ainſi que nous l'avons dit; aucun anneau du corps ni de la queue n'eſt interrompu, & rien n'indique que l'animal ait éprouvé quelqu'accident, ou reçu la plus légère bleſſure. L'ouverture de l'anus s'étend tranſverſalement; &, ſur ſon bord ſupérieur, nous avons compté ſix tubercules percés à leur extrémité, & entièrement ſemblables à ceux que nous avons vus ſur la face intérieure des cuiſſes de l'*iguane*, du *lézard vert*, du *gecko*, &c.

La queue du Bipède Cannelé étant auſſi groſſe à ſon extrémité que la tête de cet animal, il a beaucoup de rapport, par ſa conformation générale, avec les ſerpens que M. Linné a nommés *amphisbènes*, dont les écailles ſont également diſpoſées en anneaux, les yeux très-peu viſibles, la tête & le bout de la queue preſque de la même groſſeur, & qui manquent auſſi de trous auditifs. C'eſt parmi ce genre d'amphisbènes, qu'il faudroit placer le Cannelé s'il n'avoit point deux pattes; & c'eſt particulièrement avec ce genre qu'il lie l'ordre des Quadrupèdes ovipares. Comme cet animal a été envoyé, au Cabinet du Roi, dans du taſia, nous n'avons pu juger de ſa couleur naturelle; mais nous avons préſumé qu'elle eſt ordinairement verdâtre & plus claire ſur le ventre que ſur le dos. Nous ignorons ſi on le trouve en très-grand nombre au Mexique, & qu'elles ſont ſes habitudes. Mais nous penſons d'après ſa conformation, aſſez ſemblable à celle des ſeps & des chalcides, que ſon allure & ſa manière de vivre doivent reſſembler beaucoup à celles de ces derniers lézards.

SECONDE DIVISION.

BIPÈDES

Qui manquent de pattes de devant.

LE SHELTOPUSIK.

NOUS donnons ici une notice d'un reptile à deux pattes, dont M. Pallas a parlé le premier (*a*). Nous lui conservons le nom de *Sheltopusik* que lui donnent les habitans des contrées qu'il habite, quoiqu'ils appliquent aussi ce nom à une véritable espèce de serpent, parce qu'il ne peut y avoir aucune équivoque relativement à deux animaux d'ordres ou du moins de genres différens. On le trouve auprès du Volga, dans le désert sablonneux de *Naryn*, ainsi qu'aux environs de *Terequm*, près du Kumam; il demeure de préférence dans les vallées ombragées & où l'herbe croît en abondance. Il se cache parmi les arbrisseaux, & fuit dès qu'on l'approche. Il fait la guerre aux petits lézards, & particulièrement aux lézards gris. Sa tête est grande, plus épaisse que le corps. Le museau est obtus. Les bords de la gueule sont revêtus d'écailles un peu plus grandes que celles qui les touchent; les mâchoires garniés de petites dents, & les narines bien ouvertes. Le Sheltopusik a deux paupières mobiles & des ouvertures pour les oreilles, semblables à celles des lézards. Le dessus de la tête est couvert de grandes écailles; celles qui garnissent le corps & la queue, tant dessus que dessous, sont un peu festonnées & placées les unes au-dessus des autres, comme les tuiles sur les toits. De chaque côté du corps s'étend une espèce de ride ou de sillon longitudinal. A l'extrémité de chacun de ces sillons, & auprès de l'anus, on voit un très-petit pied couvert de quatre écailles, & dont le bout se partage en deux sortes de doigts un peu aigus. La queue est beaucoup plus longue que le corps. La longueur totale du Sheltopusik est ordinairement de plus de trois pieds, & sa couleur, qui est assez uniforme sur tout le corps, est d'un jaune

(*a*) *Novi commentarii Academiæ Scientiarum imperialis Petropolitanæ*, tom. 19, *fol.* 435, *pro anno* 1774.

pâle. On trouvera dans la note suivante (*b*) les principales dimensions de ce bipède que M. Pallas a disséqué avec beaucoup de soin (*c*).

	pieds	pouces.	lignes.
(*b*) Longueur depuis le bout du museau jusqu'à l'anus . .	1	6	
Longueur de la queue	2	4	
Longueur de la tête depuis le museau jusqu'aux trous auditifs.		1	$8\frac{1}{2}$
Circonférence de la tête à sa base.		3	10
Circonférence du corps au devant de l'anus. . . .		3	5
Circonférence de la queue à son origine. . . .		3	2
Longueur des pieds.			$1\frac{2}{3}$.

(*c*) *M. Pallas, à l'endroit déjà cité.*

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE

De tous les Noms que l'on a donnés aux Quadrupédes ovipares, & dont il est fait mention dans cet Ouvrage.

TABLE MÉTHODIQUE

DES

QUADRUPÈDES OVIPARES.

PREMIÈRE CLASSE.

QUADRUPÈDES OVIPARES

Qui ont une queue.

PREMIER GENRE.

TORTUES.

Le corps couvert d'une carapace.

Ire. DIVISION. *Les doigts très-inégaux, & alongés en forme de nageoires.*		IIe. DIVISION. *Les doigts très-courts & preſque égaux.*	
ESPÈCES.	CARACTÈRES.	ESPÈCES.	CARACTÈRES.
TORTUE FRANCHE.	Un ſeul ongle aigu aux pieds de derrière.	T. BOURBEUSE .	La carapace noire, les écailles ſtriées dans leur contour, & pointillées dans le centre
ÉCAILLE-VERTE .	Des écailles vertes ſur la carapace.	T. RONDE	La carapace aplatie & ronde.
CAOUANE	Deux ongles aigus aux pieds de derrière.	TERRAPÈNE . . .	La carapace aplatie & ovale.
T. NASICORNE .	Un tubercule élevé ſur le muſeau.	T. SERPENTINE .	La queue auſſi longue que la carapace qui paroît découpée par derrière en cinq pointes aiguës.
CARET	Les écailles du diſque placées au-deſſus les unes des autres, comme les ardoiſes ſur les toits.	T. ROUGEATRE .	Du jaune rougeâtre ſur la tête & ſur le plaſtron.
LUTH	La carapace de conſiſtance de cuir, & relevée par cinq arêtes longitudinales.	T. SCORPION . .	La carapace relevée par trois arêtes longitudinales, les cinq écailles du milieu du diſque très-alongées, le plaſtron ovale.

La

Première Division.		*Seconde Division.*	
ESPÈCES.	CARACTÈRES.	ESPÈCES.	CARACTÈRES.
		T. JAUNE	La carapace verte, semée de taches jaunes.
		T. MOLLE. . . .	La carapace souple & sans écailles proprement dites.
		T. GRECQUE. . .	La carapace très-bombée, les bords très-larges, les doigts recouverts par une membrâne.
		T. GÉOMÉTRIQUE	Des rayons jaunes qui se réunissent sur chaque écaille, à un centre de la même couleur.
		T. RABOTEUSE .	Les écailles de la carapace blanchâtres & présentant de très-petites bandes noirâtres, celles du milieu du disque relevées en arête, le plastron festonné pardevant.
		T. DENTELÉE. .	La carapace un peu en forme de cœur, les bords de cette couverture très-dentelés.
		T. BOMBÉE . . .	La carapace très convexe, les écailles verdâtres rayées de jaune, le plastron ovale.
		T. VERMILLON .	Les écailles de la carapace variées de noir, de blanc, de pourpre, de verdâtre & de jaune.
		T. COURTEQUEUE	La carapace échancrée pardevant, les écailles de cette couverture bordées de stries & pointillées dans le milieu.
		T. CHAGRINÉE .	Le disque osseux & chagriné.
		T. ROUSSATRE .	La couleur roussâtre, la carapace aplatie, les écailles minces.
		T. NOIRATRE . .	La couleur brune-noirâtre, les écailles épaisses & très-douces au toucher.

SECOND GENRE.

LÉZARDS.

Le corps sans carapace.

Ire. DIVISION.

La queue aplatie, cinq doigts aux pieds de devant.

Espèces.	Caractères.
Crocodile . . .	Quatre doigts palmés aux pieds de derrière, la couleur d'un vert jaunâtre.
Crocodile noir	Quatre doigts palmés aux pieds de derrière, la couleur noire.
Gavial	Quatre doigts palmés aux pieds de derrière, les mâchoires très-étroites & très-alongées.
Fouette-queue .	Cinq doigts palmés aux pieds de derrière.
Dragonne	Cinq doigts séparés aux pieds de derrière, des écailles relevées en forme de crête sur la queue.
Tupinambis . . .	Des doigts séparés à chaque pied, les écailles ovales, entourées de très-petits grains tuberculeux, & non relevées en forme de crête.
L. Sourcilleux.	Une arête saillante au-dessus des yeux, des écailles relevées en forme de crête, depuis la tête jusqu'au bout de la queue.
Tête-fourchue .	Deux éminences au-dessus de la tête.

IIe. DIVISION.

La queue ronde, cinq doigts à chaque pied, & des écailles élevées sur le dos en forme de crête.

Espèces.	Caractères.
Iguane.	Une poche sous le cou, des écailles relevées en forme de crête sous la gorge, & depuis la tête jusqu'au bout de la queue.
Basilic	Une poche sur la tête.
L. Porte-crête.	Une membrâne très-relevée & une forte de crête écailleuse au-dessus de la queue.
Galéote	Des écailles relevées au-dessous des ouvertures des oreilles, & depuis la tête jusqu'au milieu du dos ; le dessus des ongles noir.
Agame	Des écailles relevées en forme de crête au-dessus de la partie antérieure du dos, celles qui garnissent le derrière de la tête tournées vers le museau.

Première Division.		*Seconde Division.*	
ESPÈCES.	CARACTÈRES.	ESPÈCES.	CARACTÈRES.
LARGE-DOIGTS. .	Une membrâne ſous le cou, l'avant dernière articulation de chaque doigt plus large que les autres.		
L. BIMACULÉ . .	Deux grandes taches noirâtres ſur les épaules.		
L. SILLONÉ . . .	Deux ſtries ſur le dos, les côtés du corps pliſſés & relevés en arête, le deſſus de la queue relevé par une double ſaillie.		

IIIe. DIVISION.		IVe. DIVISION.	
La queue ronde, cinq doigts aux pieds de devant, des bandes écailleuſes ſous le ventre.		*La queue ronde, cinq doigts aux pieds de devant, ſans bandes écailleuſes ſous le ventre.*	
ESPÈCES.	CARACTÈRES.	ESPÈCES.	CARACTÈRES.
L. GRIS	La couleur griſe, de grandes plaques ſous le cou.	CAMÉLÉON. . . .	Les doigts réunis trois à trois, & deux à deux par une membrâne.
L. VERT	La couleur verte, de grandes plaques ſous le cou.	QUEUE-BLEUE . .	Cinq raies jaunâtres ſur le dos, la queue bleue.
CORDYLE	La queue garnie de très-longues écailles terminées en épines alongées, & qui forment des anneaux larges & feſtonnés.	L. AZURÉ	Des écailles pointues, le dos-bleu.
L. HEXAGONE . .	La queue préſentant ſix arêtes très-vives.	GRISON	La couleur griſe, marquée de points rouſſâtres, des verrues ſur le corps.
AMÉIVA	La couleur griſe ou verte, ſans grandes écailles ſous le cou.	UMBRE.	Une calloſité ſur l'occiput, un pli ſous la gueule.
L. LION	Trois raies blanches & trois raies noires de chaque côté du dos	L PLISSÉ.	Deux plis ſous la gueule, deux verrues garnies de pointes derrière les ouvertures des oreilles.
L. GALONNÉ . .	Depuis ſept juſqu'à onze bandes blanchâtres ſur le dos, les cuiſſes mouchetées de blanc.	ALGIRE.	Quatre raies jaunes ſur le dos.
		STELLION	Tout le corps garni de tubercules aigus, la queue couverte d'anneaux dentelés.

Troiſième Diviſion.		*Quatrième Diviſion*	
ESPÈCES.	CARACTÈRES.	ESPÈCES.	CARACTÈRES.
		SCINQUE	Tout le corps garni d'écailles qui ſe recouvrent comme les ardoiſes des toits; la mâchoire ſupérieure plus avancée que l'inférieure.
		MABOUYA	Tout le corps garni d'écailles qui ſe recouvrent comme les ardoiſes des toits, la mâchoire inférieure auſſi avancée que la ſupérieure, la queue plus courte que le corps.
		L. DORÉ.	Tout le corps garni d'écailles qui ſe recouvrent comme les ardoiſes des toits, une raie blanchâtre de chaque côté du dos, la queue plus longue que le corps.
		TAPYE	Le corps arrondi & garni de pointes aiguës.
		STRIÉ	Six raies jaunes ſur la tête, cinq raies jaunes ſur le corps.
		L. MARBRÉ . . .	Des écailles relevées en forme de petites dents ſous la gorge, le deſſus des ongles noir, la queue relevée par neuf arêtes longitudinales.
		ROQUET	La couleur de feuille morte, marquée de taches jaunes & noirâtres, une petite membrâne de chaque côté de l'extrêmité des doigts.
		ROUGE-GORGE . .	La couleur verte, une véſicule rouge ſous la gorge.
		L. GOITREUX . .	La couleur griſe mêlée de brun, une poche couverte de petits grains rougeâtres ſous la gorge.
		TÉGUIXIN	Pluſieurs plis le long des côtés du corps.
		L. TRIANGULAIRE	L'extrêmité de la queue en forme de pyramide à trois faces.

Troisième Division.		*Quatrième Division.*	
ESPÈCES.	CARACTÈRES.	ESPÈCES.	CARACTÈRES.
		DOUBLE-RAIE . .	Deux raies d'un jaune sale, & six rangées de points noirâtres sur le dos.
		SPUTATEUR . . .	De petites plaques écailleuses au bout des doigts.
Nota. Nous n'avons pas vu l'hexagone, nous présumons qu'il a des bandes écailleuses sur le ventre. S'il n'en avoit point, il faudroit le placer dans la quatrième division, après le Téguixin.		*Nota.* Comme nous n'avons pas vu la queue bleue, l'azuré, le grison, l'ombre, ni le plissé, nous pouvons seulement présumer, d'après les descriptions des Auteurs, que ces cinq lézards n'ont point de bandes écailleuses sur le ventre. S'ils en avoient, il faudroit les placer dans la troisième division, à la suite du galonné.	

Ve. DIVISION. *Les doigts garnis pardessous de grandes écailles qui se recouvrent comme les ardoises des toits.*		VIe. DIVISION. *Trois doigts aux pieds de devant & aux pieds de derrière.*	
ESPÈCES.	CARACTÈRES.	ESPÈCES.	CARACTÈRES.
GECKO	Des Tubercules sous les cuisses, de très-petites écailles disposées sur la queue en bandes circulaires.	SEPS	Les écailles placées les unes au-dessus des autres.
GECKOTTE	Le dessous des cuisses sans tubercules.	CHALCIDE	Les écailles disposées en anneaux.
TÊTE-PLATE. . .	Le dessous du corps & de la tête très-aplatis, la queue garnie des deux côtés, d'une membrâne.		

VIIe. DIVISION. *Des membrânes en forme d'ailes.*		VIIIe DIVISION. *Trois ou quatre doigts aux pieds de devant, quatre ou cinq doigts aux pieds de derrière.*	
ESPÈCES.	CARACTÈRES.	ESPÈCES.	CARACTÈRES.
DRAGON	Trois poches alongées & pointues sous la gorge.	SALAMANDRE TERRESTRE	La queue ronde, des taches jaunes, marquées de points noirs.

Septième Division.		Huitième Division.	
ESPÈCES.	CARACTÈRES.	ESPÈCES.	CARACTÈRES.
		S. A QUEUE PLATE.	La queue garnie pardessus & pardessous d'une membrâne verticale.
		S. PONCTUÉE . .	Deux rangs de points blancs sur le dos.
		QUATRE-RAIES . .	Quatre raies jaunes sur le dos.
		SARROUBÉ	Des grandes écailles & des ongles recourbés au-dessous des doigts.
		TROIS-DOIGTS . .	Trois doigts aux pieds de devant, quatre doigts aux pieds de derrière.

SECONDE CLASSE.

QUADRUPÈDES OVIPARES

Qui n'ont point de queue.

PREMIER GENRE. GRENOUILLES. *La tête & le corps alongés, l'un ou l'autre anguleux.*		SECOND GENRE. RAINES. *Le corps alongé, des pelottes visqueuses sous les doigts.*	
ESPÈCES.	CARACTÈRES.	ESPÈCES.	CARACTÈRES.
GRENOUILLE COMMUNE	La couleur verte, trois raies jaunes le long du dos; les deux extérieures saillantes	RAINE VERTE *ou* COMMUNE. . .	Les dos vert, deux raies jaunes bordées de violent, & qui s'étendent depuis le museau jusqu'aux pieds de derrière.
G. ROUSSE. . . .	La couleur rousse, une tache noire de chaque côté, entre les yeux & les pattes de devant.	R. BOSSUE	Une bosse sur le dos.

Premier Genre. Espèces.	Caractères.	*Second Genre.* Espèces.	Caractères.
G. Pluviale . .	Des verrues fur le corps, le deffous de la partie poftérieure parfemé de points.	R. Brune	La couleur brune, des tubercules fous les pieds.
G. Sonnante . .	La couleur noire, le deffus du corps hériffé de points faillans, un pli tranfverfal fous le cou.	R. Couleur de lait	La couleur blanche ou bleuâtre-pâle, des bandes cendrées fur le bas-ventre.
G. Bordée . . .	Une bordure de chaque côté du corps.	R. Fluteuse . .	Des taches rouges fur le dos.
G. Réticulaire.	Le deffus du corps veiné, les doigts féparés.	R. Orangée . .	La couleur jaune, le plus fouvent un file de point roux de chaque côté du dos qui eft quelquefois panaché de rouge.
Patte-d'Oie . .	Les doigts de chaque pied réunis par une membrâne.	R. Rouge	La couleur rouge, quelquefois deux raies jaunes le long du dos.
Épaule Armée .	Un bouclier charnu fur chaque épaule, quatre gros boutons à la partie poftérieure du corps.		
G. Mugissante.	Des tubercules fous toutes les phalanges des doigts.		
G. Perlée. . . .	La tête triangulaire, de petits grains rougeâtres fur le corps.		
Jackie	La couleur verdâtre mouchetée, les cuiffes ftriées obliquement par derrière.		
G. Galonnée. .	Quatre ou cinq lignes longitudinales & relevées fur le dos.		

TROISIEME GENRE.

CRAPAUDS.

Le corps ramassé & arrondi.

Espèces.	Caractères.	Espèces.	Caractères.
Crapaud commun.	Un tubercule en forme de rein, au-dessus de chaque oreille.	C. Goitreux . .	Un gonflement sous la gorge, les deux doigts extérieurs des pieds de devant réunis.
C. Vert	Des taches vertes bordées de noir, & réunies plusieurs ensemble.	C. Bossu	Une bande longitudinale pâle & dentelée sur le dos qui est convexe en forme de bosse.
Rayon-Vert . .	Des lignes vertes en forme de rayons.	Pipa	La tête très-large & très-plate, les yeux très-petits & très-distans l'un de l'autre.
C. Brun	Le peau lisse, de grandes taches brunes, un faux-ongle sous la plante des pieds de derrière.	C. Cornu	Les paupières supérieures très-relevées en forme de cône aigu.
Calamite	Trois raies jaunes ou rougeâtres le long du dos, deux faux-ongles sous chaque pied de devant.	Agua	Le dos gris, semé de taches roussâtres & presque couleur de feu.
C. couleur de Feu	Le dos d'une couleur olivâtre très-foncée, & tachetée de noir.	C. Marbré . . .	Le dos marbré de rouge & de jaune cendré, le ventre jaune moucheté de noir.
C. Pustuleux .	Des tubercules en forme d'épines sur les doigts, des pustules sur le dos.	C. Criard	Le dos moucheté de brun, les épaules relevées & très-poreuses, cinq doigts à chaque pied.

REP-

REPTILES BIPÈDES.

Ire. DIVISION. Deux pieds de devant.		IIe. DIVISION. Deux pieds de derrière.	
ESPÈCES.	CARACTÈRES.	ESPÈCES.	CARACTÈRES.
BIPÈDE CANNELÉ.	Des demi-anneaux fur le corps & fur le ventre, des anneaux entiers fur la queue qui eft très-courte.	SHELTOPUSIK . .	Un fillon longitudinal de chaque côté du corps, les trous auditifs affez grands, la queue au moins auffi longue que le corps.

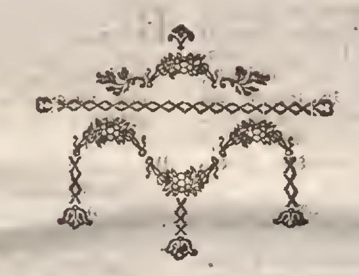


TABLE DES MATIÈRES.

A.

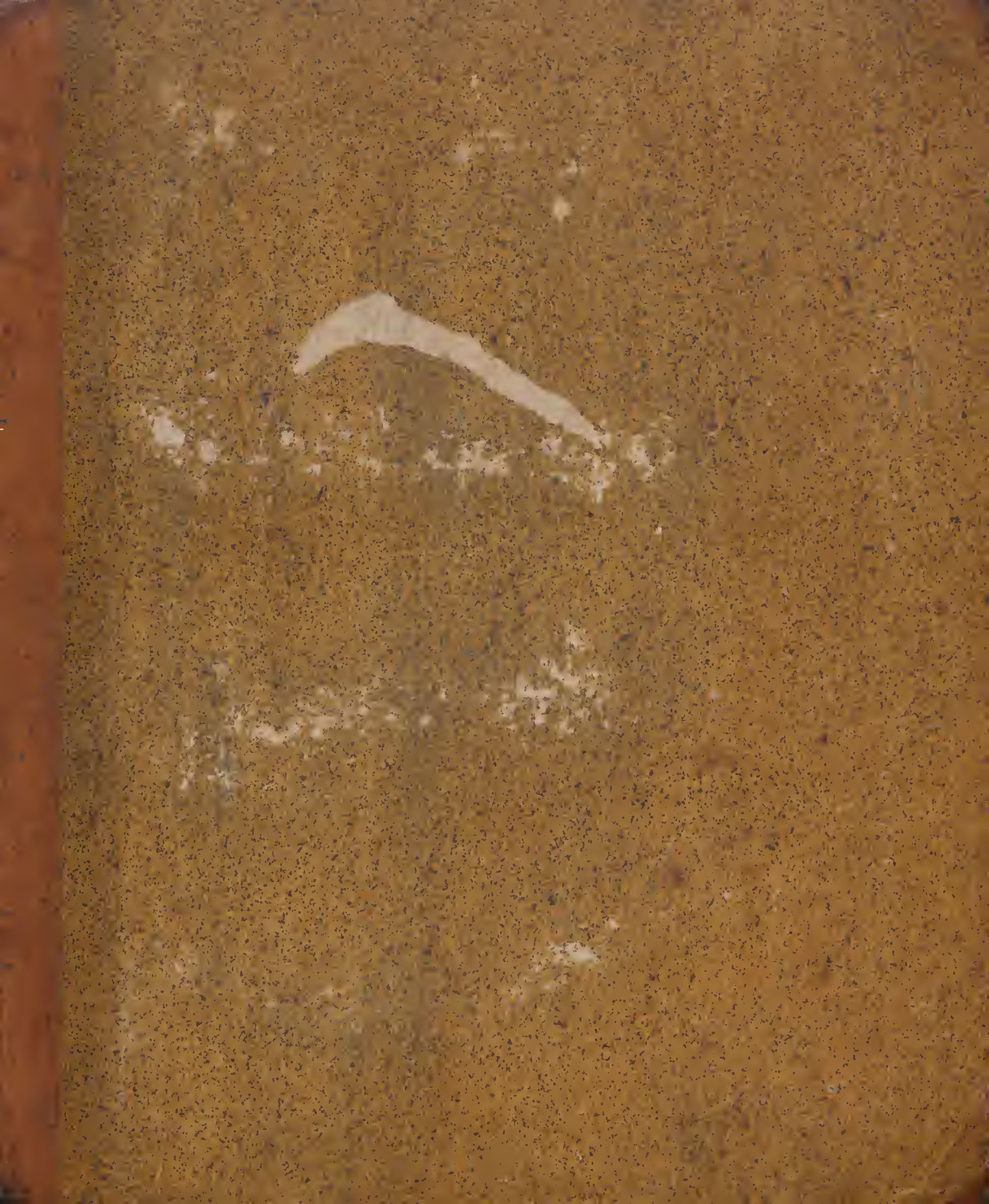
B.

C.

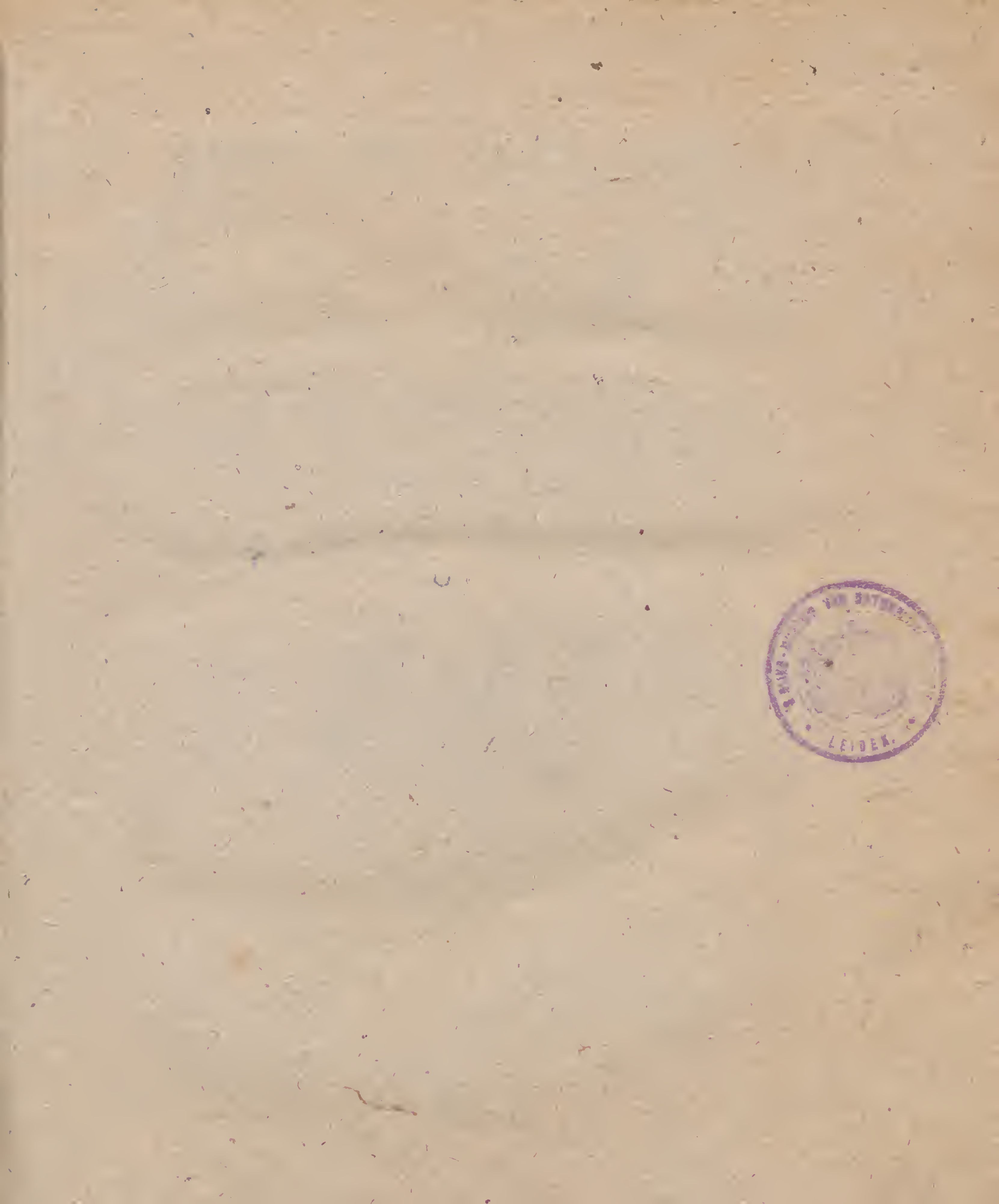
S.

T.

FIN de la Table des Matières du premier Volume des Quadrupèdes Ovipares.




LEIDEN.


LEIDEN.

HISTOIRE NATURELLE

DES

SERPENS.

PAR M. LE COMTE DE LA CÉPÈDE,

Garde du Cabinet du Roi; des Académies & Sociétés Royales de Dyon, Lyon, Bordeaux, Toulouſe, Metz, Agen, Stockolm, Heſſe-Hombourg, Heſſe-Caſſel, Munich, &c.

TOME SECOND.

NOUVELLE ÉDITION.





A DORDRECHT,

CHEZ A. BLUSSÉ & FILS.

MDCCXCIX.

ÉLOGE
DU COMTE DE BUFFON.

JE préparois ce nouveau volume entrepris pour compléter l'*Hiſtoire naturelle*, publiée avec tant de ſuccès par le grand homme qui faiſoit un des plus beaux ornemens de la France, lorſqu'il a terminé ſa glorieuſe carrière. Toutes les contrées éclairées par la lumière des ſciences, après avoir retenti pendant ſa vie des applaudiſſemens donnés à ſes triomphes, ont répété plus haut encore après ſa mort, les accens de l'admiration, auxquels ſe ſont mêlés ceux des regrets; & la poſtérité a commencé, pour ainſi dire, de couronner ſa ſtatue. Au milieu de tous les hommages rendus à ſa mémoire, que ne puis-je faire entendre une voix éloquente qui rediſe ſon éloge dans le ſanctuaire même conſacré par ſon génie à la ſcience qu'il chériſſoit!

Lorſque Platon quitta ſa dépouille mortelle pour s'élever à l'immortalité, ſes diſciples en pleurs ſe raſſemblèrent ſur le promontoire fameux (*a*), voiſin de la célèbre Athènes, où ils avoient ſi ſouvent entendu cette voix impoſante & enchantereſſe; ils répétèrent leurs tendres plaintes ſur ce même rocher antique contre lequel venoient ſe briſer les flots de la mer agitée, & où leur maître aſſis comme le maître des dieux ſur le ſommet du Mont-Olympe, leur avoit ſi ſouvent dévoilé les ſecrets de la ſcience & ceux de la vertu. Ils conſacrèrent ce Mont à leur père chéri; ils en firent, pour ainſi dire, un lieu ſaint: & pour charmer leur peine, diminuer leur perte, & ſe retracer avec plus de force les vérités ſublimes qu'il leur avoit montrées, ils chantèrent un hymne funèbre, & peignirent dans leurs chants triſtes & lugubres & ſon génie & leur douleur.

Que ne pouvons-nous auſſi, nous tous qui conſacrés à l'étude de l'Hiſtoire naturelle, avons reçu les leçons, avons entendu la voix du Platon moderne, chanter en ſon honneur un hymne funéraire! Raſſemblés des divers points du globe où chacun de nous a conſervé cet amour de la nature qu'il ſavoit inſpirer ſi vivement à ſes diſciples, que ne pouvons-nous pénétrer tous enſemble juſqu'au milieu des plus anciens monumens élevés par cette nature puiſſante, porter nos pas vers ces Monts ſourcilleux dont les cimes toujours couvertes de neiges & de frimats, dominent ſur les nuées & ſemblent réunir le ciel avec la terre! C'eſt ſur ces maſſes énormes, ſur ces blocs immenſes de granits, que les ſiècles ont attaqués envain & qui ſeuls paroiſſent avoir réſiſté aux combats des élémens, & à toutes les révolutions éprouvées par le globe de la terre, c'eſt ſur ces tables reſpectées par le temps que nous irions graver le nom de Buffon: c'eſt à ces antiques témoins des antiques bouleverſemens

(*a*) Le Promontoire de Sunium. Il eſt décrit & repréſenté dans le Voyage du jeune Anacharſis.

de notre planète, que nous irions confier le fouvenir de nos regrets & de notre admiration: tout autre monument feroit trop périffable pour une auffi longue renommée.

Elevons-nous du moins par la penfée au-deffus de ces rocs efcarpés, avançons fur le bord des profonds abîmes qui les entourent, & parvenons jufqu'au fommet de ces monts entaffés fur d'autres monts. La nuit règne encore; aucun nuage ne nous dérobe le firmament; l'atmofphère la plus pure laiffe refplendir les étoiles à nos yeux; nous voyons ces aftres fixes briller des feux qui leur font propres, & les aftres errans nous renvoyer une douce lumière; ravis d'admiration, plongés dans une méditation profonde, nous croyons voir *le génie de la nature dans la contemplation de l'univers* (b); tout nous rappelle ces vives images prodiguées par Buffon avec tant de magnificence, ce tableau mobile des cieux, que dans fa noble audace, il a tracé avec tant de grandeur (c), & debout fur les lieux les plus élevés du globe, nous entonnons un hymne en fon honneur.

Nous te faluons, ô Buffon, peintre fublime de ce fpectacle augufte; toi dont le génie hardi, non content de parcourir l'immenfité des cieux, & de chercher les limites de l'efpace, a voulu remonter jufques à celles du temps (d).

Tu as demandé à la matière par quelle force pénétrante ces aftres immobiles, ces pivots embrafés de l'univers, brûlent des feux dont ils refplendiffent.

Tu as demandé aux fiècles, par quel moteur puiffant, ces autres aftres errans qui brillent d'une lumière étrangère, & circulent en efclaves foumis autour des foleils qui les maîtrifent, furent placés fur la route célefte qui leur a été prefcrite, & reçurent le mouvement dont ils paroiffent animés.

Nous te faluons, ô chantre immortel des cieux; que le firmament femé d'étoiles, que toutes les clartés répandues dans l'efpace, que tout ce magnifique cortège de la nuit rappelle à jamais ta gloire!

Cependant les premiers feux du jour dorent l'Orient; l'aftre de la lumière fe montre dans toute fa majefté; il rougit les cimes ifolées qui s'élancent dans les airs, & étincelle, pour ainfi dire, contre les immenfes glaciers qui inveftiffent les Monts. Une vapeur épaiffe remplit encore le fond des vallées, & dérobe les collines à nos yeux. Une vafte mer paroît avoir envahi le globe; quelques pics couverts de glaces refplendiffantes fe montrent feulement au-deffus de cette mer immenfe dont les flots legers, agités par le vent, roulent en grands volumes, s'élèvent en tourbillons, & menacent de furmonter les roches les plus hautes. Nous croyons voir avec Buffon, la terre encore couverte par les eaux de l'Océan, & recevant au milieu des ondes, fa forme, fes inégalités, fes montagnes, fes vallées; & notre hymne continue.

Nous te faluons, ô Buffon, toi dont le génie après avoir parcouru l'immenfité de l'efpace & du temps, a plané au-deffus de notre globe & de fes âges (e).

Tu as vu la terre fortant du fein des eaux; les montagnes fecondaires s'élevant

(b) Voyez la planche qui fert de frontifpice à la Théorie de la terre de M. de Buffon.
(c) *Introduction à l'Hiftoire des Minéraux, par M. de Buffon.*
(d) *Article de la formation des Planètes; première & feconde Vues de la Nature, &c. par M. de Buffon.*
(e) *Théorie de la terre & Epoques de la Nature, par M. de Buffon.*

par les efforts accumulés des courans du vaſte Océan; les vallons creuſés par ſes ondes rapides; les végétaux développant leurs cimes verdoyantes ſur les premières hauteurs abandonnées par les eaux; ces bois touffus livrant leurs dépouilles aux flots agités; les abîmes de l'Océan recevant ces dépôts précieux comme autant de ſources de chaleur & de feu pour les ſiècles à venir, & les plaines de la mer peuplées d'animaux dont les debris forment de nouveaux rivages ou exhauſſent les anciens.

Tu as vu le feu jailliſſant avec violence des entrailles de la terre, ſur le bord des ondes qui ſe retiroient, élevant par ſon effort de nouvelles montagnes, ébranlant les anciennes, couvrant les plaines de torrens enflammés; & les tonnerres retentiſſans, les foudres rapides, les orages des airs mêlant leur puiſſance à celle des orages intérieurs de la terre, & des tempêtes de la mer.

Nous te ſaluons, toi dont les chants ont célébré ces grands objets: que le feu des volcans, que les ondes agitées, que les tonnerres des airs rappellent à jamais ta gloire!

Mais la vapeur épaiſſe ſe diſſipe, & nous laiſſe voir des plaines immenſes, des côteaux fertiles, des champs fleuris, des retraites tranquilles; ô Nature, tu te montres dans toute ta beauté! Les habitans des airs voltigeant au milieu des bocages, ſaluent par leur chant l'aſtre bienfaiſant ſource de la chaleur; l'aigle altier vole juſqu'au-deſſus des plus hautes cimes (*f*); le cheval belliqueux relevant ſa mobile crinière, s'élance dans les vertes prairies; les divers animaux qui embelliſſent le globe, paroiſſent en quelque ſorte à nos yeux. Saiſis d'un noble enthouſiaſme, entraînés par l'eſpèce de délire qui s'empare de nos ſens, nous croyons nous détacher, pour ainſi dire, de la terre, & voir le globe roulant ſous nos pieds nous préſenter ſucceſſivement toute ſa ſurface. Le Tigre féroce, le Lion terrible régnant avec empire dans les ſolitudes embraſées de l'Afrique, le Chameau ſupportant la ſoif au milieu des ſables brûlans de l'Arabie, l'Éléphant des grandes Indes, étonnant l'intelligence humaine par l'étendue de ſon inſtinct, le Caſtor du Canada, montrant par ſon induſtrie ce que peuvent le nombre & le concert, les Singes des deux mondes, imitateurs pétulans des mouvemens de l'homme, les Perroquets richement colorés des contrées voiſines de l'équateur, le brillant Oiſeau-mouche & le Colibri doré du nouveau continent, le Kamichi des côtes à demi-noyées de la Guiane, tous paſſent ſous nos yeux. Rien ne peut nous dérober aucun de ces objets que Buffon a revêtus de ſes couleurs éclatantes; & au milieu des ſujets de ſes magnifiques tableaux, nous voyons ſur tous les points de la terre habitable, le chef-d'œuvre de la force productrice, l'homme qui par la penſée, a conquis le ſceptre de la nature, dompté les élémens, fertiliſé la terre, embelli ſon aſile, & créé le bonheur par l'amour & par la vertu. Depuis le Pôle ſur lequel brille l'Ourſe, depuis les bornes du vaſte Empire de la ſouveraine de la Néva (*g*), & cette contrée fertile en héros, où Reins-

(*f*) Voyez particulièrement, dans l'Hiſtoire des Quadrupèdes & des Oiſeaux, par M. de Buffon, les articles *du Cheval, du Tigre, du Lion, du Chameau, de l'Eléphant, du Caſtor, des Singes, de l'Aigle, des Perroquets, de l'Oiſeau Mouche, du Kamichi, &c.*

(*g*) C'eſt principalement de la Ruſſie, ainſi que de l'Amérique ſeptentrionale & méridionale, que l'on s'eſt empreſſé d'offrir à M. de Buffon, les divers objets d'Hiſtoire Naturelle qui pouvoient l'intéreſſer; il en a reçu de pluſieurs Souverains, & ſur-tout de l'Impératrice de toutes les Ruſſies.

berg (*h*) voit les arts cultivés par des mains victorieuses, jusques aux plages ardentes du Mexique, & aux sommets du Potosi, quelle partie du globe ne nous rapelle pas des tributs offerts au génie de Buffon?

Nous voyons au milieu de l'Athènes moderne, ces lieux fameux consacrés à la science ou aux arts sublimes de l'éloquence & de la poésie, ces Temples de la Renommée qui parleront à jamais de la gloire de Buffon, où il a laissé des amis, des compagnons de ses travaux, un sur tout, qui, né sous le même ciel, & réuni avec lui dès sa plus tendre jeunesse, a partagé sa gloire & ses couronnes. Nous croyons entendre leurs voix, & ce concert de louanges du génie & de l'amitié, retentissant jusques au fond de nos cœurs, nous nous écrions de nouveau :

Nous te saluons, ô Buffon, toi qui as chanté les œuvres de la création sur ta lyre harmonieuse; toi qui d'une main habile as gravé sur un monument plus durable que le bronze, les traits augustes du roi de la nature; qui l'as suivi d'un œil attentif sous les climats, depuis le moment de sa naissance jusques à celui où il disparoît de dessus la terre: à ta voix la nature a rassemblé ses différentes productions; les divers animaux se sont réunis devant toi: tu leur as assigné leur forme, leur physionomie, leurs habitudes, leur caractère, leur pays, leur nom: que par-tout tes chants soient répétés; que tout parle de toi; Poëte sublime, tu as célébré & tous les êtres & tous les temps.

(*h*) Château du Brandebourg, appartenant au Prince Henri de Prusse. Avec quel plaisir M. de Buffon ne parloit-il pas de son dévouement pour ce Prince! Combien ne se plaisoit-il pas à rappeller les marques d'attachement qu'il en avoit reçues, ainsi qu'à s'entretenir de l'amitié que lui a toujours témoignée la digne Compagne d'un grand & célébre Ministre du meilleur des Rois!



AVERTISSEMENT.

PERSONNE ne fent plus vivement que moi, combien la mort de M. le Comte de Buffon m'a privé d'un puiffant fecours pour l'Ouvrage dont je publie aujourd'hui le fecond Volume, & que je n'aurois jamais entrepris s'il ne s'étoit engagé à m'éclairer dans la route qu'il m'avoit indiquée lui-même en me chargeant de continuer *l'Hiftoire Naturelle*. Quelque temps avant cet évènement funefte aux Lettres, l'un des Coopérateurs de M. de Buffon, l'éloquent Auteur d'une partie de l'Hiftoire des Oifeaux, & du Difcours préliminaire de la Collection Académique, avoit été enlevé aux Sciences, & fa mort avoit fait évanouir les grandes efpérances qu'avoient conçues les Amateurs de l'Hiftoire Naturelle, ainfi que l'efpoir particulier que j'avois fondé fur fes connoiffances & la bonté de fon caractère. Heureufement pour moi, l'on diroit que plufieurs Naturaliftes de France ou des pays étrangers, & particulièrement ceux qui viennent d'entreprendre de grands Voyages pour l'avancement des Sciences, ont cherché à diminuer les pertes que j'ai faites, en m'envoyant ou en me promettant un très-grand nombre d'obfervations importantes. C'eft avec bien de la reconnoiffance que je les remercie ici & des bienfaits que j'ai déjà reçus, & de ceux que je dois recevoir encore. J'ai fait ufage de quelques-unes de ces obfervations dans le Volume que je publie aujourd'hui, & j'emploierai les autres dans ceux qui le fuivront. M. le Marquis de la Billardrie, fucceffeur de M. de Buffon dans la place d'Intendant du Jardin de Sa Majefté, & qui fe propofe de ne rien négliger pour l'avancement des Sciences naturelles, tant par l'étendue de fes correfpondances, que par les différens voyages qu'il pourra faire dans les pays les plus intéreffans pour les Naturaliftes, a eu auffi la bonté de me promettre les différentes obfervations qui lui arriveront directement, & qui pourront être relatives à mon travail. D'ailleurs M. de Buffon m'avoit remis dans le temps, les notes, les lettres & les divers manufcrits qu'il avoit reçus à différentes époques, au fujet des animaux dont je devois publier l'hiftoire. Deux mois avant fa mort, il voulut bien me remettre encore tous les manufcrits & les deffins originaux que feu M. Commerfon, très-habile Naturalifte, a compofés ou fait exécuter, relativement aux diverfes claffes d'animaux, pendant fon féjour dans l'Ifle de Bourbon, où il avoit été envoyé par le Gouvernement. M. de Buffon a publié la partie de ces manufcrits qui concerne les Quadrupèdes vivipares & les Oifeaux, & je ferai d'autant plus empreffé d'enrichir mon Ouvrage de ceux qui traitent des autres animaux, que les Naturaliftes les attendent depuis longtemps avec impatience. De plus, M. le Comte de Buffon, fils du Grand-Homme que nous regrettons, & qui, entré avec honneur dans la carrière militaire, fera briller au milieu des armes, un nom rendu immortel par la gloire des Lettres, a bien voulu, ainfi que fon oncle, M. le Chevalier de

Buffon, Officier fupérieur diftingué par fes fervices & connu depuis long-temps par fon goût pour les Sciences & les beaux Arts, me communiquer toutes les notes qui fe font trouvées dans les papiers de feû M. le Comte de Buffon, & qui pouvoient m'être utiles pour la continuation de l'Hiftoire Naturelle. Mais ce qui eft pour moi l'un des plus grands encouragemens, ce font les rapports que j'ai l'avantage d'avoir avec M. d'Aubenton; c'eft l'amitié qui me lie avec ce célèbre Naturalifte, dans les lumières duquel j'ai trouvé tant de fecours, & que je me plairois tant à louer, fi je pouvois, fans bleffer fa modeftie, répéter très-près de lui ce que la voix publiqué fait retentir partout où l'on s'intéreffe au progrès des Sciences naturelles. Le Monde favant l'a vu avec regret ceffer, dans le temps, de travailler à l'Hiftoire Naturelle conjointement avec M. de Buffon, & fufpendre la defcription du Cabinet de Sa Majefté; auffi m'empreffé-je d'annoncer au Public qu'il jouira bientôt de la continuation de cette partie de l'Hiftoire Naturelle, que M. d'Aubenton fe propofe de reprendre au point où des circonftances particulières l'ont engagé à l'interrompre.



EX-

EXTRAIT DES REGISTRES

DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES.

L'ACADÉMIE nous a chargés de lui faire le rapport d'un Ouvrage de M. le Comte de la Cépède, qui a pour titre: Hiſtoire Naturelle des Serpens.

Cet Ouvrage eſt une ſuite de celui qu'il a publié l'année dernière ſur les Quadrupèdes ovipares & qui a été approuvé par l'Académie. M. le Comte de la Cépède y traite de plus de cent ſoixante-quinze eſpèces de Serpens, parmi leſquelles, plus de vingt-deux eſpèces n'avoient encore été décrites par aucun Auteur, & pluſieurs autres n'avoient été que légèrement indiquées par les Voyageurs ou les Naturaliſtes. C'eſt principalement dans la collection du Cabinet du Roi, que M. le Comte de la Cépède a vu ces eſpèces de Serpens, qui n'étoient pas encore connues ou qui ne l'étoient qu'imparfaitement.

L'Auteur les a diſtribuées en huit genres avec la plupart des Naturaliſtes; il a placé dans le premier, ſous la dénomination de Couleuvres, les Serpens qui ont de grandes plaques ſous le corps & deux rangées de petites plaques ſous la queue: comme ce genre eſt très-nombreux & contient cent trente-ſept eſpèces, l'Auteur dit, dans l'article où il traite de la nomenclature des Serpens, qu'il auroit deſiré de diviſer le genre des Couleuvres, d'autant plus qu'il auroit voulu ſéparer les Couleuvres venimeuſes de celles qui ne le ſont pas, celles dont les petits éclosent dans le ventre de leur mère, de celles qui pondent des œufs. En effet, dans la partie hiſtorique de ſon Ouvrage, l'Auteur ſépare ces Couleuvres en commençant par les vipères d'Europe, & les autres vipères des pays étrangers telles que le Céraſte, le Naja, &c. & en paſſant enſuite à la Couleuvre à collier & aux autres Couleuvres non venimeuſes d'Europe, ou des autres parties du globe. Mais, dans ſa table méthodique, M. le Comte de la Cépède a été obligé de les réunir toutes dans le même genre, n'ayant pas pu trouver des caractéres extérieurs trés-ſenſibles & conſtans pour différencier ces deux diviſions. Il expoſe les tentatives qu'il a faites à ce ſujet, & indique aux Voyageurs des obſervations d'après leſquelles on pourroit eſpèrer de trouver ces caractères.

Dans le ſecond genre, l'Auteur comprend les Serpens qui ont une rangée de grandes plaques ſous la queue auſſi bien que ſous le ventre & auxquels il conſerve le nom de *Boa;* ce genre préſente dix eſpèces de Serpens dont pluſieurs parviennent à une longueur très-conſidérable, & parmi leſquelles eſt le Devin dont la longueur eſt quelquefois de plus de trente pieds.

Le troiſième genre renferme les Serpens connus ſous le nom de *Serpens à ſonnettes*, parce qu'ils ont au bout de la queue des écailles articulées, ſonores & mobiles. L'Auteur en compte cinq eſpèces.

M. le Comte de la Cépède a mis dans le quatrième genre les Serpens aux-

quels on a donné le nom d'*Anguis* & qui n'ont ſous le corps que de petites écailles. Il donne la deſcription de ſeize eſpèces de ces animaux parmi leſquels eſt l'*Orvet*, petit Serpent très-connu en Europe, & particulièrement dans pluſieurs provinces de France.

Il place dans le cinquième genre, ſous le nom d'Amphiſbènes, deux eſpèces de Serpens dont le corps & la queue ſont entourés d'anneaux écailleux.

Il met dans le ſixième deux autres eſpèces de Serpens dont les côtés du corps ſont comme pliſſés & que l'on a nommés Cœciles.

Il a conſervé le nom de *Langaha* à une eſpèce de Serpent, qui, ne pouvant être compriſe dans aucun des genres précédens, a dû former un ſeptième genre. Le deſſous du corps de ce Serpent préſente vers la tête de grandes plaques, & ne montre enſuite que des anneaux écailleux; & ſa queue garnie de ces mêmes anneaux à ſon origine, n'eſt revêtue que de petites écailles à ſon extrémité.

Enfin, dans le huitième genre, M. le Comte de la Cépède traite d'un Serpent dont on a donné la deſcription ſous le nom d'*Acrochorde de Java*, & qu'il croit être d'un genre particulier d'après M. Hornſtedt qui l'a fait connoître juſqu'à ce que de nouvelles obſervations aient déterminé ſa place dans quelqu'un des genres précédens.

M. de la Cépède ayant vu non-ſeulement pluſieurs eſpèces de Serpens, mais pluſieurs individus de la même eſpèce, a reconnu la difficulté de reconnoître les eſpèces, en n'employant qu'un très-petit nombre de caractères à l'exemple de la plupart des Naturaliſtes. Il a vu qu'un grand nombre de ces caractères étoit très-variable en raiſon de l'âge ou du ſexe ou d'autres circonſtances. Il a cherché les caractères extérieurs les plus conſtans; ceux qui lui ont paru n'être pas ſujets à varier, ſont communs à un trop grand nombre d'eſpèces de Serpens pour ſervir à diſtinguer chaque eſpèce en particulier, il les a combinés avec les caractères moins conſtans employés juſqu'ici par pluſieurs nomenclateurs. Il en a compoſé une table méthodique, dans laquelle les caractères variables qui ſeuls ne pourroient pas garantir de l'erreur, ſervent cependant à faire trouver l'objet que l'on cherche: cette Table réunit l'avantage de faire reconnoître plus ſûrement qu'aucune autre, l'eſpèce d'un Serpent, & préſente les rapports principaux que les diverſes eſpèces ont entr'elles.

Ces caractères tant conſtans, que plus ou moins variables, ſont le nombre des grandes & des petites plaques; la proportion de la longueur du corps à celle de la queue, la préſence où le défaut de dents longues, crochues, creuſes, mobiles & connues ſous le nom de *Crochets à venin;* la forme & l'arrangement des écailles qui couvrent le ſommet de la tête; la forme de celles qui garniſſent le dos; les traits particuliers de conformation que les Serpens peuvent préſenter tels que la groſſeur de la tête, la forme de cette partie, la diſtribution des taches & même leur couleur, dernier caractère que l'Auteur regarde comme très-variable, mais qu'il préſente avec les autres; ſa combinaiſon avec ces derniers peut quelquefois ſervir à lever des doutes & à diſtinguer les eſpèces.

Les eſpèces de Serpens qui ſont compriſes dans la table méthodique de M. le Comte de la Cépède ſont arrangées ſuivant le nombre des plaques ou des

écailles qu'elles ont ſous le ventre; les eſpèces qui en ont le plus ſe trouvent placées les premières. On peut connoître par ce moyen, avec quelles eſpèces on a principalement beſoin de comparer celle que l'on veut reconnoître.

L'Auteur a joint à l'article de chaque eſpèce de Serpent, une liſte très-étendue des noms qui ont été donnés à cette eſpèce, & la citation des divers Auteurs qui en ont parlé. Non-ſeulement il a donné la deſcription de l'animal; mais autant qu'il l'a pu, il a expoſé ſes habitudes. Il a fait uſage des différens ouvrages déjà imprimés, & de notes manuſcrites qui lui ont été envoyées par pluſieurs obſervateurs tels que MM. de la Borde, le Baron de Widersbach, Correſpondans du Cabinet du Roi à Cayenne, de Badier de la Guadeloupe, de Sept-Fontaines, &c.

On trouve pour chaque genre, des articles principaux, où les caractères génériques des Serpens ſont expoſés plus au long; & à la tête de tout l'Ouvrage, eſt un diſcours ſur la nature de ces animaux, dans lequel M. le Comte de la Cépède a préſenté ce qui eſt commun aux diverſes eſpèces de ces reptiles, les traits les plus remarquables de leur conformation, les points les plus intéreſſans de leur hiſtoire & leurs grands rapports avec les autres ordres d'animaux.

Quarante-cinq eſpèces principales ou qui n'avoient pas encore été décrites, ſont figurées dans cet Ouvrage qui eſt terminé par des articles relatifs à un Iguane cornu & à un autre Lézard à tête rouge, dont les individus ont été envoyés à l'Auteur depuis la publication de ſon Hiſtoire naturelle des Quadrupèdes ovipares.

L'Hiſtoire des Serpens, que M. le Comte de la Cépède a préſenté à l'Académie, & dont nous venons d'expoſer les principales parties, eſt fait avec autant de ſoin que l'Hiſtoire des Quadrupèdes ovipares qu'a donnée le même Auteur; les deſcriptions y ſont auſſi exactes; les figures ſont auſſi bonnes. L'Auteur a fait beaucoup de recherches par rapport aux habitudes des Serpens; il a obſervé par lui-même la ſtructure des écailles ſonores & mobiles qui terminent la queue des Serpens à ſonnettes, & dont la forme & la diſpoſition lui ont donné des lumières ſur la formation & l'accroiſſement de cet organe ſingulier. M. le Comte de la Cépède a auſſi reconnu que les prétendues cornes du Céraſte, ne ſont que des éminences écailleuſes. Il a décrit le chaperon du Serpent à lunettes & les côtes qui le ſoutiennent. M. le Comte de la Cépède a comparé les mâchoires des Serpens venimeux avec celles des Serpens qui n'ont point de venin pour reconnoître les différences qui ſont cauſées par l'organe du venin; il a décrit ſur la plupart des Serpens la diſpoſition & la figure des écailles qui couvrent le dos & des grandes & des petites plaques qui revêtent le deſſous de la tête & le deſſous du corps & de la queue. Il a donné le rapport de la longueur totale de la plupart des Serpens avec la longueur de leur queue: ces proportions donnent des facilités pour diſtinguer les différentes eſpèces de chaque genre de Serpens.

Les caractères diſtinctifs de ces animaux ſont difficiles à exprimer, parce que leurs différences ſont peu ſenſibles & ſujettes à beaucoup de variétés; c'eſt ce qui a obligé M. le Comte de la Cépède à rapporter dans ſa table méthodique pluſieurs caractères diſtinctifs pour chaque eſpèce: ils ſe confirment

mutuellement & ils se suppléent les uns aux autres: par ce moyen on peut classer des animaux qui ne sont pas encore assez bien connus pour être distingués par des caractères moins nombreux.

Nous pensons que l'Histoire naturelle des Serpens par M. le Comte de la Cépède mérite d'être approuvée par l'Académie, & imprimée sous son privilége. *Signés*, DAUBENTON, FOUGEROUX DE BONDAROY ET BROUSSONNET.

Je certifie le présent Extrait conforme à son original, & au jugement de l'Académie. A Paris, ce 20 Mars 1789.

Signé, TILLET.



TABLE DES ARTICLES

Contenus dans ce Volume.



HISTOIRE NATURELLE DES SERPENS.

DISCOURS

Sur la nature des Serpens.

A la ſuite des nombreuſes eſpèces des Quadrupèdes & des Oiſeaux, ſe préſente l'ordre des Serpens; ordre remarquable en ce qu'au premier coup-d'œil, les animaux qui le compoſent paroiſſent privés de tout moyen de ſe mouvoir, & uniquement deſtinés à vivre ſur la place où le haſard les fait naître. Peu d'animaux, cependant, ont les mouvemens auſſi prompts & ſe tranſportent avec autant de vîteſſe que le Serpent; il égale preſque, par ſa rapidité, une flèche tirée par un bras vigoureux, lorſqu'il s'élance ſur ſa proie ou qu'il fuit devant ſon ennemi: chacune de ſes parties devient alors comme un reſſort qui ſe débande avec violence; il ſemble ne toucher à la terre que pour en rejaillir, &, pour ainſi dire, ſans ceſſe repouſſé par les corps ſur leſquels il s'appuie, on diroit qu'il nage au milieu de l'air en raſant la ſurface du terrein

qu'il parcourt. S'il veut s'élever encore davantage, il le dispute à plusieurs espèces d'oiseaux, par la facilité avec laquelle il parvient jusqu'au plus haut des arbres, autour desquels il roule & déroule son corps avec tant de promptitude, que l'œil a de la peine à le suivre: souvent même, lorsqu'il ne change pas encore de place, mais qu'il est prêt à s'élancer, & qu'il est agité par quelque affection vive, comme l'amour, la colère ou la crainte, il n'appuie contre terre que sa queue qu'il replie en contours sinueux; il redresse avec fierté sa tête, il relève avec vitesse le devant de son corps, & le retenant dans une attitude droite & perpendiculaire, bien loin de paroître uniquement destiné à ramper, il offre l'image de la force, du courage, & d'une sorte d'empire.

Placé par la Nature à la suite des Quadrupèdes ovipares, ressemblant à un Lézard qui seroit privé de pattes, & pouvant sur-tout être quelquefois confondu avec les espèces que nous avons nommées *Seps & Chalcides* (a), ainsi qu'avec les Reptiles bipèdes (b), le Serpent réunit cet ordre des Quadrupèdes ovipares à celui des Poissons, avec plusieurs espèces desquels il a un grand nombre de rapports extérieurs, & dans lesquels il paroît, en quelque sorte, se dégrader par des nuances successives offertes par les *Anguilles*, les *Murènes* proprement dites, les *Gymnotes*, &c.

Malgré la grande vitesse avec laquelle le Serpent échappe, pour ainsi dire, à la surface sur laquelle il s'avance, plusieurs points de son corps portent sur la terre, même dans le tems où il paroît le moins y toucher; & il est entièrement privé de membres qui puissent le tenir élevé au-dessus du terrein, ainsi que les Quadrupèdes. Aussi le nom de Reptile nous a-t-il paru lui appartenir principalement, & celui de *Serpent* vient-il de *serpere*, qui désigne l'action de ramper. Cette forme extérieure, ce défaut absolu de bras, de pieds, & de tout membre propre à se mouvoir, le caractérise essentiellement, & empêche qu'on ne le confonde, même à l'extérieur, avec aucun des animaux qui ont du sang, & particulièrement avec les murènes proprement dites, les anguilles, & les autres poissons, qui ont tous des nageoires plus ou moins étendues & plus ou moins nombreuses.

Les limites qui circonscrivent l'ordre des Serpens sont donc tracées d'une manière précise, malgré les grands rapports qui les lient avec les ordres voisins.

Leurs espèces sont en grand nombre; nous en décrivons plus de cent quarante dans cet Ouvrage: quelques-unes parviennent à une grandeur très-considérable, elles ont plus de trente pieds, & souvent même de quarante pieds de longueur (c). Toutes sont couvertes d'écailles ou de tubercules écailleux, comme les lézards & les poissons, qu'elles lient les uns avec les autres; mais ces écailles varient beaucoup par leur forme & par leur grandeur: les unes,

(a) Voyez l'article du Seps & celui du Chalcide, dans l'Histoire naturelle des Quadrupèdes ovipares.

(b) *Article des Reptiles bipèdes, à la suite de l'Histoire des Quadrup. ovipares.*

(c) *Notes manuscrites communiquées par M. de la Borde, Correspondant du Cabinet du Roi à Cayenne; & par M. le Baron de Widerspach, Correspondant du même Cabinet, & dans le même endroit.* „ Nous lisons qu'auprès de Batavia, Établissement Hollandois dans les Indes Orientales, il „ y a des Serpens de cinquante pieds de longueur." *Essai sur l'Hist. naturelle des Serpens, par Charles Owen. Londr. 1742, page 15.*

Voyez à ce sujet, dans cette Histoire naturelle, l'article du *Devin*.

que l'on nomme plaques, font hexagones, étroites & très-alongées; les autres, presque rondes ou ovales, ou rhomboïdales, ou carrées; celles-ci entièrement plates; celles-là relevées par une arête saillante, &c. Toutes ces diverses sortes d'écailles sont différemment combinées dans les espèces particulières de Serpens; les uns en ont de quatre sortes, les autres de trois, les autres de deux, les autres n'en ont que d'une seule sorte; & c'est principalement en réunissant les caractères tirés de la forme, du nombre & de la position de ces écailles, que nous avons pu parvenir à distinguer non-seulement les genres, mais encore les espèces des Serpens, ainsi qu'on pourra le voir dans la Table méthodique de ces animaux.

Si, avant d'examiner les habitudes naturelles de ces Reptiles, nous voulons jeter un coup-d'œil sur leur organisation interne, & si nous commençons par considérer leur tête, nous trouverons que la boîte osseuse en est à-peu-près conformée comme celle des Quadrupèdes ovipares: cependant la partie de cette boîte qui représente l'os occipital, & qui est faite en forme de triangle dont le sommet est tourné vers la queue, ne paroît pas en général avancer autant vers le dos que dans ces Quadrupèdes; elle garantit peu l'origine de la moëlle épinière, & voilà pourquoi les Serpens peuvent être attaqués avec avantage & recevoir aisément la mort par cet endroit mal défendu.

Le reste de leur charpente osseuse présente de grands rapports avec celle de plusieurs espèces de poissons, mais elle offre cependant une conformation qui leur est particulière, & d'après laquelle il est presque aussi aisé de les distinguer que d'après leur forme extérieure. Elle est la plus simple de toutes celles des animaux qui ont du sang; elle ne se divise pas en diverses branches pour donner naissance aux pattes, comme dans les Quadrupèdes, aux aîles, comme dans les Oiseaux, &c. elle n'est composée que d'une longue suite de vertèbres qui s'étend jusqu'au bout de la queue. Les apophyses ou éminences de ces vertèbres sont placées, dans la plupart des Serpens, de manière que l'animal puisse se tourner dans tous les sens, & même se replier plusieurs fois sur lui-même; & d'ailleurs, dans presque tous ces Reptiles, ces vertèbres sont très-mobiles, les unes relativement aux autres, l'extrémité postérieure de chacune étant terminée par une sorte de globe qui entre dans une cavité de la vertèbre suivante, & y joue librement comme dans une genouillère *(d)*. De chaque côté de ces vertèbres sont attachées des côtes ordinairement d'autant plus longues, qu'elles sont plus près du milieu du corps, & qui pouvant se mouvoir en différens sens, se prêtent aux divers mouvemens que le Serpent veut exécuter. Vers l'extrémité de la queue, les vertèbres ne présentent plus que des éminences, & sont dépourvues de côtes *(e)*.

(d) C'est particulièrement ainsi dans le Boiquira ou grand Serpent à sonnette. *Edw. Tyson. Transact. philosoph. No.* 144.

(e) J'ai voulu savoir si le nombre des vertèbres & des côtes des Serpens, a quelque rapport constant avec les différentes espèces de ces animaux. J'ai disséqué plusieurs individus de diverses espèces de Serpens, & j'ai remarqué que le nombre des vertèbres & des côtes augmentoit ou diminuoit dans les couleuvres, les boa, & les Serpens à sonnettes, avec celui des plaques qui recouvrent le dessous du corps de ces Reptiles: de telle sorte, qu'il y avoit toujours une vertèbre, & par conséquent deux côtes, pour chaque plaque: mais mes observations n'ont pas été assez multipliées pour que j'en regarde le résultat comme constant. Voyez dans l'arti-

Ces vertèbres & ces côtes composent toute la partie solide du corps des Serpens; aussi leurs organes intérieurs ne sont-ils défendus, dans la partie de leur corps qui touche à terre, que par les plaques ou grandes écailles qui les revêtent par-dessous; & par une matière graisseuse considérable que l'on trouve souvent entre la peau de leur ventre & ces mêmes organes. Cette graisse doit aussi contribuer à entretenir leur chaleur intérieure, à préserver leur sang des effets du froid, & à les soustraire pendant quelque tems à l'engourdissement auquel ils sont sujets, dans certaines contrées, à l'approche de l'hiver; elle leur est d'autant plus utile, que la chaleur naturelle de leur sang est peu considérable; ce fluide ne circule dans les Serpens, qu'avec lenteur, relativement à la vitesse avec laquelle il coule dans les Quadrupèdes vivipares & dans les Oiseaux. Et comment seroit-il poussé avec autant de force dans les Reptiles que dans les Oiseaux & les Vivipares, puisque le cœur des Serpens n'est composé que d'un ventricule (*f*), & puisque la communication entre le sang qui y arrive & le sang qui en sort, peut être indépendante des oscillations des poulmons & de la respiration, dont la fréquence échauffe & anime le sang des Vivipares & des Oiseaux?

Le jeu du cœur & la circulation ne seroient donc point arrêtés dans les Serpens, par un très-long séjour sous l'eau, & ces animaux pourroient rester habituellement dans cet élément, comme les Poissons, si l'air ne leur étoit pas nécessaire, de même qu'aux Quadrupèdes ovipares, pour entretenir dans leur sang les qualités nécessaires à son mouvement & à la vie, pour dégager ce fluide des principes surabondans qui en engourdiroient la masse, ou y porter ceux de liquidité qui doivent l'animer (*g*). Les Serpens ne peuvent donc vivre dans l'eau sans venir souvent à la surface; & la respiration leur est presqu'aussi nécessaire que si leur cœur étoit conformé comme celui de l'homme & des Quadrupèdes vivipares, & que la circulation de leur sang ne pût avoir lieu qu'autant que leurs poulmons aspireroient l'air de l'atmosphère. Mais leur respiration n'est pas aussi fréquente que celle des Quadrupèdes vivipares & des oiseaux; au lieu de resserrer & de dilater leurs poulmons par des oscillations promptes & régulières, ils laissent échapper avec lenteur la portion d'air atmosphérique qu'ils ont aspirée avec assez de rapidité; & ils peuvent d'autant plus se passer de respirer fréquemment, que leurs poulmons sont très-grands en comparaison du volume de leur corps, ainsi que ceux des tortues, des crocodiles, des salamandres, des grenouilles, &c. &c. que, dans certaines espèces, telles que celle du boiquira, la longueur de ces viscères égalant à-peu-près les trois quarts de celle du corps, ils peuvent aspirer à-la-fois une très-grande quantité d'air (*h*).

Ils sont pourvus de presqu'autant de viscères que les animaux les mieux

cle intitulé, *Nomenclature des Serpens*, ce que l'on peut penser du rapport du nombre de ces plaques avec l'âge ou le sexe des Reptiles, &c.

(*f*) L'oreillette du cœur de plusieurs espèces de Serpens est conformée de manière à paroître double, ainsi que dans un grand nombre de Quadrupèdes ovipares; mais aucun de ces Reptiles n'a deux ventricules.

(*g*) *Discours sur la nature des Quadrupèdes ovipares.*

(*h*) *Observ. anatomiq. d'Edw. Tyson, Transact. philosoph. No.* 144.

organisés; ils ont un œsophage ordinairement très-long & susceptible d'une très-grande dilatation, un estomac, un foie avec son conduit, une vésicule du fiel, une sorte de pancréas, & de longs intestins qui, par leurs circuits, leurs divers diamètres, & les espèces de séparations transversales qu'ils contiennent, forment plusieurs portions distinctes analogues aux intestins grêles & aux gros intestins des Vivipares, & après plusieurs sinuosités, se terminent par une portion droite, par une sorte de rectum, comme dans les Quadrupèdes. Ils ont aussi deux reins, dont les conduits n'aboutissent pas à une vessie proprement dite, ainsi que dans les Quadrupèdes vivipares, mais se déchargent dans un réservoir commun semblable au cloaque des oiseaux, & où se mêlent de même les excrémens, tant solides que liquides. Ce réservoir commun n'a qu'une seule ouverture à l'extérieur; il renferme, dans les mâles, les parties qui leur sont nécessaires pour perpétuer leur espèce, & qui y demeurent cachées jusqu'au moment de leur accouplement: c'est aussi dans l'intérieur de ce réservoir que sont placés, dans les femelles, les orifices des deux ovaires; & voilà pourquoi, dans la plupart des Serpens, & excepté certaines circonstances rares, voisines de l'accouplement de ces animaux, on ne peut s'assurer de leur sexe d'après la seule considération de leur conformation extérieure.

Presque toutes les écailles qui recouvrent les Serpens, & particulièrement les grandes lames qui sont situées au-dessous de leur corps, sont mobiles indépendamment les unes des autres; ils peuvent redresser chacune de ces lames par un muscle particulier qui y aboutit: dès-lors chacune de ces pièces, en s'élevant & en se rabaissant, devient une sorte de pied, par le moyen duquel ils trouvent de la résistance, & par conséquent un point d'appui dans le terrein qu'ils parcourent, & peuvent se jeter, pour ainsi dire, dans le sens où ils veulent s'avancer. Mais les Serpens se meuvent encore par un moyen plus puissant; ils relèvent en arc de cercle, une partie plus ou moins étendue de leur corps; ils rapprochent les deux extrémités de cet arc, qui portent sur la terre, & lorsqu'elles sont près de se toucher, l'une ou l'autre leur sert de point d'appui pour s'élancer, en aplatissant la partie qui étoit élevée en arc de cercle. Lorsqu'ils veulent courir en avant, c'est sur l'extrémité postérieure de cet arc qu'ils s'appuient; & c'est au contraire sur la partie antérieure, lorsqu'ils veulent aller en arrière.

Chaque fois qu'ils répètent cette action, ils font, pour ainsi dire, un pas de la grandeur de la portion de leur corps qu'ils ont courbée, sans compter l'étendue que peut donner à cet intervalle parcouru, l'élasticité de cette même portion de leur corps qu'ils ont pliée, & qui les lance avec roideur en se rétablissant. Ces arcs de cercle sont plus ou moins élevés, ou plus ou moins multipliés dans chaque individu, suivant son espèce, sa grandeur, ses proportions, sa force, ainsi que le besoin qu'il a de courir plus ou moins vîte; & tous ces arcs, en se débandant successivement, produisent cette sorte de mouvement que l'on a appelé vermiculaire, parce que les vers proprement dits, qui sont dépourvus de pieds, ainsi que les Serpens, sont également obligés de l'employer pour changer de place.

Pendant que les Serpens exécutent ces divers mouvemens, ils portent leur tête d'autant plus élevée au-dessus du terreins qu'ils ont plus de vigueur &

qu'ils sont animés par des sensations plus vives; & comme leur tête est articulée avec l'épine du dos, de manière que la face forme un angle droit avec cette épine dorsale, les Serpens ne pourroient point se servir de leur gueule, ne verroient point devant eux, & ne s'avanceroient qu'en tâtonnant dans les momens où ils relèvent la partie la plus antérieure de leur corps, s'ils n'en replioient alors l'extrémité de manière à conserver à leur tête une position horizontale.

Quoique toutes les portions du corps des Serpens jouissent d'une grande élasticité, cependant, dans le plus grand nombre d'espèces, ce ressort ne doit pas être également distribué dans toutes les parties: aussi la plupart des Serpens ont-ils plus de facilité pour avancer que pour reculer: d'ailleurs les écailles qui les revêtent, & particulièrement les plaques qui garnissent le dessous du ventre, se recouvrent mutuellement & sont couchées de devant en arrière, les unes au-dessus des autres. Il arrive de-là, que lorsque les Serpens les redressent, elles forment, contre le terrein, un obstacle qui arrête leurs mouvemens, s'ils veulent aller en arrière; tandis qu'au contraire, lorsqu'ils s'avancent, la surface qu'ils parcourent applique ces pièces les unes contre les autres dans le sens où elles se recouvrent naturellement.

Quelques espèces cependant, dont le corps est d'une grosseur à-peu-près égale à ses deux extrémités, & qui au-lieu de plaques, n'ont que des anneaux circulaires, paroissent jouir de la faculté de ce mouvoir presqu'aussi aisément en arrière qu'en avant, ainsi que nous le verrons dans la suite (*i*); mais ces espèces ne forment qu'une petite partie de l'ordre dont nous traitons.

Lorsque certains Serpens, au lieu de se mouvoir progressivement pendant un tems plus ou moins considérable, & par une suite d'efforts plusieurs fois répétés, ne cherchent qu'à s'élancer tout d'un-coup d'un endroit à un autre, ou à se jeter sur une proie par un seul bond, ils se roulent en spirale au-lieu de former des arcs de cercle successifs; ils n'élèvent presque que la tête au-dessus de leur corps ainsi replié & contourné; ils tendent, pour ainsi dire, toutes leurs parties élastiques, & réunissant par-là toutes les forces particulières qu'ils emploient l'une après l'autre dans leurs courses ordinaires, alongeant tout-d'un-coup toute leur masse, & leurs ressorts se débandant tous à-la-fois, ils se déroulent & s'élancent vers l'objet qu'ils veulent atteindre, avec la rapidité d'une flèche fortement vibrée, & en franchissant souvent un espace de plusieurs pieds.

Les Serpens qui grimpent sur les arbres s'y retiennent en entourant les tiges & les rameaux par les divers contours de leur corps; ils en parcourent les branches de la même manière qu'ils s'avancent sur la surface de la terre; ils s'élancent d'un arbre à un autre, ou d'un rameau à un rameau, en appuyant contre l'arbre une portion de leur corps, & en la pliant de manière qu'elle fasse une sorte de ressort & qu'elle se débande avec force; ou bien ils se suspendent par la queue, & balançant à plusieurs reprises leur corps qu'ils alongent avec effort, ils atteignent la branche à laquelle ils veulent parvenir, s'y attachent en l'embrassant par plusieurs contours de leur partie antérieure, se

(*i*) *Articles des Serpens amphisbènes.*

resserrent alors, se raccourcissent, ramassent, pour ainsi dire, leur corps, & retirent à eux leur queue qui leur avoit servi à se suspendre.

Les trés-grands Serpens l'emportent en longueur sur tous les animaux, en y comprenant même les crocodiles, dont la grandeur est la plus démesurée, & qui ont depuis vingt-cinq jusqu'à trente pieds de long, & en n'en exceptant que les baleines & les autres grands cétacées. A l'autre extrémité cependant de l'échelle qui comprend tous ces Reptiles arrangés par ordre de grandeur, on en voit qui ne sont guère plus gros qu'un tuyau de plume, & dont la longueur, qui n'est que de quelques pouces, surpasse à peine celle des plus petits Quadrupèdes, tant ovipares que vivipares. L'ordre des Serpens est donc celui où les plus grandes & les plus petites espéces diffèrent le plus les unes des autres par la longueur. Mais si, au lieu de mesurer une seule de leurs dimensions, on pèse leur masse, on trouvera que la quantité de matière que renferment les Serpens les plus gigantesques, est à-peu-près dans le même rapport avec la matière des plus petits Reptiles, que la masse des grands éléphans, des hyppopotames, &c. avec celle des rats, des musaraignes, des plus petits Quadrupèdes vivipares.

Ne pourroit-on pas penser que, dans tous les ordres d'animaux, la même proportion se trouve entre la quantité de matière modelée dans les grandes espèces, & celle qui est employée dans les grandes espèces, & celle qui est employée dans les petites? Mais, dans l'ordre des Serpens, tous les dévelóppemens ont dû se faire en longueur plutôt qu'en grosseur; sans cela, ces Reptiles, & sur-tout ceux qui sont énormes, privés de pattes & de bras, auroient à peine exécuté quelques mouvemens très-lents: la vitesse de leur course ne doit-elle pas, en effet, être proportionnée à la grandeur de l'arc que leur corps peut former pour se débander ensuite? Auroient-ils pu se plier avec facilité & chercher sur la surface du terrein, des points d'appui qui remplaçassent les pieds qui leur manquent? Ne pouvant ni atteindre leur proie, ni échapper à leurs ennemis, n'auroient-ils pas été comme des masses inertes exposées à tous les dangers & bientôt détruites? La matière a donc dû être façonnée dans une dimension beaucoup plus que dans une autre, pour que le produit de ce travail pût subsister, & que l'ordre des Serpens ne fût pas anéanti, ou du moins très diminué; & voilà pourquoi la même proportion de masse se trouve entre les grands & les petits Reptiles d'un côté, & les grands & les petits Quadrupèdes de l'autre; quoique les énormes Serpens l'emportent beaucoup plus, par leur longueur, sur les plus petits de ceux que l'on connoît, que les éléphans ne surpassent les musaraignes & les rats, par leur dimension la plus étendue.

Entre les limites assignées par la Nature à la longueur des Serpens, c'est-à-dire, depuis celle de quarante ou même cinquante pieds, jusqu'à celle de quelques pouces, on trouve presque tous les degrés intermédiaires occupés par quelque espèce ou quelque variété de ces Reptiles, au moins à compter depuis les plus courts jusqu'à ceux qui ont vingt ou vingt-cinq pieds de longueur. Les espèces supérieures paroissent ensuite comme isolées; ceci se trouve conforme à ce que l'on a déjà remarqué dans les Quadrupèdes vivipa-

res (*k*), & prouve également que, dans la Nature, les grands objets sont moins liés que les petits par des nuances intermédiaires. Mais voilà donc, depuis la petite étendue de quelques pouces, jusqu'à celle de vingt-cinq pieds, presque toutes les grandeurs intermédiaires représentées par autant d'espèces, ou du moins de races plus ou moins constantes; & cela ne suffiroit-il pas pour montrer la variété qui se trouve dans l'ordre des Serpens? Il semble, à la vérité, au premier coup-d'œil, que des espèces très-multipliées doivent se ressembler presqu'entièrement dans un ordre d'animaux dont le corps, toujours formé sur le même modèle, ne présente aucun membre extérieur & saillant qui, par sa forme & le nombre de ses parties, puisse offrir des différences sensibles. Mais si l'on ajoute à la variété des longueurs des Serpens, celle des couleurs éclatantes dont ils sont peints, depuis le blanc & le rouge le plus vif, jusqu'au violet le plus foncé, & même jusqu'au noir; si l'on observe que ce grand nombre de couleurs sont merveilleusement fondues les unes dans les autres, de manière à ne présenter que très-rarement la même teinte lorsqu'elles sont diversement éclairées par les rayons du soleil; si l'on se retrace tout-à-la-fois ce nombre des Serpens, dont les uns n'offrent qu'une seule nuance, tandis que les autres brillent de plusieurs couleurs plus ou moins contrastées; enchaînées, pour ainsi dire, en réseaux, distribuées en lignes, s'étendant en raies, disposées en bandes, répandues par taches, semées en étoiles, représentant quelquefois les figures les plus régulières & souvent les plus bizarres, & si l'on réunit encore à toutes ces différences, celles que l'on doit tirer de la position, de la grandeur, & de la forme des écailles, ne verra-t-on pas que l'ordre des Serpens est un des plus variés de ceux qui peuplent & embellissent la surface du globe?

Toutes les espèces de ces animaux habitent de préférence les contrées chaudes ou tempérées: on en trouve dans les deux mondes, où ils paroissent à-peu-près également répandus en raison de la chaleur, de l'humidité, & de l'espace libre (*l*). Plusieurs de ces espèces sont communes aux deux continens; mais il paroît qu'en général, ce sont les plus grandes qui appartiennent à un plus grand nombre de contrées différentes. Ces grandes espèces ayant plus de force & des armes plus meurtrières, peuvent exécuter leurs mouvemens avec plus de promptitude, soutenir pendant plus de tems une course plus rapide, se défendre avec plus d'avantage contre leurs ennemis, chercher & vaincre plus facilement une proie, se répandre bien plus au loin, se trouver au mi-

(*k*) Voyez les articles de l'éléphant & des autres grands Quadrupèdes.

(*l*) „ Le mélange de la chaleur & de l'humidité produit, à Siam, des Serpens d'une mon- „ strueuse longueur; il n'est point rare de leur voir plus de vingt pieds de long, & plus d'un „ pied & demi de diamètre." *Hist. génér. des Voy. édit.* in-12. *vol.* 34, *p.* 383.

„ L'humidité, jointe au ferment continuel de la chaleur, produit, dans toutes les Isles Phi- „ lippines, des Serpens d'une grandeur extraordinaire.... Les bobas, qui sont les plus grands, „ ont quelquefois trente pieds de longueur." *Hist. génér. des Voyages, édit.* in-12. *vol.* 39, *p.* 100 *& suiv.* Comme nous ne voulons pas multiplier les notes sans nécessité, nous ne citons ici que des deux passages, parmi un très-grand nombre que nous pourrions rapporter, & dont plusieurs sont répandus dans cet Ouvrage.

milieu des eaux avec moins de crainte, nager avec plus de constance, lutter contre les flots, voguer avec vîtesse au milieu des ondes agitées, & traverser même des bras de mer étendus. D'ailleurs ne pourroit-on pas dire que le moule des grandes espèces est plus ferme, moins soumis aux influences de la nourriture & du climat? Les petites espèces ont pu être aisément altérées dans leurs proportions, dans la forme ou le nombre de leurs écailles, dans la teinte ou la distribution de leurs couleurs, de manière à ne plus présenter aucune image de leur origine; les changemens qu'elles auront éprouvés n'auront point porté uniquement sur la surface; ils auront pénétré, pour ainsi dire, dans un intérieur peu susceptible de résistance: toutes ces variations auront influé sur leurs habitudes, & ne pouvant pas opposer de grandes forces aux accidens de toute espèce, non plus qu'aux vicissitudes de latmosphère, leurs mœurs auront changé de plus en plus, & tout aura si fort varié dans ces petits animaux, que bientôt les diverses races sorties d'une souche commune, n'auront pas présenté assez de ressemblances pour constituer une même espèce. Les grands Serpens, au contraire, peuvent bien offrir, sous les divers climats, quelques différences de couleurs ou d'habitudes qui marquent l'influence de la terre & de l'air, à laquelle aucun animal ne peut se soustraire; mais plus indépendans des circonstances de lieux & de tems, plus constans dans leurs habitudes, plus inaltérables dans leurs proportions, ils doivent présenter plus souvent, dans les pays les plus éloignés, le nombre & la nature de rapports qui constituent l'identité de l'espèce. Ce seront quelques-uns de ces grands Serpens, nageant à la surface de la mer, fuyant sur les eaux un ennemi trop à craindre pour eux, ou jetés au loin par les vagues agitées, élevant avec fierté leur tête au-dessus des flots, & se recourbant avec agilité en replis tortueux, qui auront fait dire du tems de Pline, ainsi que le rapporte ce grand Naturaliste, qu'on avoit vu des migrations par mer, de *dragons* ou grands Serpens, partis d'Ethiopie, & ayant près de vingt coudées de longueur (*m*), & qui auront donné lieu aux divers récits semblables de plusieurs Voyageurs modernes.

Mais il n'en est pas des Serpens comme des Quadrupèdes vivipares: moins parfaits que ces animaux, moins pourvus de sens, moins doués de chaleur & d'activité intérieure, plus rapprochés des insectes, des vers, des animaux les moins bien organisés, ils ne craignent point l'humidité lorsqu'elle est combinée avec la chaleur: elle semble même leur être alors très-favorable; & voilà pourquoi aucune espèce de Serpent ne paroît avoir dégénéré en Amérique: on doit penser, d'après les récits des Voyageurs, qu'elles n'ont rien perdu dans ces pays nouveaux, de leur grandeur ni de leur force; & même dans les terres les plus inondées de ce continent, les grands Serpens présentent une longueur peut-être plus considérable que dans les autres parties du nouveau monde (*n*).

Si l'humidité ne nuit pas aux diverses espèces de Serpens, le défaut de chaleur leur est funeste; ce n'est qu'aux environs des contrées équatoriales,

(*m*) *Pline, Livre huitième.*
(*n*) Voyez les articles particuliers de cette Histoire.

qu'on rencontre ces énormes Reptiles, l'effroi des Voyageurs; & lorsqu'on s'avance vers les régions tempérées, & sur-tout vers les contrées froides, on ne trouve que de très-petites espèces de Serpens.

L'on peut présumer que ce n'est pas la chaleur seule qui leur est nécessaire; nous sommes assez portés à croire que, sans une certaine abondance de feu électrique répandu dans l'atmosphère, tous leurs ressorts ne peuvent pas être mis en jeu avec avantage, & qu'ils ne jouissent pas par conséquent de toute leur activité. Il semble que les tems orageux, où le fluide électrique de l'atmosphère est dans cet état de distribution inégale qui produit les foudres, animent les Serpens au-lieu de les appésantir, ainsi qu'ils abattent l'homme & les grands Quadrupèdes; c'est principalement dans les contrées très-chaudes que la chaleur plus abondante peut en se combinant, produire une plus grande quantité de fluide électrique; c'est en effet vers ces contrées équatoriales que le tonnerre gronde le plus souvent & avec le plus de force; & voilà donc deux causes, l'abondance de la chaleur, & la plus grande quantité de feu électrique, qui retiennent les grandes espèces de l'ordre des Serpens aux environs de l'équateur & des tropiques.

On a écrit mille absurdités sur l'accouplement des Serpens: la vérité est que le mâle & la femelle, dont le corps est très-flexible, se replient l'un autour de l'autre, & se serrent de si près qu'ils paroissent ne former qu'un seul corps à deux têtes. Le mâle fait alors sortir par son anus les parties destinées à féconder sa femelle, & qui sont doubles dans les Serpens, ainsi que dans plusieurs Quadrupèdes ovipares, & communément cette union intime est longuement prolongée (*o*).

Tous les Serpens viennent d'un œuf, ainsi que les Quadrupèdes ovipares, les oiseaux & les poissons; mais, dans certaines espèces de ces reptiles, les œufs éclosent dans le ventre de la mère; & ce sont celles auxquelles on doit donner le nom de *Vipère* au lieu de celui de *Vivipare*, pour les distinguer des animaux vivipares proprement dits (*p*).

(*o*) Sans cette durée de leur accouplement, il seroit souvent infécond; ils n'ont point, en effet, de vésicule séminale, & il paroît que c'est dans cette espèce de réservoir que la liqueur prolifique des animaux doit se rassembler, pour que, dans un court espace de tems, ils puissent en fournir une quantité suffisante à la fécondation: les testicules où cette liqueur se prépare, ne peuvent la laisser échapper que peu-à-peu; & d'ailleurs les conduits par où elle va de ces testicules aux organes de la génération, étant très-longs, très-étroits, & plusieurs fois repliés sur eux-mêmes, dans les Serpens, il n'est pas surprenant qu'ils aient besoin de demeurer long-tems accouplés pour que la fécondation puisse s'opérer. Il en est de même des tortues & des autres Quadrupèdes ovipares, qui, n'ayant pas non plus de vésicule séminale, demeurent unis pendant un tems assez long; & cette union très-prolongée, est, en quelque sorte, forcée dans les Serpens, par une suite de la conformation de la double verge du mâle; elle est garnie de petits piquans tournés en arrière, & qui doivent servir à l'animal à retenir sa femelle, & peut-être à l'animer. Au reste, l'impression de ces aiguillons ne doit pas être très-forte sur les parties sexuelles de la femelle, car elles sont presque toujours cartilagineuses. On peut consulter, à ce sujet, dans les Transactions philosophiques, No. 144, les Observations de M. Tyson, célèbre Anatomiste, dont nous adoptons ici l'opinion.

(*p*) Nous croyons, pour éviter toute difficulté relativement à cette expression d'*ovipare*, & à la propriété qu'elle désigne, devoir exposer ici la différence qu'il y a entre les animaux vivipares proprement dits, & les ovipares; différence qui a été très-bien sentie par plusieurs Naturalistes. On peut, à la rigueur, regarder tous les animaux comme venant d'un œuf, & dès-

Le nombre des œufs doit varier suivant les espèces. Nous ignorons s'il diminue en proportion de la grandeur des animaux, ainsi que dans les oiseaux, & de même que le nombre des petits dans les Quadrupèdes vivipares. On a jusqu'à présent trop peu observé les mœurs des reptiles pour qu'on puisse rien dire à ce sujet. L'on sait seulement qu'il y a des espèces de vipères qui donnent le jour à plus de trente vipereaux; & l'on sait aussi que le nombre des œufs, dans certaines espèces de Serpens ovipares des contrées tempérées, va quelquefois jusqu'à treize.

Les œufs dans quelques espèces ne sortent pas l'un après l'autre immédiatement: la femelle paroît avoir besoin de se reposer après la sortie de chaque œuf. Il est même des espèces où cette sortie est assez difficile pour être

lors il sembleroit qu'on ne pourroit distinguer les vivipares d'avec les ovipares, que par la propriété de mettre au jour des petits tout formés, ou de pondre des œufs. Mais l'on doit admettre deux sortes d'œufs; dans la première, le fœtus est renfermé dans une enveloppe que l'on nomme *amnios*, avec un peu de liqueur qui peut lui fournir le premier aliment; mais comme cette liqueur n'est pas suffisante pour le nourrir pendant son développement, l'œuf est lié par un cordon ombilical ou par quelque autre communication avec le corps de la mère, ou quelque corps étranger d'où le fœtus tire sa nourriture: cet œuf ne pouvant pas suffire à l'accroissement, ni même à l'entretien de l'animal, n'est donc qu'un œuf incomplet; & tels sont ceux dans lesquels sont renfermés les fœtus de l'homme & des animaux à mamelles, qui ne peuvent point être appellés ovipares, puisqu'ils ne produisent pas d'œuf parfait, d'œuf proprement dit. Les œufs de la seconde sorte sont, au contraire, ceux qui contiennent non-seulement un peu de liqueur capable de substanter le fœtus dans les premiers momens de sa formation, mais encore toute la nourriture qui lui est nécessaire jusqu'au moment où il brise ou déchire ses enveloppes pour venir à la lumière. Ces derniers œufs sont pondus bientôt après avoir été formés, ou s'ils demeurent dans le ventre de la mère; ils n'y tiennent en aucune manière, ils en sont entièrement indépendans, ils n'en reçoivent que de la chaleur, ils sont véritablement complets; ce sont des œufs proprement dits, & tels sont ceux des oiseaux, des poissons, des Serpens & des Quadrupèdes qui n'ont point de mamelles. Tous ces animaux doivent être appellés ovipares, parce qu'ils viennent d'un véritable œuf; & si dans quelques espèces de l'ordre des poissons, ou de celui des Quadrupèdes sans mamelles, ou de celui des Serpens, les œufs éclosent dans le ventre même de la mère, d'où les petits sortent tous formés, ces œufs sont toujours des œufs parfaits & isolés; les animaux qui en éclosent doivent être appellés ovipares, & si on en nomme quelques-uns vipères ou vivipares, pour les distinguer de ceux qui pondent, & dont l'incubation ne se fait pas dans le ventre même de la mère, il ne faut point les considérer comme des vivipares proprement dits, ce nom n'appartenant qu'aux animaux dont les œufs sont incomplets & ne contiennent pas toute la nourriture nécessaire au fœtus. On doit donc distinguer trois manières dont les animaux viennent au jour; premièrement, ils peuvent sortir d'une enveloppe à laquelle on peut, si l'on veut, donner le nom d'œuf, mais qui ne forme qu'un œuf imparfait & nécessairement lié avec un corps étranger ou le ventre de la mère. Secondement, ils peuvent venir d'un œuf complet & isolé, éclos dans le ventre de la mère. Et troisièmement, ils peuvent sortir d'un œuf aussi isolé & complet, mais pondu plus ou moins de tems avant d'éclore. Ces deux dernières manières sont les mêmes quant au fond; elles diffèrent beaucoup de la première, mais elles ne diffèrent l'une de l'autre que par les circonstances de l'incubation; dans la seconde, la chaleur intérieure du ventre de la mère développe le véritable œuf; tandis que dans la troisième, la chaleur extérieure du corps de la mère, ou la chaleur plus étrangère du soleil & de l'atmosphère le fait éclore. Les animaux qui viennent au jour de la seconde & de la troisième manière sont donc également ovipares; j'ai donc été fondé à donner ce nom, avec la plupart des Naturalistes, aux tortues, crocodiles, lézards, salamandres, grenouilles, & autres Quadrupèdes sans mamelles; & tous les Serpens, même les vipères, doivent être aussi regardés comme de vrais ovipares, très différens également, par leur manière de venir au jour, des vivipares proprement dits. Voyez, à ce sujet, Ray; *Synopsis methodica animalium quadrupedum & Serpentini generis. Lond.* 1693, *fol.* 47 *& fol.* 285.

très-douloureuſe. Une couleuvre (*q*) femelle qu'un obſervateur avoit trouvée, pondant ſes œufs avec lenteur & beaucoup d'efforts, & qu'il aida à ſe débarraſſer de ſon fardeau, paraiſſoit recevoir ce ſecours, non-ſeulement ſans peine, mais même avec un plaiſir aſſez vif; & en frottant mollement le deſſus de ſa tête contre la main de l'obſervateur, elle ſembloit vouloir lui rendre de douces careſſes pour ſon bienfait.

L'on ignore encore combien de jours s'écoulent dans les diverſes eſpèces, entre la ponte des œufs & le moment où le Serpenteau vient à la lumiere. Ce tems doit être très-relatif à la chaleur du climat.

Les femelles ne couvent point leurs œufs; elles les abandonnent après la ponte; elles les laiſſent quelquefois ſur la terre nue, ſur-tout dans les contrées très-chaudes; mais le plus ſouvent elles, les couvrent avec plus ou moins de foin ſuivant que l'ardeur du ſoleil & celle de l'atmoſphère ſont plus ou moins vives (*r*); nous verrons même que certaines eſpèces qui habitent les contrées tempérées, les dépoſent dans des endroits remplis de végétaux en putréfaction & dont la fermentation produit une chaleur active (*s*).

Si l'on caſſe ces œufs, avant que les petits ſoient éclos, on trouve le Serpenteau roulé en ſpirale. Il paroît pendant quelque tems immobile; mais ſi le terme de ſa ſortie de l'œuf n'étoit pas bien éloigné, il ouvre la gueule & aſpire à pluſieurs repriſes l'air de l'atmoſphere; ſes poumons ſe rempliſſent; & le jeu alternatif des inſpirations eſt pour lui un nouveau moteur aſſez puiſſant pour qu'il s'agite, ſe déroule & commence à ramper.

Lorſque les petits Serpens ſont éclos ou qu'ils ſont ſortis tout formés du ventre de leur mère, ils traînent ſeuls leur frêle exiſtence; ils n'apprennent de leur mère dont ils ſont ſéparés, ni à diſtinguer leur proie, ni à trouver un abri; ils ſont réduits à leur ſeul inſtinct: auſſi doit-il en périr beaucoup avant qu'ils ſoient aſſez développés & qu'ils aient acquis aſſez d'expérience pour ſe garantir des dangers. Et ſi nous voulons rechercher qu'elle peut être la force de cet inſtinct; ſi nous examinons pour cela les ſens dont les Serpens

(*q*) „ J'obſervai qu'un de ces Serpens femelle, après s'être beaucoup roulé ſur les carreaux, „ ce qu'il n'avoit pas coutume de faire, y pondit enfin un œuf; je le pris ſur-le-champ, je le „ mis ſur une table, & en le maniant doucement, je lui facilitai la ponte de treize œufs. „ Cette ponte dura environ une heure & demie, car à chaque œuf il ſe repoſoit, & lorſque „ je ceſſois de l'aider, il lui falloit plus de tems pour faire ſortir ſon œuf; d'où j'eus lieu de „ conclure que le bon office que je lui rendois ne lui étoit pas inutile, & plus encore de ce „ que, pendant cette opération, il ne ceſſa de frotter doucement mes mains avec ſa tête, com„ me pour les chatouiller." *Obſerv. de George Segerus, Médecin du Roi de Pologne. Collect. acad. part. étrang. vol.* 3, *p.* 2.

(*r*) „ Au mois de Juillet dernier, j'apportai de la campagne des grappes d'œufs de Serpens „ qui avoient été trouvées dans le creux d'un vieux arbre: les ayant ouverts avec précaution, „ j'y trouvai de petits Serpens tout vivans, dont le cœur avoit des battemens ſenſibles. Le „ placenta, formé de quantité de vaiſſeaux, étoit attaché au jaune, ou, pour mieux dire, en „ étoit un prolongement, & alloit ſe terminer en forme de petit cordon, dans l'ombilic du „ fœtus, aſſez près de la queue. Il eſt à remarquer que ces œufs de Serpens n'écloſent qu'au „ frais & à l'air libre, & qu'ils ſe deſſécheroient dans un endroit fermé & trop chaud. Il y „ a apparence que cet animal étant naturellement froid, ſes œufs n'ont pas beſoin d'une gran„ de chaleur pour éclore." *Obſerv. de Thomas Bartholin, inſérée dans les Act. de Copenhague, en* 1673, *& rapportée dans la Collection académique, part. étrangère, tom.* 4, *pag.* 226.

(*s*) Voyez particulièrement l'article de la couleuvre à collier.

ont été pourvus, nous trouverons que celui de l'ouïe doit être très-obtus dans ces animaux. Non-seulement ils sont privés d'une conque extérieure qui ramasse les rayons sonores; mais ils sont encore dépourvus d'une ouverture qui laisse parvenir librement ces mêmes rayons jusqu'au tympan auquel ils ne peuvent aboutir qu'au travers d'écailles assez fortes & serrées l'une contre l'autre. Leur odorat ne doit pas être très-fin, car l'ouverture de leurs narines est petite & environnée d'écailles; mais leurs yeux, garnis dans la plupart des espèces, d'une membrane clignotante qui les préserve de plusieurs accidens & des effets d'une lumière presque toujours trop vive dans les climats qu'ils habitent, sont ordinairement brillans & animés, très-mobiles, très-saillans, placés de manière à recevoir l'image d'un espace étendu; & la prunelle pouvant aisément se dilater & se contracter, admet un grand nombre de rayons lumineux, ou arrête ceux qui nuiroient à ces organes (*t*). Leur vue doit donc être & est en effet très-perçante. Leur goût peut d'ailleurs être assez actif, leur langue étant déliée & fendue de manière à se coller aisément contre les corp savoureux (*u*); leur toucher même doit être assez fort; ils ne peuvent pas, à la vérité appliquer immédiatement aux différentes surfaces, la partie sensible de leur corps; ils ne peuvent recevoir par le tact l'impression des objets qui les environnent, qu'au travers des dures écailles qui les revêtent; ils n'ont point de membres divisés en plusieurs parties, des mains, des pieds, des doigts séparés les uns des autres, pour embrasser étroitement ces mêmes objets; mais comme ils peuvent former facilement plusieurs replis autour de ceux qu'ils saisissent; qu'ils les touchent, pour ainsi dire, par une sorte de main composée d'autant de parties qu'il y a d'écailles dans le dessous de leur corps, & que par-là ils doivent avoir un toucher plus parfait que celui de beaucoup d'animaux & particulièrement des Quadrupèdes ovipares, nous pensons qu'ils sont plus sensibles que ces derniers & qu'ils ne cèdent en activité intérieure qu'aux Quadrupèdes vivipares & aux oiseaux. D'ailleurs l'habitude d'exécuter avec facilité des mouvemens agiles & de s'élancer avec rapidité à d'assez grandes distances, ne doit-elle pas leur faire éprouver dans un tems très-court un grand nombre de sensations qui remontent, pour ainsi dire, les ressorts de leur machine, ajoutent à leur chaleur intérieure, augmentent leur sensibilité & par conséquent leur instinct? La patience avec laquelle ils savent attendre pendant très-long-tems dans une immobilité presque absolue, le moment de se jeter sur leur proie, la colère qu'ils paroissent éprouver lorsqu'on les

(*t*) Lorsque la prunelle est resserrée, elle est très-alongée, comme dans les chats, les oiseaux de proie de nuit, &c. & elle forme une fente horizontale dans certaines espèces, & verticale dans d'autres, quand la tête du Serpent est parallèle à l'horizon.

(*u*) Elle est ordinairement étroite, mince, déliée, & composée de deux corps longs & ronds, réunis ensemble dans les deux tiers de leur longueur. Pline a écrit qu'elle étoit fendue en trois; elle peut le paroître lorsque le Serpent l'agite vivement, mais elle ne l'est réellement qu'en deux. *Pline, Liv. II, Chap.* 65. Dans la plupart des espèces, elle est renfermée presqu'en entier dans un fourreau, d'où l'animal peut la faire sortir en l'alongeant; il peut même la darder hors de sa gueule sans remuer ses mâchoires & sans les séparer l'une de l'autre, la mâchoire supérieure ayant, au-dessous du museau, une petite échancrure par où la langue peut passer, & par où, en effet, on voit souvent déborder les deux pointes de cet organe, même dans l'état de repos du Serpent.

attaque, leur fierté lorſqu'ils ſe redreſſent vers ceux qui s'oppoſent à leur paſſage, la hardieſſe avec laquelle ils s'élancent même contre les ennemis qui leur ſont ſupérieurs, leur fureur lorſqu'ils ſe précipitent ſur ceux qui les troublent dans leurs combats ou dans leurs amours, leur acharnement lorſqu'ils défendent leur femelle, la vivacite du ſentiment qui ſemble les animer dans leur union avec elle, ne prouvent-ils pas, en effet, la ſupériorité de leur ſenſibilité ſur celle de tous les animaux, excepté les oiſeaux & les Quadrupèdes vivipares ? Non-ſeulement pluſieurs eſpèce de Serpens vivent tranquillement auprès des habitations de l'Homme, entrent familièrement dans ſes demeures, s'y établiſſent même quelquefois & les délivrent d'animaux nuiſibles & particulièrement d'inſectes malfaiſans (v); mais l'on a vu des Serpens réduits à une vraie domeſticité, donner à leurs maîtres des ſignes d'attachement ſupérieurs à tous ceux qu'on a remarqués dans pluſieurs eſpèces d'oiſeaux & même de Quadrupèdes, & ne le céder en quelque ſorte, par leur fidélité, qu'à l'animal même qui en eſt le ſymbole (x).

Il en eſt des Serpens comme de pluſieurs autres ordres d'animaux : ceux qui ſont très-grands, ſont rarement pluſieurs enſemble. Il leur faut trop de place pour ſe mouvoir, trop d'eſpace pour chaſſer; doués de plus de force & d'armes plus puiſſantes, ils doivent s'inſpirer mutuellement plus de crainte: mais ceux qui ne parviennent pas à une longueur très-conſidérable, & qui n'excèdent pas ſept ou huit pieds de long, habitent ſouvent en très-grand nombre, non-ſeulement ſur le même rivage ou dans la même forêt, ſuivant qu'ils ſe nourriſſent d'animaux aquatiques, ou de ceux des bois, mais dans le même aſyle ſouterrain; c'eſt dans des cavernes profondes qu'on les rencontre quelquefois entaſſés, pour ainſi dire, les uns contre les autres, repliés, & entrelacés de telle ſorte qu'on croiroit voir des Serpens à pluſieurs têtes. Lorſqu'on parvient dans ces antres ténébreux, on n'entend d'abord que le petit bruit qu'ils peuvent faire au milieu des feuilles ſèches, où ſur le gravier en ſe tournant & en ſe retournant, parce que naturellement paiſibles lorſqu'on ne les attaque point, ils ne cherchent alors qu'à ſe cacher davantage, ou continuent ſans crainte leurs mouvemens accoutumés; mais ſi on les effraie ou les irrite par un ſéjour trop long dans leurs repaires, on entend autour de ſoi leurs ſifflemens aigus; & ſi l'on peut appercevoir les objets à l'aide de la foible clarté qui parvient dans la caverne, on voit un grand nombre de têtes ſe dreſſer au-deſſus de pluſieurs corps écailleux, entortillés & preſſés les uns contre les autres, & tous les Serpens faire briller leurs yeux & agiter, avec viteſſe, leur langue déliée.

Telle eſt l'eſpèce de ſociété dont ces animaux ſont ſuſceptibles; mais, dé-

(v) „ Schouten décrit une eſpèce de Serpens du Malabar, que les Hollandois ont nommé „ *preneurs de rats*, parce qu'ils vivent effectivement de rats & de ſouris, comme les chats, & „ qu'ils ſe nichent dans les toits des maiſons: loin de nuire aux hommes, ils paſſent ſur le „ corps & le viſage de ceux qui dorment, ſans leur cauſer aucune incommodité; ils deſcendent „ dans les chambres d'une maiſon, comme pour les viſiter, & ſouvent ils ſe placent ſur le „ plus beau lit. On embarque rarement du bois de chauffage, ſans y jeter quelques-uns de „ ces animaux, pour faire la guerre aux inſectes qui s'y retirent." *Hiſt. génér. des Voy. édit. in 12. vol.* 43, *p.* 346.

(x) Voyez particulièrement l'article de la couleuvre commune.

pourvus de mains & de pieds, ne pouvant rien porter qu'avec leur gueule, ils sont plusieurs ensemble sans que leur union produise jamais aucun ouvrage combiné, sans que leurs efforts particuliers tendent à un résultat commun, sans qu'ils cherchent à rendre leur retraite plus commode; & peut-être est-ce par une suite de ce défaut de concert dans leurs mouvemens, qu'on ne les voit point se réunir contre les ennemis qui les attaquent ni chasser en commun une proie dont ils viendroient plus aisément à bout par le nombre.

Ils éprouvent pendant l'hiver des latitudes élevées, un engourdissement plus ou moins profond & plus ou moins long, suivant la rigueur & la durée du froid: ce ne sont guère que les petites espèces qui tombent dans cette torpeur, parce que les très-grands Serpens vivent dans la Zone torride où les saisons ne sont jamais assez froides pour diminuer leur mouvement vital, au point de les engourdir.

Ils sortent de leur sommeil annuel, lorsque les premiers jours chauds du printems se font ressentir; mais ce qui peut paroître singulier, c'est qu'ainsi que les Quadrupèdes ovipares, & presque tous les animaux qui passent le tems du froid dans un état de sopeur, ils se réveillent de leur sommeil d'hiver, lorsque la température est encore moins chaude que celle qui n'a pas suffi, vers la fin de l'automne, pour les tenir en activité. On a observé que ces divers animaux se retiroient souvent pendant l'automne dans leurs asyles d'hiver, & s'y engourdissoient à une température égale à celle qui les ranimoit au printems. D'ou vient donc cette différence d'effets de la chaleur du printems & de celle de l'automne? Pourquoi, vers la fin de l'hiver, le même degré de chaleur produit-il un plus haut degré d'activité dans les animaux? C'est que la chaleur du printems n'est point le seul agent qui ranime alors & mette en mouvement les animaux engourdis. Dans cette saison, non-seulement l'atmosphère commence à être pénétrée de chaleur; mais encore elle se remplit d'une grande quantité de fluide électrique qui se dissipe avec les orages de l'été; & voilà pourquoi on n'entend jamais, pendant l'automne, un aussi grand nombre d'orages ni des corps de tonnerre aussi violens, quoique quelquefois la chaleur de ces deux saisons soit égale. Ce feu électrique est un des grands agens dont se sert la Nature pour animer les êtres vivans; il n'est donc pas surprenant que lorsqu'il abonde dans l'atmosphère, les animaux déjà mus par cette cause puissante, n'aient besoin, pour reprendre tous leurs mouvemens, que d'une chaleur égale à celle qui les laisseroit dans leur état de torpeur, si elle agissoit seule. La plupart des animaux qui ont assez de chaleur intérieure pour ne pas s'engourdir, & l'homme même, éprouvent cette différence d'action de la chaleur du printems & de celle de l'automne; ils ont, tout égal d'ailleurs, bien plus de forces vitales & d'activité intérieure dans le commencement du printems, qu'à l'approche de l'hiver, parce qu'ils sont également susceptibles d'être plus ou moins animés par le fluide électrique dont l'action est bien moins forte dans l'automne qu'au printems.

Quelque tems après que les Serpens sont sortis de leur torpeur, ils se dépouillent comme les Quadrupèdes ovipares, & revêtent une peau nouvelle; ils se tiennent de même plus ou moins cachés pendant que cette nouvelle peau

n'est pas encore endurcie (y); mais le tems de leur dépouillement doit varier suivant les espèces, la temperature du climat, & celle de la saison (z). C'est même dans les Serpens que les Anciens ont principalement observé le dépoulement annuel, & comme leur imagination riante & féconde se plaisoit à tout embellir, ils ont regardé cette opération comme une sorte de rajeunissement, comme le signe d'une nouvelle existence, comme un dépouillement de la vieillesse, & une réparation de tous les effets de l'âge; ils ont consacré cette idée par plusieurs proverbes, & supposant que le Serpent reprenoit, chaque année, des forces nouvelles avec sa nouvelle parure, qu'il jouissoit d'une jeunesse qui s'étendoit autant que sa vie, & que cette vie elle-même étoit très-longue, ils se sont déterminés d'autant plus aisément à le regarder comme le symbole de l'éternité, que plusieurs de leurs idées astronomiques & religieuses se lioient avec ces idées physiques.

On ignore, dans le fait, quelle est la longueur de la vie des Serpens. On doit croire qu'elle varie suivant les espèces, & qu'elle est d'autant plus considérable, qu'elles parviennent à de plus grandes dimensions. Mais on n'a point, à ce sujet, d'observations précises & suivies. Et comment auroit-on pu en avoir? La conformation extérieure de ces Reptiles est trop simple & trop peu variée, pour qu'on ait pu s'assurer d'avoir vu plusieurs fois le même individu dans les bois ou dans les autres endroits où ils vivent en liberté; & d'ailleurs, les grands Serpens ont toujours inspiré trop de crainte pour qu'on ait osé essayer de les observer avec assiduité; les moins grands ont été aussi l'objet d'une grande frayeur, ou leur petitesse, ainsi que la nature de leurs retraites les ont dérobés aux regards de ceux qui auroient voulu étudier leurs habitudes. Mais, si nous manquons de faits positifs & de preuves directes à ce sujet, nous pouvons présumer, par analogie, qu'en général leur vie comprend un grand nombre d'années. Les Quadrupèdes ovipares avec lesquels ils ont de très-

(y) L'on trouvera, à l'article de la couleuvre d'Esculape, l'exposition très-détaillée de la manière dont se fait le dépouillement des Serpens.

(z) „ Ayant trouvé, près de Copenhague, une grande quantité de Serpens de l'espèce de „ ceux qu'on nomme Serpens d'Esculape, parce qu'ils ne sont pas dangereux & qu'ils n'ont „ point de venin, j'en pris quelques-uns en vie, que je mis dans un panier, & que je fis „ porter dans mon cabinet. D'abord, pour plus grande sûreté, je leur arrachai la petite lan- „ gue déliée qu'ils dardent sans cesse, croyant alors, suivant l'opinion vulgaire, qu'ils pou- „ voient par-là faire des blessures mortelles; mais devenu par la suite plus hardi, je leur lais- „ sai cette partie comme incapable de pouvoir faire le moindre mal. Les Serpens à qui j'avois „ ôté la langue restèrent dans le panier, que j'avois rempli d'une terre molle & humide, pen- „ dant plus de trois jours, tristes & sans mouvement, à moins qu'on ne les agaçât; mais ayant „ recouvré leur première vigueur; ils parcoururent bientôt, sans aucune crainte, tous les re- „ coins de mon cabinet, se retirant toujours, sur le soir, dans le panier. Je m'apperçus, un „ jour, qu'un d'eux faisoit les plus grands efforts pour se fourrer entre ce panier & le mur, „ contre lequel je l'avois placé; je le retirai donc un peu, pour observer dans quelle vue ce „ Serpent cherchoit ainsi des lieux étroits, & dans l'instant il se mit en devoir de se dépouil- „ ler de sa peau, en commençant près de sa tête; je m'approchai alors, & je l'aidai peu-a-peu „ à s'en débarrasser. Ce travail fini, il se retira dans sa boîte pendant quelques jours, & jus „ qu'à ce que sa nouvelle peau écailleuse eût acquis une consistance convenable." *Observ. de George Segerus, Ephémérid. des Curieux de la Nature, déc. 1, an. 1. — Collect. acad. part. étrang. tom. 3, pag. 1.*

très-grands rapports, tant par leur conformation intérieure, la température de leur sang, le peu de solidité de leurs os, leurs écailles, &c. que par leurs habitudes, leur engourdissement périodique & leur dépouillement annuel, jouissent en général d'une vie assez longue. Les très-grandes espèces de Serpens doivent donc vivre très-long-tems; si nous les comparons en effet avec les Crocodiles, qui ne parviennent de la longueur de quelques pouces à celle de vingt-cinq ou trente pieds qu'au bout de trente ans (a), nous trouverons que les Serpens dont la grandeur excède quelquefois quarante pieds, ne doivent y parvenir qu'au bout d'un tems pour le moins aussi long. Ces énormes Serpens sortent en effet d'un œuf, comme les Crocodiles; leurs œufs sont à-peu-près de la même grosseur que ceux de ces derniers animaux, & le fœtus ne doit guère avoir plus de deux pieds de long lorsqu'il éclot, à quelque espèce démesurée qu'il appartienne; nous avons vu & mesuré de jeunes Serpens évidemment de la même espèce que ceux qui parviennent à trente ou quarante pieds de long, & leur longueur n'étoit qu'environ de trois pieds, quoique leur conformation & la position de leurs diverses écailles annonçassent qu'ils étoient sortis de leur œuf depuis quelque tems lorsqu'ils avoient été tués. Mais si ces grands Serpens ont besoin au moins du même tems que les Crocodiles pour atteindre à leur entier développement, ne doit-on pas supposer que leur vie est aussi longue?

Sa durée seroit bien plus considérable, ainsi que celle de presque tous les animaux qui vivent dans l'état sauvage, & qui ne reçoivent de l'homme ni abri, ni nourriture, s'ils pouvoient passer par un véritable état de vieillesse, & si le commencement de leur dépérissement n'étoit pas presque toujours le terme de leur vie. Presque aucun des animaux qui sont dans le pur état de Nature, ne prolonge son existence au-delà du moment où ses forces commencent à s'affoiblir. Cette époque, qui, dans l'homme placé au milieu de la société, n'indique tout au plus que les deux tiers de sa vie, marque la fin de celle de l'animal sauvage. Dès le moment que sa vigueur diminue, il ne peut ni atteindre à la course les animaux dont il se nourrit, ni supporter la fatigue d'une longue recherche pour se procurer les alimens qui lui conviennent, ni échapper par la fuite aux ennemis qui le poursuivent, ni attaquer ou se défendre avec des armes supérieures ou égales. Dès-lors ayant moins de ressources, lorsqu'il auroit besoin de plus de secours; exposé à plus de dangers, lorsqu'il a moins de puissance & de légèreté pour s'en garantir, manquant plus souvent d'alimens, lorsqu'il lui est plus nécessaire de réparer des forces qui s'épuisent plus vîte, sa foiblesse va toujours en augmentant; la vieillesse n'est pour lui qu'un instant très-court, auquel succède une décrépitude dont tous les degrés se suivent avec rapidité: bientôt retiré dans son asyle, où même quelquefois il a bien de la peine à se traîner, il meurt de dépérissement & de faim, ou est dévoré par des animaux plus vigoureux que lui. Et voilà pourquoi l'on ne rencontre presque jamais d'animal sauvage avec les signes de la caducité; il en seroit de même de l'homme qui vivroit seul dans le véritable état de Nature; sa vie se termineroit toujours au moment où elle com-

(a) Voyez l'article du crocodile dans l'Histoire Naturelle des Quadrupèdes ovipares.

menceroit à s'affoiblir; la société seule, en lui fournissant les secours, les abris, les divers alimens, a prolongé des jours qui ne peuvent se soutenir que par ces forces étrangères; l'intelligence humaine a doublé, pour ainsi dire, la vie que la Nature avoit accordée à l'homme; & si les produits de cette intelligence, si les résultats de la société, si les arts de toute espèce ont amené les excès qui diminuent les sources de l'existence, ils ont créé ces secours puissans qui empêchent qu'elles ne tarissent presqu'au moment où elles commencent à n'être plus si abondantes. Tout compté, ils ont donné à l'homme bien plus d'années, par tous les biens qu'ils lui procurent, qu'ils ne lui en ont ôté, par les maux qu'ils entraînent. Les animaux élevés en domesticité, jouissant des mêmes abris, & trouvant toujours à leur portée la nourriture qui leur convient, parviendroient presque tous, comme l'homme, à une longue vieillesse; ils recevroient ce bienfait de nos arts, en dédommagement de la liberté qui leur est ravie, si l'intérêt qui les élève, ne les abandonnoit dès que leurs forces affoiblies & leurs qualités diminuées, les rendent inutiles à nos jouissances.

Lorsque les très-grands Serpens sont encore éloignés de leur courte vieillesse, lorsqu'ils jouissent de toute leur activité & de toutes leurs forces, ils doivent les entretenir par une grande quantité de nourriture substantielle; aussi ne se contentent-ils pas de brouter l'herbe, ou de manger des graines & des fruits, ils dévorent les animaux qu'ils peuvent saisir; & comme, dans la plupart des Serpens, la digestion est très-longue, & que leurs alimens demeurent très-long-tems dans leur corps, les substances animales qu'ils avalent, & qui sont très-susceptibles de putréfaction, s'y décomposent & s'y corrompent au point de répandre l'odeur la plus fétide. Il est arrivé à plusieurs Voyageurs, & particulièrement à M. de la Borde (*b*), qui avoient ouvert le corps d'un Serpent, d'être comme suffoqués par l'odeur forte & puante qui s'exhaloit des restes d'alimens que l'animal avoit encore dans les intestins. Cette odeur vive pénètre le corps du Serpent, &, se faisant sentir de très-loin, annonce à une assez grande distance l'approche du Reptile. Fortifiée dans plusieurs espèces, par celle qu'exhalent des glandes particulières (*c*), elle sort, pour ainsi dire, par tous les pores, mais se répand sur-tout par la gueule de l'animal; elle est produite par un grand volume de miasmes corrupteurs & de vapeurs méphitiques, qui, s'étendant jusqu'à la victime que le Serpent veut dévorer, l'investit, la suffoque, ou ajoutant à la frayeur qu'inspire la présence du Reptile, l'enivre, lui ôte l'usage de ses membres, suspend ses mouvemens, anéantit ses forces, la plonge dans une sorte d'abattement, & la livre sans défense à l'animal vorace & carnassier.

Cette vapeur putride, qui produit des effets si funestes sur les animaux qui

(*b*) *Notes manuscrites communiquées par M. de la Borde, Correspondant du Cabinet du Roi, à Cayenne.*

(*c*) Voyez les divers articles de cette Histoire.

„ Au Brésil il se trouve, à chaque pas, des Serpens dans les campagnes, dans les bois, „ dans l'intérieur des maisons, & jusques dans les lits ou les hamacs; on en est piqué la nuit „ comme le jour, & si l'on n'y remédie pas aussi-tôt par la saignée, par la dilatation de la „ blessure, & par les plus puissans antidotes, il faut s'attendre à mourir dans les plus cru- „ elles douleurs. Quelques espèces jettent une odeur de musc qui est d'un grand secours pour „ se garantir de leurs surprises." *Hist. génér. des Voyag. édit.* in 12. *vol.* 54, *pag.* 326.

y sont exposés, & qui a donné lieu à tant de contes bizarres & absurdes (*d*), forme une sorte d'atmosphère empestée autour de presque tous les grands Reptiles, soit qu'ils aient du venin, ou qu'ils n'en soient pas infectés; & elle ne doit être presque jamais rapportée à la nature de ce poison, qui, malgré son activité, ne répand pas souvent une odeur sensible, même lorsqu'il est mortel.

Lorsque les Serpens se sont précipités sur les animaux dont ils se nourrissent, ils les retiennent en se roulant plusieurs fois autour d'eux, & en les serrant dans leurs nombreux replis; ils les dévorent alors, & ce qui sert à expliquer comment ils avalent des volumes très-considérables, c'est que leurs deux mâchoires sont articulées ensemble de manière à pouvoir se séparer l'une de l'autre, & s'écarter autant que la peau de la tête peut le permettre; cette peau obéissant avec facilité aux efforts de l'animal, & les deux os qui forment les deux côtés de chaque mâchoire, n'étant réunis vers le museau que par des ligamens qui se prêtent plus ou moins à leur séparation, il n'est pas surprenant que la gueule des Serpens devienne une large ouverture par laquelle ils peuvent engloutir des corps très-gros. D'ailleurs comme ils commencent par briser au milieu de leurs contours les os des animaux, & les autres substances très-dures, qu'ils veulent avaler; comme ils s'aident, pour y parvenir plus facilement, des arbres, des grosses pierres & de tous les corps très-résistans qui peuvent être à leur portée; comme ils les enveloppent dans les mêmes replis que leurs victimes, & qu'ils s'en servent comme d'autant de leviers pour les écraser, il est encore moins étonnant que leurs alimens, étant broyés de manière à céder aux differentes pressions, & étant enduits de leur bave & d'une liqueur qui les rend plus souples & plus gluans, puissent entrer en grande masse dans leur gueule très-élargie; ils serrent même souvent leur proie avec tant de force & de promptitude, que non-seulement ils la compriment, la brisent & la concassent, mais la coupent comme le fer le plus tranchant.

Les anciens connoissoient cette manière d'attaquer qu'emploient presque tous les Serpens, & sur tout les très-grandes espèces. Pline (*e*) a écrit même que lorsque ces énormes reptiles avoient avalé quelque grand animal, & par exemple une brebis, ils s'efforçoient de le briser en se roulant en plusieurs sens & en comprimant ainsi avec force les os & les différentes parties de l'animal qu'ils avoient dévoré.

Leurs alimens étant triturés & préparés, avant de parvenir dans leur estomac, il est aisé de voir qu'ils doivent être aisément digérés, d'autant plus que leurs sucs digestifs paroissent très-abondans, leur vésicule du fiel par exemple étant en général très-grande en proportion des autres parties de leur corps.

La masse des alimens qu'ils avalent est quelquefois si grosse, relativement à l'ouverture de leur gosier, que, malgré tous leurs efforts, l'écartement de leurs mâchoires & l'extension de leur peau, leur proie ne peut entrer qu'à demi dans leur estomac. Etendus alors dans leur retraite, ils sont obligés d'attendre que la partie qu'ils ont déja avalée soit digérée, & qu'ils puissent de nouveau

(*d*) Lisez particulièrement l'Histoire générale des Voyages, édition *in* 12. tom. 53, pag. 445. & suiv.

(*e*) *Pline*, *Liv. X*, *Chap.* 92.

écraser, broyer, enduire & préparer les portions trop grosses; & on ne doit pas être étonné qu'ils ne soient cependant pas étouffés par cette masse d'alimens qui remplit leur gosier & y interdit tout passage à l'air; leur trachée-artère par où l'air de l'atmosphère parvient à leurs poumons *(f)*, s'étend jusqu'au-dessus du fourreau qui enveloppe leur langue; elle s'avance dans leur bouche de manière que son ouverture ne soit pas obstruée par un volume d'alimens suffisant néanmoins pour remplir toute la capacité du gosier; & l'air ne cesse de pénétrer plus ou moins librement dans leurs poumons jusqu'à ce que presque toutes les portions des animaux qu'ils ont saisis soient ramollies, mêlées avec les sucs digestifs, triturées, &c. Quelques efforts qu'ils fassent cependant pour briser & concasser les os, ainsi que pour ramollir les chairs & les enduire de leur bave, il y a certaines parties, telles, par exemple, que les plumes des oiseaux, qu'ils ne peuvent point ou presque point digérer, & qu'ils rejettent presque toujours.

Lorsque leur digestion est achevée, ils reprennent une activité d'autant plus grande, que leurs forces ont été plus renouvellées; & pour peu sur-tout qu'ils ressentent alors de nouveau l'aiguillon de la faim, ils redeviennent très-dangereux pour les animaux plus foibles qu'eux ou moins bien armés. Ils préludent presque toujours aux combats qu'ils livrent, par des sifflemens plus ou moins forts. Leur langue étant très-déliée & très-fendue, & ces animaux la lançant en dehors, lorsqu'ils veulent faire entendre quelques sons, leurs cris doivent toujours être modifiés en sifflemens; & il est à remarquer que ces sifflemens plus ou moins aigus ne paroissent pas être comme les cris de plusieurs Quadrupèdes ou le chant de plusieurs oiseaux, une sorte de langage qui exprime les sensations douces aussi bien que les affections terribles; ils n'annoncent dans les grands Serpens que le besoin extrême, ou celui de l'amour ou celui de la faim. On diroit qu'aucune affection paisible ne les émeut assez vivement pour qu'ils la manifestent par l'organe de la voix; presque tous les animaux de proie tant de l'air que de la terre, les aigles, les vautours, les tigres, les léopards, les panthères, ne font également entendre leurs cris ou leurs hurlemens que lorsque leurs chasses commencent ou qu'ils se livrent des combats à mort pour la libre possession de leurs femelles. Jamais on ne les a entendus comme plusieurs de nos animaux domestiques, & la plupart des oiseaux chanteurs, radoucir, en quelque sorte, les sons qu'ils peuvent proférer, & exprimer par une suite d'accens plus ou moins tranquilles, une joie paisible, une jouissance douce, & pour ainsi dire, un plaisir innocent; leur langage ne signifie jamais que *colère* & *fureur;* leurs clameurs ne sont que des bruits de guerre; elles n'annoncent que le desir de saisir une proie, & d'immoler un ennemi, ou ne sont que l'expression terrible de la douleur aigue qu'ils éprouvent, lorsque leur force trompée n'a pu les garantir de blessures cruelles, ni leur conserver la femelle vers laquelle ils étoient entraînés par une puissance irrésistible.

Si les sifflemens des très-grands Serpens étoient entendus de loin, comme

(f) Il n'y a point d'épiglotte pour fermer l'ouverture de la trachée; cette ouverture ne consiste communément que dans une fente très-étroite, & voilà pourquoi les Serpens ne peuvent faire entendre que des sifflemens.

les cris des tigres, des aigles, des vautours, &c. ils ferviroient à garantir de l'approche dangereufe de ces énormes Reptiles : mais ils font bien moins forts que les rugiffemens des grands Quadrupèdes carnaffiers & des oifeaux de proie. La maffe feule de ces grands Serpens les trahit, & les empêche de cacher leur pourfuite ; on s'apperçoit facilement de leur approche, dans les endroits qui ne font pas couverts de bois, par le mouvement des hautes herbes qui s'agitent & fe courbent fous leur poids ; & on les voit auffi quelquefois, de loin, repliés fur eux-mêmes, & préfentant ainfi un cercle affez vafte & affez élevé (g).

Soit qu'ils recherchent naturellement l'humidité, ou que l'expérience leur ait appris que le bord des eaux, dans les contrées torrides, étoit toujours fréquenté par les animaux dont ils font leur proie, & qu'ils peuvent y trouver en abondance, & fans la peine de la recherche, l'aliment qu'ils préfèrent, c'eft auprès des mares, des fontaines, ou des bords des fleuves qu'ils choififfent leur repaire. C'eft-là que, fous le foleil ardent des contrées équatoriales, &, par exemple, au milieu des déferts fablonneux de l'Afrique, ils attendent que la chaleur du midi amène au bord des eaux, les gazelles, les antilopes, les chevrotains qui consumés par la foif, excédés de fatigue, & fouvent de difette, au milieu de ces terres defféchées & dépouillées de verdure, viennent leur livrer une proie facile à vaincre. Les tigres & les autres animaux moins altérés d'eau que de fang, viennent auffi fur ces rives, plutôt pour y faifir leurs victimes, que pour y étancher leur foif. Attaqués fouvent par les énormes Serpens, ils les attaquent eux-mêmes. C'eft fur-tout au moment où la chaleur de ces contrées eft rendue plus dévorante par l'approche d'un orage qui fait briller les foudres & entendre fes affreux roulemens, & où l'action du fluide électrique répandu dans l'atmofphère donne, en quelque forte, une nouvelle vie aux Reptiles, qui, tourmentés par une faim extrême, animés par toute l'ardeur d'un fable brûlant & d'un ciel qui paroît s'allumer, environnés de feu, & le lançant, pour ainfi dire, eux-mêmes par leurs yeux étincelans, le Serpent & le tigre fe difputent avec le plus d'acharnement, l'empire de ces bords fi fouvent enfanglantés. Des Voyageurs difent avoir vu ce fpectacle terrible ; ils ont vu un tigre furieux, & dont les rugiffemens portoient au loin l'épouvante, faifir avec fes griffes, déchirer avec fes dents, faire couler le fang d'un Serpent démefuré, qui, roulant fon corps gigantefque, & fifflant de douleur & de rage, ferroit le tigre dans fes contours multipliés, le couvroit de fon écume rougie, l'étouffoit fous fon poids, & faifoit craquer fes os au milieu de tous fes refforts tendus avec force ; mais les efforts du tigre furent vains, fes armes furent impuiffantes & il expira au milieu des replis de l'énorme Reptile qui le tenoit enchaîné.

Et que l'on ne foit pas étonné de la grande puiffance des Serpens. Si les animaux carnaffiers ont tant de force dans leurs mâchoires, quoique la longueur de ces mâchoires n'excède guère un pied, & qu'ils n'agiffent que par ce levier unique, quels effets ne doivent pas produire, dans les Serpens, un très-grand nombre de leviers compofés des os, des vertèbres & des côtes, & qui,

(g) *M. Adanfon, Voyage au Sénégal.*

par l'articulation de ces mêmes vertèbres, peuvent s'appliquer avec facilité aux corps que les Serpens veulent saisir & écraser?

A la force & à l'adresse les Serpens réunissent un nouvel avantage; on ne peut leur ôter la vie que difficilement, ainsi qu'aux Quadrupèdes ovipares, & ils peuvent, sans en périr, perdre une portion de leur queue, qui repousse presque toujours lorsqu'elle a été coupée *(h)*. Mais ce n'est pas seulement par des blessures qu'il est difficile de les faire mourir; on ne peut y parvenir qu'avec peine par une privation absolue de nourriture, puisqu'ils vivent plusieurs mois sans manger *(i)*; & même il leur reste encore quelque sensibilité lorsqu'ils ont été privés pendant long-tems & presque entièrement, de l'air qui leur est nécessaire pour respirer. Redi a fait des expériences à ce sujet; il a placé des Serpens dans le récipient d'une machine pneumatique, & après en avoir pompé presque tout l'air, il les a vus donner encore quelques signes de vie au bout de près de vingt-quatre heures *(k)*. Cette expérience montre comment ils peuvent parvenir à tout leur accroissement, jouir de toute leur force, & même choisir de préférence leur demeure au milieu des marais fangeux, dont les exhalaisons empestées corrompent l'air, le rendent moins propre à la respiration, & produisent, dans l'atmosphère, l'effet d'un commencement de vuide.

(h) Les Anciens ont exagéré cette propriété des Reptiles: Pline a écrit que lorsqu'on arrachoit les yeux à un jeune Serpent, il s'en formoit de nouveaux.

(i) Voyez les divers articles de cette Histoire.

(k) Boile a fait aussi des expériences analogues. „ Nous renfermâmes une vipère, dit ce „ grand Physicien, dans un récipient des plus grands entre les petits, & nous fîmes le vuide „ avec un grand soin; la vipère alloit de bas en haut & de haut en bas, comme pour cher- „ cher l'air; peu de tems après elle jeta par la bouche un peu d'écume qui s'attacha aux pa- „ rois du verre, son corps enfla peu, & le cou encore moins, pendant que l'on pompoit l'air, „ & encore un peu de tems après; mais ensuite le corps & le cou se gonflèrent prodigieuse- „ ment, & il parut sur le dos une espèce de vessie. Une heure & demie après qu'on eut to- „ talement épuisé l'air du récipient, la vipère donna encore des signes de vie, mais nous n'en „ remarquâmes plus depuis. L'enflure s'étendoit jusqu'au cou, mais elle n'étoit pas fort sensi- „ ble à la mâchoire inférieure; le cou, & une grande partie du gosier, étant tenus entre l'œil „ & la lumière d'une chandelle, paroissoient assez transparens dans les endroits qui n'étoient „ point obscurcis par les écailles. Les mâchoires demeurèrent fort ouvertes & un peu tordues; „ l'épiglotte & la fente du larynx, qui restèrent aussi ouvertes, alloient presque jusqu'à l'ex- „ trémité de la mâchoire inférieure; la langue sortoit, pour ainsi dire, de dessous l'épiglotte, „ & s'étendoit au-delà; elle étoit noire & paroissoit sans vie, le dedans de la bouche étoit „ aussi noirâtre; au bout de vingt-trois heures, ayant laissé rentrer l'air dans le récipient, „ nous observâmes que la vipère ferma la bouche à l'instant, mais elle la rouvrit bientôt & „ demeura en cet état; lorsqu'on lui pinçoit ou qu'on lui brûloit la queue, on appercevoit, „ dans tout le corps, des mouvemens qui indiquoient un reste de vie.

„ A ces expériences sur les vipères, j'en joindrai une faite sur un Serpent ordinaire & sans „ venin, que nous enfermâmes, le 25 Avril, avec une jauge, dans un récipient portatif: „ ayant épuisé l'air de ce récipient, & pris les précautions nécessaires pour que l'air extérieur „ n'y pût pas rentrer, nous le portâmes dans un endroit tranquille & retiré; il y resta depuis „ les dix ou onze heures après midi, jusqu'au lendemain environ les neuf heures du matin, „ & alors le Serpent me parut mort; mais ayant mis le récipient auprès du feu, à une distan- „ ce convenable, l'animal donna des signes de vie & darda même sa langue fourchue; je le „ laissai en cet état, & n'étant revenu le voir que le lendemain après midi, je le trouvai sans „ vie & ne pus le faire revenir; sa bouche, qui étoit fermée la veille, se trouvoit alors fort „ ouverte, comme si les mâchoires eussent été écartées avec violence." *Collect. académ. partie étrang. tom. 6, pag. 25.*

Quoique de tous le tems les Serpens, & sur-tout les très-grandes espèces, ainsi que celles qui sont venimeuses, aient dû inspirer une frayeur très-vive, leur forme remarquable & leurs habitudes singulières, ont attiré sur eux assez d'attention, pour qu'on ait reconnu leurs qualités principales. Il paroît que les Anciens connoissoient, même dès les tems les plus reculés, toutes les propriétés que nous venons d'exposer. Il faut qu'elles aient été observées dans ces tems antiques, dont il nous reste à peine quelques monumens imparfaits, & qui ont précédé les siècles nommés héroïques, où la plupart des idées religieuses des Egyptiens & des Grecs, ont commencé à prendre ces formes brillantes qui ont fourni tant d'images à la Poésie. Si nous ouvrons, en effet, les Livres des premiers Poëtes dont les Ouvrages sont parvenus jusqu'à nous; si nous consultons les fastes de la Mythologie Grecque; si nous réunissons, sous un même point de vue, les différentes parties de ces anciennes traditions, où le Serpent est employé comme emblême, nous trouverons que les Anciens lui ont attribué, ainsi que nous, une grandeur très-considérable, qu'ils sembloient regarder comme dépendante du séjour de ce Reptile au milieu des endroits marécageux & humides, puisqu'ils ont supposé qu'à la suite du déluge de Deucalion, le limon de la terre engendra un énorme Serpent, qu'Apollon tua par ses flèches, c'est-à-dire, que le soleil fit périr & dessécha par la chaleur de ses rayons. Ils lui ont aussi donné la force, car en parlant du combat d'Acheloüs contre Hercule, ils ont supposé que le premier de ces deux demi-Dieux avoit revêtu la forme du Serpent pour vaincre plus aisément son redoutable adversaire. C'est son agilité & la promptitude de tous ses mouvemens, qui l'ont fait choisir par les Auteurs de la Mythologie Egyptienne & Grecque, pour le symbole de la vîtesse du tems & de la rapidité avec laquelle les siècles roulent à la suite les uns des autres; & voilà pourquoi ils l'ont donné pour emblême à Saturne, qui désigne ce tems; & voilà pourquoi encore, ils l'ont représenté se mordant la queue, & formant ainsi un cercle parfait, pour peindre la succession infinie des siècles de siècles, pour exprimer cette durée éternelle dont chaque instant fuit avec tant de vîtesse, & dont l'ensemble n'a ni commencement ni fin. C'est ainsi qu'il étoit figuré en argent dans un des Temples de Memphis, comme l'attestent les monumens échappés au ravage de ce même tems dont il étoit le symbole; & c'est encore ainsi qu'il étoit représenté autour de ces tableaux chronologiques où divers hiéroglyphes retraçoient aux yeux des Mexicains, de ce premier peuple du nouveau monde, ses années, ses mois, & les divers événemens qui en remplissoient le cours (*l*).

Les Anciens ne lui ont-ils pas aussi attribué l'instinct étendu que les Voyageurs s'accordent à reconnoître dans cet être rémarquable? Ils ont ennobli, exagéré cet instinct; ils l'ont décoré du nom d'intelligence, de prévoyance, de divination (*m*); & voilà pourquoi, placé autour du miroir de la Déesse

(*l*) *Description de la nouvelle Espagne. Hist. génér. des Voyages, édit.* in 12. *tom.* 48.

(*m*) Les Habitans d'Argos vénéroient les Serpens. Les Athéniens disoient, suivant Hérodote, qu'on avoit vu, dans le Temple, un grand Serpent gardien & protecteur de la citadelle; & même Jupiter étoit adoré sous la forme d'un Serpent dans plusieurs endroits de la Grèce.

Mais, pour avoir une idée plus précise des opinions des Anciens touchant l'intelligence, la

de la prudence, il fut consacré à celle de la santé, ainsi qu'à Esculape adoré à Épidaure sous la forme d'un Serpent. N'ont-ils pas reconnu sa longue vie lorsqu'ils ont feint que Cadmus, & plusieurs autres héros avoient été métamorphosés en Serpens, comme pour désigner la durée de leur gloire; & que le choisissant pour représenter les mânes de ce qui leur étoit chère, ils l'ont placé parmi les tombeaux (*n*)? N'ont-ils pas fait allusion à l'effroi qu'il inspire, & principalement au poison mortel qu'il recèle quelquefois, lorsqu'ils l'ont donné aux Euménides, dont il entoure & hérisse la tête; à l'Envie, dont il perce le cœur; à la Discorde, dont il arme les mains sanglantes? Et cependant, par un certain contraste d'idées que l'on rencontre presque toujours lorsque les objets ont été examinés plusieurs fois & par divers yeux, n'ont'ils pas vu, dans le Serpent, cette beauté de couleurs & ces proportions déliées que nous y ferons plus d'une fois remarquer? Ne lui ont-ils pas accordé la beauté, puisqu'ils ont dit que Jupiter qui, pour plaire à Léda, avoit pris la forme élégante du cygne, avoit choisi celle du Serpent pour obtenir les faveurs d'une autre Divinité? Toutes ces idées, répandues des contrées de l'Asie anciennement peuplées (*o*), s'étendant parmi les sociétés à demi-policées de l'Amé-

vivacité, & les autres qualités des Serpens, on peut consulter Plutarque, Eusèbe, Schaw, & M. Savary. Les Egyptiens l'employoient, dans leur langue symbolique, pour désigner le soleil; il représentoit aussi, pour ce Peuple, le bon génie, la Bonté suprême & infinie, dont le nom, *Cneph*, lui fut donné, suivant Eusèbe; & les Phéniciens le nommoient de même *Agatho Daimon*. bon génie. *Plutarque, Traité d'Isis & d'Osiris. — Eusèbe, Préparation évangélique, liv.* 8. — *Schaw, Observations géographiques sur la Syrie, l'Egypte, &c. tom.* 2, *chap.* 5. — *M. Savary, Lettres sur l'Egypte, tom.* 2, *pag.* 112.

(*n*) Voyez, à ce sujet, dans le 5. Livre de l'Enéide, la belle description du Serpent qu'Enée vit autour du tombeau de son père.

(*o*) Un Roi de Calécut avoit ordonné que celui qui tueroit un Serpent, seroit puni aussi rigoureusement que s'il avoit tué un homme; il regardoit les Serpens comme descendus du Ciel, comme doués d'une puissance divine, & même comme des divinités, puisqu'ils pouvoient donner la mort en un instant.

Dès les tems les plus reculés, le Serpent a été aussi regardé par les Indiens, comme le symbole de la sagesse; & leur religion avoit consacré cette idée. *Mémoire manuscrit de feu M. Commerson, sur L'AUTORRHA-BAHDE, Commentaire du CHASTA ou SHASTAH, le plus ancien des Livres sacrés des habitans de l'Indostan & de la presqu'Isle en deçà du Gange.*

„ Les Egyptiens peignoient un Serpent, couvert d'écailles de différentes couleurs, roulé sur „ lui-même. Nous savons, par l'interprétation qu'Horus Apollo donne des hiéroglyphes égyptiens, que, dans ce style, les écailles du Serpent désignoient les étoiles du ciel. On apprend encore, par Clément Alexandrin, que ces peuples représentoient la marche oblique „ des astres par les replis tortueux d'un Serpent. Les Egyptiens, les Perses peignoient un „ homme nud, entortillé d'un Serpent; sur les contours du Serpent étoient dessinés les signes „ du Zodiaque. C'est ce qu'on voit sur différens monumens antiques, & en particulier sur „ une représentation de Mithras, expliquée par l'Abbé Bannier, & sur un tronçon de statue „ trouvé à Arles, en 1698. Il n'est pas douteux qu'on a voulu représenter, par cet emblême, „ la route du soleil dans les douze signes; & son double mouvement annuel & diurne, qui, „ en se combinant, font qu'il semble s'avancer d'un tropique à l'autre par des lignes spirales. „ On retrouve cet hiéroglyphe jusque chez les Mexicains. Ils ont leur cycle de 52 ans, représenté par une roue; cette roue est environnée d'un Serpent qui se mord la queue & par „ ses nœuds, marque les quatre divisions du cycle.... Il est évident que les figures des constellations, les caractères qui désignent les signes du Zodiaque, & tout ce qu'on peut appeller la notation astronomique, sont les restes des anciens hiéroglyphes. Il est remarquable „ que les Chinois appellent les nœuds de la lune, la tête & la queue du ciel, comme les „ Ara-

l'Amérique, & parmi les hordes ſauvages de l'Afrique, accrues par leur éloignement de leur origine, embellies par l'imagination, altérées par l'ignorance, falſifiées par la ſuperſtition & par la crainte, lui ont attiré les honneurs divins, tant dans l'Amérique qu'au Royaume de Juida, & dans d'autres contrées, où il a encore ſes Temples, ſes Prêtres, ſes victimes; & pour remonter de la conſidération d'objets profanes & du ſpectacle de la raiſon humaine égarée, à la contemplation des vérités ſacrées dictées par la parole divine, ſi nous jetons un œil reſpectueux ſur le plus ſaint des Recueils, ne voyons-nous pas toutes les idées des Anciens ſur les propriétés du Serpent, s'accorder avec celles qu'en donne l'Ecrivain ſacré, toutes les fois qu'il s'en ſert comme de ſymbole?

Grandeur, agilité, vîteſſe de mouvement, force, armes funeſtes, beauté, intelligence, inſtinct ſupérieur, tels ſont donc les traits ſous leſquels les Serpens ont été montrés dans tous les tems; & en cherchant ici à préſenter cet ordre nombreux & remarquable, je n'ai fait que rétablir des ruines, ramaſſer des rapports épars, en lier l'enſemble & expoſer des réſultats généraux que les anciens avoient deja recueillis. C'eſt donc la grande image de ces êtres diſtingués, déja peinte par les anciens, nos maîtres en tant de genres, que je viens d'eſſayer de montrer, après avoir tâché de la dégager du voile dont l'ignorance, l'imagination, & l'amour du merveilleux l'avoient couverte pendant une longue ſuite de ſiècles; voile tiſſu d'or & de ſoie, & qui embelliſſoit peut-être l'image que l'on voyoit au travers, mais qui n'étoit que l'ouvrage de l'homme, & que le flambeau de la vérité devoit conſumer pour n'éclairer que l'ouvrage de la Nature.

„ Arabes diſent la tête & la queue du dragon. Le dragon eſt, chez les Chinois, un animal „ céleſte: ils ont apparemment confondu ces deux idées.... Il eſt encore fait mention dans „ l'*Edda*, d'un grand Serpent qui environne la terre. Tout cela a quelqu'analogie avec le „ Serpent, qui, par-tout, repréſente le tems, & avec le dragon, dont la tête & la queue „ marquent les nœuds de l'orbite de la lune, tandis que ce dragon cauſe les éclipſes. Mais „ cette ſuperſtition, ce préjugé univerſel qui ſe retrouve en Amérique comme en Aſie, n'indique-t-il pas une ſource commune, & ne place-t-il pas même plus naturellement cette ſource au nord, où peut exiſter la ſeule communication poſſible entre l'Aſie & l'Amérique, & „ d'où les hommes ont pu deſcendre facilement de toutes parts vers le midi, pour habiter „ l'Amérique, la Chine, les Indes, &c.?" *M. Bailly, de l'Académie françoiſe, de celle des Sciences, & de celle des Inſcriptions. Hiſt. de l'Aſtronomie ancienne, pag.* 515.

NOMENCLATURE

ET

TABLE MÉTHODIQUE

DES

SERPENS.

NOUS venons de voir que malgré le grand nombre de ressemblances que présentent les diverses espèces de Serpens, elles diffèrent les unes des autres, non-seulement par la teinte & la distribution de leurs couleurs, mais encore par le nombre, la grandeur, la forme & l'arrangement de leurs écailles, autant que par leurs habitudes, & particulièrement par la nature de leur habitation, ainsi que de la nourriture qu'elles recherchent. L'ordre des Serpens étant d'ailleurs assez nombreux, & renfermant plus de cent quarante espèces (*a*), nous avons cru ne pouvoir en traiter avec clarté, qu'en établissant dans l'ordre de ces Reptiles, quelques divisions générales, fondées sur la différence de leur conformation extérieure, ainsi que sur celle de leurs mœurs. Nous les avons réunis en huit différens groupes; & nous en avons formé huit genres.

Le premier est composé des Serpens qui ont un seul rang de grandes écailles sous le ventre, & deux rangs de petites plaques sous la queue. Nous les appellons *couleuvres* (en latin *coluber*,) avec la plupart des Naturalistes récens, & particulièrement avec M. Linné: & ce genre comprend la vipère commune, l'aspic, la couleuvre proprement dite, la couleuvre à collier, la quatre raies, cinq Serpens très-communs en France, & qui forment avec l'orvet, & peut être la couleuvre d'Esculape, les seules espèces qu'on y ait encore observées.

(*a*) Nous décrivons dans cet Ouvrage, non-seulement plus de cent quarante, mais même plus de cent soixante Serpens; cependant, comme plusieurs de ces animaux, au lieu de former plus de cent soixante espèces, ainsi que nous le présumons, pourront, dans la suite n'être regardés, d'après de nouvelles observations des Voyageurs ou des Naturalistes, que comme des variétés dépendantes de l'âge ou du sexe, nous avons cru ne devoir parler ici que de cent quarante espèces.

Nous plaçons dans le ſecond genre les Serpens qui n'ont qu'un ſeul rang de grandes plaques, tant au deſſous du corps qu'au deſſous de la queue, & ce genre préſente les plus grandes eſpèces auxquelles nous laiſſons le nom générique de *boa*, par lequel elles ont été déſignées en latin par Pline & les autres anciens Auteurs, & en françois ainſi qu'en latin, par le plus grand nombre des Naturaliſtes & des Voyageurs modernes, & qu'on a ainſi nommées, parce qu'on a écrit qu'elles ſe nourriſſoient avec plaiſir du lait des vaches (*b*).

Le troiſième genre eſt compoſé des Serpens qui ont de grandes plaques ſous le ventre & ſous la queue dont l'extrêmité eſt terminée par des écailles articulées & mobiles, auxquelles on a donné le nom de ſonnettes (*c*): nous leur conſervons le nom générique de Serpent à ſonnette (*d*).

Dans le quatrième genre, l'on trouvera les Serpens qui n'ont au deſſous du corps & de la queue, que des écailles ſemblables à celles du dos; nous leur laiſſons le nom générique d'*anguis*. Et c'eſt dans ce genre qu'eſt placé l'orvet, Serpent très-commun dans quelques-unes de nos Provinces méridionales.

Nous comprenons dans le cinquième genre, ceux qui ſont entourés par tout d'anneaux écailleux, & que les Naturaliſtes ont déjà appellés *amphisbènes*.

Nous comptons dans le ſixième, les Serpens dont les côtés du corps ſont pliſſés, & que l'on a nommés cœciles (en latin *cæcilia*.)

Dans le ſeptième genre doivent être mis ceux dont le deſſous du corps préſente vers la tête de grandes plaques, ne montre enſuite que des anneaux écailleux, & dont la queue garnie de ces mêmes anneaux à ſon origine, ne c'eſt revêtue que de ſimples écailles à ſon extrêmité. Nous les appellons *langaha* avec les naturels du pays où on les trouve.

Et enfin, nous plaçons dans le huitième le Serpent qui a ſa peau revêtue de petits tubercules & que nous nommons l'acrochorde de Java, avec M. Hornſtedt, qui en a publié la deſcription (*e*).

Dans chacun de ces huit genres différenciés par des ſignes extérieurs très-conſtans & très-faciles à reconnoître, il ſeroit à deſirer que l'on pût former une ſousdiviſion, d'après une propriété bien importante dont nous allons parler. Chacun de ces genres préſenteroit deux groupes ſecondaires. L'on placeroit dans le premier les Serpens dont les petits écloſent dans le ventre de leur mère, & auxquels on doit donner le nom de *vipère*, & l'on comprendroit dans le ſecond les Serpens proprement dits, & qui pondent des œufs. Cette diſtribution ſi naturelle, & fondée ſur d'aſſez grandes différences intérieures, ainſi que ſur un fait remarquable, devroit faire partie de tout arrangement méthodique, deſtiné à faire reconnoître l'eſpèce & le nom des divers individus. Mais, pour cela, il faudroit qu'on eût trouvé des caractères extérieurs conſtans & faciles à voir, qui diſtinguaſſent les vipères d'avec les Ser-

(*b*) Aluntur primò bibuli lactis ſucco, unde nomen traxere. *Pline*, *liv.* 28, *chap.* 14.

(*c*) Voyez la deſcription de ces écailles ou ſonnettes, dans l'article du boiquira.

(*d*) *En latin* crotalus.

(*e*) M. Linné a diviſé les Serpens en ſix genres, auxquels nous avons ajouté celui des *Langaha*, que M. Bruyères, de la Société royale de Montpellier, a le premier fait connoître, dans le Journal de Phyſique du mois de Février 1784, & celui que M. Hornſtedt a décrit dans les Mémoires de l'Académie de Stockolm, année 1787, page 306.

pens proprement dits. Un fort bon Obſervateur, M. de la Borde, Correſpondant du Cabinet du Roi à Cayenne, a cru remarquer que toutes les eſpèces de Serpens dont les petits éclofent dans le ventre de leur mère, font vénimeuſes, & que, par conſéquent, elles ont toutes des crochets ou dents mobiles ſemblables à celles de la vipère commune d'Europe. Si cette obſervation importante, que nous avons vérifiée ſur pluſieurs eſpèces de Serpens reconnus pour vipères, pouvoit s'appliquer également à toutes les eſpèces de Reptiles qui viennent au jour tout formés, & ſi ces dents mobiles ne garniſſoient les mâchoires d'aucun Serpent ovipare, on pourroit regarder ces crochets comme des caractères diſtinctifs de la ſous-diviſion des vipères dans chacun des huit genres des Reptiles. Ce caractère eſt d'autant plus remarquable, qu'il nous a paru toujours réuni avec une conformation particulière des mâchoires, que nous croyons devoir faire connoître ici. Dans toutes les eſpèces de couleuvres à crochets que nous avons examinées, nous n'avons trouvé à la mâchoire ſupérieure qu'un ſeul rang de petites dents crochues & recourbées en arrière; c'eſt à l'extérieur de ce rang qu'eſt placé de chaque côté un crochet plus ou moins long, creux, percé vers ſes deux extrémités, enveloppé dans une gaine, d'où l'animal peut le faire ſortir; & auprès de ſa baſe ſont deux ou trois crochets ſemblables quelquefois cependant plus petits & deſtinés à remplacer le premier, lorſque quelqu'accident en prive le Reptile (*f*). La mâchoire inférieure ne préſente également qu'un ſeul rang de dents, mais les deux os qui la compoſent, l'un au droite & l'autre à gauche, bien loin d'être articulés enſemble au bout du muſeau, ne ſont réunis que par la peau & les muſcles. Ils ſont toujours très-écartés l'un de l'autre, & terminés par des dents crochues, moins petites que les autres dents, mais qui ne ſont ni creuſes, ni percées, ni mobiles comme les vrais crochets placés dans la mâchoire ſupérieure, & ne peuvent diſtiller aucun venin.

Dans les couleuvres qui n'ont point de vrais crochets mobiles, toutes les dents ſont au contraire preſqu'égales; les deux os de la mâchoire inférieure ne ſont pas articulés enſemble; mais ils ſont courbés l'un vers l'autre, & ils ſont rapprochés au point de paroître ſe toucher. La mâchoire ſupérieure eſt garnie de deux rangs de dents; l'extérieur eſt à la place des crochets mobiles, & l'intérieur s'étend très-avant vers le goſier (*g*). Cependant, comme l'on devroit deſirer un caractère plus extérieur & par conſéquent plus facile à appercevoir, ces crochets ou dents mobiles pouvant d'ailleurs être quelquefois confondus avec les dents crochues, mais immobiles de pluſieurs eſpèces de Serpens venus d'un œuf éclos hors du ventre de la mère, j'ai obſervé avec ſoin un grand nombre de couleuvres, & j'ai remarqué que, dans ce genre, les eſpèces dont les mâchoires étoient garnies de crochets, avoient le ſommet de la tête couvert de petites écailles à-peu-près ſemblables à celles du dos (*h*);

(*f*) Art. de la vipère commune.

(*g*) Voyez l'article de la vipère commune, relativement au jeu des mâchoires & des os qui les compoſent.

(*h*) Quelques Serpens venimeux, & par conſéquent à crochets, ont quelquefois, entre les yeux, trois écailles un peu plus grandes que celles du dos; mais je n'ai vu que ſur la tête du *Naja*, les neuf grandes écailles qui garniſſent celle de la plupart des couleuvres ovipares & non venimeuſes.

& que presque toutes les autres l'avoient revêtu au contraire d'écailles plus grandes que celles du dessus du corps, d'une forme très-différente, toujours au nombre de neuf, & placées sur trois rangs, le premier & le second à compter du museau, étant composé de deux écailles, le troisième de trois, & le quatrième de deux. Nous ne croyons pas néanmoins que l'on doive établir une sous-division rigoureuse dans le genre des couleuvres, & à plus forte raison dans chaque genre de Serpens, avant que de nouvelles & de nombreuses observations aient mis les Naturalistes à porté de compléter notre travail à ce sujet; nous croyons devoir nous contenter, en attendant, de séparer, dans la partie historique de chaque genre, les espèces reconnues pour de vraies vipères, ou que nous considérerons comme telles, à cause de leur conformation extérieure, de leurs crochets mobiles, & de leur venin, d'avec les autres que nous regarderons comme ovipares, jusqu'à ce que les Voyageurs aient éclairci l'histoire de ces espèces peu connues & presque toutes étrangères.

Le genre des couleuvres étant très-nombreux, & par conséquent les espèces qui le composent, ne pouvant pas être reconnues très-aisément, non-seulement nous aurions voulu pouvoir séparer les vipères de celles qui pondent; mais nous aurions desiré pouvoir diviser ensuite les couleuvres ovipares en deux sections différentes. Nous avons pensé à faire ce partage d'après la proportion de la longueur du corps & de celle de la queue, ainsi que d'après la grosseur ou la forme déliée de cette dernière partie; mais indépendamment que cette proportion & cette forme ont été jusqu'à présent très-peu indiquées par les Naturalistes & les Voyageurs, & que nous n'aurions pu d'après cela classer les espèces que nous n'avons pas vues, & dont nous ne parlerons que d'après les Auteurs, nous avons cru nous appercevoir que cette proportion varioit suivant l'âge ou le sexe, &c. Nous devons donc uniquement inviter les Voyageurs, & ceux qui ont dans leur collection un grand nombre d'individus de la même espèce, à déterminer, par des observations très-multipliées, les limites de ces variations; lorsque ces limites seront fixées, on pourra établir une division exacte entre les deux sections que l'on formera dans la grande famille des couleuvres ovipares, & dont les caractères distinctifs seront tirés de la grosseur de la queue & de sa longueur comparée avec celle du corps. Nous ne pouvons maintenant que chercher à indiquer des signes caractéristiques de chaque espèce, très-marqués & très-faciles à saisir, afin de diminuer, le plus possible, l'inconvénient d'un trop grand nombre d'espèces renfermées dans le même genre. Nous avons donc laissé d'autant moins échapper les traits de leur conformation extérieure qui ont pu nous donner ces caractères sensibles, que, sans cette attention de rechercher tous les moyens de distinguer les espèces, les Naturalistes & les Voyageurs auroient été très-souvent embarrassés pour les reconnoître. Lorsqu'en effet les Serpens sont encore jeunes, ils ne ressemblent pas toujours aux Serpens adultes de leur espèce; ils en diffèrent souvent par la teinte de leurs couleurs; & s'ils n'en sont pas distingués par la disposition générale de leurs écailles, ils le sont quelquefois par le nombre de ces pièces. On peut reconnoître facilement leur genre; mais il seroit souvent difficile de déterminer leur espèce, en n'adoptant pour caractère spécifique, que celui qui a été admis jusqu'à présent par

le plus grand nombre des Naturalistes, & qui a été principalement employé par M. Linné. Ce caractère consiste dans le nombre des grandes & des petites plaques situées au-dessous du corps & de la queue. Nous pensons, d'après des observations & des comparaisons très-multipliées, que nous avons faites sur plusieurs individus d'un grand nombre d'espèces, conservées au Cabinet du Roi, ou que nous avons vues dans différentes collections, que le nombre de ces plaques peut varier suivant l'âge, augmenter à mesure que les Serpens grandissent, & dépendre d'ailleurs de beaucoup de circonstances particulières & accidentelles. Nous n'avons pas cru cependant devoir rejeter un caractère aussi simple, aussi sensible, & qui ne s'efface pas lors même que l'animal a été conservé pendant long-temps dans les Cabinets; nous l'avons employé d'autant plus qu'il établit une grande unité dans la méthode, & qu'il est quelquefois le seul indiqué par les Auteurs pour les espèces que nous n'avons pas vues. D'ailleurs nous marquerons toujours séparément, ainsi que les Naturalistes qui nous ont précédés, le nombre des plaques qui revêtent le dessous du corps, & celui des plaques situées au-dessous de la queue; & comme il peut être très-rare que ces deux nombres aient varié dans le même individu, l'un pourra servir à corriger l'autre. Mais nous avons cru que ce caractère, tiré du nombre des écailles placées au-dessous du corps ou de la queue, devoit être réuni avec d'autres caractères. Nous avons donc multiplié nos observations sur le grand nombre de Serpens que nous avons été à porté d'examiner; nous avons comparé le plus d'individus de chaque espèce que nous avons pu, afin de parvenir à distinguer les formes constantes d'avec celles qui sont variables. Nous n'avons presque pas voulu nous servir des nuances des couleurs, si peu permanentes dans les individus vivans, & si souvent altérées dans les animaux conservés dans les collections. Malgré cette contrainte que nous nous sommes imposées, nous croyons être parvenus à trouver ce que nous desirions. Nous avons pensé que neuf caractères différens pouvoient, par leurs diverses combinaisons avec le nombre des grandes ou des petites plaques placées sous le corps & sous la queue, suffire à distinguer les espèces des genres les plus nombreux, d'autant plus qu'on peut y ajouter, dans certaines circonstances, un dixième caractère souvent aussi permanent & plus apparent que les neuf autres.

Nous tirons principalement ces caractères de la forme des écailles. En effet, si les plaques du dessous du corps ont à-peu-près la même forme dans tous les Serpens; si elles sont presque toujours très-alongées; si elles ont le plus souvent six côtés très-inégaux, & si elles ne varient guère que par leur longueur & leur largeur, la forme des écailles qui revêtent le dessus du corps n'est pas la même dans les diverses espèces; dans les unes, ces écailles sont hexagones; dans les autres, ovales ou taillées en losange; plates & unies dans celles-ci; relevées, dans celles-là, par une arête très-saillante; se touchant quelquefois à peine, ou se recouvrant, au contraire, comme les ardoises des toits. Voilà donc sept formes différentes & bien distinctes, que les écailles du dos peuvent présenter.

De plus, si quelques espèces de Serpens ont le dessus de la tête recouvert d'écailles semblables à celles du dos, les autres ont, ainsi que nous venons de

le dire, cette partie du corps défendue par des lames plus grandes, au nombre de neuf, & placées sur trois rangs, ce qui compose un huitième caractère spécifique. Nous tirons le neuvième de la forme, & quelquefois du nombre des écailles placées sur les mâchoires; & tous ces caractères nous ont paru constans dans chaque espèce, & indépendans du sexe ainsi que de l'âge.

D'ailleurs, autant les nuances des couleurs sont variables dans les Serpens, autant leurs distributions générales en taches, en bandes, en raies, &c. sont le plus souvent permanentes; de telle sorte que, dans une même espèce de Serpens distingués par un grand nombre de taches, quelques individus peuvent, par exemple, être blanchâtres avec des taches vertes, & d'autres jaunes avec des taches bleues; mais, dans la même espèce, ce sont presque toujours des taches disposées de la même manière.

Cette distribution de couleurs est d'ailleurs peu altérée dans les Serpens qui sont partie des collections, & ce n'est que la nuance des diverses teintes qui change après la mort de l'animal, ou naturellement ou par l'effet des moyens employés pour le conserver.

Cependant comme l'âge & le sexe peuvent introduire d'assez grands changemens dans la distribution des couleurs, nous n'employons qu'avec réserve ce dixième caractère.

C'est d'après les principes que nous venons d'exposer, que nous avons fait la Table suivante. Les espèces n'y sont pas présentées dans le même ordre que celui dans lequel nous avons exposé quelques traits de leur histoire. Nous avons dû, en effet, pour bien présenter ces traits, séparer, par exemple, les vipères d'avec les couleuvres ovipares, qui en diffèrent beaucoup par leurs habitudes; traiter d'abord de la vipére commune, comme du Serpent le mieux connu, & dont on est, en Europe, très-à portée d'étudier les mœurs; commencer l'histoire des couleuvres ovipares par celle de la couleuvre verte & jaune, ainsi que de la couleuvre à collier, que l'on rencontre en très-grand nombre en France, & dont les habitudes naturelles peuvent être très-aisément observées, &c. Dans la Table méthodique, au contraire, où nous n'avons dû chercher qu'à donner aux Naturalistes, & principalement aux Voyageurs, le moyen de reconnoître les diverses espèces, de voir si elles n'ont pas été décrites, ou de leur rapporter les observations des différens Auteurs; nous avons cru diminuer beaucoup le nombre des comparaisons qu'ils auroient été obligés de faire, & leur épargner beaucoup de recherches, en plaçant les espèces d'après l'un des caractères que nous avons employés, en les rangeant, par exemple, d'après le nombre des plaques qui revêtent le dessous du corps, & en commençant par les espèces qui en ont le plus (*i*).

Cette Table est divisée en dix colonnes.

La première présente les noms des espèces; la seconde, le nombre des grandes plaques, des rangées de petites écailles, ou des anneaux écailleux qui revêtent le dessous du corps des Serpens, ou le nombre des plis que l'on voit le long des côtés du corps, selon le genre auquel ils appartiennent; les espè-

(*i*) Nous n'avons jamais compris dans le nombre des plaques du dessous du corps, les grandes écailles, ordinairement au nombre de deux ou de trois, qui les séparent de l'anus.

ces font placées, ainfi que nous venons de le dire, fuivant le nombre de ces grandes plaques, rangées de petites écailles, anneaux écailleux ou plis latéraux, afin qu'on puiffe trouver très-aifément une efpèce de Serpent que nous y aurons comprife, ou celles avec lefquelles il faudra comparer le Reptile dont on voudra connoître l'efpèce.

La troifième colonne renferme le nombre des paires de petites plaques, ou de rangées de petites écailles, ou d'anneaux écailleux que l'on voit fous la queue des Serpens, ou le nombre des plis latéraux placés le long de cette partie.

La quatrième offre la longueur totale des Reptiles, & la cinquième, la longueur de leur queue. Ces longueurs ne font fouvent ni les plus grandes ni les plus petites que préfentent les efpèces; elles ne font que les longueurs mefurées fur les individus que nous avons décrits, & nous n'en avons fait mention dans notre Table méthodique, que pour indiquer le rapport de la longueur totale des Reptiles à celle de leur queue *(k)*.

La fixième colonne apprend fi les Serpens ont des crochets venimeux ou non, & laquelle de leurs deux mâchoires eft armée de ces crochets.

La feptième défigne le défaut de grandes écailles fur la partie fupérieure de la tête, ou le nombre & l'arrangement de ces grandes pièces, lorfque le deffus de la tête des Serpens en eft garni. Cette expreffion abrégée, *neuf fur quatre rangs*, fignifie qu'elles font grandes, conformées & placées à-peu-près comme celles qui couvrent une partie de la tête de la Couleuvre à collier, de la Couleuvre verte & jaune, & du plus grand nombre de Couleuvres fans venin. Il eft bon d'obferver que, dans certaines efpèces, comme, par exemple, dans celle du Molure, la grande pièce du milieu du troifième rang, à compter du mufeau, eft quelquefois divifée par une future; ce qui pourroit faire croire que la tête de ces efpèces de Reptiles eft couverte de dix grandes pièces.

Sur la huitième colonne eft marquée la forme des écailles du dos; leur figure, en lofange, ou ovale, ou hexagone, peut être variable; mais nous n'avons jamais vu des individus de la même efpèce avoir, les uns, des écailles unies, & les autres, des écailles relevées par une arête.

La neuvième colonne montre quelques traits remarquables de la conformation des Serpens; & enfin la dixième indique leurs couleurs. Nous nous fommes attachés beaucoup plus à défigner la difpofition de ces couleurs que leurs nuances; & c'eft auffi le plus fouvent à cette difpofition qu'il faut prefque uniquement avoir égard; quelques nuances font cependant peu fujettes à varier fur l'animal vivant, & même à être altérées par les divers moyens employés pour la confervation des Reptiles; nous les avons marquées de préférence, dans la Table méthodique *(l)*. Au refte, il ne faut pas perdre de vue

(k) Nous venons de voir que ce rapport varioit dans plufieurs efpèces de Serpens, fuivant l'âge ou le fexe; cependant comme il paroît conftant dans le plus grand nombre d'efpèces de Reptiles, ou du moins que fes variations y font renfermées dans des limites très-rapprochées, nous avons cru qu'il pourroit fervir affez fouvent à reconnoître l'efpèce des individus que l'on examineroit.

(l) On s'appercevra aifément, en lifant les divers articles de cet Ouvrage, qu'il étoit impos-

vue que c'eft uniquement d'après la réunion de plufieurs caractères que l'on doit prefque toujours fe décider fur l'efpèce du Serpent que l'on examinera.

Les places vuides de la Table méthodique pourront être remplies avec le temps; elles préfenteront alors des caractères dont nous n'avons pas pu parler, à caufe du mauvais état des Serpens que nous avons vus, ou de la trop grande brièveté des defcriptions des Naturaliftes.

poffible de donner, dans des planches noires, une idée de toutes les couleurs brillantes, & fur-tout des reflets variés d'un grand nombre de Serpens. Nous aurions defiré fubftituer des planches noires; mais on ne peut pas faire, dans un feul pays, des deffins enluminés & exacts d'animaux qui, habitant prefque toutes les contrées des deux mondes, ne peuvent être transportés vivans qu'en très-petit nombre, & dont les couleurs s'altèrent d'abord après leur mort. Ce ne fera qu'après beaucoup de temps qu'on pourra réunir des deffins en couleur de tous les Reptiles connus, deffinés en vie & dans leur pays natal, par différens Voyageurs.

Au refte, nous devons prévenir que nos defcriptions indiquent quelquefois une diftribution de couleurs un peu différente de celle que la gravure préfente, parce que quelques deffins ont été faits d'après des individus dont les couleurs étoient altérées, quoique leurs formes fuffent bien confervées; nous avons été bien-aifés que le Deffinateur ne repréfentât que ce qu'il avoit fous les yeux; mais nous avons fait notre defcription d'après tout ce que nous avons pu recueillir de plus certain relativement aux couleurs de l'animal en vie. Quelquefois auffi la gravure n'a pu indiquer la véritable forme des écailles dont on trouve la defcription dans le texte.



TABLE MÉTHODIQUE.

Animaux ſans pieds & ſans nageoires.

SERPENS.

Premier Genre. *Serpens qui ont de grandes plaques ſous le corps, & deux rangées de petites plaques ſous la queue.*

COULEUVRES. *Colubri.*

ESPECES.	CARACTERES.			
	Plaques du deſſous du corps.	Paires de petites plaques ſous la queue.	Longueur totale.	Longueur de la queue.
Coul. Jaune & Bleue. *Col. Flavo-Cæruleus.*	312	93	9 pieds.	
Coul. Double-tache. *Col. Bimaculatus.*	297	72	1 pied 8 pouces 2 lignes	3 pouces 10 lignes.
Coul. Galonnée. *Col. Lemniſcatus.*	250	35		
Molure. *Molurus.*	248	59	6 pieds.	
Couleuvre Domeſtique. *C. Domeſticus.*	245	94		

SUITE DES CARACTERES.				
Crochets à venin.	Écailles du deſſus de la tête.	Écailles du dos.	Autres traits particuliers de la conformation extérieure.	Couleur.
o	grandes.			Des raies bleues bordées de jaune, qui ſe croiſent & forment une ſorte de treillis ſur un fond bleuâtre.
o	neuf ſur quatre rangs.	unies & en loſange.	la tête très-alongée & large par-derrière.	Rouſſe; de petites taches blanches irrégulières, bordées de noir & aſſez éloignées l'une de l'autre; deux taches blanches derrière la tête.
o	neuf ſur quatre rangs.	rhomboïdales & unies.	le corps auſſi gros que la tête.	La tête blanche; le muſeau noir; une bande noire & transverſale entre les yeux; le deſſus du corps noir avec des bandes tranſverſales blanches; de trois en trois, une bande quatre fois auſſi large que les deux autres.
o	neuf ſur quatre rangs.	ovales & unies.	la tête très-alongée & large par-derrière.	Blanchâtre; une rangée longitudinale de grandes taches rouſſes bordées de brun; d'autres tâches preſque ſemblables le long des côtés du corps.
				Une bande diviſée en deux, préſentant deux taches noires & placées entre les yeux.

ESPECES.	CARACTERES.			
	Plaques du deſſous du corps.	Paires de petites plaques ſous la queue.	Longueur totale.	Longueur de la queue.
Fer-à-cheval. *Hippocrepis.*	238	94		
C. de Minerve. *C. Minervæ.*	238	90		
Situle. *Situla.*	236	45		
Dhara. *Dhara.*	235	48	près de 2 pieds.	
Fer-de-lance. C. *Lanceolatus.*	228	61	1 pied 2 pouces 2 lignes	2 pouces 1 ligne.
C. Rude. C. *Scaber.*	228	44		
C. Mouchetée. C. *Guttatus.*	227	60		
Queue-plate. C. *Laticaudatus.*	226	42	2 pieds.	2 pouces 9 lignes.
C. Rouſſe. C. *Ruffus.*	224	68	1 pied 5 pouces 4 lignes.	3 pouces.
C. Tigrée. C. *Tigrinus.*	223	67	1 pied 1 pouce 6 lignes.	2 pouces.
Cenco. *Cenco.*	220	124	4 pieds.	1 pied 4 pouces.

SUITE DES CARACTERES.

Crochets à venin.	Écailles du deſſus de la tête.	Écailles du dos.	Autres traits particuliers de la conformation extérieure.	Couleur.
				Livide; un grand nombre de taches rouſſes; des taches en croiſſant ſur la tête; une bande tranſverſale brune entre les yeux; une tache en forme d'arc vers l'occiput.
				D'un vert de mer; une bande brune le long du dos; trois bandes brunes ſur la tête.
				Griſe; une bande longitudinale bordée de noir.
	neuf ſur quatre rangs.		le corps très-menu.	Le deſſus du corps d'un gris un peu cuivré; toutes les écailles bordées de blanc; le deſſous du corps blanc.
à la mâchoire ſupérieure.	ſemblables à celles du dos.	ovales & relevées par une arête.	le deſſus de la tête aplati de manière à repréſenter une forte de triangle.	Jaune ou griſâtre; quelquefois marbrée de brun & de blanchâtre, avec une tache très-brune & alongée derrière chaque œil.
		relevées par une arête.		Le deſſus du corps ondé de noir & de brun, une tache noire placée ſur le ſommet de la tête, & qui ſe diviſe en deux dans la partie oppoſée au muſeau.
				D'un gris livide; trois rangées longitudinales de taches rouges dans la rangée du milieu, & jaunes dans celles des côtés; le deſſous du corps blanchâtre avec des taches quarrées, noires & placées alternativement à droite & à gauche.
	neuf ſur quatre rangs.	rhomboïdales & unies.	la queue très-aplatie par les cotés, & terminée par deux grandes écailles.	Deſſus du corps d'un cendré bleuâtre; de larges bandes tranſverſales très brunes, & qui font le tour du corps.
	neuf ſur quatre rangs.	rhomboïdales & unies.		Rouſſe; le deſſous du corps blanchâtre.
à la mâchoire ſupérieure.	ſemblables à celles du dos.	ovales & relevées par une arête longitudinale.	la tête ſemblable à celle de la Vipère commune.	Le deſſus du corps d'un roux blanchâtre, & préſentant des taches foncées bordées de noir.
	neuf ſur quatre rangs.	ovales & unies.	la tête très-groſſe & preſque globuleuſe; le corps très-délié.	Brune, des taches blanchâtres; quelquefois des bandes traſverſales & blanches.

ESPECES.	CARACTERES.			
	Plaques du dessous du corps.	Paires de petites plaques sous la queue.	Longueur totale.	Longueur de la queue.
C. Blanchatre. C. *Candidulus.*	220	50		
C. Reticulaire. C. *Reticulatus.*	218	83	3 pieds 11 pouces.	10 pouces.
Quatre-raies. C. *Quatuor-lineatus.*	218	73	3 pieds 9 pouces.	8 pouces 6 lignes.
Large-tête. C. *Laticapitatus.*	218	52	4 pieds 9 pouces.	7 pouces.
C. Noire & Fauve. C. *Nigrorufus.*	218	31	1 pieds 11 pouces.	2 pouces.
C. Verte. C. *Viridissimus.*	217	122	2 pieds 2 pouces 9 lignes.	7 pouces 1 ligne.
C. Minime. C. *Pullatus.*	217	108	3 pieds 2 pouces 6 lignes.	1 pied.
C. Bleuâtre. C. *Subcyaneus.*	215	170		
Chaîne. *Catena.*	215	44	2 pieds 6 pouces.	6 pouces.
Triangle. *Triangulum.*	213	48	2 pieds 7 pouces 2 lignes.	3 pouces.

SUITE DES CARACTERES.

Crochets à venin.	Écailles du deffus de la tête.	Écailles du dos.	Autres traits particuliers de la conformation extérieure.	Couleur.
				Blanchâtre; des bandes tranfverfales brunes.
	neuf fur quatre rangs.	ovales & en lofange.		Les écailles du deffus du corps d'une couleur pâle & bordées de blanc.
	neuf fur quatre rangs.	ovales & relevées par une arête; celles des côtés, unies.	deux paires de petites plaques entre les grandes & l'anus.	Blanchâtre; quatre raies longitudinales d'une couleur très-foncée; les deux extérieures fe réuniffant au-deffus du mufeau
o	neuf fur quatre rangs.	ovales & unies.	le mufeau terminé par une grande écaille presque verticale; les écailles du dos un peu féparées l'une de l'autre vers la tête.	Blanchâtre; de grandes taches irrégulières d'une couleur foncée, & réunies plufieurs enfemble; des taches plus petites & difpofées longitudinalement de chaque côté du ventre.
	neuf fur quatre rangs.	hexagones & unies.		Des bandes tranfverfales noires, ordinairement au nombre de vingt-deux, & autant de bandes fauves bordées de blanc & tachetées de brun, placées alternativement; quelquefois le mufeau & la partie fupérieure de la tête noirâtres.
o	neuf fur quatre rangs.	ovales & unies.		Verte, plus claire fous le ventre que fur le dos.
o	neuf fur quatre rangs.		la tête alongée; d'affez grandes écailles fur les lèvres.	Minime; quelquefois des bandes tranfverfales noires; chaque écaille du dos à demi-bordée de blanc.
				Bleuâtre; la tête couleur de plomb.
				D'un bleu très-foncé; de petites taches jaunes difpofées en bandes tranfverfales & très-étroites; le deffous du corps bleu, avec de petites taches jaunes prefque carrées.
o	neuf fur quatre rangs.	unies & en lofange.		Blanchâtre; une tache triangulaire chargée d'une autre tache triangulaire plus petite fur le fommet de la tête; des taches rouffes, irrégulières & bordées de noir fur le dos; une tache noire, alongée & placée obliquement derrière chaque œil.

ESPECES.	CARACTERES.			
	Plaques du deſſous du corps.	Paires de petites plaques ſous la queue.	Longueur totale	Longueur de la queue.
C. Pétalaire. C. *Petalarius.*	212	102	1 pied 9 pouces.	4 pouces. 9 lignes.
Tyrie. *Tyria.*	210	83		
Pétole. *Petola.*	209	90		
C. Très-Blanche. C. *Candidiſſimus.*	209	62	6 pieds.	
Haje. C. *Haje.*	207	109		
C. Verte & Jaune. C. *Viridi-Flavus.*	206	107	4 pieds.	1 pied.
Dione. *Dione.*	206	66	3 pieds.	6 pouces.
C. Double-raie. C. *Bilineatus.*	205	99	2 pieds 1 pouce.	6 pouces 6 lignes.
C. Ovivore. C. *Ovivorus.*	203	73		
Lacté. C. *Lacteus.*	203	32	1 pied 6 pouces.	1 pouce 7 lignes.
14me de Gronovius. 14ma *Gronovii.*	202	96		
C. Muqueuſe. C. *Mucoſus.*	200	140		
C. Cendrée. C. *Cinereus.*	200	137		

SUITE

SUITE DES CARACTERES.

Crochets à venin.	Écailles du deſſus de la tête.	Écailles du dos.	Autres traits particuliers de la conformation extérieure.	Couleur.
o	neuf ſur quatre rangs.	ovales & unies.		Noirâtre; des bandes très-irrégulières tranſverſales & blanches.
				Blanchâtre; trois rangs longitudinaux de taches rhomboïdales & brunes.
o	neuf ſur quatre rangs.	ovales & unies.		Livide; des bandes tranſverſales d'une couleur rougeâtre.
à la mâchoire ſupérieure.				Très-blanche.
				La moitié de chaque écaille blanche; des bandes blanches placées obliquement; le reſte du corps noir.
o	neuf ſur quatre rangs.	unies.		D'un vert noirâtre; pluſieurs raies longitudinales, compoſées de petites taches jaunes & de diverſes figures; le ventre jaunâtre; une tache & un point noir aux deux bouts de chaque grande plaque.
o				Le deſſus du corps gris; trois raies longitudinales blanches, & d'autres raies longitudinales brunes; le deſſous du corps blanchâtre, avec de petites raies brunes, & ſouvent de petits points rougeâtres.
o	neuf ſur quatre rangs.	unies & en loſange.		Les écailles rouſſes & bordées de jaune; deux bandes longitudinales jaunes.
à la mâchoire ſupérieure.	neuf ſur quatre rangs.	hexagones & relevées par une arête.		D'un blanc de lait; des taches noires arrangées deux à deux; la tête noire avec une petite bande blanche & longitudinale.
				Des taches brunes.
			les yeux aſſez gros; les angles de la tête très-marqués.	La tête bleuâtre; des raies tranſverſales comme nuageuſes & placées obliquement ſur le dos.
				Griſe; le ventre blanc; les écailles de la queue bordées de couleur de fer.

ESPECES.	CARACTERES.			
	Plaques du deſſous du corps.	Paires de petites plaques ſous la queue.	Longueur totale.	Longueur de la queue.
Padère. *Padera.*	198	56		
Naja. *Naja.*	197	58	4 pieds 4 pouces 6 lignes.	7 pouces 10 lignes.
C. du Pérou. C. *Peruvii.*				
C. du Bréſil. C. *Braſiliæ.*				
Groſſe-tête. C. *Capitatus.*	196	77	2 pieds 5 pouces	6 pouces. 3 lignes.
C. Atroce. C. *Atrox.*	196	69	1 pied.	2 pouces. 2 lignes.
Rouge-gorge. C. *Colloruber.*	195	102		
Triſcale. *Triſcalis.*	195	86	1 pied. 4 pouces. 6 lignes.	3 pouces. 10 lignes.
Corallin. C. *Corallinus.*	193	82	3 pieds	
15me de Gronovius. 15ma *Gronovii.*	191	75		

SUITE DES CARACTERES.

Crochets à venin.	Écailles du deſſus de la tête.	Écailles du dos.	Autres traits particuliers de la conformation extérieure.	Couleur.
				Le deſſus du corps blanc; pluſieurs taches placées par paires le long du dos, & réunies par une petite raie; autant de taches iſolées ſur les côtés.
à la mâchoire ſupérieure.	neuf ſur quatre rangs.	ovales & unies.	une extenſion membraneuſe de chaque côté du cou.	Jaune; une bande tranſverſale large & foncée ſur le cou; une raie ſouvent bordée de noir, repliée en avant des deux côtés, terminée par deux crochets tournés en dehors, imitant des lunettes, & placée ſur la partie élargie du cou du mâle.
	neuf ſur quatre rangs.		le cou ne préſente point d'extenſion membraneuſe.	A-peu-près comme dans le Naja.
			une extenſion membraneuſe de chaque côté du cou.	D'un roux clair, avec des bandes tranſverſales brunes; une grande tache blanche en forme de cœur, chargée de quatre taches noires & placée ſur l'extenſion membraneuſe.
o	neuf ſur quatre rangs.	ovales & unies.	la queue terminée par une pointe très-déliée.	D'une couleur foncée; des bandes tranſverſales & irrégulières, d'une couleur très-claire.
à la mâchoire ſupérieure.	ſemblables à celles du dos.	ovales & relevées par une arête.	la tête très-large.	Cendrée; des taches blanchâtres.
o				Toute noire; la gorge couleur de ſang.
o	neuf ſur quatre rangs.	ovales & unies.		Le deſſus du corps d'un vert de mer; quatre raies longitudinales rouſſes qui ſe réuniſſent en trois, en deux, & enfin en une, au-deſſus de la queue.
à la mâchoire ſupérieure.		arrondies vers la tête, & pointues du côté de la queue.	les écailles du dos ſont diſpoſées ſur ſeize rangs longitudinaux, & un peu ſéparés les uns des autres.	D'un vert de mer; trois raies longitudinales & rouſſes; le deſſous du corps blanchâtre & pointillé de blanc.
				Brune; des points blancs.

ESPECES.	CARACTERES.			
	Plaques du deſſous du corps.	Paires de petites plaques ſous la queue.	Longueur totale.	Longueur de la queue.
28$^{me.}$ de Gronovius. 28$^{ma.}$ *Gronovii.*	190	125		
C. Blanche & brune. *C. Albofuſcus.*	190	96	1 pied 6 pouces.	4 pouces 6 lignes.
C. Cuiraſſée. *C. Scutatus.*	190	50	4 pieds.	
17$^{me.}$ de Grenovius. 17$^{ma.}$ *Gronovii.*	189	122		
Griſon. *C. Cineraceus.*	188	70		
Pélie. *Pelias.*	187	103		
C. Aſiatique. *C. Aſiaticus.*	187	76	1 pied.	2 pouces 3 lignes.
Lien. *Ligamen.*	186	92	7 pieds.	
Coureſſe. *Curſor.*	185	105	2 pieds 10 pouces 7 lignes.	9 pouces 7 lignes.
C. Nébuleuſe. *C. Nebuloſus.*	185	85		
Laphiati. *Laphiati.*	184	60		
C. Agile. *C. Agilis.*	184	50	1 pied 8 pouces.	4 pouces 3 lignes.

SUITE DES CARACTERES.

Crochets à venin.	Écailles du deffus de la tête.	Écailles du dos.	Autres traits particuliers de la conformation extérieure.	Couleur.
				Des raies tranfverfales blanches & noires.
o	neuf fur quatre rangs.	liffes & ovales.		Blanchâtre; des taches brunes, arrondies, & réunies en plufieurs endroits; deux taches derrière les yeux; le deffous du corps rouffâtre.
o			Les grandes plaques revêtent près des deux tiers de la circonférence du corps; la queue eft triangulaire.	Noire; le deffous du corps de la même couleur, avec des taches blanchâtres, prefque quarrées, placées alternativement à droite & à gauche, & en très-petit nombre fous la queue.
				Pourprée; des taches noires.
				Le deffus du corps blanc; des bandes tranfverfales, rouffâtres; deux points d'un blanc de neige fur les côtés.
o				Noire; le derrière de la tête brun; le deffous du corps verd & bordé de chaque côté d'une ligne jaune.
o	neuf fur quatre rangs.	rhomboïdales & unies.		Des raies longitudinales fur le dos; les écailles bordées de blanchâtre.
o				D'un bleu très-foncé; le deffous du corps d'une couleur bleuâtre ou bronzée; quelquefois la gorge blanche.
o	neuf fur quatre rangs.	ovales & unies.		Verdâtre; deux rangées longitudinales de petites taches blanches & alongées.
				Le deffus du corps nué de brun & de cendré; le deffous varié de brun & de blanc.
				Grife ou rouffe; des bandes tranfverfales blanches ou jaunâtres, divifées en deux de chaque côté; le fommet de la tête blanc.
o	neuf fur quatre rangs.	en lofange & unies.		Des bandes tranfverfales & irrégulières, alternativement blanches & brunes; les bandes brunes quelquefois pointillées de noir.

ESPECES.	CARACTERES.			
	Plaques du dessous du corps.	Paires de petites plaques sous la queue.	Longueur totale	Longueur de la queue.
Schokari. *Schokari.*	183	144	2 pieds.	6 pouces.
Sibon. *Sibon.*	180	85		
20me de Gronovius. 20ma. *Gronovii.*	180	80		
Hydre. *Hydrus,*	180	66	3 pieds.	
C. Brasilienne. *C. Brasiliensis.*	180	46	3 pieds.	5 pouces 6 lignes.
Bande-noire. *C. Nigrofasciatus.*	180	43		
C. Aurore. *Aurora.*	179	37		
C. Lisse. *C. Levis.*	178	46	1 pied 9 pouces 9 lignes.	3 pouces 3 lignes.
Ibiboca. *Ibiboca.*	176	121	5 pieds 5 pouces 6 lignes.	1 pied 7 pouces 1 ligne.
C. d'Esculape. *C. Æsculapii.*	175	64	3 pieds 10 pouces.	9 pouces 3 lignes.
22me. de Gronovius. 22ma. *Gronovii.*	174	60		

SUITE DES CARACTERES.

Crochets à venin.	Écailles du deſſus de la tête.	Écailles du dos.	Autres traits particuliers de la conformation extérieure.	Couleur.
o	neuf ſur quatre rangs.		le corps très-menu.	D'un cendré brun; quatre raies longitudinales blanches; le deſſous du corps jaunâtre & pointillé de brun vers la gorge.
		rhomboïdales.	la queue courte & menue.	Le deſſus du corps brun mêlé de blanc; le deſſous blanc tacheté de brun.
				Varié de blanc & de brun. (Nota.) *Il eſt à préſumer que cette Couleuvre eſt de la même eſpèce que Sibon.*
o				Olivâtre, mêlé de cendré; quatre rangs longitudinaux, des taches noirâtres, diſpoſées en quinquonce; le deſſous du corps tacheté de jaunâtre & de noirâtre.
à la mâchoire ſupérieure.	ſemblables à celles du dos.	ovales & relevées par une arête.		Des grandes taches ovales, rouſſes & bordées de noirâtre; d'autres petites taches brunes.
o	neuf ſur quatre rangs.	ovales & unies.		Une Bande-noire entre les yeux; le deſſus du corps livide; pluſieurs bandes tranſverſales & noires, dont quelques-unes font le tour du corps.
				Griſe; une bande longitudinale jaune; la tête jaune, avec des points rouges.
o	neuf ſur quatre rangs.	Très-unies.		Bleuâtre; deux taches d'un jaune foncé derrière la tête; deux rangées longitudinales de taches plus petites, celles d'une rangée correſpondant aux intervalles de l'autre; quelques taches ſur les côtés; de plus grandes taches ſur le ventre.
o	neuf ſur quatre rangs.	rhomboïdales & unies.	les écailles du dos un peu ſéparées les unes des autres en quelques endroits.	Les écailles du dos griſâtres & bordées de blanc.
o	neuf ſur quatre rangs.	ovales & relevées par une arête; celles des côtés unies.		Rouſſes; une bande noirâtre & longitudinale de chaque côté du dos; une rangée de petites taches triangulaires & blanchâtres de chaque côté du ventre.
				D'un cendré bleuâtre. (*Seba, muſ.* 2, *tab.* 33, *fig.* 1.)

ESPECES.	CARACTERES.			
	Plaques du dessous du corps.	Paires de petites plaques sous la queue.	Longueur totale.	Longueur de la queue.
Nasique. *C. Nasutus.*	173	157	4 pieds 9 pouces.	1 pied 11 pouces.
23me. de Gronovius. *23ma. Gronovii.*	172	142		
C. Suisse. *C. Helveticus.*	170	127	3 pieds.	
Demi-collier. *Semimonile.*	170	85	1 pied 7 pouces.	4 pouces 10 lignes.
C. Azurée. *C. Cæruleus.*	170	64	2 pieds.	5 pouces 3 lignes.
C. à Collier. *C. Torquatus.*	170	53	2 pieds.	4 pouces.
C. Hébraïque. *C. Hebraïcus.*	170	42		
C. Blanche. *C. Albus.*	170	20		
C. Rayée. *C. Lineatus.*	169	84		
Daboie. *Daboie.*	169	46	3 pieds 5 pouces.	5 pouces 9 lignes.
Trois-raies. *C. Terlineatus.*	169	34	1 pied 5 pouces 6 lignes.	2 pouces 8 lignes.
Boiga. *Boiga.*	166	128	3 pieds.	1 pied 5 pouces.

SUITE

SUITE DES CARACTERES.

Crochets à venin.	Écailles du deſſus de la tête.	Écailles du dos.	Autres traits particuliers de la conformation extérieure.	Couleur.
o	neuf ſur quatre rangs.	rhomboïdales & unies.	un prolongement écailleux au bout du muſeau, qui eſt très-alongé.	Verdâtre; quatre raies longitudinales ſur le corps; deux autres raies longitudinales ſur le ventre.
				Bleue; une ligne latérale noire.
o		ovales & relevées par une arête.		Griſe; de petites raies noires ſur les côtés; une bande longitudinale compoſée de raies tranſverſales plus étroites & plus pâles.
o	neuf ſur quatre rangs.	en loſange & relevées par une arête longitudinale.		Brune; de petites bandes tranſverſales blanchâtres; trois taches brunes & alongées ſur la tête; trois taches rondes & blanches ſur le cou.
o	neuf ſur quatre rangs.	ovales & unies.		Bleue, foncée ſur le dos, très-claire ſous le ventre.
o	neuf ſur quatre rangs.	ovales & relevées par une arête.	les écailles des côtés unies & plus grandes que celles du dos.	Griſe; deux rangées longitudinales de petites taches d'une couleur très-foncée; deux autres rangées extérieures de taches plus grandes, noires & irrégulières; deux grandes taches blanchâtres ſur le cou; le ventre varié de noir, de blanc, & de bleuâtre.
à la mâchoire ſupérieure.				Rouſſâtre; des taches jaunes, bordées de rouge-brun, & repréſentant des caractères hébraïques.
o				Blanche; ordinairement ſans tache.
o				Bleuâtre; quatre raies brunes qui ſe prolongent depuis la tête juſqu'à l'extrémité de la queue.
o	ſemblables à celles du dos.	ovales & relevées par une arête.		Blanchâtre; trois rangs longitudinaux de grandes taches ovales, rouſſes & bordées de noir ou de brun.
o	neuf ſur quatre rangs.	en loſange & unies.		Rouſſe; trois raies longitudinales qui s'étendent depuis le muſeau juſqu'au-deſſus de la queue.
o	neuf ſur quatre rangs.	unies.	le corps très-délié.	D'un bleu changeant en vert; trois petites raies longitudinales couleur d'or; une petite bande blanche & bordée de noir le long de la mâchoire ſupérieure.

ESPECES.	CARACTERES.			
	Plaques du deſſous du corps.	Paires de petites plaques ſous la queue.	Longueur totale.	Longueur de la queue.
Chapelet. *Catenula.*	166	103	1 pied 5 pouces 6 lignes.	5 pouces 6 lignes.
Fil. *C. Filiformis.*	165	158	1 pied 6 lignes.	4 pouces 6 lignes.
25me. de Gronovius. *25ma. Gronovii.*	165	74		
C. à Zones. *C. Cinctus.*	165	35	1 pied.	1 pouce 6 lignes.
Bluet. *C. Subcœruleus.*	165	24		
C. Annelée. *C. Doliatus.*	164	43	7 pouces 4 lignes.	1 pouce 5 lignes.
Dard. *Jaculus.*	163	77		
C. Miliaire. *C. Miliaris.*	162	59		
C. Chatoyante. *C. Verſicolor.*	161	113	1 pied 6 pouces.	
Malpole. *Malpolon.*	160	100	1 pied 10 pouces.	5 pouces 6 lignes.

SUITE DES CARACTERES.

Crochets à venin.	Écailles du dessus de la tête.	Écailles du dos.	Autres traits particuliers de la conformation extérieure.	Couleur.
o	neuf sur quatre rangs.	unies & en losange.	la tête grosse & aplatie par-dessus & par les côtés; le corps très-délié.	Bleue; deux raies longitudinales blanches; dans le milieu une raie longitudinale noire changée de taches ovales blanches & de points blancs placés alternativement; deux rangs longitudinaux de points noirs sur le ventre.
o	neuf sur quatre rangs.	en losange & relevées par une arête.	la tête grosse; le corps très-délié.	Noire ou livide; le dessous du corps blanchâtre.
				Blanche; des bandes transversales d'une couleur foncée. (*Seba, mus.* 2, *tab.* 21, *fig.* 3.)
o	neuf sur quatre rangs.	rhomboïdales & unies.		Blanche; souvent quelques écailles tachetées de roussâtre à leur extrémité; des bandes transversales d'une couleur très-foncée, qui font tout le tour du corps.
		ovales.	la queue très-déliée.	Les écailles qui garnissent le dos presque mi-parties de blanc & de bleuâtre; le dessous du corps blanc; la queue d'un bleu foncé sans aucune tache.
o	neuf sur quatre rangs.	unies & en losange.		Blanche; des bandes transversales noirâtres qui se réunissent à d'autres bandes semblables placées sur le ventre, mais sans se correspondre exactement; le cou blanc; le dessus de la tête noirâtre.
o				Grise cendrée; trois bandes longitudinales noirâtres & bordées d'un noir foncé; celle du milieu plus large que les deux extérieures; le dessous du corps blanchâtre.
o				Le dessus & les côtés du corps bruns; une tache blanche sur chaque écaille; le dessous du corps blanc.
	neuf sur quatre rangs.			Grise; une bande longitudinale brune, composée de petites raies transversales & disposées en zigzag; les plaques rougeâtres, tachetées de blanc & bordées en partie de bleuâtre.
o	neuf sur quatre rangs.	ovales & relevées par une arête.	la langue longue & très-déliée; le corps très-menu.	Bleu; de très-petites taches noires disposées en raies longitudinales une tache blanche bordée de noir sur le sommet de la tête.

ESPECES.	CARACTERES.			
	Plaques du deſſous du corps.	Paires de petites plaques ſous la queue.	Longueur totale.	Longueur de la queue.
28me. de Gronovius. *28ma. Gronovii.*	160	60		
29me de Gronovius. *29ma. Gronovii.*	159	42		
C. Carenée. *C. Carinatus.*	157	115		
C. Rhomboïdale. *C. Rhombeatus.*	157	70	1 pied 6 pouces 9 lignes.	4 pouces 4 lignes.
Saurite. *Saurita.*	156	121		
C. Verdâtre. *C. Subviridis.*	155	144		le tiers de la longueur du corps.
C. Pâle. *C. Pallidus.*	155	96	1 pied 6 pouces.	
Lébetin. *Lebetinus.*	155	46		
Aſpic. *Aſpis.*	155	37	3 pieds.	3 pouces 8 lignes.
34me. de Gronovius. *34ma. Gronovii.*	153	50		
Cenchrus. *Cenchrus.*	153	47	2. pieds.	3 pouces 7 lignes.
C. Schythe. *C. Schytus.*	153	31	1 pied 6 pouces.	1 pouce 7 lignes.
Dipſe. *Dipſas.*	152	135		
C. Maure. *C. Maurus.*	152	66		

SUITE DES CARACTERES.

Crochets à venin.	Écailles du dessus de la tête.	Écailles du dos.	Autres traits particuliers de la conformation extérieure.	Couleur.
				Des raies blanches & noires transversales.
				D'un roux plus ou moins foncé. (*Séba*, *muf.* 1; *tab.* 33, *fig.* 6.)
o			le dos relevé en carène.	Toutes les écailles du dessus du corps couleur de plomb & bordées de blanc; le dessous du corps blanchâtre.
o	neuf sur quatre rangs.	ovales & relevées par une arête.		Bleue; des taches bleues en losange & bordées de noir.
o			le corps très-délié.	Brune; trois raies longitudinales blanches ou vertes; le ventre blanc.
o		unies.		Bleue ou verte; le dessous du corps d'un vert plus ou moins mêlé de jaune.
o	neuf sur quatre rangs.	ovales & unies.	le corps & la queue très-déliés.	D'un gris pâle; un grand nombre de points bruns & de taches grises répandues sans ordre; une ligne noire de chaque côté du corps.
à la mâchoire supérieure.				Nuageuse; le dessous du corps parsemé de points roux ou noirs.
à la mâchoire supérieure.	semblables à celles du dos.	ovales & relevées par une arête.		Trois rangées longitudinales de taches rousses bordées de noir.
				Blanche: des raies & des taches noires.
o	neuf sur quatre rangs.	hexagones & unies.		Le dessus du corps marbré de blanchâtre & de brun; des bandes transversales, étroites, irrégulières & blanchâtres.
à la mâchoire supérieure.			la tête a un peu la forme d'un cœur.	Noire; le dessous du corps très-blanc.
à la mâchoire supérieure.		ovales.	la queue longue & déliée.	Les écailles bleuâtres & bordées de blanchâtre; les grandes plaques blanches; une raie bleuâtre & longitudinale au-dessous de la queue.
o	neuf sur quatre rangs.	ovales & relevées par une arête.		Brune; deux raies longitudinales; des bandes transversales & noires depuis les raies jusqu'au-dessous du corps; le ventre noir.

ESPECES.	CARACTERES.			
	Plaques du deſſous du corps.	Paires de petites plaques ſous la queue.	Longueur totale.	Longueur de la queue.
C. Noire. *C. Niger.*	152	32	2 pieds 9 lignes.	2 pouces 4 lignes.
Sirtale. *Sirtalis.*	150	114	2 pieds.	3 pouces 9 lignes.
Tête-triangulaire. *C. Capite-triangulatus.*	150	64		
Cobel. *Cobella.*	150	54	1 pied 4 pouces 9 lignes.	3 pouces 10 lignes.
Triple-rang. *C. Terordinatus.*	150	52	1 pied 10 lignes.	4 pouces.
Cherſea. *Cherſea.*	150	34		
C. Sombre. *C. Subfuſcus.*	149	117		
33me. de Gronovius. *33ma. Gronovii.*	149	63		
Mélanis. *Melanis.*	148	27		
C. Décolorée. *C. Exoletus.*	147	132		
C. Saturnine. *C. Saturninus.*	147	120		
Céraſte. *Ceraſtes.*	147	63	2 pieds.	4 pouces 6 lignes.

SUITE DES CARACTERES.

Crochets à venin.	Écailles du dessus de la tête.	Écailles du dos.	Autres traits particulies de la conformation extérieure.	Couleur.
à la mâchoire supérieure.	trois sur deux rangs.	ovales & relevées par une arête.		Noire; quelquefois des taches d'un noir plus foncé, & disposées comme celles de la vipère commune.
o		relevées par une arête.		Brune; trois raies longitudinales d'un vert changeant en bleu.
à la mâchoire supérieure.	semblables à celles du dos.	en losange & unies.	la tête presque triangulaire; le corps délié du côté de la tête.	Verdâtre; des taches de diverses figures sur la tête, & réunies sur le corps en bande irrégulière & longitudinale; les grandes plaques d'une couleur foncée & bordées de blanchâtre.
o	neuf sur quatre rangs.			D'un gris cendré; un grand nombre de petites raies blanches placées obliquement; quelquefois une tache oblique & livide derrière chaque œil, & des bandes transversales & blanchâtres sur le dos.
o	neuf sur quatre rangs.	ovales & relevées par une arête.		Blanchâtre; trois rangs longitudinaux de taches d'une couleur foncée; le dessous du corps varié de blanchâtre & de brun.
à la mâchoire supérieure.	semblables à celles du dos.	relevées par une arête.		D'un gris d'acier; une tache noire en forme de cœur sur la tête, & une bande composée de taches noires & rondes sur le dos.
o				D'un cendré mêlé de brun; une tache brune & alongée derrière chaque œil.
				Blanche; des raies noires & transversales.
à la mâchoire supérieure.				Noire; le dessous du corps couleur d'acier avec des taches plus obscures & d'autres taches bleuâtres & comme nuageuses vers la gorge & des deux côtés du corps.
o			le corps très-délié.	D'un bleu clair mêlé de cendré; les lèvres blanches.
o			les yeux assez gros.	La tête couleur de plomb; le dessus du corps d'une couleur nuageuse mêlée de livide & de cendré.
à la mâchoire supérieure.	semblables à celles du dos.	ovales & relevées par une arête.	une petite corne de nature écailleuse au-dessus de chaque œil.	Jaunâtre; des bandes transversales irrégulières & d'une couleur plus ou moins foncée.

ESPECES.	CARACTERES.			
	Plaques du dessous du corps.	Paires de petites plaques sous la queue.	Longueur totale	Longueur de la queue.
Vipère. *Vipera.*	146	39	2 pieds.	4 pouces.
Sipède. *Sipedon.*	144	73		
Chayque. *Chaiqua.*	143	76		
C. Violette. C. *Violaceus.*	143	25	1 pied 5 pouces 3 lignes.	2 pouces 3 lignes.
C. Rubannée. C. *Vittatus.*	142	78		
36me. de Gronovius. 36ma. *Gronovii.*	142	60		
Ammodyte. *Ammodytes.*	142	33		
C. Symétrique. C. *Symmetricus.*	142	26	1 pied 5 pouces 6 lignes.	2 pouces 3 lignes.
Tête-noire. C. *Capite-niger.*	140	62	2 pieds 1 pouce 7 lignes.	4 pouces 6 lignes.
Typhie. *Typhius.*	140	53		
Calmar. C. *Calemarius.*	140	22		

SUITE

SUITE DES CARACTERES.

Crochets à venin.	Écailles du dessus de la tête.	Écailles du dos.	Autres traits particuliers de la conformation extérieure.	Couleur.
à la mâchoire supérieure.	semblables à celles du dos.	relevées par une arêté.		D'un gris cendré; des taches noirâtres formant une bande dentelée, & disposée en zig-zag.
				Brune
à la mâchoire supérieure.				Deux bandes blanchâtres & longitudinales; deux points noirs sur chaque grande plaque; neuf taches rondes & noirâtres de chaque côté du cou du mâle.
o	neuf sur quatre rangs.	unies & en losange.		Violette; le dessous du corps blanchâtre avec des taches violettes, irrégulières placées alternativement à droite & à gauche.
o		ovales & petites.	la tête très-alongée & large par-derrière.	Blanchâtre; plusieurs raies longitudinales noires ou brunes; la tête noire avec plusieurs petites lignes blanches & tortueuses; les grandes plaques bordées de brun; une bande blanche, longitudinale & dentelée sous la queue.
				Bleuâtre; les grandes plaques blanchâtres, avec des taches noires & un léger sillon longitudinal. (*Séba, mus.* 2, *tab.* 35, *fig.* 4.)
à la mâchoire supérieure.	semblables à celles du dos.	ovales & unies.	une petite éminence mobile & deux tubercules sur le museau.	Des taches noires formant une bande longitudinale & dentelée.
o	neuf sur quatre rangs.	ovales & unies.		Foncée; une rengée de petites taches noires de chaque côté du dos, auprès de la tête; des bandes & des demi-bandes transversales & placées symétriquement sur le ventre.
o	neuf sur quatre rangs.	unies & ovales.		Le dessus du corps brun; la tête noire; le dessous du corps varié de blanchâtre & d'une couleur très-foncée, par taches transversales & rectangulaires.
				Bleuâtre.
o				Livide; des bandes transversales brunes; des rangs de points bruns, des taches presque carrées & placées symétriquement sous le corps; une raie longitudinale & couleur de feu sur la queue.

ESPECES.	CARACTERES.			
	Plaques du deſſous du corps.	Paires de petites plaques ſous la queue.	Longueur totale.	Longueur de la queue.
Ibibe. *Ibibe.*	138	72	2 pieds.	4 pouces 10 lignes.
Régine. *C. Reginæ.*	137	70		
C. Ponctuée. *C. Punctatus.*	136	43		
38me. de Gronovius. *38ma. Gronovii.*	136	39		
39me. de Gronovius. *39ma. Gronovii.*	135	42		
C. Mexicaine. *C. Mexicanus.*	134	77		
Lutrix. *Lutrix.*	134	27		
Hœmachate. *Hœmachata.*	132	22	1 pied 4 pouces 5 lignes.	1 pouce 10 lignes.
Bali. *Bali.*	131	46	6 pieds. 6 pouces	
Atropos. *Atropos.*	131	22		
Vampum. *Vampum.*	128	67	1 pied 10 pouces.	6 pouces
C. Striée. *C. Striatus.*	126	45		
C. Camuſe. *C. Simus.*	124	46		
Alidre. *Alidras.*	121	58		

SUITE DES CARACTÈRES.

Crochets à venin.	Écailles du dessus de la tête.	Écailles du dos.	Autres traits particuliers de la conformation extérieure.	Couleur.
o	neuf sur quatre rangs.	ovales & relevées par une arête.	quelquefois quatre grandes plaques entre l'anus & les premières paires de petites.	Bleue ou verte, tachetée de noir; une rangée de points noirs de chaque côté du corps; quelquefois une raie longitudinale sur le dos.
				Le dessus du corps brun; le dessous varié de blanc & de noir.
				D'un gris cendré, le dessous du corps jaune, avec neuf petites taches noires disposées sur trois rangs, chacun de trois taches.
				Variée de couleur de fer, de bleu & de blanc.
				Blanche; des taches blanches & noires.
				Le dessus & le dessous du corps jaunes; les côtés bleuâtres.
à la mâchoire supérieure.	neuf sur quatre rangs.	unies & en losange		Rouge; des taches blanches.
o	neuf sur quatre rangs.	rhomboïdales & unies.		Une bande longitudinale rouge & tachetée de blanc, de chaque côté du corps, dont le dessus est jaunâtre mêlé de blanc; quatre rangs longitudinaux de points jaunes sous le corps.
à la mâchoire supérieure.	semblables à celles du dos.	ovales & relevées par une arête.	la tête a un peu la forme d'un cœur.	Blanchâtre; quatre rangs longitudinaux de taches rosses, rondes & blanches dans leur centre; des taches noires sur la tête.
o	neuf sur quatre rangs.	ovales & relevées par une arête.	la tête petite à proportion du corps.	Bleue; des bandes transversales blanches & partagées en deux sur les côtés; une petite bande transversale brune sur chaque grande plaque.
o				Brune; le dessous du corps d'une couleur pâle.
			la tête arrondie, relevée en bosse, & le museau tres-court.	Une petite bande noire & courbée entre les yeux; une croix blanche, avec un point noir au milieu sur le sommet de la tête; le dessus du corps varié de noir & de blanc; des bandes transversales blanches; le dessous du corps noir.
				D'un blanc éclatant.

ESPECES.	CARACTERES.			
	Plaques du dessous du corps.	Paires de petites plaques sous la queue.	Longueur totale.	Longueur de la queue.
C. Verte & bleue. *C. Viridicœruleus.*	119	110	2 pieds	6 pouces.
C. Tachetée. *C. Maculatus.*	119	70	2 pieds.	5 pouc s 4 lignes.
C. des Dames. *C. Domicellarum.*	118	60		
C. d'Egypte. *C. Ægyptiacus.*	118	22		
C. Anguleuse. *C. Angulatus.*	117	70	1 pied	
Léberis. *Leberis.*	110	50		
C. Joufflue. *C. Buccatus.*	107	72		
Argus. *Argus.*				

SUITE DES CARACTERES.

Crochets à venin.	Écailles du deſſus de la tête.	Écailles du dos.	Autres traits particuliers de la conformation extérieure.	Couleur.
o	grandes.			D'un bleu foncé; le deſſous du corps d'un vert pâle.
o	neuf ſur quatre rangs.	hexagones & relevées par une arête.		Blanchâtre; de grandes taches en loſange ou irrégulières, rouſſâtres & bordées de noir ou de brun; le ventre blanchâtre & quelquefois tacheté.
o				Blanche; des bandes tranſverſales, irrégulières & noires; une raie noirâtre, irrégulière & longitudinale ſous le ventre.
à la mâchoire ſupérieure.		très-petites.	la derrière de la tête relevé par deux boſſes.	D'un blanc livide; des taches rouſſes.
o	neuf ſur quatre rangs.	ovales, un peu échancrées & relevées par une arête.		Blanchâtre; des bandes brunes, noirâtres vers leur bords, auguleuſes & très-larges vers le milieu de la longueur du corps.
à la mâchoire ſupérieure.				Des raies tranſverſales, étroites & noires; la tête blanche, avec deux taches rouſſes ſur le ſommet, & une tache triangulaire ſur le muſeau.
				Rouſſe; des bandes tranſverſales & blanches.
			le derrière de la tête relevé par deux boſſes.	Une tache blanche ſur chaque écaille; pluſieurs rangs de taches blanches, rondes, bordées de rouge, & rouges dans leur centre.

SECOND GENRE.

Serpens qui ont de grandes plaques sous le corps & sous la queue.

BOA.

ESPECES.	CARACTERES.			
	Plaques du dessous du corps.	Plaques du dessous de la queue.	Longueur totale.	Longueur de la queue.
Broderie.	290	128	2 pieds. 3 pouces 6 lignes.	7 pouces.
Ophrie. *B. Ophrias.*	281	64		
Enydre. *B. Enydris.*	270	115		
Cenchris. *B. Cenchria.*	265	57		
B. Rativore. *B. Murina.*	254	65	2 pieds 6 pouces.	4 pouces 2 lignes.
Schytale. *B. Schytale.*	250	70		
Devin. *B. Divinatrix.*	246	54	quelquefois plus de 30 pieds.	ordinairement le 9.e de la longueur du corps.

SUITE DES CARACTERES.				
Crochets à venin.	Écailles du deffus de la tête.	Écailles du dos.	Autres traits particuliers de la conformation extérieure.	Couleur.
o	femblables à celles du dos.	rhomboïdales & unies.	la tête large parderrière; le mufeau alongé.	Une chaîne de taches irrégulières en forme de broderie, le long du dos, & fur-tout fur la tête.
				Brune.
			les dents de la mâchoire inférieure très-longues.	D'un gris varié d'un gris plus clair.
				D'un jaune clair; des taches blanchâtres & grifes dans leur centre.
o	femblables à celles du dos.	rhomboïdales & unies.	la tête large parderrière; le mufeau alongé; de grandes écailles fur les lèvres.	Blanchâtre ou d'un vert de mer; cinq rangées longitudinales de taches rouffes, dont plufieurs font chargées de taches blanchâtres.
				D'un gris mêlé de vert; des taches noires & arondies le long du dos; d'autres taches noires vers leurs bords, blanches dans leur centre & difpofées des deux côtés du corps; des points noirs formant des taches alongées fur le ventre.
o	femblables à celles du dos.	hexagones & unies.	le mufeau alongé & terminé par une grande écaille prefque verticale; la tête élargie parderrière; le front élevé; un fillon longitudinal fur la tête.	De grandes taches ovales, fouvent échancrées à chaque bout & en demi-cercle, bordées d'une couleur foncée, & entourées d'autres petites taches.

ESPECES.	CARACTERES.			
	Plaques du deſſous du corps.	Plaques du deſſous de la queue.	Longueur totale	Longueur de la queue.
B. Muet. *B. Muta.*	217	34		
Bojobi. *B. Bojobi.*	203	77	2 pieds 11 pouces.	7 pouces.
Hipnale. *B. Hipnale.*	179	120	1 pied 11 pouces.	3 pouces.
Groin' *B. Porcaria.*	150	40	2 pieds.	8 pouces.

TROISIÈME GENRE.

Serpens qui ont le ventre couvert de grandes plaques, & la queue terminée par une grande pièce écailleuſe, ou par de grandes pièces articulées les unes dans les autres, mobiles & bruyantes

SERPENS A SONNETTE.

Crotali.

ESPECES.	CARACTERES.			
	Plaques du deſſous du corps.	Paires de petites plaques ſous la queue.	Longueur totale.	Longueur de la queue.
Boiquira. *Crot. Boiquira.*	182	27	4 pieds 10 lignes.	4 pouces.
Duriſſus. *Crot. Duriſſus.*	172	21	1 pied 5 pouces 6 lignes.	1 pouce 3 lignes.

SUITE

SUITE DES CARACTERES.

Crochets à venin.	Écailles du deſſus de la tête.	Écailles du dos.	Autres traits particuliers de la conformation extérieure.	Couleur.
à la mâchoire ſupérieure.			l'extremité de la queue garnie par-deſſous de 4 rangs de petites écailles.	Des taches noires, rhomboïdales & réunies les unes aux autres.
o	ſemblables à celles du dos.	rhomboïdales & unies.	la tête large par-derrière; le muſeau alongé; les lèvres garnies d'écailles grandes & ſillonnées.	Verte ou orangée; des taches irrégulières, éloignées l'une de l'autre, blanches ou jaunâtres, & bordées de rouge.
o	ſemblables à celles du dos.	rhomboïdales & unies.	les lèvres garnies d'écailles très-grandes & ſillonnées.	Jaunâtre; des taches blanchâtres bordées d'un brun preſque noir.
o	ſemblables à celles du dos.		le muſeau terminé par une grande écaille relevée.	Cendrée; des taches noires diſpoſées regulièrement; des bandes tranſverſales jaunes vers la queue.

SUITE DES CARACTERES.

Crochets à venin.	Écailles du deſſus de la tête.	Écailles du dos.	Autres traits particuliers de la conformation extérieure.	Couleur.
à la mâchoire ſupérieure.	ſix ſur trois rangs.	ovales & relevées par une arête.		D'un gris jaunâtre, une rangée longitudinale de taches noires bordées de blanc.
à la mâchoire ſupérieure.	ſix ſur trois rangs.	ovales & relevées par une arête.		Variée de blanc & de jaune; des taches rhomboïdales, noires & blanches dans leur centre.

ESPECES.	CARACTERES.			
	Plaques du deſſous du corps.	Paires de petites plaques ſous la queue	Longueur totale.	Longueur de la queue.
Dryinas. *Crot. Dryinas.*	165	30		
Millet. *Crot. Miliarius.*	132	32	15 pouces 10 lignes.	1 pouce 10 lignes.
Serp. à ſonn. Piſcivore. *Crot. Piſcivorus.*			5 pieds.	

QUATRIÈME GENRE.

Serpens dont le deſſous du corps & de la queue eſt garni d'écailles ſemblables à celles du dos.

ANGUIS. *Angues.*

ESPECES.	CARACTERES.			
	Rangs d'écailles ſous le corps.	Rangs d'écailles ſous la queue.	Longueur totale.	Longueur de la queue.
Rouleau. *An. Cylindrica.*	240	13	2 pieds 6 pouces.	1 pouce.
Rouge. *An. Rubra.*	240	12	1 pied 6 pouces.	6 lignes.
Lombric. *An. Lumbricalis.*	230	7	8 pouces 11 lignes.	1½ ligne.
Long-nez. *An. Naſuta.*	218	12	1 pied.	

SUITE DES CARACTERES.

Crochets à venin.	Écailles du dessus de la tête.	Écailles du dos.	Autres traits particuliers de la conformation extérieure.	Couleur.
à la mâchoire supérieure.	deux grandes.	ovales & relevées par une arête.		Blanchâtre; des taches d'un jaune plus ou moins clair.
à la mâchoire supérieure.	neuf sur quatre rangs.	ovales & relevées par une arête.		Grise; trois rangs longitudinaux de taches noires; celles de la rangée du milieu rouges dans leur centre, & séparées l'une de l'autre par une tache rouge.
à la mâchoire supérieure.			la queue terminée par une pointe longue & dure.	Brune; le ventre & les côtés du cou noirs, avec des bandes transversales jaunes & irrégulières.

SUITE DES CARACTERES.

Crochets à venin.	Écailles du dessus de la tête.	Écailles du dos.	Autres traits particuliers de la conformation extérieure.	Couleur.
o	3 grandes.	unies.		Les diverses écailles blanches bordées de roux; des bandes transversales d'une couleur foncée, & dont plusieurs se réunissent.
o	3 grandes sur deux rangs.	hexagones & unies.		Les écailles rouges & bordées de blanc; des bandes transversales noirâtres au-dessus & au-dessous du corps.
les mâchoires presque toujours sans dents.	3 grandes.	très-unies & très-petites.	la bouche au-dessous du museau & très-petite, ainsi que l'anus.	Le dessus & le dessous du corps d'un blanc livide.
			la bouche au-dessous du museau qui est très-alongé; la queue terminée par une pointe dure.	D'un noir verdâtre; une tache jaune sur le museau; deux bandes obliques de la même couleur sur la queue; le ventre jaune.

ESPECES.	CARACTERES.			
	Rangs d'écailles sous le corps.	Rangs d'écailles sous la queue.	Lougueur totale.	Longueur de la queue.
Queue-lancéolée. *An. Laticauda.*	200	50		
An. Cornu. *An. Cornuta.*	200	15		
Miguel. *Miguel.*	200	12	1 pied.	3 lignes.
Trait. *Sagitta.*	186	23		
Colubrin. *An. Colubrina.*	180	18		
Réseau. *An. Reticulata.*	177	37		
Peintade. *Meleagris.*	165	32		
Orvet. *Orvet.*	135	135	3 pieds.	1 pied 6 pouces.
An. Jaune & brun. *An. Flavofusca.*	127	223	1 pied 6 pouces.	1 pied 1 pouce 6 lignes.
Eryx. *Eryx.*	126	136		un peu plus grande que celles du corps.
Plature. *Platura.*			1 pied 6 pouces.	2 pouces.

SUITE DES CARACTERES.

Crochets à venin.	Écailles du dessus de la tête.	Écailles du dos.	Autres traits particuliers de la conformation extérieure.	Couleur.
			la queue très-comprimée par les côtés & terminée en pointe.	Pâle; des bandes transversales brunes.
			deux dents qui percent la lèvre supérieure & ont l'apparence de deux petites cornes.	
o	neuf sur quatre rangs.	unies		Jaune; une ou trois raies longitudinales brunes; des bandes transversales très-étroites & de la même couleur.
			les écailles qui recouvent le ventre sont un peu plus larges que celles qui garnissent le dos.	
	grandes.			Variée de brun & d'une couleur pâle.
				Les écailles brunes & blanches dans leur centre.
				Verdâtre; plusieurs rangées longitudinales de points noirs ou bruns.
	neuf sur quatre rangs.	hexagones & unies.		Les écailles du dessus du corps rousses & bordées de blanchâtre; quatre raies longitudinales, brunes ou noires; le ventre d'un brun très-foncé; la gorge marbrée de blanc, de noir & de jaunâtre.
				D'un vert mêlé de brun; plusieurs rangées longitudinales de points jaunes; le ventre jaune.
o		arrondies & unies.	la mâchoire supérieure un peu plus avancée que l'inférieure.	D'un roux cendré; trois raies noires & longitudinales.
les mâchoires sans dents.		arrondies, très-petites, & placées à côté les unes des autres.	la queue comprimée par les côtés, & un peu arrondie à son extrémité.	Noire; le dessous du corps blanc; la queue variée de blanc & de noir.

CINQUIÈME GENRE.

Serpens dont le corps & la queue ſont entourés d'anneaux écailleux.

AMPHISBÈNES. *Amphiſbænæ.*

ESPECES.	CARACTERES.			
	Anneaux du corps.	Anneaux de la queue.	Longueur totale	Longueur de la queue.
Blanchet. *Amphiſb. Alba.*	223	16	1 pied 5 pouces 9 lignes.	1 pouce 6 lignes.
Amphiſb. Enfumé. *Amphiſb. Fuliginoſa.*	200	30	1 pied 1 pouce 6 lignes.	6 lignes.

SIXIÈME GENRE.

Serpens dont les côtés du corps préſentent une rangée longitudinale de plis.

CŒCILES. *Cæciliæ.*

ESPECES.	CARACTERES.			
	Plis des côtés du corps.	Plis des côtés de la queue.	Longueur totale.	Longueur de la queue.
Cœc. Viſqueux. *Cæc. Glutinoſa.*	340	10		
Ibiare. *Ibiare.*	135		1 pied.	

SUITE DES CARACTERES.

Crochets à venin.	Écailles du dessus de la tête.	Écailles du dos.	Autres traits particulies de la conformation extérieure.	Couleur.
	six sur trois rangs.		huit tubercules près de l'anus.	Blanche
o	six sur trois rangs.		huit tubercules près de l'anus.	Noirâtre, variée de blanc.

SUITE DES CARACTERES.

Crochets à venin.	Écailles du dessus de la tête.	Écailles du dos.	Autres traits particuliers de la conformation extérieure.	Couleur.
				Brune; une raie blanchâtre sur les côtés.
			la mâchoire supérieure garnie de deux petits barbillons; la queue très-courte.	

SEPTIÈME GENRE.

Serpens dont le dessous du corps, présentant vers la tête de grandes plaques, montre vers l'anus des anneaux écailleux, & dont l'extrémité de la queue est garnie par-dessous de très-petites écailles.

LANGAHA. *Langaha.*

ESPECES.	CARACTERES.			
	Grandes plaques.	Anneaux écailleux.	Longueur totale.	Longueur de la queue.
Langaha de Madagascar. *Langaha.*	184	42	2 pieds 8 pouces.	

HUITIÈME GENRE.

Serpens qui ont le corps & la queue garnis de petits tubercules.

ACROCHORDES. *Acrochordi.*

ESPECES.	CARACTERES.			
			Longueur totale.	Longueur de la queue.
Achrochorde de Java. *Acrochordus Javanicus.*			8 pieds. 3 pouces	11 pouces.

SUITE

SUITE DES CARACTERES.				
Crochets à venin.	Écailles du deſſus de la tête.	Écailles du dos.	Autres traits particuliers de la conformation extérieure.	Couleur.
à la mâchoire ſupérieure.	ſept ſur deux rangs.	rhomboïdales.		Les écailles rougeâtres, chargées à leur baſe d'un petit cercle gris & d'un point jaune.

SUITE DES CARACTERES.				
Crochets à venin.	Écailles du deſſus de la tête.	Écailles du dos.	Autres traits particuliers de la conformation extérieure.	Couleur.
o	petites & en grand nombre.		la queue très-menue à proportion du corps.	Noire; le deſſous du corps blanchâtre; les côtés blanchâtres, tachetés de noir.

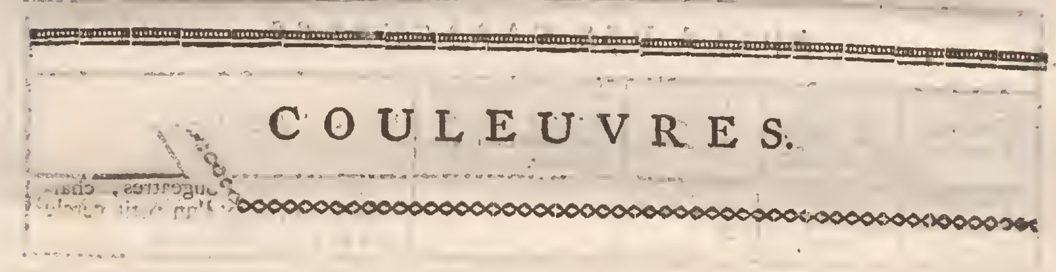
AVIS AU RELIEUR.

L'ÉLOGE du Comte de Buffon ne faiſant pas partie de cette Hiſtoire Naturelle des Serpens, doit être placé avant le titre de ce Volume.

PREMIER GENRE.

S E R P E N S

Qui ont de grandes plaques sous le corps, & deux rangées de petites plaques sous la queue.



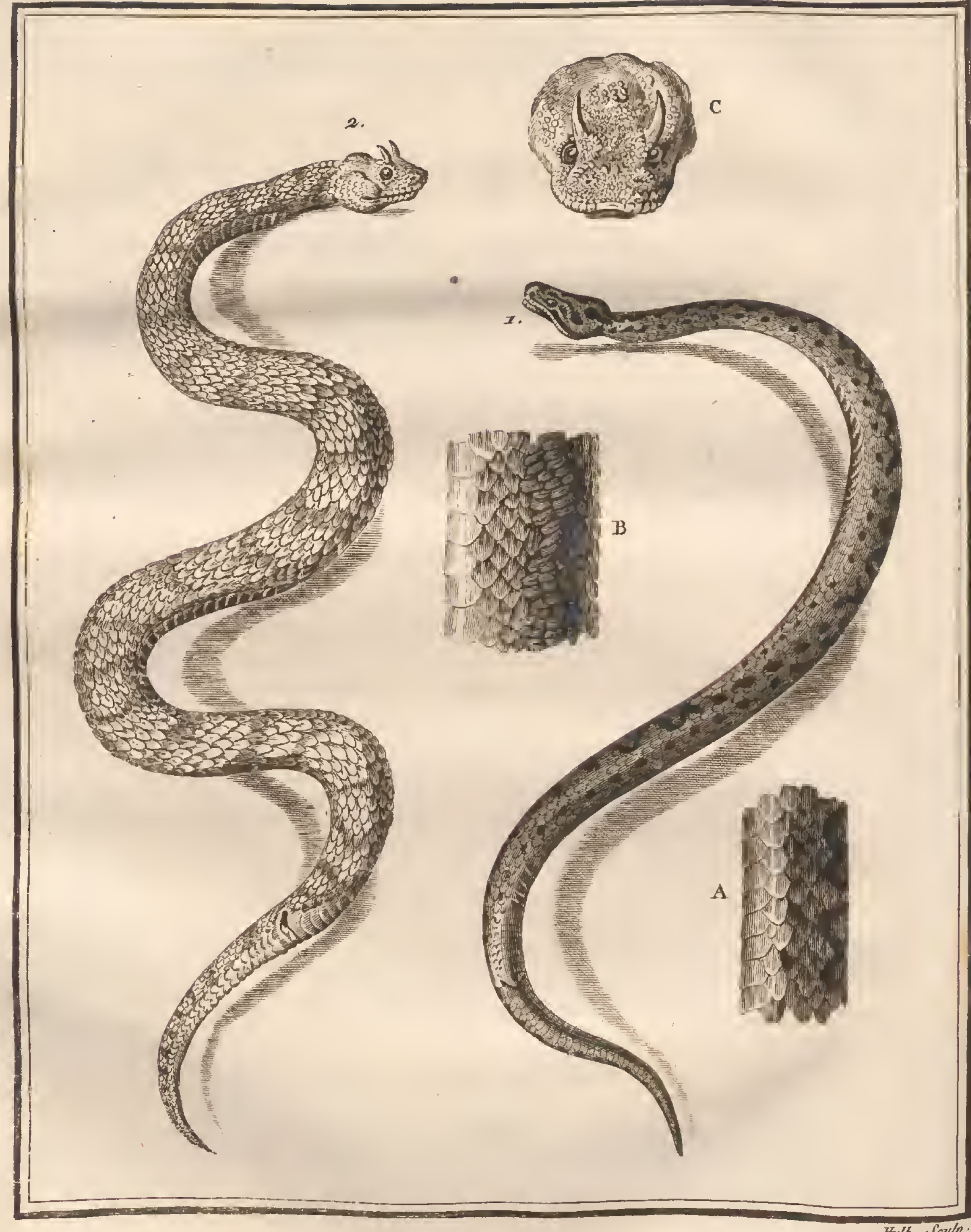
COULEUVRES.

COULEUVRES VIPÈRES.

LA VIPÈRE COMMUNE (a).

L'ORDRE des Serpens paroît être un de ceux qui renferment le plus de ces espèces funestes dont les sucs empoisonnés donnent la mort lorsqu'ils se

(a) En Grec, Εχις, *le mâle*, Εχιδνα, *la femelle*.
Viper or adder, *en Anglois*.
La vipère, *M. d'Aubenton*, *Hist. natur. des Serpens*, *Encyclopédie méthodique*.
Colub. Berus, *Linneus*, *Systema naturæ*, *amphibia Serpentes*.
Coluber Berus. — Vipera Francisci Redi. — Vipera mosis, charas. — *Laurenti*, *Specimen Medicum. Viennæ*, 1768, *fol.* 97 *& seq.*
Vipera, *Ray*, *Synopsis Quadrupedum & Serpentini generis. Londr.* 1693, *p.* 285.
Vipera, *Gesner de Serpentum natura. fol.* 71.
Col. Berus, *Wulf*, *Ichthyologia cum amphibiis regni Borussici.*
Viper or adder, *Essay Touwards à naturel History of Serpents by Charles Owen. London*, 1742, *p.* 51, *pl.* 1.
Viper, *Zoologie Britannique*, *vol.* 3, *p.* 25, *pl.* 4, *No.* 12.
Vipera anglica, fusca dorso lineâ undatâ nigricante conspicuâ. *Petiv. mus. fol.* 17, *No.* 103.
Vipère, *M. Valmont de Bomare.*
Vipera vera indiæ orientalis. *Seba*, *muse.* 2, *tabula* 8, *fig.* 4.
Nous croyons devoir prévenir ici, relativement à la nomenclature des diverses espèces de Serpens dont nous allons traiter, que plusieurs noms dont les Modernes se servent pour les désigner, ont été également employés par les Anciens; tels sont les noms de *berus*, *prester*, *aspic*, *boa*, *padera*, *cœcilia*, *miliaris*, *triscalis*, *dipsas*, *driynus*, *elaps*, *molurus*, *schytale*, &c. Mais les Anciens ont si peu caractérisé les différentes espèces auxquelles ils ont attribué ces



1. LA VIPERE COMMUNE . 2. LE CERASTE *grandeur de moitié de nature.*
Les figures A.B.C. *grandeur de nature.*

mêlent avec le sang. Il ne faut pas croire cependant que le plus grand nombre de ces Reptiles soient venimeux; l'on doit présumer que, tout au plus le tiers des diverses espèces de Serpens, renferme un poison très-actif. Ce sont ces espèces redoutables qu'il importe le plus de connoître, pour les éviter; aussi commencerons-nous, en traitant de chaque genre de Serpens, par donner l'histoire de ceux qui, pour ainsi dire, recèlent la mort, & dont l'approche est d'autant plus dangereuse, que leurs armes empoisonnées, presque toujours enveloppées dans une sorte de fourreau qui les dérobe aux regards, ne peuvent faire naître aucune méfiance inspirer aucune précaution.

Parmi ces espèces, dont le venin est plus ou moins funeste, une des plus anciennement & des mieux connues, est la vipère commune. Elle est, en effet, très-multipliée en Europe; elle habite autour de nous, elle infeste nos bois, & souvent nos demeures; aussi a-t-elle inspiré, depuis long-temps, une grande crainte; & cependant avec quelle attention n'a-t-elle pas été observée? Objet d'importantes recherches & de travaux multipliés d'un grand nombre de Savans, combien de fois n'a-t-elle pas été décrite, disséquée & soumise à diverses épreuves? Nous avons donc cru devoir commencer l'histoire de tous les Serpens par celle de la vipère commune? sa conformation, tant intérieure qu'extérieure, ses propriétés, ses habitudes naturelles ayant été très-étudiées, & pouvant par conséquent être présentées avec clarté, répandront une grande lumière sur tous les objets que nous leur comparerons, & dont on pourra connoître plusieurs parties, encore voilées pour nous, par cela seul qu'on verra un grand nombre de leurs rapports avec un premier objet bien connu & vivement éclairé.

La vipère commune est aussi petite, aussi foible, aussi innocente, en apparence, que son venin est dangereux. Paroissant avoir reçu la plus petite part des propriétés brillantes que nous avons reconnues en général dans l'ordre des Serpens, n'ayant ni couleurs agréables, ni proportions très-déliées, ni mouvemens agiles, elle seroit presque ignorée, sans le poison funeste qu'elle distille. Sa longueur totale est communément de deux pieds; celle de la queue, de trois ou quatre pouces, & ordinairement cette partie du corps est plus longue & plus grosse dans le mâle que dans la femelle; sa couleur est d'un gris cendré, & le long de son dos, depuis la tête jusqu'à l'extrémité de la queue, s'étend une sorte de chaîne composée de taches noirâtres de forme irrégulière, & qui, en se réunissant en plusieurs endroits les unes aux autres, représentent fort bien une bande dentelée & située en zig-zag. On voit aussi, de chaque côté du corps, une rangée de petites taches noirâtres, dont chacune correspond à l'angle rentrant de la bande en zig-zag.

Toutes les écailles du dessus du corps sont relevées au milieu par une petite arête, excepté la dernière rangée de chaque côté, où les écailles sont unies & un peu plus grandes que les autres. Le dessous du corps est garni

noms, qu'il est presque impossible de les reconnoître; tout ce que j'ai cru découvrir en général, par une comparaison attentive des expressions des Anciens, avec les descriptions des Serpens qui ont été bien observés, c'est que les Anciens n'ont pas toujours appliqué ces noms à des espèces distinctes, & qu'ils les ont souvent employés pour de simples variétés d'âge ou de sexe, appartenantes à des espèces communes en Europe, & particulièrement en Grèce.

de grandes plaques couleur d'acier & d'une teinte plus ou moins foncée, ainſi que les deux rangs de petites plaques qui ſont au-deſſous de la queue (*b*).

Quelquefois, dans la vipère commune, de même que dans un très-grand nombre d'autres eſpèces de Serpens, les grandes pièces qui recouvrent le ventre & le deſſous de la queue ſont, ainſi que les autres écailles, plus pâles ou plus blanches dans la partie qui eſt cachée par la plaque ou l'écaille voiſine, que dans la partie découverte, & le défaut de lumière paroît nuire à la vivacité des couleurs ſur les écailles des Serpens, comme ſur les pétales des fleurs; mais on ne remarque communément cette nuance plus foible de la partie cachée, que ſur les Serpens en vie ou ſur ceux qui ont été deſſéchés. Il arrive le plus ſouvent, au contraire, que ſur les Serpens conſervés dans l'eſprit-de-vin, la partie des grandes plaques ou des autres écailles qui eſt toujours découverte, eſt d'une nuance plus blanchâtre, comme plus expoſée à l'action de l'eſprit ardent qui altère toutes les couleurs.

Le deſſus du muſeau & l'entre-deux des yeux ſont noirâtres; & ſur le ſommet de la tête, deux taches alongées, placées obliquement, ſe réuniſſent par un bout & ſous un angle aigu.

La tête va en diminuant de largeur du côté du muſeau, où elle ſe termine en s'arrondiſſant; & les bords des mâchoires ſont revêtus d'écailles plus grandes que celles du dos, tachetées de blanchâtre & de noirâtre, & formant un rebord aſſez ſaillant (*c*).

(*b*) Nous avons compté, ſur le plus grand nombre d'individus que nous avons examinées, 146 grandes plaques & 39 rangées de petites.

„ Depuis le commencement du cou juſqu'au commencement de la queue, il y a autant de „ grandes écailles qu'il y a de vertèbres; & comme chaque vertèbre a, de chaque côté, une „ côte, chaque écaille rencontre, par ſes deux bouts, la pointe de toutes les deux, & leur „ ſert comme de défenſe & de ſoutien." *Mémoir. pour ſervir à l'hiſt natur. des animaux. Deſcription anatomique de la vipère*, *tom.* 3, *p.* 608.

(*c*) Nous avons cru qu'on verroit avec d'autant plus de plaiſir ici une courte expoſition des principales parties intérieures de la vipère, que ſa conformation interne eſt très-ſemblable à celle du plus grand nombre de Serpens dont nous traiterons dans cet Ouvrage, & qui par-là ſeront connus à l'intérieur auſſi-bien qu'à l'extérieur. Nous n'avons pu mieux faire que de rapporter les propres paroles de M. Charas, qui a diſſéqué avec ſoin la vipère commune, & dont nous avons vérifié les obſervations que l'on trouvera ici. „ Le muſeau eſt compoſé d'un „ os en partie cartilagineux, garni aux environs de quelques bouts de muſcles qui viennent „ de plus loin, qui ſont auſſi accompagnés de quelques petites veines & de quelques petites „ artères. Cet os eſt encore couvert de la peau écailleuſe, retrouſſée, comme nous l'avons „ dit, dans ſes extrémités. Il y a deux conduits dans ſes deux côtés, qui forment les narines, „ leſquelles ont chacune une ouverture petite & ronde, à droite & à gauche ſur le devant, „ & leur nerf propre, qui vient depuis la partie antérieure du cerveau juſqu'à leur orifice, „ & qui leur communique l'odorat.... Cet os cartilagineux a tout autours divers angles, „ & eſt articulé par de forts ligamens au-dedans & autour de la partie creuſe & antérieure du „ crâne, ce qui n'empêche pas qu'il ne ſoit un peu flexible dans cette articulation.

„ Le crâne ſe trouve creuſé dans ſa partie antérieure, & repréſente une forme de cœur lorſ„ qu'on en ſépare l'os du muſeau. Il a deux pointes avancées qui embraſſent en partie cet „ os là; il eſt entouré, en ſa partie ſupérieure, d'un petit bord avancé en forme de corniche; „ il eſt échancré aux deux côtés où ſont ſitués les yeux, & y forme leurs orbites, dont la „ partie poſtérieure eſt étendue en pointe qui répond à celle de devant. Tout le crâne, en „ toutes ſes parties, eſt d'une ſubſtance fort compacte & fort dure; il y a trois ſutures princi„ pales dans ſa partie ſupérieure; l'une qu'on peut nommer ſagittale, qui diviſe de long en „ long la partie du deſſus des deux yeux; l'autre, qui ſe peut nommer coronale, qui diviſe le „ crâne en travers derrière les deux orbites, & la troiſième, qui le ſépare encore en travers

Le nombre des dents varie suivant les individus; il eſt ſouvent de ving-huit dans la mâchoire ſupérieure, & de vingt-quatre dans l'inférieure; mais toutes

„ près du commencement de l'épine. Dans la ſuperficie de la partie ſupérieure du crâne, on „ remarque la forme d'un cœur bien repréſenté, ſitué dans ſon milieu, qui a ſa baſe près de „ la ſuture que j'ai nommée coronale, & qui porte ſa pointe vers la partie poſtérieure du crâ- „ ne, qui eſt ſéparée par la troiſième ſuture. Il y a auſſi une autre grande ſuture tout autour „ des parties latérales inférieures du crâne, par laquelle il ſe peut diviſer en deux corps, l'un „ ſupérieur & l'autre inférieur: ce dernier eſt fait en forme de dos renverſé, allant de long „ en long, creuſé au-dedans, & repréſentant la forme d'un ſoc qui a comme des ailerons à „ ſes côtés, & dont la pointe avance au-deſſous de l'entre-deux des yeux; ſa partie poſtérieure „ deſcend juſqu'au fond du palais, où elle a, dans ſon deſſous, une pointe deſcendant en for- „ me de monticule renverſé. Toutes les ſutures du crâne ſont ſi bien unies dans leur jonc- „ tion, & ſi fortement annexées, qu'il eſt fort difficile de les diſtinguer, & encore plus d'en „ ſéparer les parties ſans les caſſer, à moins que de faire bouillir le crâne dans quelque liqueur.

„ La ſubſtance du cerveau de la vipère eſt diviſée en cinq corps principaux, dont les deux „ premiers ſont ronds & longuets, chacun de la grandeur & de la forme d'un grain de ſemen- „ ce de chicorée; ils ſont ſitués de long en long entre les deux yeux, & c'eſt de ces corps „ que partie moyenne du crâne, & au-deſſous de cette forme de cœur dont nous avons parlé; „ chacun de ces corps approche de la groſſeur d'un grain de ſemence de *milium ſolis*, & re- „ préſente à-peu-près la forme d'une poire, dont la pointe eſt tournée vers la partie antérieure „ de la tête. Deux de ces corps ſont ſitués dans la partie ſupérieure, de long en long & à „ côté l'un de l'autre: le troiſième, qui eſt tant ſoit peu plus petit, eſt ſituée ſous le milieu „ des deux, & peut être nommé le cervelet ou le petit cerveau.

„ La moëlle ſpinale ſemble être un même corps avec ce dernier, quoiqu'elle ait ſa place „ ſéparée dans la partie poſtérieure du crâne: elle eſt d'une ſubſtance un peu plus blanche & „ un peu plus molle que les corps dont nous venons de parler, & de la groſſeur d'un petit „ grain de froment; elle produit un corps de la même ſubſtance, qui s'étend en long, & paſ- „ ſant en droite ligne au travers de toutes les vertèbres de l'épine du dos, vient aboutir à „ l'extrémité de la queue. Les corps du cerveau de la vipère ſont couverts d'une tunique aſ- „ ſez épaiſſe, & qui leur eſt aſſez adhérente, qu'on peut nommer dure-mère; elle eſt de cou- „ leur noire, d'où il eſt arrivé que quelques Auteurs, qui n'avoient pas pris la peine de re- „ garder ſous la tunique, ont dit que le cerveau de la vipère étoit de couleur noire. Sous „ cette dure-mère, chaque corps du cerveau, ſéparément, a encore une petite membrane qui „ l'enveloppe, qu'on peut nommer pie-mère. On remarque de petits interſtices entre ces „ corps, & même dans le corps de la moëlle ſpinale, qui pourroient paſſer pour des ventri- „ cules; & je ne doute pas que, ſi le ſujet étoit un peu plus gros, on n'y pût remarquer la „ plupart des parties conſidérables qui ſe voient dans les animaux plus grands.

„ A chaque côté ſupérieur du milieu de ce cœur que l'on voit au-deſſus du crâne, il y a „ un petit os plat qui a environ une ligne & demie de long, qui lui eſt fortement articulé, „ lequel, ſuivant & adhérent au même côté du crâne juſqu'à ſa partie poſtérieure, vient s'ar- „ ticuler de nouveau à un autre os plat plus long & plus fort, & y forme comme un coude; „ ce dernier os deſcend en bas & vient s'articuler fortement au bout interne de la mâchoire „ inférieure, au milieu de laquelle articulation la mâchoire ſupérieure vient aboutir & s'y ar- „ ticule, mais non pas ſi fortement, parce qu'elle a d'autres articulations dont l'inférieure eſt „ dépourvue. Ces os, qui ſont comme des clavicules, ſervent & de ſoutien aux mâchoires, „ & à les ouvrir & reſſerrer, & ils y ſont aidés par les nerfs & par les muſcles dont la Na- „ ture les a pourvus.

„ Il y a auſſi, à chaque bout avancé de l'orbite, un petit os plat, ayant environ deux lig- „ nes & demie de long, qui eſt fortement articulé & conjointement avec la racine de la dent „ canine, lequel, par ſon autre bout, eſt auſſi fortement articulé au milieu de la mâchoire ſu- „ périeure, tant pour la ſoutenir que pour la faire avancer enſemble avec la groſſe dant lors- „ qu'elle ſe relève pour mordre. La mâchoire ſupérieure eſt diviſée en deux ſur le devant, „ & eſt ſéparée par l'os cartilagineux du muſeau, où ſes deux bouts ſont articulés de chaque „ côté. Ces deux mâchoires ſont beaucoup plus internes que celles de deſſous, & les groſſes „ dents ſont ſituées hors de leur rang & à leur côté, en tendant en dehors, & leur ſervent „ comme de défenſes; elles ſont compoſées chacune d'un ſeul os, qui a environ dix lignes de „ long.

les vipères ont, de chaque côté de la mâchoire supérieure, une ou deux, & quelquefois trois ou quatre dents longues d'environ trois lignes, blanches, dia-

„ La mâchoire de dessous est aussi divisée en deux : ces mâchoires sont annexées pardevant „ l'une à l'autre, par un muscle qui les ouvre ou les resserre au gré de l'animal, & n'ont „ d'autre articulation que celle que nous avons dit de leur bout interne avec la clavicule qui „ descend du crâne, & avec le bout interne des mâchoires supérieures. Chacune de ces mâ- „ choires est composée de deux os, articulés ensemble vers le milieu de la mâchoire; celui „ de devant embrasse dessus & dessous celui de derrière, & se peut ployer en dehors en cet „ endroit lorsque la vipère veut mordre, & il est tant soit peu recourbé en dedans vers son „ extrémité; c'est sur cet os seul que les dents de dessous sont fichées.

„ Les nerfs principaux de la tête de la vipère sont, en premier lieu, ceux dont nous avons „ parlé; savoir, ceux de l'odorat, ceux des yeux & de l'ouïe. Il y a, outre ceux-là, ceux „ du goût, celui qu'on peut appeller la sixième paire errante, qui se distribue après dans tou- „ tes les parties vitales & naturelles, & ceux qui, sortant de la moëlle spinale, sont portés „ par toute l'habitude du corps. Il y a aussi plusieurs nerfs qui partent de la partie inférieure „ du cerveau, & qui passent au travers du crâne; mais à cause de leur délicatesse, il est très- „ difficile de les suivre jusqu'à leur insertion.

„ Il y a encore un nerf considérable qui sort du crâne derrière celui de l'ouïe, qui laisse „ dans l'entre-deux une petite apophyse au crâne, & qui, descendant le long de la clavicule, „ fait son cours sur la mâchoire inférieure, & s'insère dans son milieu, puis il poursuit au- „ dedans jusqu'à son extrémité, & se distribue dans toutes les dents qui y sont fichées.

„ La tête a aussi ses veines & ses artères, qui, venant du foie & du cœur, s'y distribuent „ en une infinité de rameaux, dont toutes ses parties sont arrosées. Elle est aussi garnie de „ plusieurs muscles aux côtés & au-dessous du crâne, & aux environs des clavicules & des „ mâchoires supérieures & inférieures, qui servent non-seulement à remplir les creux du crâne „ & à couvrir les os qui y sont articulés, mais à donner le mouvement à toutes les parties „ qui en ont besoin; à quoi aussi les nerfs contribuent de leur part.

„ Le grand nombre des os qui restent au corps de la vipère, après ceux de la tête, ne „ consiste qu'en vertèbres & en côtes. Les vertèbres commencent à la partie postérieure du „ crâne, à laquelle la première est articulée; les autres sont arrangées de suite, fortement arti- „ culées l'une à l'autre, & continuent jusqu'à l'extrémité de la queue. Chaque vipère, tant „ mâle que femelle, a cent quarante-cinq vertèbres depuis la fin de la tête jusqu'au commen- „ cement de la queue; & deux cent quatre-vingt-dix côtes, qui est le nombre double des ver- „ tèbres, à chacune desquelles il y a deux côtes articulées, une de chaque côté, qui sont „ ployées & qui embrassent les parties vitales & les naturelles de la vipère, & dont chaque „ pointe vient se rendre à un des bouts de la grande écaille de dessous le ventre, qui est pro- „ pre à toutes les deux; en sorte qu'il y a autant de grandes écailles sous le ventre, depuis „ la fin de la tête jusqu'au commencement de la queue, qu'il y a de vertèbres assorties de „ leurs deux côtes. Outre cela, il y a vingt-cinq vertèbres depuis le haut de la queue jusqu'à „ son extrémité, & ces vertèbres n'ont plus de côtes, mais elles ont, en leur place, de peti- „ tes apophyses qui diminuent en grandeur, de même que les vertèbres, en tendant vers le „ bout de la queue.

„ Les vertèbres ont une apophyse épineuse en leur partie supérieure, qui va de long en „ long, & qui a près d'une ligne de haut; elles en ont au-dessous une autre pointue, qui est „ courbée vers le côté de la queue, & qui est de même hauteur que la supérieure: elles ont „ aussi des apophyses transverses aux deux côtés, auxquelles les côtes sont articulées; elles „ sont creuses dans leur milieu, & reçoivent le corps de la moëlle qui part du derrière de la „ tête, qui fournit autant de paires de nerfs qu'il y a de vertèbres, & qui continue jusqu'à „ l'extrémité de la queue.

„ Il y a quatre grands muscles bien forts & bien longs, qui prennent leur origine du der- „ rière de la tête, & qui descendent deux de chaque côté des apophyses épineuses, l'un joig- „ nant l'épine, & l'autre au côté & un peu au-dessous du premier, qu'il accompagne de long- „ en long jusqu'au bout de la queue. Il y a aussi deux grands muscles de pareille longueur „ qui sont attachés à la partie intérieure des vertèbres, & qui les accompagnent d'un bout à „ l'autre, de même que les supérieurs. Nous remarquons aussi de chaque côté, autant de „ muscles intercostaux qu'il y a de vertèbres, servant au même usage que ceux des autres ani-

phanes, crochues & très-aiguës; on les a appellées les dents canines de la vipère, à cause d'une ressemblance imparfaite qu'elles ont avec les dents ca-

„ maux, qui séparent les côtes depuis la racine jusqu'à leur pointe; tous ces muscles sont aussi „ accompagnés de veines & d'artères, de même que les plus grands.

„ La trachée-artère est située au-dessus & tout le long de la langue, & lui sert comme de „ couverture par sa partie antérieure; elle a son commencement à l'entrée de la gueule, où „ elle présente un trou ovale relevé en haut, & ayant comme un petit bec en sa partie infé- „ rieure. Elle est composée, à l'entrée, de plusieurs anneaux cartilagineux joints les uns aux „ autres, qui continuent environ la longueur d'un bon pouce, & qui se jettent dans le côté „ droit de la vipère, où ils rencontrent le poumon; & depuis cet endroit-là, on ne voit plus „ que les demi-anneaux renversés, lesquels étant joints des deux côtés à des membranes qui „ dépendent du poumon & qui lui sont annexées par-dessous d'un bout à l'autre, étant aidés „ du même poumon, servent à la respiration, & continuent leur rang & leur connexion jus- „ ques vers la quatrième partie du foie, qui lui est soumis, aussi-bien que le cœur. La tra- „ chée-artère a en tout huit ou neuf pouces de long, & à l'endroit où ses demi-anneaux finis- „ sent, elle s'unit avec une membrane qui attire & reçoit l'air jusqu'au commencement des in- „ testins, où elle forme comme un cul-de-sac en rond.

„ Le poumon étant joint à la trachée-artère, & faisant avec elle un même corps, est, par „ conséquent, situé, comme elle, au côté droit; ils commencent là où finissent les anneaux „ entiers de la trachée-artère. Le poumon est fait en forme de rets, il n'a aucuns lobes, il „ est d'une couleur rouge, fort claire & fort vive, d'une substance assez mince, assez transpa- „ rente, & un peu rugueuse; il est attaché par des membranes à la partie supérieure des an- „ neaux imparfaits, il a sept ou huit pouces de long, & un petit travers de doigt de large; „ il est tout semé de veines & d'artères.

„ Le cœur & le foie sont aussi situés au côté droit de la vipère; & au-devant du cœur il y „ a, à environ le tiers d'un travers de doigts, un petit corps charnu & un peu plat, de la „ grosseur d'un petit poids, qui est rempli d'eau; ce petit corps est situé au-dessous du pou- „ mon, de même que le cœur & le foie, & est suspendu par les mêmes membranes qui les „ soutiennent; on peut le prendre pour une espèce de fagouë ou de *tymus*, & il peut avoir „ les mêmes usages.

„ Le cœur est situé environ quatre ou cinq pouces au-dessous du commencement du pou- „ mon; il est de la grosseur d'une féverole ou d'une petite fève, il est longuet, charnu, & „ environné de son péricarde, qui est composé d'une tunique assez épaisse; il a deux ventri- „ cules, l'un du côté droit, & l'autre du côté gauche; il a aussi deux ouvertures. Le sang „ qui vient de la veine-cave entre dans la ventricule droit, & se jetant dans le gauche, en „ sort par l'artère-aorte, qui se divise d'abord en deux gros rameaux, dont l'un monte vers „ les parties supérieures, & l'autre, passant au-dessous de l'œsophage & prenant son chemin „ en biais, se divise dans la suite en plusieurs rameaux, qui se répandent & sont portés à tou- „ tes les parties, jusqu'au bout de la queue.

„ Le foie est un corps charnu, de couleur rouge-brun, situé demi-pouce au-dessous du cœur, „ & soutenu des mêmes membranes; sa longueur & sa grosseur sont assez inégales, mais les „ plus grands foies ont jusqu'à cinq & six pouces de long, & un demi-pouce de large. Le „ foie est composé de deux grands lobes, dont le droit descend un bon pouce plus bas que „ le gauche. Ces deux lobes sont arrosés de la veine-cave, qui semble les séparer de long „ en long en deux corps, & même elle le fait dans leur moitié inférieure, coulant dans „ leur entre-deux, & leur servant pour les joindre en un même corps. La moitié supérieure „ du foie est continue, & ne se peut diviser sans la couper. Le tronc de la veine-cave se „ divise en deux rameaux en sa partie supérieure, dont le principal & le plus gros aboutit „ au cœur, & l'autre passe sous le poumon; & de-là aux parties supérieures, la même veine- „ cave, dans sa partie inférieure, se divise en plusieurs rameaux qui descendent dans toutes „ les parties du dessous.

„ La vipère est dépourvue de diaphragne, n'y ayant aucune tunique transversale qui sé- „ pare les parties vitales d'avec les naturelles: on pourroit néanmoins dire que cette tuni- „ que déliée qui dépend de la trachée-artère & du poulmon, & qui descend vers les intestins „ & y forme comme un cul-de-sac, en fait, en quelque sorte, la fonction.

„ La vessie du fiel est située un travers de doigt au-dessous du foie, & à côté du fond de „ l'estomac, & elle penche sur le côté gauche; elle est presque de la forme & de la gros-

nines de plusieurs Quadrupèdes. Ces dents, longues & crochues, sont très-mobiles, ainsi que celles des autres Serpens vipères; l'animal les peut incliner ou

„ seur d'une petite fève couchée sur son plat. Le fiel est d'une couleur fort verte, son goût „ est très-amer & très-âcre, sa consistance approche de celle d'un syrop peu cuit. Je n'ai „ trouvé, dans la vessie du fiel, qu'une issue par un petit vaisseau, qui, sortant du côté in- „ terne de sa partie supérieure, est recourbé dès son origine, & descendant & adhérent, mê- „ me dans son commencement, à la partie interne de cette vessie, se divise après en deux „ rameaux, dont le principal & le plus droit, passant par ce corps que les Anciens ont pris „ pour la rate, se jette, dans l'intestin qui le reçoit, & l'autre moindre, en rebroussant „ chemin, semble remonter contre le foie; mais se divisant en plusieurs petits rameaux, on „ ne sauroit plus le discerner ni le suivre. Ce n'est pas en ce lieu que je veux combattre „ le sentiment des Anciens sur la qualité vénéneuse qu'ils ont attribuée au fiel; je renvoie „ cela à un autre lieu, où je tâcherai de soutenir la qualité balsamique de ce suc, en fai- „ sant voir qu'il est exempt de toute sorte de venin. Le pancréas, que tous les Auteurs „ ont nommé rate, est situé près & tant soit peu au-dessous du fiel, & au côté droit de la „ vipère; il est de la grosseur d'un bon pois, de substance charneuse en apparence, mais en „ effet glanduleuse; sa situation, qui est tout joignant le fond de l'estomac, & vers l'entrée „ des intestins, considérée avec sa substance glanduleuse, me fait croire que c'est plutôt un „ pancréas qu'une rate; j'en laisse néanmoins la décision à ceux qui voudront prendre la „ peine de l'examiner.

„ L'œsophage prend son commencement au fond du gosier, sa situation est au côté gauche, „ & son chemin est tout droit au côté du poumon & du foie, jusqu'à son union avec l'ori- „ fice de l'estomac. Elle est composée d'une seule membrane, fort molle & fort aisée à s'é- „ tendre, & qui même peut être enflée de la grosseur de deux doigts; c'est elle qui reçoit „ la première tous les animaux que la vipère a tués avec ses grosses dents, & qu'elle a ava- „ lés tout entiers, étant propre à cela, tant par sa large capacité, que par sa longueur, qui „ est d'un bon pied.

„ L'estomac qui la suit, est comme cousu à son fond, & semble ne faire qu'un même „ corps avec elle; il est toutefois beaucoup plus épais, & composé de deux sortes tuniques „ l'une dans l'autre, & adhérente l'une à l'autre. L'épaisseur de ses tuniques fait qu'on ne „ peut l'enfler de la même grosseur de l'œsophage, car il ne peut guère excéder la grosseur „ d'un pouce; il a trois à quatre pouces de long, son orifice est assez large, de même que „ son milieu, mais son fond va en étrécissant, & est d'ordinaire fort étroitement fermé, & „ ne s'ouvre que pour rejeter ses excrémens dans les intestins. Sa tunique interne est pleine „ de rugosités lorsqu'il est vuide, & on y trouve fort souvent plusieurs petits vers de la „ longueur & de la grosseur de petites épingles. L'estomac est situé du côté gauche, com- „ me l'œsophage, mais son fond est tourné vers le milieu du corps, pour se vuider dans le „ premier intestin.

„ La longueur & la capacité de l'œsophage, & la largeur de l'entrée de l'estomac, sont „ fort accommodés au naturel de la vipère, laquelle n'envoie rien de mâché à son estomac, „ mais avale, pour sa nourriture, des animaux tout entiers, quelquefois plus gros, & quel- „ quefois plus petits; & lorsqu'ils se rencontrent plus longs que la profondeur de l'estomac, „ le reste demeure dans l'œsophage, en attendant que l'estomac ait tiré & envoyé à tout le „ corps, le suc des parties dévorées qu'il pouvoit contenir, après quoi il reçoit celles qui „ restoient encore dans l'œsophage; mais il faut un grand temps pour tout cela, à cause que „ l'estomac ne se ferme point, & qu'il ne sauroit ramasser aucune chaleur considérable pour „ faire une prompte digestion.

„ Les intestins des vipères sont situés au milieu du corps, sous l'épine du dos, & immé- „ diatement après le fond de l'estomac. J'en ai remarqué seulement trois, dont le premier „ & le plus étroit de tous, peut être appellé *duodenum*; le second, qui est plus large & „ qui est rempli de plusieurs sinuosités, peut être nommé *colon*; & le troisième & dernier, „ *rectum*; lequel aussi est fort large & fort droit, & lequel a son ouverture au-dessous & près „ du commencement de la queue, par où les excrémens sortent. Ces intestins ont à leurs „ côtés, les testicules avec leurs vaisseaux, tant des mâles que des femelles, & les deux „ corps de la matrice des dernières, dont nous parlerons après cette section; ils ont aussi „ les reins, avec leurs vaisseaux qui en partent, & qui sont accompagnés de leurs veines & „ de leurs artères, de même que tous les vaisseaux qui servent à la génération; & les in- „ testins n'en sont pas aussi dépourvus.

„ Les

ou redreſſer à volonté: communément elles ſont couchées en arrière le long de la mâchoire, & alors leur pointe ne paroît point; mais, lorſque la vipère veut mordre, elle les relève & les enfonce dans la plaie en même-tems qu'elle y répand ſon venin.

Auprès de la baſe de ces groſſes dents, & hors de leurs alvéoles, on voit, dans ces enfoncemens de la gencive, un certain nombre de petites dents crochues, inégales en longueur, conformées comme les dents canines, & qui paroiſſent deſtinées à remplacer ces dernières lorſque la vipère les perd par quelque accident. On en a trouvé depuis deux juſqu'à huit (*d*). L'on peut préſumer que le nombre de ces dents de remplacement eſt limité, & que lorſque la vipère a réparé pluſieurs fois la perte de ſes crochets, elle ne peut plus les remplacer; elle demeure privée de dents canines pendant le reſte de ſa vie; & peut-être qu'alors on ne ſeroit mordu ſans éprouver l'action de ſon venin, qu'elle ne pourroit plus faire pénétrer dans la bleſſure. Ce défaut abſolu de crochets, auquel la vipère ſeroit ſujette, devroit être une raiſon de plus de chercher des caractères extérieurs, autres que les dents canines, pour diſtinguer les vipères d'avec les Serpens ovipares.

Ces dents canines de la vipère ſont creuſes, elles renferment une double cavité & comme un double tube, dont l'un eſt contenu dans la partie convexe de la dent, & l'autre dans la partie concave. Le premier de ces deux conduits s'ouvre à l'extérieur par deux petits trous, dont l'un eſt ſitué à la baſe de la dent, & l'autre vers ſa pointe; & le ſecond n'eſt ouvert que vers la baſe, où il reçoit les vaiſſeaux & les nerfs qui attachent la dent à la mâchoire (*e*).

Ces mêmes dents canines ſont renfermées, juſqu'aux deux tiers de leur longueur, dans une eſpèce de gaine compoſée de fibres très-fortes & d'un tiſſu

„ Les reins ſont ſitués au-deſſous des teſticules; ils ſont compoſés de pluſieurs corps glan-„ duleux, contigus & rangés de long en long, les uns après les autres; ils ont d'ordinaire „ deux pouces & demi de long, & deux lignes & demie de large ſur leur rondeur, qui eſt „ un peu applatie; ils ſont de couleur rouge pâle: le droit eſt toujours ſitué plus haut que „ le gauche dans l'un & dans l'autre ſexe; ils ont auſſi leurs uretères, par où ils déchar-„ gent les ſéroſités près de l'extrémité de l'inteſtin.

„ Tout les inteſtins, les teſticules & les reins ſont couverts de graiſſe fort blanche & fort „ molle, laquelle étant fondue, demeure en forme d'huile; on voit auſſi quelquefois, en cer-„ taines vipères, quelque peu de graiſſe auprès du cœur, du poumon & du foie, & ſur-tout „ près du fiel, & près de cette partie que les uns prennent pour rate, & les autres pour „ pancréas. Toutes ces parties ſont enveloppées d'une tunique forte & fermement attachée „ aux extrémités des côtes, qui pourroit paſſer pour épiploon, ſi on y joignoit la graiſſe; „ mais comme la vipère, qui eſt une eſpèce de Serpent, ne peut paſſer que parmi les ani-„ maux imparfaits, je ne déterminerai pas le nom de cette tunique, à laquelle ceux qui ſe-„ ront plus éclairés que moi donneront le nom qui leur ſemblera le plus raiſonnable." *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire naturelle des animaux, vol.* 3, *pag.* 611 *& ſuiv.*

(*d*) „ Lorſqu'on les examine attentivement avec une loupe, on voit qu'elles tiennent, par „ leur baſe, à une eſpèce de tiſſu membraneux très-fin & très-mou. Ces petites dents vont „ en diminuant de groſſeur, à meſure qu'elles s'éloignent des alvéoles des dents canines; „ celles qui ſont le plus près de ces alvéoles, ſont auſſi les mieux formées & les plus du-„ res; les autres ſont plus petites, plus tendres, moins bien formées, & comme muqueuſes, „ particulièrement à leur baſe; elles paroiſſent, en effet, devoir leur formation à une matière „ blanchâtre & gélatineuſe." *Ouvrage de M. l'Abbé Fontana, ſur les poiſons, & particulièrement ſur celui de la vipère. Florence*, 1781, *vol.* 1, *pag.* 6.

(*e*) Voyez à ce ſujet, l'Ouvrage déjà cité, de M. l'Abbé Fontana, vol. 1, pag. 8.

cellulaire; cette gaine ou tunique eſt toujours ouverte vers la pointe de la dent; elle s'y termine par une eſpèce d'ourlet, ſouvent dentelé, & formé par un repli de deux membranes qui la compoſent.

Le poiſon de la vipère eſt contenu dans une véſicule placée de chaque côté de la tête, au-deſſous du muſcle de la mâchoire ſupérieure; le mouvement du muſcle preſſant cette véſicule, en fait ſortir le venin, qui arrive par un conduit à la baſe de la dent, traverſe la gaine qui l'enveloppe, entre dans la cavité de cette dent par le trou ſitué près de la baſe, en ſort par celui qui eſt auprès de la pointe, & pénètre dans la bleſſure. Ce poiſon eſt la ſeule humeur malfaiſante que renferme la vipère, & c'eſt envain, qu'on a prétendu que l'eſpèce de bave qui couvre ſes mâchoires lorſqu'elle eſt en fureur, eſt un venin plus ou moins dangereux; l'expérience a démontré le contraire (*f*).

Le ſuc empoiſonné, renfermé dans les véſicules de chaque côté de la tête, eſt une liqueur jaune dont la nature n'eſt ni alkaline ni acide, comme on l'a écrit en divers temps; elle ne produit pas non plus les effets d'un cauſtique, ainſi qu'on l'a penſé; & il paroît qu'elle ne contient aucun ſel proprement dit, puiſque lorſqu'elle ſe deſſèche, elle ne préſente pas un commencement de cryſtalliſation, comme les ſels dont l'eau ſurabondante s'évapore, mais ſe gerce, ſe retire, ſe fend, ſe diviſe en très-petites portions, de manière à repréſenter, par toutes ſes fentes très-déliées & très-multipliées, une eſpèce de réſeau que l'on a comparé à une toile d'araignée (*g*).

Quelque ſubtil que ſoit le poiſon de la vipère, il paroît qu'il na point d'effet ſur les animaux qui n'ont pas de ſang; il paroît auſſi qu'il ne peut pas donner la mort aux vipères elles-mêmes; & à l'égard des animaux à ſang chaud, la morſure de la vipère leur eſt d'autant moins funeſte que leur groſſeur eſt plus conſidérable, de telle ſorte qu'on peut préſumer qu'il n'eſt pas toujours mortel pour l'homme ni pour les grands quadrupèdes ou oiſeaux. L'expérience a prouvé auſſi qu'il eſt d'autant plus dangereux qu'il a été diſtillé en plus grande quantité dans les plaies par des morſures répétées. Le poiſon de la vipère eſt donc funeſte en raiſon de ſa quantité, de la chaleur du ſang & de la petiteſſe de l'animal qui eſt mordu; ne doit-il pas auſſi être plus ou moins mortel, ſuivant la chaleur de la ſaiſon, la température du climat & l'état de la vipère, plus ou moins irritée, plus ou moins animée, plus ou moins preſſée par la faim, &c.? Et voilà pourquoi Pline avoit peut-être raiſon de dire que la vipère, ainſi que les autres Serpens vénimeux, ne renfermoit point de poiſon pendant le temps de ſon engourdiſſement (*h*). Au reſte, M. l'Abbé Fontana, l'un des meilleurs Phyſiciens & Naturaliſtes de l'Europe, penſe que le venin de la vipère tue en détruiſant l'irritabilité des nerfs, de même que pluſieurs autres poiſons tirés du régne animal ou du règne végétal (*i*); & il a auſſi fait voir que cette liqueur jaune & vénéneuſe étoit un poiſon très dangereux lorſqu'elle étoit priſe intérieurement, & que Rédi, ainſi

(*f*) *M. l'Abbé Fontana, Ouvrage déjà cité.*
(*g*) *M. l'Abbé Fontana, dans le même Ouvrage.*
(*h*) *Pline, liv. 8.*
(*i*) *Traité des Poiſons. Florence*, 1781.

que d'autres Obſervateurs, n'ont écrit le contraire que parce qu'on avoit avalé de ce poiſon en trop petite quantité pour qu'il pût être très-nuiſible (*k*).

On a fait depuis long-temps beaucoup de recherches relativement aux moyens de prévenir les ſuites funeſtes de la morſure des vipères; mais M. l'Abbé Fontana, que nous venons de citer, s'eſt occupé de cet important objet plus qu'aucun autre Phyſicien: perſonne n'a eu, plus que lui, la patience & le courage neceſſaires pour une longue ſuite d'expériences; il en a fait plus de ſix mille; il a eſſayé l'effet des diverſes ſubſtances indiquées avant lui comme des remèdes plus ou moins aſſurés contre le venin de la vipère; il a trouvé, en comparant un très-grand nombre de faits, que, par exemple, l'alkali volatil, appliqué extérieurement, étoit ſans effet contre ce poiſon. Il en eſt de même, ſuivant ce Savant, de l'acide vitriolique, de l'acide nitreux, de l'acide marin, de l'acide phoſphorique, de l'acide ſpathique, des alkalis cauſtiques ou non cauſtiques, tant minéraux que végétaux, du ſel marin & des autres ſels neutres. Les huiles, & particulièrement celle de térébenthine, lui ont paru de quelque utilité contre les accidens produits par la morſure des vipères, & il a penſé que la meilleure manière d'employer ce remède, étoit de tremper, pendant long-temps, la partie mordue dans cette huile de térébenthine extrêmement chaude. Le célèbre Phyſicien de Florence penſe auſſi qu'il eſt avantageux de tenir cette même partie mordue dans de l'eau, ſoit pure, ſoit mêlée avec de l'eau de chaux, ſoit chargée de ſel commun, ou d'autres ſubſtances ſalines; la douleur diminue, ainſi que l'inflammation, & la couleur de la partie bleſſée eſt moins altérée & moins livide. Les vomiſſemens produits par l'émétique, peuvent auſſi n'être pas inutiles; mais le traitement que M. l'Abbé Fontana avoit regardé comme le plus aſſuré contre les effets du venin de la vipère, conſiſtoit à couper la partie mordue peu de ſecondes, ou du moins peu de minutes après l'accident, ſuivant la groſſeur des animaux bleſſés, les plus petits étant les plus ſuſceptibles de l'action du poiſon. Bien plus, cet Obſervateur ayant trouvé que les nerfs ne peuvent pas communiquer le venin, que ce poiſon ne ſe répand que par le ſang, & que les bleſſures envenimées, mais ſuperficielles de la peau, ne ſont pas dangereuſes, il avoit penſé qu'il ſuffiſoit d'empêcher la circulation du ſang dans la partie mordue, & qu'il n'étoit pas même néceſſaire de la ſuſpendre dans les plus petits vaiſſeaux, pour arrêter les effets du poiſon. Un grand nombre d'expériences l'avoient conduit croire qu'une ligature miſe à la partie bleſſée prévenoit la maladie interne & générale qui donne la mort à l'animal; que dès que le venin avoit agi ſur le ſang, dans les parties mordues par la vipère, il ceſſoit d'être nuiſible, comme s'il ſe décompoſoit en produiſant un mal local, & qu'au bout d'un temps déterminé, il ne pouvoit plus faire naître de maladie interne. A la vérité, le mal local étoit très-grand & paroiſſoit quelquefois tendre à la gangrène; &, comme il étoit d'autant plus violent que la ligature étoit plus ſerrée & plus longtems appliquée, il étoit important de connoître avec quelque préciſion, le degré de tenſion de la ligature & le temps de ſon application, néceſſaires pour qu'elle pût produire tout ſon effet. Au reſte, M. l'Abbé Fontana, en remarquant

(*k*) *Traité des poiſons. Florence* 1781, *vol.* 2, *p.* 308.

avec raiſon qu'un mauvais traitement peut changer la piqûre en une plaie conſidérable qui dégénère en gangrène, aſſuroit en même-temps que le venin de la vipère n'eſt pas auſſi dangereux qu'on l'a penſé. Lorſqu'on a été mordu par ce Serpent, on ne doit pas déſeſpérer de ſa vie, quand bien même on ne feroit aucun remède, & la frayeur extrême qu'inſpire l'accident, eſt ſouvent une grande cauſe de ſes ſuites funeſtes *(l)*.

Pour faire connoître avec plus d'exactitude le réſultat que ce Phyſicien croyoit devoir tirer lui-même de ſes belles & très-nombreuſes expériences, nous avons cru devoir rapporter ſes propres paroles dans la note ſuivante *(m)*, d'après laquelle on verra auſſi que M. l'Abbé Fontana reconnoît, ainſi que nous, l'influence des ſaiſons & de diverſes autres cauſes locales ou accidentelles ſur la force du venin des Serpens, & qu'il croit que pluſieurs circonſtances particulières ont pu altérer les réſultats de ces différentes expériences.

Mais enfin, dans un Supplément imprimé à la fin de ſon ſecond volume, M. l'Abbé Fontana annonce, d'après de nouvelles épreuves, que la pierre à cautère détruit la vertu malfaiſante du venin de la vipère, avec lequel on la mêle; que tout concourt à le faire regarder comme le véritable & ſeul ſpécifique contre ce poiſon, & qu'il ſuffit de l'appliquer ſur la plaie, aprés l'avoir agrandie par des inciſions convenables *(n)*.

(*l*) „ Une ſimple morſure de vipère n'eſt pas mortelle naturellement, quand même il y auroit eu deux ou trois vipères, la maladie feroit plus grave, mais elle ne feroit probablement pas mortelle; quand une vipère auroit mordu un homme ſix ou ſept fois, quand elle auroit diſtillé dans les morſures tout le venin de ſes véſicules, on ne doit pas déſeſpérer." *Ouvrage déjà cité, vol. 2, p. 45.*

(*m*) „ Le dernier réſultat de tant d'expériences ſur l'uſage de la ligature, contre la morſure de la vipère, ne préſente ni cette certitude, ni cette généralité auxquelles on ſe feroit attendu dans le commencement. Ce n'eſt pas que la ligature ſoit à rejeter comme abſolument inutile, puiſque nous l'avons trouvée un remède aſſuré pour les pigeons & pour les cochons d'Inde; elle peut donc l'être pour d'autres animaux, & peut-être feroit-elle utile pour tous, ſi l'on connoiſſoit mieux les circonſtances dans leſquelles il faut la pratiquer. Il paroît, en général, qu'on ne doit rien attendre des ſcarifications plus ou moins grandes, plus ou moins ſimples, puiſqu'on a vu mourir, avec cette opération, les animaux mêmes qui auroient été le plus facilement guéris avec les ſeules ligatures.

„ Je n'oſe pas décider de quelle utilité elle pourroit être dans l'homme, parce que je n'ai point d'expériences directes. Mais comme je ſuis d'avis que la morſure de la vipère n'eſt pas naturellement meurtrière pour l'homme, la ligature, dans ce cas, ne pourroit faire autre choſe que diminuer la maladie; peut-être une ligature très-légère pourroit elle ſuffire; peut-être pourroit-on l'ôter peu de temps après; mais il faut des expériences pour nous mettre en état de prononcer, & les expériences ſur les hommes ſont très-rares.

„ Je dois encore avertir qu'une partie de mes expériences ſur le venin de la vipère, ont été faites dans la plus rude ſaiſon, en hiver. Il eſt naturel de concevoir que les vipères dont je me ſuis ſervi, ne pouvoient être dans toute leur vigueur; qu'elles devoient mordre les animaux avec moins de force, & que n'étant pas nourries depuis pluſieurs mois, leur venin devoit être en moindre quantité. Je n'ai aucune peine à croire que, dans une autre ſaiſon plus favorable, comme dans l'été, dans un climat plus chaud, les effets duſſent être, en quelque ſorte, différens, &, en général, plus grands.

„ Je puis encore avoir été trompé par ceux qui me fourniſſoient les vipères. J'étois en uſage, dans le commencement, de rendre les vipères même dont je m'étois ſervi pour faire mordre les animaux, & que je n'avois pas beſoin de tuer. J'ai tout lieu de croire qu'on m'a vendu pour la ſeconde fois les vipères que j'avois déjà employées; mais, dès que je me ſuis apperçu de cela, je me ſuis déterminé à tuer toutes les vipères, après m'en être ſervi dans mes expériences." *Ouvrage déjà cité, vol. 2, p. 59 & ſuiv.*

(*n*) Ibid. *volume ſecond, page 313.*

Quelquefois cependant la remède n'est pas apporté à temps, ou ne se mêle pas avec le venin. On ne peut pas toujours faire pénétrer la pierre à cautère dans tous les endroits dans lesquels le poison est parvenu. Les trous que font les dents de la vipère, sont très-petits & souvent invisibles; ils s'étendent dans la peau en différentes directions & à diverses profondeurs, suivant plusieurs circonstances très-variables. L'inflammation & l'enflure qui surviennent, augmentent encore la difficulté de découvrir ces directions, en sorte que les incisions se font presque au hasard. D'ailleurs le venin s'introduit quelquefois tout-d'un-coup & en grande quantité dans l'animal, par le moyen de quelques vaisseaux que la dent pénètre; & la morsure de la vipére peut donner la mort la plus prompte, si les dents percent un gros vaisseau veineux, de manière que le poison soit porté vers le cœur très-rapidement & en abondance. L'animal mordu éprouve alors une sorte d'injection artificielle du venin, & le mal peut être incurable. On ne peut donc pas, suivant M. Fontana, regarder la pierre à cautère comme un remède toujours assuré contre les effets de la morsure des vipères: mais on ne doit pas douter de ses bons effets, & même on peut dire qu'elle est le véritable spécifique contre le poison de ces Serpens.

Tels sont les résultats des expériences les plus intéressantes qu'on ait encore faites sur les effets, ainsi que sur la nature du venin que la vipère distille par le moyen de ses dents mobiles & crochues. Achevons maintenant de décrire cet animal funeste.

Elle a les yeux très-vifs & garnis de paupières, ainsi que ceux des Quadrupédes ovipares; comme si elle sentoit la puissance redoutable du venin qu'elle recèle, son regard paroît hardi; ses yeux brillent, sur-tout lorsqu'on l'irrite; & alors non-seulement elle les anime, mais, ouvrant sa gueule, elle darde sa langue, qui est communément grise, fendue en deux, & composée de deux petits cylindres charnus adhérens l'un à l'autre jusques vers les deux tiers de leur longueur; l'animal l'agite avec tant de vîtesse, qu'elle étincelle, pour ainsi dire, & que la lumière qu'elle réfléchit la fait paroître comme une sorte de petit phosphore. On a regardé pendant long-temps cette langue comme une sorte de dard dont la vipère se servoit pour percer sa proie; on a cru que c'étoit à l'extrémité de cette langue que résidoit son venin; & on l'a comparée à une flèche empoisonnée. Cette erreur est fondée sur ce que, toutes les fois que la vipère veut mordre, elle tire sa langue & la darde avec rapidité. Cet organe est enveloppé, d'un bout à l'autre, dans une espèce de fourreau qui ne contient aucun poison (o); ce n'est qu'avec ses crochets que la vipère donne la mort, & sa langue ne lui sert qu'à retenir les insectes dont elle se nourrit quelquefois.

Non-seulement la vipère a ses deux mâchoires articulées de telle sorte qu'elle peut beaucoup les écarter l'une de l'autre, ainsi que nous l'avons dit (p); mais encore les deux côtés de chaque mâchoire sont attachés ensemble de manière qu'elle peut les mouvoir indépendamment l'un de l'autre, beaucoup plus libre-

(o) Voyez, sur la forme de la langue des Serpens, le Discours sur la nature de ces Reptiles.
(p) *Discours sur la nature des Serpens.*

ment peut-être que la plupart des autres Reptiles; & cette faculté lui sert à avaler ses alimens avec plus de facilité: tandis que les dents d'un côté sont immobiles & enfoncées dans la proie qu'elle a saisie, les dents de l'autre côté s'avancent, accrochent cette même proie, la tirent vers le gosier, l'assujétissent, s'arrêtent à leur tour, & celles du côté opposé se portent alors en avant pour attirer aussi la proie & rester ensuite immobiles. C'est par ce jeu, plusieurs fois répété, & par ce mouvement alternatif des deux côtés de ses mâchoires, que la vipère parvient à avaler des animaux quelquefois assez considérables, qui, à la vérité, sont pendant long-temps presque tout entiers dans son œsophage ou dans son estomac, mais qui, dissous insensiblement par les sucs & digestifs, se résolvent en une pâte liquide, tandis que leurs parties trop grossières sont rejetées par l'animal (q). Non-seulement, en effet, la vipère se nourrit de petits insectes, qu'elle retient par le moyen de sa langue, ainsi qu'un grand nombre d'autres Serpens & plusieurs Quadrupèdes ovipares; non-seulement elle dévore des insectes plus gros, des buprestes, des cantharides & même ceux qui souvent sont très-dangereux, tels que les scorpions (r), mais elles fait sa proie de petits lézards, de jeunes grenouilles, & quelquefois de petits rats, de petites taupes, & d'assez gros crapauds, dont l'odeur ne la rebute pas, & dont l'espèce de venin ne paroît pas lui nuire.

Elle peut passer un très-long-temps sans manger, & l'on a même écrit qu'elle pouvoit vivre un an & plus sans rien prendre; ce fait est peut-être exagéré, mais du moins il est sûr qu'elle vit plusieurs mois privée de toute nourriture. M. Pennant en a gardé plusieurs renfermées dans une boîte, pendant plus de six mois, sans qu'on leur donnât aucun aliment, & cependant sans qu'elles parussent rien perdre de leur vivacité. Il semble même que, pendant cette longue diette, non-seulement leurs fonctions vitales ne sont ni arrêtées ni suspendues, mais même qu'elles n'éprouvent pas une faim très-pressante, puisqu'on a vu des vipères renfermées pendant plusieurs jours avec des souris ou des lézards, tuer ces animaux sans chercher à s'en nourrir (s).

Les vipères communes ne fuient pas les animaux de leur espèce; il paroît même que, dans certaines saisons de l'année, elles se recherchent mutuellement. Lorsque les grands froids sont arrivés, on les trouve ordinairement sous des tas de pierres ou dans des trous de vieux murs, réunies plusieurs ensemble & entortillées les unes autour des autres. Elles ne se craignent pas,

(q) „ Nous avons remarqué cela depuis peu dans une grande partie du corps du lézard „ qu'une vipère à vomi douze jours après avoir été prise, ou nous avons vu qu'à la tête „ & aux jambes de devant, & à la partie du corps qui les touchoit & qui avoit pu être „ placée commodément dans l'estomac de la vipère, il ne restoit guère que les os; mais „ qu'une bonne partie du tronc, avec les jambes de derrière & toute la queue, étoient pres- „ que en même état que si la vipère les eût avalées ce jour-là, comme on le verra dans „ la figure que j'en ai fait graver; mais on fut surpris, entr'autres choses, de voir que les „ parties qui n'avoient pu entrer dans l'estomac, & qui avoient resté dans l'œsophage, se „ fussent conservées si long-temps sans souffrir aucune altération dans la peau, bien que cel- „ les du dessous eussent de la lividité, qui étoit en apparence un effet du venin de la mor- „ sure." *Description anatomique de la vipère, par M. Charas. Mém. pour servir à l'histoire naturelle des animaux, par MM. de l'Acad. Royale des Sciences, vol. 3, p. 605.*

(r) *Aristote, liv. 8, chap. 29, de histor. animal.*

(s) *Description anatomique de la vipère, par M. Charas. à l'endroit déjà cité.*

parce que leur venin n'eſt point dangereux pour elles-mêmes, ainſi que nous l'avons vu; & l'on peut préſumer qu'elles ſe rapprochent ainſi les unes des autres pour ajouter à leur chaleur naturelle, contrebalancer les effets du froid, & reculer le temps qu'elles paſſent dans l'engourdiſſement & dans une diette abſolue.

Pour peu que leur peau extérieure s'altère, les ſucs deſtinés à l'entretenir ceſſent de s'y porter, & commencent à en former une nouvelle au-deſſous; & voilà pourquoi, dans quelque temps qu'on prenne des vipères, on les trouve preſque toujours revêtues d'une double peau, de l'ancienne, qui eſt plus ou moins altérée, & d'une nouvelle, placée au-deſſous & plus ou moins formée. Elles quittent leur vieille peau dans les beaux jours du printemps, & ne conſervent plus que la nouvelle, dont les couleurs ſont alors bien plus vives que celles de l'ancienne. Souvent cette peau nouvelle, altérée par les divers accidens que les vipères éprouvent pendant les chaleurs, ſe deſſèche, ſe ſépare du corps de l'animal dès la fin de l'automne, eſt remplacée par la peau qui s'eſt formée pendant l'été, & dans la même année, la vipère ſe dépouille deux fois.

Les vipères communes ne parviennent à leur entier accroiſſement qu'au bout de ſix ou ſept ans; mais, après deux ou trois ans, elles ſont déjà en état de ſe reproduire; c'eſt au retour du beau temps, & communément au mois de Mai, que le mâle & la femelle ſe recherchent. La femelle porte ſes petits trois ou quatre mois, & ſi, lorſqu'elle a mis bas, le temps des grandes chaleurs n'eſt pas encore paſſé, elle s'accouple de nouveau & produit deux fois dans la même année.

Les Anciens, trop amis du merveilleux, ont écrit que, lors de l'accouplement, le mâle faiſoit entrer ſa tête dans la gueule de la femelle; que c'étoit ainſi qu'il la fécondoit; que la femelle, bien loin de lui rendre careſſe pour careſſe, lui coupoit la tête dans le moment même où elle devenoit mère; que les jeunes Serpens, éclos dans le ventre de la vipère, déchiroient ſes flancs pour en ſortir; que par-là ils vengeoient, pour ainſi dire, la mort de leur père, &c. (*t*). Nous n'avons pas beſoin de réfuter ces opinions extraordinaires; les vipères communes viennent au jour & s'accouplent comme les autres vipères (*u*); mais les Anciens, ainſi que les Modernes, ont quelquefois pris des-

(*t*) „ Vipera mas capud inſerit in os, quod illa abrodit voluptatis dulcedine..... Eadem „ tertiâ die intrà uterum catulos excludit; deindè ſingulos diebus parit, viginti ferè numero. „ Itaque cæteri tarditatis impatientes, perrumpunt latera occisâ parente." *Pline liv.* 10.

(*u*) „ Le mâle a deux teſticules qui ſont de forme longue; arrondie, & un peu aplatie „ dans ſa longueur; ils vont auſſi un peu en pointe vers leurs deux bouts; leur couleur eſt „ blanche & leur ſubſtance glanduleuſe; leur longueur eſt inégale, car le droit a plus d'un „ pouce de long, mais le gauche eſt plus court & un peut moindre en groſſeur: l'un „ & l'autre ne ſont pas plus gros que le tuyau d'une plume de l'aîle d'un gros chapon. „ Leur ſituation eſt différente, car le droit commence proche & au-deſſous du fiel, au lieu „ que le gauche commence environ huit lignes plus bas que le droit. Ils ſont tous deux „ ſuſpendus en leur partie ſupérieure, par deux fortes membranes qui viennent du deſſous du „ foie, & ſont d'ordinaire enveloppés de graiſſe, qui fait qu'on a peine à les diſcerner, à „ cauſe de la conformité de couleur qu'ils ont avec cette graiſſe.

„ Du milieu de chacun de ces teſticules de la partie interne, on voit ſortir un petit „ corps long & menu, aſſez ſolide, & même un peu plus blanc que la ſubſtance des tes-

faits particuliers, des accidens bizarres, ou des observations exagérées, pour des loix générales; & d'ailleurs il semble qu'ils avoient quelque plaisir à croire que

„ ticules, qui descend & qui leur est attaché tout le long jusqu'à leur bout inférieur; on peut l'appeller épididyme. On voit au bout de chacun, le commencement d'un petit vaisseau variqueux, qu'on peut nommer spermatique, à cause de sa fonction, qui est un peu aplati, de couleur fort blanche & assez luisante, & qui est d'ordinaire rempli de semence en forme d'un suc laiteux. Ce vaisseau est assez délicat, & il est replié dans tout son cours en forme de plusieurs S jointes ensemble d'une façon fort agréable à voir; de-là il descend entre l'intestin & le rein, duquel il suit l'uretère jusqu'au trou du dernier intestin, par où sortent les excrémens. Il est aussi accompagné de veines & d'artères d'un bout à l'autre, de même que les testicules, & il cesse d'être anfractueux un peu avant que d'arriver à l'ouverture de l'intestin. Chacun de ces deux vaisseaux spermatiques vient se rendre à son propre réservoir de semence, dont il y en a deux qu'on peut nommer parastates, qui sont comme des glandes blanches, chacune de longueur, de la grosseur & de la forme d'un grain de semence de chardon bénit. Ces glandes sont situées de long en long au-dessous, & entre les deux parties naturelles; elles sont toujours remplies d'un suc laiteux, & tous semblables à celui des vaisseaux spermatiques que nous venons de décrire; & pour fournir à l'éjaculation, lors du coït, elles transmettent la semence qu'elles contiennent dans les canaux éjaculatoires des deux parties naturelles qui leur sont voisines.

„ Je puis dire là-dessus que ceux qui ont pris ces deux réservoirs de semence pour d'autres testicules, se sont bien trompés dans l'opinion qu'ils avoient qu'y ayant deux parties naturelles, il y devoit aussi avoir, pour chacun, deux testicules: mais leur substance étant tout-à-fait différente des véritables testicules que nous avons décrits, & leur fonction étant de recevoir & non de former, nous ne les connoissons que pour parastates, qui reçoivent peu-à-peu la semence que les testicules leur envoient, qu'ils réservent & qu'ils tiennent toute prête pour le temps du coït, & pour faire, dans un moment & à propos, ce que les vaisseaux spermatiques ne sauroient exécuter sitôt ni si bien, à cause de leur longueur & de leur entortillement.

„ Le mâle a deux parties naturelles toutes pareilles, qui, étant attachées, sont chacune de la longueur de la queue de l'animal; leur naissance vient de l'extrémité de la queue, sous laquelle elles sont situées de long en long, l'une près de l'autre; elles vont en grossissant, de même que la queue, au commencement de laquelle elles finissent, & elles ont leur issue auprès & à côté l'une de l'autre, & tout joignant l'ouverture de l'intestin, qui fait en quelque sorte leur séparation.

„ Chacune de ces parties est composée de deux corps longs & caverneux, situés ensemble l'un contre l'autre, & qui se joignent vers leur sommité en un même corps, qui se trouve environné de son prépuce, & qui a ses muscles érecteurs, conformément à ceux de plusieurs animaux. Ces parties sont remplies par dedans de plusieurs aiguillons fort blancs, fort durs, fort pointus & piquans, qui y sont plantés, & qui ont leur pointe diversement tournée, dont la grandeur & la grosseur se rapportent à l'endroit de la partie naturelle où ils sont situés, en sorte que comme la sommité est plus grande & plus grosse, ses aiguillons le sont aussi, & ils ne s'avancent & ne paroissent que lorsque le prépuce qui les couvre s'abaisse, qui est lorsque l'animal se dispose pour le coït.

„ Ces parties naturelles sont d'ordinaire cachées, & elles ne s'enflent & ne sortent que pour le coït, si ce n'est qu'ayant pris l'animal, on les fasse sortir par force en les pressant; car alors on les voit sortir toutes deux également, chacune environ de la grosseur d'un noyau de datte & des deux tiers de sa longueur, & leur sommité se trouve toute couverte & toute environnée de ces aiguillons, comme la peau d'un hérisson, & ces aiguillons se retirent & se cachent sous le prépuce, lorsqu'on cesse de les presser.

„ L'issue de ces deux parties est environné d'un muscle bien fort & bien épais, auquel la peau est fortement attachée, en sorte qu'il est fort difficile de l'en séparer; le même muscle sert aussi à ouvrir & à resserrer l'intestin.

„ La vipère femelle a deux testicules, de même que le mâle; ils sont toutefois plus longs & plus gros, mais de la même forme. Ils sont situés aux côtés & proche du fond des deux corps de la matrice, & le droit est plus haut que le gauche, de même qu'aux mâles; leur substance & leur couleur sont aussi fort semblables: le droit a environ un pouce &

que la naissance d'une génération d'animaux aussi redoutés que la vipère, ne pouvoit avoir lieu que par l'extinction de la génération précédente.

Les œufs de la vipère commune sont distribués en deux paquets; celui qui est à droite est communément le plus considérable; & chacun de ces paquets est renfermé dans une membrane qui sert comme d'ovaire; le nombre de ces œufs varie beaucoup, suivant les individus, depuis douze ou treize jusqu'à vingt ou vingt-cinq, & l'on a comparé leur grosseur à celle des œufs de merle.

Le vipereau est replié dans l'œuf; il y prend de la nourriture par une espèce d'arrière-faix attaché à son nombril, & dont il n'est pas encore délivré lorsqu'il a percé sa coque ainsi que la tunique qui renferme les œufs, & qu'il est venu à la lumière. Il entraîne avec lui cet arrière-faix, & ce n'est que par les soins de la vipère-mère qu'il en est débarrassé.

On a prétendu que les vipereaux n'étoient abandonnés pas leur mère que lorsqu'ils étoient parvenus à une grandeur un peu considérable, & qu'ils avoient acquis assez de force pour se défendre. L'on ne s'est pas contenté d'un fait aussi extraordinaire dans l'histoire des Serpens; on a ajouté que, lorsqu'ils étoient effrayés, ils alloient chercher un asyle dans l'endroit même où leur mère receloit son arme empoisonnée; que, sans craindre ses crochets venimeux, ils entroient dans sa bouche, se réfugioient jusques dans son ventre, qui s'étendoit & se gonfloit pour les recevoir, & que lorsque le danger étoit passé, ils ressortoient par la gueule de leur mère. Nous n'avons pas besoin de réfuter ce conte ridicule, & s'il a jamais pu paroître fondé sur quelqu'observation, si l'on a jamais vu des vipereaux effrayés se précipiter dans la gueule d'une vipère,

„ & demi de long & deux lignes & demie de large, le gauche a quelque chose de moins; „ ils ont leur épididyme & leurs vaisseaux spermatiques, qui portent la semence dans les „ deux corps de la matrice, & qui sont bien plus courts que ceux des mâles. Je dirai néanmoins que ces testicules ne paroissent pas toujours tels en toutes les femelles, sur-tout en „ celles qui sont amaigries, ou par maladie, ou pour avoir été long-temps gardées, car leurs „ testicules s'accourcissent, se retrécissent & se dessèchent, de même qu'en celles qui ont „ leurs œufs déjà grands; ayant remarqué qu'en celles-ci, les testicules sont fort raccourcis & „ fort desséchés, & même qu'ils sont descendus plus bas, quoique le droit se trouve toujours „ plus haut que le gauche.

„ La matrice commence par un corps assez épais, qui est composé de deux fortes tuniques, & qui, étant situé au-dessus de l'intestin, a, au même lieu, son orifice, qui est large, & qui se dilate aisément, pour recevoir tout-à-la-fois, par une même ouverture, les „ deux parties naturelles du mâle dans le coït. Ce corps est environ de la grandeur de „ l'ongle d'un doigt médiocre, & il se divise, fort près de son commencement, en deux petites poches ouvertes au fond, & que la Nature a formées pour recevoir & pour embrasser les deux membres du mâle dans le coït. Leur tunique intérieure est pleine de rugosités & est fort dure, de même que celle de tout le corps dont nous avons parlé....

„ La matrice commence par ces deux petites poches, à se diviser en deux corps qui „ montent, chacun de leur côté, le long des reins, & entr'eux & les intestins, jusques vers „ le fond de l'estomac, où ils sont suspendus par des ligamens qui viennent d'au-près du „ foie, étant aussi soutenus, d'espace, par divers petits ligamens qui viennent de l'épine du „ dos. Ces deux corps sont composés de deux tuniques molles, minces transparentes, qui „ sont l'une dans l'autre; leur commencement est au fond de ces deux petites poches qui „ embrassent les deux membres du mâle, dont ils reçoivent la semence, chacun de leur „ côté, pour en former des œufs, & ensuite des vipereaux par la jonction de leur propre „ semence que les testicules y envoient. Ces deux corps de matrice sont fort aisés à se dilater, pour contenir un grand nombre de vipereaux jusqu'à leur perfection." *Mémoires pour servir à l'hist. natur. des animaux, vol. 3, pag. 630 & suiv.*

ils y auront été engloutis comme une proie, & non pas reçus comme dans un endroit de ſûreté; l'on aura eu ſeulement une preuve de plus de la voracité des vipères, qui en effet, ſe nourriſſent ſouvent de petits lézards, de petites couleuvres, & quelquefois même des vipereaux auxquels elles viennent de donner le jour. Mais quelles habitudes peuvent être plus éloignées de l'eſpèce de tendreſſe & des ſoins maternels qu'on a voulu leur attribuer?

La vipère commune ſe trouve dans preſque toutes les contrées de l'ancien continent; on la rencontre aux grandes Indes, où elle ne préſente que de légères variétés; & non-ſeulement elle habite dans toutes les contrées chaudes de l'ancien monde, mais elle y ſupporte aſſez facilement les températures les plus froides, puiſqu'elle eſt aſſez commune en Suède, où ſa morſure eſt preſqu'auſſi dangereuſe que dans les autres pays de l'Europe. Elle habite auſſi la Ruſſie & pluſieurs contrées de la Sibérie; elle s'y eſt même d'autant plus multipliée, que, pendant long-temps, la ſuperſtition a empêché qu'on ne cherchât à l'y détruire (*v*). Et comme les qualités vénéneuſes s'accroiſſent ou s'affoibliſſent à meſure que la chaleur augmente ou diminue, on peut croire que les humeurs de la vipère ſont bien propres à acquérir cette eſpèce d'exaltation qui produit ſes propriétés funeſtes, puiſque ſa morſure eſt dangereuſe même dans les contrées très-ſeptentrionales. C'eſt peut-être à cette cauſe qu'il faut rapporter l'activité de ſes ſucs, que la Médecine a ſouvent employés avec ſuccès; peu d'animaux fourniſſent même des remèdes auſſi vantés, contre autant d'eſpèces de maladies: les Modernes en font autant d'uſage que les Anciens, ils ſe ſervent de toutes les parties de ſon corps, excepté de celles de la tête qui peuvent être imprégnées de poiſon; ils emploient ſon cœur, ſon foie, ſa graiſſe; on a cru cette graiſſe utile dans les maladies de la peau, pour effacer les rides, pour embellir le teint; & de tous les avantages que l'on retire des préparations de la vipère, ce ne ſeroit peut-être pas celui que la claſſe la plus aimable de nos Lecteurs eſtimeroit le moins. Au reſte, comme des effets oppoſés dépendent ſouvent de la même cauſe, lorſqu'elle agit dans des circonſtances différentes, il ne ſeroit pas ſurprenant que les mêmes ſucs actifs qui produiſent, dans les véſicules de la tête de la vipère, le venin qui la fait redouter, donnaſſent au ſang & aux humeurs de ceux qui s'en nourriſſent, aſſez de force pour expulſer les poiſons dont ils ont été infectés, ainſi que l'on prétend qu'on l'a éprouvé pluſieurs fois.

On ignore quel degré de température les vipères communes peuvent ſupporter ſans s'engourdir, mais tout égal d'ailleurs, elles doivent tomber dans une torpeur plus grande que pluſieurs eſpèces de Serpens, ces derniers ſe renfermant, pendant l'hiver, dans des trous ſouterreins, & cherchant, dans ces aſyles cachés, une température plus douce, tandis que les vipères ne ſe mettent communément à l'abri que ſous des tas de pierres & dans des trous de murailles, où le froid peut pénétrer plus aiſément.

(*v*) „ On porte un reſpect ſingulier aux vipères en Ruſſie & en Sibérie, & on les épargne „ ſoigneuſement, parce qu'on croit que, ſi on fait du mal à cette eſpèce de Reptiles, ils ſe „ vengeront d'une manière terrible. On raconte, à ce ſujet, bien des aventures où l'on ne „ voit qu'une ſuperſtition ridicule; il y a cependant aujourd'hui des gens qui en ont ſecoué „ le joug, & j'ai vu, dit M. Gmelin, un ſoldat qui tua quinze vipères en un jour." *Hiſt. génér. des Voyages, éd.* in 12, *tom.* 71, *p.* 265.

Quelque chaleur qu'elles éprouvent, elles rampent toujours lentement; elles ne se jettent communément que sur les petits animaux dont elles font leur nourriture; elles n'attaquent point l'homme ni les gros animaux; mais cependant lorsqu'on les blesse, ou seulement lorsqu'on les agace & qu'on les irrite, elles deviennent furieuses & font alors des morsures assez profondes. Leurs vertèbres sont articulées de manière qu'elles ne peuvent pas se relever & s'entortiller dans tous les sens aussi aisément que la plupart des Serpens, quoiqu'elles renversent & retournent facilement leur tête. Cette conformation les rend plus aisées à prendre; les uns les saisissent au cou à l'aide d'une branche fourchue, & les enlèvent ensuite par la queue pour les faire tomber dans un sac, dans lequel ils les emportent; d'autres appuient l'extrémité d'un bâton sur la tête de la vipère, & la serrent fortement au cou avec la main; l'animal fait des efforts inutiles pour se défendre, & tandis qu'il tient sa gueule béante, on lui coupe facilement, avec des ciseaux, ses dents venimeuses; ou bien, comme ses dents sont recourbées & tournées vers le gosier, on les fait tomber avec une lame de canif que l'on passe entre ces crochets & les mâchoires, en allant vers le museau: l'animal est alors hors d'état de nuire, & on peut le manier impunément. Il y a même des chasseurs de vipères assez hardis pour les saisir brusquement au cou, ou pour les prendre rapidement par la queue; de quelque force que jouisse l'animal, il ne peut pas se redresser & se replier assez pour blesser la main avec laquelle on le tient suspendu.

L'on ignore qu'elle est la durée de la vie des vipères; mais comme ces animaux n'ont acquis leur entier accroissement qu'après six ou sept ans, on doit conjecturer qu'ils vivent, en général, d'autant plus de temps, que leur vie est, pour ainsi dire, très-tenace, & qu'ils résistent aux blessures & aux coups beaucoup plus peut-être qu'un grand nombre d'autres Serpens. Plusieurs parties de leur corps, tant intérieures qu'extérieures, se meuvent, en effet, &, pour ainsi dire, exercent encore leurs fonctions lorsqu'elles sont séparées de l'animal. Le cœur des vipères palpite long-temps après avoir été arraché, & les muscles de leurs mâchoires ont encore la faculté d'ouvrir la gueule & de la refermer lorsque cependant la tête ne tient plus au corps depuis quelque temps (*x*). On prétend même que ces muscles peuvent exercer cette faculté avec assez de force pour exprimer le venin de la vipère, serrer fortement la main de ceux qui manient la tête, faire pénétrer jusqu'à leur sang le poison de l'animal; &, comme lorsqu'on coupe la tête à des vipères pour les employer en Médecine, on la jette ordinairement dans le feu, on assure que plusieurs personnes ont été mordues par cette tête, perdue dans les cendres, même quelques heures après sa séparation du tronc, & qu'elles ont éprouvé des accidens très-graves (*y*).

(*x*) „ L'on voit que les esprits demeurent encore plusieurs heures dans la tête & dans „ toutes les parties du tronc, après qu'il a été écorché, vidé de toutes ses entrailles, & „ coupé en plusieurs morceaux; ce qui fait que le mouvement & le fléchissement y continuent „ fort long-temps, que la tête est en état de mordre, & que sa morsure est aussi dangereuse „ que lorsque la vipère étoit toute entière; & que le cœur même, quand il est arraché du „ corps & séparé des autres entrailles, conserve son battement pendant quelques heures." *Description anatomique de la vipère, à l'endroit déjà cité.*

(*y*) Plusieurs personnes, maniant imprudemment des vipères, tant communes que d'autres

Il eſt d'ailleurs aſſez difficile d'étouffer la vipère commune; quoiqu'elle n'aille pas naturellement dans l'eau, elle peut y vivre quèlques heures ſans périr; lors même qu'on la plonge dans de l'eſprit-de-vin, elle y vit trois ou quatre heures & peut-être davantage, & non-ſeulement ſon mouvement vital n'eſt pas alors tout-à-fait ſuſpendu, mais elle doit jouir encore de la plus grande partie de ſes facultés, puiſqu'on a vu des vipères que l'on avoit renfermées dans un vaſe plein d'eſprit-de-vin, s'y attaquer les unes les autres & s'y mordre, trois ou quatre heures après y avoir été plongées. Mais, malgré cette force avec laquelle elles réſiſtent, pendant plus ou moins de temps, aux effets des fluides dans leſquels on les enfonce, ainſi qu'aux bleſſures & aux amputations, il paroît que le tabac & l'huile eſſentielle de cette plante leur donnent la mort, ainſi qu'à pluſieurs autres Serpens. L'huile du laurier-ceriſe leur eſt auſſi très-funeſte, lors même qu'on ne fait que l'appliquer ſur leurs muſcles, mis à découvert par des bleſſures (z).

eſpèces, deſſéchées ou conſervées dans l'eſprit-de-vin, ſe ſont bleſſées à leurs crochets, encore remplis de venin, très-long-temps & même pluſieurs années après la mort de l'animal; le venin, diſſous par le ſang ſorti de la bleſſure, s'eſt échappé par le trou de la dent, a pénétré dans la plaie & a donné la mort. Le venin de la vipère, dit M. l'Abbé Fontana, „ ſe conſerve pendant des années dans la cavité de ſa dent, ſans perdre de ſa couleur ni de „ ſa tranſparence; ſi on met alors dans de l'eau tiède cette dent, il ſe diſſout très-promptement & ſe trouve encore en état de tuer les animaux; car d'ailleurs le venin de la vipère, „ ſéché & mis en poudre, conſerve, pendant pluſieurs mois, ſon activite, ainſi que je l'ai „ éprouvé pluſieurs fois d'après Rédi; il ſuffit qu'il ſoit porté, comme à l'ordinaire, dans „ le ſang, par quelque bleſſure; mais il ne faut cependant pas qu'il ait été gardé trop long-„ temps: je l'ai vu ſouvent ſans effet au bout de dix mois." *M. l'Abbé Fontana, vol. 1, p. 52.*

(z) *M. l'Abbé Fontana, vol. 2, p. 332.*

LA VIPÈRE CHERSEA (a).

Ce Serpent a d'aſſez grands rapports avec la vipère commune, que nous venons de décrire: il habite également l'Europe, mais il paroît qu'on le trouve principalement dans les contrées ſeptentrionales; il y eſt répandu juſqu'en Suède, où il eſt même très-venimeux. M. Wulf l'a obſervé en Pruſſe. Cette vipère a communément au-deſſous du corps cent cinquante plaques très-longues, & trente-quatre paires de petites plaques au-deſſous de la queue. Les écailles dont ſon dos eſt garni, ſont relevées pas une petite arête longitudinale; ſa couleur eſt d'un gris d'acier: on voit une tache noire en forme de cœur ſur

(a) Æſping, *en Suède.*
Coluber Cherſea. *Lin. amphib. Serpent.*
Act. Stockh. 1749, *p.* 246, *Tab.* 6.
Aſpis colore ferrugineo. *Aldr. Serp.* 197.
C. Cherſea. *Wulf, Ichthyologia cum amphibiis regni Boruſſici.*
Coluber Cherſea. *Laurenti, Specimen Medicum, p.* 97.

le fommet de fa tête, qui eft blanchâtre, & fur fon dos règne une bande formée par une fuite de taches noires & rondes qui fe touchent en plufieurs endroits du corps. Elle fe tient ordinairement dans les lieux garnis de broffailles ou d'arbres touffus; on la redoute beaucoup aux environs d'Upfal. M. Linné ayant rencontré, dans un de fes voyages, en diverfes parties de la Suède, une femme qui venoit d'être mordue par une cherfea, lui fit prendre de l'huile d'olive à la dofe prefcrite contre la morfure de la vipère noire, mais ce remède fut inutile, & la femme mourut. On trouvera dans la note fuivante (*b*), les divers autres remèdes auxquels on a eu recours en Suède, contre le venin de la Cherfea, que l'on y nomme *Æfping*.

(*b*) ,, La vipère *Æfping* eft très-venimeufe, & l'huile ne fuffit pas pour en arrêter l'effet;
,, les racines du mongos, du mogori, du polygala feneka, guériroient fans doute en ce cas;
,, mais elles font extrêmement rares en Europe, & il faut des remèdes faciles & peu chers
,, dans les campagnes, où ces accidens arrivent toujours.

,, Un payfan fut mordu par un Æfping, au petit doigt du pied gauche; fix heures après,
,, le pied, la jambe & la cuiffe étoient rouges & enflés, le pouls petit & intermittent; le
,, malade fe plaignoit de mal de tête, de tranchées, de malaife dans le bas-ventre, de laffi-
,, tude, d'oppreffion; il pleuroit fouvent & n'avoit point d'appétit; ces fimptômes provoient
,, que le poifon étoit déjà répandu dans toute la maffe du fang.

,, On avoir éprouvé plufieurs fois que le fuc des feuilles du frêne étoit un fpécifique
,, certain contre la morfure de la couleuvre Bérus, mais on ignoroit s'il réuffiroit contre
,, celle de l'Æfping; comme on n'avoit aucun remède plus affuré que l'on pût employer à
,, temps, on mit dans un mortier une poignée de feuilles de frêne, tendres & coupées me-
,, nu; on y verfa un verre de vin de France, on en exprima le fuc à travers un linge,
,, & le malade en but un verre de demi-heure en demi-heure; on appliqua de plus, fur
,, le pied mordu, un cataplafme de feuilles écrafées de la même plante; vers dix heures
,, du foir on lui fit boire une taffe d'huile chaude.

,, Il dormit affez bien pendant la nuit, & fe trouva beaucoup mieux le lendemain; la
,, cuiffe n'étoit plus enflée, mais la jambe & le pied l'étoient encore un peu. Le malade
,, dit qu'il ne fentoit plus qu'une legère oppreffion & de la foibleffe; le pouls étoit plus
,, fort & plus égal. On lui confeilla de continuer le fuc de frêne & l'huile; comme il fe
,, trouvoit mieux, il le négligea; & les fimptômes qui revinrent tous furent diffipés de nou-
,, veau par le même remède. Dans cette efpèce de rechûte, il parut fur les membres en-
,, flés des raies bleuâtres; le pouls étoit foible & prefque tremblant: on fit prendre de plus,
,, le foir, au malade, une petite cuillerée de thériaque; il fua beaucoup dans la nuit, les
,, raies bleues, la rougeur & la plus grande partie de l'enflure fe diffipèrent; le pouls de-
,, vient égal & plus fort, l'appétit revient. Les mêmes remèdes furent continués. & ne
,, laiffèrent au pied qu'un peu de roideur avec un peu de fenfibilité au petit doigt bleffé;
,, l'une & l'autre ne durèrent que deux jours, & on ceffa les remèdes.

,, Le malade étoit jeune, mais il avoit beaucoup d'âcreté dans le fang; il eft vraifembla-
,, ble que le fuc de feuilles de frène feul l'auroit guéri; mais comme on n'étoit pas cer-
,, tain de fon efficacité, on y ajouta la thériaque & l'huile, qui du moins ne pouvoient
,, pas nuire." *Lars Montin, Médecin. Mémoires abrégés de l'Académie de Stockholm. Collection académique, partie étrangère. tom. XI, pages* 300 *&* 301.

L'ASPIC (a).

C'EST en France, & particulièrement dans nos Provinces septentrionales, qu'on trouve ce Serpent. Plusieurs grands Naturalistes ont écrit qu'il n'étoit point venimeux; mais les crochets mobiles, creux & percés, dont nous avons vu sa mâchoire supérieure garnie, nous ont fait préférer l'opinion de M. Linné, qui le regarde comme contenant un poison très-dangereux. Nous le plaçons donc à la suite de la Chersea, avec laquelle il a de si grands rapports de conformation, qu'il pourroit bien n'en être qu'une variété, ainsi que l'a soupçonné aussi M. Linné; mais il paroît qu'il est constamment plus grand que cette vipère: l'individu qui est conservé au Cabinet du Roi, a trois pieds de long depuis le bout du museau jusqu'à l'extrémité de la queue, dont la longueur est de trois pouces huit lignes. Nous avons compté cent cinquante-cinq grandes plaques sous le corps, & trente-sept paires de petites plaques sous la queue. Ce nombre n'est pas le même dans tous les individus, & l'Aspic dont on trouve la description dans le Système de la Nature de M. Linné, avoit cent quarante-six grandes plaques, & quarante-six paires de petites.

La mâchoire supérieure de l'Aspic est armée de crochets, ainsi que nous venons de le dire; les écailles qui revêtent le dessus de la tête sont semblables à celles du dos, ovales & relevées dans le milieu par une arête. On voit s'étendre sur le dessus du corps, trois rangées longitudinales de taches rousses, bordées de noir, ce qui fait paroître la peau de l'Aspic tigrée, & a fait donner à ce Reptile, dans plusieurs Cabinets, le nom de *Serpent tigré*. Les trois rangées de taches se réunissent sur la queue, de manière à représenter une bande disposée en zig-zag; & par-là les couleurs de l'Aspic ont quelque rapport avec celles de la vipère commune, à laquelle il ressemble aussi par les teintes du dessous de son corps, marbré de foncé & de jaunâtre.

Il paroît que les Anciens n'ont point connu l'Aspic de nos contrées, car il ne faut pas le confondre avec une espèce de vipère dont nous parlerons sous le nom de *Vipère d'Égypte*, que les Anciens nommoient aussi Aspic, & que la mort d'une grande Reine a rendue fameuse. Afin même d'empêcher qu'on ne prît le Serpent dont il est ici question, pour celui d'Egypte, nous n'aurions pas donné à ce Reptile des Provinces septentrionales, le nom d'Aspic, attribué par les Anciens à une vipère venimeuse des environs d'Alexandrie, si tous les Observateurs ne s'étoient accordés à le nommer ainsi.

(a) L'Aspic, *M. d'Aubenton*, *Encyclopédie méthodique*.
Coluber Aspis, *Linn. amphib. Serp.*
An Vipera maculata? *Laurenti*, *Specimen Medicum*. *Vien.* 1768, *p.* 102.



1. L'ASPIC, 2. LA LISSE *grandeur de moitié de nature.*

LA VIPÈRE NOIRE (a).

VOICI encore une espèce de Serpent venimeux, assez nombreuse dans plusieurs contrées de l'Europe, & qui a beaucoup de rapports avec notre vipère commune; il est aisé cependant de l'en distinguer, même au premier coup-d'œil, à cause de sa couleur, qui est presque toujours noire, ou du moins très-foncée, avec des points blancs sur les écailles qui bordent les mâchoires. Quelquefois on apperçoit sur ce fond noir, des taches plus obscures encore, à-peu-près de la même forme & disposées dans le même ordre que celles de la vipère commune; & voilà pourquoi des Naturalistes ont pensé que la vipère noire n'en est peut-être qu'une variété plus ou moins constante (b). Quoi qu'il en soit, c'est de toutes les vipères, une de celles qu'on doit voir avec le plus de peine, puisqu'elle réunit une couleur lugubre aux traits sinistres de leur conformation, & qu'elle porte, pour ainsi dire, les livrées de la mort, dont elle est le ministre.

Le dessus de sa tête n'est pas entièrement couvert d'écailles semblables à celles du dos, ainsi que le dessus de la tête de la vipère commune; mais on remarque entre les deux yeux, trois écailles un peu plus grandes, placées sur deux rangs, dont le plus proche du museau ne contient qu'une pièce; & par ce trait, la vipère noire se rapproche des couleuvres ovipares, plus que les autres vipères dont nous venons de parler.

Les écailles du dos sont ovales & relevées par une arête. Un des individus que nous avons observés, & qui est conservé au Cabinet du Roi, a deux pieds neuf lignes de longueur totale, & deux pouces quatre lignes depuis l'anus jusqu'à l'extrémité de la queue; nous avons compté quarante-sept grandes plaques au-dessous du corps, & vingt-huit paires de petites plaques au-dessous de la queue. Un autre individu que nous avons vu, & que l'on disoit apporté de la Louisiane, avoit cent quarante-cinq grandes plaques & trente-deux paires de petites; celui que M. Linné a décrit, avoit cent cinquante-deux de ces grandes lames, & trente-deux paires de petites plaques; & ces lames sont quelquefois si luisantes, que leur éclat ressemble assez à celui de l'acier.

On se sert de la vipère noire, dans les Pharmacies d'Angleterre, au lieu

(a) La Dipsade, *M. d'Aubenton*, *Encyclopédie méthodique*.
Coluber Prester, *Linn. amphib. Serpent.*
Vipera Anglica nigricans, *Petiver. muf.* 17, *No.* 104.
Faun. fuec. 287.
Coluber vipera Anglorum, *Laurenti*, *Specimen Medicum*, *p.* 98, *tabul.* 4, *fig.* 1.
Col. Prester, *Wulf*, *Ichthyologia cum amphibiis regni Borussici.*
C. Prester, *Zoologie Britannique*, *vol* 3, *Reptiles.*
Col. Prester, *Voyag. de M. Pallas*, *Traduct. françoise*, *vol.* 1, *pag.* 59.
(b) *Zoologie Britannique*, *vol.* 3, *p.* 26.

de la vipère commune. Elle eſt en aſſez grand nombre dans les bois qui bordent l'*Oka*, rivière de l'Empire de Ruſſie, qui ſe jette dans le Volga; elle y eſt très-venimeuſe & y préſente quelques taches jaunes ſur le cou & ſur la queue (*c*). On la trouve auſſi en Allemagne, & particulièrement dans les montagnes de Schneeberg; M. Laurent qui l'y a obſervée, ne la croit pas très-dangereuſe (*d*): mais, comme il n'a fait des expériences ſur les effets de ſa morſure, que dans les premiers jours de Novembre, & par conſéquent au commencement de l'hiver, qui diminue preſque toujours l'action du venin des animaux, il ſe pourroit que, pendant les grandes chaleurs, le poiſon de la vipère noire fût auſſi redoutable en Allemagne que dans preſque toutes les autres contrées qu'elle habite. Quelquefois elle menace, pour ainſi dire, ſon ennemi, par des ſifflemens pluſieurs fois répétés; mais d'autres fois elle ſe jette tout-d'un-coup & avec furie, ſur ceux qui l'attaquent ou qui l'effraient, ou ſur les animaux dont elle veut faire ſa proie.

(*c*) *M. Pallas, à l'endroit déjà cité.*
(*d*) *Laurenti, Specimen Medicum, p.* 188.

LA MÉLANIS (*a*).

C'EST ſur les bords du Volga & de la Samara qui ſe jette dans ce grand fleuve, que l'on rencontre la Mélanis, dont M. Pallas a parlé le premier. Elle s'y plaît dans les endroits humides & marécageux, au milieu des végétaux pourris. Elle reſſemble beaucoup à la vipère commune, par ſa conformation extérieure, ſa grandeur & celle de ſes crochets; mais elle en diffère par ſes couleurs; ſon dos eſt d'un noir très-foncé; les écailles du deſſous du ventre préſentent une ſorte d'éclat ſemblable à celui de l'acier; ſur ce fond très-brun on remarque des taches plus obſcures, & des deux côtés du corps, ainſi que vers la gorge, on voit des teintes comme nuageuſes, qui tirent ſur le bleu. Ses yeux ſont d'un blanc éclatant qui donne plus de feu à l'iris, dont la couleur eſt rouſſe; lorſque la prunelle eſt reſſerrée, elle eſt alongée verticalement. La queue eſt courte & diminue de groſſeur vers ſon extrémité. Cette eſpèce a communément cent quarante-huit plaques ſous le ventre, & ving-ſept paires de petites plaques revêtent le deſſous de ſa queue.

LA

(*a*) Coluber Melanis. *Voyages de M. Pallas, Traduction françoiſe, par M. Gauthier de la Peyronie, volume* 1, *Suppl.*

LA SCHYTHE (a).

CETTE couleuvre eſt une de celles qui ne craignent pas des froids très-rigoureux; on la trouve en effet dans les bois qui couvrent les revers des hautes montagnes de la Sibérie, même des plus ſeptentrionales: auſſi M. Pallas, qui l'a fait connoître le premier, dit-il que ſon venin n'eſt pas très-dangereux. Elle a beaucoup de rapports avec la vipère commune par ſa conformation, & avec la Mélanis par ſa couleur; ſon dos eſt d'un noir très-foncé, comme le deſſus du corps de cette dernière, mais le deſſous du ventre & de la queue eſt d'un blanc de lait très-éclatant. Sa tête a un peu la forme d'un cœur; l'iris eſt jaunâtre. Elle a ordinairement cent cinquante-trois grandes plaques ſous le corps, & trente-une paires de petites plaques ſous la queue. La longueur de cette dernière partie eſt un dixième de la longueur totale, qui, communément, eſt de plus d'un pied & demi.

(a) Coluber Schytha. *Voyages de M. Pallas, Trad. Franç. vol. 2, Supplément.*

LA VIPÈRE D'ÉGYPTE (a).

TOUS ceux qui ont donné des larmes au récit de la mort funeſte d'une Reine célèbre par ſa beauté, ſes richeſſes, ſon amour & ſon infortune, liront peut-être avec quelque plaiſir ce que nous allons écrire du Serpent dont elle choiſit le poiſon pour terminer ſes malheurs. Le nom de Cléopâtre eſt devenu trop fameux pour que l'intérêt qu'il inſpire ne ſe répande pas ſur tous les objets qui peuvent rappeller le ſouvenir de cette grande Souveraine de l'Egypte, que ſes charmes & ſa puiſſance ne purent garantir des plus cruels revers; & le ſimple Reptile qui lui donna la mort pourra paroître digne de quelque attention à ceux même qui ne recherchent qu'avec peu d'empreſſement les détails de l'Hiſtoire Naturelle. C'eſt M. Haſſelquiſt qui a fait connoître cette vipère, qu'il a décrite dans ſon voyage en Egypte; elle a la tête relevée en boſſe des deux côtés, derrière les yeux; ſa longueur eſt peu conſidérable; les écailles qui recouvrent le deſſus de ſon corps, ſont très-petites; ſon dos

(a) L'Aſpic des anciens Auteurs.
La vipère d'Egypte. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Coluber vipera. *Linn. amphib. Serp.*
Haſſelquiſt. Act. Upſal, 1750, *p.* 24, *& itin. in Paleſtinam*, 314.
Aſpis Cleopatræ. 231, *Laurenti, Specimen Medicum.*

eſt d'un blanc livide, & préſente des taches rouſſes; les grandes plaques qui revêtent le deſſous de ſon corps, ſont au nombre de cent dixhuit, & le deſſous de la queue eſt garni de vingt-deux paires de petites plaques.

Les Anciens ont écrit que ſon poiſon, quoique mortel, ne cauſoit aucune douleur; que les forces de ceux qu'elle avoit mordus s'affoibliſſoient inſenſiblement, qu'ils tomboient dans une douce langueur & dans une ſorte d'agréable repos, auquel ſuccédoit un ſommeil tranquille qui ſe terminoit par la mort; & voilà pourquoi on a cru que la Reine d'Egypte, ne pouvant plus ſupporter la vie après la mort d'Antoine & la victoire d'Auguſte, avoit préféré de mourir par l'effet du venin de cette vipère. Quoi qu'il en ſoit des ſuites plus ou moins douloureuſes de ſa morſure, il paroît que ſon poiſon eſt des plus actifs. C'eſt ce Serpent dont on emploie diverſes préparations en Egypte, comme nous employons en Europe celles de la vipère commune; c'eſt celui qu'on y vend dans les boutiques, & dont on ſe ſert pour les remèdes connus ſous les noms de *ſel de vipère*, de *chair de vipère deſſéchée*, &c. Suivant M. Haſſelquiſt, on envoie tous les ans, à Veniſe, une grande quantité de vipères Egyptiennes, pour la compoſition de la thériaque; &, dès le temps de Lucain, on en faiſoit venir à Rome pour la préparation du même remède. C'eſt cet uſage, continué juſqu'à nos jours, qui nous a fait regarder la vipère d'Egypte comme celle dont Cléopâtre s'étoit ſervie; toutes ſes deſcriptions ſont d'ailleurs très-conformes à celle que nous trouvons de l'Aſpic de Cléopâtre, dans les anciens Auteurs, & particulièrement dans Lucain; & voilà pourquoi nous avons préféré, à ce ſujet, l'opinion de M. Laurent (*b*), & d'autres Naturaliſtes, à celle de M. Linné, qui a cru que le Serpent dont le poiſon a donné la mort à la Reine d'Egypte, étoit celui qu'il a nommé l'*Ammodyte*, & dont nous allons nous occuper (*c*).

Il paroît que c'eſt auſſi à cette vipère qu'il faut rapporter ce que Pline a dit de l'Aſpic (*d*), & la belle peinture qu'a faite ce grand Ecrivain de l'attachement de ce Reptile pour ſa femelle, du courage avec lequel il la défend lorſqu'elle eſt attaquée, & de la fureur avec laquelle il pourſuit ceux qui l'ont miſe à mort.

(*b*) Voyez l'endroit déjà cité.
(*c*) *Aménités académiques, Stockholm*, 1763, *vol.* 6, *p.* 210.
(*d*) *Pline*, *Liv.* 8.

L'AMMODYTE (*a*).

LES Anciens, & ſur-tout les Auteurs du moyenâge, ont beaucoup parlé de ce Serpent très-venimeux, qui habite pluſieurs contrées orientales, & que

(*a*) Cenchrias.
Cerchrias.

l'on trouve dans plusieurs endroits de l'Italie, ainsi que de l'Illyrie, autrement Esclavonie. Son nom lui vient de l'habitude qu'il a de se cacher dans le sable, dont la couleur est à-peu-près celle de son dos varié d'ailleurs par un grand nombre de taches noires, disposées souvent de manière à représenter une bande longitudinale & dentelée, ce qui donne aux couleurs de l'Ammodyte, une très-grande ressemblance avec celles de la vipère commune, dont il se rapproche aussi beaucoup par sa conformation; mais sa tête est ordinairement plus large, à proportion du corps, que celle de notre vipère; & d'ailleurs il est fort aisé de le distinguer de toutes les autres couleuvres connues, parce qu'il a sur le bout du museau, une petite éminence, une sorte de corne, haute communément de deux lignes, mobile en arrière, d'une substance charnue, couverte de très-petites écailles, & de chaque côté de laquelle on voit deux tubercules un peu saillans, placés aux orifices des narines; aussi a-t-il été nommé, dans plusieurs contrées *Aspic cornu*. Sa morsure est, en effet, aussi dangereuse que celle du Serpent venimeux nommé Aspic par les Anciens; & l'on a vu des gens mordus par ce Serpent, mourir trois heures après (*b*); d'autres ont vécu cependant jusqu'au troisième jour, & d'autres même jusqu'au septième. Les remèdes qu'on a indiqués contre le venin de l'Ammodyte, sont à-peu près les mêmes que ceux auxquels on a eu recours contre la morsure des autres Serpens venimeux (*c*). On a employé l'application des ventouses, les incisions aux environs de la plaie, la compression des parties supérieures à l'endroit mordu, l'agrandissement de la blessure, les boissons qu'on fait avaler contre les poisons pris intérieurement, les emplâtres dont on se sert pour prévenir ou arrêter la putréfaction des chairs, &c. (*d*). Ce Reptile

Cynchrias.
Miliaris.
Vipère cornue d'Illyrie.
Aspide del corno.
Ammodyte, *M. d'Aubenton*, *Encyclopédie méthodique*.
C. Ammodites, *Linneus*, *amphib. Serpent.*
Ammodyte, *M. Valmont de Bomare*, *Dict. d'Histoire naturelle.*
Druinus, *Bellon*, 203.
Amnodytes, *Aldrovande*, *Serp.* 169.
Ammodyte, *Mathiote*, *com. sur Dioscoride*, *p.* 950.
Amiudutus, *Avicenne.*
Ammodyte, *Olaus Magnus.*
Ammodytes, *Gesner*, *lib.* 5, *de Serp. natura*, *fol.* 23.
Ammodytes, *Solinus.*
Ammodytes, *Aëtius*, *lib.* 13, *cap.* 25.
Ammodytes, *Essay Touwards a natural History of Serpents*, *by Charl. Owen*, *Lond.* 1742, *p.* 53.
Ammodytes, *Ray*, *Synops*, *f.* 287. „ Ammodytes ita dictus quod arenam subeat. Viperæ persimilem esse aiunt, cubitali longitudine, colore arenaceo, capite viperino ampliore, maxillis latioribus, insuperiore parte rostri eminentiam quamdam acutæ verucæ similem gerens, undè Serpens cornutus vulgo dicitur. Il Lybiâ, inque Illyrico & Italiâ, Comitatu imprimis Goritiensi invenitur."

(*b*) *Mathiole.*

(*c*) Voyez, dans l'article de la vipère commune, un extrait des expériences de M. l'Abbé Fontana, au sujet du poisson de ce Serpent.

(*d*) „ Propriè autem eis auxiliatur mentacum, aqua mulsa potata, castoreum, cassia & artemisiæ succus cum aquâ. Danda etiam in potu theriaca, eadem quoque plagæ imponenda.

eſt couvert, ſous le ventre, de cent quarante-deux grandes plaques, & ſous la queue, de trente-deux paires de petites; le deſſus de ſa tête eſt garni de petites écailles ovales, unies & preſque ſemblables à celles du dos. La queue eſt très-courte, à proportion du corps, qui n'a ordinairement qu'un demi-pied de long.

L'Ammodyte ſe nourrit ſouvent de lézards & d'autres animaux auſſi gros que lui, mais qu'il peut avaler avec facilité, à cauſe de l'extenſion dont ſon corps eſt ſuſceptible.

Il paroît que c'eſt à cette eſpèce, au développement de laquelle un climat très-chaud peut être très-néceſſaire, qu'il faut rapporter les Serpens cornus de la Côte-d'Or, dont a parlé Boſman, quoique ces derniers ſoient beaucoup plus grands que l'Ammodyte d'Eſclavonie. Ce Voyageur vit, au Fort Hollandois d'Axin, la dépouille d'un individu de cette eſpèce de Serpens cornus; ce Reptile étoit de la groſſeur du bras, long de cinq pieds, & rayé ou tacheté de noir, de brun de blanc & de jaune, d'une manière très-agréable à l'œil. Suivant Boſman, ces Serpens ont pour arme offenſive, une fort petite corne, ou plutôt une dent qui ſort de la mâchoire ſupérieure, auprès du nez; elle eſt blanche, dure & très-pointue. Il arrive ſouvent aux Nègres, qui vont nuds pieds dans les champs, de marcher impunément ſur ces animaux, car ces Reptiles avalent leur proie avec tant d'avidité, & tombent enſuite dans un ſommeil ſi profond, qu'il faut un bruit aſſez fort, & même un mouvement aſſez grand pour les réveiller (*e*).

„ Utendum & emplaſtris attactoriis: poſteà verò cataplaſmata; quæ ad nomas ſive ulcera ſer-
„ pentia conducunt, imponenda. *Aëtius.*

„ Curatio autem eorum eſt curatio communis: & eſt ejus proprium dare in potu caſtoreum,
„ & cinnamomum, & radicem centaureæ, de quocumque iſtorum fuerit, &c. cum vino. Et
„ confert eis radix ariſtolochiæ, & propriè longè juvamentum maximum. Et ſimiliter radix
„ aſſoaſir, & ſuccus ejus propriè, & radix gentianæ. Et conferunt eis ex emplaſtris mel
„ decoctum & exſiccatum, & tritum: & radices granatorum: & ſimiliter centaureæ, & ſemen
„ lini & lactucæ, & ſemen harmel, & volubilis, & ruta ſylveſtris: & conferunt eis empla-
„ ſtra appropriata ulceribus putridis. *Avicenne.*

(*e*) *Boſman.* *p* 273.

LE CÉRASTE (*a*).

ON a donné ce nom à un Serpent venimeux d'Arabie, d'Afrique, & particulièrement d'Egypte, qui a été envoyé au Cabinet du Roi ſous le nom de

(*a*) Κεράστης *en Grec.* Alp & Aëg, *en Egypte.*
Ceraſtes.
Ceriſtalis.
Le Céraſte, *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Coluber Ceraſtes, *Linn. amphib. Serpent.*
Bellon. itin. 203.

Vipère cornue; il eſt très-remarquable & très-aiſé à diſtinguer par deux eſpèces de petites cornes qui s'élèvent au-deſſus de ſes yeux. C'eſt apparemment cette conformation qui, jointe à ſa qualité vénéneuſe, & peut-être à ſes habitudes naturelles, l'auront fait obſerver avec attention par les premiers Egyptiens, & les auront déterminés à faire placer de préférence ſon image parmi leurs diverſes figures hiéroglyphiques. On le trouve gravé ſur les monumens de la plus haute antiquité; que le temps laiſſe encore ſubſiſter ſur cette fameuſe terre d'Egypte. On le voit repréſenté ſur les obéliſques, ſur les colonnes des Temples, au pied des Statues, ſur les murs des Palais, & juſques ſur les Momies (*b*). Un double intérêt anime donc la curioſité, relativement au Céraſte; une connoiſſance exacte de ſes propriétés & de ſes mœurs, non-ſeulement doit être recherchée par le Naturaliſte, mais ſerviroit peut-être à découvrir en partie le ſens de cette Langue religieuſe & politique, qui nous tranſmettroit les antiques événemens & les antiques opinions des célèbres & belles contrées de l'Orient. Si l'on ne peut pas encore expoſer toutes les habitudes naturelles du Céraſte, faiſons donc connoître exactement ſa forme, & décrivons-le avec ſoin d'après les individus que nous avons examinés.

Les opinions des Naturaliſtes, anciens & modernes, ont fort varié ſur la nature ainſi que ſur le nombre des cornes qui diſtinguent le Céraſte; les uns ont dit qu'il en avoit deux, d'autres quatre & d'autres huit, qu'ils ont comparées aux eſpèces de petites cornes, ou pour mieux dire, aux *tentacules* des limaçons & d'autres animaux de la claſſe des vers (*c*). Quelques Auteurs les ont regardées comme des dents attachées à la mâchoire ſupérieure; quelques autres ont écrit que le Céraſte n'avoit point de cornes, que celles qu'on avoit vues ſur la tête de quelques individus, n'étoient point naturelles, mais l'ouvrage des Arabes, qui plaçoient avec art des ergots ſur le crâne du Reptile, pour le rendre extraordinaire & le faire vendre plus cher. Il ſe peut que l'on ait quelquefois attaché, à de vrais Céraſtes, de petites cornes artificielles; il ſe peut auſſi que ces Serpens, ayant été fort recherchés, on ait vendu pour des Céraſtes des Reptiles d'une autre eſpèce qui leur auront à-peu-près reſſemblé par la couleur, & auxquels on aura appliqué de fauſſes cornes. Mais le vrai Serpent-Céraſte a réellement au-deſſus de chaque œil, un petit corps pointu & alongé, auquel le nom de corne me paroît mieux convenir qu'aucun autre. M. Linné a donné (*d*) le nom de dents molles à ces petits corps placés au-deſſus des yeux du Serpent que nous décrivons; mais ce nom de dents ne nous paroît pouvoir appartenir qu'à ce qui tient aux mâchoires ſupérieures ou

Coluber cornutus, *Haſſelquiſt*, *iter* 315, *No.* 51.
Le Céraſte, *M. Valmont de Bomare*, *Dict. d'Hiſt. natur.*
Ceraſtes, *Ray*, *Synopſis Serpentini generis*, *p.* 287.
Ceraſtes, *Geſner. de Serpentum natura. fol.* 38.
Ceraſtes, *Eſſay Touwards a natural Hiſtory of Serpents*, *by Charl. Owen Londen*, 1742, *p.* 54, *pl.* 1.

(*b*) Deux très-grandes pierres apportées d'Alexandrie à Londres, placées dans la cour du Muſæum, & qui paroiſſent avoir fait partie d'une grande corniche d'un magnifique Palais, préſentent pluſieurs figures de Céraſtes très-bien gravées. *Lettre de M. Ellis*, *Tranſ. phil. en* 1766.

(*c*) *Pline & Solin.*

(*d*) Syſtema naturæ, edition 13.

inférieures des animaux; & après avoir examiné les cornes du Céraste, en avoir coupé une en plusieurs parties, & en avoir ainsi suivi la prolongation jusqu'à la tête, nous nous sommes assurés que, bien loin de tenir à la mâchoire supérieure, ces cornes ne sont attachées à aucun os; aussi sont-elles mobiles à la volonté de l'animal.

Chacune de ces cornes est placée précisément au-dessus de l'œil, & comme enchâssée parmi les petites écailles qui forment la partie supérieure de l'orbite; sa racine est entourée d'écailles plus petites que celles du dos, & elle représente une petite pyramide carrée dont chaque face seroit sillonnée par une rainure longitudinale & très-sensible (e). Elle est composée de couches placées au-dessus les unes des autres, & qui se recouvrent entièrement. Nous avons enlevé facilement la couche extérieure, qui s'en est séparée en forme d'épiderme, en présentant toujours quatre côtés & quatre rainures, ainsi que la couche inférieure, que nous avons mise par-là à découvert. Cette manière de s'exfolier est semblable à celle des écailles, dont l'épiderme ou la couche supérieure se sépare également avec facilité après quelqu'altération. Aussi regardons-nous la matière de ces cornes comme de même nature que celles des écailles; & ce qui le confirme, c'est que nous avons vu ces petites éminences tenir à la peau de la même manière que les écailles y sont attachées. Au reste, ces cornes mobiles sont un peu courbées, & avoient à-peu-près deux lignes de longueur dans les individus que nous avons décrits.

La tête des Cérastes est platie, le museau gros & court, l'iris des yeux d'un vert jaunâtre, & la prunelle, lorsqu'elle est contractée, forme une fente perpendiculaire à la longueur du corps; le derrière de la tête est rétréci & moins large que la partie du corps à laquelle elle tient; le dessus en est garni d'écailles égales en grandeur à celles du dos, ou même quelquefois plus petites que ces dernières, qui sont ovale. & relevées par une arête saillante.

Nous avons compté, sur deux individus de cette espèce, cent quarante-sept grandes plaques sous le ventre, & soixante-trois paires de petites plaques sous la queue. Suivant M. Linné, un Serpent de la même espèce avoit cent cinquante grandes plaques & vingt-cinq paires de petites. Hasselquist a compté sur un autre individu cinquante paires de petites plaques, & cent cinquante grandes. Voilà donc une nouvelle preuve de ce que nous avons dit touchant la variation du nombre des grandes & des petites plaques dans la même espèce de Serpent; mais comme il ne faut négliger aucun caractère dans un ordre d'animaux dont les espèces sont, en général, très-difficiles à distinguer les unes des autres, nous croyons toujours nécessaire de joindre le nombre des grandes & des petites plaques, aux autres signes de la différence des diverses espèces de Reptiles.

La couleur générale du dos est jaunâtre & relevée par des taches irrégulières plus ou moins foncées, qui représentent de petites bandes transversales; celle du dessous du corps est plus claire.

(e) Bélon a comparé la forme de ces éminences à celle d'un grain d'orge, & c'est apparemment cette ressemblance avec une graine dont se nourrissent quelques espèces d'oiseaux, qui a fait penser que le Céraste se cachoit sous des feuilles & ne laissoit paroître que ses cornes, qui servoient d'appât pour les petits oiseaux qu'il dévoroit. *Voyez Pline & Solin.*

Les individus que nous avons mesurés avoient plus de deux pieds de long; ils présentoient la grandeur ordinaire de cette espèce de Serpens. La queue n'avoit pas cinq pouces: elle est ordinairement très-courte en proportion du corps, dans le Céraste, ainsi que dans la vipère commune.

Le Céraste supporte la faim & la soif pendant beaucoup plus de temps que la plupart des autres Serpens; mais il est si goulu, qu'il se jette avec avidité sur les petits oiseaux & les autres animaux dont il fait sa proie; & comme, suivant Bélon, sa peau peut se prêter à une très-grande distension, & son volume augmenter par-là du double, il n'est pas surprenant qu'il avale une quantité d'alimens si considérable que, sa digestion devenant très-difficile, il tombe dans une sorte de torpeur & dans un sommeil profond, pendant lequel il est fort aisé de le tuer.

La plupart des Auteurs anciens ou du moyen-âge, ont pensé qu'il étoit un des Serpens qui peuvent le plus aisément se retourner en divers sens, & ils ont écrit qu'au lieu de s'avancer en droite ligne, il n'alloit jamais que par des circuits plus ou moins tortueux, & toujours, ont-ils ajouté, en faisant entendre une sorte de petit bruit & de sifflement par le choc de ses dures écailles *(f)*. Mais, de quelque manière & avec quelque vitesse qu'il rampe, il lui est difficile d'échapper aux aigles & aux grands oiseaux de proie qui fondent sur lui avec rapidité; & que les Egyptiens adoroient; suivant Diodore de Sicile, parce qu'ils les délivroient de plusieurs bêtes venimeuses, & particulièrement des Cérastes. Ces Serpens cependant ont toujours été regardés comme très-rusés, tant pour échapper à leurs ennemis, que pour se saisir de leur proie; on les a même nommés *insidieux*, & l'on a prétendu qu'ils se cachoient dans les trous voisins des grands chemins, & particulièrement dans les ornières, pour se jeter à l'improviste sur les voyageurs.

C'est principalement avec cette espèce de Serpens que les Lybins, connus sous le nom de *Psylles*, prétendoient avoir le droit de jouer impunément, & dont ils assuroient qu'ils maîtrisoient, à leur volonté, & la force & le poison.

Les Cérastes, ainsi que tous les Reptiles, peuvent vivre très-long-temps sans manger; plusieurs Auteurs l'ont écrit, & on a même beaucoup exagéré ce fait, puisqu'on a cru qu'ils pouvoient vivre cinq ans sans prendre aucune nourriture *(g)*.

Bélon assure que les petit Cérastes éclosent dans le ventre de leur mère, ainsi que ceux de notre vipère commune *(h)*; mais nous croyons devoir citer un fait qui paroît contredire cette assertion, & que Gesner rapporte dans son Livre de la nature des Serpens, d'après un de ses Correspondans qui en avoit été témoin à Venise *(i)*. Un Noble Vénitien conserva pendant quelque-temps,

(*f*) *Lucain, liv. 9. Nicandre, in Theriacis. Aëtius, Gyllius, Isidore*, &c.

(*g*) „ M. Gabrieli, Apothicaire de Venise, qui avoit demeuré long-temps au Caire, me montra deux de ces vipères (deux Cérastes), qu'il avoit gardées cinq ans dans une bouteille „ bien bouchée, sans aucune nourriture; il y avoit seulement au fond de la bouteille, un peu „ de sable fin, dans lequel elles se louvoient; lorsque je les vis, elles venoient de changer de „ peau, & paroissoient aussi vigoureuses & aussi vives que si elles avoient été prises tout nouvellement." *Schaw. Voyage dans plusieurs Provinces de la Barbarie & du Levant, tom. 2, chap.* 5.

(*h*) Voyez Bélon & Ray, à l'endroit déjà cité.

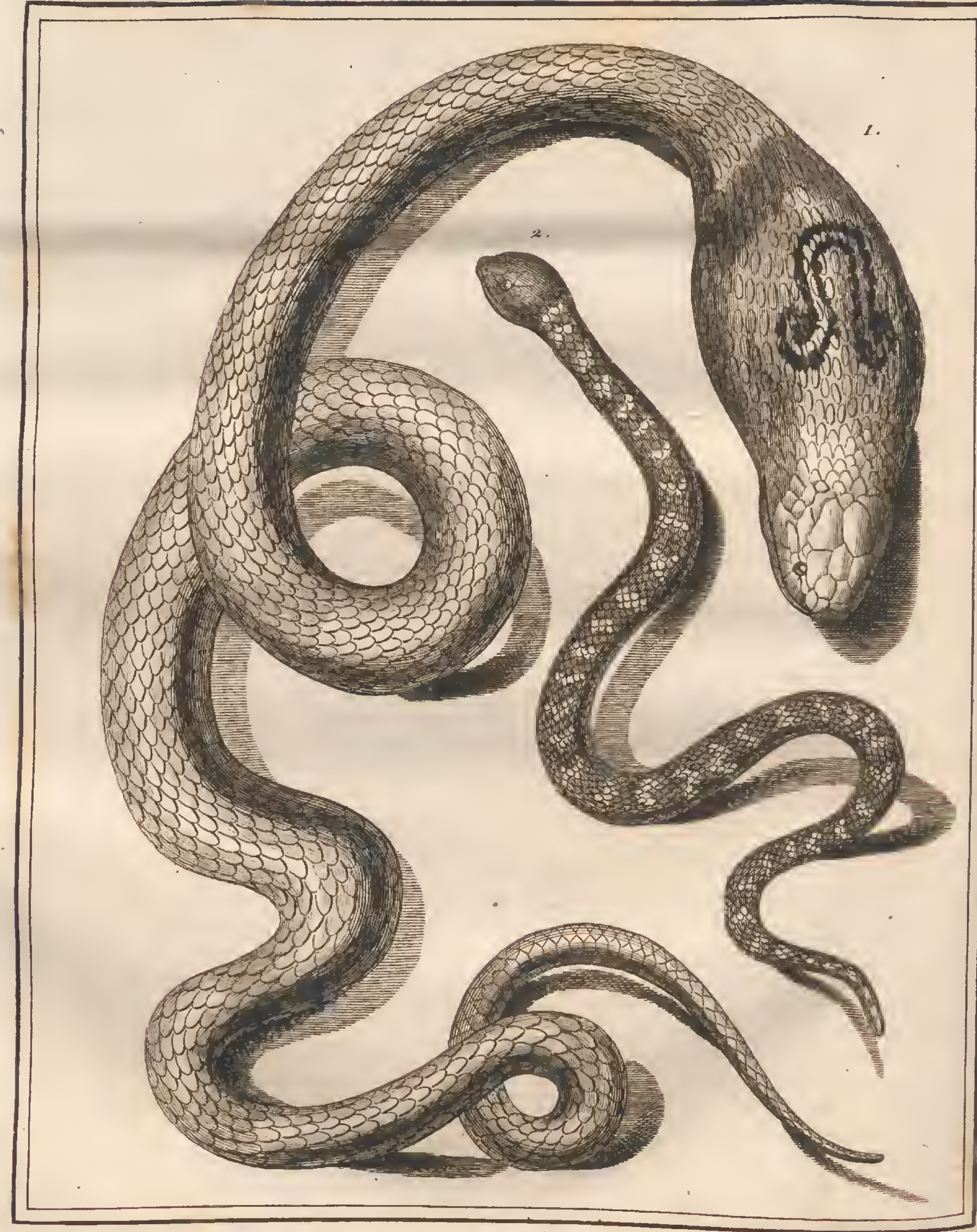
(*i*) *Gesner, fol.* 38.

& auprès du feu, trois Serpens qu'on lui avoit apportés du pays où l'on trouve les Céraſtes; l'un femelle, & trois plus grand que les autres, avoit trois pieds de long, preſque la groſſeur du bras, la tête comprimée & large de deux doigts, l'iris noir, les écailles du dos cendrées & noirâtres dans leur partie ſupérieure, la queue un peu rouſſe & terminée en pointe, & une corne de ſubſtance écailleuſe au-deſſus de chaque œil. Geſner le regarda comme de l'eſpèce des Céraſtes, dont il nous paroît, en effet, avoir eu les principaux caractères; il pondit dans le ſable quatre ou cinq œufs à-peu-près de la groſſeur de ceux de pigeon. Les rapports de conformation, de qualité vénéneuſe & d'habitudes qui lient le Céraſte avec la vipère commune, ainſi qu'avec un grand nombre d'autres vipères dont la manière de venir au jour eſt bien connue, nous feroient adopter de préférence l'opinion fondée ſur l'autorité de Bélon, qui a beaucoup voyagé dans le pays habité par les Céraſtes; mais comme il pourroit ſe faire que les deux manières de venir à la lumière fuſſent réunies dans quelques eſpèces des Serpens, ainſi qu'elles le ſont dans quelques eſpèces de quadrupèdes ovipares, & qu'il ſeroit bon de bien déterminer ſi tous les animaux armés de crochets venimeux, éclosent dans le ventre de leur mère, & même ſont les ſeuls qui ne pondent pas, nous invitons les Voyageurs qui pourront obſerver ſans danger les Céraſtes, à s'aſſurer de la manière dont naiſſent leurs petits.

Hérodote a parlé de Serpens conſacrés par les habitans de Thèbes à Jupiter, ou pour mieux dire, à la Divinité Egyptienne qui répondoit au Jupiter des Grecs; on les enterroit, après leur mort, dans le Temple de ce Dieu: &, ſuivant le Père de l'Hiſtoire, ils avoient deux cornes, mais ne faiſoient aucun mal a perſonne. Si Hérodote n'a point été trompé, on devoit les regarder comme d'une eſpèce différente de celle du Céraſte; mais il eſt aſſez vraiſemblable qu'on l'avoit mieux informé de la conformation que des qualités de ces Serpens, qu'ils étoient venimeux comme le Céraſte, qu'ils appartenoient a la même eſpèce, & que la force de leur poiſon, qui avoit dû paroître aux Anciens donner la mort preſqu'auſſi promptement que la foudre du Maître des Dieux, avoit peut-être été un motif de plus pour les conſacrer à la Divinité que l'on croyoit voir lancer le tonnerre.

LE





Hulk Sculp.

1. LE NAJA *ou* SERPENT À LUNETTES. 2. L'HACMACHATE *grandeur de moitié de nature.*

LE SERPENT A LUNETTES DES INDES ORIENTALES,

OU

LE NAJA (a).

LA beauté des couleurs a été accordée à ce Serpent, l'un des plus venimeux des contrées orientales. Bien loin que sa veu inspire de l'effroi à ceux qui ne connoissent pas l'activité de son poison, on le contemple avec une sorte de plaisir, on l'admire; &, pendant que le brillant de ses écailles, ainsi que la vivacité des couleurs dont elles sont parées, attachent les regards, la forme singulière du Reptile attire l'attention: on a même cru voir sur sa tête une ressemblance grossière avec les traits de l'homme; & voilà donc l'image la plus noble qui a pu paroître légèrement empreinte sur la face d'un Reptile vénéneux. Ce contraste a dû plaire à l'imagination des Orientaux, toujours amie de l'extraordinaire; il a peut-être séduit les premiers Voyageurs qui ont vu le Serpent à lunettes, & ils ont peut-être éprouvé une sorte de satisfaction à retrouver quelques traits de la figure humaine sur un être aussi malfaisant, de même que les anciens Poëtes se sont presque tous accordés à donner ces mêmes traits augustes aux monstres terribles & fabuleux, enfans de leur génie, & non de la Nature.

Mais sur quoi peut être fondée cette légère apparence? Sur une raie d'une couleur différente de celle du corps de l'animal, & qui est placée sur le cou du Serpent a lunettes, s'y replie en avant des deux côtés, & se termine par deux espèces de crochets tournés en dehors. Ces crochets colorés sont quelquefois prolongés de manière à former un cercle; faisant ressortir la couleur du fond qu'ils renferment, ils ressemblent imparfaitement à deux yeux, au-

(a) Cobra de Cabelo ou de Capello, *par les Portugais.*
Le Serpent à Lunettes. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Coluber Naja, *Linn. amphib. Serpent.*
Naja, *Kempfer. Amœnitatum exoticarum fasciculus* 3, *observ.* 9, *p.* 565.
Naja Lutescens, 197, *Laurenti, Specimen Medicum.*
Naja Siamensis, 200, *Ibid.*
Naja Maculata, 201; *Ibid.*
Séba, tom. 1, *pl.* 44, *fig.* 1. *Tom.* 2, *pl.* 89, *fig.* 1 & 2; *pl.* 90, *fig.* 1; *pl.* 94, *fig.* 1, & *pl.* 97, *fig.* 1.
Serpens indicus Coronatus, *Ray, Synopsis Serpentini generis, p.* 330.
Le Serpent à lunettes, Serpent couronné. *Dict. d'Histoire naturelle, par M. Valmont de Bomare.*
Vipera indica Vittata gesticularia. *Catal. mus. ind.*
Vipera Pileata.

dessus desquels la ligne recourbée, semblable aux traits grossiers, aux premières ébauches des jeunes Dessinateurs, représente vaguement un nez; & ce qui a ajouté à ces légères ressemblances, c'est qu'elles se montrent sur la partie antérieure du tronc qu'sur le cou du Serpent; & que cette partie antérieure est tellement élargie & aplatie, proportionellement au reste du corps, qu'elle paroît être la tête de l'animal. L'on croit de loin voir les yeux du Serpent au milieu de ces crochets de couleurs vives dont nous venons de parler, quoique cependant la véritable tête où sont réellement les yeux & les narines, soit placée au-devant de cette extension singulière du cou.

La ligne recourbée & terminée par deux chrochets, ressemble assez à des lunettes, & c'est ce qui a fait donner depuis au Serpent Naja, le nom de *Serpent à lunettes*, que nous lui conservons ici. Mais pour mieux distinguer le Reptile dont nous traitons dans cet article, & qui habite les grandes Indes, d'avec les Serpens à lunettes d'Amérique, dont il sera question dans l'article suivant, nous avons cru devoir réunir au nom très-connu de Serpent à lunettes, celui de Naja, dont se servent les naturels du pays où on le rencontre, & qui a été adopté par plusieurs Auteurs, & particulièrement par M. Linné.

On a écrit qu'il y avoit un assez grand nombre d'espèces de Serpens à lunettes: des Naturalistes en ont compté jusqu'à six; mais, en examinant de près les différences sur lesquelles ils se sont fondés, il nous a paru qu'on ne devoit en compter que deux ou trois; le Serpent à lunettes ou le Naja, dont il est ici question; le Serpent à lunettes du Pérou, & celui du Brésil, qui peut-être même ne diffère que très-légèrement de celui du Pérou. Toutes les variétés que nous rapportons au Naja ne sont que des suites de la diversité d'âge, de sexe ou de climat; &, par exemple on a représenté dans Séba (b), deux petits Serpens à lunettes des Indes orientales, qui ne me paroissent que de jeunes Naja de l'espèce ordinaire; ils ne différoient des Naja adultes que par l'extension du cou, qui étoit peu sensible, ce qui n'annonçoit qu'un âge peu avancé, & par la teinte ou la distribution de leurs couleurs; l'un étoit d'un cendré jaunâtre, cerclé de bandes transversales pourpres, & arrangées de manière que, de quatre en quatre, il y en avoit une plus large que les autres (c); le second avoit des couleurs moins distinctes, & peut-être avoit été pris dans un temps voisin de celui de sa mue.

Les Naja adultes paroissent d'un jaune plus ou moins roux, ou plus ou moins cendré, suivant l'âge, la saison, & la force de l'individu. Ils n'ont pas plusieurs bandes transversales pourpres, mais au-dessus de la partie renflée de leur cou, on voit un collier assez large & d'un brun sombre qui disparoît quelquefois presque en entier sur les Naja conservés dans l'esprit-de-vin. Cette belle couleur jaune qui brille sur le dos du Serpent à lunettes, s'éclaircit sous le ventre, où elle devient blanchâtre, mêlée quelquefois d'une teinte de rouge; les raies qui forment sur son cou un croissant dont les deux pointes se replient en dehors & en crochets, de manière à imiter des lu-

(b) *Séba, tom. 2, pl. 89, fig. 3, & pl. 97, fig. 3.*

(c) M. Laurent a cru en devoir faire une espèce distincte sous le nom de Naja à bandes (Naja fasciata).

nettes, font blanchâtres, bordées des deux côtés, d'une couleur foncée. Quelquefois ces nuances s'altèrent après la mort de l'animal, ce qui a donné lieu à bien des fausses descriptions. Le sommet de la tête est couvert par neuf plaques ou grandes écailles, disposées sur quatre rangs, deux au premier, du côté du museau, deux au second, trois au troisième, & deux au quatrième (*d*). Les yeux sont vifs & pleints de feu; les écailles sont ovales, plates & très-alongées, elles ne tiennent à la peau que par une portion de leur contour, & il paroît que le Serpent peut les redresser d'une manière très-sensible; elles ne se touchent pas au-dessus de la partie élargie du cou, elles y forment des rangs longitudinaux un peu séparés les uns des autres, & laissent voir la peau nue, qui est d'un jaune blanchâtre; & comme cette peau est moins brillante que les écailles qui, étant grandes & plates, réfléchissent vivement la lumière, ces écailles paroissent souvent comme autant de facettes resplendissantes disposées avec ordre, & qui présentent une couleur d'or très-éclatante, sur-tout lorsqu'elles sont éclairées par les rayons du soleil.

L'extension dont nous venons de parler est formée par les côtes, qui, à l'endroit de cet élargissement, sont plus longues que dans les autres parties du corps du Serpent, & ne se courbent d'une manière sensible qu'à une plus grande distance de l'épine du dos; mais d'ailleurs, le Naja peut gonfler & étendre à volonté une membrane assez lâche qui couvre ces côtes, & que Kempfel a comparée à des espèces d'aîles. C'est sur-tout lorsqu'il est irrité, qu'il l'enfle & en augmente le volume; & lorsqu'alors il se redresse en tenant toujours horizontalement sa tête, qui est placée au-devant de cette extension membraneuse, on diroit qu'il est coiffé d'une sorte de chaperon que l'on a même comparé à une couronne, & voilà pourquoi on a donné à ce dangereux, mais cependant très-bel animal, le nom de *Serpent à chaperon*, ainsi que celui de *Serpent couronné*.

La femelle (*e*) est distinguée aisément du mâle, parce qu'elle n'a pas sur le cou la raie contournée & disposée en croissant, dont les pointes se terminent en crochets tournés en dehors, & d'après laquelle on a donné à l'espèce le nom de Serpent à lunettes; mais elle a de chaque côté du cou, comme le mâle, une extension membraneuse soutenue par de longues côtes; elle peut également en étendre le volume; elle brille des mêmes couleurs dorées, & elle a porté également le nom de Serpent à couronne (*f*).

Les Naja ont ordinairement trois ou quatre pieds de longueur totale; celle de l'individu que nous avons décrit, & qui est au Cabinet du Roi, est de quatre pieds quatre pouces six lignes; l'extension membraneuse de son cou a plus de trois pouces de largeur. Il a cent quatre-vingt-dix-sept grandes plaques sous le corps, & cinquante-huit paires de petites plaques sous la queue, qui n'est longue que de sept pouces dix lignes. Celui que M. Linné a décrit avoit cent quatre-vingt-treize grandes plaques, & soixante paires de petites.

(*d*) Voilà un nouvel exemple de ce que nous avons dit à l'article de la Nomenclature des Serpens; tous ceux qui ont des dents crochues, grandes & mobiles, & qui sont venimeux, n'ont pas le dessus de la tête garni d'écailles semblables à celles du dos.

(*e*) *Séba, tom.* 2, *pl.* 90, *fig.* 2, & *pl.* 97, *fig.* 2.

(*f*) Laurent a fait de la femelle du Naja, une espèce distincte qu'il a nommée *Naja non Naja*.

Le Naja est féroce, & pour peu qu'on diffère de prendre l'antidote de son venin, sa morsure est mortelle; l'on expire dans des convulsions, ou la partie mordue contracte une gangrène qu'il est presqu'impossible de guérir; aussi de tous les Serpens, est-ce celui que les Indiens, qui vont nuds-pieds, redoutent le plus. Lorsque ce terrible Reptile veut se jeter sur quelqu'un, il se redresse avec fierté, fait briller des yeux étincelans, étend ses membranes en signe de colère, ouvre la gueule, & s'élance avec rapidité en montrant la pointe acérée de ses crochets venimeux. Mais, malgré ses armes funestes, les Jongleurs Indiens sont parvenus à le dompter de manière à le faire servir de spectacle à un peuple crédule, de même que d'autres Charlatans de l'Égypte moderne, à l'exemple de Charlatans plus anciens de l'antique Egypte, des Psylles de Cyrène, & des Ophiogènes de Chypre, manient sans crainte, tourmentent inpunément de grands Serpens, peut-être même venimeux, les serrent fortement auprès du cou, évitent par-là leur morsure, déchirent avec leurs dents & devorent tout vivans ces énormes Reptiles, qui, sifflant de rage & se repliant autour de leur corps, font de vains efforts pour leur échapper (g).

Ces Indiens qui ont pu réduire les Naja & se garantir de leur morsure, courent de Ville en Ville pour montrer leurs serpens à lunettes, qu'ils forcent, disent-ils, à danser. Le Jongleur prend dans sa main une racine dont il prétend que la vertu le préserve de la morsure venimeux du Serpent, & tirant l'animal du vase dans lequel il le tient ordinairement renfermé, il l'irrite en lui présentant un bâton, ou seulement le poing; le Naja se dressant aussi-tôt contre la main qui l'attaque, s'appuyant sur sa queue, élevant son corps, enflant son cou, ouvrant sa gueule, alongeant sa langue fourchue, s'agitant avec vicacité, faisant briller ses yeux & entendre son sifflement, commence une sorte de combat contre son Maître, qui, entonnant alors une chanson, lui oppose son poing tantôt à droite & tantôt à gauche; l'animal, les yeux toujours fixés sur la main qui le menace, en suit tous les mouvemens, balance sa tête & son corps sur sa queue qui demeure immobile & offre ainsi l'image d'une sorte de danse. Le Naja peut soutenir cet exercice pendant un demi-quart d'heure; mais au moment que l'Indien s'apperçoit que, fatigué par ses mouvemens & par sa situation verticale, le Serpent est près de prendre la fuite, il interrompt son chant, le Naja cesse sa danse, s'étend a terre, & son Maître le remet dans son vase. Kempfer dit que lorsqu'un Indien veut dompter un Naja & l'accoutumer à ce manège, il renverse le vase dans lequel il l'a tenu renfermé, va à la Couleuvre avec un bâton, l'arrête dans sa fuite, & la provoque à un combat qu'elle commence souvent la première; dans

(g) Lettres de M. Savary sur l'Egypte, vol. 1, page 62.
Voyez aussi le passage suivant de Schaw, tom. 2, ch. 5. „ On m'a assuré qu'il y avoit plus „ de quarante mille personnes au grand Caire & dans les Villages des environs, qui ne man- „ geoient autre chose que des Lézards ou des Serpens. Cette façon singulière de se nourrir „ leur vaut, entr'autres, le privilège & l'honneur insigne de marcher immédiatement auprès „ des tapisseries brodées de soie noire, qu'on fabrique tous les ans au *grand Caire* pour le „ *Kaaba* de la *Mecque*, & qu'on va prendre au Château pour les promener en procession avec „ grande pompe & cérémonie, dans les rues de la Ville. Lorsque ces processions se font, il „ y a toujours un grand nombre de ces gens qui l'accompagnent en chantant & en dansant, & „ faisant par intervalles réglés, toutes sortes de contorsions & de gesticulations fanatiques."

l'inſtant où elle veut s'élancer ſur lui pour le mordre, il lui préſente le vaſe & le lui oppoſe comme un bouclier, contre lequel elle bleſſe ſes narines, & qui la force à rejaillir en arrière; il continue cette lutte pendant un quart-d'heure, ou demi-heure, ſuivant que l'éducation de l'animal eſt plus ou moins avancée; la Couleuvre, trompée dans ſes attaques, & bleſſée contre le vaſe, ceſſe de s'élancer, mais préſentant toujours ſes dents & enflant toujours ſon cou, elle ne détourne pas ſes yeux ardens du bouclier qui nuit; le Maître, qui a grand ſoin de ne pas trop la fatiguer par cet exercice, de peur que, devenant trop timide, elle ne ſe refuſe enſuite au combat, l'accoutume inſenſiblement à ſe dreſſer contre le vaſe, & même contre le poing tout nu, à en ſuivre tous les mouvemens avec ſa tête ſuperbement gonflée, mais ſans jamais oſer ſe jeter ſur ſa main, de peur de ſe bleſſer; accompagnant d'une chanſon le mouvement de ſon bras, & par conſéquent celui du Reptile qui l'imite, il donne à ce combat l'apparence d'une danſe; & il en eſt donc de ce Serpent funeſte comme de preſque tous les êtres dangereux qui répandent la terreur, la crainte ſeule peut les dompter.

Mais il ne faut pas croire que les Indiens ſoient aſſez raſſurés par les effets de cette crainte, pour ne pas chercher à déſarmer, pour ainſi dire, le Reptile contre lequel ils doivent lutter. Kempfer rapporte qu'ils ont grand ſoin, chaque jour ou tous les deux jours, d'épuiſer le venin du Naja, qui ſe forme dans des viſicules placées auprès de la mâchoire ſupérieure, & ſe répand enſuite par les dents canines; pour cela ils irritent la Couleuvre & la forcent à mordre pluſieurs fois un morceau d'étoffe ou quelqu'autre corps mou, & à l'imbiber de ſon poiſon. Pour l'exciter davantage à exprimer ſon venin, ils ont quelquefois aſſez d'adreſſe & de courage pour lui preſſer la tête ſans en être mordus, & la mettre par-là dans une ſorte de rage qui lui fait ſerrer avec plus de force & pénétrer d'une plus grande quantité de poiſon, le morceau d'étoffe ou le corps mou qu'on lui préſente enſuite. Après avoir privé la Couleuvre de ſon venin, ils veillent avec beaucoup d'attention à ce qu'elle ne prenne aucune nourriture, & ils empêchent ſur-tout qu'elle ne mange de l'herbe fraîche, de nouveaux alimens lui rendant bientôt de nouveaux ſucs vénéneux mortels.

Kempfer prétend que l'on a un remède aſſuré contre la morſure venimeuſe de ce Serpent, dans la plante que l'on nomme *mungo* ainſi qu'*ophiorriza*, qui croît abondamment dans les contrées chaudes de l'Inde, & que l'on a employée non ſeulement contre la morſure de pluſieurs Reptiles, ainſi que des ſcorpions, mais même contre celle des chiens enragés. L'on diſoit, ſuivant le même Kempfer, que l'on avoit découvert ſes vertus antivénéneuſes en envoyant manger à des Mangouſtes ou Ichneumons mordus par des Naja, & que c'étoit ce qui avoit fait appliquer à ce végétal le nom de *mungo*, donné auſſi par les portugais aux Mangouſtes. Ces quadrupèdes ſont, en effet, ennemis mortels du Serpent à lunettes, qu'ils attaquent toujours avec acharnement, & auquel ils donnent aiſément la mort ſans la recevoir, leur manière de ſaiſir le Naja les garantiſſant apparemment de ſes dents envenimées.

Non-ſeulement les Naja ſervent à amuſer les loiſirs des Indiens; ils ont encore été un objet de vénération pour pluſieurs habitans des belles contrées orien-

tales, & particulièrement de la côte de Malabar. La crainte d'expirer sous leur dent empoisonnée, & le desir de les écarter des habitations, avoient fait imaginer de leur apporter jusques auprès de leurs rapaires, les alimens qui paroissoient leur convenir le mieux; les Temples sacrés étoient ornés de leurs images, & si ces Reptiles pénétroient dans les demeures des habitans, ou si on les rencontroit sous ses pas, bien loin de se défendre contr'eux & de chercher à leur donner la mort, on leur adressoit des prières, on leur offroit des présens, on supplioit les Bramines de leur faire de pieuses exhortations, on se prosternoit, on tâchoit de les fléchir par des respects, tant la terreur & l'ignorence peuvent obscurcir le flambeau de la raison *(h)*.

On a prétendu que l'on trouvoit dans le corps des Naja & auprès de leur tête, une pierre que l'on a nommée *pierre de Serpent*, *pierre de Serpent à chaperon*, *piere de Cobra*, &c. & qu'on a regardée comme un remède assuré, non-seulement contre le poison de ces mêmes Serpens à lunettes, mais même contre les effets de la morsure de tous les animaux venimeux. On pourra voir dans la note suivante *(i)*, combien peu on doit compter sur la bonté de

(h) „ Une autre espèce que les Indiens nomment *Nalle Pambou*, c'est-à-dire, bonne Couleuvre, a reçu des Portugais le nom de *Cobra capel*, parce qu'elle a la tête environnée d'une peau large qui forme une espèce de chapeau. Son corps est émaillé de couleurs très-vives qui en rendent la vue aussi agréable que ses blessures sont dangereuses; cependant elles ne sont mortelles que pour ceux qui négligent d'y remédier. Les diverses représentations de ces cruels animaux sont le plus bel ornement des Pagodes; on leur adresse des prières & des offrandes. Un Malabare qui trouve une Couleuvre dans sa maison, la supplie d'abord de sortir; si ses prières sont sans effet, il s'efforce de l'attirer dehors en lui présentant du lait, ou quelqu'autre aliment; s'obstine-t-elle à demeurer? On appelle les Bramines, qui lui présentent éloquemment les motifs dont elle doit être touchée, tels que le respect du Malabare & les adorations qu'il a rendues à toute l'espèce. Pendant le séjour que Dellon fit à Cananor, un Secrétaire du Prince-Gouverneur fut mordu par un de ces Serpens à chapeau qui étoit de la grosseur du bras, & d'environ huit pieds de longueur; il négligea d'abord les remèdes ordinaires, & ceux qui l'accompagnoient se contentèrent de le ramener à la Ville, où le Serpent fut apporté aussi dans un vase bien couvert. Le Prince, touché de cet accident, fit appeller aussi-tôt les Bramines, qui représentèrent à l'animal combien la vie d'un Officier si fidèle étoit importante à l'Etat; aux prières on joignit les menaces; on lui déclara que, si le malade périssoit, elle seroit brulée vive dans le même bûcher: mais elle fut inexorable, & le Secrétaire mourut de la force du poison. Le Prince fut extrêmement sensible à cette perte; cependant, ayant fait reflexion que le mort pouvoit être coupable de quelque faute secrète qui lui avoit peut être attiré le courroux des Dieux, il fit porter hors du Palais le vase où la Couleuvre étoit renfermée, avec ordre de lui rendre la liberté, après lui avoir fait beaucoup d'excuses & quantité de profondes révérences.

„ Une piété bizarre engage un grand nombre de Malabares à porter du lait & divers alimens dans les forêts ou sur les chemins, pour la subsistance de ces ridicules Divinités. Quelques Voyageurs, ne pouvant donner d'explication plus raisonnable à cet aveuglement, ont jugé qu'anciennement la vue des Malabares avoit peut-être été de leur ôter l'envie de venir chercher leur nourriture dans les maisons, en leur fournissant de quoi se nourrir au milieu des champs & des bois.

„ La loi que les Idolâtres s'imposent, de ne tuer aucune Couleuvre, est peu respectée des Chrétiens & des Mahométans: tous les étrangers qui s'arrêtent au Malabar, font main-basse sur ces odieux Reptiles, & c'est rendre sans doute un important service aux habitans naturels. Il n'y a point de jour où l'on ne fût en danger d'être mortellement blessé, jusques dans les lits, si l'on négligeoit de visiter toutes les parties de la maison qu'on habite." *Description du Malabar. Hist. des Voy. édit.* in 12, *vol.* 43, *pag.* 341 & *suiv.*

(i) Nous allons rapporter, à ce sujet, une partie des observations du célèbre Rédi. „ Parmi les productions des Indes, dit ce Physicien, auxquelles l'opinion publique attribue des

ce remède, qui n'a jamais été trouvé dans le corps d'un Naja, & n'est qu'une production artificielle apportée de l'Inde, ou imitée en Europe.

„ propriétés merveilleuses, sur la foi des Voyageurs, il y a certaines pierres qui se trouvent, „ dit-on, dans la tête d'un Serpent des Indes extrêmement venimeux. On prétend que ces „ pierres sont très-bonnes contre tous les venins: cette opinion s'est fortifiée par l'autorité de „ plusieurs Savans qui l'ont adoptée; & l'on annonce deux épreuves de ces pierres, faites à „ Rome avec beaucoup de succès; l'une, par M. Carlo Magnini, sur un homme; & l'autre, „ par le Père Cirker, sur un chien. Je connois ces pierres depuis plusieurs années, j'en ai „ quelques-unes chez moi, & je me suis convaincu, par des expériences réitérées, & dont je „ vais rendre compte, qu'elles n'ont point la vertu qu'on leur attribue contre les venins.

„ Sur la fin de l'hiver de l'an 1662, trois Religieux de l'ordre de Saint-François, nouvelle- „ ment arrivés des Indes orientales, vinrent à la Cour de Toscane, qui étoit alors à Pise, & „ firent voir au Grand-Duc Ferdinand II, plusieurs curiosités qu'ils avoient apportées de ce „ pays; ils vantèrent sur-tout certaines pierres, qui, comme celles dont on parle aujourd'hui, „ se trouvoient, disoient-ils, dans la tête d'un Serpent décrit par Garcias da Orto, & nommé „ par les Portugais, *Cobra de cabelos*, Serpent à chaperon; ils assuroient que, dans tout l'Indos- „ tan, dans les deux vastes Péninsules de l'Inde, & particulièrement dans le Royaume de „ Quam-sy, on appliquoit ces pierres comme un antidote éprouvé sur les morsures des vipè- „ res, des aspics, des cérastes, & de tous les animaux venimeux, & même sur les blessures „ faites par des flèches ou autres armes empoisonnées: ils ajoutoient que la sympathie de ces „ pierres avec le venin étoit telle, qu'elles s'attachoient fortement à la blessure, comme de „ petites ventouses, & ne s'en séparoient qu'après avoir attiré tout le venin, qu'alors elles „ tomboient d'elles-mêmes, laissant l'animal tout-à-fait guéri; que, pour les nétoyer, il falloit „ les plonger dans du lait frais, & les y laisser jusqu'à ce qu'elles eussent rejeté tout le venin „ dont elles s'étoient imbibées, ce qui donnoit au lait une teinture d'un jaune verdâtre. Ces „ Religieux offrirent de confirmer leur récit par l'expérience, & tandis qu'on cherchoit pour „ cela des vipères, M. Vincenzio Sandrini, un des plus habiles Artistes de la Pharmacie du „ Grand-Duc, ayant examiné ces pierres, se souvint qu'il en conservoit depuis long-temps de „ semblables, il les fit voir à ces Religieux, qui convinrent qu'elles étoient de même nature „ que les leurs, & qu'elles devoient avoir les mêmes vertus.

„ La couleur de ces pierres est un noir semblable à celui de la pierre de touche; elles sont „ lisses & lustrées comme si elles étoient vernies; quelques-unes ont une tache grise sur un „ côté seulement, d'autres l'ont sur les deux côtés; il y en a qui sont toutes noires & sans „ aucune tache, & d'autres enfin, qui ont au milieu un peu de blanc sale, & tout autour une „ teinte bleuâtre; la plupart sont d'une forme lenticulaire; il y en a cependant qui sont oblon- „ gues: parmi les premières, les plus grandes que j'aie vues sont larges comme une de ces „ pièces de monnoie, appellées *grossi*, & les plus petites n'ont pas tout-à-fait la grandeur d'un „ *quattrino*. Mais quelle que soit la différence de leur volume, elles varient peu entr'elles „ pour le poids, car ordinairement les plus grandes ne pesent guère au-delà d'un denier & „ dix-huit grains, & les plus petites sont du poids d'un denier & six grains. J'en ai cependant „ vu & essayé une qui pesoit un quart d'once & six grains." Rédi entre ensuite dans les dé- tails des expériences qu'il a faites pour prouver le peu d'effet des *pierres de Serpent* contre l'action des divers poisons, & il ajoute plus bas: „ Pour moi, je crois, comme je viens de le „ dire, que ces pierres sont artificielles, & mon opinion est appuyée du témoignage de plu- „ sieurs Savans qui ont demeuré long-temps dans les Indes, au-deçà & au-delà du Gange, & „ qui affirment que c'est une composition faite par certains Solitaires Indiens qu'on nomme „ Jogues, qui vont les vendre à Diu, à Goa, à Salsette, & qui en font commerce dans toute „ la côte de Malabar, dans celles du Golfe de Bengale, de Siam de la Cochinchine, & dans „ les principales Isles de l'Océan oriental. Un Jésuite, dans certaines relations, parle de quel- „ ques autres pierres de Serpent qui sont vertes.

„ Je n'en ai jamais vu ni éprouvé de vertes, mais si leurs propriétés sont, comme il le dit, „ les mêmes que celles des pierres artificielles, je crois être bien fondé à douter de la vertu „ des unes & des autres, & à mettre ces Jogues au rang des Charlatans, car ils vont dans „ les Villes commerçantes des Indes, portant autour de leur cou & de leurs bras, des Serpens „ à chaperon auxquels ils ont soin d'arracher auparavant toutes les dents (comme l'assure Gar- „ cias da Orto) & d'ôter le venin. Je n'ai pas de peine à croire qu'avec ces précautions, ils

„ s'en fassent mordre impunément, & encore moins qu'ils persuadent au peuple que c'est à ces „ pierres appliquées sur leurs blessures, qu'ils doivent leur guérison.

„ On objectera peut-être comme une preuve de la sympathie de cette pierre avec le venin, „ la vertu qu'elle a de s'attacher fortement aux blessures empoisonnées; mais elle s'attache aussi „ fortement aux plaies où il n'y a point de venin, & à toutes les parties du corps qui sont „ humectées de sang ou de quelqu'autre liqueur, par la même raison que s'y attachent la terre „ sigillée & toute autre sorte de bol." *Rédi, observations sur diverses choses naturelles, &c. Collection académique, partie étrangère, tom. IV, pag.* 541, 542 *&* 554.

Au reste, le sentiment de Rédi a été confirmé par M. l'Abbé Fontana. *Voyez son Ouvrage sur les Poisons, vol.* 2, *p.* 68.

LE SERPENT A LUNETTES

DU PÉROU.

NOUS ne connoissons ce Serpent que pour en avoir vu la figure & la description dans Séba (*a*); quelque rapport qu'il ait avec le Naja des Indes orientales, nous avons cru devoir l'en séparer, parce qu'il n'a pas autour du cou ces menbranes susceptibles d'être gonflées, cette extension considérable qui distingue le Serpent à lunettes de l'ancien continent; & l'on ne peut pas dire que l'individu représenté dans Séba eût été pris dans un âge trop peu avancé pour avoir autour du cou cette extension membraneuse, puisqu'il étoit aussi grand que plusieurs Naja garnis de ces membranes, que l'on a comparée à une couronne ou à un caperon. Ce Serpent à lunettes du Pérou ressemble d'ailleurs beaucoup au Naja des grandes Indes; il a la tête garnie de grandes écailles, une bande transversale d'un gris obscur, qui lui forme un collier, le dessus du corps roux, varié de blanc & de gris, & le dessous, d'une couleur plus claire. Peut-être faut-il rapporter à cette espèce un petit Serpent à lunettes de la Nouvelle Espagne, qui est également figuré & décrit dans Séba (*b*), & qui n'a pas autour du cou d'extension membraneuse. Ce Reptile a de grandes écailles sur la tête un collier noirâtre, & le corps jaunâtre, entouré de petites bandes brunes.

(*a*) *Séba, tom.* 2, *pl.* 85, *fig.* 1.
(*b*) *Séba, tom.* 2, *pl.* 97, *fig.* 4.

LE

LE SERPENT A LUNETTES DU BRÉSIL (a)

NOUS féparons ce Serpent du précédent, à caufe d'une petite extenfion mambraneufe que l'on voit des deux côtés de fon cou; & il diffère d'ailleurs du Naja par la figure fingulière deffinée fur cette même partie fufceptible de gonflement. Cette marque, d'un blanc affez éclatant, ne repréfente pas une paire de lunettes, auffi exactement que dans le Naja & le Serpent précédent, mais elle reffemble plutôt à un cœur affez profondément découpé; fa pointe eft tournée vers la queue, & elle eft chargée, de chaque côté, de deux taches noires, dont la plus grande eft la plus près de la tête. La couleur du dos eft d'un roux clair, avec quelques bandes tranfverfales brunes; celle du ventre eft plus blanchâtre. Nous ne favons rien des habitudes naturelles de ce Serpent.

(a) *Séba, tom.* 2, *pl.* 89, *fig.* 4.
Naja Brafilienfis. 199. *Laurenti, fpecimen Medicum.*

LE LÉBETIN (a).

CE Serpent eft venimeux & a, par conféquent, fa mâchoire fupérieure armée de crochets mobiles. C'eft M. Linné qui en a parlé le premier; ce grand Naturalifte l'a décrit dans l'Ouvrage où il a fait connoître les richeffes renfermées dans le Muféum du Prince Adolphe.

Cette Couleuvre habite les contrées orientales; la couleur de fon dos eft comme nuageufe, & le deffous de fon corps eft parfemé de points roux, fuivant M. Linné, & noirs fuivant M. Forskal. Elle a cent cinquante-cinq grandes plaques fous le corps, & quarante-fix paires de petites plaques fous la queue.

(a) Κεφη *par les Grecs modernes.*
Le Lébetin, *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Lebetinus, *Linn. amphib. Serpent. col.* 201.
Col. Lebetinus. *Defcription animalium Petri Forskal.*

L'HÉBRAÏQUE (a).

CE Serpent venimeux, & dont, par conféquent, la mâchoire fupérieure eft garnie de crochets creux & mobiles, ce trouve en Afie, & particulièrement au Japon, fuivant Séba. La couleur du deffus du corps eft ordinairement d'un rouffâtre plus ou moins mêlé de cendré; c'eft fur ce fond que l'on voit, depuis la tête jufqu'à l'extrémité de la queue, des taches d'un jaune clair, bordées de rouge-brun, difpofées de manière à repréfenter des caractéres hébraïques; & c'eft de-là que vient à ce Serpent le nom que nous lui donnons ici, d'après M. d'Aubenton. Quelquefois on remarque une petite bande cendrée entre les yeux & près des narines. Les grandes plaques, qui revêtent le deffous du ventre, font d'un jaune très-clair, avec des taches noirâtres le long des côtés du corps, & ordinairement au nombre de cent foixante-dix; il y a fous la queue quarante-deux paires de petites plaques.

(a) L'Hébraïque. *M. d'Aubenton*, *Encyclopédie méthodique.*
Col. Severus, *Linn. Amphib. Serp.*
Ceraftes Severus, *Laurenti*, *Specimen Medicum*, 167.
Vipère du Japon, *Séba*, *muf.* 2, *plan.* 54, *fig.* 4.

LE CHAYQUE (a).

C'EST dans l'Afie que l'on trouve ce Serpent venimeux, auquel nous confervons le nom de *Chayque*, que lui a donné M. d'Aubenton, & qui eft une abbréviation de *Chayquarona*, nom impofé à ce Reptile par les Portugais. Deux bandes jaunes ou blanchâtres s'étendent au-deffus de fon corps depuis le fommet de la tête, jufqu'à l'extrémité de la queue; &, de chaque côté du cou, l'on voit neuf taches rondes & noirâtres, difpofées comme les évents des lamproies; le deffous du corps eft recouvert de plaques bleuâtres dont chaque extrémité préfente quelquefois un point noir. La femelle eft diftinguée du mâle, en ce qu'elle n'a pas, comme ce dernier, neuf taches noirâtres de chaque côté du cou. Le Chayque a ordinairement cent quarante-trois grandes plaques, & foixante-feize paires de petites.

(a) Le Chayque, *M. d'Aubenton*, *Encyclopédie méthodique.*
Colub. Stolatus, *Linn. amphib. Serpent.*
Muf. Adolph. frid. tabu. 22, *fig.* 1.
Coluber Stolatus. 208, *Laurenti*, *Specimen Medicum.*
Séba, *muf. vol.* 2, *planche* 9, *fig.* 1, le mâle; *& fig.* 2, la femelle.

LE LACTÉ (a).

Ce Serpent ne préſente que deux couleurs, le blanc & le noir; mais elles ſont placées avec tant de ſymmétrie, & cependant diſtribuées, pour ainſi dire, avec tant de goût, & contraſtées avec tant d'agrément, qu'elles pourrroient ſervir de modèle pour la parure la plus élégante, & qu'une jeune beauté en demi-deuil, verroit avec plaiſir, ſur ſes ajuſtemens, une image de leurs nuances & de leur diſpoſition. La couleur de cette Couleuvre eſt d'un blanc de lait, relevé par des taches d'un noir très-foncé, arrangées deux à deux; & au contraire, la tête eſt d'un noir très-obſcur, qui rend plus éclatante une petite bande blanche étendue ſur ce fond très-foncé, depuis le muſeau juſques vers le cou. Mais, ſous ces couleurs ſéduiſantes, eſt caché un venin très-actif, & le Lacté eſt armé de crochets qui diſtillent un poiſon mortel.

Ce Serpent, qui ſe trouve dans les Indes, a deux cent trois plaques au-deſſous du corps, & trente-deux paires de petites plaques au-deſſous de la queue. Pendant qu'on imprimoit cet article, nous avons reçu un individu de cette eſpèce; il avoit un pied & demi de longueur totale, les écailles qui recouvroient ſon dos étoient hexagones & relevées par une arête; le ſommet de ſa tête étoit garnie de neuf grandes lames, diſpoſées ſur quatre rangs, comme dans le Naja; & voilà donc encore un exemple de cet arrangement & de ce nombre de grandes écailles, ſur la tête d'un Serpent venimeux.

(a) Le Lacté, *M. d'Aubenton Encyclopédie méthodique.*
Colub. Lacteus, *Linn. amphib. Serpent.*
Muſ. Ad. fr. 1, *p.* 28, *tabu.* 18, *f.* 1.
Ceraſtes Lacteus, 173, *Laurenti, Specimen Medicum.*

LE CORALLIN (a).

Il ne faut pas confondre cette Couleuvre avec le Serpent *Corail*, qui appartient à un genre différent, & qui préſente la couleur éclatante du corail rouge, dont on fait uſage dans les arts. Le Corallin n'offre aucune couleur qui approche du rouge: tout le deſſus de ſon corps eſt d'un vert de mer, relevé par trois raies étroites & rouſſes, qui s'étendent depuis la tête juſqu'à l'extré-

(a) Le Corallin, *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
C. Corallinus, *Linn. amphib. Serpent.*
Seb. muſ. 2, *tabu.* 17, *fig.* 1.

mité de la queue; le deſſous eſt blanchâtre & pointillé de blanc; ce Serpent n'a été nommé *Corallin*, par M. Linné, qu'à cauſe de la diſpoſition des écailles qui garniſſent ſon dos, & qui ſont placées l'une au-deſſus de l'autre, de manière à repréſenter un peu les petites pièces articulées des branches du corail blanc, que l'on a appellé *articulé*. La forme de ces écailles ajoute d'ailleurs à ce rapport; elles ſont arrondies vers la tête, & pointues du côté de la queue; & comme elles ſont diſpoſées ſur ſeize rangs longitudinaux & un peu ſéparés les uns des autres, elles n'en reſſemblent que davantage à du corail articulé, dont on verroit ſeize tiges déliées s'étendre le long du dos du Reptile.

Les écailles qui revêtent les deux côtés du corps, ſont rhomboïdales, ſe touchent, & ſont arrangées comme celles des Couleuvres que nous avons déjà décrites. On compte ordinairement cent quatre-vingt-treize grandes plaques, & quatre-vingt-deux paires de petites.

Le Corallin eſt venimeux, & ſe trouve dans les grandes Indes; il a quelquefois plus de trois pieds de longueur.

L'ATROCE (a).

NOUS conſervons ce nom à un Serpent venimeux des grandes Indes, & particulièrement de l'Iſle de Ceylon. Sa tête eſt aplatie pardeſſus, ainſi que par les côtés, & très-large en proportion de la groſſeur du corps; elle eſt blanchâtre & couverte de petites écailles ſemblables à celles du dos, comme la tête de la vipère commune; & on voit au-deſſus de chaque œil, comme dans cette même vipère d'Europe, une écaille un peu grande & bombée. Les crochets mobiles & attachés à la mâchoire ſupérieure, ſont très-grands. Des écailles petites, ovales & relevées par une arête, garniſſent le dos, dont la couleur eſt cendrée & variée par des taches blanchâtres. La queue eſt très-menue, & ſa longueur n'eſt ordinairement que le cinquième de celle du corps. L'individu décrit par M. Linné avoit un pied de longueur totale, cent quatre-vingt-ſeize grandes plaques ſous le ventre, & ſoixante-neuf paires de petites plaques ſous la queue.

(a) L'Atroce, *M. d'Aubenton*, *Encyclopédie méthodique*.
C. Atrox, *Linn. amphib. Serp.*
Amœn. acad. 1, *p.* 587, *No.* 35.
Muſ. Adol. fr. 1, *p.* 33, *tabu.* 22, *fig.* 2.
Dipſas indica. 196. *Laurenti Specimen Medicum.*
Seb. Muſ. 1, *tabu.* 43, *fig.* 5.

L'HÆMACHATE.

On trouve dans Séba *(a)*, deux figures de ce Serpent venimeux, que nous allons décrire d'après un individu conſervé au Cabinet du Roi, & que l'on a nommé *Hæmachate*, à cauſe du rouge qui domine dans ſes couleurs. Le deſſus de la tête eſt garni de neuf grandes écailles diſpoſées ſur quatre rangs, comme dans le Naja *(b)*; le premier & le ſecond rangs ſont compoſés de deux pièces; le troiſième l'eſt de trois, le quatrième de deux; & voilà une nouvelle exception dans la forme, la grandeur & l'arrangement des écailles qui revêtent le deſſus de la tête des Reptiles venimeux, & qui ordinairement préſentent, à très-peu-près, la même diſpoſition, la même forme, & la même grandeur que celles du dos. La mâchoire ſupérieure eſt armée de deux crochets creux, mobiles, & renfermés dans une ſorte de graine. Les écailles du deſſus du corps ſont unies & en loſange; la couleur générale du dos eſt, dans l'Hæmachate vivant, d'un rouge plus ou moins éclatant, relevé par des taches blanches, dont la diſpoſition varie ſuivant les individus, & qui le font paroître comme jaſpé. Ce rouge devient une couleur ſombre plus ou moins foncée, ſur les individus conſervés dans l'eſprit-de-vin, qui altère de même la teinte du deſſous du corps, dont la couleur eſt jaunâtre dans l'animal vivant. Nous avons compté cent trente-deux grandes plaques ſous le ventre de l'Hæmachate qui fait partie de la collection du Roi, & vingt-deux paires de petites plaques ſous ſa queue. La longueur totale de cet individu eſt d'un pied quatre pouces cinq lignes, & celle de la queue, d'un pouce dix lignes. Séba avoit reçu du Japon un Serpent de cette eſpèce, & un autre Hæmachate lui avoit été envoyé de Perſe.

(a) *Séba, muſ. 2, tabul. 58, fig. 1 & 3.*

(b) L'impreſſion de ce volume étoit déjà avancée, lorſqu'on nous a envoyé un Hæmachate, aſſez bien conſervé pour que nous puſſions bien reconnoître tous ſes caractères. Ce n'eſt que d'après cet individu que nous nous ſommes aſſurés que ce Serpent n'avoit pas le deſſus de la tête couvert d'écailles ſemblables à celles du dos, comme la plupart des Reptiles venimeux, mais garni de neuf grandes écailles diſpoſées ſur quatre rangs; & voilà pourquoi nous avons dit, dans l'article qui traite de la nomenclature des Serpens (page 28 & 29), que le Naja étoit le ſeul Serpent venimeux ſur la tête duquel nous euſſions vu neuf grandes écailles ainſi diſpoſées. Nous avons donc une raiſon de plus d'inviter les Naturaliſtes à rechercher des caractères extérieurs très-ſenſibles & conſtans, d'après leſquels on puiſſe, dans la ſuite, ſéparer les Serpens venimeux de ceux qui ne le ſont pas; & l'on doit maintenant voir évidemment combien il étoit néceſſaire d'employer pluſieurs caractères pour compoſer notre Table méthodique des Serpens, de manière qu'on pût aiſément reconnoître les diverſes eſpèces de ces Reptiles.

LA TRÈS-BLANCHE (a).

LE blanc le plus éclatant eſt la couleur de ce Serpent, que l'on trouve en Afrique, & particulièrement dans la Lybie. Suivant Séba, l'extrémité de ſa queue eſt noire, & on apperçoit ſur ſon corps quelques taches trés-petites & de la même couleur; mais M. Linné dit qu'il eſt abſolument ſans taches, & il ſe pourroit que celles dont parle Séba, fuſſent une ſuite de l'altération produite par l'eſprit-de-vin, dans lequel on avoit conſervé l'individu que Séba avoit dans ſa collection. Il parvient quelquefois à la longueur de cinq ou ſix pieds; il ſe nourrit d'oiſeaux & d'autres petits animaux, auxquels il donne la mort d'autant plus facilement, qu'il eſt très-venimeux. Il a ordinairement deux cent neuf grandes plaques ſous le corps, & ſoixante-deux paires de petites plaques ſous la queue.

(a) Le Sans-tache, *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
C. Niveus. *Linn. amphib. Reptil.*
Ceraſtes Candidus, 175, *Laurenti Specimen Medicum.*
Séba, muſ. 2, *tabu.* 15. *fig.* 1.

LA BRASILIENNE.

C'EST une vipère du Bréſil, envoyée & conſervée ſous ce nom au Cabinet du Roi. Sa tête eſt couverte pardeſſus d'écailles ovales, relevées par une arête, & ſemblables à celles du dos, tant par leur forme, que par leur grandeur. Le muſeau, qui eſt très-ſaillant, ſe termine par une grande écaille preſque perpendiculaire à la direction des mâchoires, arrondie par le haut & échancrée par le bas, pour laiſſer paſſer la langue. Le deſſus du corps préſente de grandes taches ovales, rouſſes, bordées de noirâtre; & dans les intervalles qu'elles laiſſent, on voit d'autres taches très-petites d'un brun plus ou moins foncé. L'individu que nous avons décrit, a cent quatre-vingts grandes plaques ſous le corps, & quarante-ſix paires de petites plaques ſous la queue; ſa longueur totale eſt de trois pieds, & celle de ſa queue, de cinq pouces ſix lignes. Ses crochets mobiles ont près de huit lignes de longueur; ils ſont cependant moins longs de moitié que les crochets de deux mâchoires de Serpent venimeux, envoyées du Bréſil au Cabinet du Roi, & ſemblables en tout, excepté par la grandeur, à celles de la Braſilienne: ſi ces grandes mâchoires ont appartenu à un individu de la même eſpèce, on pourroit croire qu'il avoit ſix pieds de longueur. Je n'ai trouvé, dans aucun Auteur, la figure ni la deſcription de la Braſilienne.



Hulk Sculp.

1. LA BRASILIENNE, *Vipere du Brésil*, 2. LA NASIQUE, *grandeur de moitié de nature.*





Hulk Sculp.

1. LA VIPERE FER-DE-LANCE. 2. LA TÊTE-TRIANGULAIRE, *grandeur de nature.*

LA VIPÈRE FER-DE-LANCE (a).

Le Fer-de-lance parvient ordinairement à la longueur de cinq ou six pieds; c'est un des plus grands Serpens venimeux, & un de ceux dont le poison est le plus actif. Il n'est encore que très-peu connu des Naturalistes; M. Linné même n'en a point parlé: on ne l'a observé, jusqu'à présent, qu'à la Martinique, & peut-être à la Dominique & à Cayenne (b); & c'est de la première de ces Isles qu'est arrivé l'individu conservé au Cabinet du Roi, & que nous allons décrire: aussi les Voyageurs l'ont-ils appellé, jusqu'à présent, *Vipère jaune de la Martinique.* Nous n'avons pas cru devoir employer cette dénomination, parce que la couleur de cette espèce n'est pas constante, & que la moitié à-peu-près des individus qui la composent, présentent une couleur différente de la jaune. Nous avons préféré de tirer son nom de la conformation particulière & très-constante de sa tête.

La vipère Fer-de-lance a cette partie plus grosse que le corps, & remarquable par un espace presque triangulaire, dont les trois angles sont occupés par le museau & les deux yeux. Cet espace, relevé par ses bords antérieurs, représente un fer de lance large à sa base & un peu arrondi à son sommet.

Les trous des narines sont très-près du bout du museau; les yeux sont gros, ovales, & placés obliquement. Lorsque le Fer-de-lance a acquis une certaine grosseur, on remarque de chaque côté de sa tête, entre ses narines & ses yeux, une ouverture qui est très-sensible dans les individus conservés au Cabinet du Roi, & que l'on a regardée comme les trous auditifs de ce Serpent (c). Chacun de ces trous est, en effet, l'extrémité d'un petit canal qui passe au-dessous de l'œil, & qui nous a paru aboutir à l'organe de l'ouïe. Comme nous n'avons examiné que des Fers-de-lance conservés depuis long-temps dans l'esprit-de-vin, nous n'avons pu nous assurer de ce fait, qu'il seroit d'autant plus intéressant de vérifier, que l'on n'a encore observé, dans aucune autre espèce de Serpent, des ouvertures extérieures pour les oreilles. S'il étoit bien constaté, on ne pourroit plus douter que le Serpent Fer-de-lance n'eût des ouvertures extérieures pour l'organe de l'ouïe, de même que les lézards, avec cette différence cependant que, dans ces derniers animaux, ces ouvertures sont situées derrière les yeux, ainsi que dans les oiseaux & les quadrupèdes vivipares, au lieu que le Fer-de-lance les auroit entre les yeux & le museau.

De chaque côté de la mâchoire supérieure, on apperçoit un & quelquefois

(a) Vipère jaune de la Martinique.

Couleuvre jaune ou rousse. *Rochefort, hist. natur. des Antilles, Lion,* 1667, *tom.* 1, *pag.* 294.

(b) M. Badier, très-bon Observateur, qui a passé plusieurs années à la Guadeloupe, m'a montré deux Serpens de l'espèce de la vipère Fer-de-lance, & qu'il croyoit de Cayenne ou de la Dominique.

(c) Mémoires sur la Vipère jaune de la Martinique, publiée dans *les Nouvelles de la République des Lettres & des Arts.*

deux ou même trois crochets, dont l'animal se sert pour faire les blessures dans lesquelles il répand son venin. Ces crochets, d'une substance très-dure, de la forme d'un hameçon, & communément de la grosseur d'une forte alène, sont mobiles, creux depuis leur racine jusqu'à leur bord convexe, qui présente une petite fente, & revêtus d'une membrane qui se retire & les laisse paroître lorsque l'animal ouvre la gueule & les redresse pour s'en servir. Leur racine est couverte par un petit sac d'une membrane très-forte qui renferme le venin de l'animal, & qui, suivant l'Auteur d'un Mémoire que nous venons de citer, peut contenir une demi-*cuillerée à café* de liqueur. Au reste, ce sac ne nous a pas paru le vrai réservoir du poison, que nous avons cru voir dans des vésicules placées de chaque côté à l'extrémité des mâchoires, comme dans la vipère commune d'Europe, & qui, par un conduit particulier, parviendroit à la cavité de la dent, pour sortir par la fente située dans la partie convexe de ce crochet (*d*).

Le venin de la vipère Fer-de-lance est presque aussi liquide que de l'eau, & jaunâtre comme de l'huile d'olive qui commence à s'altérer. La douleur qu'excite ce venin dans les personnes blessées par la vipère, est semblable à celle qui provient d'une chaleur brûlante; elle est d'ailleurs accompagnée d'un grand accablement. Mais ce poison, qui n'a ni goût ni odeur, ne paroît agir que lorsqu'il est un peu abondant ou qu'il se mêle avec le sang, puisqu'on a quelquefois sucé impunément les plaies produites le plus récemment par la morsure du Fer-de-lance; & il est aisé de voir, en comparant ces faits avec ceux que nous avons rapportés à l'article de la vipère commune d'Europe, que les organes relatifs au venin, la nature de ce suc funeste, & la forme des dents, sont à-peu-près les mêmes dans la vipère Européenne & dans celle de la Martinique.

La langue est très-étroite, très-alongée, & se meut avec beaucoup de vîtesse; les écailles du dos sont ovales & relevées par une arête; la couleur générale du corps est jaune dans certains individus, grisâtre dans d'autres (*e*); & ce qui prouve qu'on ne peut pas regarder les individus jaunes & les individus gris comme formant deux espèces distinctes, ni même deux variétés constantes, c'est qu'on trouve souvent dans la même portée, autant de vipereaux gris que de vipereaux jaunes (*f*). Nous avons vu dans la collection de M. Badier, très bon Observateur, que nous venons de citer dans une note de cet article, une variété du Fer-de-lance, qui, au-lieu de présenter la couleur jaune, avoit le dos marbré de plusieurs couleurs plus ou moins livides ou plus ou moins brunes, & étoit d'ailleurs distinguée par une tache très-brune placée en long derrière les yeux & de chaque côté de la tête.

Le Fer-de-lance a communément deux cent vingt-huit grandes plaques sous le corps, & soixante-une paires de petites plaques sous la queue. Nous avons trou-

(*d*) Comme nous n'avons été à même de disséquer que des vipères Fer-de-lance conservées depuis long-temps dans l'esprit-de-vin, & dont les parties molles ainsi que les humeurs étoient très-altérées, nous ne pouvons rien assurer à ce sujet.

(*e*) *Rochefort, à l'endroit déjà cité.*

(*f*) *Mémoire déjà cité.*

trouvé ces deux nombres sur un individu dont la longueur totale étoit d'un pied deux pouces deux lignes, & la longueur de la queue de deux pouces une ligne. Nous n'avons compté que deux cent vingt-cinq grandes plaques, & cinquante-neuf paires de petites, sur un autre individu, qui cependant étoit plus grand & avoit deux pieds six lignes de longueur totale.

Lorsque le Fer-de lance se jette sur l'animal qu'il veut mordre, il se replie en spirale, &, se servant de sa queue comme d'un point d'appui, il s'élance avec la vîtesse d'une flèche; mais l'espace qu'il parcourt est ordinairement peu étendu. Ne jouissant pas de l'agilité des autres Serpens, presque toujours assoupi, sur-tout lorsque la température devient un peu fraîche, il se tient caché sous des tas de feuilles, dans des troncs d'arbres pourris, & même dans des trous creusés en terre. Il est très-rare qu'il pénètre dans les maisons de la campagne, & on ne le trouve jamais dans celles des Villes; mais il se retire souvent dans les plantations de cannes à sucre, où il est attiré par les rats, dont il se nourrit. Il ne blesse ordinairement que lorsqu'on le touche & qu'on l'irrite, mais il ne mord jamais qu'avec une sorte de rage. On peut être averti de son approche par l'odeur fétide qu'il répand, & par le cri de certains oiseaux, tels que la gorge-blanche, qui, troublés apparemment par sa ressemblance avec les Serpens qui les poursuivent sur les arbres & les y dévorent, se rassemblent & voltigent sans cesse autour de lui. Lorsqu'on est surpris par ce Serpent, on peut lui présenter une branche d'arbre, un paquet de feuilles, ou tout autre objet qui captive son attention & donne le temps de s'armer; un coup suffit quelquefois pour lui donner la mort. Quand on lui a coupé la tête, le corps conserve, pendant quelque temps, un mouvement vermiculaire.

C'est dans le mois de Mars ou d'Avril que ce dangereux Reptile s'accouple avec sa femelle; ils s'unissent si intimement, & se serrent dans un si grand nombre de contours, qu'ils représentent suivant un bon Observateur, deux grosses cordes tressées ensemble (*g*). Ils demeurent ainsi réunis pendant plusieurs jours, & on doit éviter avec un très-grand soin, de les troubler dans ce temps d'amour & de jouissance, où de nouvelles forces rendent leurs mouvemens plus prompts & leur venin plus actif. La mère porte ses petits pendant plus de six mois, suivant l'Auteur du Mémoire déjà cité, & ce temps, beaucoup plus long que celui de la gestation de la vipère commune, qui n'est que de deux ou trois mois, seroit cepedant proportionné à la différence de la longueur du corps de ces deux Serpens, le Fer de-lance parvenant à une longueur double de celle de la vipère commune d'Europe.

Suivant certains Voyageurs, ses petits sortent tous formés du ventre de leur mère, qui ne cesse de ramper pendant qu'ils viennent à la lumière; mais, suivant un autre Observateur (*h*), ils se débarrassent de leur enveloppe au moment même où la femelle les dépose à terre. Chaque portée comprend depuis vingt jusqu'à soixante petits, & il paroît que le nombre en est tou-

(*g*) Lettre sur la vipère jaune de la Martinique, par M. Bonodet de Foix, Avocat au Conseil Supérieur de la Martinique, insérée dans les Nouvelles de la République des Lettres & des Arts, année 1786.

(*h*) Lettre déjà citée.

jours pair. Ils ont, en naiſſant, la groſſeur d'un ver de terre, & ſept ou huit pouces de long; lorſqu'ils ſont adultes, ils parviennent juſqu'à la longueur de ſix pieds, ainſi que nous l'avons dit, & ont alors, dans le milieu du corps, trois pouces de diamétre; on en voit de plus gros & de plus longs, mais ces individus ſont rares.

Le Fer-de-lance ſe nourrit de lézards Améiva, & même de rats, de volaille, de gibier & de chats. Sa gueule peut s'ouvrir d'une manière démeſurée, & ſe dilater ſi conſidérablement, qu'on lui a vu avaler un cochon de lait; mais un Serpent de cette eſpèce ayant un jour dévoré un gros ſarigue, enfla beaucoup & mourut. Lorſque la proie qu'il a ſaiſie lui échappe, il en ſuit les traces en ſe traînant avec peine; cependant comme il a les yeux & l'odorat excellens, il parvient d'autant plus aiſément à l'atteindre, qu'elle eſt bientôt abattue par la force du poiſon qu'il a diſtillé dans ſa plaie. Il l'avale toujours en commençant par la tête, & lorſque cette proie eſt conſidérable, il reſte ſouvent comme tendu & dans un état d'engourdiſſement qui le rend immobile juſqu'à ce que ſa digeſtion ſoit avancée.

Il ne digère que lentement, & lorſqu'on a tué un Fer-de-lance quelque temps après qu'il a pris de la nourriture, il s'exhale de ſon corps une odeur fétide & inſupportable. Quelque dégoût que doive inſpirer ce Serpent, des Nègres & même des Blancs, ont oſé en manger, & ont trouvé que ſa chair étoit un mets agréable (i). Cependant la mauvaiſe odeur dont elle eſt imprégnée lorſque l'animal eſt vivant, doit ſe conſerver après la mort de la vipère, de manière à rendre cette chair un aliment auſſi rebutant que le venin du Serpent eſt dangereux.

On a écrit que ce poiſon étoit ſi funeſte, qu'on ne connoiſſoit perſonne qui eût été guéri de la morſure du Fer-de-lance; que ceux qui avoient été bleſſés pas ſes crochets envenimés, mouroient quelquefois dans l'eſpace de ſix heures, & toujours dans des douleurs aiguës; que le venin des jeunes Serpens de cette eſpèce donnoit auſſi la mort, mais que la partie mordue par ces jeunes Reptiles n'enfloit point; que le bleſſé n'éprouvoit que des douleurs légères, ou même ne ſouffroit pas, & qu'il ſe déclaroit ſouvent une paralyſie ſur des parties différentes de celle qui avoit été mordue (k). Nous avons lu en frémiſſant qu'un grand nombre de remèdes ont été employés envain pour ſauver les jours des infortunés bleſſés par le Fer-de-lance, & que l'on étoit ſeulement parvenu à diminuer les douleurs de ceux qui expirent quelques heures après par l'effet funeſte de ce poiſon terrible (l). L'Auteur de la Lettre que nous avons citée, croit devoir affirmer, au contraire, qu'excepté certaines circonſtances particulières, où le remède eſt même toujours efficace, la guériſon eſt auſſi prompte qu'aſſurée; que les moyens de l'obtenir ſont auſſi ſimples que multipliés; que la manière de les employer eſt connue des Nègres & des Mulâtres; que pluſieurs traitemens ont été ſuivis du plus heureux ſuccès, quoiqu'ils n'euſſent été commencés que douze ou même quinze heu-

(i) Lettre déjà citée.
(k) Mémoire déjà cité.
(l) *Ibid.*

res après l'accident; que la situation du malade n'est point douloureuse, & qu'il périssoit sans sortir de l'assoupissement profond dans lequel il étoit toujours plongé dès le moment de sa blessure. L'activité du venin du Fer-de-lance doit varier avec l'âge de l'animal, la saison & la température; mais, quoi qu'il en soit, pourquoi un être aussi funeste existe-t-il encore dans des Isles, où il seroit possible d'éteindre son odieuse race? Pourquoi laisser vivre une espèce que l'on ne doit voir qu'avec horreur? Et pourquoi chercher uniquement des remèdes trop souvent impuissans contre les maux qu'elle produit, lorsque, par une recherche obstinée & une guerre à toute outrance, l'on peut parvenir à purger de ce venimeux Reptile, les diverses contrées où il a été observé?

LA TÊTE TRIANGULAIRE.

NOUS donnons ce nom à une Couleuvre envoyée au Cabinet du Roi sous le nom de *Vipère de l'Isle Saint-Eustache*; elle a beaucoup de rapport, par la disposition de ses couleurs, avec la vipère commune; elle est verdâtre, avec des taches de diverses figures sur la tête & sur le corps, où elles se réunissent pour former une bande irrégulière & longitudinale. Les grandes plaques qui revêtent son ventre, & qui sont au nombre de cent cinquante, sont d'une couleur foncée & bordée de blanchâtre. Elle a soixante-une paires de petites plaques sous la queue.

Nous avons tiré son nom de la forme de sa tête, qui paroît d'autant plus triangulaire, que les deux extrémités des mâchoires supérieures forment, par-derrière, deux pointes très-saillantes. Cette vipère est armée de crochets creux & mobiles; des écailles semblables à celles du dos garnissent le sommet de la tête; elles sont en losange & unies, au-lieu d'être relevées par une arête, comme celles qui recouvrent le dos de la vipère commune; le corps est très-délié du côté de la tête. L'individu que nous avons décrit, avoit deux pieds de longueur totale, & sa queue trois pouces neuf lignes.

LE DIPSE (a).

ON rencontre en Amérique, & particulièrement à Surinam, suivant Séba,

(a) Le Dipse. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Dipsas, *Linn. amphib. Serpent.*
Amœnit. muf. princ. tom. 1, *p.* 583.

ce Serpent venimeux, dont le dessus du corps est couvert d'écailles ovales, bleuâtres dans le centre, & blanchâtres sur les bords. Les grandes plaques qui revêtent le ventre de cette Couleuvre, sont blanches & au nombre de cent cinquante-deux. La queue est longue, très-déliée, & garnie en-dessous de cent trente-cinq paires de petites plaques, le long desquelles on voit s'étendre une raie bleuâtre. La mâchoire supérieure est armée de crochets mobiles, comme dans les autres espèces de Serpens venimeux.

Grew. muf. 2, *p.* 64, *No.* 30.
Séba, muf. 2, *tabu.* 24, *fig.* 3.

L'ATROPOS (a).

CE Serpent venimeux, qui se trouve en Amérique, mérite bien le nom que M. Linné lui a donné, par la force du poison qu'il récèle; & c'est en effet à une Parque qu'il convenoit de consacrer un Reptile aussi funeste. Sa tête a un peu la forme d'un cœur, elle présente plusieurs taches noires, ordinairement au nombre de quatre, & elle est garnie pardessus d'écailles ovales relevées par une arête, & semblables à celles du dos.

La couleur générale du dessus du corps est blanchâtre, & au-dessus de ce fond s'étendent quatre rangs de taches rousses, rondes, assez grandes, & chargées dans leur centre d'une petite tache blanche. L'Atropos a cent trente-une grandes plaques sous le ventre, & vingt-deux paires de petites plaques sous la queue.

(a) L'Atropos, *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Atropos, *Linn. amphib. Serpent.*
Muf. Ad. fr. 1, *p.* 22, *tab.* 13, *fig.* 1.
Cobra Atropos, 230, *Laurenti Specimen Medicum.*

LE LÉBERIS (a).

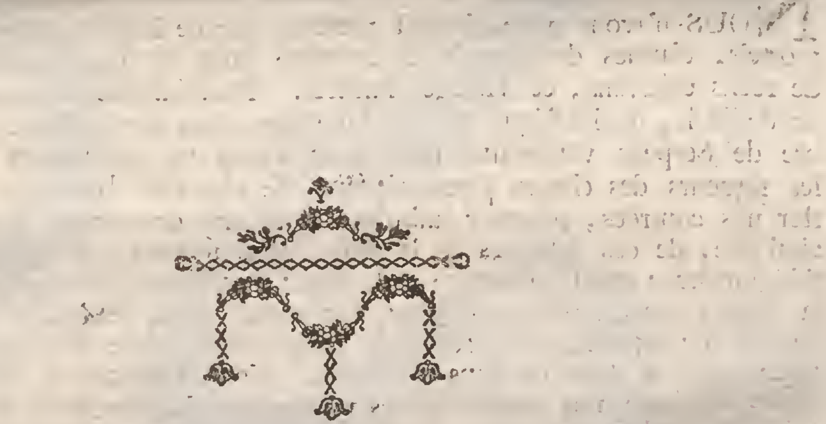
CETTE Couleuvre est venimeuse; le dessus de son corps est couvert de raies transversales, étroites & noires; elle a cent dix grandes plaques sous le corps, & cinquante paires de petites plaques sous la queue. On la trouve dans le Canada, & c'est M. Kalm qui l'a fait connoître.

(a) Le Léberis, *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Leberis, *Linn. amphib. Serpent.*

LA TIGRÉE.

NOUS ignorons de quel pays a été envoyé au Cabinet du Roi ce Serpent, dont la mâchoire ſupérieure eſt armée de crochets mobiles. Sa tête reſſemble beaucoup à celle de la vipère commune; le ſommet en eſt garni de petites écailles ovales, relevées par une arête, & ſemblables à celles du dos.

Le deſſus du corps eſt d'un roux blanchâtre, il préſente des taches foncées, bordées de noir, ſemblables à celles que l'on voit ſur les peaux de panthère, ou d'autres animaux du même genre, répandues dans le commerce ſous le nom de peaux de tigre; & voilà pourquoi nous avons déſigné cette Couleuvre par l'épithète de *Tigrée.* L'individu que nous avons décrit avoit deux cent vingt trois grandes plaques, & ſoixante-ſept paires de petites; ſa longueur totale étoit d'un pied un pouce ſix lignes, & celle de ſa queue de deux pouces.

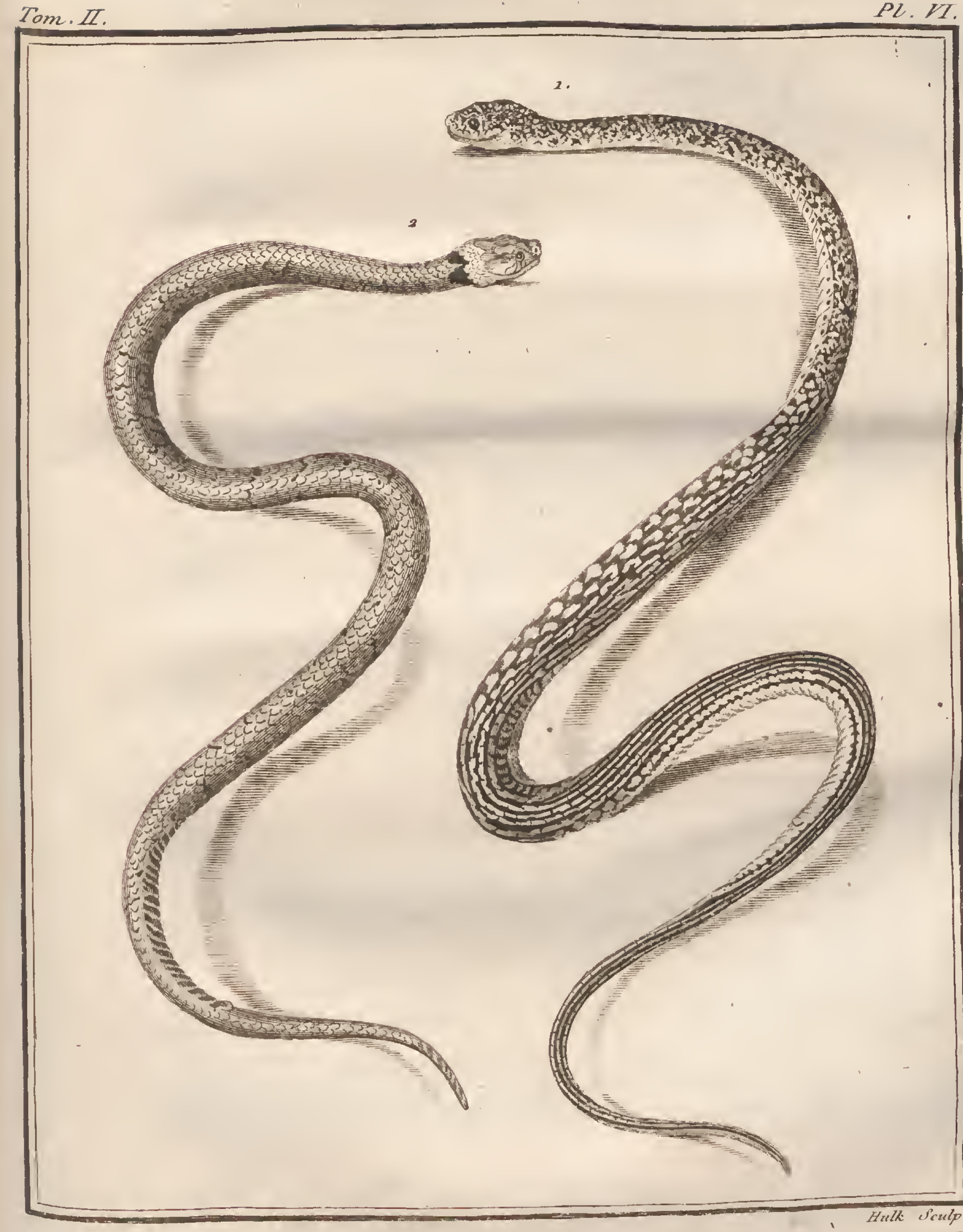


COULEUVRES OVIPARES.

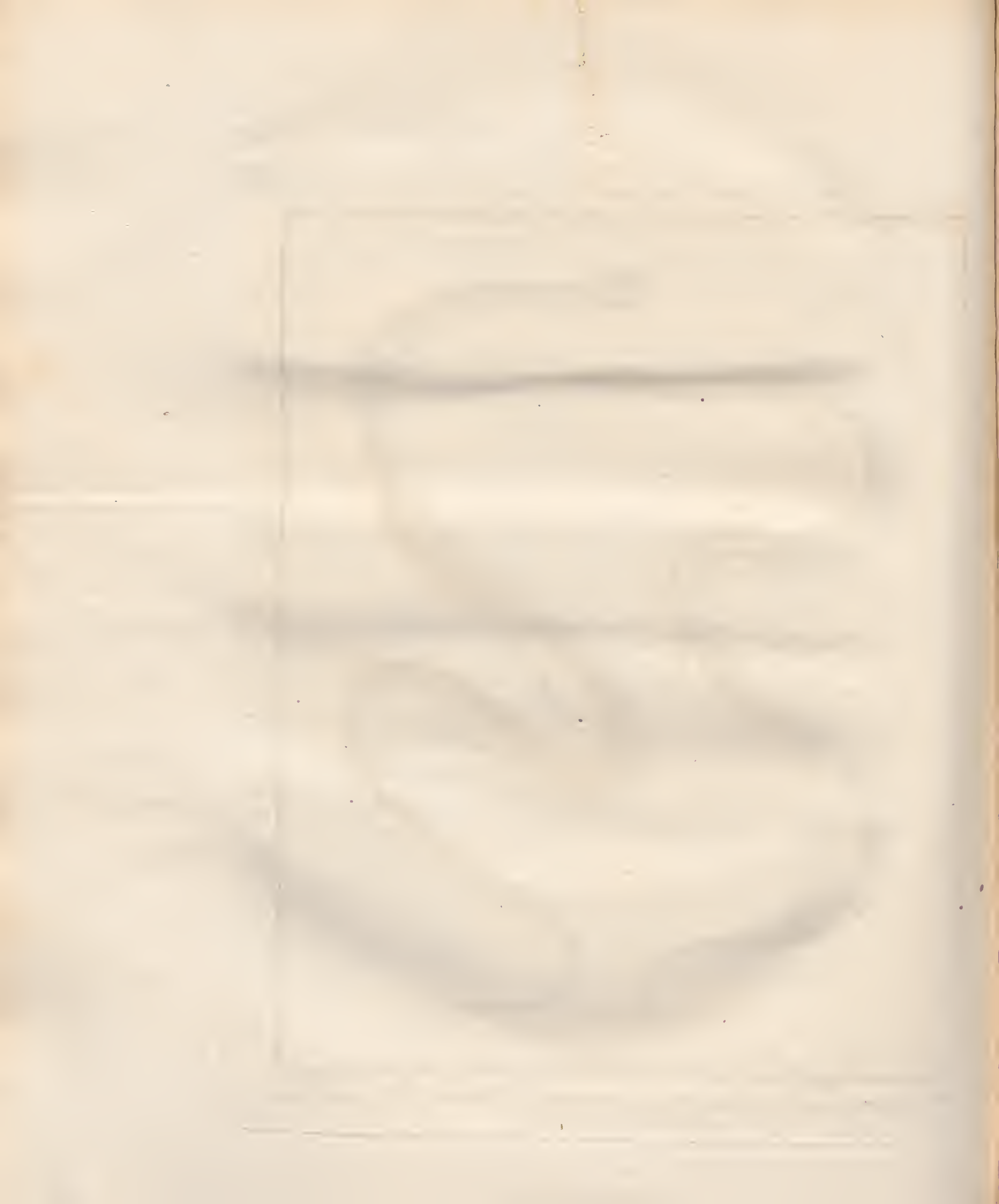
LA COULEUVRE VERTE ET JAUNE, OU LA COULEUVRE COMMUNE (a).

NOUS n'avons parlé, jusqu'à présent, que de Reptiles funestes, de poisons mortels, d'armes dangereuses & cachées: nous ne nous sommes occupés que de récits effrayans, & d'images sinistres. Non-seulement les contrées brûlantes de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique nous ont présenté un grand nombre de Serpens venimeux; mais nous avons vu ces espèces terribles braver les rigueurs des climats septentrionaux, se répandre dans notre Europe, infester nos contrées, pénétrer jusqu'auprès de nos demeures. Environnés, pour ainsi dire, de ces ministres de la mort, nous n'avons, en quelque sorte, considéré qu'avec effroi, la surface de la terre; enveloppée dans un voile de deuil, la Nature nous a paru multiplier, sur notre globe, les causes de destruction, au-lieu d'y répandre les germes de la fécondité: cette seule pensée a changé pour nous la face de tous les objets. Notre imagination trompée a empoisonné d'avance nos jouissances les plus pures; la plus belle des saisons, celle où tout semble se ranimer pour s'aimer & se reproduire, n'auroit plus été pour nous que le moment du réveil d'un ennemi terrible armé contre nos jours: la verdure la plus fraîche, les fleurs les plus richement colorées, étalées avec magnificence par une main bienfaisante & conservatrice, dans la campagne la plus riante, n'auroient été à nos yeux qu'un tapis perfide étendu par le génie de la destruction, sur les affreux repaires de Serpens venimeux; & les rayons vivifians du soleil le plus pur ne nous auroient paru inonder l'atmosphère que pour donner plus de force aux traits empoisonnés de funestes Reptiles. Hâtons-nous de prévenir ces effets: faisons succéder à ces tableaux lugubres, des images gracieuses; que la Nature reprenne, pour ainsi dire, à nos yeux, son éclat & sa pureté. Les Couleuvres que nous avons à décrire, ne nous présenteront ni venin mortel, ni armes funestes; elles ne nous mon-

(a) La Couleuvre commune, *M. d'Aubenton*, *Encyclopédie méthodique*.



1. LA VERTE ET JAUNE ou COULEUVRE COMMUNE. 2. LA COULEUVRE À COLLIER
grandeur de deux tiers de nature.



treront que des mouvemens agréables, des proportions légères, des couleurs douces ou brillantes; à mesure que nous nous familiariserons avec elles, nous aimerons à les rencontrer dans nos bois, dans nos champs, dans nos jardins; non-seulement elles ne troubleront pas la paix de nos demeures champêtres, ni la pureté de nos jours les plus sereins, mais elles augmenteront nos plaisirs en réjouissant nos yeux par la beauté de leurs nuances & la vivacité de leurs évolutions: nous les verrons avec intérêt allier leurs mouvemens à ceux des divers animaux qui peuplent nos campagnes, se retrouver sur les arbres jusqu'au milieu des jeux des oiseaux, & servir à animer dans toutes ses parties, le vaste & magnifique théâtre de la Nature printanière.

Commençons donc par ceux que l'on rencontre en grand nombre dans les contrées que nous habitons. Parmi ces Serpens, le plus souvent très-doux, & même quelquefois familiers, nous devons compter la Verte & Jaune, ou la Couleuvre commune.

Ce Serpent dont M. d'Aubenton a parlé le premier, est très-commun dans plusieurs Provinces de France, & sur-tout dans les méridionales; il en peuple les bois, les divers endroits retirés & humides; il paroît confiné dans les pays tempérés de l'ancien continent; on ne l'a point encore trouvé dans les contrées très-chaudes de l'ancien monde, non plus qu'en Amérique; & il ne doit point habiter dans le nord, puisque le célèbre Naturaliste Suédois n'en a point fait mention. Il est aussi innocent que la vipère est dangereuse: Paré de couleurs plus vives que ce Reptile funeste, doué d'une grandeur plus considérable, plus svelte dans ses proportions, plus agile dans ses mouvemens, doux dans ses habitudes, n'ayant aucun venin à repandre, il devroit être vu avec autant de plaisir que la vipère avec effroi. Il n'a pas, comme les vipères, des dents crochues & mobiles; il ne vient pas au jour tout formé, & ce n'est que quelque temps après la ponte, que les petits éclosent. Malgré toutes ces dissemblances, qui le distinguent des vipères, le grand nombre de rapports extérieurs qui l'en rapprochent, ont fait croire pendant long-temps qu'il étoit venimeux. Cette fausse idée a fait tourmenter cette innocente Couleuvre; on l'a poursuivie comme un animal dangereux, & il n'est encore que peu de gens qui puissent la toucher sans crainte, & même la regarder sans répugnance.

Cependant cet animal, aussi doux qu'agréable à la vue peut être aisément distingué de tous les autres Serpens, & particulièrement des dangereuses vipères, par les belles couleurs dont il est revêtu. La distribution de ses diverses couleurs est assez constante, &, pour commencer par celles de la tête, dont le dessus est un peu aplati, les yeux sont bordés d'écailles jaunâtres & presque couleur d'or, qui ajoutent à leur vivacité. Les mâchoires, dont le contour est arrondi, sont garnies de grandes écailles d'un jaune plus ou moins pâle, au nombre de dix-sept sur la mâchoire supérieure, & de vingt sur l'inférieure *(b)*. Le dessus du corps, depuis le bout du museau jusqu'à l'extré-

(*b*) Il y a communément treize dents de chaque côté au rang extérieur de la mâchoire supérieure & de la mâchoire inférieure; il y en a ordinairement dix de chaque côté au rang intérieur des deux mâchoires; ainsi la Verte & Jaune a, le plus souvent, quatre-vingt-douze dents crochues, mais immobiles, blanches & transparentes.

mité de la queue, eſt noir ou d'une couleur verdâtre très-foncée, ſur laquelle on voit s'étendre d'un bout à l'autre, un grand nombre de raies compoſées de petites taches jaunâtres de diverſes figures, les unes alongées, les autres en loſanges, &c. & un peu plus grandes vers les côtés que vers le milieu du dos. Le ventre eſt d'une couleur jaunâtre; chacune des grandes plaques qui le crouvent, préſente un point noir à ſes deux bouts, & y eſt bordée d'une très-petite ligne noire, ce qui produit, de chaque côté du deſſous du corps, une rangée très-ſymmétrique de points & de petites lignes noirâtres, placés alternativement.

Cette jolie Couleuvre parvient ordinairement à la longueur de trois ou quatre pieds, & alors elle a deux ou trois pouces de circonférence dans l'endroit le plus gros du corps. On compte communément deux cent ſix grandes plaques ſous ſon ventre, & cent ſept paires de petites plaques ſous ſa queue, dont la longueur eſt égale, le plus ſouvent, au qaurt de la longueur totale de l'animal.

Elle devient même beaucoup plus grande lorſqu'elle parvient à un âge avancé, & elle peut d'autant plus aiſément échapper aux divers accidens auxquels elle eſt expoſée, & par conſéquent atteindre à ſon entier développement, que, non-ſeulement elle peut recevoir des bleſſures conſidérables ſans en périr, mais même vivre un très-longtemps, ainſi que les autres Reptiles, ſans prendre aucune nourriture (c).

D'ailleurs la Couleuvre verte & jaune ſe tient preſque toujours cachée, comme ſi les mauvais traitemens qu'elle a ſi ſouvent reçus, l'avoient rendue timide; elle cherche à fuir lorſqu'on la découvre, & non-ſeulement on peut la ſaiſir ſans redouter un poiſon dont elle n'eſt jamais infectée, mais même ſans éprouver d'autre réſiſtance que quelques efforts qu'elle fait pour s'échapper. Bien plus, elle devient docile l'orſqu'elle eſt priſe; elle ſubit une ſorte de domeſticité; elle obéit aux divers mouvemens qu'on veut lui faire ſuivre: on voit ſouvent des enfans prendre deux Serpens de cette eſpèce, les attacher par la queue & les contraindre aiſément à ramper, ainſi attelés, du côté où ils veulent les conduire. Elle ſe laiſſe entortiller autour des bras ou du cou, rouler en divers contours de ſpirale, tourner & retourner en différens ſens, ſuſpendre en différentes poſitions, ſans donner aucun ſigne de mécontentement; elle paroît même avoir du plaiſir à jouer ainſi avec ſes maîtres, & comme ſa douceur & ſon défaut de venin ne ſont pas auſſi bien reconnus qu'ils devroient l'être pour la tranquillité de ceux qui habitent la campagne, des Charlatans ſe ſervent encore de ce Serpent pour amuſer & pour tromper le peuple, qui leur croit le pouvoir particulier de ſe faire obéir au moindre geſte par un animal qu'il ne peut quelquefois regarder qu'en tremblant.

Il

(c) On en a vu paſſer pluſieurs mois ſans manger.

Un de mes amis m'a écrit qu'il avoit vu une jeune Couleuvre (vraiſemblablement de l'eſpèce dont il s'agit dans cet article), trouvée dans une vigne par des payſans, & attachée au bout d'un très-long échalos, y être encore en vie au bout de huit jours, quoiqu'elle n'eût pris aucun aliment. *Lettre de M. l'Abbé Carrière, Curé de Roquefort, près d'Agen.*

C'eſt avec bien du plaiſir que je paie ici un tribut de tendreſſe & de reconnoiſſance, à ce Paſteur auſſi éclairé que vertueux, & qui, dans le temps, voulut bien ſe charger d'élever ma jeuneſſe.

Il y a cependant certains momens, & même certaines saisons de l'année, où la Couleuvre verte & jaune, sans être dangereuse, montre ce desir de se défendre ou de sauver ce qui lui est cher, si naturel à tous les animaux; on a vu quelquefois ce Serpent, surpris par l'aspect subit de quelqu'un, au moment où il s'avançoit pour traverser une route, ou que, pressé par la faim, il se jetoit sur une proie, se redresser avec fierté, & faire entendre son sifflement de colère. Mais dans ce moment même, qu'auroit-on eu à craindre d'un animal sans venin, dont tout le pouvoir n'auroit pu venir que de l'imagination frappée de celui qu'il auroit attaqué, & dont la force & les dents même ne sont dangereuses que pour de petits lézards & d'autres foibles animaux qui lui servent de nourriture?

Dans tous les endroits où le froid est rigoureux, la Couleuvre commune s'enfonce, dès la fin de l'Automne, dans des trous souterrains ou dans d'autres creux, où elle s'engourdit plus ou moins complètement pendant l'hiver. Lorsque les beaux jours du printemps paroissent, ce Reptile sort de sa torpeur & se dépouille comme les autres Serpens. Revêtu ensuite d'une peau nouvelle, pénétré d'une chaleur plus vive, & ayant réparé toutes les pertes qu'il avoit éprouvées par le froid & la diète, il va chercher sa compagne & faire entendre, au milieu de l'herbe fraîche, son sifflement amoureux. Leur ardeur paroît très-vive; on les a vus souvent s'élancer contre ceux qui étoient venus troubler leurs amours dans la retraite qu'ils avoient choisie. Cette affection du mâle & de la femelle, ne doit pas étonner dans un animal capable d'éprouver, pour les personnes qui prennent soin de lui lorsqu'il est réduit à une sorte de domesticité, un attachement très-fort, & qu'on a voulu même comparer à celui des animaux auxquels nous accordons le plus d'instinct; & c'est peut-être à l'espèce de la Couleuvre verte & jaune qu'il faut rapporter le fait suivant, attesté par un Naturaliste très-digne de foi *(d)*. Cet Observateur a vu une Couleuvre, qu'il a appellée *le Serpent ordinaire de France*, tellement affectionnée à la maîtresse qui la nourrissoit, que ce Serpent se glissoit souvent le long de ses bras comme pour la caresser, se cachoit sous ses vêtemens ou alloit se reposer sur son sein. Sensible à la voix de celle qu'il paroissoit chérir, il alloit à elle lorsqu'elle l'appelloit; il la suivoit avec constance; il reconnoissoit jusqu'à sa manière de rire; il se tournoit vers elle lorsqu'elle marchoit, comme pour attendre son ordre. Ce même Naturaliste a vu un jour la maîtresse de ce doux & familier Serpent, le jeter dans l'eau pendant qu'elle suivoit dans un bateau le courant d'une grande rivière; le fidèle animal, toujours attentif à la voix de sa maîtresse chérie, nageoit en suivant le bateau qui la portoit; mais la marée étant remontée dans le fleuve, & les vagues contrariant les efforts du Serpent, déjà lassé par ceux qu'il avoit faits pour ne pas quitter le bateau de sa maîtresse, le malheureux animal fut bientôt submergé.

Peut-être fait-il rapporter aussi à la Couleuvre verte & jaune, un Serpent de Sardaigne que M. Cetti a fait connoître, & que l'on nomme *Colubro uccellatore*, parce qu'il grimpe sur les arbres pour y chercher les œufs & même

(d) Dictionnaire d'Hist. natur. par M. Valmont de Bomare, article *du Serpent familier*.

les petits oiſeaux, dont il ſe nourrit. Ce Reptile eſt très-commun en Sardaigne; ſa longueur eſt ordinairement de quarante pouces, & ſa plus grande groſſeur de deux. La couleur de ſon dos eſt noire, variée de jaune, & le jaune eſt auſſi la couleur du deſſous de ſon corps. Il a deux cent dix-neuf grandes plaques, & cent deux paires de petites. Il n'eſt point venimeux (e).

(e) *Hiſtoire Naturelle des Amphibies & des Poiſſons de la Sardaigne, par M. François Cetti.*

LA COULEUVRE A COLLIER (a).

C'EST encore dans nos contrées que ſe trouve en très-grand nombre ce Serpent, auſſi doux, auſſi innocent, auſſi familier que la Couleuvre verte & jaune. Ses habitudes ne diffèrent pas, à beaucoup d'égards, de celles de cette même Couleuvre. Il paroît cependant qu'il ſe plaît davantage dans les lieux humides, ainſi qu'au milieu des eaux; & c'eſt ce qui lui a fait donner, par pluſieurs Naturaliſtes, le nom de *Serpent d'eau*, de *Serpent nageur*, d'*Anguille de haies*, &c. (b). Il parvient quelquefois à la longueur de trois ou quatre pieds; ſa tête eſt un peu aplatie, comme celle de la Couleuvre commune; le ſommet eſt recouvert par neuf grandes écailles diſpoſées ſur quatre rangs, dont le premier & le ſecond, à compter du muſeau, ſont compoſés de deux pièces; le troiſième l'eſt de trois, & la quatrième de deux. Cette diſpoſition la diſtingue de la vipère commune, auſſi-bien que la forme de ſon muſeau, qui eſt arrondi, au-lieu d'être terminé par une écaille preſque verticale, comme dans cette même vipère. Sa gueule eſt très-ouverte; les deux mâchoires préſentent, au lieu de crochets mobiles, un double rang de dents crochues,

(a) *En Sardaigne*, Colubro nero.
Serpe nero.
Carbon.
Carbonazzo.
Anguille de haie.
Le Serpent à collier, *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Coluber Natrix, 230, *Linn. amphib. Rept.*
It. gotl. 146.
Ray. Synopſis anim. 334, Natrix torquata.
Gronov. muſ. 2, *p.* 63, *No.* 27.
Natrix longiſſima, 145. Natrix vulgaris, 149, *Laurenti Specimen Medicum.*
Séba, muſ. 2, *pl.* 4, *fig.* 1, 2 & 3; *pl.* 10, *fig.* 1, 2 & 3.
Hydrus, ſeu Natrix, the Water Snake. Scotia illuſtrata ſeu prodromus Hiſt. naturalis. Autore *Roberto Sibbaldo, Edimburgi*, 1684.
Natrix torquata, *Geſner. de Serpentum natura, fol.* 63.
Serpens domeſticus nigricans corbonarius, *id. fol.* 64.
Ringed Snake, *Zoologie Britannique, vol.* 3, *p.* 32, *pl.* 25, *No.* 13.
Natrix, *Wulf, Ichthyologia cum amphibiis regni Boruſſici.*
(b) Ce nom, d'*Anguille de haies*, a été auſſi donné, dans pluſieurs Provinces, à la Couleuvre verte & jaune.

mais immobiles, assez petites & tournées vers le gosier; dix-sept écailles revêtent, à l'extérieur, chacune de ces mâchoires, & celles qui recouvrent la mâchoire supérieure, sont blanchâtres & marquées de cinq ou six petites raies d'une couleur très-foncée. On voit sur le cou deux taches d'un jaune pâle ou blanchâtre, qui forment comme un demi-collier, d'où est venu le nom que nous conservons à ce Serpent, & ces deux taches, très-semblables, sont d'autant plus sensibles qu'elles sont placées au-devant de deux taches triangulaires & très-foncées.

Le dos est recouvert d'écailles ovales relevées par une arête, & plus grandes que celles qui garnissent les côtés, & qui sont unies. Tout le dessus du corps est d'un gris plus ou moins foncé, marqueté, de chaque côté, de taches noires irrégulières & plus ou moins grandes, qui aboutissent aux plaques du ventre; & au milieu des deux rangées formées par ces taches, s'étendent, depuis la tête jusqu'à la queue, deux autres rangées longitudinales de taches plus petites & moins sensibles. Le dessous du ventre est varié de noir, de blanc & de bleuâtre, mais de manière que les taches noires augmentent en nombre & en grandeur, à mesure qu'elles sont plus près de la queue, où les plaques sont presqu'entièrement noires. Il y a communément cent soixante-dix grandes plaques sous le ventre, & cinquante-trois paires de petites plaques sous la queue (*c*).

La Couleuvre à collier ne renfermant aucun venin (*d*), on la manie sans danger; elle ne fait aucun effort pour mordre; elle se défend seulement en agitant rapidement sa queue, & elle ne refuse pas plus que la Couleuvre commune, de jouer avec les enfans. On la nourrit dans les maisons, où elle s'accoutume, si bien à ceux qui la soignent, qu'au moindre signe, elle s'entortille autour de leurs doigts, de leurs bras, de leur cou, & les presse mollement comme pour leur témoigner une sorte de tendresse & de reconnoissance. Elle s'approche avec douceur de la bouche de ceux qui la caressent; elle suce leur salive & aime à se cacher sous leur vêtemens, comme pour s'approcher davantage de ceux qui la chérissent. En Sardaigne, les jeunes femmes élèvent les Couleuvres à collier avec beaucoup d'empressement, leur donnent à manger elles-mêmes, prennent le soin de leur mettre dans la gueule la nourriture qu'elles leur ont préparée; & les habitans de la campagne les regardent comme des animaux du meilleur augure, les laissent entrer librement dans leurs maisons, & croiroient avoir chassé la fortune elle-même, s'ils avoient fait fuir ces innocentes petites bêtes (*e*).

Il arrive cependant quelquefois que lorsque la Couleuvre à collier est devenue très-forte, & qu'au-lieu d'avoir été élevée en domesticité, elle a vécu dans les champs & dans l'état sauvage, elle perd un peu de sa douceur, & que si on l'irrite en l'arrachant, par exemple, à ses jouissances, elle anime ses yeux, agite sa langue, se redresse avec vivacité, fait claquer ses mâchoires, & serre fortement avec ses dents, la main qui cherche à la saisir (*f*).

(*c*) Nous avons compté soixante paires de petites plaques dans quelques individus.
(*d*) *Laurenti, Specimen Medicum, p.* 183.
(*e*) *Histoire naturelle des Amphibies & des Poissons de la Sardaigne, par M. François Cetti.*
(*f*) *Lettre de M. de Sept-Fontaines, Procureur-Syndic de la Noblesse en l'Assemblée du Département*

La Couleuvre à collier dépofe fes œufs dans des trous expofés au midi, fur le bord des eaux croupiffantes, ou plus communément fur des couches de fumier. Ces œufs, qui font gros à-peu-près comme des œufs de pies, font collés enfemble par une matière gluante en forme de grappe; elle a par-là un nouveau rapport avec les poiffons & certains quadrupèdes ovipares, tels que les crapauds, les grenouilles, &c. dont les œufs font de même collés enfemble & réunis de diverfes manières.

Les œufs de la Couleuvre à collier, dépofés dans des fumiers, ont donné lieu à une fable à laquelle on a cru pendant long-temps; on a prétendu qu'ils avoient été pondus par des coqs, & comme on en a vu fortir des Serpenteaux, on a ajouté que les œufs de coq renfermoient toujours un Serpent, que le coq ne les couvoit point, mais que lorfqu'ils étoient placés dans un endroit chaud, comme parmi des végétaux en putréfaction, ils produifoient toujours des Serpens.

On affure qu'il eft aifé de diftinguer les œufs qui ont été fécondés, d'avec ceux qui ne le font pas, & qu'on appelle des œufs clairs, en les mettant fur l'eau; les œufs clairs font les feuls qui furnagent.

La coque eft compofée d'une membrane mince, mais compacte & d'un tiffu ferré. Le petit Serpent y eft roulé fur lui-même au milieu d'une matière qui reffemble a du blanc d'œuf de poule; on y remarque un placenta; & le cordon ombilical eft attaché au ventre un peu au-deffus de l'anus. La chaleur feule de l'atmofphère, & celle des matières végétales pourries, font éclore ces œufs. Peut-être dans des contrées plus voifines de la Zone Torride que celles où ils ont été obfervés, l'ardeur du foleil fuffiroit pour faire fortir les petits Serpens de leur coque. Nous avons vu, en effet, dans l'Hiftoire des Quadrupèdes ovipares, les crocodiles dépofer leurs œufs fur le fable dans les contrées brûlantes de l'Afrique; mais fur les plages plus humides & moins chaudes de l'Amérique méridionale, ils les placent au milieu d'un tas de matières végétales, dont la fermentation favorife l'accroiffement du fœtus & la fortie de l'œuf.

Ces œufs de Couleuvre à collier font ordinairement au nombre de dix-huit ou vingt (*g*); auffi l'efpèce du Serpent à collier feroit-elle beaucoup plus nombreufe qu'elle ne l'eft, s'il ne devenoit pas la proie de plufieurs ennemis même très-foibles, dans le temps qu'il eft encore jeune & fans force pour fe défendre; les pies, les méfanges, les moineaux le dévorent, & les grenouilles mêmes s'en nourriffent lorfqu'elles peuvent le faifir fur le bord des marais qu'elles habitent (*h*).

Il rampe fur la terre avec une très-grande vîteffe; il nage auffi, mais avec plus de difficulté qu'on ne l'a cru (*i*). Pendant que l'été règne, il vit fou-

de Calais, Montreuil & Ardres. Nous aurons plufieurs fois occafion de citer, dans cet Ouvrage, cet Amateur très-éclairé de l'Hiftoire Naturelle, qui la cultive avec fuccès, & à qui nous devons particulièrement des obfervations très-intéreffantes & très-bien faites, fur la Couleuvre à collier & fur l'Orvet.

(*g*) Quelquefois ce nombre n'eft que de quatorze ou quinze. Gefner a écrit qu'on lui apporta, vers la fin du mois de Juin, une femelle de l'efpèce dont il eft queftion dans cet article, & que, deux jours après, elle pondit quatorze œufs.

(*h*) *Lettre déjà citée de M. de Sept-Fontaines.*

(*i*) „ L'épithète de *natrix* ou *nageur*, donné au Serpent à collier, ne lui appartient pas plus

vent dans les endroits humides, ainſi que nous l'avons dit, mais on le trouve quelquefois dans les buiſſons; d'autres fois il ſe place ſur les branches ſèches & élevées des chênes, des ſaules, des érables, ſur les ſaillies des vieux bâtimens, ſur tout les endroits expoſés au midi, & où le ſoleil donne avec le plus de force; il s'y replie en divers contours ou s'y alonge avec une ſorte de volupté, toujours cherchant les rayons de l'aſtre de la lumière, toujours paroiſſant ſe pénétrer avec délices de ſa chaleur bienfaiſante (*k*). Mais, lorſque la fin de l'automne arrive, il ſe rapproche des lieux les moins froids, il vient auprès des maiſons & ſe retire enfin dans des trous ſouterrains à quinze ou vingt pouces de profondeur, ſouvent au pied des haies, & preſque toujours dans un endroit élevé au-deſſus des plus fortes inondations; quelquefois il s'empare d'un trou de belette ou de mulot, d'un conduit creuſé par une taupe (*l*), d'un terrier abandonné par un lapin, & il paſſe dans l'engourdiſſement la ſaiſon du grand froid (*m*). Lorſqu'il eſt adulte, l'ouverture de ſa gueule, ſon goſier & ſon eſtomac peuvent être très-dilatés, ainſi que ceux des autres Serpens, & il ſe nourrit alors non-ſeulement d'herbes, de fourmis, & d'autres inſectes, mais même de lézards, de grenouilles & de petites ſouris; il dévore auſſi quelquefois les jeunes oiſeaux, qu'il ſurprend dans leurs nids au milieu des buiſſons, des haies, des branches de jeunes arbres, ſur leſquels il grimpe avec facilité (*n*). Non-ſeulement il ſe ſuſpend aux rameaux par le moyen des divers replis de ſon corps, mais il s'accroche avec ſa tête; & comme elle eſt plus groſſe que ſon cou, il la place ſouvent entre les deux branches d'une tige fourchue, pour qu'arrêtée par ſa ſaillie, elle lui ſerve comme d'une eſpèce de crochet & de point d'appui.

Son odeur eſt quelquefois aſſez ſenſible, ſur-tout pour les chiens & les autres animaux, dont l'odorat eſt très-fin (*o*). Il aime beaucoup le lait; les gens de la campagne prétendent qu'il entre dans les laiteries, & qu'il va boire celui qu'on y conſerve. On aſſure même qu'on l'a trouvé quelquefois replié autour des jambes des vaches, ſuçant leur mamelles avec avidité, & les épuiſant de lait au point d'en faire couler du ſang (*p*). Pline a rapporté ce fait, qu'à la vérité il attribuoit à une autre eſpèce de Serpent que celle dont il eſt ici queſtion. On a pretendu auſſi que le Serpent à collier entroit quelquefois par la bouche dans le corps de ceux qui dormoient étendus ſur l'herbe fraîche; & qu'on l'en faiſoit ſortir en profitant de ce même goût pour le lait, & en l'attirant par la vapeur du lait bouilli que l'on approchoit de la bouche ou de l'anus de celui dans le corps duquel il s'étoit gliſſé (*q*).

„ qu'aux autres animaux de ſon ordre; il nage effectivement, mais dans les occaſions forcées, „ & par une lutte pénible qui bientôt l'épuiſe & le noie." *Lettre de M. de Sept-Fontaines.*

(*k*) *Ibid.*

(*l*) *Ibid.*

(*m*) „ J'ai vu différentes fois des Serpens à Collier trouvés pendant les mois de Janvier, „ Février ou de Mars; ils ne pouvoient mouvoir que la tête & l'extrémité de la queue, le „ reſte du corps étoit roide & dans une inertie abſolue." *Ibid.*

(*n*) *Ibid.*

(*o*) *Ibid.*

(*p*) *Geſner, à l'endroit déjà cité.*

(*q*) L'on peut voir particulièrement, à ce ſujet, dans les Mémoires des Curieux de la Nature, une obſervation très-détaillée du Docteur Fromman, Médecin de Franconie, & d'après

La Couleuvre à collier se trouve dans presque toutes les contrées de l'Europe, & il paroît qu'elle peut supporter les climats très-froids, puisqu'elle vit en Ecosse (*r*) & en Suède (*s*).

On a employé sa chair en Médecin (*t*).

M. Cetti (*u*) a fait mention d'un Serpent de Sardaigne qu'on y nomme *le Nageur* ou *Vipère d'eau*; la couleur de ce Reptile est cendrée & variée par des taches blanches & noires; il n'a point de venin, & sa longueur ordinaire est de deux pieds. Peut-être appartient-il à l'espèce de la Couleuvre à collier, qui auroit subi, d'une manière plus ou moins marquée, l'influence du climat de la Sardaigne, plus chaud que celui de nos contrées.

laquelle on pourroit penser que, dans certaines circonstances, il seroit difficile de faire sortir le Serpent par la bouche, sans risquer de faire étouffer celui qui l'auroit avalé. *Mémoire des Curieux de la Nature, décade 1, observ.* 190. Voyez aussi Gesner, à l'endroit déjà cité; Taberna Montanus, Livre 1; Tragus, Olaus Magnus, Grégoire Horstius (Epist. medi. sect. 6.) & même Hyppocrate, le père de Médecine.

(*r*) Sibbald, à l'endroit déjà cité.

(*s*) Fauna Suecica.

(*t*) Matthiole.

(*u*) *Histoire Naturelle des Amphibies & des Poissons de la Sardaigne, par M. François Cetti.*

LA LISSE (*a*).

CETTE Couleuvre a beaucoup de rapports, par sa conformation & par sa grandeur, avec le Serpent à collier; elle est, comme ce dernier reptile, très-commune dans plusieurs contrées de l'Europe, & particulièrement aux environs de Vienne en Autriche, où elle a été très-bien décrite & observée avec soin par M. Laurent. Elle se trouve aussi dans quelques provinces septentrionales de France, & nous en avons vû un individu dans la collection de M. d'Antic; mais comme le commencement de notre article sur la nomenclature des Serpens étoit déja imprimé, lorsque nous avons su que la Lisse n'étoit pas étrangère à nos contrées, nous ne l'avons pas comprise parmi les Serpens de France, dont nous avons rapporté les noms dans ce même article relatif à la nomenclature des reptiles. Les habitans de la campagne ont souvent confondu la Lisse avec la Couleuvre à collier, ou ne l'ont regardée que comme une variété de cette dernière; & leur opinion a pu être fondée sur ce qu'on les a vues quelquefois accouplées ensemble. Elles forment cependant deux différentes espèces, & il est aisé de distinguer l'une de l'autre par la forme des écailles qu'elles ont sur le dos. Celles du Serpent à collier sont relevées par une arête, ainsi que nous l'avons dit, au-lieu que celles de la Couleuvre, dont

(*a*) Coronella Austriaca, 178, *Laurenti, Specimen Medicum. tab.* 5, *fig.* 1. (Cette figure est très-exacte.)

il eſt ici queſtion, ſont très-unies; & c'eſt de-là que nous avons tiré le nom de *Liſſe* que nous avons cru devoir lui donner.

Le ſommet de la tête de cette Couleuvre eſt garni de neuf grandes écailles très-luiſantes & très-polies, diſpoſées ſur quatre rangs, comme celles que l'on voit ſur la tête de la Couleuvre à collier & de la Couleuvre verte & jaune. Ses yeux ſont couleur de feu, & placés au milieu d'une bande très-brune qui s'étend depuis le coin de la bouche juſqu'aux narines; les écailles qui couvrent les mâchoires ſont bleuâtres; on voit ſur le derrière de la tête deux taches aſſez grandes d'un jaune un peu foncé, & depuis cet endroit juſqu'à l'extrémité de la queue, règnent des taches plus petites diſpoſées ſur deux rangs, & placées de manière que celles d'une rangée correſpondent aux intervalles qui ſéparent les taches de l'autre rang. Le fond de la couleur du dos eſt bleuâtre, mêlé de roux vers les côtés du corps où l'on remarque auſſi quelques taches. Les plaques qui revêtent le deſſous du corps & de la queue, ſont très-polies, très-luiſantes, un peu tranſparentes, blanchâtres, & préſentent des taches rouſſes, ordinairement d'autant plus grandes qu'elles ſont plus près de l'anus (*b*); & les jeunes individus ont quelquefois le deſſous du corps & la queue d'un roux très-vif qui approche du rouge.

La Liſſe paroît aimer les endroits humides; on la trouve communément dans les vallons ombragés. Il eſt quelquefois aiſé de l'irriter, lorſqu'elle eſt dans l'état ſauvage; mais en la prenant jeune, on parvient aiſément à la rendre très-douce & très-familière, & on eſt d'autant moins fâché de la voir dans les maiſons, qu'elle ne répand point de mauvaiſe odeur ſenſible, au moins dans les contrées un peu froides. Elle n'a point de crochets mobiles; elle ne contient aucun venin, & M. Laurent s'en eſt aſſuré en éprouvant les effets de ſa morſure, ſur des chiens, des chats & des pigeons (*c*).

La Liſſe ſe trouve non-ſeulement en Europe, mais dans les Indes occidentales & dans les grandes Indes, d'où un individu de cette eſpèce a été envoyé pour le Cabinet du Roi. M. Laurent regarde, avec raiſon, comme une variété de cette eſpèce, une Couleuvre dont Séba a donné la figure (vol. 1, pl. 52, fig. 4), & qui en différoit un peu par la couleur rouge du dos, en ſuppoſant que cette teinte ne fût pas un effet de l'eſprit-de-vin ſur l'individu décrit par Séba. Nous aurions regardé auſſi comme une couleuvre Liſſe, le Serpent dont Gronovius a parlé (n. 22) (*d*), que Séba a fait repréſenter (vol. 2, pl. 33, fig. 1), & qui a de très-grands rapports avec ce reptile, ſi M. Laurent, qui a obſervé la Liſſe vivante, n'avoit dit expreſſément qu'elle étoit très-différente de ce Serpent de Gronovius.

M. Cetti a fait mention d'une Couleuvre de Sardaigne, appellée *vipera di Secco*, vipère de terre. Elle inſpire une grande frayeur aux habitans de la campagne quoiqu'elle ne ſoit pas venimeuſe; elle n'a point de crochets mobiles; ſa longueur eſt de plus de trente pouces; le deſſous de ſon corps eſt

(*b*) Les grandes plaques ſont communément au nombre de cent ſoixante-dix-huit, & les paires de petites plaques, au nombre de quarante-ſix.

(*c*) *Laurenti, Specimen Medicum, p.* 186.

(*d*) Ce Serpent, décrit par Gronovius, avoit cent ſoixante-quatorze grandes plaques, & ſoixante paires de petites.

noirâtre, & le deſſus tacheté de noir, comme le dos de la vipère commune, dit M. Cetti *(e)*: peut-être ce Serpent eſt-il une variété de la Couleuvre Liſſe.

(e) Hiſtoire Naturelle de la Sardaigne, par M. François Cetti.

LA QUATRE-RAIES

NOUS donnons ce nom à une Couleuvre envoyée de Provence au Cabinet du Roi, & dont le deſſus du corps, plus ou moins blanchâtre ou fauve, préſente quatre raies foncées qui en parcourent toute la longueur. Les deux raies extérieures ſe prolongent juſqu'au-deſſus des yeux, derrière leſquels elles forment une eſpèce de tache noire très-alongée; elles s'étendent enſuite juſqu'au-deſſus du muſeau, où elles ſe réuniſſent. Le deſſus de la tête eſt recouvert de neuf grandes écailles diſpoſées ſur quatre rangs, ainſi que dans la Verte & Jaune. Les écailles du dos ſont relevées par une arête; celles qui garniſſent les côtés du corps, ſont unies. L'individu de cette eſpèce, envoyé au Cabinet du Roi, avoit deux cent dix-huit grandes plaques, & ſoixante-treize paires de petites *(a)*. Sa longueur totale étoit de trois pieds neuf pouces, & celle de ſa queue de huit pouces ſix lignes.

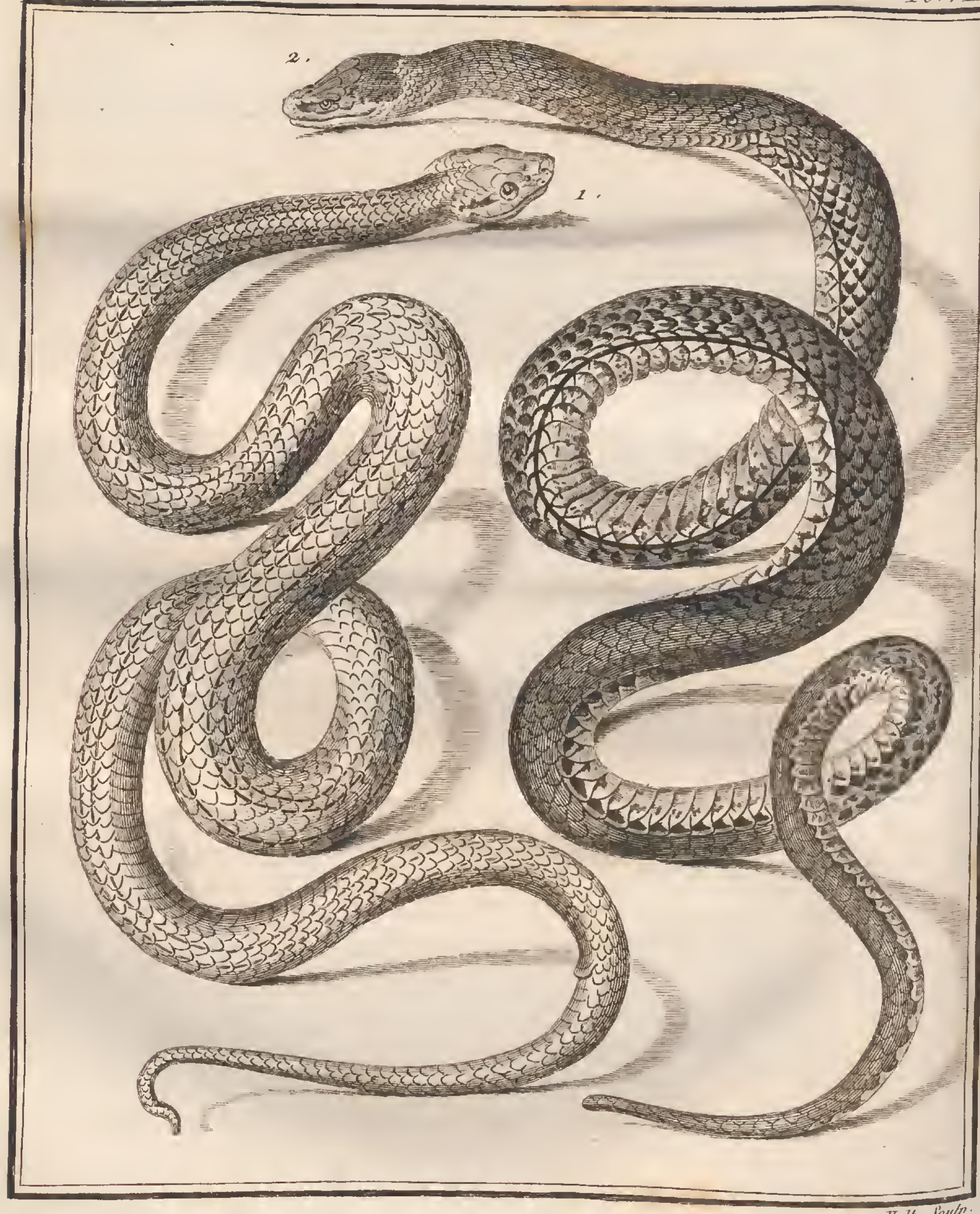
Nous ignorons quelles ſont les habitudes de la Quatre-raies, mais comme ſa conformation reſſemble beaucoup à celle de la Couleuvre verte & jaune & qu'elles habitent le même climat, leurs manières de vivre doivent être très-analogues.

(a) On voyoit, entre l'anus & les grandes plaques, deux paires de petites.

LE SERPENT D'ESCULAPE *(a)*.

CE nom a été donné à pluſieurs eſpèces de Serpens, tant par les Voyageurs que par les Naturaliſtes; il a été attribué à des Serpens d'Europe & à des Serpens d'Amérique; mais nous ne le conſervons à aucune autre eſpèce qu'à celle qui ſe trouve aux environs de Rome, & qui paroît être en poſſeſſion, depuis plus de dix-huit ſiècles, de cette dénomination de *Serpent d'Eſculape*, comme ſi l'innocence des habitudes & la douceur de ce Reptile, l'avoient fait choiſir de préférence pour le ſymbole de la Divinité bienfaiſante, très-ſou-

(a) Παρεια.
Anguis Æſculapii. *Ray, Synopſis Serpentini generis, p. 291.*



Hulk Sculp.

1. LA QUATRE-RAIES. 2. LA COULEUVRE D'ESCULAPE. *grandeur de moitié de nature.*

ſouvent déſignée, ainſi que nous l'avons dit, par l'emblême du Serpent (*b*). Nous ne donnerons donc ce nom de Serpent d'Eſculape, ni à la Couleuvre que M. Linné a appellée ainſi, ni à pluſieurs autres eſpèces que Séba a nommées de même; & nous croyons d'autant plus que la deſcription que nous allons faire concerne le Serpent d'Eſculape des anciens Romains, que l'individu qui en a été le ſujet, a été envoyé des environs de Rome au Cabinet du Roi.

La tête de ce Serpent eſt aſſez groſſe en proportion du corps; le deſſus en eſt garni de neuf grandes écailles diſpoſées ſur quatre rangs, comme dans la Verte & Jaune. Celles qui couvrent le dos ſont ovales & relevées par une arête; mais celles qui revêtent les côtés ſont unies. La couleur générale du deſſus du corps eſt d'un roux plus ou moins clair; & l'on voit, de chaque côté du dos, une bande longitudinale obſcure & preſque noire, ſur-tout vers le ventre. Les écailles qui touchent les grandes plaques du deſſus du corps ſont blanches, & la moitié de ces écailles, la plus voiſine de ces grandes plaques, eſt bordée de noir, ce qui forme, de chaque côté du ventre, une rangée de petits triangles blanchâtres. Nous avons compté cent ſoixante-quinze grandes plaques & ſoixante-quatre paires de petites: les unes & les autres ſont blanchâtres & tachetées d'une couleur foncée. La longueur de la queue étoit de neuf pouces trois lignes dans l'individu qui fait partie de la collection du Roi, & la longueur totale de trois pieds dix pouces.

Ce Serpent, qui a de grands rapports, ainſi qu'on peut le voir, avec la Couleuvre verte & jaune, la Couleuvre à collier, la Liſſe & la Quatre-raies, eſt auſſi doux & peut-être même naturellement plus familier que ces quatre Couleuvres. Il ſe trouve dans preſque toutes les régions chaudes ou tempérées de l'Europe, en Eſpagne, en Italie, & particulièrement aux environs de Rome. Non-ſeulement il ſe laiſſe careſſer par les enfans & manier par des Charlatans qui s'en ſervent pour s'attribuer, aux yeux du peuple, un pouvoir merveilleux ſur les animaux les plus funeſtes, mais il ſe plaît dans les lieux habités; il s'introduit dans les maiſons, & même quelquefois il ſe gliſſe innocemment juſques dans les lits. Ses autres habitudes doivent reſſembler beaucoup à celles de la Couleuvre commune & de la Couleuvre à collier.

M. de Faujas de Saint-Fond a eu la bonté de me donner une dépouille de Serpent trouvée dans une de ſes terres, auprès de Montelimart en Dauphiné; comme elle eſt très-entière, & qu'il eſt extrêmement rare d'en avoir d'auſſi bien conſervées, je l'ai examinée avec ſoin, & avec d'autant plus d'attention, qu'elle démontre d'une manière inconteſtable, la manière dont ſe dépouille le Serpent auquel elle a appartenu; & qu'après avoir comparé les diverſes obſervations recueillies au ſujet du dépouillement des Reptiles, on peut croire que tous les Serpens ſe dépouillent à-peu-près de la même manière. J'ai d'abord cherché de quelle eſpèce étoit le Serpent dont cette dépouille avoit fait partie. Il étoit évidemment du genre des Couleuvres; j'ai compté les grandes & les petites plaques; j'ai trouvé cent ſoixante-ſeize grandes plaques, & quatre-vingt-neuf paires de petites. La Couleuvre verte & jaune

(*b*) Diſcours ſur la nature des Serpens.

ayant ordinairement deux cent ſix grandes plaques, & la Couleuvre à quatre raies en ayant deux cent dix-huit, j'ai cru ne devoir pas leur rapporter le Serpent dont j'avois la dépouille ſous les yeux, d'autant plus que la Quatre-raies a deux paires de petites plaques entre les grandes plaques & l'anus, & que ſur la dépouille, on ne voit, dans cet endroit, qu'une paire de petites plaques. La Liſſe & la Couleuvre à collier, m'ont paru auſſi avoir trop peu de rapports de conformation & de grandeur avec le Serpent dont j'examinois la dépouille, pour être de la même eſpèce (*c*). Ainſi, parmi les diverſes Couleuvres obſervées en France, ce n'eſt qu'à celle d'Eſculape que j'ai cru devoir rapporter ce Serpent. Il ſe rapproche en effet beaucoup de cette Couleuvre d'Eſculape, par le nombre des grandes & des petites plaques, par la forme des écailles qui garniſſent le dos, les côtés du corps, le ſommet de la tête & les mâchoires, par les proportions des diverſes parties, & enfin par la grandeur, la dépouille que M. de Faujas de Saint-Fond m'a procurée, ayant quatre pieds cinq pouces de longueur totale, & un pied quatre lignes depuis l'anus juſqu'à l'extrémité de la queue. Je n'ai pu juger de la reſſemblance ou de la différence des couleurs de ces deux Serpens, la dépouille étant très-mince, sèche, tranſparente, & entièrement décolorée. Quoi qu'il en ſoit, l'objet intéreſſant n'eſt pas de ſavoir à quel Reptile a appartenu la dépouille trouvée dans la terre de Saint-Fond, mais de prouver, par cette dépouille, la manière dont le Serpent a dû quitter ſa vieille peau.

Cette dépouille, quoiqu'entière, eſt tournée à l'envers d'un bout à l'autre; elle préſente le côté qui étoit l'intérieur lorſqu'elle faiſoit partie de l'animal. Le Reptile a dû commencer de s'en débarraſſer par la tête, n'y ayant pas d'autre ouverture que la gueule par où il ait pu ſortir de cette eſpèce de ſac. Lorſque le Serpent exécute cette opération, les écailles qui recouvrent les mâchoires ſont les premières qui ſe retournent en ſe détachant du palais & en demeurant toujours très-unies avec les écailles du deſſus & du deſſous de la tête. Ces dernières ſe retournent enſuite juſqu'aux coins de la gueule, & on pourroit voir alors la tête du Serpent, depuis le muſeau juſques derrière les yeux, revêtue d'une peau nouvelle, & faiſant effort pour continuer de ſe dégager de l'eſpèce de fourreau dans lequel elle eſt encore un peu renfermée. Ce fourreau continue de ſe retourner comme un gant, de telle manière que, pendant que la véritable tête de l'animal s'avance dans un ſens pour s'en débaraſſer, le muſeau de la vieille peau, qui eſt toujours bien entière, s'avance, pour ainſi dire, vers la queue, pour que cette vieille peau achève de ſe retourner. Les yeux ſe dépouillent comme le reſte du corps; la cornée ſe détache en entier, ainſi que les paupières de nature écailleuſe, qui l'entourent, & elle conſerve ſa forme dans la dépouille deſſéchée, où elle préſente, à l'extérieur, ſon côté concave, attendu que cette dépouille n'eſt que la peau retournée. Les écailles s'enlèvent en entier avec la partie de l'épiderme à laquelle elles étoient attachées. Cet épiderme forme une ſorte de cadre autour de chaque écaille, ainſi qu'autour de chaque plaque, grande ou petite. Ce

(*c*) Nous avons vu que la Couleuvre à collier a ordinairement cent ſoixante-dix grandes plaques & ſoixante paires de petites, & que la Liſſe a quarante-ſix paires de petites plaques, & cent ſoixante dix-huit grandes plaques ou écailles.

cadre ne ſuit pas préciſément le contour de chaque écaille ou de chaque plaque, mais il fait le tour de la partie de la plaque ou de l'écaille qui tenoit à la peau & qui ne pouvoit pas s'en ſéparer dans les divers mouvemens de l'animal. Ces différens cadres, qui ſe touchent, forment une ſorte de réſeau moins tranſparent que les écailles, qui paroiſſent en remplir les intervalles comme autant de facettes & de lames preſque diaphanes. Le Serpent, en ſe tournant en différens ſens, & en ſe frottant contre le terrein qu'il parcourt, ainſi que contre les divers corps qu'il rencontre, achève de ſe débarraſſer de ſa vieille peau, qui continue de ſe retourner. Le muſeau de cette vieille peau dépaſſe bientôt l'extrémité de la queue dans le ſens oppoſé à celui dans lequel s'avance le Serpent, de telle ſorte que, pendant que le Reptile, revêtu d'une peau & d'écailles nouvelles, ſort de ſon fourreau qui ſe replie en arrière, ce fourreau paroît comme un autre Reptile qui engloutiroit le Serpent, & dans la gueule duquel on verroit diſparoître l'extrémité de ſa queue. Vers la fin de l'opération, le Serpent & la dépouille, tournés en ſens contraire, ne tiennent plus l'un à l'autre que par la dernière écaille du bout de la queue, qui ſe détache auſſi mais ſans ſe retourner (*d*). On verra aiſément que cette manière de quitter la vieille peau, a beaucoup de rapports avec celle dont ſe dépouillent les Salamandres à queue plate (*e*).

(*d*) Nous avons dépoſé au Cabinet du Roi, la dépouille trouvée dans la terre de M. de Faujas.

(*e*) *Article des Salamandres à queue plate.*

LA VIOLETTE.

NOUS donnons ce nom à une eſpèce de Couleuvre dont un individu fait partie de la collection du Roi. Ce Serpent n'eſt point venimeux; ſes mâchoires ſont garnies d'un double rang de petites dents immobiles, & ne préſentent point de crochets mobiles & creux. Il a le ſommet de la tête garni de neuf grandes écailles placées ſur quatre rangs, comme dans la Couleuvre verte & jaune; ſon dos eſt revêtu d'écailles unies en loſange, & d'un violet plus ou moins foncé; & le deſſous de ſon corps eſt blanchâtre, avec des taches violettes irrégulières, aſſez grandes & placées alternativement à droite & à gauche. Nous avons compté cent quarante-trois grandes plaques, & vingt-cinq paires de petites. L'individu que nous avons meſuré avoit deux pouces trois lignes depuis l'anus juſqu'à l'extrémité de la queue, & ſa longueur totale étoit d'un pied cinq pouces trois lignes.

LE DEMI-COLLIER (*a*).

L'ON conſerve au Cabinet du Roi, un individu de cette eſpèce qui y a été envoyé du Japon ſous le nom de *Kokura*. Il a un pied ſept pouces de longueur totale, & quatre pouces dix lignes depuis l'anus j'uſqu'à l'extrémité de la queue. Il n'eſt point venimeux & n'a point de crochets mobiles. Le ſommet de ſa tête eſt garni de neuf grandes écailles qui forment quatre rangs: celles du dos ſont en loſange & relevées par une arête. Nous avons compté cent ſoixante-dix grandes plaques, & quatre-vingt-cinq paires de petites (*b*).

Les couleurs du Serpent Demi-collier ſont très-agréables; on voit ſur ſon dos, dont la couleur générale eſt brune, de petites bandes tranſverſales blanchâtres & bordées d'une petite raie plus foncée que le fond; le deſſus de ſa tête eſt blanc, bordé de brun, & préſente trois taches brunes & alongées; mais ce qui ſert ſur-tout à le faire diſtinguer, ce ſont trois taches rondes & blanches placées ſur ſon cou, & qui forment comme un demi collier. Cette Couleuvre ſe trouve non-ſeulement au Japon, mais encore en Amérique (*c*).

(*a*) Le Collier. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Monilis. *Linn. amphib. Serpent.*

(*b*) L'individu décrit par M. Linné avoit cent ſoixante-quatre grandes plaques, & quatre-vingt-deux paires de petites.

(*c*) *M. Linné, à l'endroit cité.*

LE LUTRIX (*a*).

LES couleurs de ce Serpent ſont peu nombreuſes; mais forment un aſſortiment auſſi agréable & auſſi brillant que ſimple; le deſſus & le deſſous de ſon corps ſont jaunes, & ſes nuances reſſortent d'autant mieux, qu'il a les côtés bleuâtres.

Cette Couleuvre, que M. Linné a fait connoître, ſe trouve dans les Indes; l'individu qu'il a décrit avoit cent trente-quatre grandes plaques, & vingt-ſept paires de petites. Nous ignorons quelles ſont ſes habitudes naturelles; M. Linné ne l'a pas regardé comme venimeux.

(*a*) Le Lutrix. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Lutrix. *Linn. amphib. Serpent.*

1.

2.

Hulk Sculp.

1 LA VIOLETTE. 2. LE DEMIE-COLLIER. *grandeur de trois quart de nature.*



Hulk Sculp

1. LE BALI, 2. LE SIFEUR, *grandeur de moitié de nature.*

LE BALI (a).

TOUT ce que l'on connoît des mœurs de ce beau Serpent, auquel nous conservons, avec M. d'Aubenton, la première partie du nom, trop dur & composé (Bali-Salan-Boekit) qu'il porte dans son pays natal, c'est qu'il vit dans les contrées les plus chaudes de l'Asie, & particulièrement dans l'Isle de Ternate. Les écailles qui revêtent le dessus de son corps sont en losange, unies, d'un jaune très-pâle, & blanches à leur extrémité. Des deux côtés du corps règne une bande longitudinale dont on a comparé la couleur au rouge du corail (b). L'extrémité des écailles qui forment cette bande, est également bordée de blanc. Les grandes plaques qui garnissent le dessous du corps sont blanchâtres; les deux bouts de chacune présentent un point jaune plus ou moins foncé. Et comme les écailles qui les touchent sont blanches & marquées chacune d'un point jaunâtre, tout le dessous du corps du Serpent présente quatre cordons longitudinaux de points plus ou moins jaunes, qui se marient d'une manière très-agréable avec la blancheur du ventre, & servent à distinguer le Bali d'avec les autres Serpens. Les petites plaques, qui revêtent le dessous de la queue, sont blanches & ont chacune une tache jaune, ce qui forme deux files de points jaunâtres semblables à ceux que l'on voit sur le ventre.

Cette espèce devient assez grande, & l'individu conservé au Cabinet du Roi, & sur lequel nous avons fait notre description, avoit six pieds six pouces de longueur.

Le Bali a ordinairement cent trente-une grandes plaques sous le corps, & qaurante-six paires de petites plaques sous la queue (c).

(a) Le Bali. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Coluber plicatilis. *Linn. amphib. Serp.*
Mus Ad. fr. 1, *p.* 23.
Seba, Mus. 1, *tab.* 57, *fig.* 5.
Cerastes plicatilis 168, *Laurenti, Specimen Medicum.*
(b) Séba, à l'endroit déjà cité.
(c) Le sommet de la tête est garnie de neuf écailles disposées sur quatre rangs.

LA COULEUVRE DES DAMES (a).

VOICI un des plus jolis & des plus doux Serpens; sa petitesse, ses proportions plus sveltes encore que celles de la plupart des autres espèces, ses mouvemens agiles, quoique modérés, ajoutent au plaisir avec lequel on considère le mélange de ses belles teintes. Il ne présente cependant que deux couleurs, un beau noir & un blanc assez pur; mais elles sont si agréablement contrastées ou réunies, & si animées par le luisant des écailles, que cette parure élégante & simple attire l'œil & charme d'autant plus les regards, qu'elle n'éblouit pas, comme des couleurs plus riches & plus éclatantes. Des anneaux noirs traversent le dessus du corps & de la queue, & en interrompent la blancheur. Ces bandes transversales s'étendent jusqu'aux plaques blanches qui revêtent le dessous du ventre; leur largeur diminue à mesure qu'elles sont plus près du dessous du corps, & la plupart vont se réunir sous le ventre à une raie noirâtre & longitudinale qui occupe le milieu des grandes plaques. Cette raie, ainsi que les bandes transversales, sont irrégulières & quelquefois un peu festonnées; mais cette irrégularité, bien loin de diminuer l'élégance de la parure de la Couleuvre des Dames, en augmente la variété. Le dessus de la petite tête de ce Serpent présente un mélange gracieux de noir & de blanc, où cependant le noir domine; les yeux sont très-petits, mais animés par la couleur noirâtre qui les entoure.

Comme plusieurs autres Serpens, celui des Dames est très-familier; il ne s'enfuit pas, & même il n'éprouve aucune crainte lorsqu'on l'approche; bien plus, il semble que, très-sensible à la fraîcheur plus ou moins grande qu'il éprouve quelquefois, quoiqu'il habite des climats très-chauds, il recherche des secours qui l'en garantissent; & sa petitesse, son peu de force, l'agrément de ses couleurs, la douceur de ses mouvemens, l'innocence de ses habitudes, inspirent aux Indiens un tel intérêt pour ce délicat animal, que le sexe le plus timide, bien loin d'en avoir peur, le prend dans ses mains, le soigne, le caresse. Les Dames de la côte de Malabar, où il est très-commun, ainsi que dans plupart des autres contrées des grandes Indes, cherchent à réchauffer ce petit animal lorsqu'il paroît languir & qu'il est exposé à une trop grande fraîcheur, produite par la saison des pluies, les orages ou d'autres accidens de l'atmosphère. Elles le mettent dans leur sein, elles l'y conservent sans crainte & même avec plaisir, & le petit Serpent, à qui tous ces soins paroissent plaire, ne leur rendant jamais que caresse pour caresse, justifie leur goût pour cet animal paisible. Elles le tournent & retournent également dans le temps des chaleurs, pour en recevoir, à leur tour, une sorte de service & être rafraîchies par

(a) Le Serpent des Dames. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique*
Coluber Domicella, 178, *Linn. amphib. Serpentes.*
Séba, muf. 2, tab. 54, fig. 1.

le contact de ses écailles, trop polies pour n'être pas fraîches (b). Lorsque, dans nos climats tempérés, la beauté veut produire un effet contraire, & réchauffer ses membres délicats, elle a quelquefois recours à des animaux plus sensibles, & communément plus fidèles, qui, par une suite de leur conformation plus heureuse, expriment avec plus de vivacité un attachement qu'ils éprouvent avec plus de force; mais lorsqu'elle desire, comme dans l'Inde, de diminuer une chaleur incommode, par l'attouchement de quelque corps froid, bien loin de se servir d'êtres animés qui, par leurs caresses répétées, ajouteroient au plaisir qu'elle a de tempérer les effets d'une chaleur excessive, elle ne recherche que des matières brutes & insensibles; elle n'emploie que de petits blocs de marbre, des boules de crystal ou des plaques métalliques; elle ne peut voir qu'avec effroi nos doux & paisibles Serpens, tandis que dans les contrées équatoriales des grandes Indes, où vivent des Serpens énormes, terribles par leur force ou funestes par leur poison, la crainte qu'inspirent ces Reptiles dangereux, n'est jamais produite par les Serpens innocens & foibles, tel que la Couleuvre des Dames (c).

(b) *Séba, à l'endroit déjà cité.*
(c) Cette dernière espèce a, suivant M. Linné, cent dix-huit grandes plaques & soixante paires de petites.

LA JOUFLUE (a).

M. LINNÉ a fait connoître cette Couleuvre, qui se trouve dans les grandes Indes. Le dos de ce Serpent est roux & présente des bandes blanches disposées transversalement. Sa tête est blanche comme les bandes transversales, mais on voit sur le sommet deux petites taches rousses, & sur le museau, une tache triangulaire & de la même couleur. Il a ordinairement cent sept grandes plaques & soixante-douze paires de petites.

(a) Le Triangle. *M d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col Buccatus. *Linn. amphib. Serp.*
Mus. Adolph. fr. p. 29, tabu. 19, fig 3.

LA BLANCHE (a).

On pourroit, au premier coup-d'œil, confondre cette Couleuvre avec la Très-Blanche, dont nous avons déjà parlé : toutes les deux font ordinairement d'un très-beau blanc, qui n'eſt relevé par aucune tache ; mais, pour peu qu'on les examine avec attention, on voit qu'elles diffèrent beaucoup l'une de l'autre. La Blanche n'a que cent ſoixante-dix grandes plaques, & vingt paires de petites, au-lieu que la Très-Blanche a ordinairement ſoixante paires de petites & deux cent neuf grandes plaques. Nous avons répété, à la vérité, très-ſouvent, que le nombre des plaques, grandes ou petites, n'étoit preſque jamais conſtant; mais nous n'avons vu, dans aucune eſpèce de Serpent, ce nombre varier de cent ſoixante-dix à deux cent neuf pour les grandes lames, & en même-temps de vingt à ſoixante pour les petites. D'ailleurs la Couleuvre blanche n'eſt pas venimeuſe, & ſes mâchoires ne ſont pas garnies de crochets mobiles, comme celles de la Très-Blanche, qui contient un venin très-actif. Ainſi, leurs propriétés ſont encore plus différentes que leurs conformations ; ces propriétés ſont même trop diſſemblables pour que leurs habitudes naturelles ſoient les mêmes ; & en outre, c'eſt en Afrique qu'on trouve la Très-Blanche, & la Couleuvre blanche habite les grandes Indes. On a donc été très-fondé à les regarder comme appartenant à deux eſpèces très-diſtinctes.

(a) Le Blanc. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Albus. *Linn. amphib. Serpent.*
Muſ. Ad. fr. 1, p. 24, tabu. 14, fig. 2.

LE TYPHIE (a).

Ce Serpent ſe trouve dans les grandes Indes, & c'eſt M. Linné qui l'a fait connoître. Suivant ce Naturaliſte, cette Couleuvre eſt bleuâtre & a cent quarante grandes plaques & cinquante-trois paires de petites.

L'on conſerve au Cabinet du Roi, un Serpent dont le deſſus du corps eſt d'un vert très-foncé & ne préſente aucune tache, non plus que le deſſus du corps du Typhie. Comme il a cent quarante-une grandes plaques & cinquante

(a) Le Typhie *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Typhius. *Linn. amphib. Serpent.*

quante paires de petites, & que par-là il ſe rapproche beaucoup de cette dernière Couleuvre, il ſe pourroit d'autant plus qu'il fût de la même eſpèce, que la couleur verte de l'individu de la collection du Roi, ou la couleur bleue de celui qu'a décrit M. Linné, ſont peut-être l'effet de l'eſprit-de-vin dans lequel les deux Serpens ont été conſervés. Nous croyons donc ne pouvoir mieux placer que dans cet article, la deſcription de cette Couleuvre, d'un vert très-foncé, qui fait partie de la collection de Sa Majeſté. Sa longueur totale eſt d'un pied ſept pouces ſix lignes; & la longueur de ſa queue de trois pouces dix lignes. Neuf écailles placées ſur quatre rangs, garniſſent le ſommet de ſa tête; elle n'a point de crochets mobiles; les écailles qui revêtent ſon dos ſont ovales & relevées par une arête. Le deſſous du corps eſt jaunâtre, & chaque grande plaque préſente deux taches noirâtres, ce qui forme deux eſpèces de raies longitudinales; la plaque la plus voiſine du deſſous du muſeau, n'offre point de tache, & on n'en voit qu'une ſur les deux plaques qui la ſuivent. Il n'y a ſous la queue qu'une rangée de ces taches noirâtres.

LE RÉGINE (a).

C'EST un Serpent des grandes Indes, dont M. Linné a donné la deſcription. Le deſſus du corps de cette Couleuvre eſt d'un brun plus ou moins foncé, & le deſſous eſt varié de blanc & de noir. Elle a cent trente-ſept grandes plaques & ſoixante-dix paires de petites. On ſait qu'elle ne contient pas de venin, mais on ignore quelles ſont ſes habitudes naturelles.

(a) Le Régine. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Reginæ. *Lin. amphib. Serp.*
Muſ. Ad. fr. p. 24. *tabu.* 13, *fig.* 3.

LA BANDE-NOIRE (a).

C'EST une des Couleuvres auxquelles pluſieurs Naturaliſtes ont donné le nom de *Serpent d'Eſculape*, que nous avons conſervé uniquement à une eſpèce

(a) La Bande-noire. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Æſculapii. *Linn. amphib. Serpent.*
Muſ. Ad. fr. 1, *tab.* 11, *fig.* 2.
Gronov. muſ. 2, *p.* 59, *N°.* 18.

des environs de Rome. Elle n'eſt point venimeuſe & ne fait aucun mal à ceux qui la manient. On voit entre ſes deux yeux, une bande noire aſſez marquée, & placée au-deſſus de neuf grandes écailles qui revêtent le ſommet de ſa tête & y ſont diſpoſées ſur quatre rangs, comme dans la Couleuvre commune verte & jaune. Le dos eſt garnie d'écailles ovales & unies; le fond de ſa couleur eſt pâle, & il préſente pluſieurs bandes tranſverſales noires, aſſez larges, & dont quelques-unes s'étendent ſur le ventre & font le tour du corps. La Bande-noire a ordinairement cent quatre-vingt grandes plaques & quarante-trois paires de petites; ſa longueur totale eſt de dix-huit pouces, & celle de ſa queue, de trois. On trouve ce Serpent dans les Indes, &, ſuivant M. l'Abbé Molina, il eſt très-commun dans le Chili, où il n'a quelquefois que cent ſoixante-ſeize grandes plaques & quarante-deux paires de petites, & où il parvient à la longueur de trois pieds *(b)*.

Natrix Æſculapii, 151 *Laurenti, Specimen Medicum.*
Séba. muſ. 2, *tab.* 18, *fig.* 4.
Col. Æſculapii. *Hiſt. natur. du Chili, par M. l'Abbé Molina, traduite de l'Italien en François, par M. Gruvel, p.* 197.
(b) Voyez l'endroit déjà cité.

L'AGILE *(a)*.

On n'a qu'à jeter les yeux ſur cette Couleuvre, dont le corps eſt très-menu relativement à ſa longueur, pour voir qu'elle doit mériter le nom d'*Agile;* ſes proportions très-déliées, annoncent, en effet, la viteſſe & la légèreté de ſes mouvemens. L'individu que nous avons décrit, & qui fait partie de la collection de Sa Majeſté, a un pied huit pouces de longueur depuis le bout du muſeau juſqu'a lextrémité de la queue, qui eſt longue de quatre pouces trois lignes. Sa tête eſt couverte de neuf grandes écailles diſpoſées ſur quatre rangs. Ses mâchoires ne ſont point armées de crochets mobiles. Les yeux ſont gros, & d'un œil à l'autre s'étend une petite bande brune d'autant plus aiſée à diſtinguer, que le reſte du deſſus de la tête eſt d'un blanc aſſez éclatant. Les écailles qui revêtent le dos de cette Couleuvre, ſont en loſange & unies. Tout le deſſus du corps préſente des bandes tranſverſales irrégulières, alternativement blanches & brunes, & le deſſous du corps eſt blanchâtre *(b)*.

(a) L'Agile. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Agilis. *Linn. amphib. Serpent.*
Amæn. muſ. princ. p. 585, *N°.* 33.
Muſ. Ad. fr. 1, *p.* 27, *tab.* 21, *fig.* 2.
Ceraſtes agilis, 171, *Laurenti, Specimen Medicum.*
(b) Nous avons compté dans un individu, cent ſoixante-quatorze grandes plaques & ſoixante paires de petites; mais ordinairement l'Agile n'a que cinquante paires de petites plaques, & a cent quatre-vingt-quatre grandes plaques ou lames.

Suivant M. Laurent, les bandes brunes que l'on voit ſur le dos de la Couleuvre Agile, ſont pointillées de noir.

Ce Serpent doit ſe nourrir principalement de chenilles, car c'eſt ſous le nom de *Mangeur de chenilles*, qu'il a été envoyé au Cabinet du Roi. On le trouve dans l'Iſle de Ceylon.

LE PADÈRE (a).

LES couleurs de ce Serpent préſentent une diſtribution aſſez remarquable; le deſſus de ſon corps eſt blanc, & ſur ce fond éclatant l'on voit plusieurs taches brunes diſpoſées le long du dos, placées par paires, & réunies par une petite ligne. Les côtés du corps offrent un égal nombre de taches iſolées. On trouve cette Couleuvre dans les grandes Indes, & elle a cent quatre-vingt-dix-huit grandes plaques & cinquante-ſix paires de petites.

(a) Le Padère. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Padera. *Linn. amphib. Serp.*
Muſ. Ad. fr. 2, *p.* 44.

LE GRISON (a).

CETTE Couleuvre eſt blanche, mais ſon dos préſente des bandes tranſverſales rouſſâtres, ce qui, à une petite diſtance, doit la faire paroître d'un gris plus ou moins foncé; auſſi avons-nous adopté le nom de *Griſon*, qui lui a été donné par M. d'Aubenton. On voit ſur les côtés de ce Serpent, deux points d'un blanc de neige: il a cent quatre-vingt-huit grandes plaques & ſoixante-dix paires de petites, & n'a encore été obſervé que dans les Indes.

(a) Le Griſon. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Canus. *Linn. amphib. Serpent.*
Muſ. Ad. fr. 1, *p.* 31, *tab.* 11, *fig.* 1.

LA QUEUE-PLATE (a).

Il est très-aisé de distinguer cette Couleuvre d'avec les autres Serpens du même genre, que l'on a observés jusqu'à présent. Sa queue, au-lieu d'être ronde, comme celle de la plupart des autres Couleuvres, est comprimée par les côtés & tellement aplatie, sur-tout vers son extrémité, que l'on pourroit la comparer à une lame verticale; & le bout de cette queue si comprimée, est terminé par deux grandes écailles arrondies & appliquées l'une conte l'autre dans le sens de l'aplatissement. Lorsque la Couleuvre se meut, sa queue ne touche à terre que par une espèce de tranchant occupé par les paires de petites plaques, qui sont très-peu sensibles & ne diffèrent guère en grandeur des écailles du dos. Cette conformation doit faire présumer que la Couleuvre se sert peu de sa queue pour ramper, & cette partie paroît lui être bien plus utile pour frapper à droite ou à gauche, ou pour se diriger en nageant & agir sur l'eau comme par une espèce d'aviron. On pourroit donc croire que ce Serpent vit beaucoup plus au milieu des eaux que dans les endroits secs; mais l'on ne connoît point ses habitudes naturelles, & l'on sait seulement qu'il se trouve dans les grandes Indes.

Il a quarante-deux paires de petites plaques, placées sur l'espèce de tranchant que présente sa queue, ainsi que nous venons de le dire; & deux cent vingt-six grandes plaques garnissent le dessous de son ventre. Sa tête est couverte de neuf grandes écailles, disposées sur quatre rangs. Nous avons cru appercevoir deux crochets mobiles à la mâchoire supérieure, & dès-lors nous aurions placé la Queue-plate parmi les Couleuvres vénéneuses; mais l'individu, que nous avons décrit, n'étoit pas assez bien conservé dans toutes ses parties, pour que nous n'ayons pas préféré de suivre l'opinion de M. Linné, qui a très-bien connu la Couleuvre dont il s'agit dans cet article. Nous laisserons donc la Queue-plate parmi les Couleuvres qui n'ont pas de venin, jusqu'à ce que de nouvelles observations aient confirmé nos doutes relativement à la forme de ses dents & à la nature de ses humeurs.

Les écailles du dos de la Queue-plate sont rhomboïdales & unies; le dessous du corps est presque blanc, le dessus est d'un cendré bleuâtre & présente de larges bandes, d'une couleur très-foncée, qui s'étendent jusques sur le ventre & font le tour du corps.

L'individu que nous avons décrit avoit deux pieds de longueur totale, & sa queue étoit longue de deux pouces neuf lignes.

(a) Le Serpent Large-queue. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Laticaudatus. *Linn. amphib. Serp.*
Mus. Ad. fr. 1, p. 31, tab. 16, fig. 1.
Laticauda scutata. 241, *Laurenti, Specimen Medicum.*

LA BLANCHÂTRE (a).

CETTE Couleuvre eſt blanchâtre & préſente des bandes tranſverſales brunes. Elle a deux cent vingt grandes plaques & cinquante paires de petites: elle ſe trouve dans les Indes.

On conſerve au Cabinet du Roi, une Couleuvre qui a de très-grands rapports avec la Blanchâtre, mais qui cependant a un trop petit nombre de grandes plaques pour que nous puiſſions aſſurer qu'elle ſoit de la même eſpèce; elle n'a, en effet, que cent quatre-vingt-trois grandes plaques; le deſſous de ſa queue eſt couvert de quatre-vingt-ſept paires de petites, ſa tête garnie de neuf grandes écailles, ſon dos couvert d'écailles en loſange & unies, ſa mâchoire ſupérieure ſans crochets mobiles, & ſes couleurs reſſemblent à celles de la Blanchâtre (b).

(a) Le Blanchâtre. *M d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Candidus. *Linn. amphib. Serp.*
Muſ. Ad. fr. 1, *p.* 33. *tab.* 7, *fig.* 1.

(b) Sa longueur totale eſt d'un pied huit pouces neuf lignes, & celle de ſa queue, de cinq pouces neuf lignes.

LA RUDE (a).

LES écailles, qui revêtent le dos de cette Couleuvre, ſont relevées par une arête, de manière à être un peu rudes au toucher, & de-là viennent les divers noms qui lui ont été donnés par les Naturaliſtes. Le deſſus de ſa tête préſente une tache noire qui ſe ſépare en deux dans la partie oppoſée au muſeau; & le deſſus du corps eſt comme ondé de noir & de brun. On la trouve dans les Indes, & elle a ordinairement deux cent vingt-huit grandes plaques & quarante-quatre paires de petites.

(a) L'Apre. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Scaber. *Linn. amphib. Serpent.*
Muſ. Ad. fr. 1, *p.* 36, *tab.* 10, *fig.* 1.

LE TRISCALE (a).

LES couleurs dont brillent à nos yeux les belles fleurs qui décorent nos parterres, ne ſont peut-être ni plus vives ni plus variées que celles qui parent la robe d'un grand nombre de Serpens: voici une de ces Couleuvres dont les teintes ſont diſtribuées de la manière la plus agréable. Il paroît qu'elle ſe trouve dans les Indes orientales & occidentales, & nous allons décrire un individu de cette eſpèce conſervé au Cabinet du Roi, & qui y a été envoyé d'Amérique. On voit s'étendre ſur ſon dos, dont la couleur eſt d'un vert de mer, quatre raies rouſſes qui doivent paroître comme dorées lorſque l'animal eſt en vie, & qu'il eſt expoſé aux rayons du ſoleil. Les quatre raies ſe réuniſſent en trois, enſuite en deux, & enfin forment une ſeule raie qui ſe prolonge au-deſſus de la queue. Cette Couleuvre a un pied quatre pouces ſix lignes de longueur totale, ſa queue eſt longue de trois pouces dix lignes; le ſommet de ſa tête eſt couvert de neuf grandes écailles; & celles du dos ſont ovales & unies, ce qui ajoute à la beauté des couleurs que préſente cette Couleuvre (b).

(a) Le Triſcale. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Triſcalis. *Linn. amphib. Serp.*
(b) Le Triſcale a ordinairement cent quatre-vingt-quinze grandes plaques, & quatre-ving-ſix paires de petites.

LA GALONNÉE (a).

PARMI les Serpens auſſi agréables à voir qu'innocens & même familiers, la Galonnée doit occuper une place diſtinguée. Son muſeau eſt noirâtre, & au-deſſus de ſa tête qui eſt blanche, on voit une bande noire tranſverſale. Le deſſus du corps eſt noir, mais il préſente un très-grand nombre de bandes tranſverſales blanches, dont les largeurs ſont inégales & combinées avec ſymmétrie: de trois en trois bandes, il y en a une quatre fois auſſi large que les deux qui la précèdent, à compter du muſeau, & de toute cette diſpoſi-

(a) Le Lemniſque *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Lemniſcatus. *Linn. amphib. Serpent.*
Amænit. Surinam. grill. 1.
Muſ. Ad. fr. 1, *p.* 34, *tab.* 14, *fig.* 1.
Natrix Lemniſcata. *Laurenti, Specimen Medicum.*
Seba, muſ. 1, *tab.* 10, *fig. ultimâ*, & 2. *tab.* 76, *fig.* 3.

tion, il résulte un mêlange de blanc & de noir d'autant plus agréable, que les écailles du dos étant très-unies, rendent plus vives les couleurs de la Galonnée. Ces mêmes écailles du dos sont rhomboïdales; la tête n'est pas plus grosse que le corps; son sommet est garnie de neuf grandes lames placées sur quatre rangs. La Galonnée a deux cent cinquante grandes plaques, & trente-cinq paires de petites.

Il paroît que cette Couleuvre ne parvient qu'à une longueur très-peu considérable, & tout au plus d'un ou deux pieds. Elle habite en Asie, & comme elle est très-douce on la voit sans peine dans les maisons où elle peut plaire par l'agilité de ses mouvemens, ainsi que par l'assortiment de ses couleurs, & où elle doit détruire beaucoup d'insectes toujours très-incommodes dans les pays chauds.

L'ALIDRE (a).

VOICI encore une preuve bien sensible de ce que nous avons dit relativement à l'insuffisance d'un seul caractère, pour distinguer les diverses sortes de Serpens. L'Alidre ressemble, par sa couleur, à la Couleuvre blanche; elle est, comme cette dernière, d'un blanc très-éclatant, presque toujours sans tache; mais elle en diffère par le nombre de ses grandes plaques beaucoup moins considérable que le nombre des grandes plaques de la Couleuvre blanche, & par celui des petites plaques qui est au contraire plus grand dans la blanche que dans l'Alidre (b).

Ce dernier Serpent se trouve dans les Inde, ainsi que la Couleuvre blanche.

(a) L'Alidre. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Alidras. *Linn. amphib. Serp.*

(b) Grandes plaques.	Paires de petites plaques.	
121	58	de l'Alidre.
170	20	de la Blanche.

L'ANGULEUSE (a).

C'EST de l'Aſie que cette Couleuvre a été apporté en Europe. Elle n'eſt point venimeuſe & n'a point de crochets mobiles. Le deſſus de ſa tête eſt couvert de neuf grandes écailles diſpoſées ſur quatre rangs; celles que l'on voit ſur le dos ſont ovales, un peu échancrées & relevées par une arête; mais on ne remarque aucune ligne ſaillante ſur celles qui bordent les côtés. La couleur du deſſus du corps eſt blanchâtre, avec des bandes brunes, noirâtres dans leurs bords, anguleuſes & plus larges vers le milieu de la longueur du corps que vers la queue ou vers la tête. Les grandes plaques préſentent des taches quarrées & diſpoſées alternativement d'un côté & de l'autre; elles ſont communément au nombre de cent dix-ſept; & les paires de petites plaques au nombre de ſoixante-dix. Les individus de cette eſpèce, que l'on a obſervés, n'avoient guère plus d'un pied de longueur.

(a) L'Anguleux. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Angulatus. *Linn. amphib. Serp.*
Amænit. amphib. Gillenb. *p.* 533, *N°.* 7.
Séba, muſ. 2, *tab,* 73, *fig.* 1.

LA COULEUVRE

DE MINERVE (a).

LE Serpent étant pour les anciens Grecs un des emblêmes de la prudence, avoit été conſacré à Minerve, qu'ils regardoient comme la déeſſe de la ſageſſe. Les Athéniens avoient gravé ſon image autour des autels & des ſtatues de cette divinité qu'ils avoient choiſie pour la protectrice de leur ville; ils regardèrent la fuite d'un Serpent, qui s'échappa de leur citadelle, comme la marque du courroux de la déeſſe; & c'eſt peut-être pour rappeller cette opinion religieuſe, que M. Linné a donné le nom de *Serpent de Minerve* à la Couleuvre dont il eſt queſtion dans cet article. Nous croyons devoir d'autant plus le lui conſerver, qu'un des ſouvenirs les plus agréables & les plus touchans eſt celui

(a) Le Serpent de Minerve. *M. d'Aubenton, Encyclop. méthodique.*
Col Minervæ. *Linn. amphib. Serpent.*
Muſ. Ad. fr. 1, *p.* 36.

celui des fiècles fameux de la Grèce, où la belle Nature & la liberté ont produit tant de grandes hommes, & les arts qui les ont immortalifés. Il eft heureux qu'un petit objet, revêtu d'un grand nom, puiffe quelquefois éveiller de grandes idées; & que la vue d'une fimple Couleuvre, puiffe retracer quelque image de l'ancienne Grèce, à ceux qui rencontreront ce foible Serpent fur les lointains rivages de l'Inde où il habite.

La Couleuvre de Minerve eft d'une couleur agréable; le deffus de fon corps eft d'un vert de mer plus ou moins foncé, & le long de fon dos règne une bande brune. On voit, fur la tête de ce Serpent, trois autres bandes de la même couleur; il a deux cent trente-huit grandes plaques, & quatre-vingt-dix paires de petites.

LA PÉTALAIRE (a).

Un individu de cette efpèce fait partie de la collection du Roi; il a un pied neuf pouces de longueur totale, & fa queue, quatre pouces neuf lignes: il n'a point de crochets mobiles. Neuf grandes écailles couvrent le deffus de fa tête & font difpofées fur quatre rangs; celles que l'on voit fur le dos font prefque ovales & unies. La couleur du deffus du corps eft noirâtre, avec des bandes très-irrégulières tranfverfales & blanches. On remarque d'autres bandes blanches & tranfverfales fur les paires de petites plaques, qui font d'un gris foncé, & au nombre de cent cinq. Il y a deux cent onze grandes plaques blanches & bordées de gris, ce qui forme fous le ventre, de petites bandes tranfverfales.

Le blanc & le noir, qui compofent les couleurs principales de la Pétalaire, font contraftés & nuancés de manière à rendre fa parure très-agréable. Ce Serpent eft très-doux, & même familier; il s'introduit fans crainte dans les maifons, y paffe fa vie fous les toits, & y devient très-utile, en y faifant la guerre aux infectes & même aux rats, dont il détruit un grand nombre: il fe nourrit auffi de petits oifeaux. On le trouve non-feulement en Afie, & particulièrement dans l'Ifle d'Amboine, mais encore en Amérique, & fur-tout au Mexique où on le nomme *Apachycoatl* (b).

(a) Apachycoatl, *par les Mexicains.*
Le Pétalaire. *M. d'Aubenton. Encyclopédie méthodique.*
Col. Petalarius. *Linn. amphib. Serp.*
Muf. Ad. fr. 1, *p.* 35, *tab.* 9, *fig.* 2.
Ceraftes Mexicanus. 176, *Laurenti, Specimen Medicum.*
Séba, muf. 2, *tab.* 20, *fig.* 1.
Nieremberg. liv 12, *chap.* 45.
Jonfton. pag. 28.

(b) Cette efpèce eft très-fujette à varier, tant par la diftribution de fes couleurs, que par le nombre de fes plaques. M. Linné a compté fur l'individu qu'il a décrit, deux cent douze grandes plaques fous le ventre, & cent deux paires de petites plaques fous la queue; & nous avons vu dans la collection de M. d'Antic, une Couleuvre Pétalaire qui avoit deux cent feize grandes plaques & cent fix paires de petites.

LA MINIME (a).

CETTE Couleuvre d'Asie a quelquefois le dessus du corps d'une seule teinte, & d'une couleur tannée ou minime, plus ou moins foncée; d'autres fois elle présente, sur ce fond, des bandes transversales noires; mais un de ses caractères distinctifs est d'avoir chacune des écailles qui revêtent le dessus de son corps, à demi bordée de blanc, ce qui fait paroître son dos pointillé de la même couleur. Les côtés de la tête sont d'un blanc très-éclatant, avec des taches noires, & le dessous du corps est d'une teinte plus claire que le dessus, & quelquefois tacheté de brun. Telles sont les couleurs que présente la Minime, qui parvient quelquefois à une longueur assez considérable; un individu de cette espèce, conservé au Cabinet du Roi, a trois pieds deux pouces six lignes de longueur totale, & sa queue un pied. Ses mâchoires ne sont point armées de crochets mobiles; de grandes écailles couvrent ses lèvres; sa tête est alongée, & le sommet en est garni d'autres écailles plus grandes que celles des lèvres, au nombre de neuf, & disposées sur quatre rangs (b).

(a) Le Minime. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. pullatus. *Linn. amphib. Serp.*
Mus. Ad. fr. 1, p. 35, tab. 20, fig. 3.
Amœn. 1, p. 581, No. 25.
Gronovius, mus. 2, p. 56, No. 12.
(b) Cette espèce a, suivant M. Linné, deux cent dix-sept grandes plaques, & cent huit paires de petites; mais ce nombre est assez souvent moins considérable.

LA MILIAIRE (a).

LA parure de cette Couleuvre est élégante; le dessus & les côtés du corps sont bruns, mais leur couleur sombre est relevée par une tache blanche que présente chaque écaille; le dessous du corps est blanc comme les taches. On trouve cette Couleuvre dans les Indes. Elle a ordinairement cent soixante-deux grandes plaques & cinquante-neuf paires de petites.

(a) Le Miliaire. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Miliaris. *Linn. amphib. Serpent.*
Mus. Ad. fr. p. 27.

LA RHOMBOÏDALE (*a*).

C'EST dans les Indes que se trouve cette Couleuvre; & qu'on ne soit pas étonné du grand nombre de Serpens que l'on a observés dans les pays voisins des Tropiques. Non-seulement ils y éprouvent le degré de chaleur qui paroît convenir le mieux à leur nature, mais les petites espèces y trouvent en abondance les insectes dont elles se nourrissent. L'on diroit que c'est précisément dans ces contrées brulantes, où pullulent des légions innombrables d'insectes & de vers, que la Nature a placé le plus grand nombre de Serpens, comme si elle avoit voulu y réunir tout ce qui détruit ces vers & ces insectes nuisibles ou incommodes, qui, par leur excessive multiplication, couvriroient bientôt ces terres équatoriales, en interdiroient l'entrée à l'homme & aux animaux, en dépouilleroient les arbres, en feroient périr les végétaux jusques dans leurs racines, & rendroient ces terres fertiles des déserts stériles, où, réduits à se dévorer mutuellement, ils ne laisseroient bientôt que leurs propres débris. Un grand motif se réunit donc à tous ceux dont nous avons déjà parlé, pour que les habitans de ces contrées voisines des Tropiques soient bien-aises de voir leurs demeures entourées des Serpens qui ne sont pas venimeux. Parmi ces innocentes Couleuvres, la Rhomboïdale est une de celles que l'on doit rencontrer avec le plus de plaisir; l'assortiment de ses couleurs la rend, en effet, très-agréable à la vue; le dessus de son corps est d'un bleu plus ou moins clair, & présente des taches noires percées dans leur milieu, où l'on voit la couleur bleue du fond, & qui a un peu la forme d'une losange. Ces taches noires se marient très-bien avec le bleu qui les fait ressortir.

La Rhomboïdale a communément cent cinquante-sept grandes plaques & soixante-dix paires de petites.

(*a*) Le Rhomboïdal. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Rhombeatus. *Linn. amphib. Serpent.*
Muf. Ad. fr. p. 27, *tab.* 24, *fig.* 2.
Cerastes Rhombeatus. 170, *Laurenti, Specimen Medicum.*

LA PÂLE (*a*).

LA couleur de ce Serpent est d'un gris pâle avec un grand nombre de

(*a*) Le Pâle. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Pallidus. *Linn. amphib. Serpent.*
Amœnit. Surin. grill. p. 503, N°. 11.
Muf. Ad. fr. 1 *p.* 31, *tab.* 7 *fig.* 2.

points bruns & de taches grises répandues sans ordre: on voit, de chaque côté du corps, une ligne noirâtre plus ou moins étendue. En tout, les couleurs de la Couleuvre pâle sont très-peu brillantes. Elle n'a point de crochets mobiles; le dessus de sa tête est recouvert par neuf grandes écailles; celles du dos sont ovales & unies. Le corps est ordinairement très-menu en comparaison de sa longueur; & la queue est si déliée, qu'on a peine à compter les petites plaques qui en garnissent le dessous. L'individu, décrit par M. Linné, avoit à-peu-près un pied & demi de longueur; cent cinquante-cinq grandes plaques, & quatre-vingt-seize paires de petites. C'est dans les Indes qu'on trouve la Couleuvre pâle.

LA RAYÉE (a).

QUATRE raies brunes s'étendent sur le dos de cette couleuvre, se prolongent jusqu'à l'extrémité de la queue, & se détachent d'une manière très-agréable sur le fond de la couleur qui est bleuâtre. Le ventre est blanchâtre & recouvert de cent soixante-neuf grandes plaques; on compte quatre-vingt-quatre paires de petites plaques sous la queue de ce Serpent, qui ne parvient jamais à une longueur considérable, & qui se trouve en Asie.

(a) Le Rayé. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Lineatus. *Linn. amphib. Serp.*
Muf. Ad. fr. 1, *p.* 30, *tab.* 12, *fig.* 1, *& tab.* 20, *fig.* 1.
Séba, muf. 2, *tab.* 12, *fig.* 3.

LE MALPOLE (a).

CETTE espèce varie beaucoup suivant les pays qu'elle habite: Nous allons la décrire d'après un individu conservé au Cabinet du Roi. Le dessus de la tête du Malpole est couvert de neuf grandes écailles, & le dos est garni d'écailles ovales & relevées par une arête. Il a la langue très-longue & très-déliée, ce qui doit lui donner beaucoup de facilité pour saisir & retenir les insectes dont il se nourrit. Ses couleurs sont très-belles, & distribuées d'une manière très-agréable; mais, comme elles sont aisément altérées par l'esprit-

(a) Le Malpole. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Sibilans. *Linn. amphib. Serpent.*
Amænit. muf. princ. p. 584, 30.
Malpolon. *Séba muf.* 2, *tab.* 52, *fig.* 4, *tab.* 56, *fig.* 4, *& tab.* 107, *fig.* 4.

de-vin dans lequel on conserve l'animal, il est très-difficile d'avoir des desseins exacts du Malpole, d'après les individus qui font partie des collections d'Histoire Naturelle. Il est bleu, & présente un grand nombre de taches noires très-petites, & disposées de manière à former des raies longitudinales; au-dessus des deux dernières plaques qui garnissent le sommet de la tête à compter du museau, on voit une tache très-blanche, bordée de noir, & placée la moitié sur une de ces deux plaques, & la moitié sur l'autre. Le corps du Malpole est très-mince en proportion de sa longueur. Ce Serpent doit donc pouvoir se tenir avec facilité au plus haut des arbres, s'y entortiller autour des branches, s'y suspendre & y poursuivre les petits animaux dont il fait sa proie. Il habite l'Asie, & peut-être l'Afrique & l'Amérique (*b*).

(*b*) Le Malpole a ordinairement cent soixante grandes plaques & cent paires de petites. La longueur totale de l'individu que nous avons décrit, étoit d'un pied dix pouces, & celle de sa queue de cinq pouces six lignes.

LE MOLURE (*a*).

C'EST une des plus grandes Couleuvres qu'on ait encore observées, & non seulement le Molure se rapproche, par sa longueur, de quelques espèces du genre des *Boa*, dont nous traiterons dans cet Ouvrage, mais il a beaucoup de rapports avec ces grandes & remarquables espèces par sa conformation, & particulièrement par celle de sa tête. Cette partie du corps du Molure est très-large parderrière, moins large vers les yeux, très-alongée, très-arrondie à l'endroit du museau, & peut-être comparée, pour sa forme, à la tête d'un chien, ainsi que l'a été celle de plusieurs Boa, par un grand nombre de Naturalistes. Le dessus de cette même partie est garni de neuf grandes écailles, comme dans la Couleuvre verte & jaune. Le Molure n'a point de crochets mobiles & ne contient pas de venin; les écailles qui revêtent son dos, sont grandes, ovales & unies. Il n'a ordinairement que deux cent quarante-huit grandes plaques & cinquante-neuf paires de petites; mais nous avons compté deux cent cinquante-cinq grandes plaques & soixante-cinq paires de petites, au-dessous du corps ou de la queue d'un individu de cette espèce, conservé au Cabinet du Roi. Cet individu a six pieds de longueur totale & neuf pouces depuis l'anus jusqu'à l'extrémité de la queue, dont, par conséquent, la longueur n'est qu'un huitième de celle de l'animal entier.

Le Molure est d'un roux blanchâtre, & présente une rangée longitudinale de grandes taches rousses bordées de brun; on voit le long des côtés du corps, d'autres taches qui ressemblent plus ou moins à celles de cette rangée longitudinale.

Cette Couleuvre se trouve dans les Indes, & sa conformation peut faire présumer que ses habitudes ont beaucoup de rapports avec celles des *Boa*.

(*a*) Le Molure *M. d'Aubenton*, *Encyclopédie méthodique.*
Col. Molurus. *Linn. amphib. Serpent.*

LA DOUBLE-RAIE.

NOUS ignorons dans quel pays on trouve cette Couleuvre, que nous allons décrire d'après un individu qui fait partie de la collection de Sa Majesté; mais comme cet individu a été envoyé au Cabinet du Roi avec un Molure, il se pourroit que la Double-Raie se trouvât dans les Indes, comme ce dernier Serpent. La Double-Raie n'a point de crochets mobiles; le dessus de sa tête présente neuf grandes écailles; celles que l'on voit sur le dos sont unies & en losange: elle a ordinairement deux cent cinq grandes plaques & quatre-vingt-dix-neuf paires de petites.

Ses couleurs sont très-brillantes, & elle peut être comptée parmi les Serpens que l'on doit voir avec le plus de plaisir. Deux bandes longitudinales, d'un jaune qui, dans l'animal vivant, doit approcher de la couleur de l'or, règnent depuis le derrière de la tête jusqu'au-dessus de la queue; le fond sur lequel elles s'étendent, est d'un roux plus ou moins foncé; & comme chaque écaille est bordée de jaune, toute la partie du dessus du corps qui n'est pas occupée par les deux bandes jaunes, paroît présenter un très-grand nombre de petites raies longitudinales de la même couleur *(a)*.

(*a*) L'individu que nous avons décrit avoit deux pieds un pouce de longueur totale, & sa queue étoit longue de six pouces six lignes.

LA DOUBLE-TACHE.

LES couleurs de cette Couleuvre sont aussi agréables que ses proportions sont légères; le dessus de son corps est roux; sur ce fond on voit de petites taches blanches irrégulières, bordées de noir, assez éloignées l'une de l'autre, disposées le long du dos; & deux taches blanches, plus grandes que les autres, paroissent derrière la tête. Cette dernière partie est un peu conformée, comme dans le Molure; le sommet en est garni de neuf grandes écailles; les mâchoires ne présentent pas de crochets mobiles, & les écailles du dos sont unies & en losange. L'individu que nous avons décrit, & qui a été envoyé au Cabinet du Roi avec la Double-Raie & le Molure, a deux cent quatre-vingt-dix-sept grandes plaques, & soixante-douze paires de petites; sa longueur totale est d'un pied huit pouces deux lignes, & celle de la queue, de trois pouces dix lignes.



Hulk Sculp.

1. LE MOLURE. 2. LA DOUBLE RAIE, *grandeur de moitié de nature.*



Hulk Sculp.

1. LE BOIGA. 2. LE FIL *grandeur de nature.*

LE BOIGA (a).

QUE l'on se représente les couleurs les plus riches & les plus agréablement variées dont la Nature ait décoré ses ouvrages, & l'on n'aura peut-être pas une idée exagérée de la beauté du Serpent dont nous nous occupons. Le Boiga doit, en effet, par la richesse de sa parure, tenir, dans son ordre, le même rang que l'oiseau-mouche dans celui des oiseaux: même éclat, même variété de nuances, même réunion de reflets agréables dans ces deux animaux, d'ailleurs si différens l'un de l'autre. Les couleurs vives des pierreries & l'éclat brillant de l'or resplendissent sur les écailles du Boiga, ainsi que sur les plumes de l'oiseau-mouche; & comme si, en embellissant ces deux êtres, la Nature avoit voulu donner à l'art un modèle parfait du plus bel assortiment de couleurs, les teintes les plus brunes, répandues sur l'un & sur l'autre, au milieu des nuances les plus claires, sont ménagées de manière à faire ressortir, par un heureux contraste, les couleurs éclatantes dont ils brillent.

La tête du Boiga, assez grosse en proportion de son corps, est recouverte de neuf grandes écailles disposées sur quatre rangs. Ces neuf plaques, ainsi que les autres écailles qui garnissent le dessus de la tête de ce Serpent, sont d'un bleu foncé & comme soyeux; une bande blanche qui règne le long de la mâchoire supérieure, relève cette espace azuré, au milieu duquel on voit briller les yeux du Boiga, & qui ressort d'autant plus qu'une petite bande noire s'étend entre le bleu & la bordure blanche. Tout le dessus du corps, jusqu'à l'extrémité de la queue, est également d'un bleu variant par reflets, & présentant même, à certaines expositions, le vert de l'émeraude. Sur ce beau fond de saphir règne une espèce de raie ou de chaînette que l'on croiroit dorée par l'art, & qui s'étend jusqu'au bout de la queue; & non-seulement cette espèce de riche broderie présente l'éclat métallique de l'or, lorsque l'animal est encore en vie, mais même lorsqu'il a été conservé pendant long-temps dans l'esprit-de-vin, on croiroit que les écailles, qui composent cette petite chaîne, sont autant de feuilles d'or appliquées sur la peau du Serpent. Tout le dessous du corps & de la tête est d'un blanc argentin, séparé des couleurs bleues du dos par deux autres petites chaînes dorées qui, de chaque côté, parcourent toute la longueur du corps.

Mais l'on n'auroit encore qu'une idée imparfaite de la beauté du Boiga,

(a) Le Boiga. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Coluber Ahætulla. 313, *Linn. amphibia Serp.*
Gron. mus. 2, p. 61, N°. 24.
Séba, mus. 2, tab. 63, fig. 3, tab. 82, fig. 1.
Bradl. natur. t. 9, fig. 2.
Natrix Ahætulla. 161, *Laurenti, Specimen Medicum.*
Ahætulla. *Mus. Petiver.*
Serpens indicus, gracilis, viridis; Ahætulla Zeylonensibus. *Ray, Synopsis, p. 331.*

si l'on se représentoit uniquement cet azur & ce blanc agréablement contrastés & relevés par ces trois broderies dorées; il faut se peindre tous les reflets du dessus & du dessous du corps, & les différentes teintes de couleur d'argent, de jaune, de rouge & de noir, qu'ils produisent. Le bleu & le blanc, au travers desquels il semble qu'on apperçoit ces teintes merveilleusement fondues, mêlent encore la douceur de leurs nuances à la vivacité de ces divers reflets, de telle sorte que, lorsque le Boiga se meut, l'on croiroit voir briller au-dessous d'un crystal transparent & quelquefois bleuâtre, une longue chaîne de diamans, d'émeraudes, de topazes, de saphirs & de rubis. Et il est à remarquer que c'est dans les belles & brûlantes campagnes de l'Inde, où les crystaux & les pierres dures présentent les nuances les plus vives, que la Nature s'est plue, pour ainsi dire, à réunir ainsi sur la robe du Boiga, une image fidèle de ces riches ornemens.

Le Boiga est un des Serpens les plus menus, relativement à sa longueur; à peine les individus de cette espèce que l'on conserve au Cabinet du Roi, & dont la longueur est de plus de trois pieds, ont-ils quelques lignes de diamètre; leur queue est presque aussi longue que leur corps, & va toujours en diminuant, de manière à représenter une aiguille très-déliée, quelquefois cependant un peu aplatie par-dessus, par-dessous & par les côtés. Les Boiga joignent donc des proportions très-sveltes à la richesse de leur parure; aussi leurs mouvemens sont-ils très-agiles, & peuvent-ils, en se repliant plusieurs fois sur eux-mêmes, s'élancer avec rapidité, s'entortiller aisément autour de divers corps, monter, descendre, se suspendre, & faire briller en un clin-d'œil, sur les rameaux des arbres qu'ils habitent, l'azur & l'or de leurs écailles luisantes & unies.

Ils se nourrissent de petits oiseaux qu'ils avalent avec assez de facilité, malgré la petitesse de leur corps, & par une suite de la faculté qu'ils ont d'élargir leur gosier, ainsi que leur estomac. D'ailleurs l'on doit présumer qu'ils ne cherchent à dévorer leur proie qu'après l'avoir comprimée, ainsi que les grands Serpens écrasent & compriment la leur. Le Boiga se tient caché sous les feuilles pour surprendre les oiseaux; il les attire, dit-on, par une espèce de sifflement qu'il fait entendre, & qui, imitant apparemment certains sons qui leur sont familiers ou agréables, les trompe & les fait avancer vers le Serpent qui les attend pour les dévorer. On a même voulu distinguer par le beau nom de *chant*, le sifflement du Boiga (*b*); mais la forme de sa langue alongée & divisée en deux, ainsi que la conformation des autres organes qui lui servent à rendre des sons, ne peuvent produire qu'un vrai sifflement, au lieu de faire entendre une douce mélodie. Le Boiga, non plus que les autres Serpens prétendus chanteurs, ne mérite donc que le nom de siffleur. Mais si la Nature n'en a pas fait un des chantres des campagnes, il paroît qu'il réunit un instinct plus marqué que celui de beaucoup d'autres Serpens, à des mouvemens plus prompts & à une parure plus magnifique. Dans l'Isle de Bornéo, les enfans jouent avec lui; on les voit manier sans crainte ce joli Serpent, l'entortiller autour de leur corps, le porter dans leurs mains innocentes, & nous rappeller cet

(*b*) Voyez la description du Cabinet de Séba.

cet emblême ingénieux imaginé par la ſpirituelle Antiquité, cette image touchante de la candeur & de la confiance, qu'ils repréſentoient ſous la forme d'un enfant ſouriant à un Serpent qui le ſerroit dans ſes contours. Mais, dans cette charmante allégorie, le Serpent receloit un poiſon mortel, au lieu que le Boiga ne rend que des careſſes aux jeunes Indiens, & paroît ſe plaire beaucoup à être tourné & retourné par leurs mains délicates.

Comme c'eſt un ſpectacle aſſez agréable que de voir, dans les vertes forêts, des animaux auſſi innocens qu'agiles, faire briller les couleurs les plus vives & s'élancer de branche en branche, ſans être dangereux ni par leurs morſures ni par leur venin, on doit regretter que l'eſpèce du Boiga ait beſoin, pour ſubſiſter, d'une chaleur plus forte que celle de nos contrées, & qu'elle ne ſe trouve que vers l'équateur, tant dans l'ancien que dans le nouveau continent (c).

(c) Le Boiga a communément cent ſoixante-ſix grandes plaques, & cent ving-huit rangées de petites; mais ce nombre varie très-ſouvent, ainſi que dans les autres eſpèces de Serpens.

LA SOMBRE (a).

SUIVANT M. Linné cette Couleuvre a beaucoup de rapports, par ſa conformation, avec le Boiga; mais ſes couleurs ſont auſſi ſombres & auſſi monotones que celles du Boiga ſont brillantes & variées. Elle eſt d'un cendré mêlé de brun, & derrière chaque œil, on apperçoit une tache brune & alongée. Elle a ordinairement cent quarante-neuf grandes plaques & cent dix-ſept paires de petites.

(a) Le Sombre. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col Fuſcus. *Linn. amphib. Serpent.*
Muſ. Ad. fr. 1. *p.* 32, *tab.* 17, *fig.* 1.

LA SATURNINE (a).

LA couleur de cette Couleuvre eſt comme nuageuſe & mêlée de livide & de cendré; ſa tête eſt couleur de plomb, ſes yeux ſont grands, & elle a ordinairement cent quarante-ſept grandes plaques & cent vingt paires de petites.

Nous ne pouvons rien dire des habitudes naturelles de ce Serpent; nous ſavons ſeulement qu'il habite dans les Indes.

(a) Le Saturnin. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Saturninus. *Linn. amphibia Serp.*
Muſ. Ad. fr. 1, *p.* 32, *tab.* 9, *fig* 1.
Natrix Saturnina. 154, *Laurenti, Specimen Medicum.*

LA CARENÉE (a).

CETTE Couleuvre ressemble beaucoup à la Saturnine, par les diverses nuances qu'elle présente. Chacune des écailles qui garnissent le dessus de son corps est couleur de plomb & bordée de blanc; le dessous de son corps est blanchâtre. Elle habite dans les Indes, comme la Saturnine; mais un de ses caractères distinctifs est d'avoir le dos relevé en carène; & de-là vient le nom que lui a donné M. Linné. Elle a communément cent cinquante-sept grandes plaques & cent quinze paires de petites.

(a) Le Carené. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Carinatus. *Linn. amphib. Serp.*
Muf. Ad. fr. p. 31.

LA DÉCOLORÉE (a).

CETTE Couleuvre ressemble beaucoup au Boiga par sa conformation, ainsi que la Sombre; mais elle n'a point, non plus que cette dernière, les couleurs éclatantes ni la riche parure du Boiga. Ses nuances sont cependant agréables; elle est d'un bleu clair mêlé de cendré, & les écailles qui recouvrent ses mâchoires sont blanches. On la trouve dans les Indes, de même que le Boiga & la Sombre. Elle a ordinairement cent quarante-sept grandes plaques & cent trente-deux paires de petites.

(a) Le Décoloré. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Exoletus. *Linn. amphib. Serp.*
Muf. Ad. fr. 1, *p.* 34, *tab.* 10, *fig.* 2.
Natrix Exoleta, 160, *Laurenti Specimen Medicum.*

LE PÉLIE (a).

M. LINNÉ a fait connoître cette espèce de Couleuvre, dont un individu

(a) Le Pélie. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col Pelias. *Linn. amphib. Serp.*

faisoit partie de la collection de M. le Baron de Géer. Elle est brune derrière le sommet de la tête & les yeux, & noire dans le reste du dessus du corps; le dessous du ventre est vert & bordé de chaque côté d'une ligne jaune. Ce Serpent présente donc une distribution de couleurs différente de celle que l'on remarque dans la plupart des autres Couleuvres, dont les nuances les plus brillantes parent la partie supérieure de leur corps. Le Pélie se trouve dans les Indes; il a ordinairement cent quatre-vingt-sept grandes plaques, & cent trois paires de petites.

LE FIL (a).

CE Serpent est un de ceux dont le corps est le plus délié; aussi se roule-t-il avec facilité autour des divers arbres, & parcourt-il avec vîtesse les branches les plus élevées; on le trouve dans les Indes, tant orientales qu'occidentales, & on l'y voit souvent dans les bois de palmier, se suspendre aux rameaux, en différens sens, s'étendre d'un arbre à l'autre, ou se coler, pour ainsi dire, si intimement contre le tronc qu'il entoure, qu'on l'a comparé aux lianes qui s'attachent ainsi aux arbres & aux arbrisseaux, & qu'un individu de cette espèce a été envoyé au Cabinet du Roi, sous le nom de Serpent à liane, d'Amérique. Ses yeux sont gros; il n'a point de crochets mobiles, & n'est dangereux en aucune manière; le dessus de sa tête qui est très-grosse, à proportion du corps, est garni de neuf grandes écailles, & celles de son dos sont en losange, & relevées par une arête.

Si la forme de cette Couleuvre est svelte & agréable, ses couleurs ne sont pas brillantes; le dessus de son corps est noir, ou d'un livide plus ou moins foncé, & le dessous blanc ou blanchâtre. Il a ordinairement cent soixante-cinq grandes plaques, & cent cinquante-huit paires de petites. L'individu que nous avons décrit, a un pied six lignes de longueur totale, & quatre pouces six lignes, depuis l'anus jusqu'à l'extrêmité de la queue.

M. Laurent a vu une Couleuvre qu'il a regardée, avec raison, comme une variété de cette espèce, & qui n'en différoit que par deux raies brunes qui partoient des yeux, & s'étendoient sur le dos, où elles devenoient deux rangées de petites taches obliques.

C'est peut-être aussi à la Couleuvre *le Fil*, qu'il faut rapporter le Serpent de la Caroline, figuré dans Catesby (vol 2, pl. 54.). Ce Reptile (*b*) est d'une couleur brune, parvient quelquefois à la longueur de plusieurs pieds, ressemble beaucoup au Fil, par sa conformation, a de même le corps très-menu, & a été comparé à un fouet, à cause de sa forme très déliée, & de la vîtesse de ses mouvemens.

(*a*) Le Fil. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Filiformis. *Linn. amphib Serpent.*
Mus. Ad. fr. p. 36, *tab.* 17, *fig.* 2.
Natrix Filiformis, 159, *Laurenti, Specimen Medicum.*
(*b*) Anguis Flagelliformis. *Catesby, vol.* 2, *pag.* 54. The Coach-Whip Snake.

LA CENDRÉE (a).

On peut se représenter bien aisément les couleurs de cette Couleuvre ; elle est grise, avec le ventre blanc, & les écailles de la queue sont bordées d'une couleur qui approche de celle du fer. C'est M. Linné qui l'a fait connoître ; elle habite dans les Indes, & elle a communément deux cent grandes plaques, & cent trente-sept paires de petites.

(a) Le Cendré. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col Cinereus. *Linn. amphib. Serpent.*
Muf. Ad. fr. 1, p. 37.

LA MUQUEUSE (a).

Cette Couleuvre est du grand nombre de celles que M. Linné a fait connoître ; &, suivant ce grand Naturaliste, elle se trouve dans les Indes. Sa tête est bleuâtre, & les angles en sont très-marqués. Elle a de grands yeux ; l'on voit de petites raies noires sur les écailles qui couvrent ses mâchoires, & le dessus de son corps présente des raies transversales, placées obliquement, & comme nuageuses. Elle a ordinairement deux cent grandes plaques, & cent quarante paires de petites.

(a) Le Muqueux. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Mucusous. *Linn. amphib. Serp.*
Muf. Ad. fr. 1, *pag.* 37, *tab.* 23, *fig.* 1.
Natrix Mucosa, 156, *Laurenti, Specimen Medicum.*

LA BLEUATRE (a).

Cette Couleuvre a deux cent quinze grandes plaques, & cent soixante-

(a) Le Bleuâtre. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Cærulescens. *Linn. amphib. Serpent.*
Natrix Cærulescent. 157. *Laurenti Specimen Medicum.*

dix paires de petites; c'eſt une de celles qui en a le plus grand nombre, & cependant il s'en faut de beaucoup que ce ſoit une des plus grandes. C'eſt que la largeur des grandes & des petites plaques varie beaucoup, dans les Reptiles, non-ſeulement ſuivant les eſpèces, mais même ſuivant l'âge ou le ſexe des individus; & voilà pourquoi deux Serpens peuvent avoir le même nombre de grandes & de petites plaques, non-ſeulement ſans préſenter la même longueur totale, mais même ſans que la même proportion ſe trouve entre la longueur du corps, & celle de la queue.

Le nom de la bleuâtre déſigne la couleur du deſſus de ſon corps, qui ordinairement ne préſente pas de tache, & qui eſt garni d'écailles unies; ſa tête eſt couleur de plomb; c'eſt des Indes que cette Couleuvre a été apportée.

L'HYDRE (a).

C'EST a M. Pallas que nous devons la deſcription de cette Couleuvre, dont les habitudes rapprochent, pour ainſi dire, l'ordre des Serpens de celui des poiſſons. L'Hydre n'a jamais été vue, en effet, que dans l'eau, ſuivant le ſavant Naturaliſte de Péterſbourg, & l'on doit préſumer, d'après cela, qu'elle ne va à terre que très-rarement, ou pendant la nuit pour s'accoupler, pondre ſes œufs, ou mettre bas ſes petits, & chercher la nourriture qu'elle ne trouve pas dans les fleuves. C'eſt aux environs de la mer Caſpienne qu'elle a été obſervée, & elle habite non-ſeulement les rivières qui s'y jettent, mais les eaux mêmes de cette Méditerranée. Elle ne doit pas beaucoup s'éloigner des rivages de cette mer, quelquefois très-orageuſe, non-ſeulement parce qu'elle ne pourroit pas réſiſter aux efforts d'une violente tempête, mais encore, parce que ne pouvant pas ſe paſſer de reſpirer aſſez fréquemment l'air de l'atmoſphère, & par conſéquent, étant preſque toujours obligée de nager à la ſurface de l'eau, elle a ſouvent beſoin de ſe repoſer ſur les divers endroits élevés au-deſſus des flots.

Elle parvient ordinairement à la longueur de deux ou trois pieds; ſa tête eſt petite; elle n'a point de crochets mobiles; ſa langue eſt noire & très-longue, & l'iris de ſes yeux jaune; le deſſus de ſon corps eſt d'une couleur olivâtre, mêlée de cendré, & préſente quatre rangs longitudinaux de taches noirâtres, diſpoſées en quinconce: on voit auſſi, ſur le derrière de la tête, quatre taches noirâtres, alongées, & dont deux ſe réuniſſent, en formant un angle plus ou moins ouvert. Le deſſous du corps eſt tacheté de jaunâtre & de noirâtre qui domine vers l'anus, & ſur tout au-deſſous de la queue. Elle a cent quatre-vingt grandes plaques (ſans compter quatre écailles qui garniſſent le bord antérieur de l'anus) & ſoixante-ſix paires de petites.

(a) Col. Hydrus. *Voyage de M. Pallas en différentes Provinces de l'Empire de Ruſſie, vol. 1, appendix.*

LA CUIRASSÉE (a).

CETTE Couleuvre, que M. Pallas a décrite, a beaucoup de rapports avec la Couleuvre à collier, non-seulement par sa conformation, mais encore par ses habitudes. Elle passe souvent un temps très-long dans l'eau, ou sur le bord des rivières, mais elle se tient aussi très-souvent sur les terres sèches & élevées. C'est sur les bords du Jaik, fleuve qui sépare la Tartarie du Turkestan, & qui se jette dans la mer Caspienne, qu'elle a été observée. Elle parvient quelquefois à la longueur de quatre pieds; elle n'a point de crochets mobiles; l'iris de ses yeux paroît brun; tout le dessus de son corps est noir; & le dessous, qui est de la même couleur, présente des taches d'un jaune blanchâtre, presque quarrées, placées alternativement à droite & à gauche, & en très-petit nombre sous la queue. Les grandes plaques qui recouvrent son ventre sont au nombre de cent quatre-vingt-dix; leur longueur est assez considérable pour qu'elles embrassent presque les deux tiers de la circonférence du corps, & voilà pourquoi M. Pallas a donné à cette Couleuvre l'épithète de *Scutata*, que nous avons cru devoir remplacer par celle de *Cuirassée*, les grandes plaques formant en effet comme les lames d'une longue cuirasse qui revêtiroit le ventre du Serpent.

La queue présente la forme d'une pyramide triangulaire très-alongée, & le dessous en est garni ordinairement de cinquante paires de petites plaques.

(a) Col. Scutatus. *Voyage déjà cité de M. Pallas, vol. 1, appendix.*

LA DIONE (a).

IL semble que c'est à la Déesse de la beauté que M. Pallas a voulu, pour ainsi dire, consacrer cette Couleuvre, dont il a le premier publié la description; il lui a donné, en effet, un des noms de cette Déesse, & cette dénomination étoit dûe, en quelque sorte, à l'élégance de la parure de ce Serpent, à la légèreté de ses mouvemens, & à la douceur de ses habitudes. La couleur du dessus du corps de la Dione est d'un gris très-agréable à la vue, dit M. Pallas, & qui souvent approche du bleu; elle est relevée par trois raies longitudinales d'un blanc très-éclatant, que font ressortir des raies brunes placées alter-

(a) Col. Dione. *Voy. de M. Pallas. vol. 2, appendix.*
Ak-Dshilan, *par plusieurs Peuples de l'Empire de Russie.*

nativement entre les raies blanches; & les diverſes teintes de ces couleurs doivent être bien aſſorties, puiſque M. Pallas, en faiſant alluſion à ſes nuances, donne à la Dione l'épithète de très-élégante (*elegantiſſima*). Le deſſous de ſon corps eſt blanchâtre avec de petites raies d'un brun clair, & ſouvent de petits points rougeâtres.

La Dione parvient à la longueur totale de trois pieds, & alors ſa queue a communément ſix pouces de longueur. Son corps eſt délié; le deſſus de ſa tête eſt couvert de grandes écailles; elle ne contient aucun venin, & elle eſt auſſi peu dangereuſe que ſes couleurs ſont belles à voir. Elle habite les environs de la mer Caſpienne; on la trouve dans les déſerts qui environnent cette mer, & dont la terre eſt, pour ainſi dire, imprégnée de ſel. Elle ſe plaît auſſi ſur les collines arides & ſalées qui ſont près de l'Irtish (*b*).

(*b*) La Dione a ordinairement depuis cent quatre-vingt-dix juſqu'à deux cent ſix grandes plaques, & depuis cinquante-huit juſqu'à ſoixante-ſix paires de petites.

LE CHAPELET (*a*).

NON SEULEMENT les couleurs du Chapelet ſont très-agréables à voir & préſentent les nuances les plus douces, mais elles offrent encore un arrangement & une ſymmétrie que l'on eſt tenté de prendre pour un ouvrage de l'art, & qui ſuffiroient ſeuls pour faire reconnoître cette Couleuvre. Le deſſus de ſon corps eſt bleu & préſente trois raies longitudinales; les deux raies des côtés ſont blanches; celle du milieu eſt noire & chargée de petites taches blanches parfaitement ovales, & alternativement mêlées avec des points blancs. De chaque côté de la tête on voit trois & quelquefois quatre taches à-peu-près de la grandeur des yeux, & formant une ligne longitudinale dont le prolongement paſſe par l'endroit de ces organes. Le deſſus de la tête offre auſſi des taches d'un bleu clair bordées de noir & très-ſymmétriquement placées. Le deſſous du corps eſt blanc, & à l'extrémité de chaque grande plaque on voit un très-petit point noir, ce qui forme deux rangées de points noirs ſous le ventre.

Telles ſont les couleurs de la Couleuvre à Chapelet; ſon corps eſt d'ailleurs très-délié: les écailles qui garniſſent ſon dos ſont unies & en loſange; neuf grandes écailles couvrent le ſommet de ſa tête, qui eſt grande en proportion du corps, & aplatie par-deſſus ainſi que par les côtés. Le Chapelet n'a point de crochets mobiles. Nous avons décrit cette eſpèce, ſur laquelle nous n'avons trouvé aucune obſervation dans les Naturaliſtes, d'après un individu conſervé

(*a*) Il ne faut par confondre ce Serpent avec une Couleuvre de la Caroline, à laquelle Cateſby a donné le nom de Chapelet, & dont nous parlerons, dans cet Ouvrage, ſous le nom de *Couleuvre mouchetée*.

au Cabinet du Roi. Ce Serpent a cent ſoixante-ſix grandes plaques, cent trois paires de petites; un pied cinq pouces ſix lignes de longueur totale, & cinq pouces ſix lignes depuis l'anus juſqu'à l'extrémité de la queue.

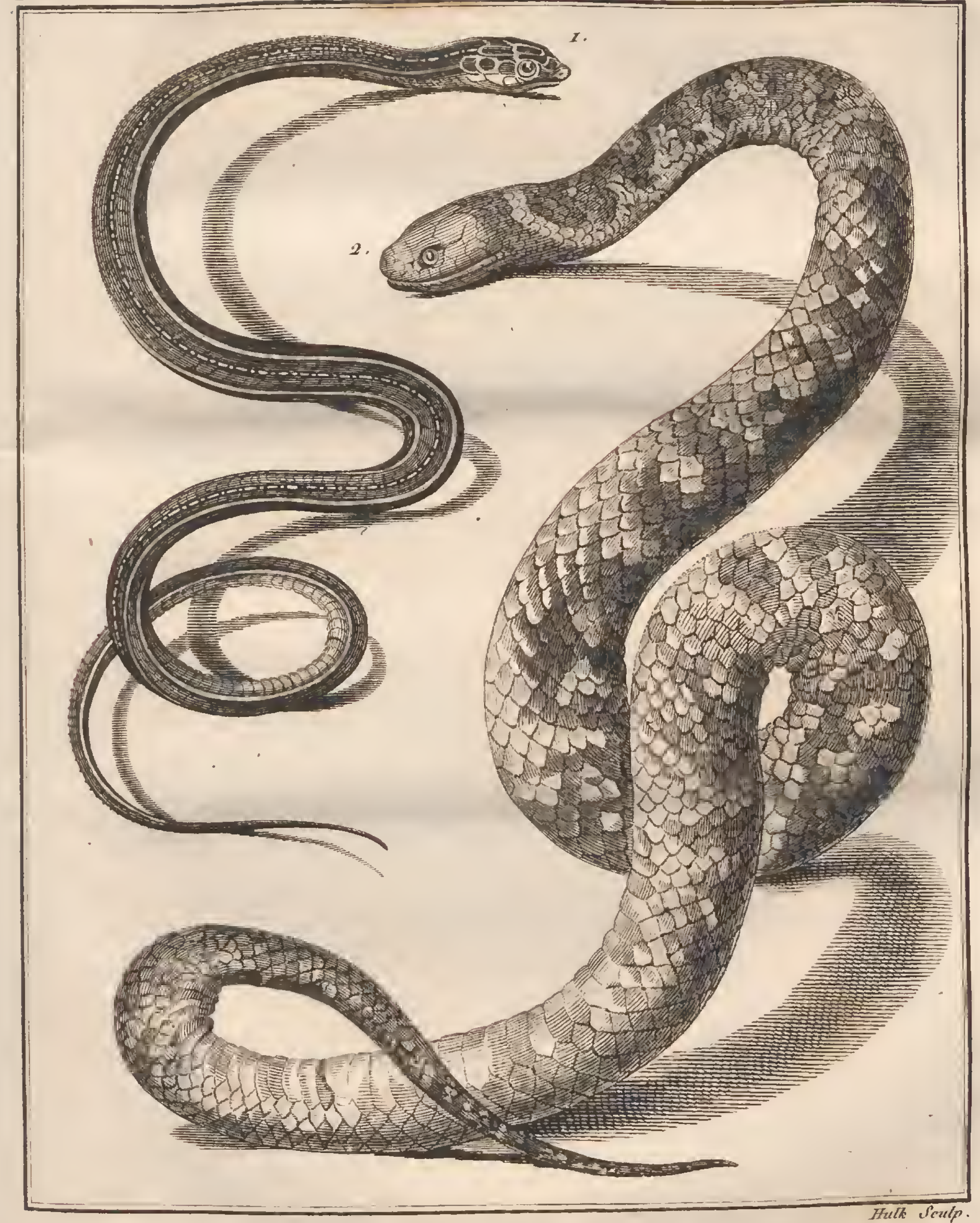
LE CENCHRUS.

C'EST ſous ce nom que cette Couleuvre a été envoyée au Cabinet du Roi; elle ſe trouve en Aſie; elle n'a point de crochets mobiles; le deſſus de ſa tête eſt couvert de neuf grandes écailles placées ſur quatre rangs; le dos l'eſt de petites écailles unies & hexagones; le deſſus du corps, marbré de brun & de blanchâtre, préſente des bandes tranſverſales irrégulières, étroites & blanchâtres; & le deſſous eſt varié de blanchâtre & de brun. L'individu que nous avons décrit a deux pieds de longueur totale, trois pouces ſept lignes depuis l'anus juſqu'à l'extrémité de la queue, cent cinquante-trois grandes plaques & quarante-ſept paires de petites.

L'ASIATIQUE.

C'EST de l'Aſie, & peut-être de l'iſle de Ceylon, que l'on a envoyé cette Couleuvre au Cabinet du Roi. Des raies, dont la couleur a été altérée par l'eſprit-de-vin, dans lequel on a conſervé l'animal, s'étendent le long du dos de ce Serpent; les écailles qui garniſſent le deſſus de ſon corps, ſont bordées de blanchâtre rhomboïdales & unies. Le ſommet de ſa tête eſt couvert de neuf grandes écailles; il n'a point de crochets mobiles, ſa longueur totale eſt d'un pied, & celle de ſa queue de deux pouces trois lignes; il a cent quatre-vingt-ſept grandes plaques, & ſoixante-ſeize paires de petites. Il paroît, par des notes manuſcrites envoyées avec ce Reptile, qu'il a reçu dans pluſieurs contrées de l'Inde, le nom de *Malpolon*, qui y a été donné à pluſieurs eſpèces de Serpens, & que nous avons conſervé, avec M. d'Aubenton, à une Couleuvre dont nous avons déjà parlé.

LA



Hulk Sculp.

1. LE CHAPELET. 2. LE CENCHRUS, *grandeur de nature.*

LA SYMMÉTRIQUE.

Le nom de cette Couleuvre désigne l'arrangement très-régulier de ses couleurs. Le dessus de son corps est brun, & de chaque côté du dos, l'on voit une rangée de petites taches noirâtres, qui s'étend jusqu'au tiers de la longueur du corps. Le dessous de la queue est blanc; le dessous du ventre est de la même couleur, mais présente des bandes & des demi-bandes transversales & brunes, placées avec beaucoup de symmétrie.

Cette Couleuvre n'est pas venimeuse; elle a neuf grandes écailles sur la tête; & des écailles plus petites, unies & ovales, garnissent son dos; l'individu que nous avons décrit, & qui fait partie de la collection du Roi, a cent quarante-deux grandes plaques, & vingt-six paires de petites (*a*).

On trouve la symmétrique dans l'isle de Ceylon.

(*a*) La longueur totale de cet individu est d'un pied cinq pouces six lignes, & celle de la queue de deux pouces trois lignes.

LA JAUNE ET BLEUE (*a*).

C'est une très-belle, & en même-temps très-grande Couleuvre de l'Isle de Java; les habitans de cette isle la nomment *Oularsawa*, *Serpent des champs de Riz*, apparemment parce qu'elle se plaît dans ces champs. Elle y parvient jusqu'à la longueur de neuf pieds; mais les individus de cette espèce, qui, au lieu d'habiter dans les basses plantations, préfèrent de demeurer dans les bois touffus, & sur les terreins élevés, ont une grandeur bien plus considérable, & leur longueur a été comparée à la hauteur d'un arbre. Lorsque la Jaune & Bleue a atteint ainsi tout son développement, elle est dangereuse par sa force, quoiqu'elle ne contienne aucun poison; & non-seulement elle se nourrit d'oiseaux, ou de rats & de souris, mais des animaux même assez gros ne peuvent quelquefois échapper à sa poursuite, & deviennent sa proie. Sa tête est plate & large; le sommet en est garni de grandes écailles, & il paroît par la description, qui en a été donnée dans les Mémoires de la Société de Batavia, que ces écailles sont au nombre de neuf, & disposées sur quatre rangs, comme dans la Verte & Jaune. Les mâchoires ne sont pas armées de crochets mobiles, mais de deux rangs de dents pointues, recourbées en arriè-

(*a*) Oular-Sawa, *par les habitans de l'Isle de Java.*
Grande Couleuvre de l'Isle de Java. *Mémoire de M. le Baron de Wurmb, dans ceux de la Société de Batavia*, 1787.

re, & dont les plus grandes sont le plus près du museau. Ce très-grand Serpent a l'iris jaune; le dessus de sa tête est d'un gris mêlé de bleu; l'on voit deux raies d'un bleu foncé commencer derrière les yeux, s'étendre au-dessus du cou, & s'y réunir en arc, à un pouce de distance de la tête. Une troisième raie de la même couleur, règne depuis le museau jusqu'à l'occiput, où elle se divise en deux pour embrasser une tache jaune, chargée de quelques points bleus.

Le dessus du corps présente des espèces de compartimens très-agréables; il paroît comme divisé en un très-grand nombre de carreaux, & représente un treillis formé par plusieurs raies qui se croisent. Ces raies sont d'un bleu éclatant, & bordées d'un jaune couleur d'or. Le milieu des carreaux est, sur le dos, d'un gris changeant en jaune, en bleu & en vert, suivant la manière dont il réfléchit la lumière; il est d'un gris plus clair sur les côtés du corps, ainsi que sur la queue, où les carreaux sont plus petits que sur le dos; & chaque côté du corps présente une rangée longitudinale de taches blanches, placées aux endroits où les raies bleues se croisent.

Il est aisé de voir, d'après cette description, que les couleurs qui dominent dans ce beau Serpent, *sont* le bleu & le jaune; & c'est ce qui nous a fait préférer le nom que nous avons cru devoir lui donner. Il a quelquefois trois cent douze plaques, & quatre-vingt-treize paires de petites.

LA TROIS-RAIES.

NOUS donnons ce nom à une Couleuvre d'Afrique, dont le dessus du corps présente, en effet, trois raies longitudinales; elles partent du museau, & s'étendent jusqu'au-dessus de la queue; la couleur du fond, qu'elles parcourent, est d'un roux plus ou moins clair. Neuf grandes écailles garnissent le sommet de la tête; les mâchoires ne sont pas armées de crochets mobiles; & les écailles du dos sont en losange & unies. Un individu de cette espèce, conservé au Cabinet du Roi, a un pied cinq pouces six lignes de longueur totale, deux pouces huit lignes, depuis l'anus, jusqu'à l'extrémité de la queue, cent soixante-neuf grandes plaques, & trente-quatre paires de petites.



Hulk Sculp.

1. LES TROIS RAIES. 2. LE DABOIE. *Serpent, grandeur de moitié de nature.*

LE DABOIE (*a*).

VOICI une de ces espèces remarquables de Serpent, que la superstition à divinisées. C'est dans le Royaume de Juida, sur les côtes occidentales d'Afrique, où elle est répandue en très-grand nombre, qu'on lui a érigé des autels; & il semble que ce n'est pas la terreur qui courbe la tête du Nègre devant ce Reptile, puisqu'il n'est redoutable, ni par sa force, ni par aucune humeur venimeuse. Selon plusieurs Voyageurs, le Daboie est remarquable par la vivacité de ses couleurs & par l'éclat de ses écailles. Le dessus du corps est blanchâtre, & couvert de grandes taches ovales, plus ou moins rousses, bordées de noir ou de brun, & qui s'étendent sur trois rangs, depuis la tête jusqu'au-dessus de la queue. Suivant le Voyageur Bosman, le Daboie est rayé de blanc, de jaune & de brun; & suivant des Marchais, le dos de ce Serpent présente un mélange agréable de blanchâtre qui en fait le fond, & de *taches* ou de *raies* jaunes, brunes & bleues, ce qui se rapproche beaucoup des teintes indiquées par Bosman, & ce qui pourroit bien n'être qu'une mauvaise expression d'une distribution, & de nuances de couleurs très-peu différentes de celles que nous venons d'indiquer.

La tête du Daboie est couverte d'écailles ovales, relevées par une arête, & semblables à celles du dos (*b*); il parvient quelquefois à la longueur de plusieurs pieds (*c*); l'individu que nous avons décrit, & qui est conservé au Cabinet du Roi, a trois pieds cinq pouces de longueur totale, & la queue, cinq pouces neuf lignes (*d*).

Les habitudes du Daboie sont d'autant plus douces, qu'il n'est presque jamais obligé de se défendre. Il a peu d'ennemis à craindre dans un pays où il est servi avec un respect religieux, & d'où l'on tâche d'écarter tous ceux qui pourroient lui nuire. Les animaux même qui seroient les plus utiles, sont exclus des contrées où l'on adore le Serpent Daboie, à cause de la guerre qu'ils lui feroient; le cochon particulièrement, qui fait sa proie de plusieurs espèces de Reptiles, & qui attaque impunément, suivant quelques Voyageurs, les Serpens les plus venimeux, est poursuivi, dans le Royaume de Juida, comme un ennemi public; &, malgré tous les avantages que les Négres pourroient en retirer, ils ne voient, dans cet animal, que celui qui dévore leur Dieu.

(*a*) Le Serpent Idole. *Description du Cabinet de Dresde, par Lilenburg*, 1755.

(*b*) Nous avons déjà remarqué dans d'autres articles, que le Daboie, quoique dépourvu de crochets mobiles, avoit, comme le plus grand nombre de Serpens venimeux, le sommet de la tête couvert d'écailles semblables à celles du dos.

(*c*) *Description du Cabinet royal de Dresde, par Lilenburg* 1755. Au reste, il a dû être assez difficile, pendant long-temps, d'avoir des Daboie en Europe; les Rois Nègres, par respect pour ces Reptiles, ayant défendu, sous peine de mort, à leurs sujets, de transporter ces Serpens hors de l'Afrique, ou de livrer leur dépouille aux étrangers.

(*d*) Nous avons compté cent soixante-neuf grandes plaques sous le ventre de cet individu, & quarante-six paires de petites plaques sous sa queue.

Bien loin de chercher à nuire à l'homme, le Daboie est si familier, qu'il se laisse aisément prendre & manier; & qu'on peut jouer avec lui sans courir aucun danger. On diroit qu'il réserve toute sa force pour le bien de la contrée qui le révère. Il n'attaque que les Serpens venimeux, dont le Royaume de Juida est infesté; il ne détruit que ces Reptiles funestes, & les insectes, ou les vers qui dévastent les campagnes. C'est sans doute ce service qui l'a rendu cher aux premiers habitans du pays où on l'adore; on n'aura rien négligé pour multiplier, ou du moins conserver une espèce aussi précieuse; on aura attaché la plus grande importance aux soins qu'on aura pris de cet animal utile; on l'aura regardé comme le sauveur de ces contrées, si souvent ravagées par des légions d'insectes, ou des troupes de Reptiles venimeux; & bientôt la superstition, aidée du temps & de l'ignorance, aura altéré l'ouvrage de la reconnoissance, & celui du besoin (*e*).

Le culte des animaux qui ont inspiré une vive terreur, n'a été que trop souvent sanguinaire; on n'a sacrifié que trop souvent des hommes dans leurs Temples; le Serpent-Dieu des Nègres, n'ayant jamais fait éprouver une grande crainte, n'a obtenu que des sacrifices plus doux, mais que ses Prêtres ne cessent de commander avec une autorité despotique. L'on n'immole point des hommes devant le Serpent-Daboie, mais on livre à ses Ministres les plus belles des jeunes filles du Royaume de Juida. Le prétendu Dieu, que l'on nomme *le Serpent Fétiche*, ce qui signifie *l'Etre conservateur*, a un Temple aussi magnifique que le peut être un bâtiment élevé par l'art grossier des Nègres (*f*). Il y reçoit de riches offrandes; on lui présente des étoffes de soie, des bijoux, les mets les plus délicats du pays, & même des troupeaux; aussi les Prêtres qui le servent, jouissent-ils d'un revenu considérable, possèdent-ils des terres immenses, & commandent-ils à un grand nombre d'esclaves.

Afin que rien ne manque à leurs plaisirs, ils forcent les Prêtresses à parcou-

(*e*) On pourroit croire aussi que quelque événement extraordinaire aura séduit l'imagination des Négres & enchaîné leur raison, & voici ce que rapporte à ce sujet le Voyageur des Marchais. „ L'armée de Juida étant prête à livrer bataille à celle d'Ardra, il sortit de celleci un „ gros Serpent qui se retira dans l'autre; non-seulement sa forme n'avoit rien d'effrayant, mais „ il parut si doux & si privé, que tout le monde fut porté à le caresser. Le grand Sacrifica- „ teur le prit dans ses bras & le leva pour le faire voir à toute l'armée. La vue de ce pro- „ dige fit tomber tous les Nègres à genoux; ils adorèrent leur nouvelle Divinité, & fondant „ sur leurs ennemis avec un redoublement de courage, ils remportèrent une victoire complète. „ Toute la nation ne manqua point d'attribuer un succès si mémorable à la vertu du Serpent: „ il fut rapporté avec toute sorte d'honneurs; on lui bâtit un Temple, on assigna un fond pour „ sa subsistance, & bientôt ce nouveau Fétiche prit l'ascendant sur toutes les anciennes Divini- „ tés: son culte ne fit ensuite qu'augmenter à proportion des faveurs dont on se crut redeva- „ ble à sa protection. Les trois anciens Fétiches avoient leur département séparé; on s'adres- „ soit à la mer pour obtenir une heureuse pêche, aux arbres pour la santé, & à l'Agoye pour „ les conseils; mais le Serpent préside au commerce, à la guerre, à l'agriculture, aux mala- „ dies, à la stérilité, &c. Le premier édifice qu'on avoit bâti pour le recevoir parut bientôt „ trop petit; on prit le parti de lui élever un nouveau Temple, avec de grandes cours & des „ appartemens spacieux; on établit un grand Pontife & des Prêtres pour le servir. Tous les „ ans, on choisit quelques belles filles qui lui sont consacrées. Ce qu'il y a de plus remar- „ quable, c'est que les Nègres de Juida sont persuadés que le Serpent qu'ils adorent aujour- „ d'hui, est le même qui fut apporté par leurs ancêtres, & qui leur fit gagner une glorieuse „ victoire." *Histoire générale des Voyages, livre* 10, *édit* in 12, *tom.* 14, *pag.* 369 *& suiv.*

(*f*) *Ibid. p.* 370 *& suiv.*

rir, chaque année, & vers le temps où le maït commence à verdir, la ville de Juida, & les bourgades voisines. Armées d'une grosse massue, & secondées par les Prêtres, elles assommeroient sans pitié ceux qui oseroient leur résister; elles forcent les Négresses les plus jolies à les suivre dans le Temple; & le poids de la crédulité superstitieuse pèse si fort sur la tête des Nègres, qu'ils croient qu'elles vont être honorées des approches du Serpent protecteur, & que c'est à son amour qu'elles vont être livrées. Ils reçoivent avec respect cette faveur signalée & divine. On commence par instruire les jeunes filles à chanter des hymnes, & à danser en l'honneur du Serpent; & lorsqu'elles sont près du temps où elles doivent être admises auprès de la prétendue Divinité, on les soumet à une cérémonie douloureuse & barbare, car la cruauté naît presque toujours de la superstition. On leur imprime sur la peau, dans toutes les parties du corps, & avec des poinçons de fer, des figures de fleurs, d'animaux, & sur-tout de Serpens; les Prêtresses les consacrent ainsi au service de leur Dieu; & c'est envain que leurs malheureuses victimes jettent les cris les plus plaintifs que leur arrache le tourment qu'elles éprouvent; rien n'arrête leur zèle inhumain. Lorsque la peau de ces infortunées est guérie, elle ressemble, dit-on, à un satin noir à fleurs, & elle les rend à jamais l'objet de la vénération des Nègres.

Le moment où le Serpent doit recevoir la Négresse favorite arrive enfin; on la fait descendre dans un souterrain obscur, pendant que les Prêtresses & les autres jeunes filles célèbrent sa destinée par des danses & des chants qu'elles accompagnent du bruit de plusieurs instrumens retentissans. Lorsque la jeune Négresse sort de l'antre sacré, elle reçoit le titre de *Femme du Serpent*; elle ne devient pas moins la femme du Nègre qui parvient à lui plaire, mais auquel elle inspire à jamais la soumission la plus aveugle, ainsi que le plus grand respect.

Si quelqu'une des femmes du Serpent trahit le secret des plaisirs des Prêtres, en révélant les mystères du souterrain, elle est aussitôt enlevée & mise à mort; & l'on croit que le grand Serpent est venu lui-même exercer sa vengeance, en l'emportant pour la faire brûler. Mais, arrêtons-nous; l'histoire de la superstition n'est point celle de la nature. Elle est trop liée cependant avec les phénomènes que produit cette nature puissante & merveilleuse, pour être tout-à-fait étrangère à l'histoire des animaux qui en ont été l'objet.

LE SITULE (a).

Ce Serpent se trouve en Egypte, où il a été observé par M. Hasselquist; sa couleur est grise, & il présente une bande longitudinale, bordée de noir.

(a) Le Situle. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Situla. *Linn. amphib. Serp.*
Muf. Ad. fr. 2, *p.* 44.

Il a communément deux cent trente-six grandes plaques, & quarante-cinq paires de petites.

LE TYRIE (a).

Les terres de l'Egypte, périodiquement arrosées par les eaux d'un grand fleuve, & échauffées par les rayons d'un soleil très-ardent, présentent aux diverses espèces de Serpens, au moins pendant une grande partie de l'année, cette humidité chaude, qui convient si bien à la nature de ces Reptiles. Nous ne devons donc pas être étonnés qu'on y en ait observé un grand nombre. Parmi ces Serpens d'Egypte, nous devons compter le Tyrie, que M. Hasselquist a fait connoître; il a ordinairement deux cent dix grandes plaques & quatre-vingt-trois paires de petites; il n'est point venimeux, & le dessus de son corps, qui est blanchâtre, présente trois rangs longitudinaux de taches rhomboïdales & brunes.

Il paroît que c'est au Tyrie qu'il faut rapporter le Serpent que M. Forskal a décrit sous le nom de Couleuvre mouchetée (*Col. Guttatus*) (b), qu'il a vu en Egypte, & que les Arabes nomment *Tæ Æbên*.

(a) Le Tyrie. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique*,
Col. Tyria. *Linn. amphib. Serpent.*
Muf. Ad. fr. 2; *pag.* 45.
(b) Col. Guttatus. 7, *Descript. animal. Petri Forskal. Amphibia.*

L'ARGUS (a).

Ce Serpent d'Afrique est remarquable par la forme de sa tête; le derrière de cette partie est relevé par deux espèces de bosses ou d'éminences très-sensibles. Les écailles, qui garnissent le dos de ce Serpent, présentent chacune une tache blanche; mais d'ailleurs on voit sur son corps plusieurs rangs de taches blanches, rondes, rouges dans leur centre, bordées de rouge, ressemblant à des yeux, & c'est ce qui lui a fait donner le nom d'Argus, par les Naturalistes (b).

(a) L'Argus. *Linn. amphib. Serp.*
Séba, muf. 2, *tab.* 103, *fig* 1.
(b) On ne connoît point le nombre des grandes ni des petites plaques de cette Couleuvre.

LE PÉTOLE (a).

C'EST au milieu des contrées ardentes de l'Afrique que l'on trouve cette Couleuvre; la couleur du dessus de son corps est ordinairement d'un gris livide, relevé par des bandes transversales rougeâtres; le dessous du corps est d'un blanc mêlé de jaune, & présente quelquefois des bandes transversales, d'une couleur rougeâtre ou très-brune. Le sommet de la tête est garni de neuf grandes écailles, & le dos d'écailles ovales & unies. Cette Couleuvre n'a point de crochets mobiles: on ignore quelles sont ses habitudes, elle a le plus souvent deux cent neuf grandes plaques, & quatre-vingt-dix paires de petites.

(a) Le Pétole. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Petola. *Linn. amphib. Serpent.*
Coluber Scutis abdominalibus, 208; Squamis caudalibus, 90. *Lin Amœnit. Surin. grill. p.* 505, 13.
Coluber Scutis abdominalibus, 207; caudalibus, 85. *Id. amphib. Gyllenb, p.* 534, 8.
Anguis Scutis abdominalibus. 209; Squamis caudalibus, 90. *Idem. Mus. Princ. p.* 587, 36.
Coronella Pétola, 189, *Laurenti, Specimen Medicum.*
Séba mus. 1, *tab.* 54, *fig.* 4.

LA DOMESTIQUE (a).

LE nom de cette Couleuvre annonce la douceur de ses habitudes; c'est en Barbarie qu'on la trouve, & c'est dans les maisons qu'elle habite; elle y est dans une espèce d'état de domesticité volontaire, puisqu'elle n'y a point été amenée par la force, & qu'elle n'y est retenue par aucune contrainte; c'est d'elle-même qu'elle a choisi la demeure de l'homme pour son asyle. L'on voudroit qu'une sorte d'affection l'eût ainsi conduite sous le toit qu'elle partage; qu'une sorte de sentiment l'empêchât de s'en éloigner, & qu'elle montrât sur ces côtes de Barbarie, si souvent arrosées de sang, le contraste singulier d'un Serpent aussi affectionné, aussi fidèle, que doux & familier, avec le spectacle cruel de l'homme gémissant sous les chaînes dont l'accable son semblable. Mais le besoin seul attire la Couleuvre domestique dans les maisons; & elle n'y demeure, que parce qu'elle y trouve, avec plus de facilité, les petits rats & les insectes dont elle se nourrit. Sa couleur est souvent d'un gris pâle, avec des taches brunes; elle a entre les deux yeux une bande qui se divise en deux,

(a) Le Serpent domestique. *M d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col Domesticus. *Linn. amphib. Serpent.*

& présente deux taches noires. Ses grandes plaques sont ordinairement au nombre de deux cent quarante-cinq; & elle a quatre-vingt-quatorze paires de petites plaques.

L'HAJE (a).

CETTE Couleuvre devient très-grande, suivant M. Linné; elle se trouve en Egypte, où elle a été observée par M. Hasselquist. Ses couleurs sont le noir & le blanc; la moitié de chaque écaille est blanche; il y a d'ailleurs, sur le dos, des bandes blanches, placées obliquement, tout le reste du dessus du corps est noir (b).

Ce Serpent n'étant pas venimeux, selon M. Linné, ne doit pas être confondu avec une Couleuvre d'Egypte, qui porte aussi le nom d'Haje, & qui contient un poison très-actif. La force de ce venin a été reconnue par M. Forskal; mais ce Naturaliste n'a point donné la description de l'Haje, dont il a parlé (c).

(a) L'Haje. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Haje. *Linn. amphib. Serpent.*
Coluber Scutis abdominalibus, 206, Squamis caudalibus, 60. *Hasselquist, it.* 312, *No.* 62.
(b) M. Linné a écrit que l'Haje avoit deux cent sept grandes plaques, & cent neuf paires de petites.
(c) Coluber Haje-Nascher, *par les Arabes. Descriptiones animalium, P. Forskal. amphib.* 8.

LA MAURE (a).

ELLE a été ainsi appellée, à cause de ses couleurs, & parce qu'elle se trouve aux environs d'Alger. M. Brander envoya à M. Linné un individu de cette espèce. Le dessus de son corps est brun, avec deux raies longitudinales; plusieurs bandes transversales & noires s'étendent depuis ces raies, jusqu'au-dessous du corps, qui est noir.

La Maure n'a point de crochets mobiles; on voit sur sa tête neuf grandes écailles, & sur son dos, des écailles plus petites & ovales: ces écailles du dos sont relevées par une arête, dans un individu de cette espèce, qui fait partie de la collection de Sa Majesté (b).

LE

(a) Le Maure. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Maurus. *Linn. amphib. Serpent.*
(b) Cette Couleuvre a communément cent cinquante-deux grandes plaques & soixante-six paires de petites.

LE SIBON (a).

LES Hottentots ont nommé ainsi un Serpent qui se trouve dans le pays qu'ils habitent, ainsi que dans plusieurs autres contrées d'Afrique. Le dessus du corps de cette Couleuvre est d'une couleur brune, mêlée de bleu; & le dessous est blanc, tacheté de brun. Des écailles rhomboïdales garnissent son dos; sa queue est courte & menue. Cette Couleuvre a ordinairement cent quatre-vingt grandes plaques, & quatre-vingt cinq paires de petites

(a) Le Sibon. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Sibon. *Linn. amphib. Serp.*
Lin Amænit. Mus. Princip. p. 585, 32.
Coluber Sibon, 210. *Laurenti*, *Specimen Medicum.*
Le Sibon. *Dictionnaire d'hist. natur. par M. Valmont de Bomare.*
Séba mus. 1, *tab.* 14, *fig.* 4.

LA DHARA (a).

C'EST dans la partie de l'Arabie, qu'on a nommée heureuse, c'est dans les fertiles contrées de l'Yémen, que se trouve cette Couleuvre. Sa tête est couverte de neuf grandes écailles, disposées sur quatre rangs; son museau est arrondi; son corps est menu; & toutes ses proportions paroissent aussi sveltes qu'elle est innocente & douce. Elle n'a point de couleurs brillantes, mais celles qu'elle présente, sont agréables Le dessus de son corps est d'un gris un peu cuivré; toutes les écailles sont bordées de blanc; & c'est aussi le blanc qui est la couleur du dessous de son corps. M. Forskal l'a fait connoître: l'individu qu'il avoit observé, n'avoit pas deux pieds de longueur; mais le Voyageur Danois soupçonna que la queue de cet animal avoit été tronquée; il compta deux cent trente-cinq grandes plaques, & quarante-huit paires de petites sous le corps de cette Couleuvre.

(a) Dhara, *par les Arabes.*
Coluber Dhara. *Descriptiones animalium Petri Forskal. Amphibia.*

L'ASCHOKARI (a).

CETTE Couleuvre se trouve dans l'Yémen, ainsi que la Dhara; elle se plaît dans les bois qui croissent sur les lieux élevés. Sa morsure n'est point dangereuse, & M. Forskal, qui l'a décrite, n'a vu ses mâchoires garnies d'aucun crochet mobile. Son corps est menu; elle parvient ordinairement à la longueur d'un ou deux pieds, & sa queue n'a guère alors que la longueur de cinq ou six pouces; sa tête est couverte de neuf grandes écailles, disposées sur quatre rangs. Le dessus de son corps est d'un cendré brun, & présente de chaque côté deux raies longitudinales blanches, dont une est bordée de noir. On voit quelquefois sur le milieu du dos des grands individus, une espèce de petite raie, composée de très-petites taches blanches. Le dessous du corps est blanchâtre, mêlé de jaune, & pointillé de brun vers le gosier. La Schokari, a cent quatre-vingt-trois grandes plaques, & cent quarante-quatre paires de petites.

Nous joignons ici la notice de trois Couleuvres dont il est fait mention dans l'Ouvrage de M. Forskal, à la suite de la Schokari, mais dont la description est trop peu détaillée pour que nous puissions décider à quelle espèce elles appartiennent.

La première se nomme *Bætæn;* elle est tachetée de blanc & de noir; elle a un pied de longueur, & près d'un demi-pouce d'épaisseur; elle est ovipare, & cependant, dit M. Forskal, sa morsure donne la mort dans un instant.

La seconde, appellée *Hosleik*, est toute rouge; sa longueur est d'un pied; elle pond des œufs plus ou moins gros; sa morsure ne donne pas la mort, mais cause une enflure accompagnée de beaucoup de chaleur; les Arabes ont cru que son haleine seule pouvoit faire pourrir les chairs sur lesquelles cette vapeur s'étendoit.

La troisième nommée *Hànnarch Æsuæd*, est toute noire, ovipare, & de la longueur d'un pied, ou environ. Sa morsure n'est pas dangereuse, mais produit un peu d'enflure; on arrête, par des ligatures, la propagation du venin; on suce la plaie; on emploie diverses plantes comme spécifiques, & les Arabes racontent gravement que ce Serpent entre quelquefois, par un côté, dans le corps des chameaux, qu'il en sort par l'autre côté, & que le chameau en meurt, si on ne brûle pas la blessure avec un fer rouge.

Nous invitons les Voyageurs qui iront en Arabie, non seulement à décrire ces trois Couleuvres, mais même à rechercher l'origine des contes d'Arabes, auxquels elles ont donné lieu, car il y a bien peu de fables qui n'aient pour fondement quelque vérité.

(a) Schokari, *par les Arabes.*
Col. Schokari. *Descriptiones animalium Petri Forskal, amphibia.*

LA ROUGE-GORGE (a).

ON peut reconnoître aiſément cette Couleuvre, qui ſe trouve en Egypte. Elle eſt toute noire, excepté la gorge qui eſt couleur de ſang; elle a communément cent quatre-vingt-quinze grandes plaques, & cent deux paires de petites. M Haſſelquiſt l'a obſervée.

(a) Le Rouge-gorge. *M. d'Aubenton Encyclopédie méthodique*
Col. Jugularis. *Linn. amphib. Serp.*
Muſ. Ad fr, 2, *p.* 45.

L'AZURÉE.

ON trouve cette Couleuvre aux environs du Cap Vert. Son nom indique ſa couleur; elle eſt d'un très-beau bleu, quelquefois foncé ſur le dos, très-clair, & preſque blanchâtre ſous le ventre & ſous la queue. Elle n'a point de crochets mobiles; le ſommet de ſa tête eſt garnie de neuf grandes écailles, diſpoſées ſur quatre rangs; & celles que l'on voit ſur le dos, ſont ovales & unies. Un individu de cette eſpèce, conſervé au Cabinet du Roi, a deux pieds de longueur totale, cinq pouces trois lignes, depuis l'anus juſqu'à l'extrêmité de la queue, cent ſoixante-onze grandes plaques, & ſoixante-quatre paires de petites.

LA NASIQUE (a)

NOUS donnons ce nom à une Couleuvre, dont le muſeau eſt en effet très-alongé, & qu'il eſt très-facile de diſtinguer par-là des Serpens de ſon genre, connus juſqu'à préſent. Elle a le devant de la tête très-alongé, très-

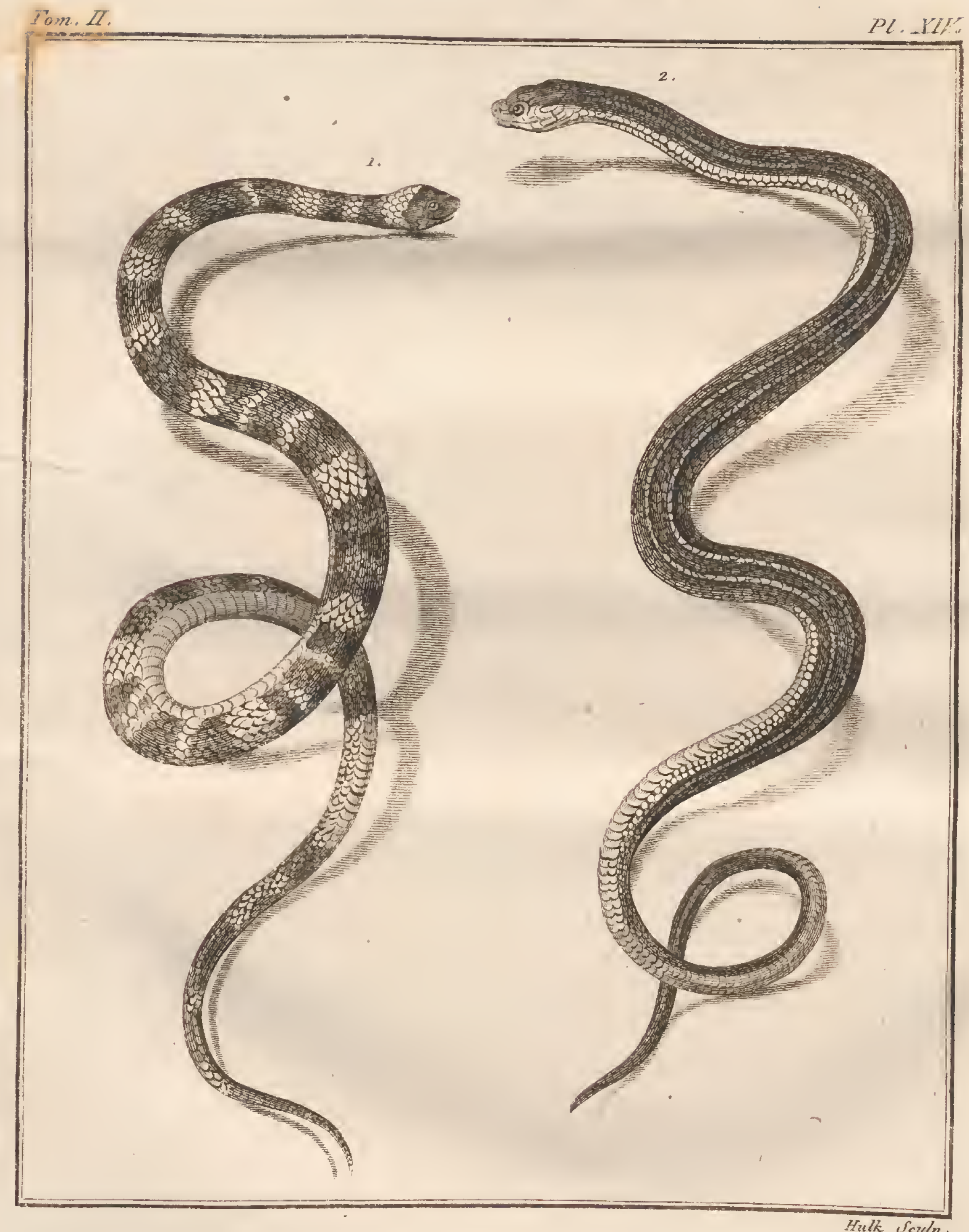
(a) Le Nez-retrouſſé. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Myćterizans. *Lin. amphib. Serp.*
Muſ. Ad. fr. 1, *p.* 28, *tab.* 5, *fig.* 1, & *tab.* 19, *fig.* 1,
Seba, muſ. 2, *tab.* 23, *fig.* 2
Gronovius, muſ. 2, *p.* 59, *N°.* 19.
Cateſby, Carol. 2, *p.* 47, *tab.* 47.
Natrix Myćterizans, 162; Natrix Flagelli-Formis. 163. *Laurenti, Specimen Medicum.*

étroit, très-aplati, pardessus & pardessous, ainsi que des deux côtés, & terminé en pointe de manière à représenter une petite pyramide à quatre faces, dont les arêtes seroient très-marquées. Le dessus de la tête est recouvert de neuf grandes écailles, placées sur quatre rangs. La mâchoire inférieure est arrondie, plus large & plus courte que la supérieure; les yeux sont gros, ronds, & placés sur les côtés de la tête; & l'on voit, à l'extrémité du museau, un petit prolongement écailleux, un peu relevé, & composé d'une seule pièce qui paroît comme plissée. C'est apparemment de ce prolongement, que Catesby a voulu parler, lorsqu'il a dit que le Serpent dont il est ici question, avoit le nez retroussé; & c'est peut-être en faisant allusion à l'air singulier, que cette conformation donne à ce Reptile, que M. Linné l'a désigné par le nom de *Myctérisans*, qui signifie *moqueur*.

Les deux mâchoires sont garnies de fortes dents, qui ne distillent aucun poison, suivant Gronovius; Catesby dit aussi que la Nasique n'est point dangereuse, & nous n'avons trouvé de crochets mobiles, dans aucun des individus de cette espèce que nous avons examinés. Cependant nous devons prévenir que M. Linné a écrit qu'elle étoit venimeuse. Le dessous de la tête est blanchâtre, & toutes les autres parties de ce Serpent, présentent communément une couleur verdâtre, relevée par quatre raies blanchâtres, qui s'étendent de chaque côté du corps, presque jusqu'à l'extrémité de la queue, & par deux autres raies longitudinales placées sur le ventre (*b*). Les écailles du dos sont rhomboïdales & unies; ordinairement la queue n'est pas aussi longue que la moitié du corps, qui est très-mince en proportion de sa longueur. L'individu que nous avons décrit, & qui est conservé au Cabinet du Roi, n'avoit, en quelques endroits de son corps, que cinq ou six lignes de diamètre, & cependant il avoit quatre pieds neuf pouces de longueur (*c*). Nous avons compté cent soixante-treize grandes plaques sous son corps, & cent cinquante-sept paires de petites plaques sous sa queue.

On a écrit que, malgré sa petitesse, la Nasique se nourrissoit de rats (*d*); mais quoique son gosier & son estomac puissent s'étendre aisément, ainsi que ceux des autres Serpens, nous avons peine à croire qu'elle puisse dévorer des rats, même les plus petits; elle doit vivre de scarabées ou d'autres insectes, dont on a dit en effet qu'elle faisoit sa proie; & elle les saisit avec d'autant plus de facilité, que, suivant Catesby, elle passe sa vie sur les arbres, cachée sous les feuilles & entortillée autour des rameaux, qu'elle peut parcourir avec rapidité. Elle n'attaque point l'homme, & on la trouve dans l'Isle de Ceylon, en Guinée, ainsi que dans la Caroline, & plusieurs autres contrées chaudes du nouveau Monde.

(*b*) Il paroît que la distribution des couleurs de la Nasique varie assez souvent.
(*c*) La queue étoit longue d'un pied onze pouces.
(*d*) *Séba*, *vol.* 2, *pl.* 24.



Hulk Sculp.

1. LA GROSSE-TÊTE. *Serpent, de la nouvelle Espagne.* 2. LA COURESSE. *de la Martinique, grandeur de nature.*

LA GROSSE-TÊTE.

NOUS donnons ce nom à une Couleuvre d'Amérique qui, en effet, a la tête beaucoup plus grosse que la partie antérieure du corps. Elle n'a point de crochets mobiles; neuf grandes écailles, disposées sur quatre rangs, couvrent le sommet de sa tête, & celles qui garnissent son dos sont ovales & unies.

Un individu de cette espèce, conservé au Cabinet du Roi, a deux pieds cinq pouces six lignes de longueur totale, & six pouces trois lignes depuis l'anus jusqu'à l'extrémité de la queue, qui se termine par une pointe très-déliée.

Nous avons compté cent quatre-vingt-treize grandes plaques, & soixante-dix-sept paires de petites.

Le dessus du corps de la Grosse-tête est d'une couleur foncée, relevée par des bandes transversales & irrégulières d'une couleur plus claire; mais l'individu que nous avons décrit étoit trop altéré par l'esprit-de-vin, dans lequel il avoit été conservé, pour que nous puissions rien dire de plus relativement aux couleurs de cette espèce.

LA COURESSE.

C'EST de la Martinique que cette Couleuvre a été envoyée au Cabinet du Roi, par feu M. de Chanvalon. Ses couleurs sont belles; le dessus de son corps est verdâtre, & présente deux rangées longitudinales de petites taches blanches & alongées; le dessous & les côtés du corps sont blanchâtres.

Cette Couleuvre n'a point de crochets mobiles. Le sommet de sa tête est garni de grandes écailles, & le dos l'est d'écailles ovales & unies. L'individu que nous avons décrit, avoit deux pieds dix pouces sept lignes de longueur totale, neuf pouces sept lignes, depuis l'anus jusqu'à l'extrémité de la queue, cent quatre-vingt-cinq grandes plaques, & cent cinq paires de petites.

La Couresse est aussi timide que peu dangereuse; elle se cache ordinairement lorsqu'elle apperçoit quelqu'un, ou s'enfuit avec tant de précipitation, que c'est de-là que vient son nom de *Couresse*, ou *Courereſſe* (*a*).

(*a*) *Rochefort, hist. des Antilles. Lyon*, 1667, *vol.* 1, *p.* 294.

LA MOUCHETÉE (a).

C'EST un très-beau Serpent, & dont les habitudes diffèrent beaucoup de celles de la Nasique, du Boiga, & d'autres Couleuvres qui se tiennent sur les arbres : il passe sa vie dans des trous souterrains, où il trouve apparemment, avec plus de facilité qu'ailleurs, les vers & les insectes dont il se nourrit. C'est dans la Caroline qu'il a été observé par MM. Catesby & Garden, & lorsque dans les mois de Septembre & d'Octobre, on fait, dans cette contrée, la récolte des patates, on le trouve souvent dans des cavités auprès des racines de ces plantes qui, peut être, servent de nourriture à sa petite proie (b). Son corps est cependant très-menu en proportion de sa longueur, & il est en tout conformé, de manière à pouvoir parcourir les rameaux des arbres les plus élevés, avec autant de rapidité, que la plupart des Couleuvres qui vivent dans les forêts & sur les plus hautes branches, tant il est vrai que les habitudes des animaux sont le résultat, non-seulement de leur conformation, mais de plusieurs circonstances qu'il est souvent très-difficile de deviner.

Le dessus du corps de la Mouchetée, est d'un gris livide, & présente de grandes taches d'un rouge très-vif, arrangées longitudinalement ; on voit de chaque côté un rang de taches jaunes, qui correspondent aux intervalles des taches rouges, & souvent une bande longitudinale noire. Le dessous du corps présente des taches noires, quarrées, & placées alternativement à droite & à gauche.

Cette espèce n'est pas venimeuse ; elle a ordinairement deux cent vingt-sept grandes plaques, & soixante paires de petites.

(a) Le Moucheté. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Guttatus. *Linn. amphib. Serpent.*
Le Serpent à Chapelet. *Catesby. hist. natur. de la Caroline, vol. 2, planche 60.* Nous avons déja prévenu qu'il ne falloit pas confondre cette espèce avec celle à laquelle nous avons donné le nom de *Chapelet.*

(b) *Catesby, vol. 2, pag. 60.*

LA CAMUSE (a).

M. le Docteur Garden a fait connoître cette espèce, qu'il a observée dans la Caroline, & dont il a envoyé un individu à M. Linné. Elle a la tête arrondie, relevée en bosse, & le museau court, ce qui l'a fait nommer par M.

(a) Le Camus. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Simus. *Linn. amphib. Serpentes.*

Linné, *Coluber simus, Couleuvre Camuse.* On voit, entre les yeux de ce Serpent, une petite bande noire & courbée; & sur le sommet de sa tête, paroît une croix blanche, marquée au milieu d'un point noir. Le dessus du corps est varié de noir & de blanc, avec des bandes transversales de cette dernière couleur, & le dessous du corps est noir.

Cette espèce a cent vingt-quatre grandes plaques, & quarante-six paires de petites.

LA STRIÉE (*a*).

NOUS ne connoissons cette Couleuvre que par ce qu'en a dit M. Linné; le nom qu'elle porte lui a été donné à cause des diverses stries que présente son dos, & qui doivent être produites par la forme des écailles, relevées vraisemblablement par une arête longitudinale. Ce Serpent ne parvient point à une grandeur considérable; le dessus de son corps est brun, & le dessous d'une couleur pâle; sa tête est couverte d'écailles lisses. On le trouve à la Caroline, & c'est M. le Docteur Garden qui a envoyé à M. Linné des individus de cette espèce (*b*).

Il se pourroit qu'on dût regarder comme une Couleuvre Striée, un Serpent de la Caroline figuré dans Catesby (vol. 2, planche 46) (*c*); ce Serpent a, en effet, les écailles du dos relevées par une arête, le sommet de sa tête garni de neuf grandes écailles lisses, le dessus de son corps brun, & le dessous d'un rouge de cuivre qui, altéré par l'esprit-de-vin ou par quelqu'autre cause, peut aisément devenir, après la mort de l'animal, la couleur pâle indiquée par M. Linné pour le dessous du corps de la Striée. Ce Serpent figuré dans Catesby, se tient souvent dans l'eau, &, suivant ce Naturaliste, doit se nourrir de poissons; il dévore aussi les oiseaux & les autres petits animaux dont il peut se rendre maître; sa hardiesse est aussi grande que ses mouvemens sont agiles; il entre dans les basse-cours, y mange la jeune volaille, & y suce les œufs, mais il n'est point venimeux.

(*a*) Le Strié. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Striatulus. *Linn. amphib. Serp.*

(*b*) La Striée a cent vingt-six grandes plaques & quarante-cinq paires de petites.

(*c*) The Copper-Belly Snake. Serpent à ventre couleur de cuivre. *Catesby, hist. natur. de la Caroline, vol. 2, pag. 46.*

LA PONCTUÉE (a).

CETTE Couleuvre présente ordinairement trois couleurs; le dessus de son corps est d'un gris cendré, le dessous jaune, &, sous le ventre, on voit neuf petites taches ou points noirs, disposés sur trois rangs de trois points chacun. Cette espèce habite la Caroline, où elle a été observée par M. le Docteur Garden.

La Ponctuée a cent trente-six grandes plaques, & quarante-trois paires de petites

(a) Le ponctué. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col Punctatus. *Linn. amphibia. Serp.*

LE BLUET (a).

C'EST en Amérique qu'on trouve ce Serpent, dont les couleurs présentent un assortiment agréable &, pour ainsi dire, élégant. Le dessus de son corps est blanc, & les écailles qui garnissent le dos de cette Couleuvre, sont ovales & presque mi-parties de blanc & de bleu; le sommet de la tête est bleuâtre; la queue, très-déliée, sur-tout vers son extrémité, d'une couleur bleue, plus foncée que celle du corps, & sans aucune tache (b).

(a) Le Bluet. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Cæruleus. *Linn. amphib. Serpent.*
Amæn. acad. p. 585, 31.
Séba, muf. 2, *tab.* 13, *fig* 3.
(b) Le Bluet a cent soixante-cinq grandes plaques & vingt-quatre paires de petites.

LE VAMPUM (a).

TEL est le nom que ce Serpent porte dans la Caroline & dans la Virginie, suivant Catesby, & il a été donné à cette Couleuvre, à cause du rapport

(a) Le Vampum. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Fasciatus. *Linn amphib. Serpent.*
Catesby, vol. 2, *planche* 58.

port que les nuances & la disposition de ses couleurs ont avec une monnoie des Indiens, nommée *Wampum*. Cette monnoie est composée de petites coquilles taillées d'une manière régulière, & enfilées avec un cordon bleu & blanc. Le dessus du corps du Serpent est d'un bleu plus ou moins foncé, & quelquefois presque noir sur le dos, avec des bandes blanches transversales, & partagées en deux sur les côtés; le dessous du corps est d'un bleu plus clair, avec une petite bande transversale brune sur chaque grande plaque; & de toute cette disposition de couleurs, il résulte des espèces de taches, dont la forme approche de celle des coquilles taillées, qui servent de monnoie aux Indiens.

Le Vampum parvient jusqu'à cinq pieds de longueur; il n'est point venimeux, mais vorace, & il dévore tous les petits animaux, trop foibles pour lui résister. Sa tête est petite, en proportion de son corps; elle est couverte de neuf grandes écailles, & celles du dos sont ovales & relevées par une arête (*b*).

(*b*) Le Vampum a cent vingt-huit grandes plaques & soixante-sept paires de petites. Un jeune individu de cette espèce, conservé au Cabinet du Roi, a un pied dix pouces de longueur totale, & sa queue est longue de six pouces.

LE COBEL (*a*).

CETTE Couleuvre se trouve en très-grand nombre en Amérique. Elle est d'un gris cendré, & présente un grand nombre de petites raies, blanches, & placées obliquement, relativement à l'épine du dos. Quelquefois elle présente aussi des bandes transversales & blanchâtres. Le dessous du corps est blanc; le ventre traversé par un grand nombre de bandes noirâtres, & inégales, quant à leur largeur; & l'on voit derrière chaque œil, une tache d'une couleur un peu livide, & placée obliquement comme les petites raies du dos.

Le sommet de la tête est couvert de neuf grandes écailles disposées sur quatre rangs, & cette Couleuvre a cent cinquante grandes plaques, & cinquante-quatre paires de petites. Un individu de cette espèce, que nous avons décrit, avoit un pied quatre pouces neuf lignes de longueur totale, & sa queue étoit longue de trois pouces dix lignes.

(*a*) Le Cobel. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Cobella. *Linn. amphib. Serpent.*
Amœnit. Acad. p. 505, 14; *p.* 531, 4, *& p.* 583, 28.
Cerastes Cobella, 172, *Laurenti, Specimen Medicum.*
Gronov. mus. 2, *p.* 65, *N°.* 32.
Séba, Mus. 2, *tab.* 2, *fig.* 6.

LA TÊTE-NOIRE (a).

CE Serpent a, en effet, la tête noire, & le dessus du corps brun; il présente quelquefois des taches blanchâtres, & placées transversalement. Le dessous du corps est varié de blanchâtre, & d'une couleur très-foncée, par taches, dont la plupart sont placées transversalement, & ont la forme d'un parallélogramme. Les écailles qui couvrent la tête, sont grandes, au nombre de neuf, & disposées sur quatre rangs. Celles qui garnissent le dos, sont ovales & unies. La Tête-Noire se trouve en Amérique, & elle a ordinairement cent quarante grandes plaques, & soixante-deux paires de petites (b).

(a) La Tête-noire. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Melanocephalus. *Linn. amphib. Serp.*
Muf Ad. fr. 1, *p.* 24, *tabu.* 15, *fig.* 2.

(b) Un individu de cette espèce, conservé au Cabinet du Roi, a deux pieds un pouce sept lignes de longueur totale, & quatre pouces six lignes depuis l'anus jusqu'à l'extrémité de la queue.

L'ANNELLÉE (a).

CETTE Couleuvre habite la Caroline, ainsi que Saint-Domingue, d'où un individu de cette espèce a été envoyé au Cabinet du Roi. Ces noms de diverses parties de l'Amérique, voisines des Tropiques, retracent toujours l'image de terres fécondes, qu'une humidité abondante, & les rayons vivifiants du soleil couvrent sans cesse de nouvelles productions bien plus précieuses & moins funestes, que les métaux trop recherchés qu'elles cachent dans leur sein. L'art de l'homme ne doit, pour ainsi dire, dans ces terres fertiles, que modérer les forces de la Nature. Ce qui appartient à ces climats favorisés, attirera donc toujours l'attention; nous n'avons pas besoin de chercher à l'environner d'ornemens étrangers, pour faire desirer de le connoître; & les personnes même qui n'auront pas résolu de suivre l'Histoire naturelle jusques dans ses petits rameaux, seront toujours bien aises d'observer, en quelque sorte, de près, tous les objets que l'on rencontre dans ces belles & lointaines contrées.

L'Annellée est d'un blanc ordinairement assez éclatant, & présente des bandes transversales noires, ou presque noires, qui s'étendent sur le ventre, & forment des anneaux autour du corps; mais la partie supérieure & la partie

(a) L'Annellée. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Doliatus. *Linn. amphib. Serp.*

inférieure de ces anneaux ne se correspondent pas exactement. Quelquefois une petite bande longitudinale, d'une couleur très-foncée, règne le long du dos; le cou est blanc, le dessus de la tête, presque noir, & garni de neuf grandes écailles, & le dos est couvert d'écailles unies & en losange. Un individu de cette espèce, qui fait partie de la collection du Roi, a sept pouces quatre lignes de longueur totale, & un pouce cinq lignes, depuis l'anus jusqu'à l'extrémité de la queue.

L'Annellée n'a point de crochets mobiles (*b*).

(*b*) Elle a le plus souvent cent soixante-quatre grandes plaques, & quarante-trois paires de petites.

L'AURORE (*a*).

LES couleurs de cette Couleuvre peuvent la faire distinguer de loin; une bande longitudinale, d'un beau jaune, règne au-dessus de son corps, & paroît d'autant plus vive, que le fond de la couleur du dos est d'un gris pâle, & que souvent, chaque écaille comprise dans la bande, est bordée d'orangé. Le dessus de la tête est jaune, avec des points rouges, & c'est ce mélange d'orangé, de rouge & de jaune, qui a fait donner à la Couleuvre Aurore le nom qu'elle porte. Ce Serpent se trouve en Amérique, & a cent soixante-dix-neuf grandes plaques, & trente-sept paires de petites.

(*a*) L'Aurore. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Aurora. *Linn. amphib. Serpent.*
Muf. Ad. fr. p. 25, *tab.* 19, *fig.* 1.
Cerastes Aurora. 169, *Laurenti, Specimen Medicum*
Jaculus. *Séba, muf.* 2, *tab.* 78, *fig.* 3.

LE DARD (*a*).

CETTE Couleuvre a beaucoup de rapports, suivant M. Linné, avec la rayée. Elle est d'un gris cendré, avec une bande noirâtre, dont les bords sont d'un noir foncé, & qui s'étend au-dessus du dos, depuis le museau jusqu'à l'extrémité de la queue. Une bande semblable, mais plus étroite, règne de

(*a*) Le Dard. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Jaculatrix. *Linn. amphib. Serp.*
Gronov. muf. 63, *No.* 26.
Xequipiles. *Séba muf.* 2, *tab.* 1, *fig.* 9.

chaque côté du corps, dont le deſſous eſt blanchâtre. Ce Serpent a été vu à Surinam (*b*). Il eſt bon d'obſerver que ce nom de *Dard* (*Jaculus*) a été donné à pluſieurs Serpens, tant de l'ancien que du nouveau Monde, à cauſe de la faculté qu'ils ont de s'élancer, pour ainſi dire, avec la rapidité d'une flèche.

(*b*) Le Dard a cent ſoixante-trois grandes plaques & ſoixante-dix-ſept paires de petites.

LA LAPHIATI (*a*).

TEL eſt le nom que l'on a donné, dans l'Amérique méridionale, à cette Couleuvre du Bréſil, dont les couleurs ſont très-belles, ſuivant Séba. M. Linné qui l'a décrite, lui en attribue de moins brillantes; mais, peut-être, les nuances de l'individu qu'il a obſervé, avoient-elles été altérées. Selon ce Naturaliſte, la Laphiati eſt griſe, avec des bandes tranſverſales blanches, qui ſe diviſent en deux de chaque côté. Si les quatre extrémités de ces bandes ſe réuniſſent avec celles des bandes voiſines, la diſtribution de couleurs indiquée par M. Linné, ſera à-peu-près ſemblable à celle dont parle Séba: mais ce dernier Auteur ſuppoſe du roux à la place du gris, & du jaunâtre à la place du blanc.

Le ſommet de la tête de la Laphiati eſt blanc. Cette Couleuvre a cent quatre-vingt-quatre grandes plaques, & ſoixante paires de petites.

(*a*) La Loſange. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Aulicus. *Linn. amphib. Serp.*
Muſ. Ad. fr. 1, *p.* 29, *tab.* 12, *fig* 2.
Natrix Aulica, 148, *Laurenti, Specimen Medicum.*
Séba, muſ. 1, *tab.* 91, *fig.* 5.

LA NOIRE ET FAUVE (*a*).

LE nom de cette Couleuvre déſigne ſes couleurs; ſon corps eſt entouré, en effet, de bandes tranſverſales noires, ordinairement au nombre de vingt-deux, & d'autant de bandes fauves, bordées de blanc, & tachetées de brun, placées alternativement. Le muſeau, & la partie ſupérieure de la tête, ſont quelquefois noirâtres. La queue de ce Serpent eſt très-courte, & n'a guères de longueur, que le douzième de la longueur du corps. On trouve la Noire

(*a*) Le Noir & Fauve. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Fulvus. *Linn. amphib. Serpent.*

& Fauve à la Caroline, où elle a été obſervée par M. Garden. Elle a deux cent dix-huit grandes plaques, & trente-une paires de petites (b).

(b) Le ſommet de ſa tête eſt garni de neuf grandes écailles, ſon dos l'eſt d'écailles hexagones & unies. Une Noire & Fauve conſervée au Cabinet du Roi, a un pied onze pouces de longueur totale, & ſa queue eſt longue de deux pouces.

LA CHAÎNE (a).

CATESBY a donné la figure de ce Serpent qu'il a vu dans la Caroline, & qui y a été enſuite obſervé par M. le Docteur Garden. Le deſſus du corps de cette Couleuvre eſt d'un bleu preſque noir, avec des bandes jaunes tranſverſales très-étroites, & compoſées de petites taches, qui leur donnent l'apparence d'une petite chaîne. Le deſſous du corps eſt de la même couleur bleue, avec de petites taches jaunes, preſque quarrées.

La longueur de la queue de ce Serpent n'eſt ordinairement qu'un cinquième de celle du corps; l'individu décrit par Cateſby, avoit à-peu-près deux pieds & demi de longueur totale (b).

(a) La Chaîne. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Getulus. *Linn. amphib. Serpent.*
The Chain Snake, Serpent à chaîne. *Cateſby, vol. 2, planche 52.*
(b) La Chaîne a deux cent quinze grandes plaques & quarante-quatre paires de petites.

LA RUBANNÉE (a).

PLUSIEURS raies en forme de rubans, & d'une couleur noire, ou très-foncée, s'étendent au-deſſus du corps de cette Couleuvre, ſur un fond blanchâtre; les grandes plaques qui revêtent le deſſous du ventre, ſont bordées de brun; & l'on voit, ſous la queue, une petite bande longitudinale blanche & dentelée. La tête eſt noire, avec de petites lignes blanches & tortueuſes; elle eſt d'ailleurs très-alongée, large par derrière, & ſemblable, en petit, à la tête d'un chien, de même que celle du molure, de la Couleuvre Double-Tache, & de pluſieurs Boa. Les écailles qui recouvrent le dos, ſont ovales & petites (b).

(a) Le Moqueur. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Vittatus. *Linn. amphib. Serpent.*
Muſ. Ad. fr. p. 26, tab. 18, fig. 2.
Gronovius, muſ. 2, N°. 31.
Natrix Vittata. 147. *Laurenti, Specimen Medicum.*
Séba. muſ. 2, tab. 45, fig. 5, & tab. 60, fig. 2 & 3.
(b) Cette Couleuvre a ordinairement cent quarante-deux grandes plaques & ſoixante-dix-huit paires de petites.

La Rubannée fait entendre un sifflement plus fort que celui de plusieurs autres Couleuvres, lorsqu'elle est effrayée par la présence soudaine de quelque objet; c'est ce sifflement que quelques Voyageurs ont apellé une sorte de rire moqueur, ou l'expression d'un desir assez vif d'être regardée & admirée pour ses couleurs (*c*); & c'est pour indiquer quelle espèce avoit donné lieu à cette erreur, que M. d'Aubenton a appliqué à la Rubannée, le nom de Serpent moqueur, dont on s'étoit déjà servi pour designer plusieurs Serpens. La Rubannée se trouve en Amérique, & peut-être aussi en Asie.

(*c*) *Séba*, 2, *pag.* 47.

LA MEXICAINE (*a*).

M. LINNÉ a nommé ainsi une Couleuvre dont il a parlé le premier. Elle se trouve en Amérique, & vraisemblablement au Mexique. Elle doit, comme les autres petits Serpens, y servir de proie, à l'hoazin, espèce de faisan, qui habite les contrées de l'Amérique septentrionale, voisines des Tropiques, & qui fait la guerre aux Serpens, de même que les aigles, les ibis, les cigognes, & plusieurs autres oiseaux. Dans les pays encore très-peu habités, où une chaleur très-forte, & des eaux stagnantes, sources de beaucoup d'humidité, favorisent la multiplication des divers Reptiles, il est avantageux, sans doute, que les Serpens venimeux, & dont la morsure peut donner la mort, soient détruits en très-grand nombre; on devroit desirer de voir anéantir ces espèces funestes, & il n'est point surprenant que les oiseaux qui en font leur pâture, que les ibis, en Egypte, les cigognes, dans presque toutes les contrées, & particulièrement en Thessalie (*b*), aient été regardés comme des animaux tutélaires, & que la Religion & les Loix se soient réunies pour les rendre, en quelque sorte, sacrés. Mais pourquoi ne pas laisser subsister les espèces, qui, ne contenant aucun poison, & ne jouissant pas d'une grande force, ne peuvent être dangereuses? Pourquoi ne pas les laisser multiplier, sur-tout auprès des campagnes cultivées, qu'elles délivreroient d'un grand nombre d'insectes nuisibles, & où elles ne pourroient faire aucun dégât, puisqu'elles ne se nourrissent pas des plantes qui sont l'espoir des Cultivateurs?

Parmi ces espèces, plus utiles qu'on ne l'a cru jusqu'à présent, l'on doit compter la Mexicaine, puisque, suivant M. Linné, elle n'est point venimeuse, & qu'elle ne parvient pas à une grandeur considérable. Elle a cent trente-quatre grandes plaques, & soixante-dix-sept paires de petites. C'est tout ce que M. Linné a publié de la conformation de ce Serpent.

(*a*) Le Mexicain. *M d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Mexicanus. *Linn. amphib. Serp.*
(*b*) *Pline*; *liv.* 10, *chap.* 23.

LE SIPÈDE (a).

CE Serpent a été observé par M. Kalm, dans l'Amérique septentrionale. Sa couleur est brune, & il a ordinairement cent quarante-quatre grandes plaques, & soixante-treize paires de petites.

(a) Le Sipède. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Sipedon. *Linn. amphib. Serp.*

LA VERTE ET BLEUE (a).

CETTE Couleuvre ressemble beaucoup, par sa conformation, au Boiga; elle en a les proportions légères; mais elle n'en présente pas les couleurs brillantes. Celles qu'elle offre, sont cependant très-agréables. Le dessus de son corps est d'un bleu foncé, sans aucune tache, & le dessous, d'un vert pâle. Ce Serpent ne parvient pas ordinairement à une longueur considérable. Sa longueur totale est communément de deux pieds, & celle de sa queue, de six pouces. Il a le sommet de la tête garni de grandes écailles, le dos couvert d'écailles ovales & unies, cent dix-neuf grandes plaques, & cent dix paires de petites.

On trouve la Verte & Bleue en Amérique. M. Linné l'a placée parmi les Couleuvres qui n'ont pas de venin.

(a) Le Vert & bleu. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Cyaneus. *Linn. amphib. Serpent.*
Lin. Amœnit. Surinam. grill. 10.
Séba. mus. 2, *tab.* 43, *fig* 2.

LA NÉBULEUSE (a).

LES couleurs de cette Couleuvre ne sont pas très-agréables, & c'est une

(a) Le Nébuleux. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col Nebulatus. *Linn. amphib. Serpent.*
Mus. Ad. fr. p. 32, *tab.* 24, *fig* 1.
Cerastes Nebulatus, 174, *Laurenti, Specimen Medicum.*

de celles que l'on doit voir avec le moins de plaisir. Elle a le dessus du corps nué de brun & de cendré, le dessous varié de brun & de blanc. C'est donc le brun qui domine dans les couleurs qu'elle présente, sans qu'aucune distribution symétrique, ou qu'aucun contraste de nuances, compense l'effet des teintes obscures que l'on voit sur ce Serpent.

La Nébuleuse habite l'Amérique, & elle a ordinairement cent quatre-vingt-cinq grandes plaques, & quatre-vingt-une paires de petites.

Elle n'est point venimeuse, suivant M. Linné; mais il arrive quelquefois, que lorsqu'on passe trop près d'elle, & qu'on l'excite ou l'effraie, elle se dresse, s'entortille autour des jambes, & les serre assez fortement (*b*).

(*b*) Voyez, à ce sujet, M. Laurent, à l'endroit déjà cité.

LE SAURITE (*a*).

Ce Serpent a beaucoup de rapports avec les lézards gris & les lézards verts, non-seulement par les nuances de ses couleurs, mais encore par son agilité, & voilà pourquoi il a été nommé Saurite, qui vient du mot grec *Sauros* (lézard). Son corps est très-délié; ses proportions sont agréables, & on doit le rencontrer avec d'autant plus de plaisir, qu'étant très-actif, il réjouit la vue par la rapidité & la fréquence de ces mouvemens.

Le Saurite est d'un brun foncé avec trois raies longitudinales blanches ou vertes, qui s'étendent depuis la tête jusqu'au dessus de la queue; il a le ventre blanc, cent cinquante-six grandes plaques, & cent vingt-& une paires de petites.

On le trouve dans la Caroline; il n'est point venimeux.

(*a*) Le Saurite. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Saurita. *Lin. amphib. Serpent.*
Catesby, vol. 2, planch. 52.

LE LIEN (*a*).

Cette espèce de Serpent est très-répandue dans la Caroline, & dans la Virginie, où elle a été observée par MM. Catesby & Smyth. Elle a le des-sus

(*a*) Le Serpent Lien. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Constrictor. *Lin. amphib. Serpent.*
Catesby, Carol. 2, planche 48.
Kalm. it. 3, p. 136.
Smyth. Voyage dans les Etats-Unis de l'Amérique septentrionale.

ſus du corps d'un noir très-foncé & très-éclatant; le deſſous d'une couleur bronzée, ou bleuâtre, quelquefois la gorge blanche, & les yeux étincelans. Cette Couleuvre parvient à la longueur de ſix ou ſept pieds. Elle n'eſt point venimeuſe, mais très-forte, ſe défend avec obſtination lorſqu'on l'attaque, ſaute même contre ceux qui l'irritent, s'entortille autour de leurs corps ou de leurs jambes, & les mord avec acharnement; mais ſa morſure n'eſt point dangereuſe. Elle dévore des animaux aſſez gros, tels que des écureuls; elle avale même quelquefois les petites grenouilles tout entières, & comme elles ſont très-vivaces, on l'a vue en rejeter en vie (*b*). Elle ſe bat avec avantage contre d'autres eſpèces de Serpens aſſez grands, & particulièrement contre les Serpens à ſonnettes, auxquels elle donne la mort, en ſe pliant en ſpirale autour de leurs corps, ſe contractant avec force, & les ſerrant juſqu'à les étouffer.

La Couleuvre Lien fait auſſi la guerre aux rats & aux ſouris, dont elle paroît ſe nourrir avec beaucoup d'avidité, & qu'elle pourſuit avec une très-grande vîteſſe, juſques ſur les toits des maiſons & des granges. Elle eſt par-là très-utile aux habitans de la Caroline & de la Virginie; elle ſert même plus que les chats à délivrer leurs demeures des petits animaux deſtructeurs qui les dévaſteroient, parce que ſa forme très-alongée, & ſa ſoupleſſe, lui permettent de pénétrer dans les petits trous, qui ſervent d'aſyle aux ſouris ou aux rats. Auſſi pluſieurs Américains cherchent-ils à conſerver, & même à multiplier cette eſpèce (*c*).

(*b*) *M. Smyth, à l'endroit déjà cité.*
(*c*) Le Lien a cent quatre-vingt-ſix grandes plaques, & quatre-vingt-deux paires de petites.

LE SIRTALE (*a*).

M. KALM a obſervé, dans le Canada, cette eſpèce de Couleuvre, dont les couleurs, ſans être très-brillantes, ſont aſſez agréables, & reſſemblent beaucoup à celles du Saurite; elle a le deſſus du corps brun, avec trois raies longitudinales, d'un vert changeant en bleu. Le dos paroît légèrement ſtrié, ſuivant M. Linné, ce qui ſuppoſe que les écailles qui le couvrent, ſont relevées par une arête.

Le Sirtale a cent cinquante grandes plaques, & cent quatorze paires de petites.

(*a*) Le Sirtale. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Sirtalis. *Linn. amphib. Serpent.*

LA BLANCHE ET BRUNE (a).

CETTE Couleuvre habite l'Amérique. Le dessus de son corps est d'une couleur blanchâtre, avec des taches brunes, arrondies, & réunies deux ou trois ensemble, en plusieurs endroits; on en voit deux derrière les yeux. Le dessous de son corps est d'un blanc, tirant plus ou moins sur le roux. Elle a le sommet de la tête garnie de neuf grandes écailles, disposées sur quatre rangs, le dos couvert d'écailles lisses & ovales, cent quatre-vingt-dix grandes plaques, & quatre-vingt-seize paires de petites.

La Blanche & Brune n'a point de crochets mobiles. Un individu de cette espèce, conservé au Cabinet du Roi, a un pied six pouces de longueur totale, & sa queue est longue de quatre pouces six lignes.

(a) Le Bai-rouge. *M. d'Aubenton Encyclopédie méthodique.*
Col. Annullatus. *Linn. amphib. Serpent.*
Id. Amœnit. amphib. Gillenb. p. 534, 9; & muf. princ. p. 586, 34.
Séba, muf. 2, tab. 38. fig. 2.

LA VERDÂTRE (a).

LES couleurs de cette Couleuvre sont très-agréables, mais sa douceur est encore plus grande. Le dessous de son corps est d'un vert plus ou moins clair, ou plus ou moins mêlé de jaune; le dessus est bleu, suivant M. Linné (b), & vert, suivant Catesby, qui l'a observée dans le pays qu'elle habite. C'est dans la Caroline qu'on la rencontre. Aussi déliée, aussi agile que le Boiga, elle peut, comme lui, parcourir les plus légers rameaux des arbres les plus élevés; & c'est sur les branches qu'elle passe sa vie, occupée à poursuivre les mouches & les petits insectes dont elle se nourrit. Elle est si familière, & l'on sait si bien, dans la Caroline, combien peu elle est dangereuse, que, suivant Catesby, on se plaît à la manier, & que plusieurs personnes la portent sans crainte dans leur sein. N'étant vue qu'avec plaisir, on ne cherche pas à la détruire; aussi est-elle très-commune dans la plupart des endroits garnis d'arbres ou de buissons; & ce doit être un spectacle agréable, que de voir les innocens animaux qui composent cette espèce, entortillés autour des bran-

(a) Le Verdâtre, *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Æstivus, *Linn amphib. Serpent.*
The Green Snake, le Serpent vert *Catesby, Carol. 2, planche 57.*
(b) M. Linné cite, au sujet de cette Couleuvre, M. le Docteur Garden, qui l'a vue dans la Caroline.

ches, suspendus aux rameaux, & formant, pour ainsi dire, des guirlandes animées au milieu de la verdure & des fleurs, dont l'éclat n'efface point celui de leurs belles écailles.

La verdâtre a cent cinquante-cinq grandes plaques, & cent quarante-quatre paires de petites. La longueur de la queue est ordinairement un tiers de la longueur du corps; & les écailles du dos ne sont point relevées par une arète.

LA VERTE (a).

Ce nom désigne très-exactement la couleur de cette Couleuvre, dont le dessus & le dessous du corps sont en effet d'un beau vert, plus clair sous le ventre que sur le dos. Ce Serpent a le sommet de la tête couvert de neuf grandes écailles, disposées sur quatre rangs; le dessus du corps garni d'écailles ovales & unies, deux cent dix-sept grandes plaques, & cent vingt-deux paires de petites. Ses mâchoires ne sont point armées de crochets mobiles, & un individu de cette espèce, conservé au Cabinet du Roi, a deux pieds deux pouces neuf lignes de longueur totale, & sept pouces une ligne depuis l'anus, jusqu'à l'extrémité de la queue.

(a) Le Vert. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Viridissimus. *Linn. amphib. Serp.*
Mus. Ad. fr. 2, *p.* 46.

LE CENCO (a).

Ce Serpent a la tête très-grosse à proportion du corps: elle est d'ailleurs presque globuleuse, ses angles étant peu marqués, & la couleur de cette partie est blanche, panachée de noir. Le Cenco parvient quelquefois à la longueur de quatre pieds, sans que son corps, qui est très-délié, soit alors beaucoup plus gros qu'une plume de cygne. La longueur de la queue est ordinairement égale au tiers de celle du corps. Le Cenco a le sommet de la tête couvert de neuf grandes écailles, le dos garni d'écailles ovales & unies, le dessus du corps brun, avec des taches blanchâtres, ou d'un brun ferrugineux, accompagnées, dans quelques individus, d'autres taches plus petites, mais de la même

(a) Le Cenco. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Cenchoa. *Linn. amphib. Serpent.*
Id. Amœnit p, 588, *N.* 37.
Cencoatl, seconde espèce. *Dictionnaire d'hist. natur. par M. Valmont de Bomare.*
Séba, mus. 2, *tab.* 16, *fig.* 2 & 3.

couleur, & quelquefois avec plusieurs bandes transversales & blanches. Il se trouve en Amérique, & il y vit de vers & de fourmis (*b*).

(*b*) Il a deux cent vingt grandes plaques, & cent vingt-quatre paires de petites.

LE CALMAR (*a*).

CETTE Couleuvre est d'une couleur livide, avec des bandes transversales brunes, & des points de la même couleur, disposés de manière à former des lignes. Le dessous de son corps présente des taches brunes, comme les points & les bandes transversales, presque carrées, & placées symmétriquement. On voit sur la queue une raie longitudinale, & couleur de fer.

Ce Serpent qui n'est remarquable, ni par sa conformation, ni par ses couleurs, habite en Amérique, & a cent quarante grandes plaques, & vingt-deux paires de petites.

(*b*) Le Calemar. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Calamarius *Linn. amphib. Serpent.*
Mus. Ad. fr. 1, *p.* 23, *tab.* 6, *fig.* 3.
Anguis Calamaria, 127, *Laurenti, Specimen Medicum.*

L'OVIVORE (*a*).

M. LINNÉ a donné ce nom à une Couleuvre d'Amérique, dont il n'a fait connoître que le nombre des plaques; elle en a deux cent trois, & soixante-treize paires de petites. Il cite, au sujet de ce Serpent, Kalm, sans indiquer aucun des Ouvrages de ce Naturaliste; & Pison, qui, selon lui, a nommé l'Ovivore *Guinpuaguara*, dans son Ouvrage, intitulé: *Medicina Brasiliensis.* Pison y dit, en effet, que l'on trouve, dans l'Amérique méridionale, un Serpent qui se nomme *Guinpuaguara*; mais on ne voit, dans Pison, ni dans Marcgrave, son Continuateur, aucune description de ce Reptile, ni aucun détail relatif à ses habitudes. M. Linné a vraisemblablement nommé cette Couleuvre *Ovivore*, pour montrer qu'elle se nourrit d'œufs, ainsi que plusieurs autres Serpens & qu'elle en est même plus avide.

(*a*) Le Guimpe. *M. d'Aubenton; Encyclopédie méthodique.*
Col. Ovivorus. *Lin. amphib. Serp.*

LE FER-A-CHEVAL (a).

On voit, sur le corps de cette Couleuvre, un grand nombre de taches rousses, disposées sur un fond de couleur livide. Le dessus de la tête présente des taches en croissant, l'entre-deux des yeux une bande transversale & brune, & l'occiput une grande tache en forme d'arc ou de fer-à-cheval. Telles sont les couleurs de ce Serpent d'Amérique, qui a deux cent trente-deux grandes plaques & quatre-vingt paires de petites.

L'on conserve, au Cabinet du Roi, une Couleuvre qui a beaucoup de rapports avec le Fer-à-cheval. Elle a le sommet de la tête garni de neuf grandes écailles; le dos couvert d'écailles rhomboïdales & unies; le dessus du corps livide avec des taches brunes; quatre taches noirâtres & alongées de chaque côté de la partie antérieure du corps; quatre autres taches noirâtres, également alongées, placées sur le cou, & dont les deux extérieures sont inclinées & se rapprochent vers l'occiput; un pied dix pouces de longueur totale; quatre pouces six lignes depuis l'anus jusqu'à l'extrémité de la queue, deux cent quarante-une grandes plaques, & soixante-dix-neuf paires de petites; elle n'est pas venimeuse non plus que le Fer-à-cheval.

(a) Le Fer-à-cheval. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Hippocrepis. *Linn. amphib. Serpent.*
Mus. Ad. fr. 1, *p.* 36, *tab.* 16, *fig.* 2.
Natrix Hippocrepis. 155. *Laurenti, Specimen Medicum.*

L'IBIBE (a).

Nous conservons à cette Couleuvre le nom d'*Ibibe* qui lui a été donné par M. d'Aubenton, & qui est une abréviation du nom *Ibiboca*, sous lequel elle est décrite dans Séba. Ce Serpent a été observé, dans la Caroline, par MM. Catesby & Garden; il est d'un vert tacheté, suivant Catesby, & bleu, suivant M. Linné, avec des taches noires comme nuageuses. On voit, de chaque côté du corps, une rangée de points noirs, placés ordinairement à l'extrémité des grandes plaques; & quelquefois une raie d'un vert foncé, ou, au contraire, d'une couleur assez claire, s'étend le long du dos.

(a) L'Ibibe. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Col. Ordinatus. *Linn. amphib. Serp.*
Catesby, Carol. 2, *p.* 53, *tab.* 53.
Gronovius, mus. 37.
Séba, mus. 2, *tab.* 20, *fig.* 2.

L'Ibibe a le sommet de la tête garni de neuf grandes écailles; le dessus du corps couvert d'écailles ovales, & relevées par une arête; cent trente-huit grandes plaques, & soixante-douze paires de petites.

Un individu de cette espèce, qui fait partie de la collection de Sa Majesté, a deux pieds de longueur totale, & sa queue est longue de quatre pouces dix lignes. La disposition des grandes écailles, qui couvrent le dessous de sa queue, n'est pas la même que dans les autres espèces de Couleuvres, il présente quatre grandes plaques entre l'anus & les premières paires de petites.

L'Ibibe n'est point venimeux; il se glisse quelquefois dans les basse-cours; il y casse & suce les œufs, mais il n'est pas ordinairement assez grand pour dévorer même la plus petite volaille.

LA CHATOYANTE (a).

M. le Comte de Rasoumowsky nomme ainsi une petite Couleuvre, qui se trouve aux environs de Lausanne. Elle parvient à un pied & demi de longueur, a la grosseur d'une plume d'oie ou de cygne; elle est luisante comme si elle étoit enduite d'huile; le dessus de son corps est d'un gris cendré, avec une bande longitudinale, brune, formée de petites raies transversales, & disposées en zig-zag; les grandes & les petites plaques sont d'un rouge brun, tachetées de blanc & bordées de bleuâtre du côté de l'extrémité de la queue. Ces plaques sont chatoyantes au grand jour, & produisent des reflets d'un beau bleu. Les écailles du dos le sont aussi, mais beaucoup moins. Une tache brune, un peu en forme de cœur, est placée sur le sommet de la tête, qui est couvert de neuf grandes écailles (b). Les yeux sont noir, petits, animés, & l'iris est rouge.

On a rencontré la Chatoyante auprès des eaux ou dans des fossés humides. M. le Comte de Rasoumowsky ne la regarde pas comme venimeuse.

(a) La Chatoyante. *Hist. natur. du Jorat & de ses environs, par M. le Comte de Rasoumowsky. Lausanne*, 1789, *vol.* 1, *pag.* 122, *planche* 6, *lettres a & b.*

(b) La Chatoyante a depuis cent cinquante-six jusqu'à cent soixante-une grandes plaques, & cent treize paires de petites.

LA SUISSE (a).

C'EST M. le Comte de Rasoumowsky qui a fait connoître cette Couleuvre;

(a) La Couleuvre vulgaire. *Hist. natur. du Mont-Jorat & de ses environs, par M. le Comte de Rasoumowsky*, *tom.* 1, *p.* 121 *& p.* 288.

il l'a nommée *Couleuvre vulgaire*; mais, comme cette épithète de *vulgaire* a été donnée à plusieurs espèces de Serpens, nous avons cru ne pouvoir éviter toute confusion, qu'en désignant, par un autre nom, le Reptile dont nous traitons dans cet article. Nous l'indiquons par celui du pays où il a été observé. Il est d'un gris cendré, avec de petites raies noires sur les côtés; & l'on voit sur le dos une bande longitudinale, composée de petites raies transversales, plus étroites & d'une couleur plus pâle; le dessous du corps est noir avec des taches d'un blanc bleuâtre, beaucoup plus grandes sous le ventre que sous la queue (*b*).

La Couleuvre Suisse parvient jusqu'à trois pieds de longueur; elle paroît aimer le voisinage des eaux & les ombres épaisses; on la trouve dans les fossés & dans les buissons qui croissent sur un terrain humide; & on la rencontre aussi dans les bois du Jorat. Elle dépose ses œufs, en été, dans des endroits chauds, & sur-tout dans du fumier où elle les abandonne; on a assuré à M. de Rasoumowsky qu'ils étoient attachés ensemble, & au nombre de quarante-deux ou plus; ils sont renfermés dans une membrane blanche, mince comme du papier, & qui se déchire facilement. Le serpenteau est plein de force & d'agilité en sortant de l'œuf; il a quelquefois alors plus d'un demi-pied de longueur, & ses couleurs sont plus claires que celles des Couleuvres Suisses adultes. Le peuple regarde ces Serpens comme venimeux (*c*); mais ils n'ont point de crochets mobiles, & leur mâchoire supérieure est garnie de chaque côté d'un double rang de petites dents aigues & serrées (*d*).

(*b*) Les écailles du dos de la Couleuvre Suisse sont ovales & relevées par une arête; elle a jusqu'à cent soixante-dix grandes plaques, & cent vingt-sept paires de petites.

(*c*) *Hist. natur. du Mont-Jorat*, *p.* 122.

(*d*) *Idem*, *ibid.*

L'IBIBOCA (*a*).

Ce nom d'Ibiboca a été donné par les Voyageurs & les Naturalistes à plusieurs espèces de Serpens, très-différentes l'une de l'autre; nous le réservons à la Couleuvre dont il est question dans cet article, & qui a été envoyée sous ce nom au Cabinet du Roi. C'est dans le Brésil qu'on la trouve; elle n'est point venimeuse, & nous allons la décrire d'après l'individu qui fait partie de la collection de Sa Majesté.

Elle a le dessus de la tête garni de neuf grandes écailles; le dos couvert d'écailles rhomboïdales, unies, grisâtres & bordées de blanc (*b*); cinq pieds cinq pouces six lignes de longueur totale; un pied sept pouces une ligne de

(*a*) Cobra de Corais, *au Brésil.*

(*b*) Les écailles du dos sont, en plusieurs endroits, un peu séparées les unes des autres.

puis l'anus jusqu'à l'extrémité de la queue; cent soixante-seize grandes plaques, & cent vingt-une paires de petites (c).

(c) L'individu du Cabinet du Roi étoit mâle; il avoit été mis dans l'esprit-de-vin pendant que ses deux verges sortoient par son anus: chacune est longue de six lignes & a six lignes de diamètre; lorsqu'elle s'épanouit, l'extrémité, qu'on pourroit comparer à une fleur radiée, présente cinq cercles concentriques de membranes plissées & frangées, autour desquels on voit quatre autres cercles de piquans de nature un peu écailleuse & longs de deux lignes: la surface extérieure est hérissée de petits piquans presqu'imperceptibles.

LA TACHETÉE.

NOUS donnons ce nom à une Couleuvre de la Louisiane, dont le dessus du corps est blanchâtre, avec de grandes taches en forme de losange, quelquefois irrégulières, d'un roux plus ou moins rougeâtre, & bordées de noir ou d'une couleur très-foncée. On voit souvent, depuis le cou jusqu'au quart de la longueur du corps, une double rangée de ces taches, disposées de manière à former une raie en zig-zag; le ventre est blanchâtre & quelquefois tacheté.

Cette Couleuvre n'est point venimeuse; elle a neuf grandes écailles sur le sommet de la tête; des écailles hexagones, & relevées par une arête sur le dos; cent dix-neuf grandes plaques & soixante-dix paires de petites (a).

Il paroît qu'elle est de la même espèce que le Serpent figuré dans Catesby (tom. 2, planche 55). Ce Reptile se trouve dans la Virginie & dans la Caroline, où on l'appelle *Serpent de bled*, à cause de la ressemblance de ses couleurs avec celles d'une espèce de maïs ou de bled d'Inde, & où il pénètre quelquefois dans les basse-cours pour sucer les œufs.

(a) Une Couleuvre Tachetée, conservée au Cabinet du Roi, a deux pieds de longueur totale, & sa queue est longue de cinq pouces quatre lignes.

LE TRIANGLE.

NOUS nommons ainsi cette espèce de Couleuvre, parce qu'on voit sur le sommet de sa tête, qui est garni de neuf grandes écailles, une tache triangulaire, chargée, dans le milieu, d'une autre tache triangulaire plus petite, & d'une couleur beaucoup plus claire ou quelquefois plus foncée. Des écailles unies & en losange couvrent le dessus du corps qui est blanchâtre, avec des taches rousses, irrégulières, & bordées de noir. On voit un rang de petites taches de chaque côté du dos, & une tache noire, alongée, & placée obliquement derrière chaque œil.

Le



1. LA RETICULAIRE. 2. LA COULEUVRE À TROIS RANGS. *grandeur de moitié de nature.*

Le Triangle se trouve en Amérique, & n'est point venimeux. Un individu de cette espèce, envoyé au Cabinet du Roi, a deux pieds sept pouces deux lignes de longueur totale, trois pouces depuis l'anus jusqu'à l'extrémité de la queue, deux cent treize grandes plaques, & quarante-huit paires de petites.

LE TRIPLE-RANG.

LE nom que nous avons cru devoir donner à cette Couleuvre désigne la disposition de ses couleurs. Le dessus de son corps est blanchâtre, avec trois rangées longitudinales de taches d'une couleur foncée; & le dessous est varié de blanchâtre & de brun. Elle n'est point venimeuse; elle a neuf grandes écailles sur le sommet de la tête, des écailles ovales, & relevées par une arête sur le dos, cent cinquante grandes plaques, & cinquante-deux paires de petites (*a*); elle habite en Amérique.

(*a*) Un individu de cette espèce, envoyé au Cabinet du Roi, a un pied dix pouces de longueur totale, & sa queue est longue de quatre pouces.

LA RÉTICULAIRE.

CETTE Couleuvre de la Louisiane ressemble beaucoup par ses couleurs à l'Ibiboca; les écailles que l'on voit sur la partie supérieure de son corps, sont blanchâtres, & bordées de blanc; comme ces bordures se touchent, elles forment une sorte de réseau blanc au travers duquel on verroit le corps de l'animal; & voilà pourquoi nous l'avons nommée la Réticulaire. Elle est distinguée de l'Ibiboca par plusieurs caractères, & sur-tout par le nombre de ses plaques, trop différent de celui des plaques de ce dernier Serpent, pour que ces deux Couleuvres appartiennent à la même espèce. Parmi les Réticulaires que nous avons décrites, nous en avons vu une qui est conservée au Cabinet du Roi, & qui a trois pieds onze pouces de longueur totale, & dix pouces depuis l'anus jusqu'à l'extrémité de la queue (*a*).

(*a*) Les mâchoires de la Réticulaire ne sont point armées de crochets mobiles; elle a la tête couverte de neuf grandes écailles; le dos garni d'écailles unies & en losange; deux cent dix-huit grandes plaques, & quatre-vingt paires de petites.

LA COULEUVRE A ZONES.

Ce Serpent eſt blanc par-deſſus & par-deſſous, avec des bandes tranſverſales plus ou moins larges, d'une couleur très-foncee qui, comme autant de Zones, le ceignent & font tout le tour de ſon corps. On voit, dans les intervalles blancs, quelques écailles tachetées de rouſſâtre à leur extrémité; & toutes celles qui garniſſent les lèvres ou le deſſus de la tête, ſont blanchâtres, & bordées de roux ou de brun.

La Couleuvre à Zones a beaucoup de rapports avec l'Annellée, & avec la Noire & Fauve; mais, indépendamment d'autres différences, elle eſt ſéparée de la première par la diſpoſition de ſes couleurs, & de la ſeconde par le nombre de ſes plaques.

Elle n'eſt pas venimeuſe *(a)*.

(a) Une Couleuvre à Zones, qui fait partie de la collection du Roi, a neuf grandes écailles ſur le ſommet de la tête, des écailles rhomboïdales & unies ſur le dos, un pied de longueur totale, un pied ſix lignes depuis l'anus juſqu'à l'extrémité de la queue, cent ſoixante-cinq grandes plaques, & trente-cinq paires de petites.

LA ROUSSE.

Cette Couleuvre a le deſſus du corps d'un roux plus ou moins foncé, & le deſſous blanchâtre; c'eſt de la couleur de ſon dos que vient le nom que nous avons cru devoir lui donner; elle n'eſt point venimeuſe, mais nous ignorons quelles ſont ſes habitudes naturelles. Nous avons décrit cette eſpèce d'après un individu conſervé au Cabinet du Roi, & qui a un pied cinq pouces quatre lignes de longueur totale, & trois pouces depuis l'anus juſqu'à l'extrémité de la queue.

La Rouſſe a neuf grandes écailles ſur la partie ſupérieure de la tête, le dos couvert d'écailles rhomboïdales & unies, deux cent vingt-quatre grandes plaques & ſoixante-huit paires de petites. Nous ne ſavons pas quel eſt le pays où on la trouve.

LA LARGE-TÊTE.

NOUS nommons ainsi cette Couleuvre parce que sa tête, un peu aplatie par-dessus & par-dessous, est très large à proportion du corps. C'est M. Dombey qui l'a apportée de l'Amérique méridionale au Cabinet du Roi. La couleur du dessus du corps de ce Serpent est blanchâtre, avec de grandes taches irrégulières, d'une couleur très-foncée, & qui se réunissent en plusieurs endroits le long du dos, & sur-tout vers la tête ainsi que vers la queue; le dessous du corps est également blanchâtre, mais avec des taches plus petites, plus éloignées l'une de l'autre, & disposées longitudinalement de chaque côté du ventre.

Le museau de cette Couleuvre est terminé comme celui de plusieurs Vipères venimeuses, par une grande écaille relevée, presque verticale, pointue par le haut, & échancrée par le bas; cependant elle n'a point de crochets mobiles, & le sommet de sa tête est garni de neuf grandes écailles; celles qui revêtent le dos sont ovales, unies, & un peu séparées l'une de l'autre vers la tête comme sur le Naja.

L'individu que nous avons décrit avoit quatre pieds neuf pouces de longueur totale, sept pouces depuis l'anus jusqu'à l'extrémité de la queue, deux cent dix huit grandes plaques, & cinquante-deux paires de petites.

Avant de passer au genre des *Boa*, il nous resteroit à parler de quinze Couleuvres dont Gronovius a fait mention (*a*); mais, comme il n'est entré dans presque aucun détail relativement à ces Reptiles, & que nous ne les avons pas vus, nous avons cru ne devoir pas en traiter dans des articles particuliers, & ne pouvoir même rien décider relativement à l'identité ou à la différence de leurs espèces avec celles que nous avons décrites. Nous nous sommes contentés de les placer à leur rang dans notre table méthodique, en y rapportant le petit nombre de caractères indiqués par Gronovius, en renvoyant aux planches qu'il a citées, en désignant uniquement ces Couleuvres par le numéro des articles de Gronovius où il en est question, & en ne leur donnant aucun nom jusqu'à ce qu'elles soient mieux connues.

(*a*) *Gronov. mus.*

SECOND GENRE.

SERPENS.

Qui ont de grandes plaques sous le corps & sous la queue.

BOA.

LE DEVIN (a).

NOUS avons considéré a la tête du genre des Couleuvres, les diverses espéces de Vipères, ces animaux funestes & d'autant plus dangereux que, di-

(a) Le Devin, *au Mexique.*
Xaxathua, Xalxalhua, l'Empereur, *dans le même pays.*
Tamacuilla huilia, *dans d'autres contrées de l'Amérique.*
Caçadora ou Couleuvre chasseuse, *aux environs de l'Orenoque.*
Jurucucu, *dans le Brésil.*
Boiguacu, Giboya ou Jiboya, & la Reine des Serpens, ainsi que Jauca Acanga, *au Brésil.*
La manda, qui veut dire Roi des Serpens, *à Java.*
Mamballa & Polonga, *à Ceylon.*
Giarende.
Gerende.
Gorende.
Fedagoso & Cobra de Veado, *par les Portugais.*
Serpent Impérial.
Dépone, *dans plusieurs contrées.*
Le Devin. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Boa constrictor. *Linn. amphib. Serpent.*
Cenchris. *Gronov. mus. 2, p. 69, n. 43.*
L'Empereur. *Séba, mus. 1, tab. 36, fig. 5, tab. 53, fig. 1, tab. 62, fig. 1, 2; & mus. 2, tab. 77, fig 4 & 5, tab. 98, fig. 1, tab. 99, fig. 1, 2, tab. 100, fig. 1, tab. 104, fig. 1.*
Constrictor formosissimus, 235. Constrictor Rex Serpentum, 236. Constrictor Auspex, 237. Constrictor Diviniloquus. 238. *Laurenti, Spécimen Medicum.*
Job. Ludolph. Commentar. ad historiam Æthiopicam, fol. 166.
Draco. *Divus Hyeronimus in vitâ sancti Hilarionis.*
Boiguacu, *Ray, Synopsis Serpentini generis, p. 325.*
Xaxathua & Boiguacu. *M. Valmont de Bomare.*
Serpens Peregrinus. *Car. Clusius, exoticorum, lib. 5, p. 113, ed. 1605.*
Amphitheatrum Zootomicum Mich. Bern. Valentin. tab. 85, fig. 8.
Boiguacu. *Pison, de medicina Brasiliensi, lib. 3, fol. 41.*
Boiguacu. *Georg. Marcgravi, hist. rerum naturalium Brasiliæ. lib. 6, cap. 13, fol. 219.*



Hulk Sculp.

1. LE DEVIN 2. L'HIPNALE, *grandeur de moitié de nature.*

ftillant fans ceffe le venin le plus fubtil, ils mafquent leur approche, déguifent leurs attaques, fe replient en cercle, fe cachent pour ainfi dire en eux-mêmes, comme pour dérober leur préfence à leurs victimes, s'élancent fur elles par des fauts auffi rapides qu'inattendus, ne parviennent à les vaincre que par leurs poifons mortels, & n'emploient que cette arme traîtreffe qui pénètre comme un trait invifible, & dont la valeur ni la puiffance ne peuvent fe garantir. Nous allons parler maintenant d'un genre plus noble; nous allons traiter des *Boa*, des plus grands & des plus forts des Serpens, de ceux qui, ne contenant aucun venin, n'attaquent que par befoin, ne combattent qu'avec audace, ne domptent que par leur puiffance; & contre lefquels on peut oppofer les armes aux armes, le courage au courage, la force à la force, fans craindre de recevoir, par une piqûre infenfible, une mort auffi cruelle qu'imprévue.

Parmi ces premières efpèces, parmi ce genre diftingué dans l'ordre des Serpens, le Devin occupe la première place. La Nature l'en a fait Roi par la fupériorité des dons qu'elle lui a prodigués. Elle lui a accordé la beauté, la grandeur, l'agilité, la force, l'induftrie; elle lui a en quelque forte tout donné, hors ce funefte poifon départi à certaines efpèces de Serpens, prefque toujours aux plus petites, & qui a fait regarder l'ordre entier de ces animaux comme des objets d'une grande terreur.

Le Devin eft donc parmi les Serpens, comme l'Eléphant ou le Lion parmi les Quadrupèdes. Il furpaffe les animaux de fon ordre, par fa grandeur comme le premier, & par fa force comme le fecond; il parvient communément à la longueur de plus de vingt pieds; &, en réuniffant les témoignages des Voyageurs, il paroît que c'eft à cette efpèce qu'il faut rapporter les individus de quarante ou cinquante pieds de long, qui habitent, fuivant ces mêmes Voyageurs, les déferts brûlans où l'homme ne pénètre qu'avec peine (*b*).

(*b*) Gronovius avoit dans fon Cabinet, une dépouille d'un Serpent Devin qui avoit fix pieds de longueur; & il a écrit en avoir vu dans plufieurs Cabinets, dont la longueur étoit de vingt pieds. *T*. 70, *Mufæum Gronovii*, *Leyde*, 1754, *in folio*. Sans parler du fameux Serpent de Norvége, qui, fuivant Olaüs Magnus (*liv*. 21, *chap*. 43), avoit plus de deux cens pieds de longueur avec une épaiffeur de vingt pieds, & dont il faut ranger l'hiftoire parmi les fables, l'on peut citer, entre plufieurs témoignages, celui de George Anderfen, qui, dans le fixième chapitre de fon Voyage en Orient, dit que, dans l'Ifle de Java, il y a des Serpens affez grands pour avaler des hommes entiers. Le Voyageur Iverfen tua lui-même un Serpent de vingt-trois pieds de longueur; voyez fon Voyage dans les contrées orientales, chapitre 4. Baldæus, dans fa defcription de l'Ifle de Ceylon, chap. 22, dit qu'on y trouve des Serpens de huit, neuf & dix aunes de long, mais qu'il y en a de plus grands dans l'Ifle de Java, ainfi que dans celle de Banda; qu'on y en avoit pris un qui avoit dévoré un cerf, & un fecond qui avoit englouti une femme tout entière.

„ Nous lifons qu'auprès de Batavia, Etabliffement Hollandois dans les Indes orientales, il „ y a des Serpens de cinquante pieds de longueur." *Effai fur l'hiftoire naturelle des Serpens*, *par Charles Owen*. *Londres*, 1742, *pag*. 15.

Dans l'Ifle de Carajan on voit, fuivant Marc Paul, *liv*. 2, *ch*. 40, de très-grands Serpens qui ont dix pas de longueur & une épaiffeur de dix palmes.

Nous croyons devoir rapporter auffi le paffage fuivant, extrait de la Defcription du Mufeum du P. Kircher, dans laquelle il eft queftion de Devins de quarante palmes de longueur.

„ Illum (Serpentem) in paludibus Brafiliæ incolæ venantur ad vefcendum, ficuti itali anguil- „ las. Palmorum duodecim longitudinem æquat, fed ad *palmos quadraginta* hujufmodi Serpen- „ tem extendi aliquando fignificavit noftræ Societatis Miffionarius in Brafiliâ, & in fpiras con-

C'eſt auſſi à cette eſpèce qu'appartenoit ce Serpent énorme dont Pline a parlé, & qui arrêta pour ainſi dire, l'armée Romaine auprès des côtes ſepten-

„ tortum vitulum devincire, quem ſuctu paulatim devorat, ut Bufones aliqui Serpentes deglutiunt. Cæterum veneno caret, & dentibus minutiſſimis ejus os munitur. Collum anguſtum eſt, & caudam verſus paulatim in anguſtum contrahitur. Tota pellis ſquamis tecta ſerie pulchrâ diſpoſitis, pronâ parte minoribus, ſupinâ majoribus, colorum varietate eleganti; nam dorſum à capite ad extremam caudam continuo ordine ſecundùm longitudinem nigricantibus, quaſi clypeiformibus maculis ornatur; extrema vero cauda ovalis formæ maculis nigricantibus diſtincta; latera alterius formæ maculis, inſtar foliorum mali, depicta ſunt ſpecie venuſtâ, colore ſubfuſco. Talem Serpentem ſub nomine Serpentis Americani retulit Wormius. pag. 263. Illius etiam mentionem fecit Andreas Cleyerus, in obſerv. 7, decuriæ 2, tom. 2, Ephemerid. Germanicarum, pag. 18. (Voyez les notes ſuivantes.) Qui illum ait degere in Ambona Molucarum Inſula. In Braſilia *Boiguacu* vocari aiunt, atque inprimis in eo Regno naſcuntur ſimiles Serpentes."

Hujus, vel ſimilis Serpentis mentionem fecit in ſuo Commentario ad hiſtoriam Æthyopicam Jobus Ludolphus, pag. 166, aitque illum in Italia quoque olim notum, ſcribente Plinio, lib. 8, cap. 14. Aluntur primo *bubuli lactis ſuctu, undè nomen traxere.* D. tamen Hyeronimus in vitâ ſancti Hilarionis: *Draco* inquit, miræ magnitudinis (quos Gentili ſermone *Boas* vocant), ab eo, quod tam grandes ſint, ut boves glurire ſoleant, omnem late vaſtabat Provinciam, &c. *Muſæum Kircherianum, Romæ*, 1773, *claſſis ſecunda, fol.* 33.

„ Les Couleuvres qu'on appelle *Caçadoras* ou chaſſeuſes, ſont de la groſſeur des Bujos (auxquels l'Auteur attribue une longueur de huit aunes ou environ); mais elles ſont plus longues de pluſieurs aunes, & l'on ne peut voir, ſans étonnement, la légèreté avec laquelle elles courent après la proie qu'elles ont apperçue, & qu'elles attrapent ſans qu'elle puiſſe leur échapper." *Hiſtoire naturelle de l'Orenoque, par le P. Joſeph Gumilla, traduite de l'Eſpagnol par M. Eidous. Avignon*, 1758, *vol.* 3, *pag.* 75.

„ Dans le Royaume de Congo, il y a des Serpens de vingt-cinq pieds de long qui avalent une brebis; ils s'étendent ordinairement au ſoleil pour digérer ce qu'ils ont mangé: lorſque les Nègres s'en apperçoivent, ils les tuent, leur coupent la tête & la queue, les éventrent & les mangent; on les trouve ordinairement gras comme des cochons. *Collect. académ. partie étrang. vol.* 2, *p.* 485.

„ Suivant le Voyageur Artus, les Serpens de la Côte d'Or ont communément vingt pieds de longueur, & cinq ou ſix de *largeur* (apparemment de circonférence), mais il s'en trouve de beaucoup plus grands. Il en vit un qui, ſans avoir plus de trois pieds de longueur, étoit aſſez gros pour faire la charge de ſix hommes." *Hiſt. génér. des Voy. édit. in* 12, *vol.* 14, *p.* 213. „ Boſman s'étend comme Artus, ſur le nombre & la grandeur des Serpens de la Côte d'Or: le plus monſtrueux qu'il ait vu n'avoit pas moins de vingt pieds de longueur; mais il ajoute qu'il s'en trouve de beaucoup plus grands dans l'intérieur des terres. Les Hollandois, dit-il, ont ſouvent trouvé dans leurs entrailles, non-ſeulement des animaux, mais des hommes entiers." *Idem, pag.* 214. „ Les Nègres d'Axim tuèrent un Serpent long de vingt-deux pieds, dans le ventre duquel on trouva un daim entier. Vers le même temps on trouva dans un autre, à Boutri, les reſtes d'un Nègre qu'il avoit dévoré." *Idem, pag.* 216.

„ Pluſieurs Serpens du Royaume de Kayor ont juſqu'à vingt-cinq pieds de long ſur un pied & demi de diamètre." *Voyages du ſieur Brue. Hiſt. génér. des Voyages, édit. in* 12, *vol.* 7, *pag.* 460.

„ Sur la rivière de Kurbali, auprès des côtes occidentales de l'Afrique, on voit des Serpens de trente pieds qui ſeroient capables d'avaler un bœuf." *Voy. de Labat, vol.* 5, *p.* 249.

„ On trouve aux Moluques, de grandes Couleuvres qui ont plus de trente pieds de long, & qui ſont d'une groſſeur proportionnée; elles rampent peſamment; on n'a jamais reconnu qu'elles ſoient venimeuſes. Ceux qui les ont vues aſſurent que, lorſqu'elles manquent de nourriture, elles mâchent d'une certaine herbe dont elles doivent la connoiſſance à l'inſtinct de la Nature; après quoi, elles montent ſur les arbres au bord de la mer, où elles dégorgent ce qu'elles ont mâché; auſſi-tot divers poiſſons l'avalent, &, tombant dans une ſorte d'ivreſſe qui les fait demeurer ſans mouvement ſur la ſurface de l'eau, ils deviennent la proie des Couleuvres." *Hiſtoire natur. des Moluques, Hiſtoire des Voyages édit. in* 12, *liv.* 1, *tom.* 31, *pag.* 199.

„ L'animal le plus rare & le plus ſingulier du genre des Reptiles, eſt un grand Serpent am-

trionales de l'Afrique (*c*). Sans doute il y a de l'exagération dans la longueur attribuée à ce monstrueux animal; sans doute il n'avoit point cent vingt pieds de long comme le rapporte le Naturaliste Romain; mais Pline ajoute que la dépouille de ce Serpent demeura long-temps suspendue dans un Temple de Rome, à une époque assez peu éloignée de celle où il écrivoit; & à moins de renoncer à tous les témoignages de l'histoire, on est obligé d'admettre l'existence d'un énorme Serpent, qui, pressé par la faim, se jetoit sur les soldats Romains lorsqu'ils s'écartoient de leur camp, & qu'on ne put mettre à mort qu'en employant contre lui un corps de troupes, & en l'écrasant sous les mêmes machines militaires qui servoient à ces vainqueurs du monde à renverser les murs ennemis. C'étoit auprès des plaines sablonneuses d'Afrique qu'eut lieu ce combat remarquable; le Serpent Devin se trouve aussi dans cette partie du monde; & comme c'est le plus grand des Serpens, c'est un individu de son espèce, qui doit avoir luté contre les armées Romaines. Ce mot de Rome antique, désigne toujours la puissance & la victoire; c'est donc la plus grande preuve que l'on puisse rapporter en faveur de la force du Serpent dont nous écrivons l'histoire, que d'exposer les moyens employés par les conquérans de la terre, pour le soumettre & lui donner la mort.

Le Devin est remarquable par la forme de sa tête, qui annonce, pour ainsi dire, la supériorite de sa force, & que l'on a comparée, avec assez de raison, à celle des chiens de chasse appelés chiens couchans (*d*). Le sommet en est élargi; le front élevé & divisé par un sillon longitudinal; les orbites sont saillantes, & les yeux très-gros; le museau est alongé, & terminé par une grande écaille blanchâtre, tachetée de jaune, placée presque verticalement, & échancrée par le bas pour laisser passer la langue; l'ouverture de la gueule très-grande; les dents sont très-longues (*e*), mais le Devin n'a point de crochets

„ phibie de vingt-cinq ou trente pieds de long, & de plus d'un pied de grosseur, que les In-
„ diens nomment *Yacu-Mama*. c'est-à-dire, *Mère de l'eau*, & qui habite ordinairement, dit-on,
„ les grands lacs formés par l'épanchement des eaux du fleuve au-dedans des terres." *Hist. naturelle des environs de l'Amazone*, *Hist. génér. des Voyages*, *tom.* 53, *p.* 445.

(*c*) „ Nota est, in punicis bellis, ad flumem Bagradam, à Regulo Imperatore ballistis, tor-
„ mentisque, ut oppidum aliquod, expugnata Serpens 120 pedum longitudinis. Pellis ejus
„ maxillæque usquè ad bellum Numantinum duravere in templo." *Pline*, *liv.* 28, *chap.* 14.

(*d*) *Séba.* — *M. Laurent*, *&c.*

(*e*) „ J'ai vu des Couleuvres Chasseuses (des Devins) vivantes, & d'autres mortes, & leur ai
„ trouvé des dents aussi grosses que celles du meilleur levrier.... Quelles armes plus redou-
„ tables que leur vitesse, jointe à l'opiniâtreté avec laquelle elles mordent? Dans le temps
„ que j'étois en Amérique, une de ces Couleuvres saisit un Laboureur par le talon & la che-
„ ville du pied; comme il étoit homme de courage, il se saisit du premier arbre qui se pré-
„ senta, & l'embrassa du mieux qu'il put en jetant des cris horribles; on accourut pour le se-
„ courir, & le Serpent se voyant pressé, serra les dents, lui coupa le talon, & s'enfuit avec
„ la vîtesse d'un trait." *Hist. de l'Orenoque*, *déjà citée*, *vol.* 3, *p.* 76.

Cleyerus, (Lettre déjà citée) rapporte que, cherchant à avoir le squelette d'un de ces grands Serpens, ses domestiques en firent cuire les chairs dans de l'eau où l'on avoit mis de la chaux vive. Un d'eux voulant nettoyer la tête du Serpent dont la cuisson avoit détaché les chairs, se blessa au doigt contre les grosses dents de l'animal. Cet accident fût suivi d'une enflure avec inflammation dans la partie affectée, d'une fièvre continue & de délire, qui ne cessèrent qu'après qu'on eut employé les remèdes convenables, & particulièrement une composition appellée *lapis Serpentinus*, & que les Jesuites faisoient alors dans l'Inde. *Toute vésicule & toute chair* avoient été emportées par la chaux vive, observe l'Auteur; par conséquent on ne doit

mobiles; quarante-quatre grandes écailles couvrent ordinairement la lèvre ſupérieure & cinquante-trois la lèvre inférieure; la queue eſt très-courte en proportion du corps qui eſt ordinairement neuf fois auſſi long que cette partie; mais elle eſt très-dure & très-forte (*f*).

Ce Serpent énorme eſt d'ailleurs auſſi diſtingué par la beauté des écailles qui le couvrent & la vivacité des couleurs dont il eſt peint, que par ſa longueur prodigieuſe. Les nuances de ces couleurs s'effacent bientôt lorſqu'il eſt mort. Elles diſparoiſſent plus ou moins, ſuivant la manière dont il eſt conſervé, & le degré d'altération qu'il peut ſubir. Il n'eſt pas ſurprenant d'après cela qu'elles aient été décrites ſi diverſement par les Auteurs, & qu'il ait été repréſenté dans des planches, de manière que les différens individus de cette eſpèce aient paru former juſqu'à neuf eſpèces différentes (*g*). Mais il y a plus: les couleurs du Serpent Devin varient beaucoup ſuivant le climat qu'il habite, & apparemment ſuivant l'âge, le ſexe, &c. Auſſi, croyons-nous très-inutile de décrire, dans les plus petits détails, celles dont il eſt paré. Nous penſons devoir nous contenter de dire qu'il a communément ſur la tête une grande tache, d'une couleur noire ou rouſſe très-foncée, qui repréſente une ſorte de croix dont la traverſe eſt quelquefois ſupprimée. Tout le deſſus de ſon dos eſt parſemé de belles & grandes taches ovales qui ont ordinairement deux ou trois pouces de longueur, qui ſont très-ſouvent échancrées à chaque bout en forme de demi-cercle, & autour deſquelles l'on voit d'autres taches plus petites de différentes formes. Toutes ſont placées avec tant de ſymmétrie, & la plupart ſont ſi diſtinguées du fond par des bordures ſombres qui, en imitant des ombres, les détachent & les font reſſortir que, lorſqu'on voit la dépouille d'un de ces Serpens, on croit moins avoir ſous les yeux un ouvrage de la Nature qu'une production de l'Art, compaſſée avec le plus de ſoin. Toutes ces belles taches, tant celles qui ſont ovales que les taches plus petites qui les environnent, préſentent les couleurs les plus agréablement mariées & quelquefois les plus vives. Les taches ovales ſont ordinairement d'un fauve doré, quelquefois noires ou rouges & bordées de blanc, & les autres taches d'un châtain plus ou moins clair, ou d'un rouge très vif, ſemé de points noirs ou roux, offrent ſouvent, d'eſpace en eſpace, ces marques brillantes que l'on voit reſplendir ſur la queue du paon ou ſur les aîles des beaux papillons, & qu'on a nommées des yeux, parce qu'elles ſont compoſées d'un cercle plus clair ou plus obſcur.

Le deſſous du corps du Devin eſt d'un cendré jaunâtre, marbré ou tacheté de noir.

On

attribuer à aucune ſorte de venin les accidens dont il parle; & ce fait ne peut pas détruire les obſervations pluſieurs fois répétées, qui prouvent que le Devin n'eſt point venimeux: d'ailleurs nous venons de voir que ſa gueule ne renferme point de crochets mobiles, ainſi que nous nous en ſommes aſſurés nous-mêmes.

(*f*) Le ſommet de la tête du Devin eſt couvert d'écailles hexagones, petites, unies & ſemblables à celles du dos; deux rangées longitudinales de grandes écailles s'étendent de chaque côté des grandes plaques, qui ſont moins longues que dans la plupart des Couleuvres, & dont on compte deux cent quarante-ſix ſous le corps & cinquante-quatre ſous la queue.

(*g*) *Séba, à l'endroit déjà cité.*

On a assez rarement l'animal entier dans les collections d'Histoire Naturelle; mais il n'est guère aucun Cabinet où la peau de ce Serpent, séparée des plaques du dessous de son corps, ne soit étendue en forme de larges bandes. On leur a donné divers noms suivant la grandeur des individus, les pays d'où on les a reçus, les variétés de leurs couleurs, & les différences qui peuvent se trouver dans les petites taches placées autour des taches ovales. Mais quelques soient ces variétés d'âge, de sexe ou de pays, c'est toujours au Serpent Devin qu'il faudra rapporter ces belles peaux; & jusqu'à présent on ne connoît point d'autre Serpent que ce dernier qui soit doué d'une taille très-considérable, & qui ait en même-temps sur le dos des taches ovales semblables à celles que nous venons d'indiquer.

Lorsque l'on considère la taille démesurée du Serpent Devin, l'on ne doit pas être étonné de la force prodigieuse dont il jouit. Indépendamment de la roideur de ses muscles, il est aisé de concevoir comment un animal qui a quelquefois trente pieds de long, peut, avec facilité, étouffer & écraser de très-gros animaux dans les replis multipliés de son corps dont tous les points agissent, & dont tous les contours saisissent la proie, s'appliquent intimement à sa surface, & en suivent toutes les irrégularités.

Cette grande puissance, cette force redoutable, sa longueur gigantesque, l'éclat de ses écailles, la beauté de ses couleurs ont inspiré une sorte d'admiration, mêlée d'effroi, à plusieurs peuples encore peu éloignés de l'état sauvage; &, comme tout ce qui produit la terreur & l'admiration, tout ce qui paroît avoir une grande supériorité sur les autres êtres est bien près de faire naître, dans des têtes peu éclairées, l'idée d'un agent surnaturel, ce n'est qu'avec une crainte religieuse que les anciens habitans du Mexique ont vu le Serpent Devin. Soit qu'ils aient pensé qu'une masse considérable, exécutant des mouvemens aussi rapides, ne pouvoit être mue que par un souffle devin, ou qu'ils n'aient regardé ce Serpent que comme un ministre de la toute puissance céleste, il est devenu l'objet de leur culte. Ils l'ont surnommé *Empereur*, pour désigner la prééminence de ses qualités. Objet de leur adoration, il a dû être celui de leur attention particulière; aucun de ses mouvemens ne leur a, pour ainsi dire, échappé; aucune de ses actions ne pouvoit leur être indifférente; ils n'ont écouté qu'avec un frémissement religieux les sifflemens longs & aigus qu'il fait entendre; ils ont cru que ces sifflemens, que ces signes des diverses affections d'un être qu'ils ne voyoient que comme merveilleux & divin devoient être liés avec leur destinée. Le hasard a fait que ces sifflemens ont été souvent beaucoup plus forts ou plus fréquens dans les temps qui ont précédé les grandes tempêtes, les maladies pestilentielles, les guerres cruelles ou les autres calamités publiques; d'ailleurs les grands maux physiques sont souvent précédés par une chaleur violente, une sécheresse extrême, un état particulier de l'atmosphère, une électricité abondante dans l'air qui doivent agiter les Serpens, & leur faire pousser des sifflemens plus forts qu'à l'ordinaire; aussi les Mexicains n'ont regardé ceux du Serpent Devin que comme l'annonce des plus grands malheurs, & ce n'est qu'avec consternation qu'ils les ont entendus.

Mais ce n'est pas seulement un culte doux & pacifique qu'il a obtenu chez les plus anciens habitans du nouveau monde. Son image y a été vénérée,

non-ſeulement au milieu de nuages d'encens, mais même de flots de ſang humain, verſé pour honorer le dieu auquel ils l'avoient conſacré, & qu'ils avoient fait cruel (*h*). Nous ne rappellons qu'en frémiſſant le nombre immenſe de victimes humaines que la hache ſanglante d'un fanatiſme aveugle & barbare a immolées ſur les autels de la divinité qu'il avoit inventée. Nous ne penſons qu'avec horreur aux monceaux de têtes & de triſtes oſſemens, trouvés par les Européens autour des temples où le Serpent ſembloit partager les hommages de la crainte (*i*); & tant il faut de temps dans tous les pays pour que la raiſon brille de tout ſon éclat, la ſuperſtition qui a, pour ainſi dire, diviniſé le Devin, n'a pas ſeulement régné en Amérique. Auſſi grand, auſſi puiſſant, auſſi redoutable dans les contrées ardentes de l'Afrique, il y a inſpiré la même terreur, y a paru auſſi merveilleux, y a été également regardé par des eſprits encore trop peu élevés au-deſſus de la brute, comme le ſouverain Diſpenſateur des biens & des maux. On l'y a également adoré; on en a fait un dieu ſur les côtes brûlantes du Mozambique, comme auprès du lac de Mexico, & il paroît même que le Japonois s'eſt proſterné devant lui (*k*).

Mais ſi l'opinion religieuſe ne l'a pas fait régner ſur l'homme dans toutes les contrées équatoriales, tant de l'ancien que du nouveau continent, il n'en eſt preſque aucune où il n'ait exercé ſur les animaux l'empire de ſa force. Il habite en effet preſque tous les pays où il a trouvé aſſez de chaleur pour ne rien perdre de ſon activité, aſſez de proie pour ſe nourrir, & aſſez d'eſpace pour n'être pas trop ſouvent tourmenté par ſes ennemis; il vit dans les Indes orientales & dans les grandes iſles de l'Aſie, ainſi que dans les parties de l'Amérique voiſines des deux Tropiques (*l*); il paroît même qu'autrefois il habitoit à des latitudes plus éloignées de la ligne, & qu'il vivoit dans le Pont, lorſque cette contrée, plus remplie de bois, de marais & moins peuplée, lui préſentoit une ſurface plus libre ou plus analogue à ſes habitudes & à ſes appétits. Les relations des Anciens doivent donner une bien grande idée de l'haleine empeſtée qui s'exhaloit de ſa gueule, puiſque Métrodore a écrit que l'immenſe Serpent qu'il a placé dans cette contrée du Pont, & qui devoit être le Devin, avoit le pouvoir d'attirer dans ſa gueule béante, les oiſeaux qui voloient au-deſſus de ſa tête, même à une aſſez grande hauteur (*m*). Ce pouvoir n'a conſiſté ſans doute que dans la corruption de l'haleine du

(*h*) La Divinité ſuprême des Mexicains, nommée *Vitzilipuztli*, étoit répréſentée tenant dans ſa main droite un Serpent, par lequel nous devons croire, d'après tout ce que nous venons de dire, qu'ils vouloient déſigner l'eſpèce du Serpent Devin. Les Temples & les Autels de cette Divinité, à laquelle ils faiſoient des ſacrifices barbares, offroient l'image du Serpent. *Hiſt. génér. des Voyages*, édit. in 12, tom. 48.

(*i*) Ibid.

(*k*) *Simon de Vries, cité dans Séba.*

(*l*) Il ſe pourroit que le Serpent de la Jamaïque déſigné dans Brown par la phraſe ſuivante; *Cenchris tardigrada major lutea, maculis nigris notata; caudâ breviori & craſſiori*, appellé en Anglois *the Yellow Snake*, & qui parvient ordinairement à la longueur de ſeize ou vingt pieds, fût de l'eſpèce du Devin, & qu'on ne lui eût donné l'épithète de *lent* (*tardigrada*), que parce qu'on l'auroit vu dans le temps de ſa digeſtion, ou dans un commencement d'engourdiſſement. *Brown, Hiſt. natur. de la Jamaïque*, p. 461.

(*m*) „ Metrodorus . . . circa rhyndacum amnem in Ponto, ut ſuper volantes quamvis alte „ perniciterque alites hauſta raptas abſorbeant." *Pline, liv.* 28, *chap.* 14.

Serpent qui, viciant l'air à une très-petite distance, & l'imprégnant de miasmes putrides & délétères, a pu, dans certaines circonstances, étourdir des oiseaux, leur ôter leurs forces, les plonger dans une sorte d'asphixie, & les contraindre à tomber dans la gueule énorme, ouverte pour les recevoir; mais quelque exagéré que soit le fait rapporté par Métrodore, il prouve la grandeur du Serpent auquel il l'a attribué, & confirme notre conjecture au sujet de l'identité de son espèce avec celle du Devin.

D'un autre côté, peu de temps avant celui où Pline a écrit, & sous l'empire de Claude, on tua, auprès de Rome, suivant ce Naturaliste, un très-grand Serpent du genre des Boa, dans le ventre duquel on trouva le corps entier d'un petit enfant, & qui pouvoit bien être de l'espèce du Devin (*n*). J'ai souvent ouï dire aussi à plusieurs habitans des provinces méridionales de France, que dans quelques parties de ces provinces, moins peuplées, plus couvertes de bois, plus entrecoupées par des collines, d'un accès plus difficile, & présentant plus de cavernes & d'anfractuosités, on avoit vu des Serpens d'une longueur très-considérable, qu'on auroit dû peut-être rapporter à l'espèce ou du moins au genre du Devin (*o*).

Mais c'est sur-tout dans les déserts brûlans de l'Afrique, qu'exerçant une domination moins troublée, il parvient à la longueur la plus considérable. On frémit lorsqu'on lit, dans les Relations des Voyageurs qui ont pénétré dans l'intérieur de cette partie du monde, la manière dont l'énorme Serpent Devin s'avance au milieu des herbes hautes & des broussailles, ayant quelquefois plus de dix-huit pouces de diamètre, & semblable à une longue & grosse poûtre qu'on remueroit avec vîtesse. On apperçoit de loin, par le mouvement des plantes qui s'inclinent sous son passage, l'espèce de sillon que tracent les diverses ondulations de son corps; on voit fuir devant lui les troupeaux de gazèles & d'autres animaux dont il fait sa proie; & le seul parti qui reste à prendre dans ces solitudes immenses pour se garantir de sa dent meurtrière & de sa force funeste, est de mettre le feu aux herbes dejà à demi-brûlées par l'ardeur du soleil. Le fer ne suffit pas contre ce dangereux Serpent, lorsqu'il est parvenu à toute sa longueur, & sur-tout lorsqu'il est irrité par la faim. L'on ne peut éviter la mort qu'en couvrant un pays immense de flammes qui se propagent avec vîtesse au milieu de végétaux presqu'entièrement desséchés, en

(*n*) „ Faciunt his fidem in Italia appellatæ Boæ; in tantam amplitudinem exeuntes ut divo „ Claudio Principe, occisæ in Vaticano solidus in alvo spectatus sit infans." *Pline*, *liv.* 28, *chap.* 14.

(*o*) Schwenckfeld dit, dans son histoire des Reptiles de la Silésie, qu'un homme digne de foi lui avoit assuré qu'on trouvoit dans cette Province, des Serpens longs de huit coudées & de la grosseur du bras; il les appelle *Boa*, *Natrix domestica*, *Serpens palustris*, *Serpens aquatilis*, *Anguis Boa*, *Draco Serpens*. Il est dit dans les Mémoires des Curieux de la Nature, pour l'année 1682, que peu de temps auparavant on avoit pris, auprès de Lausanne en Suisse, un si grand Serpent, que sa circonférence égaloit celle *de deux cuisses très-grosses*. La relation ajoutoit que ce Serpent étoit monstrueux, & qu'il avoit des oreilles; & il est à remarquer que, dans presque tous les récits vagues & peu circonstanciés que l'on a faits concernant les énormes Serpens des Provinces méridionales de France, on leur a toujours supposé des oreilles, quoiqu'aucune espèce de Serpent n'ait même d'ouverture apparente pour l'organe de l'ouïe. Voyez les Mêlanges des Curieux de la Nature de Vienne, *Décur.* 2, *an.* 1682, *observ. de Charl. Offredi*, *p.* 317.

excitant ainſi un vaſte incendie, & en élevant, pour ainſi dire, un rempart de feu contre la pourſuite de cet énorme animal. Il ne peut être, en effet, arrêté, ni par les fleuves qu'il rencontre, ni par les bras de mer dont il fréquente ſouvent les bords, car il nage avec facilité, même au milieu des ondes agitées *(p)*; & c'eſt envain, d'un autre côté, qu'on voudroit chercher un abri ſur de grands arbres; il ſe roule, avec promptitude, juſqu'à l'extrémité des cimes les plus hautes *(q)*; auſſi vit-il ſouvent dans les forêts. Enveloppant les tiges dans les divers replis de ſon corps, il ſe fixe ſur les arbres à différentes hauteurs, & y demeure ſouvent long-temps en embuſcade, attendant patiemment le paſſage de ſa proie. Lorſque, pour l'atteindre ou pour ſauter ſur un arbre voiſin, il a une trop grande diſtance à franchir, il entortille ſa queue autour d'une branche, & ſuſpendant ſon corps alongé à cette eſpèce d'anneau, ſe balançant & tout d'un coup, s'élançant avec force, il ſe jette comme un trait ſur ſa victime, ou contre l'arbre auquel il veut s'attacher.

Il ſe retire auſſi quelquefois dans les cavernes des montagnes, & dans d'autre antres profonds où il a moins à craindre les attaques de ſes ennemis, & où il cherche un aſyle contre les températures froides, les pluies trop abondantes, & les autres accidens de l'atmoſphère qui lui ſont contraires.

Il eſt connu ſous le nom trivial de *grande Couleuvre*, ſur les rivages noyés de la Guyane: il y parvient communément à la grandeur de trente pieds, & même, dans certains endroits, à celle de quarante. Comme le nom qu'il y porte y eſt donné à preſque tous les Serpens qui joignent une grande force à une longueur conſidérable, & qui, en même-temps, n'ont point de venin, & ſont dépourvus des crochets mobiles qu'on remarque dans les Vipères, on eſt aſſez embarraſſé pour diſtinguer, parmi les divers faits rapportés par les Voyageurs, touchant les Serpens, ceux qui conviennent au Devin. Il paroît bien conſtaté cependant qu'il y jouit d'une force aſſez grande, pour qu'un ſeul coup de ſa queue renverſe un animal aſſez gros, & même l'homme le

(p) „ Le Paraguay a des Serpens qu'on nomme *Chaſſeurs* (c'eſt l'eſpèce du Devin, à laquelle „ on a donné ce nom en pluſieurs contrées), qui montent ſur les arbres pour découvrir leur „ proie, & qui s'élançant deſſus quand elle s'approche, la ſerrent avec tant de force, qu'elle „ ne peut ſe remuer, & la dévorent toute vivante: mais lorſqu'ils ont avalé des bêtes entiè„ res, ils deviennent ſi peſans, qu'ils ne peuvent plus ſe traîner.... Pluſieurs de ces mons„ trueux Reptiles vivent de poiſſon, & le Père de Montoya raconte qu'il vit un jour une „ Couleuvre dont la tête étoit de la groſſeur d'un veau, & qui pêchoit ſur le bord d'une ri„ vière; elle commençoit par jeter de ſa gueule beaucoup d'écume dans l'eau, enſuite y plon„ geant la tête, & demeurant quelque temps immobile, elle ouvroit tout-d'un-coup la gueule „ pour avaler quantité de poiſſons que l'écume ſembloit attirer. Une autrefois le même Miſ„ ſionnaire vit un Indien de la plus grande taille, qui, étant dans l'eau juſqu'à la ceinture, „ occupé de la pêche, fut englouti par une Couleuvre qui, le lendemain, le rejeta tout entier." *Hiſtoire générale des Voyages, édit. in 12, tom. 55, pag. 420 & ſuiv.*

(q) „ M. Salmon nous apprend que, dans l'Iſle de Macaſſar, il y a des ſinges, auſſi féroces „ que les chats ſauvages, qui attaquent les voyageurs, ſur-tout les femmes, & les mangent „ après les avoir mis en pièces; de ſorte qu'on eſt obligé, pour s'en défendre, d'aller toujours „ armé. Il ajoute que ces ſinges ne craignent d'autres bêtes que les Serpens, qui les pour„ ſuivent avec une viteſſe extraordinaire & vont les chercher juſques ſur les arbres, ce qui „ les oblige d'aller en troupes pour s'en garantir, ce qui n'empêche pas qu'ils ne les attaquent „ & ne les avalent tout en vie, lorſqu'ils peuvent les attraper." *Hiſt. natur. de l'Orenoque, vol. 3, pag. 78.* Les récits des autres Voyageurs nous portent à croire que l'eſpèce de Serpent dont a parlé M. Salmon eſt celle du Devin.

plus vigoureux. Il y attaque le gibier le plus difficile à vaincre; on l'y a vu avaler des chèvres & étouffer des cougars, ces repréſentans du tigre dans le nouveau monde. Il dévore quelquefois, dans les Indes orientales, des animaux encore plus conſidérables, ou mieux défendus, tels que des porc-épics, des cerfs & des taureaux *(r)*; & ce fait effrayant étoit déjà connu des Anciens *(s)*.

Lorſqu'il apperçoit un ennemi dangereux, ce n'eſt point avec ſes dents qu'il commence un combat qui alors ſeroit trop déſavantageux pour lui; mais il ſe précipite avec tant de rapidité ſur ſa malheureuſe victime, l'enveloppe dans tant de contours, la ſerre avec tant de force, fait craquer ſes os avec tant de violence, que, ne pouvant ni s'échapper, ni uſer de ſes armes, & reduite à pouſſer de vains mais d'affreux hurlemens, elle eſt bientôt étouffée ſous les efforts multipliés du monſtrueux Reptile.

Si le volume de l'animal expiré eſt trop conſidérable pour que le Devin puiſſe l'avaler, malgré la grande ouverture de ſa gueule, la facilité qu'il a de l'agrandir, & l'extenſion dont preſque tout ſon corps eſt ſuſceptible, il continue de preſſer ſa proie miſe à mort; il en écraſe les parties les plus compactes; &, lorſqu'il ne peut point les briſer ainſi avec facilité, il l'entraîne en ſe roulant avec elle auprès d'un gros arbre, dont il renferme le tronc dans ſes replis; il place ſa proie entre l'arbre & ſon corps; il les environne l'un & l'autre de ſes nœuds vigoureux; &, ſe ſervant de la tige noueuſe comme d'une ſorte de levier, il redouble ſes efforts, & parvient bientôt à comprimer en tout ſens, & à moudre, pour ainſi dire, le corps de l'animal qu'il a immolé *(t)*.

Lorſqu'il a donné ainſi à ſa proie toute la ſoupleſſe qui lui eſt néceſſaire, il l'alonge en continuant de la preſſer, & diminue d'autant ſa groſſeur; il l'imbibe de ſa ſalive ou d'une ſorte d'humeur analogue qu'il repand en abondance; il pétrit pour ainſi dire, à l'aide de ſes replis, cette maſſe devenue informe, ce corps qui n'eſt plus qu'un compoſé confus de chairs ramolliers & d'os concaſſés *(u)*. C'eſt alors qu'il l'avale, en la prenant par la tête, en l'attirant

(r) „ Ces Serpens (ceux dont parle ici l'Auteur ſont évidemment des Serpens Devins) ont „ plus de vingt-cinq pieds de longueur, & quoiqu'ils ne paroiſſent pas pouvoir avaler de gros „ animaux, l'expérience prouve le contraire. J'achetai d'un chaſſeur un de ces Serpens, que „ je diſſéquai, & dans le ventre duquel je trouvai un cerf entier de moyen-âge & revêtu en„ core de ſa peau; j'en achetai un autre qui avoit dévoré un bouc ſauvage, malgré les gran„ des cornes dont il étoit armé; & je tirai du ventre d'un troiſième, un porc-épic entier & „ garni de ſes piquans. Dans l'Iſle d'Amboine, une femme groſſe fut un jour avalée toute en„ tière par un de ces Serpens." *Extrait d'une Lettre d'André Cleyerus, écrite de Batavia à Mentzelius, Éphémérides des Curieux de la Nature. Nuremberg*, 1684, *Décade* 2, *an.* 2, 1683, *p.* 18.

(s) Megaſthenes ſcribit, in India Serpentes in tantam magnitudinem adoleſcere, ut ſolidos hauriant cervos tauroſque. *Pline, liv.* 28, *chap.* 14.

(t) *Lettre d'André Cléyerus, déjà citée.* L'Auteur ajoute: „ dans le Royaume d'Aracan, ſur „ les confins de celui de Bengale, on a vu un Serpent (un Devin) demeſuré ſe jeter, auprès „ des bords d'un fleuve, ſur un très-grand urus (bœuf ſauvage), & donner un ſpectacle affreux „ par ſon combat avec ce terrible animal; on pouvoit entendre, à la diſtance d'une portée de „ canon d'un très-grand calibre, le craquement des os de l'urus, briſés par les efforts de ſon „ ennemi."

(u) *Notes communiquées par M. de la Borde, Correſpondant du Cabinet du Roi. Lettre d'André Cléyerus.*

à lui, & en l'entraînant dans son ventre par de fortes aspirations plusieurs fois répétées; mais, malgré cette préparation, sa proie est quelquefois si volumineuse qu'il ne peut l'engloutir qu'à demi; il faut qu'il ait digéré au moins en partie la portion qu'il a déjà fait entrer dans son corps, pour pouvoir y faire pénétrer l'autre & l'on a souvent vu le Serpent Devin la gueule horriblement ouverte, & remplie d'une proie à demi-dévorée, étendu à terre, & dans une sorte d'inertie qui accompagne presque toujours sa digestion (*v*).

Lorsqu'en effet il a assouvi son appétit violent, & rempli son ventre de la nourriture nécessaire à l'entretien de sa grande masse, il perd, pour un temps, son agilité & sa force; il est plongé dans une espèce de sommeil; il gît sans mouvement, comme un lourd fardeau, le corps prodigieusement enflé; & cet engourdissement, qui dure quelquefois cinq ou six jours, doit être assez profond; car, malgré tout ce qu'il faut retrancher des divers récits publiés, touchant ce Serpent, il paroît que, dans différens pays, particulièrement aux environs de l'Isthme de Panama en Amérique, des Voyageurs, rencontrant le Devin à demi-caché sous l'herbe épaisse des forêts qu'ils traversoient, ont plusieurs fois marché sur lui dans le temps où sa digestion le tenoit dans une espèce de torpeur. Ils se sont même reposés, a-t-on écrit, sur son corps gissant à terre, & qu'ils prenoient, à cause des feuillages dont il étoit couvert, pour un tronc d'arbre renversé, sans faire faire aucun mouvement au Serpent, assoupi par les alimens qu'il avoit avalés, ou peut-être engourdi par la fraîcheur de la saison. Ce n'est que, lorsqu'allumant du feu trop près de l'énorme animal, ils lui ont redonné, par cette chaleur, assez d'activité, pour qu'il recommençât à se mouvoir, qu'ils se sont apperçus de la présence du grand Reptile, qui les a glacés d'effroi, & loin duquel ils se sont précipités (*w*).

(*v*) *Laurenti, Specimen Medicum.*

(*w*) „ On ne sera pas surpris que ces sortes de Couleuvres (les Couleuvres Chasseuses ou „ les Devins) parviennent à une grosseur si démesurée, si l'on se rappelle que ces pays sont „ déserts & couverts de forêts immenses. . . . . Le Père Simon rapporte que dix-huit Espagnols étant arrivés dans les bois de *Coro*, dans la Province de *Venezuela*, & se trouvant fatigués de la marche qu'ils avoient faite, ils s'assirent sur une de ces Couleuvres, croyant „ que ce fût un vieux tronc d'arbre abattu, & que lorsqu'ils s'y attendoient le moins, l'animal commença à marcher, ce qui leur causa une surprise extrême." *Hist. natur. de l'Orenoque, par le P. Gumilla, vol.* 3, *pag.* 77.

„ On trouve encore une espèce de Serpens fort extraordinaires, longs de quinze à vingt „ pieds, & si gros, qu'ils peuvent avaler un homme. Ils ne passent pas cependant pour les „ plus dangereux, parce que leur monstrueuse grosseur les fait découvrir de loin & donne plus „ de facilité à les éviter. On n'en rencontre guère que dans les lieux inhabités. Dellon en „ vit plusieurs fois de morts, après de grandes inondations qui les avoient fait périr, & qui „ les avoient entraînés dans les campagnes ou sur le rivage de la mer; à quelque distance on „ les auroit pris pour des troncs d'arbres abattus ou desséchés. Mais il les peint beaucoup mieux „ dans le récit d'un accident dont on ne peut douter sur son témoignage, & qui confirme „ ce qu'on a lu dans d'autres relations sur la voracité de quelques Serpens des Indes.

„ Pendant la récolte du riz, quelques Chrétiens qui avoient été Gentils, étant allés travailler à la terre, un jeune enfant qu'ils avoient laissé seul & malade à la maison, en sortit „ pour s'aller coucher à quelques pas de la porte, sur des feuilles de palmier, où il s'endormit jusqu'au soir. Ses parens, qui revinrent fatigués du travail, le virent dans cet état; „ mais, ne pensant qu'à préparer leur nourriture, ils attendirent qu'elle fut prête pour l'aller „ éveiller. Bientôt ils lui entendirent pousser des cris à demi-étouffés qu'ils attribuèrent à son „ indisposition; cependent, comme il continuoit de se plaindre, quelqu'un sortit & vit, en „ s'approchant, qu'une de ces grosses Couleuvres avoit commencé à l'avaler. Lembarras du

Ce long état de torpeur a fait croire à quelques Voyageurs que le Serpent Devin avaloit quelquefois des animaux d'un volume si considérable qu'il étoit étouffé en les dévorant; & c'est ce temps d'engourdissement que choisissent les habitans des pays qu'il fréquente, pour lui faire la guerre, & lui donner la mort. Car, quoique le Devin ne contienne aucun poison, il a besoin de tant consommer, que son voisinage est dangereux pour l'homme, & sur-tout pour la plupart des animaux domestiques & utiles. Les habitans de l'Inde, les Nègres de l'Afrique, les Sauvages du nouveau Monde se réunissent plusieurs autour de l'habitation du Serpent Devin. Ils attendent le moment où il a dévoré sa proie, & hâtent même quelquefois cet instant, en attachant auprès de l'antre du Serpent quelque gros animal qu'ils sacrifient, & sur lequel le Devin ne manque pas de s'élancer. Lorsqu'il est repu il tombe dans cet affaissement & cette insensibilité dont nous venons de parler; & c'est alors qu'ils se jettent sur lui, & lui donnent la mort sans crainte comme sans danger. Ils osent, armés d'un simple lac, s'approcher de lui & l'étrangler, ou ils l'assomment à coups de branches d'arbres (x). Le desir de se délivrer d'un

père & de la mère fut aussi grand que leur douleur; on n'osoit irriter la Couleuvre, de peur qu'avec ses dents elle ne coupât l'enfant en deux, ou qu'elle n'achevât de l'engloutir, enfin, de plusieurs expédiens, on préféra celui de la couper par le milieu du corps, ce que le plus adroit & le plus hardi exécuta fort heureusement d'un seul coup de sabre; mais comme elle ne mourut pas d'abord, quoique séparée en deux, elle serra de ses dents le corps tendre de l'enfant. . . . . . . & il expira peu de momens après.

,, Schouten donne à ces monstres affamés, le nom de Polpogs. Ils ont, dit-il, la tête affreuse & presque semblable à celle du sanglier; leur gueule & leur gosier s'ouvrent jusqu'à l'estomac, lorsqu'ils voyent une grosse pièce à dévorer; leur avidité doit être extrême, car ils s'étranglent ordinairement lorsqu'ils dévorent un homme ou quelqu'animal. On prétend d'ailleurs que l'espèce n'est pas venimeuse. Il est vrai que nos soldats, pressés de la faim, en ayant quelquefois trouvé qui venoient de crever pour avoir avalé une trop grosse pièce, telle qu'un veau, les ont ouverts, en ont tiré la bête qu'ils avoient dévorée, sans qu'il leur en soit arrivé le moindre mal." *Description du Malabar, Hist. génér. des Voyages, édit. in 12. vol. 43, pag.* 345.

(x) *Lettre d'André Cléyerus.*

Nous croyons qu'on verra ici avec plaisir le récit de la manière dont, suivant Diodore de Sicile, on prit, en Egypte & sous un Ptolomée, un Serpent énorme qui, à cause de sa grandeur, ne peut être rapporté qu'à l'espèce du Devin. ,, Plusieurs chasseurs, encouragés par la munificence de Ptolomée, résolurent de lui amener à Alexandrie un des plus grands Serpens. Cet énorme Reptile, long de *trente coudées*, vivoit sur le bord des eaux, il y demeuroit immobile, couché à terre & son corps replié en cercle; mais lorsqu'il voyoit quelque animal approcher du rivage qu'il habitoit, il se jetoit sur lui avec impétuosité, le saisissoit avec sa gueule, ou l'enveloppoit dans les replis de sa queue. Les chasseurs l'ayant apperçu de loin, imaginèrent qu'ils pourroient aisément le prendre dans des lacs & l'entourer de chaînes; ils s'avancèrent avec courage, mais lorsqu'ils furent plus près de ce Serpent démesuré, l'éclat de ses yeux étincelans, son dos hérissé d'écailles, le bruit qu'il faisoit en s'agitant, sa gueule ouverte & armée de dents longues & crochues, son regard horrible & féroce, les glacèrent d'effroi: ils osèrent cependant s'avancer pas à pas, & jeter de forts liens sur sa queue; mais à peine ces liens eurent-ils touché le monstrueux animal, que se retournant avec vivacité, & faisant entendre des sifflemens aigus, il dévora le chasseur qui se trouva le plus près de lui, en tua un second d'un coup de sa queue, & mit les autres en fuite. Ces derniers ne voulant cependant pas renoncer à la récompense qui les attendoit, & imaginant un nouveau moyen, firent faire un rêt composé de cordes très-grosses, & proportionné à la grandeur de l'animal; ils le placèrent auprès de la caverne du Serpent, & ayant bien observé le temps de sa sortie & de sa rentrée, ils profitèrent de celui où l'énorme Reptile étoit allé chercher sa proie, pour boucher avec des pierres l'entrée de son repaire. Lorsque le Serpent revient,

animal deſtructeur, n'eſt pas le ſeul motif qu'on ait pour en faire la chaſſe. Les habitans de l'iſle de Java, les Nègres de la Côte d'Or & pluſieurs autres peuples mangent ſa chair, qui eſt pour eux un mets agréable (y); dans d'autres pays, ſa peau ſert de parure; les habitans du Mexique ſe revêtoient de ſa

„ ils ſe montrèrent tous à-la-fois avec pluſieurs hommes armés d'arcs & de frondes, pluſieurs „ autres à cheval; & d'autres qui faiſoient réſonner à grand bruit des trompettes & d'autres „ inſtrumens retentiſſans; le Serpent ſe voyant entouré de cette multitude, ſe redreſſoit & jetoit „ l'effroi, par ſes horribles ſifflemens, parmi ceux qui l'environnoient; mais effrayé lui-„ même par les dards qu'on lui lançoit, la vue des chevaux, le grand nombre de chiens qui „ aboyoient, & le bruit aigu des trompettes, il ſe précipita vers l'entrée ordinaire de ſa ca-„ verne; la trouvant fermée, & toujours troublé de plus en plus par le bruit des trompettes, „ des chiens & des chaſſeurs, il ſe jeta dans le rêt, où il fit entendre des ſifflemens de rage; „ mais tous ſes efforts furent vains, & ſa force cédant à tous les coups dont on l'aſſaillit, & à „ toutes les chaînes dont on le lia, on le conduiſit à Alexandrie, où une longue diète apaiſa „ ſa férocité."

(y) „ Les Nègres de la Côte d'Or mangent le chair de ces grands Serpens, & la préfèrent „ à la meilleure volaille." *Hiſt. génér. des Voyages*, *édit.* in 12, *vol.* 14, *pag.* 213. „ Quel-„ ques domeſtiques Nègres de Boſman apperçurent, près de Mauri (ſur la Côte d'Or), un „ Serpent de dix-ſept pieds de long & d'une groſſeur proportionnée. Il étoit au bord d'un „ trou rempli d'eau, entre deux porc-épics, avec leſquels il s'engagea dans un combat fort „ animé.... Les Nègres terminèrent la bataille en tuant les trois champions à coups de fuſil; „ ils les apportèrent à Mauri, où, raſſemblant leurs camarades, ils en firent enſemble un feſtin „ délicieux." *Ibid. pag.* 216.

„ Lopez parle d'un Serpent d'exceſſive grandeur qui a quelquefois, dit-il, vingt-cinq empas „ de long ſur cinq de large, & dont la gueule & le ventre ſont ſi vaſtes, qu'il eſt capable „ d'avaler un cerf entier. Les Nègres l'appellent, dans leur langue, le grand Serpent d'eau, „ ou le grand Hydre. Il vit, en effet, dans les rivières, mais il cherche ſa proie ſur terre, „ & monte ſur quelque arbre, d'où il guette les beſtiaux; s'il en voit un qu'il puiſſe ſaiſir, „ il ſe laiſſe tomber deſſus, s'entortille autour de lui, le ſerre de ſa queue, & l'ayant mis hors „ d'état de ſe défendre, il le tue par ſes morſures, enſuite il le traîne dans quelque lieu écarté, „ où il le dévore à ſon aiſe; peau, dit l'Auteur, os & cornes. Lorſqu'il s'eſt bien rempli, „ il tombe dans une eſpèce de ſtupidité ou de ſommeil ſi profond, qu'un enfant feroit capable „ de le tuer. Il demeure dans cet état l'eſpace de cinq à ſix jours, à la fin deſquels il revient „ à lui même. Cette redoutable eſpèce de Serpent change de peau dans la ſaiſon ordinaire, & „ quelquefois après s'être monſtrueuſement raſſaſiée. Ceux qui la trouvent ne manquent pas „ de la montrer en ſpectacle. La chair de cet animal paſſe, entre les Nègres, pour un mets „ plus délicieux que la volaille. Lorſqu'il leur arrive de mettre le feu à quelque bois épais, „ ils y trouvent quantité de ces Serpens tout rôtis, dont ils font un admirable feſtin. Ce récit „ eſt confirmé par Carli; il raconte qu'un jour, étant à ſe promener ſous des arbres, près de „ Kolumgo, les Nègres de ſa compagnie découvrirent un grand Serpent qui traverſoit la rivière „ de Quanza; ils s'efforcèrent de le faire retourner ſur ſes traces en pouſſant des cris & lui „ jetant des mottes de terre, car il ne ſe trouve point de pierres dans le pays; mais rien ne „ put l'empêcher de gagner le rivage & de prendre poſte dans un petit bois aſſez près de la „ maiſon. Il ſe trouve de ces Serpens, dit le même Auteur, qui ont vingt-cinq pieds de long „ & qui ſont de la groſſeur d'un poulain. Ils ne font qu'un morceau d'une brebis; auſſitôt „ qu'ils l'ont avalée, ils vont faire leur digeſtion au ſoleil; les Nègres, qui connoiſſent leurs „ uſages, apportent beaucoup de ſoin à les obſerver, & les tuent facilement dans cet état, „ pour le ſeul plaiſir d'en manger la chair. Ils les écorchent & ne jettent que la queue, la „ tête & les entrailles. Ce Serpent paroît être le même qui porte, ſuivant Dapper, le nom „ d'*Embamma* dans le Royaume d'Angola; & celui de *Minia* dans le pays des *Quojas*. Sa „ gueule, ajoute cet Ecrivain, eſt d'une grandeur ſi extraordinaire, qu'il peut avaler un bouc, „ ou même un cerf entier. Il s'étend dans les chemins comme une pièce de bois mort, & „ d'un mouvement fort léger, il ſe jette ſur les paſſans, hommes ou animaux." *Hiſtoire naturelle de Congo, d'Angola & de Benguela. Hiſtoire générale des Voyages*, *édit.* in 12, *liv* 13, *tom.* 17, *pag.* 249 & *ſuiv.*

ſa belle dépouille; &, dans ces temps antiques où des monſtres de toute eſpèce ravageoient des contrées de l'ancien continent, que l'art de l'homme commençoit à peine d'arracher à la nature, combien de héros portèrent la peau de grands Serpens qu'ils avoient mis à mort, & qui étoient vraiſemblablement de l'eſpèce ou du genre du Devin, comme des marques de leur valeur, & des trophées de leur victoire.

C'eſt lorſque la ſaiſon des pluies eſt paſſée dans les contrées équatoriales, que le Devin ſe dépouille de ſa peau altérée par la diſette qu'il éprouve quelquefois, ou par l'action de l'atmoſphère, par le frottement de divers corps, & par toutes les autres cauſes extérieures qui peuvent la dénaturer. Le plus ſouvent il ſe tient caché pendant que ſa nouvelle peau n'eſt pas encore endurcie, & qu'il n'oppoſeroit à la pourſuite de ſes ennemis qu'un corps foible & dépourvu de ſon armure. Il doit demeurer alors renfermé ou dans le plus épais des forêts, ou dans les antres profonds qui lui ſervent de retraite. Nous penſons, au reſte, qu'ordinairement il ne s'engourdit complètement dans aucune ſaiſon de l'année. Il ne ſe trouve, en effet, que dans les contrées très-voiſines des Tropiques où la ſaiſon des pluies n'amène jamais une température aſſez froide pour ſuſpendre ſes mouvemens vitaux. Et comme cette ſaiſon des pluies varie beaucoup dans les différentes Contrées équatoriales de l'ancien & du nouveau Continent, & qu'elle dépend de la hauteur des montagnes, de leur ſituation, des vents, de la poſition des lieux, en deçà, ou au-delà de la ligne, &c. le tems du renouvellement de la peau & des forces du Serpent, doit varier quelquefois de pluſieurs mois & même d'une demi-année. Mais c'eſt toujours lorſque le ſoleil du printemps redonne l'activité à la Nature, que le Serpent Devin rajeuni, pour ainſi dire, plus fort, plus agile, plus ardent que jamais, revêtu d'une peau nouvelle, ſort des retraites cachées où il a dépouillé ſa vieilleſſe, & s'avance l'œil en feu ſur une terre embraſée des nouveaux rayons d'un ſoleil plus actif. Il agite ſa grande maſſe en ondes ſinueuſes au milieu des bois parés d'une verdure plus fraîche; faiſant entendre au loin ſon ſifflement d'amour, redreſſant avec fierté ſa tête, impatient de la nouvelle flamme qu'il éprouve, s'élançant avec impétuoſité, il appelle, pour ainſi dire, ſa compagne à laquelle il s'unit par des liens ſi étroits, que leur deux corps ne paroiſſent plus en former qu'un ſeul. La fureur avec laquelle le Devin ſe jette alors ſur ceux qui l'approchent & le troublent dans ſes plaiſirs, ou le courage avec lequel il demeure uni à ſa femelle malgré la pourſuite de ſes ennemis & les bleſſures qu'il peut recevoir, paroiſſent être les effets d'une union auſſi vivement ſentie qu'elle eſt ardemment recherchée: point de conſtance cependant dans leur affection; lorſque leurs deſirs ſont ſatisfaits, le mâle & la femelle ſe ſéparent; bientôt ils ne ſe connoiſſent plus, & la femelle va ſeule au bout d'un tems dont on ignore la durée, dépoſer ſes œufs ſur le ſable ou ſous des feuillages.

C'eſt ici l'exemple le plus frappant d'une grande différence entre la groſſeur de l'œuf & la grandeur à laquelle parvient l'animal qui en ſort. Les œufs du Devin n'ont en effet que deux ou trois pouces dans leur plus grand diamètre. Toute la matière dans laquelle le fœtus eſt renfermé n'eſt donc que de quelques pouces cubes; & cependant le Serpent lorſqu'il a atteint tout ſon

développement, ne contient-il pas quarante ou cinquante pieds cubes de matière.

Ces œufs ne sont point couvés par la femelle; la chaleur de l'atmosphère les fait seule éclore; ou tout au plus dans certaines contrées comme celles, par exemple, où l'humidité domine trop sur la chaleur, la femelle a le soin de pondre dans quelques endroits plus abrités, & où des substances fermentatives & ramassées augmentent par la chaleur qu'elles produisent, l'effet de celle de l'atmosphère. On ignore combien de jours les œufs demeurent exposés à cette chaleur, avant que les petits Serpens éclosent.

La grande différence qu'il y a entre la petitesse du Serpent contenu dans son œuf, & la grandeur démesurée du Serpent adulte, doit faire présumer que ce n'est qu'au bout d'un temps très-long, que le Devin est entièrement développé; & n'est-ce pas une preuve que ce Serpent vit un assez grand nombre d'années? Le nombre de ces années doit en effet être d'autant plus considérable que le Devin est aussi vivace que la plupart des autres Serpens. Ses différentes parties jouissent de quelques mouvemens vitaux, même après qu'elles ont été entièrement séparées du reste du corps (z). On a vu, par exemple, la tête d'un Devin coupée dans le moment où le Serpent mordoit avec fureur, continuer de mordre pendant quelques instans, & serrer même alors avec plus de force, la proie qu'il avoit saisie, les deux mâchoires se rapprochant par un effet de la contraction que les muscles éprouvoient encore. Lorsque cette contraction eut entièrement cessé, on eut de la peine à desserrer les mâchoires, tant les parties de la tête étoient devenues roides; ce qui fit croire qu'elle conservoit quelque action, lorsque cependant il ne lui en restoit plus aucune (a).

(z) Voyez, à ce sujet, Marcgrave, à l'endroit déjà cité.

(a) Ce fait m'a été confirmé, relativement au Devin ou à d'autres grands Serpens, par plusieurs Voyageurs qui étoient allés dans l'Amérique méridionale, & particulièrement par M. le Baron de Widerspach, Correspondant du Cabinet du Roi.

L'HIPNALE (a).

C'EST un assez beau Serpent qui, ainsi que le Devin, appartient au genre des Boa, & a de grandes plaques sous la queue ainsi que sous le corps, mais qui lui est bien inférieur par sa longueur & par sa force. On le trouve dans le Royaume de Siam. Le plus grand nombre des individus de cette espèce, qui ont été conservés dans les Cabinets, n'avoient guère qu'un pouce & demi de circonférence & deux ou trois pieds de longueur, & telles étoient à-peu-

(a) L'Hipnale, *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Boa Hipnale. *Linn. amphib. Serpent.*
Séba, muf. 2, tab. 34, fig. 1 & 2.
Boa Exigua, 195. *Laurenti Specimen Medicum.*



Hulk Sculp.

1. LE BAJOBI, 2. LA BRODERIE, *grandeur de moitié de nature.*

près les dimensions de ceux qui sont décrits dans Séba (*b*). Ce Serpent est d'un blanc jaunâtre tirant plus ou moins sur le roux; le dessous du corps est d'une couleur plus claire, & Séba dit qu'on y remarque des taches noirâtres; mais nous n'en avons vu aucun vestige sur l'individu qui est conservé dans l'esprit-de-vin au Cabinet du Roi. Le dos est parsemé de taches blanchâtres bordées d'un brun presque noir. Malgré leur irrégularité, ces taches sont répandues sur le corps de l'Hipnale de manière à le varier de couleurs agréables à la vue, & à représenter assez bien une riche étoffe brodée. Suivant Séba la femelle ne diffère du mâle que par sa tête qui est plus large. L'un & l'autre l'ont assez grande sans que cependant elle paroisse disproportionnée. Le tour de la gueule présente une sorte de bordure remarquable que l'on observe dans plusieurs Boa, mais qui est ordinairement plus sensible dans l'Hipnale à proportion de sa grandeur; elle est composée de grandes écailles très-courbées, concaves à l'extérieur & qui étant ainsi comme creusées, forment une sorte de petit canal qui borde les deux mâchoires. On a mis ce Serpent au nombre des Cérastes (*c*) ou Serpens cornus; il leur ressemble, en effet, par ses proportions; mais les Cérastes ont deux rangées de petites plaques sous la queue, & d'ailleurs il n'a aucune apparence de corne. Il se nourrit de chenilles, d'araignées, & d'autres petits insectes; & comme il est très-agréable par ses couleurs sans être dangereux, on doit le voir avec plaisir venir dans les environs des habitations, les délivrer d'une vermine toujours trop abondante dans les pays très-chauds. Il a ordinairement cent soixante-dix-neuf grandes plaques sous le corps, & cent vingt sous la queue. Les écailles qui recouvrent sa tête sont semblables à celles du dos; mais le dessus du museau présente quatorze écailles un peu plus grandes.

(*b*) Un Hipnale qui fait parti de la collection du Roi, a un pied onze pouces de longueur totale, & sa queue est longue de trois pouces.
(*c*) *Séba, à l'endroit déjà cité.*

LE BOJOBI (*a*).

QUOIQUE le Bojobi n'égale point le Serpent Devin par sa force, sa grandeur ni la magnificence de sa parure, quoiqu'il cède en tout à ce roi des Serpens, il n'en occupe pas moins une place distinguée parmi ces animaux; & peut-être le premier rang lui appartiendroit, si l'espèce du Devin étoit détruite. La longueur a laquelle il peut parvenir est assez considérable; & il ne faut pas en fixer les limites d'après celles que présentent les indivi-

(*a*) Tetrauchoalt Tleoa.
Le Bojobi. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Boa Canina. *Linn. amphib. Serpent.*
Séba, muf. 2, tab. 81, fig. 1, & tab. 96, fig. 2.
Boa Aurantiaca, 194. Boa Thalassina, 193. *Lautenti, Specimen Medicum.*

dus de cette espèce, conservés dans les Cabinets (*b*). Il doit être bien plus grand lorsqu'il a acquis tout son développement: & s'il faut s'en rapporter à ce qu'on a écrit de ce Boa, sa longueur ne doit pas être très-inférieure à celle du Serpent Devin. L'on a dit qu'il se jetoit sur des chiens & d'autres gros animaux, & qu'il les dévoroit (*c*); & à moins qu'on ne lui ait attribué des faits qui appartiennent au Devin, le Bojobi doit avoir une longueur & une force considérables pour pouvoir mettre à mort, & avaler des chiens & d'autres animaux assez gros.

Ce Serpent, qui ne se trouve que dans les contrées équatoriales, habite également l'ancien & le nouveau monde; mais il offre, dans les grandes Indes & en Amérique, le signe de la différence du climat, dans les diverses nuances qu'il présente, quoique d'ailleurs le Bojobi de l'Amérique & celui des Indes se ressemblent par la place des taches, la proportion du corps, la forme de la tête, des dents, des écailles, par tout ce qui peut constituer l'identité d'espèce. Le Bojobi du Brésil est d'un beau vert de mer plus ou moins foncé, qui s'étend depuis le sommet de la tête jusqu'à l'extrémité de la queue, & sur lequel sont placées, d'espace en espace, des taches blanches irrégulières, dont quelques-unes approchent un peu d'une lozange & qui sont toutes assez clair-semées & distribuées avec assez d'élégance pour former sur le corps du Bojobi un des plus beaux assortimens de couleurs. Ses écailles sont d'ailleurs extrêmement polies & luisantes (*d*); elles réfléchissent si vivement la lumière qu'on lui a donné, ainsi qu'au Serpent Devin, le nom Indien de *Tleoa*, qui veut dire Serpent de feu: aussi, lorsque le Bojobi brille aux rayons du soleil, & qu'il étale sa croupe resplendissante d'un beau vert & d'un blanc éclatant, on croiroit voir une longue chaîne d'émeraudes, au milieu de laquelle on auroit distribué des diamans; & ces nuances sont relevées par la couleur jaune du dessous de son ventre, qui, à certains aspects, encadre, pour ainsi dire, dans de l'or le vert & le blanc du dos.

Le Bojobi des grandes Indes ne présente pas cet assemblage de vert & de blanc; mais il réunit l'éclat de l'or à celui des rubis. Le vert est remplacé par de l'orangé; & les taches du dos sont jaunâtres & bordées d'un rouge très-vif. Voilà donc les deux variétés du Bojobi qui ont reçu l'une & l'autre, une parure éclatante d'autant plus agréable à l'œil, que le dessein en est simple & par conséquent facilement saisi.

On doit considérer ces Serpens avec d'autant plus de plaisir, qu'il paroît qu'ils ne sont point venimeux, qu'ils ne craignent pas l'homme, & qu'ils ne cherchent pas à lui nuire; s'ils n'ont pas une sorte de familiarité avec lui comme plusieurs Couleuvres, s'ils ne souffrent pas ses caresses, ils ne fuient pas sa demeure; ils vont souvent dans les habitations; ils ne font de mal à personne si on ne les attaque point: mais on ne les irrite pas envain; ils

(*b*) L'individu que nous avons décrit, & qui fait partie de la collection de Sa Majesté, a deux pieds onze pouces de longueur totale, & à-peu-près sept pouces depuis l'anus jusqu'à l'extrémité de la queue.

(*c*) M. Linné paroît avoir adopté cette opinion en donnant au Bojobi l'épithète de *canina*, de même qu'il a donné celle de *murina* à un Boa qui se nourrit de rats.

(*d*) Elles sont rhomboïdales.

mordent alors avec force & même leur morfure eft quelquefois fuivie d'une inflammation confidérable qui, augmentée par la crainte du bleffé, peut, dit-on, donner la mort, fi on n'y apporte point un prompt remède, en nétoyant la plaie, en coupant la partie mordue, &c. Néanmoins, fuivant les Voyageurs qui attribuent des fuites funeftes à la morfure du Bojobi, ces accidens ne doivent pas dépendre d'un venin qu'il ne paroît pas contenir; & ce n'eft que parce que fes dents font très-acérées (*e*), qu'elles font des bleffures dangereufes, de même que toutes les efpèces de pointes ou d'armes trop effilées (*f*).

(*e*) Il y a deux rangs de dents à la mâchoire fupérieure; les plus voifines du mufeau font longues & recourbées comme les crochets à venin de la vipère, mais elles ne font ni mobiles ni creufes.

(*f*) Le Bojobi a ordinairement deux cent trois grandes plaques fous le corps, & foixante-dix-fept fous la queue. Le deffus de fa tête eft garni d'écailles femblables à celles du dos. Les deux os, qui compofent chaque mâchoire, font très-féparés l'un de l'autre dans la partie du mufeau, & ainfi qu'on le voit dans la vipère commune. Les lèvres font couvertes de grandes écailles, fur lefquelles on obferve un fillon affez profond, & qui font communément au nombre de vingt-trois fur la mâchoire fupérieure, & de vingt-cinq fur l'inférieure.

LE RATIVORE (*a*).

On trouve en Amérique, ainfi qu'aux grandes-Indes, ce Boa, dont la tête eft conformée à-peu-près comme celle du Devin, & couverte d'écailles rhomboïdales, unies ainfi que celles du dos, & à-peu-près de la même grandeur. Il n'a point de crochets à venin, & fes lèvres font bordées de grandes écailles.

Le deffus du corps de ce Boa, eft blanchâtre, ou d'un vert de mer, avec cinq rangées longitudinales de taches; la rangée du milieu eft compofée de taches rouffes, irrégulières, blanches dans leur centre, placées très-près l'une de l'autre, & fe touchant en plufieurs endroits; les deux raies fuivantes font formées de taches rouffâtres, chargées d'un demi-cercle blanchâtre, du côté de l'intérieur, ce qui leur donne l'apparence des taches appellées yeux fur les ailes des papillons; les deux rangées extérieures préfentent enfin des taches rouffes, qui correfpondent aux intervalles des rangées dont les taches reffemblent à des yeux. On voit fur le derrière de la tête, cinq autres taches rouffes & alongées, dont les deux extérieures s'étendent jufqu'au yeux du Serpent.

Le Rativore a ordinairement deux cent cinquante-quatre grandes plaques fous le corps, & foixante-cinq fous la queue. Un individu de cette efpèce,

(*a*) Le Mangeur de rats, *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Boa Murina. *Linn. amphib. Serpent.*
Gronovius, muf. 2, *p.* 70, *N°.* 44.
Séba, muf. 2, *tab.* 29, *fig.* 1.

apporté de Ternate au Cabinet du Roi, a deux pieds ſix pouces de longueur, & ſa queue eſt longue de quatre pouces deux lignes.

Il ſe nourrit de rats & d'autres petits animaux ainſi que pluſieurs autres Serpens.

LA BRODERIE (a)

NOUS nommons ainſi le Boa dont il eſt queſtion dans cet article, parce qu'en effet on voit régner au-deſſus de ſon corps & de ſa queue, une chaîne de taches de différentes formes, & de différentes grandeurs, nuées de bai-brun, de châtain pourpre, & de cendré blanchâtre, qui repréſentent une broderie d'autant plus riche que lorſque le ſoleil darde ſes rayons ſur les ecailles luiſantes du Serpent, elles réfléchiſſent un éclat très-vif. Voilà pourquoi apparemment ce Boa a été appellée dans la nouvelle Eſpagne, ainſi que le Devin, le Bojobi, & pluſieurs autres Reptiles, *Tlehua* ou *Tleoa*, c'eſt-à-dire, *Serpent de Feu:* mais c'eſt ſur ſa tête, que cette brillante broderie compoſée de taches & de raies plus petites, & ſouvent plus entrelacées, préſente un deſſein plus varié. M. Linné, comparant ce riche aſſortiment & cette diſpoſition agréable de couleurs à la diſtribution de celles qui décorent un parterre, a donné l'épithète de *Hortulana*, au Boa dont nous parlons (b); mais nous avons préféré le nom de *Broderie*, comme déſignant d'une manière plus exacte, l'arrangement & l'éclat des belles couleurs de ce Serpent.

Il ſe trouve au Paraguay dans l'Amérique Méridionale, ainſi que dans la nouvelle Eſpagne. Comme il n'a encore été décrit que dans les Cabinets, & que ſes couleurs ont dû être plus ou moins altérées par les moyens employés pour l'y conſerver, on ne peut point déterminer la vraie nuance du fond ſur lequel s'étend la broderie remarquable qui le diſtingue; il paroît ſeulement que le dos eſt bleuâtre: le ventre eſt blanchâtre & tacheté d'un roux plus ou moins foncé; l'individu qui fait partie de la collection du Roi, a deux pieds trois pouces ſix lignes de longueur totale, & ſa queue eſt longue de ſept pouces (c).

(a) Le Parterre. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Boa Hortulana. *Linn. amphib. Serp.*
Séba, muſ. 2, tab. 74, fig. 1, & tab. 84, fig. 1.

(b) *M. Linné, à l'endroit déjà cité.*

(c) Le Boa Broderie a le deſſus de la tête couvert d'écailles rhomboïdales, unies & ſemblables à celles du dos, deux cent quatre-vingt-dix grandes plaques ſous le corps, & cent vingt-huit ſous la queue. Il n'a point de crochets à venin.

LE GROIN (a).

LA forme de la tête de ce Boa, lui a fait donner par M. d'Aubenton, le nom que nous lui conservons ici; le museau est en effet terminé par une grande écaille relevée, la tête est d'ailleurs très-large, très-convexe & couverte d'écailles semblables à celles du dos, ainsi que dans le plus grand nombre de Boa.

Le Groin se trouve dans la Caroline, où il a été observé par MM. Catesby & Garden. Ni M. Catesby, ni M. Linné, à qui M. Garden avoit envoyé des individus de cette espèce, n'ont vu les mâchoires du Boa Groin, garnies de crochets mobiles & à venin, mais cependant M. Linné dit positivement qu'en disséquant ce Serpent, il a trouvé les vésicules qui contiennent la liqueur vénéneuse.

Le dessus du corps du Groin est cendré ou brun avec des taches noires disposées régulièrement, & des taches transversales jaunes vers la queue. Le dessous présente des taches noires, plus petites, sur un fond blanchâtre.

Ce Boa ne parvient ordinairement qu'à la longueur d'un ou deux pieds, suivant Catesby; & celle de la queue égale le plus souvent le tiers de la longueur du corps (b).

(a) Le Groin. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Boa Contortrix. *Lin. amphib. Serp.*
The Hog-Nose Snabe.
Catesby, Carol. 2, tab. 56.
(b) Le Groin a cent cinquante grandes plaques sous le corps & quarante sous la queue.

LE CENCHRIS (a).

CE Boa se trouve à Surinam: il est d'un jaune clair, avec des taches blanchâtres, grises dans leur centre, & qui imitent des yeux, comme celles que l'on voit sur les plumes de plusieurs oiseaux, ou sur les ailes de plusieurs papillons. Il a, suivant M. Linné, qui en a parlé le premier, deux cent soixante-cinq grandes plaques sous le corps, & cinquante-sept sous la queue.

(a) Le Cenchris. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Boa Cenchria. *Linn. amphib. Serpent.*

LE SCHYTALE (a).

CE Boa doit parvenir à une grandeur très-considérable, & jouir de beaucoup de force, puisque, selon M. Linné, il écrase & engloutit, dans sa gueule, des brebis & des chèvres. Le dessus de son corps est d'un gris mêlé de vert; on voit des taches noires & arrondies le long du dos, d'autres taches noires vers leurs bords, blanches dans leur centre, & disposées des deux côtés du corps; le ventre en présente d'autres de la même couleur, mais alongées, & comme composées de plusieurs points noirs réunis ensemble.

On le trouve en Amérique. Il a deux cent cinquante grandes plaques sous le corps, & soixante-dix sous la queue.

(a) Le Schytale. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Boa Schytale. *Linn. amphib. Serpent.*
Scheuch. Sacr. tab. 737. *fig.* 1.
Gronov. mus. 2, *pag.* 55, *N°.* 10.

L'OPHRIE (a).

UN individu de cette espéce faisoit partie de la collection de M. le Baron de Géer, & a été décrit, pour la première fois, par M. Linné. L'Ophrie a beaucoup de rapports, par sa conformation, avec le Devin, mais il en diffère par sa couleur, qui est brune, & par le nombre de ses grandes plaques; il en a deux cent quatre-vingt-une sous le ventre, & soixante-quatre sous la queue.

(a) L'Ophrie. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Boa Ophrias. *Linn. amphib. Serp.*

L'ENYDRE (a).

L'ON connoît peu de choses relativement à cette espèce de Boa, que M. Linné a décrite le premier, & dont un individu faisoit partie de la collection de M. le Baron de Géer.

L'Eny-

(a) L'Enydre. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Boa Enydris *Lin. amphib. Serpent.*

L'Enydre eſt d'une couleur griſe, mais qui préſente pluſieurs nuances aſſez différentes l'une de l'autre. Il paroît, par ce qu'en dit M. Linné, que les dents de la mâchoire inférieure de ce Serpent, ſont plus longues, en proportion de la grandeur de l'animal, que dans la plupart des autres Boa.

On trouve l'Enydre en Amérique; il a deux cent ſoixante-dix grandes plaques ſous le corps, & cent quinze ſous la queue.

LE MUET (a).

M. LINNÉ a donné ce nom à un grand Serpent de Surinam, qu'il a placé dans le genre des Serpens à ſonnette, à cauſe des grands rapports de conformation qui le rapprochent de ces Reptiles, mais que nous comprenons dans le genre des Boa, parce qu'il a de grandes plaques ſous le corps & ſous la queue, comme ces derniers, & qu'il n'a point la queue terminée par une ou pluſieurs grandes pièces, de nature écailleuſe, comme les Serpens à ſonnette. C'eſt à cauſe de ce défaut de pièces mobiles & ſonnores, que M. Linné l'a nommé *le Muet*. Ce Reptile a l'extrémité de la queue garnie par-deſſous de quatre rangs de petites écailles dont les angles ſont très-aigus. Les crochets à venin que l'on voit à ſa mâchoire ſupérieure, ſont effrayans par leur grandeur, ſelon M. Linné; ſon dos préſente des taches noires rhomboïdales & réunies les unes aux autres; il a deux cent dix-ſept grandes plaques ſous le ventre, & trente-quatre ſous la queue.

(a) Le Muet. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Crotal. Mutus. *Linn. amphib. Serp.*

TROISIÈME GENRE.

SERPENS

Qui ont le ventre couvert de grandes plaques, & la queue terminée par une grande pièce de nature écailleuſe, ou par pluſieurs grandes pièces articulées les unes dans les autres, mobiles & bruyantes.

SERPENS A SONNETTE.

LE BOIQUIRA (a).

UN Voyageur égaré au milieu des ſolitudes brûlantes de l'Afrique, accablé ſous la chaleur du midi, entendant de loin le rugiſſement du tigre en fureur qui cherche une proie, & ne ſachant comment éviter ſa dent meurtrière, ne doit pas éprouver un frémiſſement plus grand que ceux qui parcourant les immenſes forêts des contrées chaudes & humides du nouveau Monde, ſéduits par la beauté des feuillages & des fleurs, entraînés, comme par une eſpèce d'enchantement au milieu de ces retraites riantes, mais perfides,

(a) Boicininga & Boicinininga.
Ecacoatl.
Caſca vela ou Caſcavel, *par les Portugais.*
Tangedor, *par les Eſpagnols.*
The Rattle Snake, *par les Anglois.*
Le Boiquira. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Crotal. Horridus. *Linn. Amphib. Serp.*
Bradl. natur. tab. 9, *fig.* 1.
Seba, Muſ. 2, *tab.* 95, *fig.* 1.
Caudiſona Terrifica, 203. *Laurenti, Specimen Medicum.*
Teuhtlacot Zauhqui, *i. e.* Regina Serpentum, *Hernandez.*
Vipera Caudiſona, & Anguis Crotalophorus. *Ray, Synopſis, pag.* 291.
Vipera Braſiliæ Caudiſona. *Muſæum Kircherianum, rom.* 1773, *claſſis* 2, *fol* 35, *tab.* 9, *No.* 43.
Boicinininga. *Piſon, de Medicina Braſilienſi, lib.* 3, *p.* 41.
Boicinininga, Boiquira, Ayug. *Georg. Marcgravi, hiſt. rerum naturalium Braſiliæ, lib.* 6, *p.* 240.



1. LE BOIQUIRA SERPENT À SONNETTES 2. LE MILLET. 3. LE DARISSUS *grandeur d'un tiers de nature. Les figures* M.N.O *grandeur de nature.*

ſentent, tout-à-coup, l'odeur fétide qu'exhale le Boiquira (*b*), reconnoiſſent le bruit de la ſonnette qui termine ſa queue, & le voient prêt à s'élancer ſur eux.

Ce terrible Reptile renferme en effet un poiſon mortel; &, ſans excepter le Naja, il n'eſt peut-être aucune eſpèce de Serpent, qui contienne un venin plus actif.

Le Boiquira parvient quelquefois à la longueur de ſix pieds, & ſa circonférence eſt alors de dix-huit pouces (*c*). L'individu que nous avons décrit, & qui eſt conſervé au Cabinet du Roi, a quatre pieds dix lignes de long, en y comprenant la queue qui a quatre pouces, & qui, dans cette eſpèce, ainſi que dans les autres Serpens à ſonnette déjà connus, eſt très-courte à proportion du corps.

Sa tête aplatie eſt couverte, auprès du muſeau, de ſix écailles plus grandes que leurs voiſines, & diſpoſées ſur trois rangs tranſverſaux, chacun de deux écailles.

Les yeux paroiſſent étincelans, & luiſent même dans les ténèbres, comme ceux de pluſieurs autres Reptiles, en laiſſant échapper la lumière dont ils ont été pénétrés pendant le jour; & ils ſont garnis d'une membrane clignotante, ſuivant le ſavant Anatomiſte Tyſon, qui a donné une deſcription très-étendue, tant des parties extérieures que des parties intérieures du Boiquira (*d*).

La gueule préſente une grande ouverture, & le contour en eſt de quatre pouces, dans l'individu de la collection du Roi. La langue eſt noire, déliée, partagée en deux, renfermée en partie dans une gaine, & preſque toujours l'animal l'étend & l'agite avec vîteſſe. Les deux os qui forment les deux côtés de la mâchoire inférieure ne ſont pas réunis pardevant, mais ſéparés par un intervalle aſſez conſidérable que le Serpent peut agrandir, lorſqu'il étend la peau de ſa bouche pour avaler une proie volumineuſe. Chacun de ces os eſt garni de pluſieurs dents crochues, tournées en arrière, d'autant plus grandes qu'elles ſont plus près du muſeau, & qui, par une ſuite de cette diſpoſition, ne peuvent point lâcher la proie qu'elles ont ſaiſie, & la retiennent dans la gueule du Boiquira, pendant qu'il l'infecte du venin qui tombe de ſa mâchoire ſupérieure. C'eſt, en effet, ſous la peau qui recouvre cette mâchoire, & de chaque côté que, nous avons vu les véſicules où le poiſon ſe ramaſſe. Lorſque le Serpent comprime ces véſicules, le venin ſe porte à la baſe de deux crochets très-longs & très-apparens, attachés au-devant de la mâchoire ſupérieure; ces crochets, enveloppés en partie dans une eſpèce de gaîne, d'où ils

(*b*) „ L'odeur des Serpens à ſonnette eſt très-mauvaiſe, ſur-tout lorſqu'ils ſe chauffent au „ ſoleil ou qu'ils ſont en colère; on les ſent quelquefois avant de les entendre: les cheveaux „ & les bœufs les découvrent par l'odorat, & s'enfuient très-loin: mais lorſque le vent em- „ porte l'exhalaiſon du Serpent vers le côté oppoſé à la route que tient le cheval ou le bœuf, „ celui-ci va quelquefois juſques ſur le Serpent même, ſans en avoir connoiſſance." *Kalm. Mém. de Suède, Collect. académ. part. étrangère, tom.* II, *pag* 94.

(*c*) Hernandez ne lui donne que quatre pieds de longueur; Marcgrave un peu plus de quatre pieds, & Piſon cinq; mais Kalm a écrit que les plus gros Boiquira qu'on ait vus dans l'Amérique ſeptentrionale étoient longs de ſix pieds. *Mémoires de l'Académie de Stockolm.* Suivant Cateſby, les plus grands Serpens à ſonette ont près de neuf pieds de longueur. *Hiſt. natur. de la Caroline, vol.* 2, *p.* 41.

(*d*) *Tranſactions philoſophiques, N°.* 144.

fortent lorfque l'animal les redreffe, font creux dans prefque toute leur longueur; le venin y pénètre par un trou dont ils font percés à leur bafe, audeffous de la gaîne, & en fort par une fente longitudinale que l'on voit vers leur pointe *(e)*. Cette fente a plus d'une ligne de longueur dans l'individu conservé au Cabinet du Roi, & les crochets font longs de fix lignes. Indépendamment de ces crochets, qui paroiffent appartenir à toutes les efpèces de Serpens venimeux, & que nous avons vus, en effet, dans les Vipères, les Céraftes, les Naja, &c., la mâchoire fupérieure eft garnie d'autres dents plus petites & plus voifines du gofier vers lequel elles font tournées, & qui fervent, ainfi que celles de la mâchoire inférieure, à retenir la victime que les crochets percent & imbibent de venin.

Les écailles du dos font ovales & relevées dans le milieu par une arête qui s'étend dans le fens de leur plus grand diamètre. On a écrit qu'elles font articulées fi librement, que l'animal, lorfqu'il eft en colère, peut les redreffer; mais le mouvement qu'il leur donne doit être peu confidérable, puifque nous nous fommes affurés qu'elles tiennent à la peau dans prefque toute leur longueur & toute leur largeur *(f)*. Le deffous du corps, ainfi que le deffous de la queue, font revêtus d'un feul rang de grandes plaques comme dans le genre des Boa; nous en avons compté vingt-fept fous la queue, & cent quatre vingt-deux fous le ventre de l'individu qui fait partie de la collection du Roi. M. Linné en a compté cent foixante-fept fous le corps, & vingt-trois fous la queue de celui qu'il a décrit *(g)*.

La couleur du dos eft d'un gris mêlé de jaunâtre, &, fur ce fond, on voit s'étendre une rangée longitudinale de taches noires, bordées de blanc *(h)*.

Sa queue eft terminée, comme dans prefque tous les Serpens de fon genre, par un affemblage d'écailles fonores qui s'emboîtent les unes dans les autres, & que nous croyons d'autant plus devoir décrire ici en détail, que la confidération attentive de leur forme & de leur pofition peut nous éclairer relativement à leur production ainfi qu'à leur accroiffement.

Cette fonnette du Boiquira eft compofée de plufieurs pièces dont le nombre varie depuis un jufqu'à trente & même au-delà *(i)*. Toutes ces pièces font

(e) Lorfqu'on preffe la racine de ces crochets, il coule abondamment de leur extrémité, une matière verte qui eft le venin. *Kalm. Mém. de l'Académie de Stockolm.* Ce venin donne une couleur verte au linge fur lequel on le répand, & plus on leffive ce linge, & plus il devient vert. *Manufcrit de M. Gauthier*, 1749, *que M. de Fougeroux de Bondaroy, de l'Académie Royale des Sciences, a bien voulu me communiquer.*

(f) Chacune de ces plaques eft mue par un mufcle particulier dont une extrémité s'attache au bord fupérieur de la plaque inférieure, & l'autre à-peu-près au milieu de la face interne de la plaque fupérieure. D'ailleurs chaque plaque tient, par fes deux bouts, à l'extrémité des côtes, & cette extrémité eft un ferme point d'appui fur lequel porte la plaque, & qui fert à l'animal à élever ou à abaiffer cette plaque avec force, par le moyen du mufcle dont nous venons de parler. *Obferv. d'Edw. Tyfon, Tranf. philofop.* N°. 144.

(g) Tyfon en a trouvé cent foixante huit fous le corps & dix-neuf fous la queue du Boiquira qu'il a décrit. *Tranfactions philofophiques*, N°. 144.

(h) Le Docteur Tyfon a très-bien fait connoître deux petites glandes, qui s'ouvrent dans le rectum du Boiquira auprès de l'anus, & qui contiennent une liqueur un peu épaiffe & d'une odeur forte & très-défagréable.

(i) Pour bien entendre ce que nous allons dire, on pourra jeter les yeux fur la planche où nous avons fait repréfenter une fonnette, fa coupe longitudinale, & une des pièces qui la compofent vue féparément.

entièrement semblables les unes aux autres, non-seulement par leur forme, mais souvent par leur grandeur; elles sont toutes d'une matière cassante, élastique, demi-transparente, & de la même nature que celle des écailles. La pièce la plus voisine du corps, & qui le touche immédiatement, forme, comme toutes les autres, une sorte de pyramide à quatre faces, dont deux faces opposées sont beaucoup plus larges que les deux autres; on peut la regarder comme une espèce de petit étui terminé en pointe, & qui enveloppe les dernières vertèbres de la queue. Elle est moulée sur ces dernières vertèbres, dont elle n'est séparée que par une membrane très-mince, & auxquelles elle est appliquée de manière qu'elle suit toutes les inégalités de leurs élévations. Elle présente trois bourlets circulaires qui répondent à trois de ces élévations; leur surface est raboteuse comme celle de ces éminences sur lesquelles ils se sont moulés; ils sont creux, ainsi que le reste de la pièce; le premier bourlet, c'est-à-dire, le plus proche de l'ouverture de la pièce, a le plus grand diamètre; & le plus petit diamètre est celui du troisième bourlet.

Toutes les pièces de la sonnette sont emboîtées l'une dans l'autre, de manière que les deux tiers de chaque pièce sont renfermés dans la pièce qui la suit, à commencer du côté du corps. Des trois bourlets que présente chaque pièce, deux sont cachés par la pièce suivante; le premier bourlet est le seul qui paroisse. La pièce, située au bout de la sonnette, opposé au corps, est la seule dont les trois bourlets soient visibles, & qui montre sa vraie forme en son entier; & la sonnette n'est composée, à l'extérieur, que de cette pièce, & des premiers bourlets de toutes les autres.

Les deux derniers bourlets de chaque pièce, qui ne peuvent pas être vus, sont placés sous les deux premiers de la pièce suivante. Ils en occupent le creux; ils retiennent cette pièce, & l'empêchent de se séparer du reste de la sonnette; mais, comme leur diamètre est moins grand que celui des premiers bourlets de la pièce suivante, chaque pièce joue librement autour de celle qu'elle enveloppe, & qui la retient. Aucune pièce, excepté la plus voisine du corps, n'est liée avec la peau de l'animal, ne tient au corps du Serpent par aucun muscle, par aucun nerf, par aucun vaisseau (*k*), ne peut recevoir par conséquent ni accroissement, ni nourriture, & n'est qu'une enveloppe extérieure qui se remue lorsque l'animal agite l'extrémité de sa queue, mais qui se meut uniquement, comme se mouvroit tout corps étranger qu'on auroit attaché à la queue du Serpent (*l*).

Cette conformation de la sonnette semble très-extraordinaire au premier coup d'œil; cependant elle cessera de le paroître, si l'on veut en déduire avec nous la manière dont la sonnette a dû être produite.

Les différentes pièces qui la composent, n'ont été formées que successive-

(*k*) On a écrit le contraire (voyez Séba); mais nous nous sommes assurés de la conformation que nous décrivons ici.

(*l*) La sonnette du Boiquira est placée de manière que ses côtés les plus larges sont élevés verticalement lorsque le Serpent est sur son ventre; elle ne touche pas immédiatement aux grandes plaques qui garnissent le dessous de la queue, mais entre ces grandes plaques & le bord de la première pièce, on voit une rangée de petites écailles semblables à celles du dos. La sonnette de l'individu conservé au Cabinet du Roi, a neuf lignes de hauteur, un pouce neuf lignes de longueur, & est composée de six pièces.

ment; lorsque chacune de ces pièces a pris son accroissement, elle tenoit à la peau de la queue; elle n'auroit pas pu recevoir sans cela la matière nécessaire à son développement, & d'ailleurs on voit souvent, sur les bords des pièces qui ne tiennent pas immédiatement au corps du Serpent, des restes de la peau de la queue, à laquelle elles étoient attachées.

Quand une pièce est formée, il se produit au-dessous une nouvelle pièce entièrement semblable à l'ancienne, & qui tend à la détacher de l'extrémité de la queue. L'ancienne pièce ne se sépare pas cependant tout-à-fait du corps du Serpent; elle est seulement repoussée en arrière; elle laisse entre son bord & la peau de la queue, un intervalle occupé par le premier bourlet de la nouvelle pièce; mais elle enveloppe toujours le second & le troisième bourlets de cette nouvelle pièce, & elle joue librement autour de ces bourlets qui la retiennent.

Lorsqu'il se forme une toisième pièce, elle se produit au-dessous de la seconde, de la même manière que la seconde au-dessous de la première; elle détache également de l'extrémité de la queue la seconde pièce qu'elle fait reculer, mais qu'elle retient pas ses bourlets.

Si les dernières vertèbres de la queue n'ont pas grossi pendant que la sonnette s'est formée, chaque pièce qui s'est moulée sur ces vertèbres, a le même diamètre, & la sonnette paroît d'une égale largeur jusqu'à la pièce qui la termine; si, au contraire, les vertèbres ont pris de l'accroissement pendant la formation de la sonnette, les bourlets de la nouvelle pièce sont plus grands que ceux de la pièce plus ancienne, & le diamètre de la sonnette diminue vers la pointe. Dans les divers Serpens à sonnette qui sont conservés au Cabinet du Roi, la sonnette est d'un égal diamètre vers sa pointe & à son origine; mais, dans plusieurs sonnettes détachées du corps du Serpent, & qui font aussi partie de la collection de Sa Majesté, nous avons vu les pièces diminuer de grandeur vers l'extrémité de la sonnette.

Il est évident, d'après ce que nous venons de dire, qu'il ne peut se former qu'une pièce à chaque mue particulière que le Serpent éprouve vers l'extrémité de sa queue. Le nombre des pièces est donc égal à celui de ces mues particulières; mais, comme l'on ignore si la mue particulière arrive dans le même-temps que la mue générale du corps & de la queue, si elle a lieu une fois ou plusieurs fois par an, le nombre des pièces, non-seulement ne prouve rien pour la ressemblance ou la différence des espèces, mais ne peut rien indiquer relativement à l'âge du Serpent, ainsi qu'on l'a écrit *(m)*. Une nourriture plus abondante, & une température plus ou moins chaude, peuvent d'ailleurs augmenter ou diminuer le nombre des mues dans la même année; & voilà pourquoi, dans certains individus, la sonnette est par-tout d'un égal diamètre, parce que, pendant le temps de sa production, les dernières vertèbres n'ont pas grossi d'une manière sensible, tandis que, dans d'autres individus, les mues ont été assez éloignées pour que les vertèbres aient eu le temps de croître entre la formation d'une pièce & celle d'une autre. Il pourroit donc se faire que la sonnette d'un individu qui, dans différentes années, au-

(m) Voyez Séba, l'Histoire naturelle de l'Orenoque, *traduct. franç. Lion*, 1758, *tom.* 3, *pag.* 78, & Rai, *Synopsis quadrupedum & Serpentini generis*, *p.* 291.

roit éprouvé des accidens très-différens, fût d'un égal diamètre dans quelques-unes de ses portions, & allât, en diminuant, dans d'autres. D'un autre côté, on verroit de vieux Serpens avoir des sonnettes d'une longueur prodigieuse, & presqu'égales à la longueur du corps (*n*), si les pièces qui les composent ne se desséchoient pas promptement; mais, comme elles ne tirent aucune nourriture de l'animal, & ne sont abreuvées par aucun suc, elles deviennent très-fragiles, se brisent & se séparent souvent par l'effet d'un frottement assez peu considérable. Voilà pourquoi le nombre des pièces n'indique jamais le nombre de toutes les mues particulières que l'animal peut avoir éprouvées à l'extrémité de sa queue. Si même, dans la mue générale des Serpens à sonnette, qui doit s'opérer de la même manière que celle des Couleuvres, & pendant laquelle la vieille peau de l'animal doit se retourner en entier comme un gant, & ainsi que nous l'avons vu (*o*); si, dans cette mue générale, le dépouillement s'étend jusqu'aux dernières vertèbres de la queue & emporte la première pièce de la sonnette, toutes les autres pièces doivent être avec elle séparées du corps du Reptile; & dès-lors les sonnettes ne seroient jamais composées que de pièces toutes produites dans l'intervalle d'une mue générale à la mue générale suivante.

Toutes les parties des sonnettes étant très-sèches, posées les unes au-dessus des autres, & ayant assez de jeu pour se frotter mutuellement lorsqu'elles sont secouées, il n'est pas surprenant qu'elles produisent un bruit assez sensible; nous avons éprouvé, avec plusieurs sonnettes à-peu-près de la grandeur de celle dont nous venons de rapporter les dimensions, que ce bruit qui ressemble à celui du parchemin qu'on froisse, peut être entendu à plus de soixante pieds de distance. Il seroit bien à desirer qu'on pût l'entendre de plus loin encore, afin que l'approche du Boiquira, étant moins imprévue, fût aussi moins dangereuse. Ce Serpent est, en effet, d'autant plus à craindre, que ses mouvemens sont souvent très-rapides. En un clin-d'œil, il se replie en cercle, s'appuie sur sa queue, se précipite comme un ressort qui se débande, tombe sur sa proie, la blesse & se retire pour échapper à la vengeance de son ennemi; aussi les Mexiquains le désignent-ils par le nom d'*Ecacoatl*, qui signifie *le vent*.

Ce funeste Reptile habite presque toutes les contrées du nouveau Monde, depuis la terre de Magellan jusqu'au lac Champlain, vers le quarante-cinquième degré de latitude septentrionale. Il régnoit, pour ainsi dire, au milieu de ces vastes contrées, où presqu'aucun animal n'osoit en faire sa proie, & où les anciens Américains, retenus par une crainte superstitieuse, redoutoient de lui donner la mort (*p*); mais, encouragés par l'exemple des Européens, ils ont bientôt cherché à se délivrer de cette espèce terrible. Chaque jour les

(*n*) „ On prétend que les anneaux qui se trouvent à la sonnette indiquent, par leur nom-„ bre, celui des années du Serpent. Les plus jeunes n'ont ordinairement qu'un seul anneau; „ ceux que l'on tue maintenant dans les Colonies Angloises en ont depuis un jusqu'à douze. „ Quelques personnes âgées disent en avoir vu qui avoient depuis vingt jusqu'à trente anneaux, „ & qu'on en a tué autrefois qui en avoient quarante-un & plus. La destruction que l'on en „ fait les empêche de vieillir." *Kalm. Mém. de l'Acad. de Stockolm. Coll. Acad. part. étrangère, tom. 11, pag. 93.*

(*o*) *Article de la Couleuvre d'Esculape.*

(*p*) *Kalm, Mém. de l'Acad. de Stockolm.*

arts & les travaux purifiant & fertilisant de plus en plus ces terres nouvelles, ont diminué le nombre des Serpens à sonnette, & l'espace sur lequel ces Reptiles exerçoient leur funeste domination, se retrécit à mesure que l'empire de l'homme s'étend par la culture.

La Boiquira se nourrit de vers (q), de grenouilles & même de lièvres; il fait aussi sa proie d'oiseaux & d'écureuils; car il monte avec facilité sur les arbres, & s'y élance avec vivacité de branche en branche, ainsi que sur les pointes des rochers qu'il habite, & ce n'est que dans la plaine qu'il court avec difficulté, & qu'il est plus aisé d'éviter sa poursuite.

Son haleine empestée, qui trouble quelquefois les petits animaux dont il veut se saisir, peut aussi empêcher qu'ils ne lui échappent. Les Indiens racontent qu'on voit souvent le Serpent à sonnette entortillé à l'entour d'un arbre, lançant des regards terribles contre un écureuil qui, après avoir manifesté sa frayeur par ses cris & son agitation, tombe au pied de l'arbre où il est dévoré. M. Vosmaer, qui a fait à la Haye des expériences sur les effets de la morsure d'un Boiquira qu'il avoit en vie, dit que les oiseaux & les souris qu'on lui jetoit dans la cage où il étoit renfermé, témoignoient une grande terreur; qu'ils cherchoient d'abord à se tapir dans un coin, & qu'ils couroient ensuite, comme saisis de douleurs mortelles, à la rencontre de leur ennemi qui ne cessoit de sonner de sa queue (r); mais cet effet d'une vapeur méphitique & puante, a été exagéré & dénaturé au point de devenir merveilleux. On a dit que le Boiquira avoit, pour ainsi dire, la faculté d'enchanter l'animal qu'il vouloit dévorer; que, par la puissance de son regard, il le contraignoit à s'approcher peu-à-peu, & à se précipiter dans sa gueule; que l'homme même ne pouvoit résister à la force magique de ses yeux étincelans, & que, plein de trouble, il se présentoit à la dent envenimée du Boiquira, au lieu de chercher à l'éviter. Pour peu que les Serpens à sonnette eussent été plus connus, & qu'on se fût occupé de leur histoire, on auroit bientôt sans doute ajouté à ces faits merveilleux, de nouveaux faits plus merveilleux encore. Et combien de fables n'auroit-on pas substituées au simple effet d'une haleine fétide, qui même n'a jamais été ni aussi fréquent, ni aussi fort que certains Naturalistes l'ont pensé! L'on doit présumer, avec Kalm, que le plus souvent, lorsqu'on aura vu un oiseau, ou un écureuil ou tout autre animal se précipiter, pour ainsi dire, du haut d'un arbre dans la gueule du Serpent à sonnette, il aura été déjà mordu par le Serpent; qu'il se sera enfui sur l'arbre; qu'il aura exprimé, par ses cris & son agitation, l'action violente du poison laissé dans son sang par la dent du Reptile; que ses forces se seront insensiblement affoiblies; qu'il se sera laissé aller de branche en branche, & qu'il sera tombé enfin auprès du Serpent, dont les yeux enflammés & le regard avide auront suivi

(q) M. Tyson a trouvé un grand nombre de vers du genre des lombrics, dans l'estomac & dans les intestins d'un Boiquira. On en trouve aussi quelquefois dans ceux de la vipère commune. *Transf. philosoph. N°.* 144.

(r) „ Lorsqu'il a été pris, & qu'il se voit enfermé, il refuse toute nourriture, & on dit qu'il „ peut vivre six mois de cette manière: il est alors très-irrité; si on lui présente des ani- „ maux, il les tue, mais ne les mange pas." *Kalm, Mémoires de l'Acad. de Suède, Coll. académ. tom.* 11, *pag.* 95.

suivi tous ses mouvemens, & qui se sera de nouveau élancé sur lui, lorsqu'il l'aura vu presque sans vie. Plusieurs observations rapportées par les Voyageurs, & particulièrement un fait raconté par Kalm, paroissent le prouver (s).

On a écrit que la pluie augmentoit la fureur du Boiquira; mais il faut que ce soit une pluie d'orage, car il ne craint point d'aller à l'eau. C'est lorsque le tonnerre gronde qu'il est le plus redoutable; on frémit lorsqu'on pense à l'état affreux & aux angoisses mortelles qu'éprouve celui qui, poursuivi par un orage terrible, au milieu de ténèbres épaisses qui lui dérobent sa route, cherche un asyle sous quelque roche avancée, contre les flots d'eau qui tombent des nues, apperçoit, au milieu de l'obscurité, les yeux étincelans du Serpent à sonnette, & le découvre à la clarté des éclairs, agitant sa queue, & faisant entendre son sifflement funeste (t).

Un animal qui ne paroît né que pour détruire, devoit-il donc aussi sentir les feux de l'amour? Mais la même chaleur qui anime tout son être, qui exalte son venin, qui ajoute à ses forces meurtrières, doit rendre aussi plus vif le sentiment qui le porte à se reproduire.

Il ne pond qu'un assez petit nombre d'œufs; mais, comme il vit plusieurs années, l'espèce n'en est que trop multipliée.

Pendant l'hiver des contrées un peu éloignées de la ligne, les Boiquira se retirent en grand nombre dans des cavernes où ils sont presque engourdis & dépourvus de force. C'est alors que les Nègres & les Indiens osent pénétrer dans leurs repaires pour les détruire, & même s'en nourrir; car, malgré le dégout & l'horreur que ces Reptiles inspirent, ils en mangent, dit-on, la chair (u), & elle ne les incommode pas, pourvu que le Serpent ne se soit pas mordu lui-même. Voilà pourquoi, a-t-on ajouté, il faut tuer promptement le Boiquira, lorsqu'on veut le manger: il faut lui donner la mort avant qu'il ne s'irrite, parce qu'alors il se mordroit de rage. Mais, comment concilier cette assertion avec le témoignage de ceux qui prétendent qu'on peut manger impunément les animaux que sa morsure fait périr, de même que les Sauvages se nourrissent, sans aucun inconvénient, du gibier qu'ils ont tué avec leurs flèches empoisonnées? Cette dernière opinion paroît d'autant plus vraisemblable que le Boiquira sembleroit devoir se donner la mort à lui-même, si la chair des animaux, percés par ses crochets, devenoit venimeuse par une suite de sa morsure.

Les Nègres saisissent le Boiquira auprès de la tête, & il ne lui reste pas assez de vigueur, dans le temps du froid, pour se défendre ou pour leur échapper. Il devient aussi la proie de Couleuvres assez fortes, qui doivent

(s) *Kalm, Ouvrage déjà cité.*

(t) „ C'est pendant le temps couvert & pluvieux qu'ils sont le plus à craindre; alors il est „ rare que les Américains voyagent dans les bois: les sonnettes qui font beaucoup de bruit „ lorsque le soleil luit, n'en font pas pendant la pluie. C'est peut-être parce que les cartila- „ ges mouillés sont plus mous & moins élastiques." *Kalm, Mém. de l'Acad. de Suède, Coll. académ. partie étrangère, tom.* 11, *p.* 93 & *suiv.*

(u) Ils mangent aussi sa graisse, que l'on fait fondre au soleil, & dont on tire une huile très-bonne, dit-on, contre les meurtrissures, & même contre les effets de sa morsure. *Kalm.* On a aussi employé cette graisse pour dissiper plusieurs douleurs, & particulièrement celles de sciatique, ainsi que pour fondre les tumeurs. *Hernandez, hist. naturelle du Mexique, liv.* 9, *chap.* 17.

le ſaiſir de manière à n'en être mordues (v), & l'on doit ſuppoſer la même adreſſe dans les *cochons marrons*, qui, ſuivant Kalm, ſe nourriſſent, ſans inconvénient, du Boiquira, dreſſent leurs ſoies dès qu'ils peuvent le ſentir, ſe jettent ſur lui avec avidité, & ſont garantis, dans certaines parties de leur corps, du danger de ſa morſure, par la rudeſſe de leur poil, la dureté de leur peau, & l'épaiſſeur de leur graiſſe (w).

Lorſque le printemps eſt arrivé dans les pays élevés en latitude, & habités par les Boiquira, que les neiges ſont fondues, & que l'air eſt réchauffé, ils ſortent pendant le jour de leurs retraites, pour aller s'expoſer aux rayons du ſoleil. Ils rentrent pendant la nuit dans leurs aſyles, & ce n'eſt que lorſque les gelées ont entièrement ceſſé, qu'ils abandonnent leurs cavernes, ſe répandent dans les campagnes, & pénètrent quelquefois dans les maiſons. On oſe obſerver le temps où ces animaux viennent ſe chauffer au ſoleil, pour les attaquer & en tuer un grand nombre à-la-fois.

Pendant l'été, ils habitent au milieu des montagnes élevées, compoſées de pierres calcaires, incultes & couvertes de bois, telles que celles qui ſont voiſines de la grande chûte d'eau de Niagara. Ils y choiſiſſent ordinairement les expoſitions les plus chaudes & les plus favorables à leurs chaſſes; ils préfèrent le côté méridional d'une montagne, & le bord d'une fontaine ou d'un ruiſſeau, habités par des grenouilles, & où viennent boire les petits animaux, dont ils font leur proie. Ils aiment auſſi à ſe mettre de temps-en-temps à l'abri, ſous un vieux arbre renverſé, & voilà pourquoi, ſuivant Kalm, les Américains qui voyagent dans les forêts infeſtées de Serpens à ſonnette, ne franchiſſent point les troncs d'arbres couchés à terre, qui obſtruent quelquefois le paſſage; ils aiment mieux en faire le tour, & s'ils ſont obligés de les traverſer, ils ſautent ſur le tronc du plus loin qu'ils peuvent, & s'élancent enſuite au-delà.

Le Boiquira nage avec la plus grande agilité; il ſillonne la ſurface des eaux avec la viteſſe d'une flèche. Malheur à ceux qui naviguent ſur de petits bâtimens, auprès des plages qu'il fréquente! Il s'élance ſur les ponts peu élevés (x); & quel état affreux que celui où tout eſpoir de fuite eſt interdit, où la moindre morſure de l'ennemi que l'on doit combattre donne la mort la plus prompte, où il faut vaincre en un inſtant, ou périr dans des tourmens horribles.

Le premier effet du poiſon eſt une enflure générale; bientôt la bouche s'enflamme, & ne peut plus contenir la langue devenue trop gonflée; une ſoif dévorante conſume; & ſi l'on cherche à l'étancher, on ne fait que redoubler les tourmens de ſon agonie. Les crachats ſont enſanglantés; les chairs qui environnent la plaie ſe corrompent & ſe diſſolvent en pourriture; & ſur-tout ſi c'eſt pendant l'ardeur de la canicule, on meurt quelquefois dans cinq ou dix

(v) Voyez l'article de la Couleuvre *Lien*.

(w) Le Boiquira eſt très-vivace, ainſi que les autres Serpent; M. Tyſon rapporte que celui qu'il diſſéqua, vécut quelques jours après que ſa peau eut été déchirée & qu'on lui eut arraché la plupart de ſes viſcères. Pendant ce temps ſes poumons qui, vers le devant du corps, étoient compoſés de petites cellules, comme ceux des grenouilles, ſe terminoient par une grande veſſie tranſparente & forte, & avoient près de trois pieds de longueur, ne ſe dilatèrent & ne ſe contractèrent point alternativement, mais demeurèrent enflés & remplis d'air juſqu'au moment où l'animal expira. *Tranſ. philoſ. N°.* 144.

(x) Voyez, à ce ſujet, Kalm, Ouvrage déjà cité.

minutes, ſuivant la partie où on a été mordu (*y*). On a écrit que les Américains ſe ſervoient, contre la morſure du Boiquira, d'un emplâtre composé avec la tête même du Serpent écraſé. On a prétendu auſſi qu'il fuit les lieux où croît le dictame de Virginie, & l'on a eſſayé de ſe ſervir de ce dictame comme d'un remède contre ſon venin (*z*); mais il paroît que le véritable antidote, que les Américains ne vouloient pas découvrir, & dont le ſecret leur a été arraché par M. Teinnint, Médecin Ecoſſois, eſt le poligale de Virginie, *Sénéka* on *Sénéga* (polygama Senega) (*a*). Cependant il arrive quelquefois que ceux qui ont le bonheur de guérir, reſſentent périodiquement, pendant une ou deux années, des douleurs très-vives, accompagnées d'enflure; quelques-uns même portent toute leur vie des marques de leur cruel accident, & reſtent jaunes ou tachetés d'autres couleurs.

Le Capitaine Hall (*b*) fit, dans la Caroline, pluſieurs expériences touchant les effets de la morſure du Boiquira ſur divers animaux; il fit attacher à un piquet un Serpent à ſonnette, long d'environ quatre pieds. Trois chiens en furent mordus; le premier mourut en quinze ſecondes; le ſecond, mordu peu de temps après, périt au bout de deux heures dans des convulſions; le troiſième, mordu après une demi-heure, n'offrit d'effets viſibles du venin, qu'au bout de trois heures.

Quatre jours après, un chien mourut en une demi-minute, & un autre enſuite en quatre minutes; un chat fut trouvé mort le lendemain de l'expérience; on laiſſa s'écouler trois jours; une grenouille mordue, mourut en deux minutes, & un poulet de trois mois, dans trois minutes. Quelque temps après, on mit auprès du Boiquira un *Serpent blanc*, ſain & vigoureux; ils ſe mordirent l'un l'autre; le Serpent à ſonnette répandit même quelques gouttes de ſang; il ne donna cependant aucun ſigne de maladie, & le Serpent blanc mourut en moins de huit minutes. On agita aſſez le Boiquira pour le forcer à ſe mordre lui-même, & il mourut en douze minutes (*c*); ainſi ce furieux Reptile peut tourner contre lui ſes armes dangereuſes, & venger ſes victimes.

(*y*) Voyex M. Laurent.

(*z*) On lit, dans les Tranſactions philoſophiques, année *1665*, qu'en Virginie, en *1657*, au mois de Juillet, on attacha au bout d'une longue baguette des feuilles de dictame que l'on avoit un peu broyées, & qu'on les approcha du muſeau d'un Serpent à ſonnette, qui ſe tourna & s'agita vivement comme pour les éviter, mais qui mourut avant une demi-heure, & parut n'expirer que par l'effet de l'odeur de ces feuilles.

(*a*) *M. Linné & M. Laurent.*

(*b*) *Tranſactions philoſophiques.*

(*c*) „ La morſure de cet animal eſt très-dangereuſe dans toutes les parties du corps; les che-
„ vaux & les bœufs en meurent preſque à l'inſtant: les chiens la ſoutiennent mieux; quelques-
„ uns ont été guéris cinq fois: les hommes le ſont auſſi lorſqu'on y remédie à temps; mais
„ quand la dent meurtrière a ouvert un gros vaiſſeau, on meurt en deux ou trois minutes.
„ Les bottines de cuir ne ſont pas un préſervatif aſſuré; la dent eſt ſi aiguë, qu'elle les perce
„ facilement, ſur-tout quand la bottine eſt juſte à la jambe: on prétend qu'il vaut mieux por-
„ ter de grandes culottes de matelot, qui deſcendent juſqu'aux talons; lorſque le Serpent y
„ mord, il s'y fait des plis qui s'oppoſent à l'effort de la dent & des mâchoires; mais il peut
„ être plus ſûr de porter les unes & les autres." *Kalm*, *Mém. de Suède*, *Collect. acad. tom.* 11, *pag.* 95.

„ Le Serpent à ſonnette n'eſt nulle part ſi commun qu'au Paraguay. On y obſerve que
„ lorſque ſes gencives ſont trop pleines de venin, il ſouffre beaucoup; que, pour s'en déchar-
„ ger, il attaque tout ce qu'il rencontre; & que, par deux crochets creux aſſez larges à leur

Tranquilles habitans de nos contrées tempérées, que nous sommes plus heureux, loin de ces plages où la chaleur & l'humidité règnent avec tant de force! Nous ne voyons point un Serpent funeste infecter l'eau au milieu de laquelle il nage avec facilité; les arbres dont il parcourt les rameaux avec vîtesse; la terre dont il peuple les cavernes; les bois solitaires, où il exerce le même empire que le tigre dans ses déserts brûlans, & dont l'obscurité livre plus sûrement sa proie à sa morsure. Ne regrettons pas les beautés naturelles de ces climats plus chauds que le nôtre, leurs arbres plus touffus, leurs feuillages plus agréables, leurs fleurs plus suaves, plus belles: ces fleurs, ces feuillages, ces arbres cachent la demeure du Serpent à sonnette.

„ racine & terminés en pointe, il insinue, dans la partie qu'il saisit, l'humeur qui l'incommodoit. L'effet de sa morsure, & de celle de plusieurs autres Serpens du même pays, est fort prompt; quelquefois le sang sort en abondance par les yeux, les narines, les oreilles, les gencives & les jointures des ongles; mais les antidotes ne manquent point contre ce poison. On y emploie sur-tout avec succès, une pierre qu'on nomme Saint-Paul; le bézoard & l'ail, qu'on applique sur la plaie après l'avoir mâché; la tête de l'animal même & son foie, qu'on mange pour purifier le sang, ne sont pas un remède moins vanté; cependant le plus sûr est de commencer par faire sur-le-champ une incision à la partie piquée, & d'y appliquer du soufre; ce qui suffit même quelquefois pour la guérison." *Histoire naturelle du Pérou & des contrées voisines. Hist. génér. des Voy. édit.* in-12, *tom.* 53, *p.* 419.

LE MILLET (*a*).

Ce Serpent à sonnette a été observé dans la Caroline par MM. Garden & Catesby; nous allons le décrire d'après un individu conservé dans le Cabinet du Roi. Le dessus de son corps est gris, avec trois rangs longitudinaux de taches noires; celles de la rangée du milieu sont rouges dans leur centre, & séparées l'une de l'autre par une tache rouge. Le dessus de la tête est couvert de neuf écailles plus grandes que celles du dos, & disposées sur quatre rangs; la mâchoire supérieure est garnie de deux crochets mobiles & très-alongés; les écailles qui revêtent le dos sont ovales, & relevées par une arête. Le Millet a ordinairement cent trente-deux grandes plaques sous le corps, & trente-deux sous la queue. L'individu, qui fait partie de la collection du Roi, a quinze pouces dix lignes de longueur totale, & sa queue est longue de vingt-deux lignes; sa sonnette est composée de onze pièces, a une ligne de largeur dans son plus grand diamètre, & est séparée des grandes plaques par un rang de petites écailles.

(*a*) Le Millet. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Crotalus Miliarius. *Linn. amphib. Serpent.*
Catesby, Carol. 2. *tab.* 42.

LE DRYINAS (a).

PRESQUE tous les Serpens à sonnette ont les mêmes habitudes naturelles; nous ne répéterons pas ici ce que nous avons dit à l'article du Boiquira, & nous nous contenterons de rapporter les traits principaux de la conformation du Dryinas.

Ce dernier Reptile est blanchâtre, avec quelques taches d'un jaune plus ou moins clair; il a ordinairement cent soixante-cinq grandes plaques sous le corps, & trente sous la queue; le dessus de sa tête présente deux grandes écailles, & celles qui garnissent son dos sont ovales, & relevées par une arête. On le trouve en Amérique.

(a) Le Serpent à sonnette. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Crotal. Dryinas. *Linn. amphib. Serp.*
Amœn. academ. muf. princ. p. 5 8, 24.
Caudisona Dryinas, 206. Caudisona orientalis, 207. *Laurenti, specimen Medicum.*
Séba, muf. 2, *tab.* 95, *fig.* 3, & *tab.* 96, *fig.* 1.

LE DURISSUS (a).

CE Serpent a le dessus du corps varié de blanc & de jaune, avec des taches rhomboïdales, noires & blanches dans leur centre. Le sommet de sa tête est couvert de six grandes écailles placées sur trois rangs; le dos est garni d'écailles ovales & relevées par une arête. L'individu que nous avons décrit, & que nous avons vu au Cabinet du Roi, n'avoit qu'une pièce à sa sonnette; sa longueur totale étoit d'un pied cinq pouces six lignes, & celle de sa queue d'un pouce huit lignes. Il avoit des crochets à venin, longs de quatre lignes, & dont l'extrémité étoit percée par une fente d'une ligne de longueur; il paroissoit que lorsque l'animal étoit en vie, il pouvoit faire avancer, au-delà des lèvres, les deux os de la mâchoire inférieure, qui n'étoient réunis que par des membranes, & que l'on voyoit armés de dents tournées en arrière, & plus grandes vers le museau que vers le gosier (b).

(a) Le Teuthlaco. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Crotal. Durissus. *Linn. amphibia Serp.*
Caudisona Durissus. 204, *Laurenti, Specimen Medicum.*
Séba, muf. 2, 95, *fig.* 2. Teutlacotzouphi.
(b) Le Durissus a ordinairement cent soixante-douze grandes plaques sous le corps, & vingt & une sous la queue.

LE PISCIVORE (a).

C'EST Catesby qui a parlé le premier de la conformation & des habitudes de ce Serpent que l'on trouve dans la Caroline, où il porte le nom de Serpent à sonnette. Sa queue n'est cependant pas garnie de pièces mobiles & un peu sonores; mais elle est terminée par une pointe de nature écailleuse, longue ordinairement d'un demi-pouce & dure comme de la corne. Cette espèce d'arme a donné lieu à plusieurs fables. On a prétendu qu'elle étoit aussi dangereuse que les dents de l'animal, qu'elle pouvoit également donner la mort, & que même, lorsqu'elle perçoit le tronc d'un jeune arbre dont l'écorce étoit encore tendre, les fleurs se fanoient dans le même instant, la verdure se flétrissoit, l'arbre se desséchoit & mouroit. La vérité, relativement aux propriétés du Piscivore, est, suivant Catesby, que sa morsure peut être très-funeste. Sa tête est grosse, son cou menu, sa mâchoire supérieure, armée de grands crochets mobiles. Le dessus de son corps, qui a quelquefois cinq ou six pieds de longueur, présente une couleur brune; le ventre & les côtés du cou sont noirs, avec des bandes jaunes, transversales & irrégulières. Il est très-agile, & très-adroit à prendre des poissons; on le voit souvent, pendant l'été, étendu autour des branches d'arbres qui pendent sur les rivières; il y saisit, avec rapidité, le moment de surprendre les oiseaux qui viennent se reposer sur l'arbre, ou les poissons qu'il apperçoit dans l'eau; il s'élance sur ces derniers, les poursuit en nageant & en plongeant avec beaucoup de vitesse, en prend d'assez gros qu'il entraîne sur le rivage, & qu'il y avale avec avidité; & voilà pourquoi nous l'avons nommé *Piscivore*. Il se précipite aussi quelquefois, du haut des branches où il se suspend, sur la tête des hommes qu'il voit passer au-dessous de lui dans un bateau (b).

(a) The Water Viper. Vipère d'eau. *Catesby, Carol. 2, pag.* 43, *planche* 43.
(b) *Catesby, à l'endroit déjà cité.*

QUATRIÈME GENRE.

SERPENS

Dont le dessous du corps & de la queue est garni d'écailles semblables à celles du dos.

ANGUIS.

Les Serpens de ce genre sont très-différens des autres, par leur conformation extérieure. Au lieu d'avoir au-dessous de leur corps de grandes plaques, faites en formes de bandes transversales, & une ou deux rangées de ces mêmes plaques au-dessous de leur queue, ils sont couverts par-tout de petites écailles semblables à celles que les Couleuvres, les Boa, les Serpens à sonnette, & la plupart des autres Reptiles ont au-dessus du dos. Les écailles de la rangée du milieu du dessous du corps & de la queue sont cependant, dans quelques Anguis, un peu plus grandes que les autres; & c'est celles-là qu'il faut alors compter pour reconnoître plus aisément l'espèce de l'animal de même que l'on compte dans les Boa & dans les Couleuvres, les grandes pièces qui revêtent le dessous de leur corps. Ces grandes plaques, couchées les unes sous les autres sous le ventre & la queue des Couleuvres & des Boa, se redressent contre le terrain lorsque ces Serpens veulent aller en arrière, & leur opposent alors une résistance plus ou moins forte; aussi les Anguis, qui n'ont point de ces grandes pièces peuvent-ils exécuter des mouvemens en tout sens avec plus de facilité que la plupart des autres Reptiles; & c'est ce qui leur a fait attribuer, par des Voyageurs, le nom d'Amphisbène ou de double marcheur (*a*); mais cette dénomination nous paroît devoir mieux convenir au genre des Serpens à anneaux auxquels, en effet, M. Linné l'a attaché exclusivement.

Comme la plupart des expressions exagérées ont produit assez souvent des erreurs grossières ou des contes ridicules, on n'a pas dit uniquement que les Anguis pouvoient se mouvoir en arrière presqu'aussi aisément qu'en avant; on a prétendu encore qu'ils pouvoient se conduire & courir pendant long-temps, dans les deux sens, avec une égale facilité; qu'ils avoient des yeux à chaque

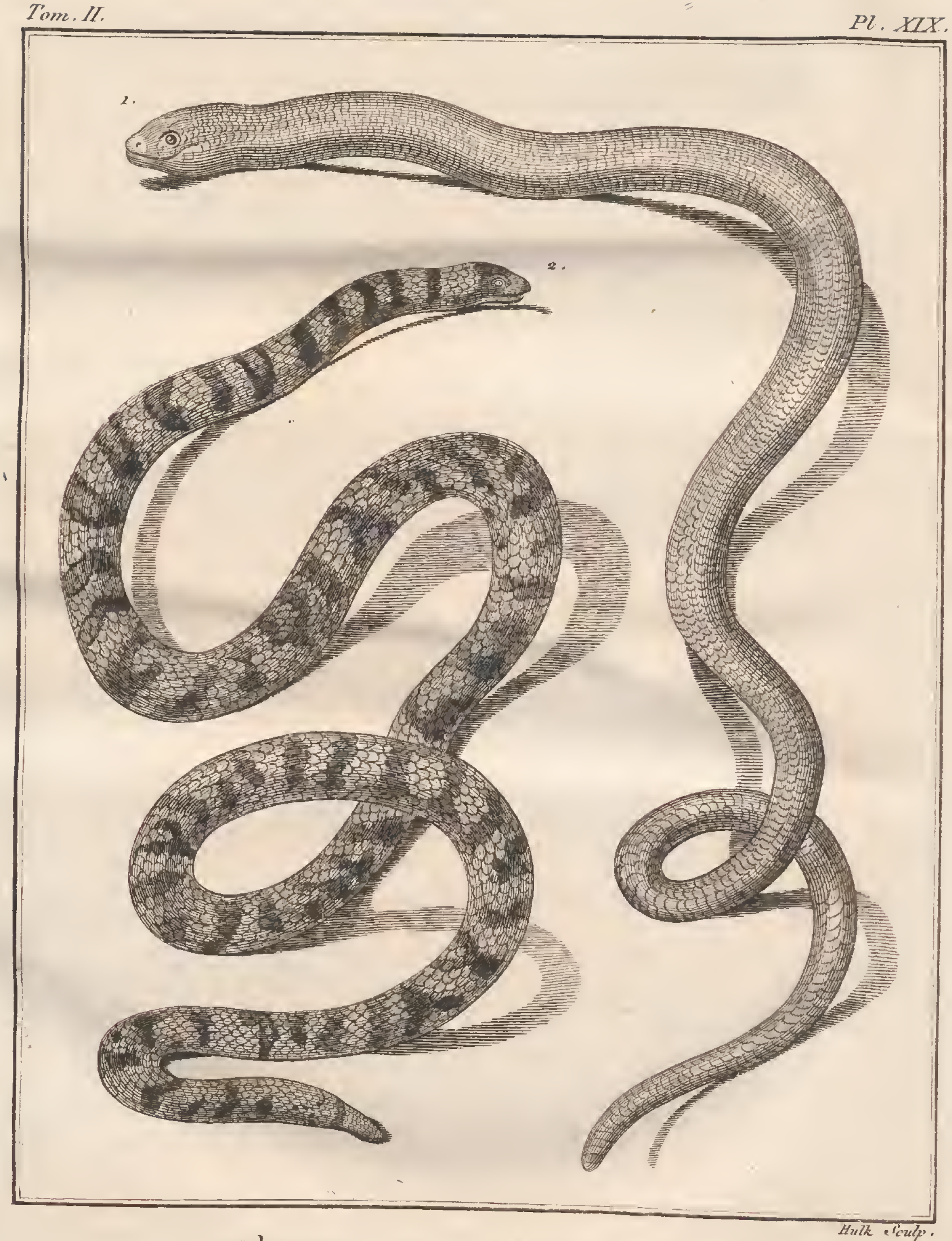
(*a*) Plusieurs Anguis ont été envoyés d'Amérique ou d'ailleurs, au Cabinet du Roi, sous ce nom d'*Amphisbène*.

extrémité du corps, pour discerner leur route en avant & en arrière; qu'ils y avoient même une tête complette; qu'on s'exposoit aux mêmes dangers, en les saisissant par l'un ou l'autre bout; qu'ils étoient très-à-craindre pour les petits animaux dont ils se nourrissoient, parce que jamais le sommeil ne les empêchoit de s'appercevoir du voisinage de leur proie; que pendant qu'une tête dormoit, l'autre veilloit, &c. Mais c'est assez rapporter des opinions que l'on ne doit pas craindre de voir se répandre, & que par conséquent on n'a pas besoin de combattre. Nous devons même convenir que la conformation des Anguis est une des plus propres à faire naître ces erreurs; leur queue est, en effet, très-grosse en comparaison du corps, & son extrémité arrondie ressemble d'autant plus à une tête même lorsqu'on la considère à une petite distance, que les diverses taches, qui varient ordinairement sa couleur, sont disposées de manière à représenter des yeux, des narines & une bouche. D'ailleurs les yeux des Anguis étant très-petits, on a de la peine à les distinguer à l'endroit où ils sont réellement, & on peut plus facilement être trompé par leur apparence. C'est cette petitesse des yeux des Anguis, qui les a fait nommer Serpens aveugles par plusieurs Voyageurs; mais cette dénomination, qui, à la rigueur, ne convient à aucun Serpent, ne doit pas être du moins appliquée aux *Anguis*, ni aux *Amphisbènes* ou *Serpens à anneaux;* nous ne l'emploierons que pour désigner les dimensions encore plus petites des yeux des Serpens que M. Linné a nommés *Cæcilia*, & que nous nommons d'après lui *Cæciles*.

L'ORVET (a).

CE Serpent est très-commun en beaucoup de pays. Il se trouve dans presque toutes les contrées de l'ancien Continent depuis la Suède jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Il ressemble beaucoup à un Quadrupède Ovipare dont nous avons déja indiqué les rapports avec les *Anguis*, & auquel nous avons conservé le nom de Seps; il n'en diffère même en quelque sorte à l'extérieur, que parce qu'il n'a pas les quatre petites pattes dont le Seps est pourvu; aussi ses

(a) Couleuvre commune, *en Picardie & dans plusieurs autres Provinces de France.*
Serpent de verre.
Anvoye
Orvet. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Anguis Fragilis. *Linn. amphib. Serpent.*
Aldr. Serp. 245. Cœcilia vulgaris.
Imperat. nat. 916. Cœcilia Gesneri.
Ray, quadrup. 289. Cœcilia Typhlus.
Anguis Fragilis. 125, *tab* 5, *fig*, 2, *Laurenti Specimen Medicum.*
Typhlops, Cœcilia, a Blind Worm. *Scotia illustrata, Autore Roberto Sibbaldo.*
Anguis Fragilis, Blind Worm. *Zoologie Britannique, vol.* 3, *p.* 33, *planche* 25, *N°.* 15.
Anguis Fragilis. *Wulf, Ichthyologia cum amphibiis regni Borussici.*
Orvet. *Dictionaire d'Histoire naturelle, par M. Valmont de Bomare.*



Hulk Sculp.

1. L'ORVET, 2. LE ROUGE, *grandeur de nature.*

ſes habitudes ſont-elles d'autant plus analogues à celles de ce lézard, que le Seps ayant les pattes extrêmement courtes, rampe plutôt qu'il ne marche, & s'avance par un mécaniſme aſſez ſemblable à celui que les Anguis emploient pour changer de place.

La partie ſupérieure de la tête eſt couverte de neuf écailles diſpoſées ſur quatre rangs, mais différemment que ſur la plupart des Couleuvres. Le premier rang préſente une écaille, le ſecond deux, & les deux autres, en offrent chacun trois. Les écailles qui garniſſent le deſſus, & le deſſous de ſon corps ſont très-petites, plates, hexagones, brillantes, bordées d'une couleur blanchâtre, & rouſſes dans leur milieu; ce qui produit un grand nombre de très-petites taches ſur tout le corps de l'animal. Deux taches plus grandes paroiſſent l'une au-deſſus du muſeau, & l'autre ſur le derrière de la tête, & il en part deux raies longitudinales, brunes ou noires qui s'étendent juſqu'à la queue, ainſi que deux autres raies d'un brun châtain qui partent des yeux. Le ventre eſt d'un brun très-foncé, & la gorge marbrée de blanc, de noir & de jaunâtre. Toutes ces couleurs peuvent varier ſuivant le pays, & peut-être ſuivant l'âge & le ſexe. Mais ce qui peut ſervir beaucoup à diſtinguer l'Orvet d'avec pluſieurs autres Anguis, c'eſt la longueur de ſa queue qui égale & même ſurpaſſe quelquefois celle de ſon corps; l'ouverture de ſa gueule s'étend juſqu'au-delà des yeux; les deux os de la mâchoire inférieure ne ſont pas ſéparés l'un de l'autre comme dans un grand nombre de Serpens; & en cela l'Orvet reſſemble encore au Seps & aux autres lézards. Ses dents ſont courtes, menues, crochues, & tournées vers le goſier. La langue eſt comme échancrée en croiſſant. On a écrit que ſes yeux étoient ſi petits qu'on avoit peine à les diſtinguer; cependant quoiqu'ils ſoient moins grands à proportion que ceux de beaucoup d'autres Serpens, ils ſont très-viſibles, & d'ailleurs noirs & très-brillans *(b)*. Il ne parvient guères à plus de trois pieds de longueur. On a prétendu que ſa morſure étoit très-dangereuſe *(c)*; mais il n'a point de crochets mobiles, & d'après cela ſeul on auroit dû ſuppoſer qu'il n'avoit point de venin; d'ailleurs les expériences de M. Laurent l'ont mis hors de doute *(d)*. De quelque manière qu'on irrite cet animal, il ne mord point, mais ſe contracte avec force, & ſe roidit, dit M. Laurent, au point d'avoir alors l'inflexibilité du bois. Ce Naturaliſte fut obligé d'ouvrir par force la bouche d'un Orvet, & d'y introduire la peau d'un chien, que les dents de l'animal trop courtes & trop menues ne purent percer; de petits oiſeaux employés à la même expérience, & bleſſés par le Reptile, ne donnèrent aucun ſigne de venin: la chair nue d'un pigeon fut auſſi miſe ſous les dents de l'Orvet qui la tint ſerrée pendant long-temps, & la pénétra de la liqueur qui étoit

(b) Les écailles, qui recouvrent ſes lèvres, ne ſont pas plus grandes que celles qui revêtent ſon dos; aucunes de celles qui garniſſent le deſſous de ſon corps, ne ſont plus grandes que leurs voiſines. Il en a ordinairement cent trente-cinq rangs ſous le corps, & autant ſous la queue.

(c) Schwenckfeld, dans ſon Hiſtoire des Reptiles de la Siléſie, a écrit que, dans cette Province, on regardoit l'Orvet comme venimeux.

(d) *M. Laurent, Ouvrage déjà cité, p. 179.* Les Auteurs de la Zoologie Britannique diſent qu'en Angleterre, l'Orvet n'eſt point regardé comme dangereux.

dans sa bouche; le pigeon fut bientôt guéri de sa blessure, sans donner aucun indice de poison.

Lorsque la crainte ou la colère contraignent l'Orvet, à tendre ainsi tous ses muscles, & à roidir son corps, il n'est pas surprenant qu'on puisse aisément en le frappant avec un bâton ou même une simple baguette, le diviser & le casser, pour ainsi dire, en plusieurs petites parties. Sa fragilité tient à cet état de roideur & de contraction, ainsi que l'a pensé M. Laurent qui a très-bien observé cet animal, & elle est d'autant moins surprenante que ses vertèbres sont très-cassantes par leur nature, comme celles de presque tous les petits Serpens & des petits lézards, & que ses muscles sont composés de fibres qui peuvent aisément se séparer. C'est cette propriété de l'Orvet, qui l'a fait appeller par M. Linné, *Anguis fragile*, & qui l'a fait nommer par d'autres Auteurs *Serpent de Verre*.

On vient de voir que l'Orvet se trouve en Suède: il habite aussi l'Ecosse (*e*); &, d'après cela, il paroît qu'il ne craint pas le froid autant que la plupart des Serpens, quoiqu'il soit en assez grand nombre dans la plupart des contrées tempérées & même chaudes de l'Europe; il a pour ennemis ceux des autres Serpens, & particulièrement les cicognes (*f*) qui en font leur proie d'autant plus aisément, qu'il ne peut leur opposer ni venin, ni force, ni même un volume considérable.

Il s'accouple comme les autres Reptiles; le mâle & la femelle s'entortillent l'un autour de l'autre, se serrent étroitement par plusieurs contours & pendant un temps assez long. On a vu des Orvets demeurer ainsi réunis pendant plus d'une heure (*g*). Les petits Serpens de cette espèce n'éclosent pas hors du ventre de leur mère, comme la plupart des Couleuvres non venimeuses; mais ils viennent au jour tout formés (*h*). Un très-bon Observateur (*i*) ayant ouvert deux femelles, trouva dix Serpenteaux dans une qui étoit longue de treize pouces, & sept dans l'autre qui n'avoit qu'un pied de longueur. Ces petits Serpents étoient parfaitement formés. Ils ne différoient de leur mère que par leur grandeur, & par leurs couleurs qui étoient plus foibles; les plus grands avoient vingt & une lignes, & les plus petits dix huit lignes de longueur. Le temps de la portée des Orvets est au moins d'un mois, & M. de Sept-Fontaines, que nous venons de citer, s'en est assuré en gardant chez lui, une femelle qui ne mit bas qu'un mois après avoir été prise: elle ne parut pas grossir pendant sa captivité (*k*).

C'est ordinairement après les premiers jours de Juillet, que l'Orvet paroît revêtu d'une peau nouvelle dans les Provinces septentrionales de France. Son dépouillement s'opère comme celui des Couleuvres (*l*); il quitte sa vieille peau d'autant plus facilement, qu'il trouve a à sa portée plus de corps contre lesquels il peut se frotter; il arrive seulement quelquefois que la vieille peau ne se re-

(*e*) *Sibbald, à l'endroit déjà cité.*
(*f*) *Schwenckfeld, Histoire des Reptiles de la Silésie.*
(*g*) *Notes manuscrites communiquées par M. de Sept-Fontaines.*
(*h*) *Ray, à l'endroit déjà cité; & Notes manuscrites de M. de Sept-Fontaines.*
(*i*) *M. de Sept-Fontaines*
(*k*) *Lettre de M. de Sept-Fontaines à M. le Comte de la Cépède, du 7 Décembre 1788.*
(*l*) Voyez l'article de la Couleuvre d'Esculape.

tourne que jusqu'à l'endroit de l'anus, & qu'alors la queue sort de l'enveloppe desséchée qui la recouvroit, comme une lame d'épée sort de son fourreau (m).

L'Orvet se nourrit de vers, de scarabées, de grenouilles de petits rats, & même de crapauds; il les avale le plus souvent sans les mâcher; aussi arrive-t-il quelquefois que de petits vers viennent jusqu'à son estomac, pleins encore de vie, & sans avoir reçu aucune blessure. M. de Sept-Fontaines a trouvé dans le corps d'un jeune Orvet, un lombric ou ver de terre long de six pouces, & de la grosseur d'un tuyau de plume; le ver étoit encore en vie, & s'enfuit en rampant.

Malgré leur avidité naturelle, les Orvets peuvent demeurer un très-grand nombre de jours sans manger, ainsi que les autres Serpens, & M. Desfontaines en a eu chez lui qui se sont laissés mourir au bout de plus de cinquante jours, plutôt que de toucher à la nourriture qu'on avoit mise auprès d'eux, & qu'ils auroient dévorée avec précipitation s'ils avoient été en liberté.

L'Orvet habite ordinairement sous terre dans des trous qu'il creuse ou qu'il agrandit avec son museau; mais comme il a besoin de respirer l'air extérieur, il quitte souvent sa retraite. L'hiver même, il perce quelquefois la neige qui couvre les campagnes, & élève son museau au-dessus de sa surface, la température assez douce des trous souterrains qu'il choisit pour asyle l'empêchant ordinairement de s'engourdir complètement pendant le froid. Lorsque les chaleurs sont revenues, il passe une grande partie du jour hors de sa retraite; mais le plus souvent, il s'en éloigne peu, & se tient toujours à portée de s'y mettre en sûreté.

Il se dresse fréquemment sur sa queue qu'il roule en spirale, & qui lui sert de point d'appui; & il demeure quelquefois long-temps dans cette situation. Ses mouvemens sont rapides, mais moins que ceux de la Couleuvre à collier. Il ne répand pas communément d'odeur desagréable (n).

(m) *Notes manuscrites de M. de Sept-Fontaines.*

(n) Personne n'a mieux étudié les habitudes de l'Orvet que M. de Sept-Fontaines, à qui nous devons la connoissance de la plupart des détails que nous venons de rapporter.

L'ÉRYX (a).

CET Anguis a beaucoup de rapports avec l'Orvet, dont il n'est peut-être qu'une variété. Il a le dessus du corps d'un roux cendré avec trois raies noires très-étroites qui s'étendent depuis le derrière de la tête, jusqu'à l'extrêmité de la queue. Ses yeux sont à peine visibles. Il a la mâchoire supérieure un peu plus avancée que l'inférieure. Ses dents sont assez longues relativement

(a) Aberdeen, *dans plusieurs endroits de l'Angleterre, parce qu'on le trouve dans l'Aberdeen Shire.*
Eryx. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Ang. Eryx. *Linn. amphib. Serpent.*
Gronov. mus. 2, p. 35, No. 9.

à sa grandeur, égales, & un peu courbées vers le gosier. Ses écailles sont arrondies un peu convexes, luisantes & unies. Sa queue est un peu plus longue que le reste du corps. Il a cent vingt-six rangs d'écailles au-dessous du corps, & cent trente-six au-dessous de la queue; on le trouve en Europe, particulièrement en Angleterre; & il habite aussi plusieurs contrées de l'Amérique.

LA PEINTADE (a)

NOUS conservons ce nom à un Anguis qui se trouve dans les Indes; il a cent soixante-cinq rangs d'écailles sous le corps, trente-deux sous la queue, & le dessus du corps verdâtre avec plusieurs rangées longitudinales de points noirs ou bruns.

Il nous semble qu'on doit regarder comme une variété de cette espèce, un Anguis que M. Pallas a observé sur les bords de la mer Caspienne, & qui a à-peu-près la longueur d'un pied; la grosseur du petit doigt; cent-soixante-dix rangs d'écailles sous le corps; trente deux rangs sous la queue; la tête grise tachetée de noir; le corps noir pointillé de gris sur le dos, & de blanchâtre sur les côtés; la queue longue de deux pouces & variée de blanc (b).

(a) La Peintade, *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Anguis Meleagris. *Linn. amphib. Serp.*
Anguis Meleagris. 124, *Laurenti, Specimen Medicum.*
Séba, muʃ. 2, tab. 21, fig. 4.
(b) Anguis Miliaris. *Voyages de M. Pallas dans différentes Provinces de l'Empire de Russie, supplément, vol. 2.*

LE ROULEAU (a).

CET Anguis se trouve dans les deux Continens. Il est très-commun en Amérique, ainsi que dans les grandes Indes; mais c'est toujours dans les pays chauds qu'on le rencontre. Sa tête un peu convexe par-dessus, & concave en dessous est à peine distinguée du reste du corps par trois écailles plus grandes que les autres qui la couvrent. Ses dents sont assez nombreuses, & comme elles sont toutes égales, & qu'il n'a pas de crochets mobiles, l'on doit

(a) Le Rouleau. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Anguis Schytale. *Linn. amphib. Serpent.*
Muʃ. Ad. fr. tab. 6, fig. 2.
Gronovius, muʃ. 2, N°. 4 Anguis.
Séba, muʃ. 2, tab. 2, fig. 1, 2, 3, 4; tab. 7, fig. 4, & tab. 20, fig. 3.
Anguis Schytale. *Laurenti, Specimen Medicum.*

présumer qu'il n'est point venimeux. Le corps & la queue sont garnis par-dessus & par-dessous d'écailles blanches bordées de roux (b); & tout le corps est varié par des bandes tranversales qui, en formant des anneaux de couleur, gardent leur parallélisme ou se réunissent avec plus ou moins de régularité. L'on ne sait pas précisément à quelle grandeur peut parvenir le Serpent Rouleau; mais, d'après les divers individus qui ont été décrits par les Naturalistes, & ceux qui sont conservés au Cabinet du Roi, nous présumons qu'elle n'est jamais très-considérable, que le diamètre de cet Anguis n'est ordinairement que d'un demi-pouce, & que sa longueur n'excède guère deux ou trois pieds (c).

Il se nourrit de vers, d'insectes, & sur-tout de fourmis, & voilà tout ce que l'on connoît des habitudes de ce Serpent.

(b) Le Rouleau a deux cent quarante rangs d'écailles sous le corps, & treize rangs sous la queue.

(c) Sa queue est très-courte en proportion du corps, dont la longueur est le plus souvent trente fois plus considérable que celle de la queue.

LE COLUBRIN (a).

M. Hasselquist a fait connoître cet Anguis que l'on trouve en Egypte: ce Serpent a le corps varié d'une manière très-agréable, de brun & d'une couleur pâle; on a compté cent quatre-vingt rangs d'écailles sous son corps, & dix-huit sous sa queue.

(a) Le Colubrin. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Anguis Colubrina. *Linn. amphib. Serp.*
Hasselquist, it. 320, *N°.* 65.

LE TRAIT (a).

CET Anguis habite en Egypte, ainsi que le Colubrin, & c'est aussi M. Hasselquist qui l'a fait connoître. Ce Serpent a cent quatre-vingt-six rangs d'écailles sous le corps, & vingt-trois sous la queue. Celles qui garnissent son ventre, sont un peu plus larges que celles qui recouvrent son dos.

(a) Le Trait. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Anguis Jaculus. *Linn. amphib. Serpentes.*
Hasselquist, it. 319, *N°.* 64.

LE CORNU (a).

CET Anguis a beaucoup de rapports avec la Couleuvre Céraſte; il a, comme ce dernier Reptile, deux eſpèces de cornes ſur la tête; mais nous avons vu que dans le Céraſte, ces éminences tiennent à la peau, & ſont de nature écailleuſe, au lieu que, dans le Cornu, ce ſont deux dents qui percent la lèvre ſupérieure, & reſſemblent à deux petites cornes. On trouve cet Anguis en Egypte où il a été obſervé par M. Haſſelquiſt, & où vit auſſi le Céraſte. Le Cornu a deux cens rangs d'écailles ſous le ventre, & quinze ſous la queue.

(a) Le Cornu. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Anguis Ceraſtes. *Linn. amphib. Serpent.*
Haſſelquiſt, it. 320, *N°.* 66

LE MIGUEL (a).

TEL eſt le nom que l'on donne à cet Anguis dans le Paraguay, & dans pluſieurs autres contrées de l'Amérique méridionale. Les écailles qui le couvrent ſont brillantes & unies. Le deſſus de ſon corps eſt jaune, & préſente une & quelquefois trois raies longitudinales brunes avec des bandes tranſverſales très-étroites, & de la même couleur. Le Miguel a deux cens rangs d'écailles ſous le ventre, & douze ſous la queue; on voit neuf grandes écailles ſur la partie ſupérieure de ſa tête. Un individu de cette eſpèce, conſervé au Cabinet du Roi, a un pied de longueur totale, & ſa queue eſt longue de trois lignes.

(a) Le Miguel. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Anguis Maculata. *Linn. amphib. Serpent.*
Muſ. Ad. fr. 1, *p.* 21, *tab.* 21, *fig.* 3.
Anguis Teſſellata. 142. *Laurenti, Specimen Medicum.*
Gronov. muſ. 2, *p.* 53, *N°.* 5.
Miguel. *Dict. d'Hiſtoire naturelle, par M. Valmont de Bomare.*
Séba, muſ. 2, *tab.* 100, *fig.* 2.

LE RÉSEAU (a).

CET Anguis a les écailles qui garniſſent le deſſus de ſon corps brunes & blanches dans leur centre, ce qui le fait paroître comme couvert d'un réſeau brun. On le trouve en Amérique. Il a cent ſoixante-dix-ſept rangs d'écailles ſous le ventre, & trente-ſept ſous la queue; le deſſus de ſa tête eſt revêtu de grandes écailles.

(a) Le Réſeau. *M. d'Aubenton*, *Encyclopédie méthodique.*
Anguis Reticulata. *Linn. amphib. Serpent.*
Anguis Reticulata. 128. *Laurenti*, *Specimen Medicum.*
Gronov. muſ. 2, *p.* 54, *No.* 7.
Scheuchzer. Phyſic. ſacr. 747, 4.

LE JAUNE ET BRUN (a).

CET Anguis ſe trouve en grand nombre dans les bois de la Caroline & de la Virginie, où il a été obſervé par MM. Cateſby & Garden, & où on ne le regarde pas comme dangereux. Il paroît moins ſenſible au froid que les autres Serpens des mêmes pays, puiſqu'il ſe montre beaucoup plutôt au printemps; il eſt, pour ainſi dire, auſſi fragile que l'Orvet; les fibres, qui compoſent ſes muſcles, peuvent ſe ſéparer très-aiſément; pour peu qu'on le frappe, il ſe partage comme l'Orvet en pluſieurs portions, & il a été appellé *Serpent de verre*, de même que ce Reptile. Sa longueur n'excède guère dix-huit pouces; & ſa queue eſt trois fois auſſi longue que ſon corps. Son ventre eſt jaune, & paroît comme réuni au reſte du corps par une ſuture. Le dos eſt d'un vert mêlé de brun, avec un grand nombre de très-petites taches jaunes arrangées très-regulièrement. La deſcription de M. Linné ſemble indiquer que les écailles qui garniſſent le deſſus du corps, ſont relevées par une arête. La langue eſt échancrée par le bout, à-peu-près comme celle de l'Orvet. Le Jaune & Brun a cent vingt-ſept rangs d'écailles ſous le corps, & deux cent vingt-trois ſous la queue.

(a) Le Serpent de verre. *M. d'Aubenton*, *Encyclopédie méthodique.*
Anguis Ventralis. *Linn. amphib. Serpent.*
The Glaſs Snake. Serpent de verre. *Cateſby*, *hiſtoire naturelle de la Caroline*, *vol.* 2, *p.* 59, *planche* 59.

LA QUEUE-LANCÉOLÉE (*a*).

CET Anguis diffère de ceux que nous venons de décrire par la forme de sa queue qui est comprimée par les côtés; cette partie se termine d'ailleurs en pointe, elle est, ainsi que le dos, d'une couleur pâle avec des bandes transversales brunes, & cinquante rangs d'écailles en garnissent le dessous. On compte deux cens rangs d'écailles sous le corps. La Queue-Lancéolée se trouve à Surinam. Il se pourroit qu'on dût rapporter à cette espèce le Serpent à queue aplatie vu par M. Bancks près des côtes de la nouvelle Hollande, de la nouvelle Guinée & de la Chine, nageant & plongeant avec facilité pendant les temps calmes, & décrit par M. Vosmaër (*b*).

(*a*) La Queue-lancéolée. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Anguis Laticauda. *Linn. amphib. Serpent.*
Mus. Ad. fr. 2, *pag.* 48.
Laticauda Imbricata 241. *Laurenti, Specimen Medicum.*
(*b*) On peut consulter, à ce sujet, l'article du *Serpent à large queue*, dans le Dictionnaire d'Histoire naturelle, par M. Valmont de Bomare.

LE ROUGE.

CET Anguis a été envoyé de Cayenne au Cabinet du Roi, par M. de la Borde; les écailles du dos sont d'un beau rouge, ce qui lui a fait donner le nom de *Serpent de corail* par les habitans de la Guiane; mais nous n'avons pas cru devoir lui conserver cette dénomination, de peur qu'on ne le confondît, avec la Couleuvre *le Corallin* dont nous avons parlé. Le dessous de son corps est d'un rouge plus clair; toutes ses écailles sont hexagones & bordées de blanc; & il est d'ailleurs distingué des autres Anguis par des bandes transversales noirâtres qui s'étendent non-seulement sur le dessus, mais encore sur le dessous du corps. Lorsque ce Serpent est en vie, ses couleurs sont très-éclatantes; mais autant son aspect est agréable, autant il faut fuir son approche. Sa morsure est venimeuse & très-dangereuse suivant M. de la Borde: il porte le nom de Vipère à la Guiane, & ce qui prouve que ce nom doit lui appartenir, c'est que l'on a reçu au Cabinet du Roi avec l'individu que nous décrivons, deux serpentaux de la même espèce sortis tout formés du ventre de leur mère.

Le Rouge a, ainsi que d'autres Anguis, la rangée du milieu du dessous du corps & de la queue composée d'écailles un peu plus grandes que leurs voisines. Nous avons compté dans cette rangée deux cent quarante pièces au-des-

dessous du corps, & douze seulement au-dessous de la queue qui est très-courte (a).

Il paroît que c'est le même animal que celui dont le P. Gumilla a parlé sous le nom de Serpent coral, dans son Histoire Naturelle de l'Orenoque, & pour lequel nous renvoyons à la note suivante (b).

(a) L'individu envoyé au Cabinet du Roi avoit un pied six pouces de longueur totale, & sa queue étoit longue de six lignes.

(b) „ Je ne puis passer sous silence le Serpent *Coral*, qu'on nomme ainsi à cause de sa couleur incarnate, qui est entremêlée de taches noires, grises, blanches & jaunes. Ce Serpent „ supporte également tous les climats, ce qui n'empêche pas que ses couleurs ne se ressentent „ de leur variété, mais son venin conserve toujours la même force, & il n'y en a point, si „ l'on en excepte la Couleuvre *Macaurel*, dont la morsure soit plus dangereuse. Parlons maintenant des remèdes qu'on a trouvés contre la morsure de ces Reptiles . . . . On peut se „ servir de la feuille de tabac, qui est un remède efficace contre la morsure des Couleuvres, „ quelle qu'en soit l'espèce; il suffit d'en mâcher une certaine quantité, d'en avaler une partie, & d'appliquer l'autre sur la plaie pendant trois ou quatre jours, pour n'avoir rien à „ craindre. J'en ai fait l'essai plusieurs fois sur des malades & même sur des Couleuvres; „ après les avoir étourdies d'un coup de bâton, je leur ai saisi la tête avec une petite fourche, „ & leur ayant fait ouvrir la bouche en la pressant, j'ai mis dedans du tabac mâché, & aussitôt elles ont été saisies d'un tremblement général qui n'a fini qu'avec leur vie; la Couleuvre „ étant restée froide & roide comme un bâton.

„ Un troisième remède dont on peut se servir, c'est la *pierre orientale*; elle n'est autre chose „ qu'un morceau de corne de cerf qu'on fait calciner jusqu'à ce qu'il ait pris la couleur du „ charbon, il s'attache de lui-même à la plaie & attire tout le venin qui est dedans, mais il „ en faut quelquefois plus de six morceaux, & le plus sûr est de mâcher du tabac en même-„ temps.

„ Lorsque l'endroit le permet, on applique sur la plaie quatre ventouses sèches dont la première dispose les chairs, la seconde attire une liqueur jaune, la troisième une pareille liqueur teinte de sang, & la quatrième le sang tout pur; après quoi il ne reste plus de venin „ dans la plaie.

„ Voici un cinquième remède dont on a éprouvé l'effet: il consiste en une bonne quantité „ d'eau-de-vie, dans laquelle on a délayé de la poudre à canon, & à la troisième dose le venin perd toute son activité...." *Hist. natur. de l'Orenoque, Trad. franç. Lyon*, 1758, *tom* 3, *pag.* 89 *& suiv.*

LE LONG-NEZ (a).

C'EST M. Weigel, Naturaliste Allemand, qui a fait connoître cette espèce d'Anguis, remarquable par l'alongement de son museau. Ce prolongement est très-sensible, la lèvre de dessous étant beaucoup moins avancée que la supérieure, contre le bord inférieur de laquelle elle s'applique, & la bouche étant par-là un peu située au-dessous du museau. La longueur totale de l'individu, décrit par M. Weigel, étoit à-peu-près d'un pied; une pointe dure terminoit la queue; la couleur du dessus du corps de cet Anguis étoit d'un noir plus ou moins tirant sur le verdâtre; on voyoit une tache jaune sur le

(a) Anguis Rostratus, Languasige, Schuppenschlange, C. L. Weigel. *Mém. des Curieux de la Nature de Berlin, vol.* 3, *p.* 190.

bout du museau, & à l'extrémité de la queue, sur laquelle on remarquoit deux bandes obliques de la même couleur, qui étoit aussi celle du ventre, & s'étendoit même dans certains endroits sur les côtés du corps. Ce Serpent avoit deux cent dix-huit rangs d'écailles sous le corps, & douze sous la queue; il avoit été apporté de Surinam.

LA PLATURE (a).

Ce Serpent a beaucoup de ressemblance avec la Queue-Lancéolée, il a, comme ce dernier Anguis, la queue comprimée & aplatie par les côtés; mais celle de la Queue-Lancéolée se termine en pointe, au lieu que la queue de la Plature a son extrémité arrondie. M. Linné a fait connoître cette espèce de Serpent, dont un individu faisoit partie de la collection de M. Ziervogel, Apothicaire à Copenhague.

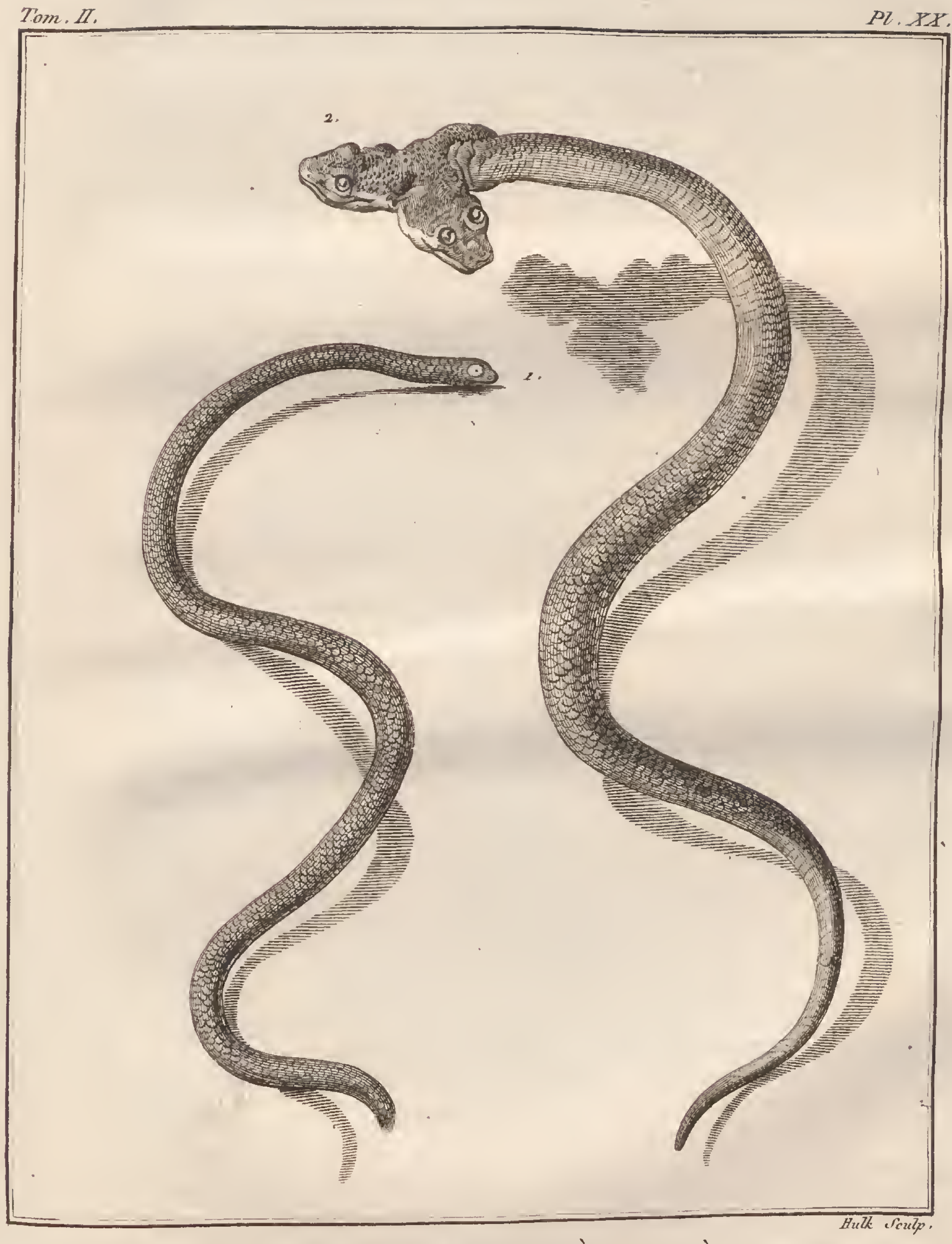
La tête de la Plature est alongée; ses mâchoires sont sans dents; cet Anguis a un pied & demi de longueur totale, & deux pouces depuis l'anus jusqu'à l'extrémité de la queue; le dessus de son corps est noir, le dessous blanc, & la queue variée de blanc & de noir; les écailles, qui recouvrent ce Serpent, sont arrondies, ne se recouvrent pas les unes les autres, & sont si petites qu'on ne peut pas les compter.

(a) La Queue-plate. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Anguis Platura. *Linn. amphib. Serpent.*

LE LOMBRIC (a).

Un des caractères auquel on fait le plus d'attention lorsqu'on examine le Lombric, c'est la proportion générale de son corps, moins gros vers la tête qu'à l'extrémité opposée, de telle sorte, que si on ne considéroit pas la position des écailles de cet Anguis, on seroit tenté de prendre le bout de sa queue pour sa tête, d'autant plus que cette dernière partie n'est pas plus grosse que l'extrémité du corps à laquelle elle tient, & que les yeux ne sont que

(a) Anilios, *dans l'Isle de Chypre*
Serpent d'Oreille, *dans l'Inde.*
Le Lombric. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Anguis Lumbricalis. *Linn. amphib. Serp.*
Anguis Lumbricalis, 144. *Laurenti, Specimen medicum.*
Gronov. mus. 2, *p.* 52, *No.* 3.
Brown. Jam. 460, *tab.* 44, *fig.* 1. Amphisbæna prima Subargentea.
Séba, mus. 1, *tab.* 86, *fig.* 2.



1. LE LOMBRIC. 2. SERPENT MONSTRUEUX À DEUX TÈTES, *grandeur de nature.*

de petits points noirs très-peu sensibles, & recouverts par une membrane ainsi que ceux des amphisbènes. Le museau du Lombric est très-arrondi & percé de deux petits trous presque invisibles, qui tiennent lieu de narines à l'animal, mais il ne présente d'ailleurs aucune ouverture pour la gueule. Ce n'est qu'audessous du museau, & à une petite distance de cette extrémité qu'on apperçoit une petite bouche dont les lèvres n'ont que deux lignes de tour, dans le plus grand individu des Lombrics conservés au Cabinet du Roi. La mâchoire inférieure, plus courte que celle de dessus, s'applique si exactement contre cette mâchoire supérieure, qu'il faut beaucoup d'attention pour reconnoître la place de la bouche lorsqu'elle est fermée. Nous n'avons pu voir des dents dans aucun des Lombrics que nous avons examinés (*b*), mais nous avons remarqué dans tous une petite langue appliquée, & comme collée contre la mâchoire supérieure.

Le corps entier du Lombric est presque cylindrique, excepté à l'endroit de la tête qui est un peu aplati par-dessus & par-dessous. Ce Serpent est entièrement recouvert de très-petites écailles très-unies & très-luisantes, placées les unes au-dessus des autres comme les ardoises sur les toits, toutes de même forme & de même grandeur, tant sur le ventre que sur la queue & sur le dos, & présentant par-tout une couleur uniforme d'un blanc livide, de telle sorte que le dessous du corps n'est distingué du dessus, ni par la forme, ni par la position, ni par la couleur des écailles un peu plus grandes que celles du dos, & placées à côté l'une de l'autre; & trois écailles semblables en revêtent le dessous au-devant de l'ouverture de la bouche.

L'anus est situé très-près de l'extrémité du corps dont il n'est éloigné que d'une ligne & demie dans un des individus que nous avons décrits. Cette ouverture, faite en forme de fente très-étroite, n'avoit, dans cet individu, qu'une demi-ligne de longueur, & ne pouvoit être apperçue que lorsqu'on plioit le corps de l'animal du côté opposé à celui où étoit l'anus. La très-courte queue du Lombric est terminée par une écaille pointue & dure; la maniére dont nous l'avons vue repliée dans plusieurs Anguis de cette espèce, & la force avec laquelle elle étoit roidie, ainsi que le reste du corps, prouvent la facilité avec laquelle le Lombric peut se tourner & se plier en différens sens.

Nous ignorons jusqu'à quelle grandeur les Lombrics peuvent parvenir. Le plus grand de ceux que nous avons vus, avoit huit pouces onze lignes de longueur, & deux lignes de diamètre dans l'endroit le plus gros du corps. Il avoit été apporté de l'Isle de Chypre sous le nom d'Anilios, mais ce n'est pas seulement dans cette Isle qu'il habite; on le trouve aussi aux grandes Indes d'où on a envoyé au Cabinet du Roi un très-petit Serpent long de quatre pouces neuf lignes, & n'ayant pas une ligne de diamètre, mais qui d'ailleurs est entièrement semblable au Lombric, & qui évidemment est un jeune animal de la même espèce. Il est arrivé sous le nom de *Serpent d'oreille*; nous ne savons pas ce qui peut avoir donné lieu à cette dénomination.

(*b*) Le Lombric étoit regardé, à la Jamaïque, comme venimeux; mais Brown dit qu'il n'a jamais pu constater l'existence du venin de ce Reptile. *Histoire naturelle de la Jamaïque, Londr. 1756, p.* 460.

La conformation du Lombric, la grande facilité qu'il a de se replier plusieurs fois sur lui-même, & celle avec laquelle il peut s'insinuer dans les plus petites cavités, doivent donner à sa manière de vivre beaucoup de ressemblance avec celle de l'Orvet dont il se rapproche à beaucoup d'égards, ainsi qu'avec celles de plusieurs vers proprement dits que l'espèce du Lombric lie, pour ainsi dire, à l'ordre des Serpens par de nouveaux rapports, & particulièrement par la petitesse de son anus, ainsi que par la position de sa bouche.



CINQUIÈME GENRE.

SERPENS

Dont le corps & la queue font entourés d'anneaux écailleux.

AMPHISBÈNES.

L'ENFUMÉ (a).

IL eft très-facile de diftinguer les Amphifbènes de tous les Serpens dont nous avons déjà parlé. Non-feulement ils n'ont point de plaques fous le corps, ni fous la queue; mais les écailles qui les revêtent font prefque quarrées, plus ou moins régulières, difpofées tranfverfalement & réunies l'une à côté de l'autre de manière à former des anneaux entiers, qui environnent l'animal. Le deffus & le deffous du corps & de la queue fe reffemblent fi fort dans les Amphifbènes, que, lorfque leur tête & leur anus font cachés, l'on ne peut favoir s'ils font dans leur pofition naturelle ou renverfés fur le dos. On pourroit même dire que fans la pofition de leur tête, & celle de leur colonne vertébrale plus voifine du deffus que du deffous du corps, ils trouveroient un point d'appui auffi avantageux dans la portion fupérieure de ces anneaux, que dans l'inférieure, & qu'ils pourroient également s'avancer en rampant fur leur dos & fur leur ventre. Mais s'ils font privés de cette double manière de marcher, par la fituation de leur tête, & par celle de leur colonne vertébrale,

(a) Ibijara, *par les Brafiliens.*
Bodty.
Cega, Cobre Vega, & Cobra de las Cabecas, *par les Portugais.*
L'Enfumé. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Anphifbœna fuliginofa. *Linn. amphib. Serpent.*
Gronov. muf. 2, *pag.* 1, Amphifbœna.
Ray, quadrup. 289.
Trafgobane. *M. Valmont de Bomare.*
Séba, muf. 1, *tab.* 88, *fig.* 3; *muf.* 2, *tab.* 1, *fig.* 7, *tab.* 18, *fig.* 2, *tab.* 22, *fig.* 3, *tab.* 73, *fig.* 4 & *tab.* 100, *fig.* 3.
Amphifbœna vulgaris, 119. Amphifbœna varia, 120. Amphifbœna magnifica, 121. Amphifbœna flava, 122. *Laurenti, Specimen Medicum.*

cette forme d'anneaux également construits au-dessus & au-dessous de leur corps, leur donne une grande facilité pour se retourner, se replier en différens sens comme les vers, & exécuter divers mouvemens interdits aux autres Serpens. Trouvant d'ailleurs dans ces anneaux, la même résistance, soit qu'ils avancent ou qu'ils reculent, ils peuvent ramper presque avec une égale vîtesse en avant & en arrière; & de-là vient le nom de *Double-Marcheurs* ou *d'Amphisbènes* qui leur a été donné. Ayant la queue très-grosse & terminée par un bout arrondi, portant souvent en arriére cette extrémité grosse & obtuse, & lui faisant faire des mouvemens que la tête seule exécute communement dans beaucoup d'autres Reptiles, il n'est pas surprenant que leur manière de se mouvoir ait donné lieu à une erreur semblable à celle que les Anguis ont fait naître. On a cru qu'ils avoient deux têtes non pas placées à côté l'une de l'autre, comme dans certains Serpens monstrueux, mais la première à une extrémité du corps, & la seconde à l'autre. On ne s'est pas même contenté d'admettre cette conformation extraordinaire; on a imaginé des fables absurdes que nous n'avons pas besoin de réfuter. On a cru & écrit très-sérieusement que lorsqu'on coupe un Amphisbène en deux par le milieu du corps, les deux têtes se cherchent mutuellement; que lorsqu'elles se sont rencontrées, elles se rejoignent par les extrémités qui ont été coupées, le sang servant de glu pour les réunir; que si on les coupe en trois morceaux, chaque tête cherche le côté qui lui appartient, & que lorsqu'elle s'y est attachée, le Serpent se trouve dans le même état qu'avant d'avoir été divisé; que le moyen de tuer un Amphisbène, est de couper les deux têtes avec une petite partie du corps, & de les suspendre à un arbre avec un cordeau; que même cette manière n'est pas très-sûre; que lorsque les oiseaux de proie ne les mangent point, & que le cordeau se pourrit, l'Amphisbène, desséché par le soleil, tombe à terre, & qu'à la première pluie qui survient, il renaît par le secours de l'humidité qui le pénètre; que, par une suite de cette propriété, ce Serpent réduit en poudre est le meilleur spécifique pour réunir & souder les os cassés (*b*) &c. Combien d'idées ridicules le défaut de lumières & le besoin du merveilleux n'ont-ils pas fait adopter!

L'espèce de ces Amphisbènes la plus anciennement connue, est celle de l'Enfumé. Le nom de ce Serpent lui vient de sa couleur qui est en effet très-foncée, presque noire, & variée de blanc. Il parvient communément à la longueur d'un pied ou deux, mais sa queue n'excède presque jamais celle de douze ou quinze lignes (*c*). Ses yeux sont non-seulement très-petits, mais encore recouverts, & comme voilés par une membrane; c'est cette conformation singulière qui lui a fait donner, ainsi qu'aux Anguis, le nom de *Serpent aveugle*, & qui établit un nouveau rapport entre ce Reptile & les Murènes, les congres, & les anguilles qui d'ailleurs ressemblent à beaucoup d'égards aux Serpens, & que l'on a quelquefois même appellés *Serpens d'eau*.

L'Enfumé habite les Indes orientales particulièrement l'Isle de Ceylon. On le rencontre aussi en Amérique; on ignore une grande partie de ses habitu-

(*b*) Voyez l'Histoire naturelle de l'Orenoque, traduction françoise, Lion. 1758, tom 3 p. 86.

(*c*) On compte ordinairement deux cens anneaux sur le corps de l'Enfumé, & trente sur sa queue.



1. LE BLANCHET, *grandeur de deux tiers de nature.* 2. LIBIARE.

des, mais l'on ſait qu'il ſe nourrit de vers de terre, de mollaſſes, de divers inſectes, de cloportes, de ſcolopendres, &c. Il fait auſſi la guerre aux fourmis dont il paroît qu'il aime beaucoup à ſe nourrir; bien loin de chercher à détruire ou diminuer ſon eſpèce, on devroit donc tâcher de la multiplier dans les contrées torrides ſi ſouvent dévaſtées par des légions innombrables de fourmis, qui s'avançant en colonnes preſſées, & couvrant un grand eſpace, laiſſent par-tout des traces funeſtes que l'on prendroit pour celles de la flamme dévorante. L'Enfumé fait aiſément ſa proie de ces fourmis ainſi que des vers, des larves d'inſectes, & de tous les petits animaux qui ſe cachent ſous terre, la faculté qu'il a de reculer ou d'avancer ſans ſe bleſſer lui donnant, ainſi que ſa conformation générale, une très-grande facilité pour pénétrer dans les retraites ſouterraines des vers des fourmis, & des inſectes. Il peut d'ailleurs fouiller la terre plus profondément que pluſieurs autres Serpens, ſa peau étant très-dure, & ſes muſcles très-vigoureux. Quelques Voyageurs ont écrit qu'il étoit venimeux; nous avons trouvé cependant que ſes mâchoires n'étoient garnies d'aucun crochet mobile. On voit au-deſſus de ſon anus huit petits tubercules percés à leur extrémité, & qui communiquent avec autant de petites glandes, ce qui lui donne un nouveau rapport avec le Bipède Cannelé (*d*), ainſi qu'avec pluſieurs eſpèces de lézards (*e*).

(*d*) Voyez l'article du Bipède Cannelé, à la ſuite de l'Hiſtoire naturelle des Quadrupèdes ovipares.

(*e*) L'Enfumé a le deſſus de la tête garni de ſix grandes écailles placées ſus trois rangs.

LE BLANCHET (*a*).

CET Amphiſbène diffère principalement de celui que nous venons de décrire par le nombre de ſes anneaux, & par ſa couleur: il eſt blanc, & ſouvent ſans aucune tache; le deſſus de ſa tête eſt couvert, ainſi que celle de l'Enfumé, par ſix grandes écailles diſpoſées ſur trois rangs, dont chacun eſt compoſé de deux pièces. On compte communément deux cent vingt-trois anneaux autour de ſon corps, & ſeize autour de ſa queue. On voit au-deſſus de l'ouverture de l'anus, huit tubercules ſemblables à ceux que préſente l'Enfumé, mais moins élevés & moins grands. Un Blanchet conſervé au Cabinet du Roi, a un pied cinq pouces neuf lignes de longueur totale, & ſa queue n'eſt longue que d'un pouce ſix lignes. Nous n'avons pas vu de crochets mobiles dans les Blanches que nous avons examinés.

(*a*) Le Blanchet. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Amphiſb. Alba. *Linn. amphib. Serp.*
Muſ. Ad. fr. 1. *p.* 26, *tab.* 4, *fig.* 2.
Amphiſb. Alba, 118. *Laurenti, Specimen Medicum.*
Séba, muſ. 2, *tab.* 24, *fig.* 1.

SIXIÈME GENRE.

SERPENS

Dont les côtés du corps présentent une rangée longitudinale de plis.

CŒCILES.

L'IBIARE (a).

LA forme de ce Serpent est cylindrique; un individu de cette espèce, décrit par M. Linné, avoit un pied de longueur, & étoit épais d'un pouce. L'Ibiare paroît n'être couvert d'aucune écaille; on remarque cependant sur son dos, de petits points un peu saillants dont la nature pourroit approcher de celle des écailles. Le museau est un peu arrondi, la mâchoire supérieure plus avancée que l'inférieure, est garnie auprès des narines de deux petits barbillons ou *tentacules* très-courts, & à peine sensibles, ce qui donne à l'Ibiare un rapport de plus avec plusieurs espèces de poissons. Ses yeux sont très-petits, & recouverts par une membrane, comme ceux de quelques autres Serpens, & de plusieurs poissons de mer ou d'eau douce. Sa peau est plissée de chaque côté du corps, & y forme communément cent trente-cinq rides ou plis assez sensibles. Sa queue est très-courte; elle présente des rides annullaires comme le corps des vers de terre appellés *Lombrics*. On le trouve en Amérique. Il est à desirer que les Voyageurs observent ses habitudes naturelles.

LE

(a) L'Ibiare. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Cœcilia Tentaculata. *Lin. amphib. Serpent.*
Id. Amœnit. 1, *p.* 489, *tab.* 17, *fig.* 2.
Muf. Ad. fr. 1, *p.* 19, *tab.* 5, *fig.* 2.
Gronov. muf. 2, *p.* 52, *N°.* 1.
Cœcilia Tentaculata. 116, *Laurenti, Specimen Medicum.*

LE VISQUEUX (*a*).

CETTE eſpèce de Cœcile habite les Indes; elle a les yeux encore plus petits que l'Ibiare, & ſes côtés préſentent un plus grand nombre de plis. On en compte trois cent quarante le long du corps, & dix le long de la queue. Sa couleur eſt brune, avec une petite raie blanchâtre ſur les côtés.]

(*a*) Le Viſqueux. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Cœcil. Glutinoſa. *Linn. amphib. Serp.*
Muſ. Ad. fr. 1, *p.* 19, *tab.* 4, *fig.* 1.
Cœcilia Glutinoſa, 117, *Laurenti, Specimen Medicum.*



SEPTIÈME GENRE.

SERPENS

Dont le deſſous du corps préſente de grandes plaques, ſur leſquels on voit enſuite des anneaux écailleux, & dont l'extrémité de la queue est garnie pardeſſous de très-petites écailles.

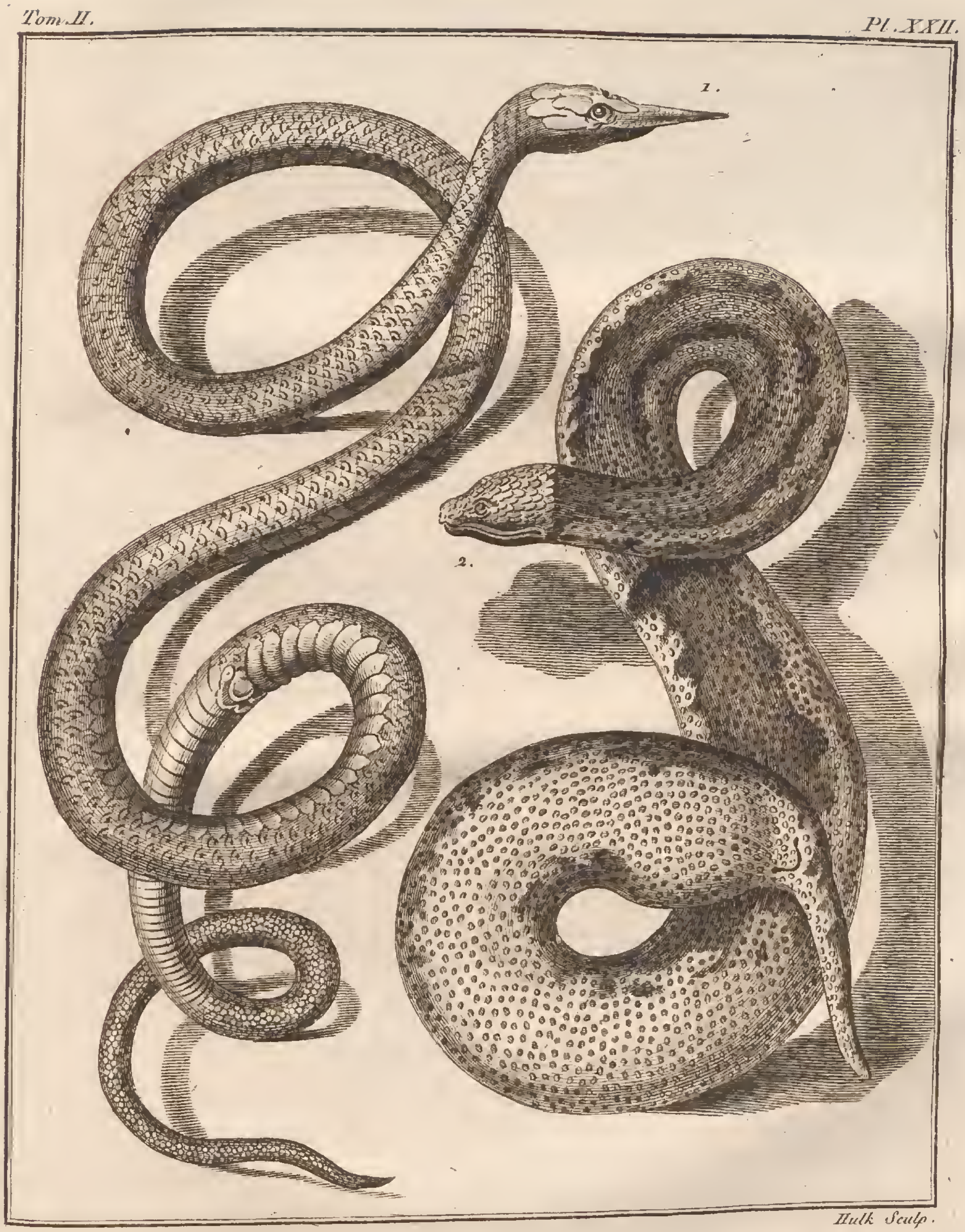
LANGAHA.

LANGAHA DE MADAGASCAR (a).

M. Brugnière de la Société Royale de Montpellier, a publié le premier la deſcription de ce Serpent qu'il a obſervé dans l'Iſle de Madagaſcar. Cette eſpèce réunit trois caractères remarquables, l'un, des Couleuvres, le ſecond, des Amphiſbènes, & le troiſième, des Anguis; elle a, comme les Anguis, une partie du deſſous de la queue recouverte de petites écailles, des anneaux écailleux comme les Amphiſbènes, & de grandes plaques ſous le corps comme les Couleuvres; elle appartient dès-lors à un genre très-diſtinct & très-facile à reconnoître, auquel nous avons conſervé le nom de Langaha qu'on lui donne à Madagaſcar.

L'individu de l'eſpèce du Langaha de Madagaſcar, décrit par M. Brugnière, avoit deux pieds huit pouces de longueur totale, & ſept lignes de diamètre dans la partie la plus groſſe de ſon corps. Le deſſus de ſa tête étoit couvert de ſept grandes écailles, placées ſur deux rangs, la rangée la plus voiſine du muſeau préſentoit trois pièces, & l'autre rangée en préſentoit quatre. Sa mâchoire ſupérieure étoit terminée par une appendice longue de neuf lignes, tendineuſe, flexible, très-pointue & revêtue de très-petites écailles, ce qui lui donnoit un nouveau rapport avec la Couleuvre Naſique. Elle avoit, ſuivant M. Brugnière, des dents de même forme & en même nombre que celles de

(a) *Extrait d'une Lettre de M. Brugnière à M. Brouſſonnet de l'Académie des Sciences, & publiée dans le Journal de Phyſique, Février 1784.*



1. LE LANGAHA, *de Madagascar, grandeur de trois quart de nature.* 2. L'ACROCHORDE *de l'Isle de Java.*

la Vipère. Les écailles, qui revêtoient le dos, étoient rhomboïdales, rougeâtres, & l'on voyoit à leur baſe, un petit cercle gris avec un point jaune. On comptoit ſur la partie inférieure du corps, cent quatre-vingt-quatre grandes plaques blanchâtres, luiſantes, d'autant plus longues qu'elles étoient plus éloignées de la tête, & qui formoient enfin autour du corps, des anneaux entiers au nombre de quarante-deux. Après ces anneaux, ou plutôt vers le milieu de l'endroit garni par ces anneaux écailleux, commençoit la queue apparente que recouvroient de très-petites écailles; mais la véritable queue étoit beaucoup plus longue, puiſque l'anus étoit placé entre la quatre-vingt-dixième & la quatre-vingt-onzième grande plaque, au milieu de quatre pièces écailleuſes.

M. Brugnière ayant vu trois Langaha de Madagaſcar, s'eſt aſſuré que le nombre des grandes plaques & des anneaux étoit variable dans cette eſpèce: un de ces trois individus, au lieu de préſenter les couleurs que nous venons d'indiquer, étoit violet, avec des points plus foncés ſur le dos.

Les habitans de Madagaſcar craignent beaucoup le Langaha; & en effet, la forme de ſes dents, ſemblables à celles de la Vipère, doit faire préſumer qu'il eſt venimeux.



HUITIÈME GENRE.

SERPENS

Qui ont le corps & la queue garnis de petits tubercules.

ACROCHORDES.

L'ACROCHORDE DE JAVA (*a*).

M. Hornſtedt a obſervé & décrit ce Serpent qu'il a cru devoir placer dans un genre particulier, & que nous ſéparerons, avec lui, des genres dont nous venons de parler, juſqu'à ce que de nouvelles obſervations aient fixé la véritable place que ce Reptile doit occuper. Le corps & la queue de ce Serpent ſont garnis de verrues ou tubercules relevés par trois arêtes, & qui devant reſſembler beaucoup à de petites écailles, rapprochent l'Acrochorde de Java, du genre des Anguis, & particulièrement de la plature dont les écailles ſont très-petites & très-difficiles à compter. Mais l'Acrochorde de Java eſt beaucoup plus grand que la plupart des Anguis; l'individu décrit par M. Hornſtedt avoit à-peu-près huit pieds trois pouces de longueur totale; ſa queue étoit longue de onze pouces, & ſon plus grand diamètre excédoit trois pouces. Il étoit femelle; & l'on trouva dans ſon ventre cinq petits tout formés, & longs de neuf pouces.

L'Acrochorde de Java a le deſſus du corps noir, le deſſous blanchâtre, les côtés blanchâtres tachetés de noir; ſes couleurs ont donc beaucoup de rapports avec celles de la Plature. Sa tête eſt aplatie & couverte de petites écailles; l'ouverture de ſa gueule eſt petite; il n'a point de crochets à venin; mais un double rang de dents garnit chaque mâchoire; l'endroit le plus gros du corps eſt auprès de l'anus dont l'ouverture eſt étroite. Il a la queue très-menue;

(*a*) *Mémoires de l'Académie des Sciences de Stockolm, an.* 1787, *pag.* 306; *& Journal de Phyſique, an.* 1788, *p.* 284.

La peau de l'Acrochorde de Java, décrit par M. Hornſtedt, a été dépoſée dans le Cabinet d'Hiſtoire naturelle du Roi de Suède.

celle de l'individu, décrit par M. Hornſtedt, n'avoit que ſix lignes de diamètre à ſon origine.

C'eſt dans une vaſte forêt de poivriers, près de Sangaſan, dans l'Iſle de Java, que cet individu fut trouvé. Des Chinois que M. Hornſtedt avoit avec lui, mangèrent la chair de ce Reptile, & la trouvèrent excellente.

DES SERPENS MONSTRUEUX.

NOUS venons de préſenter la deſcription des diverſes eſpèces de Serpens, que les Naturaliſtes ou les Voyageurs ont fait connoître; de mettre, ſous les yeux, les traits de leur conformation extérieure, ainſi que les principaux points de leur organiſation interne; de donner, pour ainſi dire, du mouvement & de la vie à ces repréſentations inanimées, en indiquant les grands réſultats de l'organiſation & de la forme de ces Reptiles; de comparer avec ſoin leurs propriétés & leurs formes; de raſſembler les attributs communs à toutes les eſpèces compriſes dans chaque genre; & d'en former les caractères diſtinctifs de chacun de ces groupes. Nous élevant enſuite à une conſidération plus étendue, nous avons eſſayé de réunir toutes les qualités, toutes les facultés, toutes les habitudes, toutes les formes qui nous ont paru appartenir à tous les genres de Serpens, & d'en compoſer le tableau général de l'ordre entier de ces animaux, que nous avons placé au commencement de notre examen détaillé de leurs eſpèces particulières.

Nous avons recherché dans ces formes, dans ces habitudes, dans ces propriétés, celles qui ſont conſtantes, & celles qui ſont variables. Parcourant, à l'aide de l'imagination, les divers points du globe, pour y reconnoître les différentes eſpèces de Serpens, nous n'avons jamais ceſſé, lorſque nous avons retrouvé la même eſpèce ſous différens climats, de marquer, autant qu'il a été en nous, l'influence de la température & des accidens de l'atmoſphère, ſur ſa conformation ou ſur ſes mœurs. Nous avons toujours voulu diſtinguer les facultés permanentes qui appartiennent véritablement à l'eſpèce, d'avec les propriétés paſſagères & relatives produites par l'âge, par les circonſtances des lieux ou par celles des temps.

Il ne nous reſte plus, pour donner de l'ordre des Serpens, l'idée la plus étendue & la plus exacte qu'il ſoit en notre pouvoir de faire naître, qu'à mettre un moment, ſous les yeux, les grandes variétés auxquelles les individus peuvent être ſoumis, les écarts apparens dont ils peuvent être l'exemple, les diverſes monſtruoſités qu'ils peuvent préſenter.

Quelqu'iſolés que paroiſſent ces objets, quelque paſſagers, quelqu'éloignés qu'ils ſoient des objets ordinaires de l'étude du Naturaliſte qui ne recherche que les choſes conſtantes, ne conſidère que les eſpèces, & compte pour rien les individus, ils répandront une nouvelle lumière ſur l'enſemble des faits permanens & généraux que nous venons de conſidérer.

Au premier coup-d'œil, une monſtruoſité paroît une exception aux loix de la nature; ce n'eſt cependant qu'une exception aux effets qu'elles produiſent ordinairement. Ces loix, toujours immuables comme l'eſſence des choſes dont elles dérivent, ne varient ni pour les temps, ni pour les lieux; mais, ſuivant les circonſtances dans leſquelles elles agiſſent, leurs réſultats ſont accrus ou diminués; leurs diverſes actions ſe combinent ou ſe déſuniſſent. Lorſque ces actions ſe joignent l'une à l'autre, les produits qui avoient toujours été ſéparés ſe trouvent réunis, & voilà comment ſe forment les monſtres par excès. Lorſqu'au contraire les différens effets de ces loix conſtantes ſe ſéparent, pour ainſi dire, & ne s'exécutent plus dans le même ſujet, les réſultats ordinaires des forces de la nature ſont diminués ou diſparoiſſent, & voilà l'origine des monſtres par défaut.

Les monſtres ſont donc des effets d'une compoſition ou d'une décompoſition opérées par la nature, dans ſes propres forces, & qui, bien ſupérieures à tout ce que l'art pourroit tenter, peuvent nous dévoiler, pour ainſi dire, le ſecret de ces forces puiſſantes & merveilleuſes, en les montrant ſous de nouveaux points de vue; de même que, par la ſynthèſe ou l'analyſe, nous découvrons, dans les corps que nous examinons, de nouvelles faces ou de nouvelles propriétés.

L'étude des monſtruoſités, ſur-tout de celles qui ſont les plus frappantes & les plus extraordinaires, peut donc nous conduire quelquefois à des vérités importantes, en nous montrant de nouvelles applications des forces de la Nature, & par conſéquent en nous découvrant une plus grande étendue de ſes loix.

Lorſque, en comparant la durée de ces réſultats extraordinaires avec celle des réſultats les plus communs, on cherchera combien la réunion ou le défaut de pluſieurs cauſes particulières influe, non-ſeulement ſur la grandeur des effets, mais encore ſur la longueur de leur exiſtence, on trouvera preſque toujours que les monſtres ſubſiſtent pendant un temps moins long que les êtres ordinaires avec leſquels ils ont le plus de rapports, parce que les circonſtances qui occaſionnent la réunion ou la ſéparation des diverſes forces dont réſulte la monſtruoſité, n'agiſſent preſque jamais également & en même proportion dans tous les points de l'être monſtrueux qu'elles produiſent; & dès-lors ſes différens reſſorts n'ayant plus entr'eux des rapports convenables, comment leur jeu pourroit-il durer auſſi long-temps?

Rien ne pouvant garantir les Serpens de l'influence plus ou moins grande de toutes les cauſes qui modifient l'exiſtence des êtres vivans, leurs diverſes eſpèces doivent préſenter & préſentent, en effet, comme celles des autres ordres, non-ſeulement des variétés de couleurs, conſtantes ou paſſagères, produites par la température, les accidens de l'atmoſphère ou d'autres circonſtances particulières, mais encore des monſtruoſités occaſionnées par ce qu'ils éprouvent, ſoit avant d'être renfermés dans leur œuf, & pendant qu'ils ne ſont encore que d'informes embryons, ſoit pendant qu'ils ſont enveloppés dans ce même œuf ou après qu'ils en ſont éclos, & lorſqu'étant encore très-jeunes, leur organiſation eſt plus tendre & plus ſuſceptible d'être altérée. Mais, comme ils n'ont ni bras ni jambes, ils ne peuvent être, à l'extérieur monſtrueux par excès ou par défaut que dans leur tête ou dans leur queue; & voilà pour-

quoi, tout égal d'ailleurs, on doit moins trouver de Serpens monſtrueux que de quadrupèdes, d'oiſeaux, de poiſſons, &c.

Il arrive cependant aſſez ſouvent que, lorſque les Serpens ont eu leur queue partagée en long par quelque accident, une portion de cette queue ſe recouvre de peau, demeure ſéparée, & forme une ſeconde queue quelquefois conformée en apparence auſſi bien que la première, quoiqu'une ſeule de ces deux queues renferme des vertèbres, ainſi que nous l'avons vu pour les lézards. Mais cette eſpèce de monſtruoſité, produite par une diviſion accidentelle, eſt moins remarquable que celle que l'on a obſervée dans quelques Serpens, nés avec deux têtes. L'exemple d'une monſtruoſité ſemblable, reconnue dans preſque tous les ordres d'animaux, empêcheroit ſeul qu'on ne révoquât en doute l'exiſtence de pareils Serpens. A la vérité, pluſieurs Voyageurs ont voulu parler de ces Serpens à deux têtes, comme d'une eſpèce conſtante; induits peut-être en erreur par ce qu'on a dit des Serpens nommés Amphiſbènes, auxquels on a attribué, pendant long-temps, deux têtes, une à chaque extrémité du corps, & dans leſquels on a ſuppoſé la faculté de ſe ſervir indifféremment de l'une ou de l'autre (a), ils ont confondu, avec ces Amphiſbènes, les Serpens à deux têtes placées toutes les deux à la même extrémité du corps, & qui ne ſont que des monſtruoſités paſſagères. Pluſieurs perſonnes, arrivées de la Louiſiane, m'ont aſſuré que ces Serpens à deux têtes y formoient une eſpèce très-permanente, & qui ſe multiplioit par la génération, ainſi que les autres eſpèces de Serpens. Mais, indépendamment de toutes les raiſons d'analogie qui doivent empêcher d'admettre cette opinion, aucun de ces Voyageurs n'a dit avoir vu un de ces Serpens femèle mettre bas des petits pourvus de deux têtes comme leur mère, ou pondre des œufs dont les fœtus préſentaſſent la même conformation extraordinaire; & ces Serpens à deux têtes ne doivent jamais être regardés que comme des monſtruoſités accidentelles, ainſi que les chiens, les chats, les cochons, les veaux, & les autres animaux que l'on a également vus avec deux têtes très-diſtinctes. Il peut ſe faire que des circonſtances particulières, relatives au climat, rendent ces monſtres plus communs dans certains pays que dans d'autres, & des Obſervateurs peu difficiles n'auront eu beſoin que d'appercevoir deux ou trois individus à deux têtes dans la même contrée, qu'oiqu'à des époques très-éloignées, pour accréditer tous les contes répandus au ſujet de ces Reptiles; d'autant plus que, lorſqu'il s'agit de Serpens ou d'autres animaux qui demeurent pendant long-tems renfermés dans leurs retraites, qui ſe cachent à la vue de l'homme, & qu'il eſt par conſéquent aſſez difficile de rencontrer, deux ou trois individus ont ſuffi quelquefois à certains Voyageurs pour admettre une eſpèce nouvelle & peuvent, en effet, ſuffire lorſqu'il ne s'agit pas d'une conformation des plus extraordinaires.

Les Anciens ainſi que les Modernes ont parle de l'exiſtence de ces Reptiles monſtrueux, & à deux têtes. Ariſtote en fait mention. Ælien dit que, de ſon temps, on en voyoit aſſez ſouvent dans le pays arroſé par le fleuve Arcas; qu'ils étoient longs de trois ou quatre coudées; que la couleur de leur

(a) *Article des Serpens Amphiſbènes.*

corps étoit noire, & celle de leurs têtes blanchâtre. Aldrovande avoit dans ſon Cabinet, à Bologne, un de ces Serpens à deux têtes. Joſeph Lanzoni, & d'autres Obſervateurs en ont vu *(b)*, & l'on en conſerve maintenant un dans le Cabinet du Roi.

Ce dernier Reptile a, de longueur totale, dix pouces deux lignes; ſa queue eſt longue d'un pouce ſix lignes, & ſa circonférence eſt d'un pouce une ligne, dans l'endroit le plus gros du corps. Les écailles, qui revêtent ſon dos, ſont ovales, & relevées par une arête; il n'a qu'un ſeul cou, mais deux têtes égales, & longues chacune de huit lignes. Les écailles qui en garniſſent la partie ſupérieure, ſont ſemblables à celles du dos; une grande écaille recouvre chaque œil; les deux bouches renferment une langue fourchue, ainſi que des crochets creux & mobiles. Les deux têtes ſont réunies de manière à former un angle de plus de cent cinquante degrés, &, lorſque les deux bouches ſont ouvertes, on peut voir le jour au travers de ces deux bouches & des deux goſiers joints enſemble.

On peut obſerver, un peu au-deſſous du cou, un pli aſſez conſidérable que fait le corps, & qui eſt produit par la peau du côté gauche, plus courte, dans cette partie, que la peau du côté droit.

La couleur du deſſus du corps a été altérée par l'eſprit-de vin; elle paroît d'un brun plus ou moins foncé, & le deſſous du corps eſt blanchâtre; nous avons compté deux cent vingt-ſix grandes plaques & ſoixante paires de petites. Ce reptile monſtrueux appartient évidemment au genre des Couleuvres; il doit être placé parmi les venimeuſes, & peut-être étoit-il de l'eſpèce de la Vipère *Fer-de-Lance* Nous ignorons d'où il a été apporté au Cabinet de Sa Majeſté.

Mais ce n'eſt pas ſeulement dans leurs collections, que les Naturaliſtes ont vu des Serpens à deux têtes. Rédi en a obſervé un vivant. Il l'avoit trouvé, au mois de Janvier, aux environs de Piſe, & étendu au ſoleil, ſur les bords de l'Arno *(c)*. Ce Reptile étoit mâle; ſa longueur de deux palmes, & ſa groſſeur égaloit celle du petit doigt. Sa couleur approchoit de celle de la rouille; il avoit ſur le dos & ſur le ventre des taches noires, moins foncées au-deſſous du corps; une bande blanche formoit une ſorte de collier autour de ſes deux cous, & une bande de la même couleur entouroit l'extrémité de la queue, qui étoit parſemée de taches blanches. Chaque cou étoit long de deux travers de doigts; les deux cous & les deux têtes étoient entièrement ſemblables & très-bien conformés; chaque gueule renfermoit une langue fourchue à ſon extrémité, mais ne préſentoit point de crochets mobiles & à venin *(d)*. Rédi éprouva les effets de la morſure de ce Reptile, ſur divers ani-

(b) *Mélanges des Curieux de la Nature de Vienne, pour lannée* 1690, *p.* 318.
Voyez auſſi les Tranſactions philoſophiques, les Obſervations de François Rédi ſur les animaux vivans renfermés dans les animaux vivans, &c.

(c) *Obſervations de François Rédi ſur les animaux vivans trouvés dans les animaux vivans. Collection academique., partie étrangère, vol.* 4, *p.* 464.

(d) Nous donnons, dans cette note, un extrait de la deſcription des parties intérieures de ce Reptile, faite par Rédi. (Voyez dans la collection académique, l'article que nous venons de citer.) „ Ce Serpent avoit deux trachées-artères, & par conſéquent deux poumons, leſquels „ étoient

animaux qui n'en ressentirent aucun effet fâcheux. Ce Serpent ne vécut que jusqu'au commencement de Février, & ce qu'il y a d'assez remarquable c'est que la tête droite parut mourir sept heures avant la gauche.

„ étoient tout-à-fait séparés l'un de l'autre, le poumon droit paroissoit évidemment plus gros que le gauche; la figure en étoit semblable à celle des poumons des Vipères & des autres Serpens; c'étoit une espèce de sac membraneux fort long, dont la surface intérieure étoit semée de petites éminences répandues sans ordre; il étoit manifestement composé de deux différentes substances, & tout-à-fait semblable au poumon du Serpent décrit par Gérard Blasius.

„ Il se trouva deux cœurs enveloppés chacun de leur péricarde, & ayant chacun leurs vaisseaux sanguins; ces deux cœurs différoient en cela seul que le droit étoit plus gros que le gauche.

„ Il y avoit deux œsophages & deux estomacs assez longs comme dans tous les Serpens. Ces estomacs s'unissoient dans un seul intestin qui leur étoit commun; à l'endroit de leur réunion l'on appercevoit sur la surface interne de chacun, un petit amas circulaire de glandes ou mamelons très-petits, aigus & rougeâtres, semblables à ceux qui, dans les volatiles, tapissent le dedans de la partie inférieure de l'œsophage.... Une file de mamelons semblables, mais beaucoup plus petits & qu'on ne pouvoit distinguer qu'à l'aide du microscope, régnoient sur toute la longueur du canal qui composoit les deux œsophages & les deux estomacs.

„ L'intestin, après ses circonvolutions ordinaires, alloit s'ouvrir dans le cloaque de l'anus. Les estomacs étoient totalement vuides; il y avoit seulement dans le canal des intestins, quelques petits restes d'excrémens & un peu de matière muqueuse, dans laquelle étoient engagés &, pour ainsi dire, embourbés un grand nombre de vers très-petits, les uns d'un beau blanc, les autres rougeâtres & tous pleins de vie. J'avois cependant gardé ce Serpent enfermé pendant trois semaines dans un vaisseau de verre, où il ne voulut prendre aucune sorte de nourriture, comme c'est la coutume de plusieurs Serpens. Celui-ci avoit deux foies, & dans le droit, qui étoit plus grand que le gauche, il se trouva cinq petites vésicules rondes & distendues, dont chacune renfermoit un ver de même espèce que ceux qui étoient dans la cavité des intestins.

„ Chacun des deux foies avoit sa veine propre qui régnoit sur toute sa longueur, & comme il y avoit deux foies, il y avoit aussi deux vésicules du fiel. Ces vésicules n'étoient point infixées ou incrustées dans le foie, au contraire, elles en étoient séparées & même un peu éloignées, comme c'est l'ordinaire dans les Vipères & dans les autres Serpens.

„ Dans le Serpent à deux têtes que je décris, la vésicule du fiel étoit beaucoup plus grande dans le foie droit que dans le gauche: elle communiquoit par un petit conduit au lobe droit du foie. Le canal cystique sortoit du milieu de cette vésicule ou à-peu-près, & alloit verser la bile dans les intestins. Du bord du foie droit naissoit un autre petit conduit biliaire qu'on nomme hépatique; il étoit isolé, & sans s'approcher de la vésicule, il alloit déboucher dans les intestins à quelque distance du canal cystique. Ce second conduit biliaire ou conduit hépatique manquoit au foie gauche, du moins je ne pus l'y appercevoir. Ce foie avoit seulement une vésicule du fiel d'où partoit un canal cystique qui aboutissoit dans l'intestin & y avoit son insertion séparément des deux autres conduits: l'embouchure de celui-ci étoit marquée dans la cavité intérieure de l'intestin par un mamelon fort gonflé.

„ Tous les mâles de l'espèce des Serpens & des lézards ont deux verges & deux testicules, il sembloit donc que ce Serpent qui avoit deux têtes, & dont les viscères étoient doubles, dût avoir quatre verges & quatre testicules, cependant il n'avoit que deux testicules & deux verges. Les testicules étoient blancs, comme à l'ordinaire, un peu alongés; ils avoient tous leurs appendices & se trouvoient placés comme ils ont coutume d'être, non pas à côté l'un de l'autre, mais l'un un peu plus haut, c'est-à-dire, plus près de la tête que l'autre. Les deux verges, conformées à l'ordinaire, avoient leur position accoutumée dans la queue; elles étoient hérissées de pointes à leur extrémité, comme elles le sont dans les Vipères & dans les autres Serpens qui se traînent sur le ventre.

„ En pressant les deux verges de ce Serpent à deux têtes, j'en fis sortir la liqueur séminale ordinaire, dont l'odeur est forte & désagréable. J'ai eu occasion d'observer deux Serpens à deux queues, & je ne leur ai trouvé non plus que deux verges, & non pas quatre, de même qu'aux lézards verts & aux lézards à deux queues.

„ Les deux cerveaux contenus dans les deux têtes étoient semblables entr'eux, tant pour le volume que pour la conformation. Les deux moëlles épinières, après avoir traversé respectivement les vertèbres des deux cous, se réunissoient à la naissance du dos en un seul tronc qui régnoit jusqu'à l'extrémité de la queue."

ADDITIONS
A L'HISTOIRE NATURELLE
DES
QUADRUPÈDES OVIPARES.

NOUS croyons devoir placer ici les articles ſuivans, relatifs à quelques eſpèces de Qaudrupèdes ovipares, dont les individus ou les deſcriptions ne nous étoient pas parvenus lorſque nous avons publié le volume qui précède celui-ci, ou ſur leſquelles nous attendions des détails plus étendus.

VARIÉTÉ
DE LA TORTUE GRECQUE.

M. Arthaud, Secrétaire-perpétuel du cercle des Philadelphes, a bien voulu m'envoyer de Saint-Domingue une grande Tortue terreſtre, entièrement ſemblable à celle que j'ai décrite ſous le nom de Tortue grecque, à l'exception des écailles qui garniſſoient ſa tête, ſes jambes & ſa queue, & dont le plus grand nombre étoit d'un rouge aſſez vif.

LA TORTUE A BOÎTE (a).

M. Bloch a fait connoître cette espèce de Tortue au sujet de laquelle nous avons reçu des renseignemens de M. Camper (b). Elle habite l'Amérique septentrionale; elle est longue de quatre pouces trois lignes, & large de trois pouces. Le disque de sa carapace est garni de quatorze pièces ou écailles, placées sur trois rangs longitudinaux; la rangée du milieu présente six pièces, & chacune des deux autres rangées en présente quatre. Les bords de la carapace sont revêtus de vingt-cinq pièces. La carapace est très-bombée, ainsi que nous l'avons vue dans la plupart des Tortues de terre; elle est aussi échancrée par-devant, pour donner plus de liberté aux mouvemens de la tête de l'animal, & par-derrière, en deux endroits, pour faciliter la sortie & le mouvement des jambes.

Le plastron n'offre aucune échancrure, mais sa partie antérieure & sa partie postérieure forment comme deux battans, qui jouent sur une espèce de charnière cartilagineuse, couverte d'une peau très-élastique, & placée à l'endroit où le plastron se réunit à la carapace. La Tortue peut ouvrir à volonté ces deux battans, ou les fermer en les appliquant contre les bords de la carapace, de manière, à être alors renfermée comme dans une boîte, & de-là vient le nom de Tortue à boîte, qui lui a été donné par M. Bloch.

Le battant de devant est plus petit que celui de derrière. M. Bloch n'a point vu l'animal; la coûleur de la carapace est brune & jaune; celle du plastron d'une jaune pâle, tacheté de noirâtre. Ces couleurs, ainsi que la forme de la Tortue à boîte, lui donnent beaucoup de rapports avec celle que nous avons nommée *la Bombée*, & dont le plastron est aussi sans échancrure, comme celui de la Tortue à boîte.

(a) *Mémoires des Curieux de la Nature de Berlin, tom.* 7, *part.* 1, *art.* 3, *p.* 131, 1786.
(b) *Lettre de M. Camper, Membre des Etats-Généraux, Associé étranger de l'Académie des Sciences de Paris, à M. le Comte de la Cepède, & datée de Leeuwarden en Frise, le* 30 *Octobre* 1787.

ADDITION A L'ARTICLE

DU LÉZARD GRIS.

M. de Sept-Fontaines, que nous avons déjà cité plusieurs fois, & qui ne cesse de concourir à l'avancement de l'Histoire Naturelle, nous a communiqué l'observation suivante, relativement à la reproduction des lézards gris. Le dix-sept Juillet 1783, il partagea un de ces animaux avec un instrument de fer; c'étoit une femèle, & à l'instant il sortit de son corps sept jeunes lézards, longs depuis onze jusqu'à treize lignes, entièrement formés, & qui coururent avec autant d'agilité que les lézards adultes. La portée étoit de douze; mais cinq petits lézards avoient été blessés par l'instrument de fer, & ne donnèrent que de légers signes de vie

M. de Sept-Fontaines avoit bien voulu joindre à sa lettre un lézard de l'espèce de la femèle sur laquelle il avoit fait son observation; & cet individu ne différoit en rien des lézards que nous avons décrits.

On peut donc croire qu'il en est des lézards gris comme des Salamandres terrestres; que quelquefois les femèles pondent leurs œufs, & les déposent dans des endroits abrités, ainsi que l'ont écrit plusieurs Naturalistes, & que d'autres fois les petits éclosent dans le ventre de la mère.

LE LÉZARD CORNU.

CE Lézard, qui se trouve à Saint-Domingue, a les plus grands rapports avec l'Iguane; il lui ressemble par la grandeur, par les proportions du corps, des pattes & de la queue, par la forme des écailles, par celle des grandes pièces écailleuses, qui forment sur son dos & sur la partie supérieure de sa queue, une crête semblable à celle de l'Iguane. Sa tête est conformée comme celle de ce dernier Lézard; elle montre également sur les côtés des tubercules très-gros, très-saillants, & finissant en pointe *(a)*. Les dents ont leurs bords divisés en plusieurs petites pointes, comme celle des Iguanes un peu gros. Mais le Lézard Cornu diffère de l'Iguane, en ce qu'il n'a pas sous la gorge une grande poche garnie d'une membrane, & d'une sorte de crête écailleuse. D'ailleurs le parti supérieure de sa tête présente, entre les narines & les yeux, quatre tubercules de nature écailleuse, assez gros & placés au-devant d'une

(a) J'ai vu deux Lézards cornus; l'un de ces deux individus n'avoit pas de gros tubercules sur les côtés de la tête.

corne osseuse, conique, & revêtue d'une écaille d'une seule pièce (b). L'Amateur distingué qui a bien voulu nous donner un Lézard de cette espèce ou variété, nous a assuré qu'on la trouvoit en très-grand nombre à Saint-Domingue. Nous avons nommé ce Lézard le Cornu, jusqu'à ce que de nouvelles observations aient prouvé qu'il forme une espèce distincte, ou qu'il n'est qu'une variété de l'Iguane. M. l'Abbé Bonnaterre, qui nous a le premier indiqué ce Lézard, se propose d'en publier la figure & la description dans l'Encyclopédie méthodique (c).

(b) L'un des deux Lézards cornus que j'ai examinés & qui font maintenant partie de la collection du Roi, a trois pieds sept pouces de longueur totale, & sa corne est haute de six lignes.

(c) Si le Lézard cornu forme une espèce distincte il faudra le placer dans la troisième division du genre des Lézards, à la suite de l'Iguane.

LA TÊTE-ROUGE (a).

CETTE espèce de lézard se trouve dans l'Isle de Saint-Christophe, & c'est M. Badier qui a bien voulu nous en communiquer la description; la Tête-Rouge a cinq doigts à chaque pied, & le dessous du ventre garni de demi-anneaux écailleux, & par conséquent elle doit être compris dans la troisième division du genre des lézards (b). Elle est d'un vert très-foncé & mêlé de brun; les côtés & une partie du dessus de la tête sont rouges, ainsi que les côtés du cou; la gorge est blanche; la poitrine noire; le dos présente plusieurs raies noires transversales & ondées; sur les côtés du corps s'étend une bande longitudinale composée de plusieurs lignes noires transversales. Le ventre est coloré par bandes longitudinales en noir, en bleu & en blanchâtre.

Le dessus de la tête est couvert d'écailles plus grandes que celles qui garnissent le dos; on voit, sous les cuisses, une rangée de petites tubercules comme sur le lézard gris, & plusieurs autres lézards.

L'individu, decrit par M. Badier, avoit un pouce de diamètre dans l'endroit le plus gros du corps, & un pied un pouce onze lignes de longueur totale; la queue étoit entourée d'anneaux écailleux, & longue de sept pouces huit lignes; les jambes de derrière mesurées jusqu'au premier article des doigts, avoient deux pouces une ligne de longueur.

Suivant M. Badier, la Tête-Rouge parvient à une grandeur trois fois plus considérable; elle se nourrit d'insectes.

(a) *Pilori, Tête-rouge.*
Anolis de terre. Ce nom d'Anolis a été donné, en Amérique, à plusieurs Lézards, ainsi que nous l'avons vu dans l'Histoire naturelle des Quadrupèdes ovipares.

(b) Voyez notre Table Méthodique des Quadrupèdes ovipares.

LE LÉZARD QUETZ-PALÉO.

TEL eſt le nom que porte au Bréſil cette eſpèce de Lézard, dont M. l'Abbé Nollin, Directeur des Pépinières du Roi, a bien voulu m'envoyer un individu. Ce Quadrupède ovipare eſt repréſenté dans Séba (*vol.* 1, *planche* 97, *fig.* 4), & M. Laurent en a fait mention ſous le nom de *Cordyle du Bréſil* (*pag.* 52); mais nous n'avons pas voulu en parler avant d'en avoir vu un individu, & d'avoir pu déterminer nous-mêmes s'il formoit une eſpèce ou une variété diſtincte du Cordyle, avec lequel il a beaucoup de rapports, particulièrement par la conformation de ſa queue. Nous ſommes aſſurés maintenant qu'il appartient à une eſpèce très-différente de celle du Cordyle, il n'a point le dos garni d'écailles grandes & carrées, comme le Cordyle, ni le ventre couvert de demi-anneaux écailleux; il doit donc être compris dans la quatrième diviſion des Lézards, tandis que l'eſpèce du Cordyle fait partie de la troiſième. Sa tête eſt aplatie par-deſſus, comprimée par les côtés, d'une forme un peu triangulaire, & revêtue de petites écailles (*a*); celles du dos & du deſſus des jambes ſont encore plus petites, & comme elles ſont placées à côté les unes des autres, elles font paroître la peau chagrinée. Le ventre & le deſſous des pattes préſentent des écailles un peu plus grandes, mais placées de la même manière & aſſez dures. Plus de quinze tubercules percés à leur extrémité garniſſent le deſſous des cuiſſes; d'autres tubercules plus élevés, très-forts, très-pointus & de grandeurs très-inégales, ſont répandus ſur la face extérieure des jambes de derrière; on en voit auſſi quelques-uns très-durs, mais moins hauts, le long des reins de l'animal & ſur les jambes de devant auprès des pieds.

La queue de ce Lézard eſt revêtue de très-grandes écailles relevées par une arête, très-pointues, très-piquantes, & diſpoſées en anneaux larges & très-diſtincts les uns des autres. Cette forme, qui lui eſt commune avec le Cordyle, jointe à celle des écailles qui revêtent le deſſus & le deſſous de ſon corps, ſuffiſent pour le faire diſtinguer d'avec les autres Lézards dejà connus. L'individu que M. l'Abbé Nollin m'a fait parvenir avoit plus d'un pied cinq pouces de longueur totale, & ſa queue étoit longue de plus de huit pouces. Le deſſus de ſon corps étoit gris; le deſſous blanchâtre, & la queue d'un brun très-foncé.

(*a*) Les dents du Quetz-Paléo ſont plus petites à meſure qu'elles ſont plus près du muſeau; j'en ai compté plus de trente à chaque mâchoire; elles ſont aſſez ſerrées.

ADDITION A L'ARTICLE

DE LA SALAMANDRE TERRESTRE.

NOUS plaçons ici un extrait d'une lettre qui nous a été adressée par Dom Saint-Julien, Bénédictin de la Congrégation de Cluni. On y trouvera des observations intéressantes relativement à la manière dont les Salamandres-Terrestres viennent au jour.

„ Je trouvai à la fin du printemps de l'année dernière 1787 une superbe „ Salamandre Terrestre (de l'espèce appellée *Scorpion* dans la basse Guienne, „ & qu'on y confond même quelquefois avec cet insecte).... Elle avoit un „ peu plus de huit pouces depuis le bout du museau jusqu'à l'extrémité de „ la queue. La grosseur de son ventre me fit espérer de trouver quelque „ éclaircissement sur la génération de ce Reptile; en conséquence je procédai „ à sa dissection, que je commençai par l'anus. Dès que j'eus fait une ou- „ verture d'environ un demi-pouce, je vis sortir une espèce de sac, que je „ pris d'abord pour un boyau, mais j'apperçus bientôt un mouvement très- „ sensible dans l'intérieur; je vis même à travers la membrane fort mince, de „ petits corps mouvans; je ne doutai point alors que ce ne fût des êtres ani- „ més, en un mot les petits de l'animal. Je continuai à faire sortir cette „ poche, jusqu'à ce que je trouvai un étranglement; alors j'ouvris la mem- „ brane dans le sens de sa longueur; je la trouvai pleine d'une espèce de sanie „ dans laquelle les petits étoient pliés en double, précisément dans la forme „ que M l'Abbé Spallanzani attribue aux petits de la Salamandre aquatique, „ lorsqu'ils sont encore renfermés dans l'amnios. Bientôt cette sanie se répan- „ dit, les petits s'alongèrent, sautèrent sur la table & parurent animés d'un „ mouvement très-vif. Ils étoient au nombre de sept ou huit. Je les exa- „ minai à la vue simple, & un avec le secours de la loupe; & je leur re- „ connus très-bien la forme de petits poissons avec deux fortes de nageoires „ assez longues du côté de la tête, qui étoit grosse par rapport au corps, & „ dont les yeux, qui paroissoient très-vifs, étoient très-saillans; il n'y avoit „ rien à la place des pieds de derrière. Comme la mère avoit été prise dans „ l'eau & paroissoit très-proche de son terme, je pensai que l'eau étoit l'élé- „ ment qui convenoit à ces nouveaux-nés, ce qui d'ailleurs se trouvoit con- „ firmé par leur état pisciforme; c'est pourquoi je me pressai de les faire „ tomber dans une jatte pleine d'eau, où ils nagèrent très-bien. J'agrandis „ encore l'ouverture de la mère, & je fis sortir une seconde & puis une „ troisième poches semblables à la première, & séparées par des étranglemens. „ Ces poches ouvertes me donnèrent des êtres semblables aux premiers & „ à-peu-près aussi bien formés; ils s'y trouvoient renfermés par huit ou dix „ en pelotons, sans aucune séparation ou diaphragme, au moins sensible. „ Une quatrième poche pareille me donna des êtres de la même nature, mais

„ moins formés; ils étoient presque tous chargés sur le côté droit, vers le „ milieu du corps, d'une espèce de tumeur ou protubérance d'un jaune foncé „ paroissant un peu sanguinolent; ils avoient néanmoins leurs mouvemens li- „ bres, pas assez pour sauter d'eux-mêmes; il fallut les retirer de leurs bour- „ ses avec des pinces. Enfin une cinquième poche pareille me fournit des „ êtres semblables, dont il ne paroissoit que la moitié du corps depuis le mi- „ lieu jusqu'au bout de la queue; l'autre partie consistoit seulement en un „ segment de cette matière jaune dont je viens de parler: la partie formée „ avoit un mouvement sensible. Je retirai ainsi vingt-huit ou trente petits tout „ formés qui nagèrent dans l'eau, & qui y vécurent, dans mon appartement, „ pendant vingt-quatre heures. Les avortons informes se précipitèrent au fond, „ & ne donnèrent plus aucun signe de vie. La mère vivoit encore après „ que j'en eus tiré tous ses petits, formés ou informes. J'achevai de l'ou- „ vrir, & à la suite de cette espèce de matrice, qui paroissoit n'être qu'un „ boyau étranglé de distance en distance, je trouvai deux grappes d'œufs de „ forme sensiblement sphérique, d'environ une ligne de diamètre, & d'une „ matière semblable à celle que j'avois vue adhérente aux deux différentes es- „ pèces d'avortons. Je ne comptai pas le nombre de ces œufs, mais j'appelle „ leurs collections, *grappes*, parce que réellement elles réprésentoient une „ grappe de raisin. Leur tige étoit attachée à l'épine dorsale, derrière une „ bourse flottante située un peu au-dessous du bras, de couleur brune foncée: „ je reconnus cette bourse pour l'estomac du Reptile, parce que l'ayant ou- „ verte, j'y trouvai de petits limaçons, quelques scarabées, & du sable noi- „ râtre."

LA GRENOUILLE ÉCAILLEUSE (a).

ON doit à M. Wallbaum la description de cette espèce de Grenouille. Il est d'autant plus intéressant de la connoître, qu'elle est un exemple de ces conformations remarquables qui lient de très-près les divers genres d'animaux. Nous avons vu en effet dans l'Histoire Naturelle des Quadrupèdes ovipares, que presque toutes les espèces de lézards étoient couvertes d'écailles plus ou moins sensibles, & nous n'avons trouvé dans les Grenouilles, les crapauds, ni les raines, aucune espèce qui présentât quelque apparence de ces mêmes écailles; nous n'avons vu que des verrues ou des tubercules sur la peau des Quadrupèdes ovipares sans queue. Voici maintenant une espèce de Grenouille dont une partie du corps est revêtue d'écailles, ainsi que celui des lézards; &

(a) Rana Squamigera. *M. Wallbaum, Mémoires des Curieux de la Nature de Berlin, an.* 1784, *tom.* 5, *pag.* 221.

& pendant que, d'un côté, la plupart des Salamandres, qui toutes ont une queue comme ces mêmes lézards, & appartiennent au même genre que ces animaux, se rapprochent des Quadrupèdes ovipares sans queue, non-seulement par leur conformation intérieure, & par leurs habitudes, mais encore par leur peau dénuée d'écailles sensibles, nous voyons, d'un autre côté, la Grenouille décrite par M. Wallbaum, établir un grand rapport entre son genre & celui des lézards par les écailles qu'elle a sur le dos. M. Wallbaum n'a vu qu'un individu de cette espèce singulière qu'il a trouvé dans un Cabinet d'Histoire Naturelle, & qui y étoit conservé dans de l'esprit-de-vin. Il n'a pas su d'où il avoit été apporté. Il seroit intéressant qu'on pût observer encore des individus de cette espèce, comparer ses habitudes avec celles des lézards & des Grenouilles, & voir la liaison qui se trouve entre sa manière de vivre, & sa conformation particulière.

La Grenouille écailleuse est à-peu-près de la grosseur & de la forme de la Grenouille commune; sa peau est comme plissée sur les côtés & sous la gorge; les pieds de devant ont quatre doigts à demi-réunis par une membrane, & les pieds de derrière cinq doigts entièrement palmés; les ongles sont aplatis; mais ce qu'il faut sur-tout remarquer, c'est une bande écailleuse, qui partant de l'endroit des reins & s'étendant obliquement de chaque côté au dessus des épaules, entoure pardevant le dos de l'animal. Cette bande est composée de très-petites écailles à demi-transparentes, présentant chacune un petit sillon longitudinal, placées sur quatre rangs, & se recouvrant les unes les autres, comme les ardoises des toits. Il est évident, par cette forme & cette position, que ces pièces sont de véritables écailles semblables à celles des lézards, & qu'elles ne peuvent pas être confondues avec les verrues ou tubercules, que l'on a observés sur le dos des Quadrupèdes ovipares sans queue. M. Wallbaum a vu aussi sur la patte gauche de derrière, quelques portions garnies de petites écailles dont la forme étoit celle d'un quarré long; & ce Naturaliste conjecture avec raison qu'il en auroit trouvé également sur la patte droite, si l'animal n'avoit pas été altéré par l'esprit-de-vin. Le dessous du ventre étoit garni de petites verrues très-rapprochées. L'individu décrit par M. Wallbaum avoit deux pouces neuf lignes de longueur depuis le bout du museau jusqu'à l'anus; sa couleur étoit grise, marbrée, tachetée & pintillée en divers endroits de brun & de marron plus ou moins foncé; les taches étoient disposées en lignes tortueuses sur certaines places, comme, par exemple, sur le dos.

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE

Des divers Noms donnés aux Serpens, & dont il eſt fait mention dans cet Ouvrage.

A.

Aberdeen, *Voyez*	Érix.
Adder,	Vipère commune.
Aëg,	Céraſte.
Æſping,	Cherſea.
Ak-Dshilan,	C Dione.
Alp,	Céraſte.
Aniudutus,	Ammodyte.
Amphiſbæna,	Amphiſb. enfumé.
Amphiſbæna alba,	Blanchet.
Amphiſbæna flava,	Amphiſb. enfumé.
Amph. fuliginoſa,	Amphiſb. enfumé.
Amph. magnifica,	Amphiſb. enfumé.
Amphiſbæna prima ſub-argentea,	Lombric.
Amphiſb. varia,	Amphiſb. enfumé.
Amph. vulgaris,	Amphiſb. enfumé.
Anguille de haie,	Coul. à collier.
Anguille des haies,	C. verte & jaune.
Anguis Æſculapii,	Coul. d'Eſculape.
Anguis boa,	Devin.
Anguis calamaria,	Calmar.
Anguis ceraſtes,	Anguis cornu.
Anguis colubrina,	Anguis colubrin.
Anguis crotalophorus,	Boiquira.
Anguis flageli-formis,	Fil.
Anguis fragilis,	Orvet.
Anguis jaculus,	Trait.
Anguis laticauda,	Queue-lancéolée.
Anguis lumbricalis,	Lombric.
Anguis maculata,	Miguel.
Anguis meleagris,	Peintade.
Anguis reticulata,	Réſeau.
Anguis roſtratus,	Anguis long-nez.
Anguis ſcytale,	Rouleau.
Anguis teſſellata,	Miguel.
Anguis ventralis,	A. Jaune & brun.
Anilios,	Lombric.
Anvoye,	Orvet.
Apachycoatl,	C Pétalaire.
Aſpic,	Vipère d'Égypte.
Aſpic,	Cherſéa.
Aſpide del corno,	Ammodite.
Aſpis Cleopatræ,	Vipère d'Égypte.
Aſpis colore ferrugineo,	Cherſéa.
Aſpis cornu,	Ammodyte.
Ayug,	Boiquira.

B.

Bali-Salan-Boekit, *Voyez.*	Bali.
Blind Worm,	Orvet.
Boa,	Devin.
Boa aurantiaca,	Bojobi.
Boa canina,	Bojobi.
Boa conſtrictor,	Devin.
Boa contortrix,	Groin.
Boa exigua,	Hipnale.
Boa hortulana,	Broderie.
Boa murina,	Boa Rativore.
Boa thalaſſina,	Bojobi.
Bodly,	Amphiſb. enfumé.
Boicininga,	Boiquira.
Boicinininga,	Boiquira.
Boiguacu,	Devin.

C.

Caçadora,	Devin.
Cæcilia geſneri,	Orvet.
Cæcilia glutinoſa,	Cœcile viſqueux.
Cæcil. tentaculata,	Ibiare.
Cæcilia typhlus,	Orvet.
Cæcilia vulgaris,	Orvet.
Carbon,	Coul. à collier.
Carbonazzo,	Coul. à collier.
Caſcavel,	Boiquira.
Caſca vela,	Boiquira.
Caudiſona dryinas,	Dryinas.
Caudiſona duriſſus,	Duriſſus.
Caudiſona orientalis,	Dryinas.
Caudiſona terrifica,	Boiquira.
Cega,	Amphiſb. enfumé.
Cenchoa,	Cenco.
Cenchria,	Cenchris.
Cenchrias,	Ammodyte.
Cenchris,	Devin.
Cenchris tardigrada major lutea, maculis nigris notata,	Devin.
Cencoatl, ſeconde eſpèce,	Cenco.
Ceraſtes agilis,	C. agile.
Ceraſtes aurora,	Aurore.
Ceraſtes Candidus,	C. très-blanche.
Ceraſtes cobella,	Cobel.
Ceraſtes lacteus,	Lacté.

TABLE DES MATIÈRES.

D.

AVIS AU RELIEUR,

pour placer les Planches dans les deux Tomes de l'Histoire Naturelle des Quadrupèdes Ovipares & des Serpens.

TOME PREMIER.

AVIS AU RELIEUR.

TOME SECOND.

